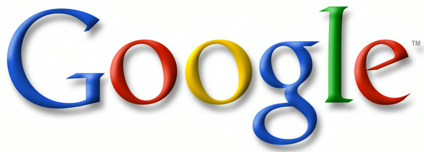
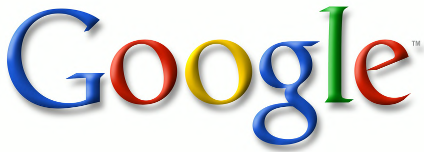
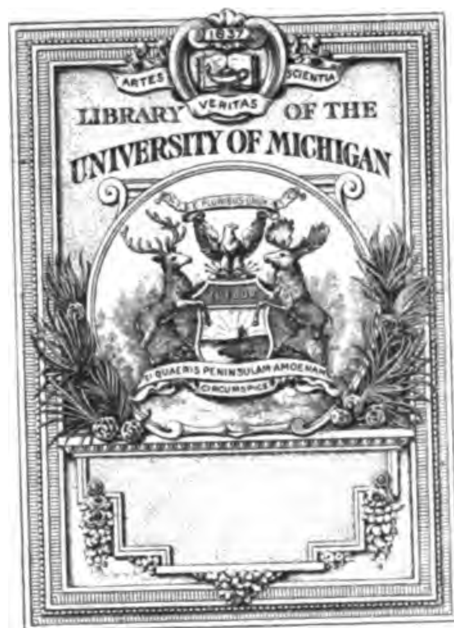
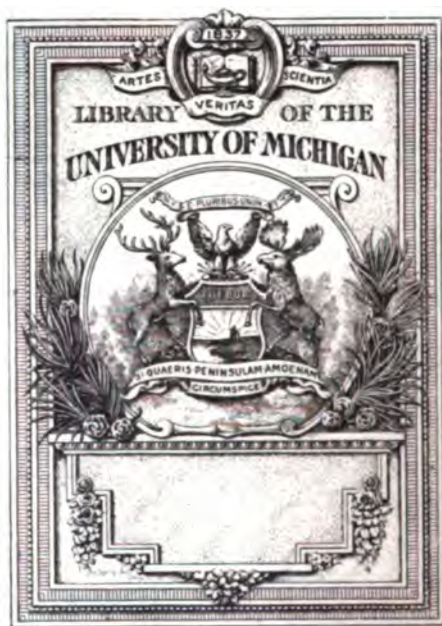





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

TROISIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1896

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1896

LETTRES A GEORGE SAND

I

Donjon de Vincennes, le 28 mai 1848[1].

Madame,

C'est sur un très vilain morceau de papier et avec une bien mauvaise plume que je vous écris. Vous me le pardonnerez en sachant que la République traite assez peu luxueusement les prisonniers, et que, loin d'avoir un canif, c'est à peine si depuis quelques jours j'ai pu remplacer l'instrument naturel de préhension que notre grand-père Adam a mis dans mes doigts par une fourchette ébréchée quelconque. Du reste, car il faut être juste avec tout le monde, cet état de grande misère commence à s'améliorer, et s'il fût advenu — ce qui, d'après les on-dit, semble n'avoir pas été tout à fait hors du possible — qu'on vous eût aussi logée dans un donjon, vous vous y trouveriez, dès à présent, presque aussi bien que votre *Consuelo* dans la tour où vous l'avez fait vivre quelque temps.

A moi, il me manque ce dont, par une filiation naturelle, vous l'aviez si richement dotée : la muse qui chante si splendidement en vous. Aussi, je ne vous dirai pas que je m'ennuie ; non, je n'ai plus cette *puissance*, mais je songe quelquefois tristement au clair soleil que je ne me suis pas donné le temps de regarder pendant mes pauvres quatre-vingts jours de liberté,

1. Barbès était détenu à la prison de Nîmes depuis 1839, lorsque la Révolution de 1848 lui en ouvrit les portes. Après « quatre-vingts jours de liberté », il fut arrêté pour participation au mouvement insurrectionnel de mai contre la représentation nationale, et conduit au donjon de Vincennes.

et à la patrie dont la radieuse aurore paraît s'être aussi un peu chargée de nuages pour le moment. Vous êtes comprise vous-même dans ces pensées, madame, car en vous voyant si bonne, si chevaleresque, si vaillante et si douce, je n'ai pu m'empêcher de personnifier en vous l'âme et le cœur de notre jeune République. Tout ce qui lui arrive de mal vous affecte; tous les coups qu'on lui porte vous atteignent. Combien donc devez-vous être malheureuse de notre stupide journée du 15 mai!... et elle pouvait être à nous, madame. Un peu moins d'indiscipline parmi le peuple, plus de calme, moins de cris, et nous forcions, comme au 31 mai, l'Assemblée à décréter tout ce que nous aurions voulu. Mais Dieu n'entend plus, à cette heure, que le bien nous advienne porté sur les lâches projets qu'ont complotés les méchants, et il y avait parmi ceux qui figuraient dans cet imbroglio populaire un si misérable petit coquin! — Mais laissons ce propos; car tout ce que je voulais vous dire, c'est de ne pas trop vous tourmenter, madame. Ce triomphe de la bourgeoisie ne peut durer; comme elle est sans entrailles, elle est sans intelligence aussi. Elle va commettre, même au point de vue de son intérêt, fautes sur fautes. Elle montrera par une dernière épreuve que ce qui est frappé de mort en soi ne peut donner la vie à rien, et notre chère République, bénie et chantée par votre muse, madame, reprendra sa destinée.

Sans trop chercher à vous donner bon espoir, en effet, ce n'est pas sans motif que Dieu a fait naître dans ce siècle, où l'humanité doit être affranchie, la femme de plus de cœur et de génie qui fut jamais.

Adieu, madame. Je songerai à vous souvent, et je serai trop heureux si vous voulez toujours continuer à comprendre, parmi ceux à qui vous donnez le précieux nom de frère et d'ami,

A. BARBÈS

II

Donjon de Vincennes, le 18 décembre 1848.

Je reçois à la fois aujourd'hui vos deux lettres, madame et bien chère amie. C'est cette fatale bataille de Juin qui est la

cause de cette longue interruption dans notre correspondance. Le brave Landolphe, qui me servait, sous ce rapport, d'intermédiaire avec le dehors, a été pris, et depuis, soit paresse d'esprit, soit affaissement d'âme, j'ai laissé passer le temps, attendant chaque jour de retrouver une nouvelle occasion de vous écrire. Quels remerciements ne vous dois-je pas d'avoir songé à moi, et de venir m'arracher à ce que vous avez la bonté d'appeler mon stoïcisme, mais qui n'est en réalité, je le crains fort, que de la torpeur! Votre grande, votre chère parole a sur moi la puissance et le charme de la voix de la patrie elle-même, et vos deux bien-aimées lettres d'aujourd'hui, déjà lues et relues bien des fois, vont aller rejoindre, comme un préservatif de tout découragement, sur mon cœur, celle que j'ai reçue avant les journées de Juin, et que j'ai toujours gardée, malgré la crainte des perquisitions.

Vous daignez vous intéresser à mon état, mais c'est vous, noble amie, qui avez été bien plus à plaindre de voir, de toucher de vos mains toutes les fureurs de la réaction. Ici, l'épaisseur de mes murailles me préservait du moins d'entendre les cris de haine de ce pauvre peuple égaré contre nous. Mais vous, vous avez été obligée d'avaler goutte à goutte tout le fiel dont on a voulu abreuver notre sainte cause. Vous avez été injuriée, menacée, comme on menaçait et injuriait l'Égalité et la Fraternité, et ce ne sera pas la moindre tache de notre époque que d'avoir si étrangement perverti le caractère français, que vous, une femme, avez eu à craindre pour votre vie!

A la suite de cette nouvelle douleur qui, à la suite de tant d'autres, a transpercé votre grande âme, je conçois la nécessité d'oublier un peu le présent en faisant des projets, et combien je vous suis reconnaissant d'avoir bien voulu me donner une place dans ce cher, dans ce si beau château en Espagne dont vous me parlez! Vivre quelque temps près de vous, voir, montrés par vous, les sites que j'ai tant admirés dans vos livres, vous faire me raconter comment telle idée, telle grande pensée vous est venue, et surtout savourer bien souvent, sans rien dire, ce parfum de magnanimité comme de poésie qui sort de vous, ah! ce serait plus de bonheur que je n'en ai jamais espéré sur cette terre! Mais le Bonaparte nous accor-

dera-t-il de réaliser ce rêve d'or? Je ne parle pas de ma mise en liberté; de façon ou d'autre, je crois que je serai bientôt hors de prison. Mais si la forme républicaine elle-même était attaquée, si cet héritier d'un nom avait l'audace de vouloir rétablir l'empire, ne serait-il pas de notre devoir de lutter contre lui *quand même*? C'est ce côté de la question qui me préoccupe surtout en ce moment, et, pour éviter ce danger, j'avoue que, représentant du peuple, je n'aurais jamais consenti à aucun prix à laisser nommer le président de la République par le peuple. Puisqu'on ne pouvait faire triompher le principe, qui était de n'avoir pas de président d'aucune espèce, mieux valait — c'était même moins s'écarter du principe d'unité du pouvoir — le faire élire par l'Assemblée. Mais tous ceux qui, dans les diverses nuances politiques, ambitionnaient cette présidence pour eux-mêmes, se sont trouvés d'accord pour jouer le coup de dé de M. de Lamartine, et maintenant, Dieu seul sait ce qui adviendra de notre France. Pour commencer, la plus grande division s'est introduite, comme vous le remarquez, dans le sein de notre propre parti. Démocrates, socialistes et socialistes démocrates sont plus occupés de se détruire les uns les autres que de défendre la République contre l'ennemi commun, et, à l'exception de vous, madame, je ne connais guère personne parmi nous tous qui, à cette heure, songe vraiment aux intérêts du peuple...

Croyez à l'affection profonde de votre frère et ami,

A. BARBÈS

III

Prison de Doullens[1], le 14 octobre 1849.

Chère et bien bonne amie, votre lettre augmente encore mes remords. Depuis mon arrivée ici, j'ai songé chaque jour à vous écrire, et constamment, grâce à l'engourdissement d'esprit dans lequel je tombe de plus en plus, j'ai manqué au désir et à la volonté de mon cœur. Vous, trop indulgente,

1. Barbès et ses co-accusés furent transportés du donjon de Vincennes à Bourges, jugés le 2 avril, condamnés à la détention perpétuelle, et dirigés sur Doullens.

vous aimez mieux attribuer mon silence à des empêchements de communication avec le dehors que de m'accuser moi-même de négligence. Mais à toute faute il faut une expiation, et la mienne doit être de ne pas accepter votre pardon sans avouer mes torts.

Ma paresse est donc cause que je ne vous ai pas encore remerciée de la bonne lettre que vous m'avez adressée à Bourges, et pourtant, que de bien elle m'a fait dans le moment même où je l'ai reçue! J'étais à me dire que le seul moyen de justifier devant la souveraineté du peuple ma conduite et mes actes du 15 mai, était de les mettre sous la protection d'une autre souveraineté plus légitime et plus vraie, tant que le peuple n'aura pas une plus claire conscience de ce qu'il doit vouloir: celle du but. Or, en vous voyant songer, de votre côté, à invoquer en ma faveur mon obéissance à cette souveraineté-là, je n'ai plus hésité à me servir de ce moyen de défense, et, comme vous le comprenez, j'ai gagné ma cause, puisqu'il ne s'agissait point pour moi d'obtenir un acquittement matériel, mais de montrer que je ne m'étais pas comporté en fou, ainsi que le prétendaient quelques personnes, et que je ne m'étais pas mis en insurrection contre mes propres principes. Vous, en aucun cas, ne m'auriez jugé ainsi, je le sais bien, car si j'ai un reproche à vous faire, c'est d'avoir beaucoup trop de bienveillance pour moi. Mais d'autres appellent niaiserie et manque d'intelligence ce que vous nommez intelligence et bonté d'âme, et peut-être, pour être bien juste, faut-il pour tous les actes de ma vie prendre un terme moyen entre ces deux jugements !

Je ne vous dirai rien de mon existence ici; elle est semblable à celle que je suis habitué à mener depuis longtemps, et n'a même plus le pouvoir d'éveiller de l'ennui dans mon cœur. Je suis, comme on le dit du calorique en physique ou en chimie, passé vis-à-vis de moi-même à *l'état latent*. La plupart du temps, je ne sais pas si je veille. Cependant au point de vue de la santé, je vais moins mal qu'avant la Révolution. Est-ce pour quelque avantage futur? En ne regardant qu'à la surface des choses, on pourrait croire qu'il vaudrait autant, au lieu de guérir, descendre rapidement la pente au delà de laquelle on ne voit plus toutes ces iniquités de ce bas-monde. Mais dans le fond, je ne pense pas qu'il soit

donné à personne d'enrayer longtemps l'humanité dans sa marche. Quoi que fassent nos stupides reconstructeurs d'oppression, ils ne réussissent qu'à creuser plus profondément l'abîme dans lequel ils doivent s'engloutir. Cependant notre parti compte dans son sein tant d'éléments impurs, il y a un si grand nombre d'individus qui ne l'ont embrassé que comme une chance de faire là mieux leurs affaires qu'ailleurs, que je ne jurerais pas que le règne de ces autres coquins, les honnêtes et les modérés, ne puisse durer autant que nous, et, pour ne pas être surpris par l'événement, j'ai pris, en fait de patience, une longue haleine comme font les plongeurs avant de descendre dans la mer. Cette patience, du reste, m'est plus aisée qu'à vous, car les moins malheureux aujourd'hui sont ceux qui, de derrière les barreaux de leur prison, ne peuvent voir tous les crimes et toutes les hontes qui se commettent au nom de la France.

Cette lettre vous parviendra par la même voie que j'ai reçu la vôtre. Je l'envoie à Paris à madame Le Barbier, avec prière de mettre sur l'enveloppe l'adresse de sa maison. Martin Bernard vous a déjà demandé votre amitié pour cette noble et digne fille de Merlin de Thionville. Je vous ferai de mon côté la même prière. C'est un grand et généreux cœur avec lequel vous sympathiserez bien vite, et notre soi-disant République, en les frappant, impose à tous les vrais républicains le devoir de lui montrer qu'il y a encore sur cette terre de la récompense et de la vénération pour tous les actes héroïques de nos pères.

J'ai mille amitiés à vous transmettre de la part de notre brave camarade Albert[1]. C'est par sa femme que nous viennent les seules nouvelles que nous ayons du monde, car pour mon compte, je n'ai eu aucune visite depuis que je suis ici, et je n'ai pas besoin de vous dire que celles que reçoivent certaines autres personnes ne me servent à rien du tout. Aussi, pendant les deux derniers mois, madame Albert ayant été privée de son permis, nous nous sommes trouvés à peu près aussi ignorants de tout ce qui se faisait en France que si nous avions été déportés à Sinnamary ou dans les Indes, comme, dit-on, il a été question de le faire.

A. BARBÈS

1. Albert, ouvrier, membre du Gouvernement provisoire de 1848.

IV

Prison de Doullens, le 5 août 1850.

Bonne et bien chère amie,

Ma lettre du 29 février s'est croisée avec la vôtre du 22, et depuis, je ne vous ai pas écrit ! Me le pardonnerez-vous ? Pour moi, je m'en veux d'autant plus d'être tombé dans un tel excès de paresse que vous me disiez avoir besoin de consolation et d'amitié. Vous étiez malade, vous souffriez non de vos maux, car vous vous êtes toujours oubliée vous-même, mais de ceux dont il a plu à Dieu d'éprouver notre chère patrie, et vous me demandiez de sympathiser avec vous dans cette affliction. Je l'ai fait bien souvent du fond de ma prison, chère et bien aimée amie, si vous voulez me permettre ce terme qui vous exprime l'attachement que je vous porte : mais cela ne suffit pas, et j'aurais dû vous dire que mon cœur, que mon âme comprenaient bien toutes vos souffrances, et qu'entre toutes les raisons qui me font désirer que notre sainte cause triomphe, la plus vive, la plus ardente, a trait à vous.

N'eussé-je pas, en effet, aimé la République et la démocratie avant de vous connaître, que vous me les auriez fait aimer du jour où je vous ai vue les entourer d'un si vaillant amour. Vous, dont j'avais deviné par instinct la grandeur de caractère, vous êtes la plus noble femme que le cher pays de France — que j'aime toujours à me représenter comme le plus grand pays du monde — ait portée, et vous deviez naturellement vous vouer à la plus sainte des causes. Vous l'avez fait, en offrant en don à notre parti plus qu'on ne peut nous prendre, à nous hommes, car c'est droit au cœur même, c'est dans votre réputation que les méchants vous frappent, pauvres femmes, quand vous voulez lutter contre eux. Vous n'avez reculé devant aucun martyre, quoique sachant que votre gloire elle-même allait servir, pour ainsi dire, de poteau où l'on chercherait à accrocher votre nom pour la postérité. Aussi vous auriez bien le droit de vous attrister et de vous

plaindre de ce que tant de sacrifices n'aient rien changé jusqu'à présent au sort du peuple; mais vous ne songez pas à vous, et si votre âme gémit, c'est uniquement parce que vous voyez ce peuple toujours courber le dos et souffrir. Ah! vous valez mieux que nous, vous êtes des milliers de fois au-dessus de notre nature et vous ne me parlez pas de votre résignation!... Elle m'est aisée à moi, qui n'ai que cela à donner à ma cause, mais vous! Oh! que si je savais écrire, j'entreprendrais de faire comprendre à tous vos détracteurs, à ceux qui vous ont enfoncé tant d'épines et de clous dans la chair, qu'ils devraient tomber à genoux et prier Dieu de vous conserver pour que vous puissiez un jour intercéder pour eux. Telle sera votre tâche, chère amie, et vous seule, vous, au nom de toutes les femmes dont vous résumez le génie et la bonté, vous pourrez peut-être réussir à désarmer la démocratie triomphante. Certains hommes ne voudront pas, je le sais, vous écouter. Mais ceux-là n'ont rien d'humain, et ils n'auront sans doute pas le pouvoir; la France n'en est pas réduite à confier ses destins à leur ignominie! Mais le peuple, ce peuple bon, brave, généreux, chevaleresque, qui ne fait le mal que lorsqu'on l'égare, vous écoutera parce que vous lui parlerez le langage qui plaît à son cœur.

Cependant nous aurions besoin de voir plusieurs de nos amis songer d'avance à ne pas laisser tomber la victoire dans des mains indignes. L'union de Louis Blanc et de Ledru serait seule toute-puissante pour prévenir un pareil malheur: ils sont loyaux de cœur et d'âme tous les deux ; bons, généreux, dévoués et, avec un semblable fond commun, il leur serait aisé de s'entendre, malgré quelques différences de principes. Chère, si vous pouviez amener cette union, vous rendriez un grand service à notre parti: vous vous y êtes déjà employée, j'en suis sûr, mais ne vous découragez pas. L'effet du premier numéro du *Proscrit* a été mauvais, je le crains, pour Ledru. Les socialistes ne le trouvent pas assez socialiste, et la Montagne et la Presse sont naturellement très mécontentes de lui parce qu'il leur a dit leurs vérités. On va chercher à mettre Louis Blanc en demeure de lui répondre. Il vous faudrait essayer de leur faire comprendre à l'un à et l'autre qu'ils ne doivent pas céder à ces suggestions.

Mes idées sont absolument celles de Louis Blanc; jamais homme ne m'a paru formuler aussi bien que lui ce que je pense de l'organisation de la démocratie; mais je crois qu'en ce moment Louis Blanc seul serait regardé comme trop avancé par la majorité de la nation et que, d'un autre côté, il ne serait pas non plus assez fort, avec ses seuls éléments à lui, pour tenir tête à la coterie d'intrigants qui désire le renverser au moins autant que Ledru lui-même. Priez-les donc, suppliez-les de profiter de la faute dernièrement commise pour s'unir de nouveau au lieu d'achever de se diviser; ils vous écouteront, j'en ai l'espérance, chère amie, car qui mieux que vous peut personnifier à leurs yeux la voix même de la patrie et l'amour intelligent et dévoué de notre cause?

Je vous ai peu parlé de moi jusqu'ici dans cette lettre, chère bonne amie, quoique vous m'ayez recommandé de vous en parler beaucoup; mais je tenais à vous dire d'abord combien je vous aime malgré tous mes torts de négligence, et à déposer aussi dans votre âme mes désirs et mes craintes de patriote. Ma vie, d'ailleurs, est toujours pareille à celle que je vous ai déjà décrite.

Un mot pour la résumer:

Je vieillis en me desséchant comme un arbre qui ne portera jamais de fruit, mais sans trop m'ennuyer et en gardant mon attachement entier pour notre cause et pour quelques amis parmi lesquels vous tenez la première place.

Adieu, dites à Maurice que je l'embrasse et permettez-moi de vous serrer bien affectueusement, bien cordialement la main, cette main qui a écrit tant de chefs-d'œuvre et que je m'émerveille quelquefois d'avoir osé prendre dans la mienne.

Votre tout dévoué

A. BARBÈS

V

Prison de Doullens, 15 septembre 1850.

Bonne et bien chère amie,

Vous avez eu, en effet, ma lettre trop tard pour pouvoir intervenir entre nos amis avant la publication de leur second article, mais vous n'en avez pas moins fait ce que je désirais.

Prévenu par vous, Louis Blanc s'efforcera, j'en suis sûr, de ne pas laisser dégénérer la querelle en dispute. Sa polémique est toujours pleine de courtoisie même avec ses ennemis les plus acharnés; il conviendra donc aisément qu'ici plus que jamais il doit retenir tous les coups que la défense légitime de ses principes n'exige pas. C'est ce qu'il a déjà fait, du reste, dans le numéro d'août de sa revue. Comme vous l'avez vu sans doute, il a réduit en poudre avec une invincible puissance de logique toutes les propositions erronées de ses adversaires. Mais il n'a blessé, il n'a froissé aucun amour-propre, et votre prière va réussir à le maintenir toujours dans ces limites. Vous avez tort de croire que nous ne voyons en vous qu'une femme. Pour mon compte, j'y vois tellement autre chose qu'il s'en est fallu de très peu que votre nom n'ait figuré parmi ceux de *mon Gouvernement du 15 mai*. Sans le bruit de la foule qui m'ahurissait, je l'aurais porté à coup sûr sur ma liste, car je l'avais dans mon cœur et dans ma tête. Vous en auriez été fâchée, peut-être! Mais pourquoi cependant? Il est temps que l'on s'habitue à aller chercher le dévouement et le génie même sous l'enveloppe d'une femme, lorsqu'ils y sont. Puisque l'affaire a mal tourné, j'aurais eu du moins l'occasion de dire quelques mots pour soutenir cette thèse, au procès; et puis c'eût été un ineffable bonheur pour moi de pouvoir rendre un hommage public à vos qualités!

Vous souffrez toujours énormément, je le vois, des misères physiques et morales de notre pays. Votre grande âme s'en révolte, chère amie; vous avez bien raison! Moi, je donnerais de bon cœur beaucoup de mes joies, si j'en avais, pour que vous vous chagriniez moins. Si je l'osais, je vous admonesterais même un peu sur ce sujet. Mais que feraient, n'est-ce pas, mes conseils? Autant vaudrait dire à la fleur de ne pas souffrir lorsqu'un vent d'orage la tourmente. Cependant ce vent se calmera. L'état actuel des choses ne saurait durer. Oh! que je voudrais donc que, l'œil tourné vers un meilleur avenir, vous puissiez comprimer les angoisses de votre cœur en ce moment!

Les permis de visite doivent être demandés au ministre de l'intérieur. Après avoir pris des renseignements sur la personne qui demande, on accorde la plupart du temps. Mais vous, chère amie, sur l'opinion de qui on n'aura plus de

renseignements à prendre, je doute fort qu'on vous permette de me voir. Ce bonheur serait trop grand pour moi. De plus, il va s'élever au premier jour un nouvel obstacle à votre projet. Vous savez que nous devons être transférés à Belle-Isle. Sans doute, dans cette nouvelle prison, le régime sera le même qu'ici. Mais la défiance contre nous sera bien plus grande, et vos occupations vous empêcheront de venir aussi loin.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur votre existence à Nohant. C'est un lieu vers lequel se tournent bien souvent mes pensées, car malgré ma paresse, je vous porte, croyez-le bien, une affection que ni le temps ni l'espace ne sauraient affaiblir. Votre bonté, la noble simplicité de vos manières, vous ont conquis mon cœur tout entier dès le premier jour où je vous ai vue, et, à ce propos, je veux vous apprendre un fait assez remarquable.

C'est à l'entremise du même homme que je dois d'avoir contracté les deux plus grands attachements de ma vie : c'est, en effet, Etienne Arago qui m'a présenté à vous, et c'est aussi lui qui m'avait fait faire connaissance avec notre bon, notre bien-aimé Godefroy Cavaignac, ce noble cœur et cette vaste intelligence, dont le manque s'est si cruellement fait sentir à notre pauvre révolution de Février.

Mon calme et ma patience ne sont pas un mérite à mes yeux ; ils prouvent seulement qu'il y a longtemps que je suis en prison. Vous le savez, comme l'a dit le vieil Homère : « Du jour où un homme perd sa liberté, Jupiter lui enlève la moitié de son âme. » J'ai subi cette mutilation il y a déjà bien des années, et à la longue, la plaie s'est cicatrisée assez bien pour que je ne songe plus à m'en plaindre. Mais je n'en suis pas moins privé d'une partie de mon être, et plutôt digne de pitié que d'éloges. Ne me mettez donc pas trop haut dans votre estime, chère et noble amie. La seule qualité qui m'est restée, c'est ma tendance à admirer et à aimer tout ce qui est grand et bon, et voilà pourquoi je me suis pris d'un si vif attachement pour vous. Que Dieu vous bénisse de n'avoir pas dédaigné cette affection et de vouloir bien me compter pour quelque chose dans votre vie !...

A. BARBÈS

VI

Prison de Belle-Ile, le 15 mai 1854.

Madame et chère amie,

J'en suis quitte, cette fois encore, pour la peur, mais vous pouvez vous dire que vous m'avez causé de terribles inquiétudes. Chaque jour, depuis l'instant où j'ai supposé que vous deviez avoir reçu ma lettre, a été un véritable *crescendo* de chagrin pour moi, en voyant que vous ne me répondiez point. Aussi, parmi les prières que vous faites adresser à Dieu par votre petit Maurice, je vous prie de ne pas manquer de lui faire répéter celle-ci : « O mon Dieu, faites que je ne laisse jamais mes amis sans nouvelles, et donnez à maman la force d'écrire pour rassurer les siens. » Ce devoir-là, je vous assure, est tout aussi important que les autres que vous lui prescrivez...

Ceux que je fréquente le plus sont toujoûrs les mêmes dont je vous ai déjà dit les noms; les cinq autres habitant mon corridor : Gambon, Maigne, Daniel-Lamarière, Commissaire et Hibrint qui a remplacé dans une de nos cellules Vauthier: puis, dans le corridor où était Albert, Fayolle, Monbet et Batillat. Deux de ceux avec lesquels j'ai été longtemps en bonnes relations ont mal tourné. L'un a fini par demander purement et simplement sa grâce: et l'autre, qui avait été transféré à Vairs, a demandé à aller servir en Orient. Celui-ci a commis, si je ne me trompe pas sur son caractère, plutôt une erreur de jugement qu'un acte d'égoïsme réfléchi. Il s'est figuré que nous allions avoir la guerre avec l'Europe entière, qu'il s'agissait des destinées de la civilisation, etc., et sa tête ayant pris feu, comme il a été officier de marine avant la Révolution, il s'est persuadé qu'il ne pouvait pas se dispenser d'aller tirer quelques coups de canon aux Russes. Je vous aurais conté depuis longtemps tous ces petits événements, si je n'avais cru, au mutisme absolu que vous gardiez sur ma position, que tout ce qui pouvait arriver ici n'avait plus pour vous de l'intérêt.

Vous me demandez si je m'intéresse à la guerre de Turquie. Beaucoup ! Et je ne vous cache pas que je fais des vœux ardents pour que les Russes soient battus par nos petits soldats. Il me tarde de les voir en ligne, et je crois qu'ils marcheront vaillamment. D'eux à nous, il peut y avoir un compte à régler, mais contre l'étranger, mon cœur est avec eux. Je pense que vous êtes de cet avis. La France, en dépit de tout, est toujours la première et la plus avancée des nations, celle qui contient les plus grands ferments d'égalité, et la plus capable de dévouement. Or, désirer qu'une pareille nation ait le dessous dans le grand combat qui va se livrer, c'est désirer que l'humanité recule, que le progrès soit retardé de plusieurs siècles. D'ailleurs, je me souviens d'avoir vu dans mon enfance le Russe et l'Anglais à Paris, et je vous assure que ce n'était pas un beau spectacle. Je n'oublierai jamais que deux ou trois ans après, lorsque je voyais passer des soldats dans les rues de Carcassonne, je demandais avec effroi : « Êtes-vous sûr que ce soient des Français? » Question affreuse, madame, car elle voulait dire que l'âme et le corps de la patrie avaient été violés et que nous n'étions pas tous morts pour l'empêcher. Ah ! j'espère bien qu'il n'en sera pas ainsi cette fois, ou c'est alors que j'aurais à regretter de n'avoir pas été tué le 12 mai [1].

Il n'y a pas seize ans de cette journée. Nous venons seulement d'en voir revenir le quinzième aniversaire. Depuis lors, vous le savez, sauf quatre-vingts jours, j'ai été captif. Mais est-ce que vous croyez sérieusement que je compte sur quelque rémunération dans l'histoire? L'histoire a raison de ne pas s'occuper de pareilles vétilles, et je lui en voudrais si elle en parlait. A quoi ai-je été bon depuis que je suis sous les verroux? Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Tout ce que j'ai ambitionné, et à quoi peut-être j'avais droit, c'était de trouver quelque bonne et douce affection qui se dévouât à moi, et qui pansât les plaies de mon existence sacrifiée. Mais cette récompense elle-même risque fort de me manquer. Je serai vieux, bien vieux, lorsque je sortirai de prison, et les vieux, comme les malades et les absents, ne sont guère propres à inspirer de l'affection.

1 1839.

Avez-vous lu un livre de Quinet publié en 1845, et portant pour titre : *De l'Ultramontanisme*? Il y parle de votre père. « J'étais un jour, dit-il, au lit de mort d'un des deux représentants du peuple envoyés pour défendre la ligne de Wissembourg; voici ce que me dit l'un d'eux, un vieillard, dans un moment où l'on n'exagère pas sa pensée, et je ne l'oublierai de ma vie : « C'est nous qui mettions le feu aux batteries. On s'étonnait de notre calme; nous n'avions à cela aucun mérite : nous savions fort bien que les boulets ne nous pouvaient rien. » Je crois que vous seriez de force à avoir un pareil courage. Quinet, vous le savez, est en Belgique. Il doit vous donner sans doute de ses nouvelles, comme Reynaud dont vous ne me parlez plus guère...

Adieu, faites mes bonnes amitiés chez vous, et dites à Maurice et à Amélie que je les embrasse. Embrassez aussi pour moi le nouveau petit Maurice.

Votre dévoué frère et ami,

A. BARBÈS

VII

La Haye[1], le 22 octobre 1854.

Chère et noble amie,

Serez-vous assez bonne pour me pardonner mon silence? Mon cœur a été avec vous pendant tous ces jours de trouble, mais je n'avais véritablement pas un endroit pour vous écrire un seul mot. C'est à peine si ma sœur sait en ce moment où je suis, et moi-même, exhumé de ma prison comme un cadavre qui s'étonne du jour, je me demande souvent si je vis ou si je rêve.

J'ai prié, en passant à Bruxelles, Fleury de vous dire un

1. La lettre qui précède fut mise sous les yeux de Napoléon III. L'empereur ne voulut pas que le patriote qui l'avait écrite restât détenu dans une prison d'État. Il fallut en quelque sorte employer la force pour décider Barbès à accepter la liberté. Il vint à Paris, protesta par une lettre au *Moniteur*, partit pour l'exil, alla d'abord à Bruxelles, puis en Espagne, en Portugal, enfin en Hollande, où il vécut le reste de sa vie : il mourut à La Haye le 26 juin 1870.

mot de moi. Oui, quoi qu'il arrive, je n'aurai jamais la lâcheté de renier la plus vive de mes convictions : j'ai été patriote dès mon berceau. Enfant, je me suis trouvé mal, en apprenant la défaite de Waterloo, et tant qu'on ne me démontrera pas qu'il est un pays plus avancé que la France, un pays de meilleur cœur et de plus grand dévouement malgré les fautes qu'on peut lui reprocher, je désirerai que son drapeau triomphe, par quelque main que ce drapeau soit tenu.

Dans le cas actuel surtout, je juge que nous ne devons pas vouloir que ceux qui nous ont battus soient battus par les Russes. Être les vaincus des vaincus, quel *honneur* pour des républicains! C'est à nous, à nous seuls à régler nos comptes avec ceux qui ont fait le 2 Décembre. Si nous n'en sommes pas capables, ayons du moins l'intelligence de comprendre que ce ne sont pas des défaites qui redonneront à notre malheureux pays la République qu'il n'a pas su garder.

Je suis bien heureux, au milieu de mes amitiés, de savoir que vous partagez mon opinion. Vous êtes pour moi une des plus saintes voix de la Patrie, et lorsque vous me dites que j'ai bien fait, je puis me rire de l'avis de beaucoup d'autres.

Je vois pourtant que vous auriez préféré une plus grande résignation à mon destin. « *Je n'aurais pas dû quitter la France.* » Il n'est pas certain que vous ayez tort. J'ai agi comme il n'arrive que trop souvent dans les moments de surprise, en songeant plutôt à mes intérêts propres qu'à ceux de la cause. J'ai la conscience droite, l'esprit sain, mais le caractère n'est pas toujours à la hauteur. Je vais cependant m'efforcer de ne pas me laisser aigrir par les circonstances environnantes. En somme, comme je l'ai dit quelquefois, je n'ai de haine contre personne. Je resterai doux, parce que je crois que ce n'est qu'en nous montrant meilleurs que les autres que nous pouvons reconquérir la République. Pas de cris, pas de violence dans les mots. Soyons énergiques et résolus dans l'action, si le jour de l'action se lève pour nous. Mais n'ayons pas continuellement recours à l'injure! Il me semble que la France est un peu lasse de tout cela.

Vous savez qu'on m'a chassé de Belgique. J'ai obtenu l'autorisation de rester une semaine ici, mais il paraît qu'on ne

voudra pas m'accorder de demeure à Maëstricht. Je ne me soucie guère pourtant d'aller tout de suite en Angleterre. La langue, le climat, tout m'y est contraire, et de plus, j'aurais besoin de me recueillir un peu avant de me trouver dans de nouvelles agitations. C'est le séjour de Nohant qui m'eût été bon. Mais, hélas! cet Éden s'éloigne de plus en plus de moi.

Proscrit par Bonaparte, j'aurais pu essayer de rentrer en France à mes risques et périls; exilé par ma propre volonté, je me sers à moi-même de geôlier et je ne puis me permettre aucune infraction à mon arrêt.

Je désire que ma lettre parte ce soir. Je vous quitte donc, malgré tout mon désir de continuer à causer avec vous. Remerciez bien Maurice de l'élan qui l'a porté vers moi en lisant le *Moniteur*. Que cela fait du bien au cœur de savoir qu'il y a de braves gens qui vous aiment dans toutes les positions possibles! Moi, je me méprisais presque dans ces premiers moments. Je me demandais si je n'avais pas démérité de mon pays et de ma cause pour que l'on prît envers moi une pareille mesure.

Adieu, permettez-moi de vous serrer la main et croyez à mon inaltérable affection.

A. BARBÈS

VIII

La Haye, 2 novembre 1854.

Chère et noble amie,

Je n'avais pas examiné ma résolution sous l'aspect que vous me décrivez. A ce point de vue encore, il est possible que vous ayez raison, quoiqu'il y ait à objecter peut-être qu'en croyant m'humilier dans l'intérêt des autres condamnés, je n'aurais fait que céder au désir de m'accorder à moi-même du repos et du bien-être. Dans certains cas, on aurait besoin d'un directeur de conscience, car il est bien difficile de distinguer entre le moi et le non-moi.

Pour tout ce que vous me dites ensuite, d'une manière générale, sur la charité, ne craignez pas que je vous trouve

trop *femme*. Ce que vous exprimez si bien, je l'ai plus d'une fois pensé. Je l'ai même dit à quelques-uns de mes amis; mais voilà : il y a parmi nous des fourbes qui ne demandent qu'un mot d'indulgence pour s'autoriser à faire des lâchetés; et en se montrant compatissant pour les *faibles*, pour ceux qui sont véritablement rappelés par la misère de leurs familles, on craint d'en faciliter la défection et de démoraliser le parti.

Vous, vous avez très bien fait d'agir comme vous me le racontez, et plût à Dieu que nous eussions davantage parmi nous cet élément *femme* dont vous me parlez! C'est parce qu'il nous manque et que nous avons été exclusivement jusqu'ici un parti d'*hommes* que nous sommes si durs. Nous affectons d'avoir de la *force*, même lorsque nous n'en possédons point, et en agissant ainsi, au lieu d'ajouter, comme nous le devrions, une mansuétude de plus à celle du christianisme, nous remontons à l'impitoyabilité des païens.

Pour moi, qui, bien loin d'avoir l'héroïsme que vous me prêtez, ne suis qu'un pauvre bon garçon, le cœur me saigne et je suis triste, bien triste fort souvent, parce que je ne vois pas toujours clair dans notre conduite. Honneur à vous qui, en étant si grande, restez si bonne! Vous méritez de plus en plus l'amour et l'admiration de tout ce qui aime et qui pense.

C'est, je crois, les Mémoires de ma vie de prison que vous me conseillez de faire. Sans parler de mon inaptitude à écrire, vous ne sauriez vous imaginer combien je trouve tous ces souvenirs monotones. J'avais l'âme habituellement ailleurs quand j'étais sous les verroux. Je rêvais des champs, de mon enfance... Que dire donc maintenant de ces années écoulées dans le vide? Si j'étais près de vous, vous m'inspireriez, vous feriez sortir de mon cerveau beaucoup de choses qui y sont peut-être à l'état latent. Mais réduit à moi-même, je végéterai, comme je l'ai fait jusqu'ici, dans le vague. Je fais des romans pour mon compte. Seulement, je ne sais pas les écrire.

Je ne veux pas croire que nous soyons destinés à ne pas nous revoir. Il me semble que cela ne peut être, quoique je ne sois pas de ceux qui pensent que ce qui existe en France va finir. L'homme de l'Elysée est, à mon avis, beaucoup plus fort qu'on ne le suppose. On a voulu le faire passer pour un imbécile. J'ai l'idée que, malheureusement pour nous, il est

tout autre chose. C'est une raison de plus pour le combattre. Mais pour triompher, nous aurions besoin qu'il surgît dans notre parti quelque grand homme, et ces grands hommes-là ne naissent pas souvent...

Je vous écrirai aussitôt que j'aurai pris pied quelque part. Ne m'épargnez pas vos conseils; ils seront toujours les bienvenus. Je désirerais tant faire ce qui vous paraît juste et raisonnable!

A vous toujours d'âme et de cœur,

A. BARBÈS

IX

La Haye, le 23 décembre 1854.

C'est vous qui êtes plus que bonne, chère et noble amie, de me donner des conseils. Si vous saviez combien je vous en suis reconnaissant, et comme je serais heureux de vous avoir pour *ma conscience* de tous les instants. Vous êtes bien grande aux yeux du monde, mais vous l'êtes encore plus dans mon cœur en pratiquant et en préconisant ces petites vertus que vous décrivez si bien.

Je dis à Aucante de ne pas craindre de me parler beaucoup de Nohant. Le paradis de Jean Reynaud, auquel je crois, peut être plus haut, mais je vous assure qu'il ne se revêt pas dans mon imagination de couleurs plus brillantes que le cher lieu que vous habitez.

Il est trois choses que j'ai placées sur le même piédestal dans mon cœur: vous, la République et la France. La République! il n'est pas certain que je la revoie. Je voudrais du moins ne pas quitter cette terre sans vous voir!

Vous me croyez heureux! Il est certain que je devrais l'être d'après votre définition. Mais j'ai remarqué que ce que l'on suppose des satisfactions de la conscience, n'est pas toujours vrai. Les méchants se blasent sur les reproches, et sauf dans les grandes occasions, son contentement sert de peu aux autres

Mon plus précieux bien est de savoir que quelquefois votre pensée vient vers moi.

Quel beau livre que celui que vous m'annoncez! Vous le ferez, parce que vous avez votre destinée qui est de nous rendre un peu moins mauvais que nous ne sommes. L'autre Bonaparte a dit quelque part dans les commentaires sur les grands généraux, que, chose rare, Turenne était devenu de plus en plus audacieux en avançant en âge. Vous, vous devenez de plus en plus croyante, bonne, douce, charitable, à mesure que les succès s'accumulent aussi sur votre tête. Il faut que votre nature soit bien supérieure à celle de notre pauvre humanité pour que la haine et la calomnie ne vous aient pas aigrie, et que vous aperceviez de plus en plus Dieu à l'horizon.

J'aime bien votre Maurice, et je suis content de lui savoir les généreux instincts que vous me dites. Son cœur est vaillant comme le vôtre, car je me souviens de vous avoir entendu dire que vous ne saviez ce que c'était que la peur et que le bruit du danger vous attirait. Il vaut mieux qu'il ne soit pas parti, car si vous ne tremblez pas pour vous, vous vous effrayez pour les autres, et vous auriez trop souffert de son absence.

Adieu, vous voyez que j'use de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire. Ne m'oubliez pas toutes les fois que vos occupations vous en laisseront le temps. C'est en terminant mes lettres pour vous que j'apprécie et que j'ai toujours envie d'employer la vieille formule espagnole : « Madame, aux pieds royaux de Votre Majesté! »

Votre dévoué,

A. BARBÈS

X

La Haye, 26 décembre 1866.

Chère et illustre amie,

Ma santé ne se rétablit pas. Si je vais mieux un jour, c'est pour me retrouver plus mal le lendemain.

Le choléra, qui a tué par ici beaucoup de monde, m'a épargné. Est-ce un bien? Ma vie ne me paraît se prolonger que pour me faire souffrir et descendre de plus en plus au-dessous du niveau commun des autres hommes. — Mais je ne veux pas vous attrister; vous portez aussi votre croix, plus

lourde que la mienne! L'envie, la haine ne se sont pas fait faute de vous infliger les infortunes du génie. Comme notre chère France, tous vous jalousent, parce que vous êtes plus grande que tous!

La dernière fois que vous m'avez écrit, vous veniez pourtant d'avoir une joie. Vous m'annonciez la naissance d'Aurore. Je vous ai dit bien vite les vœux que je faisais pour cette chère enfant et pour vous. J'espère qu'elle se porte toujours bien et se développe à votre gré. Embrassez-la, je vous prie, de la part d'un vieux bonhomme qui est de ses amis, et voudrait bien la faire sauter sur ses genoux. Hélas! je n'ai guère caressé que des enfants qui m'étaient à peu près étrangers!

L'année qui nous quitte a été grosse de grands événements. Voici la Prusse maîtresse de l'Allemagne. Certes, je ne désirais pas le triomphe de l'Autriche : cet empire antédiluvien souille l'air de notre époque comme quelque mégalosaure qui survivrait, et il était plaisant de le voir inventer dans M. Benedeck un nouveau Mack pour se faire battre à outrance. Mais il n'est pas bon, je crois, que les gens du pays du manifeste de Brunswick restent aussi puissants à côté de notre France qui ne croît pas. Les gallophobes héritiers des soldats de Blücher ont adressé déjà des menaces à Paris. Je souhaite, moi, qu'on leur donne bientôt une leçon de modestie. Leur roi mystagogue de droit divin prend la population avec la même formule qu'il a saisi sa couronne sur l'autel pour la poser sur sa tête. Tout ceci est du gothique et un attentat contre les principes de la Révolution.

Il faut que la Révolution arme, si elle ne veut se trouver un jour en danger. Je ne suis pas fâché que notre pays se soit contenu jusqu'ici. J'ai craint un moment que notre impétuosité gauloise ne nous précipitât dans quelque nouveau Crécy. Puisqu'on n'était pas prêt, il était nécessaire d'attendre. Et puis, la question d'Italie empêchait. Tuer les Prussiens quand les Autrichiens étaient encore en campagne, c'était, autant dire, lancer les zouaves contre l'Italie, et les contraindre à défaire Solferino. Mais, à cette heure, il n'y a plus que la Prusse en face. Enfin, il me tarde que nous ayons remplacé nos vieux engins par des fusils plus rapides, et que notre armée reçoive son extension. Malheureusement, on ne

hâte aucune de ces deux choses, et la seconde risque de se trouver battue par bien des oppositions qui, en voulant faire échec à l'homme qui commande, ne verront pas qu'elles peuvent faire, cette fois, échec à la France.

Vouloir la paix, c'est bien! Mais ce n'est pas le cas d'amollir nos nerfs et de vanter la fabrication du coton, lorsque l'ennemi tire à la cible et envoie étudier nos frontières.

D'autre part, voilà les Anglo-Saxons d'Amérique bientôt en possession de la moitié de la planète. Dans vingt-cinq ans, ils seront cent millions, et, dans cent ans, trois cents millions d'hommes. Que deviendra devant une pareille agglomération notre pauvre petite France, que l'on refuse d'étendre même jusqu'au Rhin?

Je crois peu, ou plutôt pas du tout, à ce que l'on nomme les races. Mais l'éducation donne à chaque peuple de certaines innéités. Or, l'Anglo-Saxon d'Amérique est, comme celui d'Angleterre, un *aristocrate*. Il importe peu qu'il s'intitule républicain et qu'il vienne d'abolir l'esclavage. Nos braves Français s'enthousiasment de cela, sans se rappeler que leurs pères avaient décrété la chose comme un principe, il y a quatre-vingts ans, et que le Yankee ne s'en est enfin avisé que comme d'un plus invincible *monitor* à lancer. Mais, affranchi du nègre ou non, ce Yankee n'en est pas moins, comme son frère et son père l'Anglais, un être que sa tradition a habitué à ne songer qu'à soi.

Les barons du moyen âge ne bâtissaient pas toujours leurs châteaux sur des hauteurs abruptes et des pics. Un large espace d'eau, une île au milieu d'un marais leur paraissaient tout aussi montagneux pour l'établissement de leur repaire. De là, ils pouvaient également braver tout le monde et ne pratiquer envers l'humanité d'autre solidarité que celle de se nourrir de son sang. C'est une insolidarité de cette espèce qui a constitué le caractère anglais et constitue aussi le caractère américain. Les sept lieues de détroit du premier, les dix-huit cents lieues de mer du second, en leur assurant l'impunité d'une forteresse inattaquable, leur ont fait croire qu'ils étaient des sortes de dieux qui n'avaient qu'à s'adorer eux-mêmes. « Foin des autres peuples. Ce sont des pygmées en comparaison de nous, et, d'ailleurs, s'ils ne sont pas contents, nous avons appris à

boxer, nos poings sont solides, nous taperons dessus. » Et, chose triste! l'humanité s'incline devant cette force du poing, et y incarne toute espèce de perfections. Il est vrai que nous avons bien commencé par adorer les crocodiles et les boas!

Mais il n'est pas gai de voir que l'avenir appartient à cette aristocratie. Le monde aux Anglais! voilà ce qui vient m'arracher souvent en sursaut à mes congestions, et je me demande avec terreur — c'est peut-être ma faiblesse actuelle qui me rend plus accessible à ces noires pensées — s'il est vrai, comme le crient tous les batraciens, que la nation de Charlemagne, des croisades, de Jeanne d'Arc et de la Révolution, soit destinée à périr et à laisser l'univers à l'égoïsme.

Vous voyez, bien chère et illustre amie, que je ne crains pas d'abuser de votre bonté. D'ordinaire, seul et sommolent, il m'arrive de passer des journées sans parler; d'ailleurs, parce que tout ce qui m'intéresse intéresse très peu les autres ici.

Intempérant comme ceux qui mènent un régime trop sévère, je viens sans honte vous dire encore une de mes rêveries. Je nourris depuis bien longtemps la pensée de vous demander de faire un livre sur Jeanne d'Arc. La France manque d'une épopée. C'est celle-là qu'il lui faudrait : le style de *Lélia* et de *Jacques* célébrant la sublimité de la vierge de Vaucouleurs qui, dans son cœur de prolétaire, retrouva le mot de patrie, et mourut pour nous plus sûrement que Régulus n'est mort pour Rome, et Jésus pour son idéal!

Vous la vengeriez des blasphèmes de Voltaire. Car, savez-vous? de par la scélératesse de cette œuvre maudite, on injurie encore dans nos campagnes les filles de conduite équivoque, en les appelant : Pucelle d'Orléans! J'ai entendu cette impiété dans ma jeunesse.

Pauvre infortunée héroïne, de qui les fils de ceux qu'elle a sauvés viennent apporter un fagot!

Outre son amour pour la France, il ressort de sa mission qu'elle était socialiste. Voyez : les rois d'Angleterre depuis Édouard III réclamaient la France comme une propriété leur appartenant *de par le ventre* ou le droit de leur mère. Sur ce prétendu droit d'Édouard, on venait d'en enter un second, celui de Henri VI, provenant encore d'une femme. Jeanne

s'écria : « Non! la royauté n'est pas une propriété. C'est une fonction, et c'est un Français seul qui peut remplir *cette fonction en France*, moyennant qu'il soit sacré, c'est-à-dire, dans sa naïve croyance, *qu'il soit élu.* »

L'Anglais, propriétaire incarné, a des reines et des pairesses. La France, toujours socialiste en germe — en puissance, comme disent les mathématiciens — n'a jamais admis ce genre de fief. Jeanne niait alors le droit d'hériter *quand même* du trône, comme elle nierait aujourd'hui le droit absolu de posséder terres, maisons et capitaux. Et pourtant, elle concluait contre son sexe; elle rejetait le « droit du ventre », selon le mot un peu cru de nos jurisconsultes.

Mais vous aussi, bien chère et noble amie, vous ne demandiez pas, en 1848, le droit de suffrage pour les femmes. Par un dévouement pareil, et trouvant dans votre génie ce qu'elle avait trouvé dans son instinct, vous concluiez également contre votre sexe : « A chacun sa fonction, disiez-vous, et nous sommes tous égaux en remplissant chacun la nôtre, suivant nos aptitudes. »

Mais je m'oublie en vous disant quelques-unes des grandeurs qui éclatent dans la vie de Jeanne. Il vous suffit de jeter un coup d'œil de votre grande âme dans la sienne pour voir infiniment mieux que moi tout ce qu'il y avait en elle. Que j'ajoute seulement que la chanter en ce moment, c'est rendre un service à la France qui a besoin qu'on lui parle d'épée et de vaillance. Les plumitifs d'une certaine espèce la tuent, cette France bien-aimée, ils lui serinent une philanthropie de paix quand même, comme Louis-Philippe, d'agréable mémoire : un Anglais mis par nos bourgeois aux Tuileries pour faire fraterniser, à grand renfort de platitudes, Paris avec Albion!

A propos de cette Albion, savez-vous que vous n'y êtes pas aimée — c'est une de vos gloires — et qu'on vous y brûlerait volontiers parce que vous avez porté un costume d'homme! « Sorcière, hérétique, schismatique! » voilà ce que ces pleutres vous crieraient comme ils l'ont crié à l'autre! Toutes les *ladies* et les *misses* qui insultaient notre héroïne ne sont pas mortes.

Mais il faut décidément que je vous quitte. Pardonnez-moi ma débauche de paroles. Tout à l'heure, probablement, j'aurai besoin de mettre du chloroforme sur ma poitrine. Je

voulais seulement vous souhaiter une bonne année. Souhaitez-la aussi pour moi à Maurice et embrassez Aurore pour votre vieil ami de La Haye.

A. BARBÈS

XI

La Haye, 24 janvier 1867.

Chère et illustre amie.

Mon misérable organisme reste très tourmenté, et je suis obligé de guetter les moments de répit pour écrire.

Je vous croyais bien portante; je vois, malheureusement, qu'il n'en est pas ainsi. Malgré sa vaillance, votre âme a, en effet, subi de trop rudes, de trop fréquents assauts pour que votre santé ne s'en ressente pas...

Nous sommes identiquement de la même religion. J'ai renoncé également à toute idée de propagande pour ma foi. Je me borne à croire pour moi-même. Mais, autant et plus que jamais, je me sens la certitude que tout ne finit pas avec ce phénomène que l'on nomme la mort. Lorsque l'univers entier progresse sans limites et toujours, ne serait-il pas étrange que, par exception, l'homme, lui, au bout de quelques années, replonge dans le néant! Vous êtes George Sand, et, parce qu'un de ces matins un insecte vous aura mordue au pied, tout ce que vous avez accumulé de génie, de connaissances, d'héroïques sentiments, d'amour et de tendresse, périrait! Le plus grand chimiste ne réussira pas à me démontrer cela, et me le démontrerait-il, que je ne le croirais pas davantage.

Puisque je ne vous ai pas vue assez souvent ici-bas, je veux vous revoir là-haut, et je vous reverrai plus grande encore, plus radieuse, plus sublime, dans quelque chose qui sera aussi une autre France.

Vous ne vous trompez pas : je suis *chauvin*, très chauvin, et je m'en fais gloire. Ne pas aimer la patrie, c'est pis que de ne pas aimer sa mère. Pour moi, d'ailleurs, né dans une de nos petites Frances d'outre-mer[1], dès mon premier balbutiement,

1. La Guadeloupe.

les deux noms n'en ont formé qu'un : la MÈRE-PATRIE! Je supposais que c'était une personne, et c'en était bien une en effet!

Puis, j'avais vu les deux invasions : les Anglais célébrer — en 1814 — la prise de Paris, dans mon île, tandis que ma mère sanglotait, et que mon père, marchant avec agitation, prononçait des paroles de colère; et l'année suivante, ces éternels Anglais et les Prussiens entrer dans Paris même, le pistolet tendu, et la mèche de leurs canons allumée, après avoir tué les fiers grenadiers et les grands cuirassiers pour lesquels mon cœur d'enfant s'était épris de passion. Ils défendaient la patrie, et vieux, bien près de la tombe. je les aime toujours!

Longtemps après, en voyant passer des soldats, je demandais si ces soldats étaient *Français*. Souvenir affreux que d'avoir été forcé de faire cette question en France! Puissent nos fils n'avoir jamais à en attrister leurs pères!

Je suis donc chauvin par ces raisons-là, et par celle aussi que je trouve l'héroïsme militaire une noble chose. Quoi qu'en disent les plumitifs de notre époque, qui aiment mieux chanter la gloire de l'argent, Achille coupant en deux l'armée troyenne, en jetant une moitié dans le Scamandre, faisant sauver l'autre comme un troupeau de moutons effrayés dans Ilion, puis se précipitant sur Hector qui lui a tué son ami, Achille restera une sublime figure.

Que nous ayons la paix universelle, soit! Plus besoin alors d'Achille. Mais tant qu'il y aura des Anglais trafiquant de toutes les haines contre ce qui n'est pas leur commerce, et des Prussiens rêvant de conquêtes, je ne comprends pas pourquoi la France égalitaire voudrait se mutiler de son énergie guerrière.

Je n'ai rien lu de plus que vous sur Jeanne d'Arc; c'est Henri Martin qui m'a paru avoir le mieux senti son inspiration et sa grandeur. Elle est dans la *nature*, soyez-en certaine; elle attribuait son patriotisme *à des voix*, à cause du temps d'ignorance où elle vivait, comme vous auriez attribué la création de *Lélia* et d'*Indiana* à une *muse* si vous étiez née quelques siècles plus tôt. Dans votre étonnement de vous trouver un génie que peut-être vous ne vous supposiez pas, vous vous

seriez dit : « Non, ce n'est pas moi qui écris cela! C'est quelque chose ou quelqu'un en dehors de moi! »

Du reste, dans un poème tel que vous seule avez la puissance de le faire, il vous serait aisé de débarrasser l'histoire de tout ce qui est merveilleux et indigne de l'héroïne et de la France. Henri Martin a déjà, à peu près, accompli cette élimination, et il a grandi Jeanne de tout ce qu'il a enlevé à la légende. Votre épopée compléterait ce travail. Mais vous feriez, *vous*, un de ces livres qui restent pour toujours. Par vous, Jeanne serait connue jusque dans nos plus petits hameaux, les abominations de la guerre de Cent Ans aussi, et tout le monde réapprendrait à redevenir bon Français.

J'ai lu *Monsieur Sylvestre* et *Dernier Amour*, et j'ai admiré ces deux livres comme j'ai admiré toutes les évolutions de votre génie. Dans *Monsieur Sylvestre* vous avez montré la grandeur du détachement de la richesse, et dans le *Dernier Amour* vous avez achevé cette démonstration au milieu des orages de la passion, de la douleur et des angoisses de ce qu'on nomme la honte dans le monde où avait vécu le vieux homme. C'était une réhabilitation bonne à faire dans cette époque où tout gravite vers l'argent!

J'ai vu avec plaisir que Flaubert est de votre religion. Il a fait un bien beau livre, *Madame Bovary*. Figurez-vous que lorsque j'ai demandé ces deux volumes je croyais entamer quelque abomination. Les journaux en avaient dit tant de mal! Mais de quelle belle chose les journaux ne se font-ils pas les Zoïles? Lorsque j'eus fini ma lecture, je me suis déclaré que rarement j'avais lu œuvre aussi morale, et capable autant d'effrayer les mauvais penchants. Si j'avais une jeune femme, c'est le premier livre que je lui donnerais à lire. Je ne crois pas que la plus étourdie s'aventurât à être adultère, en voyant que cela mène à vendre son corps à un drôle qui trouve la marchandise trop chère, et à finir par se saturer d'arsenic.

Voici encore une lettre bien longue; mais avec vous, je ne sais pas m'arrêter, et je bavarde comme une vieille cloche fêlée...

Je vous serre les mains,

A. BARBÈS

XII

La Haye, 8 avril 1867.

Chère et illustre amie,

J'attendrais trop si je ne vous écrivais que lorsque je me trouverai dans un état passable.

Le retour du froid n'a pas arrangé mon organisme. Je continue à prendre rhume sur rhume. Mais je dois me résigner à cela et aller ainsi jusqu'au bout. Vous, heureusement, ma chère amie, vous avez reconquis — en partie du moins — votre santé. Cette bonne nouvelle m'a donné une joie... de la nature de celle qui me viendrait en apprenant une victoire de la France.

Mais ce bonheur-ci ne semble pas près de luire encore dans mon ciel. Je m'attends plutôt à quelque reculade. Les parleurs de l'opposition assermentée prêchent je ne sais quoi, et la sainte adoration des intérêts matériels. Le maître des Tuileries, d'autre part, fait chanter un hymne qui conclut à le laisser gouverner, et à trouver bien tout ce qui se fait dans le monde.

Ce n'est pas le moyen de remonter le cœur du pays à la hauteur de ses destinées. Aussi, nous sommes insultés même par cette bribe de Luxembourg. C'est la vieille devise des Teutons et des Goths que reprennent Bismarck et les siens : « Marchez au Midi! » Et nous, nous agissons comme les Romains dégénérés de l'empire, qui se faisaient chrétiens, sophistes et baladins, lorsqu'il aurait fallu se ceindre de fer, et tirer l'épée de Marius.

C'est bien la barbarie qui menace de se précipiter sur nous! Pauvre chère France! Et nous avons été assez bêtes, depuis madame de Staël, pour vanter les œuvres d'au delà du Rhin, la philosophie des Germains, leur science, leur histoire, et jusqu'à leurs *Nibelungen* informes, mis à côté et au-dessus de la poésie d'Homère.

Je ne crois pas cependant que tout soit perdu. En courant bien vite au Rhin avec ce que l'on a de soldats sous la main,

on pourrait donner aux fusils à aiguille une leçon de valeur française dont ils se souviendraient, s'arrêter ensuite au fleuve, et, chaque fois qu'ils voudraient le passer, en faire des carnages sur les bords. Mais le temps des audaces semble avoir passé pour l'homme qui nous tient sous sa loi. Il se laissera amuser, jouer, bafouer, et prévenir par Bismarck. Et les Huns sont par derrière les Prussiens, se préparant à se joindre à leur invasion. Tous contre la France ! Ils se réuniront tous pour égorger le peuple de l'Égalité. Depuis 92, c'est leur principe.

Vous trouverez peut-être, chère et illustre amie, que je délire. Je ne comprends pas bien moi-même comment j'ose ainsi ouvrir mon âme devant vous. Ma seule excuse est que je vous sais aussi bonne que grande, et que vous êtes pour moi comme l'image de la divinité de la patrie absente.

Mes amitiés à Maurice et deux baisers pour moi à Aurore.

Je vous serre les mains,

A. BARBÈS

XIII

La Haye, 20 juillet 1867.

Chère et noble amie,

Vous avez pensé à moi le 12 mai ! Je vous réponds bien tard. Ma santé a encore été mauvaise dans ces derniers temps. Mais ne vous inquiétez pas. J'espère me remettre ces jours-ci, si l'été se décide enfin à nous visiter.

Vous avez certainement raison. Nos ennemis les plus dangereux ne sont pas tous au delà du Rhin. L'esprit prêtre, la faction orléaniste : notre cher pays est cruellement rongé par ces deux lèpres. A propos d'orléanistes, je m'indigne en voyant une foule d'écrivains faire l'éloge du règne de ces gens-là, et déblatérer ensuite contre la France. Vanité, manque d'esprit de suite, mauvaises mœurs, etc., il paraît que nous sommes affligés de tous les vices ! Nous manquons surtout de logique, depuis sans doute que le roi Louis-Philippe et les siens ne sont plus là pour rectifier nos idées d'après la formule anglo-saxonne.

Vous ne sauriez croire combien ces diatribes nous nuisent à l'extérieur. La France a joué un tel rôle dans le monde que tout ce qui n'est pas Français est jaloux d'elle. Or, nous voir nous-mêmes nous insulter, proclamer notre infériorité, notre impuissance, et nous donner des coups de pied au bas des reins, c'est un bonheur que l'étranger aime naturellement à savourer. Il ne croit pas — heureusement — tout le mal que nous disons de nous, mais il feint de le croire et se rengorge.

Que de crimes commis contre le saint nom de la France pour se donner l'air d'avoir de l'esprit! Et comme il est bon, noble et illustre amie, que par-dessus toutes ces impiétés et ces folies, votre génie soit là pour tenir toujours levé le bien-aimé drapeau de la patrie. Les blasphèmes des autres passeront, mais vous, vous resterez.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai vu avec beaucoup de peine la session finir, sans qu'il ait été rien fait pour la réorganisation militaire. Mon chauvinisme me porte à ruminer des idées qui ne sont pas de ma compétence. Ainsi, je me demande si, au lieu de mettre toute la France en caserne, il ne vaudrait pas mieux se contenter d'une petite armée, à la condition d'apprendre à tous les soldats à bien tirer.

Vous savez que dans les guerres de l'Empire on ne compte qu'une balle sur mille qui ait porté. On ne tire pas mieux aujourd'hui. En envoyant chaque jour les soldats à la cible et en faisant tirer dix à douze coups par séance, ne pourrait-on pas, au bout de quelques mois, avoir des hommes sûrs de toucher leur but? Il me semble que ce n'est pas impossible. Nos Français sont bien adroits. Si ma donnée se rencontrait vraie, une armée de deux cent mille hommes pourrait nous suffire, il me semble. De ces deux cent mille hommes on serait sûr — en comptant au plus haut la défalcation — d'en avoir cent mille à porter contre l'ennemi au moment d'une entrée en campagne. Or, avec cent mille hommes tirant d'une manière exacte, un général, à moins d'être un Benedeck ou un Mélas, se soucierait peu, je m'imagine, d'avoir affaire à des masses innombrables. Il ferait, partout où il se présenterait, des trouées telles que la débandade et l'effroi mettraient bien vite toute la force de son côté.

Dans ma rêverie donc, je voudrais qu'on employât beau-

coup de poudre en temps de paix pour n'en consommer que très peu en temps de guerre; qu'on fît de chaque soldat un artiste en tir, au lieu d'une machine à passer des revues; qu'on s'adressât, en un mot, à l'intelligence de nos Français pour leur assurer la supériorité sur toutes ces races anglo-saxonnes qui se gonflent et coassent de plus en plus aujourd'hui.

Un train en état de transporter d'un coup les cent mille hommes devrait être une des armes de la nouvelle organisation, et il y aurait à s'efforcer de rendre l'artillerie bien plus légère qu'elle ne l'est, et de lui faire perfectionner aussi son tir.

Voilà ma rêverie. Elle ne vaut pas celles de votre grand-père, le maréchal de Saxe. Les militaires de profession riraient de moi s'ils m'entendaient parler de tir, d'exercice; mais vous, chère et illustre amie, je sais que vous ne vous moquerez pas de moi, que vous direz seulement qu'il peut n'y pas voir clair, mais qu'il aime toujours bien la France!

Je vous serre les mains de tout mon cœur.

Votre vieux ami malade,

A. BARBÈS

XIV

La Haye, 30 août 1867.

Pauvre noble amie,

C'est, en effet, une partie de votre âme qui vient de vous être arrachée. Je connaissais cet excellent Rollinat par ce que vous en avez dit dans vos livres. Je comprends combien après un pareil coup vous devez être brisée et malheureuse.

Oui, la mort est un terrible phénomène, non pas peut-être pour celui qu'elle transforme, mais pour ceux qui aiment et survivent! Le moyen, en embrassant pour la dernière fois un front glacé, de se dire : « Ce que tu fais, nature, est toujours bien fait », et de ne pas crier, et de ne pas maudire?

Les religions écrites, quand on y croyait, pouvaient consoler un peu. Le prêtre était là pour faire entendre une parole acceptée comme émanant de Dieu même, il commandait à la douleur, il lui ordonnait de ne pas aller trop loin, sous peine

de rebellion et d'impiété. Nous, notre foi intime seule nous soutient. Aussi, nous aurions besoin d'être plus forts et plus grands que nos pères pour être toujours à la hauteur de nos devoirs. Si nous faiblissons parfois, Dieu, qui juge de nos cœurs, nous pardonnera. Mais il est sûr qu'en voyant un ami nous quitter, quelque espérance que nous ayons que la souffrance seule vient de finir pour lui, nous ne pouvons nous empêcher de nous troubler et ne songer qu'à l'affection que nous perdons.

Vous, chère et illustre amie, vous êtes cruellement frappée en ce moment. Votre chair et vous en frémissent en ce moment; mais il est consolant de vous entendre dire que vous ne doutez pas. Si vous souffrez, c'est que le vieux compagnon de votre passage sur cette terre vous manque. Mais vous savez que sa vie n'a pas cessé, et qu'il progresse dans quelque autre sphère du monde, où il vous garde tout son attachement, et où vous le reverrez.

J'ignorais la mort de ce cher et brave Rollinat. Sans cela, j'aurais pris de moi-même l'initiative de vous écrire. Vous me comparez à lui. Plaise à Dieu que je le vaille! Tout ce que je puis affirmer, c'est que, s'il vous aimait bien, je vous aime beaucoup aussi. Seulement, moins heureux que lui, je vous aurai peu vue en ce monde. La France et vous! singulière destinée! J'habite à l'étranger comme un émigré, et à peine vous ai-je connue, qu'un tourbillon m'a jeté loin de vous.

48 pourtant pouvait être sauvé si nous avions suivi vos conseils. C'est de plus d'amour que nous aurions tous eu besoin. La France est un pays aimant, et qui sait? ce que l'on a nommé la réaction nous aurait aimés si nous avions su ne jamais menacer et montrer que nous aimions bien.

Ces temps sont passés, et vous me voyez aujourd'hui tout occupé à désirer que l'on batte les Prussiens. Désir impuissant! Je suis moins militaire et moins militant que vous ne croyez. Mais j'enrage — dans mes rêves — en voyant notre pays, « la terre d'honneur de l'Occident » comme disait Jean Reynaud, supporter les injures et laisser grossir des projets qu'il faudrait immédiatement aller châtier et briser avec l'épée. — César ne m'est pas toujours sympathique, mais j'aime bien sa réponse aux Helvètes, lui rappelant des succès de hasard

sur les légions romaines et sa conduite après : *Caesar gladio dedit*. J'écris les mots latins, parce que, dans ce cas, le français n'a pas autant d'énergie.

Avez-vous lu la brochure du général Trochu sur ou contre la réorganisation de l'armée? Celui-ci, en qualité d'orléaniste, ne trouve rien de mieux à dire, pour commencer, si ce n'est que nos soldats sont nerveux, c'est-à-dire incapables de bien endurer le feu, et il exhume de son charnier la carcasse pourrie de Bugeaud pour lui faire vanter l'infanterie anglaise et professer que nous sommes heureux qu'il n'y ait pas beaucoup de cette infanterie dans le monde.

Toujours les Anglo-Saxons dans l'Empyrée et les pauvres Français la tête en bas !

Mais je m'arrête pour que ma lettre parte. Ma santé reste dans le même état. Puisse la vôtre ne pas recevoir de contrecoup de la douleur qui vous rend si triste.

A vous de tout mon cœur.

A. BARBÈS

XV

La Haye, 17 octobre 1867.

Chère illustre amie,

Ces froids précoces m'ont encore maltraité ; j'ai été plus souffrant ces jours-ci. Mais, enfin, voici la lettre de Flaubert qui vous appartient. Je suis bien heureux de l'affection qu'il m'accorde. C'est à vous que je dois cet ami ! je ne cesserai de communier avec lui dans notre religion pour vous.

Quant à son opinion sur moi, il m'estime beaucoup plus que je ne le mérite. Je n'ai été qu'un homme de bonne volonté, manquant de la plupart des qualités dont j'aurais eu besoin, et venu dans un mauvais temps.

Vous allez être étonnée peut-être de me voir glorifier *la Joie*, mais c'est en effet précisément la gaieté qui me paraît manquer à notre époque. Depuis que je me connais, il y a eu constamment dans l'air quelque chose de triste et de sombre, le contraire de ce qu'il faut pour agir et réussir. D'où est venue à notre France cette désertion de son ancien caractère? Rous-

seau peut-être. Chateaubriand et les importations de littératures étrangères peuvent nous avoir poussés à broyer du noir. Mais, pensée qui m'est venue : ne serait-ce pas le christianisme lui-même, qui, au moment où il va périr, nous joue le tour étrange de nous faire suicider avec lui ?

Le spiritualisme exagéré et le matérialisme se touchent de plus près qu'on ne pense. Beaucoup de nous sont athées en paroles, qui concluent en fait comme les trappistes, puisqu'ils vont répétant sur tous les tons le fameux : « Frères, il faut mourir ! »

Vous, chère et illustre amie, vous avez réagi, autant que vous l'avez pu, contre cet entraînement vers le néant. Vous nous avez dit d'aimer, de croire ; et, même lorsque vous souffriez le plus, vous vous êtes efforcée de nous montrer que le monde était beau, que nous ne devions pas le dédaigner, ni le maudire. Mais le courant était ailleurs ! En vain, vous nous donniez le *Champi*, *Consuelo*, *Claudie* et tant d'autres chefs-d'œuvre. Sur nos scènes râlaient des poitrinaires, et leurs frères, les héros du plus grand nombre de nos romans, indiquaient aussi du doigt la fosse où, après avoir créé quelque passion frénétique, ils aspiraient à s'abîmer. Comment un peuple agirait-il quand il cultive pour se récréer un pareil idéal !

C'est un héros vraiment *gai*, fort et vaillant, dont notre chère France aurait besoin pour retrouver son but d'activité. Celui-là, assuré comme un vieux Gaulois que la mort n'est qu'un événement après lequel nous montons plus haut et nous nous sentons agrandis, aurait le cœur à l'action, et raillerait les mangeurs d'alarmes, les terrorisés, les graves à la façon de M. Prudhomme, tous ceux qu'on nomme aujourd'hui les pessimistes. Il prouverait, par des arguments de fait, que cette race de gens ne compte ici-bas que pour l'inertie et l'ennui.

Notre France du passé a eu, une fois, le bonheur de posséder un chef à peu près doué de ce tempérament. Le joyeux Henri IV la guérit de la sombre fureur de la Ligue et de l'autre non moins sombre hallucination protestante, deux maladies de provenance exotique. Son *Paris vaut bien une messe* renvoyait admirablement les deux partis dos à dos, et à cause de cette parole vraiment française, on peut certes lui pardonner toutes ces flèches de Vert-Galant. Grâce à la

gaieté qu'il remit dans nos veines, on battit pendant longtemps tout ce qui s'opposait au développement de la France. Gaieté, c'est croyance en l'avenir et en soi, c'est état actif, supériorité, *a priori*, bonne conscience et désir du bien.

Mais nous sommes si loin aujourd'hui d'avoir cette idée-là, nous sommes si bien tombés dans le culte du triste et du sombre, sous prétexte de gravité, que, comme exemple, on s'est avisé de donner, en outrage, le nom de *badin gai* à celui qui gouverne depuis le 2 Décembre. Il ne serait pas ce qu'il est, s'il méritait ces deux épithètes, et c'est précisément parce qu'il est morose, sombre et tragique, qu'il empire chaque jour notre situation et nous fait graviter avec lui vers des abîmes.

Pardonnez-moi encore une fois, chère et noble amie, mon long bavardage. J'abuse de votre bonté.

Sur ce que vous me dites dans votre lettre, je crois, comme vous, qu'il faut laisser les athées libres de nier Dieu, si cela leur convient, et se garder de vouloir imposer une religion quelconque à personne. C'est une affaire de chacun avec sa conscience et son esprit. Le malheur seulement, c'est que souvent les athées sont disposés eux-mêmes à être intolérants, et pas certains de ne pas ambitionner des bûchers pour ceux qui ne croient pas à leur dogme. Restons meilleurs et plus doux qu'eux, et laissons-les parler, nous injurier, tant qu'ils n'entreprendront pas de frapper.

Le pouvoir du prêtre de Rome me paraît, en effet, en une fort mauvaise passe. Je ne sais pourtant s'il tombera complètement, de cette fois. Sans parler de ses attaches et engagements cléricaux, Bonaparte voudrait bien ne permettre à personne de trôner dans la ville du Capitole, ville que les Italiens, même les plus avancés, regardent comme le lieu fatidique qui a le droit de commander au monde et qui donne l'Empire. Cependant, renvoyer des troupes en Italie, c'est grave, et cela pourrait faire sauter toute la machine. Souhaitons qu'il commette cette sottise, mais ne l'espérons pas trop.

Est-ce que Garibaldi veut mettre à Rome une autre religion à la place de celle qui y est? Je n'ai pas entendu parler de cela. Si c'est le protestantisme, comme l'ont rêvé quelques-uns de nos amis, rétrogrades sans s'en douter, voilà qui serait du propre et arrangerait bien la raison! A tartuferie et obscu-

rantisme, tartuferie et embêtement et demi ! Mais Garibaldi est, je crois, déiste, et peu préoccupé dans le fond de la manière de prier. Son unique pensée est d'aller à Rome, comme il reviendrait à Nice, s'il pouvait, pour compléter son Italie et la refaire la *première nation du monde,* la nation du Capitole. Pour être juste, qu'il aille à Rome, je le lui souhaite. Mais qu'il ne touche pas à Nice, et qu'il aime un peu plus la France, qui, tout compté, n'a pas fait du mal à son pays, même sous la main de Bonaparte.

Faites, je vous prie, noble amie, mes remerciements à Flaubert de sa bonne lettre.

Je vous serre la main de cœur.

A. BARBÈS

XVI

La Haye, 30 décembre 1868.

Chère et illustre amie,

Mes pensées sont toujours avec vous ! Mais je cède à l'habitude de venir vous dire qu'elles y seront plus particulièrement le 1er janvier. Après mes vœux pour la France, c'est vers vous que s'élèvera mon âme...

De notre chère France, il m'arrive naturellement, comme à tout le monde, de meilleures nouvelles. On annonce de toute part un réveil. Mais ce réveil — puisque c'est le mot en vigueur — est-il bien profond? Est-il certain? N'ayant jamais désespéré de mon pays, je n'en désespère pas davantage en ce moment, voilà tout ce que je puis dire. Mais je compte peu sur les élections pour changer ou modifier ce qui existe. Elles feront prêter seulement quelques serments à des hommes qui ne devraient pas passer sous ces fourches caudines. Et je ne crois pas aux dates fatidiques, à celle de 1809, pas plus qu'aux autres.

En attendant, la Prusse digère tranquillement l'énorme repas qu'elle a fait il y a deux ans. Je me soucie peu de ce qu'elle a absorbé, mais ce que je ne lui pardonne pas, ce sont ses insolences contre la France et ses intentions.

La guerre est une très vilaine et très peu fraternelle chose,

j'en conviens; mais nos hommes d'État verront que, pour avoir la paix, il ne suffit pas de laisser le boa en repos, lorsqu'il est repu. Quand le reptile sentira son estomac libre et ses orbes complètement dispos, il s'élancera de lui-même sur une nouvelle proie. Puissions-nous ne pas nous trouver alors désarmés du cœur, encore plus que des bras, être en état de répondre autrement que par de la fraternité à des gens qui ne sont pas du tout nos frères.

Vous voyez que je reste toujours militaire et belliqueux... en idée. Rêve de malade! Plus on est faible et impuissant, et plus on est porté à aimer, à admirer, les beaux coups d'épée, et à se constituer une patrie triomphale.

Je vous souhaite, chère et noble amie, une bonne année. Embrassez, je vous prie, pour moi, Aurore et son frère, et faites mes amitiés à Maurice et à sa jeune femme.

A. BARBÈS

XVII

La Haye, 1er janvier 1870.

Chère et illustre amie,

Je commence 1870 par quelques mots pour vous.

69 m'a été très mauvais : j'ai passé la plus grande partie de l'année dans ma chambre, à me débattre contre ma maladie qui n'a fait qu'empirer. Vous ne vous attendiez pas à cela, car les journaux ont prononcé quelquefois mon nom, comme si je rentrais dans la vie. Fausse apparence! J'ai figuré dans l'*Insermentation* sans avoir été consulté et uniquement parce que l'on savait que j'approuvais le système. La généralité du parti n'en a pas voulu, mais quoique battu, je reste toujours persuadé que l'on a laissé échapper une magnifique occasion de relever dans notre cher pays les sentiments d'honneur et de dignité.

Du reste, je ne veux pas vous parler politique, car ma tête est terriblement obtuse en ce moment, et les événements ne sont pas de nature à éclairer mes idées. Tout ce qui me semble évident, c'est que l'Empire tombe comme un corps en

dissolution, et que nous sommes à la veille d'une de ces grandes crises dont peu d'hommes, certainement, comprendront bien l'immensité... Puisse notre bien-aimée France avoir en elle-même, à cette heure, tout ce qu'il faut pour suffire à sa tâche!

J'espère que vous vous êtes toujours bien portée depuis vos dernières nouvelles en date d'un an. Où en êtes-vous avec votre anémie? Le travail, l'énergie de la pensée vous soutiennent, et puis, avec une petite famille autour de vous, votre cœur est satisfait.

Je vous souhaite de conserver encore longtemps tous ces bonheurs. Quant à moi, je me sens souvent bien bas, et je n'aspire guère qu'à la mort. Mais vous savez que jusqu'à mon dernier souffle, je ne cesserai de penser à vous aimer comme la République et la France.

Mes amitiés à Maurice, à sa femme, et une caresse de votre main à Aurore et à sa petite sœur.

Votre

A. BARBÈS

L'INDESTRUCTIBLE PASSÉ[1]

— *ES WAR* —

VIII

Ce dimanche-là, de bonne heure, le pasteur Brenkenberg était assis dans sa salle à manger, devant la table à moitié desservie, oubliant sa tasse de café au lait : le front martelé par un violent mal de tête, il feuilletait un gros bouquin pour composer son sermon.

C'était un homme d'environ soixante ans, de haute stature, à la nuque épaisse, aux épaules massives et au ventre proéminent. Ses cheveux plats et graisseux, divisés par une raie sur le milieu de la tête et rejetés en maigres boucles derrière les oreilles, encadraient sa large face bourgeonnée d'une coiffure semblable à celle du Christ. Malgré ses joues pendantes et ses grosses lèvres humides de gourmet, le visage avait une expression énergique, vraiment capable d'inspirer, à l'occasion, un certain respect.

Vingt-deux ans auparavant, M. de Sellenthin père l'avait appelé chez lui pour lui confier l'éducation de son indomptable Léo. La vie que le jeune candidat en théologie avait menée jusque-là n'était guère faite pour donner confiance ;

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

mais le vieux viveur avait le coup d'œil sûr et, cette fois encore, il ne s'était pas trompé. Le nouveau précepteur dirigea son élève avec une main de fer, et devint en même temps pour le père une distraction inappréciable et un compagnon de table merveilleux. Lorsque Léo, bien dressé et bien préparé aux études, fut entré au collège, M. de Sellenthin obtint pour son joyeux compère la cure de Wengern, sur laquelle le château de Halewitz avait un droit de patronage. Aussitôt, Brenkenberg alla chercher une ancienne fiancée que personne ne lui soupçonnait, et, avec l'aide de cette compagne un peu défraîchie, il se mit en devoir de peupler, aussi rapidement que possible, la maison curiale.

L'hypocrisie et la bigoterie n'étaient pas le fait du pasteur Brenkenberg : on ne pouvait lui refuser une sorte de bonhomie cynique; mais malheur à la brebis égarée qui tombait sous le coup de sa sainte colère!... On ne se racontait pas en vain de quelle façon énergique il avait réveillé la conscience d'un valet de ferme qui, après avoir mis une fille à mal, voulait l'abandonner et s'enfuir en Amérique. Le pasteur, qui avait épuisé sans succès les reproches et les moyens de persuasion, prit enfin le garçon à la gorge et de ses mains vigoureuses la lui serra jusqu'à ce que le délinquant, tout violet déjà, eût juré d'épouser la fille et d'élever l'enfant.

Mais, s'il conduisait son troupeau à la baguette, Brenkenberg ne se gênait nullement pour s'abandonner à ses propres faiblesses, et la semaine se passait trop souvent en excès dont il se repentait le dimanche avec véhémence. A genoux au milieu de l'église, devant toute la commune assemblée, les bras levés au ciel et les yeux baignés de larmes, il implorait la miséricorde du Seigneur pour ses péchés et ceux de ses frères.

Quand, par hasard, un habitué des paroisses de grandes villes s'égarait dans la petite église de Wengern, il croyait assister à une comédie; mais les indigènes étaient bien loin de pareilles idées : le troupeau aimait son pasteur parce que ces âmes villageoises retrouvaient en lui leurs fautes et leurs rudesses, leur façon de penser grossière à la fois et rusée. Le consistoire voyait depuis longtemps le vieux pasteur d'un mauvais œil, et plusieurs fois on avait voulu l'éloigner par

mesure disciplinaire; on avait toujours patienté parce qu'en somme le niveau moral de la commune de Wengern était supérieur à celui des autres villages de la province.

Donc, ce matin-là, le pasteur Brenkenberg se creusait vainement l'esprit pour en faire jaillir la parole divine. Il avait choisi le texte, selon qu'il est écrit dans la IIe épitre aux Corinthiens : « Celui qui avait recueilli beaucoup de manne n'avait pas de superflu et celui qui en avait recueilli peu ne souffrait pas de l'indigence. » Il avait voulu y ajouter quelques réflexions consolantes sur la maladie des pommes de terre et les suites de l'été pluvieux, et terminer par une action de grâces au Seigneur, qui avait enfin envoyé un soleil bienfaisant pour faire mûrir les moissons. Mais l'inspiration ne venait pas; il se sentait plutôt disposé à frapper et à maudire.

« Faut-il encore leur ouvrir l'enfer? » se dit-il, et ce thème l'aurait séduit s'il ne l'avait pas déjà traité quinze jours auparavant. « Il fallait bien laisser aux brûlures le temps de se cicatriser. » Le jugement dernier, Sodome et Gomorrhe, avec les allusions aux socialistes et à Berlin, le massacre des Innocents et la diphtérie, tout cela était bien usé... Le pasteur réfléchissait, réfléchissait; et plus il réfléchissait, plus son mal de tête augmentait, plus la racine de ses cheveux graisseux devenait sensible.

— Il ne m'y reprendra plus, le chenapan! — s'écria-t-il, en repoussant avec colère la tasse où s'était refroidi son café au lait.

La porte s'ouvrit, et le « chenapan » parut, l'air souriant et satisfait. C'était le fils aîné du pasteur, Conrad, un joli garçon au visage imberbe et fade, quoique sillonné de balafres, glorieuses traces de ses nombreux duels : il avait été étudiant à Kœnigsberg, — aussi l'appelait-on « M. le candidat », — jusqu'au jour où son père, las de payer ses dettes, lui avait coupé les vivres. Depuis, il vivait à la cure, tenant tête mieux que personne à son père devant un baril de bière, commandant à sa mère et persécutant ses frères et sœurs, à moins qu'il ne courût les châteaux des environs pour jouer au grand seigneur en veston râpé, empruntant de l'argent aux âmes bénévoles, organisant des comédies de salon et donnant des leçons d'escrime. A la moindre impertinence, il

demandait satisfaction : même les hobereaux du voisinage le craignaient un peu. Non pas qu'ils fussent poltrons ; mais ils ne savaient que faire en face de ce gringalet : il ne leur venait qu'à mi-corps et ne leur inspirait qu'une demi-estime. Aussi, avec lui, les affaires s'arrangeaient toujours; il donnait l'exemple de la modération, du reste, en faisant des excuses. Il se croyait l'étoffe d'un don Juan. Il avait commencé par faire une cour innocente à la petite Elly de Sellenthin. Il avait pénétré dans le parc de Halewitz, un soir, pour fredonner sous sa fenêtre la sérénade des *Étoiles souriantes*, qu'il avait composée en son honneur. Et quelques jours après, il lui avait dit : « Si je n'avais été un peu gris, mademoiselle, jamais je n'aurais eu ce courage... » Il avait osé pourtant lui envoyer des vers : l'oncle Kutowski avait servi de messager, par complaisance; et la jeune fille, très flattée qu'on s'occupât d'elle, avait eu l'imprudence de lui faire parvenir en cachette, quelques billets dont il était tout fier.

Il avait espéré ensuite une aventure moins platonique. Le baron de Kletzingk l'avait engagé comme précepteur de son fils adoptif; la santé de l'enfant était délicate et réclamait des ménagements : il restait beaucoup de temps au précepteur pour présenter ses hommages à la belle et blonde châtelaine. Elle trouvait des vers partout sur son chemin, dans le parc et dans la maison, dans le livre qu'elle lisait et jusque sous son oreiller. Elle restait silencieuse, mais ne se fâchait pas... Et voilà que cette heureuse existence allait prendre fin ! Trois jours auparavant, le baron avait annoncé à Conrad que désormais ses services ne seraient plus nécessaires : la baronne désirait s'occuper elle-même de l'enfant. Et, le lendemain matin, elle lui avait dit, d'un ton ennuyé, tout en buvant son chocolat : « Monsieur Brenkenberg, savez-vous comment ces vers absurdes se trouvent dans mon panier à ouvrage?... »

Mais bah ! il n'allait pas se faire du mauvais sang pour un caprice de coquette : il y avait assez d'autres femmes sur la terre. La vie était bonne, après tout; et hier, il avait passé une fameuse soirée avec son père, à la *Couronne Royale*.

— As-tu bien dormi, père? demanda-t-il négligemment.

Le pasteur le menaça de la main.

— C'est bien la dernière fois que je me laisse entraîner à boire le samedi soir !... Comment faire un sermon, quand j'ai la tête lourde comme un boisseau !

Conrad s'aperçut que ce n'était pas le moment de plaisanter ; il commença silencieusement à déjeuner, tandis que son père refermait le livre avec violence.

Au même instant, une femme en noir passa devant la fenêtre encadrée de vigne vierge. Dans le vestibule, on entendit la voix grave et voilée de la comtesse Jeanne Prachwitz.

Le vieillard tendit l'oreille.

— Tâche de déguerpir, dit-il à son fils.

Et, droit comme un cierge, fronçant ses sourcils broussailleux, les yeux fixes, avec ce regard de bouledogue qui lui était particulier, il attendit.

La tasse d'une main, le pain beurré de l'autre, Conrad se glissa hors de la salle à manger par une porte latérale. Il eût donné beaucoup pour attraper quelques bribes de la conversation : il n'avait pas la conscience très nette du côté de Halewitz, depuis qu'il s'amusait à poursuivre la petite Elly.

La comtesse Prachwitz resta plus d'une heure auprès du pasteur. Leur discussion, à voix basse, était si animée qu'ils en oubliaient l'office; et madame Brenkenberg vint deux fois frapper à la porte, mais inutilement.

L'orgue chantait déjà dans le temple, la foule des fidèles s'y trouvait réunie presque au complet, l'horloge sonnait neuf heures et demie, lorsqu'enfin ils parurent ensemble sur le seuil de la cure. La comtesse Jeanne avait les yeux rougis et les lèvres serrées. Le pasteur regardait fixement devant lui et un pli vindicatif se creusait entre ses sourcils.

— Soyez assurée, madame la comtesse, lui dit-il d'un ton solennel, que je ferai pour le sauver tout ce que me permettront mes faibles forces.

Elle tendit la main à la femme du pasteur, caressa distraitement les têtes blondes des marmots qui la regardaient, la bouche ouverte, et partit.

— Ma robe! mon rabat! cria le vieillard d'une voix de tonnerre en fermant la porte derrière elle.

Et tandis que sa femme, qui guettait ce moment-là depuis

longtemps, lui apportait à la hâte les insignes de sa dignité, il grommela avec une satisfaction féroce :

— En voilà un thème! un joli petit thème!... Tu m'en diras des nouvelles, mon gaillard!

IX

Cependant, l'équipage de Halewitz s'arrêtait à l'entrée du village de Wengern. Les châtelains se rendaient à l'église afin de remercier solennellement le Seigneur pour l'heureux retour du chef de la famille.

Tendrement enlacées et toutes modestes dans leurs petites robes de percale blanche, — grand'mère aimait la simplicité, — les deux jeunes filles s'avancèrent d'abord. Puis venait Léo donnant le bras à sa mère et se carrant avec le sentiment de sa dignité patriarcale. Son gilet blanc brillait au soleil comme de la neige fraîchement tombée ; les breloques de sa montre faisaient entendre, à chacun de ses pas, un tintement léger qui ajoutait à son intime satisfaction.

Et quelle radieuse matinée! Les champs de blé fauchés à ras de terre scintillaient comme des tapis tramés d'or; dans les prés les herbes hautes étincelaient de rosée; de larges taches de soleil se jouaient sur la grande route. Le village encore voilé des brumes roses du matin, s'éveillait à l'ombre des tilleuls et envoyait gaiement vers le ciel la fumée de ses cheminées délabrées ; elle s'élevait tout droit dans l'azur, comme l'encens d'un sacrifice. Dans les jardins fleurissaient déjà les tournesols. Les gens, devant leurs portes, saluaient Léo, et les enfants, saisis d'une crainte respectueuse, se blottissaient contre les espaliers.

— A l'église! criait-il aux hommes. Il y aura de la bière, cette après-midi, pour les plus dévots!

Il voulait que tout le monde fût heureux avec lui, et avec lui remerciât le bon Dieu. Tendrement, il pressa le bras de sa mère : elle marchait à son côté, muette et glorieuse, dans une robe de soie noire recouverte d'une écharpe en dentelle.

— Que veux-tu, mon enfant? demanda-t-elle affectueusement.

Il s'inclina vers elle et, à travers la voilette, la baisa sur les deux joues. Elle ne dit rien, et dissimula quelques larmes. Et, presque en même temps, les deux jeunes filles éprouvèrent aussi le besoin de s'embrasser ; puis elles se retournèrent, confuses, comme si c'était une chose à cacher.

— Vois donc, mère, fit Léo : quand les vieux chantent, les jeunes gazouillent !

— C'est qu'il y a de par le monde un trop plein de tendresse qui ne sait où se nicher, répondit-elle.

Puis, comme changeant de sujet, elle lui exprima ses craintes à propos de Hertha : il ne la traitait pas suivant ses mérites ; elle était en train de devenir sauvage et de s'aigrir contre lui.

Il n'eut pas le temps de répondre : ils entraient dans l'enclos sacré qui, depuis des centaines d'années, abritait, à l'ombre des grands arbres, les sépultures des Sellenthin. Les tombeaux, — des tertres de gazon entourés d'une simple grille en fer, — s'alignaient le long du mur de l'église, et n'en étaient séparés que par un étroit sentier couvert de gravier.

Les cimes des arbres frémissaient légèrement et les sons de l'orgue arrivaient assourdis et harmonieux par les hautes fenêtres en ogive. Léo s'arrêta involontairement et joignit les mains. Sa mère, qui le comprit, retira doucement son bras et se recula un peu. Les deux jeunes filles avaient continué à marcher et disparaissaient déjà sous le porche.

L'émotion gonflait le cœur de Léo. Depuis l'âge de quatre ans, tous les dimanches, il avait suivi ce sentier : toutes les impuretés qui avaient jamais souillé son âme, — les insolences et les fautes de l'écolier, l'arrogance et les désirs sensuels du jeune homme, l'esprit dominateur et les soucis matériels de l'homme mûr, et même ce je ne sais quoi de farouche, d'exquis et de troublant qu'il lui fallait maintenant bannir à jamais, — tout cela, c'est ici qu'avant de pénétrer dans l'église, il l'avait rejeté loin de lui, devant cette palissade à raies blanches à laquelle ses camarades s'appuyaient pour l'attendre, devant ce porche où, aujourd'hui comme toujours, se tenaient accroupis sur la pierre, à droite la marchande de pains d'épices, à gauche le vieux bedeau à jambe de bois, à casquette d'invalide. Car devant les tombes de ses ancêtres, il

éprouvait toujours un frémissement heureux, une sensation d'apaisement qui lui permettait d'entrer dans la maison du Seigneur le cœur pur, réconcilié avec Dieu.

Mais comme le recueillement religieux dont il jouissait aujourd'hui, à cette minute, était peu comparable à tout ce qui jadis agitait son cœur!... Il se demanda avec surprise comment il avait pu depuis, durant des années, porter sans fléchir le poids qui l'écrasait; une joie profonde, infinie, pénétra son âme, à la pensée qu'il était libre enfin!

Pendant qu'il restait là, immobile, sa mère enlevait quelques mauvaises herbes qui poussaient sur les tombes. Il lui prit la main et la mena vers la dernière de toutes, celle de son père, où ces mots étaient gravés :

LÉO EBERHARDT DE SELLENTHIN

Malheur à celui qui cherche à faire un gain injuste pour établir sa maison!

Habacuc, II, V, 9.

Le mourant lui-même avait désiré cette inscription... Une nature puissante que Léo Eberhardt de Sellenthin! Irrésistible de séduction et terrible dans la colère. Une cour de parasites s'était formée autour de lui : pour les entretenir, il avait dû vendre deux de ses plus belles terres. On se racontait que, dans une nuit d'ivresse, il avait mis comme dernier enjeu sa fille aînée, la jolie et radieuse Jeanne : ainsi était-elle échue à son excellent camarade, le comte Prachwitz... Depuis sept ans, Léo Eberhardt reposait là, sous ce tertre; et sa femme, à qui jamais il n'avait jeté que les miettes d'un amour distrait, le pleurait encore et se rappelait le temps passé comme un rêve bienheureux.

La mère et le fils dirent ensemble un *Pater* silencieux. Elle se demandait s'il avait pardonné maintenant la vente de ces belles terres : elle le regarda et lui sourit.

— Je te remercie, dit-elle. Vois-tu, je continuerais de l'adorer, même s'il nous avait laissés tout nus sur la grande route.

— Pourquoi me remercies-tu, mère?

— Je vois que tu ne lui en veux plus.

— Cela m'irait bien, à moi, qui ai commencé comme il a

fini!... Mais je vais remonter la pente, à présent, rassure-toi, petite mère!...

Ils entrèrent dans la sacristie, où les attendaient les jeunes filles. C'était le droit des châtelains de pénétrer par là dans l'église, pour gagner leurs deux bancs recouverts de coussins et séparés du reste des fidèles par de hauts dossiers en bois sculpté.

Le pasteur devait être en chaire, sans doute, car Léo ne l'aperçut pas dans la petite pièce : il fut contrarié de ne pouvoir lui serrer la main avant l'office et regretta de ne pas lui avoir déjà fait une visite.

— Jeanne est-elle là? demanda-t-il à Elly, qui regardait dans l'église par la fente de la porte.

Et Elly, perdue dans la contemplation de Conrad Brenkenberg, qui se trouvait déjà à sa place, tressaillit comme prise en faute.

— Qu'as-tu? dit Léo.

Hertha entoura la petite de son bras protecteur et fixa sur Léo un long regard hostile.

— Allons, fit-il en souriant.

Et comme il franchissait le seuil de la nef, il se composa un visage sérieux : il savait que les yeux de tous les paroissiens étaient braqués sur lui.

Il vit tout d'abord, assise dans le banc seigneurial, Jeanne, dont les prunelles sombres semblaient ne pouvoir se détacher des siennes. Il la salua avec une indifférence apparente, mais il laissa passer devant lui sa mère et les deux jeunes filles, afin de mettre le plus d'espace possible entre lui et sa sœur. Il ne voulait pas que par ses airs tragiques et énigmatiques elle pût troubler l'entretien qu'il désirait avoir avec Dieu.

Le pasteur, agenouillé, appuyait son front au bord de la chaire. Il avait enfoui son visage dans ses bras croisés; les fidèles n'apercevaient que le sommet de sa tête aux cheveux luisants. Léo leva les yeux vers lui.

— Comment va-t-il s'en tirer? pensa-t-il.

A son avis, le vieillard se trouvait dans l'obligation de célébrer le retour du seigneur et maître, et d'entonner en son honneur un hymne d'allégresse. Et, commodément appuyé au dossier, il se sentit prêt à bien accueillir la parole divine qui

semblait faite exprès pour le glorifier ; il attendit le sermon d'un air satisfait. Sur les marches de l'autel, sur les sculptures du chœur, sur les dalles du plancher, partout enfin, le soleil mettait de petites flammes jaunes, rouges et vertes. Elles éclairaient les figures pâles des vieillards et faisaient briller d'un plus vif éclat les couleurs des jeunes visages ; elles grimpaient le long de l'orgue et se posaient joyeuses sur le papier à musique. Derrière les fenêtres, les branches des tilleuls s'inclinaient avec lenteur comme pour saluer, elles aussi, le retour du maître : lorsque les feuilles frôlaient les vitraux, c'était un murmure et un frémissement pareils à des caresses d'enfants qui s'endorment. La petite église semblait tout imprégnée d'une intime quiétude.

Soudain le pasteur Brenkenberg releva la tête. Dans sa figure bouffie, ses yeux de bouledogue brillaient d'une lueur menaçante et passaient de l'une à l'autre de ses ouailles, comme s'il avait voulu les dévorer. Enfin ils s'arrêtèrent, visant Léo. « Sur quelle herbe a-t-il marché ce matin? » se demanda celui-ci en lui adressant un clignement d'yeux familier, qui resta sans réponse. La prière fut dite. La lecture de l'évangile n'offrit rien de particulier ; cependant, on sentait gronder dans la voix du pasteur une colère sans merci qui rappelait à Léo les plus mauvais jours de son enfance, les jours où la grosse main qu'il voyait là-haut brandissait encore le martinet au-dessus de sa tête.

— Mes frères, commença le pasteur en pressant les pointes de ses dix doigts les unes contre les autres, j'ai fait cette nuit un rêve effrayant et bizarre... Je rêvais que j'étais Nathan, ce prophète qui vivait au temps du saint roi David et qui eut le bonheur de voir le peuple d'Israël dans toute sa splendeur... J'étais donc ce prophète...

Il s'arrêta un moment pour se moucher. Lorsqu'il se redressa, ses yeux roulaient d'une façon si terrible dans leurs orbites rougies qu'Elly se serra involontairement contre Léo.

— Alors, le Seigneur m'apparut, le Seigneur Sabaoth, le Dieu fort dont nous ne prononçons le nom qu'en frissonnant ; c'était lui et nul autre... Sa barbe flamboyait, ses yeux étaient semblables à deux soleils, un manteau de feu tombait de ses épaules et recouvrait presque tout l'horizon. Je me prosternai

en tremblant!... Aucun de vous m'a-t-il jamais vu trembler? Non, jamais!... Mais, à la vue du Seigneur Sabaoth, je tremblai: car ce n'est pas peu de chose qu'une telle apparition, et un de ces misérables habitants de Wengern qui passent leurs journées à dormir sur le foin et leurs soirées à jouer au cabaret serait tout simplement — *brrr!* — rentré sous terre, en admettant que Dieu fît à l'un de ces vauriens l'honneur de lui apparaître...

« Voilà qui commence bien », se dit gaiement Léo, habitué à ces sortes de plaisanteries; cependant, les regards que lui jeta encore le vieillard ne présageaient rien de bon.

— Et l'Éternel me parla; sa voix était semblable au mugissement de l'océan lorsque passe l'ouragan terrible, et il me dit: « Nathan, lève-toi et va vers David, ton roi et mon serviteur; il a péché contre moi, et sa faute crie vers le ciel. — Qu'a-t-il donc fait, mon Dieu? demandai-je. — Ce qu'il a fait? dit l'Éternel. Honte à toi, prêtre indolent, qui as fermé les yeux!... Il a enlevé la femme d'Urie le Héthéen et il a fait tuer Urie, par les soins de Joab, devant les portes de Rabbath, afin qu'elle vînt habiter avec lui et qu'il la gardât pour l'épouser. — Je l'avoue, mon Dieu, c'est une vilaine histoire, mais tu sais comment se passent les choses sur la terre. Tout est permis aux puissants ici-bas, le vol, le crime, le rapt et les faux serments, tandis que tout est interdit au pauvre peuple, aux paysans et surtout aux fils de paysan... » Oui, il leur est même interdit de jouer avec leur blague à tabac pendant le sermon, comme pourraient s'en souvenir certains individus, là-bas, sur les derniers bancs.

Un profond silence se fit, et dans le fond de l'église on entendit le bruit léger d'un objet froissé à la hâte.

Léo ne souriait plus; ses mains, jointes jusque-là, avaient glissé sur ses genoux, et il paraissait un peu inquiet. Le vieillard continua :

— « Et du reste, Seigneur, dis-je à l'Éternel, je courrais le risque d'y perdre ma place de prophète et d'aller mendier mon pain, car les rois n'aiment pas qu'on leur dise en face leurs vérités. » Mais le Seigneur dit: « Ne crains rien, car tu agis en mon nom. » Et il disparut. Alors, moi, je me ceignis les reins et je partis pour la cour du roi David. Je pensais le trouver gémissant et couvert de cendres, tel

qu'il s'est dépeint lui-même dans ces beaux psaumes de pénitence que vous devriez tous connaître, si vous lisiez la Bible, le dimanche, après midi, au lieu de jouer aux quilles... Mais savez-vous quel spectacle s'offrit à ma vue scandalisée? Je vis le roi David qui se prélassait joyeusement en compagnie d'une bouteille de vin doux et de sa bien-aimée Bath-Sébah : — c'était le nom de cette femme. — Il avait fort bonne mine, et en m'apercevant, il leva son verre à ma santé : « Eh! te voilà de nouveau, petit prêtre? » me cria-t-il. Ainsi que tous les puissants de la terre, il aimait railler les serviteurs de Dieu... Et que feraient-ils cependant sans l'aide des prêtres, pour imposer à la multitude et pour se faire obéir — même des vauriens... comme ceux qui s'endorment à l'église aujourd'hui. — Mais moi, j'étais sans crainte, car l'esprit de Dieu parlait par ma voix. Je déchirai mes vêtements en lambeaux et je m'écriai : « Malheur à toi, qu'as-tu fait? ô roi!... »

Léo ne se trompait pas. En lançant d'une voix stridente ces derniers mots à travers le temple, le vieillard avait tourné vers lui ses yeux enflammés. Qu'est-ce que cela signifiait? Y avait-il donc quelqu'un d'autre au monde qui connût son fatal secret?... Le spectre de Rhaden sortait-il de la tombe pour faire parler le vieillard?

— Mais moi, je tombai le visage contre terre et je m'arrachai les cheveux. — poursuivit le pasteur en passant avec agitation ses mains dans ses boucles rares. — « Malheur à toi, qui as violé les lois de Dieu et qui n'as pas gardé ses commandements! Malheur à toi qui as couvert d'opprobre les rois! Le feu céleste te consumera et ton souvenir sera arraché de la terre témoin de tes iniquités!... » Et à mes cris, la terreur secoua le corps du roi coupable.

Au même instant, Léo sentit un frisson lui passer dans le dos. « C'est trop bête — pensa-t-il en se raidissant : — le radotage de cet homme ne va pas me donner des remords!... »

— « Pourquoi m'insultes-tu, prêtre insolent? me répondit le roi, crois-tu que j'aie des remords? »

Léo tressaillit. Le vieillard avait deviné jusqu'à l'expression de sa pensée.

— Et il prit son carafon de vin et voulut me le lancer à la tête, mais la gloire de l'Éternel m'entoura et me rendit terrible

à ses yeux. Il laissa retomber sa main et balbutia : « Que faut-il que je fasse pour redevenir l'oint du Seigneur? — Tu dois faire pénitence, répliquai-je, tu dois t'humilier et pleurer ta faute dans le cilice et sous la cendre : car elle crie vers le ciel, a dit l'Éternel, ton Dieu. »

Frappé de stupeur, Léo baissait la tête. Il avait raison, cet homme, demi-prophète, demi-charlatan : sa faute criait vers le ciel !

— Et le roi se mit en colère et injuria Bath-Sébah, qui se tenait pleine d'épouvante à son côté. « Va-t'en ! je suis las de toi, lui dit-il : c'est toi qui m'as fait perdre à jamais la grâce divine ; tu peux chercher un autre époux, je ne veux plus te voir ! » Et Bath-Sébah, qui était fort belle, une vraie merveille des pieds à la tête, se voila la face et se mit à pleurer... Moi, j'intervins alors : « Ne la repousse pas, car elle est complice de ta faute et tu dois faire pénitence pour elle aussi bien que pour toi ; vous ne devez plus être séparés et ton péché doit t'être toujours présent à l'esprit. C'est ainsi seulement que tu obtiendras le pardon de l'Éternel, Dieu d'Israël, de siècle en siècle... amen ! »

« Où veut-il en venir? » se demanda Léo en répondant aux regards flamboyants du pasteur par un coup d'œil furieux et interrogateur...

— Alors une grande détresse envahit le cœur du roi ; il tomba à genoux et implora : « Éternel, aie pitié de moi !... » Mais le Tout-Puissant ne l'écoutait pas : les éclairs de sa colère embrasaient le ciel, les montagnes chancelaient d'effroi et les fleuves, d'épouvante, séchaient dans leurs lits. Et David gémit : « Nathan, Nathan ! invoque pour moi le Seigneur Sabaoth, afin que son courroux se détourne de moi. » Et, à mon tour, je priai l'Éternel : « Mon Dieu, je l'ai aimé lorsque, tout enfant, il s'amusait sur mes genoux et qu'il écoutait de ma bouche ta divine parole. Il était pur, son rire ressemblait à un chant de cloches, et la lumière brillait dans les boucles de ses cheveux ; son front innocent réjouissait la vue ; ses yeux étincelaient comme deux étoiles et la candeur habitait dans son âme. Il devait être le flambeau qui guiderait le peuple d'Israël... »

Léo n'osait plus lever la tête : il n'aurait pu supporter le

regard brûlant de son ancien maître; les dalles rouges du sol dansaient devant lui comme des flaques de sang.

Un profond silence régnait dans l'assemblée. La sombre puissance de cette rhétorique biblique agissait sur toutes ces âmes jusqu'aux plus simples; une anxieuse attente se lisait sur les visages bornés de ces paysans, de ces journaliers usés par le travail. Ils semblaient comprendre que Dieu, à cette minute, par la bouche de son serviteur, prononçait une sentence.

Mais non!... Comment l'auraient-ils su?... Ceux-là même qui touchaient le coupable de près ne soupçonnaient pas le sens de ces paroles impétueuses.

Grand'mère considérait avec le plus grand calme le fougueux orateur; Hertha le regardait, le front hautain et sévère; Elly, de temps à autre, lançait un coup d'œil tendre et craintif du côté de Conrad qui répondait à ses coquetteries autant que le permettait la sainteté du lieu et cet enragé de prédicateur.

Jeanne s'était agenouillée, le visage caché dans ses mains, immobile; parfois seulement un grand frisson la secouait toute, comme un sanglot réprimé.

Le vieux pasteur aussi s'était jeté à genoux. Il tendait ses mains jointes vers le ciel, son visage boursouflé ruisselait de larmes, et, d'une voix étranglée par l'émotion, il continua :

— L'as-tu vu, ô Éternel, lorsque, chevauchant à la tête de ton peuple, il allait combattre les Amalécites? Le casque aux enchâssures d'or brillait sur son front et l'épée qu'il brandissait pour ta gloire semblait un éclair dans sa main. As-tu entendu les sons harmonieux de sa harpe lorsqu'il chantait tes louanges en ramenant l'arche d'alliance pour t'élever une merveilleuse demeure de cèdre et d'ivoire? As-tu oublié le bien qu'il fit à tes sujets, la sagesse de ses commandements et sa piété devant ta face, ô Seigneur!... Au nom de l'amour que tu avais pour lui, au nom de l'amour qu'il nous témoigna, je t'implore, ô Éternel, courbé dans la poussière. Je ne mangerai ni ne boirai plus, j'irai tête nue en plein soleil et pieds nus sur des roches ardentes jusqu'à ce que tu m'aies écouté et que tu aies renouvelé ton pacte avec David, ton serviteur!

Il s'arrêta pour essuyer les larmes qui coulaient jusqu'à ses lèvres.

Dans toute l'église on n'entendait que des sanglots : une vieille femme poussait des gémissements à faire croire qu'on la torturait sur le gril. Conrad Brenkenberg haussa légèrement les épaules et échangea avec Elly un regard ironique. Grand'mère réclama son flacon de sels; — d'ordinaire, elle s'endormait au bout de cinq minutes.

Léo était affaissé sur le banc; il lui semblait qu'un bloc de glace pesant lui écrasait la tête: involontairement il courbait la nuque. Sa poitrine était comme serrée dans un étau. D'une main hésitante, il tâtonnait son gilet, si blanc tout à l'heure, qui lui paraissait maintenant couvert de taches jaunes. Il sentait le besoin de se mouvoir, de se défendre, de parler à quelqu'un; et il se pencha vers Elly en lui disant à voix basse, avec un sourire contraint :

— Le vieux vous donne la chair de poule !...

Elly leva vers lui des yeux absents, puis elle devint très rouge et s'absorba de nouveau dans son livre de prières.

Le pasteur recommença de plus belle. Ses lamentations prenaient un caractère de plus en plus exalté: ses regards ne quittaient pas Léo.

Si ce n'avait été chose toute naturelle que le pasteur se tournât vers le châtelain pour prononcer le sermon, personne n'aurait pu douter que ce fût à lui que s'appliquaient ces paroles vengeresses. L'outrage d'un tel soupçon lui était épargné; mais depuis longtemps sa conscience ne lui laissait plus aucun doute.

Comme des vagues qui, d'un choc sourd, régulier, incessant, viennent battre la falaise, les paroles du prédicateur campagnard venaient sans relâche heurter son âme et la plonger dans un engourdissement stupide. De toute son énergie il faisait effort pour résister, pour dominer les pensées douloureuses qui l'envahissaient. Peine perdue !... Trop vifs se levaient dans son cœur amolli les souvenirs de jeunesse, que son vieux maître mêlait adroitement à ce pathos biblique. Soudain il sursauta, comme cinglé d'un coup de fouet; du haut de la chaire, ainsi qu'une menace à la fois et une caresse, tombait ce nom : « Jonathan, mon frère Jonathan !... » Penché en dehors de la chaire, serrant convulsivement les mains, le vieillard semblait prêt à s'élancer sur sa victime pour l'anéantir. C'était

inutile : « Jonathan, mon frère !... » Ces mots avaient suffi pour faire surgir devant les yeux de Léo l'image d'Ulrich. L'ami qu'il avait trahi le considérait de ses yeux brûlants ; et tandis que la parole du pasteur grondait encore à travers l'église, il murmurait sans trêve, d'une voix étouffée : « Pourquoi m'as-tu traité ainsi?... »

Tout à coup, un cri de femme retentit, un cri d'angoisse désespérée. Jeanne s'était évanouie. Une masse enveloppée de voiles noirs gisait sur les dalles rouges de l'église.

X

Le retour fut triste et silencieux ; de même, le repas qui suivit. Léo se débattait dans de cruelles angoisses. Il devinait sans peine qu'il y avait un rapport intime entre la conduite de Jeanne et le sermon expiatoire du vieux pasteur. Mais il voulait en avoir le cœur net, le soir même. Sa sœur, suivant son habitude, n'avait point paru à table ; au dessert, il envoya Hertha demander s'il pourrait lui parler.

— Que lui veux-tu aujourd'hui? dit madame de Sellenthin en étendant la main d'un geste de prière.

La jeune fille revint dire que sa belle-mère se sentait faible encore, mais que dans une heure Léo pourrait monter chez elle. Sans attendre même la fin du repas, il alla au jardin qu'emplissait la chaleur accablante de midi.

Tout en marchant, Léo se promettait de ne plus se laisser intimider par des simagrées de prêtre ; et, chassant le trouble qui l'avait envahi, il sentit se réveiller sa hardiesse et son énergie naturelles. Il regarda sa montre : une demi-heure encore ; juste le temps de fumer un cigare. Il se jeta sur un banc ; et là, suivant de l'œil les spirales de fumée bleuâtre, il éprouvait un bien-être paresseux à se baigner dans la chaleur qui lui caressait le corps.

Cependant l'image de Jeanne inondée de larmes ne cessait pas de le poursuivre... Elle lui avait toujours inspiré un respect profond de sœur aînée ; jadis, il se sentait heureux et fier lorsqu'elle se départait pour lui de son calme glacial et

qu'elle le prenait pour confident de ses pensées subtiles ou de ses rêveries. Ulrich aussi avait eu pour Jeanne une admiration passionnée : il lui avait exprimé son enthousiasme de collégien dans des vers sentimentaux. Léo, alors, avait beau rire et se moquer du poète, il était persuadé, au fond, que sa sœur était la plus noble et la plus parfaite des créatures. Le jour de leur confirmation, lorsqu'ils étaient allés, dans le temple de l'Amitié, sceller à jamais le pacte conclu entre lui et Ulrich, d'un commun accord ils y avaient mené Jeanne, afin qu'elle consacrât ce lien précieux par sa présence, comme une prêtresse.

Dans une somnolence rêveuse, il revivait les phases de son existence passée avec sa sœur. Soudain, l'horloge du château, qui sonnait trois heures, le fit lever.

L'appartement de Jeanne se trouvait au premier étage, à côté des grands salons de réception, presque toujours fermés. Il frappa à la porte et, n'obtenant pas de réponse, il entra. Il pénétra dans une vaste pièce où les jalousies baissées faisaient une demi-obscurité. Des rangées régulières de bancs et de pupitres la garnissaient; aux murs étaient accrochées de grandes gravures bibliques et d'immenses alphabets. Une odeur de misère et de saleté, une abominable odeur de pauvres qui persistait dans la salle, déserte puisque c'était dimanche, le prit aux narines. C'était donc là cette fameuse « école de couture » qui transformait peu à peu le château de Halewitz en salle d'asile.

Par la portière entr'ouverte, il aperçut dans la chambre voisine sa sœur à demi allongée sur une chaise longue et vêtue de noir, comme toujours. Des rayons de lumière bleuâtre traversaient en biais la pénombre; l'un d'eux glissait sur le visage pâle de Jeanne et faisait flamber le blond ardent de ses cheveux, qu'elle cachait d'ordinaire sous un voile noir. Il s'arrêta à la contempler.

Des lignes dures accusaient la maigreur de son visage; un réseau de rides fronçait les coins de sa bouche hautaine; un pli se creusait du menton au cou, — premier signe d'automne que nul artifice ne parvient à dissimuler.

Il frissonna... Quelles épreuves lui avait donc infligées la vie, depuis le jour où elle était sortie de la maison paternelle,

jeune épousée, au bras d'un cavalier brillant, pour qu'à trente ans à peine, fanée, flétrie, elle se fût, comme une béguine, ensevelie vivante dans ce tombeau, sans autre société que de petits pauvres, misérables et scrofuleux?

Il écarta la portière: un parfum singulier, mélange d'héliotrope et d'encens, frappa son odorat.

Jeanne, alors, entendit son pas; elle souleva ses paupières fatiguées: aussitôt qu'elle reconnut son frère, ses yeux prirent l'expression fixe et hallucinée qui les rendait si effrayants. Léo sentit encore un peu du respect de sa jeunesse: il dut faire appel à toute son énergie pour avancer d'un air dégagé.

— J'ai à te parler, dit-il en fronçant le sourcil.

Il prit un siège qu'il plaça vis-à-vis d'elle, mais en laissant le coin de la table entre eux. Elle se dressa avec lenteur et repoussa vers ses reins le coussin où elle avait appuyé sa tête.

— Je t'ai attendu, mon cher Léo, répondit-elle, depuis l'heure où nous nous sommes revus : car tu as bien remarqué, sans doute, qu'il y avait quelque chose de changé entre nous... Tu n'es pas venu : tu as eu le triste courage de rester indifférent à la pensée que ta sœur n'était plus qu'une étrangère pour toi. Ceci est mon premier grief...

Il sentit que son cœur se fermait. Avait-elle l'intention de l'écraser de sa supériorité morale? Pour bien lui prouver qu'il n'était pas homme à se laisser intimider, il se leva, saisit la chaise sur laquelle il était assis et la fit tourner deux fois, puis se remit dessus, à califourchon, les bras croisés sur le dossier.

— Tu permets que je m'installe à mon aise? Lorsque tu montes sur tes grands chevaux, tu n'en redescends pas de sitôt!...

Elle eut un clignement d'yeux hautain pour montrer combien elle trouvait déplaisant ce ton cavalier.

— Oh! je t'en prie, fit-elle, ne te gêne pas pour moi : à Halewitz, on est déjà habitué aux façons de cabaret que tu y as introduites.

— C'est à moi, ma chère Jeanne, de juger si ces manières sont bonnes ou mauvaises, répliqua-t-il, et, si elles ne te conviennent pas, libre à toi de quitter le château : le pavillon du parc est vide, et là personne n'ira te déranger.

— Veux-tu me faire entendre, Léo, que tu nous chasses de chez toi, ma belle-fille et moi?

— Je veux te faire entendre que je suis le maître ici et que je désire ne plus être ennuyé par des caprices de prêtre ou de femme... J'ai besoin de garder ma bonne humeur et mon énergie, j'en ai besoin plus que toi.

Elle joignit les mains.

— Quel homme es-tu devenu, Léo! s'écria-t-elle.

Il lui rit au nez.

— Je suis devenu un solide gaillard, honnête et bien portant, rempli du désir de travailler et qui ne se laissera mener par aucune femme, que ce soit sa sœur ou n'importe qui.

— Alors, tu es content de toi? fit-elle.

— Absolument, pourvu qu'on me laisse la paix.

— Et tu ne te sens souillé d'aucune tache? tu ne voudrais rien effacer de ta mémoire?

— Ah! ah! cria-t-il, nous y voilà!... Je devine où tu veux en venir... Allons, en avant! je suis d'humeur à t'écouter.

Elle lança vers le ciel un regard voilé.

— Mais, ajouta-t-il, je te dispense de faire des yeux blancs à mon intention. Le bon Dieu et moi, nous nous entendons très bien.

Ce ton ironique semblait la blesser profondément. Elle se couvrit le visage de ses mains et s'appuya défaillante au dossier de la chaise longue. Alors, Léo se rappela que sa mère l'avait prié d'épargner Jeanne et d'avoir égard à son état nerveux. Il regretta d'avoir été si rude.

— Jeannette, implora-t-il d'un ton affectueux, sois donc raisonnable, et causons ensemble en toute franchise et toute liberté, suivant notre vieille habitude. Avec un peu de bonne volonté, la glace sera vite rompue. De l'aigreur entre nous, c'est absurde! Voyons, Jeannette, dis-moi, qu'as-tu à me reprocher?

Elle laissa retomber ses mains; le visage livide, elle tendit les bras vers lui en s'écriant, d'une voix où résonnait encore l'angoisse des nuits d'insomnie :

— Léo! Elle a été ta maîtresse!

Il se raidit sous le choc.

—Je ne comprends pas, fit-il en haussant les épaules avec assurance.

— Essaieras-tu de nier, Léo? demanda-t-elle.

Il l'examina, soupçonneux. En somme, que pouvait-elle savoir? Quelques propos malveillants étaient parvenus jusqu'à elle : son imagination inquiète s'en était emparée, sans doute, et c'était devenu pour elle une indiscutable vérité... Oui, c'était bien cela... Que pouvait-elle savoir de plus? Il résolut pourtant de n'avancer qu'avec prudence.

— Vois-tu, ma chère Jeanne, je n'ai pas la prétention de poser pour le saint devant toi. C'est un sang riche et chaud qui coule dans mes veines : il m'a fait commettre bien des sottises autrefois... mais elles sont toutes si anciennes que je ne sais pas même, je te le jure, à laquelle tu veux faire allusion.

— Il ne s'agit pas de sottises, il s'agit d'un crime.

— Ah bah! vraiment? reprit-il, s'efforçant encore de plaisanter. On croirait entendre la parole sacrée de notre vieux Brenkenberg... Et, à propos... il me vient une idée... Son lamento de ce matin m'était destiné peut-être?

— Tu t'en aperçois seulement? s'écria-t-elle.

— Oh! tu sais, j'ai la tête un peu dure.

Il riait, mais une sueur froide perlait sur son front. Elle le regardait, cherchant à pénétrer sa pensée.

— Tu veux la ménager, dit-elle avec un sourire de mépris; mais ce n'est plus nécessaire. Moi aussi, j'ai été longtemps la dupe de ses airs innocents : elle y excelle, et vous avez tous été corrompus par elle, la perverse créature!...

Elle avait saisi de ses mains décharnées les bras du fauteuil et semblait prête à s'élancer sur son frère. Léo guettait anxieusement ses paroles. « Comme elle sait haïr! » se dit-il; et son cœur battait à coups redoublés.

Alors, sans attendre qu'il l'interrogeât, elle lui conta comment elle avait découvert le fatal secret.

Il y avait deux ans, au printemps, Lizzie étant déjà fiancée, Jeanne l'avait trouvée un jour en train de fouiller dans le secrétaire de Léo, dont Ulrich portait d'ordinaire la clef sur lui. Lorsqu'elle s'était vue prise en flagrant délit, elle s'était jetée aux genoux de Jeanne, en la suppliant de ne pas la trahir. La vie n'était plus supportable pour elle, depuis qu'elle tremblait chaque fois que son fiancé s'asseyait devant

ce secrétaire où se trouvaient ses lettres. — « Des lettres? à qui? » Elle avait tout confessé.

— Quelle absurdité ! interrompit Léo ; elle devait bien penser que ces lettres étaient brûlées depuis longtemps.

Jeanne paraissait n'attendre que ce cri imprudent.

— Tu avoues donc? fit-elle en se redressant, l'air victorieux.

Il s'embarrassa.

— C'est-à-dire... non, je n'avoue rien... il n'y a rien à avouer. Quelques épîtres sans conséquence datant de notre jeunesse, du temps où toi-même étais témoin de mes élans amoureux... En dehors de cela, je ne possédais rien d'elle.

Elle le toisa avec un sourire lassé.

— Tu es entêté, mon ami, dit-elle, et ton ancienne bien-aimée n'a pas tenu ferme aussi longtemps que toi. Elle m'a fait immédiatement l'honneur douteux de me prendre pour confidente de sa faute; mais ce rôle n'était pas de mon goût: à la minute même, je l'ai mise à la porte de notre maison.

Léo comprit qu'il était à la merci de sa sœur et qu'il serait absurde de nier plus longtemps.

— Et alors, s'écria-t-il, au lieu de chercher à nous aider, à nous secourir, tu n'as rien trouvé de mieux, n'est-ce pas, que de te jeter entre les bras de ce vieux rustre de pasteur et de lui livrer l'honneur et la paix de ton frère?

Elle eut un geste indifférent.

— Il savait la chose depuis longtemps.

— Par qui?

— Par Rhaden lui-même.

— Ah! la canaille! la canaille!... Le silence était juré entre lui et moi. Il a violé son serment en face de la mort.

— Méritais-tu mieux de sa part?

Il bondit.

— Jeanne, fit-il en se maîtrisant avec peine, je te conseille de quitter ce ton, car je finirais par oublier que nous sommes du même sang.

— Hélas! gémit-elle, les mains jointes.

Une voix criait en lui : « Moque-toi d'elle! ne t'inquiète pas de ses propos... » Mais sa belle insouciance l'avait abandonné, son rire sonnait faux et rauque.

Jeanne le tenait sous son regard impitoyable, et l'enserrait

de plus en plus dans un cercle de fer. Dans son angoisse, il se souvint de ce pacte d'amitié où Jeanne avait joué en quelque sorte le rôle de prêtresse.

— N'est-il pas ton ami comme le mien? s'écria-t-il. Pourquoi ne l'as-tu pas prévenu? Il t'appartenait d'empêcher l'irréparable... Pourquoi ne l'as-tu pas fait?

Un sourire cruel et douloureux passa sur les lèvres de Jeanne.

— Ceci ne regarde que moi, dit-elle : je ne répondrai pas à cette question.

Il eut une vague intuition qu'il venait de toucher le point même où gisait le secret de sa conduite; mais ce fut comme une lueur qui s'éteignit avant qu'il pût trouver des paroles pour formuler sa pensée.

— Et notre pacte d'amitié? balbutia-t-il, notre vieux pacte?

— Il était brisé depuis longtemps, répondit-elle, — tandis qu'une rougeur lui montait au front; — il était brisé depuis le jour où cette chatte enjôleuse avait pénétré ici pour se jouer de vous deux. A partir de ce moment, aucun de vous deux ne s'est plus soucié de moi; quand je me suis fiancée, personne — pas même Ulrich — ne m'a demandé : « Pourquoi fais-tu cela? » et les souffrances que j'ai endurées aux côtés de ce chevalier d'industrie n'ont empêché personne de dormir. Quelle vie j'ai menée! traînée d'un champ de courses à une ville de jeu... Mais, à quoi bon parler de moi? Je ne méritais pas mieux, sans doute.

— Qu'as-tu à te reprocher? demanda-t-il.

Les lèvres serrées, elle regardait à terre.

— Chacun de nous a sujet de se repentir, Léo, reprit-elle à voix basse, moi aussi bien que toi. Nuit et jour, je me repens. C'est mon droit, personne ne peut me l'enlever; c'est ainsi seulement que je puis sauver quelque chose de ma vie brisée!

— Et tu as pu vivre avec cet homme?

— Ne le fallait-il pas? répondit-elle. Si je l'avais quitté, il nous aurait tous couverts de honte. Lorsqu'il mourut à l'hôpital, je ne me trouvais pas auprès de lui, c'est vrai : je courais d'une banque à l'autre pour rattraper les fausses traites qu'il avait lancées.

— Jeanne!...

La colère contre le misérable qui s'était introduit dans leur famille s'éleva en lui si violente que tout disparut pour un moment.

Elle leva vers lui ses yeux sans larmes.

— Jusqu'à présent, nul n'a eu connaissance de ce que je viens de te dire; tu n'auras pas à rougir à cause de moi.

Il lui tendit les deux mains.

— Pardonne-moi, Jeannette, babutia-t-il; si j'avais su!...

— Laisse, fit-elle en le repoussant, il n'est pas question de moi et si je t'ai parlé ainsi, c'est afin que tu saches à qui tu as affaire... Et pour que tu ne sois plus tenté de rire de ma piété, je veux te dire encore comment j'ai trouvé mon Sauveur.

Son regard extatique vola vers le crucifix de marbre blanc.

— J'étais souillée par le contact de cet homme et si malheureuse à force de dégoût que je ne pouvais plus ni manger ni dormir... Je fuyais autant que possible sa présence et je cherchais en vain un lieu de repos et d'oubli pour pleurer, mais je n'en trouvais pas. J'errais ainsi comme une âme en peine. Un jour, je vis ouverte la porte d'une église, et j'y entrai... et je sentis que j'avais enfin trouvé le Foyer et l'Epoux... l'Époux qui ne m'accablerait pas d'outrages et de honte, et qui souffrait comme moi. Du haut de sa croix, il me sourit et je baisai ses pieds sanglants. Me reprocheras-tu encore d'être retournée sans cesse auprès de lui?

Il fut pris de compassion et il sentit que la dévotion de Jeanne ne lui paraîtrait plus ridicule.

— Alors, cependant, je n'étais pas encore ce que je suis à présent. Je ne suis aussi désespérée, aussi étrangère au monde entier, que depuis le jour où celle qui règne à Uhlenfeld m'a fait l'aveu de sa faute. J'ai passé des nuits entières à me traîner sur les genoux: j'ai supplié Dieu : « Seigneur, prenez-moi comme victime propitiatoire; faites-moi expier la honte qu'il a répandue sur lui et sur tous les siens; faites retomber sur moi votre colère, mais délivrez-le de l'opprobre, et laissez le redevenir honnête !... » Mais je n'ai pas été exaucée. Depuis lors, Dieu m'a abandonnée, comme il t'a abandonné.

Elle laissa retomber ses bras, qu'elle avait tendus vers le crucifix et elle s'affaissa dans le fauteuil. Le sourire moqueur

avait disparu des lèvres de Léo; il courbait sa nuque puissante comme pour s'offrir de lui-même à la flagellation. Il y eut un silence.

— Jeanne! dit-il tout bas.

Elle ne répondit rien.

— Jeanne..., — reprit-il en la regardant avec des yeux tendres qui demandaient grâce, — tu parles de moi comme si j'étais un malfaiteur.

Elle continua de se taire.

— Jeanne, que veux-tu que je fasse?... Je ne puis pourtant pas réparer le mal que j'ai fait!

Un éclair passa dans les yeux demi-clos de Jeanne.

— Tu as donc des remords? demanda-t-elle.

— Mon Dieu! fit-il humblement, crois-tu qu'il soit bien agréable d'avoir tué un homme dont le seul crime était de défendre l'honneur de son foyer?

— Tu es donc prêt au repentir? dit-elle en se penchant vers lui d'un air à la fois anxieux et avide.

Il tressaillit. « Pas de remords! » lui criait son orgueil. Maintenant qu'il savait ce qu'on voulait de lui, il retrouvait son énergie.

— Qu'entends-tu par repentir? fit-il en mettant ses mains dans ses poches. Dois-je me lamenter et me frapper la poitrine? Non, chère Jeanne : il faut que je garde ma fierté et mon écorce rude et solide, si je veux tout remettre en ordre. Et puis, après tout, qu'ai-je besoin d'avoir des remords? Qu'ai-je fait, que d'autres n'aient pas fait avant moi? Je ne suis pas un être d'exception et je puis bien me contenter de suivre les sentiers battus.

— Tu as une conception de la vie tout à fait commode, interrompit Jeanne avec un sourire amer.

— Et de quoi irais-je m'embarrasser? poursuivit-il plus effrontément. Ce n'est pourtant pas ma parenté éloignée avec elle qui pouvait m'arrêter, n'est-ce pas? Et quant à Rhaden, il n'a jamais été mon ami; c'était un bourru... Lorsque plus tard, pris de soupçons, il m'eût tendu un piège dans son parc de Felskampen, tout se passa avec une correction parfaite. Lui-même demanda que les témoins ne fussent pas mis dans le secret : il fallait sauver la réputation de sa femme. Je n'avais

qu'à m'incliner... Et voilà pourquoi j'ai dû mentir même à d'Ulrich : une fameuse sottise de ma part!... je la paie à présent... Mais pas plus que je ne songe à trouver mauvais que Rhaden n'ait pas tiré en l'air, on ne peut me reprocher d'avoir bien visé : car, enfin, il fallait me défendre!... Ce sont des coutumes barbares, j'en conviens; mais je n'ai pas à changer les mœurs de notre société... je laisse ce soin aux démocrates!... Puis, pour sauver les convenances, j'ai disparu pendant quelques années et à présent, *basta!* c'est une affaire réglée!

Il étendit les bras comme délivré d'un poids énorme. Cette déclaration brutale devait, lui semblait-il, briser une fois pour toutes les liens dont sa sœur avait voulu enchaîner sa volonté. Cependant il n'osait pas détourner d'elle son regard inquiet, interrogateur; il avait trop appris à la craindre pour attendre d'elle rien de bon.

— Alors, c'est fini? dit-elle, tu t'abandonnes au mal?... Hélas! es-tu donc devenu si rude, si insensible, que tu ne sois pas même tourmenté à la pensée que ton ami est éclaboussé de honte par ta faute?

— Tais-toi! cria-t-il en se dressant, tu n'as pas le droit de me reprocher cela. Le malheur est accompli et toute démarche de ma part le rendrait plus grand encore... J'ai cessé toute relation avec Ulrich afin de ne plus la revoir. Crois-tu que ce ne soit pas dur pour moi? Crois-tu que je ne souffre pas d'être éloigné de lui?

— Et tu te figures qu'ainsi tout est fini?

— Il le faut bien.

— Et pendant ce temps-là, les conséquences de ta faute crient vers le ciel, Léo !...

— Qui?... quoi?... qu'est-ce qui crie vers le ciel?

— Si tu l'ignores, je vais te l'apprendre : depuis qu'elle a été séduite par toi, cette femme a continué de mener une vie scandaleuse. Ah! l'honneur de ton ami est en tristes mains, et Dieu sait si Ulrich n'est pas déjà la risée de tout le monde.

— Jeanne! s'écria-t-il, le cœur broyé d'angoisse, Jeanne, tu mens!

Mais elle poursuivait froidement :

— Je vis bien isolée, et cependant la médisance est arrivée

jusqu'à moi. Du reste, si tu ne me crois pas, va écouter ce que se racontent les hommes entre eux, ou bien observe, à Münsterberg, les coups d'œil que lancent les jeunes gens lorsqu'ils voient passer Ulrich dans sa voiture. Ils savent qu'alors la belle Lizzie est seule et qu'elle est prête à recevoir ses adorateurs... car elle les reçoit tous et elle est en correspondance avec tous : elle a le cœur si large!

— Allons, la haine t'aveugle, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Elle haussa les épaules.

— Si tu savais comme je suis au-dessus de toute haine! D'ailleurs, je ne prétends pas qu'elle le trompe : je la connais; elle est si lâche, si lâche! Elle promet à chacun ce qu'il souhaite... mais elle n'a pas le courage de tenir sa promesse.

— Et tout cela se passe à l'insu d'Ulrich?

— Plût au ciel! on prendrait au moins des précautions... Non... elle sait qu'elle peut se fier à sa nature si élevée, et tout se passe ouvertement, sous ses yeux.

Léo s'appuya chancelant à la muraille : des paroles entrecoupées s'échappaient de ses lèvres. Il ne pouvait concevoir chose pareille : d'Ulrich, le plus noble, le plus délicat des êtres, elle avait fait un mari ridicule!...

Et la colère s'alluma en lui tout à coup :

— Si je la tenais, là, dans mes mains, bégayait-il, je l'étranglerais, je l'étranglerais!...

Les poings serrés, les yeux injectés, il parcourait la chambre comme un forcené. Certes, il était heureux pour la belle Lizzie qu'elle ne fût pas là, devant lui. Jeanne le suivait des yeux en dissimulant un sourire railleur :

— Elle n'aurait que ce qu'elle mérite, fit-elle; mais que veux-tu? tu serais désarmé devant elle!...

— Moi?... pour qui me prends-tu?... Le charme est rompu complètement depuis des années : je ne serais plus qu'un justicier pour elle.

— Justicier! fit-elle en haussant les épaules. Pauvre ami!... Une phrase lui suffirait : « Léo, demanderait-elle, qui donc m'a faite ce que je suis? » et c'en serait fait de ton rôle de justicier.

Alors, il tomba dans un fauteuil. De grosses larmes rou-

laient sur ses joues brunies que l'émotion avait creusées; il restait sans mouvement, brisé, anéanti... Jeanne s'approcha et essuya son front moite.

Pauvre, pauvre garçon! murmura-t-elle.

Puis, se penchant à son oreille :

— Je sais bien ce qu'il y aurait à faire.

Il y eut un long silence. Léo regardait fixement devant lui et ses mâchoires tremblaient. Une lutte violente se livrait dans son âme; enfin il parut prendre une résolution désespérée.

— Je ne vois d'autre remède, murmura-t-il, que d'avertir Ulrich de ce qui se passe.

— Au nom du ciel!... s'écria-t-elle. Est-ce qu'il te croirait? Ce qu'il y a de vrai, se dirait-il, elle me l'a raconté depuis longtemps!

Et il se rappela, en effet, avec quelle indulgence Ulrich lui avait parlé des caprices de sa femme. Elle savait si bien donner un tour innocent aux actions les plus graves! D'ailleurs, comment oserait-il rapporter des commérages à son ami? Lui-même n'avait-il pas fourni autrefois une ample matière aux mauvaises langues?

Sa sœur poursuivit, en lui prenant la main :

— Non, Léo, ce n'est pas cela qu'il faut faire: il n'y a qu'un moyen : il faut que toi et moi, nous nous unissions pour la surveiller, pour la sauver. C'est ainsi seulement que nous pourrons venir en aide à celui envers lequel nous avons été coupables, tous les deux. Et tu dois faire le premier pas, car tu es le seul qu'elle redoute, dont elle subisse l'autorité. Il faut que tu en uses de cette autorité, pour la ramener au bien. N'est-ce pas, tu me comprends?...

Il ne la comprenait que trop. Ce qu'elle exigeait, c'était la ruine de toutes ses bonnes résolutions. Se réconcilier avec son ancienne maîtresse pour qu'elle acceptât de le recevoir, c'était chose facile; mais il faudrait donc faire reparaître au jour le secret impur qu'il avait essayé d'ensevelir dans la nuit et dans le silence! Le souvenir néfaste franchirait en même temps que lui le seuil d'Ulrich, des regards équivoques s'échangeraient par-dessus la table et les murs renverraient l'écho de paroles criminelles.

C'était redevenir coupable. Comment pourrait-il soutenir le

regard de son ami et sentir les yeux de cette femme, son ancienne maîtresse à lui, reposer tendrement sur lui? Et puis — avant tout — l'enfant!... Où trouverait-il le courage d'écouter son babillage innocent? Pourrait-il supporter de sentir sur ses genoux ce petit corps gracieux, d'entendre cette voix caressante l'appeler de noms d'amitié?...

Non! mille fois non!... Il se leva brusquement. Jeanne lui barra le chemin.

— Tu ne veux pas? gémit-elle, pleine d'appréhension.

Il sentit qu'il était superflu de discuter encore : il marcha vers la porte. Mais elle, désespérée de voir échouer au dernier moment son plan si bien conçu, perdit la tête; elle le saisit par le bras et chercha à le retenir de force en s'accrochant à lui comme une furie vengeresse. Et lui, en se dégageant, frissonna, car il avait rencontré la flamme vacillante de ses yeux fous.

— Oh! le lâche! hurlait-elle, le misérable!... Que je te méprise, que je te méprise!

Il réussit enfin à la repousser, et sortit sans mot dire. Mais il n'était plus le même, il le sentait bien : à peine avait-il pu, dans ce naufrage de sa volonté, sauver la plus grave de ses résolutions. Il entendit derrière lui le heurt d'un corps sur le parquet; il ne se retourna même pas.

Le lendemain, sa mère le pria d'envoyer quelques journaliers pour faire le déménagement de Jeanne : elle se retirait dans le pavillon du parc et ne voulait pas rester une nuit de plus au château. Il respira, soulagé. Ainsi, du moins, il ne risquerait plus de la rencontrer.

XI

Accablé de soucis matériels et moraux, Léo semblait conserver son humeur agressive et sa rudesse envers les autres et envers lui-même: mais, tout au fond de son cœur, le souvenir de sa faute le rongeait et ne lui laissait pas de repos.

« Que deviendrais-je sans le travail? » se disait-il souvent.

Au souvenir de ce que sa sœur lui avait révélé, il se préoccupait de l'avenir d'Ulrich; et le besoin de lui venir en aide, de le sauver, le tourmentait de plus en plus.

Que de fois, en chevauchant à travers la campagne, il avait laissé flotter les rênes sur le cou de son cheval! Sourd et aveugle à ce qui l'entourait, la pipe éteinte entre les dents, il se représentait l'heure où le compagnon de sa jeunesse lui serait rendu. Comme il la haïssait alors, cette femme, comme il se haïssait lui-même, quand, tout à coup, sortant de sa torpeur, il se retrouvait seul au milieu des vastes champs de colza!... De loin, à travers les joncs, il voyait scintiller les eaux bleues du fleuve qui le séparait d'Uhlenfeld; en quelques minutes, il eût pu le traverser..... Pourtant il y avait un abîme entre lui et son ami.

Il s'était juré de ne pas aider au hasard pour se trouver sur le chemin d'Ulrich: quelquefois pourtant il se permettait une course sur la grande route de Münsterberg avec le vague espoir de le rencontrer.

Deux fois déjà, il l'avait aperçu de loin et il s'était dissimulé à l'ombre des arbres pour le regarder disparaître au trot allongé de son cheval bai, ce même cheval que Léo avait dressé, il y avait de cela six ans.

Un jour, il crut aussi l'avoir vue, *elle*, dans un landau ouvert, à la livrée d'Uhlenfeld. Une femme en toilette claire s'appuyait dans le fond de la voiture : ce ne pouvait être que Lizzie. Sans s'arrêter, il avait donné de l'éperon à son cheval et s'était enfui. Il songeait avec effroi qu'il ne pourrait pas toujours l'éviter, et il se demandait ce qu'il ferait alors : la saluerait-il en silence, ou bien détournerait-il les yeux? Inévitablement, leurs regards se croiseraient un jour. Puisse cette heure tarder encore!

C'est à Münsterberg qu'il courait le plus de risques de la rencontrer; mais il y allait rarement. Il n'avait pas fait de visites d'arrivée à ses voisins de campagne, car il craignait qu'on ne lui fît grise mine. Cependant, vers le milieu d'août, il dut se décider aux démarches nécessaires pour vendre la récolte de colza, qui s'annonçait bonne : un matin, il se dirigea vers la petite ville.

Comme il arrivait dans la rue principale, il aperçut le

panier d'Ulrich qui disparaissait dans la direction de la gare. Est-ce que par hasard il partait?...

Une envie folle de revoir son ami le saisit : son désir de serrer, ne fût-ce qu'une seconde, sa main dans la sienne, lui fit oublier toute autre préoccupation, et il s'élança vers la gare. Il n'en était pas à dix minutes. De loin, il distingua la voiture, qui stationnait dans la cour : il ne pouvait donc plus le manquer.

— M. le baron est entré dans la salle d'attente, lui dit le vieux Wilhelm du haut du siège où il trônait droit et solennel depuis plus de vingt ans.

La salle d'attente était déserte; seul, un petit garçon se tenait dans l'embrasure de la fenêtre. Léo n'y prit pas garde; il regarda les bagages jetés sur la table, et reconnut le plaid et le sac de Kletzingk, auprès de quelques objets qu'il ne lui avait jamais vus. Ulrich allait donc partir! pour longtemps peut-être?... Quel bonheur qu'il pût le voir encore!

Irait-il à sa rencontre? — Non, il valait mieux l'attendre ici, où personne ne surprendrait leurs effusions... Personne, sauf cet enfant au visage maladif qui l'observait de ses grands yeux bruns. Il lui semblait connaître ces yeux, et aussi la forme allongée de la figure; l'ensemble lui causait une impression pénible, sans qu'il pût se rendre compte pourquoi. Il faillit demander à l'enfant comment il se nommait, mais il se rappela pourquoi il était venu, et combien peu lui importait le reste de la création.

Il s'assit sur la banquette de velours, et, les yeux fixés sur la plaque de cuivre gravée au chiffre d'Ulrich, il attendit.

Alors une voix frappa son oreille, une voix d'enfant, timide, hésitante, qui disait :

— Oncle Léo!...

Il tressaillit. Cette voix, il la connaissait : déjà il avait tout compris, avant d'avoir osé lever les yeux. Inondé d'une sueur froide, il resta immobile, incapable de répondre.

Et de nouveau, il entendit : « Oncle Léo!... » Il y avait comme un reproche affectueux dans cet appel craintif, à peine murmuré; c'était le ton que prennent les enfants avec les grands amis dont ils se croient négligés. Léo fut bien forcé de tourner la tête.

Le petit garçon était sorti de son coin. Il s'appuyait à la table, le bras droit sur la valise, et il souriait en regardant Léo, d'un air contraint et un peu plaintif.

— Qui es-tu, mon petit homme? bégaya Léo.

Il lui semblait voir un revenant : car c'étaient ses yeux, *à elle*, dans le visage allongé de Rhaden.

— Mais je suis Paul, dit l'enfant; est-ce que vraiment tu ne me reconnais pas, oncle Léo?

Il se força pour pousser une exclamation joyeuse : le pauvre petit lui avait toujours inspiré de l'affection, et il ne voulait pas le chagriner sans motif. Ses doigts se crispaient, il aurait voulu crier : « Ne m'approche pas!... » mais déjà Paul s'était emparé de sa main, et se pressait tendrement contre lui, en bavardant tant et plus :

— Je t'ai tout de suite reconnu, oncle Léo, dès que tu es entré. Tu as pourtant une si longue barbe, à présent! Elle était courte, autrefois... Ah! il y a si longtemps que tu étais parti! Et j'ai toujours pensé qu'en revenant tu me rapporterais un joli cadeau, car tu me rapportais toujours quelque chose. J'ai encore le cheval à bascule que tu m'as donné, mais il est devenu bien trop petit pour moi, tu comprends. Alors, on m'en a acheté un autre, un grand; et le tien, c'est le poulain. Il faut voir comme c'est amusant!

Léo serrait les dents et tâchait de sourire.

— Depuis quand es-tu donc revenu, oncle Léo?

— Depuis un mois, mon petit Paul.

— Et pourquoi n'es-tu pas encore venu nous voir? Autrefois, quand mon premier papa vivait encore, tu venais tous les jours.

— Je n'ai pas encore eu le temps, mon petit Paul.

— Mais tu viendras bientôt?

— Sitôt que je pourrai, certainement, mon petit Paul.

Un sourire de fierté passa sur le visage pâle de l'enfant, dont les sourcils étaient tiraillés de temps en temps par un mouvement nerveux :

— Je ne serai plus là, dit-il, en fourrant crânement ses mains dans ses poches : je serai au collège.

Léo s'étonna :

— Dans quel collège?

— Oh! loin, bien loin! repartit le gamin, à Wiesbaden: c'est le nom de la ville, une très belle ville, dit maman; et je peux emporter tous les joujoux neufs qu'elle vient de me donner.

— Et tu ne trouveras pas le temps long?

— Les collégiens ne trouvent jamais le temps long, a dit maman. Ils doivent être braves... Mais, ma pauvre maman est bien triste, elle pleure toujours. Sais-tu, oncle Léo? tu devrais aller la voir et lui dire de ne plus être triste...

— Tu iras donc au collège avant l'automne, avant la rentrée? demanda encore Léo.

Paul sourit avec dédain.

— Eh! bien sûr, fit-il: nous partons tout à l'heure, papa et moi... par le prochain train. Papa s'occupe des bagages, et moi, je l'attends ici.

Léo sursauta. Mais alors, *elle* devait aussi être à la gare, elle pouvait paraître d'un moment à l'autre. Il vit de nouveau toute l'horreur de la situation, que le gentil babillage de l'enfant lui avait presque fait oublier. Il se leva brusquement et voulut s'enfuir comme un voleur.

— Tu pars déjà? demanda l'enfant, inquiet.

— Il le faut, mon petit Paul.

— Et tu ne me dis pas même adieu?

Son cœur se mit à battre à coups précipités: d'un geste violent, il saisit le petit et le serra dans ses bras. Les lèvres enfantines se pressèrent sur sa joue. Il frissonna.

La porte s'ouvrit. Ce ne fut pas *elle*, mais Ulrich qui entra. Léo laissa retomber l'enfant: il avait l'air d'un malfaiteur pris en flagrant délit. Cependant, lorsqu'il vit le regard étonné et réprobateur d'Ulrich, il s'approcha vivement et, lui saisissant la main, il dit à voix basse:

— Ne me blâme pas, ne me fais pas de reproche: le hasard seul est responsable. En entrant ici, je ne l'avais pas reconnu: et lorsqu'il est venu à moi, je ne pouvais pas me sauver. Je lui ai dit adieu et, à part moi, je lui ai demandé pardon. Il n'y a rien de mal à cela, pourtant!...

— Tu as raison, répondit Ulrich: il n'y a rien de mal à cela.

Alors seulement, Léo remarqua combien Kletzingk avait mauvaise mine: son visage était encore plus pâle, plus tiré

qu'à leur dernière rencontre, sa respiration était saccadée, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux dans leurs orbites creusées.

— Tu ne vas pas bien, mon vieux? demanda Léo.

S'il n'avait pas connu la force de résistance de ce corps nerveux, il eût été épouvanté.

— J'ai eu des émotions, dit Ulrich; — et, désignant l'enfant, il ajouta : — Tu sais?...

Léo fit signe que oui. Ulrich passa la main sur la tête du gamin, dont les cheveux bruns, coupés en brosse, encadraient un front déjà soucieux.

— As-tu dit adieu à Wilhelm? lui demanda-t-il.

Non : il avait oublié. Ulrich regarda sa montre : il y avait encore dix minutes jusqu'à l'arrivée du train.

— Va vite... je t'appellerai.

Le petit garçon sortit en courant : il traînait un peu une jambe, comme le font souvent les enfants chétifs. Ulrich le suivit d'un regard triste, plein de tendresse et d'anxiété.

— Je vais être bien malheureux sans lui, murmura-t-il : c'était, en somme, l'unique joie qui me restât.

— Mais pourquoi t'en sépares-tu?

Léo commençait à trouver singulière cette résolution à laquelle nul ne songeait un mois plus tôt.

Ulrich fronça les sourcils.

— Il le faut bien!... Moi, sans doute, je n'aurais jamais consenti à ce départ, j'aurais dit non, peut-être par égoïsme, si j'avais eu le droit de décider du sort de l'enfant... Mais cet enfant est à elle, et elle le veut.

— Elle n'est pas ici, pourtant? demanda Léo, ressaisi de crainte.

— Non, dit Ulrich : j'ai pu, heureusement, à grand peine, lui persuader de rester à la maison. Au moment du départ, elle a été prise d'une attaque de nerfs; si cela s'était renouvelé à la gare, je n'aurais su que faire.

— Si elle a tant de chagrin, pourquoi l'éloigne-t-elle?

Une ombre mélancolique passa sur le visage d'Ulrich.

— En somme, c'est moi qui en suis cause, dit-il.

— Naturellement!... Tu es toujours cause de tout! s'écria Léo : si, à Bornéo, une pierre écrase un indigène, c'est aussi toi qui en es cause.

Kletzingk sourit avec indulgence.

— Regarde cet enfant, répondit-il, et regarde-moi : tu avoueras qu'il ne pourrait pas me ressembler davantage s'il était de mon sang et de ma chair. De tout temps il a été maladif, nerveux, anémique... comme moi. Et depuis que nous vivons ensemble, il se forme de plus en plus à mon image ; hélas ! c'est ce qui peut lui arriver de pire... Que serais-je devenu, moi, sans ta rude amitié qui me communiquait la force ? Il manque à cet enfant un camarade tel que j'en avais un en toi. Sous ma direction, il ne deviendrait jamais un homme, car je le gâte et je l'efféminé. Afin de le mettre en des mains plus énergiques, j'avais conseillé à sa mère de lui donner comme précepteur le fils du pasteur Brenkenberg ; j'ai même fermé les yeux sur toutes les sottises que faisait ce jeune homme dans ma maison. Mais Lizzie s'en est lassée et l'a renvoyé : alors elle a essayé de faire elle-même l'éducation du petit. Cela a duré une quinzaine de jours à peine. Lizzie n'est pas femme à persévérer longtemps dans une tâche. Puis, malgré tout, il restait sous mon influence. Comme je ne veux pas être responsable de l'avenir manqué de ce garçon, je n'ai pu blâmer la décision de ma femme.

Tout cela semblait fort plausible, mais cet exil n'en restait pas moins monstrueux.

— Et si vous êtes obligés de vous en séparer, s'écria Léo, pourquoi le mettre tout de suite au bout du monde ? Il pourrait mourir, là-bas, sans que vous vous en doutiez !...

Une lueur d'inquiétude fit vaciller les yeux d'Ulrich.

— Quant à cela, dit-il, ne m'accuse pas : ce n'est pas *mon* enfant et je dois me soumettre. Lizzie elle-même a choisi le pensionnat et elle a déployé dans cette circonstance une énergie que je ne lui connaissais guère. Elle croit que ce changement ne peut avoir de résultats salutaires — pour le corps aussi bien que pour l'esprit — qu'à la condition de rompre complètement avec les anciennes habitudes... Il y a du vrai dans cette théorie ; seulement, elle me déchire le cœur... Mais qu'ai-je à parler de moi ! C'est elle qui est la mère : elle souffre plus que moi, et Dieu sait ce qu'elle souffrira encore !

Léo resta silencieux. Le soupçon qui l'avait effleuré quelques minutes auparavant prenait corps : il était de plus en plus

convaincu que son retour avait provoqué cette décision de Lizzie. Elle voulait éloigner l'enfant, empêcher qu'il se trouvât en contact avec le meurtrier de son père : elle exilait le pauvre innocent afin qu'il ne risquât pas d'entendre des paroles imprudentes, qui pourraient troubler la pureté de son cœur... Léo ne l'eût pas crue capable d'une telle puissance de renoncement. Ce sacrifice semblait presque trop grand pour les forces d'une mère. Qu'elle fût légère, inconséquente, possible! une pareille action rachetait bien des choses.

Et Ulrich qui ne se doutait de rien! Lui, l'homme raisonnable par excellence, perdait tout à fait le sens pratique de la vie! Mais il eût été cruel de le rendre clairvoyant, cruel pour Léo surtout : à quoi bon écraser d'un poids de plus cette amitié chancelante?... On entendit siffler le train. Ulrich sursauta.

— Sors par là, dit-il en désignant la porte qui menait à l'autre salle d'attente, afin de ne plus le rencontrer.

— Tu as raison! ce sera la dernière fois que je l'aurai vu, répondit Léo.

Il serra la main de son ami et s'éloigna. Derrière lui, il entendit appeler :

— Oncle Léo!...

XII

Quelques jours après, le soir, comme Léo rentrait dans sa chambre, il sentit, en passant près de son lit, un parfum particulier, un parfum qu'il ne connaissait que trop et dont jadis ses vêtements et son corps même avaient été souvent imprégnés. Auprès de son chevet, dissimulée entre les journaux et les livres, il trouva une enveloppe couleur d'ivoire, cachetée soigneusement. L'écriture était contrefaite. Pourtant il la reconnut au premier coup d'œil, et il pâlit. Les doigts tremblants, il déchira l'enveloppe :

« Léo!

» Je me fie à toi, et je crois avoir assez de force pour supporter une rencontre avec toi. L'éviter davantage serait

une lâcheté. Le moment est venu, pour nous-mêmes et pour le monde, d'adopter l'un envers l'autre une attitude bien nette. Le matin, chaque fois que le brouillard couvrira le fleuve, je t'attendrai dans l'île de l'Amitié. Viens! je t'en conjure! Au nom d'un être qui nous est cher à tous les deux, viens! C'est une malheureuse qui t'appelle! »

Avec un rire amer, il jeta la lettre loin de lui; elle vola entre les rideaux du lit et retomba sur l'oreiller.

Vraiment, il ne manquait plus que cela!... Avait-il donc lutté honnêtement contre lui-même, jour et nuit, avait-il été mis au ban de l'église, avait-il menti à son meilleur ami, avait-il été sourd à sa propre conscience, pour que ce message secret brisât du premier coup sa colère et sa résistance?

« Et cependant que faire? » murmura-t-il. Sa véritable situation venait de lui apparaître clairement : « Je serai bien forcé de lui céder. »

Il n'était pas question de remords, par exemple! Tous les prêtres du monde et toutes les névrosées pouvait s'associer pour former contre lui un pacte de vengeance, il resterait fidèle à ses principes. Mais sur *un* point, Jeanne avait raison : si vraiment Lizzie ne savait plus sauvegarder l'honneur de son foyer, il était le seul, il le sentait bien, qui pût la ramener au devoir, et, puisque leur faute commune lui donnait une certaine influence sur ce caractère léger et changeant, ce serait une lâcheté de ne pas s'en servir dans l'intérêt d'Ulrich.

Et puis, vaniteuse comme elle l'était, elle pourrait se figurer que la peur l'éloignait d'elle; elle pourrait croire que son cœur n'était pas guéri et lui gardait toujours fidèlement la passion d'autrefois... Et rien de plus ridicule qu'une semblable pensée! Jamais il n'aurait cru possible, au contraire, qu'un amour comme le sien, une folie véritable, une rage, pût disparaître ainsi complètement.

« Pas ça!... » — il souffla sur le bout de son pouce, — il n'en reste pas ça!... De ce côté, Ulrich pouvait dormir sur les deux oreilles.

Il fut effrayé d'avoir eu cette idée impure; son regard glissa vers la muraille et vers la boîte qui renfermait ses pisto-

lets, cette paire d'amis, son dernier recours... Il parcourait la pièce à grands pas et se déclamait à lui-même tout ce qu'il lui dirait : — « Malheureuse ! n'y a-t-il donc plus en toi une ombre de pudeur, que tu oses ainsi te jouer du meilleur, du plus noble des hommes ? Le sentiment de ta propre faute ne t'a-t-il donc pas appris à envisager la vie avec sérieux ?... » A ce moment, il passa devant le miroir et il se jeta un regard rapide et complaisant. Sa haute taille, son air viril lui siéraient bien dans son rôle de justicier, tandis qu'elle serait affaissée à ses pieds, la belle et souriante pécheresse.

« C'est une malheureuse qui t'appelle ! » cette phrase creuse terminait la lettre Et ce n'était qu'une phrase, évidemment. Pourquoi eût-elle été malheureuse ? Le départ de l'enfant, ce départ qui seul aurait pu attrister son existence, n'était-ce pas elle qui l'avait voulu ? La colère gronda en lui.

— Il faudra bien qu'elle s'explique ! cria-t-il en brandissant les poings.

Et, suffoquant, il courut à la fenêtre qu'il ouvrit toute grande, et se pencha au dehors pour respirer l'air frais de la nuit. Au bout d'un moment, il referma la croisée, brûla la lettre et se déshabilla ; il voulait essayer de dormir un peu.

En déposant, comme à l'ordinaire, entre sa montre et sa bourse, la bague qu'il avait à l'index, il tressaillit : cette bague lui avait été donnée par Lizzie en échange d'un diamant qu'il lui avait offert. Il considéra le cercle d'or uni dans lequel était enchâssé un saphir aux feux sombres, puis il regarda l'intérieur de l'anneau, où était gravées leurs initiales et la date du jour qui avait décidé de leur destin. Il avait continué à porter cette bague sans y songer, par habitude, alors même que depuis longtemps il avait perdu tout sentiment de tendresse pour celle qui la lui avait donnée.

« Je ne la porterai plus désormais », se dit-il. Quelles conclusions ne pourrait-elle pas en tirer, si elle la lui voyait au doigt le lendemain !... Et il résolut de mettre le bijou sous clef, pour toujours, dès le lendemain matin.

Lorsqu'il se jeta sur son lit et qu'il enfonça la tête dans l'oreiller, il se redressa avec effroi, se demandant s'il était victime d'un sortilège : il se sentait de nouveau enveloppé du parfum maudit qui tout à l'heure se dégageait de la lettre.

Il se souvint qu'elle était tombée sur le lit, où elle avait laissé sa trace odorante. Et il eut beau retourner l'oreiller, puis le lancer par terre, le parfum persistait toujours. Ce mélange d'iris et d'opoponax, — la marque dont Lizzie imprégnait tout ce qui l'approchait, — ce maudit parfum le poursuivait sans cesse ; il lui donna des rêves affreux et des réveils pleins d'angoisse.

A quatre heures et demie, la longue perche du garde de nuit frappa comme chaque matin à sa vitre. Il sauta hors du lit ; sa tête brûlait, son sang enfiévré lui battait les tempes. La douche matinale ne le rafraîchit pas, l'eau ruisselait sur ses membres rompus sans leur rendre leur élasticité.

Le temps était propice. L'épais brouillard de la nuit emplissait encore le jardin ; on ne distinguait nullement les arbres à vingt pas. Il n'avait pas à craindre d'être aperçu d'Uhlenfeld lorsqu'il aborderait à l'île de l'Amitié. Pourquoi donc hésiter ?...

Un quart d'heure après, il galopait sous les arbres de la grande route, tout dégouttants de brume. Il était forcé de faire le détour par Wengern : l'unique embarcation qui fût de ce côté de l'eau était en trop mauvais état pour servir. Il laissa son cheval à la métairie et descendit vers le bac.

Il ne se rendait pas bien compte encore de ce qu'il faisait : il agissait en somnambule. L'idée qu'il allait tout à l'heure se trouver en face de cette femme, qui avait été la fatalité de sa vie, lui semblait incroyable, et pourtant indifférente. Seule une pression douloureuse au front et à la poitrine lui rappelait qu'il marchait à un rendez-vous dont les conséquences pouvaient être graves, infinies.

Le vieux Jürgens n'en revenait pas de voir son maître arriver à pied, à cette heure indue. Il se hâta de préparer le canot, tout en bavardant et en donnant des conseils pratiques sur la façon de manœuvrer, puis il mit l'embarcation à flot ; dans son zèle, il entra dans l'eau jusqu'à mi-corps. Son étonnement augmenta encore lorsqu'il sentit Léo lui glisser un thaler dans la main ; il comprit que cela signifiait comme autrefois : « Silence ! »

Quand Léo se trouva sur la surface grise et frémissante du fleuve, au milieu du brouillard, il eut l'impression

qu'un cercle de fer enserrait sa tête jusqu'à la faire éclater: ses bras épuisés avaient à peine la force de tenir les rames. A bout de volonté, il se laissa entraîner par le courant, regardant les vapeurs qui ondoyaient autour de lui. Elles avançaient, reculaient, poussées par un heurt invisible qui faisait trembler leurs masses épaisses.

Les rives étaient invisibles; du côté de Halewitz seulement, apparaissaient de temps à autre des groupes de roseaux qui prenaient un aspect fantastique sur le mur gris du brouillard. Léo entendit de loin l'appel précipité d'une cloche au timbre élevé : c'était le signal du déjeuner à Uhlenfeld; sa montre marquait six heures.

« Quelles singulières habitudes faut-il qu'elle ait introduites, pour pouvoir disparaître ainsi du logis à pareille heure, non pas une fois, mais plusieurs jours de suite peut-être!... » Il s'étira en bâillant et s'aspergea d'un peu d'eau fraîche. Son corps était paralysé par l'attente, comme sous le poids d'une chaîne. Peu à peu cependant les forces lui revinrent : il se mit à ramer, ce mouvement hâta la circulation du sang dans ses veines. La première pensée que fit jaillir dans son cerveau ce réveil à la vie fut : « Retourne!... » Mais quoi! c'eût été de la folie! Il devait se féliciter plutôt que cette rencontre pût avoir lieu ainsi, sur terrain neutre, sans qu'il fût obligé de mettre le pied à Uhlenfeld et de tromper Ulrich par des faux-fuyants. D'ailleurs, après comme avant, il resterait libre... Et il plongeait les avirons dans l'eau avec une telle vigueur que des tourbillons se formaient derrière le canot... La paix d'Ulrich, le bonheur d'Ulrich! c'était un but, en vérité, dont il n'avait pas à rougir.

Cependant il tourna la tête : à peine cinq ou six coups de rames le séparaient encore de l'île; son cœur se mit à battre avec violence. « On croirait vraiment que je suis toujours amoureux d'elle! » se dit-il en essayant de se moquer de lui-même. La barque s'arrêta en creusant le sable de la petite plage, le seul endroit par où l'île fût abordable : partout ailleurs les bords étaient rongés par le fleuve ou défendus par des racines enchevêtrées. Un ruisseau, qui prenait sa source au sommet de l'île, venait se jeter là : il avait formé une espèce de baie où deux canots pouvaient trouver un

refuge. Le premier regard de Léo tomba sur une légère embarcation que sa longue chaîne retenait à un tronc de saule... Ainsi, elle l'attendait.

Le brouillard enveloppait les arbres et les buissons, le temple même était invisible. Léo monta lentement le sentier couvert qui longeait le ruisseau et qui frayait à peine un passage à travers les fourrés. Un ruban de satin bleu pendait à une branche : presque sans y penser, il le mit dans sa poche. Il déboucha dans la clairière. La place gazonnée, au sommet de l'île, était entourée de mûriers sauvages, dont les fruits roses et noirs luisaient sous les feuilles; de grosses gouttes d'eau tombaient des branches.

A quelques pas de là se trouvait l'autel des offrandes; reprenant haleine, il s'y arrêta et passa sa main tremblante sur la pierre rugueuse. De petites algues rougeâtres s'étaient nichées dans les creux : on eût dit des éclaboussures de sang. Il chercha de l'œil le temple, et il le vit qui se détachait dans le brouillard comme un monument funéraire, avec son fronton plat, ses deux colonnes et son groupe de statues : — deux adolescents qui se tenaient enlacés.

Une femme se pressait contre le socle, une femme accroupie, grelottante, qui, à son approche, releva lentement le visage, puis le couvrit de ses mains, après lui avoir jeté un regard triste et craintif... Mais ce seul regard lui en avait dit assez : elle était toujours la même.

Sous le capuchon de la mante, serré si étroitement autour du front et des joues que de rares frisons seuls révélaient la chevelure blonde, c'était toujours le même visage pâle et doux qui jadis avait grisé les sens de Léo; c'étaient toujours ces yeux bleus énigmatiques et voilés, ce sourire mélancolique au coin des lèvres. Elle s'appuya au socle encore plus timidement, et ne fit pas mine de vouloir se lever lorsqu'il s'avança vers elle, tête découverte. Il l'appela :

— Lizzie!

Sa voix résonna dure et agressive, plus dure peut-être qu'il n'en avait l'intention. Un sanglot qui secoua ce corps souple, aux formes pleines, lui répondit seul. Sans tourner les yeux vers lui, elle détacha sa main gauche de son visage et la lui tendit doucement... Elle cherchait dans un tâtonnement incer-

tain cette autre main qui aurait dû presser la sienne. Mais il ne songeait guère à lui témoigner de l'amitié : la main de Lizzie retomba sans avoir trouvé un appui, ainsi qu'un oiseau blessé retombe sur le sol.

— Tu as désiré me parler, Lizzie ? dit-il.

Alors, elle écarta aussi la main droite de son visage ; et le regard humide, douloureux qu'elle lui jeta, semblait demander : « Ai-je mérité cela de ta part ? »

« Elle a vieilli », songea-t-il en la considérant avec plus d'attention.

Elle paraissait un peu fanée : sans doute, l'ovale de son visage était toujours d'une pureté irréprochable, depuis le menton ferme et rond jusqu'au front d'un blanc de lait et si jeune sous ses boucles blondes ; mais une légère patte d'oie étendait ses griffes aux coins des paupières, la bouche était plus tirée ; dans les sourcils soigneusement arqués, une mince ligne de fard blond était visible sous les gouttelettes brillantes que le brouillard y avaient mises.

« C'est singulier, se dit-il, — reprenant sa pensée de la nuit précédente, — que l'on puisse à ce point-là se déshabituer d'aimer une femme !... »

Puis, tout haut, il répéta :

— Tu as désiré me parler, Lizzie ?

D'une voix basse et hésitante, elle demanda :

— Et toi, Léo, n'as-tu jamais éprouvé ce désir ?

— Non, fit-il brusquement.

Une expression douloureuse contracta son visage, et, si bien cuirassé qu'il voulut se montrer, il en fut ému. Il avait le droit d'être sévère, mais non pas d'être brutal.

— Comprends-moi bien, Lizzie, reprit-il avec plus de ménagements, nous ne sommes pas venus ici pour nous dire des douceurs, ni pour ranimer des cendres éteintes. Il faut que je te parle sérieusement et franchement, au risque de te faire mal... Et je te ferai mal, je le sens.

Elle respira profondément, comme rassurée par cette loyale déclaration de guerre. Puis, de nouveau, elle pencha humblement son joli front.

— Avant tout, poursuivit-il, et afin d'éviter tout malentendu, dis-moi, es-tu bien guérie de ce qu'il y a eu jadis entre nous ?

— Je ne te comprends pas, murmura-t-elle.

— As-tu... as-tu, en un mot, as-tu gardé quelque espèce d'inclination pour moi?

Elle secoua la tête, d'un mouvement faible et lent de malade.

— Sois rassuré! dit-elle, les yeux toujours clos à demi: il n'y a personne au monde que je haïsse autant que toi.

— Ceci n'était pas précisément nécessaire, s'écria-t-il avec un rire forcé: ce que nous avons fait était dans l'ordre des choses, et, du moment que nous étions allés si loin...

Il s'arrêta, sentant vaguement qu'il perdait le fil de ses idées. Il se reprit et continua :

— Il s'agit du présent et non du passé, et il est fort indifférent que tu me haïsses ou non. Je suis venu ici pour t'adresser un certain nombre de questions auxquelles il faut que tu répondes. Tu vois devant toi l'ami de ton mari.

Soumise à tout, elle leva vers lui des yeux souriants.

— Interroge, dit-elle doucement...

— Est-ce vrai, ce qu'on se raconte de tous les côtés?... est-ce vrai que tu... que tu trompes Ulrich?

Sans détacher son regard voilé de celui de Léo, conservant son air tranquille et las, elle répondit :

— Oui.

Il crut voir chanceler le socle auquel elle s'appuyait. Rempli de colère et d'horreur, il tendit vers elle ses doigts crispés en criant d'une voix étranglée:

— Lizzie!...

Et elle, toujours souriante, joignit les mains et lui dit :

— Je le trompe à toute heure du jour et de la nuit, Léo; ma vie n'est que honte et mensonge... et Ulrich souffre le martyre à mes côtés...

— Qui est le misérable...? s'écria Léo en grinçant des dents, dis-moi son nom!... Tu ne partiras pas d'ici vivante, si tu ne me dis pas son nom!...

— Pourquoi ne le dirais-je pas? répondit-elle avec le même sourire mystérieux. Il se nomme Léo de Sellenthin.

Il s'adossa au temple avec un grand soupir de soulagement: ce n'était qu'une comédie..., Dieu merci, Dieu merci!

— Écoute, Lizzie, dit-il alors : je ne suis pas ici pour que tu te joues de moi. Mais, puisque tu as prononcé mon nom.

ce ne sera pas en vain et tu vas me dire comment tu as osé, après ce qui s'est passé entre nous, devenir la femme d'Ulrich?

Sa figure s'éclaira d'un sourire : elle semblait savourer la fureur de Léo, mais elle resta silencieuse.

— Ne devais-tu pas craindre, fit-il d'un air menaçant, qu'à mon retour, je ne vinsse t'étrangler pour cette fourberie?

— Je l'espérais, murmura-t-elle en soulevant un peu ses mains jointes.

— Lizzie, dit-il sérieusement, laisse tes simagrées; je t'en préviens, elles n'auront pas de succès avec moi. Et, encore une fois, je te le demande : Comment as-tu osé...

Alors, du geste et de la voix, elle l'implora :

— Ne me brusque pas, je t'en prie, ne me brusque pas...

— Eh bien, réponds!

— Je te dirai tout, promit-elle, si tu veux avoir un peu de patience... Veux-tu, Léo?

— Eh bien! oui, oui.

— Vois-tu, à cette époque... il faut bien que je te l'avoue... je t'aimais encore... et, vois-tu, comme il était impossible que nous pussions jamais vivre ensemble, après la mort de Rhaden...

— Et pourquoi donc était-ce impossible? interrompit-il. Cette nuit-là, après le duel, ne t'ai-je pas suppliée à genoux de fuir avec moi?... Pourquoi n'aurions-nous pas pu recommencer une nouvelle vie en Amérique ou ailleurs? J'étais prêt à tout te sacrifier; mais toi... enfin... c'est le passé, n'en parlons plus... Comme il était impossible que nous pussions jamais vivre ensemble, disais-tu?...

— Alors, je voulais au moins vivre tout près de toi.

— Étant la femme d'Ulrich! bégaya-t-il. Lizzie! songe à ce que tu dis... Étant la femme d'Ulrich?...

Elle secoua la tête en souriant.

— Non pas, fit-elle : ne me crois pas si dépravée. Je désirais seulement te voir de temps à autre, je désirais entendre ta voix et me réjouir au son si connu de ton rire... Ne l'oublie pas, je t'aimais encore!... Si j'ai péché, c'est par amour pour toi. Peux-tu m'en faire un reproche?

Non, il ne le pouvait pas!... Sa sœur avait raison : il est difficile de remplir le rôle de juge lorsqu'on a sa place marquée au banc des accusés.

— Laissons ces temps passés, reprit-il après un silence : tu m'as répondu, cela suffit... Mais nous n'avons pas fini : revenons au présent... et dis-moi, Lizzie, s'il est vrai que tu t'es entourée d'une bande d'adorateurs et que tu te laisses faire la cour sous le toit même d'Ulrich?

— Oui, répondit-elle de son air résigné.

— Est-il vrai que tu reçois des lettres d'amour et que tu y réponds?

— Oui.

— Et malgré cela... Lizzie?...

— Malgré cela... Léo.

Il sentit de nouveau la colère l'envahir au point de l'étouffer. Il se retenait pour ne pas se jeter sur cette femme qui était là devant lui, souriante et gracieuse, sans défense.

— Mon Dieu! mais parle donc! cria-t-il.

— Tu m'as interrogée, je t'ai répondu : que te faut-il de plus?

— Que tu te justifies!

— Je n'ai pas à me justifier. Si tu veux me tuer, me voici. La vie m'est si intolérable que la mort me serait une volupté.

Elle souriait toujours; lui réfléchissait. « Si elle mentait, elle tâcherait de pleurer », conclut-il.

— Écoute, reprit-elle, je veux tout t'avouer; je veux me confesser à toi comme le ferait un forçat à son compagnon de chaîne... car nous sommes ainsi rivés l'un à l'autre, Léo, par une faute irréparable, par le péché et par les larmes.

Elle s'était redressée et levait un peu les bras, dans une pose harmonieuse, une pose de Madeleine repentante. L'admiration, la peur le firent frissonner. Il savait bien qu'elle lui récitait des phrases de roman, mais ces phrases le remuaient au point que la tête lui tournait.

Elle s'était avancée d'un pas et se tenait devant lui, le visage décoloré, le sein haletant et la bouche frémissante :

— Et je devins sa femme, commença-t-elle, et la première fois qu'il me tint dans ses bras, j'eus une crise de larmes : je croyais te voir, toi, Léo, au pied du lit, un pistolet à la main et me visant au front, et cette vision ne s'effaça que lorsque je me retrouvai seule. De sorte qu'il n'eut pas de

grandes joies dans notre union et qu'il est devenu malheureux, lui aussi; mais son malheur est la félicité céleste en comparaison des affres dans lesquelles je me débats, sans aide, sans secours, ainsi qu'un poisson périt lentement sur le sable où on l'a jeté... Mon amour pour toi, jusqu'alors, était resté enfoui comme un trésor au fond de mon cœur: il se transforma, devint une angoisse qui me rongeait. La peur, Léo, la peur atroce entra dans mon être..., elle me guetta partout... J'eus peur de toi, peur de lui, peur de Jeanne, peur du monde entier... Étant fiancée, j'avais déjà éprouvé une fois cette sensation effroyable. Je m'étais figuré que mes lettres...

— Je sais, interrompit-il : Jeanne m'a tout raconté.

Elle inclina tristement sa jolie tête.

— Ah! je devine maintenant, soupira-t-elle, qui t'excite contre moi... mais elle a raison. Je suis une créature vile et perverse, telle que me dépeint sa haine.

Mais lui, en écoutant ces aveux passionnés, devinait la phrase qu'elle ne prononçait pas, le reproche que lui avait adressé Jeanne : « C'est toi, Léo, qui es le coupable!... »

Et le besoin de se justifier lui-même lui fit dire :

— Ne te calomnie pas... tu vas trop loin...

Elle soupira et, d'un geste fatigué, elle appuya son front pâle contre les pieds d'une des statues.

— Merci pour tes paroles de consolation, dit-elle d'une voix blanche et comme d'hallucinée : ce sont les premières qu'on m'ait adressées depuis des années. A qui aurais-je pu confier ma peur et mes remords?... Même dans l'enfer, les damnés ont des compagnons de misère, mais moi, je souffrais seule. Et tu demandes comment, au milieu de mon chagrin, j'ai eu le cœur de me prêter à un jeu frivole, d'autoriser toutes les folies de mes « adorateurs »?... Je pourrais te répondre que je voulais m'étourdir dans un tourbillon de plaisir; l'excuse serait bonne... Mais je n'ose te mentir à toi, Léo. Vois-tu, lorsque la dernière étincelle de mon amour pour toi se fut éteinte, dans la peur et dans les remords, alors il me sembla que tout croulait en moi. « Pourquoi lutter? me disais-je; tombe, tombe plus bas encore! tu n'éviteras pas ta destinée... » Et lorsqu'on me murmurait des paroles équivoques, je m'efforçais de sourire, bien que je fusse tremblante de

dégoût. Le jour, je riais ; et je pleurais, la nuit. Voir tous mes caprices satisfaits me paraissait le seul motif que j'eusse encore de vivre : ainsi un aiguillon, qui me piquait sans cesse, me poussait chaque jour davantage au mépris de moi-même... Parfois, lorsque je sentais se poser sur moi le regard soucieux d'Ulrich, j'avais une envie folle de me précipiter à ses genoux et de lui crier : « Sauve-moi, sauve-moi ! » mais le spectre de ma faute, de *notre* faute, se dressait derrière moi, gigantesque et terrible, et me soufflait à l'oreille : « Songe à ton complice ; tu ne dois pas le dénoncer !... » Et c'est ainsi que j'ai continué à porter ce fardeau, l'abominable fardeau du silence. C'est un miracle que mon corps n'ait pas trahi la foi conjugale : j'étais si désespérée que le moindre caprice aurait pu me précipiter dans l'abîme...

Elle se tut. La tête toujours appuyée au socle de la statue, dont ses mains levées touchaient les pieds blancs, elle semblait une déesse protectrice de l'amitié...

Le soleil venait de percer le brouillard, la clairière brillait comme une coupe d'or ; au milieu, la pierre des sacrifices, encore couverte de rosée étincelante, se dressait comme une gemme colossale ; des papillons diaprés voltigeaient autour des colonnes, et, de temps à autre, le chant sans éclat d'un oiseau d'arrière-saison s'élevait dans les branches. La source, qui sortait de terre non loin du temple, faisait entendre un léger murmure, puis elle se précipitait dans le petit ravin, et sa voix plus haute semblait un ricanement qui raillait ce douloureux tête-à-tête.

Léo ne quittait pas des yeux celle qu'il avait tant aimée. Il restait debout devant elle, ne sachant que dire ni que faire... De reproches ou d'exhortations, il n'en était plus question : il s'agissait de la secourir, de la sauver. Mais quel parti prendre pour venir en aide à Lizzie sans mentir une fois de plus à l'ami trop confiant ?

— Lizzie, dit-il d'une voix adoucie, tu m'as appelé... Que veux-tu de moi ?

— Tu le demandes, Léo ?

— Oui, car je l'ignore.

— Léo, pourquoi m'as-tu fuie ? Pourquoi as-tu pris ce prétexte... mon pauvre enfant, cet innocent... pour ne plus

venir à Uhlenfeld?... Je t'ai connu plus courageux, Léo!

Voilà qui donnait aux choses un tour imprévu.

— Je croyais qu'il n'y avait plus aucune relation possible entre nous, Lizzie... aussi bien pour nous-mêmes, que pour Ulrich et pour le monde... Que penserait-on de toi, si on nous voyait de nouveau amis?

— Cela... c'était mon affaire! répondit-elle en souriant, avec un regard vague devant elle.

— Mon devoir est de songer à toi autant qu'à moi, répliqua-t-il; et, d'ailleurs, de ce que tu avais dit toi-même à Ulrich, j'ai dû conclure que tu envisageais avec terreur une rencontre entre nous... tu avais même exigé qu'Ulrich cessât de me voir.

— Que pouvais-je faire? dit-elle. Tu avais parlé de mon enfant avec une telle aversion!...

— Avec aversion, Lizzie? que dis-tu là?... C'est au bien de l'enfant que j'avais songé!... Devait-il apprendre à m'aimer pour me haïr plus tard... me haïr, et toi aussi?

— Et pourtant, tu avais voulu l'emmener avec nous en Amérique! reprit-elle obstinément.

— Mais... c'était bien différent, Lizzie! Là-bas, il n'aurait jamais appris qui j'étais, il m'aurait cru son père... tandis qu'ici, il peut entendre dire au premier domestique venu... Mais, mon Dieu! pourquoi tant de paroles? Toi-même, tu as pensé à tout cela et tu as voulu que sa petite âme restât pure de tout soupçon, puisque tu l'as éloigné d'ici.

— L'enfant est loin, répondit-elle tout bas: chaque nuit, je pleure et je prie pour lui... mais il n'est plus sur ton chemin...

Il recula, atterré.

— Ainsi, c'est pour cela, Lizzie! bégaya-t-il, c'est pour cela?...

— Appelle-moi mauvaise mère, fit-elle, tu le peux! je suis à ta merci...

Et elle laissa pendre ses mains jointes dans un geste d'abandon touchant.

— Oh! la lutte a été pénible, — poursuivit-elle de son ton morne, et comme si elle se parlait à elle-même. — Chaque nuit, le pauvre petit m'est apparu; et l'épouvante me glaçait à le voir si pâle et si misérable... Mais je me disais: « Il est jeune,

il surmontera ce chagrin, il vivra et il sera heureux, tandis que moi, je suis à bout de forces, le remords m'étrangle et je ne puis plus supporter cette torture du silence. Si, en gardant l'enfant auprès de moi, j'avais dû renoncer à te voir, Léo, toi, le seul auquel je puisse parler, le seul qui puisse me consoler et m'encourager, alors, il ne me serait resté d'autre ressource que de me jeter dans le fleuve, car dans la mort, dit-on, le silence est facile...

Il était partagé entre l'émotion et le soupçon. Un tel sacrifice de la part de Lizzie signifiait : « Je t'aime, je t'aime toujours!... » Elle devina ses pensées.

— Il ne faut pas te méprendre, dit-elle, et croire que je veuille user de ruse pour t'attirer à moi. Regarde mon visage, Léo : c'est un masque trompeur et je souris avec l'enfer dans l'âme... Mais, aussi vrai que Dieu existe, aussi vrai qu'Ulrich nous est sacré à tous deux...

— L'est-il vraiment? interrompit Léo en faisant un pas vers elle.

— Oui.

Et elle leva la main comme pour prêter serment.

Son regard était sérieux et loyal.

— Donne-moi ta main, dit-il.

Elle la posa tranquillement dans la sienne, et ses yeux tombèrent sur la bague ornée d'un saphir.

— Léo, fit-elle avec un sourire mélancolique, je suis heureuse que tu portes toujours mon anneau.

Il tressaillit. Quelle fatale étourderie! Au lieu de serrer cette bague le matin, il l'avait comme toujours remise à son doigt.

— Ne te trouble pas, dit-elle : ce malheureux bijou n'y peut rien. Continue à le porter. Autrefois, il nous rappelait un souvenir coupable; désormais, il nous rappellera que nous sommes unis par le repentir : si nous ne parvenons plus à trouver le bonheur pour nous, essayons du moins ensemble de rendre heureux celui qui doit nous être cher.

— Bien dit! s'écria-t-il; si tu en as vraiment la volonté, nous y parviendrons.

— Avec ton aide, assurément.

Il savait bien ce qu'elle exigeait de lui. C'était ce que le pasteur et Jeanne lui avaient aussi demandé.

Il se sentit vaincu. Puisque tous pensaient de même, puisque tous croyaient qu'il n'y avait qu'une expiation possible, il fallait bien qu'ils eussent raison.

Il songea à sa devise : Pas de remords!... Mais, en somme, il ne la trahissait pas en franchissant, le cœur purifié, le seuil de son ami pour lui apporter le rayon de soleil qui manquait à ce triste intérieur. Et, tandis qu'il hésitait encore et ne savait que décider, il vit soudain Lizzie tombée à ses pieds. Son capuchon avait glissé sur sa nuque et la masse de ses cheveux entourait de boucles dorées son pâle et doux visage, si beau dans sa tristesse. Effrayé, il se pencha pour la relever, mais elle le repoussa.

— Laisse-moi à tes genoux, implora-t-elle : je ne me relèverai pas avant que tu m'aies promis de me soutenir quand les remords me déchireront le cœur...

— Je te le promets, Lizzie ; lève-toi...

Elle tendit ses mains pour chercher les siennes.

— Quand viendras-tu? demanda-t-elle suppliante.

— Quand tu voudras.

— Viens aujourd'hui, je t'en conjure! il languit de tristesse sans toi.

— Depuis quand est-il de retour?...

— Depuis trois jours. Dis-lui que tu désires avoir une entrevue avec moi, rien de plus... Viendras-tu?

— Oui, je viendrai.

Elle eut un frisson de joie.

— Et moi, je te promets, par contre, dit-elle en se redressant, que je ne te regarderai plus comme mon ennemi mortel : je m'efforcerai de ne te donner que joie et bonheur.

— Il ne s'agit pas de moi, répliqua-t-il, mais d'Ulrich. Le rendras-tu heureux?...

Elle tressaillit légèrement, et, d'une voix sans timbre, elle répondit :

— Oui.

Dix minutes plus tard, la légère embarcation quittait l'île.

Léo, dissimulé derrière les arbres, la regarda s'éloigner. Lizzie ne fit aucun signe d'adieu, elle ne se retourna même pas, et il en fut reconnaissant. Il lui sembla qu'en

abordant à l'autre rive elle s'affaissait, un moment, de fatigue ou de chagrin. Pensif, il retourna vers le temple. Le brouillard s'était complètement dissipé : la prudence forçait Léo à rester caché dans l'île pendant quelque temps encore. Le soleil du matin chauffait la clairière, des abeilles bourdonnaient autour des mûriers, une couleuvre rampait avec paresse entre les pierres humides. Parfois des cris joyeux s'élevaient lentement : c'étaient les laboureurs qui travaillaient non loin du fleuve, dans les champs de Halewitz. C'est là que Léo avait son royaume ; là était le travail et là le bonheur... Une vague inquiétude le faisait aller et venir devant le temple dont les deux statues le regardaient avec leur sourire fixe et indifférent. La pierre tendre dont elles étaient taillées commençait à s'effriter : des rides se dessinaient sur leurs visages d'adolescents, jadis pleins, et, çà et là, des trous se creusaient. Un bras s'était détaché du tronc et gisait par terre.

— Il faudra qu'on vous rajeunisse, pauvres diables ! dit Léo.

Il s'allongea dans l'herbe fraîche pour calmer l'ébranlement de ses nerfs.

H. SUDERMANN

(Traduction de N. VALENTIN et M. RÉMON.)

(*A suivre.*)

AU
TOMBEAU DE PÉTRARQUE

I

On passe devant l'église Sainte-Justine et on sort de la ville par la porte de la Sainte-Croix. La route suit le canal en ligne droite ; vers l'est et en contre-bas s'étendent de vastes plaines, jadis marécageuses, aujourd'hui encore trop arrosées, couvertes d'une végétation surabondante et traversées par des chemins construits en chaussées qui semblent des allées de parc. A droite. les monts Euganéens, petite chaîne volcanique isolée au milieu du pays plat et qui ne se rattache ni aux Alpes prochaines, ni aux lointains Apennins. Leurs sommets principaux se terminaient autrefois en cratères ; leur activité s'est éteinte, mais les sources chaudes pullulent dans la région. Presque tous les villages, Abano, Monte Ortone, Montegrotto, tous connus au moyen âge, Battaglia, le plus fréquenté aujourd'hui, ont des établissements thermaux. Les prés sont coupés par des ruisseaux d'eau chaude ; de toutes parts, les fumées montent et l'on croirait marcher, au coucher du soleil, dans un décor de la Walkyrie.

En arrière, les clochers et les coupoles s'abaissent sur l'horizon : les bruits de la ville s'effacent. Car, sans être restée une capitale guerrière, la cité a encore ses bruits et ses agitations. La plus vieille ville du nord de l'Italie. fondée,

dit-on, par le troyen Anténor, est demeurée la plus vivante; et cela par le pouvoir des lettres, plus durable que celui de ses anciens maitres les Carrare. Padoue ne menace plus personne: les Carrare dorment aux Eremitani; mais l'antique Université est toujours florissante; un peuple d'étudiants suit ses cours. Les professeurs à camail d'hermine, héritiers des anciens sages, enseignent tout ce qu'on peut souhaiter d'apprendre. La salle d'honneur et les portiques brillent sous les dorures d'innombrables blasons rappelant les élèves illustres, pontifes et cardinaux, poètes fameux, comme le Tasse, et grands de la terre. Le soir venu, la foule des étudiants se répand dans les rues, et les vieilles arcades qui les bordent entendent bien des jeunes chansons.

La ville est fière de son passé; elle est fière de son Université, de ses élèves et de ses professeurs; elle est fière de ses églises: celle du « Saint », avec ses bas-reliefs fouillés par le ciseau aigu de Donatello, presque grimaçants, tant l'artiste s'est appliqué à rendre dans leur intensité les passions de ses personnages; l'Arena, avec les fresques de Giotto; les Eremitani, avec le Saint-Christophe et le Saint-Jacques de Mantegna. Elle est fière de son palais municipal, plus beau que celui de Vicence; elle montre avec orgueil, ce que tant d'autres villes néo-troyennes ne sauraient faire, le tombeau de son fondateur, le mythique Anténor; elle est fière et à bon droit de Pedrocchi. Pedrocchi est le centre de la ville; c'est comme une succursale de l'Université, non moins fréquenté qu'elle; c'est de là que tout part et c'est là que tout vient; si vous demandez votre route on ne vous dira pas: « C'est à cinq minutes de la cathédrale », mais: « C'est à cinq minutes de Pedrocchi ». On lit les journaux italiens et français chez Pedrocchi; un peuple immense s'y désaltère et s'y nourrit, car Pedrocchi est un café. Pedrocchi dédaigne d'avoir son nom écrit sur sa porte: cet usage est bon pour ses obscurs rivaux; l'établissement est construit en forme de temple grec, comme il convient à une succursale de l'Université; Pedrocchi est, du reste, en bons termes avec sa voisine; une querelle serait terrible: ce serait la querelle des membres et de l'estomac.

Peu après Battaglia, la route franchit le canal et tourne à angle droit dans la direction des monts. C'est encore la

plaine; de grands bœufs blancs, aux yeux noirs bordés de noir, attelés par six, remuent la terre, et l'odeur du sol monte à travers les feuillages. Les champs sont coupés de petits ormeaux alignés et parfois de mûriers où s'enlace la vigne, ces mêmes ormeaux et cette même vigne qui se mariaient déjà dans les vers d'Horace. Les arbres ont encore leur feuillage vert sombre, mais la vigne a toutes les couleurs de l'automne : pourpre, jaune-or, violet, rouge ; ses festons traînant jusqu'à terre forment autour des champs comme un manteau de feuilles. L'air est d'une douceur inexprimable, égale à celle même du printemps ; de fines buées formant des plans nombreux reculent l'horizon plutôt qu'elles ne le masquent. Sur la route, les contadines chantent.

Les monts tout bleus se rapprochent; le chemin, bordé tout à l'heure de grands ruisseaux où poussaient les roseaux et les saules, suit maintenant la pente des collines, taillé dans le rocher. Un clocher délabré et mélancolique se détache sur le ciel : c'est le clocher d'Arquà, pauvre village de paysans, sans une auberge, dont les maisons se serrent autour de l'église. Sur la place, tranchant avec l'air misérable et fragile de tout ce qui l'entoure, un grand sarcophage de marbre rouge, somptueux et simple, s'élève sur un perron de pierre, porté par quatre colonnes. « Ce marbre, dit l'inscription, couvre les os glacés de François Pétrarque. Vierge mère, reçois son âme; Fils de la Vierge, sois-lui miséricordieux, et que son esprit se repose des peines terrestres en la citadelle du ciel. »

Dans la paix de ce village lointain, au flanc des monts, dort en effet le poète qui fut de son vivant l'homme le plus célèbre non seulement de l'Italie mais de la chrétienté, le lauréat que le sénat de Rome avait couronné au Capitole, le plus illustre précurseur de la Renaissance, l'amant de Laure.

II

Pétrarque avait soixante-six ans lorsqu'il décida de construire dans cette solitude, qui depuis longtemps lui était

familière, une maison à son goût pour y finir ses jours. Toute sa vie il avait aimé la retraite, même au temps le plus brillant de sa jeunesse et de son âge mûr, alors que les grands de la terre le suppliaient de se fixer à leur cour et qu'un attrait irrésistible le retenait aux bords du Rhône, près de la ville papale d'Avignon. C'était déjà à la retraite qu'il avait voulu demander jadis la guérison du mal d'amour. Il avait d'abord voyagé, mais l'image de Laure était demeurée constamment présente à son esprit : « Il me semble l'entendre, — écrivait-il en traversant les Ardennes, — quand j'entends les rameaux et les vents et les feuilles, et les oiseaux qui se plaignent, et l'eau qui fuit en murmurant par l'herbe verte. Et je vais chantant, ô pensées peu sages ! celle que le ciel ne pourra éloigner de moi, car je l'ai dans les yeux !... »

Il s'était établi alors dans une solitude absolue à Vaucluse, son « Hélicon transalpin », sans autre compagnon que son chien et le ménage paysan qui tenait sa maison et cultivait son champ. Il avait amassé déjà beaucoup de livres ; il s'efforçait d'oublier ses peines par l'étude, ou de les calmer en les chantant. En son cœur se déroulait la querelle dont il a lui-même retracé les phases entre Raison et Joie-de-Vivre (*Gaudium*) :

« — C'est donc un mal d'aimer? soit; je ne trouve rien de meilleur que ce mal... Haïsse qui voudra, moi j'aimerai.

— Tu pleureras à ton réveil.

— Je ne pleurerai pas, je chanterai : je me consolerai à la manière des amants, par des vers... Je ne suis pas monté au ciel, moi, et je n'ai pas vu la Vertu : j'aime ce qu'on peut voir. »

Et Raison insiste sur les tristes remèdes qu'il ne faut pas demander à Ovide, « singulier médecin, plus épris de la maladie que de la guérison », mais que le temps apporte et qui sont « les infirmités, les graves occupations, la vieillesse ».

En attendant, la lutte continuait dans le cœur de Pétrarque entre ces volontés contraires : « Depuis plusieurs années, il se livre entre ces volontés, dans le champ de mes pensées, un combat très dur et maintenant encore indécis. » Il voulait se croire guéri, mais s'apercevait vite que c'était se mentir à lui-même : « Ce que j'avais coutume d'aimer, je ne l'aime plus.

Je mens. Je l'aime ; mais en rougissant et avec chagrin. J'ai dit enfin la vérité. Oui, j'aime, mais ce que j'aimerais à ne point aimer, ce que je voudrais haïr. J'aime cependant, mais sans le vouloir, mais par force, mais avec tristesse et avec larmes... »

L'événement prouva que nul des remèdes vantés par Raison ne pouvait guérir Pétrarque de sa passion ; jamais il ne devait connaître le moment si bien décrit par lui « où il est donné aux amants de s'asseoir à côté l'un de l'autre et de se remémorer ce qui leur advint ». Il fallut pour le guérir la mort de Laure, emportée par la grande peste de 1348. Il put alors se dire guéri ; et cependant il n'oublia ni ne voulut oublier. Il avait près de lui, lorsqu'il apprit la nouvelle, le grand Virgile dont il ne se séparait jamais, ce beau volume dont la première page avait été peinte par l'illustre Simone Martini et qui se voit encore à l'Ambrosienne de Milan. Il conta sa douleur à cet ami muet, et tandis qu'on chercherait en vain dans sa correspondance la description de ses peines, on la trouve sur les marges du Virgile. « J'ai voulu, y lit-on, consigner ce cruel souvenir dans cet endroit qui revient fréquemment sous mes yeux ; j'ai trouvé à le faire une douceur amère ; cette vue me rappellera que je chercherais en vain désormais quoi que ce fût qui pût me plaire en cette vie. » Il y avait alors vingt et un ans que Pétrarque avait rencontré Laure pour la première fois, au matin du vendredi saint, sur le seuil de l'église Sainte-Claire, à Avignon.

Pendant bien des années encore, Pétrarque ne put satisfaire sa passion croissante pour la solitude et le silence. Comme tant d'autres, il avait des goûts contradictoires ; cet ami de la tranquillité était d'une activité dévorante ; il combinait avec l'amour du Christ l'amour de la gloire et l'amour des lettres païennes : il aimait également saint Augustin et Cicéron. On le voit, près de sa fin, donner à un ami le petit volume des *Confessions* qui avait été le compagnon de sa vie et avait « vieilli avec lui » (*eundo et redeundo mecum senuit*), ce précieux livre emporté dans l'ascension du mont Ventoux et qui avait eu sur la crise morale traversée par lui à ce moment une influence presque tragique. Mais il ne se sépara jamais de Virgile et de Cicéron. Le bruit que son nom faisait dans le

monde flattait son orgueil, et il était trop sincère pour s'en cacher. Urbain V le réclamait à Rome et Grégoire XI à Avignon, l'empereur Charles IV le mandait à sa cour; il était envoyé en ambassade à Milan à l'occasion des noces de Lionel de Clarence avec une Visconti; à Paris, pour féliciter le roi Jean de son retour en ses États après sa captivité de Londres : et le cœur lui saignait à voir le noble royaume si ravagé, « les champs incultes, les maisons abattues et désertes... de toutes parts les traces lugubres du passage des Anglais », tant de désastres enfin que, le jour où la France reprendrait sa splendeur, nul ne voudrait croire aux descriptions contemporaines de la catastrophe.

Il obéissait le moins qu'il pouvait aux injonctions et aux sollicitations des princes, mais il ne lui était pas toujours loisible de s'y soustraire. Il entretenait avec eux une importante correspondance dans laquelle il ne leur ménageait pas les avis et les blâmes. Il conjurait le pape de quitter Avignon; il sommait l'empereur de venir à Rome et d'y rétablir l'empire des Césars. On est surpris de le voir parler d'égal à égal aux têtes couronnées; mais ne portait-il pas, lui aussi, la couronne, ayant reçu le laurier à Rome, tout comme Charles IV y avait reçu la pourpre impériale?

Le temps du repos n'était pas encore venu. Déjà cependant Pétrarque parlait au passé de sa jeunesse et des élégances où il s'était complu. Son frère Gérard, frappé lui aussi par la mort d'une femme aimée, s'était converti subitement et était entré pour n'en plus sortir à la chartreuse de Montrieu, en Provence. « Te souviens-tu, lui écrit Pétrarque, de la vie que nous menions?... Te rappelles-tu quelle recherche dans nos vêtements?... Quelle crainte qu'un cheveu ne s'écartât de la place à lui prescrite?... Que dirai-je de nos chaussures? Quelle guerre atroce et continuelle ne faisaient-elles pas aux pieds qu'elles étaient censées protéger!... Que dirai-je des fers à friser et des soins que réclamait notre chevelure?... Ajoute à cela l'ennui des festins et la tempête de tous les plats qui se battent dans un pauvre estomac délabré! » Nous aimions; nous chantions notre amour : « Rappelle-toi que de soins, que de veilles, pour que notre folie fût connue au loin et que nous devinssions pour tout le monde un sujet de conversa-

tion? » Et à quelle fin, Dieu tout puissant, cette agitation? Quand nous aurons été vus partout et que tout le monde nous connaîtra, « il nous restera à suivre la route de nos pères et à franchir d'un pied qui ne reviendra pas en arrière le seuil redouté du sépulcre ».

Il hésita longtemps sur le lieu de sa retraite définitive. Il avait renoncé à son « Hélicon transalpin » : Laure n'était plus et les abus de la cour papale lui avaient fait prendre Avignon en horreur. Un moment, il pensa à Venise, qui était alors « comme le port commun du genre humain tout entier » *(hunc publicum ut ita dixerim humani generis portum)*. Il avait même, par un acte authentique, fait cadeau à la République de ses livres, dont il se réservait l'usufruit, devançant ainsi Bessarion, le vrai fondateur de la bibliothèque de Saint-Marc. Le Grand Conseil avait accepté et avait, en reconnaissance, affecté le palais des Deux-Tours, sur la Riva degli Schiavoni, au logement de Pétrarque. Mais un attrait plus puissant finit par le retenir sur les terres de Padoue.

III

Padoue était familière à Pétrarque : on l'y voit séjourner dès 1348. La ville avait suivi le sort commun des cités italiennes de ce temps : aux désordres d'un gouvernement populaire et aux déchirements des factions, avait succédé la tyrannie d'un seul ; un ordre relatif régnait à l'intérieur, mais sur les frontières de l'État les guerres étaient fréquentes. L'Italie du nord, d'une mer à l'autre, de la montagne de Gênes aux lagunes de Venise, semblait un immense champ clos pour des chevaliers géants. Les géants s'appelaient Gênes, Milan, Vérone, Padoue, Ferrare, Venise. Les condottieres tenaient la campagne au profit de qui les payait. Le sol était hérissé de châteaux vingt fois pris, repris, brûlés et reconstruits ; ils s'éboulent aujourd'hui sous l'effort des plantes sauvages à Este, Monselice ou Sermione, anciens refuges de ces familles de vautours, éperviers, tiercelets : Visconti, Scaliger, Este ou Carrare. Leurs nids se voient encore, au flanc des monts, au bord des lacs,

à la lisière des villes; mais les tumultes se sont apaisés; l'aire des tiercelets d'Este est devenue un jardin public où jouent les enfants, et les hautes murailles flanquées de tours empêchent les cerceaux de se perdre. De leur solidité, jadis, dépendait le sort des dynasties et des peuples.

Dans les premières années du siècle, Padoue s'était donnée aux Carrare, originaires d'un village voisin dont ils portent le nom, différent du Carrare toscan, fameux par ses marbres. C'était, comme la plupart des familles dominatrices de ce temps, une race batailleuse et intelligente qui alliait l'amour de la guerre à l'amour des arts, et dont les membres arrivaient au pouvoir, en succession irrégulière, par hérédité ou assassinat. La ville leur savait gré de les avoir débarrassés du joug étranger, car alors la cité prochaine, c'était l'étranger; et on les enterrait dans des tombeaux de marbre dont l'inscription disait comment, « après avoir chassé de féroces tyrans, les criminels Scaligers, ils avaient rendu aux astres leur âme sublime ». C'est ce qu'on lit sur le sépulcre de Marsilio, deuxième seigneur de Padoue, dans la vieille église de Saint-Étienne, à Carrare; et la tombe, où on le voit présenté à la Vierge par saint Antoine de Padoue, en présence de saint Benoît, est une des merveilles les moins connues de l'ancien art italien.

Jacopo II monta sur le trône en faisant assassiner son neveu, et tout aussitôt commença de régner en prince libéral, intelligent, ami des lettres. Il s'éprit de Pétrarque, le fit chanoine de Padoue en 1349, et créa les premiers liens qui unirent le poète à la ville. Il fut assassiné, l'année d'après, par un bâtard de sa famille. Pétrarque pleura sa mort; il consacra son souvenir, comme celui de Laure, par une note sur les marges de son Virgile, et il composa l'épitaphe qui se lit sur la tombe de son bienfaiteur, aux Eremitani. Jacopo fut remplacé à la fois par son frère « Jacopino » et par son fils François. Le premier se mit bientôt en devoir de faire assassiner le second; mais celui-ci s'en aperçut à temps; il enferma son oncle dans une prison sûre et régna seul. Ce fut la grande époque des Carrare, celle où ils faillirent renverser Venise.

François, passionné pour l'antiquité, enthousiasmé par le souvenir des Romains et rêvant de renouveler leurs exploits,

se lia d'une étroite amitié avec Pétrarque qui partageait son enthousiasme. Il comblait d'honneurs le poète, venait au devant de lui lorsqu'il arrivait de voyage, et, sans suivre toujours ses conseils, le consultait dans ses difficultés. Pétrarque vieillissant l'aima bientôt comme un fils ; il faisait de fréquents séjours à Padoue, dans la maison commune des chanoines, située près de la cathédrale, et détruite depuis. Mais le calme de cette demeure n'était pas encore le repos absolu et le jardin qui l'entourait n'était pas la campagne. Cet amoureux de l'isolement, qui avait écrit sur la vie solitaire un traité commençant à Adam avant la création d'Ève, « le plus heureux des hommes tant qu'il fut seul », ne tarda pas à subir le charme des monts Euganéens où il lui semblait trouver une autre Vaucluse. Dès 1360, il habite de temps en temps Arquà ; ses séjours se prolongent ; enfin, par décret de François de Carrare, il obtient, quoique « étranger » (sa famille était florentine), la rare faveur de posséder des immeubles sur le territoire padouan. Il en profite le 22 juin 1370.

L'éloge d'Arquà et de sa maison des champs revient dès lors dans toutes les lettres de Pétrarque ; c'est sa demeure définitive, il n'en veut plus sortir jusqu'à sa mort. « Je me suis construit dans les collines Euganées, — écrit-il à son ami Matteo Longo, archidiacre de Liège, — une maison, petite à la vérité, mais convenable et jolie ; je compte y passer en paix le reste de ma vie. » Et il disait à son frère le chartreux : « Tout bien pesé et bien considéré, je me suis décidé à renoncer à cet éclat que le vulgaire envie et à vivre d'une vie modeste et solitaire... Je me suis construit ici une petite maison convenable et fort jolie ; j'ai des oliviers et des vignes dont le produit suffit à une famille peu nombreuse et sans grands besoins comme est la mienne. Je souffre de maladies, mais j'ai l'esprit en paix ; je suis loin des troubles, des erreurs et des tentations ; je lis et écris sans cesse... Je soupire seulement en pensant à toi, mon frère unique, et je me dis : Quel dommage qu'il ne se trouve pas sur ces monts un monastère de chartreux ; le lieu y conviendrait si bien ! et là mon frère offrirait au Christ le service qu'il lui a promis et qu'il lui rend depuis plus de trente ans. »

Cette maison, qui plaisait tant à Pétrarque, existe encore.

Le village d'Arquà est double ; un rude sentier conduit à la partie haute. Une grande poterne ronde donne accès, sur la gauche, à un groupe d'édifices religieux et à l'oratoire de la Trinité. A l'extrémité du village, au delà des dernières maisons, du côté de la montagne, s'élève, entre deux jardins, la demeure de Pétrarque. Elle comprend un rez-de-chaussée et un étage ; le poète habitait cette dernière partie ; un escalier extérieur et un porche à arcades rondes formant loggia y donnent accès. L'étage est divisé en neuf pièces bien aérées, percées de nombreuses fenêtres, dont plusieurs s'ouvrent en balcons : et de là on aperçoit, d'un côté la solitude des monts, de l'autre la longue vallée ouverte vers Monselice et que termine à l'horizon la ligne bleue de la plaine semblable à la mer. D'autres fenêtres sont tournées vers Venise et la vue s'étend jusqu'aux lagunes par un temps clair.

Toutes les pièces ont des plafonds de bois et un carrelage de briques, les croisées sont garnies de vitrages encadrés de plomb. Le haut des murs est orné de peintures représentant des scènes décrites par le poète ; on y voit des Pétrarques encapuchonnés rencontrer des Laures en robes fleuries ; Vénus est représentée sur l'une des grandes cheminées, Cléopâtre sur l'autre. Pour honorer le souvenir du poète, on a réalisé à la fresque ses plus audacieuses métaphores, mais le résultat est moins délicieux en peinture qu'en poésie. La plus curieuse relique conservée dans la maison est placée sous verre, au-dessus d'une porte, dans un encadrement de pierre sculptée : c'est la fidèle chatte de Pétrarque momifiée. Une inscription en vers latins rappelle les sentiments qui unirent le poète à cette compagne de ses vieux jours. C'est la chatte qui parle, et elle dit :

« Le poète florentin brûla d'un double amour : sa flamme la plus vive fut pour moi ; l'autre, pour Laure. Ne riez pas. Si Laure put le charmer par sa beauté divine, je méritai, moi, cet incomparable amant par ma fidélité ; si elle excita son génie et inspira ses vers, c'est grâce à moi que les rats n'ont pas dévoré ses écrits. Vivante, je chassais les souris de cette demeure sacrée et je protégeais les œuvres de mon maître ; et maintenant, toute morte que je suis, je terrifie encore ces ennemis par ma présence, et l'on voit survivre ainsi dans ce corps inanimé mon antique fidélité. »

IV

Retiré dans cette solitude et entouré de ses précieux livres, Pétrarque décrit ainsi son état d'âme : « Je suis aujourd'hui, grâce à Dieu, d'esprit passablement calme et tranquille... J'ai longtemps joui d'une bonne santé ; mais depuis deux ans elle s'altère et plusieurs fois on m'a cru mort... J'aurais pu m'élever plus haut dans la vie, mais je ne l'ai pas voulu ; toute grandeur m'est suspecte. Je suis donc resté dans la modestie de mon rang : c'est mieux ainsi et je m'en trouve bien ; en un mot, je n'ai rien de plus qu'autrefois, si ce n'est un plus grand nombre d'années et quelques livres de plus... Je vis aux champs presque sans interruption, amoureux comme toujours de solitude et de repos. Je lis, j'écris, je pense : voilà ma vie et mon plaisir ; je n'ai pas changé à cet égard depuis mon adolescence. Je m'émerveille seulement que tant d'études si longtemps poursuivies m'aient si peu appris. Je n'ai, d'ailleurs, d'envie pour personne ; je ne déteste personne. »

Les ans, toutefois, avaient fait leur œuvre : au moral et au physique, Pétrarque ne ressemblait plus guère à l'amoureux des beaux jours de Vaucluse. Les infirmités étaient venues ; il s'y résignait par des considérations pieuses, et il s'en consolait parce qu'il y trouvait occasion de railler la science des médecins. Sur ce sujet, il était intarissable ; quelques médecins pourtant étaient de ses amis, mais peu s'en fallait qu'il n'en eût honte. Il arriva plusieurs fois qu'ils le condamnèrent, et ils annoncèrent un soir qu'il ne passerait pas la nuit ; ils trouvèrent au matin le moribond dans sa bibliothèque, écrivant à sa table ; l'exubérante joie qu'eut Pétrarque à voir leur surprise dut contribuer à le guérir. Mais son corps s'était alourdi ; ses cheveux, qui avaient blanchi de bonne heure, étaient devenus rares ; à force de lire, sa vue s'était émoussée et il avait dû, à sa grande mortification, recourir aux lunettes.

Une fresque de grandeur nature, peinte par ordre de son ami François de Carrare dans le palais seigneurial de Padoue,

le montre à cette période de sa vie. Plus de cheveux flottants et bouclés, plus d'élégance dans la tournure et les vêtements; toute la richesse et tous les ornements sont pour ses livres. Il est représenté assis dans son cabinet de travail, vêtu d'une robe rouge, couverte d'une tunique verte sans manches; la tête est ronde, les membres forts, le personnage corpulent. Il est rasé, encapuchonné, emmitouflé, confortable; la bouche est grande et les lèvres minces; il a l'air d'un de ces fins et malins curés de campagne d'autrefois, le curé qui savait tout et qui faisait la loi au village. Devant lui, un livre ouvert; à gauche, un pupitre tournant chargé de livres. Par devant, sa « célèbre chatte », disent les descriptions; mais, en regardant bien, — car la fresque est à contre-jour, — on s'aperçoit que c'est un chien. Pétrarque aurait-il eu trois amours?

Cette fresque, contemporaine de Pétrarque et peinte par ordre de son ami, a, dans l'iconographie du poète, une importance capitale. Vers la Renaissance, elle s'effritait et elle fut refaite en partie; le haut n'a rien de médiéval; on y voit des motifs d'architecture, en style de Palladio, qui encadrent une vaste baie ouvrant sur des montagnes, les monts Euganéens sans doute : c'est bien la sorte d'idée gentille qui pouvait venir à l'esprit d'un faiseur de retouches. L'idée de François de Carrare avait été différente : il avait voulu que Pétrarque fût représenté dans ce *studiolo* où il l'avait vu si souvent entouré de livres, « *nostro inter libellos* ». Une découverte récente permet de reconstituer par la pensée l'ancienne fresque et en augmente encore l'intérêt. Un manuscrit conservé à Vienne contient une miniature qui représente exactement le même sujet. La photographie donnée à la bibliothèque de Padoue par le savant professeur Andrea Gloria permet de comparer les deux peintures. Seul, le haut diffère; dans le bas, la ressemblance est complète : Pétrarque, assis à la même table, lit le même livre; il est entouré des mêmes meubles, du même pupitre tournant; il a sous la main les mêmes ustensiles; en avant de son bureau, le même coffre à livres, et, à terre, avec plusieurs livres, la même célèbre chatte qui là aussi est un chien. Cette identité dans la partie basse montre ce que devait représenter le haut de la fresque avant les repeints. On y voyait une profonde armoire à livres aux pan-

neaux gothiques couverts de sculptures ; les portes en étaient ouvertes et des volumes richement reliés, couchés les uns sur les autres, garnissaient les rayons ; la grande baie décorative, dépourvue de vitrage, laissant voir les monts Euganéens, était remplacée de façon beaucoup plus pratique, sur la gauche du frileux vieillard, par une petite fenêtre aux vitrages garnis de plomb. Au lieu des motifs d'architecture dessinés au-dessus de Pétrarque, en style Renaissance, s'élevait le dossier gothique de son siège, tout sculpté et montant jusqu'au plafond. Non seulement la miniature de Vienne permet de reconstituer l'ancienne fresque de Padoue ; mais elle montre l'importance qu'avait cette peinture : c'était le portrait authentique et classique, celui qu'on se plaisait à reproduire. D'autres miniatures, du reste, furent exécutées plus ou moins fidèlement d'après ce même type et corroborent le témoignage du dessin conservé à Vienne. C'est ainsi qu'on retrouve la même disposition générale dans un manuscrit de Florence : Pétrarque est à sa table, assis sur un siège à dossier élevé ; à sa gauche, un pupitre tournant[1]. Mais il n'y a là que des réminiscences de Padoue ; il semble que l'artiste avait simplement vu la fresque et qu'il peignait de souvenir. A Vienne, la précision des détails est telle que l'œuvre dut être exécutée d'après l'original.

Tous ces beaux livres rouges et bleus, aux fermoirs d'argent, que nous voyons représentés dans les miniatures, à terre ou sur des rayons, autour de Pétrarque, étaient, presque sans exception, des livres latins. Il avait reçu de Constantinople un Homère grec, mais c'était pour lui un oracle « muet » : il s'occupait, de concert avec Boccace, de le faire traduire en latin par un aventurier de bas étage, Léonce Pilate, qui avait à leurs yeux l'inestimable mérite de savoir le grec. Quant aux œuvres en langue vulgaire, italienne ou française, Pétrarque ne pouvait croire à leur durée. Il déplorait le temps perdu à en écrire ; il était obligé de faire un effort pour les louer. Le

1. Ms. 184 Palat, à la Nationale de Florence. Un autre ms. de Florence, le Strozzi, 174, à la Laurentienne, contient encore un portrait de Pétrarque travaillant dans son *studiolo ;* mais la disposition est différente et la fresque de Padoue n'a rien à y voir. On a là, cette fois, la célèbre chatte : elle est cachée sous le siège du poète et guette un des non moins célèbres rats.

Roman de la Rose est pour lui l'ouvrage « le plus important qui soit en une langue étrangère » ; mais en le jugeant ainsi il ajoute maintes réserves, car, après tout, c'est de la poésie en langue « vulgaire ». Il accorde volontiers à Dante « la palme de l'éloquence », mais seulement de l'éloquence « en langue vulgaire » ; il ne posséda jamais ses œuvres. Il ne connut le *Décaméron* de son grand ami Boccace que l'année d'avant sa mort ; il se contenta de le parcourir, parce qu'il avait alors toute sorte de préoccupations, que le livre était « fort gros », *magnus valde*, et qu'il était écrit dans l'idiome commun. Il ne s'en cache pas et écrit tout cela à Boccace lui-même. Il ne pense pas différemment lorsqu'il s'agit de ses propres écrits : « Adonné jadis au même style, j'exerçais, dit-il, mon esprit dans la langue vulgaire. Je ne connaissais rien de plus élégant et je n'avais pas encore appris à aspirer plus haut ». Dans ses dernières années il ne songeait pas sans un peu de honte aux babioles en langue vulgaire « *nugellas meas vulgares* », sorties autrefois de ses mains. « Je regarde maintenant à contre-cœur », écrivait-il à Pandolfo Malatesta, seigneur de Rimini, qui lui avait demandé son *Canzoniere*, « ces inepties de ma jeunesse : je voudrais pouvoir les ignorer et que tout le monde fît de même. » Mais à quoi bon les refuser à qui les lui demandait ? « Elles sont aux mains de tous, — observait-il, non sans un peu de dépit, — et on les lit même plus volontiers que les écrits autrement solides composés par moi dans un âge plus mûr. » Laure continuait d'être aimée et elle l'est encore ; les savants traités latins n'intéressaient que les graves clercs parlant latin.

De plus en plus, Pétrarque, à mesure qu'il vieillissait, s'était consacré aux œuvres et aux pensées sérieuses ; il s'était assigné un impossible devoir : c'était sa destinée de vivre dans l'enchantement de rêves irréalisables. Après Laure, et pour toute sa vie, le sujet de son rêve fut Rome capitale du monde : « J'ai négligé la poésie au cours des ans, lit-on dans sa Lettre à la postérité... Entre maints sujets je me suis appliqué particulièrement à la connaissance de l'antiquité... Je me suis efforcé de vivre par l'imagination en d'autres temps ». Ce n'était pas assez dire : il voulait que le passé redevînt le présent ; il espérait rétablir l'honneur de la langue latine et

voulait rendre à Rome sa prééminence. Il avait dans la destinée de Rome une foi absolue; tout ce qui pouvait contribuer à la réalisation de ce rêve lui semblait facile et saint; tout homme, quel qu'il fût, pape, empereur ou tribun, capable d'y servir, prenait à ses yeux un caractère sacré. Ces hommes n'étaient que des moyens; si indignes qu'ils fussent, la noblesse du but les ennoblissait aux yeux de Pétrarque. Il écrivait à Charles IV et à Rienzi comme si le génie des Césars avait pu revivre en ces médiocres chefs; il apostrophait le peuple de Rome comme si, à sa parole, les héros d'autrefois allaient reparaître dans les rues désertes et partir de nouveau pour la conquête du monde. Ce retour de gloire était certain pour lui; Rome dominerait encore une fois l'univers et sa langue redeviendrait l'idiome commun de tous les hommes pensants. Pétrarque en était sûr, mais il voulait hâter ce moment et voir la merveille de ses yeux. Quelle folie d'employer les idiomes populaires, destinés à une fin prochaine!

Toute grandeur, toute noblesse, toute mâle vertu, pour lui, venait de Rome. Les Grecs, d'après lui, si grands qu'ils fussent, étaient inférieurs aux Romains; ces derniers avaient eu la toute-science comme la toute-puissance. Ceux-là seuls pouvaient les juger incomplets qui ne connaissaient pas le sens caché de leurs œuvres. Et avec une patience infinie, torturant les textes, interprétant les moindres riens, *moralisant* les auteurs anciens et donnant un exemple qui ne fut que trop suivi, Pétrarque s'efforçait d'éclairer les ténèbres de l'apocalypse virgilienne. « Il n'y a presque pas un vers dans Virgile, écrivait-il, qui n'ait un sens caché. » Il annotait et interprétait sans relâche, avec ce soin méticuleux et consciencieux qu'il apportait en chaque chose: « La forêt du premier chant de l'*Énéide* représente notre vie, pleine d'ombres et d'erreurs, coupée de sentiers confus au cours incertain, peuplée de bêtes féroces, c'est-à-dire de difficultés... Vénus rencontrée au milieu de la forêt, c'est la Volupté, plus dominatrice vers le milieu de la vie. Elle a l'air et l'apparence d'une vierge, pour mieux tromper les hommes; si elle se montrait telle qu'elle est, nul ne pourrait s'empêcher de fuir à sa vue: car, si rien n'est plus doux, rien n'est plus bas que la volupté.

Elle est vêtue en chasseresse parce qu'elle donne la chasse aux pauvres âmes... » Ce grand précurseur de la Renaissance rêvait d'un renouveau bien différent de celui des Médicis et de Titien. Pour Pétrarque, tout était dans les écrivains latins d'autrefois; il découvrait même en eux, comme on voit, la sagesse et la morale chrétiennes.

La société des anciens faisait ses délices. Couché de très bonne heure, levé dès le milieu de la nuit suivant une coutume qu'il conserva toute sa vie, il allumait la petite lampe suspendue à la tige de fer coudée qui surmontait son lutrin ou pupitre tournant et qu'on voit dans un de ses portraits. Jusqu'au jour, la plume ou le grattoir en main, il annotait ses auteurs favoris, il en copiait de sa belle écriture régulière de longs passages ou même des œuvres entières. La Bibliothèque nationale possède son Tite-Live, son Pline, son Homère et d'autres encore, tout surchargés de notes, parfois de confidences, parfois de conseils qu'il s'adressait à lui-même: « Fais attention, François, voilà qui te regarde ». Son commerce avec les Latins était incessant et revêtait toutes les formes: si c'était pour lui un grand plaisir d'écrire à son cher Boccace, c'en était un bien plus grand encore d'écrire à ses maîtres des temps héroïques, à Cicéron, Tite-Live ou Sénèque, et il leur adressait de longues épîtres où il expliquait la tendresse de ses sentiments pour eux. Il donnait à ses amis les noms de Socrate et de Lelius; ses amis l'appelaient Cicéron et appelaient sa fille Tullia. Parfois des souvenirs touchants revenaient à sa mémoire: tandis qu'il annotait son Pline, il arrivait au passage où il est question des sources de la Sorgue, et il dessinait en marge de sa main (c'est l'opinion de M. de Nolhac, la meilleure autorité en ces matières), le paysage qui lui était familier, le rocher avec sa chapelle, les eaux qui s'échappent et fuient parmi les roseaux, pendant que, sur les bords, un grand oiseau prend des poissons. Il inscrivait au dessous: Ceci représente ma délicieuse solitude de par delà les Alpes, « *Transalpina solitudo mea jucundissima.* » L'Hélicon italien ne lui avait pas fait oublier l'Hélicon de France.

Mais il ne comptait pas sur les vers que lui avait inspirés la passion pour vivre dans la mémoire des hommes; ces « riens juvéniles » seraient bientôt oubliés; son heure viendrait pour-

tant, quand Rome commanderait de nouveau au monde et que la langue latine aurait effacé les autres. Alors on s'apercevrait que les temps modernes avaient produit un vrai poète : l'auteur de l'*Africa*.

Comme l'apparition de Laure, la vision d'où était sortie cette épopée s'était révélée à Pétrarque un jour de Vendredi Saint. Il errait à l'aube dans sa solitude de Vaucluse, quand soudain il lui vint à l'esprit qu'il devrait attacher sa fortune littéraire à la fortune de Rome, et montrer, s'il pouvait, que les maîtres d'autrefois avaient un descendant. Il chanterait le héros qui avait, à une heure de crise, fixé les destinées de la ville, Scipion l'Africain : « Muse, redis-moi l'éclatant mérite du guerrier redoutable à qui la noble Afrique, écrasée par les armes italiennes, a donné la première un renom éternel. » Il commença le poème sur les bords de la Sorgue, le continua toute sa vie et ne le finit jamais. Il mourut sans l'avoir publié, tant il attachait d'importance à cette œuvre et se trouvait loin de son idéal ; il espérait toujours rendre son épopée digne des modèles antiques à force de temps et de soins, et il était d'autant plus tenu de réussir que, dans une page véhémente, écrite à un moment de juvénile enthousiasme, il avait montré Homère annonçant dans un songe qu'un poète florentin du nom de François, établi dans la « vallée enclose » (Vaucluse), parmi les lauriers, chanterait l'Africain et rappellerait un jour les Muses sur l'Hélicon.

Le poème, en tout cas, fut célèbre, avant même d'être à moitié fait et avant que personne en eût vu une ligne. Nul ne doutait que ce ne fût en effet la merveille des temps modernes : c'est sur le renom de ce chef-d'œuvre inconnu que Rome et Paris offrirent toutes deux le laurier à Pétrarque ; les messagers des deux villes arrivèrent le même jour. Il va sans dire que Pétrarque n'hésita pas : il choisit Rome et, se transportant dans la ville éternelle, plus ruineuse que jamais, dont le centre seul était maintenant habité, il reçut la couronne au Capitole. le 8 avril 1341. Sur ses vieux jours, à Arquà, ses amis le pressaient de leur montrer son œuvre, mais il refusait et quand on insistait il avait peine à déguiser son embarras : il tremblait toujours que le poème ne fût indigne de la majesté romaine. Lorsque l'*Afrique* fut enfin publiée, on trouva que

Pétrarque avait consacré un talent merveilleux à une impossible tâche, et l'on s'obstina à préférer ses fragiles chants d'amour aux « écrits autrement solides composés par lui dans un âge plus mûr ». Les fleurs s'épanouissent, éternellement fraîches, sur le sommet des ruines écroulées.

V

Le souci des grandes choses n'avait jamais empêché Pétrarque de faire attention aux petites : que de riens charmants et passagers, plus légers que l'ombre des feuilles, ont été fixés par lui dans ses vers amoureux et causent encore, après cinq cents ans, les émotions qu'il éprouva lui-même ! Il était devenu de plus en plus méticuleux, soigneux et rangé. Il avait renoncé aux grandeurs, mais c'était en faveur de la paix et de la vie réglée ; il lui fallait une maison nette, des manuscrits sans taches, des reliures parfaites, pas de dérangements, pas de bruits : s'il aima tant sa chatte, nous devons croire qu'elle fut muette. Il y avait place dans son grand cœur pour bien des manies. Les copistes à ses gages qui transcrivaient distraitement les paroles sacro-saintes des poètes romains lui donnaient la fièvre, et il dénonce leur méchanceté du même ton que les abus de la cour papale établie loin de Rome « dans la Babylone de l'Occident ». Les serviteurs qui, peut-être, en époussetant ses livres, les changeaient de place, étaient pour lui une autre cause de cuisants chagrins : « Je fuis la horde des domestiques comme on fuirait des ennemis ; je n'en aurais pas un seul si mon âge et mon état de santé me le permettaient. » Un autre mal, pour lui non moins redoutable, consistait dans les visiteurs : on venait le voir comme une curiosité, simplement pour l'avoir vu et pouvoir s'en vanter ensuite ; cette race de curieux existait déjà au XIV[e] siècle. « Aucune retraite, disait le pauvre poète, aucune solitude n'a pu me mettre à l'abri des visiteurs ; ils sont la plaie, l'honorable tourment de ma vie. »

Pour ses amis, toutefois, Pétrarque était resté le même : sa maison, son cœur, sa bourse leur étaient ouverts et ce n'était

pas pour lui façon de parler. Dès qu'il s'agissait d'eux, rien ne le rebutait; même malade, il trouvait pour eux du temps et de la force; il entreprenait des voyages pour les recommander au pape. « Si tu viens, écrivait-il à l'un d'eux, tu ne verras pas seulement ta bienvenue dans nos yeux à tous; les murailles même de la maison te feront fête. » Parmi ceux dont la visite lui causait le plus de joie était ce grand admirateur des anciens, qui voulait imiter non pas leurs poèmes, mais leurs exploits, François de Carrare, seigneur de Padoue. Il venait souvent voir Pétrarque à Arquà, et ils avaient ensemble d'interminables conversations. Rome, bien entendu, y tenait la première place. Le prince était occupé, à ce moment, de faire peindre son palais et il avait décidé de représenter les plus illustres Romains dans sa grande salle. Tous les sujets furent discutés entre lui et Pétrarque, et celui-ci écrivit même un livre exprès, qui était comme l'explication des peintures et que nous avons encore : son *De Viris* abrégé (*Epitome*). C'est dans cette galerie que, par une attention touchante, le Carrare réserva un panneau pour faire peindre Pétrarque lui-même parmi les héros antiques. A la Renaissance, les Romains ont plus souffert que le poète : les peintures ont été entièrement refaites, mais sur les mêmes sujets. Elles disparaissent aujourd'hui derrière les armoires à livres transportées du couvent de Sainte-Justine dans ce qu'on appelle maintenant la « Salle des Géants ».

Après Rome, Padoue. Les deux amis causaient volontiers du gouvernement de la ville et le Carrare attachait tant de prix aux conseils du poète qu'il les lui faisait mettre par écrit. Nous voyons ainsi que Pétrarque, méticuleux en cela comme en toutes choses, ennemi du désordre et du bruit, ne considérait pas comme indigne de lui, chantre de Scipion, de signaler au Prince les quantités inconvenantes de porcs dont les rues étaient encombrées : « Ils grognent, ils grattent la terre, répugnant spectacle, triste son!... Quand je t'en ai parlé, tu m'as dit : Il y a un vieux statut qui le défend... Mais ne sais-tu pas qu'à l'exemple des hommes les choses humaines vieillissent? On voit vieillir les lois romaines elles-mêmes! » Il faut donc rééditer le statut; qu'on envoie tous ces porcs à la campagne; et que ceux qui n'ont pas de campagne les

enferment dans leurs maisons. Songe qu'il s'agit de Padoue, ville plus ancienne que Rome, et que Virgile même a chantée !

Un autre sujet de préoccupation était le vaste marécage qui s'étendait au pied des monts Euganéens. La plaine faisait partie de cet immense delta du nord-est baigné et noyé par la Piave, la Brenta, le Bacchiglione, l'Adige, le Pô et leurs innombrables affluents. Drainée, elle eût donné les plus riches moissons ; marécageuse elle était inhabitable et la population mourait des fièvres. Seuls, les monts Euganéens formaient par leur altitude un îlot salubre au milieu des eaux croupissantes. Creuse des canaux, disait Pétrarque au Carrare, conduis toutes ces eaux à la mer : tu feras œuvre méritoire : elle suffirait à la gloire de ton nom ; rends ces champs à Minerve, Bacchus et Cérès ; « ne juge pas indigne de toi un genre d'entreprises que Jules César jugeait digne de lui. » Ne sais-tu pas qu'il voulait dessécher les marais Pontins et couper l'isthme de Corinthe ? « Tu hausseras les épaules, mais, pour te prouver que ce ne sont pas de vains mots, j'offre de contribuer de ma bourse à cette dépense, tout étranger que je suis. » Vains conseils ! Le Carrare, comme César, eut d'autres occupations, et le drainage du delta, comme le percement de l'isthme, ne devait être accompli que de nos jours. Il a justifié les prédictions de Pétrarque ; les oliviers, la vigne et le blé prospèrent dans le pays, rendu enfin à Minerve, Bacchus et Cérès.

Le Carrare avait, en effet, bien d'autres soucis : ce qu'il voulait imiter de César, c'était ses triomphes militaires ; il rêvait de mériter lui-même une place dans sa propre galerie, parmi les héros de Rome la Grande. Aux confins de ses États, comme Carthage en face de Rome, s'élevait l'orgueilleuse Venise, riche en vaisseaux, perfide et superbe comme l'ancienne cité punique. Le vœu de sa vie entière avait été pour François de Carrare d'abattre cette puissante rivale. Une guerre coupée de trêves commença entre eux à la fin de 1371. Ce fut d'abord, comme d'habitude, de simples combats de condottieres, beaucoup de bruit et peu d'effets ; mais bientôt on vit qu'il ne s'agissait pas d'une querelle ordinaire, et le pays connut les horreurs de la vraie guerre. Il y eut des alternatives diverses ; à la fin de 1372, Rainier de' Volschi avait conduit

les troupes de Venise jusqu'à Abano, entre Padoue et Arquà; le séjour des monts cessait d'être sûr, et le pauvre Pétrarque, le cœur gros de quitter sa retraite, dut songer à rentrer dans la ville qui n'était pas encore investie.

Gaspard de Vérone, un de ses amis, l'en détournait : Ne craignez rien, lui disait-il, inscrivez votre nom sur votre seuil et votre demeure sera sacrée. Hélas ! répondait Pétrarque, « c'est là un conseil plus amical que conforme aux circonstances. Mars ne fait guère attention au nom des gens de lettres ». Dès la fin d'octobre son retour était décidé. « Bientôt je serai en ville », écrivait-il à Dondi, le 30. Il lui fallut quinze jours de préparatifs et il les consacra à emballer ses livres qu'il ne pouvait se résigner à abandonner. Il fit le voyage avec eux, le 15 novembre; sa fille et son gendre[1], demeurés en arrière, étaient chargés de régler les derniers détails et de fermer la maison. A peine arrivé, il écrivait à Gaspard de Vérone pour lui dire comment il n'avait pu suivre son conseil et avait laissé « sa maison et le reste à la grâce du Christ. Si le tout est destiné au feu, que la volonté de Dieu soit faite ! » Peu de jours après, sa famille, « passant à travers les tonnerres de Mars », l'avait rejoint; et il pouvait rallumer son foyer dans la compagnie des siens et entouré de ses livres. Triste hiver; la guerre continuait; les communications avec le dehors restaient libres, mais l'inquiétude était grande : entre les deux rivales la fortune demeurait hésitante.

Pétrarque avait perdu l'habitude de la vie urbaine : il regrettait les champs et son jardin ; il ne pouvait plus errer en paix dans la solitude à la vue du soleil levant. Son jardin surtout lui manquait : chaque arbuste lui en était cher; les plantes, comme les animaux, avaient place dans ses sympathies; on le savait et on lui envoyait des graines et des arbres rares. Il les cultivait avec un soin extrême, tenant une sorte de journal de leurs progrès, récemment publié par M. de Nolhac. Il se guidait, comme toujours, sur les conseils des anciens,

1. Pétrarque avait eu deux enfants naturels : un fils, Jean, qui lui donna peu de satisfaction (il « craignait un livre autant qu'un serpent ») et qui mourut de la peste en 1361, et une fille, Françoise, qui fut sa consolation. Elle épousa le Milanais Francescuolo da Brossano et tous deux vécurent avec Pétrarque jusqu'à sa mort.

mais se risquait parfois à expérimenter avec une audace inattendue : « *placet experiri* ». A cette époque tardive de sa vie, le laurier qu'il avait tant aimé et tant chanté était encore son arbre favori. « Qui pourrait croire, — avait dit saint Augustin à Pétrarque, dans le dialogue composé par le poète, bien des années plus tôt, sous le titre de *Mon Secret*, — que tu as poussé la folie au point de t'éprendre du nom de Laure autant que de sa beauté et de rechercher avec une incroyable ardeur tout ce qui en rappelait le son? C'est ce qui t'a fait tant désirer, soit le laurier des Césars, soit le laurier poétique, parce que tu y retrouvais encore ce nom ; et c'est aussi pour cela que dans presque tous tes poèmes le laurier figure... Tu ne pouvais espérer le laurier impérial ; tu t'es donc acharné à la conquête du laurier poétique avec la même passion que s'il s'était agi de conquérir ta maîtresse elle-même. »

Il resta toute sa vie fidèle à son culte pour l'arbre sacré et ses amis ne l'ignoraient pas. On voit un de ses fidèles, Lombardo della Seta, lui envoyer une fois deux lauriers adultes avec de grandes racines et une grosse motte de terre ; ils sont plantés avec soin dans le jardin d'Arquà, mais ils meurent. Le même della Seta pousse une autre fois jusqu'à l'héroïsme l'envie de flatter le goût de Pétrarque pour les arbres. Le poète venait de recevoir, à Padoue, cinq très beaux arbustes ; on était en décembre, le froid et le vent étaient intenses, le sol était couvert de neige ; personne n'osait sortir par la tempête. Della Seta partit néanmoins avec les plants et les mit en bateau ; il lui fallut trois jours pour gagner Arquà. La plantation eut lieu, mais le temps était contraire et la lune nouvelle. Della Seta et les paysans comptent sur la réussite, mais Pétrarque, tout en inscrivant leur opinion dans son journal, hésite : « Je ne sais, moi, s'il faut espérer ».

Loin des plantes, Pétrarque avait du moins près de lui ses livres ; ils furent sa grande ressource pendant cette année terrible ; encore trouvait-il à leur société un charme moins profond que lorsqu'il était avec eux dans sa montagne. Malgré ses efforts pour vivre par la pensée au milieu des anciens, il ne pouvait s'empêcher de suivre les nouvelles de la guerre et d'en être troublé en son cœur. Il écrivait à Boccace, dont le *Décaméron* venait de tomber entre ses mains pour la première

fois, qu'il avait moins que d'ordinaire l'esprit tourné vers l'étude à cause de ce terrible état de guerre, « et quoique je m'en écarte en mon âme le plus possible, je ne peux cependant m'empêcher d'être bouleversé à l'idée que la république chancelle ». Ce fut toutefois le *Décaméron* qui lui fournit sa plus douce occupation à ce moment de sa vie. Laissant de côté tous les récits trop libres, où l'on reconnaît la « jeunesse de l'auteur » et la « légèreté de son public », il s'éprit de la touchante histoire de Griselidis et voulut la sauver du naufrage auquel lui paraissait destiné tout écrit en langue vulgaire. Il la traduisit en latin, insigne honneur qu'il n'avait jamais rendu à personne. Son admiration était si vive qu'il ne pouvait parler d'autre chose. Il donnait l'histoire à lire à tous venants. Parfois ses visiteurs, lisant le conte à haute voix en sa présence, étaient interrompus par leurs larmes et essayaient vainement de continuer ; le poète triomphait, confirmé dans son admiration.

La renommée de Griselidis se répandit ainsi, même dans ce temps de guerre; on venait voir Pétrarque pour l'entendre parler de ce récit et pour s'attendrir avec lui. Il reçut à ce moment, entre autres visites, celle d'un étranger destiné lui aussi à une immense réputation; c'était un envoyé du roi d'Angleterre, Geoffrey Chaucer, chargé, tout poète qu'il était, d'une négociation commerciale avec Gênes et Florence et qui ne voulut pas rentrer dans sa patrie sans avoir vu le lauréat italien. A lui aussi Pétrarque fit lire l'histoire de Griselidis, et lorsque, bien des années après, Chaucer — qui n'était connu alors que par ses chansons amoureuses et sa traduction du *Roman de la Rose* — conçut l'idée de ses *Contes de Cantorbery*, il fit réciter par le modeste clerc d'Oxford l'histoire de Griselidis « qu'il avait apprise à Padoue de maître François Pétrarque ».

La guerre continuait. Pétrarque avait espéré d'abord rentrer dans sa solitude à Pâques et y assister au retour du printemps, le dernier presque qu'il devait voir ; mais les adversaires s'acharnaient ; le pape essayait en vain de s'interposer ; la lutte grandissait ; le roi de Hongrie venait d'entrer en campagne contre Venise, et l'issue cependant continuait d'être incertaine. Pétrarque, regrettant la paix des monts, était moins pénétré que le Carrare de la nécessité d'imiter les exploits des anciens

Romains. Il rappelait même irrévérencieusement, dans une lettre à Gaspard de Vérone, l'histoire du fou de Florence qui, voyant les troupes sortir de la ville, demanda pourquoi tant d'agitation. « Ne sais-tu pas, lui répondit-on, que la guerre vient d'être déclarée aux Pisans? — Mais, dit le fou, cette guerre ne se terminera-t-elle pas par la paix? — Comment peux-tu parler de paix, ô fol, puisque maintenant la guerre commence? — N'importe, dit le fou, il faudra bien que la paix revienne un jour? — Soit, aucune guerre n'est éternelle, il y aura la paix quelque jour, mais maintenant il y a la guerre. — Puisqu'on doit forcément en venir là, dit le fou, pourquoi ne ferait-on pas la paix tout de suite, avant de commencer la guerre? » Je pense un peu comme ce fou, ajoutait mélancoliquement Pétrarque.

La paix vint enfin ; les conditions en furent terribles pour le Carrare. Le roi de Hongrie avait été battu, le peuple de Padoue murmurait, des émeutes étaient à craindre, Venise triomphait : il fallut se rendre à merci. François de Carrare dut consentir à abattre les forteresses construites par lui sur la lagune en face de Venise, à payer les frais de la guerre, à venir en personne ou envoyer son fils demander publiquement le pardon du Sénat vénitien. Pendant dix ans, le jour de l'Ascension, il ferait déposer une somme d'or sur l'autel de saint Marc, comme signe de son repentir. Marsilio son frère, qui avait conspiré au profit de Venise, serait pardonné. La plus dure des conditions était le voyage de Venise.

Dans cette cruelle nécessité, le seigneur de Padoue fit appel au lauréat et lui demanda d'accompagner son fils devant le Sénat ennemi : c'était, pensait-il, la seule manière d'atténuer l'humiliation et de relever le prestige de Padoue, nulle autre ville au monde ne pouvant se glorifier d'avoir un tel répondant. Pétrarque, qui avait blâmé la guerre et n'aspirait qu'au repos, qui était malade et menacé de ces attaques lui donnant l'apparence de la mort, n'hésita pas un instant. En toute chose il était sincère ; il se disait dévoué aux Carrare et ce n'était pas un vain mot : au lieu de retourner à Arquà, il se mit en route avec le fils de son ami, François le Nouvel, pour accomplir le triste pèlerinage.

Tous deux se présentèrent devant le Sénat le 2 octobre 1373.

Les historiens de Venise prétendent que la majesté de cette assemblée impressionna si vivement le poète qu'il demeura muet et que l'on dut remettre au lendemain le prononcé de sa harangue. Les historiens de Padoue le nient : c'est le dernier vestige de la guerre des Carrare et de Venise.

VI

Pétrarque put enfin regagner ses monts, cette fois pour n'en plus sortir. Dès ce même automne, il revint à Arquà, ramenant sa famille et ses livres; il trouva sa maison intacte. Il lui restait moins d'un an à vivre ; ce fut pour lui une année calme et douce; encore une fois il vit les neiges d'hiver et les roses de printemps, puis vint son dernier été. François de Carrare lui faisait de fréquentes visites. Il trouvait le poète écrivant sans relâche et annotant les vieux auteurs de sa plume patiente. Pétrarque venait d'achever l'*Iliade* traduite par Léonce Pilate et commençait l'*Odyssée*. Il retouchait, une dernière fois[1], son *Triomphe de la Divinité* tout rempli du souvenir de Laure; il revoyait son amie plus belle qu'aux jours de sa jeunesse, goûtant les joies du Paradis, et aspirait à la rejoindre : « Alors on me montrera au doigt et on dira : Voilà celui qui pleura sans cesse, mais qui fut plus heureux dans sa plainte que tous les autres dans leur joie ». Il s'occupait de recopier pour Boccace (car un premier envoi s'était perdu) sa traduction de Griselidis avec une lettre l'accompagnant, ainsi qu'une autre lettre fort longue dans laquelle il avait expliqué à son ami que jamais il ne jugerait le moment venu de ne rien faire : « Non content des grands travaux que j'ai déjà commencés... je me donne chaque jour des tâches nouvelles sans lien avec les précédentes, tant j'ai l'horreur du repos... Si, sur ces entrefaites, la fin de ma vie arrive, et elle ne saurait être loin, je souhaite que la mort me trouve lisant ou écrivant ou, s'il plaît au Christ, priant et pleurant[2]. »

1. Il date avec sa minutie habituelle l'achevé de sa revision du « Dimanche de la Quinquagésime, 12 février 1374, après-dîner ».

2. Sur l'ordre et la date de ces lettres, voir la *Nineteenth Century*, juin 1896.

Le premier de ces souhaits fut accompli. Son travail sur l'*Odyssée* n'était pas achevé, il n'en était qu'à la onzième feuille, comme on peut voir par son manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale, et les lettres à Boccace n'étaient pas encore parties quand la mort vint le prendre. Un jour d'été, à l'aube, comme on entrait dans sa bibliothèque, on le trouva le front appuyé sur un livre ouvert; il semblait dormir, mais ne respirait plus. Il était mort dans la nuit (18 juillet 1374). L'hiver qui suivit fut le plus rude qu'on eût vu de mémoire d'homme; les champs disparaissaient sous la neige amoncelée, les rivières étaient gelées, et l'on dit que tous les lauriers moururent.

Il n'avait oublié dans son testament aucun de ses grands amis. Il léguait à Lombardo della Seta « son petit gobelet rond d'argent doré » et quelques-uns de ses chevaux ; à maître Bombasio de Ferrare, « son bon luth » ; à son frère, une petite rente ; à ses domestiques, de l'argent, et au principal d'entre eux vingt ducats, « que je lui interdis de jouer » ; à « Jean de Certaldo, dit Boccace », cinquante florins d'or, afin qu'il s'achète un vêtement d'hiver « en vue de ses veilles et travaux nocturnes » ; à François de Carrare, un tableau : « Je ne possède rien qui soit digne de lui ; je me contenterai de lui laisser mon tableau ou image de la bienheureuse Vierge Marie, œuvre de l'excellent peintre Giotto... les ignorants n'en comprennent pas la beauté, mais les maîtres de l'art en sont émerveillés. » Enfin, il fondait à Padoue, pour le repos de son âme, une *chanterie* perpétuelle.

Le jour de ses funérailles, l'Université suspendit ses cours ; François de Carrare présida lui-même la cérémonie, qui eut lieu, selon le vœu du poète, à Arquà. Le gendre de Pétrarque, Francescuolo da Brossano lui éleva sur la place de l'église le tombeau de marbre rouge qu'on y voit, et les grandes villes italiennes, Florence surtout, envièrent le sort du village padouan. « Malheureuse patrie, écrivait Boccace, à qui il n'a pas été accordé de garder les cendres d'un si illustre fils... Arquà sera connue des nations les plus lointaines et son nom sera honoré dans tout l'univers de la même manière que nous vénérons en pensée les collines du Pausilippe au pied desquelles ont été ensevelis les os de Virgile... Le nau-

tonier. revenant, chargé de richesses, des rivages les plus reculés de l'océan et sillonnant la mer Adriatique, dira, voyant de loin la cime vénérable des monts Euganéens : Nous voici en vue des collines qui recèlent la gloire de l'univers... Pétrarque, le poète à la douce parole. » Et Boccace ajoutait : « Puisque Dieu l'a voulu ainsi, que le nom d'Arquà demeure illustre à jamais et que ses habitants conservent toujours ces précieuses reliques. »

Ils les gardent toujours, mais non pas intactes. Des siècles avaient passé ; maintes révolutions étaient survenues ; le grand mouvement de la Renaissance, dont Pétrarque avait été le plus puissant initiateur, avait encore augmenté sa gloire. Les regrets de Florence duraient toujours et elle continuait d'envier le sort d'Arquà. Par une nuit de tempête, le 27 mai 1630, frère Thomas Martinelli, assisté de sept paysans, brisa un angle du sarcophage de marbre, ouvrit le coin du cercueil, et arracha un bras du poète pour l'offrir à Florence. Grande fut l'horreur, au matin, à la vue du sacrilège : on sonna le tocsin et la chasse fut donnée aux coupables, mais le frère était déjà loin. Deux de ses complices toutefois furent pris et condamnés à ramer sur les galères de Venise, les fers aux pieds. L'arrêt qui donne tous ces détails nous est parvenu.

Le sépulcre fut refermé. Dans notre siècle, il tombait en ruine ; les pierres s'étaient disjointes et des herbes poussaient dans les interstices. Le comte Carlo Leoni, de Padoue, le fit entièrement restaurer en 1843, et il est aujourd'hui en très bon état. A cette occasion, le cercueil fut ouvert ; on trouva le squelette du poète entier, sauf le bras droit qu'avait arraché frère Thomas Martinelli. On ne sait ce que devint la relique ; on crut pendant longtemps qu'elle avait été portée en Espagne et était conservée au musée de Madrid ; mais on a fait des recherches de nos jours, et on n'a pu en trouver trace.

Quant aux Carrare, protecteurs de Pétrarque, ils étaient destinés à une fin tragique. François ne voulait pas mourir sans vengeance, indigne des modèles romains. Peu de temps après la mort de son ami, il recommença la guerre ; toute l'Italie du nord y prit part, d'une mer à l'autre ; Milan s'allia à Venise ; Gênes et les Scaliger aux Carrare. François et son brave jeune fils, François le Nouvel, tinrent sans cesse la

campagne et se couvrirent de gloire ; les vaisseaux de Gênes firent merveille : il sembla un instant que saint Marc avait cessé de protéger sa ville et que le dernier jour de la nouvelle Carthage était venu. Mais l'indomptable république persista, attendit, ne demanda ni ne fit quartier, parvint à détacher les Scaliger de l'alliance du Carrare, et bientôt la guerre changea d'aspect. Padoue se lassa plus vite que Venise, elle obligea François à abdiquer au profit de son fils, qui était réduit, en 1388, à rendre la ville aux Milanais. Le vieux seigneur de Padoue fut interné en divers châteaux par ordre des Visconti de Milan, à Crémone, Côme, Saint-Columban, enfin à Monza.

Il eut la joie d'apprendre avant sa mort que son fils était parvenu à reprendre Padoue. Devant son cercueil les inimitiés s'apaisèrent pour un temps; Jean Galeas permit que sa dépouille vêtue d'or fût ramenée en grande pompe dans sa capitale, où il fut enterré, au baptistère, dans un sarcophage de marbre rouge porté sur quatre colonnes, comme celui de Pétrarque (1393).

Peu après, la guerre se rallumait encore avec Venise : cette fois le désastre fut complet : les troupes de la république entrèrent dans Padoue en 1405 : François le Nouvel et ses deux fils furent pris, envoyés à Venise et étranglés dans leur prison. Le sarcophage de François de Carrare fut violé par les Vénitiens, sa cendre fut jetée au vent et sa tombe détruite. Des colonnes furent élevées au lion de Saint-Marc sur la place de Padoue ; son image fut gravée au front des monuments. On en voit une sur la poterne qui donne accès à l'oratoire de la Trinité, près de la maison de Pétrarque, à Arquà. Sa présence dans le village silencieux rappelle le souvenir des querelles éteintes, la courte épopée des Carrare, riche en exploits dignes des Romains, mais moins célèbre pourtant que quelques chants d'amour chantés au bord du Rhône par le poète endormi sous sa dalle de marbre au flanc des collines Euganées.

JUSSERAND

LE
TRIOMPHE DE LA ROSE

I

SON NOM

Le ruisseau frêle et pur, né des larmes d'avril,
Voudrait cacher l'éclair frissonnant de sa fuite;
Voilà qu'il s'est trahi par son chant puéril.

Sa présence mobile et glissante s'ébruite:
Vers la lyre invisible au milieu des gazons
L'argentine rumeur nous convie à sa suite...

Alors que dans le soir meurent les horizons,
La flûte, que remplit une amoureuse haleine,
Pleure au loin, et, les yeux mouillés, nous nous taisons.

Le flûteur est perdu dans l'ombre de la plaine;
Pourtant, nous devinons quel bonheur douloureux
Tombe du firmament dans son âme trop pleine...

Le voyageur en marche au fond du chemin creux
Ne voit que des talus où la chèvre s'accroche
Et qu'un désert fleuri de romarins fiévreux;

Mais tout à coup l'appel attendri de la cloche,
Comme un vol d'oiseau blanc, a vibré sous le ciel,
Promesse de repos dans la bourgade proche...

Ainsi le Nom sacré vient, présage réel,
Révéler par avance à celui qui l'écoute
L'ineffable Beauté, plus douce que le miel :

Aussitôt pressentie, elle pénètre toute
Dans le cœur amoureux ; un rafraîchissement
D'aurore et de rosée y descend goutte à goutte.

Murmure élyséen, chaste frémissement !
Syllabes qui tremblez d'amour comme des ailes,
Et que la grâce unit dans un baiser charmant !...

Sous les ombres des bois qui semblent éternelles,
Ondulent vaguement les rayons assoupis,
Bercés sur le gazon mordoré des venelles ;

Un cantique d'odeurs monte de ce tapis,
Taciturne harmonie éparse en la nuit verte
Où s'éteignent les fleurs de pourpre et de lapis...

L'église, dont la porte un instant s'est ouverte,
— Vide, noirceur, silence, — apparaît aux passants
La tombe de son Dieu, glaciale et déserte ;

Mais l'âme séculaire et sainte de l'encens,
Sous le porche en ruine où sans cesse elle rôde,
Atteste la prière et les vœux gémissants...

Les conquérants épris d'héroïque maraude,
Lassés, n'espèrent plus que naissent des flots bleus,
Dans la flamme et dans l'or, les îles d'émeraude ;

Mais voici qu'un parfum étrange et fabuleux,
Comme un rêve annonçant la douceur des Florides,
Soudain leur est venu du sol miraculeux ;

Un vent de paradis fraîchit les airs torrides :
Tous ont vu s'agiter la palme de l'espoir
Qui déjà leur fait signe au fond des cieux arides...

Ce message odorant qui traverse le soir,
Ces fleurs d'ombre livrant en secret leur arome,
Ce rêve surhumain qu'épanche l'encensoir,

Me font penser au Nom qui, jour et nuit, embaume
Le temple intérieur où mon culte assidu
Compose de sa grâce un adoré fantôme :

Tout bas je le redis, je le crie éperdu ;
C'est mon tourment, ma joie, et mon cœur qui défaille
Dans la suavité de ce Nom s'est fondu.

La nommer, c'est la voir, hélas ! et je tressaille
Chaque fois à ce Nom sans cesse répété,
Et chaque fois Amour me redonne bataille.

Ce Nom, comme un héraut, précède sa beauté,
Louant la jeune reine, aimée et jalousée :
Ainsi, sur le chemin, au clair soleil d'été,

Les chants et les parfums annoncent l'épousée.

II

SA VOIX

L'air tremble de tendresse au son de cette voix,
De qui le souvenir frémissant m'accompagne,
M'enveloppe et m'apaise et me trouble à la fois :

Dans le vierge silence au fond de la campagne,
Dans le tumulte impur qui sort de la cité,
Je l'écoute et le mal délicieux me gagne ;

Le bienheureux émoi par elle suscité
Me fait demander grâce, et ma béatitude
M'accable, sanglotant, de son immensité.

Ni le souffle qui chante en quelque solitude,
Indistinct, ni le râle amoureux des ramiers,
Ni l'orme que la brise emplit d'inquiétude ;

Ni l'éveil des forêts quand les rayons premiers
Sèment dans les taillis des rumeurs étonnées
Et que les chênes verts agitent leurs cimiers ;

Ni le bruit vif de l'eau qui court sous les aulnaies,
Ni les violes, ni le hautbois pastoral,
Ni les cloches du soir dans la brume sonnées.

Ni le luth qui se pâme et meurt, ni le choral
Des recluses qu'étreint la nuit du monastère,
Et qui mêlent des pleurs à l'hymne vespéral.

Rien n'égale la Voix d'extase et de mystère
Dont j'ai senti le charme à jamais obsesseur
Et qui m'a libéré des peines de la terre.

Descendez donc en moi, palpitante douceur,
O brise entre les pins, tour à tour haute et grave,
Et, dans votre roulis caressant et berceur,

Saisissez, enlacez mon âme, votre esclave,
Et que, prise aux remous du rythme et du parfum,
Elle flotte et vous cède ainsi qu'une humble épave...

Il est d'heureux amants ; je n'en jalouse aucun,
Puisqu'hélas ! leur baiser s'arrête au seuil des lèvres,
Triste quêteur d'amour qui s'obstine, importun :

Ce bien dont la poursuite exaspère leurs fièvres,
Cette étreinte des cœurs, dernier contentement,
O Bonheur ! ironique et faux, tu les en sèvres !

Leur union menteuse avive leur tourment :
Ils sentent, inquiets même alors, leurs pensées
Se chercher, s'attirer plus inutilement.

Mais cette âme divine, à qui sont fiancées
Mes tendresses sans fin, a mis tous ses frissons
Dans la Voix de colombe aux plaintes cadencées :

C'est elle qui frémit sous le voile des sons,
Grave ou capricieuse, et légère ou profonde,
Mais si douce qu'on meurt d'entendre ses chansons ;

Et voici dans mon être, où sa fraîcheur abonde,
Ruisseler un oubli surhumain et total,
Tandis que dans le vide harmonieux du monde

J'écoute résonner cette âme de cristal.

III

SA GRACE

O visage d'amour ! perle douce et mourante,
Dont un frisson de nacre irise la couleur !
Chair de gloire et d'aurore ! argile transparente !

Fleurissant d'un sourire éteint votre pâleur,
La rose — pâle aussi — de la céleste bouche
S'ouvre comme un secret de songe et de douleur.

Cette beauté fragile en ce monde farouche
M'attendrit, et je sens un aiguillon troublant
D'amoureuse pitié qui jusqu'au cœur me touche...

O visage d'enfance ! ô visage si blanc !
O profil mince et pur ! ô suave corolle
Du lys épanoui dans le matin tremblant !

Si belle, humiliant l'impuissante parole
A qui ces hauts sujets d'amour sont interdits,
Pour sa louange, il faut les splendeurs du symbole.

Son image se mêle aux grâces de jadis :
Elle nous vint d'un gouffre étoilé de mystère,
Et de la profondeur claire des paradis.

Hafiz, couché parmi les roses du parterre,
Hors d'un buisson de fleurs la regarde émerger,
Dans l'éblouissement du jardin solitaire.

Effleurant les gazons de son talon léger,
Elle va, le front ceint d'une rouge guirlande,
Calme apparition marchant dans le verger.

Elle plane, bercée aux chansons de la lande,
Ou d'un volage éclair traverse les taillis,
Dans la forêt d'Ardenne ou de Brocéliande.

Silencieuse, au creux des vallons recueillis,
Par sa fenêtre d'or la demeure des fées
Laisse voir sa beauté derrière le treillis.

Sur le perron orné de monstrueux trophées,
Au bas du château fort qui surplombe les flots,
Elle écoute l'abîme aux rumeurs étouffées,

Tandis que l'Océan, taché d'obscurs îlots,
Miroite et, blanchissant au loin, lieue après lieue,
Vibre et se tord avec de livides sanglots.

Elle est seule sur la terrasse en la nuit bleue,
Et les paons ocellés, dont l'aigrette frémit,
L'environnent, mouvant la splendeur de leur queue.

Le parc seigneurial et triste, qui gémit
Des angoisses du vent sans relâche exhalées,
Voit comme une clarté sa robe de samit ;

Mélancolique, par les confuses allées,
Sous le dôme plaintif et noir des châtaigniers,
Elle passe, tenant un bouquet d'azalées.

Bergère en jupe mauve avec de frais paniers,
Debout dans la vesprée exquise et violette,
C'est un faisceau vivant d'aromes printaniers :

Le ciel tendre sourit à sa claire toilette:
Ses pieds vifs sont cachés dans l'herbe du coteau,
Et ses légers doigts blancs étreignent la houlette;

Ou bien, appareillant vers l'île de Watteau,
Voyageuse, elle va détacher de la grève,
Pour un exil fleuri, le rose et fin bateau...

Car sa beauté ressemble à tout ce que l'on rêve;
Le labeur idéal, essayé vainement,
Aux rayons de sa grâce indicible s'achève.

O Rose mon amour, ô Rose mon tourment,
Voici que j'ai bâti pour vous un habitacle
Où vous régnerez douce et solitairement!

O Rose d'allégresse, ô Rose de miracle,
Puissé-je dans l'oubli parfait m'extasier,
Goûtant la paix sans fin de votre tabernacle!

Et qu'immortellement le mystique rosier
Fleurisse sur l'autel où ma flamme s'épanche,
Neige intacte au milieu d'un glorieux brasier!

Que les hautes splendeurs croulent en avalanche!
Et que sur les degrés du chaste reposoir
Où sa divinité se dresse toute blanche,

Les rythmes solennels balancent l'encensoir,
Afin que luise, au fond d'un jour d'apothéose,
A travers la fumée ainsi qu'un ostensoir,

Cette Fleur qui me fait vivre et mourir, la Rose!

MAXIME FORMONT

LE MONDE JAUNE

L'année 1895 aura vu s'accomplir un des plus grands événements de l'histoire : la prise de contact des forces européennes avec la vieille civilisation orientale.

Désormais, malgré ses résistances raisonnées ou instinctives, l'immense fourmilière humaine de l'Asie orientale est obligée de prendre part à la marche générale du monde. Le ferment qui a précipité cette transformation n'est autre qu'une petite fraction de l'Extrême-Orient, un dixième, un douzième peut-être de la masse totale : mais cette minime fraction, volontairement venue à la culture de l'Europe, y a rapidement puisé les forces nécessaires pour briser le cours de l'histoire orientale.

Nous serions peut-être légèrement naïfs en nous imaginant que le Japon s'est européanisé par pure admiration pour notre civilisation occidentale. Il paraît bien plus probable qu'il s'est assimilé notre culture pour trouver dans cette culture même les moyens de la vaincre : « Je ne puis repousser mon ennemi qu'en lui empruntant ses armes. Dussé-je en mourir, mort pour mort, je me hasarde! » Le coup d'audace a surperficiel-

lement réussi, le Japon s'est transformé avec une rapidité prodigieuse. Qu'il y ait perdu ou risqué d'y perdre son génie propre, son intime poésie, peut-être les raisons même de vivre, que la transformation n'ait encore atteint que la couche dirigeante; que cette étrange poussée puisse être suivie, au jour de sa réussite complète, d'une fatigue et d'une décadence non moins rapide, tout cela est admissible. Rien ne nous dit que cette nouvelle sève pourra faire vivre l'arbre; mais le fait actuel, tangible, c'est que le Japon s'est montré capable de s'assimiler nos sciences, surtout nos sciences de destruction, vers lesquelles il avait principalement dirigé son étude. Cette assimilation accomplie, il a, sans perdre de temps, dirigé son effort vers la création d'un monde jaune capable dans ses projets de contre-balancer — que dis-je? de dominer — le monde blanc. Un incident politique de suzeraineté mal définie, simple épisode de la lutte séculaire entre Japon et Chine pour le protectorat de la Corée, a fourni le prétexte; le Japon organisé a eu raison non point de la Chine, qui ne s'est même pas aperçue de ses coups, mais des débiles forces militaires chinoises; un traité est intervenu, qui fait de la Chine la débitrice du Japon, la contraint à sortir de son isolement systématique, l'introduit dans l'engrenage des emprunts, des obligations financières, des conventions internationales, des traités commerciaux, des clauses de réciprocité industrielle; cette maille rompue emporte tout l'ouvrage si longuement ourdi par les hommes d'État de la Chine; et voilà un monde de quatre cents ou quatre cent cinquante millions d'hommes, la moitié de l'humanité active, entré brusquement dans l'histoire générale, après des siècles de résistance.

Quel que soit le résultat final de ce doublement subit de l'humanité, un fait est certain : c'est que nous assistons au plus grand renversement d'équilibre historique qui se soit produit depuis l'invasion des Barbares. L'axe du monde se déplace. Deux électricités contraires entrent en contact, et de leur rencontre peut jaillir la foudre, de même qu'il en peut sortir une phase nouvelle du développement de l'humanité. Dans les deux cas, le moment est solennel, et vaut bien quelques réflexions.

***

Ces réflexions, du reste, s'imposent si bien, que chacun les fait, dans un sens ou dans l'autre, le sachant ou sans le savoir. Elles sont au fond de la vague inquiétude qui a saisi l'Occident à la nouvelle de l'entrée de la Chine dans l'orbite du Japon : au fond également de cette union instinctive de la France, de la Russie et de l'Allemagne dans une action commune et subite. Un monstre vague apparaît dans la brume ; on se serre pour la défense éventuelle, oubliant pour un moment jusqu'à l'inoubliable.

Mais dans ce rapprochement même, et dans l'action qui l'a suivi, s'est montré une fois de plus le malentendu profond qui sépare l'Orient et l'Occident. On s'est attaché au règlement de la question politique, disons mieux, de la question de possession officielle. On a restreint les ambitions dominatrices du Japon, et le Japon s'y est prêté dans une certaine mesure. Grande victoire pour l'influence européenne, grande preuve de raison de la part du vainqueur.

Tout va bien ; on s'est donné la satisfaction de protéger la Chine, qui, dans son existence propre, n'était ni ne pouvait être menacée. On l'a amenée à un *modus vivendi* avec le Japon, ce qui était au fond le but poursuivi par ce dernier. Voilà qui est fait : essayons maintenant de nous rendre compte de ce qu'il y a d'illusoire et de réel au fond de cette besogne confuse.

***

Et tout d'abord, essayons de nous dégager de ce préjugé qui nous fait considérer les choses d'Orient sous les mêmes règles, suivant les mêmes alignements, les mêmes catégories que les choses d'Europe ou d'Amérique. Nous nous moquons des jugements chinois sur notre compte, mais nos jugements sur le monde chinois ne sont guère moins ridicules. Nous croyons avoir obtenu un résultat définitif et stable parce que nous avons reçu d'Extrême-Orient des assurances et des sanctions officielles. Nous traitons la Chine comme un État poli-

tique, avec un gouvernement, un peuple lié à ce gouvernement. Nous oublions toujours que ce tiers du genre humain est une sorte de vaste polypier, où la vie politique ou sociale n'est pas, comme chez nous, concentrée dans un organisme directeur, mais disséminée dans toute la masse; où le gouvernement ne représente qu'une sorte de fonction d'apparât, incapable d'action, dépourvue de moyens exécutifs; où cette action exécutive suinte pour ainsi dire de partout, se dégage, par une sorte de sécrétion universelle, d'un organe qui là-bas est tout et chez nous presque rien : l'organe familial. Nous cherchons à agir sur le centre cérébral d'une formidable éponge. Là est le malentendu, que ni la diplomatie ni les administrations européennes ne sont encore parvenues à dissiper pleinement; non plus que les Chinois, du reste, puisque pour eux, nous, de notre côté, dépourvus de tout organe social autre que l'organe coercitif, l'État, nous ne sommes qu'une poussière inorganique de Barbares.

Au fond, c'est dans des états d'esprit que résident toutes les grandes questions humaines; c'est par des états d'esprit qu'elles se compliquent ou se résolvent. Nous aurions tort d'espérer que la masse chinoise se rende compte de l'esprit européen; essayons de l'opération inverse, et cherchons à comprendre l'esprit chinois.

***

Constatons tout d'abord un fait évident : quand les Barbares sont venus au contact du monde ancien, le dualisme était bien moins profond qu'il ne l'est aujourd'hui entre Asie et Europe. Les Barbares n'étaient-ils pas en grande partie de souche aryenne, comme Rome ou la Grèce? Sans doute, les uns comme les autres étaient loin de soupçonner cette fraternité d'origine; elle n'en existait pas moins. Neuf, dix siècles purent se passer en tâtonnements, mais la communauté partielle se faisait jour peu à peu, et quelle explosion de joie quand l'antiquité retrouvée donna à tous, anciens civilisés et anciens barbares, l'ivresse de boire à la source commune. On se sentit naître de nouveau. Rien de pareil aujourd'hui. Les deux idéals, les deux directions, les deux cultures en présence

s'excluent, se contredisent par tant de côtés, et si fondamentaux; tant de milliers d'années ont passé sur les deux mondes d'Europe et d'Asie, poussant chacun d'eux toujours plus avant dans sa voie particulière, que l'un de ces deux mondes devra subjuguer ou transformer l'autre pour que l'existence normale devienne possible. Napoléon prévoyait une Europe républicaine ou cosaque. Il n'avait pas songé à une Europe chinoise ou à une Chine européenne. Les Mongols? C'était déjà si vieux! Cette illusion nous tient encore : c'est de Paris, de Berlin ou de Vienne, que nous avons vu partir nos Tamerlans. Au fond, pourtant, quoi d'impossible à ce qu'un de ces grands balancements séculaires qui ont si souvent lancé l'Asie sur l'Europe ou l'Europe sur l'Asie se produise de nouveau? L'Asie sera-t-elle plus faible quand nous l'aurons armée et outillée? Sera-t-elle plus loin de nous, quand nous l'aurons obligée à nous prendre nos moyens de rapprochement?

Disons-le cependant tout de suite. Entre les éventualités possibles, celle-ci ne nous paraît pas la plus probable, tandis que d'autres, non moins redoutables, et dont nous parlerons plus loin, sont à peu près certaines.

Dans un état social tel que le nôtre, où tout repose sur l'effort individuel, sur la concurrence personnelle, où l'équilibre nécessairement instable ne se produit que par la pondération et par la poussée des antagonismes, et où le soin de r[illegible]er la masse incombe aux organes administratifs, il nous est bien difficile de comprendre un état d'esprit et de société semblable à celui du monde chinois. Et cependant, c'est par là qu'il nous faut commencer, car le Japon seul, sans le point d'appui du grand empire voisin, serait un adversaire peu redoutable.



Cet esprit chinois, nul au fond ne l'ignore, semble avoir pour principal caractère un certain effacement de la personnalité, en même temps qu'un attachement fanatique à la masse collective et aux coutumes établies. N'allons pas plus loin pour le moment. Ces traits, quelque larges qu'ils soient, nous montrent déjà toute une série de conséquences : notre soif de

développement personnel, notre recherche de progrès et de changement, notre instabilité de vie ou notre hardiesse de pensée sont aux antipodes de la sagesse chinoise. Cette sagesse, pouvons-nous essayer d'en retrouver la source? Peut-être, par là, discernerons-nous la part de raison qu'elle renferme, ou comprendrons-nous la prodigieuse ténacité de ceux qui une fois s'y sont attachés.

Géographiquement, la Chine tourne littéralement le dos à l'Europe, et ne fait face à l'Amérique qu'à travers un océan qui couvre la moitié du globe. Nous n'apprendrons rien à personne en disant que, développée en arc de cercle saillant sur les mers secondaires que cet océan découpe, elle diverge en quelque sorte vers la mer, en même temps que vers la terre une double ceinture de déserts et de hautes montagnes l'isole du reste du continent.

L'Europe s'est éveillée sur les bords d'une mer intérieure vers laquelle tout convergeait dans un accord harmonieux. Autour de la Chine, au contraire, la mer comme la terre demeuraient presque sans autre action sociale que l'isolement. L'Europe, dès l'origine de l'histoire, s'est trouvée favorisée de contacts multiples, de conditions variées, incitant à la recherche du « mieux » et de l' « autrement ». La Chine, enveloppée de son triple rempart de mer, de déserts et de montagnes, a dû se replier sur elle-même, se développer sans contacts extérieurs. Ce développement sur place, pouvons-nous discerner dans quel sens la nature et les habitudes premières devaient l'orienter?

Autant qu'on peut s'en rendre compte, c'est du nord-ouest, du centre montagneux de l'Asie, qu'est graduellement descendu vers le sud-est, c'est-à-dire vers les fleuves, vers les moussons bienfaisantes, le peuple des Cent-Familles.

Imaginons, au milieu des nomades qui vaguent dans les larges déserts, ce petit groupe de jardiniers, habitué à économiser parcimonieusement l'eau trop rare des montagnes centrales; médiocre et méticuleux comme tous les peuples d'oasis, craintif et soigneux, obligé de s'entr'aider pour l'irrigation précaire, attentif à transformer la poussière des vents en boue fertile, à vivre courbé vers la terre, à lui demander le plus possible sur le moins d'espace possible, à

l'aimer pour l'incessante merveille de vie qu'il en fait jaillir. Là sera pendant de longs siècles la préoccupation constante dont rien ne le viendra distraire. Cependant les familles grandissent, s'avancent vers l'espace libre, vers l'est, le sud-est; là, du reste, vont aussi les ruisseaux, graduellement rivières, puis fleuves; là s'élargissent les vallées, s'enrichit et s'étend la terre plus échauffée. Toujours avec le même soin de culture, le même souci de fertiliser la poussière jaune venue du centre asiatique, avec la même solidarité dans les travaux d'irrigation, les Cent-Familles, unies par tant de petits liens, de menus travaux, de précautions minutieuses, descendent de siècle en siècle. Quelles pensées germeront dans ces cerveaux de petits cultivateurs et de petits artisans? Suivant toute probabilité, des pensées conformes aux préoccupations de toute leur vie: préoccupations toujours les mêmes: solidarité de toute la famille pour la culture du jardin familial; entente avec les voisins pour le bon aménagement de l'eau qui donne la vie: soin méticuleux de la terre et du choix des cultures; conservation attentive de tout le travail déjà accumulé, de toute l'expérience déjà acquise; défiance de toute nouveauté qui compromettrait les résultats obtenus, briserait la continuité de ce réseau d'efforts vers lequel tout converge et auquel tout est dû. Nous faut-il aller bien loin pour retrouver des dispositions semblables? Et le paysan français ne nous les montre-t-il pas dans une certaine mesure? Mêmes causes, mêmes effets.

Mais l'effort du Chinois, plus unanime, moins modifié par un monde extérieur agité, restera plus tenace, plus continu, plus uni et plus serré; on pourrait presque le comparer à la ramure des millions de petits ruisselets qui peu à peu, rigole par rigole, champ par champ, siècle par siècle, famille par famille, sont entrés dans l'intimité de l'homme.

La vie, divisée en détails infinis, se ramifie, se mêle, se feutre en quelque sorte. Nul ne vivrait plus si le travail d'autrui ne s'entrecroisait, ne se fondait avec le sien. Chaque goutte d'eau dépend des autres gouttes d'eau; chaque œuvre nouvelle dépend du travail déjà accompli; chaque famille dépend des autres familles; chaque individu, rattaché par mille liens à cet ensemble hors duquel rien n'existe pour lui ne

conçoit plus son individualité que comme un instant de ce déroulement continu, dont la terre permanente forme la trame, et dont les ancêtres passés et futurs sont les filaments entrecroisés.

Peu d'inquiétudes vagues, peu de spéculations mystiques, aucune terreur de l'au-delà. « Il faut cultiver notre jardin », voilà le fond de la philosophie. Toutes les songeries vont au sol qui produit, au ciel qui l'arrose, aux liens plus ou moins mystiques qui les unissent. Les actes religieux sont ceux qui constatent l'union de l'homme avec la terre, le long effort des ancêtres, cette sorte de mariage avec la nature dont chacun est le produit. Chaque goutte d'eau qui murmure dans une rigole d'irrigation consolide l'équilibre social. Chaque restitution à la terre, même la plus prosaïque et la plus vile, devient un acte sacré, puisqu'il se lie à la vie générale. En revanche, la mort n'est plus un acte mystérieux ou redoutable; c'est le plus simple des actes sociaux, analogue au roulement des cultures, à la récolte qui suivra la semaille et la croissance prochaine. On fera place à ceux qui arrivent, à l'*ancêtre futur*, comme on appelle le plus petit enfant dans les cérémonies de famille, où il représente ceux qui ne sont plus. Plongeons-nous par l'imagination dans une société semblable, essayons de comprendre le sentiment d'infinie communauté, de continuité sans limites, d'enveloppement et de sécurité qu'engendre la filiation ininterrompue du passé, du présent, de l'avenir. Puis comparons-y notre vie agitée et personnelle : « chacun pour soi et Dieu pour tous »; peut-être sentirons-nous la différence.

Au fond, pourtant, cette vie si bien réglée, cet ordre si bien conservé, cette petite route toujours la même, bien frayée, soigneusement parcourue, c'est, pour dire le mot exact, une routine. Le rôle des grands penseurs chinois a été, non point de l'élargir ou d'en battre les buissons, mais d'en chercher la signification profonde, de donner comme idéal à l'habitude le sentiment de l'humanité continue. Ainsi agrandie et élevée, fortifiée par la concordance des intérêts, des besoins, des sentiments, l'habitude est devenue indestructible; ce n'est plus une seconde nature, puisque c'est la nature même. On y peut bien entrer, on n'en peut plus sortir. Tout groupe d'hommes englobé

par la masse chinoise, y fût-il arrivé en conquérant, est absorbé, digéré, forcé de se plier à la vie ambiante, amené à en sentir la douceur. Une dynastie japonaise se fût-elle implantée en Chine, elle aurait été transformée par le milieu comme l'a été la dynastie actuelle, d'origine étrangère. Suivant la forte parole du baron de Richthofen, l'un des savants qui connaissent le mieux le monde jaune, « vouloir agir sur la Chine, c'est vouloir corriger l'océan en le frappant avec des chaînes ».

Ajoutons que la Chine est profondément, absolument satisfaite de son état social, auquel nul autre ne lui paraît comparable.

Dès lors, quelle sera son attitude envers toute ingérence du dehors? La résistance instinctive, la peur de voir compromis le travail des siècles et l'âme des générations. Contre le nomade, on élève la muraille; contre le navigateur, la prohibition ou la résistance passive, la ruse si on n'a pas la force.

Mais dans une organisation semblable, avec un tel entrecroisement des fibres sociales, quel peut être le rôle de l'État? Autant que nous pouvons nous en rendre compte, il n'a d'autres fonctions que celles de gardien de la tradition, de préservateur des rites, des cérémonies, des habitudes. En même temps, il est dépourvu de toute action coercitive, sauf sur les individus qui, de chute en chute, de dégradation en dégradation, ont échappé à tout groupe protecteur. Là reparaît, dans le rôle de justicier de l'État, la barbarie primitive. Partout ailleurs, autonomie.

Sacerdoce, justice, travaux publics, tout se concentre dans le chef de famille. Vous voulez construire un pont? Entendez-vous avec les familles coïntéressées et faites-le. Ouvrir un canal d'arrosement? Entendez-vous encore avec les intéressés et ouvrez-le. L'État n'a mission ou pouvoir, ni d'empêcher, ni de favoriser. S'il intervient, ce sera comme gardien de la tradition, pour maintenir la routine bien droite.

Nous voyons combien grande est l'erreur de ceux qui demandent au gouvernement chinois de diriger la Chine, de la faire entrer dans des voies qui nous plaisent. Il n'y peut rien ou presque rien, il n'est pas fait pour cela, il ne correspond pas à notre notion européenne qui incarne les forces de

la société dans l'État. En Chine, l'autorité jaillit de partout, de la masse entière, comme l'eau jaillit de tous les pores d'une éponge.

Nous pouvons maintenant aussi commencer à comprendre l'horreur des Chinois pour les idées européennes, leur stupéfaction devant la prédication du christianisme. N'oublions pas que tout converti passe sous une juridiction étrangère, s'arrache à la famille, commet par conséquent le « crime suprême », puisqu'il se sépare de l'humanité passée et future, poursuivant un but purement personnel.

***

Ces quelques traits épars et incomplets peuvent nous suffire pour mesurer l'étendue de la révolution que l'ingérence européenne et japonaise va produire en Chine. N'oublions pas que l'activité des missionnaires était la forme la plus noble et la plus désintéressée de l'influence européenne, et que l'impulsion à laquelle la Chine va être obligée d'obéir ou de résister vient d'une tout autre source. Rappelons-nous seulement la guerre de l'opium; nous deviendrons forcément modestes devant cette introduction de la civilisation européenne parmi les malheureux barbares de l'Extrême-Orient.

En réalité, l'égoïsme de quelques marchands européens a ouvert la brèche, les États européens ont défendu les intérêts engagés, maintenu la brèche ouverte. On avait de l'opium à vendre, d'abord. Mais on a aussi des rails, des machines de vente difficile: les marchés d'Europe ou d'Amérique tendent à se suffire, l'Afrique ne sera pas de longtemps une cliente suffisante; il faut obliger la Chine à comprendre les bienfaits de la civilisation, à construire des chemins de fer, à entrer dans le mouvement industriel qui la transformera. On profitera volontiers pour cela de la pression du Japon, mais en ayant soin de ne pas lui laisser la direction exclusive ni les profits de l'entreprise. En somme, les hautes considérations sur la solidarité de toutes les nations du globe n'ont que faire ici : c'est une question d'affaires. « Aujourd'hui les bénéfices, et peu nous importe demain », voilà la vérité.

Eh bien! nous, à qui demain importe, nous voudrions

maintenant essayer de discerner les effets probables d'une action extérieure sur la Chine.

En dépit de la parole de Richthofen que nous citions tout à l'heure, il est évident qu'on *peut* agir sur la Chine. Une dynastie japonaise implantée dans le grand empire y fût rapidement devenue impuissante; il n'en est pas de même si la pression reste extérieure. La Chine conquise par le Japon, c'était le Japon noyé dans la Chine. Grâce aux précautions prises pour empêcher une fusion trop complète, l'action externe pourra continuer à s'exercer et l'effet de cette pression est immanquable : un changement se produira. Ce qu'on peut affirmer sans crainte de se tromper, c'est que ce changement ne correspondra pas à ce qu'en attendent ceux qui les premiers l'ont provoqué, puisqu'ils ont agi sur des éléments dont ils ignoraient ou méconnaissaient la nature. Quant à prévoir dans quel sens se dirigera l'évolution, quels résultats ultimes elle aura pour le monde entier, c'est ce que nous devons essayer maintenant, sinon de discerner, au moins d'entrevoir.



Tout d'abord, et pour demeurer sur le terrain solide des faits accomplis, constatons que la Chine devra payer à son vainqueur d'hier une indemnité de guerre; souscrire un emprunt.

Ce premier fait à lui seul est déjà gros de conséquences, puisqu'il va obliger l'empire à contracter des obligations nationales, à fortifier par conséquent ses organes nationaux, à transformer en attributions nationales une partie des attributions familiales.

A la nécessité d'une augmentation de charges financières devra nécessairement correspondre un accroissement de charges militaires, puisque l'ennemi extérieur ne désarmera pas. La Chine aura chèrement payé cette conviction qu'un État sans force organisée ne peut plus se développer au milieu des nations modernes, et que la transformation subie par le Japon s'impose pour elle-même. Voici donc les finances et l'armée modifiées, ou plutôt créées, puisque ni l'un ni l'autre de ces organes n'existait à proprement parler dans l'État chinois. On ne s'arrêtera pas à ce premier pas. Le progrès européen exige

des travaux publics immenses, sans lesquels l'ingérence de l'Europe dans les affaires chinoises n'aurait aucune raison d'être. Une administration des travaux publics se créera naturellement à côté des deux autres. Mais dès lors, et devant les conflits qui naîtront du nouvel état de choses, une partie des attributions judiciaires jusqu'ici réservées à la famille seront nécessairement dévolues à l'État, à cet État que la Chine avait jusqu'à présent réussi à maintenir dans l'enfance, et qui va surgir tout armé, arriver du premier coup à l'âge adulte.

De ces transformations administratives ou matérielles, du bouleversement intime qui en résultera jusqu'au plus profond de la masse chinoise, les conséquences peuvent être diverses. Essayons de dégager tout d'abord celles qui seront inévitables.

*
* *

En premier lieu, dans ce nouvel état national ou social, les anciennes vertus, les anciens préjugés qui réglaient la vie n'auront plus la même place, et devront se transformer ou disparaître, pour être remplacés par des vertus nouvelles ou des préjugés nouveaux. L'ancienne moralité, où un ensemble de conventions extérieures enveloppait l'être humain, le soutenait comme une carapace, va disparaître, rongée par le développement de cet élément nouveau, « la personnalité ». Transformation aussi radicale que celle d'un crustacé qui passerait à l'état de vertébré : remplacement du soutien externe par le soutien interne, de l'enveloppement par le développement. La vie est à ce prix, et le vainqueur, appuyé d'abord sur les nations européennes, exigera que la transformation, au moins officielle, s'accomplisse.

Il est difficile de nous figurer une révolution pareille ; car d'évolution on ne saurait parler, il faudra aller vite; nous sommes pressés; nous parlerons haut, et le progrès européen n'aime pas à attendre. A cette pauvre âme chinoise, sage et médiocre, nous allons attacher des ailes. « Lance-toi. — Où? — Dans l'inconnu. »

Elle se lancera, contrainte et forcée. Elle apprendra la guerre, elle désapprendra la stabilité et la solidarité, elle rongera son frein, elle perdra toutes ses orientations anciennes

avant d'en avoir trouvé de nouvelles, ou plutôt elle ne pourra faire que ce que le Japon a fait, nous imiter, dans le vague espoir de nous vaincre, de reprendre ensuite son ancien idéal, probablement perdu, oublié, gâté sur la route.

Car dans toute transformation brusque, surtout venue du dehors, l'ancien idéal moral disparu n'est pas nécessairement remplacé par un idéal moral nouveau. Une période de désagrégation est inévitable avant la réagrégation ; s'en plaindre ou le déplorer serait nier la nature humaine. Ce que le Chinois deviendra sous la pression des forces modificatrices, nous pouvons le pressentir en voyant la tourbe des villes chinoises, l'ignoble, inconsciente et sordide poussière humaine, évadée des institutions familiales ; sorte de pourriture analogue à la décomposition animale qu'amène le contact de l'eau douce et de l'eau de mer, chacune tuant les organismes de l'autre.

Avez-vous jamais passé, ne fût-ce que quelques heures, au dernier relai de la civilisation, au point où vient d'être posé le dernier rail, d'arriver la première locomotive ? Vous rappelez-vous, si cela vous est advenu, cette sorte de frange d'écume que pousse devant lui le flux du monde nouveau se substituant au monde ancien ? Avidité, grossièreté, rixes, alcoolisme, débauche, laideur et violence, voilà le front de bataille. Derrière arrivent toutes sortes de grandes et nobles choses ; l'eau pure de l'océan qui monte succédera bientôt, sans doute, au cordon de détritus que roule la première vague, mais songez qu'en Chine c'est partout à la fois que la marée montante devra se produire, que c'est la masse entière qui devra changer de nature ou de mouvement.

***

Dans une pareille perturbation, quel gouvernail l'État pourra-t-il employer ? Un seul lui restera : cette force organisée, de création nouvelle, dont l'action pourra remplacer la vieille cohésion disparue. De là deux dangers possibles : guerre civile ou guerre étrangère.

Il ne faudrait pas reculer bien loin dans l'histoire de la Chine pour trouver des exemples évidents.

N'a-t-il pas suffi du contact de l'Islam ou d'une prédication

de missionnaires pour amener des guerres comme celle des Taï-ping, des hétacombes auprès desquelles nos guerres d'Europe ou d'Amérique ne sont que jeux d'enfants? Plus de trente millions de morts, des villes de quatre millions d'habitants effacées dans le feu et dans le sang; il y a trente ans à peine que cette horrible aventure a pris fin. On nous assure qu'elle ne se renouvellera jamais; que la Chine, armée à l'européenne et pourvue de voies de communication, sera moins à redouter que la Mongolie de Tamerlan ou que la vieille Chine d'il y a deux mille ans, qui écrasait Mongols, Tartares, Huns, et de proche en proche peut-être donnait le premier branle aux Barbares. Soit; nous nous garderons d'insister. Il est désormais entendu que le danger d'une guerre de races est un rêve de visionnaires, que ces choses-là sont finies depuis longtemps, et que le monde moderne est complètement assuré de l'avenir. Tant mieux, croyons-le, puisqu'on croit aisément ce qu'on désire.

La transformation de la Chine en État concentré ne devra donc point amener de guerre étrangère; la pression de l'Europe n'entraînera aucune irritation ni aucune résistance, c'est entendu; les forces nouvellement conquises ne seront employées par le monde jaune que pour la plus grande satisfaction du monde blanc, nous n'y contredisons point.

La Chine aura la permission — bien mieux, l'obligation — de nous imiter en tout, sauf dans nos ambitions et notre maladie de conquêtes territoriales. De toute la vieille sagesse que nous l'aurons obligée à rejeter comme une défroque usée, il est bien entendu qu'elle aura eu soin de conserver précieusement cette humeur pacifique qui nous permet aujourd'hui de la faire entrer dans les voies européennes. Il est certain que le cours entier de la civilisation chinoise implique l'horreur de la guerre ou, pour mieux dire, de la destruction. Créer, voilà le devoir. Détruire, voilà le crime. Dès lors, le soldat n'apparaît plus que comme un rejeté de la société, chargé d'accomplir une besogne méprisable. Rien, dans cet ordre de civilisation, qui se rapproche de notre idéal patriotique, héroïque, de ces sentiments simples et sublimes, quoique parfois antihumains, par lesquels nous nous tenons prêts à sacrifier pour une idée, pour un devoir abstrait, notre vie ou la vie d'autrui.

Ce devoir, d'après le Chinois, n'est qu'un crime collectif. Quand nous lui reprochons de se tenir à l'écart du monde, il nous répond que c'est lui qui est le monde, puisque, aussi nombreux que nous, il a réussi à créer la paix et l'aide mutuelle, alors que nous n'avons su organiser que l'égoïsme et sa conclusion logique, la guerre internationale.

Il est donc infiniment probable que, même à travers une révolution profonde comme celle qui se prépare, le peuple chinois gardera cette horreur de la guerre organisée qui lui a fait préférer, à travers toute son histoire, l'absorption à la conquête. Mais, si le Japon parvenait à persuader à la Chine qu'il faut, même au prix d'un accroc à la morale, résister au monde blanc? Si le Chinois, volontiers imitateur, apprenait vraiment l'art de la guerre? On croit que c'est le courage qui manque? Erreur; la mort lui est indifférente, la sienne ou la mort d'autrui. Il ne se bat pas, parce qu'il trouve inutile et sot de se battre. De là, à travers les siècles, une habitude de paix à tout prix qui n'est pas loin de ce que nous considérons comme lâcheté. Mais — je fais appel à l'histoire du XIX siècle — que ces lâches arrivent à la fureur, ou que le Japon les aide à s'organiser (et qui l'en empêcherait le cas échéant?), ou bien que ces paysans pacifiques, à qui le P. Fuentes, missionnaire au Yun-nan, s'effrayait « de n'avoir jamais pu faire baisser les yeux », acquièrent la conviction qu'en combattant ils préservent leur foyer, leur civilisation, l'humanité même...? Bah! cela n'arrivera évidemment jamais.

Voilà qui est parfait; nous n'avons plus rien à craindre; hâtons-nous, pour être plus tranquilles, d'oublier le passé.

***

Si la guerre de races est écartée comme une hypothèse inadmissible, examinons le cas de la guerre civile, infiniment plus probable du reste, et en apparence bien moins redoutable.

La Chine n'a pu conserver son unité que grâce à la force de ses traditions, à la puissance de l'idée de famille, et à la flexibilité d'une autonomie locale très élastique. Mais qu'une organisation centralisée passe du régime de la tradition au

régime de l'administration uniforme, et cela surtout sous la pression européenne, les divergences ne tarderont pas à apparaître. Entre les hautes terres et les basses vallées; entre le bassin du fleuve Jaune, soumis à un climat continental, et celui du fleuve Bleu, arrosé par les pluies des moussons; entre les vallées tièdes de la Chine du Sud et le delta où vague le terrible Hoang-Ho, noyant des millions de riverains dans sa vase jaune à chaque changement de lit, l'équilibre social s'est maintenu, la paix s'est conservée par l'émiettement infini des activités et des responsabilités. Mais que demain l'administration réglemente les actes de la vie, et dès la première heure les divergences apparaîtront, les rivalités entreront en jeu. La Chine, plus peuplée que l'Europe, deviendra une Europe, où le sentiment particulariste, jusqu'ici tenu en respect par une morale fondée sur la solidarité universelle, se donnera carrière aussi bien que chez nous. Il y a place en Chine pour vingt nations aussi diverses que les nations européennes, pour des haines aussi vivaces, pour une histoire aussi variée que la nôtre.

Sans doute les institutions chinoises ont atténué depuis longtemps ce « virus » personnel qui a fait la gloire et le tourment du monde européen. D'une part, Athènes, Rome, Paris, le génie, l'art, la science; de l'autre, Pékin, Nankin, la vague et médiocre collectivité chinoise. Le bien est intimement lié au mal. N'oublions pas que, en Chine plus que nulle part ailleurs, l'habitude des libres associations, des groupements d'intérêts ou d'activités est entrée dans les mœurs. Ce peuple n'est si peu disposé à l'action individuelle que par l'usage vingt ou quarante fois séculaire de l'action collective. Comment admettre que ce vieux levain ne travaillera pas la pâte, que la guerre civile d'il y a vingt ans ne renaîtra pas plus furieuse, engendrée par une déséquilibration plus forte?

Or, l'important dans les guerres, surtout dans les guerres civiles, ce n'est pas la victoire, souvent compensée à bref délai par une victoire en sens inverse; c'est l'ébranlement profond qu'elles impriment aux deux sociétés en lutte, et qui change l'équilibre général. Napoléon vainqueur allait à sa ruine; l'Allemagne victorieuse prépare à son insu la mort de

l'Europe. Peu importe donc l'issue politique possible d'une ou de plusieurs guerres civiles chinoises; la seule chose qui nous intéresse, c'est l'état d'équilibre qu'elles détermineraient. Deux cas peuvent se présenter : ou bien l'Europe userait de sa force pour apaiser la lutte, ou bien elle serait obligée de lui laisser suivre son cours. Le premier cas, cela va de soi, doit être considéré comme le plus probable. Et du reste, l'Europe ne saurait regarder d'un œil satisfait une guerre civile qui fermerait les marchés, arrêterait les communications, tarirait la source des bénéfices. Nous devons donc admettre que l'Europe et l'Amérique, également intéressées, s'interposeraient pour arrêter toute conflagration en Chine. Nous devons également admettre qu'elles y réussiraient avant que le pays eût subi un dommage sensible, car s'il en était autrement, l'émigration des régions appauvries ne manquerait pas de constituer à bref délai un danger bien plus grave. Nous ne mentionnerons que pour mémoire le cas où, l'ingérence européenne ne suffisant pas à rétablir la paix, des provinces entières seraient ruinées. Dans ce cas-là, la Chine étant désormais ouverte de par les traités pour la sortie comme pour l'entrée, le mouvement d'émigration pourrait devenir inquiétant. N'oublions pas qu'il l'était devenu naguère en Amérique, où des lois prudentes l'ont enrayé, pour aussi longtemps qu'elles dureront.

Il nous faut bien ajouter que ce danger de l'émigration, faible ou nul tant que la Chine était satisfaite et prospère, ne manquerait pas de devenir singulièrement redoutable le jour où elle serait inquiète ou appauvrie, et c'est précisément le résultat inévitable, non seulement d'une guerre civile, apaisée ou triomphante, mais de la substitution si désirée d'un état de choses nouveau à un état de choses ancien. Que la Chine se fragmente ou qu'elle demeure unie, le changement d'équilibre social ne pourra manquer de produire, sur une masse de quatre cents millions d'êtres humains, une perturbation qui se traduira par l'émigration de milliers et de centaines de milliers de travailleurs. « On les repoussera », va-t-on me dire. — « En êtes-vous bien sûrs »? demanderai-je à mon tour.

Il faudrait pour cela qu'on ignorât la merveilleuse habileté

manuelle de l'ouvrier chinois, son endurance à la fatigue, ses faibles exigences, sa longue accoutumance à ne demander à la vie, en dehors du strict nécessaire, que quelques menues jouissances de bon ou de mauvais aloi. Ne voyons-nous pas déjà dans quelques magasins de grandes villes le commis chinois à côté du vendeur européen? Et par quel moyen empêcherons-nous le producteur de s'apercevoir des moindres besoins de l'Asiatique, de sa plus grande habileté manuelle, de sa plus longue résistance au travail? Il faut avoir le courage de tout voir et tout dire; rappelons-nous tel conflit industriel d'Europe ou d'Amérique, la grève tragique des ateliers Carnegie, par exemple, et nous serons bien obligés de nous demander combien il s'écoulera d'années avant que l'ouvrier chinois, aujourd'hui encore honni et décrié, soit appelé à grands cris pour économiser un tant pour cent de main-d'œuvre.

Nous n'en sommes pas là, peut-on objecter. Quelle nécessité de supposer des guerres civiles en Asie, des migrations ouvrières ou autres cataclysmes? Tout cela sont pures imaginations. Que la Chine soit une deuxième Europe, elle n'en est pas moins une quantité négligeable. Elle suivra l'impulsion qui lui sera donnée. C'est une source de revenus pour l'Europe, rien de plus, et ces revenus seront d'autant mieux gagnés qu'ils le seront pour la cause de l'humanité civilisée. Tout ira pour le mieux. La Chine va devenir la cliente de l'Europe. La surproduction qui menaçait d'engorger nos marchés, et qui rendait plus fréquents grèves et chômages, va trouver son emploi dans cette humanité nouvelle, mal outillée, à laquelle nous fournirons les produits d'abord, les outils ensuite.

Vaine défaite; la difficulté renaît, plus grande et plus inévitable. Il ne s'agit plus ici de guerres probables ou d'invasions possibles, mais d'une autre lutte, la plus terrible de toutes, parce qu'elle est invisible et insaisissable.

***

Ces produits, que vous allez importer en Chine, vous savez bien que demain elle ne vous les demandera plus. Ces outils

et ces machines, dont vous voulez lui démontrer la nécessité, vous savez bien que demain elle les copiera et s'en servira à meilleur marché que vous. Ces navires, que vous espérez charger des objets fabriqués dans vos manufactures, vous n'ignorez pas que demain ils reviendront chargés d'objets similaires qui combattront les vôtres; ces clients d'aujourd'hui, ce sont les producteurs et les concurrents de demain. Et devant la fabrication surabondante, devant l'abaissement des prix, devant cette fourmilière prête à déborder sur le monde, que ferez-vous? Je viens de vous le dire : vous vous soumettrez à la ruine générale, ou vous appellerez l'ouvrier chinois, seul capable de lutter contre la Chine.

Est-ce là du pessimisme? Dans ce cas-là, bien pessimistes aussi seraient ces admirables négociants de Lyon, dont les fondés de pouvoir sont déjà en Chine, étudiant la production de la soie, combattant la concurrence avant qu'elle soit née.



Ah! que nous voilà loin des petites habiletés politiques, des questions de territoire, des limitations de conquêtes! C'est la vie de tous qui est menacée, c'est l'équilibre du monde qui change, c'est une période nouvelle de l'histoire qui s'ouvre, sans qu'on ait voulu réfléchir avant de crever la digue.

Or, la digue est crevée, on ne la refermera plus. Nous sommes prisonniers de notre conquête; un peu plus tôt, un peu plus tard, l'Extrême-Orient va refluer sur nous. Il n'est plus temps de se demander ce qu'on aurait pu faire pour que cela n'arrivât pas ou arrivât autrement ; il ne reste plus qu'à voir approcher le cyclone, et à manœuvrer comme le marin qui en cherche le côté le moins dangereux.

C'est ce que voulait faire un homme de grandes vues et de hautes pensées, Paul Bert, dont nous ne pouvons sans un amer regret nous rappeler les projets, projets confiés à quelques amis seulement, interrompus par la mort, mais qui témoignaient d'une si large compréhension du rôle possible de la France en Asie. « Il faut, disait Machiavel, gagner les hommes ou s'en défaire. » Paul Bert voulait gagner les Chinois; faire avec leur civilisation, si grande et si incomplète,

échange de bons procédés; leur emprunter ce qui nous manquait : attachement à la terre, petite culture intensive, solidarité sociale, stabilité des coutumes ou des institutions: leur donner ce qui, de notre culture, aurait pu convenir à leur nature d'esprit : remplacement graduel de l'empirisme par l'expérience, de la routine par une morale positive et scientifique, et cela sans hâte, sans violences intéressées, simplement par la force du contact et par l'action inévitable de la nécessité réciproque. C'était peut-être le seul moyen de faire rencontrer en paix et travailler à une œuvre commune les sept ou huit cents millions d'hommes qui, au siècle prochain, seront probablement séparés par leurs préjugés, leurs rancunes ou leurs intérêts.

Cette œuvre, si digne du génie français, sera-t-elle reprise? Deux peuples d'Europe abordent en ce moment la Chine, l'un par le nord, la Russie, l'autre par le sud, la France. Le sort du monde est peut-être entre leurs mains. Que par le Tonkin d'une part, la Sibérie de l'autre, ils parviennent à infuser à la Chine ce qui peut lui convenir des idées, des sciences, des industries, des ressources de l'Occident; qu'ils s'efforcent de lui donner ce qui lui manque, ce qui peut, non point détruire, mais perfectionner, élargir, transformer graduellement son état social. Qu'ils lui enseignent d'abord, de la topographie, ce qui perfectionnera l'irrigation; de la chimie agricole, ce qui peut améliorer l'amendement des terres; de la physiologie, ce qui pourra protéger la santé publique. Qu'ils se présentent à cette vieille civilisation non point en dominateurs pleins de mépris ou en convertisseurs inexorables, mais en amis; que, d'autre part, ils respectent les grands et beaux côtés de ce vieux monde qui avait trouvé cette chose admirable, le lien des temps et le lien des hommes constituant un milieu continu et invariable. Que le vieillard leur soit sacré; qu'ils accueillent, en ce qu'elle a de juste, l'expérience de quarante siècles que leur offre la Chine; qu'ils apprennent d'elle à corriger notre lutte pour l'existence par l'alliance pour la vie, par l'aide mutuelle, par le groupement des familles, des amitiés, des intérêts solidaires dont l'entrecroisement formait le tissu de la société chinoise dans ses parties saines. Qu'ils apprennent cet emploi respectueux de la

terre maternelle qui permet à surface égale de vivre plus pressés et plus unis que n'importe où sur la planète. Qu'ils cherchent à comprendre, à côté de notre exigeante et intense personnalité, cette vie toute faite de soins, de déférence, d'égards mutuels; qu'ils prennent de la Chine tout ce qu'elle peut donner de sérénité, mais en essayant d'infuser à sa médiocrité quelque peu du génie hardi de l'Europe, un sentiment plus large de l'art, un ferment de curiosité scientifique, un peu de ce besoin d'évolution, aussi nécessaire à l'homme qu'à toute chose pour échapper à la corruption.

Est-ce là un rêve? Les rares Européens qui ont pénétré dans le cœur de la Chine prétendent que non: que la fusion s'est vite opérée entre eux et la masse enveloppante, au prix de quelque bonne volonté, de quelque respect, d'un peu de ce « lait de bonté humaine » dont parlait Shakspeare. Voilà une œuvre française à entreprendre, à poursuivre, à réussir, simplement en apportant en Asie ces qualités de débonnaireté, de droiture, de sympathie, de simplicité de cœur qui gagnaient d'emblée les Indiens du Canada ou les Hindous du Dekkan; qui commencent aujourd'hui — nous en avons vu les preuves — à créer des amitiés entre Français et Asiatiques. Et quant à la Russie, encore imprégnée de son vieux tempérament d'Asie, incomplètement européanisée, au point qu'elle fusionne rapidement, dans sa marche en avant, le peuple conquérant et les peuples conquis, c'est à elle que peut revenir la gloire pure et humaine de faire entrer l'Europe de l'Est et la Chine du Nord en contact de plus en plus intime. Tout cela se peut, à condition de le vouloir, de bien sentir que toute autre ligne de conduite est grosse de tempêtes, de crimes et de catastrophes.

Une autre condition serait nécessaire; au moment où nous écrivions ces dernières lignes, une gravure à sensation s'est répandue dans le monde; l'homme à l'esprit pénétrant et inquiet qui l'a conçue a lui-même inscrit de sa main impériale au-dessous de cette image symbolique: « Peuples d'Europe, préservez vos biens les plus sacrés! » Parmi ces biens, il en est que l'Europe ne peut pas préserver, parce qu'elle les a perdus. L'union est un de ces biens; la liberté de disposer de soi-même en est un autre. Si l'Asie devient menaçante, si la

flamme que l'impérial dessinateur a indiquée à l'orient du tableau semble s'élargir vers les cathédrales et les forteresses de l'occident, l'union des États d'Europe serait le seul contrepoids possible à cette menace lointaine. Mais l'empereur allemand a oublié un point dans son tableau. L'épée de l'archange Michel n'est point seulement dirigée contre la Chine, elle doit en même temps maintenir dans le respect de la force un peuple conquis, à qui l'on ne veut pas permettre de dire ce qu'il voudrait devenir; et l'Europe inquiète, écrasée d'armées, d'impôts, de rivalités, ne peut pas s'unir devant la flamme qui va s'allumer, devant la concurrence qui va la ruiner.

A quoi sert de dire tout cela? « Peuples d'Europe, préservez vos biens les plus sacrés, et regardez vers l'Est pour ne plus songer à ceux que vous n'avez pas! » Voilà ce que devrait porter la légende du tableau inquiétant.

Prenons cette image pour ce qu'elle est en réalité, pour un signe des temps, insuffisamment compris par l'homme ardent et agissant qui en a conçu l'idée. C'est à chacun, c'est à l'esprit public, c'est à l'Europe et à l'Amérique entières de se pénétrer de la nécessité de faire la paix entre les deux fractions de l'humanité qui vont se rencontrer, si la paix peut se faire entre la quiétude de Confucius et l'étincelle de Prométhée.

F. SCHRADER

VAINE RENCONTRE[1]

XI

Le val d'Antrain est un des beaux châteaux de Bretagne, aux confins du Maine, et comme enchâssé dans une monture de verts coteaux. La duchesse de Saveuse en a su faire, pendant les mois de villégiature, le séjour peut-être le plus recherché de France. D'abord, le fait d'y être invité vaut presque le privilège, jadis tant prisé, de « monter dans les carrosses du roi ». Ensuite, on ne s'y ennuie vraiment que par exception.

Le seul point critiquable de l'hospitalité qu'on y reçoit, c'est une sorte d'uniformité voulue dans la disposition et dans l'ameublement des pièces réservées aux hôtes du château et presque toutes situées au second étage : il y a là comme un souvenir de Compiègne, dû peut-être à l'influence pourtant très passagère du feu duc, en son vivant colonel de cavalerie dans la garde impériale, — influence dont on a pris à tâche d'effacer, partout ailleurs, les vestiges.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juin.

Lorsque j'arrivai au Val, madame et mademoiselle d'Ignicourt y étaient déjà, mais non M. d'Ambleville. La première « série », du reste, était loin d'être au complet.

— Comment se fait-il, me demanda Lily, le soir même, que vous vous soyez résolu à ce parti singulier sans m'avoir consultée, ni prévenue?

— Je vous ai contrariée?... Je vous gêne?

— Vous me déroutez, vous m'affligez... Je vous vois inquiet, jaloux... ridiculement jaloux, alors que vous devriez avoir une confiance hautaine en moi comme en vous-même...

Vêtue de blanc, sa longue et fine taille redressée, elle se tenait devant moi, dans une embrasure de fenêtre, à la tombée du jour. L'obscurité envahissait la pièce, — vaste salle de billard, aux plinthes sombres rehaussées de dorures, attenante à la salle à manger, d'une part, et à un grand salon, de l'autre, — mais je distinguais parfaitement les traits et le regard de la jeune fille, dans la pénombre crépusculaire, et j'y lisais comme un étonnement nuancé d'un peu de dédain. Je me sentis piqué au vif de mon amour et de mon amour-propre.

— Ah çà! fis-je, quelle femme êtes-vous, sachant déjà ou ayant deviné tant de choses, pour ne pas comprendre en quelle angoisse a dû nécessairement me jeter l'annonce de cette comédie, ou de ce drame qui va se jouer ici?... Est-ce que vous ne percevez pas, outre l'odieux et le criminel de l'entreprise, les périls et les dommages qu'y doit rencontrer ma tendresse pour vous?... Et, en fin de compte, êtes-vous inconsciente?

Malgré moi, je lui avais saisi le bras, au risque d'être aperçu du salon voisin, où se tenaient, après dîner, les hôtes du château. Mais je me possédais très peu, en cet instant. Et la preuve, c'est que je n'avais même pas conscience d'emprunter, comme je l'avais déjà fait en une circonstance analogue, leur vocabulaire poncif aux idéalistes, aux croyants, à tous ceux dont les doctrines, aujourd'hui décriées, ont jadis fourni tant de phrases creuses et sonores aux romanciers et aux amoureux.

— Je vous assure que je ne vous comprends pas, en effet! me dit Lily d'une voix très basse et avec un geste de dé-

couragement qui me fit lâcher son bras. — Je vous ai laissé voir le sentiment le plus profond, le plus vrai, qu'une femme puisse éprouver ; je me suis offerte à vous en vous indiquant le seul moyen honnête et légal que j'entrevisse d'aplanir les obstacles qui nous séparent l'un de l'autre : le divorce... Vous m'avez fait très justement observer que ce moyen, outre d'interminables lenteurs à prévoir et des luttes où se fût lassée peut-être notre patience et usé notre courage, pouvait être rendu inapplicable par la résistance passive, par la force d'inertie qu'on y opposerait... Alors, je vous ai montré, dans un mariage prompt et facile, l'affranchissement de ma personne, la liberté conquise, tout le bonheur rêvé, soudain réalisable par la seule vertu d'un mensonge banal et consacré... Et voilà que vous me cherchez querelle au nom de principes qui ne sont pas les vôtres !

— Il y a des choses que, décidément, vous ne saisissez pas, dis-je en secouant la tête avec douleur. Et c'est bien pour cela que j'ai le droit de vous demander, comme de me demander à moi-même, si vous n'êtes pas inconsciente, si les préjugés de la morale vulgaire, en se retirant de vous, n'ont pas emporté le sens du vrai, le sens de la nature même...

— Peut-être y a-t-il, en effet, certaines choses que je ne m'explique pas ou que je m'explique mal. Mais ce que je crois comprendre et bien comprendre, c'est que tout être qui s'est affranchi d'une tutelle, d'une contrainte, d'un joug quelconque, en vue d'un résultat défini, doit aller à son but par n'importe quelle voie praticable... Et je trouve les femmes meilleures logiciennes que vous autres hommes en ces matières... Lorsque je vous ai aimé, je ne vous savais pas marié. Je vous aurais épousé très volontiers. Ce n'était pas possible. Libre de préjugés... ou manquant de principes, comme vous voudrez, et voyant votre inclination complice de la mienne, j'ai cherché autre chose : j'ai cru l'avoir trouvé... Cela paraît vous effaroucher, à présent. Mais vous n'êtes pas lié à moi, même par le lien fragile d'une promesse... Votre liberté est entière : usez-en.

Elle se retira de la fenêtre, en disant ces mots, et gagna le fond de la pièce.

Pareille à un gracieux fantôme blanc, elle s'éloignait de

moi, semblant rentrer dans la nuit ; et j'eus la sensation qu'elle allait disparaître, s'évanouir à jamais, si je ne trouvais rien pour la retenir.

— Lily, murmurai-je en la suivant à pas précipités, ne condamnez pas cette défaillance sans avoir essayé de vous l'expliquer... La vérité est que je tremble de vous perdre par les moyens mêmes que vous jugez bons pour m'assurer votre personne... Cet homme, si vous alliez l'aimer ! S'il allait, bon gré mal gré, vous accaparer, vous confisquer !... Enfin, je suis jaloux et je souffre, parce que je vous aime : c'est toute ma faiblesse...

Elle s'arrêta et, se retournant vivement, me tendit les deux mains :

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle sans grand souci d'étouffer sa voix. De votre part, cette faiblesse-là est la seule qui puisse me plaire. Aussi vous la pardonné-je, à la condition que vous n'en abuserez pas... Songez que vous devez être mon guide, que vous devez me dominer de toute la hauteur de votre intelligence et me soutenir de toute la force de votre volonté... Rentrons au salon, maintenant... Allez, homme de peu de foi... Et ne doutez plus !

Jamais je n'ai cru mieux percevoir qu'en ce moment-là quelle puissance d'instinct se substitue, chez la femme, aux scrupules étouffés d'une conscience éteinte, dès qu'elle a livré son âme à l'amour, et quel impulsif entrain la jette à l'accomplissement de son vouloir, dans la sérénité superbe d'une foi nouvelle... Mais cette foi, qu'il est difficile à un raisonneur de la partager et de la garder ! A moins d'être un enfant ou un niais, comment imiter ces amoureux béats qui, voyant leur maîtresse à l'œuvre, c'est-à-dire en plein mensonge et en pleine trahison, peuvent croire que rien de tout cela ne se retournera jamais contre eux, qu'on ne les trompera jamais comme on aura trompé les autres ?... Néanmoins, les premiers nuages du doute ne tiennent guère contre le souffle enchanté des caresses : or, non seulement les mains fraîches et parfumées de la jeune fille, s'échappant des miennes, étaient venues se poser sur mes tempes, mais son haleine passa rapidement sur mon front, tandis que je cherchais, avec une folle audace, à enlacer sa taille, qui se dérobait...

Le surlendemain, M. d'Ambleville arriva. Il ne parut pas surpris de me trouver là, et même il marqua par son attitude une vraie satisfaction de rencontrer tout de suite quelqu'un à qui parler. — De fait, les invités mâles de la duchesse, hommes de loisir et de plaisir, en général, n'étaient pas de grande ressource pour un causeur sérieux, doublé d'un sociologue. Et le nouvel hôte du Val d'Antrain me savait, sinon très militant, du moins très renseigné sur les réformes en crédit et très sincèrement curieux des manifestations de l'esprit moderne.

— Il y a — me dit-il avec beaucoup de bonne grâce, dès notre second entretien — un charme particulier à rencontrer dans le monde un homme tel que vous, avec qui l'on puisse échanger vraiment des idées. Dans la société mondaine, en effet, les mots seuls sont monnaie courante. Les gens sérieux s'y jugent invinciblement isolés... Et, hors de cette société, le dirai-je ? il manque presque toujours quelque chose à la causerie : le bon ton, le désintéressement un peu hautain, mais élégant, des oisifs. On se heurte trop souvent à d'insupportables et ridicules vanités, à des partis pris sans excuse, à des rivalités, à des jalousies pitoyables, ou à une écœurante cuistrerie. Les hommes de lettres ont, généralement, l'esprit étroit et court ; les artistes, l'esprit trivial dès qu'ils s'écartent de leur art ; les savants, l'esprit de leur spécialité, avec la clairvoyance d'une taupe qui se prendrait pour un lynx... sans compter ceux qui n'ont pas d'esprit du tout...

En l'écoutant, je m'apercevais que ma pensée lui répondait en écho. Tout comme lui, maintes fois, j'avais été rebuté par l'indigence intellectuelle de mes pairs ; et, comme lui, aussi, détourné des relations non mondaines par les travers ou la vulgarité des gens à professions cataloguées. Je me rappelais les phrases fluentes des politiques, les arrêts cassants et, à chaque instant, cassés des critiques, les systèmes prétentieux et éphémères des savants, la niaise vanité des écrivains et des artistes, avec leurs acrimonieuses partialités, le terre-à-terre des industriels, l'arrogance et le mystère des financiers, la rugosité des militaires, si vite transformée en platitude par devant les distributeurs de grades et de croix... Et une sympathie bizarre, involontaire, et cependant consciente d'elle-

même, me poussait vers ce rival presque détesté la veille, — à moins que ce ne fût simplement la supériorité morale de cet homme de bien qui m'attirât vers lui avec la puissance d'un aimant.

Comme pour donner raison à la première partie de notre entretien, nous entendîmes des voix masculines qui, par les fenêtres entr'ouvertes de la galerie où nous nous promenions après le déjeuner, nous apportaient l'immédiate confirmation et la preuve opportune de nos théories pessimistes sur le néant cérébral des mondains. C'était un papotage d'hommes, dénué de tout intérêt et ridicule sans compensation, puisque la grâce et la musique des caquets féminins en étaient absentes.

— J'aime mieux cent fois, me dit M. d'Ambleville en s'arrêtant près d'une fenêtre, les bavardages de femmes. Non seulement c'est plus harmonieux, mais cela n'a rien d'affligeant ni de grotesque. Tandis que ces voix mâles, qui résonnent comme des tambours et font une besogne de crécelles..., c'est pitoyable.

— D'accord. Mais êtes-vous sûr que le caquetage des femmes soit toujours aussi anodin qu'il vous plaît à dire?

— Bon! j'entends bien qu'il y a des médisances pernicieuses...

— Non, ce n'est pas de cela que je veux parler... Croyez-vous que, si vous pouviez surprendre quelques libres entretiens de femmes, de jeunes filles surtout, vous seriez de plus en plus convaincu que ces gracieux devis ou badinages n'ont jamais rien d'affligeant?

Je m'étais arrêté près de mon interlocuteur et, appuyé au chambranle de la fenêtre, je lui désignais du regard, vers les lointains du parc, un groupe de toilettes claires, où j'avais deviné plutôt que reconnu la présence de Lily d'Ignicourt.

— Que peut bien avoir d'attristant la causerie de femmes ou de jeunes filles livrées à elles-mêmes, mais qui se contrôlent les unes les autres?

— Tout dépend, répondis-je, du point de vue où l'on se place.

Et, en parlant, je dardais mon regard vers celui de M. d'Ambleville, pour lui faire pressentir quelque argument *ad hominem*.

— Vous voulez dire, sans doute, que, pour ne se point affliger, en pareille occurrence, il fait bon se sentir personnellement désintéressé : n'être ni mari, ni fiancé, ni amoureux ?

— C'est cela même.

— Peut-être avez-vous raison, murmura mon interlocuteur.

Puis, ayant un moment paru songeur, il reprit avec un haussement d'épaules :

— Mais, bah ! Qu'importe ce qui n'émane pas de la femme même qui vous intéresse ? Aimer, c'est croire.

Il avait prononcé ces trois mots d'une voix lente et grave qui me fit tressaillir. Il croyait donc, lui !... Et il croyait en Lily ! — Je ne pus résister au désir de le pousser un peu dans ses retranchements.

— Ainsi, lui dis-je, vous admettez que l'on ne puisse aimer sans croire ?... Mais croire à qui, croire à quoi ?

— Croire, tout au moins, en la personne qu'on aime... Mais, par voie de conséquence, lorsqu'on croit en un être quelconque, cette foi s'étend, se prolonge et s'élève ; elle va beaucoup plus loin et beaucoup plus haut que la personne aimée : elle monte jusqu'à un principe supérieur... Il y a toute une philosophie à construire d'après cet évident besoin d'une sanction divine, ou d'essence spiritualiste, à nos engagements moraux... ou même immoraux.

La tendance ergoteuse de mon scepticisme, de connivence avec ma curiosité et ma jalousie, ne me permettait guère de laisser mon interlocuteur s'arrêter en si beau chemin.

— Ah ! par exemple, m'écriai-je, voilà qui est bien matière à discussion !... Comment ! vous prétendez que l'on ne saurait aimer une femme sans avoir confiance en elle, ni avoir confiance en elle sans faire crédit à la métaphysique !... Mais, mon cher monsieur, pour nous en tenir à votre première proposition, vous êtes en désaccord avec les faits d'observation courante : on voit tous les jours des hommes parfaitement épris de femmes qui ne leur inspirent pas la moindre confiance.

— Détrompez-vous, me dit très sérieusement M. d'Ambleville. Ces hommes, soit aveuglement, soit sottise, croient tou-

jours en la personne qu'ils aiment. Quand le passé est trop criant pour que l'illusion du bonheur écoulé demeure entière, ils se rattrapent sur l'avenir, ils croient que ce qui n'a pas été sera... Ils croient, vous dis-je! Rien n'est possible, dans l'ordre des sentiments humains, sans la foi. Il faut croire pour l'amour, croire pour l'amitié... Bien plus : en dehors de tout sentiment, pour l'association, pour le commerce, pour la complicité dans le vol, dans la débauche, dans le crime, il faut croire, croire toujours. La foi est, non seulement, la pierre angulaire de l'édifice social, mais la condition nécessaire des rapports quelconques des hommes entre eux... Et c'est pour cela que l'homme, qui ne peut se passer de l'homme. s'apercevra, tôt ou tard, que ce dont il cherche à se débarrasser, en écartant Dieu, lui devient de plus en plus indispensable à mesure qu'il se trouve plus étroitement et plus exclusivement en relations avec son semblable. Il finira comme il a commencé : il appellera Dieu à la rescousse, faute de pouvoir se fier toujours à ses pareils : l'extrême complexité de la civilisation fera le même office que l'extrême simplicité de la sauvagerie primitive.

— Alors, insinuai-je en délaissant les sommets où m'avait entraîné mon interlocuteur, si vous doutiez tout de bon d'une maîtresse, d'une épouse ou d'une fiancée, vous ne l'aimeriez plus?

— Certes, non! fit avec énergie M. d'Ambleville.

Il est vrai qu'il ajouta:

— A moins que je ne me reprisse à espérer de l'avenir ce que m'aurait refusé le passé.

En dépit du correctif, qui diminuait bien un peu la valeur de la déclaration de principes à laquelle on l'avait joint, j'emportai de ce colloque philosophique une impression profonde. Et cette parole : *Aimer c'est croire*, cette maxime presque solennellement émise, se grava dans mon esprit pour ne plus s'en effacer. — Aussi bien, répondait-elle à une préoccupation, à une inquiétude désormais constante.

Mais, naturellement, ce ne fut pas vers les sphères sereines de la philosophie spéculative que m'entraîna tout de suite l'aphorisme émis par M. d'Ambleville : j'éprouvai d'abord une envie singulière d'en vérifier la justesse sur son auteur

même. Et le projet d'éveiller le doute, avec la jalousie, dans l'esprit du prétendant de mademoiselle d'Ignicourt devint, dès lors, une obsession pour moi.

Justement, le hasard me fournit, le surlendemain, une occasion d'inquiéter mon nouvel ami, — qui restait, avant tout, mon rival, nonobstant la sympathie dont je lui payais l'involontaire tribut.

Une chaleur torride empêchait qu'on s'adonnât aux excursions lointaines ou aux distractions agitantes. Et certaine petite île très ombragée, qui occupait le milieu d'une pièce d'eau, était devenu le but de promenade favori des jeunes filles. — Sauf M. d'Ambleville, la jeunesse proprement dite n'avait pas, à ce moment-là, de représentant mâle parmi les hôtes du Val d'Antrain. Si bien que ces demoiselles allaient volontiers par petits groupes, et sans le moindre cavalier, se reposer et deviser à l'ombre, après avoir nonchalamment manœuvré les rames de l'une des deux barques blanches qui faisaient l'office de bacs.

J'avais pu observer que la seule personne de son sexe avec laquelle mademoiselle d'Ignicourt parût avoir plaisir à se promener était mademoiselle de Vertemont, sa cousine. Celle-ci, à peu près du même âge que Lily, — un peu plus jeune qu'elle, peut-être, — avait une hardiesse de regard et d'allures qui me déplaisait fort. Moins jolie que sa cousine, elle était cependant bien plus *lancée*, plus extérieurement de son temps, enfin, bien plus « dans le mouvement » ou « dans le train », comme on voudra. Et deux ou trois phrases, que j'avais saisies au vol, m'avaient donné l'idée que la conversation des deux cousines ne devait pas toujours avoir ce caractère purement frivole et anodin que M. d'Ambleville attribuait trop volontiers aux bavardages de femmes et surtout aux caquets de jeunes filles.

Donc, le surlendemain de notre dissertation sur le rôle de la [illegible] dans l'amour, mon partenaire et moi, nous avions, après déjeuner, passé l'eau pour aller fumer dans l'île, — ce qui ne nous était pas encore arrivé.

Il y avait quelque dix minutes que nous étions installés, le cigare aux dents, sous un kiosque festonné de lierre, lorsque nous entendîmes le battement lourd et irrégulier de deux avi-

rons maniés évidemment par des novices en matière de canotage.

— Nous sommes dans l'asile des nymphes, dis-je en riant. Gare à nous! Elles vont se métamorphoser en Ménades et nous faire subir le sort d'Orphée... Souvenir classique!

— On dirait la voix de mademoiselle d'Ignicourt, me fit remarquer tout à coup M. d'Ambleville.

— En effet, répondis-je. Et elle doit être, comme de coutume, avec mademoiselle de Vertemont.

Puis, une pensée machiavélique et perfide m'ayant traversé le cerveau, j'ajoutai :

— Qui sait? Ce serait peut-être le cas de vérifier mes doutes sur l'innocence ou l'innocuité des causeries virginales.

— A supposer que nous le puissions, serait-ce bien légitime? hasarda mon compagnon.

— Bah! fis-je sans me laisser arrêter par cet intempestif scrupule. Écoutons toujours, puisque aussi bien nous n'avons rien prémédité et que nous ne bougerons même pas.

La barque venait d'accoster la rive en un lieu embroussaillé, assez loin des deux débarcadères qui avaient été disposés pour faciliter l'accès de l'île aux promeneurs, et à l'opposite de l'endroit où nous avions nous-mêmes abordé.

— Dis donc, Lily, fit la voix d'Alix de Vertemont, si seulement mes fidèles et les tiens étaient là! Quelle aubaine pour eux! Et comme ils nous aideraient!... Je vois d'ici toutes ces mains agiles, tendues vers nous à qui mieux mieux!

— D'abord, répondit négligemment mademoiselle d'Ignicourt, moi, je n'ai pas de fidèles. Je rebute les jeunes, qui m'ennuient, d'ailleurs, passionnément...

— Tu en as tout de même un à tes trousses, bon gré mal gré.

— Oh! celui-là est respectueux, et je lui en suis reconnaissante.

Quelques mots balbutiés, au milieu d'un franc éclat de rire, par Alix de Vertemont, se perdirent dans le bruissement des branches et le clapotis de l'eau. — Les deux jeunes filles, enfin débarquées, mais non sans peine ni fracas, allaient probablement se diriger vers le kiosque.

Je me levai et, prenant M. d'Ambleville par le bras, je le contraignis à faire comme moi.

— Soyons à la fois discrets et indiscrets, lui dis-je : cédons la place à ces demoiselles, mais ne nous éloignons pas.

Après un geste de timide protestation, qui ne permettait guère de douter que mon compagnon ne fût, tout comme moi, assez curieux de surprendre ces épanchements de jeunes filles, et au prix même d'une vénielle indélicatesse, M. d'Ambleville me suivit.

Je contournai le kiosque, à petits pas muets, du côté opposé à celui par où les survenantes devaient l'aborder. Et je me tapis, avec mon complice désormais très résigné, parmi les lianes et les herbes folles, en contre-bas de la petite éminence où s'élevait le rustique abri.

— Oui, reprit bientôt la voix de mademoiselle de Vertemont, ici, nous sommes tout de bon sevrées de dangers.

— Dans ce kiosque ? demanda railleusement Lily.

— Dans ce kiosque et ailleurs : je veux dire : au Val.

— Est-ce que tu te sens vraiment en danger, quelquefois, ailleurs qu'ici ?

— Oui et non. Oui, si je considère ma perpétuelle tentation de pousser mes flirts à l'extrême ; non, si je consulte mon peu d'emballement sincère… Tout bien réfléchi, c'est la curiosité qui menace mon équilibre, plutôt que l'étourderie ou l'entraînement ; mais c'est aussi le plaisir de voir ceux que j'appelle mes fidèles sortir un peu de leur chic guindé et s'animer progressivement au jeu que je leur fais jouer.

— Sais-tu que tu es beaucoup plus pervertie que moi ? dit mademoiselle d'Ignicourt d'un ton calme et distrait.

— Bah ! répliqua l'autre, toi, tu as une pensée de derrière tête ou un amour caché.

— Pourquoi dis-tu cela ? Parce que je ne te dispute pas tes flirts ?

— Parce que tu n'en as même pas à toi.

— Je t'ai confessé déjà que les jeunes m'ennuient.

— Prends-en un mûr. Cueille un monsieur chauve. Ce n'est pas ça qui manque !…

Nous entendîmes le rire d'Alix de Vertemont égrener seul ses gaietés un peu convulsives à travers le silence et l'assoupissement de cette heure méridienne, où les feuillages immo-

biles semblaient inhabités comme les eaux sans rides qui les entouraient.

— Mais, reprit mademoiselle Alix, tu vas te marier bientôt...

— Ce n'est pas fait.

— Non, mais ça se fera, puisque c'est en train de se faire... tout doucement. Et alors...

— Alors ?

— Tu cueilleras ton chauve... Non, au fait, il ne l'est pas !

— Je ne me doute pas de ce que tu veux dire, articula posément mademoiselle d'Ignicourt.

— Je n'en suis pas très sûre non plus, avoua l'autre, ou plutôt je ne suis pas très sûre de mon fait, parce que tu caches habilement ton jeu ; mais ce que je sais bien, c'est que ton mari, quel qu'il soit, n'aura qu'un numéro d'ordre... Va pour le numéro un, si tu veux, mais ça ne s'arrêtera pas là.

— Ah ! tu sais cela, toi ?

— Oui, ma belle. Tu es trop dédaigneuse des menues et platoniques incartades qui compensent l'ennui de notre existence de jeunes filles pour ne pas te réserver en vue de quelque émancipation définitive... Je suis plus coquette que toi, et cela te scandalise, mais...

— Oh ! non, cela m'amuse plutôt, interrompit Lily en riant avec indulgence. Tu es si allante, si pleine d'entrain !

— Mais tu rattraperas joliment le temps perdu, acheva mademoiselle de Vertemont avec conviction, quand tu seras mariée.

M. d'Ambleville se remuait en donnant des signes d'impatience. Mais je voyais bien que cet état d'agacement était imputable au verbiage tant soit peu dépravé de mademoiselle Alix plutôt qu'aux répliques assez indifférentes de Lily. Et je n'étais pas autrement satisfait du résultat de ma petite machination. J'avais plus ou moins vaguement espéré que mademoiselle d'Ignicourt laisserait échapper, non pas son secret, — elle n'avait aucune raison d'en faire confidence à la petite pécore, sa compagne, et cela m'eût, d'ailleurs, beaucoup gêné, — mais quelque déclaration de principes capable de porter le trouble dans l'âme de mon compagnon en ébranlant sa confiance.

— Nous ne pouvons demeurer plus longtemps aux écoutes, me dit M. d'Ambleville. Regagnons notre bateau, ou ayons l'air d'en débarquer à l'instant.

Nous marchâmes alors sans précautions le long de la rive, écartant même, à grand bruit, les feuillages entrelacés.

— Qui va là? cria la voix aiguë et hardie d'Alix de Vertemont.

— Amis! répondis-je.

Puis, à voix basse :

— Tout de même, que dites-vous de cette petite fille-là?

— C'est une jeune fille ou une enfant élevée à la diable... Mais je n'ai rien remarqué de blâmable ni d'équivoque chez sa compagne.

Les deux groupes s'étant rejoints, nous causâmes fort agréablement jusque vers le milieu de la journée. — Quand je dis fort agréablement, ce n'est pas à mes impressions personnelles que je me reporte : car j'ai le souvenir, au contraire, d'un mécontentement très vif, dû à une recrudescence d'empressement chez M. d'Ambleville... Semblant plus sûr de son terrain, il serrait de plus près Lily d'Ignicourt : je n'avais réussi qu'à mettre le feu aux poudres.

Et, en effet, le lendemain, au retour d'une promenade en break dans les environs du château, j'eus la réelle contrariété de voir le prétendant de Lily lui prendre des mains, sous prétexte de l'aider à descendre de voiture, un petit bouquet de fleurs sauvages qu'elle avait cueilli pendant une halte, et se refuser ensuite à le lui restituer.

Je guettai le moment de parler bas à Lily.

— Eh bien! mais, lui dis-je avec une amertume très peu dissimulée, il me semble que les choses sont fort avancées!... Compliments!

— C'est vrai. Il s'enhardit. C'est un poltron qui va devenir héroïque, comme tous les poltrons qui réussissent à prendre le dessus.

Elle souriait de son sourire énigmatique — ou qui me paraissait tel, tant s'accentuaient mes doutes.

— Je lui saisis le poignet et lui dis brutalement :

— Mon rôle est peut-être odieux, mais le vôtre l'est davantage, puisque vous l'avez choisi de propos délibéré!

— Il faut cependant que vous sachiez, me répondit-elle sans trouble et sans colère, ou m'attendre... ou m'enlever... ou renoncer à moi.

Elle me parla très doucement ce qu'elle appelait, en souriant, « le langage de l'amour conseillé par la nécessité ». Et je sentais, en l'écoutant, que toute velléité de résistance allait encore m'abandonner. Renoncer à elle, c'eût été renoncer à cette illusion réconfortante, que je lui devais, d'un tardif renouveau, c'eût été dire un adieu définitif à l'amour, à ma seule raison désormais d'espérer, d'exister... Pourtant, je voulus être stoïque.

Et comme, en regagnant le château, après une courte visite au potager, nous passions entre deux charmilles formant un étroit couloir de verdure, seuls derrière tout le monde, je murmurai avec effort :

— Vous avez voulu, ma chère Lily, malgré mes avertissements, en dépit de mes scrupules, me faire une charité : vous m'avez aimé... Vous avez tenu, du moins, à me le dire et à me le persuader. C'était une délicate, mais redoutable aumône. Je dois vous en remercier, quelque douleur qu'elle me cause aujourd'hui... Merci donc, Lily, *my Lily*... Rien qu'à prononcer ainsi, familièrement, votre doux prénom, si savoureux à mes lèvres, je sens que je resterai toujours votre obligé. Vous avez été la consolatrice, la magicienne qui m'a valu cette joie... cet orgueil aussi de me croire aimé, à l'âge où commençait pour moi la mélancolie suprême... C'est beaucoup, c'est assez... Marchez librement dans la voie nouvelle où le mariage va vous faire entrer... Je ne veux plus être pour vous qu'un souvenir...

— Ne me dites pas cela ! s'écria la jeune fille en passant son bras sous le mien et en se serrant contre moi. C'est ainsi, appuyée sur vous, que je voudrais marcher toujours...

J'avais bonne envie de lui répliquer : « C'est précisément là ce qui ne nous sera jamais possible, puisque nous ne serons pas mariés ensemble ! » Mais il y avait tant d'abandon, tant de grâce dans son mouvement que je me contentai d'effleurer sa tempe d'un baiser.

Je restai néanmoins très assuré qu'il n'y avait pour nous, hors le renoncement, d'autre parti à prendre que le scandale :

ma jalousie croissante, mes doutes sans cesse renaissants, ma dignité d'homme ou mon orgueil de mâle, — comme on voudra, — tout contribuait à rendre intenable une situation qui avait été fausse dès l'origine et qui empirait de jour en jour, à mesure que s'en précisaient les nécessités ou les rigueurs.

XII

Durant les quelques jours qui suivirent, il y eut peu d'occasions de tête-à-tête : on se promena beaucoup, et la fatigue abrégea les soirées. Mais, la semaine suivante, la chaleur étant redevenue insupportable, on reprit le doux *farniente* des après-midi caniculaires, ainsi que les colloques intimes et les promenades dans l'île.

Si bien que j'eus le déplaisir de voir, un beau matin, M. d'Ambleville et mademoiselle d'Ignicourt voguer de compagnie sur la pièce d'eau, l'un ramant avec une vigueur méritoire, l'autre gouvernant avec indolence. Mais je rencontrai, tout juste à ce moment, sur le perron, mademoiselle Alix.

— Monsieur de Rentzau ! me dit-elle aimable et gouailleuse, les inséparables étant séparés, il ne reste aux abandonnés qu'à se réunir... Vous plairait-il, en conséquence, de m'accompagner ?

— Avec joie, répliquai-je galamment. Mais où ?

— Dans l'île. N'y a-t-il pas deux bateaux ? Et, puisqu'on nous en laisse un...

— Ne craignez-vous pas, fis-je avec hésitation et embarras, que nous ne paraissions bien imitateurs... ou bien indiscrets ?

— Quoi ! vous vous feriez scrupule de gêner ces banales confidences ?

— Banales ?

— Eh ! oui, puisqu'il s'agit de fiançailles.

— Bah !... Vraiment ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Nullement... Je supposais bien... Mais...

— Oui, c'est chose faite depuis hier au soir, je crois. Le

monsieur s'est déclaré... Sans cela, du reste, il ne serait pas si publiquement démonstratif... Mais ça ne paraît pas vous faire plaisir, de savoir que M. d'Ambleville s'est ouvert à madame d'Ignicourt... qui, du reste, l'attendait comme le Messie, ou attendait sa communication comme une manne... Vous êtes cependant en relations d'amitié avec M. d'Ambleville, n'est-ce pas?

— Oh! d'amitié, c'est beaucoup dire, lorsqu'il s'agit de relations d'aussi fraîche date...

— Est-ce trop dire également que de faire allusion à votre amitié pour Lily?

— Non, répliquai-je avec autant de froideur que possible; je suis l'ami de mademoiselle d'Ignicourt, puisqu'elle veut bien me donner ce titre, auquel mon âge peut-être ne m'eût pas permis de prétendre sans ridicule.

— Votre âge! mais, outre qu'il n'est pas encore des plus respectables, c'est précisément ce qui vous a valu la faveur de Lily!... sa faveur amicale, bien entendu, puisqu'elle va se marier.

J'aurais volontiers jeté à l'eau cette péronnelle, pour la faire taire; et je ne suis pas très sûr de n'avoir pas caressé, en m'embarquant avec elle, après de nouvelles instances, quelque vague projet d'immersion dans les eaux troubles du petit étang. Mais je voulais, surtout, d'un instinctif et obscur vouloir, me jeter à la traverse de tout colloque intime entre Lily et celui qu'on appelait déjà son fiancé.

— Ramez tout doucement, me dit ma compagne, et faites le tour de l'île. Rien ne serait amusant comme de les surprendre en pleine conférence : les hommes sont si drôles quand ils sont amoureux et qu'ils le proclament!

J'obéis en silence, et j'abordai sans fracas. De sorte que nous pûmes débarquer à quelque vingt mètres du kiosque sans avoir révélé notre approche. Mademoiselle de Vertemont s'avança ensuite, à petits pas, jusqu'au-dessous de l'abri, et, brusquement, frappa trois grands coups dans ses mains, en éclatant de rire. — Nous vîmes aussitôt apparaître la barbe blonde de M. d'Ambleville, lequel ne s'était même pas levé tout à fait du banc qu'il occupait avec Lily d'Ignicourt et ne semblait pas très disposé à quitter la place.

— Une délégation, cria ma compagne de sa voix trop haute, qui vous apporte les compliments et les vœux de toute la société !

— Mademoiselle de Vertemont, m'empressai-je d'insinuer, a tout bonnement voulu vous avertir que le premier coup de cloche allait se faire entendre.

J'étais fort ennuyé de mon personnage et assez honteux de mon intervention, quoique satisfait, au fond, du résultat.

— Si le déjeuner est proche, dit simplement Lily en se levant, nous ferons bien de rentrer tous.

Et elle se dirigea vers le bateau qui l'avait amenée. Je la suivis machinalement, laissant en arrière M. d'Ambleville et mademoiselle de Vertemont.

J'aidai Lily à embarquer. Puis, sans attendre M. d'Ambleville, ce qui eût été strictement convenable, — d'autant plus qu'il était venu avec mademoiselle d'Ignicourt, — je poussai le bateau et sautai dedans.

Ayant pratiqué tous les sports, au temps de ma première jeunesse, j'étais encore assez habile canotier pour ne pas craindre, à ce jeu, la rivalité d'un amateur probablement peu entraîné. Or, le prétexte d'une course sur l'eau devant faire excuser le sans-gêne apparent de mon intervention, je résolus de provoquer en riant M. d'Ambleville, et je lui criai :

— Allons ! prenez l'autre bateau et mettez-vous en ligne : je vous attends. A qui atterrira le premier !

Lily, qui ne m'avait encore rien dit, murmura :

— Quel enfantillage ! Vous ne voulez donc pas être raisonnable ?

— Je ne sais pas l'être, répliquai-je. Il faut croire que ce n'est pas de mon âge ou de ma génération... Ce doit être un privilège de la vôtre. Qu'en pensez-vous ?

— Vous êtes fâché ? fâché que je sois venue ainsi dans l'île ?

— La belle affaire ! me récriai-je. Quand on est fiancée, officiellement fiancée...

— Oh ! pas si officiellement que cela !

— Enfin, tout le monde le sait... excepté moi !

— Alix n'est pas tout le monde... Mais c'est une petite indiscrète et une petite sotte de vous l'avoir dit.

— Alors, il vous aurait plu de me cacher la chose le plus

longtemps possible?... Ah! tenez, Lily, nous ne nous comprenons plus du tout... si jamais nous nous sommes compris!

— Chut! voici l'autre bateau. Je vous parlerai ce soir: je ne suis pas contente.

— Où me parlerez-vous?

— Je ne sais pas encore, mais je trouverai bien le moyen... Maintenant, faites ce que vous avez dit: concourez avec M. d'Ambleville.

La perspective de ce semblant de lutte entre deux hommes qui l'aimaient ne pouvait qu'amuser Lily, comme elle eût amusé n'importe quelle autre femme, à sa place: n'était-ce pas l'image ou le simulacre très réduit d'un de ces combats que, de tout temps, les hommes se sont livrés pour la possession d'une amante disputée?

A un signal, je me mis à « nager », de toutes mes forces, mais avec une régularité d'automate, et en faisant volcter sur l'eau ma paire d'avirons comme si je n'eusse jamais cessé de fréquenter Argenteuil et Bougival. Je gagnai d'une bonne longueur.

— Bravo! crièrent en même temps les deux jeunes filles.

Et mademoiselle Alix d'ajouter:

— Ce n'est pas l'année des jeunes, il faut croire: à Longchamp, les « trois ans » ont été battus de loin par leurs aînés.

M. d'Ambleville ne parut pas plus enchanté de l'observation qu'il ne l'avait été de la course même et des circonstances qui l'avaient précédée. Je crus remarquer aussi que son mécontentement s'orientait, avec netteté, vers ma personne. En tout cas, il me lança un regard modérément amical et confiant.

— Je compte sur votre promesse, dis-je à Lily en la rejoignant sous le vestibule. Arrangez-vous pour me parler ce soir.

— Oui; ce sera probablement dans la salle de billard, avant le dîner: à cette heure-là, elle est toujours déserte.

— Soit. Je suis prêt à faire amende honorable, si vous me donnez de bonnes raisons.

A l'heure dite, ayant revêtu le frac un peu plus tôt que de coutume, je descendis et fis semblant d'étudier quelques carambolages ardus.

Lily ne tarda pas à me rejoindre. Elle avait, comme presque tous les soirs, une toilette blanche (l'abus du blanc était sa

coquetterie) ornée d'un tour de cou et d'un ruban de taille d'une nuance pâle : mauve ou vert d'eau. Et rien ne saurait donner l'idée de la puissance attractive de cette grande jeune fille, ainsi vêtue, complètement femme déjà par maint détail de sa personne et de son allure, mais encore un peu enfant peut-être par une très légère et intermittente gaucherie d'attitude. — En la regardant, je ne pouvais concevoir ni admettre qu'elle fût vraiment pervertie. Et pourtant !...

— Vous êtes un fou, me dit-elle, et un fou dont les accès se rapprochent ou se prolongent chaque jour davantage ! C'est un coup de tête qui vous a conduit ici, et vous ne savez, vous ne saurez jamais y rester sans y commettre une série d'incartades de plus en plus compromettantes.

— Traduction : vous n'auriez pas dû venir ; allez-vous-en.

— Eh ! oui, il faut vous en aller, si vous ne voulez pas que tout se gâte.

— Ah ! certes ! lui dis-je, vous ne vous doutez pas de ce que j'endure et de ce qu'il me reste à endurer... Mais est-il possible que vous n'en ayez pas le soupçon ? Comment, encore une fois, sachant de la vie ce que vous en savez ou en avez deviné, comment pouvez-vous me demander d'assister impassible à la cour que vous fait un homme qui sera votre mari ?... Ah ! j'entends bien que c'est ma faute si je suis ici. Mais croyez-vous que, même très loin, je ne souffrirais pas tout autant ? Me jugez-vous d'imagination si pauvre qu'il doive m'être impossible de me représenter ce que je ne verrais pas, ce qui est de style et de tradition dans cette vieille banalité des amours à marier ?... Alors, tout de bon, vous me demandez de prendre gaiement mon parti qu'un autre vous ait avant moi ? Et ma souffrance, mon humiliation, ma rage, tout cela devrait être considéré par moi comme la naturelle rançon d'un bonheur indéfiniment différé ?... Eh bien ! non, c'est inacceptable, c'est inique, c'est absurde ! Je ne sais plus si j'y ai souscrit un moment ; si oui, je ne me rendais pas compte de ce que je faisais : vous me grisiez de vos paroles, de vos promesses, que sais-je ?... Maintenant, je vois ce que me coûterait ma lâcheté : je préfère renoncer à vous, s'il faut payer d'un tel prix un bonheur équivoque et lointain...

Elle avait, en m'écoutant, un air aussi surpris qu'affligé; très évidemment, sa science ou sa divination précoce des choses de la vie ne lui avait pas tout révélé : elle ignorait encore les fureurs despotiques de l'amour masculin, le caractère particulier de la jalousie du mâle. Et, de vrai, une jeune fille, — quelque bien renseignée qu'elle soit, — ne peut guère pressentir des ardeurs si farouches, une tyrannie des sens si brutale, si étrangère à son sexe. Je vis qu'elle ne se décidait pas à me répondre, faute peut-être de savoir au juste d'où procédaient mon emportement et ma colère. Aussi avais-je à cœur de déchirer tous les voiles et de dissiper toute équivoque.

— Ma chère et trop aimée Lily, repris-je bientôt, pardonnez-moi cette violente sortie. Je prétendais tout à l'heure, pour m'excuser d'avoir rompu l'espèce de pacte plus ou moins implicite qui a été conclu entre nous, je prétendais que vous m'aviez arraché, en un moment d'exaltation, l'engagement de le respecter... Il eût été plus exact de vous dire que j'étais de sang-froid, alors, et que c'est à présent que j'ai perdu la raison... Oui, voilà ce que j'aurais dû vous dire. Et j'aurais pu vous répéter aussi ce que je vous disais un jour : s'engager à faire ceci ou cela quand on sera dominé par l'amour ou par la jalousie, c'est arrêter un plan de conduite pour les heures d'ivresse ou les crises de démence ; c'est la plus vaine, la plus sotte des visées et des prétentions... Aujourd'hui, je n'ai plus qu'une pensée, une seule, c'est que cet homme vous aura... vous aura, comprenez-vous enfin?... Eh bien! puisque c'est inévitable, cette chose monstrueuse, je ne veux plus rien être pour vous, je...

Elle me mit la main sur la bouche. Et, d'un ton de reproche :

— Ne pouvez-vous donc supporter ce que j'endure moi-même? Et ma part de contrainte, d'ennui, n'est-elle pas plus lourde que la vôtre?

Je la regardai avec stupéfaction, puis avec méfiance, puis avec une sorte d'incertitude hébétée.

— Mais, pour Dieu! m'écriai-je enfin, quel rôle m'aviez-vous assigné?... Oui, dans votre pensée, que devais-je être

auprès de vous? Un ami, un camarade quelque peu tendre, un confident préféré, un sigisbée en titre?... ou un simple trophée vivant, que vous auriez traîné, exhibé partout comme le témoignage et le signe permanent d'une triomphante coquetterie?... Car il y a des femmes, vous le savez bien, n'est-ce pas? qui sont coquettes au point de ne pouvoir se passer d'une victime officielle... des femmes qui veulent qu'on montre du doigt, dans leur sillage, l'homme dont elles ont brisé la vie... Êtes-vous donc de celles-là?

— De quel droit m'injurier? demanda-t-elle, très troublée tout à coup. Ne vous ai-je pas voué, n'ai-je pas promis de vous garder le meilleur de mon affection?... Ne me suis-je pas offerte même... ou presque?

— Offerte!... Mais savez-vous seulement ce que c'est que de s'offrir et de se donner? J'hésite à le croire, maintenant!

— C'était à vous de me l'apprendre, répondit-elle avec simplicité.

Je lui demandai encore pardon, en balbutiant de ces paroles enfantines ou insensées qui sont le vrai langage de l'amour. Puis, dans l'enivrement de ce tendre et soudain transport, pour la première fois, ma bouche osa se poser sur sa bouche... J'étais hors des gonds : la caresse fut emportée, presque brutale, et je sentis la jeune fille, renversée sur mon bras, s'y abandonner toute, en un désarroi profond qui, partout ailleurs que dans cette salle ouverte à tout venant, l'eût mise à ma merci.

Nous avions à peine repris pied dans la réalité que M. d'Ambleville entra.

Il nous regarda avec assez de sang-froid et d'indifférence apparente, puis se mit à nous parler de choses insignifiantes. Et enfin :

— J'ai interrompu, fit-il en désignant le billard, une partie, ou une leçon?

— Une leçon, répondit Lily d'une voix à peu près naturelle. Mais je n'ai pas le temps de m'instruire davantage aujourd'hui. Il faut que je remonte auprès de ma mère, qui n'a jamais su finir de s'habiller sans moi... A tout à l'heure!

Puis elle sortit en nous saluant d'un signe de tête.

Dès que le doux crépitement de son pas hâtif et saccadé

eut cessé de se faire entendre à travers le salon voisin, le visage de M. d'Ambleville changea d'expression, et ses yeux bleus devinrent sévères, presque durs, derrière son lorgnon.

— Monsieur de Rentzau, me dit-il, il y a entre mademoiselle d'Ignicourt et vous, un lien dont je n'ai pu saisir la nature, mais qui la met ou la maintient dans votre dépendance et dont l'existence me trouble étrangement... Je vous prie de me faire connaître, en toute loyauté, ce qu'est cette mystérieuse entente... Vous savez que je m'apprête à épouser mademoiselle Lily ; mon titre de fiancé, désormais reconnu, me donne le droit, je pense, de réclamer une pleine lumière... Je ne viens pas à vous en rodomont qui s'apprête à pourfendre... Rien ne m'autorise à douter de votre caractère, de votre droiture... J'ai même de la sympathie pour votre personne... Bref, le plus naturel m'a paru être de faire ce que je fais : de vous interroger avec franchise et simplicité.

— Vous ne vous apercevez pas, répondis-je, que votre demande d'explications, sans rien avoir que de naturel et de licite en ce qui me concerne, est assez... comment dire?... assez peu respectueuse en ce qui regarde mademoiselle d'Ignicourt.

— La chose devant rester entre vous et moi, je suis seul juge, il me semble...

— Que devient votre confiance? insinuai-je sans relever ce que le ton assez bref qu'il avait pris pouvait avoir de blessant pour moi.

— Ma confiance dans l'avenir est entière... seulement je désire savoir du passé ce qui, pour moi, en demeure un peu obscur...

— Je n'aurais rien à vous dire, monsieur, qui ne pût être interprété comme une apologie pour laquelle je ne suis nullement qualifié.

Sans le vouloir, sans m'en apercevoir, peut-être, j'avais pris soudainement un ton plus agressif que le sien.

— Vous avez tort d'être si cassant. Vous allez m'obliger à vous signifier...

— Quoi? Un cartel? demandai-je très railleusement.

— Non; ce n'est pas cela que je veux vous signifier...

quant à présent, du moins, car ce serait compromettre bien inutilement une personne qui a droit à vos ménagements comme aux miens.

— Bon! Prétendez-vous alors transporter dans notre vie privée cette politique du poing sur la hanche et de l'épée au fourreau, qui est celle des patriotes loquaces et prudents? Voulez-vous me menacer d'une terrible bataille à échéance indéterminée? Et passerez-vous sans cesse devant moi, en ayant l'air de me dire : « Plus tard, nous réglerons ce différend et vous ne perdrez rien pour attendre!... » Si telles sont vos intentions, monsieur, je dois vous déclarer que je ne m'y prêterai pas. J'ai toujours jugé ridicules et déplacés les atermoiements de ce genre... Il n'y a rien, il n'y a jamais rien eu, entre mademoiselle d'Ignicourt et moi, qui ne soit parfaitement avouable. Et vous voulez bien le reconnaître, au moins indirectement, puisque vous ne me parlez pas du tout de renoncer à elle... Je n'ai donc aucune explication à vous fournir, et je ne vous en fournirai aucune...

Là-dessus je fis mine de sortir. M. d'Ambleville me retint.

— Vous avez tort, encore une fois, de le prendre sur ce ton, me dit-il. Vous êtes l'ami de mademoiselle d'Ignicourt, soit! mais, n'étant ni son contemporain, ni son mentor, pourquoi cette intimité qui vous rend son confident, et parfois son conseiller? Car je me rappelle une ou deux circonstances, au moins, où je vous ai trouvé entre elle et moi... Eh bien! tout ce que je voulais vous demander, c'était le simple aveu d'un pareil état de choses, en vous priant de le faire cesser. Je désire que ma femme n'ait pas d'autre conseiller que son mari; ce n'est pas trop d'exigence peut-être...

— Ceci ne me regarde plus, prononçai-je avec un sourire d'ironie. Et, dès l'instant que vous êtes sûr de votre autorité sur mademoiselle d'Ignicourt...

— Oh! parfaitement sûr, articula nettement M. d'Ambleville. Sans cela, je ne l'épouserais pas.

— Eh bien! mille compliments!

Il avait achevé de m'exaspérer par sa confiance entêtée. Mais, comme il s'était calmé à mesure que je m'exaltais, il fallait, bon gré mal gré, en demeurer là. Et, d'ailleurs, une solution belliqueuse eût été bien compromettante pour tout le

monde. — N'importe! j'étais outré de me sentir, non le plus faible, mais le plus hypocritement armé dans la lutte qui venait de s'engager.

XIII

Le soir même, j'avais pris un parti, et résolu presque un crime. Pendant le dîner, j'avais contemplé Lily : sous la pâleur un peu rosée de ses joues, comme à travers l'éclat un peu fiévreux de son regard, j'avais nettement perçu la vibration prolongée qu'avait produite en elle ma caresse trop hardie. Ses yeux me fuyaient, pour la première fois; mais je croyais bien deviner que tout son être ne se ferait pas volontiers leur complice... Ce baiser, sans doute, avait été une révélation pour elle : il lui avait appris, en partie, le caractère vrai de l'amour; il eût dû m'apprendre, à moi, le respect d'une innocence physique restée entière. Mais, du fond de mon passé, avait surgi le souvenir d'un autre baiser, qui avait laissé sa détestable empreinte sur mon âme. Or, un fait ou un souvenir personnel exercera toujours plus d'influence sur notre conduite que n'importe quelles réflexions ou quelles doctrines. Un fait, en théorie, ne prouve rien, soit! Mais, dans la pratique, ce sont les faits qui nous dominent et nous gouvernent, — les faits ou le souvenir qu'ils nous ont laissé. On croit invinciblement à l'efficacité des moyens qu'on a vu réussir.— Et, s'il me fallait rendre justice à mademoiselle d'Ignicourt en reconnaissant qu'elle n'était décidément pas de ces précoces dépravées parmi lesquelles mon jugement, sans cesse dérouté, avait failli la classer, je venais d'acquérir, en revanche, l'intime assurance que ses sens, une fois éveillés, la mettraient à ma discrétion,

Le plan d'un véritable attentat s'était immédiatement tracé, comme de lui-même, dans mon esprit. J'étais affolé : des semaines et des mois s'étaient écoulés depuis que j'avais commencé de fréquenter Lily; souvent en contact avec elle, l'aimant et la désirant chaque jour davantage, je me voyais tout près de la perdre... Nous n'avons d'autre recours que la fuite

contre les révoltes de nos sens, quand ces révoltes sont provoquées par une chère et troublante présence ; et je n'avais pas su fuir une seconde fois. En outre, la jalousie s'était mise de la partie, et aussi cette appréhension naturelle à l'homme qui mûrit et bientôt vieillira, dès qu'il se voit en rivalité avec un jeune homme... Je trouverais, en nombre infini, si je voulais me donner la peine d'en chercher, des circonstances atténuantes, des explications plus ou moins plausibles de mon coupable projet ; mais je ne trouverai jamais d'excuse absolutoire. Dès lors, qu'ai-je à faire de m'attarder à une inutile plaidoirie pour moi-même ?

Le plan que j'avais presque instantanément conçu n'était ni plus ni moins audacieux, ni plus ni moins difficile à exécuter que la plupart de ceux qui ont été imaginés, de tout temps, pour ces sortes de surprises ou de guet-apens : j'étais décidé à pénétrer dans la chambre de Lily, ou à l'attirer dans la mienne. Le soir, les hôtes du château regagnant presque toujours ensemble les appartements du second étage, et chacun étant d'autant plus empressé de fermer sa porte à clef que toutes les portes étaient moins dissemblables et moins éloignées les unes des autres, il ne fallait pas songer à une expédition de nuit. Dans la journée, au contraire, les uns remontaient chez eux tout de suite après le déjeuner, les autres beaucoup plus tard, et isolément. Maintes fois, il m'était arrivé de remonter ainsi, un peu avant ou un peu après Lily. Il n'y avait donc qu'à la guetter et à l'attendre au seuil de ma propre chambre, et, si je ne réussissais pas en mon projet de l'y faire entrer, à la suivre dans la sienne, après m'être assuré que personne ne pourrait me surprendre.

Comme j'en étais à méditer ce plan, d'une scélératesse et d'une simplicité tout élémentaires, je fus interpellé par la duchesse de Saveuse, qui conversait, en un coin sombre et frais de son grand salon, avec mesdames de Vertemont et d'Ignicourt :

— Dites-moi, Rentzau, vous qui êtes très familiarisé, à ce qu'il paraît, avec la pratique des excursions et qui n'êtes pas non plus tout à fait étranger aux choses sportives, combien de temps faudrait-il, et combien de relais, pour vous transporter tous au bord de la mer ?

— Une transportation en masse? Vous avez assez de nous?

— Non, mon ami; mais je dois reconnaître que je vous condamne à l'ébullition, en même temps qu'à l'inertie, au fond de mon entonnoir. Or, je sais, pour l'avoir entendu dire, que ma demeure n'est pas fort éloignée des rivages de la mer. Moi, je ne bouge jamais... Ce n'est pas une raison pour vous priver d'une excursion peut-être amusante, et dont les jeunes filles ont eu l'idée ou le désir, paraît-il... Je resterai donc ici avec les sédentaires et les impotents...

— J'en serai, soupira plaintivement madame d'Ignicourt qui avait sa migraine bi-hebdomadaire et sa noble apathie de tous les jours.

— Ma foi, déclarai-je après un bref calcul mental, je ne vois pas la nécessité des relais: une cinquantaine de kilomètres, tout au plus, d'ici à la mer, d'ici au Mont-Saint-Michel, par exemple...

— Oui, mais vous devez tous connaître le Mont-Saint-Michel, que je suis seule, dit-on, à ignorer, peut-être parce que c'est mon voisin... à vol d'oiseau. Une visite de plus à cette abbaye, qui n'est pas fort ombragée, ni fort distrayante, je crois, ne vous rafraîchirait et ne vous amuserait guère. Non, ce que je voudrais vous offrir, c'est une petite partie de bains de mer, dans un endroit agréable. Dinard n'est pas très loin non plus? Hein, que pensez-vous de Dinard?

— Dinard, fis-je en tressaillant à ce nom qui me rejetait inopinément au premier souvenir de mes amours, Dinard est plus éloigné. Même par la route la plus directe, c'est-à-dire en passant par Dol, il doit bien y avoir, de la boucle du Couesnon, où nous sommes, à la baie de Saint-Malo, soixante-dix à soixante-quinze kilomètres.

— Et ça peut se faire en...?

— En deux étapes, ou en une seule avec un relais, à la rigueur.

— Alors, le plus simple serait, n'est-ce pas? de mettre les quatre postières au grand break ou au char à bancs, pour faire la route en deux étapes?

— Je le crois. Et l'on pourrait aller coucher à Dol, par exemple, pour filer, le lendemain matin, sur Saint-Malo.

— Voulez-vous être le fourrier de l'expédition, mon cher Rentzau ?

— Si vous m'en jugez digne...

Outre que je me sentais assez flatté, au fond, d'un pareil témoignage de faveur émanant d'une femme aussi peu prodigue de sa bienveillance que l'était la duchesse de Saveuse, j'entrevoyais là une occasion ou un prétexte vraiment inattendu et favorable d'essayer la mise à exécution de mon aventureux projet.

— Ça vous amuserait-il de mener les chevaux ? — me demanda madame de Saveuse, comme si elle eût voulu me combler des marques de sa confiance. — De la sorte, vous auriez toute la responsabilité.

Je répondis que je n'étais pas autrement jaloux de jouer le rôle de *coachman*, auquel l'exercice irrégulier de mes modestes aptitudes ne m'avait pas suffisamment préparé. Il fut donc décidé que nous serions menés à grandes guides par le premier cocher, sauf collaboration intermittente des amateurs, au nombre desquels s'inscrivit d'abord Alix de Vertemont.

Une demi-heure plus tard, le recrutement des excursionnistes était achevé. Parmi eux figuraient, bien entendu, mademoiselle d'Ignicourt et M. d'Ambleville.

— Êtes-vous contente d'aller à Dinard? demandai-je à Lily.

— Enchantée.

— A cause de l'endroit, ou bien... à cause des souvenirs que vous y rencontrerez peut-être?

Elle ne me répondit pas tout de suite; puis, rougissant un peu, — ce qui ne lui était guère habituel, — et son regard continuant de fuir le mien :

— Consultez, fit-elle, vos propres impressions : vous pourrez ainsi deviner les miennes sans être un grand sorcier.

— Oh! moi, je n'ai besoin de rien pour me rafraîchir la mémoire, pour revivre, dans tous leurs détails, les quelques scènes très simples qui se sont encadrées dans ce joli décor et qui me rappellent le début de la seule phase intéressante de ma vie... Tenez, sans avoir même à fermer les yeux pour m'abstraire de la réalité présente, et en vous regardant, au contraire, bien attentivement, dans votre blanche toilette du soir, je vous revois telle que je vous ai vue, au sortir du

bain, sur la plage de Dinard, certain jour où je saluai mentalement votre apparition d'un mystique hommage : « *Ave, maris stella!* Salut, étoile de la mer!... » Oui, voilà ce que j'ai murmuré. Vous ne l'avez pas entendu alors, mais je compte bien vous le répéter, après-demain, à l'endroit même où vous vous êtes attiré cette invocation de litanie.

Elle se contenta de sourire en détournant légèrement la tête, sans avoir de nouveau rougi, — ce qui ne me parut pas de trop mauvais augure pour la réalisation de mes vœux les plus secrets.

XIV

Le surlendemain matin, d'assez bonne heure, nous partîmes avec un grand fracas de grelots et de coups de fouet, après que la châtelaine du Val d'Antrain, matinale par exception, eut crié à ses hôtes, en leur souhaitant bon voyage :

— Amusez-vous bien!... Et, pour tous les détails, adressez-vous à M. de Rentzau, qui a mes pleins pouvoirs!

C'était l'investiture publique de ma fonction, l'officielle consécration de mon autorité. Par exemple, je me demande aujourd'hui si cette femme très fine, et aussi très méchante, n'avait pas poussé la malice jusqu'à prévoir que ce petit déplacement, avec Lily d'Ignicourt abandonnée à l'insignifiante tutelle de sa tante de Vertemont et à la rivalité probable de ses deux amoureux, ne s'accomplirait pas sans quelque péripétie ou incident plus ou moins *chroniquable*, — comme elle appelait tout ce qui était, pour elle, matière à épigrammes.

Voulant éviter désormais toute affectation et toute attitude provocante à l'égard de M. d'Ambleville, j'avais pris place sur le large siège du char à bancs, à côté d'Alix de Vertemont, qui avait retenu la place voisine de celle du cocher pour être à même de s'emparer des guides quand bon lui semblerait.

Nous arrivâmes à Dol vers la fin de l'après-midi, après une longue halte consacrée au déjeuner. Aucun incident n'avait marqué la route, sauf quelques zigs-zags ou quelques à-coups dès que mademoiselle de Vertemont usurpait les fonctions de

cocher, et un peu d'indécision dans les tournants, lorsqu'elle appliquait mal le grand précepte du menage à quatre, que son voisin, l'impeccable professionnel, lui cornait respectueusement aux oreilles : « C'est le timon qui mène tout, c'est le timon qu'il faut maîtriser d'abord; c'est de lui qu'il faut surtout s'occuper, et non pas de la volée, à laquelle il suffit d'indiquer la direction... »

A l'hôtel, ou plutôt à l'auberge, je fis très consciencieusement ma besogne de fourrier en veillant à ce que chacun de mes compagnons de route fût aussi bien logé que possible. Et j'eus soin de me loger moi-même, non seulement moins bien que tout le monde, mais assez loin de Lily pour que personne ne pût soupçonner mon secret souci de me rapprocher d'elle : je me réservais pour les jours suivants.

Nous parvînmes sans encombre à Dinard, où il n'y avait pas encore foule (on n'était qu'en juillet); et je pus trouver, dans un hôtel nouvellement ouvert et meublé de neuf, presque tout un étage à louer pour trois jours. — Il y avait, au centre, un appartement dit « de gala », qui était composé d'un grand salon à rideaux de damas solférino, avec des consoles dorées, — le tout du plus mauvais goût, — et d'une chambre tendue de brocatelle jaune, — d'un jaune à faire crier. — Je fis semblant de ne savoir à qui attribuer cet appartement « riche », comme disait l'hôte, et personne ne le réclama, les autres chambres étant en nombre suffisant et beaucoup plus attrayantes, avec leur mobilier de pitchpin tout neuf et leur cretonne fraîche.

L'exécution de mon plan se simplifiait à vue d'œil, et mes dispositions furent bientôt prises. Je répartis de mon mieux mes compagnons de voyage à droite et à gauche de l'appartement laissé vacant; Lily eut la pièce voisine du grand salon, et moi celle qui attenait à la chambre d'honneur : de la sorte nous étions séparés par deux pièces inhabitées, — autrement dit par un terrain neutre. — Madame de Vertemont devant occuper la chambre voisine de celle que j'avais proposée à mademoiselle d'Ignicourt, personne ainsi n'avait rien à redire : la jeune fille se trouvait auprès de son chaperon désigné.

Le jour même de l'arrivée, ces dames se rendirent à Saint-Malo, pour y acheter tout ce qui était nécessaire à l'improvi-

sation de costumes de bains présentables, sinon sensationnels. Et, dans la matinée qui suivit, nous nous baignâmes tous ensemble. Je n'avais eu aucun colloque particulier avec Lily et n'en avais point recherché l'occasion. Mais, dans l'eau, nageant pour un moment côte à côte, nous causâmes.

— J'aimais mieux, lui dis-je, le costume dans lequel je vous ai vue une fois... une seule, hélas !

— Je ne pouvais vous en offrir une nouvelle exhibition. N'ayant rien apporté pour me baigner, puisque je n'étais pas prévenue, j'ai dû me contenter de ce que j'ai trouvé... Mais suis-je donc si mal ?

— Non : vous n'êtes pas si bien, voilà tout.

— Alors, je ne mérite pas la salutation promise, l'*Ave maris stella !* dont vous deviez me gratifier, à haute et intelligible voix, cette fois-ci ?

— Mon Dieu, je n'ai qu'à fermer les yeux pour vous revoir telle que...

— Grand merci de la galanterie ! — fit-elle un peu piquée, comme il est de règle pour les femmes lorsqu'on se permet de constater, même en évoquant leurs triomphes passés, qu'elles pourraient être mieux qu'elles ne sont présentement.

— Je ne vise pas à la galanterie avec vous : je vous ai complimentée une fois pour toutes en vous disant que je vous aimais.

— Enfin, dit-elle en reprenant pied et en rajustant sa ceinture, que reprochez-vous à mon costume ?

— Il vous engonce atrocement. On ne voit pas même le haut de vos bras, dont l'attache est parfaite. Et, comble d'horreur ! ce pantalon descend... jusqu'à vos chevilles.

— Vous exagérez ! fit-elle en riant.

— Non, je vous assure que je suis forcé de faire appel à mes souvenirs, très fidèles d'ailleurs, pour vous revoir comme je vous ai vue.

Elle passa ses deux mains sur sa figure, que le ruissellement de l'eau ne parvenait point à enlaidir, — comme pour l'essuyer, mais, en réalité, pour cacher la rougeur qu'avait provoquée la précision de mes souvenirs.

Il n'existe pas de plus sûr moyen, peut-être, de s'insinuer dans la confiance d'une femme et d'associer, bon gré mal

gré, toute sa personne à la sympathie qui vous a été vouée par son cœur seul, que le témoignage d'une admiration raisonnée, *documentée*, si l'on peut dire, pour sa beauté corporelle. Cela ressemble quelquefois à un viol : on ne vous en tient jamais rigueur.

— Mais, bah ! repris-je, je me souviens et je devine si bien !

— Vous devinez... vous devinez quoi ?

— Vous, ni plus ni moins !... Il y a si longtemps que je vous évoque tout entière, dans la blancheur lumineuse dont vous êtes comme revêtue !

Elle rougit encore. Puis :

— Savez-vous que vous ne m'avez jamais parlé ainsi... sauf l'autre jour, peut-être... Et encore !

— Est-ce que je vous fâche ?

— Non, dit-elle après un temps, non, parce que je sais... je sens que vous m'aimez comme doivent aimer les hommes quand ils sont vraiment épris à leur manière... Mais, vous l'avouerai-je ? moi qui ai pu vous paraître osée, très osée, et qui l'ai été, certes ! je commence à me sentir moins à l'aise avec vous.

— C'est-à-dire que je commence à vous faire peur ?

— Peur ? oh ! Dieu, non !... Et bien loin de là !

— C'est donc une frayeur agréable ?... Il y en a, dit-on.

— Ce n'est pas du tout de la frayeur, encore une fois.

— Prouvez-le.

— Comment ?

— Eh bien ! par exemple... en vous entretenant avec moi, seule à seul, comme vous l'avez déjà fait.

— Mais où et quand ?

— Ce soir... tantôt, si vous voulez... Tenez, entre deux et trois heures de l'après-midi, si l'on ne fait rien, comme il est probable, chacun sera dans sa chambre : ouvrez la porte de la vôtre... celle qui donne dans le salon, bien entendu. Je serai là.

— Et si madame de Vertemont ou Alix entrent chez moi par l'autre porte ?

— Mettez le verrou : on a toujours le droit de s'enfermer un instant.

— Vous avez quelque chose... de nouveau à me dire?

— Rien de nouveau, répondis-je hardiment. Mais, quand on s'aime, il est d'usage de se le dire, et même de se le répéter, n'est-ce pas?... Eh bien! je voudrais vous le répéter, vers deux heures et demie, tantôt.

Elle ne répliqua rien et je compris que j'avais cause gagnée.

Ainsi que j'avais pu le prévoir sans malice, étant un peu l'ordonnateur des plaisirs et des distractions de la bande, on décréta que l'on se reposerait de deux heures à quatre heures.

Vers deux heures et demie donc, je pénétrai dans le salon solférino, dont les fenêtres étaient closes.

Les bruits de l'hôtel ne m'arrivaient qu'étouffés par des portières retombantes : je me recueillis à loisir.

Qu'allais-je faire? et surtout oserais-je bien aller jusqu'au bout de mon dessein? Là-bas, au Val, tout bouillant d'une jalousie récemment surexcitée, je n'avais vu qu'une chose, ressenti qu'un besoin : m'approprier enfin celle que j'aimais, pour être sûr qu'elle ne serait pas à un autre avant d'être à moi. Mais ici, provisoirement maître du terrain, ayant le choix de l'heure et des moyens, la méditation s'imposait. Je n'étais pas un misérable, après tout, mais un homme malheureusement épris d'une femme que des circonstances imprévues et impossibles à prévoir avaient, par deux fois, jetée sur sa route. Mon amour avait été provoqué par le sien, soit! Et j'avais dû hésiter à croire cette provocation exempte de toute perversité. Mais était-ce bien une raison pour achever, de propos délibéré, la ruine morale de cette jeune fille et pour consommer sa chute? Je ne pouvais l'épouser, il est vrai, qu'au prix de difficultés sans nombre et de délais interminables; mais, à la rigueur, n'aurais-je pas dû le tenter? Et ne l'aurais-je pas fait si ma passion eût été d'essence un peu plus pure, un peu moins charnelle? si j'avais été un peu moins défiant, surtout? Car je n'avais jamais pu croire entièrement ni à la réalité ni à l'étendue de mon étrange bonne fortune : d'où le besoin d'en vérifier sans cesse l'authenticité, d'en acquérir au plus tôt d'irrécusables preuves. J'avais gardé de ma jeunesse une sensibilité romanesque : elle devait me rendre plus difficile qu'à tout autre le sacrifice d'une liaison d'un

caractère si peu banal; mais j'avais perdu, sinon la flamme d'enthousiasme, du moins l'ardeur irréfléchie, qui eût pu légitimer en partie mes entraînements. Et il me fallait convenir que si l'insensibilité nous rend bien haïssables parfois, son contraire nous peut rendre bien criminels, bien ridicules aussi. Notre âme, en vieillissant, ne se déforme-t-elle pas comme notre corps et notre visage? Elle n'est pas plus immuable que nos traits et notre stature : la mienne m'apparaissait ridée, racornie, vieillotte, dans un corps plus jeune qu'elle. — J'eus contre moi-même un mouvement d'indignation mais qui dura peu : au nom de quel principe aurais-je donc résisté plus longtemps à une passion qui était vive et profonde, après tout, sincère et convaincue? Était-ce ma faute si la passion ressemble tant à la sensualité? *Faire de son mieux, faire le moins mal possible*, voilà les pauvres formules qui résumaient toute ma morale...

J'en étais là, quand la porte en face de moi s'ouvrit doucement pour donner passage à Lily. Tout mon être aussitôt tressaillit d'une allégresse sensuelle et presque sauvage : je ne voyais plus qu'une belle proie, dont la chair savoureuse et convoitée venait d'elle-même se livrer... Néanmoins, je me fis doux et humble, par instinct plus que par hypocrisie, ayant obscurément la crainte des résistances qui se préparaient.

— A la bonne heure! m'écriai-je. Vous ne persistez pas à faire semblant d'avoir peur de moi... Comme si je pouvais vous effrayer!

Je l'attirai doucement sur un siège tout proche du mien.

— Voyez, lui dis-je, nous sommes plus isolés, dans cet appartement d'hôtel que dans n'importe quel désert, car nul ne peut soupçonner que nous y sommes réunis... Et pourtant, vous n'êtes point au regret, n'est-ce pas? d'avoir répondu à mon appel... d'avoir compris mon désir de me rapprocher encore de vous?

— Non, fit-elle en m'abandonnant ses mains avec un joli geste de résignation.

Puis, en une sorte de hâte, et comme par acquit de conscience :

— Toutefois, il me faut bien reconnaître la persistance de cet étrange malaise que je vous ai avoué récemment.

Une idée désagréable me traversa l'esprit tout à coup.

— Je parierais volontiers, m'écriai-je, que M. d'Ambleville n'est pas étranger à ce malaise-là!... Convenez qu'il vous a parlé de moi, qu'il vous a endoctrinée, chapitrée sur l'inconvenance de votre intimité avec moi...

Elle baissait les yeux.

— Est-ce vrai? repris-je.

— C'est vrai, dit-elle.

— Quel ridicule prêcheur!

— Mais non, je vous assure. C'est un homme simple et bon, pas ridicule le moins du monde et nullement sermonneur... ou à peine.

Je la regardai avec inquiétude.

— Vous paraissez lui rendre meilleure justice aujourd'hui qu'autrefois.

— C'est vrai, dit-elle encore.

— Ne seriez-vous pas en train de...

— De?...

— Mon Dieu, de l'aimer, tout simplement?

— Non, puisque c'est vous que j'aime.

— Oh! moi, fis-je avec amertume, je ne puis être bien gênant: je reste dans la coulisse, et rien n'empêche de m'y oublier.

— Je ne vous oublierai jamais, et jamais je ne pourrai donner à un autre la place que vous occupez dans mon affection... Mais, s'il faut être franche, mille choses, d'abord inaperçues ou incomprises, se sont précisées à mes yeux, ces temps derniers. Et je sens bien que l'hypocrisie à laquelle je m'étais condamnée par avance me paraîtrait maintenant tout à fait odieuse et insoutenable s'il fallait en rendre victime l'honnête homme qui veut m'épouser.

— Alors, que ferez-vous?

— Je ne me marierai pas.

— Vous resteriez vieille fille pour l'amour de moi?

— Oh! cela, avec joie!

— Mais, chère folle, quelle serait notre existence à tous deux? L'abstention n'est pas une politique... en amour.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que... nous nous consumerons en regrets,

je veux dire qu'il nous serait impossible de rester indéfiniment comme nous sommes... que vous-même... oui, vous-même, car je ne veux pas parler de moi, vous comprendrez un jour ce qu'une telle situation a d'intolérable... Vous n'avez pas voulu me laisser m'éloigner... Il faut donc que vous acceptiez, comme moi-même, une liaison secrète, hors la loi, mais que l'amour et la nature légitimeront comme ils en ont légitimé tant d'autres...

Lancé dans cette voie, je ne m'arrêtai qu'à bout de souffle; la rhétorique amoureuse m'était connue, sinon familière; et, d'ailleurs, j'étais si emporté, si ardent, que je n'avais pas besoin de recourir à de grandes phrases pour faire illusion sur la valeur de mes arguments.

Quand je vis la jeune fille chercher, les yeux à demi fermés, un appui sur mon épaule, comme elle aimait à le faire, je l'enlaçai très étroitement et l'étreignis avec une violence telle qu'elle poussa un cri. Un baiser, tout pareil à celui que je lui avais récemment donné, lui ferma la bouche... Mais alors, j'eus la sensation que je n'étreignais plus qu'un corps inerte: renversée sur mon bras, pâle comme une morte, les lèvres serrées, le regard éteint, Lily n'essayait même pas de se défendre. Pourtant, elle n'était pas évanouie et ne feignait pas de l'être. Je la soutins, ou plutôt je la portai jusqu'à un fauteuil. Puis, ayant retrouvé, à peu près, mon sang-froid:

— Lily, murmurai-je, pardon! je me croyais aimé...

Il y avait, sans doute, en dépit de toutes mes prétentions à me montrer calme et résigné, une grande amertume de ton dans ma prière, car la jeune fille, se levant et passant devant moi pour regagner le seuil de sa chambre, me dit, avec une humilité qui s'efforçait d'être tendre:

— C'est à moi de vous demander pardon... Je vois bien que je vous appartiens, et je m'aperçois que je ne sais pas me donner. Je sens que votre conduite, encouragée par la mienne, est presque légitime, et quelque chose en moi proteste contre vous... Mais je n'ai pas le droit de vous rendre malheureux, je ne le veux pas... Puisque je ne sais pas me donner, prenez-moi. Je ne fermerai plus cette porte, même le soir.

Je la laissai rentrer chez elle. Et, resté seul, je murmurai:

— Soit!... Je veux être sûr enfin que je n'ai pas été le jouet

d'une coquette ! Et, si elle m'aime sincèrement, comme je l'aime, je saurai bien me rendre libre pour réparer le mal que j'aurai causé... dussé-je recourir au scandale pour arriver à la réparation !

Donc, cette nuit-là même, j'ouvris avec précaution la porte de la grande chambre jaune qui communiquait avec le salon rouge. Une fois dans cette dernière pièce, je tendis l'oreille aux bruits du dehors, et je ne perçus guère que les confuses rumeurs de la mer lointaine: il était une heure du matin, tout dormait dans l'hôtel, Puis je me dirigeai vers la chambre de Lily; et, une main sur le bouton de la porte, je grattai doucement de l'autre, plusieurs fois, à de courts intervalles, tout prêt à entrer. Mais rien ne bougea, aucun bruit ne se fit entendre de l'autre côté de la cloison. Alors, ayant hésité dix secondes, je tournai le bouton et entr'ouvris la porte en disant d'une voix étouffée :

— Ne craignez rien... C'est moi. Et je suis tout résigné à me retirer si vous m'en donnez l'ordre...

Deux flambeaux brûlaient sur la cheminée; il régnait donc dans la chambre une assez grande clarté. Mais je ne vis personne d'abord, ébloui que j'étais par mon soudain passage de l'obscurité à la lumière. Enfin, ayant promené mes regards autour de la pièce, je m'aperçus que la jeune fille reposait dans son lit, qui occupait un angle assez sombre.

Sa tête s'appuyait à son bras replié, qui, nu jusqu'au-dessus du coude, émergeait d'une large manche à bouillons de dentelle. On eût juré qu'elle dormait. — Je m'approchai lentement, sans pouvoir surprendre aucun frisson, aucune palpitation involontaire de ce corps en apparence alangui, même aucun cillement furtif de ces paupières volontairement closes. Et pourtant, j'étais bien sûr qu'elle ne dormait pas !

Je me penchai hardiment, pour voir jusqu'où irait la feinte : elle tressaillit alors d'une façon à peine perceptible et sans ouvrir les yeux.

Je devinais bien que c'était un parti pris d'inertie résignée. et qu'elle me mettait ainsi en demeure de la « prendre », comme elle avait dit, ou de renoncer à elle. Mais un grand courroux s'éleva en moi, à la pensée qu'elle ne semblait s'offrir ainsi que par tactique, espérant que je la respecterais

d'autant mieux qu'elle m'apparaîtrait plus docile ou plus désarmée.

J'eus alors une envie furieuse de m'emparer d'elle brutalement, sans paroles... Puis, le spectacle de ce corps virginal, chastement voilé, mais reposant sous mes yeux dans un abandon qui ne pouvait procéder que d'une confiance absolue en ma générosité ou en mon honneur, la vue de cette proie facile m'attendrit soudain. A mon trouble charnel succéda, presque sans transition, un émoi très doux; mes désirs, domptés, s'apaisèrent, comme par la vertu d'un divin sortilège : délivré d'un joug, je me sentais soumis à un joug *d'un autre ordre*. Et je posai mes lèvres sur le front de la fausse dormeuse en murmurant :

— Vous avez eu raison de ne pas me fuir; jamais vous n'avez été plus en sûreté près de moi...

Ensuite, je me retirai lentement, sans chercher davantage à savoir si j'avais été magnanime ou sot, dupe ou honnête homme.

Le lendemain et le surlendemain, mademoiselle d'Ignicourt fut triste et comme recueillie; elle ne me parla point, mais ne parla guère à personne. Et nous rentrâmes au Val sans qu'il m'eût été possible de rien augurer quant à la conduite qu'elle se proposait de tenir désormais. — Pour moi, j'étais résolu à m'éloigner aussi tôt que possible, après l'avoir prévenue par lettre qu'elle ne me retrouverait plus jamais sur sa route, à moins d'une nouvelle et improbable fantaisie du Destin.

XV

J'allais écrire à mademoiselle d'Ignicourt une lettre dont je pesais, par avance, les termes, et que je désirais empreindre d'affectueuse mélancolie, sans lui rien ôter pourtant de la netteté nécessaire à cette prise d'un congé définitif, quand on frappa discrètement à ma porte. — C'était l'heure du repos diurne, l'heure de la sieste ou de la correspondance : j'eus un moment d'angoisse, croyant que c'était Lily qui, mue par un regret charitable et tendre, revenait vers moi. Et je

me demandai même si j'aurais la force d'âme voulue pour ne pas faillir à mon nouveau rôle.

Je tâchai de me maîtriser, puis j'ouvris ma porte. — Ce fut M. d'Ambleville qui entra.

Il avait l'air ému et grave à la fois, mais non gourmé, ni menaçant :

— Monsieur de Rentzau, me dit-il, je viens à vous comme à un adversaire dont je ne comprends ni ne devine la tactique, mais que je veux croire loyal... La foi, je vous l'ai dit, est, selon moi, la base indispensable, la pierre angulaire de tous les sentiments humains, depuis l'amour et l'amitié jusqu'à la simple estime. Or, j'avais pour vous un peu plus que de l'estime : de la sympathie, presque de l'amitié déjà, lorsque des circonstances malencontreuses ou équivoques m'ont conduit à vous traiter en ennemi... peut-être trop hâtivement. Mais voici que mon roman, qui n'est point un secret pour vous, et dont le dénouement semblait proche, tourne court... L'héroïne vient de m'écrire pour me signifier sa résolution de briser là... Et elle me donne des raisons si peu plausibles de cette décision désespérante que je n'hésite pas à vous demander encore, à vous-même, le mot de l'énigme. Vous me le livrerez ou vous ne me le livrerez pas : c'est affaire à vous. Mais j'aurai tout mis en œuvre pour le connaître... Comprenez-moi bien, je vous en prie. Agréé, en termes à peu près formels, par mademoiselle d'Ignicourt, je sais qu'il y a entre elle et vous une intimité singulière, que j'ai pu me permettre de juger déplacée, mais que je n'ai jamais cru vraiment pernicieuse... encore moins criminelle. Aujourd'hui, mademoiselle d'Ignicourt m'écrit qu'elle n'est pas libre de cœur, qu'elle a trop présumé de ses forces ou de son audace en voulant passer outre et qu'elle me rend ma parole... Elle n'a vu personne, sauf vous, qui ait pu l'influencer depuis que nous sommes tous les trois sous le même toit. Et si je sais quelque chose de votre influence, ne l'oubliez pas, c'est seulement ce que le hasard m'en a révélé... Eh bien ! que faire, sinon m'adresser encore une fois à vous-même?... Au surplus, tenez, voici sa lettre.

Il tira de sa poche et me tendit le billet de Lily. Je lus, d'un regard rapide, ces quelques lignes :

« Je ne sais comment vous dire, monsieur, que j'ai été fort inconsidérée en agréant vos flatteuses instances. Je vous le dirai donc, si vous le permettez, en termes très simples et très brefs.

» Je ne suis pas aussi libre de sentiments et de préjugés que je l'avais cru, ou plutôt que j'avais fini par le croire (car vous vous rappelez que vos premières tentatives étaient restées sans effet). En un mot, je m'aperçois que plus vous réussissez à me convaincre de vos mérites, moins je réussis à me persuader que j'aie le droit d'accepter votre nom. Depuis longtemps, j'ai voué à un homme qui ne peut être mon mari une affection très vive. Tout dernièrement encore, je lui en ai donné une preuve que je crois irrécusable. Ne pouvant l'épouser, je ne dois épouser personne. Ce sera certainement votre avis comme ç'aurait dû être le mien, hier et toujours, aussi bien qu'aujourd'hui.

» Pardonnez-moi donc et oubliez-moi. »

Le billet était crânement signé, en toutes lettres : *Lily d'Ignicourt.*

— Mais, protestai-je, c'est une folie ! Mademoiselle d'Ignicourt n'a certainement ni mesuré les termes ni compris le sens apparent de sa lettre, ou alors elle en a combiné la teneur de façon à se libérer envers vous, au prix de son honneur même !...

M. d'Ambleville m'arrêta d'un geste.

— Je vous ai dit, articula-t-il nettement, que je ne doute jamais de ceux que j'aime. Et je ne vous ai point dit que j'eusse cessé d'aimer mademoiselle d'Ignicourt... Au contraire !

— Alors, qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous soyez juge dans cette cause où vous êtes partie, et que... vous fassiez revenir mademoiselle d'Ignicourt sur sa détermination.

— C'est-à-dire ?...

— Mon Dieu, j'ai deviné fort aisément que c'est de vous qu'il s'agit, que c'est vous qui avez été aimé de mademoiselle d'Ignicourt... Mais j'ai cru m'apercevoir aussi que tout ne lui a pas été indifférent de ce que j'ai pu lui dire... Il reste qu'elle prétend vous avoir donné, tout dernièrement, une

preuve irrécusable de son affection. Vous demander ce qu'a été cette preuve, ce serait montrer quelque naïveté, sans doute, car vous ne pourriez, à tout prendre, trahir une femme, même s'il lui plaisait d'être trahie. Mais vous demander, comme je vous le demande, d'intercéder près d'elle pour qu'elle ne sacrifie pas son avenir à une passion malheureuse, qui est bien près de mourir, si elle n'est pas morte déjà, dans son cœur, je ne crois pas que ce soit de la naïveté : c'est de la confiance mise au service d'une grande tendresse.

Je le regardai avec un sentiment d'admiration où se mêlait encore un peu de curiosité : il me faisait l'effet d'un phénomène, d'un bon géant qui aurait été, par hasard, assez fin. Car il n'était pas si maladroit, ni si naïf qu'il paraissait l'être, en me prenant pour juge ou pour arbitre : il me mettait, de la sorte, dans l'obligation d'employer toute mon influence à le servir ; et il devait bien penser que mademoiselle d'Ignicourt persisterait plus que jamais à le repousser, si elle était coupable de quelque légèreté non vénielle.

— Monsieur, lui dis-je après un temps, vous avez eu le soin de me rappeler qu'il ne m'appartient pas de défendre mademoiselle d'Ignicourt contre ses propres imprudences de langage... Je n'ai donc pas à vous offrir la garantie de ma parole... Reste votre désir d'une intercession directe de ma part... Eh bien ! je vous suis tout acquis. J'avais déjà réfléchi sur mes torts, qui furent graves, sans doute, quoique, pour une bonne partie, imputables à la malice du hasard. Quant à ceux de mademoiselle d'Ignicourt, ils se sont bornés...

— Je ne veux rien savoir de plus que ce que j'ai deviné, interrompit M. d'Ambleville. Il suffira que mademoiselle d'Ignicourt, conseillée par vous, remette sa main dans la mienne, pour que je la croie toujours digne d'accepter mon nom... Quant à la façon dont elle le portera, je n'en suis pas inquiet.

Il me quitta en me disant que, le soir même, il se tiendrait dans le jardin, une heure avant le dîner, à proximité de la salle de billard, où il supposait bien que j'aurais avec Lily l'entretien nécessaire.

Je m'enfermai alors dans ma chambre, pour y méditer à l'aise, jusqu'au moment où je pensai pouvoir rencontrer la

jeune fille et lui demander de me rejoindre au billard, sous prétexte de leçon ou de partie interrompue.

Vers six heures et demie, elle y vint, en effet, vêtue d'une de ses éternelles robes blanches à rubans de nuance pâle. Elle était toujours la même, toujours droite et un peu guindée, quoique gracieuse, avec un regard vague et doux. Mais le bistre qui s'étendait sous la paupière inférieure paraissait élargi et plus foncé que naguère.

Je m'assurai qu'il n'y avait personne aux écoutes et que les abords de la salle de billard étaient libres. Puis, sans aucun préambule :

— Ma chère Lily, dis-je un peu rudement, j'ai lu votre lettre à M. d'Ambleville.

— Comment avez-vous pu la lire? demanda-t-elle surprise. Il vous l'a donc montrée?

— Tout juste.

— Une querelle, alors?

— Nullement. Je dirais volontiers : Au contraire! Nous avons failli en avoir une, à la vérité, mais c'était avant l'excursion... Depuis, tout est changé.

— Je crois bien! fit la jeune fille sur un ton où perçait, peut-être malgré elle ou à son insu, quelque reproche.

— Oui, repris-je, tout est changé, car j'ai compris ma folie et je m'en suis guéri.

— Cela signifie?

— Ma chère Lily, nous avons fait un rêve plus absurde encore que coupable, et qui pour vous a failli tourner au tragique. Engagée, comme je vous en avais prévenue, dans une impasse, vous avez reconnu bientôt qu'il n'y avait d'autre moyen d'en sortir que le sacrifice, l'immolation de vous-même, ou la reculade. Vous n'avez pas voulu reculer, vous rappelant, sans doute, que je vous avais suivie plutôt que précédée dans cette voie sans issue... Et pourtant, éclairée par vos propres réflexions et par l'influence d'un tiers, non moins peut-être que par ma hardiesse croissante, vous aviez pu mesurer l'abîme, si bien que vous avez fini par me laisser le soin de vous y entraîner... Le sentiment de cette terrible responsabilité m'a réveillé. J'ai compris qu'une jeune fille pouvait, en ces temps de trouble et d'incertitude où nous

sommes, se tromper de route, se fourvoyer, disposer mal à propos de son âme, sans avoir exactement prévu à quelles aventures elle allait se trouver exposée et sans donner à personne, mais surtout à un homme de mon âge, le droit d'abuser de sa méprise... Or M. d'Ambleville se déclare prêt encore à vous épouser si, conseillée par moi, vous vous décidez à remettre votre main dans la sienne. Eh bien! je vous adjure de le faire, parce que votre honneur et le mien y sont également intéressés aujourd'hui... J'ajoute que ce n'est plus moi que vous aimez : c'est l'homme qui a cru en vous, malgré vous-même !

Sans attendre une réponse difficile à formuler, plus difficile à écouter, je sortis et j'allai quérir M. d'Ambleville, que je trouvai sans peine.

Alors, je pris la main de Lily, puis, la mettant dans celle de son fiancé naguère éconduit :

— Voilà, fis-je simplement, ce que je m'étais chargé d'accomplir.

Lily d'Ignicourt, *my Lily*, est devenue l'irréprochable épouse de M. d'Ambleville. Elle est parfaitement honnête. Est-elle parfaitement heureuse? Mon orgueil ou ma vanité d'homme s'obstine parfois à mettre en doute une sérénité d'âme que ma tendresse épurée s'efforce de lui souhaiter complète : l'amour-propre est encore plus lent à mourir que l'égoïsme.

Mais pourquoi l'ai-je connue?... Vaine rencontre!... qui pourtant a changé deux âmes.

HENRY RABUSSON

UN GRAND MÉDECIN

AU XVIIe SIÈCLE

La nature avait traité Charles de L'Orme, sieur de Beauregard, en véritable enfant gâté. Elle lui avait donné toutes les qualités physiques et intellectuelles dont le futur médecin devait avoir besoin : une bonne complexion, une vigueur extrême, une taille élevée et majestueuse, une belle mine, des traits agréables, une voix forte et distincte, une volubilité de langue surprenante, une élégante facilité d'élocution, la plus heureuse mémoire, une intelligence ouverte, beaucoup d'esprit, et, don non moins précieux, une présomption sans pareille. Sans doute, celui qui étale indiscrètement une opinion trop avantageuse de son mérite risque d'indisposer contre lui le petit nombre des gens instruits ; mais, à être ainsi infatué de sa personne, il ignore cette pénible défiance de soi qui paralyse les meilleurs ; il a une merveilleuse assurance, et il parle avec un aplomb et un ton d'autorité qui imposent à la foule. Par surcroît de bonheur, Charles de L'Orme était né dans le milieu le plus propre à faciliter le développement de ses qualités naturelles, et à lui permettre d'en tirer avantageusement parti.

Il se disait « issu de noble et ancienne race », et prétendait descendre « en ligne directe de Jacques de L'Orme, l'un de

ceux qui ont travaillé à la réforme de la Coutume de Bourbonnais, lequel était président en la Chambre des comptes de ladite province ». Ce qui est certain, c'est que son père, Jean de L'Orme, était médecin à Moulins, quand il fut appelé à la cour par la faveur royale. En 1580, Henri III, désolé de la stérilité de la reine Louise de Vaudemont, entendit parler des eaux thermales, jadis célèbres, de Bourbon-Lancy; il chargea aussitôt son médecin, Marc Miron, de restaurer les bains. Dès que les travaux furent terminés, le roi vint à Bourbon avec toute sa cour, et appela de Moulins Jean de L'Orme « au conseil de sa santé ». Le médecin bourbonnais lui plut tellement qu'il ne voulut plus se séparer de lui. Après l'assassinat de Henri III, Jean de L'Orme demeura attaché à sa veuve en qualité de premier médecin, jusqu'à la mort de cette princesse en 1601. Comme elle était estimée « pulmonique incurable », et que Jean de L'Orme passait pour avoir prolongé de plusieurs années sa vie, Henri IV le prit pour médecin ordinaire en 1606, en remplacement de du Laurens, et bientôt après il lui donnait la charge de premier médecin de la reine Marie de Médicis, charge que Jean de L'Orme exerça pendant douze ans. Le père de Charles de L'Orme jouissait d'une grande réputation, comme nous le montrent non seulement des vers latins composés en son honneur par Joseph Scaliger, mais des lettres du médecin Valot, du poète Tristan, du grand Balzac, et de Guy Patin, qui le comprenait parmi les « Français illustres en sciences », dont il voulait écrire en latin les éloges à l'imitation de Scévole de Sainte-Marthe.

Homme instruit et lettré, Jean de L'Orme fit faire à son fils des études aussi complètes que possible; il voulut qu'il entendît, outre le latin et le grec, l'italien et l'espagnol; et Charles de L'Orme acquit une connaissance si parfaite de ces deux dernières langues que plus tard, en l'écoutant, le cardinal Antonio Barberini, neveu du pape Urbain VIII, s'écriera avec surprise : « *Parla tanto bene italiano che io* », et qu'Anne d'Autriche, ravie, détournera un instant ses yeux du berceau dans lequel repose le dauphin malade pour dire qu'elle n'a « jamais mieux entendu parler sa langue espagnole ».

Quand le moment fut venu de faire recevoir son fils médecin, Jean de L'Orme se souvint qu'il avait professé jadis

à l'université de Montpellier, et envoya le jeune homme, alors âgé d'environ vingt-trois ans, à ses anciens collègues. Ceux-ci accueillirent à bras ouverts le fils du médecin du roi, et, dans le courant de l'année 1607, Charles de L'Orme soutint ses neuf thèses [1] et conquit tous ses grades.

Il n'est pas sans intérêt de voir comment faisait un docteur au XVII[e] siècle cette fameuse université de Montpellier, que Molière semble avoir particulièrement visée dans la cérémonie du *Malade imaginaire*.

Il fallait d'abord conquérir le grade de bachelier; pour cela une seule thèse suffisait. L'illustre François Ranchin demanda à Charles de L'Orme s'il est bon pour la santé de danser aussitôt après le repas; le candidat prouva l'affirmative de la question, et fut reçu le 8 janvier.

La licence était un peu plus malaisée; aussi les étudiants l'appelaient-ils « l'examen rigoureux ». Voici les quatre questions qui furent posées à Charles de L'Orme :

1° Convient-il d'employer les mêmes remèdes avec les *amants* qu'avec les *déments*? (Le jeu de mots en latin est encore plus marqué : *amantium* et *amentium*). — Réponse : Oui.

2° Une fièvre pestilente peut-elle être intermittente? — Réponse : Non.

3° La guimauve est-elle un être vivant, et a-t-elle les propriétés que lui accordent Dioscoride et Galien? — Réponse : Oui [2].

1 Elles ont été imprimées en 1608, avec de nombreux éloges écrits en latin et en grec par des admirateurs enthousiastes du nouveau docteur, parmi lesquels les poètes Cl Billard et Jean de Lingendes, tous deux de Moulins, comme lui, et elles ont été mises en vente à Paris, rue Saint-Jacques, chez Adrien Beys, sous un titre grec, qui fait un jeu de mots intraduisible. Ces neuf dissertations assez courtes, d'un latin plutôt agréable, forment un élégant volume, précédé d'une fort belle estampe.

2. Pour démontrer que la guimauve est un être vivant, de l'Orme cite, avant Thomas Diafoirus, l'exemple de l'héliotrope, qui tourne sans cesse vers l'astre du jour. Gardons-nous d'en conclure que Molière, dans le couplet si célèbre de la statue de Memnon et de la fleur nommée héliotrope, a visé le vieux médecin. La comparaison avec l'héliotrope se trouve fréquemment chez les auteurs de la première moitié du XVII[e] siècle; elle est en quelque sorte classique. Le modèle dont s'est servi Molière est, croyons-nous, l'extraordinaire harangue d'adieux adressée le 16 janvier 1625 par Vauchelles, premier échevin d'Amiens, à Henriette de France, qui traversait cette ville pour aller prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne; le compliment si connu de Molière semble calqué sur le

4° L'usage exclusif de l'eau comme boisson est-il plus utile aux jeunes gens qu'aux vieillards? — Réponse : Oui.

La soutenance de ces quatre thèses occupa huit séances, du 1er au 9 juillet.

Reçu licencié à l'unanimité le 20 juillet, Charles de l'Orme fut, le 30 octobre, fait docteur par acclamation. Voici quels étaient les sujets de ses quatre nouvelles thèses, dédiées au chancelier de Sillery :

1° La vie des rois, des princes et des grands est-elle moins exposée à la maladie et plus longue que celle des gens du peuple et des paysans?

2° Les vésicants sont-ils bons pour les douleurs arthritiques?

3° Peut-on préparer un poison qui tue à une époque déterminée?

4° Est-il permis, quand une femme enceinte souffre d'une maladie aiguë, de lui prescrire des abortifs?

La soutenance, commencée le 1er octobre, se poursuivit durant quatre jours. Sur les trois premiers points, le candidat se prononça, plus ou moins franchement, pour l'affirmative; sur le quatrième, au nom de la religion, il soutint la négative avec une indignation généreuse et presque éloquente.

Aux thèses succédèrent cent propositions, opinions problématiques ou paradoxes, défendus contre tous par le futur docteur. Cette fois, c'est de L'Orme qui en a fait choix, et dans le nombre il en est d'assez inattendus, comme ce paradoxe : « La femme est plus parfaite que l'homme », et ces deux problèmes : « Les mâles peuvent-ils avoir du lait? — A-t-il été donné au seul roi de France de guérir les écrouelles? »

début et la fin de cette harangue : « Madame, autrefois il s'est fait une statue du fils de l'Aurore, dont l'artifice était tel que, quand le soleil se levait et lui dardait ses premiers rayons sur la bouche, elle chantait de contentement et de joie ; mais quand le soleil se couchait, elle jetait force cris de deuil et de fâcherie. Ainsi, quand vous êtes arrivée dans la ville d'Amiens, nous en avons rempli l'air de mille chants d'allégresse ; mais maintenant que vous nous délaissez, nous en ressentons mille amers déplaisirs, semblables à cette herbe, qui flétrit lorsque l'oiseau, dont elle porte le nom, s'en absente. — Aussi certes avons-nous raison de dire qu'il en doit aller de la sorte. Car ce que le soleil faisait à l'endroit de cette si fameuse statue, vous le faites envers nos cœurs et nos affections, nous donnant l'âme par les rayons de vos doux regards, et la vigueur par vos célestes influences... Nous serons toujours cependant vos très humbles, très obéissants et très fidèles serviteurs. »



Après cette réception triomphante, Charles de L'Orme fit un voyage en Italie. Il alla d'abord faire admirer sa jeune science à l'université de Padoue; puis il poussa jusqu'à Venise, où, s'il fallait en croire l'abbé de Saint-Martin [1], écho de Charles de L'Orme lui-même, la république lui aurait donné gratuitement cette qualité de noble vénitien, qu'elle vendait d'ordinaire cent mille écus. De Venise il revint à Rome, où, toujours d'après l'abbé, le pape aurait rivalisé avec les cardinaux d'amabilités envers lui, et où son savoir aurait étonné tous les médecins. Il y avait deux ans qu'il était en Italie quand son père, récemment fait premier médecin de Henri IV, obtint du roi que le jeune docteur fût inscrit parmi les « médecins sans quartier, pour servir quand on les appelle, à quatre cents livres de gages ». La nomination est datée du 7 décembre 1609. Charles de L'Orme revint aussitôt à Paris; mais cinq mois après Henri IV était assassiné.

Le père et le fils demeurèrent attachés à la personne du nouveau roi, et même Charles de L'Orme reçut, le 17 août 1611, les provisions de l'état et office de premier des médecins de Louis XIII. Jean de L'Orme eut l'honneur d'offrir, à Moulins, l'hospitalité à Louis le Juste, revenant victorieux du Languedoc, en décembre 1622, et, peu après, à la reine mère. En remerciement, le roi lui envoya, ainsi qu'à son fils, un brevet de conseiller d'État. Jean de L'Orme ne tarda pas d'ailleurs à quitter la cour. Bien qu'il n'ait été remplacé officiellement auprès du roi qu'en 1630 par Ch. Guillemeau, dès avant 1626, se sentant trop vieux pour faire son service, il était retourné à Moulins; il y avait « acheté la maison d'Anzac, qui est une des plus belles et des plus agréables, et il y fit sa demeure jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il mourut » de la pierre, le 14 janvier 1637.

Charles de L'Orme, lui, était resté au Louvre, où il avait

1. Admirateur enthousiaste et ami intime de Ch. de l'Orme, l'abbé Michel de Saint-Martin (1614-1684), recteur de l'Université de Caen, nous a laissé un pompeux panégyrique de l'illustre médecin sous le titre de *Portrait en petit de M. de l'Orme*.

son appartement « entre celui de M. le duc de Candale, premier gentilhomme de la Chambre, et celui du marquis de Rambouillet, premier maître de la garde-robe »[1]. C'est le temps où il fut le plus en crédit. Le roi daignait fort souvent lui parler devant tout le monde; le 7 août 1626, il lui donna l'office de trésorier général de France en la généralité de Bordeaux, que de L'Orme conservera jusqu'en 1654; cette faveur ne tarda pas à être suivie d'une autre : le célèbre médecin reçut de la bonté royale la charge d'intendant des eaux minérales de France. Les courtisans ne le voyaient pas d'un moins bon œil que le maître. Charles de Gonzague, duc de Nevers, qui avait emmené de L'Orme à Madrid, quand il y était allé négocier le mariage du roi avec Anne d'Autriche, étant devenu en 1627 duc de Mantoue et de Montferrat, l'envoya en ambassadeur auprès de la duchesse de Clèves.

Le cardinal de Richelieu exprimait à Bérulle, le 7 novembre de la même année, sans doute dans un but politique, le désir de voir Charles de L'Orme obtenir l'office de premier médecin de Monsieur, frère du roi, et Bérulle répondait : « C'est un esprit puissant, actif et fidèle, et il serait à propos, ce me semble, qu'il y en eût quelques-uns de semblables à lui chez Monsieur. » L'affaire tarda cependant quelque peu à s'arranger, car c'est le 17 août 1629 seulement que les provisions de l'état de premier médecin du duc d'Orléans furent expédiées à Charles de L'Orme. Presque aussitôt son nouveau maître se rebella contre le roi, et passa en Lorraine; de L'Orme l'y suivit; il le suivit encore aux Pays-Bas.

Quel qu'ait été, dans ces circonstances, son rôle auprès de Monsieur, ce qui est certain, c'est qu'il ne perdit pas les bonnes grâces du roi, ni celles du cardinal. Il rentra auprès de Louis XIII, et resta dans sa maison, jusqu'en 1638. Quand, à la fin de 1636, le cardinal de Lyon tomba dangereusement malade, c'est de L'Orme que Richelieu envoya précipitamment auprès de son frère. Le grand ministre demeura très reconnaissant au médecin, et l'abbé de Saint-Martin prétend qu'il le voyait avec plaisir venir au Palais Cardinal et même qu'il l'entretenait des affaires de l'État. Il prétend aussi que

1. Lettre d'Erard Le Gris, marquis de Montreuil.

le chancelier Séguier aurait souvent quitté la plus illustre compagnie pour s'enfermer en particulier avec de L'Orme : « Il témoignait que M. de L'Orme lui avait donné de judicieux avis dans les temps les plus fâcheux de l'État et durant les guerres intestines, qu'il en avait reçu de très grands avantages, et, pour marque de son estime, il lui donnait une pension de quinze cents livres par an. » Mazarin en faisait cas également, mais il ne paraît avoir causé avec lui que médecine. A la mort de Louis XIII, de L'Orme entra comme médecin sans quartier dans la maison du petit roi ; mais il en fut mis hors, avec tous ses confrères, en 1652. Il n'y perdait pas grand'chose : « Depuis dix ans, écrit Guy-Patin en 1655, les médecins par quartier n'ont rien touché, ou très peu ; encore faut-il pour cela du crédit extraordinaire ; le premier médecin même est mal payé de ses appointements. »

Heureusement Charles de L'Orme avait de la fortune et, qu'il y eût ou qu'il n'y eût rien pour lui sur la cassette, ce n'était pas pour modifier aucunement son train de vie.

Il gagnait d'ailleurs beaucoup d'argent. Sans doute il n'avait pas le front d'exploiter ses clients comme ce « Théodore de Majeme, premier médecin ordinaire du roi d'Angleterre, qui, étant incommodé d'une faiblesse de nerfs en ses jambes, prenait un jacobus, valeur douze francs, de chaque degré qu'il montait en la maison d'un malade » : mais l'abbé de Saint-Martin a beau déclarer que son illustre ami ne prenait rien des riches, non plus que des pauvres, pas même des présents, il a beau vanter sur tous les tons le désintéressement de Charles de L'Orme, nous avouons que nous ne saurions l'en croire, et nous récusons sur ce point son témoignage. C'est que Jean Bernier parle tout autrement dans ses curieux *Essais de Médecine* (1689). Nous savons par lui que de L'Orme avait imaginé, par exemple, de placer dans son escalier un tronc, « où les consultants étaient invités de mettre ce qu'ils voulaient pour l'office des trépassés, dont quelques dévotes lui avaient, disait-il, laissé la direction entière ». Et, comme il serait imprudent d'équilibrer un budget sur la générosité spontanée des clients, notre médecin s'assurait des revenus fixes, en se faisant payer par les habitants de Bourbon pour leur envoyer des malades, et en prélevant sa part sur les béné-

fices des chirurgiens et des apothicaires auxquels il adressait des pratiques. Il avait, paraît-il, trouvé mieux encore; mais, écrit en deux endroits Bernier, qui craint peut-être, s'il les divulgue, de voir se généraliser les procédés de de L'Orme, « ce sont artifices si bas que je veux bien les omettre ».



De son patrimoine, comme de l'argent qu'il gagnait, Charles de L'Orme faisait d'ailleurs un bon usage : « Les grandes sommes qu'il a employées pour faire des expériences, dit le *Mercure galant*, sont des marques du plaisir qu'il se faisait de n'ignorer rien dans son art », et l'auteur du *Portrait en petit de M. de L'Orme* nous signale, entre autres, une expérience faite avec succès sur un chien pour étudier le suc pancréatique.

Mais la plus grosse dépense de Charles de L'Orme était son cabinet de tailles-douces, tant vanté par l'abbé de Marolles dans ses *Mémoires*; pour réunir cette belle collection d'estampes,

> Il fit ce qu'eût pu faire un seigneur curieux,

il y consacra plus de vingt mille écus. Nous ne serions même pas surpris que de L'Orme fût l'original du Démocède de La Bruyère, car nous savons qu'il avait réuni presque tout l'œuvre de Jacques Callot, qui avait gravé, en 1630, un très beau portrait de lui, entouré de nombreux ornements symboliques. En 1654, Claudine Stella dédia au riche médecin son *Saint Louis faisant l'aumône.*

Charles de L'Orme n'aimait pas moins la poésie que les arts du dessin. C'était là un goût de famille, car son père rimait assez agréablement. De Charles de L'Orme lui-même nous avons un sonnet écrit en 1626, dont le titre est un peu long :

Sonnet acrostiche et mystérieux, sur les Erreurs populaires de M. Baschot, médecin du Roi, par le sieur de L'Orme fils, conseiller du Roi et son médecin ordinaire : [1]

1. Nous avons trouvé ce sonnet et les vers de Jean de L'Orme en tête d'un livre de Gaspard Baschot, cousin des deux médecins, qui a pour titre : *Partie troisième des erreurs populaires touchant la médecine, et régime de santé, en suite de celles de M. Laurent Joubert.*

Génie d'Apollon, Baschot, dont la doctrine
Assemble en tes écrits tout ce qu'on peut savoir :
Si Joubert nous a pu des erreurs démouvoir
Par où le genre humain courait à sa ruine,

A toi, qui viens guérir même la Médecine,
Remettant la nature et l'art en son devoir,
Dirai-je qu'Esculape avait moins de pouvoir,
Bien qu'il fût estimé d'une race divine?

A bon droit je le dis, et que, sans te flatter,
Sans craindre ainsi que lui les feux de Jupiter,
Comme malgré la Mort, Phèdre, le monstre et l'onde,

Hippolyte revit la lumière des cieux,
On te doit donner rang parmi les demi-dieux,
Tes Erreurs guérissant toutes celles du monde.

A la vérité, ce sonnet est assez lourd ; mais il paraît que Charles de L'Orme excellait à composer des vaudevilles amusants et des chansonnettes spirituelles sur des matières légères et quelquefois très délicates, si bien même qu'il se mit sur les bras de fâcheuses affaires. Il ne perdit point avec l'âge son goût pour la poésie, et, quinze jours avant sa mort, il faisait encore des vers fort bien tournés.

Poète, Charles de L'Orme fut lié naturellement avec les poètes et les écrivains de son temps : avec Gilbert Gaulmin, son parent d'ailleurs, qui lui dédia, en 1625, sa version latine des *Amours de Rhodante et de Dosiclès* par Théodore Prodrome, accompagnée d'une longue élégie latine en son honneur ; avec Théophile, qui, grelottant l'hiver au fond de sa prison, lui envoyait ces vers affectueux :

Docte Chiron, après le roi
Et les faveurs de ma maîtresse,
Mon cœur n'a de regret qu'à toi ;

avec Boisrobert, le bouffon du cardinal de Richelieu ; avec Tristan L'Hermite, qui lui a écrit deux lettres des plus flatteuses, et qui, dans un sonnet, le proclamait capable de guérir tous les maux, excepté ceux que fait l'amour ; avec Balzac, qui lui avait adressé trois lettres des plus louangeuses, et qui, dès 1625, le couvrait d'éloges dans une lettre à Vaugelas ; avec La Motte-Aigron, ami de Balzac, et auteur de la *Réponse à*

Phyllarque ; avec Racan et mademoiselle de Gournay, qui, à Bourbon, s'asseyaient souvent à la table du fameux intendant des eaux minérales de France.

Ils s'y trouvaient avec la noblesse, avec la finance, avec la robe, qui toutes trois fréquentaient à l'envie chez Charles de L'Orme. Il était l'homme à la mode, celui que se disputaient les cercles, le convive qu'un amphitryon était fier de présenter à ses invités. C'est que ce médecin sans modèle n'avait ni la tenue sévère, ni le pédantisme gourmé d'un Diafoirus ou d'un Purgon ; à voir les roses de ses jarretières et de ses souliers, « ses fraises toujours des plus proprement godronnées, ses habits des mieux chamarrés et découpés, ses castors et ses bas des plus fins », ses cheveux toujours bien frisés, sa barbiche et sa fine moustache toujours taillées à la dernière mode, à l'entendre, ne plus ne moins qu'un homme du bel air, entremêler de jurons tous ses discours, nul en vérité n'eût pu le prendre pour un praticien. On conçoit que Callot l'ait appelé « le plus élégant des médecins », et qu'Henri IV ait dit de lui qu'il « gentilhommait la médecine ».

C'était en capitan qu'il entrait en matière avec les dames, même de qualité, et elles ne s'apercevaient qu'elles étaient en présence d'un médecin qu'au moment où sa reconnaissance triomphante leur offrait des recettes sans égales pour effacer les rides indiscrètes. Sa liaison avec la Montarbault l'avait *posé*, et ils avaient été l'entretien de tout Paris, un jour que, se croyant abandonnée, elle avait bu du poison, et que son amant avait eu beaucoup de peine à la sauver. Il est faux que Charles de L'Orme ait été le père de Marion de L'Orme, la célèbre courtisane, immortalisée par Victor Hugo ; mais il est vrai que d'une de ses liaisons éphémères il avait eu un fils naturel, qu'il fit d'ailleurs légitimer avec faculté de porter son nom et ses armes, et auquel il donna la meilleure éducation. Il était de ces hommes privilégiés à qui l'on passe tout, et desquels on accepte ce qui, d'autres, ferait crier au scandale. Ne vit-on pas la duchesse d'Aiguillon souffrir qu'il emmenât avec lui une maîtresse lorsqu'il accompagna à Bourbon l'abbé de Richelieu et ses sœurs?

L'admiration qu'on lui témoignait, les succès que sa réputation lui valait auprès des dames, les flatteries intéressées

que lui prodiguait l'emphatique reconnaissance des « Muses incommodées », auxquelles il donnait gratuitement ses soins, achevèrent d'exaspérer la vanité, naturellement aiguë, du célèbre médecin. La fumée de l'encens lui monta au cerveau; aucune intempérance de louange ne lui fit hausser les épaules; il se crut vraiment « l'Esculape de son siècle », « l'ange de la piscine probatique » de Bourbon; il pensa mériter des « autels » et des « sacrifices », et il alla jusqu'à prétendre, au dire de Tallemant des Réaux, « que ceux de Bourbon lui érigeassent une statue sur le puits ». Les historiettes de Tallemant passent peu pour mots d'Évangile; mais nous avons des preuves bien certaines de l'orgueil démesuré de Charles de L'Orme : ne le vit-on pas, en 1639, faire frapper une médaille où il était figuré en Esculape ressuscitant Hippolyte, avec cette devise : *Dis geniti potuere?* De L'Orme répandit cette médaille, et l'envoya au grandiloquent Balzac, qui n'hésita pas à lui répondre : « J'ai trouvé très belle la médaille;... je soutiens de plus que le nom de demi-dieu ne vous saurait être contesté que par ceux qui ignorent le mérite de monsieur votre père et la noblesse de votre science. »



Voyons donc à l'œuvre, il en est temps, ce demi-dieu devant qui se prosternait le XVIIe siècle, et mesurons l'étendue de cette science tant vantée. Charles de L'Orme ne voulut rien publier depuis ses thèses; mais nous avons conservé quelques-unes de ses consultations écrites en latin; J. Bernier nous a donné de curieux renseignements sur lui dans ses *Essais de Médecine*: enfin et surtout l'abbé de Saint-Martin a codifié ses ordonnances et ses recettes en un gros volume, aujourd'hui très rare, qui a pour titre : *Moyens faciles et éprouvés dont M. de L'Orme s'est servi pour vivre près de cent ans*. Grâce à ces documents, nous allons pouvoir assister aux consultations matinales de Charles de L'Orme, à sa toilette, à ses repas, l'accompagner chez ses malades dans la *vinaigrette*, dont il est l'inventeur, bref, nous attacher à lui depuis son lever jusqu'à son coucher durant une journée de sa verte vieillesse.

Il est six heures: un valet ouvre les rideaux, et le jour

pénètre dans la chambre, éclairant un objet étrange, qui frappe tout d'abord nos regards; c'est un lit, tel que nous n'en avons jamais vu : il est fait de brique, parce que la brique n'est point poreuse, et ne reçoit pas d'humidité; il est élevé de cinq pieds au-dessus de la terre; un lit de bois, qui a trois pieds de large et cinq de long, est enchâssé dans le lit de brique et fixé par de la maçonnerie. Le dessus de ce lit a la figure de l'impériale d'un carrosse; il est doublé de peaux de lièvres, et, pour préserver le dormeur des vents coulis, les plus perfides ennemis de l'homme, et qui sont cause qu'il vit moins longtemps que les poissons, ce lit est encore, des quatre côtés, muni de peaux de lièvres et de nattes. Après avoir allumé le feu, le valet écarte ces nattes, et nous apercevons la tête de Charles de L'Orme, bizarrement coiffée de huit calottes d'estame.

Le vieillard se lève. Son corps entier est enfermé de la tête aux pieds dans un immense pantalon de ratine fendu par devant et par derrière, qu'il a inventé, mis à la mode, et pour lequel il existe des tailleurs spéciaux; ses jambes sont en outre couvertes de six paires de bas d'estame, et ses pieds chaussés de bottines de maroquin bien doublées. Son premier soin est de tirer du fond de son lit une sorte de récipient très léger, fait de cuir bouilli, et de laver ses yeux avec le contenu de cet urinal; rien n'est meilleur pour fortifier la vue, et c'est à ce lavage quotidien que Charles de L'Orme doit de se passer encore de lunettes à son âge. Aussitôt après, il se lave les mains d'eau fraîche, et s'en jette dans les narines cinq ou six gouttes pour se nettoyer. Après avoir revêtu un pourpoint et des chausses très simples, mais fort propres, de camelot de Hollande doublé d'une bonne ouate, il prend de petits ciseaux et se coupe la barbe; puis, comme nous sommes dans le décours de la lune, il fait couper ses cheveux sur le haut de la tête, avec la pointe des ciseaux.

Sa toilette achevée, il se met dévotement en prière; il implore Dieu d'abord, puis saint Laurent, afin que, par les mérites de sa mort glorieuse sur un gril, il lui obtienne du Seigneur « autant de chaleur qu'il en a besoin pour vivre ».

Ces soins pieux terminés, de L'Orme boit une chopine d'une tisane de son invention, qu'il a nommée bouillon

rouge; il fait placer auprès du feu une chaise à porteurs couverte de deux fort épaisses catalognes, ou couvertures de laine, pliées en quatre, et il s'y installe, non sans s'être au préalable assuré que son valet a bien mis aux deux côtés et derrière « de grands vases de fer remplis de charbon, avec des morceaux de fer pour en empêcher la vapeur ». Alors il donne ordre de faire entrer les personnes qui sont venues le consulter.

***

Le premier qui est introduit est un gentilhomme âgé d'environ cinquante ans; il est fort penaud : il a la gale; non celle de Naples, grand Dieu! mais la gale ordinaire.

— N'est-ce que cela? s'écrie de L'Orme en riant. Palsambleu! j'aurai tôt fait de vous guérir. Faites-vous saigner ce soir, à six ou sept heures; c'est le moment où vient le plus gros sang; fumez demain du tabac et faites-en infuser dans du vin blanc pendant vingt-quatre heures; quand vous en aurez frotté plusieurs jours votre corps, vous serez débarrassé de votre mal, à condition que vous vous soyez abstenu de boire du vin, et de rien manger de salé, de poivré, ni d'épicé. Excusez-moi, si je n'ai pas l'honneur de vous reconduire.

Le valet introduit un nouveau client :

— Salut au marquis de Corlieu! Je remercie monsieur l'intendant de camp dans les armées de Sa Majesté de venir me dire adieu avant son départ. Mais que vois-je? Voilà, morbleu! une fluxion d'une belle venue! Quelque dent gâtée. Vous voulez que je vous l'arrache? Nenni, monsieur l'intendant. Charles de L'Orme n'arrache pas; il guérit. Rentré chez vous, vous allez me prendre de la fiente d'oie, monsieur le marquis; vous la ferez fricasser avec de la graisse de porc mâle; vous entendez bien, mâle; cela est capital; et vous l'appliquerez toute chaude sur la tempe, du côté de la dent malade, sur un morceau de taffetas. Au bout de quelques minutes, la douleur aura disparu : la fluxion ne tardera pas à faire de même, et vous ne ferez plus peur aux ennemis que par l'éclair de votre prunelle. Et puisque vous partez pour l'armée, souffrez que ma vieille amitié vous donne quelques conseils : ne buvez jamais d'eau étant échauffé, de peur d'être attaqué de pleurésie; ne vous

arrêtez jamais (je connais vos mœurs) à jouer pendant le temps de dormir; si vous êtes blessé, ce qu'à Dieu ne plaise! faites souvent panser votre plaie et changer les linges; cela est beaucoup plus important qu'on ne le croit d'ordinaire. Ne soyez jamais téméraire jusques à faire faire des bonds à votre cheval; on peut ainsi se casser quelque vaisseau du poumon; M. l'abbé de Saint-Martin en a vu un exemple aux eaux de Forges. Passez-vous plutôt de viande pour un repas que de manger de la chair immédiatement après qu'elle aura été tuée, parce qu'elle est trop dure et se digère mal. Prenez de bons vêtements, et même pendant l'été ne vous déboutonnez jamais l'estomac. N'engendrez pas de mélancolie, et vous vivrez... à moins que vous ne soyez tué d'un boulet de canon. Je baise les mains à mademoiselle de Kerbuton, votre charmante fille; les petites indispositions dont elle s'est plainte à moi guériront par l'âge. Je lui recommande de ne point passer les nuits au bal, de peur de pleurésie, et de ne pas manger de sucre, pour ne point avoir des dents gâtées, comme son père. Adieu, je vous renvoie : La Flèche m'annonce que madame Hébert est en bas; vous savez bien, madame Hébert de chez la reine. Je l'ai guérie à Bourbon d'une maladie des plus cruelles de la médecine, toux sèche, avec crachements de sang et fièvre lente. Si vous étiez présentable, je vous la ferais voir : c'est une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et elle donne encore aujourd'hui de l'amour, elle qui, sans moi, ne donnerait plus que de la pitié. Ah! les eaux de Bourbon! On leur oppose celles de Vichy! Pour moi, je ne trouve pas plus de comparaison entre les eaux de Vichy et celles de Bourbon qu'entre une ébauche de tableau de M. Lebrun et le tableau fini de la main de cet excellent peintre. De quoi ne guériraient pas les eaux de Bourbon? De la mort, dites-vous, pour me railler. Hé bien, monsieur le marquis, je n'en suis pas sûr. Allons, adieu, et n'oubliez pas surtout : de la graisse de porc *mâle*.



— Νὴ τὸν κύνα, comme disait le divin Socrate, ce n'est point votre propre santé qui vous amène, belle dame : oncques n'admirai plus frais visage.

— Je sais trop, monsieur, que, après la cure merveilleuse que vous m'avez faite, je montrerais de l'ingratitude à retomber malade, et c'est là un péché dont j'espère bien me préserver. Aujourd'hui, c'est une mère éperdue qui vient implorer Esculape pour son dernier-né. Je sais que vous ne sortez plus que peu; mais comme il ne fait aujourd'hui ni brouillard, ni pluie, ni soleil, je vous serais plus reconnaissante que femme du monde si vous me faisiez la grâce de m'autoriser à vous envoyer prendre, avant le serein, dans mon carrosse, pour venir examiner mon jeune fils, et me donner vos doctes avis, qui seront écoutés comme des oracles.

— Je l'irais volontiers visiter, madame; malheureusement j'ai promis de voir tantôt M. le vicomte de Melun et madame la maréchale de Créquy. Dites-moi cependant de quoi souffre le malade.

— D'un cours de ventre, que rien ne peut arrêter.

— Que rien ne peut arrêter! Parbleu! avec une once de catholicon double de rhubarbe...

— Il en prend depuis trois jours.

— Corbleu! je vais vous indiquer une décoction d'aigremoine, plantin et chicorée sauvage...

— Vous me l'avez indiquée jadis, et j'en ai essayé. Rien ne peut venir à bout du mal, et je vois que rien n'en viendra à bout!

— Là, là! ne pleurez pas. Têtebleu! je sauverai votre fils! J'ai bien guéri du flux de sang au siège de La Rochelle plus de dix mille malades tant de la cour que de l'armée. Je faisais faire un feu de vieilles savates sous un escabeau percé par le haut, et je faisais asseoir dessus le patient tout nu; après s'y être mis ainsi trois ou quatre heures en trois ou quatre jours, il était guéri.

— Ah! monsieur! quel homme vous êtes! et quel autre que vous se serait avisé de cela? Je cours rassembler tous les vieux souliers de la maison.

— Votre fils aîné se porte toujours bien?

— Le mieux du monde; mais en vérité je me demande comment son père, qui a bien de l'esprit, et moi, qui ne suis point tant sotte, nous avons pu faire un fils si bête.

— Voilà qui n'arriverait jamais, madame, si les mariés

mangeaient toujours de la chair de chèvre avant que de coucher ensemble.

— Ah! monsieur, que ne l'ai-je su plus tôt?

— Vous le savez maintenant.

— Quoi? La Flèche, il n'y a plus là-bas personne?

— Personne, monsieur.

— Ventre saint-gris! comme disait le bon roi Henri, mon premier maître, voilà qui est extraordinaire! J'ai toujours le matin quinze ou seize carrosses plantés devant ma porte.

— J'en ai compté vingt hier, monsieur, et c'est sans doute pour cela que vous êtes aujourd'hui dans une telle disette de malades. Mais voici venir M. l'abbé de Saint-Martin.

— Qu'il monte! Qu'il monte!

***

— Enfin, vous voilà de retour, monsieur! *Ecco Maggio co' suo' fiori*. Que je suis content de vous revoir! Voici bientôt onze heures; vous ne me refuserez pas de manger avec moi.

— Je vous avouerai, monsieur, que c'est dans ce dessein que je suis venu à cette heure; je veux vous voir à table, persuadé que vous devez vous nourrir aussi doctement et méthodiquement que vous vous vêtez.

— Et vous ne vous trompez point, monsieur. Voyez ce potage : mon cuisinier a pris soin de le faire beaucoup mitonner sur un feu doux, pour qu'il cuise plus aisément dans l'estomac. Je ne prends jamais de bœuf ni de lard : ce sont viandes grossières, et qui produisent un suc trop mélancolique. La Flèche va nous apporter d'abord une poularde bouillie, puis des langues de moutons, qui sont mets de facile digestion. Jamais une troisième viande. Vous aimez la salade? Hé bien! tant pis! Vous n'en aurez pas chez moi. Il faut éviter autant que possible tout ce qui est salé. De même, croyez-m'en, pour dessert, ne mangez jamais ni fruits crus, ni confitures, ni pâtisserie. Le seul gâteau que je me permette, tenez, La Flèche le monte : c'est un biscuit fait avec des œufs et du sucre. Dame! Vous ne trouvez pas ici le cidre que vous buvez dans votre belle Normandie, et je le regrette, car le cidre est plus sain que le

vin. Aussi ne faut-il prendre ce dernier que fort trempé, pour qu'il ne brûle pas les boyaux. Seulement, pour donner de la force à vos gencives, à la fin du repas, je vous engage à les laver avec du vin pur. C'est ainsi que, pour me fortifier les mains, pendant l'automne et l'hiver, je me les lave avec de l'esprit de vin, et vous avez remarqué que, malgré mon grand âge, elles ne tremblent pas. Vous admirez ma sobriété, qualité rare, dites-vous, chez les fils d'Esculape. *Concedo*. Mais dans deux heures, avant de sortir, je prendrai deux cuillerées de sirop de pommes de rainette, et jour et nuit je fais usage de conserve liquide de roses de Provins, conserve dont la vertu est très puissante pour fortifier le cerveau, la poitrine et le foie. Mais pourquoi La Flèche ne vient-il pas enlever tout cela? A quoi songe ce maraud? Vraiment on n'est plus servi aujourd'hui.

L'ABBÉ, *criant*. — La Flèche!

DE L'ORME. — Gardez-vous bien d'appeler ainsi avec contention, de peur qu'un effort ne rompe quelque vaisseau dans votre poitrine. Je ne me mets jamais en colère contre mes gens : la colère fait mal. *(A La Flèche, qui entre.)* Desservez. *(A l'abbé.)* J'espère que vous ne dormez point après les repas : c'est une habitude pernicieuse.

L'ABBÉ. — Monsieur, il n'est rien tel que de vous entendre, et j'admire plus que jamais la vigueur de votre corps, la lucidité de votre pensée, et la facilité de votre parole. Je commence à croire que ce bouillon rouge, que jusqu'ici j'ai dédaigné, est une véritable eau de Jouvence.

DE L'ORME. — Ah! ah! vous y venez enfin! Il est grand temps! Tout Paris en boit déjà; on en boit des tonneaux à l'armée du roi, des tonneaux dans les hôpitaux. Mon bouillon rouge est composé de huit herbes bien communes, et qu'on peut se procurer partout : bourrache, buglose, chicorée sauvage, oseille, chiendent, fraisier, pissenlit et aigremoine; on les fait bouillir pendant deux heures ou plus dans un pot de fer, à cause que ce minéral est détersif. Vous pouvez prendre ma tisane immédiatement avant que de vous mettre à table, parce que cette eau passe par d'autres endroits que les viandes que vous allez prendre; mais, une fois le repas fini, il faut attendre au moins quatre heures avant

que d'en boire à nouveau. J'en ai toujours bu moi-même sans être malade, tenant que, même en santé, il faut prendre des remèdes pour empêcher la déprédation des esprits et réparer la dissipation de la chaleur naturelle; il faut surtout se gendarmer contre l'hiver, et ma tisane a pour cela une vertu merveilleuse. Elle en a bien d'autres : quelle maladie ne guérit-elle pas? Toutes les sortes de fièvres, de quelque nature qu'elles soient, la gravelle, la pierre, la pleurésie, la pituite, la mélancolie, la paralysie, les vapeurs, les vertiges précurseurs de l'apoplexie, les saignements de nez, l'insomnie, que sais-je encore? Oh! grande puissance du bouillon rouge! Qui plus en boira, plus il vivra. Je ne connais que les eaux de Bourbon dont l'efficacité soit aussi grande et aussi complète.

L'ABBÉ. — Pour ces dernières, j'ai récemment, souffrez que je vous le dise, entendu nier leur vertu curative.

DE L'ORME. — Par des ânes, ou par des envieux, qui m'appellent en riant « le Neptune ». Au temps de ma jeunesse imprudente, il leur en aurait cuit, comme à ce vieux médecin de la Faculté, qui reçut une volée de coups de bâton chez madame de Thémine, pour s'être permis de passer avant moi, ou comme à ce médecin de Bourges, un cheval, un brutal, auquel je dus bailler quelques coups de poing, dans la rue, pour châtier son insolence extrême; mais aujourd'hui je traite ces gens-là *silentio, risu ac contemptu* : je sais que la colère fait mal. Si les eaux de Bourbon n'ont point produit sur leurs malades l'effet qu'ils en attendaient, c'est qu'ils ignorent qu'elles ne sont bonnes à boire que depuis le quinzième jour de mai jusques au mois d'août; mais, pendant ce temps, je dis, moi, qu'il n'y a point de maladie qu'elles ne guérissent : M. le marquis de Pont-courlay était pulmonique formé et crachait le sang, quand M. le cardinal de Richelieu me le confia pour l'emmener à Bourbon, et il a depuis servi le roi en qualité de général de ses galères; madame de la Mabilière, la femme du trésorier de France à Angers, était épileptique : je l'emmenai à Bourbon, et elle guérit; mademoiselle de la Grille, fille de M. de Bordelle, intendant de la musique de S. M. Louis le Juste, avait la voix perdue par suite d'une fluxion sur la poitrine:

je l'emmenai à Bourbon, et elle guérit; une religieuse des Anglaises, de Paris, sur le fossé Saint-Victor, nièce de M. l'évêque de Nîmes, était hydropique; elle avait une tumeur de foie et de rate, accompagnée de la fièvre quarte : je l'emmenai à Bourbon, et elle guérit.

Cætera de genere hoc longum est si dicere coner.

Aussi, je traite toutes les maladies par les eaux de Bourbon, même celles pour lesquelles ces eaux ne paraissent pas être faites, et toujours la maladie est noyée dans la piscine.

L'ABBÉ. — Je vois, monsieur, que les eaux de Bourbon opèrent des miracles; mais reconnaissez qu'elles en opèrent surtout quand vous y êtes. Pour moi, je crois qu'avec d'autres médecins elles seraient impuissantes à produire de tels effets, et que la foi qu'ont les malades en votre science profonde, la docilité avec laquelle ils obéissent à vos prescriptions salutaires, sont pour une très grande part dans ces guérisons miraculeuses.

DE L'ORME. — *Non nego*. Il faut, en effet, qu'un médecin inspire à ceux qu'il soigne une confiance aveugle : elle seule lui garantit leur docilité absolue. Voilà pourquoi il ne doit jamais permettre la discussion à un malade, ni à ceux qui l'entourent. Il n'y a pas longtemps qu'un ambassadeur ayant demandé *per la curiosità* à un médecin pourquoi il avait ordonné jusques à trente-deux saignées à l'un de ses pages, le médecin lui répondit froidement : « Il était mort, monsieur, s'il n'eût été saigné que trente et une fois et demie », et il lui tourna le dos. Ce médecin était un animal, et le page en devait mourir; mais je l'approuve fort d'avoir traité de si haut l'ambassadeur. C'est à cause d'une question aussi indiscrète que je me suis séparé jadis de la reine Marie, et nous nous quittâmes à Aigre, en Angoumois, avec des paroles certes plus aigres que le lieu où elles étaient dites. Je suis si enfoncé dans mon sentiment que je me suis brouillé avec un évêque parce qu'il émettait une opinion autre que la mienne sur un texte de saint Augustin, et j'exigeai qu'il me fît des excuses avant que de consentir à revenir le soigner.

Je ne veux pas que mes malades croient pouvoir faire appel de mes jugements, même en d'autres matières que la médecine; j'entends avoir sur eux une autorité despotique; car ce n'est qu'à ce prix que je suis assuré de les guérir. Et puisque c'est dans leur intérêt même, je n'ai aucun scrupule à tirer avantage, à l'occasion, de la pauvreté et de la sottise de l'esprit des hommes : ainsi moi, qui n'ai jamais pris un lavement, il m'est arrivé, le jugeant utile pour différentes raisons, d'en faire prendre à mes malades par la bouche. Ouvrez cette petite boîte qui est là près de vous; elle contient une préparation d'antimoine; vous savez que cet admirable remède est aujourd'hui fort décrié : c'est le jansénisme de la médecine; pas plus tard qu'avant-hier je devais en donner à un de mes malades, qui était dans un danger extrême; que je lui eusse présenté sous son vrai nom le remède discrédité, il eût refusé de le prendre, et serait mort. Je lui dis que c'était un lait de perles, que m'avaient préparé des anges; il me regarda avec étonnement; mon ton d'autorité et la gravité de ma mine lui imposèrent silence et le jetèrent dans le dernier respect : il prit l'antimoine et il est guéri. Mais La Flèche vient m'avertir que voici le moment de me rendre chez le vicomte de Melun. Aidez-moi, je vous prie, à mettre mon collier de futaine... N'ai-je pas vraiment l'air ainsi d'un capitaine avec son hausse-col?

L'ABBÉ. — Absolument. Mais est-il vrai, monsieur, ce qu'on m'a dit, que pendant la peste de 1619 vous avez porté un habillement tout à fait extraordinaire?

DE L'ORME. — Rien n'est plus vrai, et, si l'on m'eût écouté, la contagion n'eût pas fait tant de ravages. Il eût fallu ensevelir les morts en des lieux éloignés du peuple, et purifier les maisons par de grands feux. Je recommandais qu'on eût soin de boire de bonnes eaux, de manger de bonnes viandes, et de se garder de tout excès, qu'on se tînt le ventre toujours libre, qu'on évitât autant que possible les veilles prolongées, les chagrins et les soucis; je prescrivais à ceux qui visitaient les malades de s'habiller de camelot, de serge d'Arras, de taffetas, ou, s'ils avaient assez de bien, de maroquin ou de treillis d'Allemagne. Joignant l'exemple au conseil, je me fis faire un habit de maro-

quin, que je ne quittai plus, et je pris l'habitude de ne jamais sortir sans avoir dans la bouche de l'ail, dans le nez de la rue, dans les oreilles de l'encens, sur les yeux des besicles. Plus tard même je fis faire un masque du même maroquin que l'habit, où j'avais fait attacher un nez long d'un demi-pied, afin de détourner la malignité de l'air. J'ai donné habit et masque à mon bien cher ami, feu M. Regnaud, premier chirurgien du grand roi Louis le Juste. S'il vous amuse de les voir, sa fille les a conservés.

L'ABBÉ. — Rien, monsieur, n'excite plus vivement ma curiosité. Je vais à l'instant chez mademoiselle Regnaud, et, puisqu'elle demeure près du vicomte de Melun, je vous demande une place dans votre carrosse.

DE L'ORME, *riant*. — Mon carrosse? La Flèche, mon carrosse !

L'ABBÉ. — Hé! quoi? vous seriez-vous défait de ce carrosse à six chevaux que vous avait donné ce grand seigneur dont vous avez guéri la femme?

DE L'ORME. — Nullement; mais, comme mon genou malade ne me permet point de monter haut, ni de descendre, je sors dans cette même chaise dans laquelle j'étais assis tout à l'heure, et que vous avez trouvée si bien garnie d'étoffe et de peaux de lièvres; je l'ai fait arranger de façon qu'elle puisse rouler facilement, tirée par un homme seul. Elle m'a coûté cent livres; l'entretien m'en coûte vingt par an.

L'ABBÉ. — Je veux que nous mettions cette chaise à la mode, car je vais m'en faire faire une semblable [1]...

DE L'ORME. — Ah! j'oubliais ma poudre de rhubarbe; j'en prends de temps à autre par le nez, pour me décharger la tête, comme d'autres prennent du tabac .



Un quart d'heure après, de L'Orme est au chevet du vicomte de Melun, et presque aussitôt, oubliant que la colère

1. On voit que Littré a tort d'attribuer à l'abbé de Saint-Martin l'invention de la « vinaigrette »; « l'abbé malotru » n'a fait que la mettre à la mode.

fait mal, le vieux médecin manifeste la plus vive indignation :

— Vous devriez être mort! Écouter un empirique! Faire le voyage d'Evreux pour vous aller mettre dans une cuve de vendange! Et vous avez pu croire que cela vous guérirait de votre paralysie! Vous avez de la chance de n'avoir pas été asphyxié sur-le-champ, comme il est arrivé sous mes yeux à d'honnêtes gens qui avaient fait la même sottise. En vérité, l'on devrait bannir du royaume ces misérables empiriques. Je hais comme la peste votre Semini de malheur, et il n'y a pas longtemps qu'ayant trouvé une boîte de sa poudre et une ordonnance de lui sur la table du curé de Saint-Sulpice, je ne pus me tenir que je n'y ajoutasse ces mots : « *Sectæ Empiricorum anathema sit et semini ejus in sæcula sæculorum, amen!* » Et à présent que vous voilà plus malade grâce à lui, vous m'appelez pour vous guérir! Ventrebleu! vous ne méritez pas que je m'occupe de vous. Enfin, voyons : bouillon rouge, fomentations avec des herbes aromatiques sur la nuque de trois en trois heures, sept calottes, les trois plus voisines de la tête doublées de peau de lièvre, pantalon doublé de même; ne mangez que du rôti; mettez dans vos bouillons une goutte d'esprit de vin; et, pourvu que votre porte demeure impitoyablement close à ce charlatan de Semini, que je perde mon nom, si vous n'êtes pas guéri d'ici trois semaines!... Dans une cuve de vendange! non!... Adieu, je vais chez madame la maréchale de Créquy, qui est une malade plus intéressante que vous.

La maréchale souffre d'un embarras gastrique. De L'Orme prescrit une huile médicinale, dont une vieille poule est la base : il faut la mettre bouillir vive, sans la plumer ni, bien entendu, la vider, avec des purgatifs et des altératifs de toutes les classes. La pauvre maréchale fait une horrible grimace; ce que voyant, une de ses femmes se hasarde à dire qu'une religieuse infirmière ayant récemment administré ce remède à une malade, celle-ci en faillit mourir. « Cela prouve, répond de L'Orme d'un ton hautain, qu'elle serait morte si elle ne l'avait pas pris. » Et comme la maréchale s'inquiète, parce

que son mari a des somnolences et des vertiges, qui lui font craindre une prédisposition à l'apoplexie, le médecin la rassure : « Si leur santé à tous deux n'est plus la même, elle doit songer qu'ils ne sont plus jeunes. D'ailleurs, pour ce qui est du maréchal, l'apoplexie ne prend que fort rarement au mois de mai, comme aux mois de juin, juillet et août : néanmoins, qu'il ait toujours sous la langue un petit morceau de linge rempli de gros sel, ce qui dégage grandement le cerveau et fait cracher beaucoup d'impuretés ; qu'il prenne souvent un bouillon au veau, avec le poids d'un demi-écu d'or de sel pulvérisé ; enfin, dans le cas, bien improbable, d'une attaque, qu'on le coiffe immédiatement d'un pigeon coupé en deux. »

Après cette visite, comme il sent la nécessité de ménager ses forces, le vieillard rentre chez lui vers quatre heures ; il prend de son bouillon rouge, et se repose jusqu'à six heures où il soupe d'une aile de poularde et d'un peu de conserve liquide de roses de Provins. Sur les neuf à dix heures du soir, il accomplit ses actes de religion. Puis, sans quitter son pantalon de ratine, ses six paires de bas d'estame et ses bottines de maroquin, il s'enferme dans son lit de brique, après avoir fait mettre à ses côtés deux bouteilles d'eau chaude et à ses pieds des briques chauffées, bien empaquetées dans du linge. Presque aussitôt de L'Orme s'endort paisiblement, ayant bien rempli sa journée.

***

Deux malheurs vinrent pourtant troubler la vieillesse sereine et vénérée de Charles de L'Orme : un amour sénile, et la perte de sa fortune.

Il avait fait assez mauvais ménage avec sa première femme, Anne Hébert, fille d'un trésorier de France au bureau de Paris, personne tranquille et pieuse, qui blâmait vertement les irrégularités de sa conduite tapageuse. La mort de sa femme lui avait été plutôt agréable, et il ne semblait point que l'heureux veuf dût jamais convoler. Aussi est-ce avec une surprise mêlée d'indignation que Guy Patin entendit conter, en 1666, que son illustre confrère, âgé d'environ

quatre-vingt-deux ans, allait se remarier avec une toute jeune femme. Charles de L'Orme se rendit, dans l'intention d'y célébrer ses noces, à Moulins; mais il y tomba gravement malade, et ce beau projet dut être abandonné. Il fut repris au commencement de 1670. Une personne, qui semble avoir eu elle-même intérêt à ce mariage, y engageait vivement le vieillard : « Quelqu'un — écrit le 14 janvier Guy Patin — pousse à lui mettre cette folie dans la tête pour l'amener au triumvirat, qui sera un dangereux joug pour lui, et peut-être fatal. » La sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit; contrairement à toutes les prévisions, ce fut la jeune épousée qui mourut, consumée par la phtisie; et l'événement parut si étrange qu'on fit courir le bruit absurde que son vieux mari l'avait empoisonnée.

La seconde femme de Charles de L'Orme était fort pauvre; Anne Hébert, au contraire, était riche; mais elle avait laissé à son mari de nombreux procès, qui tracassèrent toute la dernière partie de sa vie; il répétait volontiers que, sans les tourments qu'ils lui causaient, et qui corrompaient la masse de son sang, il aurait vécu un siècle et demi. Nul ne peut savoir si vraiment ces procès abrégèrent la vie pourtant très longue de Charles de L'Orme: mais nous savons qu'il perdit à les soutenir, avec son patrimoine, presque tout ce qu'il avait gagné. En 1664, il disait à Guy Patin que, ses procès jugés, il viendrait lui demander une petite chambre et demeurer avec lui, malgré leurs dissentiments sur l'antimoine, que de L'Orme avait mis à la mode, comme nous l'apprend madame de Motteville, et dont il se déclarait « adorateur », tandis que Guy Patin, rempli de préventions contre ce remède « homicide », exprimait le désir que son ami se contentât de le faire prendre à ses malades, et se gardât fort de le prendre lui-même. Le mariage de Charles de L'Orme, puis la mort de Guy Patin firent échouer ce dessein. Presque ruiné, de L'Orme dut vendre sa maison, sa chère maison, sur la porte de laquelle il avait fait graver la devise célèbre : *Abstine, sustine*.

Un de ses clients, le maréchal de Créquy, lui offrit l'hospitalité, et c'est dans son hôtel que le vieillard s'éteignit, le 24 juin 1678, soutenu dans ses dernières épreuves par une

piété sincère : la veille encore de sa mort, il observait religieusement les prescriptions du Carême[1].

Il n'était pas âgé de plus de cent ans, comme le dit le *Mercure galant*, mais nous ne savons pas avec précision à quel âge il est mort. L'épitaphe de la chapelle des Cordeliers de Caen porte que Charles de L'Orme a vécu quatre-vingt-onze ans; mais le même abbé de Saint-Martin, qui a rédigé cette épitaphe, raconte dans son livre que son chirurgien l'a encore saigné à quatre-vingt-dix-huit ans; d'après l'âge que lui donne un arrêt du Conseil d'État rendu le 28 avril 1669, Charles de L'Orme n'aurait eu que quatre-vingt-neuf ans à sa mort; mais il en aurait eu quatre-vingt-quinze, à s'en rapporter à une lettre de Guy Patin du 6 novembre 1666. Il est probable que Charles de L'Orme lui-même, comme il arrivait très souvent alors, ne savait pas exactement la date de sa naissance, ou qu'il s'est quelquefois vieilli, par une sorte de coquetterie assez fréquente chez les personnes âgées. Nous supposons que, lorsqu'il mourut, il comptait environ quatre-vingt-quatorze ans, puisqu'il était encore « mineur de vingt-cinq ans » quand Henri IV, le 7 décembre 1609, l'admit parmi ses médecins sans quartier.

La mort de Charles de L'Orme, considérée comme une perte publique, provoqua des regrets unanimes. Le *Mercure galant* lui consacra quelques lignes flatteuses. L'abbé de Saint-Martin, qui, dans les dernières années de sa vie, l'allait voir chaque matin, entreprit d'élever un monument en son honneur, et sollicita les médecins de toute l'Europe d'écrire le panégyrique du plus glorieux et du plus bienveillant de leurs confrères. Les plus empressés à répondre à son appel furent d'Aquin, premier médecin du roi de France, l'Espagnol Fernand Mendes, médecin ordinaire du roi de la Grande-Bretagne et premier médecin de la reine, et l'abbé Bourdelot, docteur en médecine et directeur de l'Académie des Lettres de monseigneur le prince de Condé; mais le plus enthousiaste

1. Nous avons, comme preuve de la piété très réelle de Ch. de L'Orme, non seulement le témoignage de Bernier, mais une lettre de Ch. de L'Orme lui-même à M. Destraperel, médecin à Bourbon, et la fondation faite par lui, le 15 juillet 1649, moyennant 2 636 livres comptant, d'une messe à perpétuité dans l'église des Carmes, à Moulins.

fut sans contredit le bénédictin Hugo Mathoud, de Sens, qui s'écriait, à la fin d'un long éloge funèbre, en latin, de Charles de L'Orme : « Il a vécu sous trois rois de France, ou plutôt ils ont vécu sous lui ! » Quand, en 1682, l'abbé de Saint-Martin eut publié, à Caen, les *Moyens faciles et éprouvés dont M. de L'Orme s'est servi pour vivre près de cent ans*, l'édition s'enleva si rapidement qu'il fallut, l'année suivante, en donner une seconde; grand succès, dont le P. Raguaine, prédicateur de la Compagnie de Jésus et recteur de la maison du noviciat de Rouen, nous donne l'explication, qu'il était d'ailleurs facile de trouver : « On ne peut douter que, venant d'un homme qui a vécu près de cent ans, ces moyens ne soient excellents. »



Nous les avons vus, ces moyens, et franchement il nous paraît bien difficile de ne pas attribuer plutôt à la robuste constitution de Charles de L'Orme une longévité si fréquente d'ailleurs dans sa famille qu'elle avait pris pour armes une tête de cerf au-dessous de trois étoiles. Quelle collection d'ordonnances grotesques, tout à fait dignes de Semini et de ces empiriques qu'anathématisait le docteur de la Faculté de Montpellier ! Quel arsenal de remèdes à faire la joie des vieilles bonnes femmes, qui les ont d'ailleurs recueillis pieusement, et qui conseillent encore, nous l'avons entendu non sans surprise, le pigeon coupé en deux !

Ce n'est pas pourtant que nous allions jusqu'à dire, avec Bernier, que la cabale, les artifices, l'aplomb et la fortune ont eu plus de part qu'un vrai mérite à la réputation de Charles de l'Orme; non : à travers les épigrammes mêmes de Bernier, et les éloges, plus redoutables encore pour la mémoire de celui qu'ils louent, du maladroit et niais abbé de Saint-Martin, il est aisé de discerner que le célèbre médecin d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV a eu sur certaines choses, sur l'hygiène notamment, sur la propreté nécessaire aux pansements, sur la manière dont se propagent les épidémies, sur la prophylaxie, enfin, des vues neuves et des idées justes. Il y a plus : profondément convaincu de la vertu curative de ces

eaux de Bourbon-Lancy, qui avaient fait la fortune de son père, il tenait pour certain qu'il n'y avait point de maladie dont, avec une bonne méthode, elles ne dussent guérir, et, en cherchant cette méthode, il a modifié de la façon la plus heureuse le traitement jusqu'alors en usage. Avant lui, on se contentait de doucher exclusivement les parties faibles; il eut l'idée de faire donner la douche sur tout le corps, « avec les frictions accoutumées », avant de diriger enfin le jet sur le point malade. Bientôt la douche ne lui suffit plus : « C'est lui le premier en France, nous apprend l'abbé Bourdelot, qui a fait boire les eaux minérales chaudes ». Voilà assurément des titres sérieux au souvenir, à la reconnaissance de l'humanité souffrante.

Mais, quand on songe que le médecin qui prit cette initiative hardie est le même qui recommandait gravement la fiente d'oie contre le mal de dents, et un feu de vieilles savates contre le flux de sang, en vérité l'on demeure confondu par un pareil mélange de raison et d'absurdité, d'intelligence et d'ânerie. Aucun exemple ne saurait mieux prouver que celui de Charles de L'Orme combien il est difficile à l'homme de se dégager des opinions et des préventions de son siècle. Voilà un médecin qui avait toute la culture de son temps, et dont Paris et Versailles vantaient le rare savoir; ce n'était point un sot, à coup sûr, et même, à quelques égards, il peut être considéré comme un précurseur: eh bien, après deux cents ans nous ne pouvons plus lire ses ordonnances sans rire.

Mais nous qui rions de lui, nous-mêmes, de quels préjugés sommes-nous à notre insu pénétrés, dont se moqueront nos descendants! Parmi les théories scientifiques qui nous sont enseignées aujourd'hui, et dont nous écoutons l'exposition avec une admiration respectueuse, combien paraîtront d'une fausseté puérile aux générations qui nous vont suivre! Rappelons-nous que jusqu'à Copernic, les savants dont l'humanité se glorifie encore aujourd'hui, ont tous cru la terre immobile au milieu du ciel. Rappelons-nous qu'avant Harvey les médecins les plus fameux ne connaissaient pas les lois de la circulation du sang, et que cette circulation n'avait même été soupçonnée que par Servet et par Vesale. La science marche,

marche toujours, et quand un de ses guides tombe épuisé, un autre le remplace, qui la conduit plus loin et plus haut. A chaque tournant de cette rude côte, qu'elle gravit d'un pied infatigable, le point de vue change en même temps que l'horizon s'élargit, si bien qu'où nos yeux ont cru ce matin découvrir une vérité, ceux de nos fils surprendront peut-être demain soir une erreur. Que cette pensée nous rende modestes et nous fasse indulgents pour toutes les radoteries et les ignorances du vieux Charles de L'Orme, qui, ayant vu des choses que nul n'avait vues avant lui, mérita certainement d'être appelé un grand médecin au XVIIe siècle.

N.-M. BERNARDIN

ORPHÉE

Gluck a élevé sa grande voix, et une fois de plus il a conquis tout le monde. Qu'y a-t-il donc chez cet homme incomplet et irrégulier, incorrect même, qui emploie des moyens si simples, et dont la lecture est parfois si déconcertante? D'où lui vient cette prodigieuse puissance?... Vous souvient-il du premier concert de l'Opéra et de madame Caron chantant la scène du temple d'*Alceste*? ce n'était pas tout à fait ça, il y avait trop de calme dans l'exécution, l'interprète n'avait pour elle qu'une admirable tenue de style, mais c'était assez : dès les premiers mots : — « *Immortel Apollon!* » — un frisson courait dans la salle. Ces choses-là ne se discutent pas.

Peut-être sera-t-on curieux de connaître la genèse de la renaissance d'*Orphée*. Ce serait une erreur de croire que M. Carvalho, grand admirateur des œuvres de Gluck, ait médité leur résurrection dans le silence du cabinet; il ne procède pas ainsi. M. Carvalho, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, a agi sous l'empire d'un instinct, d'une intuition qui, bien souvent, l'a mieux servi

que n'auraient pu le faire les combinaisons les plus savantes. N'a pas qui veut de ces intuitions-là !

Donc, en ce temps-là, madame Viardot ayant passé la première jeunesse était dans tout l'éclat de la seconde, qui valait plus encore : son talent avait mûri, s'était complété par des études incessantes; la grande cantatrice italienne s'était doublée d'une musicienne accomplie, connaissant toutes les écoles, rompue à tous les styles, pouvant interpréter avec une égale supériorité Rossini ou Haendel, Meyerbeer ou Sébastien Bach. Admirablement installée dans son hôtel de la place Vintimille, elle aurait voulu partager son temps entre Paris et Londres, où la « saison » la réclamait au printemps; mais, par un de ces phénomènes particuliers au monde des théâtres, ni l'Opéra, ni le Théâtre Italien ne voulaient d'elle. Rossini, peu prodigue de ses démarches, était allé lui-même demander au directeur du Théâtre Italien d'engager madame Viardot pour jouer *Otello*; le directeur avait répondu à Rossini qu'il n'avait besoin de personne.

L'étoile dédaignée se consolait en brillant dans les salons et les concerts, où j'avais souvent l'honneur de lui accompagner *le Roi des Aulnes*, de Schubert, dont elle avait fait une création terrible et fascinante au plus haut degré; elle s'était mise à l'étude, toute nouvelle pour elle, des œuvres de Gluck, probablement à l'instigation de Berlioz, dont la dévotion au dieu Gluck est bien connue. Bientôt elle devint la cantatrice spéciale de la tragédie lyrique; elle ne paraissait plus dans un concert sans y déclamer quelque fragment d'*Alceste* ou d'*Armide*, ou des deux *Iphigénies*, avec un succès toujours croissant.

Sur ces entrefaites, madame Carvalho, donnant à la fin d'une saison une représentation à son bénéfice, madame Viardot fut invitée à y prendre part et y joua le dernier acte d'*Otello* (en italien) et le premier tableau du dernier acte du *Prophète*. Elle eut un tel éclat, remporta un tel triomphe que le lendemain M. Carvalho lui proposait un engagement pour la saison suivante: « Vous nous chanterez du Gluck », lui dit-il.

« Du Gluck ! » c'était facile à dire. Ce génial impresario ne se doutait pas des difficultés qui s'élèvent dès qu'il s'agit de

remettre à la scène un ouvrage de ces temps lointains. Elles sont de plusieurs ordres, et nous entraîneraient dans des dissertations techniques peu divertissantes : mieux vaut n'en point parler pour le moment. Il suffit de savoir qu'après avoir longuement étudié la question, madame Viardot fixa son choix sur *Orphée*.



Mais quel *Orphée* ?

Il y en a deux : l'*Orfeo* italien et l'*Orphée* français. Le premier fut écrit pour voix de contralto, à l'usage d'un *castrato*. Le second est une adaptation de l'ouvrage pour l'Opéra de Paris, et le rôle d'Orphée y est écrit pour ténor : d'où un bouleversement complet de la partition.

Il fallait donc se substituer à l'auteur pour écrire une troisième partition, — une sorte de cote mal taillée entre la version italienne et la version française, qui permît de rétablir la voix de contralto dans le rôle d'Orphée tout en conservant les améliorations que Gluck a introduites dans son œuvre. Travail délicat, auquel Berlioz mit la main, on devine avec quel tact et quel respect.

Une des plus grandes divergences entre les deux textes se trouve à la fin du premier acte : dans *Orfeo*, l'acte se termine par un récitatif que suit une ritournelle tumultueuse, exprimant le désordre des éléments, pendant laquelle la scène change à vue et représente les Enfers. C'est ainsi que se conclut aussi le premier acte dans le manuscrit de l'*Orphée* français ; mais, dans la partition gravée, l'acte finit sur un air à roulades, d'un style ridicule. Cet air existe aussi, avec quelques légères variantes, dans une partition du compositeur italien Bertoni, — célèbre pour avoir refait, sur le même texte, l'*Orfeo*, en s'excusant, dans une préface hypocrite, de la liberté grande, et en pillant Gluck de la plus outrageuse façon. — L'air étant peu recommandable et d'un style qui ne se raccorde nullement avec le reste de l'ouvrage, on en a conclu qu'il était de Bertoni. Berlioz le croyait, et s'est fort étonné de la présence de ce corps étranger dans le chef-d'œuvre. Or, la question étant étudiée à fond, il n'y a pas à douter : l'air

est de Gluck ; et c'est Bertoni qui, plus tard, le lui a emprunté. Obsédé par le ténor Legros, qui voulait à toute force un air, Gluck sera allé cherché celui-là dans ses vieux papiers et l'a mis là, tel quel, sans prendre la peine de le retravailler et de le hausser au diapason du reste de la partition.

Madame Viardot, qui était bien aise, elle aussi, de chanter un grand air, mais dont le goût était plus délicat que celui du ténor Legros, entreprit de faire quelque chose avec ce morceau démodé. Elle me pria de l'aider dans cette tâche; nous l'entreprîmes avec d'autant plus d'ardeur que nous étions persuadés alors de tripoter un morceau dont l'auteur ne méritait aucun ménagement. Elle modifia les traits, substitua aux vermicelles rococo des arabesques de grand style ; de mon côté, j'écrivis un autre accompagnement, se rapprochant de la manière de Mozart. Berlioz eut l'idée de rappeler dans la *cadenza* le motif : « *Objet de mon amour* » ; et madame Viardot ayant jeté sur le tout le manteau brodé de pierreries de son éblouissante exécution, il s'ensuivit que « l'air de Bertoni », comme on l'appelait, eut un succès énorme.

J'aurais mieux aimé, pour ma part, le récitatif et le changement à vue ! mais on voulait faire durer la pièce, qui est courte, le plus longtemps possible. En fin de compte, au théâtre, le succès justifie tout.

Il justifie quelquefois d'étranges choses, — comme, par exemple, la création de l' « Ombre heureuse » qui figure dans l'*Orphée* de la place du Châtelet. Il n'y a pas d' « Ombre heureuse » dans l'*Orfeo* ni dans l'*Orphée* : il n'y a qu'Eurydice, parfaitement heureuse puisqu'elle habite les Champs-Élysées et qu'avant d'y pénétrer, ayant bu l'eau du Léthé, elle a oublié Orphée et avec lui toute son existence terrestre. Il suffit d'avoir fait ses humanités pour savoir que dans l'autre monde des Grecs, les choses ne se passaient pas autrement. Mais ni M. Carvalho, ni madame Viardot, ni Berlioz même ne voulurent admettre qu'Eurydice pût être heureuse loin d'Orphée : on fit d'elle une ombre plaintive et désolée à laquelle Gluck n'avait jamais songé.

Étrange aussi l'idée de substituer au morceau final de la partition : « *l'Amour triomphe* », le chœur final d'*Écho et Narcisse*. Ce chœur est charmant, et, comme il n'y a pas

d'apparence qu'on reprenne jamais *Écho et Narcisse*, c'est une bonne occasion de l'entendre; soit! Mais « *l'Amour triomphe* » termine la soirée par un cri de joie qui n'est pas à dédaigner après tant de larmes. On l'a trouvé un peu vulgaire: qu'importe? si l'auteur n'était pas du même avis!

Il resterait, après cette belle restauration d'*Orphée* pour contralto, à nous faire entendre l'*Orphée* pour ténor, tel que Gluck l'avait récrit pour l'Opéra, avec le grand ballet qui termine la pièce à l'ancienne mode. Ce ne serait pas très facile, à cause des changements qu'a subis le diapason depuis cette époque: quelques transpositions seraient nécessaires, aucun ténor ne pouvant escalader les hauteurs du rôle d'*Orphée* tel qu'il est noté dans la partition; mais difficulté n'est pas impossibilité, et il se pourrait bien que l'Opéra nous donnât cette fête quelque jour.



Les « avancés », s'ils avaient un juste sentiment des réalités, seraient navrés du succès d'*Orphée*. Il n'y a pas à dire, c'est d'une beauté supérieure et incontestable, et c'est cependant, — allié à un magnifique sentiment d'art et à une vision très haute de l'art dramatique en particulier, — le triomphe du *bel canto*, du chant le plus italien qui se puisse voir! Il y a des *couplets* (« *Objet de mon amour* »), les *cantabili* ne se comptent pas; la grande scène des Enfers n'est qu'une cavatine; ce n'est pas par ce qu'il leur *dit*, mais par ce qu'il leur *chante* qu'Orphée séduit les Furies: ce qu'il leur dit n'a pas d'importance, le verbe est dans la note et non dans la parole. Le merveilleux récit: « *Quel nouveau ciel pare ces lieux* » est d'une étonnante invention; Gluck, si inférieur d'ordinaire à Mozart dans le maniement de l'orchestre, s'y est montré plus symphoniste que lui, coloriste à la façon de Beethoven dans la *Symphonie pastorale*; mais l'exquise symphonie n'est que le fond du tableau, la voix y tient la première place, attire à elle tout l'intérêt: Gluck, a été un grand réformateur, mais il eût trouvé absurde de ne pas faire chanter les personnages de ses drames lyriques et d'ôter tout

l'intérêt à la voix pour le transporter entièrement dans l'orchestre, devenu le personnage principal.

— Et pourtant, objectera-t-on, vous ne pouvez nier qu'on ait fait des chefs-d'œuvre en mettant le drame dans l'orchestre, en réduisant la part vocale à sa plus simple expression, encore que cela vous semble absurde. — Eh! oui, sans doute, parce qu'au fond il est tout à fait indifférent que cela soit ou non absurde : parce que tout art repose sur une convention, absurde en elle-même, qui cesse de l'être du moment qu'elle est acceptée ; parce que ce n'est pas l'emploi de tel ou tel système qui fait la supériorité d'une œuvre, mais la valeur de son inspiration ; et tous les rhéteurs du monde auront beau nous faire passer et repasser sous le nez, à satiété, les fleurs en papier de leur rhétorique, il suffira toujours d'une belle voix, chantant une phrase de Gluck ou de Mozart, pour réduire à néant leurs vaines et prétentieuses billevesées. Trois notes de mademoiselle Delna, et les plus belles théories s'en vont en fumée. *Dura lex, sed lex.*

SAINT-SAËNS.

L'Administrateur-Gérant : EMILE NORBERG.

QUIRINAL, VATICAN, RÉPUBLIQUE

En 1855, M. Gladstone dénonçait à l'Europe, par ses lettres à lord Aberdeen, les mauvais gouvernements de l'Italie. Ces lettres, qui firent grand effet, justifiaient par avance la guerre d'indépendance et les révolutions qui la suivirent. Trente-quatre ans après, M. Gladstone, sous le pseudonyme d'Outidanos, dénonçait le mauvais gouvernement de l'Italie, dans un article de la *Contemporary Review : The triple alliance and Italy's place in it*. Il avait fait en 1887 et 1888 un séjour dans la Péninsule; en 1888, M. Crispi, alors premier ministre, alla le saluer à la gare de Rome, et les deux hommes d'État eurent ensemble, à ce qu'on dit alors, une conversation que M. Crispi ne crut pas devoir communiquer à la presse italienne.

M. Gladstone, dans l'article de la *Contemporary Review*, montrait que l'Italie, nation à l'état d'enfance, non préparée par conséquent « aux efforts des peuples mûrs », était condamnée, par sa politique et ses finances, à une « décrépitude prématurée ». Si la misère n'y est pas universelle, disait-il, elle se montre en différents endroits « avec un caractère qui fait peur ». En quelques mots, il marquait la conduite que le bon sens aurait conseillé de suivre : « La négligence et l'apathie des anciens gouvernements heureusement disparus laissait à

l'Italie d'urgentes et spéciales nécessités de développement intérieur, qui sont en opposition directe avec les exigences de sa politique extérieure... » Il disait donc cette vérité que le premier devoir de l'Italie était de se laisser grandir et de soigner sa croissance. Puis, cherchant les raisons de la politique qui imposait à ce pays de ruineux armements de terre et de mer, ne voyant en Europe d'hostilités possibles qu'entre la Russie et l'Autriche ou entre l'Allemagne et la France, il ne trouvait d'autre raison que « la théâtralité ».

Satisfaction de théâtralité, la joie de posséder « sur le papier » une armée de huit cent mille hommes, de mettre à la mer des cuirassés dont chacun coûte un million de livres sterling, de voir l'Italie, après avoir été pendant des siècles traitée en ennemie par l'Allemagne, à présent louée dans les journaux allemands, et le roi Humbert fêté, « mais non pour ses vraies vertus », à Berlin. Effet de la théâtralité encore, les extases devant ces entrevues du prince de Bismarck et de M. Crispi, dont la presse italienne comptait la durée en heures et minutes. Mais cette théâtralité est justement la cause de la ruine : « L'Italie reçoit de la monnaie de plomb en échange de sa monnaie d'or... Toute alliance de l'Italie au delà des Alpes est un injuste marché dans lequel un seul gagne. » L'écrivain voit si loin l'énormité de l'erreur commise qu'il s'emporte aux expressions très vives. Il compare cette nation, non satisfaite après tant de succès, et rêvant une folle fortune, « aux écervelés qui vont se ruiner à Monte-Carlo ».



« Et l'État, disait encore M. Gladstone, qui, au milieu du plus grand calme, a suivi une pareille politique... c'est l'État, l'unique État, qui porte en lui un ennemi, et cet ennemi est formidable au point que des mesures de prudence qui pourraient être partout ailleurs objet de discussion et de choix s'imposent en Italie inéluctablement. Tout ennemi de l'Italie sait qu'une partie non négligeable de la population met le pape au premier rang, avant le roi. Tout ennemi de l'Italie sait qu'il peut traiter au Vatican avec un *grand personnage*, lequel dispose des

cœurs et peut-être bien aussi, dans les moments critiques, des bras d'une partie du peuple italien. »

Deux ans après que la *Contemporary Review* avait publié l'article de M. Gladstone, elle traitait cette question des relations de l'Italie avec la papauté dans un article intitulé : « La dynastie de Savoie, le Pape et la République », signé « Un homme d'état continental » et qui fut encore attribué à M. Gladstone. Je ne voudrais pas garantir que cette seconde attribution soit exacte, mais il est important pour un Français qui parle de politique italienne, de produire le témoignage d'une revue étrangère, toute opinion française exprimée sur l'Italie étant suspecte aujourd'hui, malheureusement.

***

L'homme d'État continental est sévère pour la maison de Savoie, au point de dire qu'elle compromet son existence même, puisqu'elle se met en péril de guerre alors qu'elle est incapable de supporter une défaite. Or il n'est pas certain que la France serait vaincue dans un conflit avec la Triple Alliance ; il se peut, en tout cas, que, vaincue sur les Vosges, elle soit victorieuse en Italie. Sa défaite, dans la lutte contre l'Allemagne, ne serait assurément pas aussi complète que celle de l'Autriche en 1866, et ne la mettrait pas en quelques jours à la merci du vainqueur. Puis toute l'Europe ne demeurerait pas inerte comme en 1866 ; de grandes complications se produiraient ; il se pourrait donc que l'Allemagne ne fût pas en état d'assurer des satisfactions à l'Italie, et même que celle-ci payât les frais de la guerre. Ce serait une heure critique pour la maison de Savoie. Les monarchies de tradition peuvent sans péril courir le risque d'une défaite ou d'un désastre ; les liens qui les rattachent aux pays qu'elles gouvernent sont trop anciens et trop solides pour être rompus tout d'un coup. Il y a bien longtemps que l'Autriche est malheureuse à la guerre, sans que la dynastie y ait été menacée. Au contraire, dans les monarchies de révolution, comme fut la monarchie impériale en France, le pouvoir n'est pas dynastique, il est personnel ; la dynastie est constamment en jeu avec la personne du monarque. La monarchie sarde était une monarchie de tradition : aussi la défaite de Novare ne l'a-

t-elle pas ébranlée; mais, entre la famille de Savoie, devenue famille royale d'Italie, et les millions de familles qui vivent sur les sols lombard, toscan, romagnol, napolitain, sicilien et romain, n'existe pas la longue communauté des souvenirs, des souffrances et des joies qui permet à un peuple et à son roi d'être malheureux ensemble. Le roi d'Italie est obligé au bonheur perpétuel.

Il n'a pas même le droit de mal gouverner pendant longtemps. Ici l'homme d'État continental montrait les conséquences de la politique extérieure de la maison de Savoie. Le budget de l'Italie neutre, qui se soldait en 1881 par 51 millions d'excédent, ajoutait en 1888-1889 aux déficits antérieurs un déficit de 230 millions. Après la rupture des relations commerciales avec la France, les importations de l'Italie en France baissaient de plus de 150 millions, c'est-à-dire d'un huitième de son exportation totale. Un grand nombre d'industries italiennes avaient besoin, pour vivre, du crédit qu'elles trouvaient auprès des comptoirs d'escompte français. Quand ceux-ci fermèrent leurs guichets aux papiers italiens, 800 millions de traites revinrent protestées par suite du refus de renouvellement. Ce fut une des causes qui arrêtèrent subitement l'industrie du bâtiment : d'où les désastres du chômage pour d'innombrables familles, et l'étrange spectacle donné par ces quartiers de la villa Ludovisi, de la Porta Salaria, de la Porta Pia, des Prati di Castello, avec leurs maisons grandioses, sans portes, sans fenêtres et sans toits. Ce contraste de luxe et de misère se retrouve partout en Italie. La campagne romaine n'est pas plus peuplée qu'au temps des papes; pas plus qu'alors, elle ne nourrit la Ville. Le Romain est tributaire de la Toscane et de Naples pour les fruits, les légumes et les viandes; tributaire des contrées du nord et du centre pour tous les produits industriels. Et dans l'*agro romano*, laissé à l'état de désert, sont demeurés le brigand et l'escopette.



Pour gouverner ainsi, il faudrait n'avoir point d'adversaires en face de soi. Or, le gouvernement italien en a deux, qui sont redoutables.

Le parti radical, c'est la survivance du parti d'action, qui fut le principal ouvrier de la Révolution italienne. Garibaldi, qui en est le héros, n'abdiqua jamais ses sentiments républicains. S'il adopta la devise *Italia e Vittorio Emanuele*, ce fut une concession à la nécessité d'assurer d'abord l'indépendance et l'unité. L'Europe, divisée comme toujours et contenue dans la non-intervention par l'attitude de la France et de l'Angleterre, laissait la monarchie s'établir en Italie ; mais ni l'Angleterre conservatrice, ni la France impériale n'aurait permis la république. La monarchie fut alors l'expédient nécessaire, mais le parti n'a fait qu'ajourner ses espérances ; il les reprend aujourd'hui.

Le parti catholique est plus redoutable encore. Sa force n'est reconnue par personne mieux que par les hommes d'État italiens. M. Crispi n'a-t-il pas dit à la Chambre, dans la séance du 17 novembre 1864 : « L'Église romaine est catholique, c'est-à-dire universelle. Cette condition, qui est une force pour elle, est une faiblesse pour nous... La question de la papauté ne peut se résoudre que de deux manières : par la révolution ou par la conciliation. »

Le Saint-Père, lorsque ces paroles furent prononcées, régnait encore sur Rome; le conflit entre la papauté et la monarchie n'était pas encore immédiat et aigu. Victor-Emmanuel savait bien qu'il deviendrait tel, le jour où le roi serait établi au Quirinal. Aussi ne se décida-t-il à transporter la capitale à Rome que sous la menace d'une révolution. Rome ou la mort ! criaient les révolutionnaires. Mais peut-être que le roi pensait tout bas : Rome, puis la mort. On aurait dit que les Italiens appréhendaient de toucher cette Rome qu'aujourd'hui ils déclarent *intangible*. Au moment de l'entrée de leurs troupes dans la ville, le général Cadorna, comme s'il avait vu un archange, levant l'épée archangélique, cette épée tordue en éclair, hésitait à passer le pont Saint-Ange ; il attendit l'invitation que lui porta monsignor Mocenni, envoyé par le Saint-Père. Aujourd'hui, le gouvernement italien ne se sent pas aussi tranquille possesseur de Rome qu'on pourrait le croire. Même la fière formule *Roma intangibile* décèle une inquiétude. Quand on crie : « Le premier qui me touche !... » c'est qu'on a peur d'être touché.

Roma intangibile! Les formules qui sous-entendent l'éternité sont dangereuses. Le gouvernement impérial avait dit que Rome était intangible aux Italiens, et j'ai entendu M. Rouher jeter du haut de la tribune son fameux : Jamais!

Depuis qu'il est à Rome, le gouvernement italien n'a point cessé de chercher à faire consentir sa présence par le Vatican. Ce serait une bien curieuse histoire que celle des tentatives de conciliation ébauchées directement par le roi lui-même, si le baron N... voulait bien la conter. Tous les hommes politiques se sont mis à la torture pour trouver la *combinazione* conciliatrice. M. Crispi s'était entouré, dès son avènement, de *monsignori* siciliens qui avaient l'oreille du Vatican. Comme il ne doute de rien, il crut toucher le but, au moment de sa rentrée au pouvoir en 1887. L'encyclique célèbre où le pape faisait profession d' « italianité » sembla justifier ses espérances; mais bientôt parut la note de l'*Osservatore romano,* qui les détruisit. La *combinazione* entre la dynastie de Savoie et la papauté ne sera pas trouvée parce que la papauté n'y consentira jamais. Les « jamais » de l'Église sont encore ceux qui durent le plus longtemps.

Revenons donc au dilemme de M. Crispi : « La question de la papauté ne peut se résoudre que de deux manières, par la révolution ou par la conciliation. » La conciliation écartée, il ne reste que la révolution. Mais quelle révolution?

L'homme d'État continental rappelle le mot célèbre prononcé par Terenzio Mammiani della Rovere, dans la séance du 8 février 1849, où l'Assemblée constituante romaine discuta la déchéance des papes, princes temporels: « Rome, dit Mammiani, doit être au pape ou à Cola Rienzi. » L'évocation du tribun fameux, qui rétablit à Rome, au milieu du XIVe siècle, « l'ancien et bon État », c'est-à-dire la république, émut et troubla la généreuse et déclamatoire Assemblée. — Cette grande époque de 1848 a vu tant d'assemblées déclamatoires et généreuses! — Après Mammiani, se leva le prince de Canino pour s'écrier: « Je sens la terre trembler sous mes pieds! Ce sont les âmes de nos grands morts qui s'agitent et crient: Vive la république romaine! » Sur quoi fut votée la déchéance. Mais le pape est revenu après le prince de Canino,

comme il est revenu après Cola Rienzi, et Cola Rienzi lui-même, après s'être cru un moment le maître de Rome, de l'Italie et du monde, après avoir, vêtu des ornements impériaux, étendu la main vers les quatre points cardinaux en disant : « Ceci est à moi », finit par travailler au rétablissement de l'autorité du Saint-Père. Vraiment le Saint-Père a bien l'air d'être, à Rome, un personnage obligatoire. Aussi la solution de l'homme d'État continental est-elle d'y faire coexister le pape et Cola Rienzi. La république à Rome, ce serait la solution, dit-il, de la question politique et de la question religieuse. « La papauté ne peut se concilier avec la monarchie. La cohabitation paisible de deux souverains, dont l'un réside dans un palais ravi à l'autre, n'est pas possible. Il y a là des prétentions à la prééminence qui seront éternellement en conflit. Autrement en serait-il de la république. Il n'est plus personne au Vatican, depuis Léon XIII jusqu'au moins éclairé des *monsignori*, qui croie sérieusement possible le rétablissement du pouvoir temporel tel qu'il a existé dans le passé. Tous se préoccupent de la nouvelle forme à trouver, et la plupart ne la voient que dans la république. »



Depuis que ces pages furent écrites, quels événements se sont passés en Italie?

Le traité de la Triple Alliance a été renouvelé par le premier ministère di Rudini ; le ministère Giolitti a envoyé le prince de Naples ou l'a laissé aller aux manœuvres allemandes en Lorraine ; puis ce ministère s'est abîmé dans le double désastre de la Banque romaine et de l'insurrection de la Lunigiane et de la Sicile. Et, de nouveau, M. Crispi est venu. Il a réprimé par des massacres non nécessaires, par des massacres de luxe « l'insurrection de la faim ». Il a fait voter des lois exceptionnelles, par lesquelles sont créées des catégories de suspects, et les suspects ont été envoyés dans les dépôts malsains du *Domicilio coatto*. Il a infligé pour des vingtaines d'années la réclusion cellulaire à des écrivains politiques, qu'il savait en état de prouver maintes accusations redoutables contre les hommes au pouvoir.

Les directeurs de la Banque romaine, convaincus, entre autres délits, d'avoir émis 65 millions de faux billets, ont été acquittés, parce qu'il fallait éviter l'obligation d'appeler à côté d'eux, devant la cour d'assises, les ministres, les sénateurs, les députés et les écrivains ministériels, qui avaient connu ces « irrégularités » et pris leur part des profits.

M. Cavallotti a lancé contre le président du Conseil son grand acte d'accusation, et le président du Conseil n'a trouvé d'autre moyen d'échapper à la discussion, acceptée par lui, que de fermer le Parlement, quelques heures après qu'il eut pris rendez-vous pour s'y battre, et cela ressemble au coup du duelliste qui prévient les gendarmes. Il a cherché, dans la guerre d'Afrique, une échappatoire à l'étreinte de la « question morale », car il avait bien besoin de fermer la bouche à ceux qui lui demandaient des comptes, en les invitant, par un geste à la Scipion, à monter au Capitole. Mais l'Italie a été cruellement vaincue. Et les redoutables scènes se sont produites : la foule arrachant les rails pour empêcher le départ des troupes; la fuite des conscrits au delà des frontières. L'Italie s'est sentie humiliée par une défaite si complète, par une défaite si grave de toute façon.

Est-il possible qu'elle ne fasse pas remonter la responsabilité de toutes ces choses, misères extérieures, misères intérieures, au roi lui-même?

***

Le roi Humbert fut très populaire à son avènement; il suffit pour cela qu'il fût le fils du roi Victor-Emmanuel. Cette popularité s'accrut après qu'il fut allé très généreusement et avec la simplicité de son courage naturel, visiter Naples empoisonné par le choléra. Les premières années de son règne s'écoulèrent tranquillement. Il est vrai que ses ministres inaugurèrent par le « transformisme » un travail de décomposition politique dont les effets devaient être pernicieux; mais ces effets ne se produisirent point tout de suite. En somme, tout alla bien jusqu'à l'apparition des ministères mégalomanes. Alors tout à coup la jeune et sage Italie de Victor-Emmanuel et de Cavour entra dans les aventures. Or il n'est pas possible que le roi rejette la responsabilité de ses ministres. Il faut de longues,

très longues années de vie parlementaire et constitutionnelle, avant que le souverain devienne cette sorte de personnage irréel placé au-dessus des partis, flottant au-dessus des événements, insubmersible et rassurant comme une bouée. Ni l'Italie n'était préparée à ce régime, ni la famille de Savoie, depuis si longtemps énergique, agissante et militaire. On ne fait pas des rois qui règnent et ne gouvernent pas avec des soldats fils de soldats. Dans l'Italie toute neuve, le roi est un trop grand personnage pour ce petit rôle d'une simple utilité. D'ailleurs, le roi Humbert ne s'est pas tenu au-dessus des partis; il s'est engagé dans un parti, et avec éclat, lorsqu'il a protégé par des décrets de prorogation M. Crispi contre le Parlement et contre l'opinion. Le roi ne s'est pas mis à couvert derrière M. Crispi; il a couvert M. Crispi, au contraire, et le couvre encore à ce qu'il semble. Dès lors, il est responsable en fait, et l'opinion italienne sait à qui s'adresser.

La popularité du roi s'est donc affaiblie. Le roi ne peut prétendre à être aimé par ces milliers de familles misérables que le fisc exproprie chaque année ni par celles qui ont envoyé au delà des montagnes et de la mer, en 1895, 291 000 émigrants, ni par celles qui pleurent les morts d'Afrique, ou voient revenir leurs enfants mutilés. Et tous ceux qui réfléchissent et pensent en Italie ne croient plus à la sagesse ni à la prudence du roi. On est très étonné d'entendre des personnes que l'on a connues passionnées d'enthousiasme dynastique, reconnaître encore, il est vrai, les grandes qualités morales du roi, mais avec quelque réserve brutale: « Le roi est un brave homme, mais... »

Il est vrai que les grands alliés de la dynastie ont essayé de lui apporter quelque réconfort dans cette crise. L'Angleterre a envoyé à Civita-Vecchia une flotte de dix-sept vaisseaux, dont une dizaine de grands cuirassés. La municipalité romaine a fait aux matelots anglais les honneurs de la Ville, et ces bons amis s'en sont donné à cœur joie. On les a vus ces jours-ci s'arrêter devant les tables des *osterie* et vider sans façon les verres que de bons bourgeois s'étaient fait verser pour les boire eux-mêmes; une centaine de ces hérétiques sont entrés, le jour de l'octave de la Fête-Dieu, dans l'église Saint-Pierre, remplie de milliers de fidèles; ils se sont

fait place à coups de coude et à coups de poing; d'où bousculade, panique, et la procession interrompue et le cardinal Rampolla, qui portait le Saint-Sacrement, obligé de se réfugier dans une sacristie, car ces gens du Nord ont l'amitié brutale.

Quant à l'empereur d'Allemagne, il a fait, de son voyage circulaire en Italie, une démonstration de sympathie à l'égard de son allié malheureux. Il ne manque aucune occasion de lui témoigner cette sympathie. On dit qu'il est un des principaux conseillers de la couronne de fer, et que sa correspondance avec le roi Humbert est abondante et curieuse. Il s'efforce louablement d'être courtois, mais il ne saurait oublier qu'il est un très puissant empereur. Lors de la dernière visite du roi d'Italie à Berlin, la ville s'était mise en fête pour recevoir son hôte; sous les Tilleuls, deux statues avaient été dressées, une *Germania* et une *Italia;* la première dominait l'autre de toute la tête; elle avait l'air d'une haute et puissante dame qui introduit dans le monde une belle jeune fille modeste[1].

D'ailleurs, on commence à trouver en Italie que ces manifestations de sympathie sont un peu trop platoniques. La récente discussion sur la politique étrangère a été curieuse. Le gouvernement s'y est exprimé avec une sagesse parfaite, si l'on ne tient pas compte de certaines paroles, qui ont pu être mal interprétées, sur la possibilité d'améliorer le traité de la Triple Alliance. Mais des orateurs ont prononcé des discours singuliers. La Triple Alliance ne leur suffit pas, ni même la quadruple. Ils paraissent s'étonner que la Triple Alliance ait d'autres intérêts que ceux de l'Italie; ils voudraient une An-

1. On a vu récemment avec quelle dureté les journaux officieux allemands ont signifié à l'Italie qu'elle n'avait point à attendre « l'amélioration » du traité de la Triple Alliance. Il m'est arrivé plus d'une fois d'entendre des Allemands s'exprimer dédaigneusement sur le compte de l'Italie. Voici une histoire que l'on m'a contée à Bade. Au moment d'une visite de M. Crispi à Friedrichsruhe, le valet de chambre du prince de Bismarck eut un accès de rhumatisme violent. Le prince, qui l'entendait crier, au moment où il allait se rendre au devant de son hôte, alla lui dire quelques bonnes paroles. Le domestique regrettait d'être obligé d'interrompre son service. « Bah ! lui dit le prince, ne te tourmente pas. Je vais à la gare chercher quelqu'un qui me cire les bottes aussi bien que toi ! » C'est évidemment un propos de journal pour rire, inventé de toutes pièces. Mais il est *très certain* qu'au moment où la politique italienne commençait à s'agiter, le prince de Bismarck dit un jour à M. le comte de Saint-Vallier, ambassadeur de France, ce mot cynique : « L'Italie fait le trottoir. »

gleterre plus agissante, plus désintéressée. On dirait qu'ils voudraient que l'Italie aimée pour elle-même, aimée d'amour. Évidemment l'Italie ressent comme un malaise dans cette société de grandes puissances qui ont chacune leurs grandes affaires. Elle n'y trouve aucune satisfaction réelle. L'éclat de toutes ces hautes relations est trop vain pour rendre au roi toute sa popularité.

La popularité du roi diminuée, c'est naturellement une des forces de la dynastie qui s'en va. Une autre force, l'armée, n'est-elle pas atteinte ? L'armée italienne a été faite à l'image de la belle armée piémontaise qui mérita en Crimée l'admiration des armées française et anglaise, et qui combattit avec nous si vaillamment dans la guerre de l'indépendance italienne. L'officier italien est un monarchiste loyal et intransigeant ; le soldat italien obéit à l'officier. Jusqu'à ces derniers temps, l'armée, toutes les fois qu'un trouble s'est produit, n'a pas hésité dans la répression ; on l'a bien vu en Sicile et en Lunigiane. C'était la plus sûre garantie contre la révolution. Que pense-t-elle, à présent qu'elle a vu cette entreprise abyssine, follement conçue, dirigée avec une invraisemblable, avec une inimaginable incapacité par les ministres et par le général en chef, aboutir à ce désastre si grand, où l'honneur même eût été perdu, si tant de braves officiers n'étaient point morts pour sauver l'honneur? Ce qu'elle pense, personne ne le sait; mais il est certain que, lors des manifestations qui ont suivi l'arrivée des nouvelles d'Afrique, il a fallu encourager les soldats à la fermeté, les haranguer, causer avec eux. Qu'adviendrait-il, si quelque grande émotion populaire était provoquée par de nouvelles fautes ou de nouveaux malheurs ?



Pendant que s'affaiblit ainsi la dynastie, et la monarchie avec elle, demeure l'immuable papauté.

Le pape Léon XIII est un grand pape. Il essaye, — il n'y réussira point, et, sans doute il le sait bien, — mais il essaye de redevenir le pontife œcuménique, le patriarche de la « terre habitée ». Comme il voit une partie toujours grandissante de l'humanité s'efforcer de sortir de la période théologique qui

dure depuis le commencement du monde, il avertit du péril tous ceux qui veulent demeurer fidèles à Dieu. En ce moment, il appelle à lui, par l'encyclique sur l'*Unité de l'Église*, « ceux qui détestent l'impiété aujourd'hui si répandue, qui reconnaissent Jésus-Christ, qui le confessent Fils de Dieu et Sauveur du genre humain, mais qui pourtant vivent errants et éloignés de son épouse » ; ceux aussi « que le souffle contagieux de l'humanité n'a point encore entièrement empoisonnés, et qui ont au moins le désir d'avoir pour père le Dieu véritable, créateur du Ciel et de la Terre. » Brebis égarées, brebis hésitantes, le vieux pasteur veut les ramener toutes au bercail, s'appropriant « non sans raison », comme il dit, ces paroles du Christ : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix. » Il leur montre l'orage qui menace, le loup qui rôde ; il leur offre la sécurité dans l'union, et la paix dans l'obéissance. Au-dessus de tous les conflits temporels et spirituels, il élève la foi. Il est l'homme qui montre Dieu.

C'est très beau, mais il ne faut pas s'y tromper, le pape Léon XIII est aussi un grand politique. Il semble, parlant de si haut et de si grandes choses, ne connaître ni peuples, ni frontières, n'appartenir à aucun temps, ni à aucun lieu. Mais toujours la papauté a trouvé une *combinazione* entre l'éternel et le moment ; Léon XIII est un pape de notre temps, et un pape italien, un pape romain, résolu à demeurer à Rome. Il est de notre temps, quand il se sépare des puissants qui déclinent et va vers les humbles qui montent. Il est le pape romain, quand il ressent l'injure faite à la papauté, privée de sa souveraineté temporelle, et dénonce la vieille alliance du trône et de l'autel, afin que ceux-là soient punis qui firent ou laissèrent crouler le trône appuyé au maître-autel de la chrétienté. Comment peut-on ne pas croire à la sincérité de sa propagande républicaine en France ? Il est tout naturel que le pape, relégué au Vatican par le roi d'Italie, donne à entendre que les rois ne sont pas nécessaires.

***

L'événement que semblait prédire l'homme d'État continen-

tal est-il donc près de s'accomplir? Je ne le crois point pour ma part.

D'abord, la dynastie se défendrait. Le roi Humbert qui, un jour, asséna un coup formidable sur la tête de l'homme qui voulut le tuer, se défendrait contre la Révolution, comme il s'est défendu contre cet assassin. Le Prince Royal a d'éminentes qualités. Les neveux du roi sont de vaillants hommes.

Puis ceux mêmes qui désirent une révolution doivent la redouter et la redoutent en effet. Ils ne peuvent point ne pas se demander ce qui arriverait, si la masse de ce peuple, dont l'éducation politique n'est pas commencée, où la moyenne des illettrés dépasse soixante pour cent, et qui est si cruellement misérable, était tout à coup déchaînée? Elle se vengerait de l'ignorance où on la laisse, et de la misère dont on l'accable, par une jacquerie, qui serait effroyable.

Les patriotes ne peuvent pas non plus ne pas se demander ce que deviendrait dans une révolution l'unité italienne? Sans doute, les anciennes souverainetés, y compris la souveraineté temporelle du pape, sont mortes et bien mortes; il semble qu'il n'y ait aujourd'hui aucun parti capable de les faire revivre; tout au plus quelques partisans pourraient-ils organiser çà et là une guerre de brigandage. Mais, dans un pays si récemment unifié, après qu'il avait vécu des siècles sous le régime de la division, l'unité est plus facile à maintenir pour une monarchie que pour une république. Un monarque est, de par l'étymologie même, un symbole et une personnification d'unité. Si le rétablissement des anciens princes est impossible, quelque crise obscure pourrait se produire, où se manifesterait la différence des tempéraments italiens, car il y a plus d'un tempérament en Italie. Or l'immense majorité du peuple italien est unitaire, et ce sentiment protège la dynastie fondatrice et gardienne de l'unité.

La dynastie est protégée encore par la désunion du parti radical et du parti catholique, dont la coalition serait très redoutable : le parti radical a la force, l'élan, aussi le personnel capable de lancer une révolution; le parti catholique a l'organisation qui pourrait en arrêter les excès. Mais jusqu'à présent, ces deux adversaires semblent inconciliables. Ils se

sont trop longtemps combattus, trop violemment haïs. Les catholiques ne peuvent oublier que Garibaldi, ce chef perpétuel des radicaux, fut un ennemi violent et heureux de la théocratie romaine, et les radicaux demeurent, comme par profession, des anticléricaux.

Il se produit pourtant, dans la vie politique italienne, un fait qui pourrait amener un rapprochement entre les deux adversaires. Le parti socialiste ne laisse passer aucune occasion de se produire dans les luttes électorales; même là où il n'a aucune chance de succès, il présente un candidat. Les voix de ce candidat étant enlevées à son concurrent radical, il arrive souvent que le ministériel est élu. Aussi les radicaux, bien qu'ils réunissent le tiers des voix dans les élections générales, n'obtiennent à la Chambre que le dixième des sièges, et de grosses majorités monarchistes se succèdent au Parlement. Mais le député ministériel et monarchiste est l'adversaire des catholiques autant que des radicaux. Voilà pourquoi il n'est pas impossible que les catholiques soient entraînés un jour à sortir de l'abstention où ils sont demeurés jusqu'à ce jour, pour donner leurs voix aux radicaux. Alors la situation politique deviendrait très grave.

Quoi qu'il en soit, la dynastie de Savoie, qui paraissait naguère si solide, est entrée aujourd'hui dans la période de la destinée incertaine. Mais il dépend d'elle d'en sortir.



C'est difficile, sans doute, bien difficile. Pour être tout à fait juste envers le roi et le gouvernement d'Italie, il faut reconnaître qu'ils ne pouvaient guère échapper à un accès de mégalomanie. S'ils tiennent Rome aujourd'hui, Rome les tient aussi. Rome est une magicienne dangereuse, qui a pour sortilèges les souvenirs qu'elle évoque, les plus grands qu'ait gardés la mémoire des hommes. Elle a tourné la tête à bien des personnages avant et après Cola Rienzi, la Rome des Césars, la Ville d'Or, comme disait au xe siècle cet archéologue empereur, Otton II, qui s'éprit d'elle et en mourut. L'esprit des politiques y est hanté par des réminiscences troublantes. J'ai connu un Italien très sage, qui ne se fût pas

tant emporté contre nous après l'établissement de notre protectorat en Tunisie, s'il n'avait cru au droit historique de Rome sur les ruines de Carthage. Tout récemment encore, dans la discussion sur les affaires étrangères au Parlement italien, un député disait que la France ne voulait faire avec l'Italie « qu'une paix punique ». Par un effet étrange de ces réminiscences classiques, voici que nous sommes passés à l'état de Carthage. Les amis de M. Crispi, qui nous veulent mal de mort, sont venus répéter l'un après l'autre leur *Delenda Carthago !*

Si encore l'ancienne autorité romaine sur le monde avait disparu tout entière ! Mais quelqu'un y a gardé le pouvoir de parler *urbi et orbi*. Le pape a succédé à César ; la « pierre sur laquelle je bâtirai mon église » a remplacé la « pierre immobile du Capitole ». Des deux souverains qui siègent à Rome, l'un est très grand. Qu'est-ce qu'un discours du roi auprès d'une encyclique du pape ? Un roi d'Italie, en présence de ce « grand personnage » qu'est le Saint-Père, est comme obligé de se hausser sur la pointe des pieds. C'était bien plus aisé de faire de la politique simplement raisonnable à Florence ; les Médicis sont, pour la comparaison, de moins redoutables prédécesseurs.

Et puis, comment le roi d'Italie aurait-il oublié le duc de Savoie ? Depuis des siècles, l'inquiète petite maison cherchait la grande fortune. Elle se mêlait à toutes les affaires, entrait dans un camp, passait dans l'autre, combattant, négociant, vaillante, perfide, et heureuse quand, après de grandes peines, elle avait détaché quelque quart de feuille de « l'artichaut » lombard. C'était comme une petite personne, que les grandes, à chacun de leurs mouvements, trouvaient dans leurs jambes. Subitement la fortune est venue, éclatante et complète, mais il arrive qu'on ne change pas d'humeur après fortune faite. L'appétit demeura, et l'habitude des grandes combinaisons. Après avoir si longtemps répété : *Avanti Savoia !* pouvait-on s'arrêter net ? Et ce qu'il fallait, cependant, c'était s'arrêter ; ce qu'il fallait, c'était s'asseoir.

Deux États, dont l'histoire offre de très grandes analogies la Prusse et la Savoie, sont arrivés, sous nos yeux, au terme de leurs longs efforts. L'Allemagne et l'Italie, victimes de la

grande conception médiévale du gouvernement universel par le sacerdoce, et par l'Empire, n'avaient pu devenir des nations unies, des nations closes comme les autres. Elles ont payé cher la gloire de posséder, l'une, le pape, et l'autre, l'empereur; elles sont demeurées toutes deux, pendant des siècles, des expressions géographiques. La Sardaigne et la Prusse les ont faites nations, et le roi de Sardaigne est devenu roi d'Italie, le roi de Prusse, empereur allemand. Le roi de Prusse était exposé à commettre la même erreur que le roi de Sardaigne, c'est-à-dire à demeurer roi de Prusse après qu'il était devenu empereur allemand, et aussi à laisser troubler sa cervelle par des rêves; lui aussi, il trouvait dans le passé de la vieille Allemagne impériale un appel à la grande ambition. Ce passé, l'empereur Guillaume II le connaît à merveille; il l'évoque en musique et en vers; il s'en inspire de temps en temps, mais pour des attitudes; ce passé n'est pour lui qu'un décor d'opéra. L'empereur Guillaume, dans la pratique de son gouvernement, n'est pas chimérique. Sans doute, il est demeuré roi de Prusse, c'est-à-dire avant tout un chef de guerre; il est, lui aussi, en puissance d'atavisme, mais du moins il se contente de la fortune acquise. Aucun des abus de la force que nous avions prédits, après la victoire de l'Allemagne, n'a été commis par elle. L'appétit prussien a été satisfait; la politique de l'Allemagne impériale est très prudente et très sage. C'était là un exemple à suivre pour la maison de Savoie.

Supposez que la maison de Savoie se fût assise; qu'elle n'eût pensé, comme disait M. Gladstone, qu'à satisfaire aux urgentes nécessités du développement intérieur de l'Italie. Elle n'avait rien à redouter du dehors, absolument rien. La crainte d'une attaque venue de France, si vraisemblable qu'elle ait fini par paraître en Italie, à force d'y être exprimée, était insensée. Il était trop évident, en vérité, que la France avait autre chose à penser qu'à rétablir le pouvoir temporel du pape, et que, d'ailleurs, elle n'aurait pas pu faire la guerre à l'Italie, même si elle l'avait voulu. L'Italie n'avait pas un ennemi au monde. Elle pouvait travailler en paix. La matière et les moyens du travail n'y manquent pas, s'ils sont moins abondants qu'en d'autres pays. La population y est ingénieuse, habile, et, en plus d'une province, active, énergique, éco-

nome. Il s'y fait en ce moment d'admirables efforts pour ranimer et féconder le travail agricole. Le travail intellectuel s'y organise sérieusement. On sent comme une poussée vitale qui ne demande qu'à être aidée, ou, du moins, à n'être point comprimée. L'aider était facile. Supposez un quart de siècle d'un régime sage, c'est-à-dire supprimez les gros budgets de guerre, la rupture des relations commerciales avec la France, les folies et les misères financières, les scandales du Parlement et toutes les conséquences de la théâtralité: l'Italie serait aujourd'hui prospère, aimée, respectée, enviée même. Elle serait un pays exemplaire, comme la monarchie de Savoie serait une monarchie modèle.

Ce qu'il aurait fallu faire depuis vingt-cinq ans, il semble bien que ce soit ce qu'il faudrait faire aujourd'hui. Mais ce n'est pas sans hésitation ni sans embarras que nous émettons cet avis.

Un Français, qui parle des affaires italiennes, comme je disais tout à l'heure, se sent suspecté. Sera-t-il cru, s'il déclare qu'aujourd'hui encore, et malgré tout, un grand nombre de Français sont demeurés fidèles à l'esprit qui animait les deux nations au temps de la guerre d'indépendance ; qu'ils estiment désirable, autant qu'elle est naturelle, l'entente entre les peuples de *dolce sangue latino* ; qu'ils souhaitent la réconciliation de la France et de l'Italie, aujourd'hui si profondément divisées, et qu'enfin, se souvenant de la journée fraternelle de Solférino et de San-Martino, ils ont regretté les récents malheurs de l'Italie? Sans doute il ne sera pas cru, et pourtant il dit la vérité.

ERNEST LAVISSE

PÂQUES D'ISLANDE

Roc'h-Vélen (la Roche-Jaune) est un hameau de quelques maisons basses éparses sur les deux flancs d'un ravin, à l'entrée de la rivière de Tréguier. Des petites fenêtres à bordure de granit, fleuries en été de glycines, de tournesols et d'hortensias, on a vue sur l'estuaire, vaste lac de mer apaisée, que des chapelets d'îles protègent contre les tumultes du large. Le flot, à l'heure du reflux, découvre le long des berges de hautes assises de roches brunes d'où pendent les ruisselantes chevelures de goémons aux tons d'or, qui ont vraisemblablement fait donner son nom au village. La population, peu nombreuse, se compose surtout de marins en retraite, vieux quartiers-maîtres, anciens caboteurs, venus s'installer là pour y jouir de leurs derniers soleils, près de cette mer intérieure, assagie comme ils le sont eux-mêmes, mais qui les berce encore de son murmure et les pénètre de son parfum.

Curieuses physionomies, d'un relief peu commun, celles de ces coureurs d'océans, retirés des aventures, qui, sur les seuils de Roc'h-Vélen, passent les jours à échanger des commentaires, en suivant du regard les barques qui montent

ou descendent, dans une immobilité de sages et de contemplateurs. Je fus, il y a quelque deux ans, l'hôte de l'un d'eux. Ils s'appelait Jean-René Kerello, mais il n'était guère connu dans la région que sous le nom de Cloarec Kersuliet, — Kersuliet désignant son lieu d'origine, et *cloarec*, qui veut dire « clerc », étant un titre que l'on décerne volontiers en Bretagne, non sans une sorte de respect superstitieux, aux personnes réputées pour avoir quelque teinture de lettres. — Le père Kerello avait fait des études : il avait suivi les cours du collège, à Tréguier, et se souvenait, selon son expression, « d'avoir été de la même bordée que le fils du capitaine Renan ».

— Oui, — me disait sa femme, la vieille Gritten, avec un accent de regret qui, dans sa bouche, ne laissait pas de surprendre, — songez, monsieur, il n'eût tenu qu'à lui de devenir prêtre.

Il ne l'avait pas voulu. Une irrésistible vocation l'entraînait ailleurs. Les voix des sirènes de la mer le relançaient jusque dans sa cellule de « chambriste », et, une nuit, il avait escaladé les murs, emportant pour tout bagage son livre de messe et des croûtes de pain nouées dans un mouchoir. Trois jours plus tard, il était embarqué à bord d'une espèce de négrier ; il faisait à coups de garcette son premier apprentissage, attrapait la fièvre jaune à Montévidéo, et rentrait en France, dégoûté des navigations exotiques mais plus que jamais féru de la mer. C'était le temps où les goélettes bretonnes commençaient à abandonner Terre-Neuve pour l'Islande. Il souscrivit un engagement, fut de l'âge héroïque de la pêche dans les fiords islandais et, après avoir pratiqué cette rude vie pendant près de trente années, trouva qu'il avait suffisamment payé le droit au repos.

Il y avait en lui un singulier mélange de culture et de barbarie. Par certains côtés, il était resté aussi primitif que les âmes les plus ingénues de sa race ; et il se plaisait, d'autre part, à des réminiscences d'un pédantisme naïf, à des citations de latin d'église qui témoignaient que chez le loup de mer un peu de l'ex-séminariste avait survécu. Il avait, avec cela, des remarques fines qu'il formulait en un breton imagé, une mémoire où les lieux, les événements, les êtres s'évoquaient d'eux-mêmes, au moindre appel, avec une rare fidélité.

Des récits qu'il me fit, durant la semaine de septembre que j'habitai sous son toit, il en est un surtout qui m'est demeuré présent. Fin août, commencement de septembre, les Islandais sont de retour. Un matin, en poussant mes volets, j'aperçus toute une flottille mouillée dans les eaux de l'île Loaven. Ils étaient là une dizaine de navires à l'ancre, autour du sanctuaire rustique de sainte Eliboubane, leurs sveltes mâtures découpant sur le ciel gris perle l'enchevêtrement compliqué de leurs agrès.

— Ils sont entrés en rivière cette nuit, me dit le père Kerello, et ils attendent que la marée soit plus forte, pour remonter. Je viens de les compter : ils y sont tous.

L'après-dînée, il me conduisit, par des sentiers de chèvres ou de douaniers, au sommet d'une lande abrupte d'où le regard plongeait sur les goélettes trégorroises, immobiles et comme mal réveillées encore de leur long engourdissement dans les mers du pôle. Nous nous assîmes dans l'herbe roussie ; Jean-René Kerello alluma sa pipe minuscule, et, de sa belle voix lente et profonde, me conta cet épisode de sa vie d'Islandais, dont je souhaiterais que ma traduction n'eût point trop altéré l'accent.

I

... Le capitaine venait de crier :

— Ohé ! ceux de tribord !

Et maintenant, c'était notre tour, à nous les bâbordais, de descendre et d'aller dormir. J'en avais, quant à moi, grand besoin. Jamais encore, depuis l'ouverture de la pêche, je ne m'étais senti si las. Nous étions sur le chemin d'un *banc* qui n'en finissait pas de passer. Le temps de jeter la ligne et de la tirer, houp ! la morue s'abattait aux pieds de l'éventreur. Ça pleuvait comme une manne. Mais aussi, à la longue, les bras n'en pouvaient plus ; on avait les reins courbaturés à faire sans cesse, pendant six heures d'affilée, ce mouvement, toujours le même, d'avant en arrière, d'arrière en avant. Joignez qu'il soufflait une bise du nord-est, aiguë, coupante, qui

vous entrait dans la chair comme une lame de rasoir. J'avais les mains labourées de gerçures, les paumes à vif, chaque glissement de la ligne m'ayant arraché quelque lambeau de peau saignante. Ce me fut un vrai soulagement, quand Guillaume, mon frère cadet, qui était de la bordée de tribord, vint me relever.

— La place est chaude, me dit-il en frottant ses yeux encore ensommeillés.

Nous occupions à tour de rôle la même couchette. Je lui répondis :

— Eh bien ! je ne t'en laisse pas autant.

Comme je m'acheminais avec les autres vers l'écoutille, le capitaine nous héla :

— Amenez-vous un peu, les gars. Il y a un verre à prendre. Et toi, Jean-René, ajouta-t-il en se tournant vers moi, rapport à ta qualité de sacriste, j'ai à te causer.

J'ignore si c'est encore aujourd'hui comme de mon temps Mais, à cette époque, à bord de tout « islandais » il y avait un matelot qui remplissait en quelque manière les fonctions de curé. On choisissait d'ordinaire quelqu'un qui eût été assez longtemps à l'école pour avoir appris à lire couramment dans le latin des livres de messe. Les jours de grandes fêtes, c'est lui qui débitait tant bien que mal les textes sacrés. Et si, comme il arrivait malheureusement plus souvent qu'il n'eût fallu, un homme de l'équipage venait à décéder, c'était lui encore qui faisait sur l'agonisant les derniers signes de croix et qui, lorsqu'on jetait le cadavre à la mer, prononçait le *Requiescat in pace*. Il portait le titre, non de curé — ce qui eût été une irrévérence — mais de sacristain. Il prenait, du reste, son office à cœur, s'en acquittait de son mieux, gravement, avec dignité. A bord de la *Miséricorde*, du quartier de Tréguier, armateur Perrot, capitaine Guyader, le sacristain, c'était moi.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je au capitaine, en m'engageant derrière lui dans l'étroit escalier de la cabine.

Il nous fit asseoir autour de la table, tira d'un placard des verres et une bouteille d'eau-de-vie. En tout autre moment, ce « boujaron » eût été le bienvenu. Mais je n'aspirais qu'à quitter mes vêtements gelés, à m'étendre, à dormir d'un

sommeil de brute. J'allais répéter ma question, quand le capitaine, ayant rempli les verres, leva le sien et dit :

— Camarades, c'est l'heure où, chez nous, les cloches s'en reviennent de Rome. Buvons à la santé de Pâques fleuries !

Comment vous faire comprendre cela? Ces simples mots produisirent sur nous l'effet de paroles magiques. Nous sursautâmes du banc où nous gisions affalés. Adieu la fatigue, l'éreintement ! Adieu le froid, adieu le sommeil ! De toutes les bouches jaillit le même cri :

— Pâques !... Et c'est demain ?...

Hervé Guyader décrocha l'almanach de carton, suspendu à un clou, contre la boiserie de chêne, et l'étala devant nous, à plat sur la table.

Nous nous penchâmes au-dessus. Des barres d'encre rayaient les jours écoulés : cela faisait comme une série d'échelons noirs. Déjà près de six semaines que nous bourlinguions dans la patrie des morues, au large de Faxa-Fiord ! Nous ne nous en doutions guère. Là-bas, voyez-vous, on perd le sentiment du temps. C'est une chose très particulière, dont on ne peut se rendre compte en nos pays où l'on se lève avec le jour, où l'on se couche avec la nuit ; où tintent les angélus du matin, de midi, du soir ; où le soleil monte, plane, descend, avec la régularité des poids d'une horloge; où le laboureur, à défaut d'autre cadran, a la ressource de mesurer l'heure à la longueur de son ombre. A Islande, rien de tout cela : on vit comme hors de la vie ; on va, on vient, on travaille, on mange, on dort, on échange même à de longs intervalles de rares paroles, mais machinalement, confusément, et comme en rêve. Jour, nuit, ne sont plus que de purs mots, vides de tout sens. Une clarté triste, infinie, éternelle, une lumière si pâle qu'on la dirait morte. Le soleil lui-même, quand il devient visible, a l'air d'une figure de l'autre monde. Il semble que ce n'est pas lui qu'on voit, mais son spectre, son âme défunte, tellement il n'a ni forme ni couleur. Il fait songer à quelque méduse gigantesque flottant à la dérive entre deux eaux. A l'horizon, rien où se puisse arrêter le regard; ou plutôt, pas d'horizon : la mer et le ciel sont comme fondus l'un dans l'autre. Que de fois le navire ne m'a-t-il pas

fait l'effet d'être suspendu dans l'espace!... Et le silence... Ah! le silence! Il faut avoir séjourné dans les parages polaires pour savoir ce que c'est. Il est si vaste, si absolu qu'on en a peur; on a l'impression d'être dans le pays muet de la mort, et, malgré soi, l'on ne parle qu'à voix basse, comme dans une église. Un cri, un appel vous font tressaillir, comme une chose insolite et quasi sacrilège... De cloches, naturellement, il ne saurait être question : et c'est peut-être ce à quoi, nous autres Bretons, nous nous faisons le moins. De toutes les privations, celle-ci est la plus pénible. Parfois, on croit ouïr leurs sons, très loin, selon le côté d'où souffle le vent. On prête l'oreille, on se dit de pêcheur à pêcheur :

— Écoute!...

C'est comme un angélus voilé ou comme un glas de songe. Il y en a qui y voient un *intersigne*, et ils deviennent subitement tout pâles. J'ai connu un homme de Plougrescant qui en reçut au cœur un coup si fort qu'il fallut le transporter dans la cabine. C'était pourtant un colosse, avec des membres énormes. Il se mit à bégayer des choses sans suite, comme un enfant, et trépassa sans avoir recouvré ses esprits. Cette campagne était la première qu'il faisait : ce fut la seule. Sa mort, je me rappelle, nous frappa.

Quand je dis qu'il n'y a point de cloches à Islande, j'ai tort : chaque navire a la sienne; mais celles-là, il ne fait pas bon les entendre. Elles ne sonnent d'ordinaire que par temps de brume, ou les jours de grosse mer, à bord des goélettes en perdition. C'est le tocsin de détresse, l'adieu désespéré de ceux que les sentiers de la lande natale ne reverront plus. En avons-nous récité des *De profundis*, en regardant s'évanouir dans les ténèbres, sur des fantômes de navires, des équipages affolés tintant leur propre glas!...

Oui, le rêve étrange qu'on vit là-bas est souvent traversé d'affreux cauchemars.

Il est heureux, somme toute, qu'on soit, durant les mois de pêche, comme des âmes engourdies, et qu'on n'ait conscience de rien, pas même de la fuite des jours.

Qu'il se fût écoulé six semaines depuis le soir de février, noyé de pluie, où nous avions pris congé de nos femmes, sur les quais de Tréguier, parmi les sacs de sel, les fourniments

de toutes sortes et les coffres, nous nous refusions presque à le concevoir.

Le capitaine Guyader appuya son doigt sur le calendrier.

— Lis, Kerello, me dit-il.

Et je lus, immédiatement au-dessous de la dernière date biffée :

Samedi, 14 avril, Saint Tiburce.

Puis, en lettres plus grosses :

DIMANCHE, 15 AVRIL, PÂQUES

Les autres bâbordais répétèrent en chœur :

— Pâques !... Pâques fleuries !...

Sur les visages, accablés tout à l'heure de lassitude, il y avait maintenant une joie, qui n'était pas due, comme vous pourriez le penser, à la tiédeur de la chambre après le froid coupant du dehors, ni non plus à l'animation factice de l'alcool. Non : ce qui éclairait ainsi d'un air de fête nos mines harassées, c'était bien, c'était uniquement ce mot de Pâques, prononcé là, dans le silence des eaux polaires, à plusieurs centaines de milles de la patrie. Il y a dans les mots les plus simples, voyez-vous, une vertu de contentement ou de tristesse. Il n'est que de les dire ou de les entendre, à certaines minutes, en certains lieux, pour se représenter tout ce qu'ils contiennent de choses, quelle musique suave est en eux, quels sons profonds ils rendent.

Moi, une Bretagne de mirage me passa devant les yeux, en moins de temps qu'il n'en faut pour vous le conter : les talus avec leurs herbes foisonnantes, leurs fougères, leurs grands ajoncs étincelants de toiles d'araignées, leurs touffes de fleurettes bleues, blanches, roses, épanouies à la lumière d'avril, le murmure des cressonnières dans les douves ; puis, les matins d'argent neuf, les jolis ciels pommelés, les toits de chaume blond où la rhubarbe et les mousses sont en fleur, et les courtils qui sentent si bon, et les cris d'enfants, et les chants d'oiseaux, et les fontaines sombres sous les sureaux, et le resplendissement du soleil sur la mer. Je vis Plouguiel, ma paroisse, ma maison de Kersuliet, où nous habitions alors,

adossée à celle du vieux barde aveugle, Yann ar Gwenn, ma femme s'apprêtant pour la messe, devant le fragment de miroir fixé dans l'embrasure de la fenêtre, épinglant sur ses cheveux, lissés en un double bandeau, les grandes ailes retroussées de sa *catiole*. Je vis encore le sonneur dans la tour, les cloches balançant leurs gueules de bronze... Qu'est-ce que je ne vis pas, durant cette seconde exquise. Ce fut si doux, si attendrissant, que j'en fermai les yeux.

Les autres aussi se taisaient, captivés, comme moi, par leur songe.

Le capitaine rompit le premier le silence :

— Kerello, me dit-il, veille à nous faire demain, de ta plus belle voix, la lecture de l'office de Pâques.

Puis, nous congédiant, il ajouta :

— Il y aura repos de douze heures pour tout le monde.

... Quand nous nous fourrâmes dans nos « boîtes à saumure », comme on parle à Islande, l'aiguille de ma montre marchait vers dix heures.

II

J'étais parti en rêve pour l'Armor trégorrois et je racontais je ne sais plus quoi à ma femme, lorsque je perçus vaguement une voix enrouée qui disait :

— Pousse-toi, Jean-René... Je meurs de froid.

C'était mon frère qui réclamait sa place à mon côté, dans cette espèce de soupente étroite où un homme seul avait peine à tenir. Je me rencognai tout au fond, le dos à la cloison de la goélette : Guillaume se coula contre moi. Il était positivement gelé ; ses dents claquaient. A la glace de son contact, je me réveillai tout à fait. Sa respiration faisait dans sa gorge le bruit d'un râle. Il murmura :

— Quel métier de nom d'un tonnerre !... Tu verras que j'y laisserai ma peau.

— Bah ! répliquai-je, oublie ça... Demain, c'est Pâques !

— Jolies Pâques !... J'aimerais bien mieux du soleil, du soleil pour de bon... Ah ! les nuits de Rio, les hamacs sous

les caroubiers, les chants des *Tziganas* et le vent léger, doux comme une soie !... Qu'est-ce que je suis venu faire de ce côté-ci du monde ?...

Il avait longtemps navigué dans les mers chaudes, et il en était resté frileux comme une femmelette, comme une chatte. Il n'y avait que trois ans qu'il s'était embauché pour les pêches d'Islande, et par coup de tête plutôt que par vocation. Il n'avait pas notre endurance à nous autres, familiarisés dès l'adolescence avec la rudesse du ciel polaire. Et puis, il manquait, comme nous disions, de coffre, de carrure. Ni sa charpente n'était assez vigoureuse, ni ses poumons assez résistants. Au cours de la première campagne, déjà, il s'était mis à tousser. Un homme qui tousse, là-bas, est un homme perdu. Il en avait le sentiment et cela le rendait parfois maussade, quoiqu'il fût par nature le plus gai, le plus insouciant des compagnons. Sitôt débarqué, il se ruait au plaisir; mais à bord, la pensée d'une fin prématurée le hantait. Il ne s'en ouvrait qu'à moi, par exemple; encore ne m'en parlait-il le plus souvent que sur un ton de blague, si bien que je ne le considérais pas comme atteint sérieusement... Il se tourna, se retourna dans la couchette.

— Es-tu calé ? lui demandai-je.

Et comme il continuait à trembler de tous ses membres, je me renversai à moitié sur lui pour le réchauffer.

— J'ai le corps perclus, me dit-il... Ça va plus mal... Un de ces prochains soirs, mon cher sacriste, tu réciteras sur moi le *Requiescat in f...ichu.*

— Et qui l'aura voulu, si ce n'est toi ?...

— Moi ou mon destin... Bonsoir. Ta chaleur me pénètre. Je vais pouvoir dormir... Il n'y a que cela qui vaille.

Il ne bougea plus. Le sommeil l'avait pris, — ce sommeil si particulier de là-bas, qui vous terrasse d'un coup, brusquement, comme un bœuf assommé. Dans les lits voisins, vingt autres pêcheurs, tribordais et bâbordais pêle-mêle, ronflaient par couples, poitrine contre poitrine ou dos à dos. La buée de leur haleine épaississait encore les ténèbres... Des idées tristes me vinrent, à cause de Guillaume: je me dis en moi-même :

— Tu auras beau faire, tu ne reprendras plus ta nuit; si

tu montais te promener sur le pont?... Ton frère serait plus à l'aise et tu respirerais plus librement.

L'instant d'après, j'étais dehors, empaqueté comme un ours.

Un spectacle m'attendait, tel que je n'en avais jamais soupçonné, moi, un vieux routier d'Islande cependant, blasé sur toutes les fantasmagories de cette nature... Tout le fond du ciel, vers le nord, était en mouvement, quoique la bise fût tombée et que, dans les parages où se trouvait la *Miséricorde*, il fît calme plat. Les brumes ondulaient, comme agitées par des souffles immatériels. Soudain elles s'écartèrent et, dans l'entre-deux, doucement, lentement, une svelte lumière blanche commença de surgir, longue et pâle, semblable à l'épanouissement d'une fleur céleste dans la solitude endormie des eaux. Puis, sitôt qu'elle parut avoir atteint le terme de sa croissance, du pied de sa tige jaillirent obliquement, dans toutes les directions, des centaines et des centaines de fleurs pareilles. Je m'étais avancé jusqu'à la pointe du navire. Là, assis sur le gros bout du beaupré, j'admirais, en extase. Les brumes continuaient de glisser de part et d'autre, comme des rideaux sur des tringles, laissant voir, ainsi qu'en un sanctuaire d'église, l'extraordinaire bouquet de flamme étalé dans toute sa splendeur. Jamais encore mes yeux n'avaient plongé si avant au sein du ciel arctique. C'était comme si, par delà le firmament réel, se fût dévoilé le grand tabernacle de Dieu, *tabernaculum Dei*, ainsi que nous déclinions au petit séminaire, dans la classe du Père Brouster. Je me crus transporté au seuil même du paradis, au pied des Trônes et des Dominations. Il me fut donné, en cette heure inoubliable, à moi, pauvre sacristain de rencontre à bord d'un « islandais », il me fut donné de voir une merveille que le Pape en personne n'a sans doute jamais contemplée... Les fleurs de lumière brillaient d'un éclat de plus en plus intense. Mais c'est ici le plus surprenant : celle qui avait poussé tout d'abord, se détachant tout à coup du milieu des autres, s'enleva dans le ciel, y flotta quelques instants, suspendue, puis s'évanouit, par je ne sais quelle ouverture mystérieuse, vers le pôle. Et les autres immédiatement s'inclinèrent comme fanées, s'éteignirent. Et à la place de la gerbe miraculeuse, il ne resta plus, dans l'entre-

bâillement des brumes, qu'une clarté diffuse, lointaine, une clarté pâle, couleur de lait.

Instinctivement, j'avais joint les mains; et mes lèvres, d'elles-mêmes, s'étaient mises à prier.

Vous est-il arrivé de pénétrer dans une église bretonne, la nuit du samedi saint, veille de Pâques? A l'extrémité d'un des bas-côtés, des femmes dévotieuses ont dressé ce qu'on nomme le « Tombeau ». Ce Tombeau, on ne le voit point. Des draperies funèbres le masquent. Mais Christ est là. Les fidèles, prosternés, adorent sa présence derrière ces voiles et ils contemplent en esprit son cadavre divin que les trois Marie embaumèrent. Toute la nuit, ils le pleurent en silence ou l'invoquent en des prières pareilles à des lamentations. L'aube cependant teinte les vitraux. Alors il se fait une grande attente. C'est l'heure où la Madeleine se rendit au sépulcre, le matin étant obscur encore, s'aperçut que la pierre en était ôtée et constata qu'il était vide. Les draperies s'écartent : un prêtre apparaît, en surplis, tel que l'homme blanc de l'Évangile; il prononce les paroles sacramentelles, l'église tressaille, et de toutes les bouches s'échappe l'hymne d'allégresse :

— Christ est ressuscité!...

Peut-être ne saisissez-vous point le rapport... Mais, ou je me trompe fort, ou j'ai assisté, ce matin-là, dans le décor du ciel d'Islande, à je ne sais quelle figuration grandiose du mystère de la Résurrection... Un moment, je crus entendre au loin des chœurs invisibles.

Il y avait dans l'espace un calme immense, un recueillement infini. Les ombres, reculées vers l'ouest, se tassaient peu à peu, ne formaient plus à l'horizon qu'une barre lourde d'un gris violacé. Dans la partie opposée du firmament, s'entr'ouvrait un œil étrange, une prunelle fixe et comme engourdie encore par un magnétique sommeil. C'était l'astre polaire, ni soleil, ni lune, dardant sur les fiords son premier rayon.

Je lui trouvai un air de solennité que je ne lui connaissais pas et qui m'impressionna. Un cercle bleuâtre l'entourait, lui faisait une couronne, une auréole. Il n'avait certainement pas sa figure de tous les jours. Il est vrai que je ne l'avais jamais tant regardé en face. Le pêcheur de morues vit courbé sur la

mer, comme le paysan sur son sillon. Il n'est attentif qu'à sa ligne et au poisson qui passe, le ventre à demi retourné, dans la transparence des eaux profondes... Même aujourd'hui, quand j'essaie de me représenter le soleil hyperboréen, je ne puis m'empêcher de le voir tel qu'il était à cette date du 15 avril.

Je le saluai presque religieusement et je lui dis à part moi :

« On prétend que tu es le même qui baigne d'effluves si tièdes le printemps de Bretagne. Nos chanteurs te nomment le « soleil béni ». Tu couves les semences et tu fais éclater les bourgeons. Tu échauffes la pierre des seuils, afin que les aïeules vénérables aient plaisir à s'y asseoir pour deviser entre elles de leurs fils absents. C'est un dicton, chez nous, qu'il n'y ait point de Pâques heureuses sans toi. Luis sur les nôtres, en ces parages d'exil, et sois-nous clément !... »

— Déjà sur pied, Jean-René ! fit à ce moment, derrière moi, le capitaine Guyader, dont la tête velue, comme un mufle de fauve, venait d'apparaître hors du roufle.

Il dégagea ses vastes épaules et me rejoignit sur le pont.

— C'est étonnant, observa-t-il : il fait presque doux. La bise a molli. Les vents sont en train d'obliquer vers le sud Ne trouves-tu pas qu'on respire comme un air de France ?

Je répondis en riant :

— Oui, ça sent l'odeur de chez nous, l'odeur des crêpes de froment.

Nous nous mîmes à aller et à venir le long du bordage en devisant du pays.

— Depuis quand, me demanda le capitaine, n'as-tu pas vu les fêtes de Pâques en Armor ?

J'en étais à ma douzième année de pêche, et, par conséquent, de « Pâques blanches », comme nous disons.

— Cela commence à compter, prononça-t-il ; mais je suis encore ton aîné de deux campagnes.

Il était du village de Perros-Hamon, à une demi-lieue de Paimpol. Un gars solide, s'il en fût, un type d'Hercule de la mer. Il avait parfois des brouées soudaines, des colères sauvages et terribles comme de brusques coups de vent ; mais cela ne durait pas, et ses yeux gris se rassérénaient aussi vite, redevenaient clairs et bons, comme un ciel nettoyé. Car

c'était, au fond, le meilleur des hommes; et, dans ce grand corps, d'aspect si farouche, il y avait une âme presque enfantine, un cœur chaud, prompt à s'attendrir.

Il me confessa, ce matin-là, qu'il ne voyait jamais sans tristesse approcher le temps pascal.

— Je ne sais si tu es comme moi, Jean-René!... C'est seulement par des jours pareils que j'ai le sentiment d'être si loin, si perdu!... On a beau dire, même pour un marin d'Islande, le grand mât de sa goélette ne remplace pas le clocher de sa paroisse... Toute cette semaine, j'ai eu l'esprit à l'envers, et hier soir, après que vous avez été sortis, vrai, des larmes me sont montées plein les yeux... Il y a une chose surtout à laquelle je ne m'habitue pas à ne plus assister.

— Dites voir, capitaine.

— Eh bien! c'est l' « Enterrement du bon Dieu ».

C'est une cérémonie qui se pratique, paraît-il, à Paimpol, le soir du Vendredi saint. Le catafalque est dressé au milieu de l'église, orné de draperies noires que parsèment de grands pleurs d'argent; un Christ en croix, de taille presque humaine, occupe la place du cercueil. Les prêtres entonnent sur lui l'office des morts, comme si réellement il venait d'expirer. L'absoute donnée, les porteurs s'avancent; le crucifix est couché sur une civière et le convoi funèbre se met en marche, clergé en tête, tout le peuple suivant. Il y a des vieilles, en coiffes à l'ancienne mode, qui sanglotent désespérément dans leurs mouchoirs. On gagne, au crépuscule, la haute ville. Là, au centre d'un carrefour d'où la vue domine au loin la mer, avec les promontoires et les îles du Goélo, s'élève un calvaire de bois peint, planté dans un socle de granit en forme d'autel. On dépose le bon Dieu, au pied de cet autel, sur un lit de fleurs du printemps; puis la procession redescend la colline, en psalmodiant les lamentations du prophète, dans le silence de la nuit.

— Tu ne saurais croire, Jean-René, me disait à mi-voix le capitaine, tu ne saurais croire à quel point cela m'a remué le cœur de songer à cette fête et que, cette année encore, elle a été célébrée sans moi. Du temps que j'étais gamin, nous y accourions en bandes, de tous les villages de la baie. La vieille église de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ne suffisait pas

à contenir les pèlerins. Beaucoup restaient dehors, sous le porche et dans les allées du cimetière, à attendre que le cortège s'ébranlât. C'est là qu'à douze ans je fis connaissance d'une fillette, du nom de Catherine Manchec, venue avec ses parents de l'anse de Porz-Mazo et que le hasard avait fait asseoir à côté de moi, sur la même dalle funéraire. Je ne me doutais guère, alors, qu'elle deviendrait un jour ma femme. Ce fut encore à l' « Enterrement du bon Dieu » que nous nous retrouvâmes, dix années plus tard, comme je rentrais du service. Il faisait une claire nuit, un ciel de velours; la procession, après avoir stationné au reposoir, devant le calvaire, venait de s'engager dans les petites routes étroites qui dévalent vers la ville et qu'on appelle, à Paimpol, les « Chemins verts ». Pressée entre les talus, la foule par moments avait comme des remous. Durant une de ces poussées, je sentis contre mon dos la douceur d'une poitrine tiède. Je me retourne. C'était elle..., Catherine Manchec. Je l'avais revue dans l'intervalle, à cinq ou six reprises, mais à distance et sans lui parler. Cette fois, je lui adressai quelques propos: elle me répondit, tout en continuant de rouler les grains de son chapelet, des mots brefs, entre deux *Ave Maria*. Son haleine me parut aussi fraîche que l'odeur des aubépines qui bordaient le sentier. Je ne pénétrai point à sa suite dans l'église, par crainte de la gêner dans ses dévotions, mais je me postai près de la grille, pour la guetter à la sortie, et, malgré qu'elle en eût, je l'accompagnai un bon bout de route, elle et ses amies, dans la direction de Porz-Mazo. La semaine d'après, nous étions fiancés... J'ai essuyé plus d'un coup de mer depuis lors, mais il y a comme cela des choses, n'est-ce pas? qui ne s'effacent jamais.

... Tandis que nous bavardions ainsi, le capitaine et moi, sur le pont de la *Miséricorde*, tout englué d'entrailles de morues, le pâle jour d'Islande envahissait lentement le ciel et dessinait autour de l'étendue encore sombre des eaux comme un grand cercle de blancheur. Le halo bleuâtre du soleil s'était évanoui : l'astre se montrait maintenant tel qu'une immense lune rouge. Dans la clarté lointaine pointaient çà et là des mâtures de navires mouillés, comme nous, au large de Faxa-Fiord. La veille, on eût vainement cherché à en aperce-

voir un seul, noyés qu'ils étaient dans l'étoupe grise des brumes ; à présent, au contraire, on les distinguait quasi nettement, sans être obligé de se forcer les yeux. Vous eussiez dit une ligne de clochers. Ça me faisait penser aux flèches fines de notre pays de Trégor, qu'à mes retours de campagne j'avais si tôt fait de reconnaître bien avant que la terre fût visible.

Et là-bas, vers l'est, l'île aussi apparaissait, ou du moins son fantôme. Cela ne lui arrive pas tous les jours, ni même tous les mois. Si je vous affirmais qu'une année nous ne pûmes saluer son museau de glace, de toute la saison !... Les vieux loups d'Islande racontent sur elle aux novices les histoires les plus saugrenues : ils leur donnent à croire, par exemple, qu'elle est la grand'mère des baleines, baleine elle-même démesurée, qu'elle a l'humeur voyageuse et que, comme tous les monstres de son espèce, elle aime à changer d'eaux. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas de terre plus capricieuse : un soir, elle semble toute voisine, on la toucherait presque, et, le lendemain, froutt ! elle s'est éclipsée... Ce matin-là, elle avait l'air de flotter, paisible, sur la mer, pareille à une ville de marbre aux remparts abrupts, dominés par de hautes et vastes coupoles qui étincelaient.

— Eh ! mais, fit brusquement le capitaine, après avoir regardé l'heure à son chronomètre, est-ce qu'ils comptent passer leur dimanche de Pâques au lit, ceux de là-dessous ?... Attends voir ! Je vais te leur carillonner le premier son de la messe !

Il se précipita vers la cloche, suspendue à l'avant, entre deux montants de fer, et toute rongée de vert-de-gris.

Drelin din, din din, drelin din !...

Elle n'avait pas la grosse voix du bourdon de Tréguier, la cloche de la *Miséricorde*, mais ça ne l'empêchait pas, à l'occasion, de faire, ma foi ! un joli vacarme. Ah ! les bonnes têtes ahuries qui se succédèrent dans l'écoutille !

— Qu'est-ce qu'il y a, Kerello ? Qu'est-ce qu'il y a ?...

Le capitaine s'interrompit pour leur crier :

— Il y a que c'est Pâques, tas de fainéants !

Puis il se remit à sonner de plus belle. Et c'était comme une averse de petites notes grêles et aiguës dont les vibrations allaient s'élargissant au loin dans le silence glacé des solitudes.

III

Moins d'une heure plus tard, tout était prêt pour l'office. Sur le pont, lavé à grande eau, ne traînait plus un seul débris de poisson. Une de nos voiles de rechange, en forte toile grise, toute neuve, et qui voyait pour la première fois le jour des fiords, fut étalée sur la plate-forme du roufle en guise de nappe d'autel. Les garcettes à prendre des ris figuraient assez bien les franges. Nous plaçâmes dessus la Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, en faïence coloriée, qui ornait la cabine du capitaine, et un vieux saint Yves en bois, taillé à coups de couteau, tout enfumé par un séjour de plusieurs années dans la chambre de l'équipage.

Un de nous — un nommé Garandel, du bourg de Trézény — se souvint fort à propos que sa mère ne manquait jamais de glisser dans le fond de son coffre, sous les hardes, un rameau de buis bénit, destiné à le préserver de tout malheur. Il l'alla querir et le cloua, en arrière du roufle, au tronc du grand mât. C'était maigre comme verdure, ce pauvre brin de plante à demi desséchée, mais tout de même cela vous égayait l'œil, vous faisait chaud à l'âme, suffisait à évoquer, dans le morne paysage polaire, toute la douceur du printemps breton. Nous nous sentîmes le cœur embaumé par ce buis.

— Avouez qu'elles ne sont pas si bêtes, les idées de ma brave femme de mère, disait Garandel.

Les préparatifs terminés, le capitaine enjoignit au mousse de se tenir à l'avant, près de la cloche :

— Tu sonneras, quand je te ferai signe, au moment du *Sanctus*.

Moi, j'étais à mon poste, en face de l'autel, qui ne m'arrivait guère qu'à mi-cuisses. Le grand mât, avec sa vergue en travers, formait dans le ciel une croix immense où les haubans s'appuyaient ainsi que des échelles. La *Miséricorde* oscillait doucement, d'un mouvement très léger, très souple, inclinant de droite à gauche, de gauche à droite, les statues de la Vierge paimpolaise et du saint trégorrois. Nul bruit, sauf le petit

chuchotement du clapotis sur l'étrave. Entre les cordages, on voyait s'enfler et décroître les ondulations d'une houle sans fin, d'un bleu d'acier.

Les hommes se rangèrent en cercle autour de moi. Ils avaient revêtu pour la circonstance leurs tricots les plus propres et des pantalons frais. Il se fût agi d'aller à la messe de paroisse que leur mise n'eût pas été plus décente. Seuls les gros cache-nez de couleurs vives noués sur la gorge et les vestes de bure jetées sur l'épaule en guise de pardessus avertissaient du voisinage des pays arctiques.

— Quand tu voudras, Jean-René! prononça le capitaine.

Je soulevai mon bonnet de fourrure, aux trois quarts pelé, et je commençai le signe de la croix :

— *En hanô an Tad, hag ar Mab, hag ar Spéred Santel !...*

Ailleurs, la scène eût peut-être passé pour drôle et j'aurais probablement fait l'effet d'un singulier « curé ». Mais là, sur cette goélette solitaire, dans l'infini silence et le vide infini, il n'eût pas été du métier, celui qui aurait eu le cœur de rire. Pour nous, en vérité, nous n'y pensions guère... J'étais très grave et, s'il faut l'avouer, un peu ému, — comme, du reste, chaque fois qu'il m'arrivait d'officier de la sorte. Il y a toujours eu en moi, depuis mon temps de petit séminaire, un prêtre manqué... Les autres aussi se comportaient d'une façon fort pieuse. D'aucuns avaient retrouvé dans les poches de leurs hardes des dimanches un chapelet oublié là, de l'automne précédent, et ils l'avaient sorti. Ce fut au milieu d'un recueillement profond que j'entamai la série des oraisons bretonnes. Les camarades, — qui debout, arc-boutés sur leurs jambes, qui adossés aux bastingages, — donnaient les répons.

Leurs grosses voix, rauques et traînantes, éveillaient dans les creux sonores de l'espace de longs bruits étranges, des échos inusités, comme si, là-bas, tout au loin, un peuple d'équipages invisibles se fût mis à prier avec nous. Et cela même ne fût pas sans nous causer d'abord quelque malaise. Vous savez ce qu'on dit : lorsqu'on prie tout haut à Islande, les âmes des « perdus », errantes dans ces parages, vous répondent. J'ai souvent ouï conter au père Loll, de la *Marguerite*, qu'une nuit que, pour se désennuyer, il avait ima-

giné de se réciter tout en pêchant son *Pater noster*, des voix s'élevèrent du fond des eaux, répétant après lui chacune de ses paroles. De surprise, et aussi de frayeur, il se tut. Alors, il y eut au-dessous de lui, dans la mer, comme un grand sanglot, et une des voix murmura, plaintive :

— Si tu étais allé jusqu'au *libera nos a malo*, tu nous aurais tous délivrés.

A bord de la *Miséricorde*, ce jour-là, nous avons dû délivrer plus d'une âme défunte d'Islandais, car nous allâmes jusqu'au bout de notre oraison. Après la récitation des prières vint la lecture de la messe. Je lisais dans un vieux paroissien ou, pour parler plus justement, un eucologe, très volumineux, à couverture de basane avec fermoir de cuivre, dont M. Bléaz, recteur de Plouguiel, m'avait fait don l'année où je partis pour le collège. Toutes mes campagnes, il les a faites avec moi, le cher vieux livre, et plus d'une fois nous avons failli sombrer ensemble. Je l'ai encore; je vous le montrerai. Les dates importantes de ma vie y sont inscrites, sur le feuillet de garde, avec des réflexions à ma manière. Vous verrez que le dimanche de Pâques en question n'y est point oublié, et même que les dernières paroles de mon frère... Mais n'anticipons pas, Quand je fus au *Sanctus*, le capitaine fit un signe au mousse et commanda aux hommes :

— *War an daoulin, pôtred!* (A genoux, les gars!)

Nous restâmes dans cette posture une minute ou deux, la tête inclinée, en silence, écoutant tinter la clochette et fermant les yeux pour revoir en esprit l'église du bourg natal, l'autel paré de branchages et de fleurs, les chasubles des prêtres, brodées d'or, et, dans la nef, sur les nuques penchées des femmes, les hautes coiffes de dentelle blanche, semblables à un grand vol de goélands...

Je n'eus pas plutôt achevé l'*Ite missa est* que le capitaine me dit :

— Ce n'est pas tout ça, Jean-René : il n'y a pas de grand'-messe sans un peu de chant.

— Oui, oui, s'écrièrent les autres, il faut que tu chantes!

Dès l'âge de ma première communion, j'avais été réputé pour ma voix, et ce fut à cause d'elle que Dom Bléaz, recteur de Plouguiel, m'attacha d'abord à lui comme enfant de

chœur, puis en vint à rêver pour moi les gloires du sacerdoce. Plus mûr, la poitrine élargie par les souffles immenses de la mer, vous eussiez juré que je portais en moi tout un registre d'orgues.

Un jour, du temps que je naviguais à l'État, sur la *Melpomène*, nous fûmes assaillis, en vue de Bourbon, par une trombe épouvantable. Ça sifflait, hurlait, beuglait. Un charivari de tous les démons! J'étais dans les hunes avec les gabiers, en train de carguer la toile. « Hein! Kerello, voilà des poumons qui dégottent les tiens! » me cria dans l'oreille mon voisin de vergue. Je ne répondis point, mais rassemblant toute ma voix, je lançai à gorge éperdue :

Eun Douè hepkén adori [1]...

Il n'y a pas, que je sache, d'air plus ample et plus majestueux. Tant que dura la manœuvre, je chantai. « Superbe! » me dit le commandant, quand je descendis de la mâture. Même d'en bas ils avaient tout saisi. J'avais triomphé du sabbat des vents et de la mer. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que presque aussitôt la bourrasque, dépitée sans doute, rebroussa chemin...

A Islande, il m'arrivait rarement de chanter. Je vous en ai dit la raison : au milieu de ces grands silences polaires, on a comme peur de sa propre voix. Et puis, beaucoup prétendent que cela porte malheur, qu'on attire la mort. Ceux de ma bordée, au moment de nous affaler sur nos couettes, me suppliaient souvent :

— Jean-René, dis une chanson de chez nous qui nous fasse, en dormant, rêver du pays.

Je cédais quelquefois et, avant de dégringoler moi-même dans le puits des songes, je leur fredonnais la « sône » des *Filles de Lannion* ou la complainte des *Goémonniers*.

Mais chanter dehors, sur le pont, à pleine voix ?... Je me tournai vers mon frère, comme pour lui demander conseil.

Il était assis sur le plat-bord, les jambes pendantes, cramponné d'une main à la drisse du grand mât... Dans le branle-

1. « Un seul Dieu tu adoreras... »

bas de la matinée, je n'avais guère eu le loisir de faire attention à lui... Sa pâleur me frappa. Sous la mince couche de hâle qui recouvrait ses traits jeunes, il avait la mine verdâtre d'un noyé... Une angoisse me prit. Et sans doute la lut-il dans mes yeux, car, raidissant sa taille courbée, il se mit à rire et dit avec enjouement :

— Voyons, ne te fais pas prier, Jean-René... Puisque pourtant c'est Pâques, tu nous dois au moins un *alleluia*.

Ses joues, en parlant, s'étaient colorées. Les autres firent chorus avec lui :

— C'est ça, oui, un *alleluia*.

— Tiens, continua Guillaume, il y a un cantique de Pâques... c'est en latin et je ne sais plus par quels mots cela commence... mais, si tu te rappelles, on nous racontait, quand j'étais petit, que c'étaient les anges qui l'avaient inventé et que, durant tout le temps qu'on mettait à le chanter, il y avait trêve pour toutes les douleurs, en ce monde-ci et dans l'autre, même pour celles des damnés.

— Tu veux dire l'*O filii et filiæ*?...

— Précisément... Vas-y, Jean-René. Lance-nous ça de la belle manière. Qu'on t'entende, si possible, jusque là-bas. Ça leur fera plaisir comme à nous.

Il montrait les silhouettes lointaines des navires de pêche mouillés à l'horizon.

— Oui, appuya le capitaine, fais honneur à la *Miséricorde!*

J'oubliai tous mes scrupules, et, debout sur un rouleau de filin, j'entonnai l'hymne puissante et douce de la Résurrection. Ma voix monta, extraordinairement vibrante, dans l'air quasi vierge de ces régions vouées à un silence éternel. La plupart des camarades, mon frère lui-même, s'étaient mis, dès les premières notes, à m'accompagner en sourdine. Peu à peu je m'exaltai. Je me sentais comme soulevé par des ailes dans l'espace ; une sorte d'ivresse me gagnait ; c'était comme si toutes les musiques de Pâques eussent chanté en moi. J'en étais à ce passage : « *Vide, Thoma, vide latus...* » Vous verrez, il est marqué d'une croix dans mon livre... Tout à coup, un cri vers tribord, un cri que j'entends encore, après dix-neuf ans :

— Jean-René ! Ton frère qui perd son sang !...

Malheur de Dieu! Je ne fis qu'un bond jusqu'à Guillaume. Il était toujours accroupi sur le bordage, mais il avait lâché la drisse, et, de chaque côté, un pêcheur le soutenait par l'aisselle. On voyait, sous son tricot, se gonfler des espèces de vagues qui s'échappaient en flots de sang par ses narines et par ses lèvres. Ses genoux, ses bottes en étaient inondés, et il y avait sur le pont une flaque rouge, comme si l'on eût éventré une cinquantaine de morues à cette place. J'allais le saisir à bras le corps, pour l'emporter je ne sais où, ailleurs, dans la pensée que cela le soulagerait. Il m'écarta du geste, murmura entre deux vomissements :

— Laisse, laisse... il faut que ça sorte...

Nous nous étions tous serrés en groupe en face de lui, aussi livides que lui-même, et nous restions là, hébétés, sans une parole, à le regarder. Je cherchai des yeux le capitaine : il était précipitamment descendu à la cabine et reparut tenant un verre à demi plein d'une liqueur foncée.

— Si tu pouvais avaler ça, Guillaume, ça te remettrait le cœur... c'est du tafia... du vrai!

Mon frère étendit la main, mais il tremblait trop.

— Versez-le-moi dans la bouche, fit-il.

On dut attendre que les hoquets fussent moins fréquents. Quand le breuvage eut passé, il dit, avec un soupir d'aise :

— Ça va mieux... c'est comme si j'avais bu du soleil des Iles.

Il s'essuya la figure du revers de sa manche, pour enlever les caillots qui poissaient les boucles frisées de sa barbe, et prononça d'un ton moitié comique, moitié navré :

— Il a tout de même un sale goût, le sang de l'homme.

Je lui demandai :

— Tu ne veux pas te coucher?

— Si bien! répondit-il; vous finirez la fête sans moi... Je ne vaux pas deux sous.

— Il sera mieux dans ma cabine, intervint le capitaine. Il y a un cadre et un matelas qui ne servent à personne... Conduis-le, Jean-René.

Guillaume déclara qu'il n'avait pas besoin d'aide. Il était comme honteux de ce qui lui arrivait, de se sentir faible presque autant qu'une femme au milieu de tous ces gaillards

robustes, forts comme des arbres, dont les physionomies marquaient, devant sa souffrance, une pitié mêlée de stupeur. Il se raidit pour traverser le groupe, mais ses jambes chancelaient sous lui, et le balancement du navire le faisait tituber ainsi qu'un homme ivre. Quand nous fûmes seuls dans la cabine, sa première parole fut :

— Faut-il que je sois chiffe!

J'eus toutes les peines du monde à lui tirer ses bottes : il avait les pieds enflés. Une fois sur le dos, il feignit de plaisanter :

— On n'est pas mal du tout ici... Un lit de riche, mon cher... De la laine cardée! .. C'est si moelleux que ça vous donne sommeil. Je vais rêver que je suis capitaine.

Je pliai sa veste en quatre et la glissai sous sa tête, en guise d'oreiller, puis je le drapai dans une couverture. L'installation terminée, il me dit :

— Tu sais, Jean-René, j'entends qu'on ne s'occupe pas de moi davantage... Remonte là-haut et amuse-toi...

— Mais si les vomissements te reprennent?

— Ne crains rien, j'appellerai.

Comme je mettais le pied sur l'échelle, il me cria :

— Tu me diras si l'andouille est bonne. Il y en a une dans le *frichti.*

IV

Le capitaine avait donné des ordres au mousse, dès la veille, pour que le repas fût digne de la fête qu'on célébrait. Je trouvai les camarades en train de casser le biscuit dans les assiettes d'étain, car on devait commencer par de la soupe d'oing, si chère aux estomacs bretons. Tout le monde en parlait, depuis le matin, de cette soupe, et du rata de pommes de terre au lard, et de l'andouille surtout: — « Une andouille superbe, mes amis, avait annoncé le capitaine; du pays de Guingamp, où on les fait si drues!... » C'est chose rare qu'une bombance à Islande. A l'ordinaire, on mange n'importe quoi, chacun dans son coin, le plus souvent sans

s'interrompre de pêcher. Une croûte, un morceau de salaison, une gorgée d'eau qu'on va boire à la tonne, c'est tout le menu. Aussi exultions-nous par avance à l'idée du régal promis, de cette agape pascale faite en commun et que rien ne nous empêcherait de prolonger à plaisir, en propos d'hommes gais, la pipe à la bouche, en histoires de toutes sortes, en chansons. Et même, au cours de la messe, plus d'un avait dû être distrait dans ses dévotions par les odeurs venues de la cambuse, par les gros flocons de fumée noire qu'elle exhalait à plein tuyau vers le ciel... Au pays d'exil, dans ces mers tristes, il n'est point de petites joies.

Mais moi, la mienne était maintenant gâtée. L'accident arrivé à mon frère, d'une manière si brusque, m'avait bouleversé tout l'être. J'étais moulu comme si j'avais fait une chûte du haut de la mâture. Rien ne me disait plus.

J'allai cependant prendre ma place parmi les autres. Ils s'étaient rassemblés sur l'arrière, où une voile, jetée en travers par dessus le gui d'artimon, avait été arrangée en forme de tente. Eux non plus ne se sentaient pas l'esprit très gaillard. Je vis à leurs yeux qu'ils étaient préoccupés, inquiets.

— Comment va-t-il, Jean-René? s'informa le capitaine.

— Il a meilleure mine. Il ne se plaint pas. Son seul désir est que sa maladie ne vous trouble point. Il m'a défendu de rester auprès de lui et prétend n'avoir besoin que de repos.

— Moi, énonça Garandel, je suis persuadé qu'il en réchappera.

— C'est à souhaiter pour lui et pour nous, fit Désiré Kerneur, un ancien Terre-Neuvat, que nous avions surnommé le « Vieux flétan ».

Il ne s'expliqua pas davantage, mais nous l'entendîmes tous à demi-mot. Cela signifiait que si mon frère venait à trépasser au cours de la campagne, ce serait un mauvais sort jeté sur la *Miséricorde*. Le malheur est comme les rats : il suffit d'un seul pour qu'il en éclose bientôt une nichée. Et, quand un Islandais décède sur les lieux de pêche, c'est une tradition que toute sa bordée ne tarde pas à le suivre. J'ai vu le fait se produire : dix hommes fauchés en trois jours. Il en restait un de la série, le onzième ; la mort paraissait vouloir l'épargner, mais, affolé, il alla de lui-même au-devant d'elle et,

pour couper court à ses angoisses, se laissa couler dans la mer. Que Dieu lui fasse paix !...

Le mousse avait trempé la soupe. Chacun se mit à manger, assis sous l'abri de toile, les jambes croisées à la façon des tailleurs. Et peu à peu les visages s'éclaircirent. Le capitaine ayant fait circuler une bouteille d'eau-de-vie, les idées noires commencèrent à se dissiper. On but à la santé de Guillaume.

Garandel dit :

— Je suis d'avis qu'on lui garde sa part du fricot. Vous verrez que le gars va se réveiller avec la faim... Ah ! que non, qu'il ne l'a pas pêchée, sa dernière morue !... Croyez-moi, ne soyons en peine de rien et laissons porter vent arrière !

C'était un gai matelot que ce Garandel. Il avait une figure rose comme une jeune fille et des yeux bleus aussi doux que ceux d'un enfant. Il passait pour être un peu court d'esprit, mais nous n'en étions que plus gentils avec lui, car la présence d'un *innocent* porte bonheur et ils ont, dit-on, une divination des choses refusée au commun des mortels. Sa confiance nous gagna tous : il parlait avec une telle certitude que nous nous sentîmes rassurés. L'apparition de l'andouille, dans un nuage de fumée odorante, contribua encore à rendre à l'équipage sa belle humeur ; elle fut saluée d'un triple hourra. Adieu les craintes ! Adieu les soucis ! A respirer le parfum poivré de ce mets de chez nous, toute notre allégresse nous revint. L'Islande même, Seigneur ! que nous en étions loin ! Voici que nous nous imaginions attablés à quelque festin de pardon, sur la côte d'Armor, en avril, après carême, alors qu'aux poutres des granges, dans les fermes, pendent les cadavres sans tête des porcs fraîchement tués... Les ménagères, les filles de la maison vont et viennent, le rebord de leur jupe retroussé par devant, sous le tablier. Les jouvenceaux, en bras de chemise, font leur office d'échansons... Nous revîmes tout cela par la pensée. La grand'voile, tendue sur le gui, ajoutait à l'illusion, nous rappelait la tente qu'on dresse en plein air dans le champ le plus voisin du logis, pour servir de salle de banquet. Et il n'était pas jusqu'au ciel lui-même, jusqu'au pâle ciel du septentrion, qui ne se fût paré pour la circonstance d'un éclat inaccoutumé. La mer

faisait un bruit léger, intermittent, comme un souffle de brise, l'été, dans les feuilles.

On causait avec animation maintenant; et, naturellement, la conversation roulait sur le pays. Les gens mariés plaisantèrent les garçons sur leurs bonnes amies. On arrangea des noces pour le retour, en septembre. Cependant on buvait ferme. L'andouille avait excité les soifs et le capitaine ne cessait de répéter:

— Pâques n'arrive qu'une fois l'an... Il faut se réjouir comme de vrais chrétiens !

Il prêchait d'exemple, et les autres ne se faisaient pas prier pour l'imiter. Le nombre fut grand des bouteilles qu'on vida de la sorte, brunes fioles de vin de France achetées à Bordeaux en y allant charger du sel. Une ivresse lente se répandait de proche en proche. Chez plusieurs, les yeux devenaient petits et brillants. Un saleur, qui avait été à la guerre de Chine et qui en reparlait constamment dès qu'il était gris, entreprit de nous raconter des histoires biscornues sur une jeune fille de là-bas dont le souvenir le hantait. Mais il bredouillait, la langue épaissie. On avait fait silence, soi-disant pour l'écouter, en réalité parce que nous avions épuisé d'un coup tous les sujets d'entretien. Ça ne dure jamais longtemps, une causerie d'Islandais, même un jour de fête. Chacun s'abandonnait à une songerie vague où passaient des images d'ailleurs, des choses de Bretagne, des arbres, des clochers, des toits moussus, des figures d'enfants et de femmes. Seul, le saleur s'obstinait dans son récit auquel il n'y avait plus que lui à s'intéresser... La fumée des pipes ondulait comme un brouillard.

J'avais bu presque autant que les camarades, mais j'avais gardé la tête libre. De temps à autre, je tendais l'oreille du côté de la cabine, guettant un appel, prêt à me lever au premier signe. Or, comme je me retournais ainsi, peut-être pour la vingtième fois, voilà que j'aperçus Guillaume à quelques pas de nous, debout et qui nous regardait, les mains dans les poches, la jambe droite en avant, l'épaule gauche appuyée au grand mât. Il était très pâle encore, mais son visage était plus calme, plus reposé ; ses lèvres souriaient, et il semblait qu'il y eût une légère moquerie dans son sourire. Sa belle

barbe blonde, aux frisures fines, rayonnait sur son tricot de laine bleue, dans la clarté de cette pure après-midi polaire; il avait dû la nettoyer avec soin, car il n'y restait plus trace de sang figé.

Vous pensez si je poussai une exclamation joyeuse, en le montrant du doigt à mes compagnons.

— Garandel avait raison, fit le capitaine : hourra pour Garandel !

Tous, ils voyaient mon frère comme moi-même, distinctement. Le « Vieux flétan » lui cria de sa voix bourrue :

— Eh bien ! est-ce que tu vas demeurer planté là? Qu'est-ce que tu attends?

Et Garandel ajouta :

— Sans moi, tu sais, tu te serais brossé le ventre... Mais, j'ai exigé qu'on te réserve ta part... Viens donc !

Lui, cependant, ne bougeait pas, continuait à fixer sur nous ses prunelles couleur d'eau sombre et à sourire d'un air bizarre.

— Est-ce qu'il va longtemps se ficher de nous? grommela le capitaine d'un ton moitié gai, moitié furieux... Si je me dérange pour t'aller chercher, mon gaillard, je te promets !...

Hervé Guyader avait le geste aussi prompt que la parole: déjà il marchait vers mon frère, en balançant son grand corps un peu alourdi par la boisson. Sa carrure puissante nous masquait Guillaume. Quelqu'un dit :

— Gageons qu'il va le prendre dans ses bras comme un moussaillon.

Nous nous apprêtions à rendre à mon frère nargue pour nargue, mais l'envie nous en passa vite. Le capitaine n'avait pas fait dix pas que, subitement, il s'était arrêté. Nous le vîmes se retourner d'un mouvement brusque: il était blême, ses mains tremblaient; c'est à peine s'il eut la force d'articuler:

— Il n'y a plus de Guillaume... il a disparu...

Et, en effet, le pont était désert: au pied du mât, il n'y avait personne. Nous nous regardâmes les uns les autres, épouvantés; une sueur perla sur nos faces. Nul de nous ne prononça le mot d'*intersigne*, mais c'était bien la chose, à n'en pas douter... Le capitaine avait rejoint notre groupe; il chancelait sur ses jambes; la poigne invisible de la peur serrait à

la gorge ce rude homme qui, cent fois, d'un cœur impassible avait bravé les pires morts.

— Jean-René, murmura-t-il à voix basse, d'un ton presque suppliant, c'est à toi d'aller voir... Ceci n'est pas naturel... Il vaut mieux que ce soit toi... Tu comprends, c'est ton frère.

Comment je parvins jusqu'à la cabine, comment j'y descendis sans me rompre le cou, dans quel état d'esprit j'étais à cette minute affreuse de ma vie, je ne saurais vous le dire. Il y a là comme un trou dans ma mémoire. Je me souviens seulement que ma tête sonnait ainsi qu'une enclume où deux forgerons battent le fer... Je fus quelque temps avant d'y voir clair dans l'étroit logis, au sortir de la lumière du dehors. Enfin, je distinguai la forme de mon frère. Il me tournait le dos, le visage contre la cloison du navire. Je me mis à genoux près du lit, et je l'appelai doucement :

— Guillaume !... Guillaume !...

Étendre la main, le toucher, je ne l'osais pas, de crainte de le sentir raidi, glacé peut-être... Oh ! cette angoisse ! cette oppression ! je haussai la voix :

— Guillaume !... au nom de Dieu !

Un gémissement faible me répondit. Il vivait encore !... Je vis qu'il essayait de changer de côté ; je me penchai à l'intérieur de la couchette pour lui venir en aide. Les vomissements avaient dû le reprendre, car, lorsque je me reculai, mes bras étaient couverts de sang et tout le matelas en était souillé... Hélas ! mon pauvre frère n'était plus que l'ombre de lui-même. La mort le travaillait en dedans : une couple d'heures lui avaient suffi pour vider sinistrement ce corps jeune que j'avais connu si beau, si souple, et comme doré par les soleils des mers chaudes, avant les funestes jours d'Islande... Des flots de larmes me gonflèrent les paupières, mais je les retenais de couler.

— Qu'est-ce qui pourrait te faire plaisir, Lommic ? lui demandai-je, en lui donnant le diminutif tendre par lequel notre mère avait coutume de le désigner.

Ses yeux allèrent à la bouteille de tafia que le capitaine avait laissée sur la table. Je lui en versai quelques gouttes entre les lèvres. Il poussa un soupir de soulagement, et, m'attirant à lui :

— Sur le pont! balbutia-t-il... Je veux de l'air... j'étouffe ici.

Je ne fis qu'un saut à l'échelle et je criai par l'écoutille :

— Ohé! vous autres, un coup de main, s'il vous plaît!

Ils accoururent tous. J'expliquai la chose au capitaine.

— C'est bien, dit-il ; ne le contrarions point. Il n'y a qu'à le hisser, matelas et tout. Avec ton assistance, je m'en charge.

Il avait recouvré sa présence d'esprit, il commandait comme à la manœuvre.

— Je n'avais qu'une terreur, me confia-t-il à l'oreille : j'étais convaincu que tu allais le trouver mort.

— Il n'en vaut guère mieux, répondis-je.

Cet hercule de Guyader n'avait pas seulement la force, il avait aussi la dextérité. Le déménagement fut accompli en un clin d'œil, tranquillement, sans un accroc, sans une secousse. Nous transportâmes le malade sur l'arrière, à l'endroit où, peu d'instants auparavant, nous avions été troublés de façon si étrange par une apparition de lui qui n'était que son fantôme. Le mousse achevait de ramasser les débris du repas, de balayer la cendre des pipes, de nettoyer sous les chiqueurs. Je m'accroupis sur les planches auprès de Guillaume. Les autres s'écartèrent, firent mine de s'en aller flâner le long des bordages, pour me laisser seul avec lui. Il respirait plus librement et, la bouche entr'ouverte, semblait boire l'air avec avidité.

C'était déjà l'heure du soir, en ces pays d'extrême nord, si lents à s'éclairer, mais qui gardent aussi, jusque dans leurs crépuscules, un rayonnement mystérieux. Le ciel avait revêtu des teintes violettes. La silhouette du navire, agrandie, se prolongeait à notre droite sur la mer. Le vent fraîchissait et des formes de nuages commençaient à se mouvoir sur les lointains assombris. Je tenais une des mains de mon frère ; elle était chaude et moite. Il regardait au-dessus de lui, fixement, comme si là-haut, dans les profondeurs désertes du firmament, il se fût passé quelque chose, — quelque chose de visible pour lui seul. Soudain ses yeux brillèrent, il murmura :

— Jean-René... des oiseaux!

Un vol de points noirs arrivait sur nous, en effet, venant du couchant, de la partie la plus éclairée du ciel, — des mergues sans

doute ou encore des bruants des neiges. Ils jetaient de petits cris monotones, pareils à des vagissements de nouveau-né. Quelques-uns, les plus las, se posèrent un instant sur l'étai de misaine, puis reprirent leur chemin vers le pôle, du côté d'où montait la nuit.

Leur vue parut avoir ranimé Guillaume. Il se parlait à lui-même, maintenant, se racontait je ne sais quoi, une de ces histoires inintelligibles pour les vivants, où s'absorbent les moribonds aux approches du moment suprême... Brusquement, il interrompit ce colloque intérieur, et, me dévisageant avec une expression de tendresse qui ne lui était point coutumière, il articula de sa voix naturelle, presque sans effort :

— Tu n'as pas trop de chagrin, n'est-ce pas, Jean-René ?

— J'ai du chagrin de penser que tu souffres.

— C'est ce qui te trompe : je ne souffre plus... Le mauvais quart d'heure est franchi ; désormais tout ira bien.

Je crus que, réellement, il se sentait mieux, que l'espoir de guérir lui revenait avec la vie. Il me pria de lui laver la figure. Je criai au mousse de m'apporter une écuellée d'eau tiède... Quand ce fut fait, quand j'eus lissé les poils soyeux de sa barbe, il reprit :

— Hèle le capitaine. J'ai deux mots à lui dire.

Hervé Guyader accourut, s'agenouilla et, d'un geste machinal, se découvrit comme au chevet d'un agonisant. Grande fut sa surprise de voir avec quelle aisance calme, un peu lente, mon frère s'exprimait.

— J'ai une grâce à vous demander, capitaine... A quelle distance sommes-nous de la terre ?

— A cinq milles environ.

Je songeai : « Il a sans doute l'intention de se faire débarquer, d'entrer en traitement à l'hospice de l'île. » Et ce fut aussi, je suppose, l'idée du capitaine, car il s'empressa d'ajouter :

— Nous t'y transporterons, si tu le désires ; mais ne crains-tu pas que la traversée, dans l'état de faiblesse où tu es...

Guillaume sourit doucement :

— Rassurez-vous, capitaine, dit-il. L'heure est proche où je ne sentirai plus rien, ni tangage, ni roulis... Seulement, voilà... il me serait désagréable de m'en aller où vous savez

par le chemin des morues... Et puis, c'est à cause de ma mère : ce lui sera une consolation dans son deuil de penser que son fils Lommic a, dans un coin d'Islande, son lit de quatre planches et sa tombe. Jean-René lui dira où l'on m'aura mis : elle saura où me situer, quand elle récitera les *De profundis* du soir : « Prions pour l'âme de Guillaume qui est à Reikiavik !... » Capitaine, promettez-moi que je ne serai pas jeté à la mer, cousu dans le sac des abandonnés !

Il avait débité tout cela d'une haleine... Hervé Guyader et moi, nous demeurions comme pétrifiés.

— Me promettez-vous, capitaine ? répéta-t-il.

Le capitaine lui serra la main entre les siennes et balbutia :

— Quoi qu'il advienne, oui... par mon plus grand serment... il sera fait selon ton vœu.

Et, pour ne pas laisser à son émotion le temps de crever, il se leva précipitamment, s'enfuit. — Moi je n'avais pas été capable de maîtriser mes sanglots. Une marée de navrement me gonflait le cœur : il fallait que ça débordât... Guillaume, lui, s'était tourné vers l'île, vers la mystérieuse Islande qui semblait là-bas, du côté de l'est, avec ses glaciers encore blancs dans l'ombre, un immense navire sous voiles, le navire fantôme, le purgatoire triste des marins disparus...

— Lommic, lui dis-je à travers mes larmes, en me penchant sur lui, ça n'est pas vrai, n'est-ce pas ? tu ne vas pas t'en aller ainsi ?

Il resta un moment sans répondre. Sa respiration faisait dans sa gorge le bruit du vent dans les cordages. Enfin il put parler :

— Tu es une espèce de prêtre... Entends mes péchés, pour que le recteur de chez nous les apprenne de ta bouche et qu'il m'absolve.

Il ferma les yeux et, les mains jointes, se mit à se confesser. Je l'aidai à faire son acte de contrition. Il répétait après moi les mots du catéchisme avec un air de soumission craintive, d'une voix un peu hésitante, comme un enfant. Quand ce fut fini, il soupira :

— Il était temps... les jambes sont glacées.

Je lui proposai de descendre chercher une autre couverture. Il ne voulut pas. De grands frissons le parcouraient,

— muettes haleines de la mort. Il prononça très bas, comme en rêve :

— Le soir de Pâques... n'oublie pas, Jean-René...

Il s'arrêta, épuisé. Ce furent ses dernières paroles. Dans ses yeux dilatés ses pupilles nageaient, comme fondues. Tout à coup il se dressa sur son séant, étendit les bras comme pour saisir quelque chose, puis retomba en arrière, en poussant un cri sauvage, un cri de bête blessée, qui retentit d'un bout du pont à l'autre et s'alla perdre au loin dans le silence épouvanté de la nuit.

C'était sa jeunesse, il faut croire, c'étaient ses vingt-cinq ans qui s'indignaient de mourir...

Deux de ses habituels voisins de pêche m'aidèrent dans sa toilette funèbre. Quand nous l'eûmes mis à nu, son corps nous apparut tatoué de dessins bizarres; parmi des entrelacs de fleurs des pays chauds, des noms se lisaient, écrits avec des encres diverses et restés si frais qu'on eût dit que le pointillé datait de la veille, — des noms de femmes étrangères, aimées au hasard des rencontres, durant ces nuits dont il m'entretenait le matin même, les nuits de l'autre côté du monde, les nuits légères, douces comme de la soie... Et voici que cette poitrine de jeune homme, où tant de souvenirs étaient gravés, évoquant des terres si lumineuses, on la coucherait tout à l'heure au pays des glaces, dans la sombre Islande, si loin du vrai soleil, si loin des hamacs de la sieste sous les caroubiers !...

Le capitaine, qui était descendu consigner le décès sur le livre de bord, remonta portant un paquet de chandelles.

Nous traînâmes le matelas au fond de l'espèce de tente improvisée à l'abri de laquelle nous avions dîné, quelques heures auparavant, et, après l'avoir recouvert d'un *ballin*[1] de laine blanche, pour dérober les taches de sang qui s'y étalaient humides encore, nous y couchâmes le cadavre revêtu de ses habits de pêche et enveloppé dans son ciré des gros temps. Nous n'avions pas de crucifix à lui mettre dans les mains.

— Si nous y mettions mon bouquet de buis? proposa Garandel.

1. Sorte de limousine grossière.

Nous n'avions pas de chandeliers : on prit des pommes de terre, on y creusa un trou, et l'on y plaça les chandelles dont la longue flamme jaune, protégée du vent par la voilure, promena comme un reflet de vie sur les traits souriants et reposés du mort.

Car il souriait, oui, et de ce sourire un peu ironique, déconcertant, que nous avions vu tantôt à son *intersigne,* au pied du grand mât. Désiré Kerneur ne put se retenir d'en faire l'observation. Et, comme tantôt aussi, sa barbe, sa jolie barbe de blondin frisé, brillait d'un éclat doré sous la lumière. Avec sa mine dédaigneuse, il avait un air de nous dire :

— En vérité, vous êtes des sots de me plaindre. J'en ai fini avec votre métier de chien, avec vos misères farouches, avec vos exils forcés où les joies mêmes sont tristes. Je n'ai plus souci ni des fantaisies de la morue ni de celles de la mer. Je suis au port. Pour rien au monde je n'échangerais mon destin contre le vôtre...

Derrière lui, un peu au-dessus de sa tête pâle, dans l'ombre, la roue du gouvernail, abandonnée à elle-même, oscillait faiblement à droite et à gauche, au gré des ondulations paisibles de la houle... Un de l'équipage jeta dans le silence :

— Sur vingt-deux que nous étions hier, celui-ci est fixé... Savoir quel genre de trépas nous est réservé, à nous autres ?

Le capitaine répondit :

— La volonté de Dieu est grande.

Puis, m'interpellant :

— Ta besogne de sacriste aura été dure aujourd'hui, Jean-René... Il convient cependant que ce soit toi qui dises les prières des morts. Nous y assisterons tous. Après, tu pourras descendre dormir. Les hommes s'arrangeront entre eux pour faire le quart auprès du cadavre, trois par trois, jusqu'au moment d'appareiller.

— Oh ! capitaine, répliquai-je, il me serait impossible de fermer l'œil. Je passerai la nuit sur le pont.

Qu'elle fut longue et triste, cette nuit ! De temps à autre, je m'assoupissais, malgré moi, vaincu par l'abattement, par la fatigue, et je faisais alors des rêves étranges : je voyais des chemins ombragés d'arbres inconnus ; au milieu de la chaussée, mon frère était étendu, les coudes repliés sous la nuque.

Des femmes le *bonjouraient* au passage dans une langue qui n'était ni du latin, ni du français, ni du breton, mais que je comprenais néanmoins ; l'une après l'autre, elles lui disaient la même phrase qui signifiait : « Eh bien ! beau fainéant, tu n'entends donc pas la messe de Pâques qui sonne? » Lui se contentait de sourire, et elles s'en allaient ; à leurs oreilles, des diamants étincelaient comme des étoiles... Et voilà qu'il n'y avait plus de chemin ni d'arbres, mais une plaine de neige, d'une désolation infinie, plantée seulement de croix noires, toutes semblables et sur lesquelles aucun nom n'était inscrit ; j'errais en compagnie de ma mère parmi ces croix ; devant chacune elle me demandait : « Est-ce celle de Lommic, Jean-René? » Et moi, je ne me souvenais plus ; je cherchais, je cherchais, fou d'angoisse, et je ne trouvais pas... Trois, quatre fois de suite, j'eus le même cauchemar. Les camarades, m'entendant geindre, me réveillaient :

— Ne t'endors pas... Le froid te prendrait.

Ils me tendaient la gourde d'eau-de-vie que le capitaine avait mise à notre disposition, j'y trempais les lèvres et nous nous remettions à réciter à mi-voix des *De profundis*.

Les équipes se succédaient de deux heures en deux heures, pour le quart funèbre; et rien n'était plus lugubre que ces allées et ces venues, avec le bruit des sabots cloutés, aux tiges de cuir, résonnant sur le pont, tandis qu'autour de nous, dans l'espace infini, flottaient les grands silences arctiques, encore plus mystérieux que de coutume et plus terrifiants.

Enfin une blancheur se montra vers l'est. Bientôt on put distinguer le gris du ciel du gris des eaux. Quelle différence entre l'aube merveilleuse qu'il m'avait été donné de contempler la veille et ce matin blême, ce matin de deuil où le soleil, blafard et vitreux, semblait l'œil convulsé d'un mort !...

Debout au gouvernail, le capitaine criait déjà ses ordres pour l'appareillage. Les poulies grincèrent, les voiles claquèrent en se déployant, et la *Miséricorde*, que ses ancres de fond ne retenaient plus, après avoir, comme nous disons, flairé la mer, courut droit devant elle, l'étrave haute, persuadée peut-être, la chère âme, qu'on la ramenait vers les cales de radoub et le tranquille hivernage dans les bassins bretons... Nous faisions cap sur Reikiavik.

V

Ce n'est pas tous les capitaines qui se seraient comportés envers un matelot avec la générosité que montra Hervé Guyader pour mon frère. Dieu me préserve de médire d'aucun d'eux : en trente ans de pêche, j'en ai pu connaître beaucoup de bons et beaucoup de mauvais ; peu eussent consenti, comme celui-ci, à perdre une seconde journée de pêche et à quitter un des grands chemins de la morue, qu'on risquait fort de ne pas retrouver, tout cela pour obéir au vœu d'un mourant à qui ne l'unissait aucun lien de famille et qui n'avait droit qu'à la sépulture commune des décédés en mer, au sac de toile, à la planche à bascule et au *Requiescat in pace* prononcé sur le plongeon suprême. — Pauvre Hervé Guyader ! Il faut croire que la mer ne lui pardonna point de lui avoir dérobé cette proie. Six ans plus tard, quand la *Reine-des-Anges*, sur laquelle j'avais fait la campagne, aborda au quai de Tréguier, les premiers mots du douanier de service furent pour nous apprendre que, depuis fin juillet, on était sans nouvelles de la *Miséricorde*. Nous nous rappelâmes qu'à cette date nous avions, en effet, essuyé un coup de gros temps. La *Miséricorde* avait dû sombrer corps et biens. Je m'enquis des hommes qui la montaient. Dans la liste, outre le capitaine, figuraient deux des compagnons qui m'assistèrent auprès de Guillaume : Mathias Garandel, l'homme au buis, et Désiré Kerneur, l'ancien Terre-Neuvat. Dieu ait leurs âmes !...

Arrivés en baie de Reikiavik, nous mîmes la chaloupe à la mer et nous y descendîmes le cercueil. C'était Kerneur qui l'avait fabriqué, ce cercueil, avec des bouts de planches destinés à la réparation du navire, en cas d'avaries. On avait eu soin de l'entourer d'une corde solide, de crainte qu'il ne vînt à se disloquer dans le transbordement. Une croix aussi avait été faite, puis passée au goudron, et j'y avais tracé en lettres blanches cette inscription très simple :

GUILLAUME KERELLO, DE PLOUGUIEL, 25 ANS.

Six bâbordais prirent place dans l'embarcation, trois de

chaque côté de la bière, pour ramer; le capitaine, à l'arrière, tenait la barre; moi, je m'étais accroupi sur l'avant et, mon eucologe à la main, je débitais à voix basse les dernières oraisons.

Il faisait encore presque un temps de Bretagne, ce jour-là, mais de Bretagne brumeuse et grise, de Bretagne d'hiver. Nulle apparence de soleil. Le ciel semblait se fondre dans la mer en un brouillard léger comme une mousseline. Les énormes promontoires, entrevus au travers, nous faisaient l'effet d'être ces gigantesques murailles du monde, dont il est parfois question dans nos légendes et derrière lesquelles, dit-on, fleurissent les mystérieux jardins de la mort... Ce fut une navigation singulière; je n'y songe jamais sans un frisson. Vous avez ouï parler de la Barque des Ames, — *Lestr an Anaön*, — qu'on voit voguer sur nos côtes, la nuit, chargée à couler bas, et dont les passagers, à qui les hèle, ne répondent que par des amen. Tels, nous allions, dans un murmure de prières. Les hommes ramaient avec précaution, gênés qu'ils étaient dans leurs mouvements, et aussi à cause des écueils qui hérissent la baie. Si la poignée d'un aviron venait, par hasard, à heurter la bière, nous tressautions, troublés comme par un bruit surnaturel. Bientôt nous n'aperçûmes plus de la *Miséricorde* que sa mâture : celle-ci, dans l'éloignement, prenait des proportions fantastiques; on eût dit le spectre d'une croix immense surgie du sein des eaux... De temps à autre, sur le chemin que nous suivions, se montraient des roches élevées, des îlots de pierre, aux parois verticales et lisses, pareils à des ruines; leurs cimes étaient garnies d'eiders, perchés sur un rang, qui nous regardaient de leurs yeux presque humains, en ouvrant et refermant leurs grandes ailes blanches...

Il était environ midi, quand nous accostâmes à Reikiavik. Le cercueil fut débarqué sur le quai, et nous restâmes autour, à le garder, tandis que le capitaine allait demander aux autorités de la ville la permission de l'inhumer et prier le fossoyeur public de creuser la tombe. Nous demeurions là, plantés sur nos jambes, immobiles, nos « suroîts » rabattus, l'air morne et embarrassé tout ensemble... Je connaissais Reikiavik pour y être venu deux ou trois fois en bordée,

une année que nous avions été cernés par les glaces et qu'on pouvait s'y rendre comme en promenade, sur les flots gelés. Mais je n'en avais retenu que des images d'entre gin et brandy, une confuse vision de tables, de tonneaux cerclés de cuivre, de servantes de bars, rougeaudes, coiffées de noir comme les femmes de Sein, avec des cheveux nattés qui leur pendaient dans le dos, et une grosse voix de matelots enroués, — cela dans une atmosphère de fumée sentant le tabac, l'alcool, l'huile, et surtout la fiente d'oiseaux dont les habitants se servent pour faire du feu... Oh! qu'elle me semblait lugubre et refrognée, à cette heure, la triste ville des fiords, la ville sans joie, sans lumière, sans arbres, comme toute nue sous le ciel plombé, et si sombre avec ses maisons de bois, plus moisies que les goélettes retraitées qu'on laisse, chez nous, à pourrir dans les ports! Par-dessus les toits, dans la brume, pointait un clocher, ou plutôt une guérite... Je pensai à notre tour de Plouguiel, à son carillon du dimanche, aux frênes du cimetière où nichent des ramiers et à l'ombre desquels Guillaume eût été si bien!... Alors, à l'idée que nous l'enfouirions ici, dans ce sol étranger, aux extrêmes confins et presque en dehors de la terre chrétienne, j'eus le cœur à ce point navré que, si ce n'avait été par respect pour son dernier vœu, j'aurais, je crois, poussé du pied son cercueil, oui, je l'aurais poussé à la mer, et je lui aurais dit :

— A la garde de Dieu, mon frère!... Quelque part que la vague t'emporte, tu y seras mieux et plus près du paradis qu'en ces parages de désolation.

Non loin de nous, sur la marine, se dressait une baraque surmontée du drapeau danois. Un vieux à casquette galonnée — probablement une espèce de maître de port — qui nous dévisageait du seuil, depuis quelques instants, vint à nous et nous demanda en français :

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce coffre?

— Un mort, répondit Garandel.

L'homme se découvrit, salua, puis nous désignant la baraque :

— Mettez-le là, si vous voulez, en attendant, et abritez-vous.

Ce n'était pas de refus. Le brouillard, plus dense, com-

mençait à pénétrer nos vêtements, sous nos cirés, et des filets d'eau glacée dégoulinaient le long de nos jambes. Dans la cahute, un poêle ronflait. Nous pûmes nous chauffer, assis sur un banc. Le vieux à casquette avait repris la conversation ; il nous raconta qu'il avait fait en France un séjour de deux ans ; puis il m'interrogea sur mon frère, sur la maladie qui l'avait tué, et, comme je m'enquérais s'il y avait d'autres Bretons enterrés à Reikiavik :

— Peu, dit-il, mais il y en a... Ils ont leur coin, le coin des étrangers.

Le capitaine survint sur ces entrefaites. En serrant la main du vieux, je le priai de me dire son nom. Il s'appelait Rosenkild. Je me le répète chaque fois que je fais retour vers ces temps lointains. C'était le nom d'un brave homme.

Pour gagner le cimetière, il faut traverser Reikiavik dans toute sa largeur. J'allais le premier, escorté par le veilleur de nuit de l'endroit, qui est également préposé, paraît-il, aux enterrements ; les camarades suivaient, portant le cercueil sur des rames ; le capitaine fermait la marche. Nous cheminions en silence par les rues désertes, dans la brume. Des visages se collaient aux vitres pour nous regarder passer. Parfois, une porte s'ouvrait et, sur le seuil, des jeunes filles, des enfants, montraient leurs têtes étonnées, leurs faces roses, un peu bouffies, encadrées de cheveux couleur de foin, leurs yeux verts du vert des plantes qu'on a séquestrées du soleil ; ils murmuraient je ne sais quoi dans leur langue, des paroles de leur religion, sans doute, l'adieu selon le rite à ce mort inconnu.

Nous étions dans la campagne maintenant, si l'on peut appeler de ce nom la plaine sans herbe où nous manquions à tout instant de trébucher dans les cailloux et qui, prolongée au loin par les pentes neigeuses des monts, ressemblait assez à celle de mon rêve.

Soudain, une palissade, comme on en voit chez nous autour des chantiers de construction, une porte à claire-voie, un enclos découpé en petits carrés, avec des allées droites et nettes, comme un potager bien tenu... C'était là. Jamais cimetière ne m'a donné une telle impression d'ordre, de rangement méthodique, de propreté. Chaque famille a son carré, son arpent funèbre, qu'elle entretient soigneusement. Mais

combien morne en sa régularité même, ce cimetière du pôle, et combien muet ! Combien différent des nôtres où les tombes voisinent pêle-mêle, où, parmi les sauges et les jacinthes sauvages, voltigent les bouvreuils les abeilles, toutes les bêtes chères aux défunts !... Nous nous dirigeâmes vers le fond de l'enclos, guidés par le son retentissant des coups de pioche dans la terre durcie. Là, régnait une sorte de plate-bande inculte que bossuaient quelques tertres épars.

Nous touchions au terme de notre corvée de deuil.

Des croix à demi déracinées par les bourrasques inclinaient tristement leurs branches, déjà vermoulues, bien qu'elles indiquassent des dates assez récentes... En attendant que le fossoyeur eût fini de creuser le trou, nous nous mîmes à déchiffrer les noms des gars d'Islande auprès desquels Guillaume dormirait tout à l'heure le somme éternel. C'étaient, pour la plupart, des sépultures de Dunkerquois. Tout à coup, le capitaine s'écria :

— Kermarec !... Yvon Karmerec !... Un de Plouha !... Je l'ai bien connu. Nous étions au cours ensemble, à Paimpol.

Et presque aussitôt un autre dit :

— Ici, c'est Pierre-Louis Féchant, de Camlez...

— Ah bah ! le second de *l'Étoile-des-Mers !* fit Garandel. Il y a deux ans, je soupai à sa table, dans sa maison de Kervénan, le soir du pardon de saint Nicolas. C'était un homme fort : il soulevait une barrique de cidre à bras tendus...

Un appel nous fit nous retourner. C'était le fossoyeur qui nous avertissait que la tombe était prête... Que vous dirai-je encore ? Dix minutes plus tard, mon frère reposait dans le lit qu'on ne refait pas et les lourdes mottes de la terre islandaise avaient recouvert sa dépouille. Nous y plantâmes la croix que nous avions apportée, la croix noire aux lettres blanches que les gens de Reikiavik épelleraient le lendemain sans les comprendre. Je récitai l'*oremus* final ; puis, après avoir fait trois fois le tour de la tombe, chacun murmura :

— *Kenavo* (au revoir), Lommike !

Et nous nous éloignâmes. Mon frère demeura seul dans l'éternité, avec son brin de buis de Bretagne entre les doigts.

« Le soir de Pâques... n'oublie pas, Jean-René ! » Ah ! certes, non, je n'ai pas oublié...

... Kerello secoua les cendres de sa pipe dans le gazon roussi. La douce lumière élyséenne des couchants de septembre promenait sur le calme paysage son reflet pâlissant. A nos pieds, la rivière salée s'enflait lentement, comme soulevée par des forces mystérieuses, et, avec la marée montante, le souffle du vent semblait s'être élargi. Sa grande aile invisible, en touchant les navires à l'ancre autour de l'île Loaven, les éveilla de leur torpeur. Nous les vîmes frémir, s'ébranler, s'engager, l'un derrière l'autre, dans le courant que dessinait un ruban de moire plus claire sur le gris azuré des eaux. Leurs flancs, délavés par les embruns arctiques, étaient marbrés de lèpres verdâtres, et, dans le silence vespéral, nous entendions distinctement craquer leurs membrures. Ils n'en avaient pas moins comme un air de joie. Un rayon oblique dorait les hautes voiles, allumait une flamme rose à la cime des mâts.

En regagnant Roc'h-Vélen par les sentiers de falaise, nous pûmes suivre quelque temps leur défilé majestueux.

L'équipage du navire de tête avait entonné le cantique de saint Yves, du grand patron trégorrois. Les autres reprirent en chœur. Et même après que les goélettes eurent disparu dans les tournants de la rivière, leur chant continua d'arriver jusqu'à nous, harmonisé par la distance. De grosses larmes ruisselaient sur les joues du « Clerc de Kersuliet ». Je crus qu'il pensait à son frère, à la Pâque douloureuse dont il venait de me faire le poignant récit, à la tombe sans prière et sans fleurs du pêcheur de la *Miséricorde* couché là-bas, devers Reikiavik, dans le coin des abandonnés... Je me trompais du tout au tout.

— Sont-ils heureux, ces gaillards-là ! — me dit-il, en posant sur moi sa rude poigne. — Et voilà pourtant des bonheurs que je ne connaîtrai plus !

A. LE BRAZ

LA

VIE POLITIQUE EN PROVINCE

— LANGUEDOC ET NORMANDIE —

Il y a quelques semaines, le Ministère de l'intérieur, désireux de dégager clairement le sens des élections municipales en province, recommandait aux préfets de diviser les candidats en cinq catégories qui lui paraissaient exprimer, d'une manière complète et adéquate, toutes les nuances d'opinion possibles chez un Français d'aujourd'hui : *socialistes*, *progressistes*, *républicains-conservateurs*, *ralliés* et *conservateurs* proprement dits. Cette classification, même au Palais-Bourbon, n'a point passé sans reproche ; mais le pire défaut qu'elle présente est précisément d'avoir été conçue en vue du Palais-Bourbon, d'étendre au pays des distinctions et des préoccupations qui n'ont de sens que dans la vie parlementaire, d'évoquer l'image chimérique d'une France obsédée par le souci de savoir comment elle se gouvernera, et parfaitement consciente des divers systèmes de gouvernement qui s'offrent à elle.

Rien de plus inexact qu'une telle conception : il faut connaître bien peu les électeurs, surtout les électeurs de province, pour croire que, chez eux, l'opinion politique dérive d'un système d'idées claires imposé à la pratique par son

évidence propre ou par sa supériorité expérimentale. Loin d'être un principe de conduite, cette opinion, absente ou flottante dans l'ordinaire de la vie, réalisée, le jour du vote, sous le coup de multiples influences, est elle-même une résultante où se traduisent, se transposent, se dénaturent des états d'esprit d'un tout autre ordre. Allons plus loin : l'action parlementaire, où il semble que la vie politique d'un pays trouve sa plus parfaite expression, ne manifeste ni une volonté explicite, ni même une intention d'ensemble, signifiée par la nation à ses mandataires : elle est l'aboutissement apparent d'une foule de causes très lointaines, la synthèse factice d'éléments très divers, qui disparaissent presque en passant dans la formule abstraite des partis.

Et pourtant, c'est de ces causes, de ces éléments que dépend, en dernier ressort, la vie nationale, et, à l'époque indécise et instable que nous traversons, il semble plus urgent que jamais de les connaître : d'abord parce que ce fond obscur peut changer sans qu'on y prenne garde, sans que la façade politique en porte la moindre trace, jusqu'au jour où il apparaît brusquement, dans la surprise universelle, menaçant l'édifice artificiel des constitutions, — comme il advint chez nous lors de l'aventure boulangiste; ensuite, parce que la connaissance de l'état réel du pays permettrait peut-être d'y accommoder mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici les moyens d'organisation dont on dispose.

D'autre part, il faut se rendre compte des difficultés d'une pareille étude, qui n'a chance de devenir probante qu'à condition de rester précise et documentée jusqu'au dernier détail; en sorte qu'il s'agirait d'entreprendre une immense enquête psychologique, économique, sociale, portant sur tout le territoire de la France, ville par ville et région par région. La tâche dépasse trop manifestement les forces d'un seul homme; mais pourquoi ne ferait-on pas appel à tous ceux qui en comprennent l'intérêt afin que chacun en assume une part, proportionnée à ses moyens?

L'analyse qu'on va lire est un chapitre ébauché de cette enquête : le témoignage n'est pas simple, il est double, composé de deux séries de documents qui paraissent se compléter en se corroborant. Les circonstances m'ont fait connaître de près deux provinces très différentes, qui se définissent l'une

l'autre par leur contraste même : le Haut-Languedoc et la Basse-Normandie. Elles présentent deux cas typiques et extrêmes de la genèse des idées politiques, et peuvent ainsi servir d'exemplaires pour l'étude des autres régions. C'est ce qui m'a conduit à les présenter face à face.

Peut-être devrais-je ajouter un mot d'explication personnelle : dans les faits que je vais essayer d'interpréter, j'ai été quelque peu « acteur », — tout juste assez pour être pleinement « témoin » ; c'est à ce dernier titre seulement que je m'en souviens, pour dire, en toute sincérité, en toute impartialité, ce que j'en ai aperçu et compris.

I

LES MOTS

L'analyse des éléments divers qui concourent à former une opinion politique doit aller de l'extérieur à l'intérieur : elle rencontre d'abord les mots, qui sont la plus superficielle mais la plus évidente manifestation du fond qu'on cherche à définir.

A TOULOUSE. — Le rôle que jouent les mots dans la constitution des partis varie suivant les circonstances et surtout suivant le caractère de la population intéressée : à Toulouse, il est considérable, démesuré même, et il faut s'en rendre compte pour juger sainement les sentiments réels du pays.

D'abord les termes politiques n'y ont jamais la signification étroite que leur donne l'étymologie ou même l'usage commun de la langue : le « radicalisme » toulousain ne demande point l'intégrale réforme des institutions et des lois d'après le type d'une société idéale : le « libéralisme » ne prend la liberté générale ni pour principe ni pour fin ; le « socialisme » ne poursuit point l'abolition de la propriété individuelle, pas plus que le « parti révolutionnaire » ne médite la destruction violente de l'édifice actuel.

Tous ces qualificatifs sont de pure forme, et il suffit de voir

qui s'en affuble pour cesser de les prendre au sérieux. Parmi les « radicaux », je trouve quelques fonctionnaires qui perdraient gros à la simplification administrative qu'ils semblent appeler, des propriétaires, des négociants, des rentiers, qu'atteindrait durement l'impôt sur le revenu, une foule de citoyens bavards, mais paisibles, qui envoient leurs femmes à la messe et pleurent d'émotion le jour où leurs enfants font leur première communion. Les « libéraux » se recrutent d'ordinaire parmi les monarchistes non résignés à l'inertie, qui prétendent user des principes républicains pour mieux se débarrasser de la République, parmi les catholiques préoccupés avant tout du salut de la religion, parmi les réactionnaires d'hier, qui seront ceux de demain.

Les « socialistes », qui partagent en ce moment le pouvoir municipal avec les radicaux, ne ressemblent pas davantage à l'image qu'évoque leur étiquette. Le maire actuel est un ancien épicier ordonné, méthodique, bourgeois dans l'âme, qui mettait des guêtres blanches longtemps avant l'avènement de M. Félix Faure, et relevait par cette élégance imprévue sa tournure un peu lourde de courtaud aisé. Point violent ni mal intentionné, — sauf à l'égard de ses adversaires immédiats, les assaillants du Capitole, — assez appliqué, dit-on, ennemi personnel des aventures, et d'ailleurs parfaitement ignorant des systèmes sociologiques ou autres. Par quelle étrange perversion de la langue, un tel homme, foncièrement conservateur pour tout ce qui concerne les réalités de la vie, en vient-il à se dire radical-socialiste en politique?

Son conseil est comme lui, à l'exception d'un maître-répétiteur aigri, d'un médecin sans clientèle, et de quelques ouvriers envoyés là par les comités; les autres seraient bien fâchés si les idées qu'impliquent les mots dont ils se servent venaient à triompher. Ils n'y songent point, d'ailleurs, uniquement attentifs aux exigences immédiates de leur réélection. Ainsi font la plupart des députés de la région qui se réclament du même parti : anciens sous-préfets de gouvernements modérés, hauts fonctionnaires de ministères dont l'intransigeance latente se conciliait fort bien naguère avec le souci de l'avancement et des décorations, gros propriétaires attachés à leurs fermages, tous voient dans la politique une question d'atti-

tude plutôt que de programme, et l'électeur regarde à leur situation personnelle plutôt qu'aux vocables dont ils se parent.

Est-ce à dire que ces vocables ne signifient absolument rien? Non, mais la signification en est tout autre que celle à laquelle nous ont habitués la langue scientifique et la langue littéraire : elle n'est pas *intrinsèque*, elle est relative. Chaque terme n'a de sens que par rapport au terme qui précède ou qui suit, dans une sorte de hiérarchie fondée sur la loi de progression et d'outrance. On choisit telle ou telle épithète selon qu'on veut paraître plus ou moins « avancé » que le voisin. Les mots n'expriment que des nuances de l'esprit de parti, des degrés de la passion qu'on apporte à défendre une opinion monopolisée ; ce ne sont pas des substituts d'idées, mais des symboles de rivalités et de coteries.

De là résulte un certain usage de la parole qui n'est sans doute pas particulier au Languedoc, mais qui parait y prospérer de façon exceptionnelle : dénués de signification idéologique, les différents termes du langage politique finissent par tirer de leur sonorité, de l'ampleur qu'elle communique aux images évoquées, une valeur propre qui suffit à leur donner crédit près de la masse. Toulouse est vraiment la patrie du *psittacisme*. N'est-ce pas à Toulouse qu'est né le délicieux mythe de Clémence Isaure qui, jusqu'à nos jours, a trompé l'histoire? Saviez-vous que l'héroïne du gay sçavoir, la maîtresse des Jeux floraux n'a jamais existé, qu'elle est une création de l'esprit populaire qui, d'un simple attribut, la « clémence divine » invoquée dans les prières de la Vierge, a tiré une personne, « Dame Clémence » protectrice des lettres et des arts[1]? Le peuple à qui une confusion de mots a suffi pour fonder une institution ayant force de loi, s'imposant aux administrations publiques, et dictant, pendant des siècles, des arrêts au Parlement, — le rêveur chimérique habile à tisser, avec la substance légère du verbe, des légendes qui se réalisent, à quelles prouesses ne s'élèvera-t-il pas, s'il vient à se lancer en pleine logomachie politique !

1. C'est l'origine que les érudits d'aujourd'hui, M. Noulet, M. Roschach donnent à la célèbre histoire de Clémence Isaure. Le lecteur me permettra de le renvoyer, sur ce point, au charmant discours prononcé par M. Émile Pouvillon aux Jeux floraux de Toulouse, le 3 mai 1893, le jour où il fut reçu comme Maître.

Nulle part, le galimatias simple ou double, le fétichisme de la formule, l'idolâtrie verbale ne sévit avec autant d'intensité que parmi ces grands enfants, épris de musique et de lumière, faciles à l'illusion et impuissants à l'analyse. C'est à Toulouse qu'il faut aller pour connaître l'enivrement de la parole, l'empire qu'exerce sur une foule échauffée le ron-ron des périodes, l'effet des nobles redondances, des qualificatifs redoublés, des accumulations héroïques. Ne vous étonnez pas de voir toujours les opinions figurées là-bas par deux mots accolés : *progressiste-réformiste, radical-socialiste, socialiste-collectiviste, collectiviste-révolutionnaire ;* c'est une nécessité de parole, il faut des explétifs. Le plus applaudi est celui qui en jette le plus et avec le plus de bravoure. Qu'importe le sens étroit, l'acception grammaticale ou historique ! La foule entend chanter des phrases connues aux flancs creux de ces guitares, et elle crie d'enthousiasme, sans chercher au delà.

Ainsi s'explique le pouvoir de ces grands mots dont jouent tous les partis, et dont l'emploi est si commode : la Vérité, la Justice, le Droit, le Progrès, et, plus récemment, la Lumière, — mot qui devait faire fortune à Toulouse, le dernier endroit de France où M. Ricard garde encore quelque prestige.

Certains adjectifs ont un rayonnement magique où disparait le nom qu'ils servent à qualifier ; tel est le mot « social », qui transfigure tout ce qu'il touche : « les iniquités sociales, les revendications sociales, les améliorations sociales », et jusqu'à « la péréquation sociale » *(sic)*; tout cela signifie la même chose, la vague aperception d'un idéal dont la générosité se traduit en sonorité, dans la pompe confuse du discours.

Vous entrevoyez déjà quelle influence directe et positive doit exercer ce verbalisme sur la marche de la politique. D'abord toute personne qui cherche à se faire une place au soleil se trouve naturellement conduite à prendre le qualificatif le plus récent, le plus à la mode, et, par là même, à renchérir sur l'opinion de ceux qui sont en possession d'état. Entre gens qui crient, c'est à qui criera le plus fort : il n'est pas d'autre moyen de se faire entendre. D'où résulte un entraînement progressif qui part des mots, mais qui s'étend aux choses.

Une preuve amusante m'en a été donnée lors de mon dernier passage à Toulouse. Je rencontre à la gare un de mes amis d'antan, que j'avais connu modéré, à peine « opportuniste », comme on disait alors, quand nous siégions ensemble au Capitole. Dès les premiers mots, il m'apparut changé, hostile au Sénat, disposé à « étudier » l'impôt sur le revenu et même à reviser la Constitution. Et, comme je m'étonnais en souriant : « Que voulez-vous, mon cher! me dit-il, avec la concurrence de tous ces nouveaux venus, avec ce diable de Jaurès qui poussait tout le monde en avant, il est clair que l'opinion du pays s'est accentuée dans l'ensemble. Il a bien fallu suivre, pour ne pas rester seuls. Les *radicaux de gouvernement* étant devenus *socialistes*, nous ne pouvions pas nous laisser distancer de trop loin par eux. Nous voilà *progressistes*, et cela nous oblige à demander quelques réformes... D'ailleurs, c'est la vie, n'est-ce pas? On ne peut pas toujours répéter la même chose! Comme le disait, l'autre soir, notre président : un parti n'est pas un fauteuil! »

Quel résumé plus ingénu et plus terrible à la fois pourrait-on donner des raisons qui font inquiètes les démocraties et instables leurs institutions? Je me représentai aussitôt la séance du *Cercle*, les doléances des membres actifs, qui sont venus là pour jouer un rôle et qui s'irritent du repos où on les laisse : « On ne fait rien, on s'endort ; tout le monde *marche* excepté nous ; il faut se ressaisir, s'affirmer, prouver qu'on ne se tient pas hors du mouvement! » Et le président alors, se levant au milieu de l'effervescence générale : « Oui, messieurs, l'honorable préopinant a raison ; nous aussi nous voulons le progrès, la justice, la lumière, — toujours plus de justice et toujours plus de lumière. Levons-nous, et marchons! » Et là-dessus, le mot éclate, le mot inconnu là-bas (est-il de Royer-Collard, ou du général Foy, ou de Casimir-Perier? je ne sais plus), le mot pittoresque, saisissant, tourné à souhait pour ravir ces imaginations concrètes : « Un parti n'est pas un fauteuil! » Comment la salle n'eût-elle pas croulé sous les applaudissements frénétiques, et comment le Cercle n'eût-il pas ajouté, du coup, sans réfléchir un moment ni au fond des choses, ni aux conséquences, quelques « réformes » à son programme!

Et, une fois énoncées, elles sont acquises, ces résolutions; elles figurent dans les professions de foi, s'ajoutent à la liste des « revendications populaires », et finissent par se transformer en actes, à la tribune du Palais-Bourbon.

Les moutons du parti, ceux qui ne vont point au Cercle, s'indignent d'abord de ces incohérences; puis ils s'y résignent, pensant qu'au fond tout cela est du verbiage, non de l'action; ils ne s'aperçoivent pas que, sous le couvert des formules, les idées cheminent, — ou plutôt les appétits, les rivalités, les haines, les vrais mobiles de la politique; et ils se trouvent tout étonnés, un beau jour, d'avoir autant « marché », uniquement pour avoir laissé parler les autres.

Mais, dira-t-on, c'est la loi même des régimes de libre discussion que vous énoncez là; il faut en prendre son parti, toujours les mots emportent les choses. N'importe; lorsque le procédé se montre à nu, comme ici, on est effrayé de voir sur quelle fragile base repose l'opinion, dans un pays où tout dépend de l'opinion.

Le verbalisme politique n'est point le fait du seul Languedoc, mais comme on voit bien d'ici la vanité capricieuse et illusoire du système qui en résulte; comme on sent que les désirs et les besoins réels du pays n'ont point de rapports avec leurs retentissements parlementaires. Ce goût de l'emphase, de l'outrance, de la surenchère verbale qui maintenant pousse Toulouse au socialisme, pourrait aussi bien se traduire par une poussée inverse? N'oublions pas que nous sommes dans le pays de la Terreur blanche de 1816, du zèle bonapartiste de 1852, de la Commune de 1870, des émeutes cléricales de 1883, dans l'ancien fief électoral de M. de Belcastel tombé aux mains de M. Calvinhac. Toujours même élan, même exubérance, même déclamation; seulement l'objet de l'enthousiasme change de temps à autre. Il ne faut pas trop faire fond sur la parole chantée ou criée : quand le ton et l'accent restent pareils, personne ne s'aperçoit si les mots ont changé.

A CAEN. — Sur tous les points que nous venons d'indiquer, la Basse-Normandie (où le type provincial se trouve plus pur, plus intact qu'à Rouen et au Havre, trop cosmopolites, trop voisines de Paris) présente une antithèse frappante avec le

Languedoc. Les mots n'y jouent, pour ainsi dire, aucun rôle en politique, ni par ce qu'ils expriment, ni par ce qu'ils suggèrent. La prudence foncière de la race interdit de définir trop crûment les opinions en les nommant. Depuis le triomphe définitif de la République, l'épithète de « candidat républicain » a été adoptée par tout le monde, mais sans aucune indication de nuances. Là même où les conservateurs ont gardé leurs positions, ils ne sentent pas le besoin de marquer par un qualificatif l'opposition où ils se retranchent; leurs bulletins portent simplement « candidat » : c'est l'omission de l'étiquette commune qui sert à définir l'opinion. Lorsque le siège est disputé entre trois ou quatre concurrents, c'est à peine si un terme vague comme « indépendant » ou « libéral » révèle les dissentiments. L'électeur ne s'en plaint ni ne s'en inquiète : il connait le cas qu'il faut faire des phrases et des formules; aucune ne serait capable de l'ébranler; il tient même compte aux silencieux de ce qu'ils ne cherchent pas à le duper, considérant que c'est là le but suprême de toute persuasion, de toute prédication, de toute promesse. Il vote comme il l'entend, d'après ce qu'il sait ou croit savoir des postulants, et la politique proprement dite, la politique idéaliste et verbale n'est jamais pour rien dans sa décision. La plus grande habileté, pour un candidat, est de déclarer, dans le jargon traditionnel, « qu'il n'est inféodé à aucun parti », que son intention est « d'aider le gouvernement à bien faire » et cette attitude lui vaudra « une légitime influence dont il fera bénéficier le pays ».

Les proclamations se trouvent donc bien simplifiées : elles subsistent pourtant, et comportent même certain emploi judicieux des mots. Seulement la parole a pour objet, dans la plupart des cas, de masquer la pensée plutôt que de l'exprimer. La traduction des idées s'y fait en vague. On se réclame non d'une doctrine ni d'un parti, mais des « intérêts permanents de la société », du « respect des consciences », de la « sauvegarde de tous les droits ». On fait appel non aux républicains contre les conservateurs, encore moins aux conservateurs contre les républicains, — bien qu'au fond le débat soit là, — mais aux « honnêtes gens », aux « bons citoyens », aux « hommes de bonne volonté »; et tous ces documents tirent leur signification

particulière des noms seuls dont ils sont revêtus. Un étranger n'y comprendrait rien.

La récente élection municipale de Caen a donné un curieux exemple de cette méthode vraiment normande. On sait dans quelles conditions les électeurs étaient appelés, le 3 mai, au scrutin : au lendemain de la chute du ministère Bourgeois, qui créait entre les deux chambres une sorte de conflit, peut-être gros de conséquences, la question se posait impérieusement de savoir si l'on était pour ou contre les « réformes » projetées par le gouvernement tombé ; c'était le cas, ou jamais, pour ceux qui s'offraient aux suffrages de leurs concitoyens, de s'expliquer sur les points en litige, de marquer la nuance de leur opinion. Voici comment procéda le président de l'Association républicaine chargé, de concert avec un comité, de préparer une liste et de la présenter au public. Il publia un « Appel aux honnêtes gens », déclarant que les électeurs se divisaient, à ses yeux, en trois catégories : les monarchistes, — les fauteurs de désordre — et les bons citoyens « ennemis des solutions violentes, du césarisme et de la guerre sociale, qui devaient s'entendre, se grouper pour former une masse compacte et inébranlable ».

Suivait la profession de foi des candidats où pas un mot de politique n'était prononcé. La seule allusion à laquelle eût pu se raccrocher l'électeur avide de renseignements, était celle-ci : « Nous sommes tous des hommes honnêtes et indépendants, absolument dévoués aux intérêts de notre ville *et de la République.* »

La population se contenta parfaitement de cet exposé de principes où elle vit, non sans raison, une formalité insignifiante et négligeable.

Mieux encore : ceux-là mêmes, parmi les électeurs de la ville, qui avaient des opinions personnelles, qui voulaient, par exemple, un coup de barre à droite, ou un coup de barre à gauche (la politique de l'Association républicaine représente le Centre dans toute la perfection négative de son équilibre idéal), se turent comme les autres. Ils n'auraient pas demandé mieux que de manifester leur opinion ; si une liste s'était trouvée toute faite, ils l'auraient sans doute soutenue de leurs votes ; ils sollicitèrent même quelques étrangers de tenter

l'aventure. Mais on ne pouvait exiger d'eux, Caennais, qu'ils « se missent en avant », qu'ils se « fissent des ennemis » pour une cause aussi vague que le bien public, ou ce qu'ils considèrent comme tel. Non seulement ils ne firent ni réunion préparatoire, ni déclaration, ni liste particulière; mais ils ne demandèrent pas la moindre explication aux candidats, dans l'assemblée quasi publique qui se tint au théâtre, quelques jours avant l'élection.

J'assistais à cette assemblée, et je ne l'oublierai de ma vie. Jamais je n'avais vu tant de diplomates réunis : sur quatre cent cinquante présents, il y avait de l'étoffe pour dix collèges de cardinaux. L'affaire prit d'ailleurs l'allure d'un conclave. Après quelques mots de préambule, — non pas, bien entendu, sur le programme qui eût justifié l'existence du parti, mais sur les procédés employés pour arrêter les désignations de personnes et grouper les adhésions, procédés où se retrouvaient les traditions les plus secrètes du Vatican, — le président lut à la file le nom des trente courageux citoyens qui consentaient ainsi à se compromettre devant leurs contemporains. On en avait joint pour la forme quelques autres, afin de donner à l'assemblée l'illusion du choix...

A Toulouse, chaque candidat eût été, à son tour, sommé de décliner ses opinions, ses services, ses titres à la faveur populaire. Je me souviens d'une réunion de quartier où, à deux heures du matin, l'on n'était arrivé qu'au vingtième sur trente-six, si bien que l'on fut obligé de renvoyer la suite au lendemain.

A Caen, les trente noms passèrent dans le silence; manifestement, ni les candidats, ni leurs patrons n'avaient envie de soulever une discussion où il eût fallu se prononcer. L'assistance, légèrement gouailleuse, n'eût pas été fâchée de mettre les uns aux prises avec les autres; mais il eût fallu que quelqu'un prît l'initiative : on resta coi. « Voilà nos candidats, conclut le président; *vous les connaissez*; à vous de décider s'ils méritent votre confiance! »

La liste passa sans opposition. Brillamment? Non : le maire, député de Caen, obtint deux mille sept cent vingt voix sur huit mille six cent vingt et un électeurs inscrits, et dans une ville de quarante-six mille âmes. Il est évident que, s'il y

avait eu une consultation électorale effective, avec discussion des idées et des programmes, le résultat eût été autre. L'absence des mots fausse la politique aussi bien que l'abus des mots.

Quant au Conseil ainsi élu, il restera sans doute fidèle à ses origines. L'harmonie ne pourra manquer d'y régner. tant que ses membres garderont la même discrétion sur leurs opinions personnelles. Dans *Niniche*, je crois, Baron, jouant le rôle d'un fin diplomate, disait : « C'est à force de me taire que j'ai fini par me faire écouter. » De même nos conseillers : c'est en ne parlant jamais qu'ils ont chance de s'entendre toujours.

En somme, malgré l'antithèse annoncée, et, à ce qu'il semble, établie entre les deux provinces, c'est la même conclusion qui ressort des deux examens : les mots, en politique, n'ont aucune signification intrinsèque, objective, où puisse se fonder une opinion et s'appuyer un gouvernement représentatif. Ils n'expriment que le tour particulier du caractère local et y accommodent leur usage : là, ils servent à manifester ou à provoquer la passion théâtrale, l'ivresse du mouvement et du bruit, la puissance d'illusion que la race languedocienne porte dans toutes ses actions collectives ; ici, ils trahissent la réserve, la méfiance, le réalisme avisé et pratique du Normand, masquant les appétits, les discussions, les intrigues sous la généralité voulue de leurs formules. Les uns parlent trop, les autres ne parlent pas assez ; personne ne dit ce qu'il faudrait dire.

En sorte que M. Barodet fit vraiment œuvre chimérique, œuvre d'idéaliste brouillé avec les faits, lorsqu'il dressa ses « Cahiers électoraux » pour en déduire les vœux du pays. Entre le sens que le pays prête aux termes du programme dressé par les candidats et la traduction que l'élu en porte au Palais-Bourbon, il y a un abîme.

C'est sur autre chose qu'il faut se fonder pour savoir ce que pense, ce que désire — je ne dis pas : ce que veut — le Français de 1896. Si les mots manquent à leur fonction essentielle, qui est de représenter des idées, il reste à poursuivre les idées elles-mêmes qui servent de base à la classification des partis.

II

LES IDÉES

Si l'on regarde au fond, sans tenir compte des distinctions verbales dont nous venons de montrer l'inanité, il n'y a guère, en ce moment, que trois partis en France : les *républicains*, qui s'accommodent de l'espèce de compromis établi par la constitution de 1875 entre les exigences de la démocratie et les traditions gouvernementales dont un grand État centralisé ne saurait s'écarter sans péril ; les *conservateurs*, qui appliquent l'idée de conservation non au régime actuel, où ils voient un commencement de débâcle, mais à un type de société idéal dont l'ancienne monarchie reste à peu près le modèle; enfin les *réformistes* à tous degrés, depuis le progressiste jusqu'au collectiviste, qui jugent que la Révolution n'est point achevée, et que tout l'effort de la politique doit tendre à en développer les conséquences. Bref, pour employer les métaphores convenues, les uns veulent rester en repos, d'autres revenir en arrière, d'autres pousser en avant.

Les différences entre ces trois partis, entre ces trois états d'esprit se marquent par la différence des opinions sur quelques points comme ceux-ci : l'origine du pouvoir exécutif et son rôle dans la gestion des affaires : le régime de la représentation nationale, soit avec deux Chambres, dont il faut régler les rapports, soit avec une seule ; l'organisation de l'impôt dans le sens de l'égalité indifférente ou de l'équité compensatrice ; les rapports de la religion avec l'État et particulièrement avec l'enseignement public, etc. C'est ce qu'on appelle les « idées politiques ».

Il est rare que de pareilles questions touchent les individus dans leurs intérêts ou dans leurs passions propres : leurs préférences, s'ils arrivent à s'en former de conscientes et de réfléchies, ont donc quelque chose de théorique, qui constitue précisément le fond des « opinions » dignes de ce nom.

Quelle place ces idées tiennent-elles dans la politique des

partis, en Languedoc et en Normandie? quelle est, ici et là, la direction dominante des esprits? à quelles causes, à quelles raisons peut-on la rapporter, et quelles conséquences peut-on en tirer pour la connaissance des vœux réels du pays, que le suffrage universel a pour but d'interpréter?

Ce sera le second moment de l'enquête promise.

A TOULOUSE. — Ceux qui s'intitulent *républicains* sont tout simplement les modérés, les partisans du *statu quo*, en matière économique, religieuse, sociale, politique; et ce que nous savons du caractère local nous permet d'affirmer d'avance que cette opinion ne plonge pas ses racines profondes dans le génie de la race. Les modérés sont ordinairement des gens sans grandes prétentions ni illusions, qui se défient des changements, des systèmes, des promesses, estimant qu'il vaut mieux être assis sur un escabeau que de courir après un trône. Sur les bords de la Garonne, ceux-là ne sont pas le nombre. Ils y ont eu quelquefois la majorité, pour des raisons qu'on peut juger supérieures à la politique, mais qui ne sont pas proprement politiques. A certains moments, ils ont pu paraître nécessaires, ils n'ont jamais été populaires.

La façon dont se décomposent les six mille voix qui forment le gros de leur clientèle, suffit à expliquer cette infériorité. On y trouve, au premier rang, les anciens employés de la municipalité modérée qui ont été congédiés par la municipalité radicale; car, à Toulouse, comme en Amérique, chaque parti a son équipe administrative qui suit la victoire ou la défaite des chefs; puis la masse des fonctionnaires, ennemis par profession des excès et des bouleversements; les commerçants, d'humeur égalitaire, mais soucieux de stabilité et de confiance; enfin, ceux qu'on appelle partout « les hommes d'ordre », petits bourgeois trembleurs, retraités prévoyants, rentiers tatillons, gens sans imagination, sans flamme, incapables de ces dévouements enthousiastes et absurdes, qui, sous le beau soleil du Languedoc, assurent le succès. « Vous êtes le parti des eunuques! » leur criait un jour, en pleine réunion, le bruyant député qui représente l'intransigeance radicale à Toulouse. Et la salle d'éclater de rire tout entière complice de l'injure.

Pour répliquer, pour prouver leur virilité politique, il aurait fallu aux « républicains » un idéal, ou tout au moins un programme. Et ils n'en avaient point d'autre que de défendre les institutions, de respecter les lois, de ménager les ressources publiques. Ce n'est pas avec ces formules d'apparence négative qu'on entraîne les foules ardentes du Midi, enivrées de lumière et de bruit, qu'affole le moindre excès de parole.

Je lisais ici même, il y a quelque temps, l'article ingénieux et profond de M. Jean-Paul Laffitte sur *le Parti modéré, ce qu'il est, ce qu'il devrait être*: et j'y retrouvais, avec une sorte de jouissance amère, ce que j'ai si souvent pensé de la débilité de ce parti, de son défaut d'énergie, de son indifférence devant les menaces de crise sociale. Ne me dites pas que l'agitation stérile est pire encore que l'inertie, et que plus d'un prétendu progrès n'est au fond qu'un recul : je le sais, mais cela n'empêche que le peuple souffre, qu'il se plaint, et qu'il abandonne sans retour ceux qui n'essaient même pas de le soulager. Peut-être n'a-t-il rien de bon à attendre des bouleversements que lui préparent les socialistes : on ne saurait nier pourtant que c'est d'eux qu'est partie l'initiative des réformes nécessaires, le branle donné à l'opinion, et qu'il était tout naturel que la foule les écoutât, tant qu'ils étaient seuls à lui donner de l'espoir.

Évidemment, cette neutralité, cette impuissance des modérés n'est pas particulière à Toulouse, mais peut-être y est-elle plus sensible qu'ailleurs : là, aucune des forces vives de la population ne s'organise dans le sens de l'équilibre ; toutes sont travaillées d'un besoin d'expansion extérieure et d'outrance qui les éloigne du centre. Ajoutez que les modérés ne font rien pour donner un aliment à cette activité. A défaut des changements politiques qu'ils s'interdisent, pourquoi ne cherchent-ils pas à la dériver dans le sens des améliorations économiques? M. Laffitte énumère précisément les points sur lesquels pourrait porter une réformation de fond, parfaitement compatible avec la forme de la constitution présente : association, coopération, organisation d'assurances et de retraites ouvrières, simplification administrative, revision de l'impôt, etc. Il y a là tout un programme où les « hommes d'ordre » s'uniraient aux « progressistes ».

Mais non : quand j'ai connu et servi le « parti républicain » de Toulouse (puisse-t-il être transformé depuis lors, comme son changement de nom permet de le croire!), il n'offrait aucun appât à ces ardents, à ces croyants, à ces « violents » qui conquièrent les royaumes de la terre comme celui des cieux; il ne groupait que les résignés, les désenchantés, les dociles; il représentait simplement ce que j'appellerai l'*état d'esprit gouvernemental*, c'est-à-dire l'amour de l'ordre public, à quelque prix qu'il soit obtenu, et le respect des autorités établies, de quelque façon qu'elles soient arrivées à s'établir.

Est-ce là une « idée », j'entends une « idée politique »? Je n'en suis pas bien sûr, car cet état d'esprit s'accommoderait au besoin de tout autre régime qui lui offrirait les mêmes garanties que la République actuelle. En tout cas, je ne vois là aucune trace de la *doctrine* que le parti républicain prête au pays lorsqu'il exerce les droits dans la majorité de la Chambre.

A Toulouse le nom de *conservateur* ne saurait être pris à la lettre; le nom de *réactionnaire* (toute intention péjorative étant d'ailleurs écartée) convient seul au groupe d'hommes actifs, ardents, qui rêvent de détruire la constitution actuelle, pour y substituer un état politique restauré du passé.

Ici ces hommes peuvent assez légitimement prétendre à représenter la tradition des mœurs et de l'histoire : ils y ont presque toujours régné. Toulouse, devenue récemment un des avant-postes de la démocratie française, a été longtemps la citadelle de la domination aristocratique et religieuse dans le Midi. Son parlement est resté célèbre par son zèle fanatique. Nulle ville n'a gardé autant de traces de l'ancien régime, dans ses habitudes, dans ses institutions locales, dans son langage même.

Comment les conservateurs y ont-ils perdu le pouvoir, en ces vingt dernières années? C'est l'histoire commune, avec quelques particularités intéressantes. La laïcisation, par exemple, a produit des effets plus étendus et plus rapides que dans la plupart des autres villes.

Presque toutes les écoles de Toulouse étaient aux mains

des congréganistes, qui, par le simple régime des exercices extérieurs et sans faire de politique, n'avaient aucune peine à plier dans le sens des influences traditionnelles les imaginations vives et dociles de cette ardente jeunesse. Les laïques venus à leur place ont été, bon gré mal gré, obligés de leur donner une éducation inverse. Ici tout instituteur est un éducateur, tant la parole et l'exemple ont d'action sur les élèves. L'attention passionnée de l'auditoire, sa puissance toujours tendue d'évocation concrète, transforment chaque leçon en prédication. Le pouvoir passa du Catéchisme au Manuel civique, qui devint « le Livre ». Ce fut le triomphe de la légende patriotique et républicaine. Les enfants rêvèrent de Bara, de Viala, des conscrits héroïques. Des représentations s'organisèrent pendant les récréations, pour retracer aux yeux les grandes aventures révolutionnaires. Victor Hugo, seconde et troisième manière, fut mis au pillage. Un jour, visitant une école de quartier, je vis s'avancer, poussé par ses camarades, un bambin de douze ans, qui, se campant devant moi, me cria :

Marquis, je m'en souviens, vous veniez chez ma mère...

Je savourai le morceau comme je ne l'avais jamais fait encore : c'était l'histoire même du bon peuple de Toulouse qui m'était ingénûment contée, de cet autre poète toujours pris par les images, lui aussi, toujours sincère en ses conversions :

Parce que j'ai pleuré, — j'en pleure encor, qui sait ! —
Sur ce pauvre petit, nommé Louis-dix-sept,
Dois-je crier « Arrière ! » à mon siècle, — à l'Idée
« Non », — à la vérité « Va-t'en, dévergondée »?...

Ainsi le peuple a glissé peu à peu au culte de la Révolution, où son goût inné de l'emphase, et même son vague instinct de religiosité décorative, de vénération extérieure, trouvaient à se satisfaire d'une façon plus originale, plus nouvelle que par la pratique du christianisme.

Les hautes classes seules sont restées fidèles aux traditions, avec leur clientèle immédiate, qui décroît en même temps que leur fortune. Car l'aristocratie toulousaine n'est point riche,

et, tirant ses revenus de la terre seule, elle s'appauvrit tous les jours. Elle avait autrefois la ressource des grands emplois, des préfectures, des postes diplomatiques : il a été dur d'y renoncer. Plusieurs se sont ralliés dans l'espoir d'obtenir une miette du gâteau gouvernemental; mais le sacrifice a été presque toujours inutile : les « républicains de la veille » ont l'œil ouvert et n'aiment pas les intrus. La jeunesse conservatrice a dû se partager entre deux routes : les uns végètent dans leur gentilhommière ou traînent des journées oisives à travers les cafés de petite ville; les autres se sont lancés dans les assurances agricoles, où leur nom, leurs relations les servent et leur maintiennent un semblant de situation.

Le parti est à la dérive : la défaite est en lui plutôt encore que la victoire en ses adversaires. Sans doute, il a gardé son idéal, mais il n'ose plus le formuler, le montrer, le mettre sur son drapeau. Son opinion se réduit de plus en plus à des regrets, des doléances, des aspirations, sans lieu ni terme précis.

La meilleure preuve que les conservateurs n'ont plus ni méthode ni programme propres, c'est qu'ils sont toujours prêts à seconder, d'où qu'elles viennent, les diversions tentées par les ennemis du gouvernement présent. En 1889, les légitimistes catholiques de Toulouse acclamèrent et soutinrent jusqu'au bord du succès M. de Susini, socialiste-boulangiste. En 1893, ils assurèrent l'échec des modérés, sans s'inquiéter des conséquences d'une pareille stratégie. Ils sont désormais résignés à n'être plus un parti, mais seulement un appoint, bornant leur ambition à choisir leur vainqueur.

Peut-être, cependant, serait-il imprudent de considérer leur éviction comme définitive ; le jour où la République se laisserait trop gravement envahir par la prose et l'ennui, Toulouse pourrait bien leur revenir. La suppression des processions publiques, — qui étaient la joie et l'honneur de la cité palladienne, avec leurs théories de fonctionnaires en uniformes, de jeunes filles en blanc, ceinturées de bleu et de rose, jetant des fleurs aux dais étincelants, avec leurs bannières claquant au vent dans le chant des cloches et le déchaînement des fanfares, — faillit porter un coup au nouveau régime. Les radicaux, qui avaient risqué l'affaire, en perdirent le pou-

voir. Les modérés, passés à leur place, tournèrent la difficulté : sans rétablir les processions, ils multiplièrent les réjouissances laïques : fête du 14 Juillet, fêtes de quartier, distributions solennelles de prix, concours et expositions variés, poses de pierres et inaugurations... si bien que le peuple, ayant son compte de musique et de falbalas, oublia les manifestations religieuses et délaissa leurs défenseurs.

Il semble aujourd'hui que les demi-socialistes qui détiennent la mairie veuillent renoncer à ces cérémonies, jugées sans doute puériles et indignes d'hommes libres. Il y a deux ans, ils ont retranché la subvention accordée, de temps immémorial, aux Jeux floraux ; l'année dernière, ils ont employé à des distributions charitables une partie du crédit voté pour la Fête nationale : qu'ils y prennent garde. Si la doctrine conservatrice n'a plus de prise sur l'esprit des électeurs, elle peut encore émouvoir l'imagination de la foule par un rappel opportun aux traditions des gouvernements pompeux, aux rites populaires du catholicisme décoratif, qui formaient le plus clair de sa force.

A Toulouse, pour les raisons qu'il est déjà permis d'entrevoir, tous les hommes d'esprit ardent et d'imagination vive que les habitudes pieuses et le culte des souvenirs ne retiennent pas dans l'ornière conservatrice, sont naturellement entraînés vers les régions extrêmes de la démocratie, — seul côté où l'horizon ne semble pas fermé aux belles espérances. Ils s'y précipitent d'ordinaire sans compter leurs pas ; c'est un trait de race que ce besoin d'aller jusqu'au bout de l'opinion adoptée, cette crainte de se laisser dépasser par autrui, ce goût de l'outrance qui rend impossible l'équilibre des partis tel qu'on le comprend ailleurs. Hommes et choses ne peuvent s'accommoder ici d'un rôle médiocre, accessoire, de second rang. Vous savez sans doute que « dans la Garonne il n'y a pas d'eau : tout est poisson » ; de même, l'armée politique qui s'agite sur les bords de ce bienheureux fleuve n'a-t-elle ni centre ni réserve : tout le monde est l'avant-garde.

Et elle marche grand train, l'avant-garde. En 1871, le radicalisme toulousain n'était guère qu'une affaire d'attitude. L'acteur Saint-Gaudens, en proclamant la Commune devant

la façade du Capitole, avait nettement marqué la part du théâtre dans l'événement. La ville s'érigeant en république indépendante sous le commandement d'Armand Duportal; le préfet du gouvernement, M. de Kératry, trouvant portes closes, obligé de s'introduire par escalade à l'Arsenal, puis marchant sur l'Hôtel de Ville à la tête d'une troupe de canonniers, mèche allumée, pendant que les proconsuls, blêmes de peur, se réfugiaient dans les caves de la mairie; la crânerie de son arrivée sur la grande place, seul à cheval, en avant des troupes, renversant d'un coup les dispositions de la foule qui passe des cris de mort aux acclamations enthousiastes: tout ce mélodrame tourné en opérette révélait peu de profondeur et de sérieux dans la doctrine. Il s'agissait alors d'un vague fédéralisme teinté d'humanitairerie simpliste, chimères de vieilles-barbes, pot-pourri de Cabet, de Proudhon et de Louis Blanc. J'ai connu d'assez près un des héros de l'époque, le farouche Castelbou. Avec sa taille haute et noueuse, son poil hirsute, ses yeux furibonds, sa voix tonitruante, c'était un fort brave homme, bourgeois en diable, extraordinairement conservateur, et dont l'intransigeance se dépensait tout entière en gestes et en cris.

Lorsque je devins son collègue, en 1884, il était déjà bien démodé, comme Armand Duportal d'ailleurs, qui n'était plus qu'un nom. D'autres figures commençaient à apparaître, Calvinhac, Bepmale, des jeunes, moins encombrés de préjugés et de guitares, pour qui la politique n'était qu'un moyen. Ceux-ci s'intitulaient « radicaux-socialistes », et faisaient intervenir dans la lutte électorale des préoccupations économiques toutes nouvelles, des appels à l'antagonisme des classes, aux besoins et aux appétits populaires, qui en aggravaient le caractère.

Enfin un coup de fortune jeta Jaurès dans le parti et décida de la route qu'allait suivre la démocratie toulousaine : désormais, c'était le collectivisme qui fascinait ces têtes folles, et tout leur effort devait tendre à en pousser à bout toutes les conséquences.

Ceux qui savent que j'ai vécu près de Jaurès pendant deux années, au moment critique de sa transformation, m'ont souvent demandé comment il est devenu socialiste et s'il faut

croire à l'entière sincérité de sa vocation. Je n'éprouve aucune gêne à répondre : j'ai pour Jaurès autant d'estime que d'amitié ; c'est un haut esprit et un brave cœur ; il n'y a rien d'obscur ni de suspect dans son histoire ; sa conversion, si l'on tient au mot, est un cas de développement et non de métamorphose.

Mais quelle est la courbe de ce développement paradoxal, la raison du tour imprévu qui déconcerte tant de monde? Jaurès l'expliquerait sans doute très simplement, par le mot de Victor Hugo : « J'ai grandi. » Nous qui cherchons à faire œuvre de psychologue, nous tâcherons de pousser un peu plus loin l'analyse.

Elle n'est pas compliquée d'ailleurs, et je crois bien qu'on peut la résumer tout entière en cette formule : les convictions de Jaurès sont sorties de son talent. Vous avez lu ses discours et ses articles, et vous avez été frappés du tour essentiellement *oratoire* que prend sa pensée dès l'abord, de l'âpreté conquérante qu'elle affecte, aussitôt qu'elle est aux prises avec l'ennemi (je veux dire l'auditeur, ou le lecteur, ce qui est même chose, car Jaurès parle toujours, même quand il écrit). Il n'y a plus là, à proprement parler, de « pensée » : il n'y a plus qu'un mouvement pressant, agressif, qui entraîne les idées et les mots comme à la charge, subordonne tout à la victoire, et transforme toute discussion en bataille, toute conclusion en assaut.

Mais vous ne le connaissez pas si vous ne l'avez pas entendu lui-même, en réunion publique plutôt qu'à la Chambre, où il se surveille, où il apporte des improvisations méditées. C'est en liberté, devant une foule méridionale, que se révèle son véritable tempérament. A peine a-t-il commencé que le dieu s'empare de lui : il gesticule, il bondit, il tonne ; son masque de Christ halluciné se convulse, ses yeux lancent des flammes, sa voix se charge de toutes les vibrations de l'accent natal, perdu dans l'ordinaire de la vie ; tous les cailloux du Tarn roulent dans le torrent de sa parole. Il voit rouge alors, et fonce sur ses adversaires sans mesurer les coups.

Ce Jaurès-là, vous ne le verrez qu'à la tribune : dans les relations journalières, c'est le plus simple, le plus doux, le plus conciliant des hommes. Mais dès qu'il est en face d'un

public, d'un public complice, le « démagogue » s'éveille et laisse éclater le génie impétueux qui est en lui. Combien il est différent de Gambetta à qui on l'a souvent comparé! Celui-là, de souche italienne transplantée à Cahors, unissait la souplesse de la race à la ténacité du sol natal. L'autre est pur Languedoc, avec ses fusées d'imagination, ses emportements de rhéteur, ses violences de parole, qu'il est tout surpris de voir se traduire en violences de fait; poète de la colère verbale, artiste d'utopie, véritable incarnation de cette Toulouse dont il est demeuré l'idole.

Étant tel, comment eût-il pu rester modéré? Il vint d'abord s'asseoir au centre gauche parce que c'était là que le dirigeaient son éducation, ses traditions de famille, l'opinion même de ceux qui étaient allés le chercher à sa chaire pour le conduire au Parlement, M. Bernard-Lavergne entre autres, avec qui il n'a jamais voulu rompre. Mais, dans la campagne de l'élection, il avait inquiété ses patrons : leurs sages idées prenaient un aspect étrange en passant par sa bouche, un ton d'invocation, d'appel, de menace.

A la Chambre, il ne parla guère, se sentant gêné par le discord intérieur de sa pensée. Il y a des choses qu'on ne peut crier, jeter « au vent de l'abîme », et, pour lui, parler, c'était cela.

Battu avec sa liste, il revint à l'Université et, là, commença à prendre conscience de lui-même. La nature de son talent exigeait quelque grande doctrine, vaguement chimérique, qui se prêtât aux déchaînements de passion, à la furie d'éloquence qui bouillonnait en lui. Peut-être, élevé autrement, laissé aux mains des prêtres, eût-il été le Berryer de la réaction catholique; son enfance religieuse, le sens mystique dont il ne s'est point défait, semblait l'y prédisposer. Mais il avait passé par l'École normale, il avait lu les philosophes d'Allemagne, il avait compris l'urgence de la lutte sociale, ce qu'elle recèle d'ardeurs et de rêves.

Il n'eut point d'effort à faire pour se tourner en ce sens; des tempéraments comme le sien commandent le système d'idées dont ils ont besoin. Un beau jour, sa pensée s'éveilla, mise à l'unisson de sa parole; l'harmonie s'était faite en lui, et il n'y eut là ni incohérence ni désertion.

Il y a quelques années, tentant une explication de ce genre pour l'évolution politique de Victor Hugo, je me demandais, avec quelque anxiété, si ce n'était pas diminuer le héros que de relier ainsi ses opinions de citoyen au tour propre de son génie d'artiste. Aujourd'hui, je n'ai plus ce scrupule, et, pour le garder, il faudrait se faire de singulières illusions sur la racine profonde et la secrète raison de nos opinions. Le plus souvent, c'est notre éducation qui nous les suggère, par influence directe ou par réaction. Parfois, nous les devons au hasard d'une lecture ou d'un entretien, à la faveur spéciale d'une bienveillance ou d'une amitié. Je ne veux point parler des cas où la nécessité les impose, où l'intérêt les conseille. Pour combien de nous peut-on affirmer qu'elles découlent de la pure raison ou du libre choix de la volonté éclairée? N'en doutons pas, ceux-là sont des privilégiés qui ont trouvé en eux-mêmes la source de leurs convictions, ceux pour qui les idées directrices de la conduite sont encore une expression de la personnalité, chez qui, enfin, une faculté maîtresse réalise l'unité de la vie!

Peut-être jugera-t-on que cette analyse était inutile pour l'objet qui nous occupe, et que l'origine du système de Jaurès importe peu dès lors qu'il en a un et qu'il a su le faire accepter à la démocratie toulousaine. Je ne suis pas de cet avis : l'origine du système en marque le caractère, en nuance la valeur, en mesure la portée. Il est évident que les « idées » d'un homme politique ainsi doué ne seront pas tout à fait des conceptions rationnelles, mais plutôt des reflets d'images, des décalques de figures, même alors qu'elles viseront à l'abstraction. Jaurès porte, en effet, ses habitudes de langage et, par suite, de pensée métaphorique jusque dans la pure philosophie. Son style est nourri du verbe des poètes, il y puise un charme qui aide à l'illusion. La sensation, pour lui, c'est « le trait d'or frémissant par où Dieu se révèle à l'homme »; la Science, c'est « le filet aux mailles trop larges que nous jetons sur l'océan des choses et par où s'écoule la substance de l'être »; la religion, c'est « la vieille chanson qui, depuis tant de siècles, berce la misère humaine ». Voulez-vous savoir comment se concilient le fini et l'infini? Rien de plus simple : l'infini est la somme des finis; dès lors, point d'antithèse entre les

deux termes : « le monde n'est pas au bord d'un gouffre divin où il pourrait être précipité par une sorte de vertige ; le monde est ce gouffre divin lui-même ; et, comme le brin d'herbe, l'insecte et le rayon de soleil se jouent familièrement dans les profondeurs du gouffre, de même les réalités les plus humbles, les consciences les plus circonscrites se meuvent, sans trouble et sans délire, dans l'immensité divine. »

En sociologie, il n'est guère plus précis, et il est difficile de saisir une théorie dans les plans grandioses et sommaires qu'il esquisse aux yeux de l'électeur ébahi. Il ne retient guère du collectivisme que les résultats qu'il s'en promet, la suppression des privilèges économiques, l'égalisation des fortunes. la rémunération directe du travail par le produit. Jamais il ne descend au détail des moyens ; et de cette attitude, qui chez lui est plus naturelle encore que calculée, il tire une partie de sa force. Ainsi le paysan languedocien, qu'il a entrepris d'évangéliser, admettrait difficilement qu'on supprimât la propriété individuelle. Mais quoi ? il n'est pas question de la supprimer, puisque « chaque citoyen aura sa part de droit définie et inviolable, et que la propriété capitaliste seulement est éliminée, c'est-à-dire le droit de faire travailler à son profit d'autres hommes ». Hors cela, chacun sera libre d'user, à son gré, de sa part : « Nous n'entendons pas lier les citoyens par une intervention abusive ; la nation, l'organe central n'aura d'autre rôle que d'empêcher l'exploitation de l'homme par l'homme... Sur la base indestructible de la propriété sociale, tous les producteurs, tous les groupes de producteurs exerceront leur initiative indépendante. » Que l'auditeur aille donc saisir au vol les contradictions latentes que récèlent ces belles phrases ! le lecteur même s'épuise à étreindre le nuage... A ce degré de noble effacement, de généralité généreuse, les idées échappent à la critique, et rien ne fait plus obstacle à leur expansion.

Car elles se répandent et se multiplient dans les cerveaux si bien appropriés où il les jette. Un de nos amis de là-bas. grand chasseur et enragé politicien, me disait, dans ce langage imagé qui est une des séductions du Midi : « Monsieur, on doit toujours tirer un lièvre qui passe, et faire un discours qui se

présente : il suffit d'un plomb dans un œil ou d'un mot dans une oreille, pour qu'on ne rentre pas bredouille ».

Eh bien, Jaurès parle à chaque fois qu'il en trouve l'occasion, et, à chaque fois, il fait de nouvelles recrues.

Sont-ce des conquêtes solides et définitives? Je n'en suis pas bien sûr : ces impressions à fleur de peau restent à la merci d'une saute de vent, d'un changement de température politique : l'opinion n'est que l'efflorescence passagère de causes profondes que nous avons déjà entrevues çà et là et qu'il nous faudra bientôt serrer de près pour les définir.

A CAEN. — Malgré la prudence qui contient les manifestations extérieures, la division des partis est aussi marquée en Normandie qu'ailleurs ; mais elle n'est point fondée sur des raisons théoriques. Les idées tiennent peu de place dans la lutte des opinions. La presse locale soutient des intérêts, exprime des passions, et ne discute jamais de thèses proprement politiques.

Le type du genre est le fameux *Bonhomme Normand*, feuille hebdomadaire à dix centimes, qui exerce une réelle influence et vaut de gros bénéfices à ses actionnaires. La composition en est fort simple. D'abord un court résumé de « la semaine », quelques lignes sur chacun des principaux événements, d'un tour généralement ironique, détaché de toute préoccupation de parti. Par exemple : « Le ministre des finances propose un impôt sur le revenu, avec des dégrèvements correspondants : soyez tranquilles, vous n'en paierez pas un sou de moins au percepteur. » Ensuite des « Nouvelles du Calvados » contées à peu près sur le même ton de tranquille gouaillerie : « La Vierge se montre de moins en moins à Tilly : cette retraite s'explique par les scènes regrettables qui se produisaient sur le champ des miracles : en bonne mère, la Vierge doit être affligée de voir ses enfants s'injurier et se frapper à cause d'elle. » — « Les habitants de la rue au Canu se plaignent d'avoir de mauvaise eau : ils ont de la chance : en certains endroits il n'y en a pas du tout. » Suit la rubrique où s'exprime le mieux le caractère normand : « les Furetages », de grasses histoires, généralement narrées en patois, dont les héros sont facilement reconnaissables aux initiés, sous le masque des

noms de fantaisie. Enfin, deux pages et demie d'annonces purement locales, herbages, fermages, bestiaux, saillies de taureaux et d'étalons, — qui font le véritable attrait du journal et lui assurent la clientèle agricole.

Voilà l'image de la Normandie saisie sur le vif : allez donc lui parler de principes politiques et de systèmes de gouvernement!

Il s'ensuit naturellement que plus une opinion se rapproche du type idéaliste, semble indiquer un postulat préalable d'égalité, de justice ou de liberté auquel seraient rapportées les formes existantes, moins elle a de chance de grouper des adhérents.

On a tenté, depuis quelques années, de grands efforts pour implanter le *socialisme* en Basse-Normandie, où certains centres ouvriers, comme Flers, Condé-sur-Noireau, Lisieux, et même le port de Caen paraissaient offrir un terrain propice. Des conférences ont été faites par des missionnaires de Paris, des « groupes d'études sociales » constitués, des « chambrées » établies. Un journal a été fondé, le *Socialiste de l'Ouest*, qui s'adresse à toute la région, la Manche, l'Orne et le Calvados; il s'est assuré partout des correspondants et des vendeurs. Le résultat a été minime. On a groupé des mécontents, des frondeurs, et aussi des hommes qui souffrent réellement (à Flers, par exemple, la situation de l'ouvrier en tissus est devenue presque intolérable à cause de la désastreuse concurrence que subit l'industrie); on n'a pas fait de sérieuses conquêtes pour la doctrine. L'idéal de l'artisan n'a point changé : gagner un peu plus, pour pouvoir épargner et posséder à son tour.

A Caen même, où le mouvement de la navigation, le passage des étrangers, l'action de la propagande pourraient amener plus d'effervescence, personne ne s'avoue socialiste. Aux dernières élections municipales, deux ouvriers, délégués par leurs camarades, se sont présentés hors de la liste républicaine qui les avait repoussés; ils ont réuni 600 voix, mais ils s'intitulaient seulement « travailleurs » et faisaient appel à l'esprit de corps, indépendamment de toute politique. Il n'est pas jusqu'au journal qui ne s'accommode à ces nécessités : on y trouve beaucoup d'attaques personnelles, d'appels aux

rancunes locales, de railleries et d'indiscrétions, sujets toujours bien venus en Normandie, et fort peu de théories.

L'opinion *progressiste*, plus proprement politique, intéressant moins les appétits et les revendications populaires, a encore moins de chances que le socialisme de séduire l'esprit normand. Le récent discours de M. Léon Bourgeois à Melun, qui réduit à deux les réformes déjà mûres : une, prise comme moyen, la délimitation des droits respectifs du Sénat et de la Chambre, avec prépondérance de cette dernière pour les questions de gouvernement et de finances ; l'autre, visant le fond, l'établissement de l'impôt général et personnel avec exemption pour les revenus inférieurs à un chiffre déterminé et application d'une progression limitée : — ce système si net, si intelligible, de quelque façon qu'on le juge, est resté lettre close en ce pays ; il ne provoquera ni un vote, ni une opposition, ni une discussion. Dans la séance générale de l'Association républicaine que j'ai contée plus haut, un assistant — un étranger sûrement — eut l'idée de demander au maire-député ce qu'il pensait des projets du cabinet démissionnaire. Aussitôt le président, tout ému, se leva, déclarant s'opposer à la motion, interdire même à l'interpellé de répondre : « Ce sont là des questions difficiles, obscures, qui ne passionnent point notre sage population ; écartons-les. »

La seule impression que l'on conserve du passage des progressistes au pouvoir est un sentiment de malaise et d'incertitude : ces gens-là voulaient troubler les habitudes faites, inquiéter les intérêts, jeter le pays dans l'inconnu, — tout cela pour courir après on ne sait quelles chimères. Tant qu'ils furent debout, on leur fit assez bonne mine ; on leur demanda même, comme à d'autres, des places et des croix ; le lendemain de leur chute, on poussa un soupir de délivrance, et l'on tourna le dos à leurs amis.

Le parti *conservateur* se trouve placé dans des conditions tout autres : on n'a pas absolument besoin d'une doctrine préconçue pour s'y rattacher ; il suffit, quand on a du bien-être, de tenir fortement à le garder et de subordonner tous ses actes de citoyen à ce souci. C'est là très exactement la

nuance du « conservatisme » normand qui, on le voit, est à peine une opinion. Ce qui en fait le fond, ce n'est ni le respect des traditions, ni la sentimentalité à demi religieuse et à demi décorative que nous avons notée à Toulouse; encore moins est-ce la claire perception que certains principes sont essentiels à la prospérité, à l'existence même de la société, tels que l'autorité, la hiérarchie, la religion; qu'il y a une conciliation possible, nécessaire entre ces principes immuables et les formes changeantes des institutions politiques; qu'enfin c'est le devoir du corps électoral de marquer, par ses votes, de quel côté l'équilibre lui paraît rompu, dans quel sens il convient d'appuyer pour le rétablir. Non, ce n'est pas sur ces « idées » que le parti s'est constitué et se maintient. A voir comment il se manifeste et se comporte, je ne trouve en lui que des préoccupations utilitaires. Instinctivement, le Normand est pour le gouvernement « fort », capable de défendre l'ordre et la propriété, économe autant que possible, et favorisant les transactions agricoles. Mais que cela soit une royauté libérale, ou un empire réactionnaire, ou une république égalitaire, parlement, protectorat ou dictature, — toutes solutions qui mettent pourtant en cause les véritables intérêts conservateurs, — peu lui chaut, pourvu que l'impôt soit modéré et que la récolte se vende bien.

Le régime actuel a longtemps inquiété la Normandie, et maintenant encore quelque défiance subsiste, quelque révolte aussi, à cause des dépenses excessives. Mais quoi? Les anciens partis se montrent impuissants : ce serait chimère d'aller risquer une situation tolérable pour un vague espoir d'amélioration : on conserve ce qu'on peut, comme on peut. Voilà le secret de la conversion progressive, régulière du département, qui s'éloigne chaque jour davantage de ses anciens patrons. Ce n'est pas un changement d'opinion, ce n'est qu'un déplacement d'intérêts.

Pour l'instant, la Normandie semble acquise à la cause *républicaine*, et les rares sièges où les conservateurs se maintiennent leur restent pour des raisons toutes personnelles, qui n'ont rien à voir avec la politique. Que M. le baron Gérard ou M. Jules Delafosse vienne demain à disparaître de la

lutte, l'un ou l'autre sera sûrement remplacé par un républicain.

Nous venons de dire les raisons négatives qui expliquent cet apparent loyalisme. La plus forte, la plus fondamentale est le *culte du fait* qui est ici la source de toutes les convictions.

Le Normand est le moins révolutionnaire des hommes : le nom de *réaliste* lui convient absolument. Le fait s'impose à lui avec une autorité qu'il ne discute jamais ; il l'accepte, — je ne dirai pas : comme une règle, comme une loi, ce qui comporterait encore des révoltes possibles, — mais comme la stricte, l'unique expression de l'Être. Tant qu'une chose existe, il n'y a qu'à la constater et à s'en arranger. Toute autre attitude serait purement absurde. Vous rappelez-vous la troisième maxime de morale posée par Descartes dans le *Discours de la Méthode*? C'est le fond du *Credo* normand : « Tâcher à nous vaincre, nous, plutôt que la fortune et à changer nos désirs plutôt que l'ordre du monde... si bien que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirions pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous ne faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux. » Royalistes sous les rois et impérialistes sous l'Empire, pourquoi les Caennais ne seraient-ils pas républicains sous la République? En 1888, ils ont acclamé Boulanger ; mais aussitôt après sa défaite, ils sont revenus au gouvernement. Que voulez-vous? Ils ont horreur d'être dans la minorité !

Ce n'est pas, au moins, qu'ils tiennent beaucoup au système d'idées politiques et sociales que représente le régime actuel. Ces idées, on peut les ramener à deux tendances principales : laïcité, c'est-à-dire indépendance du pouvoir civil par rapport à la religion, et démocratie, c'est-à-dire gouvernement par le nombre et pour le nombre. Or, rien de tout cela n'est expressément dans le vœu de l'électeur normand, et, le cas échéant, il n'aura aucune peine à abandonner ce qu'il n'a fait que subir.

Est-ce là une vue personnelle, une pure hypothèse de ma part? Qu'on en juge. La laïcisation s'est faite, à Caen, sans que la municipalité l'eût demandée, sur l'initiative d'un préfet énergique à qui le conseil n'osa pas résister. Ce fut le

signal d'un soulèvement d'opinion qui a longtemps retenti dans les relations mondaines. Le maire, qui contresigna l'arrêté, quoique décoré presque aussitôt, ne rentra point à l'Hôtel de Ville. L'opération a d'ailleurs été strictement limitée aux exigences de la loi : les hospices et plusieurs écoles de filles sont restés aux mains des congrégations. Personne n'a jamais eu l'idée que les processions pussent être supprimées ici. Les républicains y vont aussi bien que les autres, et les familles des chefs du parti comptent parmi les plus catholiques du pays. Je ne vois vraiment pas ce que le parti conservateur, s'il arrivait au pouvoir, pourrait changer dans les rapports qui existent actuellement entre le clergé et l'administration.

Quant aux idées proprement démocratiques, elles ne jouent aucun rôle dans la politique locale : on n'en parle jamais, on n'y pense pas davantage. Si la devise officielle « Liberté, Égalité, Fraternité », traduisait le véritable esprit du pays, on trouverait bien le moyen de la faire entrer quelque peu dans la pratique. Mais non! Aucune institution ne représente le souci des petites gens, l'intérêt du plus grand nombre[1]; point de groupe d'habitations ouvrières, point d'asiles de nuit, point de banque populaire, peu de mutualité et de coopération, aucun concours de la caisse d'épargne aux œuvres de prévoyance et d'assistance qui essaient de se former. Quelle différence avec telle petite ville italienne, qui ne se donne pas pour républicaine, mais où éclate, par tant de créations philanthropiques, le plus merveilleux instinct de solidarité et de justice sociale! Et combien peu sincère m'apparaît cette opinion démocratique, si peu agissante, qui se borne à des votes de coterie et à des inscriptions de murailles!

Donc, pas plus que les conservateurs, les républicains n'ont une doctrine qui rende compte de leur conduite publique : ni à Caen ni à Toulouse les « idées » ne sont les inspiratrices de la politique, la raison dernière des partis. Il faut faire encore un pas de plus et pousser jusqu'au fond des « choses » pour trouver la base réelle de ce qu'on nomme l'opinion.

1. C'était vrai l'an dernier. Depuis lors, il s'est formé à Caen une *Société de solidarité sociale* dont nous parlons plus loin et qui essaie de pourvoir à ces divers besoins.

III

LES CHOSES

Ce terme de « choses » appliqué aux causes profondes dont les opinions politiques sont les expressions lointaines et infidèles, n'est sans doute ni très précis, ni très explicite; il a pourtant le mérite d'être clair dans l'acception relative où il s'oppose aux « mots et aux idées » : il signifie les réalités vivantes qui se cachent sous la vanité des théories et le mensonge des formules.

Prises dans leur généralité, ces choses-là semblent être partout les mêmes : des besoins, des passions, des intérêts; mais, ici comme ailleurs, la généralisation est oiseuse et vide; le détail seul, infiniment divers et varié, contient la vérité et la vie. C'est dans ce sens que nous ferons porter une dernière fois l'analyse sur l'esprit des deux régions qui nous occupent, afin d'y découvrir la secrète raison des préférences qu'elles manifestent.

A TOULOUSE. — Le premier élément à considérer est l'homme, l'homme naturel, dans la particularité que lui donnent les causes permanentes, la race, le climat, la terre.

L'homme de Toulouse, — du Languedoc aride, brûlé de soleil, balayé par un vent qui fouette le sang et exaspère les nerfs, — nous le connaissons en partie déjà, et nous savons comment son tempérament influe sur ses opinions politiques. Avant tout, il est imaginatif, porté à confondre le rêve avec la réalité, facile à l'illusion intérieure comme aux mirages du dehors, ce qui en fait une merveilleuse proie pour le théoricien et pour l'orateur.

Ensuite il est ardent, enthousiaste, naturellement disposé aux solutions extrêmes. Enfin il est libre d'instinct, familier, de mœurs égalitaires, et, délivré de toute entrave traditionnelle, de toute tutelle directrice, il devait spontanément glisser à la démocratie.



Mais il est un autre trait de caractère que nous avons jusqu'ici laissé de côté, et dont la part est plus évidente encore dans la genèse de l'opinion : c'est le goût de l'association, qui distingue Toulouse entre toutes les villes.

J'écarte, bien entendu, les cercles purement politiques qui sont des effets, non des causes; l'action qu'ils exercent sur l'évolution des partis est importante, à coup sûr, et mérite d'être étudiée; mais il s'agit ici de la naissance des partis, de leurs racines originelles dans les tendances foncières de la population ; et c'est surtout dans les expressions spontanées, inconscientes, ingénues de ces tendances qu'on doit en surprendre le secret.

L'esprit d'association prend, à Toulouse, des formes si multiples et si diverses qu'il est malaisé de les résumer. Tout y est prétexte à groupements, à réunions, à parlottes; c'est le pays béni des *clubs*. Autrefois les congrégations laïques y foisonnaient et prospéraient : Sociétés de Saint-Joseph, de Saint-Roch, de Saint-François, de Saint-Maurice, etc. Elles n'ont point disparu, même celles qui correspondent à des mœurs d'un autre âge, comme cette confrérie de la Bonne-Mort, dont les membres, naguère encore, revêtaient, pour conduire au cimetière les camarades défunts, la cagoule du XIVe siècle. Mais une foule d'autres se sont formées, en dehors des préoccupations confessionnelles ou humanitaires, dans tous les ordres d'activité et même de jeu, uniquement pour satisfaire l'instinct de sociabilité native : sauveteurs, gymnasiarques, tireurs de l'arc, sonneurs de trompe, « jeunes gens de quartier », — tous ayant des bannières, des médailles, des rubans en sautoir, des jours de fête, des membres donateurs, honoraires, titulaires, actifs, adhérents et correspondants, du papier à en-tête, des circulaires, des règlements, des élections, un bureau directeur, — parodie impayable de la vie parlementaire appliquée aux objets les plus inattendus.

Deux groupes demandent à être isolés du tas, tant à cause de leur importance qu'à cause de leur allure pittoresque. D'abord les orphéons, la gloire de Toulouse, une des forces électorales les plus sérieuses de la ville ; non pas qu'ils s'occupent directement de politique, mais ils offrent aux apôtres et aux intrigants un merveilleux terrain de propagande. Pas

d'administration qui puisse négliger les « Chanteurs toulousains », la « Sainte-Cécile », la « Philharmonique », etc. A peine entrés au Capitole, les conseillers sont acclamés membres honoraires, le maire et les adjoints président et vice-présidents d'honneur de toutes les sociétés où s'épanouissent les facultés musicales, chorales, instrumentales du Toulousain. Quelle admirable ressource pour le recrutement d'un parti !

On va rire si je fais entrer les « Pêcheurs à la ligne » parmi les forces sociales dont la politique languedocienne est l'expression : il le faut pourtant. A Toulouse, les choses elles-mêmes ont parfois l'air chimérique ; cela n'enlève rien à leur réalité.

Le maire d'une des principales communes de la Haute-Garonne me disait un jour fort sérieusement : « Il n'y a qu'un moyen pratique d'enrayer la marche du socialisme révolutionnaire, c'est de faire une bonne loi sur la pêche à la ligne, assurant le repeuplement des rivières, la régularité de l'exercice et la répression de la fraude. Une foule d'artisans et d'oisifs, qui remplissent maintenant les cabarets et les clubs, appliquaient autrefois leurs loisirs à la poursuite de la truite et du cabot. C'était plus sain pour eux et moins dangereux pour les autres. Il y ont renoncé, parce qu'on ne prend plus rien ; mais, remettez du poisson dans la Garonne, protégez la pêche honnête, et vous verrez si tous nos bavards ne courent pas à leur gaule ! »

En attendant cette réforme, que je signale à l'attention des modérés, les pêcheurs, quoique décimés et découragés, n'en restent pas moins une puissante corporation avec laquelle il faut compter. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'individus isolés : dans le Languedoc, on pêche toujours par bandes, ce qui facilite la causerie et la discussion tempérée. Les poissons, qui sont aussi du pays, ne s'effraient pas trop de cette expansion nationale qu'ils savent inoffensive. C'est là, sous les saules de Portet ou sous les peupliers de Grenade, dans la fraîcheur et le calme, qu'on est à l'aise, tout en surveillant le bouchon emporté au fil de l'eau, pour étudier de sang-froid et à mi-voix toutes les graves questions qui passionnent la démocratie. Les solutions qui s'y formulent se ressentent du milieu ; elles sont généralement raisonnables et conciliantes :

elles font équilibre à celles qui sortent des tavernes surchauffées de Saint-Michel ou de Saint-Cyprien. Par malheur, il y a plus de piliers de café que de pêcheurs à la ligne!

Toutes ces associations, et bien d'autres que je laisse délibérément à part, permettent à la classe populaire de se recueillir, de se concerter, de prendre, dans certaine mesure, conscience d'elle-même. Elles ne sont donc insignifiantes et puériles qu'au regard de l'observation superficielle ; par elles s'explique, en grande partie, le tour qu'a pris la politique toulousaine en ces vingt dernières années.

L'opinion se ressent aussi des conditions économiques où la population se trouve placée. L'action en est moins forte à Toulouse qu'ailleurs, parce que l'homme y est plus enfermé dans son imagination, abstrait des choses extérieures, détaché des préoccupations de lucre ou d'avarice qui pèsent parfois d'un si grand poids sur la conduite : elle est pourtant indéniable. Peu de grandes fortunes, des domaines de mince revenu, des fermages et des métayages qui ne rémunèrent pas le capital, un sol maigre, sec, mal cultivé, presque pas de gros commerce ni de notable industrie, beaucoup de petites gens, bourgeois pauvres, boutiquiers nouant à peine les deux bouts, retraités, employés, ouvriers de métiers rares ou en décadence, ébénistes, sculpteurs sur bois, mouleurs, potiers, tuiliers, fondeurs, énormément de flâneurs, de fainéants, attendant un héritage, un mariage, une place, une occasion, une révolution, on ne sait quoi : tout cela ne donne guère de réserves conservatrices. Quand la propriété rapporte peu, elle ne suscite pas de bien ardents défenseurs. La situation générale est si mauvaise qu'on désespère de l'améliorer par des moyens pratiques et qu'on rêve de la transformer par des méthodes mystérieuses. Voilà la porte ouverte aux utopies.

En vérité, le Languedoc était une terre prédestinée à la propagande socialiste, et il ne faut pas s'étonner de l'écho qu'y ont trouvé les prédications enflammées de Jaurès.

A CAEN. — Les Northmans du IXe siècle étaient de simples pirates qui avaient sans doute les vertus et les vices que comporte la piraterie; mais il est clair qu'on ne saurait cher-

cher leur descendance directe dans les Normands d'aujourd'hui. La fusion des envahisseurs avec les autochtones a donné naissance à une population nouvelle dont le caractère réclame une formule complexe.

Je retrouve, par exemple, les traces de la dualité de son origine dans les deux traits, en apparence contradictoires, dont l'alliance forme l'originalité de la race : d'une part un fond d'énergie farouche, de violence brutale dont la survivance se révèle surtout dans les mœurs individuelles ; d'autre part, un sens pratique, un instinct d'ordre et de modération qui tend à dominer dans la gestion des intérêts politiques.

La violence héréditaire a changé de forme, au cours de dix siècles de civilisation : elle ne se manifeste plus ici par le goût de l'aventure, qui valut jadis tant de conquêtes aux « Hommes du Nord », ni même par l'esprit d'initiative, qui a persisté chez d'autres membres de la même famille, chez les Anglo-Normands, par exemple. Le Normand français n'émigre point, il ne va jamais chercher fortune au loin, comme le font les montagnards des Pyrénées, de l'Auvergne, de la Savoie ; il n'a point l'audace des grandes entreprises, l'amour des affaires hasardeuses. Mais la brutalité foncière de son tempérament n'a pas changé, — il suffit, pour s'en convaincre, de voir la place qu'occupe la province dans les statistiques du vice et du crime ; — c'est là qu'éclate maintenant l'exubérance d'énergie physique, qui ne trouve plus d'exutoire dans les expéditions de guerre. Nulle part les attentats contre les personnes, coups, rixes, meurtres, viols, ne sont plus fréquents ni plus sauvages que dans cette région ; nulle part la vie journalière ne trahit à un tel degré le besoin d'excès, de joie bestiale, de fureur factice, qui est la raison de l'ivrognerie, et que Taine considère à bon droit comme une indéniable expression des instincts de violence innés dans la race. Rappelez-vous cette page, au début de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, où le philosophe nous montre « ces grands corps blancs et lymphatiques » dont l'énergie sanguine, endormie par le climat, réclame l'excitation des boissons fermentées. L'ivresse leur rend d'abord le ressort et la force, mais elle les jette bientôt au paroxysme de la sensation et de la fureur : ils bondissent, ils frappent, ils tuent...

Le tableau est toujours vrai. L'alcoolisme, voilà le fléau héréditaire, constitutionnel, en quelque sorte, que l'homme porte dans ses moelles, et que la liberté des institutions politiques ne fait que développer, au point de compromettre aujourd'hui l'existence même de la population normande[1].

Chose étrange : à côté de ces effroyables excès, le sens pratique de la race subsiste. Les lésions atteignent l'individu ; la collectivité n'en éprouve pas le contre-coup de trouble et d'affolement qu'on pourrait penser. L'homme s'abrutit lui-même, mais pour tout ce qui regarde les choses, il reste prudent et de sang-froid.

Il est vrai que cette sagesse relative aboutit à une conception singulièrement étroite et courte du devoir social : tous les efforts sont tournés dans le sens de la *conservation*. C'est à cela que s'épuise aujourd'hui le génie normand, jadis si aventureux, si ardent à « gaigner » et à « conquerre », curieux exemple de capitalisation des forces vitales, aboutissant à une résistance aussi stérile que l'inertie.

Quant aux moyens de « conserver » ils sont ceux que vous pouvez deviner. Dans tous les pays riches, la préoccupation du bien-être de la famille et de la transmission intégrale de l'héritage entraîne une restriction voulue du nombre des naissances ; seulement ici, grâce aux autres causes de dépopulation que je viens de signaler, le résultat tourne au désastre : c'est l'appauvrissement par le manque de bras, par l'impuissance croissante de l'homme en face des exigences de la nature. En 1896, le nombre des mariages n'est plus que de cinq pour mille ; à peine s'il y a deux enfants par ménage. Dans le Calvados, le recul du dernier recensement est de quatorze mille âmes sur le précédent. Et ce n'est pas seulement dans les campagnes qu'il se fait sentir : toutes les villes (sauf Lisieux et Pont-Lévêque qui gagnent une centaine d'habitants par suite d'immigrations temporaires) sont en décroissance. Caen en

1. En quinze ans (de 1880 à 1895), la morte-natalité et la mortalité infantile ont augmenté de 28 pour cent ; le nombre des conscrits ajournés ou réformés pour vices de constitution a triplé ; le nombre des décès s'est élevé de 22 à 28 pour mille, tandis que le nombre des naissances tombait de 28 à 19. Et encore est-ce là une moyenne : en certains endroits, c'est bien pis, surtout depuis que l'ivrognerie gagne les femmes et jusqu'aux enfants, que les inspecteurs de l'Assistance ont de plus en plus de peine à défendre.

tête, qui baisse de douze cents personnes, et Falaise, qui en perd huit cents sur huit mille! Si cette proportion se maintient, — et l'on ne voit pas, hélas! ce qui pourrait changer les choses, — dans vingt-cinq ans, la culture sera impossible, et avant cent cinquante ans, la région ne sera plus qu'un désert.

Par une de ces conséquences où se reconnaît l'espèce d'aveuglement propre à l'égoïsme, ces gens qui se tuent et ne se remplacent pas témoignent d'un invraisemblable attachement à la propriété qu'ils sont en train de ruiner dans son principe comme dans son usage, et ils en tirent les défauts qu'un pareil état d'esprit comporte dans la conduite politique et sociale, l'instinct de routine, la défiance de l'inconnu, la peur du progrès. Individuellement, chacun tâche d'économiser et de garder ce qu'il a; c'est le triomphe du « bon-tiens », de l'étroit intérêt, des relations impitoyables entre débiteurs et créanciers, du papier timbré, des hommes d'affaires; collectivement on se tient à une attitude de défense, on repousse le socialisme, mais sans lui enlever sa raison d'être, sans le désarmer en guérissant les maux qu'il exploite. En un mot, quand tout marche, on se cramponne; quand tout le monde s'efforce d'acquérir, on s'attarde à la chimère de conserver.

Il n'est point besoin de chercher ailleurs les raisons de l'esprit politique que nous avons noté plus haut; violent et tenace tout ensemble, incapable d'enthousiasme et d'illusion (car l'exaltation purement physique de l'ivresse le laisse sans ressort comme sans rêves), le Normand s'attache en tout au *fait*, afin d'en tirer le meilleur parti pour ses passions et ses intérêts, et, indifférent aux formes gouvernementales, il est toujours pour le gouvernement établi.

La formule pourtant risquerait d'être incomplète, si nous n'y faisions entrer les indications que nous fournit l'état économique du pays. La terre de Normandie est une des plus fertiles qui soient en Europe : tonifiée par le vent de mer, arrosée par un véritable réseau de rivières et de fleuves qui forment un sol éminemment favorable aux prairies naturelles et à la végétation arborescente, elle est devenue le domaine préféré de l'élevage sous toutes ses formes : moutons à chair exquise, bœufs de grande boucherie, vaches laitières

dont la crème, le beurre et le fromage ont une réputation universelle, chevaux de demi-sang qui rivalisent avec les produits de pure race anglaise. Sur les plateaux, le blé et le colza prospèrent; dans le Bessin et dans les pays d'Auge s'épanouissent ces merveilleux pommiers qui fournissent de cidre non seulement toute la région, mais une partie de la France et même l'Europe.

Dans cette féconde contrée dont les produits trouvent des débouchés toujours ouverts du côté de Paris comme du côté de l'Angleterre, longtemps il fut facile de faire fortune, et l'on peut même assurer que l'excès du bien-être est la principale cause de la crise dont la Normandie se plaint aujourd'hui. A force d'épargner, chaque paysan est arrivé à se créer un petit domaine; le sol se trouve maintenant morcelé au point que la grande culture n'y est plus possible et que la petite n'y est plus rémunératrice, à cause des conditions nouvelles qui ont surgi : concurrence étrangère, invasion du machinisme, progrès des méthodes inaccessibles aux bourses moyennes. Les documents produits en ce sens devant le *VIIIe Congrès de crédit populaire et agricole*, qui vient de se clore à Caen, ne laissent malheureusement aucun doute. L'avilissement de la propriété y est extraordinaire : la terre, qui valait, il y a vingt ans, deux francs la perche (on compte cent soixante perches à l'hectare), se vend quarante ou quarante-cinq centimes. Au dessous de quinze hectares, aucun domaine ne fait ses frais. C'est au point qu'on songe à organiser des exploitations en commun pour ne pas laisser le sol en friche.

La crise dépend aussi d'une autre cause que j'ai déjà indiquée comme dérivant de cette pléthore d'esprit conservateur dont meurt la Normandie. Les hommes manquent; les familles se sont restreintes pour être plus riches, et elles ne suffisent plus maintenant à gérer leur terre, obligées de faire appel à autrui, et autrui se fait rare et coûte cher.

En sorte que, par l'abus même de sa ténacité, de son labeur, de son économie, la race normande en est venue à se ruiner, en attendant qu'elle s'éteigne.

Elle le sent confusément, et je suis convaincu qu'elle se laisserait volontiers sauver : mais à qui ou à quoi recourir pour trouver le salut? Aux pouvoirs publics? Hélas! ils sont

impuissants, et, qui pis est, indifférents. Je veux croire que les sénateurs et les députés lisent les statistiques qu'on dresse pour leur usage : pourquoi n'en tiennent-ils aucun compte dans leurs votes? Pourquoi n'ont-ils pas le courage de protéger le peuple contre lui-même, de faire ce que tout le monde considère comme indispensable pour enrayer l'empoisonnement et la dépopulation de la France? Pourquoi, dans un autre sens, n'organisent-ils pas le crédit agricole sans lequel toute une classe de la société, la plus intéressante peut-être, est hors d'état de se suffire? Ou même (car il vaut mieux que l'État borne son intervention) pourquoi ne facilitent-ils pas cette tâche aux sociétés coopératives, syndicats ruraux ou banques populaires, en affranchissant de toute entrave l'exercice de la mutualité, en fermant les caisses d'épargne postales qui drainent tout l'argent disponible dans les campagnes par l'appât d'un intérêt élevé et certain, en autorisant, en obligeant même les caisses d'épargne ordinaires à subventionner, sur le fonds de leurs bénéfices anonymes, les œuvres d'assistance et de prévoyance sociales?

Mais ils ne font rien de tout cela, nos représentants; ils ne songent pas à sauvegarder la santé ni la fortune du pays, à quelque parti d'ailleurs qu'ils se rattachent. Il semble même que, plus ils tiennent à un parti, plus ils se désintéressent de ces questions vitales, absorbés qu'ils sont par le programme restreint où ils luttent.

Comprenez-vous maintenant la nuance du conservatisme normand? Il est fait de défiance et de lassitude, autant que de prudence et de besoin d'ordre. A quoi bon changer les formes, puisque, à travers tous les changements, le fond persiste!

Il n'est pourtant pas sûr que cette résignation soit à l'épreuve de tous les mécomptes possibles; tant que l'homme seul a été atteint, il s'est tu, trouvant son compte de jouissances inférieures dans le fléau qui le détruit. Mais voici que la terre entre en jeu ; c'est plus grave.

Le Normand est conservateur, tant qu'on lui laisse quelque chose à conserver. Je ne sais ce qui adviendrait si l'énergie foncière, qui demeure immobilisée dans ses habitudes, se trouvait tout à coup libérée par un choc extrême. Une Jacquerie ici serait terrible.

Heureusement, nous n'en sommes pas là ; ce merveilleux pays de France a tant de ressources qu'il ne faut jamais désespérer, ni de sa raison quand il a l'air de s'affoler, ni de sa vivacité quand il semble s'endormir.

IV

Ceci n'est qu'une étude de psychologie et non un plan de palingénésie politique ou sociale. Il semble pourtant qu'au terme de ces analyses une conclusion s'impose et qu'elle doive se dégager du résumé même de nos observations. Essayons donc de mettre un peu d'ordre dans ce fatras de faits et de souvenirs.

Les deux provinces dont nous venons d'examiner l'esprit sont bien différentes, au regard de l'homme comme au regard de la nature; elles semblent, comme nous le disions au début, représenter, sous une forme presque typique, les deux tendances extrêmes entre lesquelles peuvent osciller les sociétés en quête d'une direction; dans l'état présent, les témoignages qu'elles portent de leurs besoins et de leurs vœux, au siège de la vie parlementaire, sont, pour ainsi dire, diamétralement opposés. Eh bien! je suis frappé de l'identité de leurs dépositions, de la concordance des données fournies par le double inventaire que nous venons de dresser.

Ni l'une ni l'autre n'a ce qu'elle veut, ce qu'il lui faut. Leur malaise s'exprime diversement, à cause de la réelle antithèse que présentent leurs caractères et les conditions de leur vie économique : Toulouse est pauvre et rêve la richesse; Caen était riche et voit s'avancer la pauvreté; — l'une, toujours exaltée, s'élance vers l'idéal que lui offre le mirage des mots et des théories; l'autre, d'esprit positif, se cramponne à ce qui lui reste de son bien, prête à tout pour le défendre. Mais toutes deux font fausse route, et le réveil prochain de la Normandie ne peut manquer de la rapprocher du Languedoc désabusé. Le salut qu'elles cherchent, le salut de la vie individuelle comme de la vie nationale, n'est ni dans la résistance du mouvement de solidarité généreuse qui emporte notre

siècle, ni dans le recours à l'utopie mécanique du collectivisme légal. Politique conservatrice ou politique socialiste, c'est toujours l'appel à l'État, dont l'impuissance, déjà démontrée d'un côté, ne tarderait pas à éclater de l'autre. Il y a folie à chercher la santé et la vie dans une réglementation extérieure. Quand un organisme est malade, il ne suffit pas de le mettre au régime, il faut lui refaire du sang et de l'énergie en stimulant les tissus, en rendant aux cellules l'élasticité et la vigueur dont elles ont besoin pour leur travail d'incessante création. De même, une nation ne peut être sauvée qu'en se dégageant des fictions civiles pour revenir au sens intime et direct de l'action sociale.

Ce qui condamne la politique, c'est qu'elle est une chose essentiellement abstraite et verbale. L'État est une entité si lointaine que tous nos rapports avec lui prennent un caractère artificiel, exigent des traductions et des transpositions où s'évanouissent nos volontés, nos sentiments, nos besoins. Quelle opinion parlementaire pourrait exprimer les états d'âme que j'ai tenté plus haut de décrire et où se résume pourtant la vraie conscience de deux provinces!

Sans doute, il pourrait se former, dans le Parlement, des partis résolus à ne considérer que la vie concrète de la nation, ou d'une partie de la nation choisie de préférence; il serait tout naturel qu'il y eût des groupes pour porter à la tribune ces cris de détresse qui retentissent dans les provinces, pour réclamer, à défaut de réformes générales, impossibles et d'ailleurs inutiles, des traitements particuliers appropriés à la situation de tel ou tel coin du pays. Mais en fait, ces organes nécessaires de la vie populaire ont toujours manqué chez nous; ils sont, paraît-il, incompatibles avec notre régime de représentation, qui fait de l'opinion la résultante abstraite et indifférente des témoignages les plus divers, neutralisés l'un par l'autre.

Le remède doit être cherché en dehors de ces formules, mais il existe, il s'est produit de lui-même, et déjà l'espoir prochain de la guérison se laisse entrevoir, là même où le malaise était le plus intense.

A côté des coteries politiques, qui n'ont pour but que la lutte et la conquête du pouvoir, se sont formées depuis douze

ans, sous la protection de la loi de 1884, d'innombrables groupes dont la raison finale est le progrès du bien-être, le travail en commun, la multiplication de l'effort et du résultat par l'association. Chaque groupe est né sur place, d'un besoin, d'une idée, d'une rencontre. Ils ne se connaissent point entre eux et n'ont pas même cherché à se compter. Mais déjà des statistiques s'ébauchent et permettent d'évaluer l'étendue et la puissance de cet élan spontané : coopératives ouvrières et syndicats agricoles, sociétés de production, de crédit et de consommation, plus de six mille œuvres sont dès à présent constituées, réunissant douze cent mille hommes, soucieux d'épargne, de travail et de paix[1]. Ajoutez-y les seize cent mille membres des sociétés de secours mutuels, qui, eux aussi, sont intéressés à la santé du corps social, qui concourent à la maintenir par un incessant effort de prévoyance et d'union ; et vous sentirez que quelque chose de nouveau s'élabore autour de nous, où pourrait bien se trouver le mot de l'énigme que la politique n'a pas su résoudre.

Ce qui est certain, c'est qu'un souffle de vie ardente et généreuse passe sur la France et vient émouvoir les populations les plus réfractaires. Voici que la basse Normandie elle-même s'ébranle et secoue son inertie égoïste. Dans la seule ville de Caen, les initiatives et les créations se multiplient depuis un an : *Société de solidarité sociale* avec annexes pour les « habitations ouvrières », « l'assistance par le travail », la « lutte contre l'alcoolisme », *Coopérative de Normandie* fédérant tous les syndicats agricoles de la région, vingt mille cultivateurs poussés par l'urgence de la crise et le besoin tout nouveau de l'union ; groupe d'études pour l'établissement du « crédit populaire et agricole », que laisse derrière lui, comme

1. M. le comte de Rocquigny, dont la haute compétence en cette matière est universellement reconnue, résume ainsi ses évaluations : *Sociétés coopératives de consommation*, environ 1 200, avec 300 000 sociétaires (chiffres de M. Ch. Gide); *associations coopératives de production industrielle* : l'*Almanach de la coopération française* en cite 129 ; *syndicats professionnels agricoles*, 1 500 avec 600 000 membres au moins ; *laiteries coopératives*, une centaine avec 40 000 sociétaires ; *fruitières et fromageries coopératives*, 2 200 avec 100 000 sociétaires ; *sociétés coopératives de crédit*, de 500 à 600 avec 15 000 membres ; — sans compter une foule d'autres sociétés mixtes de production et de consommation, de syndicats antiphylloxériques, d'assurances contre la perte de bestiaux, etc. Sur tous ces points, voir l'intéressant ouvrage de M. de Rocquigny sur les *Syndicats agricoles et le socialisme agraire* (Guillaumin, 1896).

souvenir du congrès qu'il présida, cet économiste, ce philanthrope, ce poète de la coopération qui s'appelle Eugène Rostand : d'autres encore, que j'écarte pour ne pas charger outre mesure cette démonstration : toutes ayant pour objet non de vaines questions qui divisent, mais les réalités mêmes de la vie, où tout le monde s'entend, le bien-être de la famille, la santé de la race, la prospérité de la région, la fortune de la France !

Là peuvent se réconcilier Toulouse et Caen, dans une action plus large et plus haute, où elles apporteront l'une son ardeur et son goût de l'association, qui ne demandent qu'à être dirigés pour donner de meilleurs fruits ; l'autre sa patiente énergie, son réalisme avisé et pratique qui consolidera les conquêtes de l'enthousiasme. Là doit s'appuyer la politique de demain, la *politique des choses*, substituée à celle des mots. La France est lasse des partis qui la déchirent : en voici un qui ne lui coûtera ni ruines ni larmes, le *parti de la solidarité*, de l'union par le travail et pour le bien de tous, le parti qui sera le maître quand il le voudra [1].

LÉOPOLD MABILLEAU

5 juin 1896.

1. Une idée analogue à celle-ci a été exposée, avec autant de généreuse ardeur que de talent, par M. Kergall, dans la belle conférence qu'il a faite, le 15 mai dernier, au congrès de Caen ; et d'unanimes applaudissements ont montré à l'orateur qu'il avait frappé juste.

SOUVENIRS DE JEUNESSE[1]

VIII

Les années d'apprentissage passées, je croyais entrer dans la vie avec assez de connaissances pour y être libre et heureux. C'est avec ces sentiments que je quittai mon patron. Je voulais réfléchir, d'abord, et bien tirer mes plans d'avenir : je me retirai de nouveau chez l'oncle Roeck, à la ferme. Après quelques semaines de repos, il fut convenu que je partirais pour Arad, chercher de l'ouvrage et gagner ma vie. Il ne fallait plus compter que sur moi seul. Ces instructions et cinq florins en poche furent ma provision de route, et je partis en compagnie de mon oncle, qui voulut me conduire jusqu'à Csaba.

C'était par un jour brumeux de fin d'octobre, une de ces sombres journées d'automne qui enveloppent toute la nature dans une tristesse morne. Quand la voiture s'arrêta devant la station du chemin de fer, qui reliait depuis peu Szolnok et

1. Voir la *Revue* des 15 mai et 15 juin.

Arad, je me sentis fortement ému. Le bas des maisons de Csaba était noyé dans la brume ; on ne voyait plus que le clocher, dont l'horloge sonna mélancoliquement quatre heures ; il faisait presque nuit. Tout à coup, le sifflet lointain de la locomotive... Mon cœur, alors, de battre étrangement. Ce sifflet n'est-il pas pour moi comme la trompette de rédemption qui ouvre le vaste monde à mon imagination enfantine ? Je me sentais entraîné par un vague désir de je ne sais quoi, par le charme de l'inconnu que mon âme inquiète semblait interroger. Enfin, c'est avec un mélange de sentiments indescriptible que j'embrassai mon oncle, et montai dans un compartiment de troisième classe.

Là, resté seul, je commençai à méditer, à rêver plutôt, l'imagination encore excitée par l'élan et par les cahots du train. Je calculai l'importance des cinq florins dont j'étais possesseur, et je conclus que je n'avais plus rien à craindre. Les paysans, mes compagnons de voyage, auxquels je fis les plus complètes confidences, me rassurèrent, d'ailleurs. L'un d'eux me prit même sous sa protection particulière ; en arrivant à Arad, à six heures du soir, il m'aida à porter ma malle, tout de suite à la *Herberge*.

La *Herberge* était comme un bureau de placement où les ouvriers de tous métiers venaient chercher de l'ouvrage. Malheureusement, ce samedi soir, cette Maison du Peuple était pleine. Dans un coin, on jouait aux cartes ; dans l'autre, on causait, on buvait et mangeait : bref, un de ces tableaux de la vie moderne que décrit volontiers Zola. Il est inutile que j'essaye de lutter avec lui. Tout au plus pourrais-je dire quelle figure je fis dans ce milieu. Seul, perdu, timide, inquiet, je n'osais m'approcher de personne. En vain je me rappelais ma dignité d'ouvrier, l'égalité qui m'était acquise, la condition commune à tous : il ne m'en restait pas moins un sentiment d'infériorité qui me rendait malheureux, me troublait, m'anéantissait. Le patron s'aperçut de mon état et me dit qu'il s'occuperait de moi. Pour m'introduire dans la société des autres ouvriers, il commença par me recommander à un habitué de la maison, qui sembla me prendre en affection, me combla de ses bontés, et m'honora de son amitié même : il me fit asseoir à côté de lui, à la

table où il jouait. Lui faire toutes mes confidences et me vanter de mon capital, — mes cinq florins, — fut l'affaire de quelques minutes. Aussi une intimité encore plus affectueuse eut tôt fait de s'établir entre le gamin de quatorze ans et le vieux roublard de cinquante. J'avoue que je me sentais heureux et fier : tout mon avenir semblait assuré sous la protection d'une telle puissance. On buvait, cependant, on jouait, on s'amusait. Mon ami était, sans doute, un joueur passionné. Toujours blotti à ses côtés, je l'entendis bientôt qui me soufflait à l'oreille, entre deux parties de cartes :

— Veux-tu me prêter pour un moment tes cinq florins ?

— Comment donc ! répondis-je.

Et, sans plus de façons, je lui mis dans les mains ma fortune que j'avais eu tellement peur de perdre ! Elle était en sûreté, maintenant ; je pouvais aller dormir, laissant jouer le joueur.

Le lendemain, dimanche, mon ami — suivant sa promesse — me conduisit dans un atelier. Mais quel atelier !... C'était un bouge infect, où le patron travaillait seul avec son fils pour apprenti. Que faire ? Faute de mieux, j'acceptai sans débat les conditions de nourriture et de logement. Quant au salaire, je ne m'en souviens plus. Je pensais rester là le temps de trouver à me caser ailleurs, dans un grand atelier, où l'on m'apprendrait quelque chose. Le lendemain, lundi, j'emménageai. L'ami m'accompagnait. Impossible de vous décrire la tristesse qui s'empara de moi, quand je vis cet homme en qui je m'étais confié passer par une petite fenêtre et disparaître...

Tout sentait la misère dans ce pauvre atelier. Cela ne m'empêcha pas de me mettre à la besogne de bon cœur, — hélas ! bien malheureux moi-même. La semaine s'écoula, comme elle put. Le dimanche suivant, je sortis, pour visiter la ville. En revenant, impossible de retrouver la maison : je m'étais égaré. Après des heures de marche, je dus être tout près de ce que je cherchais, car je rencontrai le fils du patron. Tout joyeux, je lui demande par où il faut rentrer. Le gredin me montre un chemin par où je me perds encore : et je n'arrive au logis que très tard, épuisé, ayant passé toute la journée sans rien prendre. Il m'accueille en riant du joli tour qu'il m'a joué ; aussi ma dignité d'ouvrier se redresse et

je me jette sur lui, l'apprenti, qui est plus grand et plus âgé que moi : je veux lui administrer une petite correction pour lui rappeler les égards qu'il doit à un supérieur. Hélas! la force prime le droit : je reçois, pour toute cette journée passée sans nourriture et pour mon règlement de compte de la semaine, une jolie raclée dont je me souviens encore. Toute la famille me tape dessus, père, mère, et fils. Voilà mes débuts : aussi je boucle ma valise et je retourne à la *Herberge*, espérant trouver une meilleure place.

Là-dessus, mon oncle écrivit à un de ses amis, un avocat de la ville, pour le prier de me chercher une maison où je pourrais me perfectionner dans mon état. Ainsi entrai-je à l'atelier où j'ai passé deux années. Je vous ferai grâce des détails et de toutes les péripéties qui marquèrent cette nouvelle étape. Imaginez-vous un gamin de quatorze ans qui ne sait rien et qui doit se défrayer de tout. J'arrivais à gagner deux florins, — quelquefois deux florins et demi, — c'est-à-dire sept francs, au plus, par semaine. Mais les misères matérielles m'étaient si familières ! L'idée ne me venait même pas qu'il en pourrait aller autrement. Les privations les plus dures me paraissaient naturelles. Seulement, à mesure que je grandissais, j'aspirais peu à peu à autre chose. Je ressentais un vague désir de ne pas rester dans cette atmosphère. Puis, brusquement, je pris mon métier en dégoût : c'est alors que la vraie misère me fit éprouver toute sa tristesse. Me lever à cinq heures du matin et me livrer à ce travail où je ne trouvais plus ni mon plaisir ni mon intérêt, et cela, tous les jours, sans aucun espoir d'en sortir : telle était ma quotidienne torture.

Mon seul agrément, c'était, après la fermeture de l'atelier, à sept heures, d'aller retrouver mes camarades de Csaba, mes amis d'enfance, qui étudiaient au collège d'Arad. Je passais mes soirées avec eux. Ils faisaient leurs devoirs ou apprenaient leurs leçons pour le lendemain; et moi, pendant ce temps-là, vous croyez peut-être que je dessinais? Mais c'est qu'alors je ne trahissais pas le moindre désir de peindre !... Non, mais je noircissais du papier : je rimais, j'écrivais ! A l'atelier, ce goût des belles-lettres fut connu et

me coûta cher, en taquineries et en moqueries de tout genre.

J'étais, de jour en jour, plus malheureux; en vain je consultais l'horizon, je le voyais fermé devant moi. Pas le moindre espoir d'échapper à ce milieu de jour en jour plus insupportable. Aux souffrances morales s'ajoutaient bien aussi quelques malaises physiques : pendant six mois, par exemple, il ne m'arriva pas de prendre un aliment chaud; rien que du pain et, de temps en temps, du lard ou du fromage. Bien entendu, jamais une goutte de vin. Ce régime commençait à m'affaiblir; au bout de la deuxième année, ma santé parut ébranlée fortement. Après des faiblesses extrêmes, je fus pris par les fièvres qui me forcèrent de cesser tout travail. Que devenir? « Tu ne peux compter que sur toi-même ! » Ces paroles de mon oncle bourdonnaient toujours à mes oreilles.

A bout de ressources, exténué, malade, je n'avais plus cependant qu'à retourner chez l'oncle Roeck. Entre temps, il avait accepté un emploi fort modeste, à Gyula, notre pays d'origine. Ce fut là que j'eus le bonheur de revenir. La réception, à vrai dire, ne fut pas des plus chaleureuses : l'oncle n'était pas au courant de toutes mes misères et ne savait rien de ma maladie.

— Comment! s'écria-t-il, pour un bobo tu quittes ta place!...

Le lendemain, quand revint mon accès de fièvre, il se rendit compte de mon état; il appela le médecin et me fit soigner : c'était une fièvre intermittente. Le jour, entre deux crises, je me sentais assez bien, malgré une grande faiblesse. La fièvre me reprenait le soir, un soir sur deux; et le médecin n'y pouvait rien. Condamné à l'inaction, je m'ennuyais profondément. Pour me distraire, je dessinotais. Peu à peu j'étais ressaisi de mon ancienne passion : je regardais avec envie les gravures encadrées dans les chambres. Un jour, je décroche la plus grande et la plus compliquée ; je l'attaque hardiment. Dès lors, tout le temps que j'avais de libre, je l'employais à dessiner avec une véritable fureur.

Malheureusement, ma joie était troublée à chaque instant par la pensée que cela ne pouvait durer : une fois guéri, il faudrait rentrer à l'atelier et reprendre le collier de misère.

Grand Dieu! que j'ai souffert à cette idée-là! Aussi, quoi d'étonnant, si je ne me pressais pas de me débarrasser de la fièvre? Entre deux jours de malaise, elle m'en laissait un de libre où je pouvais travailler à ma guise. Les ordres du médecin étaient très médiocrement exécutés, surtout en ce qui touchait la diète. Avec l'appétit que ce genre de fièvre me donnait et que j'entretenais par calcul et malgré toutes les défenses du docteur, je prolongeais la maladie et je continuais à copier, l'une après l'autre, toutes les gravures de l'appartement. Un soir, je venais de décrocher le portrait de notre fameux politique et grand patriote Szechenyi. Je m'installe devant lui avec une bougie, et j'attaque le sujet. L'oncle, qui s'apprêtait à sortir, s'arrête derrière moi et puis s'en va, sans rien dire. La tante couchée, me voilà seul, heureux comme l'est un amoureux follement épris de sa maîtresse et qui, pendant plusieurs heures, va savourer sans trouble les délices de son amour. Cette soirée m'est particulièrement restée dans la mémoire : je pourrais dire, de quart d'heure en quart d'heure, comment j'avançais dans mon travail ; avec quelle patience je traçai d'abord le contour, avec quelle ardeur joyeuse, je commençai à modeler les yeux, les moustaches, les cheveux... Petit à petit, l'ensemble apparaissait : la tête, vraiment ressemblante au modèle, était là, sur le papier, quand tout à coup :

— Tu es encore levé? dit l'oncle en rentrant.

J'avais peur d'un reproche. Mais lui, jetant un coup d'œil sur mon papier, semble surpris, regarde le dessin presque terminé qu'il m'avait vu commencer tout à l'heure. Enfin il rompt le silence, il s'écrie, avec une visible satisfaction :

— Tu pourrais peut-être devenir peintre!

Je passai la nuit sans fermer l'œil, dans une agitation extrême : et quand, le lendemain matin, le frisson me reprit, je répétais encore, les dents serrées et grelottant, à travers toutes les tortures de l'insomnie : « Tu pourrais devenir peintre! »

Mon Dieu! avais-je seulement une vague idée de ce qu'est la peinture? Cette idée, je ne la cherchais même pas. Mais, depuis ce jour-là, mes essais de crayon eurent un objet déterminé. Je sentais que je touchais à quelque chose, ou,

du moins, que je marchais vers un but : et ce qui jusqu'alors n'était qu'une distraction devenait un travail, une étude sérieuse.

La fièvre continuait à me tenir prisonnier : plusieurs mois se passèrent, à mes souhaits, sans la moindre amélioration. Je prenais même des médicaments nuisibles, je mangeais des fruits et tout ce qui était défendu pour prolonger ma maladie, et ma villégiature avec elle. L'idée de devenir peintre s'était tellement implantée en moi que j'en venais même à oublier que j'étais menuisier. Aussi, quand l'atelier de menuiserie, avec toute sa dure existence, me revenait à l'esprit, c'était comme un fantôme qui me poursuivait et devant lequel je fuyais à travers champs. Un jour, mon oncle me surprit par une proposition qui me ravit d'aise et me troubla en même temps.

— Puisque tu dessines avec tant de plaisir, me dit-il, tu peux aller prendre quelques leçons en attendant que tu sois guéri. Le dessin est aussi utile dans l'état de menuisier.

Quoi ! il pensait donc me renvoyer à l'établi ? Un frisson d'horreur me parcourut de la tête aux pieds. Redevenir menuisier quand je m'étais déjà si bien fait à l'idée que je pourrais être peintre ! Mais je n'entamai pas de discussion là-dessus, préférant profiter des leçons de dessin que l'on me proposait. Et je me présentai, le lendemain, chez un peintre allemand nommé Fischer, que l'oncle m'avait désigné comme celui dont l'enseignement me serait le plus profitable.

Comment vous décrire la joie avec laquelle je pris la rue qui menait chez maître Fischer, avec quels sentiments divers, avec quelle vive émotion je frappai à cette porte et j'entendis ce mot :

— *Herein !* (Entrez !)

Qui donc m'ouvrira le chemin par lequel je me propose de marcher, vers je ne sais quoi où je me sens attiré par une force magique ? — « *Herein !* » répond de l'intérieur une voix rauque et s'accordant peu, sans doute, avec mon idéal... Sans m'arrêter à analyser mes impressions, je pousse timidement la porte et je vois un immense nuage de fumée dans lequel je découvre le maître, assis au fond d'un énorme fauteuil, les jambes en l'air, fumant, soufflant.

Au premier aspect, l'intérieur n'avait rien de très imposant, certes! Cependant, une fois mes yeux habitués à la fumée qui enveloppait tout, je commençai à distinguer les objets traînant çà et là, de vieilles palettes, des toiles dans les coins, des enseignes commencées sur un échafaudage, et le bizarre pêle-mêle d'un artiste paresseux qui accumule tout et ne vend rien : alors je fus envahi par un sentiment de bien-être indéfinissable. Je respirais à l'aise dans cette atmosphère lourde et pesante. Bref, cette épaisse fumée, faite de mauvais tabac, m'apparaissait comme un beau nuage qui, à défaut d'aigle, allait emporter dans l'Olympe cet autre Ganymède, — échanson déjà saoul de l'ivresse qu'il verserait aux Immortels !

IX

Membre de l'Académie de Vienne et réfugié par hasard dans cette petite ville de province, au fin fond de la Hongrie, Allemand de naissance et parlant à peine quelques mots de hongrois, bien qu'il habitât Gyula depuis de longues années déjà, M. Fischer vivotait dans cet atelier qui était tout son appartement. Sa muse se prêtait à tout : il peignait des enseignes et des tableaux religieux, faisait le portrait neuf et surtout l'ancien. Il encombrait son atelier de cent toiles inachevées et, au milieu de ce capharnaüm, il fumait des journées entières. Tel était le maître auquel je me présentais le priant de vouloir bien, trois fois par semaine, me donner une heure de leçon.

— Et pourquoi pas? dit-il.

Arrêter les conditions fut l'affaire de cinq minutes. Le maître était laconique; mais, s'il parlait peu, il soufflait énormément. J'arrivai, le lendemain, armé de papier, de crayons. Le vieux Fischer désigna dans un coin une table où je m'installai pour copier le modèle qu'il m'avait donné. Mais, distrait par tout ce que je voyais autour de moi, toiles à moitié couvertes, fusains, palettes surtout et tubes de couleur, pinceaux, plâtres, etc., je ne pus travailler. A vrai dire, aussi, le modèle que le maître m'avait indiqué ne me satis-

faisait guère : j'aurais voulu m'attaquer à quelque chose de plus important. L'heure passa vite, et j'observai que le père Fischer était exact à me donner les soixante minutes de la leçon, pas une de plus; il me congédiait quand l'heure était finie, à une seconde près. J'aurais bien voulu rester encore, mais je sentais que c'était impossible.

J'étais heureux pourtant, j'étais enthousiaste, même, de tout ce que je venais de voir; à la maison, je continuais à dessiner avec un morceau de fusain que j'avais emporté de l'atelier. En passant, je traçais des profils sur tous les murs.

J'allais régulièrement à ma leçon trois fois par semaine, — les jours où je n'avais pas la fièvre. Je devenais un familier de l'atelier Fischer. J'adorais m'y trouver, moins pour les leçons du vieux professeur, — car il me disait peu de chose, — que pour examiner tout ce qu'il y avait là dedans, pour toucher aux couleurs, aux pinceaux, prendre la palette dans mes mains et la contempler, surtout pour voir travailler Fischer; mais ce régal était bien rare.

Le temps passait ainsi. J'avais l'idée que j'étais peintre et je ne vivais plus que par là. Il n'y avait pas six semaines que j'étudiais chez Fischer, quand un jour on frappe à la porte. Après le « *Herein* » sacramentel, je vois entrer un monsieur à l'air distingué, d'à peu près trente-cinq ans, visiblement surpris par cet intérieur de bohème, presque suffoqué par la fumée qui flottait suspendue en nuages opaques. Le visiteur se présente à M. Fischer comme un collègue arrivé depuis peu à Gyula, et occupé au château de Venkheim à copier des portraits de famille. Ils causaient en allemand et je ne savais ce qu'ils disaient. Tout d'un coup, l'étranger vient vers moi et regarde mon travail :

— Vous aimez dessiner? dit-il.

— Oui, répondis-je.

Et je lui racontai en hongrois que je venais trois fois par semaine chez maître Fischer, mais que j'aimerais bien y être toujours.

L'étranger sembla se prendre d'un vif intérêt pour moi. Après m'avoir bien questionné, il m'invita à aller le voir et à lui montrer tout ce que j'aurais fait.

Naturellement, je ne tardai guère à profiter de cette permission. Je me présentai au plus vite, avec tous mes dessins sous le bras, au château, où je retrouvai le peintre installé à son chevalet. Il était là, dans une grande salle toute vide, ne contenant qu'une longue rangée de portraits. C'étaient les seigneurs de céans, en perruque. Il y avait des originaux et des copies. L'artiste m'accueillit très aimablement. Après avoir examiné mes dessins, il me dit que je pouvais revenir, si cela me plaisait, travailler auprès de lui toute la journée. Imaginez ma joie ! Depuis lors, tout le temps que la fièvre me laissait libre, j'allais travailler, en effet, à côté de mon bienfaiteur. Il s'appelait Szamossy. Pendant qu'il peignait, il m'interrogeait sur toute mon existence. Je lui confiai la crainte que j'avais encore d'être obligé de retourner à l'atelier de menuiserie.

— Non! dit-il. Avec les dispositions que je crois bien apercevoir en vous, vous pouvez devenir autre chose qu'un menuisier.

Ces mots furent décisifs dans ma vie ; je n'admis plus même la possibilité de retourner à Arad. Advienne que pourra! Maintenant, pour le coup, je suis peintre. Sans raconter mon bonheur à l'oncle Roeck, — il ne se doute pas de ce qui se passe, il ne pense même plus à ce qu'il m'a dit, un soir : « Tu pourrais peut-être devenir peintre ! » — me voilà peintre à présent tout à fait. Je travaille avec une véritable fureur, de l'aube à la nuit... Le jour, j'étais chez Szamossy, à copier ses portraits : le soir, à la maison je m'essayais à composer. En voyant toutes les gravures que l'oncle avait accrochées sur les murs, je me disais que les auteurs de ces tableaux les avaient non pas copiés, mais inventés : mon ambition fut donc aussi d'inventer, de composer moi-même, sans modèles. J'apportai quelques-uns de mes essais, d'après cette formule audacieuse, à mon nouveau maître : il en parut tout surpris.

Cependant la fièvre continuait, je m'affaiblissais beaucoup. Je tombais d'une syncope à l'autre ; — et mon plaisir, dans ma nouvelle profession, croissait toujours. — L'oncle finit par s'inquiéter de ma maladie, de sa durée. Un jour, las des

hésitations du médecin, il voulut éprouver sur moi son talent d'homéopathe: il prétendait faire des miracles. Il prend sa petite boîte, prépare un médicament et me le donne, en me prescrivant la diète absolue. Mais j'avais faim : rôdant partout, dans la cuisine, devant les armoires, je tombe sur un immense plat de colza qui restait de la veille; je le goûte et le trouve excellent. J'hésite un peu, entre la vie et la mort, mais pas longtemps: mourir de faim ou mourir du colza? je choisis ce dernier parti; avec un appétit féroce, j'avale le plat tout entier.

J'attendais la mort: elle ne vint pas. Et le plus étonnant fut que la fièvre ne revint pas non plus. Deux, trois jours se passent: pas de fièvre. Cinq jours, six jours: pas davantage. L'oncle triomphe de sa cure miraculeuse, mais il ne sait pas l'histoire du colza... Quand ma tante crut le moment venu de la lui raconter, — avec les craintes qu'elle avait éprouvées, sachant bien, elle, que, le jour de cette médication mirifique, j'avais mangé tout le colza de la veille, — l'oncle homéopathe entra dans une fureur bleue: jamais il ne pourrait savoir si c'était sa dose ou le colza qui m'avait débarrassé de la fièvre. A la vérité, j'étais guéri; mais je n'étais pas quitte encore de la faiblesse et des évanouissements. Il fallait songer pourtant à reprendre le rabot; — c'est, du moins, ce que me dit l'oncle, un jour, à ma grande surprise.

— Comment? m'écriai-je, mais...

— Quoi! interrompt-il brusquement.

— Mais, je suis peintre! ajoutai-je; — et vous devinez le tableau vivant qui s'offrait à ses yeux étonnés.

— Comment, peintre? es-tu fou?

— Ne m'avez-vous pas dit que je pourrais être peintre?

— Imbécile! tu as pris cela au sérieux?

— Et puis, objectai-je, maître Szamossy le dit lui-même.

Et je raconte mes relations avec Szamossy, ses encouragements et l'intérêt qu'il prend à mon avenir. De plus en plus étonné, effrayé même de voir ma décision aussi ferme, l'oncle Roeck me fait alors une petite conférence sur l'art et la peinture, pour m'en décourager. Il énumère toutes les difficultés de cette profession, les connaissances et les études qu'elle exige, l'histoire, l'esthétique, l'anatomie, la perspective,

une instruction universelle enfin; autant d'obstacles insurmontables pour un garçon qui n'a pas les moyens d'étudier pendant des années avant d'arriver à gagner quelque chose.

Si j'avais su combien il avait raison, l'oncle Roeck, peut-être me serais-je laissé effrayer. Mais, dans ma naïve ignorance, je répondis que maître Szamossy m'avait dit tout cela et bien d'autres choses encore. D'ailleurs, j'avais déjà appris mon métier, je savais même faire des portraits au crayon; et, voulant prouver ce que j'avançais, je priai l'oncle Roeck de poser pour le sien : il verrait bien!...

Le pauvre homme! Au fond, il avait raison; et le voilà pris au piège. Il ne savait comment sortir de là. Il sentait toute la gravité de cette passion dangereuse et, d'autre part, voyant cette passion encouragée par un homme du métier, il hésitait.

Cependant il accepta ma proposition de prouver sur lui ma force : j'étalais devant ses yeux tous les essais que j'avais faits sans qu'il s'en doutât. J'avais un album rempli de dessins d'après nature, pris dans la rue et chez nous : il reconnut la bonne, le cordonnier voisin, des maisons et des coins de rue. Cet album parut l'ébranler. Il ne me manquait plus, pour vaincre ses résistances, que de triompher par son portrait à lui-même, que j'exécutai aussitôt. Ma tante le critiqua, mais les autres furent saisis d'admiration; le cordonnier avoua même que c'était bien M. Roeck, oh! oui, tout craché!... Comment hésiter encore? En hochant la tête, l'oncle Roeck dit enfin :

— Eh bien! soit. Mais comment faire? Tu sais que je n'ai pas les moyens de te faire étudier.

C'était le cadet de mes soucis; je n'y avais jamais compté. Pour calmer la conscience de l'oncle et mettre sa responsabilité à l'abri, le médecin qui, à cause de mes syncopes fréquentes, m'avait ausculté avec soin, déclara qu'il ne fallait plus songer même à me laisser raboter : j'étais trop faible et ne supporterais pas longtemps ce métier-là.

Enfin!...

Comment décrire ce que j'éprouvai, à la pensée de n'être jamais menuisier, jamais ! d'échapper à ce cauchemar qui m'avait tant obsédé, que je retrouvais encore au milieu de

mes plus beaux rêves? Maintenant je pouvais dire à tout le monde : « Je ne suis plus menuisier ! » Mais je me le disais surtout à moi-même : — cela leur était bien égal, aux autres !...

Maintenant, l'horizon s'ouvrait devant moi, large et vaste; j'y pouvais donner libre cours à mon imagination naïve. Mais pouvais-je seulement soupçonner l'étendue du terrain où je venais de mettre le pied? Je ne voyais encore dans la peinture qu'une chose toute simple, ou plutôt je ne voyais qu'un peintre : quand je peindrais comme lui, j'en serais bien heureux. Mon ambition d'artiste ne dépassait pas cette grande salle où j'essayais d'imiter mon maître. Szamossy me parlait bien des peintres célèbres ; il me disait qu'il avait existé dans les temps passés un Titien, un Véronèse, un Michel-Ange, etc., qu'il y avait des académies de peinture où l'on apprend beaucoup de choses utiles ; il me parlait d'un atelier où il venait justement de voir des merveilles ; il me parlait de tout cela, tout en peignant. Et je plaçais mon cher et bon maître en compagnie de tous ceux dont il me racontait les gloires. Je le voyais illustre au même titre, et je l'admirais ; je me disais qu'il avait pu exister de grands peintres dans le passé ; — mais, de nos jours, il n'y avait que lui !

Jour et nuit j'étais au travail ; je m'adonnais aux différentes études que je pensais les plus utiles dans ma nouvelle carrière. Le matin, de cinq à huit heures, c'était l'histoire, la grammaire, la mythologie, un peu de tout. De huit heures à midi, je dessinais d'après nature ou d'après la bosse. L'après-midi, c'était l'anatomie ; le soir, la composition. Et le temps passait vite, bien vite. Et je fus attristé par la nouvelle que Szamossy, ayant terminé ses travaux au château de Venkheim, se disposait à partir. Sans hésiter, je pris la résolution de le suivre partout où il irait.

— Mais de quoi vivras-tu? me demanda l'oncle,

— Je ne sais pas. Nous verrons.

Peu de temps après, en effet, Szamossy partit. Je restai quelques semaines à Gyula, en attendant qu'il se fixât quelque part. Ce fut à Arad qu'il s'arrêta, chez le comte Szilinski : le comte l'installa, veux-je dire, dans un hôtel abandonné où il n'y avait qu'un concierge. Toute la maison étant vide, la place ne manquait pas : ce fut ma première chance. Dès que

Szamossy m'en eut fait part, je filai pour le rejoindre. Avec quelle satisfaction je revenais dans cette ville d'Arad que je n'avais pas revue depuis près de deux ans !

Nous étions au commencement de l'année 1862. Je trouvai Szamossy dans un appartement du second étage, composé d'une chambre et d'une antichambre. La chambre servait d'atelier, de salon et même de chambre, le tout sommairement installé. Avec les chevalets et tout l'attirail de peinture, il y avait un canapé improvisé : — des malles et des caisses de bois qui servaient à l'artiste pour transporter ensemble ses toiles et ses habits, le tout recouvert d'une natte de paille et, je crois même, d'un tapis ; mais je doute qu'il fût de Smyrne. — Ce meuble, qui s'appelait canapé pendant le jour, devenait un lit pour la nuit. Ajoutez-y une table, en guise de lavabo, et voilà tout. Un mois durant, je couchai dans l'antichambre : le soir j'y étalais mon matelas, que j'enlevais le matin. C'était moi qui étais chargé du ménage : je ne voulais pas que Szamossy payât une femme de journée ; et, sans me vanter, je peux dire que notre petit intérieur était fort bien tenu. Il le fallait, d'ailleurs : Szamossy était très propre et très ordonné. Puis, je n'avais pas d'autre manière de lui témoigner ma reconnaissance pour tout le bien dont il me comblait.

Oui, Szamossy était vraiment bon pour moi, non seulement comme maître de peinture, mais comme éducateur. Instruit, cultivé, il se désolait de mon ignorance ; il s'efforçait de remplir, autant que possible, les lacunes de mon passé. Il m'indiquait tous les jours des leçons à apprendre ; et, le soir, quand il ne sortait pas, il me parlait longuement de l'histoire et corrigeait mes devoirs écrits. En un mot, il voulait me laisser un fonds de connaissances, tout au moins un aperçu de ce qu'on doit savoir pour entrer et vivre dans le monde. Je partageais mon temps entre ces études laïques, pour ainsi dire, et mes études artistiques : aux unes, je me prêtais avec résignation, par nécessité ; aux autres, je me donnais avec passion, avec rage.

Je retrouvai mes amis de Csaba, ceux que j'avais naguère essayé de fréquenter, pendant que j'étais menuisier, moi, et

qu'ils faisaient leurs classes au collège. Maintenant que j'avais remonté d'un degré l'échelle sociale, je ne me trouvais plus aussi gêné parmi eux. Combien j'avais souffert en silence, auparavant, à l'idée que bientôt nos chemins nous sépareraient pour toujours, et que je resterais enseveli sous la poussière et les copeaux parmi ces ouvriers auxquels je ne pourrais jamais me faire! Enfin la Providence mettait un terme à ces humiliations, et j'étais incorporé dans la légion égalitaire des étudiants, — l'espérance d'Arad.

X

En fait de jeunes peintres, j'étais le seul qui, fréquentât les étudiants ; je n'avais donc qu'à me bien tenir! Mais je me trouvais à merveille parmi ces joyeux compagnons dont j'avais tant envié l'existence, alors que j'étais menuisier. Pendant les longues soirées d'hiver, de quatre à sept heures, nous allions les uns chez les autres ; et nous tenions cinq, et même six, dans une petite chambre de trois mètres carrés, pour travailler ensemble. Que d'heures de gaieté insouciante et folle nous avons passées là, dans de perpétuels nuages de fumée! Car ils fumaient ferme et de mauvais tabac, mes amis de l'Université.

D'abord, chacun vaquant à ses occupations, le commencement de ces séances était calme ; et puis, cela finissait par des exercices de gymnastique, ou par un charivari quelconque. Rarement, je prenais part moi-même à ce vacarme, — épouvantable parfois, surtout à la brune. — Mais n'allez pas mal penser de mes hôtes! On s'amusait innocemment : des plaisanteries, des farces, des gamineries de grands garçons, voilà tout. Je quittais généralement mes amis à l'heure du souper : ils étaient pensionnaires dans les familles où ils avaient leur chambre. Alors je descendais d'un grade : je prenais mes repas, moi, chez le concierge de la maison où j'habitais.

Modeste, en vérité, bien modeste la table où faisait cercle aussi la famille du concierge, dans la loge. Mais, certes, cela valait mieux que les repas dont je me souvenais encore si

amèrement : la pâtée servie par terre, ou le morceau de pain mangé sur l'établi, et, s'il y en avait encore, un peu de lard ou de fromage. Le point de départ et le point d'arrivée ! il ne s'agit que de comparer l'un à l'autre ; et je m'en suis bien trouvé, souvent. A cette époque, il me fallait peu de chose pour être heureux, et je l'étais. Cependant, je l'avoue, ces repas, en compagnie du concierge, me taquinaient. L'idée de demander un secours à l'oncle Roeck ne m'était pas même venue : d'autre part, espérer que je gagnerais assez pour payer ma pension dans une famille était bien téméraire. Bast ! la chance me favoriserait tôt ou tard.

Je m'étais mis à faire de petites compositions, des scènes de genre, au crayon, que j'exposais chez un libraire, au centre de la ville. J'arrivais à les vendre trois, quatre, et même huit florins ; et ainsi je pouvais gagner de huit à dix florins par mois. Puis quelle émotion, le jour où Szamossy me trouva des leçons de dessin dans une famille qui m'offrait, pour honoraires, de dîner avec elle ! Dès lors, adieu, concierge ! Mon départ fut un chagrin pour mes hôtes : ils commençaient à me considérer comme un des leurs. Je les avais portraiturés tous. Braves gens ! je les quittai avec autant de regret que de joie, pour entrer dans la famille dont les deux enfants devenaient mes élèves.

Mais, avec ceux-ci, comment faire ? Qu'allais-je leur apprendre ? Je vis, aux premières leçons, qu'ils avaient déjà une certaine habitude du dessin ; ils copiaient assez bien le modèle qu'ils avaient devant eux, et le maître était bien plus embarrassé que les élèves, quand il s'agissait de les corriger. Que leur dire ? C'est que je ne voyais pas grande différence entre eux et moi ; mon sempiternel : « C'est bien, c'est très bien... » me paraissait manquer de jugement et d'autorité. J'avais peur qu'on ne découvrît mon peu de science. Alors, c'en serait bien fini des savoureux dîners que l'on mangeait là. Bons, *tourosh's* et bons plats de lentilles, que je vous aurais regrettés !

Eh bien ! sans le savoir, dès le début je fus apprécié. Comment donc ? C'est que, pendant l'heure où je devais surveiller mes élèves, je m'ennuyais considérablement : alors, pour abréger le temps, je crayonnais moi-même, tout en jetant quel-

fois un coup d'œil approbateur sur le travail des enfants. Je crayonnais des bonshommes de chic et de petits essais de genre ; enfin je *composais*, ce qui amusait énormément mes deux petits camarades. Et, par là, mes plats de lentilles étaient assurés. Mon autorité augmentait même de jour en jour, et, l'heure du dessin étant un enchantement pour mes élèves, je les amenais à dessiner librement, je leur permettais des fantaisies : ils *composaient* comme moi, et je les forçais à répéter de mémoire ce qu'ils avaient fait d'après le modèle ; je leur apprenais à dessiner par cœur. Je n'oserais recommander cette méthode à un professeur officiel ; mais, à moi, cela m'a réussi. La preuve en est qu'à table on me faisait repasser les plats ; j'en profitais avec tout l'appétit qui distinguait alors mon estomac famélique.

De là, je rentrais chez Szamossy, où je reprenais gaiement ma besogne. Mon maître faisait des portraits, et moi des compositions sur lesquelles il me donnait son avis. J'improvisais surtout, je travaillais de chic. Je croyais alors et je reste persuadé que, pour faire de vrais tableaux, il faut les concevoir et les exécuter sans préoccupation de ceux que d'autres ont pu faire et dont les vôtres risqueraient de n'être que de serviles copies. De temps en temps, je dessinais grandeur nature les portraits que Szamossy peignait. Mais tous les jours, sans exception, je consacrais une grande heure à l'anatomie d'après un plâtre que je m'étais procuré, et que j'aimais surtout à dessiner de mémoire. En dehors de cela, je m'exerçais comme je pouvais : le matin, au marché, je faisais des croquis d'après nature ; si j'avais besoin d'un renseignement, d'un mouvement, d'un geste quelconque, je courais dans la rue le chercher; mais j'aurais cru manquer à ma conscience de créateur en faisant poser devant moi un modèle qu'il m'aurait suffi de copier. Tout au plus, je me permettais de faire une étude, un dessin à part, et de l'approprier à ma composition.

Szamossy me laissait pratiquer mon système assez librement; il aurait été fort embarrassé de me faire suivre une méthode plus académique : il manquait, dans cette ville, de tout le nécessaire. Et puis, son intention n'était pas de me

garder longtemps : il savait bien qu'en allant d'une ville à l'autre, au fin fond de la Hongrie, on ne peut guère se charger d'une éducation artistique. Il voulait seulement me donner la première instruction, la plus nécessaire, pour me permettre d'aller faire ailleurs des études plus sérieuses. En attendant, je continuais cette belle existence, absolument heureux, sans aucun souci de l'avenir.

La nuit, pourtant, il arrivait que, dans le silence, une inquiétude me ressaisit... *Et si ce n'était pas ça?* Si je faisais fausse route, et si j'allais être obligé de reprendre le rabot? Alors, c'était le cauchemar: je me revoyais menuisier; les anciens camarades se moquaient de moi. J'étais poursuivi d'hallucinations folles, dans des dégringolades effrayantes; et, quand le jour revenait, il me restait un sentiment de crainte, jusqu'à ce que mes occupations de la journée eussent remis mes idées d'aplomb.

Je ne sais combien de temps s'écoula ainsi. Je faisais des projets, et, de plus en plus, je crayonnais des portraits. J'avais surtout comme clientèle des familles entières de tailleurs: l'une, il en fallait peindre tous les membres, le père, la mère et les enfants, pour une redingote; une autre me fournissait le pantalon, aux mêmes conditions. De cette manière, j'étais toujours bien habillé. Je ne péchais que par les chaussures. Là, il y avait dans ma toilette une lacune fâcheuse : jamais je n'ai pu tomber sur un cordonnier qui voulût échanger contre son portrait une bonne paire de bottines.

Entre temps, comme je continuais à exposer mes historiettes chez le libraire, on commençait à les remarquer. Non seulement on me les achetait, mais, un beau jour, je fus bien agréablement surpris par cette nouvelle : un petit cercle de quinze personnes s'était formé, — des personnes que je ne connaissais pas; — chacune donnerait un florin par mois pour me permettre de continuer mes études dans une académie de grande ville. On peut se figurer ma joie! Il aurait fallu partir aussitôt; mais c'était si imprévu et j'étais si attaché à Szamossy, — le seul et unique peintre du monde! — que je ne pouvais me résoudre à ce départ. Je continuais de vivre là, et je faisais des économies pour l'avenir: avec ce que je

gagnais déjà, mon dîner et mon logement gratuits en surplus, j'étais vraiment trop riche.

Et combien j'eus raison de faire des économies! Trois mois n'étaient pas écoulés que, des quinze florins à toucher régulièrement chez le libraire, il en manqua d'abord quatre ou cinq, puis bientôt six ou sept. Enfin, je n'eus plus à me déranger pour aller recevoir ma pension. Par exemple, je n'ai jamais su qui me l'avait donnée, cette pension, ni pourquoi on me la retirait. Mon séjour prolongé dans la ville en était-il cause? Peut-être bien! Mais j'étais si content d'y rester!

XI

J'avais passé là, auprès de Szamossy, quinze ou seize mois, quand il reçut une invitation d'un de ses amis, M. Ormos, amateur d'art, esthéticien, écrivain. M. Ormos s'était trouvé à Gyula, pendant mon séjour chez l'oncle Roeck; il m'avait vu quelquefois chez Szamossy et savait que je ne l'avais plus quitté depuis. L'invitation s'étendait à ma petite personne... Nous fîmes nos paquets et nous allâmes chez M. Ormos, à Burias, une petite ville d'eaux charmante, où j'ai passé quelques semaines délicieuses, inoubliables.

Installé dans un pavillon à part, j'avais une indépendance parfaite. Les heures des repas nous réunissaient à la petite table hospitalière de la maison. Là, j'écoutais avec le plus vif intérêt la causerie de ces deux hommes. Vieux garçon, M. Ormos vivait seul, d'habitude. Il engageait la conversation d'autant plus volontiers sur les maîtres dont il possédait une collection modeste, et l'on discutait, chacun suivant sa manière de voir, leurs procédés de peinture. C'étaient pour moi autant de causeries instructives, et surtout exaltantes. M. Ormos écrivait une histoire de l'*Art italien*, qu'il avait beaucoup étudié à Venise. De là, justement, datait son amitié avec Szamossy. Ils me parlaient de toutes les merveilles de l'Italie, en me montrant les gravures des tableaux célèbres. J'ai connu de cette façon des maîtres que je n'ai jamais connus autrement, ni à

Venise, ni à Rome, ni même à Paris. Une fois, en me montrant des cartons de Raphaël, Ormos me dit :

— J'espère que nous te verrons, un jour, faire des cartons comme ceux-là... et que toi, plus exact, tu les exécuteras toi-même !

Hélas ! je n'ai jamais répondu à l'espérance de mon hôte : mes cartons, à moi, ce sont mes toiles.

On devine si je me trouvais à l'aise dans cette atmosphère intellectuelle : je respirais enfin ! La plus grande partie de la journée, je la passais dehors à dessiner tout ce qui pouvait défiler sous mon crayon. Le pays était fort pittoresque, et la population valaque des plus intéressantes, pour le type autant que pour les costumes. Mais ces gens étaient bien difficiles à aborder : je ne parlais pas leur langue ; de plus, superstitieux outre mesure, ils ne voulaient poser pour rien au monde, et je dus me borner à faire des croquis à travers la vitrine d'un pharmacien devant lequel se tenait le marché.

Une fois pourtant, je me risquai à m'installer devant une maison de paysan. Bientôt des figures suspectes rôdèrent autour de moi ; elles ne tardèrent pas à manifester leurs intentions hostiles. Je jugeai prudent de m'éclipser, mais les paysans me poursuivirent jusqu'à la maison d'Ormos, où je fus protégé par un domestique. Une autre fois, une véritable émeute faillit éclater autour de mon petit pavillon, dont la fenêtre donnait sur la rue. Par cette fenêtre basse, on voyait dans la chambre. Et qu'y voyait-on ? Un sorcier, apparemment, ou le diable en personne, étudiant l'anatomie sur une tête de mort — qui me servait de modèle... Il n'en fallait pas plus pour que ces bons paysans me crussent en communication maligne avec cette tête de mort qui, seule éclairée, devait produire au dehors, je l'avoue, un effet assez mystérieux. Le bruit se répandit dans le quartier qu'un sorcier faisait, tous les soirs, des exercices diaboliques dans le pavillon. Un soir donc, ma demeure fut cernée ; heureusement le domestique, prévenu par je ne sais quel hasard, eut le temps de m'avertir que les indigènes en voulaient à ma vie. Dès lors, il me fallut user de la plus grande prudence pour saisir une silhouette ou un motif qui m'intéressait. Le plus souvent je dus me résigner à travailler en chambre, et je me rappelle deux grands dessins que

j'exécutai de la sorte. Le premier représentait une jeune fille, une belle paysanne, traversant un ruisseau; elle portait sur la tête un berceau où reposait un enfant, tandis que ses deux mains étaient occupées à filer : je la vois encore dans son costume valaque. L'autre était une composition à plusieurs figures : une famille valaque au repos, après le travail, et causant.

Au bout de six semaines ou deux mois de cette existence charmante, Szamossy et moi, nous continuâmes notre route. Le maître était appelé par la famille Karacsonyi à Béodra, petit village peu éloigné de Burias. Les Karacsonyi avaient un beau château, un parc superbe, une famille nombreuse et grand train de maison. On m'installa dans une chambre, à côté de Szamossy. Mais, à ma vive déception, le petit apprenti peintre — qui, sans doute, aurait paru déplacé à la table des seigneurs — fut renvoyé à la table des domestiques.

Je vois encore un gros hussard qui vint m'appeler pour le dîner. Ma foi ! pas mal, cette salle à manger des domestiques, avec sa longue table blanche, proprement servie. Une douzaine de personnes y prirent place, valet de chambre, maître d'hôtel, femme de chambre, etc... moi enfin, au bout. Pour le premier repas, je crus à une méprise et passai outre. Mais, comme elle se répétait le lendemain, j'allai m'installer chez un boucher du village. Cet éloignement volontaire ne m'empêchait pas de revenir passer une grande partie de la journée auprès de Szamossy, au château. Nous travaillions ensemble : il faisait des portraits de famille, et je fis un dessin représentant la cuisine même du château, avec les pauvres qui venaient y mendier une fois par semaine. Toujours piqué d'avoir été relégué à la table des domestiques, je me sentais mal à l'aise et ne me montrais jamais aux maîtres. Le matin, si j'entendais un pas de promeneur dans le parc, où j'essayais du « plein air », je m'échappais comme un cerf. Une fois, en me sauvant, je rencontrai tout à coup la châtelaine en personne, qui débouchait d'une allée. Mon embarras fut extrême : pas moyen de m'esquiver ! La dame était compatissante : en voyant ma gêne, elle me rassura avec bienveillance et daigna me questionner sur mon croquis.

Depuis ce jour-là, je me sentis plus à l'aise au château.

En somme, le séjour de Béodra ne m'offrait pas un bien vif intérêt. Mon seul agrément, c'était la femme du boucher : en tout bien, tout honneur !... Cette jolie blonde au teint frais égayait le dîner par sa bonne humeur naturelle et ses francs éclats de rire. Elle n'était pas avare et me garnissait abondamment l'assiette pour la somme d'un florin et demi par semaine. Ce n'était pas trop cher ! Je me sentais à l'aise dans cette famille qui respirait le bien-être. Malheureusement, elle sentait aussi la boucherie. A voir tous les jours de pauvres moutons étalés sur une planche, avec la tête pendante et ne tenant qu'à un lambeau de peau, une mare de sang au-dessous, en permanence, j'avais l'appétit paralysé à tel point que je ne pouvais même plus manger de viande... Mais je me rattrapais sur autre chose.

Je n'aurais pas été trop mécontent de quitter ce village si je n'avais dû en même temps me séparer de mon bon maître. Il était écrit que j'arrêterais là le cours de mes pérégrinations avec Szamossy et que je retournerais encore une fois chez l'oncle Roeck, pour aller de là beaucoup plus loin. A vrai dire, il en était temps. J'éprouvais l'impérieux besoin de voir autre chose. Surtout le séjour chez Ormos m'avait ouvert les yeux, et je songeais maintenant à fréquenter une académie. J'accompagnai Szamossy jusqu'à Arad. J'y achetai des couleurs, me proposant de commencer à peindre aussitôt rentré chez l'oncle ; et je pris congé du bon Szamossy. J'en fus très affecté ; je lui restais profondément reconnaissant pour tous les bienfaits dont il m'avait comblé. Mais quoi ! la vie m'appelait ; je devais donner aussi mon œuvre, quelle qu'elle fût. Le temps passe si vite ! N'y avait-il pas dix-huit mois déjà que j'étais à l'école de Szamossy ?

Pendant ce temps-là, l'oncle Roeck était retourné de Csaba à Gérandas, dans sa ferme, qu'il habitait décidément. C'est là que j'allai le rejoindre, avec la preuve certaine que je pouvais gagner ma vie dans ma nouvelle carrière. En effet, tout le temps passé avec Szamossy, je n'avais demandé de secours à personne ; et je rapportais une vingtaine de florins. Mais la somme n'était pas suffisante pour me permettre d'entreprendre un grand voyage : — est-ce que mon ambition ne me poussait pas juqu'à Pesth ?

Pour tâcher d'arrondir mon petit capital, je me mis à l'œuvre. J'étais résolu maintenant à exécuter en peinture mes compositions personnelles. Avec quelle émotion je m'y préparai ! Seulement, je n'avais que les couleurs les plus indispensables. Pour les pinceaux, je me les fis moi-même, à l'exemple de Szamossy, qui apprêtait jusqu'à ses toiles. A mon tour, je profitai de mes connaissances de menuisier pour fabriquer mes châssis. Ainsi armé, je commençai un tableau représentant une jeune fille dans un intérieur, penchée de côté comme si elle attendait quelqu'un. La dimension? Grandeur nature, s'il vous plaît ! Et d'un lampion je tirai mon effet de soir. Enfin ! j'y allai avec un sans-gêne et une assurance extraordinaires : on aurait dit que les pinceaux étaient mes plus intimes amis. Ce qui me donnait ce courage, c'était la méthode même de Szamossy : n'assurait-il pas qu'il faut finir, en quelque sorte, le tableau en grisaille, et le colorier ensuite par de simples glacis? Il prétendait que les anciens maîtres en usaient de la sorte; — et peut-être est-ce vrai de quelques-uns. — Or, je me disais que, pour faire un tableau en grisaille, il faut procéder comme si l'on dessinait au crayon ou au fusain. D'abord, ne point se préoccuper de la couleur; pour colorier la toile, on verra ensuite...

Et tenez ! la vie est même assez longue pour permettre aux peintres de raconter des histoires ! Vous savez maintenant celle du petit apprenti. Sincère historien autant que littérateur maladroit, s'il ne l'a pas écrite à votre gré, veuillez en accuser la plume, qui ne vaut décidément pas le pinceau pour peindre.

MICHEL DE MUNKACSY

L'INSURRECTION CUBAINE

ET

LE DROIT DES GENS

Les États-Unis méritent à beaucoup d'égards l'admiration du genre humain. Ce grand peuple a toutes les qualités de la race anglo-saxonne, race exceptionnellement vigoureuse et formée pour l'action : un vif esprit d'initiative, la fermeté dans les vues, l'activité dans l'exécution ; par-dessus tout, une tendance à l'expansion indéfinie par la recherche permanente des meilleures occasions de profit. Mais peut-être a-t-il exagéré ces qualités. Après avoir triplé sa population en moins d'un demi-siècle, à peu près décuplé sa richesse [1], doublé son empire, enlevé au Mexique des territoires aussi grands que la péninsule ibérique, la France, la Belgique et les Iles Britanniques réunies, colonisé l'immense bassin du Mississipi et s'être étendu sur les rivages du Pacifique depuis l'île de Vancouver jusqu'à la mer Vermeille, il a senti croître sa confiance en ses propres forces et son ambition. On lui reproche non seulement de marcher avec une énergie toujours croissante à de nouveaux développements, ce qui ne regarde que lui-même, mais d'y marcher sans scrupules et par tous les moyens. De même que l'Angleterre prétendit pendant plusieurs siècles exercer une sorte

1. La population des États-Unis était, en 1850, de 23 191 000 habitants ; en 1890, de 62 622 000. Sa richesse était évaluée, en 1850, à 7 milliards ; en 1890, à 65 milliards.

de suzeraineté sur les mers, à l'aide de principes que répudiait la grande majorité des nations, les États-Unis prétendraient à leur tour tailler à leur profit, dans la loi des nations, un droit particulier, façonné d'après leurs convenances. C'est ce sentiment qu'a traduit, selon nous d'une façon un peu trop claire, le secrétaire d'État Olney, dans sa note d'août 1895 au cabinet de Saint-James, en avouant sans artifice que la volonté des États-Unis a « force de loi » dans les matières où ils jugent à propos d'intervenir, non pas seulement « à cause de leur très haut degré de civilisation », mais parce que « l'énormité de leurs ressources, jointe à leur isolement, fait d'eux les maîtres de la situation ». L'appui matériel ou moral qu'ils donnent depuis dix-huit mois à l'insurrection cubaine, en permettant de saisir toute la portée de cet avertissement, a suscité dans presque toute l'Europe des appréhensions nouvelles et provoqué des récriminations plus précises. C'est ainsi qu'un grand journal français, d'allures modérées, où les questions internationales sont étudiées avec soin et traitées avec une rare compétence, a qualifié certains procédés des Américains d'actes de « piraterie internationale ».

Il n'est pas inutile d'étudier froidement et de chercher à résoudre après mûre réflexion, conformément aux règles sanctionnées par l'accord des peuples civilisés, les questions internationales nées du dernier conflit d'intérêts entre l'Espagne et les États-Unis. Tel est l'objet de la présente étude. Mais, quoique je ne me propose pas d'exposer, une à une, les péripéties de la question cubaine, je ne crois pas pouvoir poser utilement et trancher nettement les problèmes juridiques sans avoir placé sous les yeux du lecteur un tableau sommaire des rapports internationaux qui les ont enfantés.

I

LES ÉTATS-UNIS ET LA QUESTION CUBAINE AVANT 1895

La première insurrection cubaine date de 1849.

Mais, bien avant cette époque, alors que Monroe et Canning

dirigeaient, le premier la politique extérieure de la grande République, le second celle du Royaume-Uni, un parti séparatiste ou plutôt deux partis séparatistes s'étaient formés dans l'île : l'un rêvait une incorporation à l'Angleterre, l'autre une annexion aux États-Unis. Pendant six mois, chacune de ces deux puissances soupçonna l'autre de vouloir mettre la main sur Cuba. La France les surveillait toutes deux avec inquiétude et tout le monde, en fin de compte, s'entendit pour laisser la colonie espagnole à l'Espagne. Monroe donna le bon exemple en décourageant l'agent secret qui venait mettre à ses pieds la « perle des Antilles ». Il fit entendre en même temps au cabinet de Londres qu'il ne verrait pas avec indifférence Cuba passer en de nouvelles mains, au messager cubain que le gouvernement fédéral, uni à l'Espagne par des liens d'amitié, ne pouvait accepter l'offre d'un soulèvement. L'incident n'était pas sorti de sa mémoire lorsqu'il introduisit, dans son fameux message de 1823, une distinction si nette entre les colonies détachées de l'Europe et celles qui n'étaient pas encore émancipées : « La politique des États-Unis, disait-il, est toujours de laisser à elles-mêmes les parties en conflit... Le gouvernement des États-Unis *n'est pas intervenu* et *n'interviendra pas* dans les affaires des colonies que les nations européennes possèdent encore en Amérique. »

Le vrai péril d'une annexion n'était pas à Londres, mais à Washington, car un simple bras de mer sépare Cuba de la Floride, et le delta du Mississipi s'ouvre vers la Havane. Aussi Canning, recevant la communication de Monroe, avait-il tenté d'en tirer parti. D'accord avec notre gouvernement, il avait proposé sur-le-champ au président de la République américaine un accord diplomatique : l'Angleterre, les États-Unis, la France déclareraient solennellement que Cuba resterait, à perpétuité, au pouvoir de l'Espagne. M. Rush, ministre des États-Unis à Londres, usa d'un faux-fuyant, et la question fut éludée.

Divers négociants des États-Unis flairent, en 1846, une affaire magnifique et lancent une opération colossale. Il s'agit d'acheter la colonie. Une grande compagnie s'organise au capital d'un milliard; mais les capitaux reculent et l'entreprise financière avorte. Cependant on cherche encore, peut-être pour éviter les quolibets, et l'on trouve le moyen de rentrer

en scène avec un certain éclat (1847). On réunit environ douze cents hommes de bonne volonté pour envahir Cuba. Ceux-ci font leurs préparatifs avec fracas sous les yeux du gouvernement fédéral, et se dispersent sans bruit sur l'injonction de la police (1848).

A dater de ce moment, le gouvernement américain sera perpétuellement embarrassé par les manœuvres d'un parti peu nombreux, mais remuant, tenace et très peu scrupuleux. Une loi du 3 avril 1818 confère sans doute au président des pouvoirs exceptionnels pour empêcher l'organisation des complots militaires sur le territoire de l'Union contre une nation amie, et l'autorise « à employer les forces de terre et de mer qu'il jugera nécessaires pour mettre obstacle à toute expédition hostile ». Mais la bonne volonté du président ne prévaudra pas incessamment contre la faiblesse des autorités locales et le pouvoir central se lassera parfois de commander. n'étant pas toujours obéi.

Or une « junte pour la défense des intérêts politiques de Cuba » s'était constituée ouvertement à New-York. Elle met à sa tête (1849) un général d'opérette, le vénézuélien Narcisso Lopez, qui avait été jadis au service de l'Espagne. Celui-ci réunit, dit-on, cinq mille aventuriers pour marcher à la conquête de la grande île, et les répartit entre quatre régiments. qu'il décore de noms fantastiques. Les autorités, locales ou fédérales, n'ont rien vu; elles permettent à cinq cents de ces flibustiers de s'embarquer tranquillement et se laisse persuader qu'ils vont en Californie, à la recherche de gisements aurifères. Nos héros n'ont rien de plus pressé que de piller la ville de Cardenas. Mais la fête est troublée par l'arrivée soudaine des troupes espagnoles. Le corps d'armée a peur et le général donne l'exemple de la fuite. Par malheur, il part si vite qu'il n'a pu rembarquer tout son monde et laisse un certain nombre de ses compagnons aux mains de la milice régulière. Quant à la population cubaine, elle n'a pas bougé.

Le gouvernement fédéral avait, du reste, ouvert les yeux après que les « pionniers de la liberté » s'étaient éloignés du territoire américain, et mis deux bâtiments à leur poursuite. mais trop tard. Il fit encore son devoir en traduisant Lopez devant un jury; mais le brave général obtint, comme on

devait s'y attendre, un de ces acquittements qui mènent au Capitole les « politiciens » expérimentés.

Lopez a retrouvé son courage avec son prestige. Absous par la justice américaine, il harangue sans désemparer des auditeurs complaisants et leur promet de recommencer. Le gouvernement fédéral juge que c'est le bon moment pour demander la mise en liberté des prisonniers laissés dans l'île, et les réclame. Le gouvernement espagnol montre une grande condescendance et se décide à les rendre. Le général vénézuélien n'a plus qu'à tenir une parole engagée sur la place publique et la tient en effet. Il part, opère son deuxième débarquement (1851), se fait prendre les armes à la main et, moins heureux que Jameson ne devait l'être plus tard, fusiller avec cinquante de ses compagnons. Cette fois, quelques Cubains s'étaient joints à lui.

Voilà ce qu'on a nommé, par un véritable abus de langage, la première insurrection cubaine. Il n'y avait pas eu d'insurrection. L'expédition avait été conçue, préparée aux États-Unis; elle était sortie de leurs ports; les flibustiers y avaient été ramassés, pour la plupart, dans les grandes villes de l'Ouest et du Nord; on avait affublé les régiments de noms anglo-américains; les Cubains avaient croisé les bras au premier débarquement et n'avaient pas montré beaucoup plus d'empressement après le second. C'était une aventure américaine.

Il devait y avoir, il y eut un épilogue. La France et l'Angleterre reprirent sur-le-champ, à la demande de l'Espagne, la négociation que Canning n'avait pu faire aboutir. Elles proposèrent pour la seconde fois au gouvernement fédéral (avril 1852) la conclusion d'une convention d'après laquelle les trois puissances auraient désavoué séparément et collectivement toute intention de prendre possession de Cuba, et se seraient engagées respectivement à s'opposer à toute entreprise « tentée à cet effet de la part de n'importe quelle puissance et de n'importe quel individu ». Le cabinet de Washington fit d'abord une réponse dilatoire. Comme les représentants de la France et de la Grande-Bretagne avaient reçu l'ordre d'insister, ils essuyèrent un refus péremptoire. Les États-Unis ne renonçaient pas à prévoir certaines éven-

tualités qui pourraient leur faire regretter d'avoir pris un engagement perpétuel. Pour parler clair, on ne voulait pas, au delà de l'Atlantique, abdiquer indéfiniment l'espoir d'annexer un jour l'étoile solitaire *(Lone star)* aux autres étoiles américaines.

Toutefois l'attitude du gouvernement fédéral fut, pendant les seize années suivantes, généralement correcte. S'il laissa, en 1854, une seconde junte s'établir à la Nouvelle-Orléans, louer des navires, acheter des canons, enrôler des soldats, il sut empêcher une expédition nouvelle et se vanta même, dans le message présidentiel (décembre 1854), de l'avoir empêchée; s'il offrit à l'Espagne, dans le courant de la même année, d'acheter Cuba pour cent vingt millions de dollars, il supporta le refus indigné des patriotes castillans; s'il permit à M. Soulé, son ministre à Madrid, de se répandre, à ce propos, en récriminations amères, il seconda loyalement, quelques mois plus tard, en saisissant plusieurs bateaux chargés d'armes et de munitions, le général Concha, qui déployait une grande énergie pour prévenir un nouveau mouvement révolutionnaire dans l'île. La junte prit le parti de se dissoudre et fut obligée de déclarer, en annonçant sa liquidation, que les libéraux cubains ne pouvaient plus compter sur l'aide des États-Unis. Enfin, si le président Buchanan fit observer dans un de ses messages, en 1858, que l'annexion de Cuba supprimerait une cause de mésintelligence entre l'Espagne et les États-Unis, à peu près comme M. de Cavour eût pu faire observer que l'occupation définitive des États romains ferait disparaître une cause de mésintelligence entre le Saint-Siège et la maison de Savoie, on ne saurait contester que les appétits américains s'étaient peu à peu calmés. Qu'il faille attribuer ce revirement à un sentiment plus équitable des devoirs internationaux ou l'expliquer par la prépondérance des États anti-esclavagistes dans la Confédération[1], la grande République avait, dans cette période, ponctuellement appliqué le programme du président Monroe, programme de non-intervention dans les affaires des colonies appartenant encore à l'Europe en 1823.

1. Le parti esclavagiste avait préparé l'annexion du Texas. On a souvent répété qu'il convoitait particulièrement Cuba, parce que l'entrée d'un nouvel État à esclaves dans la Confédération devait servir sa politique.

Nous sortirions de notre cadre en racontant, même d'une façon très abrégée, la longue et terrible insurrection de 1868, parce qu'elle fut essentiellement cubaine. Plusieurs ports de l'Union expédièrent assurément, de temps à autre, pendant une période de dix ans, des armes et des munitions aux rebelles, mais séparément et sans concert préalable. « Il peut y avoir insurrection, disait, le 22 septembre 1869, M. Sumner à la Convention annuelle de l'État de Massachusetts, sans qu'il y ait cet état de choses qui équivaut au moins à une demi-indépendance... Les rebelles cubains sont en armes, je le sais; mais où sont leurs villes, leurs places fortes, leurs provinces? où est leur gouvernement? où sont leurs ports, leurs cours de justice, leurs tribunaux de prises maritimes?... où donc est le fait de la belligérance? » Le peuple et le gouvernement des États-Unis, disait à son tour le président Grant dans son message au Congrès (6 décembre 1869), sont animés sans doute envers le peuple cubain des sentiments qu'ils ont éprouvés à l'égard des autres colonies jadis révoltées contre l'Espagne; mais on ne saurait méconnaître que la lutte actuelle n'a pas pris les proportions d'une guerre, selon le sens qu'on attache à ce dernier mot dans la langue du droit international; les rebelles n'ont pu parvenir à se donner une organisation politique, même de pur fait, qui permette de les traiter en belligérants[1]. Le gouvernement fédéral ne dévia pas de cette ligne, même en 1873, après l'arrestation du *Virginius*, que suivit l'exécution de cinquante flibustiers américains : il accepta purement et simplement les explications données par le cabinet de Madrid.

En somme, depuis le message de 1858, si des convoitises couvaient encore, çà et là, au fond des cœurs, les deux gouvernements vivaient en d'assez bons termes. Non seulement le cabinet de Washington avait laissé le maréchal Martinez Campos achever la guerre de dix ans et la soumission de l'île en négociant avec quelques chefs rebelles et en signant le pacte de Camaguey (1878); mais on finit par s'entendre pour conclure (1er août 1891) un traité de commerce, assez

1 Le Pérou avait reconnu comme belligérants, par un décret du 14 mai 1869, les Cubains révoltés. Le message du président Grant s'attachait à réfuter l'argument qu'on prétendait déduire du décret péruvien.

généralement regardé comme plus avantageux aux États-Unis qu'aux colons espagnols[1].

II

PRINCIPAUX RAPPORTS DE L'ESPAGNE ET DES ÉTATS-UNIS PENDANT LA TROISIÈME INSURRECTION

Il existait, en février 1895, à la veille de la troisième insurrection, dans l'île de Cuba, quatre partis politiques : les conservateurs, entièrement dévoués au gouvernement espagnol ; les réformistes, auxquels une éclatante satisfaction venait d'être donnée par la loi de janvier 1895, instituant un conseil d'administration unique, de trente membres[2], organisant des députations provinciales et reconnaissant aux conseils municipaux, en principe, le droit d'élire les maires[3]; les autonomistes; les indépendants. Ces deux derniers partis, quoique ayant sur certains points des griefs communs, ne doivent pas être confondus. Les indépendants voulaient rompre purement et simplement avec la métropole; les autonomistes souhaitaient un régime analogue à celui de certaines colonies anglaises, c'est-à-dire l'établissement d'un parlement local et d'un ministère responsable. Ces derniers ont désavoué formellement l'insurrection (5 avril 1895). Leur journal, la *Discusion*, qui se publie à la Havane, a plusieurs fois traité les séparatistes révoltés d' « aventuriers » et d' « incendiaires », protesté de son loyalisme et répudié l'intervention des États-Unis[4]. *La Epoca* de Madrid, journal ministériel, reconnaissait hautement, il y a quelques jours[5],

1. On tira même parti de ce traité pour accuser le cabinet de Madrid de favoriser outre mesure la grande République, après l'avoir longtemps blâmé de n'avoir pas su la ménager.

2. Dont quinze élus et quinze au choix du gouverneur parmi certaines catégories.

3. Sauf dans quelques villes.

4. Voir notamment, à ce sujet, le *New-York Herald* du 3 juin 1896 (édition américaine).

5. 18 juin 1896.

le patriotisme (*españolismo*) de Montoro, un de leurs chefs, et déclarait que les autonomistes devraient être consultés, comme les autres, au moment où il s'agirait de réorganiser l'île.

Le signal de l'insurrection fut donné par la junte révolutionnaire cubaine installée à New-York. Ses émissaires débarquèrent le 24 février 1895 près de Matanzas, et les premières bandes se formèrent, à son appel, dans cette région. Six semaines plus tard, les quatre principaux chefs qui devaient diriger les opérations militaires dans la première période de cette guerre civile (de février 1895 à février 1896) arrivèrent aussi d'Amérique : c'étaient deux blancs, José Marti[1] et Maximo Gomez ; deux nègres, les frères Antonio et José Maceo. Presque en même temps (16 avril) arrivait d'Espagne le maréchal Martinez Campos, nommé gouverneur général.

En l'appelant au commandement, le cabinet de Madrid avait assurément voulu donner une preuve de sa modération. En 1878, le maréchal avait pacifié l'île. Il tâcha d'employer, on devait s'y attendre, les procédés qui lui avaient réussi treize ans plus tôt. Sans doute il combattit en brave soldat toutes les fois qu'il fut réduit à combattre, mais il essaya de gagner tous les cœurs, même ceux des séparatistes. Il parcourut son gouvernement en écoutant les griefs des uns et des autres, et promit tout ce qu'il pouvait promettre. Cette tactique, au lieu de désarmer les révoltés, les enhardit. Les bandes s'armèrent, organisèrent leur cavalerie, dévastèrent la partie orientale de l'île et se grossirent de nombreux ouvriers que leurs incendies ou leurs réquisitions avaient laissés sans ouvrage. Au mois d'août, un premier convoi de flibustiers américains, conduit par l'américain Rohloff, débarqua dans la province de Santa-Clara. Le moment était venu de proclamer l'indépendance cubaine.

Elle fut, en effet, proclamée le 16 septembre. Cisneros, marquis de Santa-Lucia, fut non pas élu, mais nommé (très probablement par la junte révolutionnaire de New-York) président de la République. Ce fut un président modeste, dont on ne parla guère avant qu'un groupe important dans le

1. Marti mourut le 16 juin 1895.

parti de l'insurrection songeât, neuf mois plus tard, à le relever de ses fonctions[1]. Il fut aussitôt doublé d'un vice-président, et quatre secrétaires d'État entrèrent en fonctions, au moins d'une façon nominale.

La situation du maréchal Martinez Campos devenait fausse, la politique de conciliation de jour en jour moins praticable. L'insurrection s'étendait rapidement; les bandes descendaient vers l'ouest; Gomez ravagea la province de Santa-Clara en novembre, celle de Matanzas en décembre. En même temps qu'il faisait incendier les champs de tabac dans la province de Pinar del Rio par le *cabecilla* nègre Banderas, il pénétrait, à la fin de décembre, dans la province de la Havane, y détruisait la plus grande partie des récoltes et s'avançait jusqu'à 20 kilomètres de la capitale (7 janvier 1896). Dès le 28 décembre, le maréchal avouait publiquement, dans un langage très digne, que les résultats avaient déçu son attente. Ayant été « autorisé » à s'embarquer le 17 janvier, il quitta l'île. Aurait-il pu combiner autrement les négociations et les mesures de répression? C'est une question délicate qui ne rentre pas dans l'objet de cette étude et que nous n'osons pas, d'ailleurs, résoudre de si loin. Nous nous bornons à cette réflexion qu'aucun parti ne désavouera : s'il est, en Espagne, un homme dont les conseils doivent être médités, quand même on serait contraint d'en différer l'exécution, c'est Martinez Campos,

Le général Weyler, qui le remplaçait, arriva le 10 février 1896 à la Havane. L'Espagne avait, dans l'île, à cette date, cent dix-huit mille sept cent trente soldats réguliers[2].

Il était évident que le cabinet de Madrid, en changeant un homme, changeait sa ligne de conduite. Weyler était désigné pour inaugurer une politique de répression; on le choisissait assurément à raison de la vigueur avec laquelle il avait naguère rétabli l'ordre dans les Philippines. Il débuta par une proclamation terrible, où il dénonçait comme facilitant les opérations de l'ennemi, par suite comme coupables

1. Voir le *New-York Herald* du 15 et du 16 juin 1896. La junte de New-York a fait officiellement déclarer, le 15 juin, que Cisneros ne serait pas remplacé.

2. Publication officielle faite par le département de la guerre à Washington.

de délits contre la sûreté de l'État, les inventeurs et les propagateurs de nouvelles favorables à l'insurrection. Il y énumérait avec une inflexible précision les cas dans lesquels les tribunaux, jugeant sommairement, devaient prononcer la peine de mort ou l'emprisonnement à vie[1]. Il reprenait en même temps l'offensive sur presque tous les points. A la fin de mars et dans les premiers jours d'avril, il avait fait reculer l'insurrection.

Mais, si les troupes espagnoles marchaient à la bataille avec un nouvel élan, elles rencontraient une résistance acharnée. Quelle guerre! De mars à juillet, les grands engagements, comme la bataille de Saratoga entre le général Castellano et Maximo Gomez ou l'attaque des trois campements établis par Antonio Maceo sur les hautes montagnes de la province de Pinar del Rio, sont des faits isolés. Plus que jamais la tactique des rebelles consiste à disséminer leurs forces en exécutant des chevauchées rapides afin d'éparpiller et de lasser leurs adversaires. Cependant il n'est pas de jour où l'on ne se heurte sur cinq ou six points; on se bat alors à outrance, de part et d'autre, et plus d'un cabecilla, comme Varona Murias ou Octavio Hernandez, meurt en entraînant ses hommes.

Les combattants s'épargnent de moins en moins, les mêlées

1. Voici le texte de la proclamation : « Ceux qui inventent ou mettent en circulation, de quelque manière que ce soit, des nouvelles directement ou indirectement favorables à l'insurrection seront considérés comme coupables d'actes contre la sûreté de l'État, tels qu'ils sont déterminés par le code militaire, attendu qu'ils facilitent ainsi les opérations de l'ennemi. La peine de mort ou l'emprisonnement à vie seront prononcés, *les tribunaux jugeant sommairement*, contre ceux qui détruisent ou détériorent les chemins de fer, les lignes télégraphiques ou téléphoniques ou qui en interrompent le fonctionnement ; ceux qui seront convaincus d'être des incendiaires ; ceux qui vendent, apportent ou fournissent des armes ou des munitions à l'ennemi ceux qui, de toute autre manière, en favorisent l'introduction par les offices des douanes ; les employés du télégraphe qui délivrent des dépêches, relatives aux opérations, à d'autres personnes que les vrais destinataires ; ceux qui, par la parole, par la presse ou par tout autre moyen, discréditent le prestige de l'Espagne, l'armée, les volontaires, les pompiers ou toute personne prêtant son concours à l'armée ; ceux qui, par les mêmes moyens, louent l'ennemi ; ceux qui serviront d'espions ou de guides à l'ennemi ; ceux qui fourniront à l'ennemi des chevaux ou tout autre moyen de faire la guerre ; ceux qui détérioreront les vivres de l'armée ou feront augmenter le prix des subsistances ; ceux qui se serviront de matières explosibles contrairement au décret du 17 octobre 1895 ; ceux qui se serviront de pigeons, de fusées ou de signaux pour renseigner l'ennemi. »

deviennent de plus en plus furieuses. Ainsi qu'il arrive toujours dans ces sortes de guerres, les premiers excès provoquent des représailles ; chacun des deux partis attribue à l'autre des cruautés inutiles, et l'on ne peut pas toujours savoir, à distance, qui dit la vérité. Cependant l'étude attentive des documents placés sous nos yeux mène à cette conclusion : les troupes insurrectionnelles n'ont pas, en fait, employé les mêmes procédés de combat que les armées régulières des puissances européennes.

Par exemple, les compagnies d'amazones formées par A. Maceo ont achevé plus d'une fois, avec leurs *machetes*, leurs ennemis blessés[1]. Les insurgés ont employé dans plusieurs rencontres des balles explosives[2]. Ils ont pris l'habitude de faire dérailler les trains et sauter les wagons à l'aide de la dynamite, tuant ou blessant dans ces sortes d'opérations les conducteurs, les mécaniciens, de simples voyageurs[3].

Ils ont, surtout, brûlé systématiquement de nombreux villages, anéanti des centaines de champs de cannes et de champs de tabac : il est dès à présent constaté que la récolte de 1896, à la suite de ces ravages, ne représente pas un huitième de la récolte précédente[4].

Le discours du trône, qui fut lu le 11 mai 1896 aux Cortès, quoique rédigé avec une très grande circonspection, déclare nettement que l'insurrection serait déjà terminée « si les rebelles ne recevaient pas des secours importants et fréquents de l'étranger, où l'opinion publique est trompée sur la situation politique de Cuba », et que ces secours mêmes n'auraient pas suffi pour prolonger la lutte « s'ils n'avaient entretenu parmi les insurgés le chimérique espoir d'obtenir la protection d'une grande puissance ». En effet, quoique le cabinet de Washington ne se soit pas déclaré jusqu'à présent pour l'insurrection, elle est plus que jamais, depuis le mois de février, encouragée ou secondée, aux États-Unis, par un parti puissant.

1. Voir notamment le *New-York Herald* du 8 juin, édition américaine.

2. Télégrammes du 21 mai, rapport du général Weyler au ministre de la guerre (9 juin 1896).

3. Voir les télégrammes du 23 mai, du 2 juin 1896 ; le *New-York Herald*, édition américaine (numéros du 5 et du 17 juin).

4. Voir, sur ce dernier point, l'*Imparcial* du 20 juin.

Mentionnons brièvement les manifestations populaires organisées en l'honneur des patriotes cubains. Beaucoup d'entre elles ont été puériles. Telle fut, par exemple, celle de mars 1896, à Chicago, où des jeunes gens avaient pendu, en effigie, le roi d'Espagne, plaçant cette devise sur un écriteau : *sic semper tyrannis*. De même, à New-Brunswick, dans la première semaine de juin, les élèves de l'école préparatoire Rutgers brûlèrent en effigie le général Weyler aux cris de *vive Cuba libre!* toutefois la manifestation perdit sa gravité parce que ces « pionniers de l'indépendance » brûlèrent aussitôt après d'une façon non moins inoffensive (toujours aux cris de *Cuba libre!*) ceux de leurs professeurs qui leur avaient infligé le plus grand nombre de *pensums*[1]. Mais, à peu près à la même date, le drapeau de la « République cubaine » fut hardiment arboré dans les rues de New-York[2]. Dès le 8 juin, quand on prépara la salle de la « Convention républicaine » à Saint-Louis, on eut soin de réserver une place d'honneur (*most conspicuous*) à ce drapeau de l'insurrection, qui domina tous les autres. Quelques jours après, le *Sun* annonçait que les Conventions de Saint-Louis et de Chicago allaient célébrer par des manifestations populaires leur adhésion au séparatisme cubain. On verra tout à l'heure que cette feuille était bien renseignée.

En outre, Rohloff a fait école et, depuis le commencement de l'année, les convois de flibustiers américains se sont succédé presque sans interruption. Dès le mois de janvier, l'infatigable Calixto Garcia, l'un des vétérans de la seconde insurrection, celui qu'on désigne aujourd'hui comme le futur président de la République cubaine, organisa l'expédition Hawkins, qui partit de New-York avec trois cents hommes et une grande quantité de munitions[3]. Il allait partir lui-même en février sur le *Bermuda*, quand il fut arrêté par la police fédérale; mis en liberté sous caution, il trompa la surveillance des autorités locales et le *Bermuda*, quoique saisi dans le port de

1. Voir le *New-York Herald* du 5 juin (édit. améric.).

2. *The flag of the Cuban republic was never so conspicuously shown in this city*, dit à ce propos un journal de New-York.

3. On assure que le navire a sombré.

New-York, s'échappa le 15 mars avec cent cinquante soldats, quarante tonnes de fusils, de revolvers et de *machetes*. Les journaux du 28 mars apprirent à l'Europe que le « général » Garcia venait d'opérer sa jonction avec Maximo Gomez. Le vapeur *Childs* quitta publiquement, le 12 avril, le port de Key-West avec un assez grand nombre de volontaires, mais ne put débarquer dans l'île que la moitié de son expédition. Dans la première semaine de mai, la canonnière espagnole *Mensajero* s'empara du schooner américain *Competitor*, à bord duquel on trouva 144 fusils, 200 livres de dynamite, 50000 cartouches, une machine électrique, et qui paraît avoir débarqué, en outre, une trentaine d'insurgés. Au même moment, le *Bermuda* faisait, entre le continent américain et la grande île, un service régulier pour le compte de l'insurrection; il apportait dans la province de Pinar del Rio une centaine de flibustiers, des canons et des munitions[1]. Le 21 mai, le vapeur *Three Friends* quitta le port de New-York avec soixante-cinq volontaires américains, quatre pièces d'artillerie, 1500 fusils Mauser, une demi-tonne de dynamite, l'expédition ayant pour chef civil le « général » Rafael Portondo et pour chef militaire, s'il faut en croire une lettre adressée à l'*Intransigeant*, le hussard Couspeire, ancien sous-lieutenant de réserve dans l'armée française. Le 31 mai, le *Laurada*, de Philadelphie, passait en vue de Kingstown, chargé d'armes à destination de l'île et poursuivi par un croiseur espagnol: ayant dépassé ce croiseur, il finit par décharger « sans la moindre difficulté[2] » des fusils, des munitions et quatre-vingt-dix hommes, au nombre desquels, paraît-il, plusieurs jeunes gens appartenant à de bonnes familles de Baltimore et de Boston.

On préparait ouvertement, à la même date, à New-York et à Philadelphie, « l'expédition la plus considérable de l'année ». Le colonel Emilio Nunez, de Philadelphie, particulièrement chargé d'organiser les *flibustering expeditions*, fut officiellement mandé à New-York, le 8 juin, par la junte révolutionnaire, et s'entendit, dans une conférence secrète, avec le délégué cubain

1. Dépêche de la *Correspondencia* (9 mai).

2. *New-York Herald* du 10 juin, édition américaine.

Estrada Palma. A Philadelphie, le colonel Serapio Arteaga avait la haute main sur tous les préparatifs. La junte dégarnit ses magasins de Brooklyn pour lui faire parvenir en grande quantité des *machetes* et des cartouches. Francisco Leyte Vidal fut mis à la tête de l'expédition, que devait emporter le *Bermuda*. Une dépêche de l'agence *Reuter*, datée de Philadelphie, informa bientôt toute la presse que le *Bermuda* venait de partir à destination de Cuba, emportant plus de cent flibustiers, de très nombreuses munitions et sept cents livres de dynamite[1]. Une autre dépêche envoyée de la Jamaïque apprit, deux jours après, que le *Laurada* repartait de Port-Antonio pour Cuba et que la nouvelle expédition se dirigeait probablement vers la côte méridionale de l'île. Dans la nuit du 15 au 16 juin, la *Queen of the West* transportait une autre expédition de trente-huit flibustiers[2] commandée par John Adams, ancien officier des confédérés pendant la guerre de Sécession : les armes, six cents fusils américains, cinq cents machetes, cinq cents revolvers, outre cent mille cartouches, avaient été transportés depuis plusieurs jours de Jacksonville (Floride) par la voie ferrée; Adams déclarait avoir reçu de la junte supérieure un grade de major dans l'armée cubaine et manifestait hautement son intention d'aller rejoindre Antonio Maceo. Du 18 au 20 juin, quatre vapeurs, apportant des recrues à l'insurrection, sont partis en même temps des ports américains : le *Maby* et le *Three Friends*, de Jacksonville; le *Commodore*, de Charleston; le schooner *Stanbury*, de Tampa, ce dernier avec cinq cents tonnes de munitions[3]. Le 23 juin, deux cents flibustiers ont débarqué près de Cardenas, avec un chargement de fusils Mauser et de dynamite; mais ils étaient attendus depuis plusieurs jours, et sept cents soldats espagnols les ont immédiatement dispersés en leur tuant vingt-trois hommes et en leur enlevant des chevaux, des armes, des cartouches. Une goélette partait le lendemain de Key-West avec des armes et des passagers qui devaient être, a-t-on dit, transportés hors de la zone douanière, sur le *Three Friends*.

1. Voir *la Época* du 15 juin.

2. Sur lesquels vingt-cinq *native Americans*, dont treize arrivant de l'Alabama (dépêche adressée de Miami au *New-York Herald*).

3. Voir le *New-York Herald* du 20 juin.

Toutefois, le bâtiment douanier *Winona* a capturé, le 27 juin, le *Three Friends* et la *City of Richmond* dans les eaux de la Floride et les a conduits à Key-West avec les armes, les munitions, les flibustiers qui se trouvaient à bord.

L'insurrection trouva d'autres amis dans l'Amérique septentrionale; elle fut secondée, à Washington, par les deux chambres du congrès.

Le 27 février 1895, la Chambre des représentants fut saisie par son comité des affaires étrangères d'un projet de résolution aux termes duquel les insurgés devraient être reconnus comme belligérants. Le Sénat ne voulut pas se laisser devancer, et discuta dès le lendemain une motion semblable. Un de ses membres, M. Caffery, s'opposa bien inutilement à la « reconnaissance », comparant la question cubaine à la question arménienne et soutenant que les États-Unis n'avaient pas plus à se mêler de la première que de la seconde. La haute assemblée n'accorda son attention qu'aux discours de M. Lindsay, de M. Lodge et de M. Sherman. « L'heure est venue, dit M. Sherman, d'intervenir pour mettre un terme à un crime qui défie toute description... Les mains du général Weyler sont rouges du sang des hommes et des femmes sans défense... Nous n'avons pas besoin d'une Arménie à nos portes. » La haute assemblée vota sans désemparer, par soixante-quatre voix contre six, un texte amendé par M. Cameron : « Le Sénat décide, *concurremment* avec la Chambre des représentants, que, dans l'opinion du congrès, il y a état de guerre entre le gouvernement espagnol et le gouvernement qui, depuis quelque temps, a été et est maintenu de vive force par le peuple de Cuba, et que les États-Unis doivent observer une stricte neutralité entre les puissances belligérantes, et accorder à chacune d'elles tous les droits des belligérants dans les ports et sur le territoire des États-Unis. Le Sénat décide que les bons offices des États-Unis doivent être offerts par le président au gouvernement espagnol pour obtenir la reconnaissance de l'indépendance de Cuba ». La Chambre des représentants adopta, le 2 mars, par deux cent soixante-trois voix contre seize, une résolution analogue, mais d'une portée plus générale, et qui réclamait d'une façon encore plus pressante l'intervention éventuelle du gouverne-

ment fédéral. Le député Mac Creary avait, en effet, poussé la Chambre à reconnaître non pas seulement la belligérance des Cubains, mais l'indépendance de Cuba[1]; il finit par faire adopter un paragraphe ainsi conçu : « La seule solution du différend, aussi bien dans l'intérêt de l'Espagne que dans celui de Cuba, serait l'établissement d'un gouvernement choisi par la *nation cubaine*. »

Les deux Chambres s'étaient bornées à voter des résolutions *concurrentes*, qui, n'étant pas l'œuvre collective du congrès, n'avaient pas d'effet nécessaire aux termes de la constitution. Le président Cleveland accueillit ce double vote avec une froideur manifeste. Il désapprouvait assurément les manifestations bruyantes des « jingos ». Il avait donné, deux ans plus tôt, une preuve de sang-froid et de sens politique en refusant de seconder la campagne ouverte pour l'annexion des îles Hawaï, et s'était laissé tranquillement menacer, à ce propos, d'une mise en accusation[2]. Même en plein conflit anglo-vénézuélien, il avait permis au sénateur Smith (23 janvier 1896) de laisser entendre qu'il regardait la motion Davis, faite pour mettre le feu aux poudres, comme malheureuse, inopportune et dangereuse (*unfortunate, inopportune, mischievous*). La Chambre des représentants ne s'était pas prononcée depuis trois jours, que le Sénat pressentait déjà la résistance de l'exécutif. MM. Allen et Chandler entretinrent la haute assemblée d'une résolution *conjointe*, c'est-à-dire assimilable à un bill approuvé par les deux branches du pouvoir législatif, conformément à l'art. 1, sect. VII, § 2 de la Constitution, résolution qui imposerait au président, s'il n'exerçait son droit de *veto* dans les dix jours, une détermination conforme au vœu du congrès. Bien plus, ce projet de résolution conjointe fut déposé le 21 mars sur le bureau du Sénat par M. Morgan, de l'Alabama : des conférences s'ouvrirent aussitôt entre les deux Chambres.

1. On ne saurait confondre la reconnaissance de la « belligérance » avec la reconnaissance de l'indépendance. En reconnaissant la belligérance, on déclare qu'une lutte civile est assimilable à une guerre internationale engagée dans un intérêt public avec des troupes régulières, et l'on pourvoit aux nécessités de l'heure présente; en reconnaissant l'indépendance, on admet l'existence définitive d'un État nouveau.

2. Voir le *Times* du 12 janvier 1894.

et la commission interparlementaire, après un assez long débat, parut adhérer à la résolution sénatoriale du 28 février.

On crut universellement que l'exécutif était mis au pied du mur. A deux reprises, dans la première semaine d'avril et vers le 15 mai, la presse française annonça que la résolution conjointe était votée, et quelques grands journaux débattirent même les conséquences de ce vote. On se trompait. Les Chambres américaines se rappelaient peut-être que Cleveland, dans sa première présidence (1885-1889), avait refusé de sanctionner trois cent une propositions votées par le congrès et que quatre, au plus, de ces projets avaient été convertis en lois. Elles subirent une fois de plus l'ascendant de cet homme politique.

Une dernière tentative fut faite au Sénat avant la clôture de la session, dans la séance du 5 juin. M. Morgan, désespérant d'obtenir une résolution conjointe sur la « belligérance », voulut du moins faire voter une motion qui autorisât l'exécutif à déclarer, en prévision de certaines éventualités, la guerre à l'Espagne. La haute assemblée s'étant formée en comité secret, l'orateur tint un langage entièrement belliqueux. Mais les membres du sous-comité que le Sénat avait chargé de conférer avec le président de la République détruisirent, par quelques explications, l'effet de ce discours, et la motion fut ajournée. M. Morgan ne parvint pas même à faire amender la loi sur les émigrants en faveur des Cubains « obligés de quitter leur pays pour se soustraire à la persécution espagnole ».

Mais les « jingos » de la Floride et de plusieurs autres États, les Cubains naturalisés américains, les agioteurs qui cherchent à tirer un parti des événements, s'ils ont ajourné leur revanche, ne se lassent pas de la préparer. On a pu s'en convaincre à la Convention de Saint-Louis, qui vient de désigner officiellement par six cent soixante et une voix M. Mac Kinley, de l'Ohio, comme candidat du parti républicain à la présidence des États-Unis. M. Foraker, ancien sénateur de l'Ohio, qui présidait le « comité de rédaction du programme républicain » a tracé comme il suit le plan d'une nouvelle politique extérieure : « Affranchir de toute influence des puissances européennes l'hémisphère américain, constituer l'union de tous les États du Nouveau-Monde où

l'anglais est la langue prédominante, *assurer l'indépendance de Cuba*, construire le canal de Nicaragua, fonder une station navale en achetant une des îles danoises des Indes occidentales, appliquer en tout et contre tous la doctrine de Monroe. » C'est la critique et la contradiction de la politique adoptée par le président Cleveland dans ses rapports avec le congrès.

Quels que fussent les griefs de l'Espagne contre les États-Unis, le cabinet de Madrid a tenu compte au cabinet de Washington de la résistance qu'il avait opposée à la majorité des deux Chambres. « Malgré les puissants efforts d'une portion du peuple américain pour contrecarrer l'action de mon gouvernement, lit-on dans le message de la reine régente, le président et le gouvernement des États-Unis ne se sont pas départis de l'attitude qui convient à la loyauté des relations amicales entretenues par les deux pays depuis la fondation de cette république. » Les journaux inspirés par le ministère reconnaissent la « sérénité » de M. Cleveland, sa connaissance approfondie des affaires publiques et des intérêts américains; *la Epoca* ne cesse pas de blâmer les imprudences patriotiques de la minorité libérale et déclare qu'elles ne sont pas justifiées par la conduite du gouvernement fédéral[1]. M. Canovas a fait écarter une motion proposée dans les termes suivants en réponse au discours du trône : « Un pareil état dans les rapports de l'Espagne avec les États-Unis ne peut continuer sans atteinte à notre dignité nationale et sans danger pour notre domination dans les Antilles. » Il ne s'est pas borné d'ailleurs à ces compliments officiels qu'on échange jusqu'au jour où les cartes sont décidément brouillées. Le président de la République, au début de la guerre civile, avait réclamé vivement une forte indemnité, sollicitée depuis longtemps par un certain Mora, pour un préjudice subi dans la « seconde insurrection »; l'Espagne s'exécuta (juillet 1895). Les incendies, le pillage, la destruction des propriétés privées avaient réduit la récolte des tabacs sur un grand nombre de points et, la misère venant en aide à la rébellion, Weyler avait interdit d'exporter certains tabacs bruts qu'il réservait à

1. Voir, entre autres numéros, ceux du 18 et du 26 juin.

la fabrication cubaine, suivant d'ailleurs en ce point l'exemple des États-Unis eux-mêmes, qui ne se gênent pas pour voter, quand bon leur semble, des tarifs protecteurs ou prohibitifs. Mais il troublait ainsi les habitudes des spéculateurs qui, pour écouler leurs produits, mélangent l'excellent tabac havanais au tabac de la Floride, et déconcertait les courtiers de New-York, de Baltimore ou de Savannah. Le gouvernement fédéral revendiqua sur-le-champ l'entière liberté du commerce pour ses nationaux : le cabinet de Madrid annula partiellement l'arrêté du gouverneur général en décidant que les opérations commencées avec les maisons américaines suivraient leur cours.

C'est ainsi que l'Espagne et les États-Unis ont évité jusqu'à présent une rupture des relations diplomatiques.

III

LE DROIT DES GENS

Nous pouvons maintenant examiner et le lecteur peut résoudre avec nous, en connaissance de cause, les principales questions de droit international qu'a soulevées la troisième insurrection cubaine.

I. — M. Sumner disait à la Convention de l'État de Massachusetts, à propos de la seconde insurrection, dans un discours que j'ai déjà cité : « On dit qu'une nation indépendante peut reconnaître la *belligérance* quand il lui plaît; une nation indépendante peut faire sans doute, quand il lui plaît, tout ce que ses forces lui permettent, mais à la condition d'en demeurer dûment responsable si l'acte qu'elle accomplit fait grief à autrui. Une nation qui reconnaît la belligérance où elle n'existe pas réellement, commet un méfait. » M. Cleveland n'a pas cru que la « belligérance » existât réellement dans la grande île, et n'a pas voulu la reconnaître : le congrès était d'un autre avis. Qui se trompait?

Il s'agit avant tout d'apprécier si la guerre civile commencée

en 1895 peut être assimilée à cette guerre publique, *internationale,* que le consentement universel des peuples soumet à certaines règles. Comme, en principe, les États ne se dédoublent pas; comme une lutte intestine n'entame pas la personnalité d'un État déjà constitué dans ses rapports avec les puissances tierces, les nations civilisées n'admettent que difficilement, en général, cette assimilation. Les Hongrois, lorsqu'ils se soulevèrent contre l'Autriche, n'ont jamais été reconnus comme belligérants, bien qu'ils eussent de grandes armées en campagne et que Kossuth les commandât; les Polonais ne l'ont pas été davantage dans leurs insurrections réitérées contre la Russie; les cipayes et les rajahs ont fait trembler un moment l'Empire britannique, et cependant personne ne les a reconnus.

Or je ne crois pas qu'il existe réellement dans la grande île une sorte de gouvernement régulier, commandant à ces sujets rebelles. « L'organisation des insurgés cubains, a dit M. Sherman au Sénat de Washington le 28 février 1896, est aussi complète que l'était celle des États-Unis pendant la révolution ». Quel paradoxe ! On ne peut, sans calomnier le noble passé des États-Unis, comparer la guerre actuelle à celle que dirigea Georges Washington à partir du 17 février 1775, après qu'un congrès librement élu par douze colonies sur treize lui eut confié le commandement des troupes américaines. Quand la Grande-Bretagne reconnut aux Grecs, en 1825, les droits des belligérants, elle pouvait traiter avec un gouvernement provisoire succédant sur le sol hellénique aux anciens pouvoirs, offrant dès cette date un certain degré de consistance. Pour répondre à cette objection, M. Hitt allégua le 2 mars, à la Chambre des représentants, que l'Espagne ne possédait plus qu'un tiers ou même un quart de la grande île; M. Canovas, interrogé quelques jours après par un rédacteur du *New-York Herald*, faisait observer, au contraire, que les rebelles cubains n'étaient pas maîtres d'une seule ville ni d'un seul territoire. M. Hitt ajoutait que l'Espagne aurait mauvaise grâce à se plaindre puisqu'elle-même avait traité les confédérés en belligérants, dans la guerre de Sécession, avant la bataille de Bull-Run. M. Canovas répondit encore : « On ne saurait comparer les rebelles cubains aux

confédérés qui avaient un gouvernement régulier, un territoire, une capitale, des forteresses, des ports, des vaisseaux de guerre, une armée régulière assez fortement constituée pour tenir tête aux gens du Nord en bataille rangée. » Il aurait pu rappeler que M. Bancroft Davis, dans le mémoire soumis au tribunal arbitral de Genève le 15 décembre 1871 (*Alabama claims*), reprochait précisément à l'Angleterre d'avoir reconnu prématurément la qualité de belligérants aux confédérés parce que ceux-ci n'existaient pas encore à l'état de puissance navale, n'ayant pas de tribunaux de prises ni même, à proprement parler, un gouvernement.

Quel est en réalité, dans le camp insurrectionnel, le dépositaire du pouvoir? Cisneros, le président de la république cubaine? qui le prend au sérieux? qui le connaît? qui traite soit avec lui, soit avec ses secrétaires d'État? Les chefs militaires se contestent réciproquement leur droit au commandement : José Maceo refuse d'obéir à Calixto Garcia, qui se regarde comme investi d'un grade supérieur par la junte révolutionnaire de New-York. Ils ne s'entendent que pour réduire Cisneros au silence quand celui-ci veut se mêler de leurs affaires [1]. La junte confère effectivement des emplois et des grades, mais aucun cabinet ne peut échanger une dépêche avec ce pouvoir occulte installé sur le continent.

M. Perry Belmont, ancien ministre des États-Unis à Madrid, fait observer à juste titre, dans une lettre adressée au *Temps* le 16 juin, que, si le président des États-Unis ne reconnaît pas dans Cuba un État belligérant, c'est que « la cause cubaine n'a pas un siège de gouvernement accessible » [2]. En effet M. Cleveland, en 1893, a refusé de traiter en belligérant l'amiral de Mello, parce que ce chef militaire, s'il tenait en échec depuis six mois les forces régulières de son pays, n'avait pas justifié d'un établissement fixe en terre ferme [3]. D'ailleurs, le cabinet de Washington s'était tracé d'avance à lui-même un plan de conduite pendant la

1. Voir le *New-York Herald* du 15 juin, édition américaine.

2. Il ajoute : « Ni ports, ni vaisseau portant ses couleurs ou réfugié dans un port américain quelconque ».

3. Quoique les rebelles eussent installé récemment un gouvernement provisoire dans la ville de Desterro.

seconde insurrection : les insurgés n'avaient-ils pas réuni, le 10 avril 1869, à Guaimaro, une convention formée par les députés des provinces orientales et centrales? ceux-ci ne s'étaient-ils pas donné la peine de voter, article par article, une constitution républicaine? Rien de tout cela n'empêcha, quelques mois plus tard, les Américains de leur lancer cette apostrophe : « Où est votre gouvernement? » et de conformer leurs actes à leurs paroles.

Il ne suffit pas aux rebelles, pour se faire reconnaître comme belligérants, de se donner une certaine organisation politique; on leur demande en outre d'observer les lois de la guerre. Or l'armée insurrectionnelle compte assurément dans ses rangs un certain nombre de Cubains qui, s'appropriant le programme des autonomistes, reprochent à l'Espagne d'avoir trop longtemps retardé la réforme administrative, de n'accorder le droit de suffrage qu'à un petit nombre d'habitants, de ne savoir ni prévenir ni châtier des fraudes continuelles dans l'administration de la douane[1], de ne pas réduire les frais de justice, d'établir les tarifs et d'opérer des prélèvements importants sur les revenus locaux au profit de la métropole. Mais à côté de ces patriotes, que de forbans! Parmi les noirs, en majorité dans plusieurs bandes, combien peu se sont souciés d'appliquer la convention de Saint-Pétersbourg du 11 décembre 1868, ou les « instructions des États-Unis, pour les armées en campagne »! On lit dans ces instructions de 1863, qui marquèrent un progrès dans l'histoire du droit des gens : « Les nécessités militaires ne permettent, dans aucun cas, de dévaster de gaieté de cœur un district ennemi... Les États-Unis reconnaissent et protègent, dans les contrées ennemies occupées par eux, la religion et la morale, les propriétés privées et la personne des habitants... Les hommes qui prennent les armes les uns contre les autres dans une guerre ne perdent pas le caractère d'êtres moraux, responsables envers les autres et envers Dieu. » J'ai retracé plus haut, d'une façon sommaire, mais à l'aide de documents irrécusables, le tableau des procédés employés par les troupes

1. Des fraudes nouvelles ont été découvertes depuis le commencement de la guerre : un plan d'épuration et de réorganisation est à l'étude. Voir notamment *l'Epoca* du 11 juin 1896.

de l'insurrection. Le lecteur sait qu'elles ont marché souvent à la lueur des incendies et fréquemment usé d'engins explosibles, même contre des personnes inoffensives. Les lois de la guerre ont donc été continuellement méconnues. Le gouvernement fédéral, pour obéir au vœu du congrès, aurait dû répudier ses propres maximes, ou perdre la mémoire.

II. — On sait déjà que des renforts partent, à des intervalles très rapprochés, des ports américains et permettent aux insurgés de prolonger la lutte.

Ce qu'une nation ne fait pas officiellement et directement contre un État déchiré par la guerre civile, peut-elle, en droit, le laisser faire? On l'a soutenu jadis. D'après le droit des gens moderne, les actes dommageables commis par de simples particuliers n'engagent pas nécessairement la responsabilité de l'État auquel ils appartiennent, mais peuvent l'engager. Vattel disait, dès le XVIIIe siècle : « Si un souverain, qui pourrait retenir ses sujets dans les règles de la justice et de la paix, souffre qu'ils maltraitent une nation étrangère dans son corps ou dans ses membres, il ne fait pas moins de tort à toute la nation que s'il la maltraitait lui-même... Si vous lâchez la bride à vos sujets contre les nations étrangères, celles-ci en useront de même envers vous; et, au lieu de cette société fraternelle que la nature a établie entre tous les hommes, on ne verra plus qu'un affreux brigandage de nation à nation. » Il n'importe, pour l'application de ces sages maximes, que les particuliers, auteurs du préjudice, interviennent dans une guerre civile ou participent aux opérations d'une guerre internationale. Si l'État dont ils dépendent s'associe à leur conduite, soit en ne prenant pas les précautions nécessaires pour les arrêter, soit en ne réprimant pas leurs actes, soit en opposant aux réclamations un déni de justice formel ou détourné, il encourt une responsabilité.

Les États-Unis ont contribué, plus qu'aucun autre peuple, à fixer cette jurisprudence internationale. L'Angleterre avait laissé construire sur son territoire, pour les États du Sud, pendant la guerre de Sécession, plusieurs vaisseaux de guerre, qui, sortis librement de ses ports, firent essuyer des pertes

énormes à la marine fédérale. Après la guerre, le traité anglo-américain du 8 mai 1871, déterminant les bases d'un arbitrage, posa les trois règles suivantes, dites « règles de Washington » : 1° Tout État neutre doit interdire, dans son domaine, la construction, l'armement, l'équipement et la sortie d'un navire qu'il peut raisonnablement soupçonner d'être destiné à combattre un État avec lequel il est en paix ou à faire la guerre contre lui ; 2° Il doit interdire tout acte d'hostilité dans ses ports et ses eaux territoriales, tout approvisionnement en armes, hommes ou munitions ; 3° *Il doit veiller à ce que personne ne viole dans son domaine les devoirs ci-dessus indiqués.*

Or un pays ne peut pas même alléguer, pour échapper à cette dernière responsabilité, l'insuffisance de ses moyens d'action ni les vices de ses institutions politiques, administratives ou judiciaires : que ne développe-t-il les uns, que ne corrige-t-il les autres? Il est difficile aux États-Unis, je le reconnais avec M. Perry Belmont [1], d'exercer un contrôle sur mille lieues d'étendue que présentent leurs côtes orientales, et de veiller à ce que personne ne s'y embarque furtivement sur de petits navires dépourvus du congé réglementaire. Mais la Turquie et la Chine ont souvent payé des indemnités à raison de préjudices causés à des étrangers, quoiqu'elles eussent été, en fait, impuissantes à les prévenir. L'Angleterre ne put invoquer l'insuffisance de ses lois sur la neutralité dans l'affaire de l'Alabama, ni la grande République américaine le mécanisme de la constitution fédérale, après le massacre des Italiens à la Nouvelle-Orléans. L'Allemagne s'avoua de même responsable dans l'affaire de Vexaincourt, en 1887, parce que le meurtre d'un Français par un soldat allemand était « le résultat de ses institutions, dont les Français avaient eu à souffrir sans leur faute [2] ».

Cela posé, la troisième règle de Washington a-t-elle été fidèlement observée par les États-Unis?

Même en reconnaissant les bonnes intentions du gouvernement fédéral, on peut se demander si les autorités locales ont fait tout leur devoir. On a, sans doute, arrêté quelques pion-

1. Lettre au *Temps*, 16 juin 1896.

2. Despagnet, *Cours de droit international public*, p. 496.

niers de l'indépendance, soupçonnés ou convaincus d'avoir organisé les expéditions de flibustiers, par exemple le « général » Calixto Garcia; le « colonel » Emilio Nunez; Dickmann, capitaine du *Laurada*; Reilly, capitaine du *Bermuda*, John Hart lui-même, le directeur de la compagnie de navigation qui frétait ce dernier navire, etc. Mais ces gens habiles, qu'ils aient été mis en liberté provisoire ou maintenus en état de détention, ont toujours réussi à se dégager. Le *Bermuda*, le *Laurada*, le *Three Friends*, le *Kate-Spencer* ont fini par être employés périodiquement au trafic des armes, des munitions, etc. Les journaux américains annonçaient d'avance, avec les détails les plus précis, le jour et l'heure du départ, la nature de la cargaison, la composition des équipages. Il arrivait sans doute, de temps à autre, qu'un bâtiment de la douane se mît, sur la réquisition du consul espagnol, à la poursuite du navire suspect; mais celui-ci le devançait presque toujours, *gracias a la rapidez de su marcha*, et les douaniers rentraient au port d'attache après une promenade inutile[1].

La jurisprudence des tribunaux américains servit à merveille la négligence ou la connivence des autorités locales.

Il s'agissait d'interpréter les mots « expédition hostile » employés par cette loi de 1818 qui donne de si grands pouvoirs au président de la république pour empêcher, sur le territoire de l'Union, l'envoi des troupes et des munitions au préjudice d'une puissance amie. La cour suprême, ayant à statuer sur le cas du navire danois le *Horsa*, crut devoir distinguer entre les embarquements de munitions, selon qu'ils étaient faits dans un esprit de commerce (*animo commercandi*) ou dans un esprit d'hostilité (*animo adjuvandi*)[2]: distinction souvent impraticable, d'abord parce que les États-Unis fourmillent de patriotes empressés à faire leurs propres affaires en même temps que celles d'un parti politique, ensuite parce qu'on trouve toujours à l'origine d'une expédition, même

1. « C'est ainsi que Maceo, qui, il y a environ deux mois, manquait de munitions et de vêtements pour ses hommes, possède aujourd'hui une bonne artillerie, commandée par des Américains, et un armement perfectionné ». (*Journal des Débats* du 14 juin 1896.)

2. Comp. Perry Belmont, lettre précitée.

militaire, une livraison de canons, de fusils, de poudre, de dynamite et d'autres objets faite par des fournisseurs en quête d'un bénéfice. M. Perry Belmont émet, à notre avis, une opinion hasardée en écrivant au *Temps* que cet arrêt permet au président de la république « de discerner plus clairement la nature des entreprises faites en vue de venir en aide aux insurgés cubains et pouvant donner lieu à son intervention ». Le triage des intentions hostiles et des intentions mercantiles est très difficile à faire et cette jurisprudence laisse, en tout cas, une trop grande marge à l'arbitraire du juge.

Toutefois le *Horsa* fut condamné par le motif suivant : la présence d'hommes et d'armes sur le même navire constitue une opération militaire si l'on ne prouve point que les armes ne sont pas destinées aux hommes. Les flibustiers prirent aisément leur parti : ils firent embarquer séparément dans leurs expéditions suivantes, toutes les fois qu'ils jugèrent bon de se mettre en règle, les hommes et les armes. Le vapeur qu'ils ont affrété sort d'un port américain avec un chargement légal d'armes, de munitions et des papiers pour une destination non suspecte. La canonnière garde-côtes le surveille pour qu'il ne prenne pas de soldats, et l'accompagne même quelquefois jusqu'à une certaine distance; mais il est accosté, dès qu'elle a disparu, par un autre bâtiment, monté par les hommes qui doivent grossir l'armée insurrectionnelle. Bornons-nous à citer deux exemples. Le *Three Friends* est parti pour la quatrième fois de Jacksonville à destination effective de Cuba, le 18 juin, emportant quinze mille fusils, quatre cent mille cartouches, huit cents *macheles*, six cents revolvers, cinq canons Hotchkiss, une grande quantité de poudre et de dynamite[1]. La requête présentée au jude Lodge par le vice-consul espagnol fut rejetée sous ce prétexte que la loi ne permettait pas d'arrêter un navire sur de simples soupçons. A Arlington, c'est-à-dire à huit milles de Jacksonville, cent flibustiers, commandés par Julian Zarraga, montèrent sur le *Three Friends* et ce navire partit pour la grande île sous le commandement du capitaine Broward, qui avait déjà conduit

1. Voir, pour de plus amples détails, le *New York Herald* du 19 juin, édition américaine.

les trois premières expéditions[1]. Le *Commodore*, qui venait de transporter à Cuba des armes et des munitions, est reparti de Tampa dans la nuit du 25 au 26 juin. A six milles de la baie, d'autres bâtiments vinrent à sa rencontre et firent passer à son bord, outre beaucoup d'armes et de munitions, une centaine de flibustiers. Les autorités de Tampa, prévenues sur le champ, mirent à sa poursuite un *cutter* de la douane ; mais le *Commodore* refusa d'obtempérer aux signaux, essuya le feu d'une inoffensive artillerie et continua sa route.

Il nous semble évident que la loi d'avril 1818 est tournée et que les règles de Washington sont éludées.

III. — Le schooner américain *Competitor*, capturé par le *Mensajero*, était monté par cinq hommes : deux Cubains, deux Américains, un Anglais. Les cinq prisonniers furent traduits sans délai, conformément à la proclamation du général Weyler, devant un conseil de guerre jugeant très sommairement, et condamnés à mort.

Or le consul général des États-Unis à la Havane, M. Williams, avait décliné tout d'abord, dans l'intérêt de ses nationaux, la compétence des tribunaux militaires. Quand le conseil de guerre, après avoir rejeté ce déclinatoire, eut prononcé la sentence, le secrétaire d'État Olney dénonça sur-le-champ à M. Dupuy de Lome, ambassadeur d'Espagne à Washington, l'illégalité de la procédure. Alors que le consul anglais à la Havane se contentait de télégraphier à la reine-régente pour demander la grâce du sujet anglais condamné, M. Olney télégraphiait à l'ambassadeur des États-Unis que, si les condamnés étaient exécutés sans avoir été jugés par les tribunaux ordinaires, son gouvernement regarderait une telle mesure comme une manifestation de dispositions anti-amicales *(unfriendly)*. S'il faut en croire certaines dépêches, la protestation des États-Unis aurait même affecté la forme d'un *ultimatum*. En même temps qu'il employait la voie diplomatique, le gouvernement fédéral paraissait se disposer à l'action. Il donnait l'ordre à l'escadre de l'Atlantique de se tenir prête à tout événement, au gouverneur de la Floride de mobiliser

1. Ce même navire, arrêté depuis par un bâtiment de la douane, mais relâché, court encore.

le cinquième bataillon de la milice[1]. Une rupture pouvait sembler imminente.

Quels étaient au juste les droits respectifs des hautes parties intéressées? La question est complexe, car il faut envisager successivement, pour la résoudre, le droit espagnol, la loi commune internationale, le droit issu des traités.

Il n'y a pas à disputer sur le sens des lois espagnoles. Les tribunaux militaires siègent non seulement en cas de guerre internationale, mais encore dans toutes les parties du territoire qui ont été mises légalement en état de guerre (*en estado de guerra*)[2]. Ils sont compétents pour juger, *quelle que soit la profession ou la qualité des accusés*, les faits qu'on imputait à l'équipage du *Competitor*[3]. En outre, les auteurs des crimes de trahison[4], d'espionnage[5], de rébellion et de sédition[6] saisis en flagrant délit sont jugés très sommairement par le conseil de guerre compétent. Cette procédure très sommaire (*juicio sumarisimo*) est décrite avec précision par le code d'instruction criminelle militaire (art. 432 à 448)[7]. Elle était certainement applicable, comme les autres dispositions du droit pénal espagnol, aux deux Cubains saisis en flagrant délit. Pouvait-on l'appliquer aux étrangers?

Oui, d'après le droit commun. L'article 3 de notre code civil, en disant : « Les lois de police et de sûreté obligent tous ceux qui habitent le territoire », ne pose pas seulement une règle de droit français, mais énonce une maxime d'ordre international. Toute nation puise dans sa propre souveraineté

1. Comp. le *Journal des Débats* du 12 mai 1896.

2. Voir, entre autres documents législatifs, la loi fondamentale (*ley de bases*) du 15 juillet 1882, art. 8 et 10.

3. Voir la loi du 15 juillet 1882, art. 7; la loi sur l'organisation et les attributions des tribunaux militaires, du 10 mars 1884 (art. 6, § 3, 5, 10, 11), le code d'instruction criminelle militaire du 29 septembre 1886 (art. 13, § 4, 7, 12, 13). Voir, en outre, sur les pouvoirs des capitaines généraux dans les provinces *de Ultramar*, le titre VII de la loi du 10 mars 1884 et l'art. 449 du code de 1886.

4. Énumérés par les articles 94, 95 et 96 du code pénal militaire.

5. Prévus par les articles 101 et 102 du même code.

6. Énumérés par les articles 106, 108 et 112 du même code.

7. Voir, sur la faculté conférée aux gouverneurs et commandants militaires des îles d'étendre la procédure très sommaire à des cas non expressément prévus par le code, les articles 434 et 435.

le droit de juger et de punir selon ses lois les crimes commis en deçà de ses frontières. En chargeant une autre nation de maintenir à sa place la sûreté des personnes et des propriétés, elle abdiquerait, elle descendrait au rang des États vassaux ou protégés. D'autre part, les étrangers, placés comme les nationaux sous la protection de ces lois nécessaires sans lesquelles ils ne pourraient vivre en paix, sont, en principe, tenus, comme les nationaux, de les observer. Les jurisconsultes américains ont mis en relief, avec un soin particulier. ce principe élémentaire du droit international[1].

Toutefois l'exercice même du droit inhérent à la souveraineté peut être restreint par des traités. Or les États-Unis soutiennent que les conventions du 27 octobre 1795 et du 12 janvier 1877 donnent à leurs nationaux des garanties particulières, méconnues par le général Weyler.

Ils invoquent avant tout l'article 7 de la première convention, d'après lequel, si quelque citoyen ou sujet de l'une des parties contractantes est arrêté pour un crime dans la juridiction de l'autre, il sera uniquement procédé par ordre et autorité des lois (*by order and authority of law only*) et conformément à la marche ordinaire du procès usitée dans de tels cas (*according to the regular course of proceedings usual in such cases*), lesdits citoyens ou sujets pouvant choisir comme bon leur semblera leurs avocats ou procureurs et se faire assister par eux dans toutes les phases de la procédure.

Pour mettre un terme aux controverses que ce texte, à la fois laconique et vague, avait suscitées, une conférence fut tenue à Madrid le 12 janvier 1877 entre M. Calderon y Collantes, représentant l'Espagne. et l'honorable Caleb Cushing, ministre plénipotentiaire des États-Unis. Le ministre espagnol y fit la déclaration suivante : « 1. Tout citoyen des États-Unis résidant (*residing*) en Espagne, dans les îles adjacentes ou dans ses possessions d'outre-mer, accusé d'actes de sédition, trahison ou conspiration contre les institutions, la sécurité publique, l'intégrité du territoire ou contre le gouvernement suprême, ou de tout autre crime, sera jugé non par un tribunal excep-

1. *Kent's Commentaries*, t. II, § 457. Comp. le *chief justice* Parker dans l'affaire Blanchard *v.* Russell, 13, Massachusetts Repts., p. 4.

tionnel, mais exclusivement par la juridiction ordinaire, hors le cas où il sera pris les armes à la main. — 2. Ceux qui, *hors ce dernier cas*, seront arrêtés ou emprisonnés, seront réputés l'être par ordre de l'autorité civile en conformité de la loi (*for the effects of the law*) du 17 avril 1821, quand même l'arrestation ou l'emprisonnement auraient été faits par la force armée[1] ».

Les prisonniers américains du *Competitor* avaient un grand intérêt à se prévaloir des garanties accordées aux accusés de conspiration ou de machinations directes, soit contre la constitution, soit contre la sûreté intérieure ou extérieure de l'État, par la loi du 17 avril 1821. Instruction contradictoire, assistance non interrompue d'un procureur et d'un avocat, prolongation des délais, faculté de mettre en œuvre tous les moyens imaginables de défense sous toutes les formes possibles, ils avaient cent raisons pour une d'échapper à la procédure *très sommaire*, organisée par le code d'instruction criminelle militaire. Il fallait démontrer que le protocole de 1877, dérogeant au droit commun, leur était applicable. Le débat parait s'être immédiatement engagé sur deux points.

Ces auxiliaires de l'insurrection que le *Journal de New-York* appelait naguère, par un euphémisme admirable, « des Américains engagés dans le commerce conformément au droit des gens », avaient-ils été pris les armes à la main? C'est bien possible, quoiqu'on l'ait immédiatement contesté.

1. Le texte du protocole poursuit en ces termes : « 3. Ceux qui auront été pris les armes à la main et seront, par conséquent, compris dans l'exception de l'article 1, seront jugés en conseil de guerre ordinaire conformément à l'article 2 de la loi précitée; mais, même dans ce cas, les accusés jouiront, pour leur défense, des garanties contenues dans ladite loi. — 4. En conséquence, même dans le cas prévu par le troisième paragraphe, les accusés pourront nommer leurs procureurs et leurs avocats et pourront communiquer avec eux à toute heure convenable : il leur sera délivré en temps utile une copie de l'acte d'accusation et une liste des témoins à charge, lesquels seront interrogés devant le coupable présumé (*before the presumed criminal*), son procureur et son avocat; ils auront le droit de faire comparaître les témoins à décharge en personne ou de faire ordonner la production de leurs dépositions, même recueillies par voie de commission rogatoire; ils présenteront les preuves qui leur conviendront, pourront toujours être présents et présenter, en audience publique, leur défense de vive voix ou par écrit, par eux-mêmes ou par l'intermédiaire de leur conseil. — 5. La sentence prononcée sera soumise à l'approbation de la cour d'appel du district ou du capitaine général, selon que la cause aura été instruite devant le juge ordinaire ou devant le conseil de guerre, toujours conformément à la loi du 17 avril 1821. »

Toutefois la question ne peut être tranchée que sur les lieux, à l'aide de divers témoignages. Mais ce n'est pas, au demeurant, la plus importante. Quand elle serait résolue contre les accusés et quand ils devraient passer en conseil de guerre, la procédure suivie contre eux, conformément aux articles 432 et suivants du code d'instruction criminelle militaire, n'en serait pas moins illégale si la loi de 1821 leur est applicable, et le gouvernement fédéral aurait le droit de se plaindre.

Voici la question capitale : le protocole de 1877 peut-il s'appliquer à des flibustiers qui viennent d'arriver dans une possession espagnole pour y apporter des munitions et des armes? Les États-Unis font sans doute observer que le traité ne parlait pas des Américains *domiciliés* et que la résidence est un état de fait, instantanément acquis. Il s'agit donc d'interpréter les mots : *residing in Spain, her adjacent islands or her ultramarine possessions*. Or nous sommes convaincu qu'ils sont mal compris à Washington. La résidence elle-même n'est pas acquise au moment précis où des étrangers débarquent un paquet de cartouches ou de dynamite, par le seul fait du débarquement[1].

La réclamation des États-Unis ne serait fondée, en droit, que si l'on pouvait supprimer, par la pensée, le protocole, en appliquant séparément le traité de 1795 qui contient des expressions générales (*any citizen or subject of the one party within the jurisdiction of the other*) ; mais il a été nettement énoncé dans le préambule du second acte que les deux puissances se proposaient de terminer amicalement toute controverse sur l'effet des traités en vigueur, en certaines matières de procédure judiciaire. Il faut donc s'attacher au texte de 1877.

Toutefois le cabinet de Madrid a décidé de surseoir à l'exécution de la sentence capitale et saisi le conseil suprême de guerre et de marine. Celui-ci, d'après les informations de la presse espagnole, étudiera l'affaire à loisir (*ampliamente*) et sa

1. C'est pourquoi M. Perry Belmont s'exprime ainsi dans le dernier alinéa de sa lettre au *Temps* : « Je ne discuterai pas l'affaire au point de vue légal. L'Espagne peut soutenir qu'au moment de leur arrestation les condamnés n'étaient pas, en droit, des résidents placés sous la juridiction cubaine, mais simplement de nouveaux arrivants. »

résolution définitive peut n'être pas connue avant les premiers jour du mois d'août. En attendant, chacun reprendra son sang-froid. Déjà M. Perry Belmont, dont l'opinion n'est pas suspecte, relègue au second plan, dans sa lettre du 16 mai, la question de compétence : la composition du tribunal importe peu, croit-il, pourvu que ses compatriotes échappent à la peine capitale, et sa lettre au *Temps* se termine, en définitive, par un appel à la clémence de l'Espagne. On sait d'ailleurs que deux nations, unies par un traité, ne sont pas enchaînées par son texte comme le seraient des corps judiciaires et peuvent toujours, dans leurs rapports respectifs, l'interpréter à leur guise. C'est un des motifs pour lesquels le cabinet actuel a bien fait de combattre, dans la discussion de l'adresse, l'amendement de M. Comas. Ce sénateur lui demandait, le 24 juin, de dénoncer le protocole de 1877 ou tout au moins de consulter le général Weyler sur l'opportunité d'une dénonciation. Le ministre d'État montra, dans un discours énergique, que l'adoption d'une pareille proposition provoquerait une rupture avec les États-Unis et la fit repousser par quatre-vingt-huit voix contre quarante-quatre.

IV. — La guerre civile ne ruine pas seulement les Cubains : elle cause de grands dommages aux Américains installés dans l'île. Ceux-ci réclament, pour la plupart, des indemnités et demandent naturellement au gouvernement fédéral de les faire payer par l'Espagne. Du 10 au 13 juin, les journaux ont annoncé que le consul des États-Unis à Cardenas préparait un mémoire sur la question: M. Olney, d'après le *New-York Herald*, aurait décidé d'obtenir pour quelques-uns des réclamants, maltraités par les soldats espagnols, une satisfaction immédiate et d'ajourner l'examen des autres plaintes à la fin de la guerre civile.

Pour justifier leur prétention, les Américains domiciliés ou résidant à Cuba veulent utiliser le refus, maintenu par le gouvernement espagnol, de reconnaître aux insurgés la qualité de belligérants. Vous soutenez, lui disent-ils, que l'état de guerre n'existe pas, soit; mais vous restez alors responsable des actes préjudiciables aux tiers, commis par des factieux sur votre territoire. Canning écrivait à lord Granville, le

22 juin 1826, à propos de l'insurrection grecque : « Si le gouvernement grec n'est qu'une insurrection sans droits ni devoirs nationaux, c'est le gouvernement turc qui reste responsable de ses actes et, si le gouvernement turc encourt cette responsabilité, le gouvernement grec n'étant qu'un grand acte de piraterie, la Porte est responsable et solidaire des suites ». On peut citer d'autres précédents, et cette thèse est en effet, rigoureusement juridique. Toutefois il s'agit de l'adapter aux événements.

On a prêté, dans la seconde quinzaine de juin, au nouveau consul général des États-Unis à la Havane, M. Fitzhug Lee, deux rapports : l'un, confidentiel, au président Cleveland ; l'autre, officiel, au secrétaire d'état Olney. L'un de ces deux rapports, s'il fallait en croire la presse américaine, dépeignait les Espagnols comme décidément impuissants à protéger la vie ou la propriété des étrangers, et proposait en conséquence au gouvernement fédéral soit de reconnaître aux insurgés la qualité de belligérants, soit plutôt d'envoyer une flotte dans les eaux cubaines. Si cette nouvelle n'avait pas été démentie par M. Canovas et par M. Lee lui-même, la réponse n'eût pas été difficile.

Oui, nous sommes, en principe, responsables envers vous, pouvait dire à son tour le gouvernement espagnol, de notre impuissance à protéger vos nationaux, mais à une condition, c'est qu'elle ne provienne pas de votre propre fait. Or il est avéré que, si vous aviez strictement appliqué les trois règles de Washington, qui sont votre œuvre, si vos flibustiers n'avaient pas apporté sans relâche aux bandes révoltées contre mon autorité des armes, des munitions, des canons, de la dynamite, des chefs militaires, des ingénieurs, la révolte serait aujourd'hui comprimée. C'est donc à vous-mêmes que ces nationaux doivent imputer leurs pertes. Vous n'avez pu, répliquez-vous, contenir la junte cubaine de New-York, ni vous opposer au départ des expéditions ? Mais alors mon impuissance procède de la vôtre : pourquoi serais-je responsable ? Nous avons tout au moins un compte à régler[1] et, s'il

1. *La Epoca* du 13 juin annonce que le gouvernement espagnol prépare, en réponse aux réclamations présentées ou à présenter par le cabinet de Washington au nom de ses nationaux, un compte des dommages causés aux propriétés, aux

est établi par des arbitres impartiaux, resterai-je votre débiteur?

En outre, à l'heure actuelle, chacun voulant être indemnisé, chacun se croit ou se dit Américain. M. David Mc Adam, juge à la cour suprême fédérale, interrogé sur cette multiplicité de réclamations « américaines », a lui-même reconnu que beaucoup de plaignants, se disant *Cubanos Norte Americanos*, c'est-à-dire Cubains devenus citoyens des Etats-Unis, n'avaient pas droit à la protection des États-Unis. En effet, d'après la jurisprudence de ce haut tribunal, l'étranger naturalisé perd sa nationalité nouvelle quand il cesse de résider pendant un certain temps sur le territoire de la République[1]. Tel est le cas de nombreux Cubains, naturalisés Américains pour la forme en vue de conquérir un puissant patronage, mais qui n'ont pas cessé d'habiter l'île.

V. — Rien ne saurait donc légitimer cette intervention armée des États-Unis, que n'a peut-être pas conseillée M. F. Lee, mais qu'a certainement sollicitée le sénateur Morgan à la fin de la session parlementaire; rien, pas même la doctrine de Monroe, puisque le président Monroe, dans son message, protestait contre l'intervention de l'Amérique dans les affaires des colonies appartenant encore à l'Europe en 1823.

Nous pourrions, en outre, remarquer qu'on ne fait pas aisément abstraction, même dans la sphère des rapports internationaux, d'une possession quatre fois séculaire, quand il s'agit de fixer les droits d'une famille, d'une tribu, même d'une nation sur un coin du globe. On nous répondrait peut-être que l'histoire du genre humain se résume en cette courte phrase : perte continuelle de droits anciens, perpétuelle acquisition de droits nouveaux. Nous nous bornons donc à faire observer qu'il n'appartient point aux puissances tierces, pas

intérêts et au commerce des Espagnols à Cuba par l'intervention illégitime des citoyens américains.

1. Voir notamment les arrêts rendus dans l'affaire d'un nommé Landon, qui, naturalisé en 1854, s'était absenté des États-Unis pendant vingt-neuf ans, quand il réclama la protection du gouvernement fédéral, et dans l'affaire du Hambourgeois de Cranz qui, naturalisé en 1882, partit sur-le-champ pour la Belgique et ne put, en 1886, se faire reconnaître citoyen américain, n'ayant pas témoigné l'intention de résider aux États-Unis et de se comporter comme un membre de la République.

même aux Etats-Unis, de hâter par la force la substitution des droits nouveaux aux droits anciens. C'est en quoi consiste le principe de non-intervention, sauvegarde de la paix du monde.

La paix du monde repose encore sur un certain équilibre de forces qu'on ne saurait rompre, même en Amérique, sans un grand péril. Je m'abstiens à dessein de signaler l'intérêt que la France peut avoir à ne pas laisser décroître la puissance de l'Espagne; une partie de la presse française et même de la presse belge s'acquitte en ce moment de cette tâche. Mais existe-t-il un diplomate assez peu clairvoyant pour ne pas comprendre quel coup fatal le triomphe de l'insurrection cubaine assuré par les États-Unis porterait à l'équilibre établi dans la mer des Antilles? Cinq États de l'ancien monde occupent cet archipel. Au moment même où j'écris ces lignes, les journaux nous apprennent qu'une Antille danoise, assurérément celle-là même où M. Foraker veut fonder une station navale, aspire à devenir américaine. En effet, pourquoi ne reprendrait-on pas contre les Antilles hollandaises et danoises les procédés employés avec succès contre les Antilles espagnoles? Il serait assurément plus difficile d'atteindre la Jamaïque, la Trinité, la Barbade, etc., entre les mains de la Grande-Bretagne; toutefois, si le cabinet de Saint-James veut bien se rappeler les divers incidents du conflit anglo-vénézuélien, il pourra se persuader aisément qu'à certaines heures les royaumes de l'ancien continent, en conflit avec le gouvernement de Washington, « sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas ». C'est ce dont trop de gens sont d'ailleurs convaincus à Terre-Neuve et au Canada, personne ne l'ignore en Angleterre. Il s'agit de l'influence européenne non seulement aux Antilles, mais dans l'Amérique entière.

Qu'importe à l'Amérique? diront peut-être les Brésiliens ou les Péruviens. — Sans doute, mais pourvu qu'il ne faille pas arriver à définir la doctrine de Monroe, comme le faisait ironiquement, en 1893, M. G. Cespedes, à la Havane : « l'Amérique aux Américains, c'est-à-dire l'Amérique aux Américains... du nord. » Les peuples de l'Amérique méridionale ont un grand nombre d'intérêts économiques entièrement opposés à ceux des États-Unis; doivent-ils en faire le sacrifice?

Un fait significatif s'est produit le 22 mars à Caracas. On

y a décidé d'ajourner une motion tendant à faire reconnaître comme belligérants, par le Venezuela, les révoltés cubains, jusqu'à ce que le Congrès de Washington eût lui-même statué. Tout le continent américain veut-il suivre cet exemple et subir avec cette humilité l'hégémonie de la grande République? Nous en doutons. Cependant, si l'insurrection triomphe à Cuba, c'est d'abord une effroyable anarchie, puis une intervention déguisée des États-Unis, bientôt suivie d'une intervention déclarée; et très vite, en attendant l'annexion[1], leur complète hégémonie!

S'il plaît aux nations hispano-américaines de hâter la marche des événements et de seconder cette transformation, elles auront réussi à secouer le joug de la mère-patrie dans la première moitié du XIX[e] siècle pour se donner, dans la seconde moitié, d'autres maîtres.

ARTHUR DESJARDINS
de l'Institut.

1. Voir, à ce sujet, un curieux article du *New-York-Herald* (23 juin) qui débute par ces mots : *Annexation! Annexation!* et tend à démontrer qu'un gouvernement indépendant ne pourrait pas subsister dans l'île (*an independent government on the island could not endure*).

L'ÉMIGRATION A TURIN[1]

(1789)

Le 25 septembre. — Arrivant la nuit, l'obscurité nous laisse à peine apercevoir les grandes et belles rues et les superbes places que nous traversons. La suite de M. le comte d'Artois occupant entièrement l'hôtel Royal, nous allons prendre notre établissement à l'hôtel d'Angleterre, où presque tout le monde se trouve logé, ou dans le voisinage. M. le comte d'Artois, ses enfants, et même madame la comtesse d'Artois, arrivée depuis peu de France, sont établis au château de Montcallier, où le roi[2] et toute sa Cour passent une partie de l'année. M. le comte d'Artois, pour plaire à son beau-père, vient peu à la ville. Il y est en ce moment. Nos princes, impatients de le retrouver, se rendent sur-le-champ auprès de lui, et le voient quelques instants.

M. le baron de Choiseul, ambassadeur de France, vient aussitôt rendre ses devoirs à nos princes[3], et arranger avec eux leur présentation à la cour.

1. Voir la *Revue* du 1er novembre 1895.

2. Le roi de Sardaigne.

3. Les princes de la maison de Condé avec qui voyage le comte d'Espinchal.

Madame la comtesse de Brionne, arrivée depuis peu à Turin avec la princesse de Carignan, sa fille, chez laquelle elle va à la campagne, vient rendre visite aux princes, accompagnée de son frère, le prince Camille de Rohan.

Le 26. — Il nous tardait d'être un peu plus au courant des nouvelles publiques. Chacun de nous en attendant aussi de particulières, j'apprends que mon épouse et mes deux enfants, que j'avais laissés à Paris, sont enfin hors de ce foyer de troubles, d'insurrection et d'horreurs. Ils sont partis pour l'Auvergne, munis de tous les passeports possibles, pour pouvoir traverser tranquillement les villes de province. Mais on n'en est pas moins inquiété sur les chemins, et chaque municipalité vous fait conduire à son tribunal. J'espérais que ma terre de Massiac, que j'habitais de préférence, dans laquelle, à l'exemple de mes pères, je n'ai cessé de faire du bien, et où depuis deux cents ans nous étions aimés et respectés, serait un asile sûr pour ma famille. Mais on avait eu soin d'y exciter la fermentation; quelques brouillons de cet endroit et des malintentionnés des paroisses voisines vinrent, huit jours avant l'arrivée de mon épouse et de mes enfants, pour piller mon château et y mettre le feu. On tira plus de trois cents coups de fusil dans les vitres; les torches étaient allumées pour incendier la maison, mais les honnêtes gens du lieu, se joignant au sieur Chomel, mon honorable et zélé régisseur, parvinrent à dissiper les incendiaires, et empêchèrent les horreurs qu'ils voulaient commettre. Toutes ces nouvelles ne diminuent pas mes inquiétudes. Je sais que l'on me fait un crime d'être parti de Versailles avec les princes et de les avoir suivis. Des scélérats dont je crains de savoir les noms, et parmi lesquels se trouve peut-être La Fayette avec lequel j'étais fort lié, ont écrit de Paris de me tourmenter à ce sujet.

Les nouvelles des différentes provinces nous annoncent des incendies de châteaux et des assassinats de gentilshommes. Le Dauphiné et la Bourgogne se sont distingués. Le rôle prépondérant que joue l'évêque d'Autun dans l'Assemblée, et les sentiments patriotiques que n'a pas laissé de manifester son frère, le comte d'Archambaud de Périgord, n'ont pas empêché la brûlure du magnifique château de Senozan. On craint à chaque

instant quelque explosion à Versailles, suscitée par les factieux de la capitale, excités et soudoyés par le duc d'Orléans.

Cependant, le 15 de ce mois, l'assemblée a décrété que le roi était inviolable et la couronne héréditaire et indivisible.

Notre séjour à Turin paraissant devoir y être fort long, je parlerai plus en détail de tout ce qui concerne cette ville lorsque j'en aurai une plus ample connaissance.

Toute la société est établie à l'hôtel d'Angleterre; nous y dînons, nous y soupons, et on y fait salon. Le nombre des Français ne laisse pas d'être considérable, et la suite de M. le comte d'Artois, de madame la comtesse d'Artois et de leurs enfants, forme avec nous un fonds d'excellente compagnie.

Ma première connaissance à Turin est avec la marquise Gherardini, fille de la comtesse Litta. J'avais auprès d'elle une lettre de recommandation. Son mari est ministre de l'Empereur en cette cour. L'un et l'autre me reçoivent avec honnêteté. C'est la seule maison de ressource pour un étranger, après le spectacle, car chacun rentre chez soi, et il n'y a de souper nulle part.

Nous allons ce même soir au théâtre. M. l'Ambassadeur a donné sa loge à M. le comte d'Artois, et on en a assigné deux à nos princes. Le spectacle commence à sept heures. Il n'y a qu'opéra buffa en cette saison. La salle appartient au prince de Carignan, c'est lui qui en donne les loges en propriétaire à différentes familles nobles. Très peu de bourgeoises ont cet avantage. Le loyer en est peu considérable parce que chacun est obligé de prendre un billet d'entrée. Le parterre est assis; la salle n'est pas grande, mais joliment décorée. Elle a cinq rangs de loges. L'étiquette rigoureuse que suit avec la plus grande exactitude la famille royale, l'empêche d'aller à ce théâtre.

Le duc et la duchesse de Challais seulement y ont une loge. La salle, peu éclairée en comparaison des nôtres, l'est cependant suffisamment pour distinguer les spectateurs. Le spectacle est ordinairement assez suivi; mais, en ce moment, il y a beaucoup de monde à la campagne.

Nous apercevons cependant quelques jolies femmes, parmi lesquelles est une grande demoiselle d'une beauté éblouissante, c'est la fille du comte de Verolengo, qui va incessamment

épouser le marquis de Cambiaso. Sa mère, encore belle, est attachée à la cour, et a encore une fille très jolie. Une autre femme extrêmement jolie est la comtesse Rocco de Monticelli. Dans quelque temps, je serai plus au fait de la société et des usages de cette ville. On m'a montré aussi plusieurs riches bourgeoises, très élégantes, mises comme les femmes de la première qualité.

Le spectacle est ordinairement composé d'un opéra buffa en deux actes, entre lesquels on exécute des ballets. On donne ordinairement le même spectacle pendant quinze jours. En ce moment, c'est *les Marchandes de modes*, dont la musique est fort bonne. Les ballets sont *le Mariage de Figaro* et *les Mannequins*. La troupe actuelle est assez bonne; la scène est jolie, et les décorations charmantes. Les ballets sont sans goût, et d'une composition médiocre. Il y a deux jolies danseuses, l'une appelée Crevischi est de la tournure de nos jolies filles de l'Opéra, mais est très médiocre danseuse. Sa compagne, appelée Capello, est pour la danse grotesque; c'est un genre que nous ne connaissons pas et qui paraît plaire infiniment aux parterres d'Italie. Il consiste en des gambades et des entrechats. Les danseurs qui s'élèvent le plus et font le plus d'entrechats excitent les applaudissements universels.

Le spectacle, en cette saison, finit ordinairement à dix heures et demie.

Les dames sont soumises à l'usage constant qui existe pour toute l'Italie; elles ne peuvent aller au spectacle, aux promenades, en public, sans avoir un cavalier, qui s'appelle ici un *brassier*. On conserve ordinairement le même; on le garde par habitude, comme on l'a reçu par convenance, et souvent ce n'est pas l'homme pour lequel on a le plus de goût. Les bourgeoises suivent l'exemple des femmes de qualité. Mais dans leur choix, elles suivent leur inclination, et leur cavalier est toujours pris dans la noblesse. Très rarement, on les voit accompagnées d'un bourgeois. La noblesse étant généralement au service, on est toujours en uniforme à Turin, et un officier ne peut s'en dispenser que lorsqu'il a une charge à la Cour, et qu'il y est de service.

Le 27. — Aujourd'hui dimanche, à neuf heures du matin,

nous partons tous avec nos princes, sous la conduite du baron de Choiseul, notre ambassadeur, pour nous rendre à Montcallier où est la Cour. Après avoir traversé dans toute sa longueur une des plus belles rues qui existent, on sort de la ville, et on passe sur le Pô. Une route très agréable, et qui, dans cette saison, est la promenade des voitures l'après-dîner, nous conduit en une heure à Montcallier où nous descendons chez M. le comte d'Artois qui habite une maison près du château. Nous le quittons pour aller chez le roi, dont nos princes ont d'abord une audience particulière, après laquelle nous sommes présentés par M. le prince de Condé à Sa Majesté. Le roi nous reçoit parfaitement et dit quelque chose d'honnête à chacun de nous. Il a l'air d'un bon père de famille, et, sur son visage, est peinte la bonté qui le fait adorer de ses sujets. Je reviendrai une autre fois sur ce qui concerne ce respectable souverain. En sortant de chez lui, nous avons été présentés avec les mêmes formes à toute la famille royale successivement. Le prince de Piémont répare un extérieur peu agréable par beaucoup d'esprit, autant qu'on peut en juger en si peu de temps, et à ce que l'on assure, et par des qualités essentielles. La princesse de Piémont, son épouse, que nous avons vue en France, sous le nom de Madame Clotilde, et que, vu son enbompoint, on appelait le *Gros Madame*, aurait à peine été reconnue d'aucun de nous, tant elle est changée, maigrie, vieillie. Elle a perdu ses dents, et toute apparence de fraîcheur. Elle a cependant aujourd'hui seulement trente ans. Elle n'a point d'enfants. Cela manque à son bonheur, car elle est parfaitement heureuse avec son mari, qui a pour elle la plus profonde vénération, sentiment qu'elle a inspiré à toute la Cour. Elle est d'une extrême dévotion et très scrupuleusement attachée à l'étiquette de cette Cour, qui n'en est que plus triste.

Le prince de Piémont, né en mai 1751, est dans sa trente-neuvième année.

Le duc d'Aoste, second fils du roi, né en juillet 1759, est extrêmement laid et ne nous a rien laissé préjuger de son esprit ni de son caractère. Il vient d'épouser, il y a six mois, la fille aînée de l'archiduc Ferdinand. Cette jeune princesse, née le 1er novembre 1773, est d'une figure charmante, grande,

bien faite, d'une tournure naïve et enfantine, et paraît dans cette cour d'autant plus agréable, que tout ce qui l'entoure est d'une laideur amère. Les trois autres fils du roi, le duc de Montferrat, le duc de Genevois et le comte de Maurienne, âgés de vingt-sept, vingt-cinq et vingt-trois ans, ont encore si peu vu le monde, qu'à peine ils savent parler. Un signe de tête est tout ce qu'on en peut obtenir. Ils mènent une vie très réglée, et ne sortent point encore sans leur gouverneur, et un des trois ne quitte jamais les autres. Enfin, la dernière présentation a été chez la princesse Félicité, sœur du roi, née en 1730. C'est un véritable modèle de tante non mariée.

Le duc et la duchesse de Chablais sont en ce moment à la campagne, où ils vivent beaucoup plus librement que le reste de la famille royale.

Après la messe, toute la famille royale, tous nos princes et princesses, et seulement les dames de service, dînent à la même table; jamais aucun homme n'y est admis. Les écuyers et les officiers de service mangent à une table dont le majordome fait les honneurs. Cette table est servie de la desserte de celle du roi. En France, nous appelons cela manger à l'office. Étant aujourd'hui de la suite des princes, j'ai dîné à cette table où je n'ai vu que strictement le service. Tous les officiers attachés à la Cour, au Roi, aux princes et aux princesses, écuyers et dames de compagnie, sont composés de la plus ancienne noblesse du Piémont, de la Savoie et des États du roi de Sardaigne. Presque tous les écuyers ont été pages. Les appointements de ces officiers sont extrêmement médiocres. L'habit ordinaire est l'uniforme. Le roi et les princes le portent souvent. Nos princes se sont conformés à cet usage, et n'en porteront pas d'autre. M. le comte d'Artois porte l'uniforme de colonel général des Suisses ou des régiments suisses au service de la France.

Après dîner, nous sommes restés longtemps chez M. le comte d'Artois et avec ses enfants que nous n'avions pas vus depuis Bruxelles. Après avoir fait quelque séjour à Spa, ils sont venus par la route du Tyrol, et sont arrivés depuis deux jours à Montcallier. On ne peut être plus prévenants, plus aimables, mieux élevés que ces deux jeunes princes. Le roi, leur grand-père, les a reçus avec attendrissement, et leurs caresses ne

font qu'augmenter les amitiés que leur témoigne ce vénérable vieillard.

Nous avons aussi fait notre cour à madame la comtesse d'Artois. Cette princesse a été malade depuis son arrivée ici. Elle a fait sa route avec tranquillité, et n'a essuyé aucun désagrément où elle a passé. Elle a peu de monde avec elle : madame la duchesse de Lorges, sa dame d'honneur, et qui va s'en retourner en France, madame la comtesse de Bourbon-Busset, sa dame d'atours, et madame la comtesse de Montbel et la marquise de Coëtlogon, dame de compagnie; le comte de Vérac, son chevalier d'honneur, en survivance du comte de Vintimille.

Le 28. — Le baron de Choiseul, notre ambassadeur, donne aujourd'hui à nos princes un grand et magnifique dîner. La maison est bien montée, et il fait excellente chère, même très recherchée. Il y a vingt-trois ans que le baron de Choiseul est ambassadeur en cette cour, et il en a tiré le plus grand parti. Son traitement est considérable et il a peu de dépense à faire; aussi a-t-il bien arrangé ses affaires. Il n'était pas riche; il a augmenté de beaucoup sa fortune.

La promenade habituelle dans cette saison est sur le chemin de Montcallier. Les voitures y vont au pas, comme sur nos boulevards. Toutes les belles dames s'y rendent exactement avant d'aller au théâtre.

On a changé d'opéra aujourd'hui, on donne la *Pastorella nobile* dont la musique est excellente. Le sieur Bellentani, chanteur bouffon, nous fait le plus grand plaisir.

Le 29 et le 30. — La vie que nous menons est assez uniforme, et la même à peu près tous les jours. Nous nous promenons beaucoup pour connaître la ville. L'ambassadeur donne encore, le 30, un grand dîner à nos princes. M. le comte d'Artois devait en être, mais il n'a eu la liberté de venir de Montcallier que le soir. Il est venu pour la première fois au théâtre, et s'en est retourné après souper.

La police nous paraît extrêmement mal faite à Turin. Il ne se passe pas de nuit que dans la petite rue qui avoisine l'hôtel d'Angleterre, et dans laquelle je demeure, je n'entende de vives querelles, à la suite desquelles il se donne toujours des

coups de couteau. J'ai été réveillé la nuit dernière par les cris d'un malheureux qui venait d'être frappé sous ma fenêtre.

Le 1er octobre. — Depuis notre arrivée à Turin, le temps a été superbe et très doux. On s'aperçoit bien aisément de la différence du climat de ce pays au nôtre.

Nos princes ont été aujourd'hui pour la première fois à la chasse du roi; elle est un peu différente de celle à laquelle ils étaient accoutumés en France, et surtout chez eux.

La chasse dure au plus deux heures. On se contente de prendre un cerf; on en fait ici un objet d'exercice et d'amusement, et non une passion qui occupe uniquement. Cela est plus raisonnable. Le roi soupe, les jours de chasse, avec toute sa famille à Montcallier, et se met à table à sept heures. Nos princes sont invités aujourd'hui et pour l'avenir, et sont traités comme de la famille. Le roi et M. le prince de Condé sont en effet assez proches parents, étant fils des deux sœurs, princesses de Hesse-Rhinfels. La troisième avait épousé le prince de Carignan, grand-père de celui d'aujourd'hui.

Le 2. — Après dîner, je vais avec M. le prince de Condé et deux dames, voir la Superga. Cette église est à deux lieues de la ville. Elle est sur le sommet d'une montagne, d'où la vue est belle et de la plus grande étendue. On assure que du haut de la coupole, par un temps clair, on voit à trente lieues et plus, et qu'on découvre la tour de Milan et toute la Lombardie. Cette église, dont la construction a dû coûter énormément, est superbe extérieurement et intérieurement. Il y a de magnifiques caveaux, revêtus de marbre, décorés de beaux mausolées, destinés à la sépulture des rois, et dans lesquels on a apporté les cendres des derniers ducs de Savoie. La branche de Carignan a aussi un caveau dont les cases sont moins magnifiques, et seulement en pierre.

Ce monument doit son élévation au vœu de Victor-Amédée en 1706, lors du siège de Turin par les Français. Pour avoir une plus ample description de la Superga, et des curiosités de la ville de Turin, ainsi que de toute l'Italie, il faut consulter l'ouvrage de M. de Lalande. C'est le meilleur indicateur pour le voyage de l'Italie entière. Il est en sept volumes in-8°.

Le vendredi, il n'y a pas de spectacle à Turin. Cet usage est le même dans les différents États d'Italie. Ce jour est ici consacré au Casin. C'est une espèce de club ou société, dont deux cents membres de la noblesse font tous les frais. C'est pour eux un lieu de réunion pour chaque instant du jour. Ils y trouvent tous les papiers publics, et y peuvent jouer les jeux de commerce seulement; les jeux de hasard étant sévèrement défendus dans tous les États du roi. Deux fois la semaine, le mardi et le vendredi, le Casin est ouvert pour la soirée, depuis six heures jusqu'à onze heures, à toutes les dames et demoiselles qui ont été présentées à la Cour. Ces deux jours, les officiers de la garnison et les militaires, les étrangers et étrangères qui ont été présentés à la Cour y sont reçus. On y fait des parties, et chaque société s'y arrange à sa fantaisie. La maison est grande et vaste; il y a un principal salon qui est magnifique, et beaucoup d'autres pièces qui y tiennent. On y a vu jusqu'à deux cents femmes en hiver. En cette saison, il est peu fréquenté, tout le monde étant encore à la campagne et ne revenant en ville que dans le courant de novembre. En carnaval, il s'y donne une fois la semaine des bals qui sont très agréables.

L'étiquette empêche la famille royale d'aller au Casin, mais la princesse de Carignan en a la liberté dont elle use fréquemment.

Les chevaliers du Casin nomment entre eux des directeurs qui sont chargés d'en faire la police, d'y présenter les étrangers, et de leur en faire les honneurs. Nous y sommes tous présentés aujourd'hui, et nous avons la liberté d'y revenir tant que nous resterons à Turin. Il n'y avait qu'une douzaine de dames dont quelques-unes habitent la Savoie, et aussi étrangères que nous à Turin, où, d'ailleurs, les Piémontais font peu d'accueil aux Savoyards.

Le 3. — Les nouvelles de France deviennent pour chacun de nous des plus affligeantes et des plus alarmantes.

M. le comte d'Artois vient dîner avec nos princes à notre auberge.

Il commence à arriver à Turin beaucoup de Français, soit pour voir les princes, soit pour faire le voyage d'Italie.

M. de la Rouvière, député de la noblesse d'Auvergne, et l'abbé de Pons, son beau-frère, sont du nombre des arrivants, ainsi que M. de Myons, lequel commandait la garde nationale dans la vallée de Montmorency, le 17 juillet, et nous confirme les intentions du duc d'Orléans de faire arrêter les princes à leur passage.

Le 4. — Le spectacle est, aujourd'hui dimanche, bien garni, quoiqu'il y ait peu de dames à la ville. Mais les bourgeoises ne vont guère à la campagne, et profitent de ce temps pour se procurer des clés de loges, et remplacent parfaitement les dames de la noblesse, soit en agréments, soit en parures. Le luxe est, à cet égard, fort extraordinaire. On ne pourrait distinguer à la mise une fille de boutique d'une comtesse.

On ne voit point ici comme en France des filles entretenues au spectacle, mais il y a un grand nombre de filles publiques à Turin. On ne fait point un pas près du théâtre, sans avoir les invitations les plus pressantes. Mais toutes ces créatures sont peu attrayantes. On a d'ailleurs toutes les facilités pour se procurer à peu de frais de jolies grisettes, mariées, que les complaisants maris conduisent eux-mêmes chez vous. Mais personne n'ose afficher le libertinage comme partout ailleurs; la Cour ne le trouverait pas bon. Cependant on commence à s'apercevoir à Turin de ce qui est fréquent en Italie, du mélange de dévotion, de superstition et de dépravation de mœurs. Il y a ici cent dix églises, toutes très fréquentées, et on y donne des rendez-vous. On va exactement au salut et de là, à l'opéra. Les femmes sont dévotes et galantes; les maris très débonnaires, d'autres très jaloux. La noblesse a ici tant d'avantages que les bourgeoises préfèrent toutes par vanité un officier à tout autre de même condition qu'elles. Il faut cependant convenir qu'il y a généralement plus de retenue parmi les femmes de la noblesse. Le prince et la princesse de Piémont paraissent y veiller, ce qui rend plus circonspectes les femmes à intrigues. Malgré cela, les connaisseurs ne s'y trompent pas, et découvrent aisément à qui il faut s'adresser. Il faut seulement savoir y mettre du mystère et éviter les occasions de faire jaser le public.

Le 5. — Je passe la journée entière à Montcallier, et je vais avec la Rouvière déjeuner chez M. le comte d'Artois. Nos princes faisant aujourd'hui leur cour au roi, je les accompagne, et je dîne, comme l'autre fois, à la table de service, avec les grands de la Cour. Je reste ensuite jusqu'au soir avec M. le comte d'Artois et ses charmants enfants auxquels on s'attache plus on les connaît.

Toujours de mauvaises nouvelles de France. Après nous avoir dépouillés de tous nos droits et d'une partie de nos revenus, on nous demande actuellement le quart de ce qui nous reste en contribution patriotique et volontaire qu'on aura soin de rendre incessamment obligatoire. Tout nous annonce l'approche de quelque événement sinistre à Paris ou à Versailles.

Le 6. — M. le prince de Condé et ses deux enfants, accompagnés de M. et de madame d'Autichamp, de MM. de Virieu et du Cayla, partent ce matin pour aller voir Gênes où ils ne doivent rester que peu de jours. Madame la princesse de Monaco, née Brignole, gênoise, les attend depuis huit jours chez ses parents. Je reste avec madame la princesse Louise qui, naturellement sédentaire et peu curieuse, a préféré le repos à cette course légère.

Le 7. — Madame de Polastron, venant de Suisse, arrive aujourd'hui à Turin, et nous annonce la prochaine arrivée de la duchesse de Polignac et de toute la société qui va passer l'hiver en Italie.

L'attachement de M. le comte d'Artois pour madame de Polastron depuis longtemps n'est plus un mystère. Cependant la circonstance exige plus de circonspection. Le prince doit user de beaucoup de ménagement. Il s'est politiquement rapproché de son épouse, il est parfaitement accueilli par le roi, son beau-père. Il se trouve au milieu d'une cour très sévère sur le chapitre des mœurs. Le séjour de madame de Polastron ferait un mauvais effet s'il se prolongeait trop longtemps. Tout cela est très embarrassant; mais l'amour excuse tout. Soyons indulgents pour cette faiblesse, elle fut toujours celle des plus grands cœurs, et surtout de nos meil-

leurs rois : Charles VII, Louis XII, François I[er], le bon Henri IV et Louis XIV. Tous ont aimé, et n'en ont pas été moins grands. Ils eussent peut-être moins valu s'ils n'eussent pas été animés de ce feu divin. Si le cœur de Louis XVI eût été sensible à l'amour, je ne doute pas que sa couronne ne fût intacte. L'amour et l'honneur, telle était la devise des anciens chevaliers. Dieu veuille qu'un jour, faisant une heureuse et nouvelle application, nous puissions tous chanter : *Vive Henri IV, vive ce roi vaillant*, etc., etc.

Le 9. — Le courrier d'aujourd'hui nous apporte des nouvelles dont les apparences nous flattent. Il semble qu'il y ait un parti puissant qui veuille rendre au roi son autorité. Il vient de se passer une scène bien touchante à Versailles, à un repas que les gardes du corps ont donné à la garde nationale et au régiment de Flandre. La cocarde blanche a été arborée. L'enthousiasme était général. Quelles en seront les suites? Cela a eu lieu le 1[er].

Le 10. — Il arrive tous les jours à Turin beaucoup de Français : le duc de Laval et son fils Achille, allant en Italie, mais faisant quelque séjour ici : le marquis de la Fare, de Provence, procureur du pays, et frère de l'abbé de Bonneval, excellent député du clergé de Paris. Le marquis de Mirepoix, un des plus riches seigneurs du Languedoc, obligé de quitter la province et d'abandonner ses terres, à cause des vexations qu'il y éprouva de la part des habitants. Passant ici aujourd'hui pour aller s'établir à Rome et emportant avec lui au moins cinq cent mille francs dont il veut se contenter pour le reste de ses jours.

Le 11. — Voyant beaucoup le corps diplomatique chez madame de Gherardini, j'en suis généralement bien traité, et je dîne alternativement chez presque tous les ministres. Je suis invité aujourd'hui chez M. Odevico, ministre de Gênes.

Ce soir arrivent à Turin le duc et la duchesse de Polignac et leurs enfants, le comte de Vaudreuil, le vicomte de Vaudreuil; ce même jour arrivent aussi le duc de Choiseul, M. Bérenger, fermier général, avec une nouvelle épouse qui

était chanoinesse, et s'appelait madame de Cacqueray; la jolie et aimable madame des Boulets et M. Giamboni, son frère; l'abbé de Glandevez et son neveu, et madame Mercier, sa nièce; madame de Migieu et sa fille, madame de Courtivron. Tout ce monde se disposant au voyage d'Italie. L'espérance d'y retrouver si bonne compagnie me fait prendre des arrangements pour y aller aussi passer l'hiver, plutôt que d'être sédentaire à Turin. Pour m'y préparer, je prends un maître d'italien pour m'apprendre au moins la prononciation.

Le 12. — Le courrier était attendu aujourd'hui avec impatience, et il nous apporte les nouvelles les plus fâcheuses sans aucun détail de ce qui se passe. Au départ du courrier de Paris, le 6 au matin, la populace s'était portée à de nouveaux excès, et était partie en armes pour Versailles avec les intentions les plus sinistres. La poste n'arrivant ici que deux fois la semaine, il faut attendre au 20 pour être instruit des événements, à moins qu'il n'arrive un courrier extraordinaire.

Le 13. — M. le prince de Condé et ses enfants reviennent de Gênes, ignorant ce qui est arrivé à Paris. Ils sont restés six jours à Gênes, pendant lesquels ils ont été fêtés et reçus avec le plus grand empressement par les personnes les plus éminentes de la République.

Le 14. — Je n'ai jamais vu dans aucun pays une pluie si continuelle et si abondante.

Depuis quelques jours, un officier suédois attendait le retour des princes pour remettre à M. le prince de Condé, de la part du roi de Suède, une lettre de compliment et de témoignages de l'intérêt le plus vif sur sa position, et lui faisant les offres les plus pressantes de venir en Suède. M. le prince de Condé nous a lu cette lettre dont j'aurais voulu retenir la totalité, mais je ne puis me ressouvenir que de cette phrase : « Offrir un asile dans mon camp à un Bourbon, à un Condé, c'est y appeler la victoire. » M. le comte d'Artois en a aussi reçu une également remplie de sensibilité.

Le grand-duc de Russie a aussi adressé une lettre à M. le prince de Condé ; elle paraît dictée par l'amitié et le sentiment

le plus tendre. Ce prince ne pourra jamais oublier la manière dont il a été reçu à Chantilly, lors de son voyage en France.

M. de la Salle, officier des Suisses de M. le comte d'Artois, arrivant ce soir de Chambéry et de France, nous assure que le Roi est à Paris du 6 de ce mois, qu'il y a été conduit de force, qu'il s'est passé des atrocités à cette occasion, qu'il y a eu des gardes du corps massacrés, des têtes portées sur des piques, et que l'on croit que celles du duc de Guiche et du vicomte d'Agoult sont du nombre. Ces affreuses nouvelles nous jettent dans la plus grande consternation. Nous ne pourrons en avoir des détails que dans deux jours. La duchesse de Guiche, qui est ici, est la seule à qui l'on ait caché les bruits qui se répandent. Dans quelle affreuse situation elle serait, sachant, de plus, ses enfants à Versailles.

Le 15. — Le roi a loué pour M. le comte d'Artois une maison qu'il doit occuper cet hiver avec sa famille. Nous nous réunissons tous chez lui dans ces moments critiques et d'inquiétudes. Des courriers arrivés aux banquiers de cette ville ne font que confirmer les mauvaises nouvelles. Chacun redoute l'arrivée de la poste. Nous avons tous des parents, des amis à Paris ou à Versailles, et nous sommes dans les plus vives alarmes.

Le 16. — Toute notre journée se passe à se communiquer les détails que chacun a reçus. M. le comte d'Artois et les princes sont presque tout le temps avec nous. C'est dans des circonstances aussi malheureuses qu'on apprend à connaître les hommes. M. le comte d'Artois ne fait qu'y gagner, et tous ceux qui l'ont approché depuis le commencement des affaires ont retrouvé en lui un digne petit-fils d'Henri IV. Franchise, loyauté, courage et sensibilité, il ne lui manque rien pour gagner tous les cœurs. Ses bonnes qualités font aisément oublier les petits torts de sa jeunesse, qu'il ne faut imputer qu'à ceux dont il était entouré, et à ceux qui l'ont entraîné dans des dissipations considérables.

Le chevalier de Jerningham, maréchal de camp, dont l'opinion est au moins douteuse, arrive ici, étant parti de Paris depuis que la Famille royale est établie aux Tuileries.

Son séjour ici sera de courte durée, à en juger par l'accueil qu'il y reçoit. C'est au moins une consolation dans nos malheurs de ne vivre qu'avec des personnes de même opinion, dont les sentiments sont purs, et qui, dans cette circonstance, n'ont aucun reproche à craindre, et n'ont en aucune manière participé aux crimes et aux atrocités qui se commettent.

Pendant plusieurs jours, nous ne paraissons pas au théâtre.

Le 18. — Le temps s'est remis au beau, la chaleur est revenue, la promenade de l'après-dîner est très fréquentée; il y a beaucoup de voitures et de personnes à pied.

Madame de Brionne, qui avait été passer trois semaines à Ruconi, en revient avec la princesse de Carignan, sa fille, et son petit-fils, le prince de Carignan, seul rejeton de cette branche de la maison de Savoie, dont était le fameux prince Eugène. Le prince de Carignan est né le 24 octobre 1770. Il est fort peu avancé pour son âge, et passe ici pour un imbécile. On pense, dit-on, à le marier. Il est à la tête d'une grosse fortune. Il jouit à cette cour, dont l'étiquette est très exacte, de tous les honneurs et prérogatives dont jouissent en France nos princes du sang. Mais il ne jouit personnellement d'aucune considération. Il ne peut aller manger à la Cour et souper après la chasse que lorsqu'il y est invité. La princesse, sa mère, née en 1753, est une grande, forte et belle brune, mais bien éloignée d'être une beauté, ce qu'a été sa mère, qui, âgée en ce moment de cinquante-six ans, est encore superbe. La princesse de Carignan n'est pas admise à cette Cour; elle a un peu secoué les gênes de l'étiquette, et cela a déplu. Elle a été un peu libre dans sa conduite, et sa galanterie a indisposé contre elle. Elle n'en a pas moins continué à mener le genre de vie qui lui a convenu. Elle a une petite société, reste beaucoup chez elle, et reçoit des visites journellement. Elle est tantôt aimable et tantôt très maussade; elle est extrêmement capricieuse. Elle est quelquefois d'une hauteur extraordinaire, et dans d'autres moments, simple comme une particulière.

Nos princes élèvent une difficulté qui me paraît déplacée. M. le comte d'Artois, comme gendre du roi, et Altesse royale, a suivi, pour l'étiquette, l'usage de la Cour de Turin.

Mais M. le prince de Condé, après avoir fait une politesse à madame la princesse de Carignan, en lui rendant visite, voulait que M. le prince de Carignan vînt le premier chez lui. Je crois bien qu'en toute autre circonstance on eût pu l'exiger, et Louis XIV n'y eût pas manqué. En ce moment, cela met de l'aigreur, et cela mécontente le pays. Nos princes finissent par faire la visite, laquelle leur est rendue sur-le-champ.

Le Casin qui n'est composé que de la noblesse du pays, et où le roi et la reine de Naples, le comte et la comtesse du Nord, le roi de Suède, etc., ont eu l'attention d'aller, n'a pas encore eu l'honneur de la visite de nos princes, par la raison que la famille royale n'y allant pas, M. le comte d'Artois ne veut pas y aller, et qu'ils veulent régler leur conduite sur la sienne. Cela choque infiniment la grande noblesse de ce pays, d'autant plus que plusieurs ont eu l'attention de se présenter à la porte des princes, sans en avoir reçu la moindre marque de politesse.

Nous devons cependant nous ressouvenir, tous habitants de Paris, qu'ayant été rendre nos devoirs au comte de Falkenstein (l'empereur Joseph II), au comte et à la comtesse du Nord, au comte de Haga (roi de Suède), au comte d'Aly (le prince Henri de Prusse), ces grands personnages ont eu l'attention d'envoyer leur billet à toutes nos portes.

Ces gaucheries et cette circonspection déplacée sont peut-être cause du peu d'accueil que nous font les Piémontais, et je sais très positivement qu'ils étaient très prévenus en faveur de M. le prince de Condé, dont la réputation était ici bien établie.

Plus on est grand, et moins la hauteur est de saison; et moins vous avez de prétentions, plus on est empressé à vous rendre ce qui vous est dû.

DU 19 AU 21. — Chaque courrier nous apporte des nouvelles des plus intéressantes. Il paraît que M. le duc d'Orléans se trouve tellement inculpé dans les atrocités des 5 et 6 octobre, qu'il sera obligé de s'enfuir.

Un souper est une chose extraordinaire à Turin. A minuit, on n'entend plus rouler de voitures; tout le monde est à peu

près couché. Le prince Marsico, contre l'usage ordinaire, nous fait passer deux charmantes soirées en réunissant une vingtaine de ses compatriotes allant voyager en Italie. Nous avons de la musique et des jolies femmes, dont est l'aimable madame des Boulets.

Le nombre des arrivants augmente chaque jour. C'est une ressource agréable pour nous cet hiver, car il ne faut pas compter sur la société du pays. Il est aisé de s'apercevoir, par l'accueil qu'on nous fait, qu'on ne se soucie pas infiniment des étrangers. Peut-être que l'air un peu avantageux et le ton persifleur de quelques-uns de nos compatriotes ont d'abord effarouché; mais avec de la simplicité, de la bonhomie, beaucoup d'honnêteté et point de prétentions, on finit par réussir, à moins d'être avec des ours. Les hommes, à la vérité, sont encore moins prévenants que les dames, et paraissent vouloir nous éloigner de la société.

Nous sommes présentés à madame la princesse de Carignan et à son fils; et nous allons aussi faire une visite à madame de Brionne qui nous reçoit avec cette noblesse, cette grâce qui lui est propre, et dont on sait faire usage à la Cour de France mieux que partout ailleurs.

On nous donne un nouvel opéra-bouffe dont la musique est excellente et connue à Paris: *la Cosa rara.*

Le 22. — Je vais aujourd'hui voir le rendez-vous de chasse Stupinigi. Le nombre des chasseurs et des curieux est très considérable, vu le beau temps. Ce rendez-vous est superbe, et j'avoue que je ne connais rien en ce genre en France à mettre à côté du salon de Stupinigi. Ce salon est dans le goût de celui de Marly, je le crois même plus grand. Il est au milieu de quatre beaux appartements bien décorés, que la Cour vient occuper deux ou trois jours par an. Un jour de chasse, tout le monde peut entrer dans le salon. Le roi s'y arrête avant de monter à cheval et parle avec bonté à tous ceux qui lui ont été présentés. Les dames de la Cour vont à cette chasse et la suivent dans des chaises à deux roues. Le départ est réellement beau. On attaque près de la maison, et, en une heure et demie ou deux heures au plus, tout est fini. Stupinigi est à quatre milles de Turin,

où je reviens à pied dîner chez le marquis de Polignac avec mesdames de Vaudreuil et de Polastron.

Du 23 au 27. — Les nouvelles de Paris nous apprennent que M. le duc d'Orléans en est parti le 14. On prétend que La Fayette a eu des preuves de sa complicité avec les fauteurs des atrocités des 5 et 6 octobre, et que, beaucoup de gens se disposant à déposer contre lui, on a voulu lui éviter les désagréments d'une poursuite juridique, en facilitant son évasion. A cet effet, l'Assemblée le charge d'une prétendue mission auprès du roi d'Angleterre, dont personne n'est la dupe. Il a été arrêté à Boulogne, et il a fallu un ordre des législateurs pour le laisser partir et s'embarquer.

Beaucoup de députés pouvaient avoir personnellement intérêt à le voir éloigner, et Mirabeau est de ce nombre. Comment les Anglais recevront-ils un homme soupçonné de si grands crimes?

Le 29. — Aujourd'hui, grande chasse, et retour à Montcallier où toute la Cour se promène à la foire. C'est l'usage de tous les ans. Le roi soupe avec sa famille et tous nos princes. Le roi fait à tous la galanterie de quelques cadeaux de la foire. Après souper, il se trouve dans l'appartement plusieurs tables couvertes de bijoux de toutes espèces : montres, chaînes d'or, tabatières, étuis, etc. — Le roi donne à chacun ce qui paraît lui faire plaisir, et force nos princes à en user ainsi ; en sorte qu'ils reviennent de Montcallier les mains pleines de bijoux. Le duc d'Angoulême et le duc de Berry remplissent leurs poches, mais pas assez au gré de l'excellent grand-père qui ne laisse échapper aucune occasion de témoigner sa tendresse à ses charmants et caressants petits-enfants.

COMTE D'ESPINCHAL

L'INDESTRUCTIBLE PASSÉ[1]

— *ES WAR* —

XIII

Le soir du même jour, vers six heures environ, Léo de Sellenthin arrêtait son cheval devant Uhlenfeld. Dans les armes des Kletzingk, qui surmontaient le porche de pierre, il voyait briller, menaçante, l'épée de justice sur champ de gueules.

Il essuya la sueur qui couvrait son visage. Un dernier avertissement semblait passer dans le murmure léger des feuilles : « Retourne... », mais il serra les dents, il franchit le porche et poursuivit son chemin. A gauche, vers le fleuve, se trouvait la maison d'habitation, un petit castel tout blanc, couronné de girouettes, qui ressemblait à la villa d'un riche citadin plutôt qu'à la résidence d'un gentilhomme. Ainsi, pour la nouvelle châtelaine, avait-il fallu transformer l'antique manoir, si sombre et qui ne pouvait lui plaire. De chaque côté de la terrasse, à laquelle on accédait par une allée sablée, se dressaient deux statues de marbre, deux femmes, — la

1. Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

Paix et l'Hospitalité, — qui tendaient leurs beaux bras blancs vers le visiteur comme pour lui souhaiter la bienvenue. Des groupes de palmiers, en éventails, que dominaient des bananiers, dressaient leurs larges feuilles vers les corps de marbre qui semblaient jaillir des masses de verdure, pareils à de merveilleuses fleurs de neige. Léo contourna la maison : il ne devait pas rencontrer Lizzie avant d'avoir parlé à Ulrich ; tel était le plan convenu.

En passant près des écuries, il vit venir à lui un palefrenier qu'il ne connaissait pas.

— Madame la baronne ne reçoit pas, — dit cet homme avec un sourire familier : — il y a déjà deux de ces messieurs qui ont dû s'en retourner...

— Attends qu'on t'interroge pour parler, manant! dit Léo avec un tel accent que l'homme recula à distance de sa cravache.

Quelle singulière entente y avait-il donc ici entre les domestiques et les familiers de la maison, pour qu'on le reçût ainsi, lui, étranger, sans douter un moment que sa visite fût destinée à la jeune femme?

Il mit pied à terre et apprit que le maître était allé voir les poulains, derrière l'écurie. Il se dirigea de ce côté ; le valet, habitué sans doute à recevoir de riches pourboires, le suivait des yeux d'un air ahuri.

Il trouva Ulrich dans le petit pré, le long du fleuve ; des poulains, à la robe brillante et dorée, l'entouraient et se pressaient contre lui pour se faire caresser de sa main.

A la pensée de l'infâme comédie qu'il allait jouer devant cet homme, — devant cet homme qu'il aimait et qu'il estimait plus que personne au monde, le cœur de Léo se serra. — Mais quoi! le bonheur et la paix d'Ulrich en dépendaient : il fallait aller de l'avant.

A son approche, les poulains, défiants, s'écartèrent en faisant des bonds. Ulrich se retourna. Son maigre et pâle visage s'éclaira d'une joie subite, qui presque immédiatement fit place à l'inquiétude.

— Toi! à Uhlenfeld! bégaya-t-il.

— Bonjour, « petite fille »! s'écria Léo, — s'efforçant de reprendre le ton de l'ancienne intimité. — Ne fais pas de si

gros yeux!... Tu peux mettre les chiens à mes trousses, si tu ne veux pas me recevoir...

Et alors, il lui débita sa leçon : il ne pouvait plus supporter cette existence, il voulait voir si, par une explication bien franche, il ne réussirait pas à détruire les préventions de Lizzie et à renouer des rapports amicaux. Il priait Ulrich d'aller demander à sa femme si elle consentirait à le recevoir.

Un sourire de découragement se dessina sur les lèvres d'Ulrich.

— C'est inutile, vois-tu : elle ne te recevra pas... Tu ne sais pas dans quels termes, avec quel accent, elle m'a parlé de toi.

— Essaie toujours, au moins! — dit Léo, sans oser lever les yeux vers son ami; — dis-lui que je désirerais... dis-lui ce que tu voudras.

Ulrich méditait.

— Viens, reprit-il : je vais faire mon possible, mais je n'ai guère d'espoir.

Sans mot dire, Léo le suivit; il secouait parfois la tête, comme pour se débarrasser d'une pensée odieuse. Ulrich s'arrêta devant le perron et demanda :

— Au cas, cependant, où elle te recevrait, ne vaudrait-il pas mieux que vous fussiez seuls ensemble?

— Oui, oui, répondit Léo avec empressement.

Il ne se sentait pas la force de jouer son rôle répugnant sous les yeux d'Ulrich.

— Attends-moi ici : je monte chez elle... Pardonne-moi de ne pas te faire entrer dans la maison, mais tu ne dois en franchir le seuil qu'avec son consentement.

Léo lui serra la main sans avoir le courage de répondre à son regard amical, puis le vit disparaître derrière la statue de la Paix, qui souriait d'un air accueillant dans son cadre de verdure.

Il se mit à marcher de long en large; il n'osait penser à ce qui se passait dans la maison. Un quart d'heure s'écoula, et Ulrich reparut le visage brillant d'émotion. Il se pencha sur la balustrade et tendit son cou maigre vers le jardin :

— Léo!

— Eh bien ! mon vieux?

— Cela a été dur, mais enfin elle consent.

— Je te remercie, Ulrich! balbutia Léo en rougissant comme un écolier pris en faute.

— Jusqu'ici, à vrai dire, elle n'a qu'une intention : te congédier humilié et brisé... Ainsi, vois ce que tu peux faire... et songe à la fièvre qui me brûle.

Oui, Ulrich avait la fièvre; ses mains tremblaient et le sang lui martelait les tempes. Il indiqua le chemin à Léo, qui passa vivement devant lui.

Tout sûr qu'il fût de la victoire, Léo se sentait aussi honteux et craintif que s'il avait eu la certitude d'une défaite. Il trouva Lizzie étendue sur sa chaise longue, le visage caché dans les coussins ; elle semblait brisée par les émotions de ce dernier quart d'heure. Une robe d'intérieur, en soie crème, l'enveloppait de ses plis souples ; elle lui tendit la main sans changer de posture : à son doigt brillait le diamant qu'il lui avait donné.

— Ferme la porte, dit-elle tout bas.

Il obéit. Elle se redressa ; ses yeux étaient rougis par les larmes.

« Comment est-elle parvenue à pleurer pour jouer cette comédie? » se demanda-t-il.

— Oh ! que j'ai eu honte ! gémit-elle.

Ah ! du moment qu'elle avait eu honte !... Il se mit à la consoler... Cette heure pénible serait bientôt passée. Jamais plus ils ne dissimuleraient avec Ulrich, jamais plus ils n'auraient de mystères pour lui.

— Naturellement ! — s'écria-t-elle, blessée de ce qu'il pût croire nécessaire de le lui rappeler.

Puis, au milieu de son chagrin, elle sourit tout à coup d'un air amusé, presque joyeux.

— Et maintenant, il croit que nous...

Elle n'acheva pas, mais Léo avait rougi violemment.

— C'est mal, gronda-t-il en détournant la tête.

Il y eut un silence. Il tira sa montre et en étudia le cadran.

— Je te remercie d'être venu aujourd'hui, Léo! fit-elle d'un air timide, au bout d'une minute.

— Tu ne m'attendais donc pas? demanda-t-il.

— Oh ! ce n'est pas cela, mais — elle poussa un soupir — avec une femme comme moi...

— Une femme comme toi ! que veux-tu dire ?

— Je pensais qu'avec une femme comme moi, il n'est pas nécessaire de tenir sa parole.

Cette façon de se rabaisser éveilla en lui une sourde colère.

— Je t'en prie, Lizzie, pas de fausse humilité... Tu es la femme d'Ulrich de Kletzingk, et, comme telle, tu as droit à mon respect, à celui de tout le monde. Quiconque se permettrait...

Il fit un geste de menace ; elle s'enfonça, craintive, dans sa chaise longue.

— Mon Dieu ! ne te fâche donc pas, murmura-t-elle ; je suis déjà bien assez misérable !

— Tout cela va finir ! déclara-t-il...

— Ma misère ? demanda-t-elle avec un sourire navré.

Alors, enfiévré d'une ardeur généreuse, il lui expliqua de quelle manière il se représentait l'avenir.

Lui, avait une double mission à remplir dans cette maison : le bonheur d'Ulrich, la réhabilitation de Lizzie.

Elle se sentirait, avec son aide, délivrée du fardeau écrasant de l'ancienne faute : elle apprendrait à relever la tête, elle recouvrerait le sentiment de sa dignité, si bien qu'il serait impossible au plus audacieux de s'approcher d'elle avec une intention malséante.

— C'est le ciel que tu me fais entrevoir, dit-elle avec un regard extatique.

— Je ne te fais rien entrevoir que de réalisable, Lizzie ; lorsque nous ouvrirons cette porte, il faut que nos âmes soient purifiées des anciennes souillures. Alors commencera une vie nouvelle.

Elle cacha son visage dans son mouchoir, d'où se dégagea le parfum habituel ; mais la senteur discrète de l'iris était dominée par l'opoponax à tel point que Léo, oppressé, se retira vers la fenêtre.

Il promena ses yeux autour de la pièce : autrefois, ce n'était qu'une chambre d'ami toute simple ; aujourd'hui, c'était le nid luxueux d'une femme élégante.

Des meubles de fantaisie, des étoffes aux tons rares, mille

bibelots familiers : un de ces intérieurs, enfin, comme il s'en trouve souvent dans les grandes villes, extraordinaire en ce rude pays où les raffinements du luxe moderne n'avaient pas encore pénétré. Dans une petite bibliothèque, un choix de livres favoris, devant lesquels pendait un voile d'autel en point de Venise ; au-dessus d'un petit bureau, souriante et rêveuse, une tête de marbre, animée par la tiède lumière que tamisaient les vitrages tissés d'or : l'Eros du Vatican.

— Il te gâte trop ! — dit Léo, en la menaçant du doigt, d'un geste presque paternel.

— Sa bonté me confond, répondit-elle en appuyant son front sur les coussins de la chaise longue.

Il tira de nouveau sa montre.

— Il est temps de l'appeler... Il ne faut pas le faire attendre inutilement.

Elle leva les mains vers lui :

— Encore cinq minutes, supplia-t-elle...

— Pourquoi ?

— J'ai peur...

— De lui ?

Elle garda le silence.

— Pas de lâcheté, Lizzie.

— Et puis, il fait si bon, si paisible ici !... comme dans une forêt profonde et silencieuse... on ose enfin respirer.

— Eh bien ! hâte-toi d'en profiter, répliqua-t-il.

Et, la main sur la poignée de la serrure, il compta : « Un, deux, trois ! » puis ouvrit la porte toute grande. La chaude lumière du jardin pénétra dans la pénombre étouffante du boudoir.

— Au nom du ciel... attends ! cria-t-elle ; que lui dirons-nous ?

— Ce que nous conseillera notre cœur.

Il s'étirait, comme délivré d'un poids énorme. Elle regardait craintivement l'entrée. Cependant Ulrich, plein d'anxiété, guettait le moment : lorsqu'il parut sur le seuil, sans réfléchir et sans hésiter, elle s'élança avec un cri de tendresse dans les bras de son mari.

Deux heures plus tard, ils étaient réunis tous les trois



autour de la table à thé, heureux de se retrouver ensemble, et soupaient gaiement à la lueur de la lampe.

En attendant, Léo s'était fait montrer les écuries et les communs par Ulrich: ç'avait été pour lui un étonnement et une leçon; maintenant l'agronomie était oubliée, l'amitié reprenait ses droits.

Ulrich causait avec animation; le bonheur le grisait. Il ne se lassait pas de faire l'éloge de sa femme qui venait de lui donner la preuve d'un amour presque surhumain. Chacun des regards dont il caressait Lizzie, chacune de ses paroles semblaient lui demander pardon d'avoir pu se sentir malheureux auprès d'elle.

Elle, de son côté, le traitait avec une tendresse si humble, elle épiait ses désirs avec tant de prévenance, elle levait sur lui des yeux où se lisaient tant d'admiration et d'oubli de soi-même, que Léo l'observait avec ravissement et ne se lassait pas de se répéter : « Et tout cela est *mon* œuvre. C'est *à moi* qu'il devra son bonheur... »

L'attitude de Lizzie à son égard était exemplaire. Elle restait réservée, sans paraître froide. Elle lui parlait amicalement, sans laisser oublier qu'il y avait entre eux un monde. On sentait dans le ton de sa voix la nuance de tristesse d'une âme qui a pardonné, mais n'a pas eu le temps de se consoler d'une grande douleur, et qui veut obtenir l'indulgence.

Toute sa manière d'être s'accordait si bien avec leurs relations véritables, en même temps qu'avec leur prétendue situation, que Léo avait perdu peu à peu l'impression pénible d'une comédie hypocrite. Pénétré de bien-être, il fumait son cigare en lançant de grosses bouffées de fumée qui venaient se briser contre le pied en argent de son verre à thé.

Enfin, il avait donc repris possession de son ami!... Enfin, il sentait véritablement la joie du retour au foyer!

L'huile grésillait dans les lampes, le samovar murmurait sa chanson mystérieuse, et le cri des grillons pénétrait par les fenêtres ouvertes avec le bruissement des palmiers agités par le vent du soir. C'était une harmonie rare de sons atténués et doux, bien faits pour endormir les souvenirs du passé et accompagner des rêves de bonheur à venir. Cependant Léo remarqua dans les yeux d'Ulrich, qui regardait fixement devant lui, une ombre qui l'inquiéta.

— Te voilà bien silencieux, vieil ami! lui dit-il; je t'aime mieux quand tu parles.

Ulrich partit d'un éclat de rire strident et sonna :

— Du vin! commanda-t-il au domestique, du vin du Rhin! du Liebfrauenmilch!... tu sais, le plus vieux!

Lizzie, qui s'appliquait à une broderie, releva un peu la tête et lança à Léo un regard malicieux : il savait aussi bien qu'elle avec quel soin jaloux Ulrich veillait sur ce trésor de sa cave. Puis elle se leva pour aller s'en occuper elle-même.

Les deux amis restèrent seuls. Kletzingk en profita pour confier à Léo qu'il ne parvenait pas encore à se rendre compte de ce qui venait de se passer. Cette réconciliation, qui lui avait paru autrefois si facile et si naturelle, lui faisait l'effet, maintenant que la chose était accomplie, d'un événement extraordinaire et miraculeux.

— Oui, oui! s'écria-t-il, voilà comme vous êtes, vous autres, les robustes, les joyeux!... Vous êtes nés coiffés.

Et il regardait Léo avec une admiration affectueuse.

— Il vous suffit de paraître, et les buissons les plus épineux s'ouvrent pour vous livrer passage : les cœurs les plus hostiles volent au-devant de vous!

— Tu exagères, fit Léo gêné.

Lizzie rentrait; elle versa elle-même la liqueur ambrée dans les grands verres de Bohême. Léo retrouva cette insouciance joyeuse qu'éveillait toujours en lui la vue d'un noble vin; ce fut, avant même d'y avoir goûté, comme une griserie délicieuse qui effaçait toute trace de ses récentes préoccupations.

— Trinquons!... A l'amitié! s'écria-t-il en élevant son verre.

— Et que rien désormais ne désunisse nos trois cœurs! ajouta Ulrich.

Le regard de Léo croisa furtivement celui de Lizzie... « S'il savait!... »

Les verres se choquèrent; et leur tintement fit un accord joyeux.

— Puisse notre vie résonner toujours aussi gaiement! dit Ulrich.

Mais soudain il s'interrompit et faillit reposer son verre, tandis que son regard glissait vers le mur vis-à-vis de

lui ; puis il parut faire un effort sur lui-même et reprit le verre, qu'il vida d'un trait.

Léo avait suivi la direction de son regard : là, sur la tenture était accroché le portrait du petit Paul. Lizzie aussi se troubla. Après un court moment d'hésitation, elle versa quelques gouttes de son verre dans celui de son mari, et, tendrement penchée, elle murmura tout contre lui :

— A celui qui est loin, et que nous aimons !...

Léo fit semblant de ne rien voir; pour secouer l'impression mélancolique qui menaçait de s'aggraver, il dit vivement :

— Ce n'est pas tout, mes enfants! nous avons à résoudre, ce soir même, une question désagréable; si pénible que cela puisse être, il faut en parler aujourd'hui.

Tous deux prêtèrent l'oreille. Lizzie frissonnait d'inquiétude et semblait craindre qu'il ne fût assez indélicat pour parler de l'enfant... « Au nom du ciel, tais-toi ! » implorait son regard.

— Bref, poursuivit Léo, comment allons-nous informer nos chers voisins de ce qui s'est passé aujourd'hui et de tout ce qui s'ensuivra?... Je parierais qu'avec leur charité chrétienne, ils sont déjà à l'affût d'un scandale.

Lizzie respira et lui lança un coup d'œil reconnaissant. Le menton appuyé dans le creux de sa petite main, elle se tourna vers son mari et lui demanda de son air enfantin :

— Qu'en penses-tu, mon ami ?

Il caressait sa barbe de ses longs doigts maigres.

— Hé ! que diable ! s'écria-t-il, à quoi nous sert d'être des aristocrates, si nous n'avons pas le droit de nous élever au-dessus du qu'en-dira-t-on?... Nous pouvons bien nous permettre d'avoir une personnalité et de faire ce que bon nous semble, sans nous inquiéter des commérages !

— Bravo ! dit Léo en riant; un voleur de bestiaux, tel que nous en avons pendu quelquefois en Amérique, n'exprimerait pas plus noblement sa façon de penser..

— Trêve de plaisanteries! fit Ulrich d'un ton de reproche : et dis-moi si tu ne te crois pas d'une autre espèce que le bourgeois et le marchand qui tremble pour son crédit? Nous autres, grands terriens, nous siégeons dans nos domaines

comme de petits rois, sans reconnaître d'autre autorité que celle de notre souverain. Est-ce que nous ne prisons pas mille fois plus notre vieille gentilhommerie que la haute noblesse de ces courtisans qui ne craignent pas de s'humilier en courbettes diplomatiques devant les ennemis de notre pays?

Léo fit avec orgueil un signe d'assentiment.

— Et, continua Ulrich, du moment que nous menons une vie de labeur et de devoir, il nous est bien permis d'être heureux à notre guise. Qu'est-il besoin de consulter l'opinion publique, pourvu que nous soyons convaincus nous-mêmes de la pureté de notre cœur?

— O pureté du cœur! — s'écria Léo d'un ton de raillerie; il se sentait si heureux que sa vieille habitude lui revenait de ne jamais voir que le côté plaisant des choses. — Voilà un homme qui a écrit un livre remarquable sur l'engraissement des bestiaux et qui prétend qu'un cœur pur suffit pour se bien porter!... Mais — ajouta-t-il plus bas — il n'est pas donné à tout le monde d'avoir un cœur pur!

— Chacun a ses soucis, repartit Ulrich...

— Je t'en réponds! s'écria l'autre en donnant un grand coup de poing sur la table.

Et comme Lizzie venait de passer dans la pièce voisine, il s'inclina vers Ulrich et lui dit plus bas :

— Vois-tu, mon vieux, tu n'avais pas besoin de me faire la leçon; je suis convaincu d'avance et, pour ce qui me concerne, je sais jouer des coudes... mais, songe qu'il s'agit aussi d'une femme.

— Ma femme?...

— Précisément, ta femme. Nous devons prendre garde, pour elle... Les femmes ont entre elles une sorte de code spécial des convenances : il ne faut pas que la tienne se trouve dans une position fausse.

Ulrich ne répliqua rien. Il se laissait persuader si facilement par Léo qu'il n'hésita pas un instant à partager sa manière de voir.

Lizzie se rapprochait d'eux, souriante et aussi indifférente à leur conversation que s'ils avaient traité un sujet d'agronomie auquel elle n'aurait rien compris. Cependant, comme ils continuaient à regarder fixement devant eux, en silence,

elle prit la parole et, timide, hésitante, du ton inquiet d'une personne qui est sûre de dire une sottise, elle demanda :

— Pardon !... mais ne vaudrait-il pas mieux... laisser la responsabilité aux autres ?

— Comment ?...

— Quelle responsabilité ?

Ils ne comprenaient pas.

— Celle d'une rencontre entre vous.

— Comment serait-ce possible ? demanda Léo.

— Je ne sais pas encore... je vais y réfléchir... et je te préviendrai, mon cher Léo, quand je croirai avoir trouvé.

Il y avait une importance si comique dans la façon dont elle prononça ces paroles, que son mari éclata de rire et s'écria, avec commisération :

— Elle va réfléchir, la pauvrette !

Elle fit une petite moue et, tandis qu'il caressait d'une main maladroite sa tête bouclée, elle s'appuya sur son épaule, alanguie et fermant les yeux.

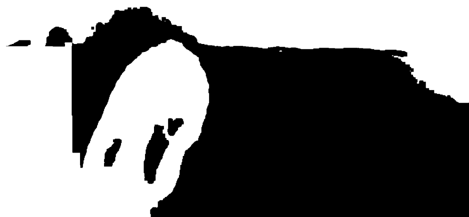
Il l'enveloppa d'un regard brûlant et timide, puis, subitement troublé, il se leva et, comme pour maîtriser son trop grand bonheur, il passa dans la chambre voisine toujours plongée dans l'obscurité.

Aussitôt les sons graves et doux d'un excellent orgue frappèrent l'oreille de Léo. Surpris, il écouta plus attentivement : autrefois Ulrich ne possédait qu'un vieil harmonium...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il à Lizzie qui rangeait son ouvrage.

— Un nouvel instrument qu'il a fait venir d'Amérique, lui murmura-t-elle par-dessus la table. Reste là, ne le trouble pas... Je vais me mettre auprès de lui pour tirer les registres : il aime que je l'aide...

Elle se leva sans bruit, ouvrit les deux battants de la porte : et, quelques secondes plus tard, les bougies éclairèrent la pièce où se trouvait Ulrich. Il était assis devant un meuble étrange qui ressemblait à un piano à plusieurs étages ; la tête rejetée en arrière, les regards au plafond, il était perdu dans sa rêverie. Lizzie, dont la robe claire traversait la demi-obscurité de la chambre comme un petit nuage lumineux, posa un cahier de musique devant lui. Il la remercia d'un



signe de tête et, sans s'interrompre, il improvisa une modulation et passa au morceau qu'elle venait de lui choisir. Léo le connaissait bien : c'était une messe de Scarlatti qui, de tout temps, avait été l'œuvre préférée d'Ulrich.

Autrefois Léo ne s'était pas privé de railler cette mélodie démodée : « Des images de sainteté mises en musique », disait-il ; mais aujourd'hui, après des années de lutte et d'exil, l'émotion lui emplit le cœur à entendre ces accords qui réveillaient en lui tant de souvenirs. Contenant ses larmes, il se jeta sur un fauteuil qui se trouvait un peu dans l'ombre, auprès de la porte, et il s'enveloppa de nuages de tabac tout en se laissant aller à ses pensées.

Les fermes résolutions dont il était armé à son retour d'Amérique n'existaient plus : Jeanne avait lieu de triompher, et le vieux pasteur avec elle ; mais qu'importait, après tout ! L'essentiel, c'était le bonheur d'Ulrich.

« Est-il heureux pourtant ? » se demanda-t-il, — effrayé d'un doute subit qui venait de lui traverser l'esprit comme un éclair.

Il se pencha vers l'ouverture de la porte et regarda dans l'autre pièce... Si ce qu'il voyait n'était pas le bonheur, où fallait-il le chercher sur terre ? Elle se tenait debout près de son mari, dans toute la grâce de sa beauté ; le bras gauche passé autour du cou maigre d'Ulrich, elle suivait soigneusement la mélodie sur le cahier de musique, prête à l'aider au moindre signe.

— *Vox humana*, demanda-t-il en levant les yeux vers Lizzie.

Elle tira l'un des registres ; et Léo perçut une voix tremblante, gémissante, qui s'élançait plaintive vers le ciel. « Suis-je donc si coupable ? semblait-elle dire, et n'était-elle pas douce, la faute que j'expie ? » Et dans les notes basses de l'orgue grondait son ancienne devise, à lui : « Pas de remords !... » Il se leva brusquement.

Non, en vérité, il n'expie rien, il ne se repent de rien. Une vie nouvelle va commencer, une vie exempte de honte et de mystère. Ulrich est heureux ; Lizzie, délivrée de ses angoisses, aime son mari d'un amour qui s'éveille et *ce qui a été est comme s'il n'avait jamais été*.

— Léo, es-tu content de moi ? murmure une voix timide à son oreille, tandis qu'un flot de parfums l'enveloppe.

Il tressaille. Une colère violente le saisit à la gorge : il faut qu'il se retienne pour ne pas insulter celle qui s'incline vers lui avec son sourire de victime inconsolable.

— Si tu veux des éloges, adresse-toi à ton mari ! lui répond-il rudement.

Et il se lève pour partir.

XIV

Dans la semaine qui suivit la visite, tenue secrète, de Léo à Uhlenfeld, il y avait grande réception, l'après-midi, chez la baronne de Stolt. Les Kletzingk avaient annoncé leur visite; et comme les deux cuirassiers se trouvaient chez leurs parents avec une permission de huit jours, après les manœuvres d'automne, M. de Stolt en avait profité pour convier chez lui quelques familles du voisinage avec leurs filles et leurs nièces : le vieux renard, qui depuis plus d'un an rôdait sans succès autour de Lizzie, espérait bien détourner la concurrence de ses fils, ce jour-là.

Les dames étaient réunies dans le petit salon vert, où s'alignaient sur le mur, encadrées de palissandre verni, des photographies de chevaux de course célèbres. Les hommes se tenaient dans le hall d'entrée, la gloire de la maison avec ses panneaux sculptés et son lustre colossal en bois de cerfs. Lizzie de Kletzingk, vêtue d'une robe sérieuse en soie noire, qui atténuait ce que sa grâce avait d'un peu hardi et lui donnait l'air d'une mère de famille, était installée à côté de la digne madame de Sembritzky, sur le canapé de peluche verte que d'ordinaire elle fuyait comme un piège. Les boucles folles qui d'habitude entouraient son front de leur mousse blonde étaient lissées avec soin, et une chaînette d'or entourait modestement son col montant. On parlait conserves et confitures, ainsi que le voulait la saison, et Lizzie écoutait avec une sympathie respectueuse les plaintes que ces dames se communiquaient; toutes avaient un grand train de maison, et chacune donnait son avis sur les différentes manières de garder les fruits.

La maîtresse de la maison était à gauche de Lizzie, qu'elle

dominait de toute sa corpulence : elle lui faisait mille amabilités, tout en surveillant si aucun regard ne s'échangeait entre la jeune femme et les hommes qui se tenaient dans le hall. Mais, ce jour-là, madame de Stolt ne put rien trouver à critiquer dans la conduite de celle dont elle avait tant médit. Lizzie semblait absorbée par le charme de la conversation ; de temps à autre, elle hasardait une question comme une écolière désireuse de s'instruire, et son regard ne s'égarait parfois que pour considérer le long des murs la collection des chevaux. Nul ne se doutait de l'angoisse nerveuse qui raidissait ses bras et crispait ses mains croisées.

Elle avait tenté un coup d'audace... et tout à l'heure elle allait en savoir le résultat.

Les dames de Halewitz n'avaient naturellement pas été invitées : depuis deux ans, tout leur entourage savait qu'il fallait éviter une rencontre de Lizzie avec la famille de Sellenthin. Aussi y avait-il peu d'animation dans le groupe des jeunes filles, auxquelles d'habitude Hertha communiquait son entrain.

Parmi les jeunes gens aussi régnait une sorte de gène. Ils avaient beau se presser dans l'embrasure de la porte, Lizzie ne daignait pas les honorer d'un de ces regards ou de ces sourires furtifs avec lesquels elle avait coutume de leur faire prendre patience. Et, comme aucun d'eux ne se sentait assez de courage pour s'aventurer dans le cercle voué aux confitures, ils restaient là, inquiets, ne sachant comment obtenir l'explication qu'ils attendaient depuis six semaines : — car depuis six semaines, la belle châtelaine d'Uhlenfeld leur avait à tous fermé sa porte.

Ils étaïent une demi-douzaine qui formaient le noyau des adorateurs de Lizzie : sa « meute enragée ». comme elle disait. Après avoir langui quelque temps à son poste d'observation, Lothaire de Stolt déclara que décidément il n'y avait rien à faire et, jetant un regard de mépris aux jeunes filles, il proposa à ses amis un match au pistolet dans le jardin. Le vieux de Stolt qui avait aussi tenté vainement d'arriver jusqu'à Lizzie, abandonna la partie, à son tour : il entraîna Ulrich et les hommes sérieux dans les écuries, afin de les consulter sur le cas d'un de ses pur-sang qui semblait devenir aveugle De sorte que le hall se trouva complètement vide.

Dans le salon, les dames s'engourdissaient au cours de leur conversation monotone, quand soudain, elles furent réveillées comme par un coup de tonnerre. Un domestique avait paru et disait très haut d'une voix cérémonieuse :

— Monsieur de Sellenthin fait demander à madame la baronne s'il peut lui présenter ses hommages.

La conversation s'arrêta, les moindres chuchotements cessèrent. Et tous les regards se fixèrent sur Lizzie, qui semblait pétrifiée par la terreur et levait ses yeux effarés sur la maîtresse de la maison. Celle-ci avait perdu toute contenance : renvoyer Léo quand le vestibule était garni de chapeaux et les remises pleines de voitures étrangères, c'était impossible; c'eût été une grossièreté.

Elle serra la main de Lizzie pour la rassurer et se leva précipitamment, afin de sortir... d'expliquer... mais, avant qu'elle eût pu faire un pas, Léo paraissait sur le seuil, se dirigeant vers elle d'un air dégagé.

Sans doute, son visage était un peu pâle malgré son teint bronzé ; une légère agitation faisait vaciller son regard; mais personne n'aurait pu soupçonner combien il avait lutté pour venir et quelle comédie se jouait en ce moment.

— J'aurai donc toujours de la chance! — s'écria-t-il en s'inclinant pour baiser la grosse main rouge de madame de Stolt qui, incapable de parler, s'était avancée à sa rencontre; — je me préparais déjà à aller chez chacune de ces dames en particulier pour leur présenter mes humbles excuses : j'ai tardé si longtemps à faire mes visites d'arrivée !... Et voilà qu'en une seule fois je peux obtenir mon pardon !...

Il dit cela rapidement, d'une haleine, comme une leçon apprise par cœur.

Madame de Stolt, qui dissimulait Lizzie derrière sa vaste personne, bégaya quelques mots de bienvenue et lui serra les mains : elle avait l'air de ne plus vouloir les lâcher.

Mai sil se dég agea. Toujours souriant, il passa à côté d'elle et, pénétrant dans le cercle, il tendit, au hasard, la main à la première personne qui se trouvait sur le canapé; il n'avait pas même regardé qui c'était : il connaissait toutes ces dames toutes de bonnes voisines et de vieilles relations.

Un silence de mort régna : sa main restait tendue dans le

vide... Et, alors seulement, il fit un mouvement de surprise et balbutia le nom de Lizzie.

Elle était devenue livide. Jetant un long regard de reproche à madame de Stolt, qui n'avait pas su lui épargner cette cruelle épreuve, et comme si elle voulait éviter un esclandre, elle mit en hésitant trois doigts dans la main toujours tendue de Sellenthin. Un soupir de soulagement parcourut tout le salon. Léo s'était penché, il baisait avec reconnaissance cette main clémente; puis il se détourna rapidement et salua madame de Sembritzky, avec une cordialité si bruyante qu'il n'eut pas l'air de s'apercevoir que Lizzie, tout près de se trouver mal, sortait silencieusement de la pièce, au bras de madame de Stolt.

Les autres dames, trop heureuses de la tournure qu'avait pris l'incident, s'ingénièrent à lui donner la réplique.

Il causait avec animation : il se sentait au cœur une légèreté d'enfant ; la vie lui semblait bonne, et l'ivresse du succès lui donnait la faculté d'en jouir doublement.

Au bout d'un moment, il demanda la permission de rejoindre les hommes. Il les trouva qui revenaient des écuries, et, parmi eux, Ulrich. En apercevant son ami, celui-ci fut sur le point de reculer : mais, avant qu'il pût ouvrir la bouche, Léo était à son côté.

— Silence ! murmura-t-il.

Puis il donna d'affectueuses poignées de main à tous ces messieurs. Dès qu'il put le faire sans attirer l'attention, il prit Ulrich à part :

— Il faut, dit-il, laisser croire que nous ne nous sommes pas revus depuis l'autre jour, à la gare...

— Pourquoi ces cachotteries? demanda Kletzingk, étonné.

— Parce que, dans son petit doigt, Lizzie a plus d'esprit que nous deux ensemble, répliqua-t-il par un mouvement de franchise un peu cynique.

— Est-ce elle qui a imaginé cette rencontre ici ?

— Oui.

— Et elle t'a écrit ?

— Oui.

— Et alors ?...

Mais Léo s'aperçut qu'il n'était pas de force à répondre.

— Demande-lui de te raconter cela elle-même! dit-il en devenant rouge.

Et il se détourna.

Au retour, Ulrich apprit ce qu'il devait savoir: Lizzie lui expliqua son trait de génie, riant et pleurant à la fois, comme un enfant qui a peur des réprimandes et qui veut donner un tour plaisant à ses fautes. — Madame de Stolt, qui en d'autres circonstances n'eût jamais admis cette réconciliation, la considérait à présent comme un acte de bienséance de la part de Lizzie : lorsque celle-ci avait paru hésiter encore sur la conduite à tenir, la brave dame avait pris le ciel et l'enfer à témoin pour lui persuader de persévérer dans la voie du pardon.

Ulrich semblait mécontent.

— Pourquoi ne m'as-tu pas fait part de tes intentions? demanda-t-il.

— Parce que je ne voulais pas que mon cher, mon noble, mon excellent mari fût complice d'une paire de vauriens!

Il secoua la tête. Il ne parvenait pas à comprendre comment ils avaient pu se décider à cette fourberie.

— Mais c'était pour toi! dit-elle en se pressant contre lui avec tendresse.

Cette nuit-là, Ulrich ne dormit pas. Il marchait à grands pas dans sa chambre en se répétant : « Ils mentent à cause de moi, ils trompent à cause de moi... C'est pour moi qu'ils violent les lois de l'honneur. Puis-je accepter un pareil sacrifice? »

Et lorsqu'il se fut enfin couché, il resta longtemps les yeux grands ouverts dans la nuit noire; tout à coup, un jet de lumière se fit en son âme : non, cette réconciliation ne devait pas être... elle blessait tout sens moral.

XV

Mais quoi! il était trop tard pour reculer... D'ailleurs, si maître qu'il fût de sa volonté, Ulrich n'aurait pas eu la force

de rompre une seconde fois avec Léo. Loin de là, il s'attachait au bonheur de l'avoir retrouvé, avec toute la force de son cœur passionné, qui ne pouvait jamais se rassasier d'affection; il veillait avec un soin jaloux, anxieux, sur l'ami qu'il avait failli sacrifier, qu'il avait reconquis. Cependant leur vie suivait son cours ordinaire.

Léo était fort occupé par la rentrée des avoines et par les marchés à conclure : il ne pouvait aller que rarement à Uhlenfeld. Une fois là, il paraissait toujours le même, joyeux et gai compagnon; pourtant il éprouvait, dans ses préoccupations pour Ulrich, une nuance d'inquiétude qu'il n'avait jamais connue.

La première fois qu'il se retrouva en face de son ami, il crut qu'un malheur lui était arrivé : son cœur battit, tant les yeux brillants d'Ulrich semblaient exprimer de colère ou de chagrin. Effrayé, il lui prit la main, et c'est avec reconnaissance qu'il la serra en constatant que son appréhension était vaine... Et cependant il n'y avait pas à se faire d'illusion : quelque chose était brisé dans leur amitié, une blessure s'était ouverte qui ne se refermerait plus. Leur affection n'en souffrait pas, leur confiance mutuelle était la même, mais une ombre rôdait autour d'eux, se dressait parfois entre eux, presque à leur insu.

Ulrich lui-même commençait à s'en apercevoir. Son cœur si délicat ne pouvait pas ne pas être sensible à ces imperceptibles changements dans leurs rapports. En bon gentilhomme campagnard, Léo avait toujours aimé lancer de grosses grivoiseries : Ulrich les avait en horreur, mais, songeant qu'il faut être indulgent aux faiblesses humaines, il finissait par en rire. Ces plaisanteries, d'ordinaire assez vertes, se faisaient de plus en plus rares; parfois, au milieu d'une phrase, Léo s'interrompait comme s'il eût craint de blesser son ami.

— Tu me prends donc pour une jeune fille? lui demandait Ulrich; autrefois tu ne me ménageais pas tant!

— C'est possible, répliquait Léo en fronçant le sourcil; du diable si je sais d'où me vient cette pudibonderie!

Ulrich fut aussi frappé de la réserve avec laquelle Léo parlait des femmes, lui qui jadis se vantait volontiers de ses bonnes fortunes.

— Tu as donc fait vœu de chasteté, là-bas? lui demanda-t-il un jour.

— Pourquoi?

— On dirait que les femmes n'existent plus pour toi.

— Quand on a fini de jeter sa gourme... répliqua Léo.

Et il se hâta de détourner la conversation.

Une crainte irraisonnée l'éloignait du château; il préférait de beaucoup rejoindre son ami dans les prairies et les plantations, où ils trottaient silencieusement côte à côte.

Tandis qu'ils cherchaient ainsi à retrouver la joie de cette vie en commun, dont ils avaient été si longtemps privés, Lizzie, dissimulée derrière les rideaux de son salon, les suivait de loin d'un œil avide. — Elle n'avait pas à se plaindre de Léo. Il ne manquait presque jamais de lui faire une courte visite quand il venait à Uhlenfeld: s'il n'en avait pas le temps, il priait Ulrich de lui présenter ses hommages et ses excuses. Il lui parlait toujours du même ton cordial, sans contrainte, avec une sorte de politesse mi-plaisante, mi-respectueuse, comme un frère, et la façon dont il lui serrait la main ou la regardait dans les yeux témoignait une solide, une profonde amitié.

En somme, elle aurait dû être satisfaite. Mais elle était horriblement blessée de ce que pas une syllabe, pas un regard ne révélât s'il avait gardé le moindre souvenir de ce qu'elle avait été pour lui autrefois. Ces heures si douces, si enivrantes, dont elle ne parvenait pas, malgré ses tourments actuels, à chasser la mémoire, ne paraissaient avoir laissé aucune trace dans le cœur de Léo. Tout semblait fauché, arraché jusqu'à la moindre racine; tout ce qu'elle avait fait pour lui, c'était en vain.

Elle pleura beaucoup durant ces jours-là; elle se disait qu'elle avait manqué sa vie, et elle remuait sans relâche des souvenirs qui, tous, bons ou mauvais, la remplissaient d'amertume.

Elle se voyait, dès l'enfance, recueillie par des parents éloignés qui la considéraient comme une charge; orpheline et sans foyer, elle attendait comme une aventurière quelque hasard heureux. Elle n'avait jamais connu sa mère: son père, officier sans fortune, avait dû donner sa démission pour

s'être mêlé de politique, et s'était suicidé de chagrin. Une vieille chanoinesse, sa grand'tante, l'arracha de la tombe encore fraîche et l'emmena dans la maison du chapitre où elle passa trois années à regarder le monde avec envie à travers les fenêtres grillées. Une autre parente la fit alors entrer dans un pensionnat mondain de Belgique; elle y apprit, avec les éléments de la danse, de la broderie et de la coquetterie, l'art de faire des pralines... puis son destin l'envoya dans le château perdu d'un magnat polonais.

Enfin, après différentes étapes et diverses humiliations, elle vint échouer à Halewitz. Malgré plusieurs tentatives pour s'en éloigner, car elle aimait le changement, elle y resta. N'était-ce pas, en somme, le seul endroit où on ne lui fît pas sentir sa situation d'orpheline sans ressources? où on lui semblât même reconnaissant de s'épanouir dans toute sa grâce, dans tout son charme? A cette époque, il y eut entre elle et Léo une amourette sans importance, — innocent prélude de leur passion coupable : cela passa vite, sans laisser de traces.

Le premier prétendant sérieux qui s'offrit à elle fut le baron de Rhaden, propriétaire du domaine de Felskampen, un viveur qui buvait de temps à autre avec le vieux Sellenthin. Encore blond et vert-galant, mais bourru, il approchait de la cinquantaine.

Bien qu'elle fût courtiséede tous côtés, Lizzie n'hésita pas à dire oui : depuis sa treizième année, elle était décidée à se jeter dans les bras du premier venu — que ce fût le meilleur ou le pire des hommes — qui voudrait bien l'arracher, par un prompt mariage, à l'existence misérable et dépendante qu'elle menait. C'est ainsi qu'à dix-neuf ans elle alla habiter Felskampen, y devint mère d'un garçon, puis dansa, monta à cheval, fit de la dentelle et des patiences, et attendit le héros que lui promettaient les cartes. Elle se serait volontiers laissé faire la cour, mais l'humeur fantasque de son vieil époux ne le lui permettait pas. Faute de mieux d'abord, par réel besoin d'affection ensuite, elle attira Léo de Sellenthin. Ami d'enfance et cousin éloigné, il ne pouvait éveiller les soupçons jaloux de Rhaden, et ce qui devait arriver arriva. Le fameux duel qui la rendit veuve mit fin à cette aventure.

Rester veuve eût été une folie : personne n'eut l'idée de la

blâmer quand, après un deuil de deux ans, elle accorda sa main à Ulrich de Kletzingk, le meilleur ami de l'homme qui avait tué son premier mari.

Alors enfin, elle put jouir de la liberté tant désirée. Ulrich était d'une patience admirable; il avait senti qu'une répulsion secrète éloignait sa femme de lui, toujours maladif et souffrant : trop délicat pour exiger ce qu'on ne lui accordait pas de plein gré, il sut imposer silence à ses désirs. Pourtant il ne lui gardait pas rancune. Elle écoutait les propos d'amour, souvent hardis, des hommes du voisinage; elle jouissait des triomphes de sa vanité et n'en trouvait pas moins en son mari le plus dévoué et le plus indulgent des amis.

Cependant elle n'était pas heureuse, elle ne voulait pas l'être... Il était dans sa nature de se croire incomprise : cela la relevait à ses propres yeux, lui faisait comme une auréole et donnait un charme de plus à la séduction qui émanait d'elle.

Avec le retour de Léo commençait une nouvelle phase de son existence : elle le savait bien. Le temps des amourettes était passé; le sérieux s'imposait de nouveau.

Elle se croyait sûre de ne plus aimer Léo, peut-être même de ne l'avoir jamais aimé. Cette conviction se fortifiait chaque jour en elle; et cependant l'image de Léo la poursuivait, lumineuse et riante comme jadis : elle ne pouvait plus la chasser.

Elle avait de la rancune, par moments même de la haine contre lui, et cependant une curiosité dévorante la forçait à rechercher sa présence. C'était pour le revoir qu'elle avait, dès les premiers huit jours, donné congé à ses adorateurs : elle avait fait plus encore, elle avait sacrifié son enfant. Ce n'est qu'en s'ingéniant à se tromper elle-même qu'elle avait pu y consentir. Elle savait à peine, ne voulait pas savoir ce qu'elle faisait; le but qu'elle poursuivait restait imprécis, elle se le dérobait à elle-même.

Il y avait deux mois déjà que l'enfant était parti, et voilà qu'elle se sentait prise, en songeant à lui, d'une sourde angoisse; son cœur, jusque-là plein de sollicitude maternelle, en était tout gonflé.

Un matin, en l'absence d'Ulrich, le facteur lui remit une

lettre qui augmenta encore cette anxiété. Une grosse écriture d'enfant, un griffonnage ; elle lut bien vite.

« Cher papa et maman,

» Ici, c'est pas du tout joli et je trouve le temps bien long et je veux m'en aller à la maison. Et le matin, on doit se lever à six heures et les garçons me donnent des coups parce que je suis le nouveau ; et si un autre était le nouveau, il aurait les coups, mais comme ça, c'est moi parce que je suis le nouveau. Et après le dîner, ils me donnent encore des coups, et le soir ils font plus mal. C'est Latzen qui tape le plus fort ; il est très bon pour la gymnastique, mais pas pour les autres choses et il dit que ça ne fait rien parce qu'il veut aller dans la presse ou bien général, parce que son oncle est général. Moi je veux devenir comme papa. Et je trouve le temps bien long. Comment va Fido ? Je vous dis adieu.

» Votre

» PAUL. »

» Jusqu'à Noël, il y a encore cent vingt-trois jours : un garçon l'a compté. »

A cette lecture, une lutte violente se livrait en elle. Debout devant le portrait de l'enfant, les traits tirés par l'inquiétude, les yeux fixes, elle bégaya, le front dans ses deux mains :

— Que va-t-il arriver ?... Comment tout cela finira-t-il ?

Puis elle se jeta sur le canapé, y pleura longtemps, pria et enfin se releva, décidée à ne pas montrer cette lettre à son mari, car elle le connaissait : il n'aurait pas admis que l'enfant restât plus longtemps éloigné, dans une ville où il souffrait ; il serait parti pour le chercher. Mais à tout prix il fallait éviter ce retour : autrement, c'était la fin de tout...

Dans sa détresse, elle finit par trouver un moyen qui lui permettait de veiller en mère aimante sur son enfant sans qu'Ulrich pût se douter de ses soucis.

Il y avait au château une vieille lingère appelé Mina, qui avait toujours servi de factotum et de confidente à Lizzie. C'était elle qui, du temps de Léo, portait les messages amoureux et qui montait la garde à la porte du parc de Felskam-

pen ; plus tard, elle avait prêté la main aux jeux plus innocents des jeunes adorateurs de Lizzie ; elle était toujours à sa disposition chaque fois qu'il y avait quelque chose à cacher. Grâce à elle, une correspondance secrète pouvait s'établir entre la mère et l'enfant.

Le soir même, Lizzie s'enferma dans son boudoir et, d'une plume rapide, écrivit la lettre suivante :

« Mon petit Paul chéri,

» Il ne faut plus que tu écrives de pareilles lettres à papa, car, tu le sais, ce pauvre papa est souvent malade, et si tu lui fais du chagrin, il le deviendra encore plus. Et tu ne le voudrais pas, n'est-ce pas?... J'ai heureusement pu prendre ta dernière lettre avant qu'il la lise. Désormais, mon chéri, écris toujours à papa que tu te portes bien et que tu es content; mais, si ton petit cœur est gonflé parfois et que tu aies besoin de le soulager un peu, écris à ta maman, mon enfant chéri, dis-moi tout ce que tu penses et mets ta lettre dans une des enveloppes que je t'envoie : c'est la vieille Mina qui me la fera parvenir ; elle t'envoie bien des amitiés. Quant aux tourments que te font endurer tes camarades, je vais écrire au directeur : ces façons grossières ne devraient pas exister dans une maison où l'on ne reçoit que des enfants de bonne famille. Mais est-ce que tu n'exagères pas un peu, mon chéri? Tout cela n'est sans doute que pour jouer. Et puis, si tu veux devenir un homme fort et courageux, il faut que tu apprennes de bonne heure à t'armer contre la souffrance. As-tu jamais pensé à cela?

» Je t'embrasse mille fois, mon petit Paul chéri.

» Ta maman qui t'aime. »

Et elle écrivit sur une demi-douzaine d'enveloppes l'adresse qui souvent déjà lui avait servi à recevoir des lettres défendues : « Mademoiselle Mina Huck, — poste restante, — Münsterberg ». Ensuite, elle mit le tout ensemble et l'envoya secrètement à la poste par la lingère. La figure ratatinée de la vieille fille s'épanouit à l'idée de ces nouvelles cachotteries, et sa bouche édentée grimaça un sourire de satisfaction. Elle avait

pour Lizzie l'attachement d'un chien pour son maître et ne connaissait pas d'autre bonheur au monde que celui de se rendre utile à sa jeune maîtresse.

Le danger de voir revenir l'enfant était écarté; mais Lizzie ne se sentait pas plus heureuse. Elle était poursuivie par une idée fixe : se trouver seule une fois avec Léo et pouvoir regarder jusqu'au fond de ce cœur qui se dérobait.

Car Léo se dérobait au tête-à-tête, c'était clair: il ne venait jamais à Uhlenfeld qu'aux heures où il était sûr d'y rencontrer Ulrich; et alors même, il dirigeait son cheval vers les écuries au lieu de mettre pied à terre devant la terrasse où se tenait Lizzie.

« Et voilà comment il me sait gré du sacrifice que j'ai fait en consentant à une réconciliation! » se disait-elle, oubliant que ce sacrifice n'existait que dans l'imagination d'Ulrich.

Cette impossibilité de causer intimement avec Léo la jetait dans une agitation qui augmenta de jour en jour. Après s'être longtemps tourmentée, elle eut l'idée d'une démarche si téméraire qu'elle en eut peur elle-même. Pour pénétrer de nouveau à Halewitz, il fallait franchir le seuil de Jeanne, elle le savait : elle se décida à le faire.

— Ne trouves-tu pas, dit-elle à son mari en déjeunant, que nos relations avec Léo manquent de cordialité?

Il lui jeta un regard rapide et inquiet. Ce qu'il osait à peine s'avouer à lui-même, était-ce donc sensible à tous?... Troublé, il la pria de s'expliquer.

Elle lui fit part de ses observations : Léo ne venait que rarement à Uhlenfeld, et toujours en courant; de plus, il semblait se croire tenu de l'éviter.

— Cela ne m'a jamais frappé, dit-il, — et il respirait plus librement.

— Mais nous autres femmes, reprit-elle, nous avons de meilleurs yeux pour ces choses-là. Certes je lui sais gré de sa discrétion, mais elle n'est plus de mise. Et afin que nul ne doute plus de la plénitude de mon pardon et que mon cher mari, si méfiant, en soit convaincu lui-même, nous ferons atteler, si tu veux, cette après-midi, et nous irons à Halewitz.

D'étonnement, il laissa retomber sa fourchette.

— Et Jeanne?... Je vous croyais brouillées à mort?

Elle haussa les épaules, d'un air léger :

— Bah ! querelle de femmes !... cela s'arrangera, je m'en charge.

— Je n'ai jamais voulu t'interroger sur les causes de votre inimitié, dit-il, mais ce serait peut-être le moment ?...

Elle le menaça du doigt en riant :

— Pas tant de curiosité, mon ami !

Ils se levèrent de table ; et comme il s'approchait d'elle pour l'embrasser, il s'aperçut qu'elle tremblait de la tête aux pieds.

— Qu'as-tu ? s'écria-t-il effrayé, en lui prenant la main.

Elle se dégagea vivement :

— Moi ? fit-elle, riant toujours, je n'ai rien. Que veux-tu que j'aie ?... La voiture pour quatre heures, n'est-ce pas ?

XVI

Depuis que la comtesse Prachwitz s'était retirée dans le pavillon au fond du parc, Hertha, qui avait demandé vainement à s'y installer avec elle, venait y passer une heure, chaque après-midi. Elle avait pour sa belle-mère une affection mêlée de gratitude ; n'était-ce pas elle qui lui avait donné cette famille où la jeune fille se sentait entourée d'une si chaude tendresse ?

Jeanne employait ce temps à assurer, suivant ses idées, le salut de l'enfant naturellement impétueuse. Elle lui faisait lire dans de gros livres des psaumes sévères, parmi lesquels éclatait parfois un cantique passionné : — un rayon de soleil perçant un mur de brouillards.

Elles étaient, ce jour-là, assises l'une à côté de l'autre, près de la fenêtre ouverte, dans la pénombre verte des jalousies baissées. Hertha lisait d'une voix monotone les anciennes prières où, depuis des siècles, l'âme humaine trouve son pain quotidien. Dans l'heureuse insouciance de ses seize ans, elle les récitait sans s'émouvoir : qu'avaient-elles de commun avec le Dieu qu'elle priait ardemment chaque jour et dont elle entendait la voix consolatrice dans le frémissement des feuilles et dans le murmure du vent ?

Au milieu de la lecture, on frappa à la porte un coup léger, craintif: puis, après un instant d'hésitation, un second coup.

La comtesse Prachwitz, qui défendait absolument qu'on la troublât à cette heure, fut désagréablement surprise.

— Va renvoyer l'importun, dit-elle à Hertha.

Celle-ci entr'ouvrit la porte et recula d'étonnement à la vue d'une belle jeune femme, pâle comme la mort, qui la regardait avec de grands yeux suppliants. Effarée, elle lui demanda en bégayant ce qu'elle désirait. Mais, à peine l'étrangère eut-elle murmuré le nom de Jeanne, qu'un cri retentit; Jeanne s'était élancée vers elle, en disant d'une voix rauque:

— Toi! Lizzie! toi!...

La jeune femme se couvrit silencieusement le visage de ses mains. Au même instant, Hertha se sentit poussée dehors, la clef tourna deux fois dans la serrure. L'étrangère était dans la chambre avec sa belle-mère, tandis qu'elle-même se trouvait toute seule dans le couloir obscur. Alors, prise d'une terreur mystérieuse, elle descendit l'escalier quatre à quatre et s'enfuit à travers le parc, sautant par-dessus les fossés et les plates-bandes et ne reprenant haleine qu'en arrivant près de la terrasse où elle entendait parler et rire.

Les deux amies d'enfance étaient debout l'une en face de l'autre. L'une, humble, suppliante, s'appuyait contre la porte, comme si elle n'osait avancer; elle semblait écrasée par le remords et la honte, et pourtant l'éclat de sa beauté, sa jeunesse, la grâce de ses mouvements lui donnaient un charme irrésistible. L'autre se redressait, triomphante, gonflée d'orgueil par la conscience de sa conduite irréprochable, forte de sa vertu et de ses souffrances: mais, en même temps, fanée avant l'âge, un pli de désenchantement au coin des lèvres, les joues flasques, le cou ridé et les yeux creux, brûlés de désirs inassouvis, — victorieuse et pourtant vaincue.

Ce fut Jeanne qui rompit le silence:

— As-tu réfléchi aux conséquences de cette démarche? demanda-t-elle.

Lizzie inclina son front plus bas encore. Jeanne ne se contenta pas de cette réponse muette :

— Tu me parais avoir la mémoire courte, fit-elle dédaigneusement.

— J'ai tout pesé... j'ai songé à tout, murmura Lizzie d'une voix faible comme un souffle.

— Tu es donc préparée à ce que ton mari soit éclairé dès demain sur ta conduite passée ?

Alors seulement, Lizzie leva son regard vers elle, un regard touchant, désespéré — et résolu pourtant.

— Pourquoi demain ? — dit-elle, toujours à voix basse, — et non aujourd'hui même ? Il est ici.

Une rougeur enflamma le visage de la comtesse Prachwitz.

— Ici ? dans la maison ? demanda-t-elle avec agitation.

— Non ; au château.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Il ne vient plus ici depuis longtemps, que je sache.

— C'est moi qui l'en ai prié, Jeanne.

Les deux femmes se regardèrent un moment, l'une soupçonneuse, l'autre avec un air de soumission ineffable.

Jeanne fit un pas :

— Lizzie, tu joues une partie dangereuse.

— Je veux en finir, Jeanne.

— Et c'est pour cela que tu l'as amené avec toi ?

— J'ai voulu te rendre la tâche facile, Jeanne.

Un silence régna de nouveau, puis Jeanne dit à Lizzie, sans la regarder :

— Pourquoi restes-tu à la porte ? Tu peux avancer.

— Merci, murmura l'autre.

Et, les genoux tremblants, elle se dirigea vers un fauteuil et se retint au dossier pour ne pas tomber.

— Eh bien ! parle, fit Jeanne. Dis-moi ce qui t'amène ici.

— La misère... la misère de mon âme.

Jeanne se mit à rire.

— Allons ! tu n'as pas oublié tes anciennes phrases... Et que puis-je faire pour la misère de ton âme ?

— Oh ! méprise-moi ! tu en as le droit... Mais, crois-moi, je ne suis plus celle que tu as repoussée un jour. J'étais alors lâche et mauvaise ; aujourd'hui, je suis purifiée et brave. Et ce que je suis devenue, Jeanne, — et un sourire d'extase

éclaira ses traits, — c'est à *lui* que je le dois, c'est *lui* qui m'a rendue ainsi en deux années de mariage.

Jeanne haussa les épaules : elle se rappelait ce que l'on racontait des faits et gestes de la belle châtelaine d'Uhlenfeld.

— Ta réputation est connue, Lizzie, dit-elle : est-ce lui aussi qui en est responsable?

— Responsable?... de quoi, Jeanne?

— De ce qu'on dit de toi!

— Je pourrais d'abord te demander ce qu'on dit de moi... Mais je suis trop fière pour m'excuser. Et, vois-tu, si j'ai le courage de parler ainsi, c'est encore à *lui* que je le dois.

Elle ouvrit les bras et, dans sa pensée, elle substituait le nom de Léo à celui d'Ulrich.

Jeanne passa la main sur son front comme pour en chasser une impression troublante : il y avait, en effet, dans cette créature quelque chose qu'elle ne lui connaissait pas encore et qui l'intéressait, en dépit qu'elle en eût.

— Mais enfin que veux-tu de moi? répéta-t-elle d'un ton moins assuré.

Lizzie sourit faiblement :

— Permets-moi de m'asseoir : le chemin m'a paru pénible, pour venir jusqu'ici.

Et, de fait, elle paraissait à peine se soutenir : mais elle attendit que Jeanne lui en eût d'un signe donné l'autorisation, pour se laisser glisser dans le fauteuil auquel elle s'était appuyée jusque-là. Alors elle ferma les yeux et respira profondément. Puis elle se mit à parler d'une voix presque basse :

— Je crois rêver, Jeanne, et je n'ose encore espérer que j'obtiendrai aujourd'hui la paix pour laquelle je lutte depuis des années... Car, sois-en sûre, je n'ai pas eu un instant de bonheur depuis mon mariage... Ton image se dressait entre nous ; il me semblait que je possédais un bien mal acquis!...

— Tu avais raison, interrompit durement Jeanne.

— Oui... et que j'avais usurpé la place d'une plus digne... Depuis que je vis à ses côtés, je suis poursuivie par le désir de mettre mon sort entre tes mains. Fais de moi ce que tu voudras, Jeanne : ce sera une délivrance. Mais que n'ai-je pas souffert avant d'en arriver là!...

Et, comme frissonnant au souffle du passé, elle se blottit dans le fauteuil.

Jeanne avait repris sa contenance inexorable. Elle connaissait ces regards mourants, les sons voilés de cette voix touchante; ses yeux, rendus plus clairvoyants par la haine, perçaient à jour les ruses de sa rivale. Impitoyable, elle guettait le moment où Lizzie lui donnerait prise ; et alors, malheur à elle! L'autre le pressentait. Cette maigre bigote à la poitrine proéminente, — évidemment rembourrée, se disait Lizzie, — était plus difficile à manier que son frère, le cher, le brave garçon!

Mais elle avait son côté faible, elle aussi. Et les mains jointes, les yeux baissés, Lizzie continuait à raconter, à mots entrecoupés, l'histoire de ses luttes et de ses souffrances. C'était à peu près ce qu'elle avait déjà dit à Léo dans l'île de l'Amitié, mais légèrement arrangé pour la circonstance : un étrange amalgame d'accusations contre elle-même et de justifications, de témoignages d'amour passionné pour son mari, puis de soudaines terreurs en songeant à lui ; une perpétuelle hésitation entre la conscience de son indignité et le désir ardent de perdre cette conscience par de nouvelles fautes, — tout cela noyé dans un flot de remords et d'humilité, tout cela ennobli par les tourments d'une âme assoiffée d'idéal et d'amour.

Jusqu'à quel point y croyait-elle? Elle le savait à peine elle-même. Dans son cerveau mobile et léger, incapable de sérieux, la vérité se changeait en mensonge, et le mensonge en vérité, suivant les nécessités du moment.

Elle en était arrivée à sa première rencontre avec Léo. Là, elle hésita. Se fiant à son inspiration, elle n'avait pas décidé laquelle des trois versions elle offrirait à Jeanne : celle qu'on se racontait dans le monde, celle qui avait été imaginée pour Ulrich, ou bien la vérité?

Une voix intérieure lui cria : « Sois grande, sois noble ! » Et elle dit la vérité.

Sans doute, ce n'était pas tout à fait la vérité, — il s'en fallait même de beaucoup, — mais elle la prenait pour telle. En entendant parler de la première lettre à Léo, Jeanne avait poussé un soupir de satisfaction, puis elle avait repris sa rigidité de statue, tout en dévorant des yeux son ennemie.

Celle-ci terminait son histoire.

— Voilà tout ce que j'ai fait, conclut-elle; je ne songeais qu'au bonheur d'Ulrich. Mais à quoi auront servi mes sacrifices, si je n'arrive pas à amener une réconciliation entre nos familles, c'est-à-dire entre nous deux?...

Jeanne eut un rire amer.

— Il faudrait, se hâta d'ajouter Lizzie, qu'Ulrich pût aller et venir chez vous comme autrefois sans que la dignité de sa femme pût avoir à en souffrir. Voilà pourquoi je suis venue, Jeanne. Voilà la partie dangereuse que je jouais... Hélas! je vois que je l'ai perdue, car tu n'as pour moi que sourires et mépris... Ris donc encore, pour que je perde tout espoir...

Mais soudain elle se jeta à genoux, elle saisit la robe de Jeanne et s'écria en sanglotant :

— Non, non, ne ris pas! Aie pitié, ne m'abandonne pas... je suis consumée de remords... Sois mon refuge, toi, si pure, toi, si sainte!... Montre-moi le chemin du salut, prie pour moi, apprends-moi à prier... et laisse-moi t'approcher, laisse-moi pleurer ainsi... à tes pieds.

Elle essaya d'embrasser les genoux de Jeanne; mais celle-ci qui la considérait, les lèvres serrées, se leva brusquement et, ramassant la traîne de sa robe, passa devant elle.

— Écoute ma réponse... Ton plan était habilement combiné, il faut l'avouer; mais tu te trompais, si tu te figurais que je ne verrais pas clair dans ton jeu. Nous nous connaissons bien, Lizzie : les grimaces sont inutiles entre nous... Pour toi, tu ne m'intéresses plus guère, je dirais volontiers de toi ce que l'apôtre Paul disait des gentils : « Que m'importent ceux du dehors, pour que j'aie à les juger?... » En quoi me touches-tu, pour que je veuille te condamner ou t'absoudre? Cherche, pour ton propre compte, à arranger ta vie, ce que tu appelles ta vie... Mais si tu crois que je te regarderai tranquillement attirer pour la seconde fois mon frère dans tes filets et le perdre corps et âme?...

— Grand Dieu!

Si bien qu'elle eût fait son plan et tout calculé, ce cri d'épouvante n'avait pas été préparé par Lizzie. Jeanne elle-même en parut troublée, un instant, mais elle se remit bien vite et continua :

— Tu nies, naturellement ; c'est dans ton rôle de jouer l'innocence. Veux-tu que je sois tout à fait franche avec toi? je t'avouerai que moi aussi, j'avais poussé mon frère à se rapprocher de toi, pour mettre fin à ta conduite insensée, car il fallait à tout prix sauver l'honneur de ton mari. Mais ce n'était pas à toi à faire le premier pas. C'est de l'impudence... peut-être pire !... L'ivraie seule croît dans ton âme; il faut l'en arracher.

Le visage tout en larmes de Lizzie tressaillit d'une secrète épouvante. Elle se redressa, puis s'affaissa dans le fauteuil.

« Voilà comment on est récompensé, quand on dit la vérité, pensa-t-elle; il eût été si simple de lui conter la même fable qu'à Ulrich!... »

Et maintenant tout serait perdu? Non, pas encore, elle le sentait : car elle avait toujours en main son atout le plus fort, mais elle ne savait quel usage en faire. Alors, comme si elle se résignait :

— C'est bien... envoie chercher Ulrich... je suis prête.

Jeanne lui lança un regard étincelant. — « Quelle nouvelle ruse préparait-elle? » — Puis elle saisit le cordon de sonnette et le laissa retomber.

— Tu crois sans doute que je plaisante? dit-elle à Lizzie qui suivait ses moindres mouvements d'un air abattu, mais tranquille.

— Je crois que tu veux m'anéantir, répliqua-t-elle; n'est-ce pas suffisant?

— Pourquoi le voudrais-je?

— Parce que tu me hais, Jeanne.

Celle-ci s'avança d'un pas et, se penchant sur son ennemie, elle lui souffla d'une voix rauque :

— Je veux être loyale! Oui, je te hais... Mon mari lui-même, je ne l'ai pas haï tant que toi... Mais cela ne concerne que moi... cela n'a rien à faire ici. Tu pourrais, s'il ne s'agissait que de moi, mener une vie aussi joyeuse, aussi coupable qu'il te plairait... cela ne m'inquiéterait guère... Mais tu as mis la main sur ceux que j'aime et que j'estime... Je m'arracherais les yeux, si mes yeux avaient péché : pourquoi donc t'épargnerais-je?

« Voici le moment », se dit Lizzie. Elle posa la main sur son cœur palpitant, et murmura de son ton de martyre :

— Si tel est ton motif, Jeanne, tu seras aussi coupable que moi.

— Que dis-tu ?

— Ne sais-tu pas qu'en me frappant tu blesses de ta propre main celui que tu aimes et que tu estimes ?

Jeanne frissonna et ses pupilles se dilatèrent comme à l'approche d'un danger. Lizzie continua :

— Ne crois-tu pas que cela lui fera bien mal ? Ne crains-tu pas qu'il en meure ? J'admire ton courage... Mais tu es forte, Jeanne, tu as l'âme grande. Tu aimes mieux le tuer que de le laisser à celle qui est indigne de lui. Seulement, tu aurais dû agir plus tôt, avant qu'il eût pris l'habitude de sa nouvelle existence... Je dis habitude, car je n'ose parler d'amour devant toi.

Les mains de Jeanne lissaient d'un mouvement machinal le tapis de la table, et Lizzie reprit avec plus d'humilité encore et de résignation :

— Mais je me trompe peut-être... Peut-être résistera-t-il au coup qui va l'atteindre... et alors, Jeanne, ce sera à toi de le consoler.

Jeanne bondit ; ses yeux semblaient vouloir transpercer le visage de son adversaire.

— Que veux-tu dire ? bégaya-t-elle.

— Oh ! moi, je ne survivrai pas, je le sens bien... Me tuera-t-il ? Irai-je me jeter à l'eau ? Que sais-je ? Peut-être ni l'un ni l'autre : il est doux, généreux... et moi je crains tant la mort !... Peut-être irai-je trainer quelque part une vie de honte et de misère, car je suis sans appui... Mais, dans tous les cas, je disparaîtrai ; dès maintenant je suis morte pour vous... Eh bien ! Jeanne, les grimaces sont inutiles entre nous, dis-tu : oui ! et aujourd'hui plus que jamais... Pourquoi donc le dissimuler encore ? — Elle se leva en écartant les bras : — Nous l'aimons toutes les deux, toi comme moi... moi comme toi... et voilà toute notre haine !

Jeanne poussa un cri, elle fit un mouvement comme pour se jeter, les doigts menaçants, sur son ennemie, puis elle retomba sur le canapé, la figure cachée dans les coussins.

Et Lizzie, d'un geste qui lui était habituel, passa le bout de sa langue rose sur ses lèvres. On ne toucherait plus au cordon

de sonnette, elle en était bien sûre. Elle s'approcha de Jeanne et voulut poser la main sur son épaule, mais, par prudence, elle attendit encore.

— Une seule chose importe : le rendre heureux, dit-elle ; si tu penses y parvenir mieux que moi, je m'effacerai volontiers... Quand je ne le voudrais pas, il le faudrait bien : je suis désarmée, à ta merci. Mais je suis si lasse de lutter, que j'y consens du fond du cœur. Ainsi, tu vois, il n'y a plus aucun motif de haine entre nous. Peut-être même pourrons-nous nous entendre et trouver un moyen de lui épargner le plus dur : car, songes-y, s'il me perd, il perdra aussi son ami... et son ami c'est ce qu'il a de plus cher au monde !

Jeanne se redressa et fixa ses yeux égarés sur le crucifix qui dans l'ombre étendait ses bras blancs.

— Oh ! mon Sauveur ! gémit-elle, que voulais-je faire ? Comment m'as-tu permis d'avoir une pareille pensée ?...

— Ne te tourmente pas, — dit Lizzie ; et, cette fois, elle posa réellement sa main sur l'épaule frissonnante : — rien n'est fait encore, et je te proposerai un autre moyen. Demain je quitterai son toit, et de Münsterberg je lui écrirai : « Pardonne-moi, je te quitte, car je sens que je ne puis te rendre heureux... Tu t'étais mépris, mais tu es libre : choisis la femme qui est digne de toi. »

Jeanne se retourna brusquement et la saisit comme pour l'embrasser ; mais, quand elle sentit à son cou les bras souples et frais de celle qu'elle avait détestée si longtemps, elle se dégagea avec horreur et s'élança vers la fenêtre pour mettre le plus d'espace possible entre elles.

Et de là, elle parla à son tour :

— Je me suis laissée surprendre par toi : me voilà donc à ta merci... Je l'aime, dis-tu. Eh bien ! oui, je l'aime... Triomphe... c'est toi qui le possèdes et je ne puis que prier pour lui... Mais sais-tu ce qu'est mon amour ?... Je pourrais aussi bien te dire : « Je ne l'aime pas » ; ce ne serait pas mentir. Je l'aime en esprit et en adoration... et je ne souhaite rien de plus. Prier pour lui, c'est pour moi la même chose que lui appartenir. Je l'aime comme le corps glorieux qui, un jour, ressuscité, s'agenouillera à mes côtés devant le trône de Dieu... Peux-tu me comprendre ?... Vous riez tous de moi...

Mais non, vous ne raillez pas..., vous soupçonnez quelque chose et vous m'enviez... Et vous ne soupçonnez rien de la vérité : vous ne savez rien des nuits où s'ouvrent les portes du ciel, où la gloire du Seigneur rayonne, et où les plaies du Christ se mettent à saigner...

Et, de ses yeux extasiés, elle contemplait le crucifix accroché au-dessus du prie-Dieu.

Lizzie se recula, mal à l'aise. On avait donc raison de dire que la piété de Jeanne tournait à la folie? Jeanne vit son mouvement et poussa un éclat de rire.

— Tu as peur, je le comprends. Tu n'oses plus mentir en face de ce corps nu et sanglant... Viens... donne-moi ta main.

L'ordre était formel et n'admettait pas d'hésitation. Lizzie, demi-craintive, demi-curieuse, approcha et tendit ses doigts que saisit une main brûlante de fièvre.

— Pourquoi trembles-tu? Réjouis-toi plutôt... Ne suis-je pas en ta puissance comme tu es en la mienne?... Ou bien est-ce que tu redoutes, par hasard, les yeux du Crucifié?... Regarde-les... Sais-tu de qui ce sont les yeux?

— Non!

— Et tu prétends l'aimer!... toi, toi!... Écoute, de deux choses l'une, ou tes intentions sont pures et franches comme l'or, pures comme le sang qui coule de ces plaies, et je t'ai mal jugée... ou tu es un abîme d'ignominie dont je ne veux pas mesurer la profondeur...

« La vérité, sans doute, est entre les deux », se dit Lizzie.

— Peu importe, d'ailleurs... Si tu veux que notre inimitié cesse, tu ne refuseras pas de prêter le serment que je vais exiger de toi.

« Cela ne peut pas être bien terrible », pensa Lizzie.

Elle répondit, les yeux baissés :

— Je ne recule devant aucun serment.

— Agenouille-toi.

— Comment? où? demanda Lizzie décontenancée.

— Là, sur mon prie-Dieu...

« Qu'à cela ne tienne! » se dit Lizzie.

Elle obéit tout en arrangeant les plis de sa jupe.

— Pose tes mains sur les pieds du Sauveur.

Elle n'osa résister; mais quand ses doigts rencontrèrent le froid du marbre, il lui sembla qu'elle était transie par un courant glacé. Bravement, elle tint bon.

Et, d'une voix faible, qui tremblait un peu, ainsi qu'une première communiante au pied de l'autel, dans ses voiles blancs, récite son acte de foi, elle répéta les paroles que lui dictait Jeanne.

— Je vous jure, ô Dieu clément, que je suis pénétrée de remords et que je me repentirai de ma faute jusqu'à la fin de mes jours.

« Si ce n'est que cela... », se dit encore Lizzie.

— Je n'aurai d'autre pensée, d'autre désir que d'expier, d'autre souci que l'honneur d'Ulrich et son bonheur!... Amen, — ajouta-t-elle avec un soupir de soulagement.

Elle voulut se lever bien vite, mais Jeanne la maintint sur le prie-Dieu.

— Ce n'est pas fini, dit-elle en souriant, les dents serrées.

« Tant pis ! » songea Lizzie.

Et elle s'apprêta à répéter encore le chuchotement saccadé qui parvenait à son oreille avec une haleine brûlante, un souffle embrasé :

— Puisque je suis de bonne foi, puisque ce serment n'est pas une feinte...

Lizzie hésita un instant pour examiner sa conscience. Non, ce n'était pas une feinte; elle était vraiment résolue à tenir sa promesse.

— ...Je vous supplie, mon Dieu, de me punir dans ce que j'ai de plus cher si mes désirs redevenaient jamais criminels et de me couvrir d'opprobre aux yeux de tous.

— Et de me couvrir d'opprobre aux yeux de tous, balbutia Lizzie en regardant avec inquiétude à droite et à gauche.

— Et que l'enfant que vous m'avez donné meure! dit la voix impitoyable derrière elle.

Un frisson d'épouvante glissa le long de son dos, mais elle répéta aussi ces paroles.

— Et c'est moi qui l'aurai tué.

Lizzie, tremblante, resta silencieuse.

— Eh bien! pourquoi hésites-tu?

— C'est horrible, Jeanne, ce que tu exiges!

— Oui, c'est horrible, je le sais... mais, de cette façon-là, seulement, je serai sûre de toi... Si tu ne veux pas, tu es libre !

— Et c'est moi... qui l'aurai tué.

— Bien. Dis encore : Amen !

— Amen !

Lizzie laissa tomber son front sur le dossier du prie-Dieu, et regarda ses doigts qui venaient de toucher les pieds du Sauveur ; remplie de crainte, elle les essuya à sa robe, comme si quelques gouttes de ce sang que Jeanne voyait ruisseler des plaies du Crucifié avaient dû s'y attacher. Il lui sembla qu'elle venait de vendre son âme et que le soleil s'était éteint pour toujours.

Puis, elle se redressa lentement... Alors, elle se sentit enlacée par Jeanne ; et deux lèvres brûlantes, contractées par la répulsion, se posèrent sur les siennes.

Machinalement, elle se laissa embrasser.

« Quel baiser ! » se dit-elle.

Jeanne lui prit la main :

— Ainsi ton désir va être satisfait : désormais je serai ton amie. Viens, allons au château : nous sommes réconciliées ; il faut qu'Ulrich le sache.

« Et Léo, donc ! » pensa Lizzie en tapotant sa jupe, qu'elle avait froissée en s'agenouillant.

Quand elle sortit du pavillon avec Jeanne et qu'elle vit, malgré tout, la claire lumière du soleil briller à travers les feuilles, elle eut une première pensée consolante. Elle se sentit heureuse de cette nouvelle situation :

« Le serment a du bon, se dit-elle : me voilà forcée de rester sage à l'avenir. »

Madame de Sellenthin et Ulrich étaient sur la terrasse et attendaient avec impatience le retour de Lizzie. On avait envoyé un domestique à la recherche de Léo dans les cultures.

Elly penchait son minois rose et innocent vers la broderie qu'elle avait épinglée sur ses genoux croisés, tandis que Hertha, incapable de s'occuper, ne parvenait pas à calmer son agitation : elle attendait les événements.

La présence même d'Ulrich, auquel elle avait, de tout temps, voué une affection passionnée, ne l'avait pas distraite

de sa préoccupation. Elle fut la première qui aperçut les deux femmes. Elles arrivaient, l'une près de l'autre, se détachant sur le fond de verdure ; Jeanne telle qu'une ombre funèbre, Lizzie pareille à un nuage lumineux et léger.

Grand'mère les avait vues aussi.

— Dieu soit loué ! murmura-t-elle en roulant son tricot et en faisant signe à Ulrich de se retourner.

— Dieu soit loué ! dit-il à son tour en baisant la main de la vieille dame.

— La paix va enfin régner entre nous.

Tous s'étaient levés et s'avançaient à la rencontre des deux amies qui montaient l'escalier de pierre.

« Cela n'a pas trop l'air d'une entente pacifique », songeait Hertha en observant le pli d'amère tristesse qui rendait plus sombre, plus dur que jamais, le visage de sa belle-mère.

Les yeux de Jeanne semblaient rivés sur ceux d'Ulrich.

« On dirait qu'elle va le dévorer », se dit encore Hertha.

Puis elle regarda Lizzie et tomba immédiatement sous le charme.

— Oh ! qu'elle est belle ! soupira-t-elle ; que je serais heureuse de lui ressembler !

On se salua, on échangea à mi-voix quelques paroles grosses de sous-entendus. Hertha n'entendit rien : elle était ensorcelée par la grâce touchante de la belle étrangère, dont le sourire avait tant de mélancolie et le port de tête une si particulière élégance. Elle avait l'impression d'entendre une étrange musique de rêve, qui s'accentuait au moindre mouvement de la radieuse apparition et qui allait s'affaiblissant lorsqu'elle restait immobile.

Et Hertha envia Ulrich, lorsque Lizzie lui tendit son front. Quand elle adressa quelques paroles amicales à Elly, Hertha se sentit seule et abandonnée. Puis elle rougit jusqu'à la racine des cheveux, quand la jeune femme se tourna vers elle avec un sourire étonné, mais si gracieux :

— Et voici, sans doute, la comtesse Hertha, dont on m'a tant parlé ?

« Qui a bien pu parler de moi ? » se dit Hertha, sans oser lever les yeux.

Elle vit une main blanche et potelée qui se tendait vers

elle : elle eût voulu se jeter dessus et la baiser avec adoration ; mais, dans sa gaucherie, elle ne sut qu'y poser les doigts en tremblant et les retirer au plus vite.

— Vous êtes bien heureuse, comtesse Hertha, lui dit une voix douce : si belle et si fière ! Nous deviendrons amies.

— Oh ! s'écria Hertha, le cœur débordant de reconnaissance.

La délicieuse jeune femme, alors, l'embrassa : reprise d'une terreur bizarre, enveloppée dans un flot de parfums, la jeune fille pensa défaillir. Ensuite, on s'assit sur la terrasse et le thé fut servi. Hertha croyait rêver ; dans sa distraction, elle mangeait et buvait comme si elle avait jeûné depuis trois jours.

Enfin son attention fut attirée par la conversation de sa belle-mère avec le baron de Kletzingk. En elle-même, elle n'offrait rien d'extraordinaire : Ulrich exposait ses théories sur la façon d'élever les petits villageois, mais le ton dont étaient prononcées les paroles les plus insignifiantes était particulier. La comtesse Prachwitz semblait trembler d'une colère concentrée ; tantôt sa voix se mouillait de larmes, tantôt elle devenait dure et rauque, et toujours ses yeux brûlants se fixaient sur Ulrich. Lui, de son côté, la traitait en malade : il ne la contredisait pas et atténuait, au contraire, ce qui aurait pu lui déplaire. Quand Jeanne, les lèvres agitées d'un frémissement nerveux, lançait un mot qui exprimait le mépris ou l'incrédulité, il la priait affectueusement de s'expliquer : elle avait, sans doute, des raisons assez fortes pour modifier son opinion.

Mais bientôt elle répondit à peine et haussa les épaules.

« Que lui a-t-il donc fait pour qu'elle le déteste ainsi ? » pensait Hertha.

Puis elle se tourna de nouveau vers Lizzie et fut reprise d'admiration.

Au milieu de la conversation qui languissait, on entendit tout à coup dans la salle à manger un pas bruyant qu'accompagnait le souffle haletant du terre-neuve. Tout le monde se tut et tous les yeux se dirigèrent vers la porte. Hertha sentit battre son cœur, ses regards rencontrèrent ceux de la belle jeune femme et il lui sembla que le pâle et doux visage avait pâli encore.

La porte s'ouvrit, et Léo s'avança rapidement sur la terrasse; mais soudain il eut un haut-le-corps, sa main tâtonna les pointes de sa barbe et il regarda Lizzie d'un air interrogateur et menaçant à la fois.

« Elle ne lui plaît pas », se dit Hertha.

Ulrich alla au-devant de son ami et lui prit la main :

— Tu vois, mon vieux, il y a eu réconciliation et nous allons enfin pouvoir être heureux tous ensemble.

— Vous deux?... — demanda Léo en désignant les deux femmes.

— Oui, nous avons fait la paix, repartit Jeanne avec son plus amer sourire.

Il allait ajouter quelque chose, mais Ulrich l'arrêta :

— Songe aux petites, lui murmura-t-il à l'oreille.

— Alors, tu ne refuseras pas de me donner la main à moi aussi? dit Léo à Jeanne.

— C'est pour cela que je suis venue, répondit-elle en se levant.

Leurs mains se réunirent, leurs regards se croisèrent. « Je te tiens », disait la main de Jeanne; « je te surveille », ajoutait son regard.

Lizzie alors adressa à Léo un sourire qui semblait supplier.

« Pourquoi lui déplaît-elle? » se demandait Hertha.

Et tout cela lui semblait suspect.

H. SUDERMANN

(Traduction de N. VALENTIN et M. RÉMON.)

(A suivre.)

LES

EXPOSITIONS D'HORTICULTURE

ET

LES FLEURS A PARIS

C'est au commencement du siècle, en 1809, à Gand, — alors ville française, — que fut tentée la première exposition d'horticulture. Elle était bien modeste : à peine si l'on y comptait quarante-six plantes ou fleurs. L'exposition organisée par la Société nationale d'horticulture de France, au jardin des Tuileries, en mai 1896, en a réuni plus de quinze mille.

Et voici que cette même Société, du 10 au 12 juillet, en son hôtel de la rue de Grenelle, a convié les Parisiens, pour la première fois, à une exposition spéciale de roses. En automne, elle avait inauguré déjà des expositions de chrysanthèmes.

Au simple rapprochement de ces chiffres, au simple énoncé de ces faits, on devine quels progrès ont faits dans notre siècle et le goût des fleurs et l'art de les cultiver.

Chez nos voisins de Belgique, d'Angleterre et de Hollande, aussi bien qu'en diverses régions de la France, il vaudrait la peine de suivre ces progrès. Ne considérons aujourd'hui que les expositions organisées par la Société nationale, à Paris : la

première date de 1831 ; depuis lors, et surtout en ces derniers temps, elles se sont suivies presque régulièrement, d'année en année ; chacune, à présent, est une fête, une solennité parisienne du printemps.

Installées naguère aux Champs-Elysées, dans le Palais de l'Industrie ou dans le Pavillon de la Ville, les fleurs ont émigré, depuis trois ans, aux Tuileries, dans la grande allée des Orangers, sous la terrasse des Feuillants ; et pendant quelques jours, elles attirent au vieux jardin déserté par la mode une foule de visiteurs. Souhaitons pourtant que l'on construise, à l'occasion de la prochaine Exposition universelle, et pour le conserver après 1900, le palais spécial qu'on nous a promis, analogue à ceux que l'horticulture possède déjà chez nos voisins, le Palais de Flore.

Il faudra qu'il soit grand, pour contenir tant de plantes et de fleurs. Pour les décrire il faudrait un volume ; et plusieurs, pour raconter leur histoire et leur culture. Nous ne voulons qu'en nommer quelques-unes, les principales, et dire en quelques mots ce qu'en doivent savoir les plus simples des amateurs.

***

La rose, d'abord ! qui reste, au jugement de beaucoup, la plus belle, comme elle est la plus ancienne, la plus cultivée en tous temps, la plus variée aujourd'hui et l'une des plus françaises.

On nous dispensera de citer, en l'honneur de la rose, Homère et Anacréon, ou la Bible et le Coran même, — quoique les musulmans lui aient comparé, pour le parfum, la sueur de Mahomet ! — Apparemment, la rose est la première fleur que l'homme ait cultivée. Elle s'est trouvée, elle se trouve à l'état sauvage dans toutes les contrées de l'hémisphère boréal : en Europe, en Asie, dans l'Amérique septentrionale, au Groenland, au Kamtchatka, — dont une variété porte le nom : — elle se trouve en Afrique, jusqu'en Abyssinie. A vrai dire, on ne l'a jamais rencontrée dans l'hémisphère austral, pas même sur les immenses territoires si florifères de l'Amérique du Sud.

On la trouve sur les églantiers qui fleurissent pendant quelques belles journées au sommet de hautes montagnes, et jusqu'en des régions arctiques. Mais les roses sauvages d'où proviennent les variétés les plus intéressantes sont celles de l'Europe centrale et méridionale, et particulièrement celles de France, puis celles d'Asie, et surtout celles de Perse et de Chine, enfin celles d'Afrique nées sur les bords de la Méditerranée.

La rose du Bengale — qui, en réalité, vient de Chine — et la rose thé, importées dans nos climats à la fin du siècle dernier, ont donné naissance aux principales variétés qui fleurissent dans le nord et le centre de la France pendant toute la belle saison, et dans le Midi toute l'année; quant à la rose dite « cent feuilles », originaire de la Perse, elle semble avoir produit toutes les roses à grandes corolles que cultivaient déjà les Grecs et les Romains. Les variétés de roses se chiffrent aujourd'hui par plus de six mille; chaque année en apporte au moins cinquante nouvelles, et le catalogue général n'en a pas encore été dressé.

Leur multiplication, d'ailleurs, paraît plutôt récente : on assure que, sous Louis XIV, le jardinier du Roi n'en connaissait et cultivait pas plus de quatorze variétés.

Il faut avouer que souvent des variétés pareilles ont été obtenues à la fois en des lieux divers et baptisées de noms différents. Mais parmi ces milliers de roses il en est bien quelques centaines d'admirables par la couleur, la forme et le parfum, assez dissemblables pour être nettement distinguées. On a tenté un plébiscite pour élire la plus belle; les suffrages des amateurs se sont dispersés — ou réunis, comme on voudra — sur plus de soixante; et, sans doute, aucune des soixante n'était indigne d'emporter le prix.

Comment se produisent les variétés nouvelles? Souvent le hasard y joue son rôle. Il existe pourtant des moyens, des méthodes, connus et pratiqués avec certitude.

Tout d'abord, la rose, plus que toutes les autres fleurs, se diversifie par le changement de latitude, de climat, de terrain: la transplantation à plus ou moins grande distance a donc été la cause de nombreuses variétés; à défaut de l'homme, les abeilles ont obtenu des roses nouvelles en portant le pollen avec elles d'un calice à un autre.



Cependant la rose, comme la plupart des fleurs, est hermaphrodite et peut se féconder elle-même : aussi, dans la nature, les croisements sont-ils plutôt rares. C'est par la fécondation artificielle qu'on est arrivé aujourd'hui à produire, avec une certitude presque scientifique, des variétés nouvelles : l'habileté de l'horticulteur est de connaître l'affinité de certaines roses entre elles et leur faculté de transformation, qu'il s'agisse des dimensions, de la couleur ou du parfum.

La plupart des variétés, une fois fixées par l'hérédité, se reproduisent fidèlement par greffes et boutures. Quelques-unes sont capricieuses : jusqu'ici, par exemple, on n'a pas réussi à fixer telles variétés striées de blanc et de rouge. Est-il besoin d'ajouter que le sol et sa préparation, la culture elle-même ont leur part dans ces transformations ?

Dans la région de Paris, les roses les plus remarquables ne fleurissent que vers la fin du printemps et au cours de l'été, qui est leur véritable saison ; les rosiers remontants ont une seconde floraison à la fin de l'été, au commencement de l'automne. Dans le midi de la France, certaines roses fleurissent toute l'année ; mais les roses de Provence les plus abondantes, celles qui s'expédient à Paris, fleurissent plutôt à la fin de l'automne, pendant presque tout l'hiver et aux premiers jours du printemps ; elles cessent aux grandes chaleurs.

Le mois de mai, choisi pour les grandes expositions parisiennes, ne permet d'y présenter que des roses cultivées sous verre et dont la floraison a été hâtée. Voilà pourquoi, malgré la beauté même et la diversité des roses exposées en mai, nos rosiéristes ont voulu nous montrer en juillet les roses de plein air, les roses d'été.

La culture hivernale des roses était déjà connue des Romains : leurs serres étaient chauffées, croit-on, à l'eau chaude ; bien des siècles ont passé avant qu'on reprît le système dans les serres à « forcer » de France, de Belgique et d'Angleterre.

Cette culture s'est développée singulièrement, depuis une trentaine d'années, dans les environs de Paris : nos horticulteurs obtiennent là, au cœur de l'hiver, certaines variétés remarquables par la longueur des tiges, la beauté des fleurs et leur parfum. Mais toutes les variétés ne s'accommodent pas de cette culture forcée. D'autre part, les roses cultivées dans

le Midi, sous verre ou en plein air, ne supportent pas toutes le voyage.

C'est par millions, depuis quelques années, qu'on a planté des rosiers sur le littoral français de la Méditerranée, à Hyères, à Cannes, à Nice, à Menton; c'est par wagons complets, chaque jour, que s'expédient les roses, en petits paniers ou en boîtes, pour aller fleurir Paris, Londres et Berlin.

Par l'extension de cette culture méridionale et par la facilité des transports, s'est peu à peu établi, dans ces différentes contrées, l'extrême bon marché des roses, des fleurs coupées, pendant l'hiver. Les horticulteurs parisiens, pour lutter contre cette invasion, se sont appliqués de préférence à produire en serre les plus belles qualités de roses : le prix en est demeuré toujours assez élevé, et la consommation assez large, pour assurer la rémunération de ces particuliers efforts. Nommer tous les rosiéristes qui ont récemment illustré cette culture française, il faut y renoncer. Parmi les plus considérables du département de la Seine, il faut citer au moins MM. Lévêque et fils, Verdier, Jupeau, Margottin, Rothberg, Boucher.

***

Cette année, le jardin paysager dessiné sous la grande tente de l'exposition était encadré de rhododendrons et d'azalées.

Les rhododendrons se trouvaient exposés en mai, à l'époque même de leur floraison naturelle, — comme on pouvait en juger non loin de là, en plein air, aux Champs-Élysées. — On ne saurait assurer pourtant que ceux dont les fleurs abondantes et parfaitement régulières étaient la parure de l'exposition n'avaient pas été quelque peu aidés par une culture forcée.

Rhododendron, — arbre à roses : — de tout temps, on a donné volontiers le nom de la rose à toutes les fleurs qui pouvaient lui ressembler, roses trémières, roses des Alpes, roses de Jéricho, etc., qui n'ont rien de commun pourtant avec les roses des rosiers.

Arbuste à feuillage permanent et à fleurs brillantes, superbes, nombreuses et variées, le rhododendron abonde, à l'état sauvage, dans les contrées qui bordent la mer Noire:

aussi l'a-t-on appelé « rosage du Pont ». C'est le rhododendron de ces pays-là qu'on a jadis accusé, peut-être injustement, d'être vénéneux : le miel des abeilles qui avaient butiné ses fleurs aurait empoisonné les soldats de Xénophon... Mais les plus beaux et les plus variés proviennent de spécimens rapportés depuis longtemps des régions montagneuses de l'Amérique septentrionale, où ce genre d'arbrisseaux n'est pas moins abondant. Ajoutons que ces rhododendrons, avant d'être modifiés par la culture, ne ressemblent guère à ceux que l'on admire aujourd'hui dans nos jardins et nos expositions. Pour constater le progrès, il suffit de regarder les spécimens de plus en plus divers que nous offrent chaque année M. Croux et M. Moser.

Au Caucase, les forêts sont remplies non seulement de rhododendrons sauvages, mais d'azalées. Très différentes des rhododendrons, les azalées appartiennent pourtant à la même famille; — à telle enseigne que plusieurs en ont quelquefois porté le nom. — Il semble que l'azalée n'ait pas été introduite en France avant la fin du siècle dernier : l'une des espèces les plus élégantes, l'« azalée de l'Inde », paraît bien avoir été apportée de Chine.

Ces petits arbustes sont de complexion vigoureuse et plutôt rustique. Ils poussent volontiers en pleine terre (terre de bruyère) et fleurissent au printemps : fleurs délicates, abondantes et qui durent peu. Ils se laissent planter et déplanter facilement. L'azalée, à vrai dire, est surtout connue des Parisiens qui ont visité les serres de la Ville, à la Muette, en avril ou en mai.

Il n'y a guère plus de soixante ans que l'horticulture a entrepris d'en multiplier les variétés par les semis, par les boutures ou par le marcottage : — on couche en terre une branche à demi entaillée, de façon à faciliter sa reprise avec racines ; elle forme ainsi une nouvelle plante. — Mais c'est par le semis surtout que l'on a obtenu la plupart des belles variétés. Le plus renommé de nos horticulteurs, en cette spécialité, est M. Moser.

Les lilas, si répandus aujourd'hui dans les jardins de

France, même les plus modestes, avec leurs grappes de nuances variées qui éclairent nos printemps, ne sont pourtant pas d'origine française, ni même chez nous très anciens. On admet qu'ils ont paru, pour la première fois en Europe, vers le milieu du XVIe siècle, à Constantinople, et qu'ils venaient de l'Asie Mineure. C'est au commencement du XVIIe siècle seulement qu'il est parlé du « lilas de Perse », aujourd'hui si connu et si prospère.

Les variétés du lilas se distinguent par les nuances des fleurs, qui vont du blanc pur au rouge le plus foncé. D'autre part, nos horticulteurs en ont obtenu de doubles et même de triples, vraiment curieuses. M. Lemoine, de Nancy, a bien mérité sa réputation.

Le lilas a été une des premières fleurs dont l'éclosion prématurée fût obtenue par le forçage. Il accompagne le plus souvent les roses de serre dans les bouquets d'hiver parisiens. L'art d'obtenir les variétés blanches ou mauves, pendant les mois rigoureux, est aujourd'hui familier à nos horticulteurs ; c'est une culture particulièrement française et parisienne. Il se fait un commerce notable de lilas forcé qui s'envoie dans les pays du Nord et surtout en Angleterre.

Parmi les plantes qui, depuis longtemps, ornent nos jardins pendant l'été, mais qui sont devenues récemment un objet important de culture forcée pendant l'hiver, citons les boules de neige et cette autre fleur si persistante, l'hortensia, importée du Japon en France à la fin du siècle dernier ; — une variété blanche de l'hortensia, l'*hydrangea*, ressuscitée en ces dernières années, fut remarquée spécialement, à la dernière exposition, dans les massifs composés par M. Paillet.

Les clématites ont leurs fervents admirateurs. D'origine fort ancienne, elles n'ont fait fortune que depuis peu dans nos pays, par l'importation de variétés à grandes fleurs, venues de la Chine et du Japon ; avec leurs tiges flexibles et grimpantes et leurs amples corolles délicates, elles ornent à merveille les vérandas et les jardins. Leur beauté onduleuse et rare égale parfois celle des orchidées. Dans la culture des clématites, MM. Christen et Boucher sont passés maîtres.

La pivoine aussi est d'origine étrangère, mais établie chez nous depuis longtemps. Certaines variétés procèdent, comme les clématites, de l'importation chinoise. Aujourd'hui très cultivées, les pivoines rivalisent par la forme, la couleur, — et quelques-unes par le parfum, — avec les roses les plus précieuses. On les hâte par la culture en serre et, dès avant le printemps, leurs fleurs coupées se trouvent presque à bon marché. Grâce à MM. Paillet et Dessert, la dernière exposition réunissait les plus belles et nouvelles variétés.

***

Parmi les plantes basses annuelles, bisannuelles ou vivaces, l'œillet mérite bien d'être nommé d'abord, et pour son origine très ancienne, et pour les progrès qu'il a faits dans ces dernières années.

L'œillet, à vrai dire, en sa reproduction, est très capricieux. Les variétés les plus recherchées sont aussi les moins fixes ; pour déjouer leur inconstance, il faut des soins particuliers. A Paris, à Lyon et dans le midi de la France, l'œillet, en hiver, au printemps, à l'automne, est l'objet d'une culture forcée très active et d'un commerce important. Dans le midi de l'Espagne, les horticulteurs en obtiennent aussi de très beaux et très grands.

Les giroflées sont d'origine française ; leurs fleurs simples ont été longtemps l'ornement pittoresque des fenêtres et même, à l'occasion, des vieux murs. La culture les transforme en variétés multicolores brillantes et parfumées, que l'on obtient en plein air depuis les premiers jours du printemps jusqu'à l'hiver — et, dans le midi de la France, durant toute l'année ou peu s'en faut.

Originaire du cap de Bonne-Espérance, le pélargonium a été introduit en France au commencement du siècle dernier. Deux variétés ont fourni toutes celles qu'on a obtenues, à coloris très vif, à fleurs simples ou doubles, celles-là mêmes qui, cette année, valurent de si justes récompenses à MM. Nonin et Poirier.

Les géraniums sont les plantes les plus communes dans

nos jardins : ils sont rustiques et demandent peu de soins : leur floraison abondante dure jusqu'à l'arrière-saison.

Les bégonias, plantes basses à jolies fleurs, à très beau feuillage, leur disputent la place aujourd'hui dans les plates-bandes. C'est vers 1865 que les premières variétés de bégonias ont été rapportées du Pérou et de la Bolivie. Peut-être est-ce la plante fleurie qui, depuis trente ans, a fait le plus de progrès.

Citons de même, pour leur succès récent, les caladiums bicolores, importés du Brésil au commencement du siècle : ces plantes au feuillage brillant, aux fleurs insignifiantes, n'ont guère été cultivées que depuis 1860 avec un zèle heureux. On les avait considérées longtemps comme des plantes de serres chaudes, et c'est depuis une trentaine d'années seulement que les horticulteurs, plus hardis et plus avisés, les ont multipliées en plein air, au plus grand profit de nos jardins. Les plus belles variétés ont valu, cette fois, une récompense à M. Perrette.

Les cannas — ou balisiers — ont eu le même sort : pendant bien des années, on ne les a cultivés qu'en serres; on distribue aujourd'hui dans les plates-bandes leurs fleurs éclatantes avec leurs feuilles amples et satinées, de nuances si diverses. — Les cannas sont d'origine indienne et éthiopienne; mais depuis ces premières importations, des variétés venues de l'Amérique méridionale, et particulièrement du Brésil, se sont multipliées en Europe et ont assuré la fortune de la famille.

Et voici le gloxinia, plante bulbeuse importée de l'Amérique méridionale, qui se cultive en serre chaude et se multiplie par boutures de feuilles, comme le bégonia; ses fleurs ont des formes et des couleurs si délicates que parfois, comme les clématites, elles font penser aux orchidées. Pour les gloxinias, cette année, MM. Vallerand frères ont remporté le prix.



Nous y venons, à ces fleurs de luxe et de rêve, souvent si parfaites de forme, — et pourtant si capricieuses qu'on a peine à les croire inanimées, — si élégantes, si délicates, et par-

Depuis les chemins [illegible]
lage perpétuel des [illegible]
nos salons en [illegible]
moins, des palmiers — [illegible]
Linné n'a-t-il pas dit que le palmier [illegible]
végétal ?

Dans la patrie des [illegible]
naturellement. [illegible]

[illegible]

serre où il se développe et apprend à vivre dans les appartements.

Cette exportation, chaque année, se chiffre par plusieurs centaines de mille francs. L'Algérie, avec ses admirables plantations, ajoute encore à ce commerce un contingent notable.

Paris compte pour une grande part dans cette consommation. Mais il faut noter ici que les horticulteurs belges, grâce au bon marché de leur combustible et — soyons justes! — à leur habileté légendaire, sont pour les français des concurrents redoutables : il n'est pas rare de trouver sur nos marchés parisiens des palmiers nés à Hyères, à Cannes ou à Nice et qui ont fait en Belgique leur éducation.

Cependant, au tour que prennent les choses, il est permis d'espérer que bientôt nous ne paierons plus ce tribut à nos voisins. Les fils et successeurs de celui qui était, il y a quelques années, dans cette catégorie, le patriarche de l'horticulture française, M. Chantin, détiennent « la palme », oserons-nous dire, avec M. Delavier et quelques autres, pour la culture des plantes vertes et des palmiers.



Par ces quelques notes, jetées presque au hasard, on voit quels progrès ont faits de nos jours et dans notre pays la production et la consommation des fleurs.

Une des causes, tour à tour, et l'un des effets que l'on peut assigner à cette prospérité nouvelle, c'est que l'horticulture française, comme d'autres industries nationales, s'est décidée enfin aux spécialités.

Jadis nos horticulteurs élevaient une foule de végétaux d'essences différentes et dont les besoins différaient; on trouvait chez eux les plantes les plus diverses, à tous les états de leur développement. Aujourd'hui chacun choisit la contrée, le milieu le plus favorable à telle production connue, avec le moins de frais possible; ou bien, suivant ce milieu, il choisit la production. Plus facile et plus abondante, il arrive que celle-ci permette une économie à l'acheteur et paie plus généreusement les peines du cultivateur.



La vente seule des fleurs, avec toutes les activités qui s'en mêlent, mériterait une étude. Comme tout objet de commerce, et plus encore peut-être, à cause de leurs aléas particuliers, — est-il besoin de dire que leur conservation est précaire? — les fleurs procurent des profits plus importants à l'intermédiaire qu'au producteur et au marchand.

C'est l'intermédiaire qui reçoit les fleurs à Paris, en grande quantité, pour les revendre aux Halles ou les envoyer tout de suite, à beaux deniers, chez le marchand; c'est lui qui profite le mieux des plus-values déterminées par la vogue ou par le hasard de l'heure, sans courir presque jamais aucun des risques de mévente que subit le producteur. Souvent, par exemple, une boîte de cent roses du Midi rapporte à celui qui les produit, les cultive, les cueille et les expédie, deux francs ou deux francs cinquante; pour l'amateur qui les achète au détail, elle représente un prix dix ou vingt fois plus élevé. A vrai dire, ici, l'intermédiaire, en facilitant la consommation, n'est pas celui qui aide le moins au développement du commerce.

C'est aux Halles que viennent converger toutes les fleurs envoyées du Midi, et celles de la banlieue, ou presque toutes: aux Halles que s'approvisionnent tous les marchands de fleurs; — n'empêche, d'ailleurs, que les plus renommés parmi les marchands établis en magasin ou fleuristes, pour s'assurer les plus belles fleurs et les plus rares, ne manquent pas de s'adresser aux horticulteurs eux-mêmes: le nombre et l'importance de ces expéditions directes augmentent chaque année. — Il vaut la peine de voir, aux Halles, dès le lever du soleil, la vente à la criée; un peu plus tard, la vente au détail. Au premier coup de cloche qui termine les marchés sur la voie publique, tout disparaît, tout se disperse ou rentre dans les vastes pavillons.

Aucune statistique ne dit combien s'est accru, de nos jours, le nombre des horticulteurs et des fleuristes; mais, pour un fleuriste « ouvert » il y a cinquante ans, il faut bien admettre qu'il y en a cinquante aujourd'hui. Chaque année, on voit de nouveaux magasins dans les rues les plus fréquentées; les

principaux, avec leurs étalages éblouissants, deviennent presque un but de promenade pour les amateurs parisiens et pour les étrangers.

A cette aristocratie des marchands se trouve nécessairement réservé le commerce de ces plantes et de ces fleurs qui sont elles-mêmes une aristocratie: les « marchés aux fleurs » ont le commerce des autres, plus modestes et non moins attrayantes.

Le plus ancien est celui de la Cité : son origine est immémoriale; son organisation administrative remonte au commencement du siècle. Après lui, pour l'ancienneté, vient le marché de la Madeleine, créé il y a environ soixante ans. Depuis lors, on a vu s'en ouvrir onze autres, sur divers points de Paris. C'est deux mille places que tous ces marchés offrent ensemble aux horticulteurs arrivés la nuit des environs.

Il faut citer enfin le commerce de fleurs entretenu, pendant une partie de l'année, par les petites voitures à bras, ces honnêtes petites voitures qui le matin sillonnent la ville, apportant aux Parisiens les produits de la campagne. Il y en a plus de six mille aujourd'hui, de ces jardinets ambulants qui, suivant les saisons, colportent des légumes, des fleurs ou des fruits. Leur commerce est des plus prospères; chaque jour on voit grossir la foule de leurs clients.



Il serait injuste, assurément, de ne pas rappeler que depuis longtemps déjà, et surtout par l'impulsion de M. Alphand, la ville de Paris a secondé les progrès de l'horticulture en ornant de plantes et de fleurs ses parcs, ses jardins, ses squares, qui sont une de ses gloires.

Le budget affecté à cet unique service a été plus que doublé en ces vingt dernières années; le jardin fleuriste de la Muette, jardin municipal, produit annuellement plus d'un million de plantes vertes ou fleuries, destinées à l'ornementation de la ville. Aussi bien, au travers et autour de cet amas de pierres que Paris représente, avec ses huit mille hectares, il n'est pas mauvais de penser que les parcs, les squares, les bois de Boulogne et de Vincennes, représentent près de deux mille hectares; ajoutez-y toute une armée de cent vingt mille grands

fois si fines de couleurs et de parfum, à ces reines étrangères qui menaceraient, pour un peu, la royauté de la rose : les orchidées.

Elles étaient connues des anciens, dit-on ; — oui, sans doute, si l'on veut parler de ces orchidées qui se trouvent, aujourd'hui même, à l'état sauvage, dans les régions moyennes comme la France : variétés plutôt simples, dont la collection et l'étude sont l'affaire des botanistes ; mais les plus belles, celles qui, depuis trente ans, ne sont pas seulement l'objet d'une culture, mais d'un culte passionné, celles-là sont de provenance exotique. C'est du Mexique, au siècle dernier, que sont venues les premières. On les rapporte, le plus souvent, des pays chauds voisins de l'équateur, ou des régions tropicales de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Jamais aucune plante n'a inspiré une telle ferveur de recherches. Avec les missionnaires qu'entretiennent les grands horticulteurs ou amateurs européens à la poursuite des orchidées dans les contrées les plus lointaines, ces fleurs ont aussi leurs aventuriers ou leurs pèlerins volontaires, leurs chevaliers errants, qui parcourent des régions insalubres, inhospitalières, au risque de leur vie, pour leur compte et pour le plaisir, pour la gloire de rapporter une variété nouvelle.

Cet héroïsme a son martyrologe ; qu'importe ! On lui doit plus de quatre mille variétés d'orchidées exotiques décrites aujourd'hui et cultivées dans nos serres d'Europe. Les Anglais et les Belges ont été les premiers à s'éprendre de ces fleurs : nous avons suivi, et la culture française, à l'heure qu'il est, contribue à cette idolâtrie.

Des orchidées, de leur conformation particulière, de leur reproduction, de leurs variétés, on ne se lasserait pas de discourir. Un mot seulement de celles qui s'obtiennent par la fécondation artificielle : on jugera quelle patience exige leur culture : il faut parfois sept ou huit ans pour savoir si l'on obtient le résultat espéré. Faut-il s'étonner, après cela, de voir quelquefois une variété nouvelle atteindre ces prix de vente qu'atteignent les curiosités ?

On a reconnu, cependant, que les orchidées, d'abord confinées dans les serres chaudes, n'étaient pas d'un tempérament si délicat. Grâce à une connaissance plus précise de

leurs besoins et, d'autre part, aux importations qui se renouvellent sans cesse, leur culture, qui semblait le monopole de quelques spécialistes heureux, s'est généralisée avec une vitesse imprévue. Et non seulement elle fournit presque en abondance aujourd'hui ces plantes si décoratives, mais encore elle suffit à un commerce considérable de fleurs coupées.

Dénombrer les horticulteurs qui méritent bien de la « nouvelle idole », on ne saurait l'entreprendre ; il convient, pourtant, de nommer parmi les plus distingués MM. Bleu, Duval, Dallemagne, Dallé, Bert, Truffaut, Garden, Regnier. Parmi les amateurs, citons MM. Mantin et Robert Lebaudy ; mais regrettons que nos collectionneurs les plus importants s'abstiennent jusqu'ici d'envoyer aux expositions les chefs-d'œuvre de leurs serres.



En quittant les orchidées, refuserons-nous un coup d'œil à la foule des plantes annuelles ? Pour être modestes, elles n'en sont pas moins charmantes avec leurs fleurs si variées, si fraîches, qui fournissent à nos expositions comme les cartes d'échantillons des grainetiers parisiens.

On y trouve, assemblées en corbeilles gracieuses, légères et diaprées, des fleurs de tous les pays : le réséda, égyptien ; la reine-marguerite, japonaise ; le zinnia, qui vient du Mexique, et la pervenche, qui vient de Madagascar. Le soleil, péruvien, éclaire l'œillet de Chine ; le pois de senteur, italien, frôle cette fille du Caucase, la véronique ; la belle-de-jour, espagnole, avoisine le coquelicot de France, le cyclamen de Perse et le pavot, — le pavot somnifère déjà connu des Grecs et des Romains, qui fournit l'opium aux Orientaux et qui réjouit nos yeux à présent par d'innombrables variétés nouvelles.

A peine est-il besoin de nommer, pour leurs graines et leurs spécimens fleuris de ces diverses plantes, MM. de Vilmorin : aussi bien, dans toutes les catégories de l'horticulture, leur suprématie est-elle incontestée aujourd'hui, non seulement chez nous, mais à l'étranger.

porée, grand, superbe et tranquille, à jouer à *Maniébo vient du moulin, un o mi clo, sainte Babine cani cano*, et tous les autres qui reviennent dans ma mémoire[1].

Hélas ! oui, mon oncle, j'ai été bien *gripette, et aux allumettes,* encore[2], ce qui était plus humiliant pour moi qu'on ne le croit. Mais enfin, ne suis-je pas pardonnée de cette mélancolique enfance? Faut-il toujours pleurer et avoir peur de l'enfer? de cette *pâle-rouge* qui me suivait de si près et que je crois revoir de temps en temps quand je suis abattue par la fièvre? Je vous aimais tous avec tant de passion! Et j'ai été si longtemps une grande innocente, qu'il vous est bien permis de m'aimer à la volonté de votre cœur, au moins pour ce temps si doux de ma vie.

Je vous demande en grâce de ne pas rêver de punition trop terrible de la part de Dieu, et pas plus pour vous que pour moi, qui en ai tant d'effroi. Comme homme, comme oncle, et j'ose presque dire comme père, vous m'avez pardonné. Croyez-vous que Dieu soit moins bon qu'un père? qu'un oncle? et qu'un homme? Oh! mon oncle, c'est impossible à croire. Une seule de vos larmes aurait fait fondre le cœur de votre excellente mère; elle aurait jeté ses bras autour de vous, et, je vous prie, d'où lui venait ce cœur plein de pitié? Était-ce l'ouvrage des hommes? Et si nous avons en nous quelque chose de bon, de tendre et de généreux, n'est-ce pas une petite portion de cette grande âme éternelle qui roule dans l'univers? Croyez-vous n'avoir rien expié par cette amertume du regret, des souffrances physiques, des privations de toute nature? Je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est qu'il faut effacer ce que je croyais de mieux dans *Pierre*[3], parce que vous m'aviez dit vous-même qu'il pardonnât au nom de Dieu ; car, si cette idée m'abandonne encore une fois, je ne veux plus ni manger ni dormir, je ne veux plus de pension[4].

1. Jeux et expressions du pays flamand.

2. *Gripette aux allumettes,* expression familière enfantine, usitée alors dans le même pays pour désigner une fillette pleureuse.

3. *Pauvre Pierre,* une nouvelle de madame Desbordes-Valmore.

4. Madame Récamier, sans connaître personnellement, à cette époque, madame Desbordes-Valmore, venait d'obtenir pour elle une pension sur les fonds destinés à encourager les Lettres.

car elle ne doit en effet appartenir qu'à la vertu sans un seul reproche : mais où voulez-vous que j'aille rêver que le roi est plus indulgent que Dieu ? Si Dieu nous en voulait de haine, vous n'auriez pas une seconde de bonheur, ni d'espoir, ni de bien dans ce qui rend la vie supportable. Il vous aime donc, mais il ne veut pas, je crois, de ces craintes excessives qui dénaturent ses promesses.

Et alors, viendrez-vous ? Pourquoi ne voudriez-vous pas de mon argent pour ce voyage ? C'est bien joli, de me retrancher quelque chose du plaisir qu'il me causerait ! En avez-vous ? Avez-vous une pension ? Si elle ne me sert pas à faire ce qui me charme le plus, je vous déclare que je la rends.

Quelle est bonne, cette charmante dame, mon oncle ! Que je suis mouche, petit ciron auprès d'elle ! Il faut pourtant convenir que j'aurais bien du plaisir à donner des pensions.

II

A CONSTANT DESBORDES

Bordeaux, le 21 juin 1826.

J'ai attendu longtemps votre lettre, mon oncle, mais enfin je la reçois et je vous en remercie. L'idée que vous vous portez un peu mieux arrange tout. C'est si bon, la santé des gens qu'on aime ! Vous sentez le bienfait de la chaleur ; ah ! c'est vrai, il n'y a que le soleil pour la santé, et cela vaut mieux que des millions d'or. Quoi qu'il en soit de son retour et de mon amour pour lui, je ne suis pas bien. Ce climat est trop rude et je suis faible comme une mouche. Aussi, vous me croiriez douce comme un ange, car je n'ai jamais la force de me fâcher. Lyon ne me vaut pas mieux, mais il faut vouloir ce que Dieu veut.

Vous sentez que j'aurais de la joie de voir rentrer Valmore aux Français. Il le désire, et son bon père aussi ; je le souhaite, parce que je vous verrais et que l'éducation des enfants serait mieux suivie, leur avenir peut-être moins aventuré, et je penserais avec plus de courage qu'ils ont une pauvre petite mère bien frêle. Mais on ne peut entrer de force. Le directeur

a dit que ce n'était pas possible, et l'on fait la grimace à ceux qui entrent par l'appui des autorités. D'ailleurs, l'aurions-nous ? J'aimerais mieux pour le plus sûr que vous vinssiez à Lyon. On ne veut pas de nous à Paris ; mais ne dites pas à Abel[1] que je ne veux pas y aller. Abel est bien sûr du contraire, car il ne présume pas que ce soit bien doux de passer sa vie à faire des malles et à courir les diligences avec des enfants sur ses genoux, qui dormiraient mieux dans leur nid. Tenez, je dis toujours la même chose, parce que vous n'êtes pas juste, et que c'est bien triste d'être accusé de faire par entêtement ce que la destinée veut que vous fassiez malgré vous...

[Sachez que je viens de recevoir un programme de la fête de Gayant[2] ! Il sent le gâteau, la bière et le jambon. J'ai eu presque faim en le lisant, et il y a longtemps que je n'ai eu faim[3] !] On m'envoie le *Mémorial de la Scarpe :* c'est une bonté à laquelle je suis bien sensible. Je regarde Douai, je lis les noms des rues, qui me font sauter le cœur. Je ris, et en vérité je pleure quelquefois.

Voilà ce que je vous envoie : cette lettre, par occasion, et *les Deux Ramiers*, que j'ai faits cet hiver *d'après nature;* ils étaient bien jolis, et amoureux comme en plein été. On m'a dit que M. de Latouche[4] avait les vers que je destinais à l'impression et qu'il trouve mieux de garder pour une autre fois. Il ne nous écrit pas, et je ne veux pas le fatiguer de nos lettres; mais dites-lui, en le remerciant mieux que je ne le ferais moi-même, qu'il devrait me faire envoyer une épreuve pour que je regarde un peu comment on m'arrange, car ils font tout cela comme si j'étais morte. Il faut qu'il obtienne de M. le libraire qu'il fasse mettre deux lignes en note en bas du *Lépreux*, que cette faible copie est un hommage (ou quelque

1. Le peintre Abel de Pujol, vieil ami de Constant Desbordes, dont il avait été le condisciple à l'atelier de Gérard.

2. La grande « ducasse » de Douai.

3. Le passage compris entre crochets a déjà été publié par M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac *(Félicité, Étude sur la Poésie de Marceline Desbordes-Valmore, suivie d'un essai de classification de ses motifs d'inspiration :* 1 vol. in-12, Lemerre, éditeur).

4. Henri de Latouche, l'auteur de *Fragoletta*, le premier éditeur des poésies d'André Chénier. — Voir, dans le *Journal des Débats*, les récents articles de M. Jules Lemaître : *Un ménage de comédiens*.

chose comme cela) rendu à l'auteur du *Lépreux de la cité d'Aoste*. Et, à propos, si le *Pauvre Pierre* n'est pas adressé à M. Alibert[1], croyez-vous qu'il soit content? Arrangez cela selon son goût, car, d'un autre côté, c'est bien peu de chose à lui offrir. Je suis très confuse et presque affligée des soins et des peines que prend pour nous M. de Latouche. Comment pourrons-nous jamais les reconnaître? Ce sera donc dans un autre monde? Que de dettes à payer pour celui-ci!

Mon oncle, adieu, je vous quitte pour aujourd'hui. Ces stupides des rues crient la condamnation à mort d'un malheureux. Comme c'est agréable à entendre!

Dites à M. Bouilly, si vous le revoyez, que j'ai reçu pour lui bien des applaudissements pour son muet de *l'Abbé de l'Épée* et dans la petite Marie de *Madame de Sévigné*. Il voulait me faire un rôle de princesse déguisée quand j'étais à Feydeau[2], parce que M. Grétry disait que j'avais l'air d'une petite reine détrônée. Je ne me souviens pas d'avoir régné nulle part, je n'ai senti ni mon sceptre ni ma couronne. Il est pourtant certain que quelque chose me manque, mais cela tient à mon imagination, qui est un peu le calque de la vôtre.

Ah! les vilains crieurs des rues! Mon oncle, il faut que je vous quitte et que je fasse du bruit avec des meubles. Je vous embrasse de toute mon âme, et je vous prie, en grâce, de m'écrire plus souvent. Mon mari, qui vous aime, et son bon père vous embrassent.

III

A CONSTANT DESBORDES[3]

Lyon, le 30 avril 1828, 8 heures du soir.

Mon oncle! — Adieu, mon oncle! — Il y a une heure que je le sais. — Tout espoir est fini. — Adieu!...

Et j'ouvrais cette lettre sans défiance, car celle d'avant-hier

1. Le docteur Alibert, ami, confident et conseil de sa jeunesse.

2. L'Opéra-Comique.

3. Lettre écrite à un mort : — madame Desbordes-Valmore s'adresse au parent, à l'ami qu'elle vient de perdre et le prend pour confident de sa douleur.

m'avait tranquillisée. Vous étiez mieux, mon oncle. Je ne craignais rien en rompant ce cachet. Je cherchais une nouvelle certitude de votre convalescence. Hélas! mon Dieu, à la seconde ligne j'ai reçu un coup dans le cœur, je l'ai reconnu!... J'ai cru sentir des fils se casser dans ma tête, et un nuage a passé sur moi. — Adieu, mon oncle! — Mais regardez-moi maintenant des yeux de votre âme qui m'a tant aimée!

Vous êtes bien sûr que je vous l'ai bien rendu. — Quel lien se brise pour moi! Comme je sens qu'il a commencé avec ma vie, mon oncle! J'étouffe de la douleur de ne vous avoir pas revu. Mais regardez-moi bien jusqu'au fond du cœur, ai-je assez souffert de vos peines? Elles entraient dans les miennes, elles pèseront toujours sur ma mémoire, et troubleront jusqu'à la douleur de votre souvenir. Vous avez été bien malheureux! Mes enfants m'ont vue pâlir et chanceler, mais ils n'ont pleuré d'abord qu'à me voir pleurer; je n'ai rien dit. Comment trouver le courage de frapper, même l'enfance, par un mot...

Adieu, mon oncle! Avez-vous revu votre mère?... Embrassez aussi mon père pour moi. Vous êtes bien heureux, bien exaucé, si vous les avez revus. Moi, je suis bien triste! Je suis atteinte jusque dans l'avenir. Je demandais si ardemment à Dieu de vous y trouver! de vous y payer du chagrin de mon absence! Dieu ne m'aime pas... Qu'il vous reçoive dans son sein! Adieu, mon oncle!...

Quel désespoir! Quoi! je ne partirai pas pour courir vers vous? — Non! Il n'y a plus que votre ombre qui vient me tendre les bras...

IV

A FRÉDÉRIC LEPEYTRE [1]

Lyon, le 15 février 183...

Un enfant malade, mon cher mari souffrant et alité pour la première fois, le triste étonnement de voir un être fort et

1. Secrétaire général de la mairie de Marseille. Il avait épousé par amour une jeune fille, mademoiselle Bonnet, qui avait mis en musique une poésie de madame Desbordes-Valmore. C'est ainsi que se fit la connaissance; durant plusieurs années, l'amitié s'établit par lettres.

bien-aimé soumis comme soi-même à la douleur qu'on voudrait prendre seule, voilà les causes de mon ingrat silence.

Vous voulez savoir si mon caractère est triste, ou pourquoi je le suis. C'est difficile de démêler tant de mystère en peu de mots. Nous avons chacun en nous notre livre, plein de contrastes. Là, jour par jour, il renferme toujours quelque nouvelle *phrase* qui nous surprend nous-mêmes. Je dis cela au figuré, parce qu'en voulant vous répondre je m'attriste davantage. Quand ma pensée s'appuie, elle pleure. Je ne suis pas ainsi en parlant. J'appartiens alors à l'impression présente, je sympathise avec qui me parle et je me teins de ses impressions. Vous me verriez très gaie si vous l'étiez aussi. Quand je suis seule, j'appartiens au passé; plus il m'a fait de mal, plus il me *rentraîne*, et plus il me fait peur de l'avenir qui se présente à moi comme inévitablement malheureux, *errant*, tout composé encore d'habitudes et de liens brisés. Je croyais vous avoir déjà dit que ces causes m'avaient donné une maladie au cœur. Au moment où je vous écris, il bat lourdement comme s'il était trop plein de larmes ou de sang. Si je ne m'observais pas sévèrement moi-même dans l'intérêt du bonheur des autres, j'aurais des journées entières remplies d'exclamations plaintives qui me rendraient insupportable. Je les étouffe alors, et l'on me croit calme. Et puis j'ai des jours légers, radieux, innocemment fortunés, des jours d'enfance retrouvée. *Heureuse d'un rien: jamais malheureuse à demi.* Mais le bonheur même, si j'y touchais encore, n'a jamais pu et ne pourrait jamais résister à la vue d'une souffrance étrangère. Je me détache alors malgré moi de mon sort pour entrer dans celui du malheureux, pour en subir toutes les angoisses. Mon cœur est comme percé par une pitié trop vive. Je ne peux pas vous dire ce que j'ai souffert par les autres et à quel point ma chevelure abondante a blanchi avant que l'âge le rendît présumable. Vous m'aimeriez pourtant à travers tous ces charmes altérés, monsieur, car vous avez une âme pareille sous quelques rapports, si vous me pardonnez toutefois de comparer l'âme d'un homme à celle plus tremblante d'une femme qui raconte un peu d'elle pour la première fois de sa vie. Déchirez ma lettre si elle est mal pour tout autre que pour vous, et ne la gardez que dans votre

cœur curieux. Car vous avez insisté pour me savoir, et vous voilà, mon cher confesseur, forcé de garder mes secrets en priant Dieu pour moi !

Écrivez-moi quand vous pouvez. Ne comptez pas avec mes lettres. Aimez-moi, non parce que j'en vaux la peine, mais parce que j'en ai besoin. Ne donnez pas pour reprendre. Le secret de toutes les douleurs est là dedans : les miennes du moins.

V

A GERGERÈS[1]

Lyon, le 29 novembre 1831.

Vos regards sont tournés vers Lyon, cher Gergerès. L'intérêt que vous prenez à l'humanité tout entière doit être en ce moment bien ému de pitié. Je me perdrais inutilement dans des détails déchirants que je n'aurais pas la force de finir. Vous les comprendrez tous en peu de mots. Nous avons vu le sanglant panorama de Juillet, cette terrible contre-épreuve de leurs trois pages écrites avec des balles. Que de morts innocentes ! Toute ma famille est sauve. Mais, mon Dieu, on commande en ce moment tant d'habits de deuil que l'on tombe à genoux dans l'étonnement de n'en pas porter soi-même. Dans cette révolte immense, la politique n'a eu aucune part. C'est l'émeute de la faim… Les femmes criaient, en se jetant au-devant des coups : « Tuez-nous ! Nous n'aurons plus faim ! » Deux ou trois cris de *Vive la République !* ont été entendus, mais les ouvriers et le peuple ont répondu : « Non ! nous nous battons pour du pain et de l'ouvrage. »

Ils sont maîtres de Lyon depuis cinq jours, et l'ordre y règne comme jamais. Au milieu du tocsin, des tambours, de la fusillade et des cris lamentables des mourants et des femmes, nous attendions le pillage et l'incendie s'ils étaient vainqueurs. Rien ! Pas un crime de sang-froid après le combat. Leur fureur s'est épuisée sur quelques pendules, des

1. Avocat à la Cour royale de Bordeaux, excellent ami de la famille Valmore.

meubles et des étoffes brûlées dans deux ou trois maisons des plus riches fabricants d'où l'on avait eu l'imprudence de tirer des fenêtres. La ligne a cruellement souffert en se retirant pourtant l'arme au bras. Le peuple des faubourgs a pris cette humanité pour un piège, et on les a massacrés. Trois cents soldats sont tombés. Le Rhône était rouge! Cette pauvre garde avait refusé de tirer la première sur les ouvriers, qui ne demandaient à grands cris que de l'ouvrage. Dix ou vingt imprudents de la garde nationale ont commencé le feu... Tout s'est mêlé alors et confondu : les femmes, les enfants et enfin le peuple tout entier, qui a passé au parti des ouvriers, dont le courage est d'autant plus inouï qu'ils étaient exténués de faim, en lambeaux!

Quelle vue! mes dents se serrent en écrivant. Il y avait un mois à pareil jour que l'émeute avait parcouru la ville à flots paisibles, sans armes, sans cris. On les accueille; on les écoute; on leur accorde la légère augmentation qu'ils implorent. Les cris de joie se font entendre. Le soir, ces pauvres hommes illuminent en signe de reconnaissance. Ils donnent une sérénade aux autorités et aux négociants. Huit jours après, on leur refuse ce tarif. On les raille. Un fabricant a la bêtise de mettre un pistolet devant un réclamant, en disant : « Voilà notre tarif! » Alors le feu s'est mis à la tête et au cœur de cette portion formidable de Lyon, et l'insurrection a suivi.

Le théâtre a rouvert avant-hier. Je n'ose vous parler de notre misère devant tant de misères et de douleurs graves. On attend le duc d'Orléans; mais depuis hier qu'il est près de Lyon, il n'entre pas. Quel est donc leur projet? Tout est pourtant paisible et calme. Qu'attend-on? On dit qu'ils veulent entrer avec des forces considérables, mais c'est inutile s'ils veulent tout pardonner... Et si l'on veut punir, mon Dieu! j'aime autant mourir que de voir de nouvelles victimes.

C'est Quériau, un danseur que vous avez vu à Bordeaux, qui, par le plus grand hasard, a porté lui-même les clefs de la mairie au peuple. Toutes les autorités étaient en fuite. Quatre ou cinq curieux étaient là, à la porte de l'Hôtel de Ville. Le secrétaire de la mairie, qui perdait la tête, a remis les clefs pour s'en aller à son tour, et c'est dans les mains de

ce pauvre Quériau tout ébahi qu'il les a remises. Celui-ci les a portées au chef des ouvriers qui, le voyant venir à leur rencontre, le prenaient pour l'ennemi et voulaient le tuer. Quériau, qui bégaie beaucoup, leur a crié : « Tuez-moi, ça m'est égal ; mais venez prendre vos clefs, car c'est ennuyant ! » Et jugez de l'accueil qu'il a reçu d'eux. Il n'avait fait tout le jour que porter et sauver des blessés au milieu des balles.

Adieu, bon ami. Je ne vous dis pas de nous plaindre ; puisque je vous écris, c'est que je suis bien sûre de votre sollicitude pour vos amis malheureux. Rassurez tout ce qui a la bonté de songer à nous. Notre position est étrange. Tout est calme, paisible ; la ville n'a plus un murmure, et le prince, dont la présence pourrait remettre tout en solide harmonie, est là aux portes depuis trois jours... (C'est le 30 que je finis ma lettre.) On veut que tout le monde avant son entrée rende les armes, et cette mesure porte l'effroi, l'indécision, le mécontentement dans la classe bourgeoise et ouvrière. Que la politique est tortueuse et bête ! Il n'avait qu'à montrer son nez de prince, et tout allait : non ! la diplomatie et le génie de l'erreur *est* là qui *tortille* et qui fait de l'esprit ! Maintenant, peut-être, les partis vont se lever et se mêler dans cette affaire de pain. Dieu sait dans quel four il va cuire !

Un gros garde national a été saisi d'une telle épouvante qu'il s'est précipité dans une armoire. Quand on l'y a trouvé, c'est qu'on voyait l'armoire s'agiter de côté et d'autre ; il n'en pouvait plus sortir. Sa peur l'avait rapetissé. Je le connais. Un autre court d'un air effaré au poste : « Mes amis, j'ai besoin de quatre hommes de bonne volonté. » On croit que c'est pour arrêter un perturbateur, on marche. Arrivé près de là, l'homme ouvre une porte, entre, et dit : « Merci ; je suis chez moi, retournez au poste. » Les autres ont juré et ri. Ailleurs, on se jetait en fureur pour achever un homme *tombé*. Horreur ! Un ouvrier étend le bras sur lui : « Qu'on ne touche pas ! crie-t-il, c'est mon mort. » Il le charge sur ses épaules et l'emporte à l'hôpital, où il vit.

Adieu, Gergerès. Mon mari, ma famille vous embrassent. Que Dieu vous épargne dans l'avenir, et tout ce que vous aimez. Rappelez-moi à vos chères sœurs. Je serre affectueusement votre main.

VI

A ÉMILE SOUVESTRE

Lyon, le 3 janvier 1832.

Oui, monsieur, je vous écrirai toujours et de partout, tant que je ferai nombre sur ce triste chemin où se pressent tant de malheureux comme nous.

Je crois vous l'avoir dit, mais à coup sûr je l'ai pensé, et je vous le prouverai. C'est maintenant un besoin pour moi, puisque c'est l'ombre d'une consolation pour vous. Bien vague, pourtant! Bien vaine pour un cœur qui a été tant déchiré, pauvre cher monsieur! Il y a des modèles de malheur. Vous aussi, vous avez été choisi pour tel.

J'ai vu cette émeute étouffée sous le canon et le bon ordre, comme ils disent. La faim et le désespoir sont dessous. Dessus, on va, on vient, on fait des visites, des emplettes ou des présents. C'est comme avant. Les morts seuls ont compris la leçon. Elle n'est pas comprise par ceux qui survivent. Elle recommencera plus terrible peut-être, car le peuple, qu'ils appellent tourbe et lie, dans le triomphe de son désespoir, dans son règne de cinq jours, a été sublime de clémence, d'ordre et de générosité. A part deux ou trois forcenés qui ont tué plusieurs de nos chers soldats déjà tombés par terre, — douleur pour qui l'a vu! — le reste de ce peuple affamé, *soyez-en sûr*, a été comme retenu par l'impossibilité d'être méchant. Cet immense phénomène n'a été signalé par personne, mais j'ai senti plusieurs fois fléchir mes genoux par la reconnaissance et par l'admiration. Nous attendions tous le pillage et l'incendie, et pas une insulte, pas un pain volé! C'était une victoire grave, triste pour eux-mêmes, qui n'ont pas voulu en profiter.

Ne me louez pas tant. Seulement, si vous voyez quelque tache trop saillante pour être pardonnée, même à une femme, signalez-la-moi avec amitié; je vous en aurai d'autant plus d'obligation que, n'étant surveillée que par moi-même, je dois

être souvent bien négligée, car je n'ai pas de science et je suis bien abattue.

Adieu et au revoir, monsieur ; ce sera un jour, ce sera du moins toujours par lettres et par témoignages d'affection.

VII

A MADAME AMABLE TASTU

Rouen, le 11 mai 1833.

Que Dieu et les anges vous bénissent, madame, dans vos bontés pour moi. Moins je suis heureuse, et plus peut-être j'en sens le charme. Pourtant, si j'étais fortunée, je crois que mon cœur serait le même pour vous, car je vous aimais avant d'espérer que vous seriez pour moi si charmante, et je vous désirais une félicité qui est peut-être aussi loin de vous que de moi-même. Ayez bon courage, pourtant, chère dame ; la vie court comme de l'eau, et nous arriverons en même temps que ceux qui perdent beaucoup en quittant la vie. Nous leur donnerons peut-être alors, en rentrant dans nos droits, ce qu'ils nous ont refusé ici, et ce doit être un grand bonheur de donner. J'ai besoin d'être un peu riche en espérance pure, car je n'ai jamais été plus au bord de ma laborieuse route. Nous sommes sans asile par une calamité imprévue il y a quatre jours encore. Mon mari est l'innocente victime d'une querelle tumultueuse des romantiques et des classiques de Rouen. Il a créé ce dernier genre avec des succès brillants. C'est un crime de l'époque. On nous renvoie, mais avec une fureur qui ressemble à un vertige. C'est l'idole brisée. C'est un moyen d'épreuve de la Providence pour voir si je serai soumise, comme tant d'autres qui sont aussi malheureuses que moi.

Je n'ai pas eu la douceur de lire ce que vous avez attaché au portrait de M. David[1], mais je suis sûre que cela veut

1. Madame Tastu avait écrit, derrière le médaillon de madame Desbordes-Valmore, par David d'Angers, ces vers de Dante :

E per che dalla sua labbra si mova
Un spirito soave, pien d'amore,
Che va dicendo all' anima : sospira !

dire de la grâce, de l'indulgence et toute la bonté que j'ai lue sur votre figure, et ce qui vous fait une amie véritable de celle qui apprécie tout ce que vous valez.

Hélas! oui, madame, je fais tant que je peux de la pénible prose pour n'être pas tout à fait inutile ou nuisible à ma chère famille. Mais que cela me donne de mal! et que je regrette mes pauvres petites chansons qui m'aidaient à endormir mon cœur!

VIII

A GERGERÈS

Lyon, le 6 mai 1834.

Parmi toutes les douloureuses surprises où je marche, où je tombe, mon bon Gergerès, votre silence m'en cause une inquiète et longue. Le peu d'amis vrais que l'absence m'ait laissés n'ont pu retenir l'élan d'effroi que j'aurais éprouvé pour eux dans les chances d'une guerre civile, et vous, si bon pour moi, après cette sanglante semaine vous ne m'avez pas écrit. Qu'y a-t-il? Me punissez-vous de ma sévère destinée qui m'a ramenée de force à Lyon comme traînée à la torture? Car j'avais d'avance la prévision des horreurs qui m'y attendaient. N'avez-vous eu aucune consolation à me donner dans l'accomplissement de mon devoir d'obéissance, et ne savez-vous pas que je n'ai au monde d'autre volonté que celle d'obéir? Ou enfin êtes-vous malade? Triste? Absent? Je me perds dans toutes sortes d'excuses que je vous prête, afin de ne pas vous croire mobile dans une affection dont j'ai reçu tant de témoignages dans des temps moins malheureux et moins sombres, déjà tristes pourtant, car la vie est triste depuis bien des années!

J'ai su la part que vous avez prise aux offres qui ont été faites à Valmore pour retourner à Bordeaux. J'ai pleuré de cette chance perdue, car vous savez que j'adore Bordeaux, et que, forcée encore de quitter Paris, j'eusse été bien heureuse de me réfugier dans cette ville de mon choix. C'est trop tard.

Mon mari était ce qu'on peut appeler enlevé de force par le directeur de Lyon, qui est venu le chercher lui-même, et j'ai été forcée d'aller porter moi-même ses remerciements pour Bordeaux, dont je recevais les offres quinze jours après son départ de Paris, où je restais, moi, malade, pour vendre nos meubles, louer mon appartement, et faire encore une fois trente malles pour ce nouveau pèlerinage dont la croix devait être si sanglante.

Vous ne m'avez pas répondu aux derniers vers que je vous ai envoyés, et que j'ai cherchés dans la *Revue de la Gironde*. Pas un journal à Paris n'a osé les imprimer dans la peur de déplaire à ceux qui nous font en ce moment tant de bien! Que Dieu les juge et nous sauve[1] !

Je veux que vous me répondiez. C'est presque entre ciel et terre que je vous fais cette demande, car je ne suis pas encore remise du long cauchemar éveillé devant lequel la mort nous tenait tous par la main. Nous nous sommes retrouvés en vie avec bien de l'étonnement, Gergerès, et comme tristes d'avoir échappé à cette occasion si imprévue, si prompte... si belle peut-être, de quitter ce monde doux et cruel pour moi.

Je vous aime et j'embrasse vos sœurs.

Nous vivons tous.

IX

A GERGERÈS

17 février 1835.

Voyez-vous encore le soleil, mon bon Gergerès? Y a-t-il encore un soleil? On me dit que c'est lui qui fait cette espèce de brouillard *visible* où nous essayons de nous reconnaître et de vivre. On calomnie le soleil. Ce n'est pas lui! Une chose si majestueuse et si grande en produirait une si laide.

1. C'est la pièce intitulée *Dans la rue*, inspirée par les événements qui venaient d'ensanglanter Lyon pour la seconde fois :

Nous n'avons plus d'argent pour enterrer nos morts.
Le prêtre est là, marquant le prix des funérailles,
Et les corps étendus, troués par les mitrailles,
Attendent un linceul, une croix, un remords...

si froide et si *morte*? C'est le doute qui se promène et qui usurpe cette légitimité céleste, comme on ose attribuer à la liberté tous les désordres fiévreux qui soulèvent nos tristes jours. Je vous écris à tort et à travers, et comptant que vous déchiffrerez toujours assez de mon cœur dans une lettre pour en être plus content que de mon silence.

Écoutez ma vie extérieure. Je tombe malade, je pense et j'aime, et je m'agite en dedans de tout ce que je voudrais faire pour le bon ordre, le bien-être de ma maison, et je prie Dieu de me faire vivre. Puis je passe huit jours en convalescence à essayer de me mouvoir ; puis huit jours d'une santé complète, active comme une santé d'oiseau, durant laquelle je répare ma nuisible *absence* de ce monde. Tout est en ordre enfin, tout ployé, tout rangé, en vêtements d'enfants, de mari, de femme, en papiers, en lettres, en comptes... Je respire ! Demain, je pourrai sortir : l'exercice m'est tant ordonné ! Malgré ce temps de *Bohême*, je chercherai une once d'air. Tout à coup je me sens saisir d'un abattement profond, mon cœur bat à m'étouffer, et je retombe triste et immobile sous la main d'un ennemi[1] dont la toute-puissance ne se révèle bien qu'à Lyon, ville de toutes les douleurs, marais impraticable aux pieds faibles. Gergerès, voilà mon sort.

Je vous ai dit que Valmore se laissait *r'engager*. A la bonne heure. Nos silencieux sacrifices compteront plus tard. Ils nous feront des pardons pour nos fautes.

Mes enfants vont à l'école. Je suis toujours seule, si ce n'est dans leurs maladies. Ma petite Inès vient d'avoir la rougeole et cela m'a fait, à moi, un bien infini de la veiller. Une insomnie dévorante a cédé à ces veilles actives. La vie des anciens chrétiens me conviendrait seule. Des pèlerinages, des veilles, le désert et le martyre peut-être. Oh ! Gergerès !... que les prisons me font horreur ! N'en est-ce pas une déjà que la terre? Quand je passe devant ces sentinelles de nos geôles, je leur fais des yeux à m'attirer des coups de fusil, mais on ne leur permet maintenant de nous tuer que la nuit[2].

1. La fièvre, dont elle ressentait périodiquement les atteintes.

2. Les prisons de Lyon renfermaient de nombreux ouvriers condamnés à la suite de la dernière insurrection. Une sentinelle avait tiré, la nuit, sur un passant qui

Ne laissez pas paraître dans la *Gironde* les vers incomplets pour M. de Peyronnet ; je les ai envoyés tout corrigés à la *Revue du Nord*, à Lille, où j'ai lu plusieurs fois des articles si remarquables de cet homme infortuné. Si vous les voulez, je vous les enverrai moins indignes du sentiment qui me les a fait écrire [1].

Cécile Remy [2] ne m'écrit plus ; cela me fait de la peine. Elle ne me pardonne pas ma léthargie après l'émeute. Hélas ! Gergerès, que bien peu de cœurs comprennent l'amitié ! Ce n'est presque toujours que de la pitié qu'il y faudrait. Conservez-moi la vôtre, avec ce mélange que je mérite bien d'une âme bonne, et pure, et éclairée comme la vôtre. Je veux que vous me donniez dans votre réponse, *affranchie* ou non, *je veux*, comme disent les rois ou les enfants malades, un détail de tout Bordeaux, de Bordeaux illuminé de soleil, pavé de sable blanc et d'huîtres, et rose du reflet de son vin qui calme et anime l'esprit.

Adieu, voici la nuit close, c'est *midi !* Je n'y vois que pour vous embrasser et me signer votre amie.

X

A GERGERÈS

Lyon, le 31 janvier 1837.

Votre lettre enfin, bonne comme vous, m'explique que la mienne est perdue, soustraite en route comme il arrive à tant d'autres, détruite enfin comme *les certitudes* consolantes que j'envoyais à votre amitié. Je mets celle-ci sous quelque protection divine invisible, mais à laquelle il me reste au

n'avait pas répondu assez promptement au *Qui vive ?* d'une ville en état de siège, et l'avait tué net.

1. En même temps qu'elle visitait dans leurs prisons les insurgés lyonnais et demandait leur grâce, madame Desbordes-Valmore adressait des vers à M. de Peyronnet, le ministre de Charles X, alors détenu au fort de Ham.

2. Une ancienne amie de Fabre d'Églantine, qui tenait un cabinet de lecture à Bordeaux, cours de l'Intendance.

moins le bonheur de croire. Et vous, cher, n'y croyez-vous pas?

Voyez comme la Providence
Confond l'oppressive imprudence,
Comme elle ouvre avec ses flambeaux
Les bastilles et les tombeaux!
La liberté, c'est son haleine
Qui d'un rocher fait une plaine :
Priez d'un prophétique effroi
Pour tous les prisonniers du roi.

Reine, qui dites vos prières [1]...

Le reste est trop long et trop triste pour que je vous l'écrive.

Un second théâtre français vient d'être accordé, à Paris, à MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas [2]. Valmore a leur parole pour y être attaché comme acteur, régisseur en chef et metteur en scène, ce qui, dans l'état presque indigent où nous sommes, nous donnerait un sort *fixe* dans l'aisance et le pouvoir d'élever convenablement notre famille. Mais ce théâtre est comme un beau palais en l'air : il faut six cent mille francs pour l'élever. D'une part l'argent, de l'autre le temps de le bâtir rejettent au moins à un an l'exécution de ce plan. Attendre dans l'inaction est impossible, puisque nous vivons au jour le jour comme les parias dans le désert. Les voyages, les faillites, les émeutes nous ont appris tous les secrets des privations et de l'infortune réelle. Nous vivons à Lyon, cette ville de toutes les misères nues. Il faut habiter cet enfer sans âme et sans pitié pour ne pas *donner*, *donner*, *donner* toujours. C'est le mot qu'on respire en se levant et en se couchant, et l'on meurt par-dessus le marché de n'avoir que cela à répandre. Ajoutez-y l'inquiétude amère, l'attente fiévreuse d'une émeute prochaine par trente-cinq mille

1. Vers tirés du *Cantique des mères*, pièce qu'on trouve dans le recueil de poésies intitulé *Pauvres Fleurs*, que madame Desbordes-Valmore devait publier seulement deux ans plus tard, en 1839.

2. Il est probable qu'il s'agit ici du théâtre de la Renaissance, qui ouvrit au mois de novembre 1838 avec le *Ruy Blas* de Victor Hugo, et où l'on vit *l'Alchimiste* d'Alexandre Dumas, *la Fille du Cid* de Casimir Delavigne, *le Proscrit*, *Diane de Chivry*, *le Fils de la Folle* de Frédéric Soulié, etc.

ouvriers sans pain, sans feu, sans vêtements, et vous comprendrez notre position, Gergerès. D'un autre côté, si le directeur, qui a besoin de Valmore, dont il croyait pouvoir se passer par un faux calcul d'économie, lui refait de nouvelles propositions, Valmore a la presque certitude d'une faillite nouvelle avant trois ou quatre mois. C'est donc partout un grand trouble, *mon frère*, puisque vous laissez sortir ce nom d'un cœur aussi triste que le mien ! Et voilà le détail renouvelé que contenait ma lettre de l'autre mois.

J'en reçois à l'instant une seconde de Cécile Remy, qui m'apprend la mort toute récente de la dame dont on désirait connaître le sort. Ne vous en informez donc pas, car c'est présentement une heureuse femme ; non pas que je haïsse ou dédaigne la vie, prise comme je suis par tant de liens que j'adore ; mais voyez, Gergerès, tout ce qui étouffe cette pauvre flamme errante, et vous me pardonnerez si j'ai jeté quelquefois un œil d'envie sur les tombes où j'allais prier.

1er février 1837.

Présentement j'arrive à ce qui me soulage de cette lettre mélancolique, c'est-à-dire à vous renouveler ma tendre gratitude pour l'agitation que vous causent mes lointaines misères. Vous êtes bien, en effet, l'avocat du pauvre et de l'abandonné, mon bon Gergerès, et quelque bon ange, en passant près de votre âme, entendra peut-être ce qui s'y passe pour vos humbles amis. Gergerès et l'ange comprendront qu'il faut être Dieu pour changer de fond en comble un sort attaché à ce fil, mouvant mais unique, qui a fait de Valmore un comédien ; c'est-à-dire tout le contraire de ce qu'il semblait devoir être sur cette terre où je l'accompagne, dans le même étonnement, comme vous savez !

Pour quitter le théâtre il faudrait un terrain solide, une place relative à l'intelligence et aux habitudes de mon mari. Ce serait enfin dans le département des arts qu'il faudrait l'incruster. Il a quarante ans, et il en a passé plus de vingt-cinq dans les bibliothèques, dans les ateliers de peintres et de toutes sortes d'artistes, ce qui lui vaut d'être à son tour consulté par une foule d'auteurs, parce qu'il est plein de mémoire et de goût pour ce qui concerne la science histo-

rique, la couleur et le costume de chaque époque dont se compose le grand album du monde ; mais tout cela lui donnera-t-il, hors de ce théâtre si accidenté, cinq à six mille francs qu'il lui donne *ou lui promet* par an? Voilà ce qui nous préoccupe depuis déjà neuf ou dix années de dégoût et de tristesse dans nos caravanes *sans eau pure*, mais ce qui devient une véritable fièvre en ce moment où il faut nous embarquer tout à fait au hasard.

Écoutez, mon bon ami, et pour finir ce volume de plaintes qui ne sont point toutes personnelles, je vous promets de vous écrire le lendemain même du jour où je saurai quelque chose de positif: mais je vous laisse juge de mes anxiétés et de l'impossibilité où vous êtes d'y rien changer, puisque vous n'êtes ni Dieu ni roi, Dieu merci quant au dernier ! Pensez-vous que si vous étiez riche vous verriez ainsi jusqu'au fond de mon âme? Non, sur ma parole, Gergerès. Mes amis riches (j'en ai quelques-uns d'infiniment aimables) me croient dans l'aisance. Ils se figurent presque que je voyage pour mon agrément ou pour ma santé, et que tous ces cris de détresse qui s'échappent dans mes pauvres livres, qu'ils lisent comme des almanachs élégants, que ces cris, dis-je, sont là pour la rime ou la mesure de vers que j'invente pour mes récréations et pour obéir à une organisation mélancolique dont ils me font gaîment la guerre.

Hier, un commencement d'émeute a eu lieu à la porte d'un bal brillant, où deux ou trois cents ouvriers se sont rassemblés en criant anathème aux danseurs. Dieu veuille que ce peuple au désespoir ne nous entraîne pas avec lui dans un abîme. Nous sommes environnés de forts, et l'on s'est expliqué sur l'usage qu'on en ferait au moindre mouvement des *ruisseaux*. C'est ici le nom que donnent les fabricants à leurs ouvriers. Que d'impudence !

Je vois un bel oiseau qui fend nos brouillards comme ma pensée. Gergerès. Mais l'oiseau peut aller à Bordeaux, et pas moi !

Vos sœurs ne se séparent pas de mon affection pour vous.

Valmore serre bien affectueusement vos mains et ne demanderait pas mieux que de vous devoir son bonheur, car il vous aime.

XI

A GERGERÈS

Paris, 25 novembre 1837.

Ne pas vous avoir répondu, mon ami, n'avoir pas saisi deux occasions de vous jeter un peu de mon cœur est une preuve triste et sans réplique de tous les embarras de ma position. Sans en oppresser votre tendre indulgence pour moi, je vous dirai que Dieu m'a honorée de ses plus graves épreuves, et que je les ai subies *à genoux*. M. Alibert, l'ami fidèle de ma première vie errante, vient de quitter tous ceux qui l'adoraient au moment où mon retour à Paris venait de le combler de joie. Je l'ai vu et embrassé *mort!* un jour que je montais avec confiance chez lui, contente de voir qu'il allait sortir en voiture. Je m'élance pour monter l'escalier, on me prend par mon manteau et l'on me frappe ce coup dans le cœur! Je ne sais où j'ai pris l'élan d'arriver à lui... Que voulez-vous, mon bon Gergerès? il était écrit dans ma bizarre destinée que je rentrerais de tous mes pèlerinages pour presser de mes lèvres ce pauvre front glacé!...

Je ne comprends pas la mort. Si c'est *au revoir*, pourquoi cette immense douleur? Si c'était (mon Dieu, pardon!), si c'était *adieu*, pourquoi de même cette révolte ardente contre une loi qui doit être belle encore puisqu'elle vient de la source de toute justice? Quoi qu'il en soit, j'ai l'âme tordue de toutes ces scènes lugubres, où vient de se joindre la maladie grave de mon cher mari. Le peu de sommeil qui est descendu sur moi depuis lors, jugez-le, Gergerès, pesez-le. C'est du plomb fondu qui m'a brûlé les yeux.

A présent viennent les entraves, les travaux de mon cher métier de mère, et de femme *pauvre*. Je tâche de faire mon devoir; je sens que Dieu me le conseille pour mon bien. Oh! je ferai tout ce que je pourrai, car je veux vivre hors la vie, je veux revoir tous *mes pleurés*.

Votre lettre m'avait tant touchée que j'étais déjà bien à

plaindre de n'avoir pu y répondre par M. Bernos, qui a pu vous dire, bien que ne m'ayant pas trouvée, que j'étais en plein déménagement, au bout de Paris, presque à la campagne, où nous a relégués une fausse économie, ce qui nous force à nous rejeter encore dans le centre de Paris, où mon mari a toutes ses relations et moi le peu de ressources que m'offre mon travail. La fatigue m'a brisée. Hélas! on ne meurt de rien que de la mort et de la volonté du ciel, puisque je vis! Mon cher mari est hors de danger; il a repris ses travaux hier à l'Odéon, qui va rouvrir *momentanément*, je crois. Mais il y est placé comme directeur-gérant, et c'est l'existence, toute précaire qu'elle soit. Il est aimé; il peut poser bientôt son intelligence sur quelque chose de plus solide, car on assure que l'Odéon n'ouvre que pour la forme, et que ce sera toujours un théâtre impossible.

Mon cher fils est avec nous; je n'ai pu me résoudre à le renvoyer à Grenoble. Il achèvera sous nos yeux son éducation. Il est bien des pieds à la tête, et en dedans comme au dehors. C'est encore un ange, et ce sera un honnête homme. Les mathématiques, les langues, le dessin, voilà son lot. Sobre, intègre et soumis, ce sera son père dans une carrière plus régulière et meilleure. Ses sœurs sont deux petites saintes, vous les aimerez bien. *They speak english all days. They bloom in the prayer and love*[1]. A revoir un jour, n'est-ce pas, mon bon Gergerès? Embrassez vos innocentes sœurs.

XII

A ANTOINE DE LATOUR[2]

[Paris] 23 décembre 1837.

Monsieur,

Je sors encore une fois de mes brouillards pour essayer de

1. « Elles parlent anglais tous les jours. Elles fleurissent dans la prière et l'amour. »

2. Le poète Antoine de Latour, le traducteur de Silvio Pellico, — alors précepteur du jeune duc de Montpensier, fils du roi Louis-Philippe, — s'était pris de

vous atteindre. J'ai pensé que la meilleure façon de vous remercier de vos avis, c'était d'en profiter et, partout où j'ai pu, j'ai passé votre lumière, j'ai rectifié une partie des fautes signalées. Pas toutes pourtant, car celle de l'irrégularité des vers et de leur arrangement, tantôt par deux masculins, tantôt par deux féminins, et après entremêlés à ma fantaisie, une fois faits je ne peux plus les déplanter sans briser les pensées qu'ils traduisent. Seulement, pour l'avenir, j'y prendrai une sérieuse attention.]

Le désordre de cette pièce :

> Vous demandez pourquoi je suis triste. A quels yeux
> Voyez-vous aujourd'hui le sourire fidèle?...

tient surtout à l'état de fièvre et de profonde tristesse où j'étais quand ils me sont venus. Ceux-là, je n'ai pas pu les chanter comme je fais de presque tous les autres, en les essayant sur des airs que j'adore et qui me forcent à mon insu à plus de rectitude sans distraction[1]. Je finirai en vous racontant mon pauvre travail, pour me rendre compte à moi-même des détails que je n'ai jamais bien observés. Ma vie, mes heures,

sympathie et d'admiration pour madame Desbordes-Valmore; sans la connaître, il lui avait écrit, en lui envoyant un volume de ses propres poésies, pour lui demander quelques renseignements sur sa vie et sa manière de travailler. Peu de jours après avoir publié sur elle un article dans la *Revue de Paris*, le 20 décembre 1836, il lui écrivait encore : « On ne peut dire de vous que vous soyez un auteur. Ce triste nom est bon pour nous autres, pauvres ouvriers de la parole; mais vous qui chantez si naturellement! Et puis, savez-vous? si vous voulez être *auteur*, je vous ferai la guerre pour une douzaine de mots qui certes n'ôtent rien pour moi à la grâce exquise de vos inspirations, mais qui fournissent de mauvaises raisons aux critiques chagrins, et le nombre en est grand. La poésie gêne ces gens-là; c'est un autre air que celui qu'ils respirent. Il faut donc passer à côté d'eux le plus doucement que l'on peut et craindre de les éveiller. Il ne faut pour cela qu'une rime négligée, une césure déplacée, une expression hasardée... » A cette lettre, madame Desbordes-Valmore avait répondu en lui envoyant tout un volume manuscrit de poésies inédites, et en le priant de lui indiquer les corrections à faire. Latour lui avait retourné ses vers avec force conseils, et c'est alors que madame Desbordes-Valmore lui écrivait ceci. — Les deux passages imprimés entre crochets ont déjà été publiés par Sainte-Beuve (*Madame Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance*; 1 vol. in-18, Calmann Lévy, éditeur).

1. C'est ainsi que l'élégie : *Un billet de femme* a été faite sur l'air du *Bambino* d'Hippolyte Monpou; la pièce : « Un danger circule à l'ombre... », sur une mélodie de Schubert; cette autre : « Pour endormir l'enfant », sur un *Lied* allemand; cette autre encore : « Adieu pour toujours, mes amours! » sur un ancien air de vaudeville, etc.

mes rêves et le réel, tout cela va si vite, est si plein de sollicitudes diverses, que je jette tout à Dieu, qui met de l'ordre à toute chose, et à vous, cette fois, monsieur, car vous êtes un éclaireur pur en qui j'ai foi, jusque-là de ne vous remercier d'une lettre si précieuse que longtemps après en avoir fait mon bien.

Je vous enverrai plus tard encore ces pièces avec leurs corrections. Le temps me manque pour les transcrire en entier.

> Toujours passant aux lieux où sonne l'heure...

J'ai mis ainsi :

> Posée à peine aux lieux où sonne l'heure.

Je ne peux pas encore changer ce vers :

> Lasse d'absence et de tous les séjours,

dont la critique m'échappe.

Je n'ai pas éclairci beaucoup, je crois, cette strophe que vous trouvez obscure, en disant d'elle, de mon amie :

> Charme aimanté! lampe qui se consume,
> Cœur imprégné de chants délicieux,
> Oh! sous ta cendre où l'ange se rallume,
> M'attendras-tu pour nous enfuir aux cieux?

Hélas! je sens bien qu'un cœur devient cendre, mais une lampe n'en fait pas.

> Dernier reflet de mon lointain doré

vous plaît-il mieux que

> Dernier anneau de mon lointain doré?

Vos autres observations ont porté leur fruit. Je ne sais ce que vous en penserez.

Quatrième strophe :

> La mère
> Qui veut se lever seule et qui craint d'obéir.

Septième strophe :

> Loin de vos nids plumeux brûlent de s'envoler;
> Qui les fera plus doux pour vous en consoler?

Je ne sais si c'est mieux.

Avant-dernière strophe :

> Et si je la regarde avec d'humides yeux,
> C'est que la terre est triste et que l'âme est aux cieux.

[Je ne vous transcris pas tout ce que j'ai essayé de purifier. Si jamais ce volume nouveau trouve une place, la place d'une goutte d'eau dans la mer, vous le lirez tout entier inédit, n'est-ce pas ? monsieur, vous me l'avez promis.] L'époque n'en veut pas.

Pour rentrer dans la prose et dans toute la vérité présente, monsieur, l'Odéon nous ouvre autant d'espérance que de crainte. Si le répertoire en était plus nouveau, sa durée ne serait pas douteuse. En attendant, il faut bénir cet asile et ceux qui nous l'ont fait donner. Mes trois enfants sont près de moi, et celui que je mettais au monde quand la reine était aux douleurs, en 1820, me donne tout le courage dont j'avais besoin, car c'est un garçon plein d'âme et de courage aussi, avec une santé plus robuste que je ne croyais pouvoir la transmettre.

Que la vôtre soit bonne et que vous soyez heureux ! A moi le bonheur de l'apprendre quelquefois par vous.

XIII

A ANTOINE DE LATOUR[1]

[Paris], 27 février 1839.

Monsieur,

J'ai lu le témoignage touchant de l'intérêt que vous prenez à mon sort. Des paroles ne peuvent pas bien rendre ce qu'une telle bonté réveille d'émotion dans le cœur. Mais j'ai peur, monsieur, que ce sort-là ne puisse plus changer. Il va

1. L'Odéon avait fermé ses portes au milieu de 1838. Madame Valmore avait suivi son mari en Italie, où l'appelait un nouvel engagement ; mais ce voyage avait été un désastre, et c'est à grand'peine que les pauvres artistes, victimes d'une débâcle, trompés et frustrés par un misérable, avaient pu se rapatrier. On était revenu à Paris, mais sans emploi, sans ressources, et la misère était grande, avec trois enfants à nourrir. Le seul revenu du ménage était la très modeste pension que madame Desbordes-Valmore recevait du ministère. On lui conseillait alors de solliciter une augmentation de cette pension : elle répond à ce conseil.

s'ensuivre un déchirement contre lequel je suis sans force. Mon mari, qui vaut mille fois mieux que moi, n'a trouvé nulle part l'emploi de son intelligence. Il n'y a rien nulle part pour un honnête homme rempli de talent et honoré de l'estime de tout le monde, et moi, monsieur, je demanderais plus que je n'ai obtenu ! A quel titre? Soyez sûr que cela me confond. Je ne sens jamais si parfaitement mon néant que quand on me conseille de chercher à en sortir. Ne savez-vous pas, monsieur, qu'il y a des destinées fatales? J'en ai une comme cela. Ne pouvoir vivre du travail de ses jours et de ses nuits, n'est-ce pas étrange? Mais le roi peut-il se charger de réparer toutes les mauvaises chances dont souffrent d'honnêtes familles? C'est impossible.

Votre chère lettre a passé par les mains d'une femme dont les droits à cette haute munificence sont bien autrement légitimes que les miens. Madame Pauline Duchambge[1] est entièrement ruinée par le désastre récent de Saint-Pierre[2]. Ses dernières ressources, débris d'une grande fortune, viennent de s'y engloutir. Que va-t-elle devenir, toujours malade, accoutumée aux douceurs d'un luxe que je n'ai jamais connu? Elle n'a plus pour toute fortune qu'un talent charmant, mais qui ne lui donne pas même à gagner pour du pain. J'aurais honte de me compter auprès de telles infortunes, car elle a été bien riche, et moi toujours pauvre. Quelle différence !

Vous qui êtes accoutumé à penser et à parler avec Silvio Pellico, vous comprendrez ce que mon cœur ressent; toutes mes tristesses y sont immobiles en ce moment devant une seule : le départ prochain de mon mari. Oui, si le roi pouvait empêcher cette dernière douleur, je pense que j'aurais la hardiesse de le lui demander, parce que j'aurais à lui offrir une gratitude immense. Pour toute autre chose, monsieur, l'accablement où je suis s'appelle si peu vivre que je n'ai qu'un pouvoir, celui de vous dire que votre bonté est divine, que je

1. La plus tendre amie de madame Desbordes-Valmore : « Ne sommes-nous pas les deux tomes d'un même ouvrage? » disait un jour celle-ci. — « *Paroles de madame Desbordes-Valmore, musique de madame Pauline Duchambge*, cela se voyait à son heure sur tous les pianos. » (Sainte-Beuve.)

2. A la Martinique, où était née madame Pauline Duchambge, et qu'un épouvantable tremblement de terre venait de bouleverser.

l'aime, et qu'elle soutient ma foi pour une autre vie où je ne vous oublierai pas, soyez-en sûr. Et vous?

XIV

A FRÉDÉRIC LEPEYTRE

Paris, 3 mai 1840.

J'ai votre lettre, merci! Elle m'a fait un bien inexprimable. Depuis trois semaines, je suis dans un surcroît de soins et de fatigue au-dessus de mes forces. Vous savez, Frédéric (depuis que vous m'avez vue), que je n'ai que celles des oiseaux. Un lourd ménage à mettre en ordre, des enfants à guider et à instruire dans ce que je sais moi-même imparfaitement. C'est une tâche que j'ai osé prendre. Je m'en tire quelquefois en tombant malade. C'est ce qui vient de m'arriver après les embarras de notre emménagement rue Saint-Honoré, 345, pas loin de ces belles fleurs que nous avons admirées ensemble le soir où nous avons entendu de la musique chez Valentino.

5 mai.

J'aurai à vous écrire, peut-être avant peu, — n'allez pas frémir, — pour un jeune forçat dont je sollicite la grâce depuis neuf mois. J'espère l'avoir obtenue. Le directeur des bagnes de Brest et un vieux prêtre, adorable de charité, m'ont remis cette sainte cause. J'ai bien couru. Le coupable était là pour cinq ans. Il y est entré à dix-neuf, pauvre enfant perdu, mis à part de la corruption de cet enfer par M. Gleize, directeur du bagne, et par une éducation distinguée. Ce jeune condamné se mourait de honte et de repentir. Voici sa faute.

Condamné d'abord pour exaltation politique, pris comme un hanneton dans le tumulte d'une barricade. traité, après ses trois mois d'emprisonnement, avec trop de rigueur par sa famille (d'une opinion passionnée dans un autre genre), privé d'un bon mentor dans son maître, passé à cette époque en Angleterre, il y a eu un moment de vagabondage et d'entraînement dans cette pauvre vie. Un petit Robert Macaire s'en est alors emparé; un jour funeste, il l'a suivi avec un autre

garçon déjà perdu. Vers la fin d'un repas, qu'il avait accepté avec candeur, ses deux camarades ont tenté de forcer une armoire. Saisi tout pâle avec les malfaiteurs, et déjà mal noté pour cause d'opinion, son arrêt a été rigoureux. Voilà tout. L'abbé Vernier, vieux et malade, m'a tout raconté en arrivant de Brest, où il avait vu, me dit-il, ce jeune ange déchu. M. de Lamartine, sollicitant lui-même pour deux autres malheureux, n'avait pu céder à sa prière pour celui-là. Moi, j'avais tant besoin de consoler les autres pour me consoler moi-même, que j'ai pris cette tâche avec une triste joie. Sans appui, sans conseil, j'ai marché vers le but : tout le monde m'a accueillie ; le directeur de Brest m'a guidée ; le maître des requêtes, ami intime de notre ange Nourrit[1], m'a bien ouvert les sentiers. La famille n'a pas résisté à mes prières et l'a réclamé avec un homme honorable qui a signé la demande. Nous en sommes arrivés, je crois, à la grâce ! Mais la famille veut qu'il passe à l'étranger pour un ou deux ans, et je cherche quelque moyen d'y faire accueillir son intelligence. Vous n'avez pas quitté ma pensée depuis cette mission que Dieu, peut-être, a daigné m'envoyer. Victor Augier[2] m'a secondée ici et promis encore son secours pour Alger.

Dans tout ce qui intéresse la divine charité, *you are mine*[3] !

Le jeune homme parle bien l'anglais et, je crois, l'allemand. Il écrit bien. Il a vingt-deux ans passés. Son extérieur est, dit-on, doux et peu robuste. Il a tout l'air encore d'un adolescent.

Voilà une lettre bien longue jetée au milieu de vos travaux, mais vous la lirez, Frédéric sur vos genoux[4]. Il sait bien que je suis sa bonne amie autant que celle de sa mère et de vous[5].

1. Le chanteur.

2. Magistrat, violoniste amateur, gendre de Pigault-Lebrun, père d'Émile Augier, grand-père de Paul Déroulède.

3. « Vous êtes mien. »

4. Le fils de M. Lepeytre, qui avait le même prénom que son père.

5. Dans une lettre du 31 juillet suivant, madame Desbordes-Valmore annonçait à son ami qu'elle avait définitivement obtenu la grâce désirée : « J'ai la grâce du malheureux enfant dont je vous ai parlé, si vous avez reçu ma lettre. Augier se hâte de le faire passer à Alger pour lui refaire un chemin d'honnête homme. Il a l'air bien purifié au feu de l'enfer. Écoutez, mon ami, la vraie pitié refait quelquefois de bien honnêtes gens. Il y en a de si affreux qui ne vont pas là. . d'où il vient !

XV

A SA FILLE ONDINE[1]

Paris, le 24 septembre 1841
(onze heures du soir).

As-tu ma lettre par occasion, mon cher ange aimé? Si tu l'as eue deux heures plus tard, je le regretterai beaucoup, car il me semble que tu attends mes lettres avec impatience. N'as-tu pas le bonheur et la bonté de m'aimer avec une grande tendresse? J'attends Caroline[2] demain ou après-demain. Je chercherai si bien dans ses mains, dans ses yeux et dans son cœur, que j'y trouverai quelque chose de toi, ma fille, ma fille! ma fille! Je te conjure d'être heureuse et de me faire de la santé par la tienne. Je sors d'un accès de fièvre comme tu les connais quand mon cœur a été tordu. Ce soir, je suis bien, toute seule avec toi; un grand calme a repris tout mon être et je suis très heureuse, quoique tu sois à Londres, et, peut-être, parce que tu es à Londres; car on te *cultive*, ma bien-aimée fleur, mieux que ne pourrait le faire mon grand amour. Tu n'en connaîtras pas, du moins, de plus absolu en résignation quand il se persuade qu'un sacrifice est pour ton bien : ton bien ne serait pas trop payé de mon sang.

[M. Sainte-Beuve a ta lettre et m'en a bien récompensée par des poésies et le soin religieux qu'il va prendre d'émonder un volume pour M. Charpentier[3]. Nous aurons ainsi un peu d'argent pour déménager. Ta chambre est charmante où

1. Ondine, souffrant d'une maladie nerveuse, était alors en traitement à Londres, chez un médecin anglais, le docteur Curie, ami de madame Branchu, la cantatrice, qui la lui avait spécialement recommandée. — Les deux passages de cette lettre imprimés entre crochets ont déjà été publiés par M. Benjamin Rivière (*Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore*; 2 vol. in-8°, Lemerre, éditeur).

2. Madame Branchu, qui se trouvait à Londres en ce moment.

3. C'est l'édition des *Poésies* de madame Desbordes-Valmore publiée en 1842, avec une notice de Sainte-Beuve. Elle comprenait un choix fait dans les recueils précédents : *les Pleurs*, *Pauvres Fleurs*, etc.

nous irons, en plein soleil couchant...) Ah! je t'aime, toi! je te presse sur mon cœur, qui n'est complet qu'avec le tien. Si j'avais quelque chose sur la terre, je te le donnerais pour être contente de l'avoir.

Tes tantes soupirent après nous, moi après elles. J'aurais voulu réaliser un projet des *Mille et une Nuits*. C'était de conduire Inès à Rouen un moment avec Hippolyte, de les y laisser, d'aller te prendre, te ramener par Rouen et revenir avec toute ma fortune de mère à Paris et au travail. Mais ma fille, ma fille, j'obtiens tant de la Vierge que je n'ose plus lui rien demander. Cette providence ne se lasse pas de me soutenir. Elle te livre aux soins d'un homme *de génie et de cœur*, accord si rare dans l'homme! et le cercle qui t'entoure est aussi bien rare : tout pureté, charité, âme et dévouement. Cela te fait-il dormir? Pose ta pensée, mon amour, et calme-toi, dans la certitude que partout tu seras aimée, car tu es bonne, aimante et désintéressée. Tu n'as donc que des amis à trouver dans l'avenir. Ceux qui ne t'apprécieront pas, ne te donne pas la peine de les haïr, quand même tu le pourrais : c'est moi qui m'en charge. Je t'avoue franchement que je me découvre cette puissance, ou du moins, la répulsion qui en tient lieu, contre tout ce qui te ferait du mal, même par l'indifférence. Je refuse l'âme à qui resterait froid devant ton affection. Mais tu es si jeune, si riche de cœur, si facilement heureuse, que tu ne dois, à vrai dire, demander du bonheur qu'à toi-même, car tu le possèdes jusque dans tes larmes. Songe donc! des larmes pures. Celles-là ne tombent pas, chère aimée : elles remontent.

Je voudrais bien oser embrasser madame Curie; mais je satisferai mon cœur dans son enfant.

N'oublie pas de m'envoyer quelques tablettes de savon de Londres et une *bottle of extract flowers*. C'est M. de Balzac qui me conjure de t'en prier. C'est un enfant véritable. Il tient plus à cela qu'à son *Curé de village*, sainte et grande chose.

Ton frère a pleuré d'une de tes phrases tendres, tout en secouant la tête pour surmonter *sa faiblesse*. Ces hommes! Tu sais du reste qu'il est adorable de bonté et d'amour pour les étoiles.

Engraisse. Oh! dis-moi si tu engraisses, chère mignonne.

Mais, enfin, comment fais-tu avec si peu de vêtements? As-tu bien chaud? Prends garde à moi, ma fille, et couvre-moi bien.

XVI

A SA FILLE ONDINE

Paris, 29 septembre 1841.

J'ai aussi ta lettre par la dernière occasion, ma fille; mais le jeune homme l'a mise à la poste. Je n'ai pas le temps de t'en faire une bien longue; je ne t'envoie que mon âme, fais-en ce que tu voudras: une action de grâces si tu te soignes et si tu es heureuse! Nous allons loger à quelques pas de madame Récamier et tout près de M. David (d'Angers), rue d'Assas, 6. Dors dans la certitude d'avoir une jolie chambre bien claire, bien gaie, bien saine. L'appartement est petit, mais passable, bourgeois; que veux-tu? 750 francs!

Je n'ai pas le temps de travailler, d'abord parce que je suis écrasée de palpitations et de maux de nerfs, et que ces ennemis sont doublés par des visites à me faire monter en ballon.

Au moment de livrer mon volume de poésies, je vois que je n'ai pas deux mille vers et qu'il en faut trois mille. J'ai à livrer *le Rêve d'artiste*, auquel je suis quand je peux[1]. Enfin, tout ira suivant l'ordre que Dieu remet dans tous les troubles quand on se repose à ses pieds. Je t'aime! J'ai passé deux heures à lire tes vers l'autre nuit [2]. Mon cher trésor, qu'ils sont bien et purs! Je les ai lus à la Vierge avec mes larmes. N'en fais pas avant un an. Laisse reposer cette sainte agitation afin de lui donner toute sa force. Ils se font tout seuls en toi, sois-en sûre, et un jour tu n'auras plus qu'à les écrire. M. Sainte-Beuve est charmé de ta lettre. Hier soir, il est venu t'en remercier. Il est tout malade, comme nous. D'où souffres-tu donc? Dis-le-moi, ma bien-aimée. Est-ce donc vrai, est-ce donc possible que tu souffres? Ne mets pas de corset souvent.

1. Il s'agit ici d'une nouvelle qui ne fut jamais terminée.

2. Comme sa mère, Ondine était douée d'un sentiment poétique très intense: elle a laissé des vers remarquables. Sainte-Beuve l'avait beaucoup encouragée.

Mes bras s'allongent pour te serrer, chère fille, et pour cela toutes mes forces se relèvent...

Tu es une petite insolente de penser au travail. Dorlote ta santé et la mienne. Vivons en bêtes.

Voilà que je te quitte sans t'avoir dit l'ombre de ce que je voulais. Il faut donner ma lettre ; finis-la comme tu voudras. Pourvu que ce soit avec de l'amour, ce sera, moi, ta mère.

XVII

A MADEMOISELLE DELPHINE DALMBERT[1]

Paris] ..... 1851.

Ma chère et aimée Delphine,

Ondine me demande de la remplacer, elle ne pouvant encore tenir une plume. C'est donc son cœur qui vous répond par le mien, pour parler tendrement et sérieusement au vôtre. J'ai à vous dire, ma bonne bien-aimée enfant, comme si nous vous parlions devant Dieu, et par conséquent devant votre adorable mère qui est l'amour même, que, quand un mariage n'est pas accompli, il n'y a ni à badiner, ni à pleurer, ni à hésiter. Il faut par devoir envers soi, envers tous, se consulter jusqu'au fond de l'âme et de la conscience. Que si on ne se dit pas, *devant Dieu* : « J'aime mieux mourir que de ne pas épouser cet homme », il ne faut pas se marier. Parce que le mariage est ce qu'il y a au monde de plus auguste et de plus irréparable, et que, songez-y, tant qu'on n'a pas dit *oui !* on peut dire *non !* ce dont personne sur la terre n'a le droit de s'offenser. Alors on y pense mûrement, sainement, gaîment, et l'on va ouvrir son cœur à sa mère, qui est toujours sa meilleure amie et son refuge, et on lui dit en l'embrassant : « Protège-moi, je ne veux pas me marier. Je travaillerai pour vivre. Je rentrerai dans un pensionnat libre, ou je resterai

1. Fille d'une amie de madame Desbordes-Valmore, madame Dalmbert, veuve d'un officier, excellente femme, naturellement dévouée, de qui l'on disait que toute sa tête était dans son cœur.

avec toi dans un petit commerce, n'importe; mais je ne me marierai pas, parce que j'ai changé d'avis et que Dieu ne veut pas que je trompe ni que je sois trompée. » Alors, ma bonne Delphine, vous aurez fait une action loyale et raisonnable, dans le cas où le mariage projeté n'était pas le bonheur pour vous, et vous resterez parfaitement honnête et chérie de nous tous. Tel est l'avis de ma chère fille, le mien, celui, j'en jurerais, de ma bonne et excellente amie, votre mère, à qui je vous prie de laisser voir ma lettre, comme si elle lisait sur mes lèvres, dans mes yeux sincères et dans mon cœur.

Une résolution si tardive et si étrange pourrait vous jeter dans de grands embarras, nous le savons, mais votre mère est pleine de courage et de dévouement. Tout est préférable à une chaîne indestructible quand on ne la préfère pas à tout le reste du monde.

J'ai parlé devant la Vierge. Il faut que je considère ma franchise comme un grand devoir, puisque je suis tellement pauvre que je ne pourrais réparer un seul des inconvénients où vous mettrait peut-être le *retirement* de votre parole. Toutefois, vous savez si le zèle nous manquerait pour vous faire retrouver un pensionnat!

XVIII

A AUGUSTE BRIZEUX

16 juin 1853.

Je me sens plus touchée des peines que vous avez prises pour moi que si vous aviez réussi, car vous êtes sans la joie de m'avoir secourue[1]. Pourtant, songez que c'est une extrême

1. Brizeux s'était efforcé, sans y pouvoir réussir, de trouver un éditeur pour les dernières poésies de son amie. Ce dernier recueil ne parut que sept ans plus tard, un an après la mort de son auteur, par les soins et grâce à la générosité d'un de ses admirateurs les plus ardents, M Gustave Revillod, de Genève (*Poésies inédites* de madame Desbordes-Valmore, publiées par M. Gustave Revillod, Genève, imprimerie de Jules Fick, 1860, in-8°).

douceur de vous sentir intéressé à mes grands ennuis. Ne vous en préoccupez plus d'ici longtemps. Il sera bon de laisser oublier ce pauvre livre... Peut-on mettre son salut sur une si petite planche? Mais le naufrage explique tout[1].

XIX

A MADAME LOUISE BABŒUF[2]

[Paris] ... 1854.

A peine si j'ai pu vous répondre, ma chère Louise, ayant été interrompue dans notre causerie, et vous ne venez plus.

Mais pourquoi donc voulez-vous savoir si je pense beaucoup de bien de M. Sainte-Beuve? Quelqu'un de vos amis en penserait-il du mal? Ma chère Louise, ce serait bien injuste, et je vous conjurerais de le détromper par tout ce que je voudrais pouvoir vous raconter de vrai, d'honorable et de touchant sur ce cœur-là, qui se cache sous tant d'esprit.

L'esprit, je n'en peux pas juger: c'est le droit des hommes entre eux, Louise, mais la charité nous regarde, la bonté nous attache, et Dieu sait si je suis éternellement garrottée à M. Sainte-Beuve par la reconnaissance des services sérieux qu'il m'a rendus. Je ne crois pas que l'on oblige mieux que lui, ni qu'on oublie plus noblement. Je dois m'y connaître, chère Louise. La dureté de mon sort m'a mise à même d'apprendre quand c'est une joie divine d'être protégée ou quand c'est la plus amère punition d'être au monde. J'ai vingt lettres de bénédictions de malheureux que je lui ai fait secourir dans leur liberté compromise, rendue par lui à force de courir et de prier; et puis donnant, donnant toujours. De plus, que ne m'a pas appris sa mère, qui l'adorait en le grondant? « Il n'a jamais de chaussettes, me disait-elle; il donne tout, comme Béranger. » (Avec un autre accent, c'est vrai, mais avec la

1. Sa fille Inès était morte le 4 décembre 1846; sa fille Ondine, le 12 février 1853.

2. Amie de madame Desbordes-Valmore, a publié de jolis contes pour les enfants.

même âme.) Et dans les temps politiques, que de pensions conservées grâce à la chaleur de ses protestations ! J'en sais plusieurs, sans me compter.

Quand on vous dit, ma bonne amie, que j'aime à tort et à travers, ne croyez donc pas cela. J'aime ce qui est élevé, honnête, ardent à secourir. Ainsi vous savez bien qui j'aime, et pleure, et honore en moi comme au fond d'une chapelle ardente. Le reste ne me regarde pas.

Pourtant, je ne vois plus M. Sainte-Beuve ; mais qu'est-ce que cela fait ? Je suis devenue par trop triste et lui, qui l'est aussi sous d'autres rapports, est emporté comme sur un chemin de fer. Moi, je suis tombée.

Quand vous viendrez me voir, vous comprendrez très bien pourquoi je ne suis pas allée moi-même vous dire tout cela. Il n'y a que deux jours que je crois à ma convalescence, dont je vous donne la preuve en vous écrivant si mal ce que je pense : c'est que je vous aime de tout mon cœur, vivant ou bien malade.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

LY-HONG-TCHANG

Ly-Hong-Tchang est un vieillard très vert, de stature au-dessus de la moyenne; son visage de forme ovale allongée a le teint du vieil ivoire; son front est plissé par les rides arquées du penseur; ses lèvres, fines et raccourcies, sont en partie couvertes par une moustache rude et droite; le nez, légèrement épaté, est assez proéminent. L'acuité du regard est tempérée par ce vague et ce fuyant oriental qui donnent à la physionomie une expression hautaine, froide et cauteleuse. Cette tête, aux traits affinés, se relie, par un cou d'assez forte attache, à un corps sec et nerveux que l'on devine animé par un esprit toujours en éveil, énergique, tenace et combatif.

L'aspect de Ly-Hong-Tchang révèle l'homme d'inquiétante ambition servie par de rares facultés. A la brusquerie de certains gestes, on devine l'homme de guerre, — il a même gardé des camps certaines habitudes de langage assez grossières; — mais au regard qui se dérobe, à la parole lente et calculée, à la courtoisie raffinée, aux traits creusés, on re-

connaît l'homme d'État d'Orient et le diplomate qui porte la charge des destinées d'un Empire.

Naguère, au sacre du tsar, ce représentant du Céleste-Empire s'est rencontré avec le maréchal Yamagata, généralissime des troupes japonaises, envoyé spécial du souverain maître de l'empire du Soleil. Le contraste était frappant et très curieux. Il suffisait de regarder le maréchal Yamagata et le ministre Ly-Hong-Tchang pour conclure immédiatement que l'influence occidentale s'exerce d'une façon très différente sur les deux nations. L'un et l'autre personnage offrent, en effet, l'incarnation du génie national des peuples qu'ils représentent. Brillant, mobile, séduisant, vêtu à la dernière mode militaire européenne, fleurant bon et parlant beau comme le plus élégant boulevardier, le jeune maréchal japonais est bien le plus aimable exemplaire de ce peuple endiablé qui semble d'un coup vouloir jeter à la mer voisine ses costumes, ses usages, ses traditions, ses religions. Il est bien aussi le plus remarquable produit de ce peuple à la conception rapide, qui s'assimile les résultats du progrès européen avec une facilité étonnante dans les arts de la paix ou dans la science militaire. — Impassible, terne, majestueusement drapé dans l'ample costume mandarinal, sentant le musc et semblable à une image du temps de Confucius, le vieux ministre chinois est l'expression la plus parfaite de ce peuple essentiellement traditionnel qui, confiant en sa supériorité, en sa durée, en son éternité, lent dans ses conceptions, mais pratique, ne veut prendre à l'Europe ses progrès matériels qu'à mesure qu'il peut se les assimiler, sans courir le danger d'être absorbé ou envahi au détriment de sa prospérité ou de son caractère national.

Esprit ouvert, très souple, capable d'une certaine envergure, Ly-Hong-Tchang a depuis longtemps compris la supériorité de l'Europe dans les sciences, l'industrie et l'art militaire; mais, Asiatique intransigeant, il a pour les coutumes, la philosophie, les religions, les institutions politiques des nations occidentales le plus profond mépris, qu'il dissimule derrière les hyperboliques formules de la politesse orientale. Fataliste, sceptique, visant au but, indifférent aux moyens, sans scrupules ni préjugés, il a éliminé de sa vie tout ce qui

est obstacle à la conquête du pouvoir. Sa table est d'une sobriété proverbiale ; il a, d'ailleurs, toutes les sobriétés ; il a libéré sa vie des inquiétudes et des tourments de l'amour. Dans les liaisons passionnelles qu'on lui attribue au palais impérial, il a fait probablement de la femme le moyen de sa fortune.

Ly-Hong-Tchang est arrivé au suprême pouvoir et à la richesse, par ses exploits militaires, par ses mérites, par son travail et par ses intrigues. Il laissera dans l'histoire de Chine un nom glorieux, parce que, dans l'évolution nécessaire que subit cette nation, il s'est fait le champion de son intégrité territoriale, sociale et commerciale ; parce qu'on le sent animé de cette conviction que la Chine doit être aux Chinois — le monde entier peut-être aussi ; — parce que pour lui, comme pour tous ses compatriotes, la Chine est la Chine, le pays supérieur des Han, le royaume intangible, la nation qui peut s'assimiler quelques détails étrangers, mais qui doit rester immuable dans sa vieille civilisation, où les ancêtres ont accumulé l'idéal de la sagesse.

Tel est, en peu de mots, le personnage qui attire aujourd'hui l'attention publique en France et en Europe, et dont je me propose de raconter l'histoire.

I

Ly-Hong-Tchang est né le seizième jour de la première lunaison, en la troisième année de l'empereur Tao-Koang, c'est-à-dire le 16 février 1823, d'une famille de lettrés de la sous-préfecture de Ho-Chan-Hien au Gan-Houy[1]. Il a suivi les traditions de sa famille d'une façon très brillante. Dans les concours pour les grades, il sortit toujours aux premiers

1. Le Gan Houy (métropole Gan-Kin) est une province secondaire, division de la grande province du Kiang-Lan (métropole Nan-Kin). Avec le Kiang-Si (métropole Lan-Tchan), cet ensemble forme le fameux gouvernement des deux Kiang dont le titulaire est toujours un des principaux personnages de l'Empire chinois. C'est une des plus riches contrées de la Chine, plaine du bas Fleuve Bleu que le Grand Canal traverse perpendiculairement du nord au sud.

rangs. Bachelier ou *Siou-Tsuy* très jeune, il avait à peine vingt ans, quand il obtint le diplôme de licencié ou *Kiu-Jen*. A vingt-quatre ans, en 1847, il se présentait à Pé-Kin aux grands examens triennaux pour la conquête du titre de docteur. A ce concours où se rencontre l'élite intellectuelle de toutes les provinces de Chine, il fut le premier lauréat : il porta dès lors le titre de Han-Lin, c'est-à-dire membre du collège suprême des lettrés.

Son avenir mandarinal paraissait assuré dans la carrière civile. En effet, de grade en grade, il parvenait en 1850 au titre très estimé de rédacteur impérial, chargé de la confection des lois, décrets et rescrits impériaux pour tout l'empire. Mais l'horizon de la dynastie mandchoue des Tsin se chargeait de gros nuages. Cette même année 1850, l'empereur Tao-Koang apprit en mourant les premiers succès de l'insurrection qui devait troubler le règne de son successeur Han-Fong, mettre la dynastie régnante à deux doigts de sa perte, couvrir la Chine de ruines et causer la mort de plus de vingt millions d'hommes.

Hong-Siou-Tsuén, le chef des rebelles, était né dans la province de Canton en 1813. Lettré malheureux aux examens, sorte d'illuminé plein d'audace et d'ambition, s'appuyant sur une doctrine faite de rêveries orientales et de sentences évangéliques qu'il avait reçues d'un prédicant méthodiste, il avait appelé sous son drapeau, dès le règne de Tao-Koang, les rudes montagnards du Koang-Si. Il affirmait avoir reçu du ciel la mission supérieure de remplacer la dynastie étrangère des Mandchous par une dynastie chinoise. Bientôt on vit affluer autour de lui tous les mécontents : paysans opprimés par les mandarins, commerçants grugés par le fisc, opposants à la dynastie régnante, pauvres en rupture de misère, bandits en quête de pillage.

Le succès fut rapide; l'insurrection battit d'abord les impériaux au Koang-Si, puis elle conquit le Fou-Lan en 1851, le Kiang-Si en 1852, envoya des expéditions dans les provinces voisines, et, descendant les rives du Fleuve Bleu, parvint sous les murs de Nan-Kin, la capitale du sud, en 1853. Le 19 mars, Hong-Siou-Tsuén entre dans cette ville presque sans coup férir. Là est proclamée la révolution dynastique. Le grand chef qui se disait envoyé du Tién-Fou (céleste

père) et du Tién-Hiong (céleste frère) devient empereur d'une dynastie nouvelle, nationale, Pin-Tchao[1] (Dynastie de la Paix).

La dynastie mandchoue semblait perdue. Général habile, prompt, énergique, administrateur intègre et d'une justice incorruptible, Hong-Siou-Tsuén régnait à peu près complètement sur huit provinces du sud, les plus riches de Chine. Ses trois principaux lieutenants, Hong-Jén, Fong-Yun-Tche, Mo-Ouang, étaient de hardis capitaines qui allaient bientôt pousser leurs excursions jusqu'aux portes de Pé-Kin.

C'est alors qu'apparaît, sur le grand théâtre de cette guerre, Ly-Hong-Tchang.

Le gouverneur des deux Kiang et généralissime des armées impériales, Tsén-Koué-Fan, qui luttait avec énergie contre l'insurrection, avait demandé à l'empereur Hang-Fong des troupes et des lieutenants : on lui envoya des troupes, dites de bannières, et deux lieutenants ; l'un était Tso-Tsong-Tang, plus tard vainqueur des musulmans et de Ya-Kou-Pey ; l'autre, le rédacteur impérial Ly-Hong-Tchang, qui laissa, pour aller à la guerre, son pinceau et son bureau ministériel.

On sait que la Chine, comme l'ancienne Rome, ne connaît pas la séparation des attributions, chose essentiellement européenne et moderne. Comme le préteur, le gouverneur d'une province chinoise centralise entre ses mains tous les pouvoirs judiciaires, fiscaux, administratifs et militaires. Le lettré, sans quitter la toge, ceint l'épée et commande les armées.

Ly-Hong-Tchang fut mis à une rude et longue école. Il lui fallait organiser les troupes débandées et les aguerrir contre les ennemis dont la vue, l'approche même jetait la terreur dans les rangs. Rien ne découragea son énergie et son habileté ; soutenu et dirigé par son chef et maître Tsén-Koué-Fan, il forma une petite armée à laquelle quelques légers succès donnèrent confiance. En même temps, le rusé politique se procura, par l'argent et par les promesses, des intelligences chez les rebelles, suscita parmi eux des défiances et fomenta

1. Le nom de la dynastie nouvelle, Pin, précédé de l'oriental et obligatoire qualificatif Tay (grand, sublime, suprême), a donné à la rébellion le nom sous lequel elle est connue en Europe, Tay-Pin.

des mécontentements. Dès 1856, l'insurrection était affaiblie par la mésintelligence survenue entre les chefs. Deux des lieutenants de Hong-Siou-Tsuén furent arrêtés comme traîtres. Leurs partisans se mutinèrent et furent assiégés par l'empereur rebelle dans la pagode de la Tour de Porcelaine, à Nan-Kin. L'incendie de la pagode éclaira le massacre des rebelles les uns par les autres et porta la joie dans le camp impérial.

Mais voici que l'Empire chinois, déjà fort affaibli par cette lutte intestine, est assailli par les Européens. En décembre 1857 et janvier 1858, Canton était bombardé; Tien-Tsin tombait au pouvoir des alliés débarqués; la principale armée impériale était anéantie à Pa-ly-kiao: Pé-Kin était pris, et l'empereur Han-Fong s'enfuyait pour éviter la honte d'une captivité. Dans ces jours sombres de l'année 1860, Ly-Hong-Tchang eut la gloire insigne d'envoyer à Pé-Kin la nouvelle d'une grande victoire et d'être ainsi l'unique consolateur du « Fils du Ciel ». Sûr de ses troupes, il voulut couper aux rebelles la route des provinces montagneuses du Sud-Ouest d'où venaient sans cesse les meilleurs partisans. Hardiment, par un mouvement tournant, il vint mettre le camp devant Lan-Tchan, métropole du Kiang-Si. Il emporta la ville d'assaut, chassa les rebelles du pays, pacifia les campagnes environnantes et resta maître des routes de l'Ouest.

Sa récompense fut le bouton blanc et la plume de paon de général en chef.

Les années suivantes virent la mort de Han-Fong (1861), l'avènement de Tong-Tche (1862), et aussi la décadence des Tay-Pin, harcelés au nord par Tso-Tsong-Tang, bloqués au sud par Ly-Hong-Tchang. Celui-ci devenait de plus en plus l'homme de confiance du généralissime Tsén-Koué-Fan. Aussi, en 1862, quand il perdit son père, l'Empereur, sur la demande de Tsén, le dispensa, ce qui était une grande faveur, des vingt-sept mois de deuil et de retraite obligatoires pour tout mandarin en pareille circonstance. A la fin de l'année, 3 décembre, toujours sur la proposition de Tsén, il le nomma gouverneur du Kiang-Si, avec résidence à Lan-Tchan, sa conquête. Ly-Hong-Tchang remporta encore des victoires en 1863 et 1864. Cette dernière année, l'empereur rebelle meurt

en pleine désorganisation de son parti, et le général Ly gagne le titre de second précepteur impérial.

La disparition du grand aventurier ne terminait pas la rébellion. Un de ses lieutenants, le brave Mo-Ouang, soutenait la lutte avec l'énergie du désespoir; il aimait mieux mourir les armes à la main que de tomber au pouvoir des impériaux, pour subir les plus affreux supplices. Ly-Hong-Tchang devait venir à bout de cette résistance, en appelant à son aide un singulier renfort.

En mai 1865, Ly-Hong-Tchang recueillit la succession de Tsén-Koué-Fan, rappelé à Pé-Kin par le régent, le prince Kong, comme gouverneur et ministre d'empire. Il devint ainsi gouverneur des deux Kiang et généralissime des armées opposées aux rebelles, et reçut le manteau jaune et la plume de paon à trois yeux, insignes de la délégation impériale à son plus haut degré. Tout aussitôt, il donne une organisation régulière au corps des volontaires européens. Dès 1860, en pleine guerre franco-anglo-chinoise, deux corps francs avaient aidé les impériaux à défendre Chang-Hay contre les rebelles. Les chefs français, Protet et Tardif étaient tombés dans cette guerre; Ly-Hong-Tchang sut distinguer dans le chef anglais l'homme qu'il fallait pour recruter, grouper et conduire ces mercenaires de toutes nations. Cet homme était Gordon, condottiere de grande race en qui semblait s'être incarnée l'âme héroïque des aventuriers des deux mondes : flibustier sans scrupule, capitaine habile autant que hardi, soldat de froide bravoure, organisateur plein de ressources. Ly-Hong-Tchang traita avec Gordon et paya largement les hommes, les armes, les munitions. En décembre 1866, il se fit nommer ministre plénipotentiaire pour traiter, directement et en sous-main, avec l'Angleterre, qui autorisa Gordon à accepter le titre de général chinois.

Entre ces deux hommes il ne s'établit pas d'amitié, mais une sorte d'estime; chacun reconnaissait la valeur de son associé. Leurs vues étaient naturellement différentes : Ly-Hong-Tchang poursuivait l'extermination des rebelles afin de monter au premier rang dans sa patrie restaurée, une et grande. Gordon combattait pour le plaisir, pour satisfaire son esprit d'aventure et apaiser sa soif d'activité, et aussi pour

pacifier des régions où les Anglais désiraient faire du commerce et beaucoup de bénéfices. Les résultats de cette combinaison furent brillants et rapides : prise de Nan-Kin, pacification des rives du Fleuve Bleu et du lac Po-Yang, rétablissement de l'administration régulière dans les provinces longtemps pillées sans merci par les rebelles comme par les impériaux. Cependant la lutte fut opiniâtre, les batailles nombreuses et sanglantes. Le vieux Mo-Ouang ne reculait que pied à pied. Ses partisans, aguerris par de longues années de combats, tinrent très souvent tête aux impériaux qui ne durent la victoire qu'aux mercenaires européens, mieux armés, mieux disciplinés, mieux dirigés. Ly-Hong-Tchang prenait de très près part à la lutte, noyant la rébellion dans le sang et ne faisant aucun quartier.

Enfin, en 1867, Mo-Ouang fut acculé dans Fou-Tcheou, ville du Kiang-Si septentrional. Il voulait combattre jusqu'à la mort, comme une bête forcée ; mais ses lieutenants, après plusieurs assauts furieux de Gordon, massacrèrent lâchement leur héroïque chef, pour capituler entre les mains de Gordon qui leur offrait la vie sauve. Ils furent punis de leur trahison. Comme généralissime, Ly-Hong-Tchang avait ratifié la parole de Gordon, mais comme gouverneur des deux Kiang, comme représentant du « Fils du Ciel » outragé par la révolte, il ne se crut pas lié par cette parole. Le lendemain matin, au petit jour, tous les prisonniers furent décapités. Après quoi, Ly-Hong-Tchang quitta sa résidence, mettant quelques lieues entre sa personne parjure et son associé Gordon dont il redoutait la colère. Bien lui en prit. Quelques heures plus tard, Gordon, prévenu de cette hécatombe, exaspéré de ce manque de foi, ne fit qu'un bond, revolver au poing, jusqu'à la résidence du mandarin. Il fouilla tous les appartements pour découvrir le traître ; s'il l'avait rencontré, il lui aurait brûlé la cervelle avec joie. Pendant ce temps, Ly-Hong-Tchang, en sûreté, rédigeait froidement la dépêche et le rapport qui faisaient de lui le pacificateur de l'Empire et le sauveur du trône.

Le mandarin et généralissime Ly ne pouvait penser, — *chinoisement parlant*, — que des étrangers eussent un mérite, à côté de lui, devant le gouvernement impérial. En pleine

terre des Han, tout devait rester chinois, victoire comme insurrection. Il voulait bien payer largement les officiers et les soldats mercenaires, même rendre hommage à leurs mérites, mais il réclamait pour lui seul la gloire réelle. Il s'étonna beaucoup que Gordon, mécontent de cet accaparement, refusât le million qu'il avait obtenu pour lui de la caisse impériale.

Ly-Hong-Tchang vainqueur des Tay-Pin fut récompensé (1868) par le titre de vice-grand chancelier, charge qui faisait de lui le troisième personnage de l'Empire. Il entrait directement dans la politique, où son habileté diplomatique lui servait des succès non moins grands que ses victoires.

II

Ly-Hong-Tchang avait mis à profit ses relations avec Gordon et les autres Européens, soit à la guerre, soit dans les multiples négociations qu'il dirigea pendant cette époque critique. L'existence d'un monde organisé autre que la Chine apparut à ses yeux; mais son esprit éminemment chinois ne conclut nullement à la supériorité de l'Europe sur la Chine. Pour lui, comme pour tout fils des Han, la Chine, telle que les ancêtres l'ont formée, possède l'idéal d'organisation dans ses institutions traditionnelles : un système d'association générale où l'individu se fond toujours dans une collectivité qui fait sa force et lui marque sa sphère d'activité. Ce système est établi, en descendant du supérieur à l'inférieur, sur la puissance et la responsabilité toujours considérées sous la forme paternelle; il est soutenu, en remontant de l'inférieur au supérieur, par le respect et la soumission toujours obligatoires par pitié filiale. Sans doute, il y a dans la pratique de cette théorie sociale beaucoup de routine mécanique; très imparfaite est l'adhésion des intelligences à cette morale d'État plus que de conscience; souvent la responsabilité du supérieur et le respect filial de l'inférieur ne sont qu'un vernis mince et de mauvaise qualité. Néanmoins, cet enchevêtrement de relations paternelles et filiales, ce réseau de liaisons ances-

trales qui enserre le monde chinois, lui donne sa très spéciale cohésion et le maintient debout malgré la corruption profonde d'une infinité de ses éléments.

Convaincu de la supériorité de la civilisation chinoise, Ly-Hong-Tchang se proposa de prendre à l'Europe ses perfectionnements militaires et industriels, pour rendre ainsi l'Empire plus riche, plus indépendant, plus fort, mais sans toucher à l'organisation nationale. C'est vers ce but que tendent ses efforts depuis une trentaine d'années, c'est-à-dire depuis que s'est ouverte pour lui en 1868 une nouvelle période d'activité où nous allons à présent le suivre.

Il eut bientôt à traverser une crise. Ses envieux et ses ennemis allèrent jusqu'à l'accuser de visées ambitieuses sur le trône du « Fils du Ciel ». Une bande de brigands, dernière épave des révoltés battus et dispersés, échappée à la poursuite d'un de ses lieutenants, avait poussé une pointe presque jusqu'à Pé-Kin. La Cour trembla; Ly-Hong-Tchang fut accusé de trahison, dépouillé du manteau jaune, et appelé dans la capitale pour se défendre contre ses accusateurs. Il s'y rendit, mais avec une escorte de dix mille soldats, ses vieilles troupes. Le prince Kong, régent de l'Empire, devint aussitôt très conciliant et ne tarda point à s'entendre avec un homme si obéissant, mais si formidablement entouré.

Ly-Hong-Tchang profita de sa présence à Pé-Kin pour faire pénétrer ses idées et ses conceptions dans les délibérations du Conseil Suprême de l'Empire. Pour s'initier aux progrès matériels de l'Europe, il fallait nouer des relations avec ses gouvernements. Or, non seulement aucun Chinois n'était préparé au rôle d'ambassadeur, mais encore l'opinion était opposée à l'envoi, hors du territoire, d'un grand dignitaire impérial. Le plénipotentiaire fut trouvé cependant : Anson Burlingame. Cet officier américain était, comme Gordon, un de ces Anglo-Saxons de toute entreprise, pour qui le monde est un vaste champ d'activité, et qui ne reculent devant aucune situation digne de leur énergie et de leur intelligence. Officier distingué, négociateur habile dans la guerre de Sécession, diplomate accrédité par le cabinet de Washington près la Cour de Pé-Kin, Anson Burlingame se trouva juste à point pour servir les visées de Ly-Hong-Tchang. Il accepta de représenter la Chine

près des puissances européennes, et partit de Pé-Kin muni de tous les titres et pouvoirs nécessaires pour faire entrer la Chine dans le concert diplomatique des grandes puissances. Il se trouvait dans un état d'esprit assez singulier, désireux de servir fidèlement la Chine en organisant ses relations officielles avec les gouvernements européens, mais il voulait aussi faire comprendre à ceux-ci qu'il serait imprudent de briser trop vite les barrières séculaires du Céleste-Empire, et d'ouvrir ainsi une issue dangereuse à la force d'expansion d'une nation prolifique, industrieuse et peu susceptible d'être assimilée.

Anson mourut quelques mois plus tard, avant d'avoir pu terminer ses négociations; mais les conseils de Ly-Hong-Tchang avaient déjà une telle influence à la Cour que l'ambassadeur américain fut aussitôt remplacé par la Chine qui nomma trois lettrés chargés d'affaires en Europe, et les accrédita près de onze puissances (1868).

A ce moment, la fortune de Ly-Hong-Tchang court un nouveau péril. Il est accusé d'avoir menti en annonçant l'anéantissement des rebelles, puisque des bandes couraient encore le pays de temps en temps; d'ailleurs la demi-indépendance qu'il gardait à la tête de son armée dans les provinces pacifiées par lui, pouvait inquiéter la cour de Pé-Kin. On lui enleva le gouvernement des deux Kiang, mais l'habile manœuvrier obtint, comme compensation, d'abord le gouvernement des deux Fou, puis la charge de commissaire impérial et grand examinateur au Se-Tchoan, un poste à très beaux bénéfices, licites ou illicites, autorisés par un usage immémorial. Dans cette province reculée, Ly-Hong-Tchang, en même temps qu'il achevait la déroute des bandes du rebelle Lan-Ta-Chouen, arrondit sa fortune, déjà fort importante, de quelques millions levés sur les mandarins prévaricateurs, — ils le sont tous, — et sur les jeunes lettrés désireux d'obtenir le grade de licencié autrement que par leurs progrès dans la littérature de Confucius. Pour faire de ces sommes énormes un fructueux placement, notre grand dignitaire se procura d'habiles intendants qui se chargèrent pour lui de l'accaparement secret des Monts-de-Piété de la province; il en tire actuellement un revenu de vingt pour cent pour un capital de trente à quarante millions.

***

A son retour de Se-Tchoan (1870), Ly-Hong-Tchang trouva la capitale en pleine effervescence. Les horribles massacres de Tien-Tsin venaient d'avoir lieu (juin) et la menace d'une guerre avec l'Europe était de nouveau suspendue sur l'Empire. Le prince Kong n'aimait pas Ly-Hong-Tchang, mais, en face du danger, il le fit nommer gouverneur du Pé-tché-ly, premier précepteur impérial, et commissaire enquêteur pour l'affaire de Tien-Tsin (29 août 1870). Ly-Hong-Tchang sut habilement profiter de la guerre franco-allemande pour régler ce différend au mieux des intérêts chinois et pour augmenter par ce service nouveau son influence au palais impérial. De fait, il devient alors le personnage prépondérant à la cour.

Comment cela se fit-il? Nous avons en France les plumes indiscrètes de nos reporters boulevardiers : elles ne sont pas plus méchantes que les langues des nouvellistes chinois. Les unes et les autres rapportent souvent des bruits accrédités, mais dont l'exactitude est difficile à vérifier. Donc, la chronique amoureuse du Céleste Palais raconte que Ly-Hong-Tchang sut capter les bonnes grâces d'une des deux impératrices régentes, vers 1870, sous l'empereur Tong-Tche : c'était la princesse An, l'impératrice de gauche ou d'Occident, femme de tête, ardente et ambitieuse; bien qu'elle n'eût que le titre secondaire de co-régente, elle jouait un rôle par l'influence qu'elle avait acquise sur la régente, l'impératrice d'Orient, mère de Tong-Tche. Toujours est-il que le vieux prince Kong se retira des affaires, et sa place fut prise par Ly-Hong-Tchang qui devint grand chancelier d'Empire, tout en restant gouverneur du Pé-tché-ly.

En janvier 1875, le débile empereur Tong-Tche, à peine majeur, mourut sans laisser d'enfants. Ici encore les mauvaises langues s'exercèrent. L'opinion publique, sans autres preuves que les indiscrétions des eunuques et des mandarins du palais impérial, fut convaincue que le prince en tutelle avait succombé au poison. On dit même mystérieusement qu'il était déjà mort depuis plusieurs jours, lorsque les impératrices et Ly-Hong-Tchang, après s'être concertés,

firent savoir au peuple que l'Empereur mourant choisissait pour son successeur son cousin, né en août 1871, le fils du prince Tchong, dit Kong-Tsié-Ouang, septième oncle de l'Empereur. Ce choix était conforme à la loi du royaume qui laisse à l'Empereur la désignation de son successeur parmi les membres de la famille impériale; mais la nomination d'un enfant de trois ans rendait nécessaire une longue régence. Cette situation de l'impératrice co-régente, avec Ly-Hong-Tchang pour premier ministre, n'était pas faite pour décourager la chronique scandaleuse, qui continua de malmener l'impératrice et le ministre, derrière les paravents de laque et les éventails de soie, sous le règne de l'empereur Koang-Su.

Sous ce règne, sans conteste, toute la politique chinoise s'incarne dans Ly-Hong-Tchang. Cependant il ne faut pas croire qu'il gouverne en maître absolu, ni qu'il puisse faire entrer le progrès, comme il voudrait, dans la masse chinoise. Nombreux sont ses partisans parmi les hauts dignitaires, mais il y compte aussi des ennemis acharnés de sa personne, les jaloux, et des ennemis entêtés de sa politique, les hommes du vieux parti. Celui-ci continue à n'admettre pour lutter contre l'Europe que le système traditionnel : se cantonner chez soi, fermer les frontières aux étrangers, faire de l'obstruction à outrance. Il accuse sans cesse le premier ministre d'être partisan des Européens et traître à la nation, parce que, pour lutter contre l'envahissement occidental, celui-ci travaille à ravir à l'Europe, par emprunts successifs, sur place ou à l'étranger, les secrets matériels de sa force militaire et industrielle. Et ces lettrés, ennemis de Ly-Hong-Tchang, résistent, admirablement secondés par l'esprit populaire, et solidement embusqués derrière l'inextricable réseau de coutumes invétérées.

Étudions à présent l'œuvre de Ly-Hong-Tchang comme premier ministre[1], au triple point de vue militaire, diplomatique et industriel.

1. Premier ministre de la Régence, puis de l'Empereur Koang-Su, après que celui-ci fut affranchi de la tutelle par son mariage.

III

L'organisation des forces militaires de terre et de mer, disciplinées et armées à l'européenne, est peut-être l'œuvre où Ly-Hong-Tchang a rencontré le plus d'insuccès et de déboires, malgré des efforts persévérants. Après le licenciement des troupes de Gordon victorieuses des Tay-Pin, il avait réussi à garder dans les corps de troupes placés sous ses ordres un certain nombre d'aventuriers plus ou moins capables, mais excellents officiers à former des recrues : parmi eux le fameux Pinel, tambour français pendant la guerre de Chine, déserteur, capitaine, puis général chinois, vainqueur au Se-Tchoan de Lan-Ta-Chouén, un des derniers survivants de la grande révolte. Encadrés par ces officiers, les vieux braves de Ly-Hong-Tchang — une dizaine de mille hommes environ — formèrent le noyau d'une armée que le régent porta successivement à trente mille hommes. Ce sont les soldats de l'Empire, mais aussi les prétoriens du premier ministre qui les entretient de ses deniers et les garde sous ses ordres directs. Pour perfectionner cette armée, Ly-Hong-Tchang envoie des jeunes gens se former en Europe aux écoles de guerre, établit une école militaire à Tien-Tsin, emprunte à toutes les grandes puissances des instructeurs qu'il paie largement, garnit ses arsenaux d'armes et de munitions.

La marine n'est pas oubliée : l'arsenal de Fou-Tcheou est terminé, celui de Tien-Tsin construit ; des navires de guerre sont achetés par souscription nationale plus ou moins forcée ; un ministère de la marine est créé (1885) ; des écoles de pilotes et de marins ouvertes à Nan-Kin et à Pé-Kin ; une école de torpilleurs à Canton. Port-Arthur, Ta-Kou, Ta-Lién-Ouan, Ouy-Hay-Ouy deviennent ports militaires et sont fortifiés. Un chemin de fer stratégique relie ces ports et doit même se prolonger jusqu'à la frontière du nord, jusqu'aux rives de l'Amour.

Après la guerre du Tong-Kin, le réformateur entreprit même une œuvre formidable, la transformation des bataillons

provinciaux, milices régionales très peu guerrières, en véritables bataillons de combat. De l'École de guerre partirent pour toutes les provinces des instructeurs chinois. Je me trouvais alors au Se-Tchoan. Ces exercices continuels, ces tirs répétés, cette mise en demeure pour les chefs d'avoir des bataillons complets de cinq cents soldats entraînés au lieu de minuscules compagnies de quatre-vingts hommes de paille, en un mot, cette fièvre militaire m'inquiéta fort pour notre conquête du Tong-Kin. Si cette activité se fût prolongée durant deux ans, la Chine avait au Se-Tchoan et au Yun-Nan deux cents à deux cent cinquante mille soldats européanisés. Elle pouvait les lancer sur le Tong-Kin avant même qu'on pût le savoir à Hanoï, à Saïgon et encore moins à Paris. Heureusement la trop grande ampleur de l'entreprise fit avorter cette réforme, et aussi la concussion ; alors furent négociés des achats fabuleux de fusils américains au millésime des années de la guerre de Sécession.

Il en fut de même pour beaucoup d'autres réformes militaires de Ly-Hong-Tchang. Sa main, quoique ferme, sa volonté, bien que tenace, ne furent pas assez fortes pour secouer la routine traditionnelle et supprimer le gaspillage effronté. Aussi, je ne serais pas étonné que, par un accès d'audacieux dépit, pour donner à ce grand corps récalcitrant une secousse énergique, Ly-Hong-Tchang ait laissé le conflit avec le Japon aboutir à la guerre, et, par avance, escompté les succès de cette puissance. Rien, en effet, n'était motif suffisant de guerre dans cette querelle à propos de la Corée. Plusieurs fois, dans sa carrière, le premier ministre s'était tiré de pas plus difficiles. Je me demande donc s'il n'a pas, à dessein, laissé se produire la guerre comme une leçon humiliante, n'en redoutant pas d'ailleurs outre mesure les résultats politiques. Je suis confirmé dans cette opinion par ce fait que, en somme, la seule armée chinoise digne d'être mise en ligne, l'armée de Ly-Hong-Tchang, se battit bien, mais peu. Après les premiers succès des Japonais, rien ne fut plus ridicule que l'arrivée à Pé-Kin des défenseurs d'ancien style, armés de quelques fusils à pierre et de tous les outils pointus de la création ficelés sur des bâtons. Les soldats de ces troupes préhistoriques étaient des pillards, des poltrons, de

redoutables bandits. Ces bandes lamentables donnèrent, au premier choc, le spectacle d'une déroute prodigieuse.

La comparaison avec l'armée vaillante et disciplinée du premier ministre valut mieux pour la cause du progrès militaire que vingt années de discussions. Aussi, depuis lors, Ly-Hong-Tchang ne rencontre plus d'obstacles à ses réformes dans le haut mandarinat, et encore moins auprès de l'empereur Koang-Su.

Il a mission de ramener d'Europe un nombre considérable d'officiers instructeurs. J'ignore si ses pourparlers avec l'Allemagne ont abouti. L'empereur Guillaume a bien autorisé le départ d'une centaine d'officiers, mais une question d'argent paraît retarder la location de ces mercenaires. Nous saurons plus tard si les officiers allemands veulent bien s'expatrier pour la gloire de porter des boutons de cristal ou de corail, ou s'il leur faut la fortune avec les bottes de soie mandarinales. Ly-Hong-Tchang fera tout pour réussir, car le vieux généralissime désire ardemment parfaire l'œuvre entreprise par lui envers et contre tout et tous, la création d'une armée nationale qui rende la Chine maîtresse chez elle, arbitre suprême des questions d'Extrême Orient.

Si, par la redoutable complicité d'inertie de tout le vieux monde chinois, Ly-Hong-Tchang a été retardé dans l'organisation des forces militaires, il a dirigé en maître les relations extérieures[1]. Sa politique se résume en deux points : en Chine même, tenir autant que possible l'Européen à distance, sauvegarder le *moi* chinois contre toute ingérence étrangère. Sur les frontières, lutter avec acharnement par la force ou par la ruse contre toute violation de l'intégrité territoriale, soit directe par l'occupation, soit indirecte par la main-mise sur les pays vassaux.

1. On lui a prêté un rival en la personne du fils de Tsen-Koué-Fan, son ancien compagnon d'armes. C'est une erreur : celui que nos Parisiens appelèrent le marquis Tsén, — il n'existe en Chine ni ducs, ni marquis, ni comtes, ni barons, — fut un ambassadeur, puis un ministre qui ne put guère, en fait, se mettre en opposition avec celui qui domine, depuis vingt ans, toute la politique étrangère de la Chine. Du reste, en 1887, la mort a mis fin à l'antagonisme personnel que les rivalités d'ambition avaient pu créer, au moment de la guerre du Tong-Kin.

Pour tenir l'Européen à distance, Ly-Hong-Tchang maintient énergiquement les deux façons différentes dont l'Empereur traite, d'une part, avec son peuple et ses mandarins, d'autre part, avec les nations étrangères et leurs représentants. Il existe à Pé-Kin une question du sceau et une question des entrevues. L'Empereur, d'après le concept chinois, ne doit qu'à ses sujets le vrai cachet impérial, celui qui scelle les édits d'État, où il ressort et frappe les yeux par son beau vermillon teinté d'or. Pour les traités avec les étrangers, le ministre prend et appose toujours un cachet plus petit, rouge commun sans or; ce cachet sert pour les rescrits secondaires, qui ne sont pas considérés comme une émanation directe de la volonté impériale. Ainsi, double résultat : l'Empereur n'a pas traité les étrangers d'égal à égal; à travers la Chine, quand ces traités sont affichés dans les provinces, cette différence confirme le peuple dans l'opinion que le « Fils du Ciel » est l'Unique, l'Empereur de tout le *Sous-Ciel*, et ne traite avec l'étranger que par pure bienveillance supérieure.

Lors des premiers traités, les négociateurs ignoraient ces détails singuliers, de sens très sérieux. Ils se sont donc contentés, comme ratification, de l'apposition de ce cachet impérial secondaire. Mais, depuis quelques années, mis au courant de cette sorte de supercherie, ils ont protesté. Ly-Hong-Tchang, avec mille circonlocutions de politesse orientale, a traîné les discussions en longueur, n'a jamais voulu céder sur le principe, et, en fait, maintient que le sceau employé jusqu'ici, le cinquième en grade dans la série officielle, doit rester le sceau des relations extérieures. L'étranger n'a pas droit à recevoir du « Fils du Ciel » le même traitement que les natifs, car sa volonté ne peut s'unir à la volonté impériale, qui renferme l'essence même de l'âme nationale.

Pour les entrevues des ambassadeurs avec l'Empereur, même tactique : l'Empereur ne reçoit que les mandarins supérieurs, les seuls qui peuvent voir sa face sans perdre la vue et la vie, et se livrer à l'adoration de l'être idéal qui personnifie l'union de la divinité et de l'âme de la nation. Ces entrevues se passent en un palais où seuls entrent des Chinois, où nul ne peut pénétrer qui ne courbe point son front devant l'Unique. Aussi tous les ambassadeurs qui ont demandé à présenter

à l'Empereur lui-même leurs lettres de créances se sont heurtés à des obstacles presque invincibles. Autrefois, toute entrevue était refusée, à moins qu'elle ne comportât l'adoration du Souverain. Mais les temps changent : les envoyés étrangers, en contact perpétuel avec la cour, percent à jour le mur de vieilles rubriques derrière lequel on cache le potentat chinois. En face du ministre, qui veut servir d'écran à son maître, se dressent des volontés aussi tenaces que les coutumes chinoises sont enracinées. Du moins, le cabinet des affaires étrangères et le premier ministre emploient toute l'astuce de leur diplomatie pour que l'entrevue n'ait pas lieu dans le palais impérial.

Une première fois, le chef du Tsong-ly Ya-men réussit à faire accepter, comme lieu d'entrevue, par M. de Biegeleben, ministre d'Autriche-Hongrie, le Tchén-Koang-Tién, palais destiné à recevoir les princes tributaires de la Chine lorsqu'ils apportent à Pé-Kin les présents de vasselage. Les représentants des autres puissances protestèrent contre cette chinoiserie. Ly-Hong-Tchang donna les explications les plus embrouillées, le plus lentement possible, profitant très habilement des rivalités des puissances entre elles pour empêcher l'action commune de devenir trop pressante.

En 1891, la principale raison donnée par le Grand Conseil pour la réception dans le palais des tributaires n'existait plus. On ne pouvait plus dire que l'Empereur mineur, en puissance de régence, ne saurait donner audience au palais impérial. L'empereur Koang-Su était majeur depuis deux ans. Néanmoins, le premier ministre réussit à faire accepter par les ambassadeurs, pour une réception diplomatique en corps, le Tse-Koang-Ké, situé en dehors de l'enceinte du palais réservé. Mais aussitôt une tempête éclata dans les encriers des journaux européens publiés en Extrême Orient, et sir John Walsham, qui avait été le négociateur de cette transaction, partagea les injures avec Ly-Hong-Tchang. Le Tse-Koang-Ké eut une très mauvaise presse. Stimulé par l'opinion publique, le corps diplomatique, dans une note adressée en février 1892 au Tsong-ly Ya-men, réclama nettement de la cour impériale une audience analogue à celle que les souverains d'Europe donnent aux ambassadeurs dans leurs palais. Ly-Hong-Tchang ne s'émut pas; il sut qu'il y avait dissidence entre les gou-

vernements et qu'ils ne se mettraient pas d'accord pour arriver à une rupture des relations diplomatiques. Bien mieux, en 1893, sir O'Conor, nouveau ministre anglais, sans prévenir ses collègues, accepta une audience dans le Tchén-Koang-Tién si décrié précédemment par le corps diplomatique. Rien n'y manqua pour satisfaire l'orgueil chinois : cérémonial baroque et humiliant, attente prolongée de l'ambassadeur, remise, de la part de la reine Victoria, d'un très riche présent qui, pour les Célestes, devint un tribut, humblement déposé aux pieds du « Fils du Ciel ».

La réception du Tsarewitch par l'empereur Koang-Su, les négociations qui ont suivi la guerre du Japon, l'impatience que semble témoigner l'empereur de se débarrasser de certains usages, le mouvement général imprimé à l'organisme chinois par les récents événements, tout cela peut-être présage le renversement de la barrière si soigneusement défendue par Ly-Hong-Tchang. Mais on devra lui rendre cette justice qu'il a fait bonne garde. Auparavant, il aura lui-même été personnellement reçu par tous les souverains d'Europe. Cet argument de vanité satisfaite sera sans doute plus fort que les notes les mieux raisonnées pour amener un changement dans le protocole du Céleste Empire, au sujet des entrevues de l'Empereur avec les ambassadeurs des grandes puissances.

La vigilance de Ly-Hong-Tchang pour tenir les Européens à distance du chef de la nation chinoise s'étend sur d'autres que sur les ambassadeurs.

L'Empereur est, paraît-il, très curieux de connaissances européennes. Possesseur de l'orgue de l'ancienne cathédrale, il voulut apprendre à toucher de cet instrument qui chante si bien. Le Père Favier, un des plus remarquables missionnaires que la France ait eus à Pé-Kin, obtint, à force d'habileté, par l'intermédiaire du septième prince, Kong-Tsié-Ouang, père de l'Empereur, de faire agréer comme cadeau un splendide harmonium français. L'Empereur charmé faillit nommer le donateur précepteur impérial pour la musique. Le Père Favier aurait accepté sans hésiter, aussi bien par patriotisme que par zèle religieux. Ly-Hong-Tchang mit en jeu le Grand Conseil des Censeurs impériaux, chargés de veiller sur la conduite de

l'Empereur et sur l'observance des rits et coutumes. Ces rigides mandarins, imbus de toute la quintessence de l'esprit chinois, mirent opposition formelle à ce dessin. Cependant il fallait satisfaire le désir du souverain : un des serviteurs chinois de la mission, élève du Père Favier, reçut le bouton de corail et le titre de mandarin de première classe. Ainsi placé dans les conditions requises pour approcher de l'Empereur, il remplit l'office de professeur de musique auprès de Koang-Su, et l'on dit que les dames du gynécée raffolent des sons harmonieux que cet homme pacifique tire de l'instrument.

Mêmes histoires pour le petit chemin de fer installé dans les avenues du jardin du Palais d'Été, et pour le yacht à vapeur lancé sur le lac. Le Grand Conseil fait traîner par des eunuques les voitures du train impérial, relègue la machine sous un somptueux hangar, et empêche l'empereur de monter sur son petit navire. A tout prix le contact avec l'Européen doit être évité au représentant de la nation chinoise. A propos de l'orgue, de l'harmonium, du chemin de fer et du yacht, je puis assurer le lecteur que le palais impérial, ses jardins et les rives du lac ont été témoins de très jolies scènes, à mettre dans le cadre de l'opéra-comique.

Ce qui est un effet plus grave de la politique de Ly-Hong-Tchang, c'est la ténacité avec laquelle il élude, malgré les traités, l'intervention des représentants de la France pour la protection des chrétiens chinois, molestés, pillés et même assassinés, pour cause religieuse, avec la complicité des mandarins ; mais une étude de cette matière nous entraînerait trop loin. Il me suffira de dire que cette attitude est conforme au parti très arrêté de retirer aux étrangers vivant en Chine le bénéfice de l'*extériorisation*. Souvent les madarins, sur ordre supérieur et secret, refusent de traiter diplomatiquement les affaires des missionnaires, afin de les obliger à s'adresser aux tribunaux chinois comme de simples sujets impériaux, et cela dans les causes qui relèvent expressément des traités.

***

Mettons que tout ce qui précède soit de petite politique, voici maintenant de la grande politique.

La politique étrangère de Ly-Hong-Tchang consiste, nous l'avons dit, à protéger la Chine contre toute violation de ses frontières ou de sa suzeraineté. Le champ est trop vaste; nous y choisirons quatre grandes questions. Cette politique a lutté au Tong-Kin, contre la France; au Kouldja, contre la Russie; au Si-Kim, contre l'Angleterre; en Corée, contre le Japon.

Pour le Tong-Kin, de 1876 à 1880, Ly-Hong-Tchang refuse obstinément aux ambassadeurs annamites tout appui contre la France. Mais, lorsqu'il voit celle-ci, résolue à châtier les traitrises du gouvernement de Hué, s'emparer des pays du fleuve Rouge et menacer de s'installer sur les frontières de Chine, Ly-Hong-Tchang pousse l'An-nam à la guerre. Après la mort du commandant Rivière (18 mai 1883), il intervient directement et réclame pour son souverain, suzerain du royaume menacé, le droit de châtier seul son vassal. Par des promesses aussi fallacieuses que magnifiques, il essaie de faire traîner en longueur ses négociations sur des engagements irréalisables. Pendant ce temps, ses troupes gagnent le haut Tong-Kin et soutiennent la résistance des Annamites avec ténacité. Mais la France est victorieuse, et la convention de Tien-Tsin — convention Fournier — est signée le 11 mai 1884. Alors Ly-Hong-Tchang laisse se produire l'attentat de Bac-Lé[1]; la guerre éclate entre la France et la Chine. Vaincu sur terre et sur mer, il est contraint à signer la paix (juin 1884), mais secrètement, il entretient l'état de guerre sur les frontières par ses réguliers mêlés aux Pavillons-Noirs; fournit à l'insurrection armes et munitions, asile au besoin; revendique sans sourciller le pays de Cao-Bang; suscite mille difficultés à la conclusion des traités pour la navigation du fleuve Rouge; — enfin met toute sa ruse orientale, toute sa lenteur chinoise au service de ce dessein tenace: fermer à la France, malgré sa victoire, les routes de pénétration qui

1. Dans la convention Fournier, Ly-Hong-Tchang, au sujet du retrait des troupes chinoises, fit effacer le mot *immédiat*. Le maintien de ce mot, disait-il, amènerait sa disgrâce et la rupture des pourparlers. Il savait bien cependant que le Grand Conseil allait profiter de la latitude laissée pour se venger par un guet-apens coloré d'un prétexte de droit.

aboutissent par le Yun-Nan aux riches provinces occidentales de Chine.

Sur le haut plateau central de l'Asie, comme sur toute sa frontière septentrionale, la Chine est en lutte séculaire avec la Russie pour la possession de territoires mal définis où vaguent des tribus nomades médiocrement soucieuses d'avoir un grand chef quelconque. En 1882, deux pays contestés, le Kouldja et le territoire d'Ili, avaient été envahis par les troupes russes de Sibérie. Selon sa coutume, le Russe commençait par s'installer dans les pays revendiqués, avant d'entamer des négociations. La guerre faillit éclater officiellement, et, en réalité, les troupes russes et chinoises se livrèrent une série de combats, sans qu'aucun des gouvernements ait approuvé ou blâmé ses belligérants. La situation était très critique pour l'Empire chinois dont les meilleures troupes gagnaient alors le Tong-Kin. A pareil moment, se mettre sur les bras le colosse russe était dangereux ; le laisser s'emparer de ces territoires était une reculade. Le premier ministre pensa à Gordon. Sans rancune pour le parjure égorgeur de Fou-Tcheou, l'aventurier anglais, par haine de la Russie, accepta de venir prêter main-forte à son compagnon des luttes épiques contre les Tay-Pin. A l'arrivée de Gordon à Tien-Tsin, l'entrevue fut pleine de cordialité, d'émotion et même d'expansion, car, si l'on en croit certains témoins dignes de foi, Ly-Hong-Tchang, — chose presque incroyable de la part d'un Chinois, — se jeta dans les bras du célèbre partisan. Avec une rare souplesse, grâce aux conseils de Gordon, moyennant quelques concessions à l'extrémité de la Mandchourie, Ly-Hong-Tchang obtint un succès diplomatique complet. La Russie rétrocéda le Kouldja et l'Ili. Elle comptait peut-être les reconquérir plus tard, à la faveur d'autres embarras de la Chine. Mais, sans tergiverser, avec une rapidité de conception et d'exécution prodigieuse, le régent de la Chine fit de ces pays, par décret impérial, une province de l'Empire, y dirigea tous les condamnés à l'exil, avec leurs familles, leur octroya des avantages considérables pour s'établir. Il constitua ainsi sur le champ une barrière de population chinoise, agricole et prolifique. C'était enlever à la Russie tout prétexte d'étendre la main sur un pays où des

Chinois bien authentiques, timbrés et marqués au fer, ont remplacé les nomades de nationalité mal définie.

Au nord des Indes, depuis bientôt un siècle, les Anglais cherchent à s'ouvrir une route de pénétration au Tibet, profitant de toutes les occasions favorables avec beaucoup de promptitude et très peu de conscience.

En ces dernières années, Ly-Hong-Tchang a empêché l'irrésistible Angleterre de franchir les Hymalaya. Vers 1889, nous trouvons les Anglais, au nord du Népaul, maîtres de tout le Dardjelin, la plus belle partie des assises hymalayennes. Naturellement, ils convoitent un complément de cette conquête : le Si-Kim. Ce pays est traversé par la plus facile des routes qui conduisent aux grandes vallées et au plateau tibétain. Cette route passe la Tista sur un pont, remonte par le moins élevé de tous les cols, Djaïlap (trois mille neuf cent soixante mètres) et donne accès à la riche vallée de Tchong-pey. Bientôt Ly-Hong-Tchang apprit que, pour avoir la route, les Anglais commençaient leurs entreprises contre celui qu'ils nomment *Radja de Sikim*, et les Chinois *Tou-Se de Si-Kim*, c'est-à-dire un vassal. Aussitôt il envoie au préteur du Se-Tchoan, gouverneur pour la Chine de toutes les tribus vassales du Tibet, l'ordre d'expédier plusieurs compagnies de réguliers au secours du vassal menacé. Mais ces milices mal armées et peu disciplinées fondirent en route, tandis que les Gourgas des Anglais prenaient Kia-Tong (1892). Le vice-roi des Indes détrôna le roitelet du Sikim sans autre forme de procès.

Ly-Hong-Tchang entretenait toujours la guerre d'une main, les négociations de l'autre. Profitant habilement des difficultés de son adversaire en Birmanie, il remporta un nouveau succès diplomatique. En avril 1893, il arrachait au vice-roi des Indes un traité qui rendait à la Chine toute la partie supérieure du Sikim. C'est, pour le cabinet de Pé-Kin, la possession officiellement reconnue de ses frontières tibétaines et de toutes les passes hymalayennes depuis le Népaul jusqu'à l'Yraouaddy. Les craintes ne sont cependant pas définitivement supprimées de ce côté, car l'Anglais montera toujours à l'assaut. Peut-être même n'a-t-il cédé sur ce point que pour porter ses

efforts dans la haute Birmanie, vers Salouén et les routes du Yun-Nan.

Après les désastres de la guerre japonaise, Ly-Hong-Tchang fut à deux doigts de sa perte; la cour le tint en suspicion; l'opinion publique se retourna violemment contre lui. Il dut, pour la seconde fois en sa vie, se dépouiller du manteau jaune de généralissime, mais ce patient manieur d'hommes demeurait le meilleur rempart, la grande force de sa nation. Fier de ses éclatantes victoires, avec son tempérament d'insulaire entreprenant, le Japon, lorsqu'on parla de paix, montra des dents d'une longueur démesurée, comme un autre John Bull. Non seulement il voulait de l'argent, beaucoup d'argent, mais il exigeait la Corée, Formose, même le Liao-Tong, province originaire de la dynastie mantchoue. La Chine, seule et battue, ne semblait pas en état de se soustraire à ses prétentions. Mais Ly-Hong-Tchang avait veillé, travaillé, intrigué; il tenait sa revanche.

Dès la fin de 1894, le cabinet de Pé-Kin avait envoyé au Japon des ministres plénipotentiaires avec des pouvoirs très discrets, inscrits sur des lettres de créance, chef-d'œuvre de ruse orientale : un caractère chinois équivoque, intercalé dans le contexte, permettait au besoin de renier sans scrupule les pouvoirs des envoyés. Les Japonais s'en aperçurent et refusèrent de traiter; mais ils avaient très suffisamment indiqué leurs prétentions futures. Dès lors, l'astucieux ministre chinois ourdit sa trame : il insista auprès du corps diplomatique à Pé-Kin pour amener une médiation qui modérerait les prétentions du vainqueur.

Il ne se contenta point d'agir en Orient. Il connaît l'utilité et la puissance du journalisme. Son bureau de la presse, à Pé-Kin, le renseigne fidèlement sur les choses d'Europe. Il sait aussi se servir de la presse. Un journal, dirigé par lui, paraît à Chang-Hay en anglais et en chinois. Dans les capitales des grandes puissances, à l'époque où Tchén-Ky-Tong faisait les délices des Parisiens, le cabinet de Pé-Kin s'était ménagé, par l'argent, la camaraderie, la flatterie et tous les moyens de la ruse, le moyen de glisser dans les journaux des articles destinés à servir les intérêts de sa politique.

Dès le mois de janvier commencèrent à paraître des articles contre le Japon, d'abord à Chang-Hay, puis en France, en Allemagne, en Angleterre, même en Russie. Avec un ensemble parfait, dans des journaux de nuances très diverses, le Japon fut dénoncé pour ses menées et son ambition démesurée. Il fut montré à l'Europe comme le point noir menaçant pour les puissances européennes. Certes, la plupart des signataires de ces articles n'avaient jamais mis le pied sur un bateau, jamais vu ni un Chinois, ni un Japonais : jamais peut-être réfléchi aux affaires d'Orient avant cette guerre. Mais tous ces donneurs de conseils diplomatiques faisaient de la haute ethnographie ; tous s'entendaient sur un point très net : empêcher le Japon d'abuser de sa victoire en exigeant la cession d'une province chinoise. Cet accès de morale politique, dans la bouche des Allemands et des Anglais, ne manquait pas d'une piquante saveur pharisaïque.

Ce concert de presse s'accordait sur deux principales raisons d'arrêter le Japon. La première, toute politique : laisser prendre à cet entreprenant empire une position territoriale trop considérable, c'était fortifier un conquérant, prêt à jeter hors d'Orient tous les Occidentaux. La seconde, toute économique : permettre au Japon de s'installer près de la Chine, pour l'initier aux progrès modernes avec sa fougue irrésistible, c'était, à bref délai, créer à l'industrie européenne une concurrence terrible, plonger les ouvriers du vieux monde dans la misère, et aggraver la crise sociale qui sévit déjà si durement.

Ces raisonnements me paraissent mauvais. Je trouve, au contraire, que laisser le Japon exiger la cession du Liao-Tong était un excellent acte de politique, dans l'intérêt de l'Europe. L'annexion du Liao-Tong par le Japon aurait créé entre les deux peuples orientaux un antagonisme violent, toujours vivace. C'eût été le boulet de sûreté que chacun aurait traîné, usant ses forces au lieu de les unir contre l'Europe. D'autre part, la secousse économique que le Japon peut donner au monde chinois ne saurait être ni précipitée ni retardée par le voisinage territorial. Elle est maintenant inéluctable, comme conséquence de la guerre elle-même. Du

reste le Japonais, nous le verrons, n'est ni le premier, ni le plus tenace instigateur de l'entrée de la Chine dans le mouvement moderne.

Quoi qu'il en soit, à la grande joie de Ly-Hong-Tchang, l'idée d'une intervention modératrice de la victoire japonaise fit son chemin ; elle cadrait du reste avec les visées de certaines chancelleries. D'une façon générale, on était jaloux de voir le Japon, ce tout jeune pays, entrer dans l'histoire par un coup de maître contre le vieil empire, qui usait depuis longtemps les ongles de toute l'Europe. Les chancelleries des quatre grandes puissances offrirent donc à la Chine leur appui contre le Japon. Le Mikado, cet empereur à la moderne, eut le suprême déplaisir d'entendre ses cousins d'Occident lui témoigner un très vif mécontentement de son habileté à s'*européaniser* par sa manière de traiter les peuples vaincus. Son étonnement fut très profond de voir la France et l'Allemagne se donner la main à propos de Chinois, et les quatre puissances qui avaient le plus à se plaindre de la Chine aider cet empire à conserver son intégrité.

Ly-Hong-Tchang cependant exultait : obtenir cette médiation dans sa situation de vaincu ; s'imposer à son Empereur par son habileté et son dévouement ; retourner l'opinion en sa faveur ; aller au Japon avec des pouvoirs sans limites ; se présenter au vainqueur non pas en humble solliciteur, mais en homme fort, qui sait ce qu'il veut céder, ce qu'il veut obtenir : enfin, rentrer à Pé-Kin avec un traité sauvegardant l'intégrité du territoire chinois, voilà certes un triomphe diplomatique qui fait honneur à l'astucieuse énergie de Ly-Hong-Tchang. Il avait donné une indemnité, mais c'était inévitable. Il avait cédé Formose, mais elle était à conquérir. Il avait abandonné la suzeraineté de la Corée, mais la Chine a l'intrigue et les siècles pour la reprendre. Il avait fait beaucoup de concessions, mais toutes secondaires. Du territoire d'Empire, du bloc chinois, il n'avait rien cédé.

Nous ne pouvons admirer le caractère de Ly-Hong-Tchang, où la finesse a trop de fourberie et l'énergie de férocité, mais il faut reconnaître cette prompte audace, cet indomptable courage, cette persévérante activité, cette farouche grandeur

de l'homme d'une idée, du Chinois obstiné qui briserait hommes et nations plutôt que de toucher au moule traditionnel de son peuple[1].

IV

Prendre à l'Europe ses moyens militaires, lutter par la diplomatie contre l'envahissement de l'Empire, c'est, dans le plan de Ly-Hong-Tchang, le côté de la défense, de la résistance, de l'éloignement, le côté négatif. Le côté positif, c'est l'acquisition des progrès industriels et commerciaux. Ly-Hong-Tchang s'est efforcé d'être l'initiateur industriel des Chinois ; son autorité, son influence, ses capitaux immenses, tout est au service des créations modernes. Le plus important capitaliste que Ly-Hong-Tchang protège comme ministre, c'est lui-même. Son œuvre est considérable, et nous ne pouvons donner qu'une idée de ses efforts pour transformer les études, favoriser le grand commerce et susciter les industries.

La langue chinoise, stéréotypée dans ses formules et ses caractères immuables, offrait un obstacle invincible à l'étude des sciences. Ly-Hong-Tchang, imbu de conservatisme chinois, ne pouvait comprendre cette incompatibilité. L'eût-il saisie, il ne pouvait songer à porter une main sacrilège sur la langue de Kong-fou-tse, mais, du moins, il voulut l'enrichir d'un coup de tous les termes, et par suite de tous les caractères nouveaux nécessaires à l'expression des choses scientifiques. Il créa l'Université des sciences, qui a donné à la langue, par un labeur acharné, cinq mille mots nouveaux, représentés par autant de lettres différentes.

1. Une remarque à ce propos. Ly-Hong-Tchang ne ferme pas toutes les portes de la Chine. Par exemple, il ouvre celle du Fleuve Bleu ; mais c'est qu'ici la transformation moderne de l'activité chinoise est assez avancée pour que le Chinois puisse tenir tête à l'envahisseur, tout en restant Chinois. Au contraire, au Sikim, au Kouldja, les portes sont fermées à l'étranger. Ly-Hong-Tchang veut évidemment empêcher que la Chine ne soit envahie sur trop de points à la fois ; il veut régler l'assimilation du progrès européen sans trop de danger pour le grand corps social chinois.

Dès 1875, avec les missions d'études militaires, il fait partir de nombreuses missions de jeunes gens qui doivent rapporter les secrets des sciences pratiques. Plus tard il crée : à Pé-Kin, un collège de langues étrangères; à Tien-Tsin, une école de médecine, une d'ingénieurs, une de chemins de fer. Tout récemment encore, il multipliait les envois de jeunes gens en Europe; en 1894, une centaine d'ouvriers, choisis parmi les meilleurs, ont été envoyés en Belgique, à Seraing-sur-Meuse, où se trouve un des plus beaux établissements métallurgiques d'Europe.

Ly-Hong-Tchang a ouvert les mines de charbon du Pé-Tché-Ly à l'exploitation européenne; favorisé la construction de chemins de fer pour écouler ces produits jusqu'à la mer; réuni les grandes villes de Chine par le télégraphe. Il a confié l'organisation et la direction des douanes maritimes à des étrangers pour supprimer les entraves de l'arbitraire mandarinal; fait construire un grand nombre de phares avec les derniers perfectionnements; aidé à la constitution d'une grande société de navigation à vapeur, qu'il protège par des édits de faveur, et dont il récompense par des dignités les sociétaires les plus entreprenants. Il exige des gouverneurs de provinces la recherche des minerais, fait analyser les spécimens reçus, et tient une statistique en règle des richesses nationales du sol. Il encourage les capitalistes par tous les moyens à former des sociétés industrielles pour constructions navales, filatures, fabriques de tissus, de papier, d'allumettes, de verre et de cristal, etc. Il améliore les ports, construit des quais, élève des docks; en un mot il travaille sans relâche à installer la concurrence chinoise en face de l'importation étrangère.

Inutile d'ajouter que Ly-Hong-Tchang est protectionniste. Il ne pouvait en être autrement avec le concept chinois. Le ministre pratique le système sous toutes ses formes : droits d'entrée par les douanes, monopoles de vente pour certains produits, prohibition d'arrivage des navires européens au delà de certains points. Un exemple au sujet de cette dernière mesure. Pendant longtemps, un certain nombre de ports seulement furent ouverts au commerce international. La dernière station intérieure sur le Fleuve Bleu est I-Tchang, grande ville du Fou-Pé. Le fleuve, moyennant quelques travaux peu

considérables, serait facilement navigable jusqu'à Tchong-Kin, immense cité au Se-Tchoan. Les Anglais, depuis plus de dix ans, travaillent à obtenir la licence de navigation jusqu'à ce principal centre de commerce du haut Fleuve-Bleu. Toute la politique commerciale du ministre se peint en sa réponse définitive : « Tous les navires étrangers pourront monter jusqu'à Tchong-Kin dès que la compagnie chinoise aura pu faire parvenir un de ses bateaux jusqu'à cette ville remuante, sans accidents aux rapides et sans émeute populaire à l'arrivée ». On ne peut être plus poli, plus ferme et plus habile en même temps.

Comme capitaliste, Ly-Hong-Tchang a donné l'exemple, très fructueux du reste, de lancer ses capitaux dans les nouvelles entreprises. Il est le principal actionnaire des mines nouvelles et de la Compagnie de navigation chinoise. Celle-ci, très bien administrée, très modérée dans ses prix, possède une quarantaine de beaux navires, des docks magnifiques et de grands ateliers de réparations. Elle tient le premier rang pour le transit entre les grandes villes du bas Fleuve-Bleu et les principaux ports du littoral et du Japon. Enfin, l'immense filature terminée en 1890 près de Chang-Hay est, dit-on, uniquement commanditée par Ly-Hong-Tchang. D'ici peu, l'importation des cotonnades européennes et américaines, qui atteignait près de trois cents millions en 1892, descendra forcément à quelques dizaines de millions.

Personne ne peut fixer exactement le chiffre de la fortune de Ly-Hong-Tchang ; elle doit monter à trois cents millions environ, et la majeure partie est au service de la concurrence chinoise contre l'étranger.

V

Ly-Hong-Tchang est pour les Chinois un grand homme. Il a bien mérité de la nation qu'il a sauvée plusieurs fois. Mais nous, nous ne devons pas oublier en lui l'ennemi auquel bien des enfants de France doivent d'être tombés dans la brousse et de dormir inconnus dans les champs du Tong-Kin. Nous



devons craindre le succès de son œuvre, en prévoir les dangers, en chercher le remède et l'appliquer énergiquement.

Malgré la persévérance de Ly-Hong-Tchang et de tout son parti, la Chine n'est encore qu'à peine entamée par le progrès. Dans les pays maritimes, des hommes, des groupes d'hommes même ont été atteints par les efforts du parti nouveau. Mais le corps social, la grande masse des provinces est encore intacte. Il existe en Chine des régions entières où la population est absolument identique aux Chinois du temps de la guerre de Troie.

La puissance de la résistance tient à la constitution sociale chinoise, telle que je l'ai décrite, et à l'organisation politique générale. Le gouvernement central gouverne par ses mandarins d'une façon absolue, mais il n'administre pas. Il entre très peu dans les détails de la vie régionale pour la diriger, l'informer, la régler. Nous avons même, en France, beaucoup à envier aux Chinois sous le rapport de la liberté publique et de l'indépendance locale, car nous sommes beaucoup trop administrés, en même temps que très mal gouvernés. Le système chinois, où l'association communale, commerciale ou industrielle conserve ses coudées absolument franches, est l'idéal de la perfection pour la marche en avant, lorsque l'esprit général est plein d'initiative. Mais l'esprit chinois est essentiellement routinier, obstiné dans ses coutumes, peu sensible aux stimulants lointains, ennemi de toute nouveauté qui a l'air de déplacer un pivot quelconque. Il ne semble pas que rien soit capable de faire entrer dans la masse les idées générales qui, seules, frayent la route au progrès.

Au second rang des obstacles au progrès, il faut nommer la langue, la langue écrite surtout. C'est, en effet, la grande difficulté de l'idiome, son inextricable complication qui rendent la lecture rare, très rare dans la masse. L'inertie intellectuelle en est la conséquence fatale, une inertie largement et profondément ancrée dans cette mer immense d'esprits engourdis, séparés du monde entier par leur langue. Plus haut, dans le mandarinat, les plans de Ly-Hong-Tchang ont trouvé un terrible adversaire : la concussion. Installée en maîtresse en tout prétoire, en toute administration, elle ronge les ressources de l'État, gruge le peuple et pille le Trésor.

Les mandarins craignent de voir cesser cette dilapidation par la création d'un système plus régulier et plus serré, emprunté à l'Europe. C'est pourquoi beaucoup de lettrés sont des ennemis acharnés de toute politique de progrès.

Enfin, la Chine n'a pas de finances proprement dites. Son système financier, trop primitif, ne peut suffire pour les dépenses énormes qu'amènent des transformations nationales telles que les événements les imposent. Le trésor impérial, en fait le seul existant jusqu'à ces derniers temps, fut trop souvent au-dessous des nécessités urgentes, malgré les expédients très orientaux employés pour le grossir par des contributions dites volontaires.

Sans doute, tout cela est vrai ; c'est encore en grande partie le présent, mais surtout c'est le passé. Le corps chinois, malgré sa séculaire apathie, vient de sentir une blessure. Qui pourrait prétendre qu'il n'apprendra point à se servir des armes mêmes par lesquelles il fut blessé? Alors qu'arriverait-il ? Ce ne serait pas seulement un changement de décor, mais un immense déplacement de la force dans le monde.

La Chine peut devenir la plus forte nation militaire d'Orient, reprendre sa prépondérance sur tous les pays d'alentour, imposer sa volonté dans toutes les questions indo-chinoises. Armés de l'outillage européen, servis par une main-d'œuvre d'un bon marché extraordinaire, les Chinois peuvent nous fermer un jour leurs marchés par la simple concurrence, comme ils les fermaient jadis par la prohibition. Ils peuvent même venir jusqu'en Europe, avec leurs produits manufacturés à vil prix, faire une concurrence mortelle à nos ouvriers et à nos industries ; par leurs navires encore, frétés à 50 p. 100 de différence en moins, ils accapareront le commerce avec leurs régions, et verseront les produits agricoles sur nos marchés au-dessous de tout cours normal.

Pour notre vieux monde, épuisé par le surmenage et saigné à blanc par les impôts, divisé, armé en guerre contre lui-même, l'avenir me paraît assombri par de redoutables pronostics. Peut-être, il est vrai, ces périls seront-ils écartés et ajournés par des révolutions chinoises. Bouleversé par cette invasion de nouveautés, le corps chinois se maintiendra-t-il agrégé dans son réseau serré de fibres ancestrales ? Les Chi-

nois ne perdront-ils pas cette cohésion traditionnelle, grande force de l'Empire? Il est difficile de prédire cet avenir, comme aussi de savoir si la Chine comptera encore des initiateurs comme Ly-Hong-Tchang, un homme de progrès très audacieux avec toutes les allures et les qualités d'un Fabius Cunctator.

Parmi toutes ces incertitudes, une chose pourtant est certaine. Il faut que les hommes influents de notre pays, les meneurs des esprits portent davantage leur attention sur les affaires de l'Extrême-Orient. On ne les étudie pas assez. Chaque fois que des questions économiques, industrielles ou commerciales sont en cause, dans l'étude et la discussion des solutions, la prévision si nécessaire des transformations prochaines du monde n'entre jamais assez en ligne de compte. Nous vivons dans la routine de lois industrielles faites pour un autre temps. Nous vivons aussi dans la routine d'une politique internationale, qui était bonne au temps où nous n'avions pas à redouter l'envahissement oriental. Surveillons l'Orient, afin que chaque pas en avant, chaque transformation importante, chaque menace économique soit notée, étudiée, appréciée, et le remède appliqué.

Ly-Hong-Tchang, ce Chinois obstiné, dédaigneux de notre civilisation, est venu chez nous étudier les moyens de notre force pour nous les ravir. Laissons-les lui voir; montrons-les lui, mais au moins n'attendons pas, pour parer aux coups que ses disciples peut-être nous porteront un jour, que l'Orient transformé frappe à nos portes avec la hautaine courtoisie d'un potentat cousu d'or, chargé de produits et armé de canons.

LOUIS COLDRE

Missionnaire apostolique.

L'INDESTRUCTIBLE PASSÉ[1]

— *ES WAR* —

XVII

La fin de septembre approchait. Léo allait tout droit son chemin ; jamais il ne lui était venu à l'esprit que la vigueur de son tempérament pût ne pas être indomptable ou la solidité de ses droits inébranlable. Pas une fois il n'avait senti le « souffle tragique » qui annonce les catastrophes. Et cependant il éprouvait par instants, tout au fond de l'âme, une sorte de malaise : il ressemblait assez à un homme qui porte un vêtement mal fait sans savoir s'il est trop large ou trop étroit. Sa confiance naïve en lui-même l'avait abandonné, il s'étudiait, se scrutait ; il se découvrait des tares et se réjouissait de ses avantages.

Les saillies joviales et caustiques, qui lui échappaient jadis sans qu'il y prît garde, lui semblaient à présent dignes d'attention ; il dégustait ses paroles en les prononçant et il était heureux lorsqu'on en riait. Puis, brusquement, il changeait d'humeur, devenait bourru et silencieux ; il ne faisait pas bon,

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

alors, se trouver sur son passage ! Mais, malgré tout, l'énergie, sa faculté dominante, reprenait le dessus; fidèle à sa devise : « Pas de remords », il riait cyniquement du passé. Il voulait garder sa belle santé et il l'avait toujours.

Une après-midi, Léo allait monter à cheval pour se rendre à Uhlenfeld, quand le vieux pasteur Brenkenberg parut devant le château, suant et soufflant dans sa graisse. Son fils l'avait accompagné, mais avait jugé plus prudent de se diriger vers les communs : il ne se sentait pas très en sûreté sur les terres de Halewitz.

Une idée diabolique traversa l'esprit de Léo lorsqu'il vit à sa merci le trop zélé prédicateur, auquel il n'avait pas encore pardonné sa philippique. Les visites du pasteur à son ancien élève et protecteur n'avaient jamais été fréquentes. Il ne venait guère que pour affaires, quand il s'agissait de réparations à la cure ou à l'église. Mais, de temps immémorial, ces conciliabules se terminaient invariablement par une beuverie solennelle. Léo avait une excellente cave et aimait à offrir ses crus les plus capiteux au vieillard, qui, avec un peu de pratique, eût fait un fin connaisseur; du reste, le vieux Sellenthin avait lui-même établi cette coutume, et les plus âgés du pays ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu le pasteur sortir du château les jambes solides et les idées nettes.

— Eh ! père Brenkenberg ! s'écria Léo en lui tendant la main, voilà bien longtemps qu'on ne s'est fait voir : conscience trouble, hein ?

— Un ministre du Seigneur n'a jamais la conscience trouble, repartit le vieux en gouaillant, ou bien alors c'est qu'il aurait bu de l'eau !

Et de son mouchoir à carreaux, il essuya sa nuque épaisse et son visage luisant.

« A nous deux ! » pensa Léo, en faisant signe au domestique de desseller son cheval.

Les deux hommes montèrent l'escalier côte à côte. Le pasteur semblait d'une stature plus forte et plus massive encore que son ancien élève, bien que celui-ci le dépassât d'une demi-tête.

Léo le fit entrer dans son cabinet de travail, l'invita à s'asseoir et sonna Christian.

— Apporte-nous du vin de Moselle... celui de la cuisine, lui dit-il à voix basse.

Le domestique le regarda, stupéfait.

— Mais il est à peine buvable pour nous, se permit-il de faire remarquer.

— Fais ce que je dis, ordonna Sellenthin.

Christian sortit en hochant la tête et Léo s'installa commodément vis-à-vis du pasteur.

— Eh bien, qu'y a-t-il de démoli à la baraque? Quel est le fourneau qui fume? Par où pleut-il dans la soupe?

— Fritzchen, mon petit Fritz, dit Brenkenberg en le menaçant du doigt avec son plus large rire, il ne faut pas railler le vieux maître de son cœur.

Il l'appelait Fritzchen, il l'avait toujours appelé ainsi. Pourquoi? personne ne le savait, pas même lui; mais ce surnom amical subsistait, en dépit des années qui avaient détruit l'intimité d'autrefois. D'ailleurs, pour peu qu'ils fussent installés à boire, le « vous » cérémonieux se changeait vite en un « tu » familier, dont Léo quelquefois, le pasteur plus souvent, donnait le signal.

Avec les allures d'un empoisonneur, Christian apporta le vin, puis se glissa hors de la chambre. Le saint homme fit claquer ses lèvres charnues, et ses petits yeux noirs brillèrent de satisfaction sous les broussailles menaçantes de ses sourcils. Le soldat de Dieu avait déposé les armes : il n'y avait plus là qu'un homme faible, pacifique et bon vivant, qui se préparait un motif de contrition pour le dimanche suivant.

Les bouteilles avaient un air fort respectable ; le vin était peut-être un peu pâle... sans doute un effet trompeur des magnifiques verres de Bohême. Le pasteur gonfla ses narines pour humer l'arome en avançant un peu la lèvre supérieure.

— A votre santé, père Brenkenberg !

— A la vôtre, Fritz !

Il but une gorgée, s'arrêta effrayé, s'étrangla, toussa et reposa son verre sur la table avec la mine d'un homme profondément malheureux.

— Joli petit vin ! dit Léo, un doigt levé en signe de respect.

Le pasteur, devenu violet, aurait craché s'il avait osé.

— Fritzchen, gémit-il, quelle est cette mauvaise plaisanterie ?

— Ce vin ne vous convient pas, monsieur le pasteur ?

— Je n'ai pas dit cela... Non... Oh ! non.

— Je ne vous comprends pas, mon cher pasteur : vous voyez que j'en bois aussi... c'est même ma boisson habituelle depuis que j'ai à expier d'anciennes fautes ; c'est le vin de la pénitence, du Moselle 83... une année particulièrement froide et pluvieuse, si vous vous en souvenez.

— Ah ! ah ! dit le pasteur, saisissant tout à coup.

— N'est-ce pas, la lumière se fait dans votre esprit ?... Depuis que nous avons si rudement chauffé l'enfer pour notre pauvre Fritzchen, il n'y a plus à Halewitz que pleurs et grincements de dents. On ne s'y régale plus de vins exquis, comme autrefois David avec sa Bath-Sebah ; on n'y boit plus que de la piquette... A votre santé, vieux père !

— Écoute, Fritzchen ! dit le pasteur qui, dans son émoi, se mit soudain à tutoyer Sellenthin, si ta conscience te fait un devoir d'avaler pareil breuvage, c'est ton affaire : je ne veux dissuader personne d'accomplir ses bonnes résolutions ; mais tu permettras que je m'abstienne.

Léo lui rit au nez, triomphalement : c'est là ce qu'il attendait.

— Si je ne me trompe, mon cher pasteur, tu as déjà exprimé cette pensée de façon magnifique et saisissante. Comment disais-tu ? « J'irai tête nue en plein soleil et pieds nus sur des roches ardentes... » Oui, oui, tu étais prêt à toutes les souffrances pour l'amour de ton David, de ton Fritz... et voilà qu'aujourd'hui tu trouves trop dur de partager sa pénitence en buvant un verre de mauvais vin ?

Le vieux se caressa la joue.

— Tu te moques de moi, Fritz, dit-il, mais tu as raison.

Et, prenant un parti désespéré, il vida son verre d'un trait. Léo, songeant à tous ses péchés, fit de même, puis remplit de nouveau les verres.

— Voyons, Fritzchen, commença le vieux en arrêtant sur lui son regard de bouledogue, demi-humble, demi-sévère : nous ne sommes pas des catholiques et je ne suis pas ton confesseur ; j'étais venu simplement pour causer avec toi des réparations urgentes et boire, s'il plaît à Dieu, un verre de

bon vin... mais voilà que tu te mets à me parler de cette malheureuse histoire qui m'a déjà donné tant de maux de tête!...

— C'est toi qui avais commencé, père Brenkenberg!

— En chaire, oui; c'était mon devoir, mon maudit devoir, qui voulait ça. Est-ce ma faute, aussi, si tu te lances dans de pareilles aventures!...

— Gronde-moi, vieux père, gronde-moi.

— Tu as reçu de moi plus d'une fessée, Fritzchen.

— Et je t'en remercie! interrompit Léo en riant.

— Je croyais t'en avoir donné suffisamment, mais, si j'avais su!...

— Tu voudrais recommencer? ricana Léo.

— Si c'était possible, ma foi! oui, de bon cœur.

Léo prit son verre :

— A ta santé, pasteur!

— Fritz, de grâce!...

— A ta santé, sacrebleu!

Et les nobles verres s'entrechoquèrent avec un son plaintif, comme s'ils avaient gémi d'être profanés par un tel usage.

Léo déboucha la seconde bouteille et offrit des cigares.

— Pardon, Fritzchen! est-ce que ce sont aussi des cigares... de pénitence?

Léo secoua la tête en riant; il regrettait de ne pas y avoir songé. Le pasteur alluma son cigare et s'enveloppa d'un nuage de fumée avec satisfaction.

— Te voilà triomphant, dit-il, et tout joyeux de mystifier le gros homme qui est assis en face de toi; mais tu oublies une chose, Fritzchen, c'est que ta faute n'en diminue pas d'un cheveu pour cela.

— Hum! fit Léo en tirant sa moustache.

— Et parce que je t'ai sermonné l'autre jour, à l'église, de mon mieux, tu m'en gardes rancune? Ce n'est pas bien, Fritz.

— Ce que je ne te pardonne pas, répliqua Léo, c'est qu'au lieu de venir me trouver pour me dire ouvertement ce que tu avais sur le cœur, tu t'es laissé influencer par une femme et, par un procédé de femme, tu as cherché à me faire peur et à m'humilier. Ce n'est pas ainsi qu'on agit entre hommes, et je ne puis croire que le bon Dieu ait vu cela avec grand plaisir.

— C'est de ta sœur que tu veux parler?

— Oui.

— Eh bien! puisque tu le sais, Fritz, oui, ta sœur est venue chez moi — pas l'autre jour... il y a environ deux ans — et elle m'a dit... Mais peu importe ce qu'elle a dit; sache seulement qu'il n'y a pas à plaisanter et que toute cette histoire peut la conduire à sa perte.

— Qu'en sais-tu? fit Léo.

— En un mot, je m'aperçus qu'elle connaissait la chose aussi bien que moi : il n'y avait plus à dissimuler. Je vis combien son esprit était frappé et qu'elle menaçait de devenir folle. Il était de mon devoir de la consoler; j'ai cherché à le faire et, ne pouvant lui procurer la distraction dont elle avait besoin...

— Tu veux dire : l'homme, dont elle avait besoin?

— Parfaitement, c'est ce que je veux dire... Alors, je l'ai menée dans la voie du salut... Pas de rire incrédule, Fritz!... c'est mon rôle. A quoi nous servirait le ciel s'il ne nous aidait à traverser cette vallée de misères?

— Mais il ne doit pas servir à nous troubler l'esprit!

Le vieillard fronça le sourcil, tout pensif, et grommela :

— Non, bien entendu!

Il y eut un silence. Léo, qui avait perdu toute envie de plaisanter, sonna Christian et lui dit d'apporter du vin buvable.

— Dieu t'en récompensera, Fritz, fit le pasteur; à présent, du moins, il sera possible d'avoir des idées raisonnables.

Christian, qui avait à cœur de dédommager le pasteur, rapporta un vin de Hongrie très chaud, qui dormait depuis de longues années dans la cave.

Brenkenberg s'humecta d'abord les lèvres. Ses petits yeux bouffis se plissèrent et, avec un frisson de plaisir par tout le corps, il vida lentement son verre. Puis il reprit son air sombre et resta silencieux.

— Eh bien! demanda Léo, tu n'es pas encore satisfait?

— C'est ignoble, c'est honteux, répondit le pasteur, que l'on puisse trouver une jouissance à boire tout en parlant de choses si terribles. Mais quoi! c'est la faute d'Adam, Fritzchen, la faute d'Adam!

— Tu es bien prompt au repentir, fit Léo : attends que tes lèvres aient séché pour les maudire.

Le vieillard se tenait la tête à deux mains.

— Vois-tu, Fritzchen, dit-il, tandis que le vin commençait à lui délier la langue, je ne suis pas un prêtre selon le cœur de Dieu. Bien loin de là !... Mon corps, hélas ! est le repaire des sept péchés capitaux. J'ai bien pu en chasser quelques-uns, mais la colère, la gourmandise...

— A propos, interrompit Léo, aurais-tu envie de manger quelque chose ?

— Plus tard, Fritz, plus tard... Comme je te le disais, je suis incorrigible ; il faudra bien que le Seigneur ait pitié de moi et me prenne tel quel. Quand je vois mes confrères, — la plupart, du moins, — et la façon dont ils arrivent à la conférence, d'un pas discret, en chuchotant des « mon cher frère en Jésus-Christ » par ci, et des « la miséricorde infinie de Dieu » par là, et comme ils clignent des yeux, et joignent leurs mains sur leur ventre, — en signe d'humilité, mon Fritz, bien entendu, — il y a de quoi être malade de fureur... pourtant je les envie. Les maigres, tout au moins, ont cela pour eux : ils vivent selon les paroles de l'Écriture. Les gras, au contraire, sont presque tous des pécheurs et sont privés de la grâce divine. *Amen.*

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci : c'est la chair qui nous pousse au péché ; il faut mortifier la chair. Moi, je suis un gras, je suis un pécheur, je le sais bien. Plus d'une fois, il m'arrive de sentir ma chair avide de pécher... Par les chaudes soirées d'été, ou bien en hiver devant un bon verre de grog, quand on n'a rien à faire... de petits diables vous piquent partout sous la peau, comme des pointes d'aiguille, et par chaque piqûre c'est un désir, un appétit sensuel qui vous guette... Oui, oui, Fritzchen, j'en sais long là-dessus et on ne peut m'en conter... Nous vivons trop bien et nous dégringolons la pente au risque de nous casser le cou.

La comparaison fit rire Léo.

— Ce que je veux dire par là, demandes-tu ? Je veux dire ceci : Ne fais pas le fier, donne-moi pour excuse la passion, le destin, la fatalité et autres bêtises... n'importe, tu t'es laissé

aller et, à présent, le diable te tient au collet... Oui, Fritzchen, j'en suis fâché, mais il n'y a pas à dire autrement.

— Où est le diable? Qui est le diable?

— Le diable, Fritz, rôde autour de nous comme un lion rugissant.

— Très juste ; tu m'as inculqué cela dans mon enfance.

— C'est vrai ! Veux-tu apprendre, aujourd'hui, quelque chose de nouveau? Veux-tu, de tes propres yeux, voir l'image du diable?

— Ce sera un honneur et un plaisir pour moi.

— Ton désir va être exaucé.

Il mit la main dans la vaste poche de sa longue redingote et, après en avoir extrait les objets les plus hétéroclites, il amena enfin un étui de cuir grand comme le pouce.

— Il est là dedans, dit-il.

— Le diable?

— Oui.

— Ah !

— Attention ! j'ouvre.

Il leva le couvercle et tira de la boîte un petit objet en forme de cigare enveloppé d'un bout de flanelle.

— Le voilà ! dit-il.

— C'est toujours ainsi que je me le suis imaginé, fit Léo railleur.

— Je ne t'aurais pas cru tant de sagacité, répartit le vieil homme avec un calme imperturbable, tout en déroulant l'enveloppe ; des nombreuses formes que prend le malin, voici sa préférée.

Et, la flanelle enlevée avec soin, il montra à Léo un porte-cigare en écume qui représentait une jambe de femme.

Le bout d'ambre figurait le soulier, la partie qui allait de là jusqu'au genou était d'un beau noir, tandis que le haut de la jambe était resté blanc, grâce au morceau de flanelle qui le préservait.

Léo riait de tout son cœur, mais Brenkenberg conservait son sérieux.

— C'est ainsi, mon fils, que j'enfume le diable et c'est avec un plaisir divin que je le rends chaque jour un peu plus noir.

Il y mit la moitié de cigare qui lui restait et se mit à tirer avec ardeur.

— Ce que je ne comprends pas bien, dit Léo s'efforçant de continuer la plaisanterie, c'est que, ayant le diable en ta puissance, tu ne l'enfumes pas complètement.

Le vieux Brenkenberg prit l'air d'un sage et, appuyant son index sur son nez :

— Tu parles en vérité comme un inconscient, fit-il : croistu que le diable se laisse si facilement berner par nous? Une de ses spécialités est de faire appel à notre bon cœur et, cette fois encore, il a su m'inspirer de la pitié. Cette jambe était si blanche, si polie... bref, cela me faisait de la peine et j'ai imaginé un compromis pour n'en noircir qu'une moitié et ménager l'autre. Car, vois-tu Fritz, tout notre art se borne à cela: nous ne pouvons pas empêcher le diable d'être nuisible, mais nous pouvons lui mettre des chaussettes et cacher le reste.

Et, avec précaution, il roula le morceau d'étoffe autour du porte-cigare.

— Sapristi! jura Léo, voilà du pur symbolisme..., le second Faust!

— Laisse-moi tranquille, Fritzchen, avec ton Faust! Goethe n'était qu'un païen, et sa poésie est toute païenne: il comptait la mesure de ses vers sur le corps de sa maîtresse. Francke et Olearius ont écrit aussi de beaux et vigoureux poèmes, et jamais pareille idée ne leur serait venue... Le temps où toute la clique des libéraux osait le citer en chaire, comme un père de l'Église, sera bientôt, Dieu merci, complètement passé... D'ailleurs, il se trompait le plus souvent. Ne dit-il pas quelque part : « L'éternel féminin nous élève! » Belle et noble pensée, sans doute; mais je connais, moi, un autre féminin, tout aussi éternel qui nous ravale et nous abaisse... oui, Fritzchen! il nous attire en de tels bas-fonds qu'il n'y a bientôt plus un cloaque fangeux dont nous n'ayons sondé la profondeur. Certains réussissent à s'en tirer, parce que leur moralité est chaussée de hautes bottes, mais d'autres s'y enfoncent et y périssent comme des bêtes immondes.

Léo sentit le sang lui monter au visage; l'œil du pasteur lui jetait son regard le plus soupçonneux.

Il remplit les verres. Brenkenberg but avidement ; son visage prenait une teinte cuivrée, ses gros sourcils en broussaille montaient et descendaient.

C'était d'ordinaire à cette période de l'ivresse qu'il débitait ses tirades les plus originales. Jadis, à la table du vieux baron, les convives se tenaient les côtes de rire lorsque ces signes se manifestaient. Léo pouvait espérer que son vieil ami se laisserait aller maintenant à lui dire sa pensée intime sur sa situation.

— Laisse donc là le prêtre, lui dit-il, et parlons d'homme à homme. Que penses-tu de ma faute? et quelle route dois-je suivre pour m'en libérer?

Les yeux du pasteur lancèrent des éclairs et ses mâchoires se mirent à travailler ; il semblait qu'il voulût broyer cette question difficile comme un caillou entre ses dents robustes.

— Vois-tu, Fritz, commença-t-il, bien souvent, par un jour clair, — je veux dire lorsqu'il fait clair dans mon vieux cerveau, — je me figure que je suis le bon Dieu, ou plutôt, je me demande ce qui peut bien se passer dans sa tête quand de son ciel il abaisse ses regards sur nous, pauvres gens. Il nous a faits tels que nous sommes, me dis-je : comment peut-il donc nous châtier pour des fautes qui sont aussi son œuvre?... Si tu écrivais cela à mon cher consistoire, Fritzchen, je perdrais ma place, malgré ta protection : garde-le donc pour toi... Et, pour mieux m'en rendre compte, je vais dans la forêt derrière Wengen ; il y a là une grande fourmilière que je connais, je m'assieds dessus, les jambes écartées, et je m'imagine que je suis le bon Dieu de ce tas de fourmis... Et pourquoi pas? puisqu'à côté de l'empereur d'Allemagne il y a bien un prince de Schleiz-Greiz-Lobenstein!... A mes pieds, tout cela court, travaille, se démène, se bat et s'entre-dévore, et moi, le bon Dieu, je contemple et je souris. Là-dessous se commettent sans doute beaucoup de péchés : ce qui importe, me dis-je, c'est qu'on ne pèche que dans une certaine mesure, car sans cela ce serait la ruine de ma belle fourmilière. Et je me dis alors : « Ainsi sourit le Seigneur Dieu aux péchés des hommes qui ne sont que l'accomplissement de ses décrets. Le péché est aussi nécessaire que la vertu : autrement, Dieu ne l'aurait pas créé. »

Léo poussa un soupir de soulagement. Il n'avait pas espéré trouver tant de mansuétude chez l'ardent prédicateur.

Mais celui-ci refroidit aussitôt son enthousiasme :

— Ne te réjouis pas trop vite, nous ne sommes pas au bout. *Pourquoi* il en est ainsi, nous ne pouvons pas le comprendre : la case de notre entendement est trop étroite. Mais pour que le péché ait réellement du bon comme la vertu, et que le pécheur et le juste se courbent sous la même loi, Dieu a institué l'ordre de la grâce, c'est-à-dire que chaque homme a droit à une mesure de péché déterminée, qu'il ne doit pas dépasser sous peine de faire crouler tout l'édifice. Et nous tournons dans le cercle suivant : pécher, se repentir, faire pénitence, être absous... et là-dessus, avec une force nouvelle, purifié, recommencer à pécher; partout cela se passe de cette façon. Ainsi tout reste dans l'ordre et chacun s'en tient à la mesure de péché qui lui est nécessaire pour mettre son Adam en harmonie avec la loi chrétienne. Conclusion : le péché fait partie de la vie, mais le péché sans le repentir, c'est la mort.

Léo se leva brusquement et parcourut la chambre à grands pas.

— Et c'est pour cette plaisanterie que tu as voulu me chauffer l'enfer? s'écria-t-il.

— L'ordre de la grâce n'est pas une plaisanterie, répartit le vieillard. L'autre matin, ta sœur est venue et elle m'a dit : « Il est de retour, il rit, il plaisante, tandis que moi, je reste écrasée sous le poids de sa faute; est-ce juste? » Et j'ai répondu : « Je courberai son front, je le rendrai humble, car il faut qu'il se repente. »

— Tu mens! s'écria Léo, en donnant sur la table un si formidable coup de poing qu'il fit danser les verres. Il ne faut pas se repentir! pas moi, du moins!... Les forts ont une autre morale que les faibles... Toi, tu dis : « Pécher, se repentir et pécher encore » ; moi, je dis : « Pécher, ne pas se repentir, faire mieux. »

— Si c'était possible! ricana le vieillard.

— C'était possible! j'en avais pris la résolution et j'y aurais réussi... Crois-tu peut-être que ce n'était pas une expiation pour moi que de vivre dans le voisinage de mon ami sans

me rapprocher jamais de lui? C'est pourtant ce que j'avais décidé... Mais alors vous êtes venus, toi et ces femmes, et vous m'avez poussé dans un chemin creux dont je ne vois pas l'issue, et dans lequel il n'y a plus moyen de revenir en arrière... Sans remords, j'avais de la force et du courage, tandis qu'à présent... Du diable si je sais ce que je vais devenir! Voilà à quoi vous êtes arrivés avec votre maudit repentir.

— Il faut pourtant se repentir, Fritzchen, murmura le vieux en vidant son verre.

— Eh bien! s'il le faut, s'écria Léo, — et il se rapprocha du pasteur et le saisit par les deux épaules, — pourquoi ne pas me laisser porter ma faute tout seul, pourquoi me pousser vers cette femme?... Je ne lui fais pas de reproches, comprends-moi bien, car je suis plus coupable envers elle qu'elle envers moi... Mais elle n'avait plus rien à chercher dans ma vie, pas plus que moi dans la sienne. Pourquoi faut-il donc que nous soyons de nouveau rivés l'un à l'autre? Cela fait-il aussi partie du repentir, dis-moi?

— C'en est le premier degré. appelé *contritio* ou écrasement, dit le pasteur d'un ton profond.

— Trêve d'enfantillages! gronda Léo, et réponds-moi : pourquoi m'as-tu ainsi poussé vers elle?

Le vieillard passa la main sur son front et resta silencieux; sa tête devenait lourde.

— Rappelle-toi, insista Léo; n'était-ce pas une idée de ma sœur?

— De quelle sœur? balbutia l'autre, à demi engourdi.

Puis, se réveillant soudain, il s'écria :

— Oui, en effet... c'est elle qui en a eu l'idée la première..., une idée bénie, Fritz, car il s'agit du salut de deux âmes...

— Eh bien! sauve-les, mais, par le diable, qu'elles restent séparées!

— Tu n'y entends rien, Fritzchen : *similia... similibus*, dit le texte ancien. Pour sauver les hommes, Jésus a dû se faire homme lui-même; le pécheur ne peut être délivré que par le pécheur : c'est toi qui as précipité cette âme dans l'abîme, toi seul peux l'en tirer et t'en tirer avec elle, car il est écrit dans l'épître aux Romains... ou bien est-ce dans l'épître aux Corinthiens, Fritzchen...?

Il vida son verre, et en oublia la citation qu'il voulait faire; mais plus ses idées devenaient confuses, plus la solution du problème qu'il cherchait lui semblait aisée.

— C'est pourtant bien simple, Fritz; tu pourrais apprendre cela par cœur : *Repens-toi*, et le diable ne pourra s'emparer de toi; *ne te repens pas*, et tu deviendras sa proie... Veux-tu que je te l'écrive, si tu crains de l'oublier?... Donne-moi à boire, Fritz : ton vin est excellent... Et, à présent, je me mettrais volontiers un morceau sous la dent.

Léo fit apporter de la viande froide, et Christian, qui vit l'état du pasteur, crut pouvoir se permettre un léger mensonge.

— Monsieur le candidat, dit-il, fait demander si monsieur le pasteur serait disposé à partir.

— Ton fils est ici? dit Léo, devenu soupçonneux : il avait eu vent des vers adressés à Elly.

— Oui, le gredin est là! s'écria le vieux, s'épanouissant dans son orgueil paternel. Qu'il rentre à la maison : je n'ai pas besoin de lui.

Christian s'inclina d'un air navré et sortit en levant vers le ciel des yeux pleins de reproches : — permettre qu'un pasteur se livrât à de telles débauches!

— Un fameux vaurien que mon Conrad! reprit Brenkenberg avec enthousiasme; tu n'as pas idée, Fritzchen, du vaurien que c'est!...

— Pourquoi ne le renvoies-tu pas à ses études après l'avoir fouetté? demanda Léo.

— Tu as toujours la décision prompte, Fritzchen! mais je vais te dire quelque chose...

Il se pencha, pour lui murmurer confidentiellement à l'oreille :

— Tu n'as pas la moindre idée du vaurien que c'est!... Il boit!... Et d'une insolence!... Il fait des vers... et, quand il entonne ses airs d'étudiants... Landerirette, landerira!...

La voix de tonnerre du pasteur ébranla la maison.

— Au nom du ciel, tais-toi! s'écria Léo. Et ta réputation?... que vont penser ces dames?

— Je m'en moque... je m'en moque... Ah! les dames! ah! les femmes!... Vois-tu, Fritz, si j'étais à ta place, ma foi,

je ne penserais pas au repentir... non, pas du tout... et j'enverrais promener les prêtres et leurs sermons... et je mènerais joyeuse vie... D'abord, qu'est-ce que cela peut te faire?... Tu seras toujours damné... le diable te tient.

« La vérité sort de la bouche des enfants, des fous et des ivrognes, pensa Léo, et il est tout cela à la fois. »

Puis il demanda :

— Tu ne crois donc pas que je puisse rien faire pour ma délivrance?

— Qu'appelles-tu ta délivrance? s'écria le vieux, saisi d'une colère soudaine; délivrance est un mot qui ne se trouve que dans le dictionnaire de ces chiens de philosophes... Nous autres, bons chrétiens, nous disons : rédemption... rémission des péchés. Mais tu n'as plus rien à y voir, Fritzchen, c'est une affaire réglée. Sans doute, avec la miséricorde du Christ, on ne peut rien dire... Pourtant, s'il est vrai que l'enfer ait des abîmes profonds, ta place y est bien marquée. Sais-tu quand j'en ai acquis la certitude? Il y a de cela près de cinq ans... Je vais tout te raconter... Mais ferme bien les portes : c'est un secret terrible.

Léo, devenu attentif, le rassura.

— Parle moins haut, dit-il, cela suffit.

— Écoute donc, dit le vieux en baissant la voix et en soufflant comme une machine à vapeur. Un soir, assis au milieu de mes enfants, je leur lisais la Bible; ma femme était à la cuisine et faisait des beignets, je m'en souviens très exactement. Tout à coup la porte s'ouvre et un inconnu se précipite vers moi; je lui demande, avec ma douceur évangélique :

» — Morbleu! que voulez-vous?

» — Que vous portiez en toute hâte la communion à un mourant, répond-il.

» Naturellement, me dis-je, cela ne pouvait manquer : en voilà un qui choisit pour mourir le jour où j'ai quelque chose de bon à dîner! Mais, aux noms de Felskampen... Rhaden...

Léo eut un sursaut et sentit qu'il pâlissait.

— Eh! eh! mon fils, dit le vieux d'un ton triomphant, ces noms-là ne te caressent pas l'oreille, n'est-ce pas? Mais qu'y puis-je? il faut aller jusqu'au bout... Moi j'avais oublié mes beignets, le temps de décrocher mes insignes, de chercher

la nappe sainte, de me jeter dans la voiture et... psst! nous filions comme le vent.

» — Qu'est-il arrivé? demandai-je.

» L'homme n'en savait rien. A six heures du matin, on avait ramené le baron couvert de sang... Et la nuit tombait déjà.

» — Quand le médecin est-il venu?

» — Le médecin s'est trouvé là tout de suite.

» — Le matin à six heures?

» — Oui.

» Fritz, cela me parut louche. J'arrive enfin : tout semble mort dans la maison, personne pour m'introduire; enfin une servante paraît; corridors, chambres, salons, tout est vide et silencieux.

» — Vit-il encore?

» — Oui.

» — Que s'est-il passé?

» — Il s'est battu en duel.

» — Ah!...

» J'entre dans la chambre à coucher... Connais-tu cette chambre, Fritz?... Une veilleuse pend au plafond, une veilleuse à verre bleu, n'est-ce pas, Fritzchen?... Je ne vois personne.

» — Où est-il donc, au nom du ciel?

» — Là, dit la jeune fille.

» J'entends un râle dans l'alcôve.

» — Où est le médecin?

» — On l'a emmené pour un accouchement, il va revenir.

» — Et où est madame?

» — Elle s'est enfermée en haut dans la chambre d'ami.

» J'écarte les rideaux du lit. Le voilà, tout couvert de sang; l'écume lui sort de la bouche et du nez. Il me regarde d'un œil vitreux et me fait signe de l'essuyer; il veut parler...

— Tais-toi! gémit Léo.

— Oui, oui, « tais-toi », c'est facile à dire... A ta santé, Fritzchen!

— Je t'en conjure, tais-toi!

— Au fond, tu as raison, Fritzchen, une histoire de ce genre-là n'est guère à sa place dans un joyeux tête-à-tête... Comment y suis-je donc venu?... Ah! oui, à propos des femmes... Vois-tu, quand ce soir-là il m'a tout confié, tout

ce que vous aviez fait, toi et celle qui se cachait là-haut, — je l'entendais marcher de ci de là par la chambre, — alors j'ai pleuré sur ton âme, Fritz, car j'ai bon cœur et je t'aime comme mon propre sang, mais... aujourd'hui je ne puis pas... pleurer, Fritzchen... j'ai trop bu... de vin... pardonne-moi, Fritzchen...

Et il voulut tendre ses grosses mains courtes vers Léo dans un geste de prière, mais sa tête de bouledogue retomba sur sa poitrine, un souffle bruyant sortit de sa gorge : il était endormi.

Léo, le menton appuyé sur ses deux mains, le considérait avec des yeux gonflés et brûlants. — « Voilà, pensa-t-il, comment se termine la farce que j'avais cru pouvoir jouer à ma conscience ! »

Il frissonna : il croyait sentir fixé sur lui le regard vitreux du mourant, il croyait entendre son râle et le balbutiement de ses lèvres ; le dernier son qu'elles avaient proféré, c'était une imprécation contre lui. Et cette femme, enfermée là-haut, dans la chambre d'ami, qui laissait périr son mari, seul, comme un chien, parce qu'elle n'avait pas le courage de traîner son corps adultère au chevet du moribond... D'en haut, ses sanglots, ses gémissements viennent jusqu'à lui...

Et tout cela était son œuvre, à lui, Léo. Son œuvre !

— C'est à en devenir fou ! s'écria-t-il en se levant.

Il aurait eu besoin d'entendre une voix humaine... mais rien, rien que les ronflements de ce vieillard ivre.

Il aurait eu besoin d'un être auquel crier la faute qui lui serrait le cœur... et il n'avait personne... Personne que cette femme, sa complice.

« Je m'explique enfin pourquoi elle s'attache à moi ! se dit-il, Et peut-être bientôt me sera-t-elle aussi nécessaire que je lui suis indispensable. »

Il songea à ce Léo qu'il était encore, il y avait de cela un mois à peine. Il ne se reconnut pas... Que s'était-il donc passé en lui depuis ce temps ?

Il l'ignorait.

Et, le front dans les mains, il se mit à parcourir la pièce à grands pas, tandis que le vieux pasteur continuait à dormir du sommeil du juste.

XVIII

Après la réconciliation officielle entre les deux familles, Léo s'était empressé de faire remettre en état le canot dont il se servait jadis pour aller à Uhlenfeld.

Il avait même acheté une seconde embarcation pour remplacer l'ancienne, à l'occasion. La cabine de bains qu'on avait retirée, par crainte des crues, à une certaine distance du fleuve, devint un hangar qui pouvait servir d'abri au cheval et au palefrenier si Léo oubliait l'heure du retour en causant avec son ami. Et s'il lui prenait la fantaisie d'aller à Uhlenfeld sans juger à propos de le dire chez lui, il n'aurait qu'à laisser son cheval dans la cabine et à emporter la clef. L'endroit était trop isolé pour qu'il eût à craindre les voleurs ou les indiscrets.

Il mit cette idée à exécution, quelque temps après la visite du pasteur, un jour qu'il revenait de ses champs de betteraves. Ce n'était pas précisément le désir de revoir son ami qui l'attirait sans cesse à Uhlenfeld ; c'était plutôt une inquiétude sourde, un besoin lancinant de s'assurer que tout allait bien là-bas.

En arrivant, cette fois, dans la cour du château, il aperçut Lizzie à l'une des fenêtres ; elle le saluait, en souriant, d'un signe de tête. Il lui rendit son salut et se dit : « Aujourd'hui, je ne pourrais sans impolitesse ne pas monter chez elle. »

— Monsieur le baron est à Munsterberg, dit le groom qui sortait de l'écurie : il y a séance du consistoire.

Léo poussa un juron. Il trouverait donc toujours ce maudit pasteur sur son chemin !

A sa fenêtre, Lizzie continuait de sourire. C'eût été une lâcheté de s'enfuir. Mais, en gravissant l'escalier, le cœur de Léo battait plus fort : c'était la première fois, depuis leur rencontre dans l'île de l'Amitié, qu'ils allaient pouvoir causer en tête à tête.

Elle le reçut dans la serre attenant au salon ; les grandes portes vitrées étaient déjà fermées à cause de la fraîcheur de

l'automne. Elle était assise, les mains jointes, les bras tombants, et elle semblait avoir étudié son attitude à la fois triste, ironique et indulgente.

— Je serais presque tentée de croire que tu as peur de moi, mon ami ! dit-elle en lui tendant la main avec hésitation.

— Je n'ai, de ma vie, tremblé devant personne, répondit-il en se forçant à un ton de bravade ; pourquoi aurais-je peur de toi ?

— C'est que tu parais me fuir avec persistance ; je parierais même qu'aujourd'hui ta visite est le résultat d'une erreur. Si tu t'étais douté qu'Ulrich ne serait pas...

— Ah !... fit-il sans pouvoir réprimer un mouvement d'impatience.

— Mais, rassure-toi : je ne te mordrai pas ; non, je ne te mordrai pas...

Et elle découvrit en riant la double rangée de ses dents éblouissantes.

« Dieu merci ! elle ne prend pas le ton mélancolique, se dit-il » ; — et une sorte de sécurité lui revint.

— Tu vas pourtant rester quelques minutes avec moi ? poursuivit-elle légèrement ; j'essaierai de remplacer Ulrich.

Elle paraissait parler en toute simplicité, sans arrière-pensée ; il s'inclina en signe d'assentiment.

— Allons chez moi ; ajouta-t-elle : nous y serons plus tranquilles.

Mais, au moment de franchir le seuil de cette pièce si intime, aux ornements si féminins, au parfum pénétrant, il eut un mouvement de répugnance.

— Ou préfères-tu rester ici ? demanda-t-elle, devinant d'instinct son hésitation.

— Si cela ne te fait rien, oui.

Elle ouvrit un peu les bras comme pour lui dire qu'elle n'avait d'autre volonté que la sienne. Il y eut un court silence.

Le soleil de septembre égayait la serre de sa chaude lumière ; de grosses mouches d'automne bourdonnaient le long des vitres ; aucun bruit ne troublait le calme de cette après-midi, presque trop paisible, trop assoupissante pour ces deux êtres coupables.

Lizzie se pelotonna dans le coin de sa chaise longue et, poussant un profond soupir de satisfaction, elle murmura :

— Dieu soit loué !

— De quoi ? demanda Léo.

— De ce que je t'aie enfin, pour moi seule, un instant.

— Tu as là quelque chose de fameux !

— Eh ! eh ! Léo ! fit-elle en riant et en le menaçant du doigt, tu ne crois pas ce que tu dis. Nous n'avons pas besoin de nous cacher l'un à l'autre le moindre repli de notre âme... et cela fait tant de bien quand on a, comme moi, passé sa vie à mentir !... Ah ! que j'ai soif de franchise ! Vois-tu, j'éprouve pour la vérité un amour platonique : je puis bien me le permettre puisqu'il ne mène à rien... Aussi est-ce un vrai bonheur de t'avoir là, devant moi, de n'avoir pas besoin de me faire meilleure que je ne suis. Quant à toi, oh ! oui, je le sais, tu me fais un sacrifice en restant ici et tu as résisté assez longtemps avant de venir... mais c'est que toi... tu me hais.

— Moi... te haïr, Lizzie ?

— Ne le nie pas, mon cher. Ta haine ne me pèse pas, car, je le sens, il s'y mêle pourtant un grain... d'amitié... Mon Dieu ! nous pourrions si bien nous entendre, à présent que l'amour est fini entre nous. Nous l'avons épuisé, et l'affection que j'ai pour toi maintenant est absolument pure.

Avec un air de bien-être, elle s'étira un peu, comme on s'allonge dans la fraîcheur des draps après une journée de fatigue.

— Car, vois-tu, mon ami, continua-t-elle en s'humectant les lèvres du bout de sa langue rose, je suis prête à jurer que les relations qui existent aujourd'hui entre nous sont les seules désirables entre un homme et une femme.

Il sourit, presque malgré lui... Elle était si drôle dans son inconsciente naïveté !... Peut-être était-ce un tort de la prendre au sérieux ? Il fallait la laisser parler comme un enfant dont on écoute en souriant le babillage.

— Non, sérieusement, reprit-elle, l'amour est-il autre chose qu'une lutte, comme l'ont dit des milliers de psychologues ? Les désirs brutaux de l'homme indignent la femme, et pourtant elle ne voudrait pas s'en passer ; l'homme s'irrite

des résistances de la femme, qui augmentent cependant le charme de la possession... Oh! que tout cela est absurde et vulgaire!... Ce n'est que longtemps après, quand il ne reste plus que le souvenir de rares heures... heures divines qui semblent un rêve...

— Il reste aussi le remords, fit-il d'un air sombre.

Elle le regarda, effrayée.

— Tu es cruel, murmura-t-elle en roulant autour de ses doigts le ruban de sa ceinture.

— J'ai voulu simplement te rappeler qu'entre nous les choses ne sont pas ce qu'elles devraient être.

— Crois-tu que je ne le sache pas! soupira-t-elle.

— Tu parles comme si nous étions des païens, des artistes ou des bohémiens... Mais nous, c'est autre chose... Nous sommes faits d'un autre bois.... Sans doute, nous avons aussi le sang chaud, — ah! ce n'est pas ce qui nous manque! — et l'occasion, chez nous aussi, fait le larron. Mais nous avons un knout menaçant, toujours levé sur nos épaules: notre maudite conscience protestante!...

— Hélas! ne me parle pas de conscience.

— Sans parler de ce sentiment du devoir qu'on nous a inculqué.

— Pourquoi gâter le premier moment d'intimité que nous passons ensemble?

— Nous ne devons plus passer ensemble de moments d'intimité, répondit-il rudement.

Elle joignit les mains:

— Mon Dieu! je le sais bien, je le sais! et si je t'ai parlé ainsi tout à l'heure, c'était pour m'étourdir moi-même et aussi pour te distraire un peu... A quoi bon nous torturer en nous plaignant l'un à l'autre de notre commune misère?

Il resta silencieux. Comme les rôles étaient intervertis depuis leur première entrevue dans l'île de l'Amitié!... Alors c'était lui qui prêchait l'oubli et c'était elle qui se lamentait des remords dont il parlait maintenant. Quelques minutes auparavant, il craignait qu'elle ne recommençât une scène de désespoir, et voilà qu'il la poussait au contraire à désespérer.

— Tu as raison, Lizzie! dit-il, restons calmes et épargnons-

nous les reproches : ce qui est fait est fait, mais que l'enfer nous prenne si nous oublions dans quelle pensée nous avons conclu ce nouveau pacte ; n'oublions pas le bonheur d'Ulrich !

— Grand Dieu ! comment serait-ce possible ! s'écria-t-elle en se cachant le visage dans les mains.

Il respira soulagé. Du moment que la pureté de leurs intentions était de nouveau et solennellement constatée, il n'avait plus à se tenir sur la défensive ; il pouvait se laisser aller au charme de ce tête-à-tête qu'il avait tant redouté.

Car, en vérité, il n'était pas sans charme !... Les pensées qui depuis des mois l'assaillaient, — et plus violemment de jour en jour, — sans qu'il pût soulager, en les confiant à qui que ce fût, son cœur endolori, ces pensées trouvaient enfin un écho. Au fond des yeux bleus de Lizzie, de ces yeux si tendres, il apercevait, adoucie, l'image de sa propre faute. Ces lèvres fraîches ne prononçaient aucune sentence impitoyable, et quand elles faisaient allusion à la faute qu'il valait mieux ne pas nommer, c'était sur un ton de reproche si doux qu'il ressemblait presque à un pardon. Cela faisait du bien, vraiment !... Il se renversa dans son fauteuil avec un léger soupir, et, pour donner à cette heure un vrai caractère d'intimité, il demanda l'autorisation d'allumer un cigare.

— Tu sais bien que tout t'est permis, répondit-elle en se levant pour chercher un cendrier et des allumettes.

— Ce n'est pas à toi de me servir ! s'écria-t-il en s'élançant à son tour.

— Laisse donc, dit-elle avec un sourire mélancolique, cela me fait plaisir... et puis... ce n'est pas la première fois.

Il l'admirait tandis qu'elle glissait, gracieuse, à travers la chambre ; il contemplait ce corps souple, superbe dans le complet épanouissement de sa maturité. Le peignoir bleu pâle traînait derrière elle, et la gorge pleine soulevait l'étoffe légère qu'un ruban de satin rassemblait en plis autour de la taille. De toute sa personne émanait un charme tranquille qui faisait songer à des feux éteints, à un apaisement obtenu à grand'peine ; mais elle n'avait rien d'une Madeleine repentante : seuls les yeux tristes, toujours voilés, disaient la douceur de la faute et l'amertume des remords.

Elle se rassit et regarda rêveusement dans le parc. Le

soleil, sur le point de disparaître, lançait sur la serre un flot de lumière pourpre et traçait sur les murs des arabesques d'or fauve. Léo suivait de l'œil les ronds de fumée que formait son cigare: ils prenaient une teinte bleuâtre en traversant les rayons de soleil, puis s'élargissaient en montant vers le plafond.

— Tu es sans doute seule bien souvent? demanda-t-il pour renouer la conversation.

— Presque toujours.

— Et que fais-tu du matin au soir?

Elle haussa les épaules.

— T'occupes-tu beaucoup de ta maison?

Elle fit la moue :

— Oui, il le faut bien.

— Et, et... les visiteurs te laissent-ils du repos?

Elle rougit jusqu'à la nuque :

— Quels visiteurs?

— Mais, tu sais bien!... les jeunes gens...

Elle sourit, pleine de confusion.

— Pourquoi me rappeler cela? dit-elle suppliante. Je frissonne, quand je songe où je cherchais du plaisir, il y a peu de temps encore... Oh! Léo, comme je me sens meilleure et plus pure depuis que tu as reparu dans mon existence!

« Que ne puis-je en dire autant! » pensa-t-il, flatté néanmoins du rôle d'ange bienfaisant qu'elle lui attribuait.

— Je m'attache à toi, continua Lizzie, avec tous les bons instincts de ma nature, car tu es le seul, je le sais, de qui puisse me venir le secours. Et quand je lutte contre mes souffrances...

« Voici qu'elle tourne au tragique », pensa-t-il; mais cela ne lui fut pas désagréable, car son état d'âme répondait à celui-là.

— Et quand les esprits mauvais me poursuivent, continua-t-elle, je me dis : « Il est là, il ne t'abandonnera pas. » Et la paix rentre dans mon âme rassérénée.

Elle soupira. Les deux poings appuyés sur la chaise longue, les lèvres entr'ouvertes, elle le regardait, comme assoiffée de protection, et les boucles folles de ses cheveux blonds s'enroulaient en serpents d'or légers autour de son visage.

— Il est vrai, ajouta-t-elle, que je n'ai pas grand'chose de toi : tu n'es jamais là. Oh ! Léo, comme tu es dur pour moi !... Mais non, non, je ne veux pas te faire de reproches, tu es bon, d'une bonté céleste, car tu m'as pardonné d'avoir pénétré de nouveau à Halewitz, n'est-ce pas ?... et de nous livrer tous deux à la haine de Jeanne !,.. Mais pourquoi me fuis-tu ? pourquoi ne permets-tu pas que je t'appelle quand la nuit se fait en moi, quand le spectre du mort...

Il frémit. L'image terrible que le vieux pasteur avait évoquée dans son ivresse se dressait devant lui.

— Il t'apparaît donc, à toi aussi ? balbutia-t-il, les dents serrées.

— Oh ! ne me demande rien. Je dois me taire : cela vaut mieux pour moi, pour toi, car tu ne pourrais plus me laisser seule, si tu savais...

— Je veux savoir.

— Une autre fois... s'il le faut... Aujourd'hui je me sens libre et heureuse, car je suis en sûreté près de toi. Laisse-moi jouir de cette heure bénie... Vois, comme le soleil se plonge dans les nuages rouges... ne dirait-on pas qu'il pleure des larmes de sang sur nous ?

Il fit : « Hem ! » Cette phrase lui paraissait bien prétentieuse.

— Ah ! pourquoi nous sommes-nous rencontrés ! murmura-t-elle, la face toujours tournée vers le soleil couchant qui l'enveloppait d'une lueur rose.

Elle soupira, puis sourit presque en même temps. Léo voyait bien la tournure inquiétante que prenait la conversation, mais il se sentait incapable de s'y opposer.

— Puisque nous parlons de cela, fit-il... non, il n'y a pas eu rencontre fatale entre nous ; pendant des années, nous avions vécu l'un à côté de l'autre bien tranquilles, malgré notre amourette de jeunesse. Mais nous aurions dû mieux surveiller nos sens, nos désirs, voilà tout... Et puis Rhaden nous laissait seuls trop souvent. Nous avions trop la liberté de nous promener dans le parc obscur et de nous blottir dans les coins isolés... voilà tout, voilà le malheur.

A demi étendue sur les coussins, elle appuyait son menton sur ses mains :

— Comment la première pensée de la faute a-t-elle bien pu nous venir? demanda-t-elle rêveuse.

Il haussa les épaules.

— Qui pourrait le dire aujourd'hui? Elle a pénétré en nous ainsi qu'un germe contagieux.

— Si, pourtant, je le sais! murmura-t-elle, les yeux perdus au loin; c'était un soir de juillet... Rhaden avait affaire en ville... nous étions assis dans le bosquet de cyprès... vous avez le pareil à Halewitz... te souviens-tu de ce bosquet?

S'il s'en souvenait! Jusqu'à leur dernier soupir, ils devaient se rappeler cet endroit qui avait abrité leur bonheur.

— Il faisait sombre autour de nous; nous nous voyions à peine... ton cigare s'éteignait, tu voulus du feu. Je dis : «Laisse-moi t'aider», et j'approchai l'allumette de ton cigare... et, tout en aspirant la flamme, tu levas ta main gauche vers la mienne et tu la caressas doucement... A ce moment-là tandis que l'allumette lançait sa dernière lueur, nos yeux se rencontrèrent. Dès lors, je le sentis : c'en était fait de moi.

— Tu le sentis dès lors?

Elle inclina la tête, et son visage, enflammé par les rayons du soleil couchant, semblait illuminé encore de leurs ardeurs passées.

— Nous autres femmes, dit-elle, nous avons l'intuition de l'amour bien avant les hommes, et leurs désirs nous brûlent avant qu'ils s'en rendent compte eux-mêmes; c'est comme un souffle chaud qui nous enveloppe. Bien des femmes ont besoin de cette atmosphère pour être heureuses.

— Mais, si tu le savais, pourquoi n'as-tu pas lutté? demanda-t-il d'un air sombre.

— A quoi bon lutter contre la destinée?

Et elle joignit les mains avec une sorte de dévotion.

— Pourquoi ne m'as-tu pas repoussé? Pourquoi m'as-tu permis de revenir?

— Parce que ta présence faisait ma joie.

— Pardonne-moi... tu as raison... c'est moi qui aurais dû m'enfuir au loin, bien loin, bien loin... Non, tu n'es pas coupable... c'est moi... moi seul!

— Ne sois pas si dur envers toi-même, Léo : ce qui est arrivé devait arriver... Nous étions désarmés l'un et l'autre...

Cette fois-là, quand l'allumette fut éteinte, nous restâmes silencieux tous les deux, dans l'obscurité. Et pendant longtemps, je n'entendis que ta respiration courte et haletante... A quoi songeais-tu, dis?

Il voulut crier : « Laisse-moi tranquille avec ces souvenirs!... » Mais trop réelle, trop présente s'évoquait à ses yeux cette soirée de juillet, ardente et lumineuse, qui avait commencé l'irréparable.

— Ce que je pensais? murmura-t-il; pensais-je seulement quelque chose?... Ah! je ne sais plus... Mais quand nous nous levâmes pour retourner vers la maison, je me demandais : « D'où vient que son épaule soit si brûlante contre la mienne?... Que de fois ne sommes-nous pas allés ainsi... » Et je pensai que c'était la chaleur de ce soir d'été. Puis je remontai à cheval pour rentrer chez moi... Mais en me couchant j'avais encore l'impression de ton corps contre mon bras. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Lizzie le regardait en souriant, et soudain elle éclata en sanglots convulsifs. Elle s'étendit tout de son long sur la chaise longue, elle appuya son front contre le dossier, et son corps fut secoué de spasmes nerveux. Un de ses souliers, glissant de son pied, tomba sur le parquet avec un claquement bref.

Épouvanté, Léo s'élança vers elle.

— Hélas! hélas! sanglotait-elle, pourquoi a-t-il fallu que cela finît ainsi? Me voilà perdue et malheureuse; toi aussi, tu es malheureux, et d'autres le sont par nous... ô Jésus, pitié!

— Voyons, sois raisonnable, dit-il en déguisant son trouble sous un air sévère.

— Oui... oui... dis-moi ce que je dois faire, je t'obéirai en tout...

— Il faut te calmer... Si quelqu'un entrait...

Et ses regards inquiets glissèrent vers la porte.

— Je vais me... calmer... oui... oui... oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Lizzie!...

Il aurait voulu la prendre par les épaules, la redresser, mais il n'osait la toucher.

Elle se souleva enfin à demi et passa ses mains tremblantes sur son visage.

— Je me sens si faible! bégaya-t-elle; je t'en prie, va me chercher mon flacon dans ma chambre.

Il y courut, dominé de plus en plus par la crainte qu'on ne les surprît dans cet état. Lorsqu'il revint, elle était allongée sans mouvement, la figure cachée dans les coussins. Il l'appela par son nom. Au lieu de répondre, elle lui indiqua sa nuque. D'une main incertaine, il versa sur ses cheveux quelques gouttes du parfum violent qu'elle préférait.

Elle se retourna :

— Et sur le front, — murmura-t-elle, les yeux fermés.

Il lui aspergea les tempes.

— Que tu es bon! dit-elle d'une voix dolente. Voilà donc à quel degré de misère il faut en venir pour exciter ta pitié!

— Redresse-toi, implora-t-il.

— C'est vrai, répondit-elle en levant sur lui ses yeux grands ouverts, notre temps est écoulé... d'un moment à l'autre, Ulrich peut rentrer.

— Ulrich!

Un flot de sang monta au visage de Léo. Le nom de son ami l'avait cinglé douloureusement comme un coup de fouet.

— Il faut que je m'en aille, articula-t-il péniblement.

— Tu ne veux pas l'attendre? demanda-t-elle, l'air innocent.

Il secoua la tête en serrant les lèvres :

— Pas aujourd'hui.

— Mais demain tu viendras, n'est-ce-pas? demain?...

Il ne put répondre que par un geste d'assentiment.

Elle s'était penchée sur le bras de sa chaise longue pour ramasser son soulier; lorsqu'elle releva la tête, ses traits avaient repris leur sérénité, ses yeux bleus brillaient de leur éclat accoutumé, quelques traces rosées sur les joues marquaient seules encore le passage des larmes.

— Tu m'en veux? dit-elle.

— De quoi?

— De t'avoir fait cette scène ridicule?... Mais, vois-tu, j'étouffais! j'avais besoin de pleurer, et j'éprouve à présent un soulagement auquel je n'étais plus habituée depuis longtemps. Oh! Léo, merci de m'avoir consolée...

Et, dans un élan de reconnaissance, elle saisit entre ses doigts frêles les larges mains de Léo.

Il prit congé brusquement; il aurait voulu s'enfuir, mais, honteux de sa précipitation, il se retourna encore au moment de franchir la porte.

— Fais-lui mes amitiés, dit-il, l'air grave.

Elle inclina la tête en baissant les yeux.

Lorsqu'il fut sorti du vestibule, elle monta d'un pas lassé jusqu'au premier étage; du balcon, on apercevait le fleuve dans toute sa largeur.

Le front dans les mains, elle suivit Léo du regard et le vit s'élancer dans le canot et ramer vigoureusement vers l'autre rive. Elle prit son mouchoir et l'agita, mais cet adieu resta sans réponse; Léo ne leva pas la tête. La barque devint peu à peu indistincte et disparut dans l'ombre.

Un frisson secoua Lizzie. Elle songeait à l'enfant qu'il avait fallu éloigner pour goûter la joie coupable de cet entretien. Après un coup d'œil vers la porte, elle tira de sa poche une lettre et contempla longuement, avec émotion, les caractères maladroits. Puis elle relut, pleine d'angoisse, les phrases enfantines qui la tourmentaient depuis la veille.

« Ma chère maman,

» Je trouve le temps long et quand est-ce que je pourrai partir d'ici? S'il vous plaît, dis-moi si je rentre à la maison à Noël. Tous les garçons rentrent à la maison. Et il ne faut pas croire que je suis un capon, non, pas du tout, et quand on me bat, je ne pleure pas et je serre les dents; mais ça fait mal. Et je pleure seulement le soir, après la prière, quand je suis tout seul au lit, et alors ça ne fait rien, n'est-ce pas? Et je prie pour ma chère maman et pour le pauvre papa qui est malade. Qu'est-ce que fait Fido et le poulain? Je trouve le temps bien long, sans voir le poulain et Fido. Il y a encore quatre-vingt-sept jours jusqu'à Noël, et je voudrais avoir un pistolet avec un ressort et un gâteau de la vieille Zette. Je voudrais bien voir la vieille Zette. Je t'embrasse ma chère maman.

» Ton fils, PAUL. »

Dans un accès de désespoir, Lizzie froissa le papier.

— Mon Dieu! mon Dieu! gémit-elle, comment tout cela va-t-il finir?

Puis, comme pour s'échapper à elle-même, elle quitta le balcon et rentra dans l'immense pièce vide qu'elle se mit à parcourir à grands pas.

— Je ne veux pas, je ne dois pas y penser! s'écriait-elle, des milliers d'enfants souffrent ainsi et le supportent; il le supportera aussi!

Elle ferma la fenêtre et appuya son front contre les carreaux, les yeux fixés sur l'endroit où le canot venait de disparaître. Peu à peu ses traits se détendirent; la rêverie à laquelle elle s'abandonnait éclaira doucement son visage.

XIX

Le bon accord rétabli entre Jeanne et Lizzie avait supprimé, semblait-il, le dernier obstacle qui empêchait les deux amis de reprendre leurs anciennes relations; pourtant l'intimité d'autrefois n'existait plus.

Léo faisait de son mieux pour se leurrer; chaque rencontre avec Ulrich ne lui offrait plus qu'inquiétude et tourment.

Quand il s'examinait loyalement, il ne s'en étonnait même pas. Il s'était toujours dit qu'il y aurait une ombre entre lui et son ami tant qu'il ne lui aurait pas avoué la triste, la honteuse vérité.

Mais cet aveu aurait été une infamie, cela n'était pas moins évident. Il ne lui restait donc qu'une ressource, commettre une autre infamie, tout aussi pénible, mais moins funeste : introduire jour par jour le mensonge dans la maison du mari sans défiance, le mensonge bas et louche, au sourire hypocrite; renouveler sans cesse la trahison envers l'ami bien-aimé.

Rester à l'écart, il n'y fallait plus songer: il n'aurait eu aucun moyen de justifier ce changement d'attitude. Éviter Lizzie n'était plus possible. Avec l'automne étaient venus les jours courts et pluvieux qui empêchaient les deux amis de se retrouver dans les champs.

Du reste, il s'avouait qu'il ne voulait plus la fuir. Ces

regards, dont par moments il avait horreur, lui devenaient, l'instant d'après, une consolation : car ils exprimaient une profonde reconnaissance et lui parlaient de leur entente secrète. Il aurait presque désiré se trouver plus souvent seul avec elle : le tête-à-tête, il est vrai, ne lui procurait guère qu'une sensation mêlée de honte, de faiblesse, de repentir et de cynisme; du moins n'avait-il pas besoin de mentir, il pouvait sans contrainte montrer toute son âme à nu, si flétrie et si triste fût-elle.

Le pire de tout, c'était l'angoisse vague de ne pas connaître au juste les sentiments d'Ulrich à son égard. Léo trouvait ses manières changées; il épiait la moindre expression du visage de son ami et craignait constamment de lui avoir déplu, si bien qu'il n'arrivait plus à dire un mot sans arrière-pensée. Il tremblait qu'Ulrich ne prît ombrage de ses façons d'être avec Lizzie, ne fît des rapprochements, n'évoquât des souvenirs et ne fût mis ainsi sur la voie de l'épouvantable vérité. Cette peur était parfois si intense qu'il lui paraissait inconcevable qu'Ulrich n'eût pas déjà tout découvert. Oui, il y avait des heures où il croyait, sérieusement, que la cordialité toujours pareille de son ami était une feinte et lui tendait un piège. Pour peu que la poignée de main d'Ulrich fût moins vigoureuse qu'à l'ordinaire, que son regard semblât préoccupé, le sang montait au visage de Léo et mettait un voile devant ses yeux.

Un soir, vers le milieu d'octobre, Ulrich vint au devant de lui dans la cour et lui dit :

— Viens dans mon cabinet de travail, nous avons à causer.

Sa voix était d'une solennité inquiétante, et le cœur de Léo cessa de battre. L'heure de l'explication fatale était arrivée, il n'en douta pas.

« Plutôt que de confesser la vérité, je me logerai une balle dans la tête », se disait-il, tandis qu'Ulrich fermait la porte derrière eux.

Son regard erra le long des murs couverts de rayons sur lesquels s'alignaient des livres, des brochures et des instruments de physique ; il chercha en vain une arme dans cet asile de l'étude. Alors, silencieusement, il s'assit et examina son ami avec une sourde hostilité.

Ulrich s'installa dans un fauteuil de cuir et appuya son coude sur le bureau, après avoir repoussé la lampe :

— Écoute-moi, commença-t-il ; j'ai à t'adresser une question que l'altération de ton caractère a rendue inévitable. Il y a en toi quelque chose de dérangé... Non, ne m'interromps pas... Nous nous connaissons depuis que nous sommes au monde, je ne t'ai encore jamais vu ainsi.

Léo eut un rire faux, pour ne pas lui répondre.

— Veux-tu que je t'énumère par le menu tous les changements que j'ai observés en toi ? Je ne pense pas que ce soit nécessaire. A coup sûr, tu me caches quelque chose. J'ai longtemps réfléchi pour trouver ce que ça peut être ; j'ai examiné, une à une, avec méthode, toutes les possibilités. Après avoir écarté les hypothèses manifestement absurdes, je reste en présence de deux explications : la première serait que tu aies des soucis d'argent...

Léo faillit répondre oui, afin d'éloigner tout autre soupçon ; mais il vit les conséquences possibles et il se tut.

Ulrich tiraillait sa barbe clairsemée et attendait la réponse avec une inquiétude fiévreuse. Enfin, secouant la tête, il poursuivit :

— Mais je me suis dit que c'était impossible : mon vieil ami ne se laisserait pas abattre par de semblables misères ; en outre, il ne manquerait pas à ce point de confiance en moi et n'oublierait jamais que ma fortune est la sienne... Il ne l'oublierait jamais, n'est-ce pas ?

— Non ! non ! s'écria Léo, — faisant le geste de lui saisir la main ; mais il n'en eut pas le courage.

— Me le jures-tu ?

— Je te le jure.

Que lui importait un faux serment de plus ou de moins ? Il serait mort, il le savait bien, plutôt que d'accepter une obole de ces mains qui reposaient dans les siennes, froides et molles comme des mains de malade.

— J'ai réfléchi alors, continua Ulrich, que, si un homme tel que toi, né pour le rire et la joie, devenait soucieux et courbait la tête, il fallait — s'il n'était pas écrasé par les soucis matériels — qu'il fût écrasé par un souci moral.

Léo passa la main sur son front moite.

— Et quel souci veux-tu que j'aie? dit-il en s'efforçant de rire.

— C'est précisément ce que je me suis demandé, et j'ai conclu : s'il n'ose me l'avouer, à moi qui ai toujours été le confident de ses pensées, c'est qu'il craint de me faire souffrir ; c'est donc un souci ou une faute qui me touche.

Léo, à demi dressé, se cramponnait aux bras de son fauteuil, s'attendant à tout.

« Il voit clair dans mon cœur », se disait-il.

Seul, le calme extraordinaire, le ton amical, presque mélancolique de son ami, le retenaient ; autrement, il aurait depuis longtemps essayé d'échapper par la violence à ce qu'il sentait venir.

— Je me suis donc mis à fouiller ton passé, depuis l'extrême jeunesse. J'y ai bien trouvé quelques folies, des inconséquences, mais rien qui soit vraiment repréhensible, sauf...

— Sauf?...

— Ton duel avec Rhaden.

Léo poussa un soupir de résignation et se laissa retomber contre le dossier de son siège. Ulrich se pencha vers lui et lui posa la main sur le genou.

— Ne dissimule plus, mon vieux, dit-il ; je vois trop bien que j'ai touché juste. Il t'aurait fallu un cœur de pierre pour que la vue de celle qui fut sa femme ne te rappelât pas à toute minute que l'amour-propre blessé ne donne pas le droit d'abattre un homme comme un chien.

— Que devais-je donc faire? demanda Léo, ne devinant pas où Ulrich voulait en venir.

— Tu devais chercher à arranger l'affaire. C'est-à-dire... comprends-moi bien... ce n'est pas un reproche que je t'adresse, car je suis plus coupable que toi.

— Tu es plus?...

— Sans aucun doute! J'étais témoin : j'aurais dû vous réconcilier, et aujourd'hui encore, je ne comprends pas comment je n'y suis point parvenu... J'ai mal rempli mon mandat en ne contraignant pas Rhaden à retirer le mot « déloyal », car il est évident qu'il lui avait échappé dans une minute d'emportement. Je me suis examiné sévèrement, et, te l'avouerai-je? je me demande parfois si j'avais bien le droit

d'épouser une femme dont j'ai laissé tuer le mari. Ce sont peut-être des scrupules exagérés, et nul, excepté toi, n'a le droit de me faire des reproches.

— Des reproches?... moi! s'écria Léo, qui, peu à peu, commençait à saisir quelle responsabilité s'était forgée cet incorrigible rêveur.

S'il soupçonnait!...

— Non, mon cher vieux, poursuivit Ulrich, ne me cache plus, par excès de délicatesse, ce que tu penses de ma conduite. Je suis seul coupable : cette maison devait rester ton foyer aussi bien qu'Halewitz, et je n'aurais pas dû me laisser entraîner, même par un amour irrésistible, à y amener la femme de Rhaden... Sans qu'elle s'en doute, sans qu'elle le veuille, sa présence te rappelle à tout instant ce malheur : ce n'est pas sa faute, car elle t'a pardonné — si absolument, que je me demande comment pareil pardon, pareil oubli peuvent exister sur terre. C'est presque une infidélité envers le père de son enfant et surtout (une rougeur fugitive lui couvrit le visage, il se détourna pour maîtriser son émotion) une infidélité envers l'enfant lui-même... Tu le vois, dans mon désir de justice, je finis par devenir injuste : j'en arrive à reprocher à ma femme son amour pour moi et mon propre bonheur... Seul, ce pardon, presque miraculeux de sa part, m'a permis de ne point passer à tes yeux pour traître à notre amitié... et pourtant, j'ai bien des excuses à te faire.

— Ulrich! s'écria Léo en bondissant de son siège, je ne supporterai pas cela!

— Qu'est-ce que tu ne supporteras pas? dit l'autre du ton bienveillant avec lequel on calme les enfants trop vifs. Que je veuille prendre ma part de ta peine? J'en ai le droit, mon vieux. et, s'il était possible de faire le bilan de l'amitié, je te dirais que la balance penche de ton côté et que je suis ton débiteur... Ne souffle pas ainsi. ne cours pas par la chambre comme un forcené : tu sais que cela me fait mal... Désormais, tu seras franc avec moi, n'est-ce pas? et tu n'useras plus de ménagements inutiles et qui me blessent? le mieux, pour nous, sera toujours de nous dire tout, même si cela doit nous faire souffrir.

Léo étouffa une sorte de sanglot et resta debout devant son

ami. Il était décidé à parler ; la soif de la vérité le torturait au point que la mort lui eût paru douce... Mais, au moment d'avouer, il songea à Lizzie : « Quelle folie ! lui criait une voix ; cela peut être sa mort !... » Muet, il s'affaissa sur son fauteuil; la demi-obscurité qui régnait dans la pièce dissimulait heureusement son trouble.

— Encore un mot, ajouta Ulrich J'ai à te remercier, et cela me pèse depuis longtemps sur le cœur.

« Il me remercie, à présent ! » pensa Léo avec une ironie dont l'amertume touchait au désespoir.

— Je veux te dire, et tu t'en réjouiras, que tu es devenu le bon ange de ma maison... Ne t'en défends pas, c'est positif... Il faut que tu sois doué d'un empire particulier sur les femmes : tu ne peux te figurer à quel point Lizzie est changée depuis ton retour, et, si tu l'avais vue auparavant, tu la reconnaîtrais à peine. Elle a cessé complètement ses enfantillages avec les jeunes gens du voisinage ; par plaisanterie, dernièrement, j'y faisais allusion, elle s'est jetée à mon cou et, les larmes aux yeux, m'a supplié de ne plus lui en parler. Elle s'occupe de son intérieur, ses caprices ont disparu, elle ne se nourrit plus exclusivement de confitures et de madère... Et puis... je ne veux rien te taire... il faut que tu saches combien je suis heureux et combien j'ai été malheureux... elle ne me ferme plus sa porte.

Léo fut envahi par un sentiment pénible, qu'il prit pour la honte de recevoir des confidences auxquelles il n'avait pas droit. Ce ne fut qu'un éclair, et il serra les mains de son ami avec une joie sincère et profonde.

Ainsi son inquiétude était sans cause : l'œuvre d'apaisement s'accomplissait tandis que ses luttes et ses tortures morales l'empêchaient de s'en apercevoir ; peut-être tout n'était-il pas encore perdu, peut-être y avait-il encore de l'espoir, — même pour lui !

XX

Pendant quelques jours, Léo ressentit les effets bienfaisants de cette conversation ; puis ses tourments le reprirent.

Maintenant, c'était la confiance aveugle d'Ulrich qui le blessait. Il avait, par-dessus tout, redouté ses soupçons ; maintenant, le moindre signe de défiance lui eût été un soulagement. L'amour de Léo pour Lizzie devait être forcément au nombre de ces hypothèses qu'Ulrich avait rejetées comme absurdes. Sa faute était-elle donc si absolument basse que son ami, dans la noblesse de son cœur, ne pût même pas en admettre la possibilité ?

Il en venait presque à le haïr pour cette sécurité : si Ulrich, avant son mariage, avait été capable de concevoir l'ombre même d'un soupçon, le malheur irréparable n'aurait pas été consommé.

En y songeant aussi, le changement de caractère de Lizzie le préoccupait. S'il était vrai qu'elle ne l'aimât plus, comment s'expliquait donc la grande influence qu'il exerçait sur elle ? Il n'osait approfondir davantage, mais ses pensées rôdaient autour du terrain défendu comme des bêtes sauvages autour d'un feu, la nuit.

Heureusement, au milieu de ses préoccupations, il avait une ressource : le travail, qui seul pouvait le sauver, il le sentait bien, le travail qui use les forces jusqu'à engourdir l'esprit ; et le mois d'octobre, avec la récolte des betteraves, lui donnait une besogne absorbante. Levé tous les jours avant trois heures, il accompagnait lui-même à cheval, jusqu'à Munsterberg, la longue file des voitures qui menaient à la gare ce qu'on avait arraché la veille. Cette course, à l'air froid de la nuit, le retour rapide aux premières lueurs de l'aube, lui fouettaient le sang et dissipaient l'angoisse nerveuse dont il était saisi au réveil.

Puis, tantôt couvert de poussière, tantôt trempé de pluie, il faisait son entrée dans la salle à manger au moment où grand'mère appelait les jeunes filles pour le déjeuner. Il leur adressait un bonjour las, en jetant sa casquette sur un meuble.

Alors seulement commençait le véritable travail de la journée : aussi, en rentrant le soir dans sa chambre, Léo tombait-il épuisé sur une chaise. Il lui arrivait de ne plus avoir la force de se dévêtir, et deux fois la perche du veilleur, cognant à ses carreaux, le surprit endormi devant sa table, la face

congestionnée sur ses bras croisés, à côté de la lampe qui charbonnait.

Il ne lui restait guère de temps pour faire des visites à Uhlenfeld : il était heureux de pouvoir s'en dispenser sous un prétexte plausible. Il se reprochait cependant de continuer à éviter le tête-à-tête avec Lizzie. Elle avait le droit d'exiger qu'il ne manquât pas à la parole donnée, elle avait droit à sa présence ; lui-même était rongé du désir inavoué de la voir et de lui parler sans témoin : il comptait sur un hasard heureux, comme la première fois... Cependant il n'y avait plus d'erreur possible : il savait les heures où Lizzie était seule, et le cœur lui battait... mais il restait chez lui.

Un soir enfin qu'il savait Ulrich à Munsterberg pour la réunion mensuelle du comité agricole, il ne résista plus ; avec un sentiment de bravade mêlé d'amertume, il se dirigea vers Uhlenfeld.

Il faisait déjà nuit quand il aborda sur l'autre rive ; la bise soufflait. Il eut froid.

Dans le vestibule, il rencontra le factotum de leurs anciennes amours, la vieille Mina : il se rappela avec dégoût son rôle d'entremetteuse. Elle lui fit force révérences et lui dit, avec des clignements d'yeux, que sa « chère petite madame » était souffrante, qu'elle avait des douleurs au cœur, mais que *lui* serait certainement reçu malgré cela. Il fut humilié du sourire grimaçant de cette bouche édentée, plus humilié encore d'avoir à répondre à ce sourire : elle avait été leur complice, il fallait la ménager.

Frissonnant, — était-ce de froid ou d'émotion ? — il marchait à grands pas dans le vestibule ; la vieille tardait à revenir. Elle expliqua que la chère petite madame était déjà au lit, mais qu'elle le priait de patienter un moment, le temps de faire un peu de toilette, — oh ! très peu : — entre vieux amis il n'est pas besoin de faire des cérémonies... Léo serrait les dents : il fallait bien supporter l'impudence de la vieille.

Dans le boudoir de Lizzie, deux lampes brûlaient sous des abat-jour roses ; les coussins de la chaise longue étaient jetés pêle-mêle comme si quelqu'un venait de la quitter précipitamment, un livre entr'ouvert gisait sur le tapis.

Il le ramassa, regardant le titre : *Le Chemin du bien, épreuves*

d'une pécheresse. Il le parcourut au hasard. En phrases maniérées et fleuries, une nouvelle repentie racontait de quelle façon miraculeuse elle avait été tirée de l'abîme des passions. Il croyait voir les yeux langoureux de la pécheresse coquetant avec Dieu comme avec un nouvel amant. Et voilà que lui, le barbare, qui, depuis le collège, avait lu tant de mauvais livres, fut pris d'un respect involontaire pour tout ce pieux fatras.

— Elle fait de son mieux, elle devient sérieuse ! se dit-il en posant soigneusement le livre sur une table.

Oui, elle voulait être sérieuse. Lorsqu'elle entra, il fut frappé du cercle bistré qui entourait ses yeux et de la teinte violacée de ses lèvres ; jamais pourtant elle ne lui avait paru si belle.

Elle était vêtue d'un peignoir vague en cachemire bleu garni de dentelles crème qui enveloppaient sa gorge d'un nuage. A peine coiffée, elle avait réuni ses cheveux derrière la tête en un nœud lâche qu'entourait deux fois un ruban d'or ; d'innombrables petites boucles folles encadraient son front et ses joues. Léo se souvint d'avoir vu dans des galeries de peinture des têtes semblables, baignées de lumière et émergeant, mystérieuses, d'un fond de pourpre sombre.

— Tu es souffrante ! s'écria-t-il, les mains tendues.

— Moi ? qui t'a dit cela ? répondit-elle en souriant avec lassitude et se laissant tomber dans un fauteuil.

— C'est Mina qui me l'a dit.

Au lieu de répondre, elle haussa légèrement les sourcils, puis, d'une main fatiguée, elle attira un coussin sous sa nuque.

Elle venait sans doute de se parfumer : l'odeur d'opoponax était plus violente que jamais, et Léo éprouva immédiatement la sensation énervante que lui donnait toujours cette atmosphère. C'était d'abord, contre les tempes, une pression légère, qui s'étendait tout autour du front et finissait par l'enserrer d'un cercle de fer.

Lizzie appuya son visage sur son bras relevé et resta sans mouvement.

— Qu'as-tu, Lizzie ? demanda Léo.

Elle tourna un peu la tête avec un sourire navré.

— Ce que j'ai ? Je voudrais ne jamais être née, voilà tout.

— Quel souhait édifiant !

Il essayait de plaisanter, mais sans succès.

— Le plus édifiant que puisse former une créature réprouvée.

— Lizzie, pourquoi parler ainsi ?

— Parce que j'apprends à me repentir.

Il fut sur le point de discuter encore une fois ; il n'en trouva pas le courage : sa vie à lui-même, depuis deux mois, qu'était-ce qu'une vaine lutte contre le remords ? Il se leva, silencieux, et fit quelques pas dans la chambre, puis revint vers elle et s'accouda au dossier de son fauteuil. Elle eut un battement des paupières et appuya sa joue contre le bras de Léo.

Il aurait voulu reculer, mais il craignit de lui laisser voir que ce contact ne lui paraissait pas aussi innocent qu'à elle-même.

— Léo, je souffre horriblement.

Il retira doucement son bras et s'assit en face d'elle.

— Et tout le bonheur que tu donnes à Ulrich, ce n'est donc qu'une illusion ?

— Prétends-tu exiger que ce soit une réalité ?

— Je n'exige pas... je... je voudrais seulement...

Il ne put continuer : ses idées s'embrouillaient. Mais il sentait que la phrase étonnée, indignée de Lizzie, ne lui avait pas causé le mécontentement qu'elle aurait dû.

— Je tiens loyalement la promesse que je t'ai faite, poursuivit-elle, j'essaie de devenir une maîtresse de maison digne de lui, une épouse qui ne refuse rien... la violence que je me fais est indicible... Je souffre des tortures que personne ne peut soupçonner.

— Crois-tu que je sois couché sur des roses ?

— Oh ! toi !...

Il éclata :

— Oui, moi ! Sais-tu ce que j'endure ? Je me creuse l'esprit, je me tourmente... je passe par mille angoisses. Il me semble que tout mon corps est souillé et je n'ai plus le courage de regarder un honnête homme en face... Je crois qu'on me montre du doigt... Si cela continue, j'en perdrai la raison... Est-ce que cela ne suffit pas ?

Elle l'écoutait avec avidité, dissimulant à peine une joie que trahissaient ses yeux ; jamais, depuis autrefois, — cet autrefois si lointain — il ne lui avait si ouvertement révélé le fond de sa pensée.

— Puis-je t'aider ? dit-elle en joignant les mains.

Il eut un rire moqueur.

— Je t'en supplie, Léo !

— Laissons cela, répondit-il ; toute aide de ta part serait un nouveau crime. Et comment pourrais-tu ?... Il n'y a qu'un être au monde qui puisse m'aider... c'est Ulrich.

— Au nom du ciel ! tu ne veux pourtant pas...

— Sois tranquille, je ne parlerai pas. Je connais mon devoir envers toi, et je continuerai à traîner avec toi la chaîne qui nous lie.

Après un moment de silence, Lizzie hasarda d'une voix tremblante :

— Peux-tu prier, Léo ?

Il la regarda avec stupeur.

— Ah ! oui ! prier... c'est une bonne chose... quand on peut. Mais moi, je m'approche de Dieu à peu près comme mon chien rampe vers moi quand il a mangé une poule !

— Tu devrais essayer pourtant ! — Et elle prit un air tout à fait pieux. — Chez moi, la prière a produit des effets merveilleux, ces derniers temps. Je confie mes désirs au Sauveur miséricordieux...

— Quels désirs ?

Elle sourit, perplexe.

— Non, vraiment, tu devrais prier, répéta-t-elle.

— Hem !

— Peut-être Dieu ne nous a-t-il envoyé ces épreuves que pour mieux faire éclater notre soumission. Peut-être l'ordre de la grâce...

A ce mot, il l'interrompit.

— Dis-moi, es-tu allée voir Brenkenberg ?

— Oh ! grand Dieu ! non. Il me fait trop peur.

— Ou Jeanne, alors ?

— Non, dit-elle en rougissant... Mais Jeanne est venue ici.

— Ah ! ah !

— Ne sois pas méchant. Je bénis l'heure qui m'a ramenée

vers elle, car c'est elle qui m'a montré le chemin de la croix.

— Combien de fois est-elle venue ?

— Trois fois.

— Et tu lui as livré toutes tes pensées ?

Elle secoua la tête en riant.

— Pas toutes... il y a des choses que je ne pourrais avouer qu'à une seule personne au monde... Mais elle m'a fait un bien infini.

Il regardait devant lui, pensif.

— Que ce serait beau de prier ensemble, Léo ! fit-elle avec un sourire extatique.

— Comment cela ?

Elle parut gênée.

— Il me semble que si nous disions nos peines en commun...

— Crois-tu que cela aurait plus d'effet ?

— Ce serait si beau ! soupira-t-elle.

— Et comment vois-tu cela ? Veux-tu que nous nous mettions à genoux sur le tapis, l'un à côté de l'autre ?

Elle sourit en rougissant.

— Tu n'es qu'un impie, et tu railles les choses les plus sacrées.

— Sois tranquille, ma chère amie : j'ai perdu, depuis longtemps, toute envie de railler !

— Alors, prie au moins pour moi, comme je le fais pour toi.

— Tu le fais donc ?

Et un vague sentiment de reconnaissance s'éveilla en lui. Elle inclina la tête avec confusion, et, sans lever les yeux :

— Il n'est rien que je fasse avec plus de plaisir, murmura-t-elle.

Le silence régna de nouveau. Leurs regards se cherchèrent et restèrent plongés l'un dans l'autre. Ils se sentaient comme enveloppés d'une mutuelle compassion tendre et mystérieuse, qui les unissait ; en ce moment, la chaîne dont avait parlé Léo ne leur pesait guère.

Leurs pensées remontaient le cours du temps.

— Nous avons été trop heureux, dit Lizzie, voilà pourquoi nous avons tant à souffrir.

Il ne répondit pas. Semblable en cela à la plupart des hommes, il n'avait pas autant qu'elle le souvenir reconnaissant des joies abolies.

— Ou bien est-ce que tu n'as pas été heureux? demanda-t-elle, prise de défiance.

Perdu dans ses souvenirs, il inclina deux ou trois fois la tête ; elle le regardait, les yeux fixes et le front appuyé sur ses mains jointes.

— Pourquoi faut-il que cela ait fini ainsi? dit-elle à voix basse, pourquoi n'avons-nous pas pu rester forts et résister à la tentation?

— Pourquoi?... Parce que nous étions jeunes, ardents, imprévoyants et que nous ne songions guère aux conséquences de nos actes. Quant à moi, je me suis figuré faire un coup de maître. J'aurais voulu crier à toute la terre : « Si vous saviez quel roué je suis! J'ai une liaison avec une femme du monde... avec une femme mariée! »

— Mais... au début?...

— Au début? Quand cela?

— Aussitôt que... tu fus sûr de mon amour?

— Ah! tu veux parler de cette nuit d'août?

— En as-tu gardé le souvenir? dit-elle complètement penchée vers lui, une flamme rose aux joues et le regard noyé de rêve.

— Comment l'oublier? — il souriait tout en fronçant le sourcil ; — cela vous poursuit toute la vie.

— Et... cette fois-là... en rentrant chez toi, que pensais-tu?

— Tu me demandes toujours ce que je pensais... — et des images de ces heures exquises s'évoquaient, qui lui mettaient la tête en feu ; — j'allais, j'allais, comme grisé et je croyais à chaque instant que j'allais tomber de ma selle... Arrivé sur mes prairies, j'arrêtai mon cheval: c'était le vieux bai, tu sais? qui avait des balzanes blanches... Je l'attachai à un tronc de saule et me jetai dans l'herbe. Il pouvait être deux heures du matin, et pourtant il faisait une chaleur étouffante. A l'horizon, une bande claire annonçait déjà l'aurore. Je restais là couché, et sans cesse je me demandais : « Est-ce possible? n'est-ce pas un rêve? on goûte donc de pareils instants sur la terre?... » Ah! j'étais encore diablement

jeune dans ce temps-là!... Mon cheval rongeait le saule et, tout autour de moi, les foins fraîchement coupés embaumaient, embaumaient... cela prenait à la tête... oh! c'était à devenir fou!

Lizzie poussa un léger cri et laissa retomber sa tête en arrière, sur le dossier de son fauteuil; les veines bleues de son cou se contractaient, sa gorge se soulevait péniblement; les deux mains appuyées sur son cœur, elle semblait près de suffoquer.

— Qu'as-tu? demanda-t-il inquiet et craignant qu'elle ne recommençât la scène de la dernière fois.

— Rien... rien... c'est toujours... le cœur... rien de plus.

— Veux-tu quelque chose?

— Merci... cela va passer.

Et se redressant, elle se mit à sourire vaguement pour le rassurer; puis, comme en rêve, elle sembla se parler à elle-même:

— Et moi... je crois y être encore... Après ton départ, j'allai vers la fenêtre... j'écoutai le bruit de tes pas dans le jardin... puis j'entendis à la grille le hennissement de ton cheval qui t'avait vu venir... un trot qui s'éloignait... et tout retomba dans le silence.

— Tu ne te faisais pas de reproches?

Elle secoua la tête avec un rire bienheureux et ses boucles voltigèrent sur son front et ses joues; mais, songeant à la gravité de la question, elle fronça les sourcils et, les mains aux tempes :

— Alors, dit-elle sourdement, je ne savais guère ce que c'est que la conscience; je me laissais emporter, ravie, par le bonheur, sans songer qu'il m'entraînait à ma perte; alors, c'est avec ivresse que j'arrachai mes vêtements de mon corps...

Elle s'arrêta effrayée. Dans l'ardeur de ses souvenirs, elle avait saisi les dentelles de son corsage et les avait déchirées violemment, découvrant sa poitrine blanche.

Elle le regardait en souriant d'un air confus; pour sortir d'embarras, elle tourna la chose en plaisanterie:

— Voilà ce que c'est, dit-elle, que de porter de vraies malines!

Et, prenant les deux bouts de dentelles, elle les rajusta en les nouant de son mieux.

— Est-ce bien comme cela? demanda-t-elle.

Il ne répondit rien. Un silence pesant plana de nouveau entre eux; leurs yeux se fuyaient, craignant de se rencontrer. Elle, les joues empourprées, regardait la pointe de son petit soulier qui dépassait le bord de son peignoir bleu; Léo mordillait sa barbe et contemplait le plafond.

L'huile grésillait dans les lampes, le vent sifflait doucement contre les vitres, et la pendule faisait entendre un tic-tac monotone.

Une colère impuissante fermentait en Léo : il aurait voulu se lever et il n'y parvenait pas; enfin, par un violent effort. il se ressaisit.

— A quoi bon fouiller dans le passé? dit-il en se mettant debout, cela ne peut nous mener à rien de bon.

— Cela nous aide à supporter le présent, n'est-ce pas assez?

Il ne la contredit pas et se détourna pour partir.

Et, au moment de l'adieu, il fut saisi d'une rage subite. Il la prit rudement par les épaules et, enfonçant ses doigts dans sa chair délicate, il lui souffla :

— Tu as raison... prions!

XXI

Une après-midi, Ulrich vint à Halewitz annoncer que le Reichstag était convoqué pour la seconde quinzaine de novembre.

Léo fut bouleversé par cette nouvelle : il aurait la liberté de voir Lizzie seule dans une dizaine de jours. L'ébranlement qu'il en ressentit jusqu'au fond de l'être lui donna l'impression qu'il avait accompli une nouvelle étape de sa destinée. Il dut se contraindre pour ne pas prendre les mains d'Ulrich et lui crier : « Si notre vie à tous deux t'est chère, reste ici, reste! »

Ce sentiment ne l'abandonna pas de quelques jours, — jusqu'à ce qu'Ulrich vînt lui faire une proposition inattendue.

— Lizzie m'a prié, lui dit-il avec son beau sourire tranquille, d'être auprès de toi l'interprète d'un ardent désir qu'elle a depuis longtemps et que ta sœur Jeanne partage. Elle voudrait que nos deux familles se réunissent pour aller ensemble à la sainte Table la veille de mon départ.

Léo fut pénétré d'une joie soudaine. Il crut voir du fond des ténèbres une main secourable se tendre vers lui, pour lui montrer, dans la tempête, l'abri et le repos. Cette pieuse cérémonie allait être un préservatif contre les tentations des heures de solitude : elle consacrerait en même temps la pureté de leurs intentions.

— Et qu'en penses-tu, toi, Uli? demanda-t-il, maîtrisant avec peine sa satisfaction.

— Pour mon compte, j'apprécie et je recherche tout acte qui m'élève au-dessus des trivialités journalières. J'aime à gravir les hauteurs, d'où l'on domine un plus vaste horizon. C'est une vue de ce genre sur le passé et sur l'avenir que donne la communion. J'aurai un hiver sérieux, de graves résolutions à prendre, au Reichstag, et des luttes à soutenir contre les opinions de mon parti. Il est bon pour moi d'aller d'abord au Golgotha pour éprouver mes forces.

« Quelle supériorité sur moi! pensait Léo ; il vit dans le monde de ses idées sans soupçonner contre quel ramassis de pensées abjectes on peut avoir à se débattre. »

Il ne restait plus qu'à choisir une église. A aucun prix, Lizzie n'eût voulu recevoir la communion des mains du terrible Brenkenberg, et Léo lui-même ne s'en souciait guère. La crainte d'allusions probables de la part du véhément pasteur lui eût rendu tout recueillement impossible. On ne pouvait, d'autre part, sans exciter sa colère, aller à la paroisse d'Uhlenfeld. On se décida donc pour Munsterberg, un terrain neutre, et dont le pasteur était aimé pour sa bonté et son indulgence.

Tout le reste s'arrangea de soi-même. Grand'mère, qui acquiesça avec joie, se chargea d'obtenir le consentement de Jeanne ; quant aux deux jeunes filles, on ne les consulta pas.

Quand il pénétra, le lendemain soir, dans le vestibule sombre du château d'Uhlenfeld, Léo sentit sa main saisie par des

doigts tremblants de fièvre, et une voix ardente murmura tout contre lui :

— Ah ! merci !... merci !

Suffoqué d'émotion, il recula... Une ombre glissa devant lui ; une porte claqua. Décontenancé, troublé comme s'il avait eu une hallucination, il gagna en tâtonnant le cabinet de travail d'Ulrich.

Ce remerciement passionné ne cessa plus de vibrer à son oreille.

Le samedi, on devait aller recevoir l'absolution. Jeanne vint au château pour se joindre aux autres membres de la famille. Dans ses yeux qui croisèrent les siens, Léo retrouva avec inquiétude le soupçon persistant. Passer plusieurs heures en voiture sous ce regard inquisiteur, c'était plus qu'il n'en aurait pu supporter ; il donna l'ordre d'atteler pour lui la charrette anglaise.

Hertha, qui attendait près de la fenêtre et regardait tomber des torrents de pluie, eut un mouvement de surprise. Jeanne, qui semblait le comprendre, eut un sourire, les lèvres pincées.

Les quatre dames partirent en landau ; Léo les suivit un quart d'heure après. Enveloppé dans son caoutchouc, la casquette rabattue sur les oreilles, mâchonnant son cigare éteint, il conduisait lui-même son cheval sur la route marécageuse. Il avait laissé le cocher à la maison pour être seul.

Il allait à la communion comme à une aventure, — une aventure dont l'issue devait décider de son salut ou de sa perte. Cette force qu'il ne trouvait plus en lui, il allait la demander au ciel par la vertu du sacrement mystérieux. Si la grâce divine ne lui rendait pas la paix de l'âme le lendemain, c'est qu'elle était perdue pour lui à tout jamais.

Il passa devant la cure de Wengern en détournant les yeux comme un voleur. Et vraiment, qu'était-il donc, s'il voulait obtenir subrepticement et par fraude le pardon céleste que peuvent seuls mériter un cœur pur et des efforts énergiques ?... Mais la paix, il lui fallait la paix à tout prix.

A Munsterberg, devant le porche de l'église, les voitures de Halewitz et d'Uhlenfeld étaient déjà arrêtées, fraternellement, l'une à côté de l'autre. Léo pénétra dans le temple gris et désert ; la première chose qui frappa sa vue, ce fut ces

mots qui brillaient au-dessus de l'autel en lettres d'or géantes : LA PAIX SOIT AVEC VOUS. — Ils étaient la seule parure de cette sévère maison de Dieu.

Et que pouvait-il souhaiter de plus? Ces mots résumaient tout ce que le fidèle venait chercher en cet asile ; ils entrèrent si profondément dans l'âme de Léo qu'il en eut les larmes aux yeux. Maudissant sa faiblesse, il se dissimula en hâte derrière un pilier et se cacha la figure dans les mains. Enfin, redevenu maître de lui-même, il osa s'avancer et regarda autour de lui.

Quelques groupes de paysans et de journaliers occupaient les bancs du milieu ; les femmes avaient le nez rougi par les pleurs, les hommes levaient vers l'orgue un visage distrait ou curieux. Léo ne vit pas sa famille ; sans doute, elle attendait encore dans la sacristie, toujours réservée à la noblesse du pays. Il s'y dirigea aussi et son pas résonna sous la voûte, faisant lever la tête aux femmes agenouillées, tandis que les hommes le suivaient d'un œil nonchalant.

La première personne qu'il rencontra dans la sacristie fut Lizzie : pris d'un frisson involontaire, il faillit reculer, mais il se remit aussitôt, car il devinait derrière lui le regard de Jeanne, épiant le moindre détail de cette rencontre.

Ulrich s'avançait pour lui serrer la main et lui présenter le pasteur : c'était un homme mince, aux favoris grisonnants, aux allures douces et paisibles qui, d'une voix claire, bien timbrée, lui souhaita cordialement la bienvenue. Léo crut entendre un cantique apaisant et songea aux roulements de tonnerre de Brenkenberg.

On entra dans l'église pour se placer aux premiers rangs. Léo avait Ulrich à sa droite, à sa gauche Elly. Tout était donc pour le mieux.

L'office commença. On chanta un choral, puis vinrent les prières habituelles. Léo s'efforçait de les suivre sans y réussir : les lettres d'or absorbaient son attention comme une formule magique : il ne pouvait en détacher les yeux, elles l'hypnotisaient.

La paix... la paix à tout prix !

Et tout à coup, venus de l'autel, ces mots résonnèrent :

— En vertu de mon ministère, je vous absous de vos fautes.

Il eut un sursaut d'étonnement... Quoi, c'était déjà fait? si

vite, si simplement? Ce pardon pour lequel il luttait de toutes les forces de son être depuis si longtemps, cet étranger à lunettes, à l'aide d'une formule apprise par cœur, le lui accordait tout à coup, après quelques minutes à peine de recueillement, comme un présent sans importance !... Était-ce possible, était-ce permis?

A ses côtés se trouvait toujours l'homme envers lequel il avait péché, — pour ne rien dire de celui qui pourrissait dans la terre : — un peu plus loin, la femme, la complice dont la seule présence le faisait frémir; derrière elle, celle qui connaissait le terrible secret... Rien n'était changé... Et voilà que cet homme paisible. « *en vertu de son ministère* », aurait eu le pouvoir d'effacer la faute, de la faire disparaître de sa vie? Comment y croire?

L'orgue traçait capricieusement une arabesque de sons ; la cérémonie était achevée.

Quand Léo tendit la main au pasteur pour prendre congé de lui, il rencontra son regard bienveillant qui semblait dire : « Tu dois être un brave garçon. »

« Autrefois, oui ! » se dit Léo reconnaissant de cette sympathie muette. Et, songeant que cet homme saurait peut-être, par ses conseils, lui donner le repos auquel il aspirait, il résolut d'aller lui demander un entretien.

Il resta seul à Munstersberg sous un prétexte quelconque, après avoir promis à Ulrich d'aller passer la soirée chez lui. En saluant Félicité, il avait évité de croiser le regard avec elle.

Il attendit une heure dans une auberge, et puis se dirigea vers la maison du pasteur. Une fillette de douze ans, aux cheveux blond filasse, bien tirés, bien lissés et réunis en natte, vint lui ouvrir la porte et l'introduisit dans un petit salon d'une propreté méticuleuse, où chaque objet, bien à sa place, donnait une impression d'ordre et de paix. N'était-ce pas ce que Léo venait y chercher?

Le pasteur ne parut pas étonné de le voir, il semblait l'avoir attendu.

— Je comprends, dit-il mon honorable ami, — permettez-moi de vous donner ce titre, — que vous ayez eu le désir de causer plus intimement avec celui qui vous a donné l'absolution... Bien que nous ne connaissions pas le rôle de confes-

seur, nous autres protestants, il nous est doux cependant de gagner la confiance de nos fidèles... Je ne veux pas connaître le fond intime de votre âme, qui ne doit pas avoir d'intermédiaire entre Dieu et elle, mais je vous prie de me dire en quoi je puis vous aider de mes conseils.

Léo, gagné par ce ton bienveillant, commença de lui ouvrir son cœur; et, sans faire allusion à Lizzie, il dit en quelques mots les remords que lui causait le meurtre de Rhaden, il dit ses insomnies et ses tourments. L'homme de Dieu l'écoutait avec l'air satisfait d'un médecin qui voit confirmé son diagnostic.

— Et vous me demandez la guérison de cette inquiétude? fit-il.

— Oui!

— Soyez heureux, honorable ami : cette inquiétude est l'indice de la guérison.

Léo eut un mouvement d'impatience : n'était-ce pas, en somme, ce que lui avait dit Brenkenberg?

— Ne froncez pas le sourcil, mon ami, car vous êtes au seuil du salut. Pareil à l'aveugle que l'ange du Seigneur a conduit par la main, vous avez cru errer dans le chemin de la perdition, et soudain vous vous trouvez à la porte de la patrie céleste. Une voix mystérieuse vous a poussé vers la sainte Table, et cette voix était celle de la grâce divine.

Et tandis que l'ironie fermentait en Léo, le pasteur continuait :

— C'est pourquoi, mon honorable ami, j'ose vous annoncer que demain un miracle s'opérera en vous... Oui, le moment où le calice sacré touchera vos lèvres sera le moment aussi où disparaîtront vos remords et votre peine.

Léo dissimula un sourire narquois... Que ce brave homme le comprenait peu! Ce paisible pasteur, qui faisait tous les jours sa sieste après avoir pris son café, n'avait sans doute jamais entrevu l'enfer des tortures morales... Et pourtant ses paroles si évangéliques apportaient une sorte de soulagement à Léo ; c'était comme le chant dont une nourrice apaise les pleurs d'un enfant.

Un miracle devait s'opérer? Certes, il ne fallait rien moins qu'un miracle pour le délivrer; il le guettait depuis long-

temps et voilà qu'on lui en promettait un... Que pouvait-il demander de plus?

Sur ces entrefaites, la petite fille blonde était entrée pour dire mystérieusement à l'oreille de son père que le café de quatre heures était prêt. Le pasteur se tourna vers Léo et le pria de lui faire l'honneur de le prendre avec lui. Bientôt après, la fillette reparut portant un plateau chargé de la cafetière et des tasses. On devinait derrière la porte, ouverte par une main invisible, la femme du pasteur veillant au bien-être de son mari. Tout semblait se faire d'après un règlement dans cette calme demeure.

Le pasteur offrit des cigares, trop faibles au gré de Léo, puis ils se mirent à causer. Sellenthin se sentit rempli de sympathie pour cet homme indulgent, dont la morale semblait bien faite pour calmer un cœur agité; mais ces paroles de mansuétude, il le sentait pourtant, ne lui apportaient pas plus de soulagement que les discours véhéments de Brenkenberg. Il n'avait pas encore trouvé le prêtre dont il avait besoin.

En sortant de la cure, il était aussi tourmenté qu'en y venant. Il prit le chemin d'Uhlenfeld par un brouillard épais; la nuit tombait déjà quand sa voiture s'arrêta devant la grille.

Son cheval pataugeait dans les flaques d'eau; les hêtres, dépouillés de leurs feuilles, secouaient sur lui des gouttes de pluie. Il voulut descendre pour tirer la cloche: mais une singulière inertie s'empara de lui subitement : il n'eut pas la force de se mouvoir, il resta sans volonté sur son siège. Les portants de pierre de l'entrée s'élevaient devant lui comme deux énormes chiens noirs dressés sur leur séant; de chaque côté un morceau de mur blanc perçait l'obscurité, tandis que tout le reste plongeait dans l'ombre. Dans le château seulement, à la fenêtre d'Ulrich, luisaient les rayons d'une lampe: ils s'étendaient en gerbe jaune sur les herbes mouillées du parc, mettaient une étincelle dans les petites mares d'eau, semblaient indiquer à Léo le chemin qu'il hésitait à prendre. Ensuite, ils allaient se perdre dans les arbres, où l'obscurité les dévorait. Léo, frissonnant, secoua son corps transi.

« Là se trouve le prêtre dont j'aurais besoin, le seul homme sur terre qui puisse me venir en aide! » pensa-t-il.

Mais à quoi bon aller le trouver? Il le savait bien, qu'aujourd'hui comme toujours il resterait devant l'ami, les dents serrées, les yeux fuyants, torturé par la crainte et par le désir d'entendre dans le corridor un pas léger qui, en se rapprochant, lui adoucissait sa peine et lui enlevait tout espoir.

Son fouet claqua. La voiture fit demi-tour et reprit le chemin de Halewitz. Léo jeta un dernier regard plein de regret vers la lumière qui brillait dans la nuit si paisiblement. A demain donc!

A demain le miracle annoncé!...

Ce lendemain arriva. La pluie avait cessé. Un pâle soleil déchirait de temps à autre les gros nuages mouvants, puis, comme épuisé par cet effort, il se traînait dans la plaine où il faisait miroiter les mares et mettait une lumière blafarde sur la lisière tachetée des forêts.

Ainsi que la veille, Léo avait fait la route seul dans sa charrette, devançant les autres cette fois : il ne voulait plus se laisser troubler par la vue de Jeanne.

Son âme était pleine d'intentions pieuses, d'allégresse et de résolution. De ses anciennes croyances d'enfant, une flamme joyeuse se rallumait en lui. Au pied du trône de Dieu, il allait déposer humblement la faute ancienne et accepter avec reconnaissance l'expiation que le Seigneur tenait prête pour lui. La veille encore il avait des sentiments violents, dont il rougissait aujourd'hui : il voulait, comme un voleur, surprendre à force d'audace la bénédiction du ciel; aujourd'hui elle s'offrait à lui.

Le vent de novembre caressait son front brûlant comme un souffle divin; le soleil, pourtant si faible, versait sur lui une lumière dorée : c'est le miracle, pensait-il, qui commence.

Mais, blottie en silence, au plus profond de son cœur, l'angoisse des jours passés subsistait toujours, — l'angoisse de la rencontrer. Ah! s'il avait pu, tout seul, s'avancer vers la sainte Table!... Mais partout il la retrouvait: impossible de lui échapper. Comme entre lui et son ami, elle se dressait entre Dieu et lui.

La voiture d'Uhlenfeld déboucha sur la place de l'église

presque en même temps que la sienne... La voilà, la gracieuse créature, vêtue de noir, qui saute légèrement à terre... Il se sentait capable de la broyer entre ses mains de géant, de l'écraser ainsi qu'on pétrit une boule de cire. Il n'aurait eu qu'à serrer les poings, et il les serra; ses ongles s'enfoncèrent dans sa propre chair.

Ulrich, plus pâle encore que de coutume, les yeux plus fiévreux, s'avança vers lui à longues enjambées.

— Tu m'as fait faux bond hier, lui reprocha-t-il affectueusement.

— Il était trop tard, dit Léo : je craignais de ne plus pouvoir passer le bac en voiture.

— C'est dommage : tu m'as bien manqué...

— Il y avait quelque chose de particulier ?

— Je sentais le besoin de me confesser, fit Ulrich en souriant.

« Et moi donc ! » pensa Léo en serrant les lèvres et jetant un regard de côté à Lizzie, qui tapotait ses jupes, arrangeait ses rubans, son chapeau et semblait regretter l'absence d'un miroir. « C'est avec le bon Dieu qu'elle veut flirter aujourd'hui », se dit-il ; — et, au tremblement de tout son être, il crut sentir combien il la haïssait.

Cependant il s'approcha pour la saluer. A travers son voile, elle fixa sur lui des yeux suppliants et rouges de larmes ; sa main pressa deux fois celle de Léo d'une étreinte particulière. Il reconnut avec horreur le signe d'intelligence du passé coupable.

Quelques minutes après, les dames de Sellenthin arrivèrent aussi, vêtues de noir toutes les quatre. Grand'mère faisait une mine dévote qui lui pinçait la bouche ; Elly, qui l'imitait, lui ressemblait d'une manière frappante ce jour-là.

— Nous sommes toutes à jeun, murmura-t-elle à Léo, pleine d'orgueil.

Hertha, très pâle, passa sans le regarder, tandis que Jeanne, plus flétrie et plus rigide que jamais, s'approchait pour lui demander son bras. Il le lui donna, très étonné ; c'était la première fois depuis son retour.

— Cette communion est mon œuvre, Léo, dit-elle à voix basse.

— Je m'en doutais, répondit-il.
— Et sais-tu quel en est le but?
— Je me le figure aisément.
— Elle doit achever de nous réconcilier tous les deux.
— Et puis?
— Tu ne le sais pas?
Leurs regards se croisèrent, hostiles.
— Léo!
— Que veux-tu?
— Est-ce que tout n'est pas ainsi pour le mieux?
— Oh! parfait!... magnifique!...
Et son rire strident, si peu en rapport avec la circonstance, fit retourner la tête à ceux qui les précédaient.

A la porte de la sacristie, il quitta le bras de sa sœur et évita ensuite de se trouver près d'elle.

Le pasteur était déjà là, relisant son sermon. A Léo, qui venait le saluer, il prit les deux mains, et son imperceptible sourire semblait dire : « Ayez foi au miracle... »

« Ah! oui... si vous saviez!... » pensait Léo avec une ironie grandissante.

Et il cherchait à se dérober : car, pendant ce temps, Lizzie n'avait cessé de manœuvrer habilement pour se mettre à côté de lui. Comment pourrait-il être question de recueillement et de dévotion tant que ce cou blanc et rond se tendrait amoureusement vers lui?

A l'église, cependant, ils prirent les mêmes places que la veille. En avant, Léo entre sa mère et Elly; derrière eux, Ulrich et Lizzie; Jeanne et Hertha s'étaient mises au troisième rang.

L'église était pleine jusqu'au dernier banc. Sur l'autel recouvert d'une tenture rouge, les cierges brûlaient dans les candélabres d'argent; la nef froide et nue, blanchie à la chaux, dépourvue de tout ornement, répandait la tristesse sur cette foule terne et silencieuse. Seuls les vitraux essayaient timidement de jeter une note vive dans ce gris uniforme; au-dessus de l'autel, plus attirantes et plus étincelantes que jamais, brillaient les lettres d'or : LA PAIX SOIT AVEC VOUS.

Oui, la paix, la paix, à tout prix!... Mais jamais elle n'avait semblé si loin à Léo. La présence de Lizzie, derrière lui, lui

causait un insupportable malaise. Pendant le sermon, qui lui fit l'effet d'un murmure confus, ramassé sur lui-même dans son banc, le dos arrondi, il essaya vainement de suivre une idée. Il en était honteux.

Des souvenirs lui passaient par la tête. Il se voyait sur un cheval à peine dressé, traversant les prairies comme le vent, il entendait son rire exubérant au milieu de compagnons avinés, la nuit, autour d'un feu de campement; il sentait l'odeur marécageuse des fleuves qu'il passait à gué... Sa devise était autre, alors : « Pas de remords ! » criait-il, du soleil plein le cœur; « pas de remords! » lui répondait le fracas des orages ou la voix de ses maîtresses. — Et à présent ?...

Le vent heurtait timidement aux fenêtres de l'église : on eût presque dit un gémissement plaintif; lorsqu'un pâle rayon de soleil s'égarait dans la nef, il faisait briller ce souhait qui n'est réalisé que pour les morts : LA PAIX SOIT AVEC VOUS.

Il serra les poings et s'appuya fortement contre le dossier du banc. Derrière lui, presque à son oreille, il entendit couler doucement des larmes pitoyables. — comme les enfants seuls en versent, et les femmes qui aiment. Il frémit. Une compassion irréfléchie, dont il s'irritait lui-même, lui gonflait le cœur et le pousait vers elle. Peu s'en fallut qu'il ne se retournât et ne lui adressât une parole de consolation.

La voix d'Ulrich murmurait, sur un ton de douce exhortation :

— Calme-toi, chère enfant !

Cette voix l'apaisa et le glaça.

Mais les larmes coulaient toujours... C'était comme un chuchotement tendre, caressant, qui lui troublait l'âme.

« Laisse-moi, criait-il en lui-même, laisse-moi seul avec Dieu ! » — Mais elle était là, toujours là... et ses sanglots dissipaient le recueillement, anéantissaient toutes les forces de son cœur.

Sa mère l'appelait doucement :

— Léo !

— Quoi donc ?

— Lève-toi, c'est la prière.

Il se dressa, effaré ; il entendit la voix monotone du pasteur qui tombait de la chaire :

— Jésus, véritable Pain de vie, permets que nous n'ayons pas été admis en vain à nous approcher de la sainte table.

« Espérons ! » se dit Léo.

Et il fut pénétré d'angoisse en songeant à son indignité.

Le service divin était achevé et le flot des fidèles se répandait vers la sortie ; les communiants seuls restaient à leurs places.

Lizzie avait complètement caché son visage dans son livre de prières, et ses frisons dorés brillaient seuls par-dessus son voile noir. Ulrich paraissait plongé dans de graves pensées. En rencontrant le regard de Léo, il eut un sourire heureux, et, par deux fois, il cligna des yeux vers lui. Il y avait dans ce signe tout un monde d'amour et de confiance.

L'église s'était vidée. Le pasteur, revenu devant l'autel, récitait une prière ; puis il prépara la nappe de la sainte Table. On se leva pour s'en approcher. L'autel était entouré d'une balustrade garnie de drap rouge ; au pied était une marche sur laquelle on s'agenouillait. Léo, entre sa mère et Elly, s'y dirigea sans se retourner. Ulrich et Lizzie le suivirent immédiatement ; Jeanne et sa belle-fille restèrent un peu en arrière.

On se mit à genoux. A la gauche de Léo, deux places restaient vides : Ulrich allait se mettre à côté de son ami, lorsqu'au dernier moment Lizzie se glissa entre eux.

Une peur irraisonnée s'empara de Léo ; il lui sembla qu'il devait se lever et s'enfuir, mais c'était impossible. Il ne pouvait pas même reculer : il dut supporter sans bouger le contact de la jupe qui se répandit sur ses pieds et, contre son bras, l'épaule de Lizzie.

Elle était arrivée à ses fins. Elle était agenouillée à côté de Léo pour demander grâce à Dieu.

Le ministre s'avançait, l'hostie entre les doigts :

— Prenez et mangez... car ceci est mon corps.

Il fit le tour des communiants, répétant pour chacun la phrase sacrée. Léo sentit trembler le bras qui s'appuyait sur le sien. Il se pressait contre lui comme jadis, dans cette nuit d'été...

Le pasteur prit le calice et l'éleva. Un rayon de soleil traversant le rouge des vitraux se jouait sur le vase doré.

— Prenez et buvez. — Le calice s'abaissa vers les lèvres d'Ulrich. — Ceci est mon sang.

Ce fut le tour de Lizzie; puis, d'un mouvement léger, le calice lui fut retiré et s'inclina vers Léo. Les bords, qui heurtèrent ses dents, gardaient encore la chaleur des lèvres qui venaient de s'y appuyer.

Un liquide tiède se répandit dans sa bouche. Il frissonna, il s'étrangla... Et soudain un coup de foudre s'abattit sur lui. Il était réprouvé, rejeté par Dieu de la communion des fidèles : il était jugé et damné. Dans le sang du Christ, il n'avait bu que les baisers de Lizzie.

H. SUDERMANN

(Traduction de N. Valentin et M. Rémon.)

(A suivre.)

LA

JEUNESSE DE TOURGUÉNIEV

Des grands écrivains russes, le plus populaire en France est Ivan Tourguéniev. Ce n'est pas qu'il soit supérieur à tous les autres, mais il nous est plus accessible : ses œuvres sont dans le genre clair et discret que nous aimons. Puis il a longtemps vécu parmi nous: nous l'avons vu dans nos congrès littéraires, où sa barbe blanche et sa gloire européenne étaient d'un bel effet décoratif, à chacune de nos expositions, à l'Hôtel des Ventes — qui l'avait baptisé « le grand gogo russe ». — Il a connu nos cénacles et leurs potins. Il n'y a pas bien longtemps qu'à propos de l'apposition d'une plaque commémorative sur sa villa de Bougival, le *Figaro* publiait des interviews de Daudet, de Goncourt et de Zola. Daudet s'y plaignait de la perfidie slave de son ex-ami; Goncourt le trouvait surfait; Zola se rappelait avec estime ses cadeaux, thé de caravane ou broderies russes. Puis venait le discours du maire de Bougival, qui proclamait Français, selon l'expression du journal, « le géant des steppes finnoises ».

Ce Français d'importation, citoyen de Bougival et membre blackboulé, après décès, de l'Académie des Goncourt, a donc les apparences d'un personnage très connu. En fait, on le connaît peu. Il vivait à l'écart. Il n'a pas publié de Mé-

moires ; s'il a tenu un journal de ses pensées, il l'a fait brûler avant sa mort ; il n'aimait pas parler de soi. En 1860, son traducteur et ami Bodenstedt lui demande sa biographie pour la mettre en tête de l'édition allemande des *Récits d'un chasseur*. « Je suis né en 1818, répond Tourguéniev ; j'ai fait mes études à Moscou, Pétersbourg et Berlin ; puis j'ai voyagé ». Plus tard, à Paris, Guy de Maupassant note son horreur de la réclame, la gêne que lui font éprouver les questions, et surtout les louanges. Plus que jamais, il est réfractaire aux interviews. En 1875, un autre de ses traducteurs, Italien celui-là, n'ayant pu trouver nulle part de détails sur sa vie, prend le parti de s'adresser à lui : « Ma biographie est dans mes œuvres », répond Tourguéniev.

Sans doute, elle y est. Nous savons qu'il a vécu beaucoup d'épisodes de ses romans, mais il a si bien fondu, dans son récit, l'imaginaire et le réel qu'il a été longtemps impossible d'en faire le départ. Aujourd'hui la tâche est plus aisée ; il a paru en Russie des monceaux d'études et de souvenirs sur lui ; on a publié beaucoup de ses lettres ; d'autres, et des plus précieuses, qu'il croyait perdues, ont été retrouvées par miracle. Il n'y a plus guère de secrets dans l'existence de ce sage un peu naïf qui s'imaginait pouvoir cacher sa vie.



Il est né à Orel, le 28 octobre 1818, et a passé ses premières années à Spask, un gros bourg du gouvernement d'Orel, à deux cents verstes au sud de Moscou. Ce pays d'Orel est riche, mais peu attrayant. Tourguéniev nous en a décrit, dans les *Récits d'un chasseur*, les immenses plaines, les rares bouquets de bouleaux ou de saules, les villages sales, avec leurs *izbas* collées les unes aux autres, leurs haies défoncées : puis, à l'extrémité de leur unique rue, le ravin transformé tant bien que mal en étang, et la maison seigneuriale encadrée dans un massif de verdure.

C'est dans une maison de ce genre qu'habitaient ses parents. Elle était très grande : le corps principal de logis contenait plus de quarante chambres, ainsi qu'une grande salle entourée de tribunes ; il était flanqué d'ailes, dans l'une

desquelles habitaient les serves employées à tisser et à broder le linge de la maison, et dans l'autre, des musiciens, serfs aussi. C'était une façon de résidence princière, avec un mobilier fort primitif. Il y a, dans les récits de Tourguéniev, des descriptions de divans poudreux, d'épinettes criardes, de paravents bleus garnis de vieilles gravures, qu'il a certainement vus dans la maison paternelle. Il nous dépeint, chez un certain Loutchinov, les portraits d'une femme à la mode de 1780, d'un gentilhomme campagnard, à la face rouge et ronde sous sa perruque poudrée, et d'un officier de la garde, en uniforme vert à parements rouges du temps de Catherine II. Ces trois portraits se trouvaient, avec beaucoup d'autres, dans sa salle à manger de Spask. Ils représentaient des personnages de sa famille maternelle, des Loutovinov, dont il a narré les aventures, non sans réticences, car ils avaient été, pour la plupart, la terreur du pays d'Orel. C'en est un, ce grand seigneur des *Récits d'un chasseur* qui s'empare des terres de ses voisins, les fait empoigner quand ils se plaignent, et fouetter par son veneur Bahouche. Loutovinova aussi, la vieille dame qui, dans le *Brigadier*, assomme à coups de béquille son petit Cosaque, son groom, puis l'étouffe sous des coussins, pour faire croire à une asphyxie accidentelle. Le cavalier en uniforme vert était son frère. Aidé de son valet de chambre Broussais, il avait mis le pays à feu et à sang, tué, violé, fait pis encore. Trente ans après sa mort, les paysans de Spask tremblaient encore à son souvenir : ils n'osaient passer de nuit sur la digue de l'étang crainte de l'y rencontrer.

Ces habitudes de famille ont persisté, chez les Loutovinov, jusque dans la génération qui a précédé Ivan Tourguéniev. Sa propre mère, Varvara Petrovna, en a souffert. De bonne heure elle a perdu son père : sa mère s'est remariée, et son beau-père a cruellement persécuté l'orpheline. Plus tard, quand elle devint jeune fille, la persécution changea de caractère, et Varvara, pour échapper aux assiduités de son beau-père, dut se sauver chez son oncle de Spask. Celui-ci fit d'elle un souffre-douleur, mais du moins, quand il mourut, dans des circonstances qui n'ont jamais été claires, il lui laissa tous ses biens. L'orpheline battue, laide et mûre.

devint le plus beau parti de la province. Elle n'eut qu'à faire son choix entre les prétendants, et, le 20 octobre 1817, elle épousa à Orel un officier de hussards, rejeton d'une famille historique, mais appauvrie, Serge Ivanovitch Tourguéniev. En 1818, toujours à Orel, Ivan Serguiévitch vint au monde.

Peu de temps après, Serge Tourguéniev quitta le service pour s'établir à Spask. Il y passa quelques années, sans autre interruption notable qu'un grand voyage en Europe, entrepris, à la mode du temps, avec femme, enfants, chevaux, voiture et domestiques serfs. Une légende veut que, pendant ce voyage, le petit Ivan ait failli tomber dans la fosse aux ours, à Berne. En tout cas, ce qu'il se rappelait de sa petite enfance, c'était les fêtes données par ses parents, à Spask, aux hobereaux du voisinage. Vieux déjà, il se représentait nettement la grande salle où l'on dansait, pendant que l'orchestre serf rugissait dans une tribune, et que la valetaille s'entassait dans l'autre ; puis, le jardin illuminé, les ballons dans les arbres, le théâtre sur la pelouse, et les comédies — du Scribe adapté pour le gouvernement d'Orel — qu'y jouaient, en français, des acteurs serfs.

Les lampions éteints et les hôtes partis, cette existence luxueuse devenait lugubre ; elle n'était plus troublée que par les colères de Varvara Petrovna. Son mari ne lui donnait pas les satisfactions rêvées. Elle l'avait pris trop jeune — il avait dix ans de moins qu'elle — et trop beau. Tout descendant d'un *mourza* tartare qu'il prétendait être, il avait le pur type du Varègue scandinave. « Nous autres, fait dire Ivan Tourguéniev au héros du *Roi Lear de la Steppe*, nous naissons blonds de chevelure, clairs d'yeux et blancs de visage, car nous avons grandi sous la neige. » A ces traits d'homme du Nord, Serge Tourguéniev joignait quelque chose de fin et de féminin. S'il faut en croire M. Polonski, il ressemblait « malgré son regard énergique, non à un homme, mais à une dame, ou à un camélia, en uniforme blanc de la garde à cheval ». L'image est trop poétique pour donner une idée précise du personnage. Toujours est-il qu'il avait fait beaucoup de conquêtes. Varvara Petrovna eut le désagrément de rencontrer en Allemagne de nobles dames qui, du premier coup d'œil, reconnaissaient sur son médaillon le beau Serge,

qu'elles avaient jadis beaucoup, oh! beaucoup aimé. Plus tard, à Spask, à Moscou, il continua à ravager les cœurs. Il en résulta des scènes où il n'eut pas toujours le dernier mot, car sa femme tenait les cordons de la bourse. Dans *Premier amour*, Ivan Tourguéniev nous a peint ce ménage troublé, sa mère silencieuse et maussade, son père, élégant, correct et glacial.

Entre ces deux époux, le sort des enfants ne pouvait guère être heureux. Ivan était pourtant préféré à ses frères Nicolas et Serge, mais le précepte « qui aime bien châtie bien » était en grand honneur dans la maison. Les espiègleries d'Ivan lui valaient quelques faveurs, mais aussi mainte correction. Un jour on le présenta au fabuliste Dmitriev : « Tes fables ne sont pas mal, lui dit l'enfant, mais celles de Krylov valent mieux. » C'était vrai; le précoce critique n'en fut pas moins fouetté. Une autre fois, il s'avisa de déclarer à la vieille princesse Koutouzova qu'elle ressemblait à une guenon : il fut encore fouetté. Il l'était à tout propos et hors de propos. Une fois, il fut accusé d'on ne sait quelle faute par un des nombreux parasites qui vivaient chez ses parents. On l'interrogea : n'ayant rien à avouer, il ne comprit rien aux reproches; on le fouetta. La même scène se renouvela le lendemain, le surlendemain. Désespéré, il supplia son père de lui dire au moins ce dont il s'agissait : « Ah! tu es joli, mon petit! lui répondit Serge. Ces vilenies-là ne sont pourtant pas de ton âge. » Et on lui promit de le fouetter tous les jours, tant qu'il n'aurait pas avoué. Il prit le parti de s'enfuir; la nuit venue et tout le monde couché, il se glissa hors de sa chambre pour gagner le jardin et de là se sauver où Dieu le conduirait. Mais il fut rencontré dans le couloir par son précepteur, un brave homme : témoin du désespoir de l'enfant et sûr de son innocence, il intercéda pour lui et obtint sa grâce.

Tourguéniev eut beaucoup de gouvernantes et de précepteurs. On vit défiler à Spask des *misses*, des *Fraülein*, des *mamzell*, des Français, des Allemands. L'un de ces derniers tirait les cheveux à ses élèves : il fut surpris par leur père et précipité du haut de l'escalier; un autre bornait ses leçons à déclamer du Schiller, dont il arrosait chaque vers de larmes abondantes. On s'aperçut après trois mois que cet homme

sensible était un sellier en rupture de harnais. Quant aux Français et aux Françaises, l'une fut renvoyée pour avoir dit à un capitaine de dragons que Spask l'ennuyait à mourir, un autre parce qu'il passait ses journées, vautré sur un lit, à se plaindre du sort qui l'avait jeté en Russie « comme une bombe »; aucun ne réussit à se maintenir dans la maison. Tout ce que dut Tourguéniev à ces précepteurs éphémères, ce fut la connaissance des langues vivantes, surtout du français, qu'il parla de bonne heure. Au surplus, les domestiques étaient seuls, chez lui, à parler russe, et peu s'en fallut que le français ne fût la vraie langue maternelle du plus grand des prosateurs russes.

Ce fut le cas de beaucoup d'écrivains de la première moitié du siècle, de Pouchkine lui-même. Ses parents, comme ceux de Tourguéniev, n'aimaient que la langue et la littérature françaises. Pour l'initier à *l'âme russe*, — si l'on ose encore employer cette expression — il fallut les récits de sa vieille bonne, sa *niania*, Ariana Rodionovna. L'Ariana de Tourguéniev fut, ou le buffetier Michel Philippovitch, ou le valet de chambre Lobanov : les biographes ne sont pas d'accord sur le nom. Quant au fait lui-même, il l'a conté dans *Pounine et Babourine*. Il s'y représente sous les traits d'un enfant de onze ans, et son initiateur sous ceux de l'honnête et enthousiaste Pounine, pauvre diable qu'a recueilli l'intendant de la maison. Dès que le petit garçon peut échapper à la surveillance de sa gouvernante, mademoiselle Friquet, Pounine l'appelle, et tous les deux s'enfuient dans les taillis les plus épais du jardin. Là, quand ils sont bien sûrs d'avoir dépisté les gêneurs, Pounine ouvre lentement et mystérieusement un gros livre. « Avec quel frisson d'impatience muette je regardais ses yeux, sa figure, ses lèvres dont allaient couler des vers harmonieux. Les voici enfin : tout s'abîme autour de nous, ou, pour mieux dire, tout s'éloigne, s'enveloppe de brouillard, en nous laissant seulement l'impression d'une ombre amicale et protectrice. Ces arbres, ces feuilles vertes, ces hautes herbes nous cachent au reste du monde : personne ne sait où nous sommes, ce que nous faisons; et cependant, nous nous pénétrons, nous nous enivrons de poésie : en nous s'accomplit une œuvre sainte, grande et mystérieuse. » C'était

toujours des vers que lisait Pounine : il les lisait comme lisent les enfants, comme ils sont faits pour être lus, en les scandant, en les rythmant, et par l'oreille ils s'emparaient de l'âme de l'enfant, plus que par les pensées qu'ils enchâssaient. Pounine, en effet, s'en tenait aux vieux auteurs : il ne connaissait ni Pouchkine, ni les romantiques : ses dieux étaient les poètes du XVIII[e] siècle, le lyrique Lomonossov, le malicieux Kantémir, l'imposant Khéraskov, avec son poème, la *Russiade*, imitation des imitations françaises de l'Énéide, vide de poésie et pleine de pompeuse rhétorique.

Mais la poésie qui manquait à Khéraskov, l'enfant savait où la trouver. Elle était là, autour de lui, dans la verdure qui le dérobait aux perquisitions de mademoiselle Friquet, dans l'immense jardin qui entourait cette demeure tantôt lugubre et tantôt trop bruyante. Il y avait d'abord, devant la maison, une grande pelouse avec des bouquets de sapins et de pommiers, des sentiers presque effacés, des tonnelles délabrées : puis, à côté de ce simulacre de jardin anglais, apparaissait, triomphe du style français, une longue allée de bouleaux et de tilleuls, où nichaient toute sorte d'oiseaux, pinsons, tourterelles, grives, loriots, rossignols, fauvettes : à leur ramage se mêlait le concert des cailles dans les blés voisins. Au bout de l'allée, près de deux pins qui reviennent souvent dans les lettres de Tourguéniev, était l'étang, ornement indispensable et vivier de toute résidence seigneuriale. Celui des Tourguéniev était long, assez large, presque un lac, profond et très froid, grâce aux sources nombreuses qui l'alimentaient. Les maîtres n'en avaient pas grand soin : on le curait à peu près tous les cent ans. Il était propre pourtant, sans plantes aquatiques ; sur la rive, les arbres pouvaient se réfléchir dans ses eaux ; plus au large, le vent faisait librement courir ses vagues entre lesquelles on apercevait parfois, dans un rayon de soleil, les têtes dorées des carassins qui le peuplaient. Ce lac et son écrin de verdure, Tourguéniev les a chantés dans une de ses premières œuvres, un poème intitulé *Paracha* :

Je vois encor briller ses ondes tremblotantes,
Le long du bord herbeux, dans l'ombre des vieux saules,
Et je me vois aussi — que c'est lointain déjà ! —

Tout seul dans le jardin, marchant dans l'herbe haute.
Adolescent pensif, alangui, frissonnant,
Évoquant dans un rêve une amante idéale,
Un rendez-vous furtif protégé par la nuit.

Ce rendez-vous nocturne, il l'a conté plus tard à son ami Polonski. Par une nuit très sombre, il y était allé à travers le jardin. Il avait sauté les fossés, roulé dans les orties, puis. le cœur palpitant, arrivé à l'endroit convenu, il n'y avait trouvé personne.

Ces premiers rêves d'amour, ces lectures clandestines de vers innocents mais défendus, ces escapades dans la verdure. tout cela devait faire éclore dans l'âme de l'enfant le don sacré de la poésie. Mais ce n'est pas tout ce qu'il dut à la maison paternelle. D'autres influences, d'autres spectacles y agirent sur lui, et déterminèrent, s'il faut l'en croire, la tendance de toute sa vie, en faisant de lui, dès ce temps, l'ennemi juré du servage.

Assurément il ne put voir de sang-froid les actes de dureté, de barbarie même, qui s'accomplissaient. Varvara Petrovna était une terrible maîtresse. Un jour, elle feignait d'être mourante ; les domestiques défilaient devant elle pour lui baiser la main : le baise-main fini, elle ressuscitait pour faire fouetter ceux qui ne s'y étaient pas bien pris. Elle avait fait noyer le pauvre caniche, unique ami du concierge sourd-muet — c'est la touchante histoire de *Moumou*. Elle envoyait en Sibérie des serfs qui, ne l'apercevant pas, ne l'avaient pas saluée, martyrisait son homme de confiance, Poliakov, et faillit le tuer d'un coup de la béquille légendaire des Loutovinov. Nous avons déjà dit que ses enfants n'étaient pas épargnés. « Tourguéniev se voit encore, raconte le *Journal des Goncourt*, se promenant dans le jardin après avoir été fouetté, et buvant, avec une espèce de plaisir amer, l'eau salée qui, de ses yeux, tombait dans les coins de sa bouche. »

Ayant souffert lui-même, il a de bonne heure compâti aux souffrances d'autrui ; il s'est promis d'être généreux quand il serait le maître, mais il ne méditait pas une réforme sociale : il n'était pas un Gracque en herbe. Quand il rêvait, à Spask, c'était d'amour et de poésie ; au fond, il n'a jamais rêvé

d'autre chose. On le défigure en lui attribuant dès l'enfance des idées qu'il put connaître seulement après ses années de Moscou, de Pétersbourg et de Berlin.



Il avait neuf ans quand ses parents le conduisirent à Moscou. dans la pension de l'Allemand Weydenhammer. Il y resta quelques mois, puis passa à l'Institut Lazarev, fondé pour des boursiers arméniens et devenu, à la longue, un collège où les Russes étaient plus nombreux que les Arméniens. On ne s'y occupait guère que de langues vivantes, de français surtout. Le latin n'était enseigné qu'aux futurs candidats à l'université : le russe était négligé. Par bonheur, un des maîtres imagina de lire aux enfants le roman à la mode, *Georges Miloslavski*, de Zagoskine. Il produisit sur le petit Ivan non moins d'impression que la *Russiade* de Kheraskov. A la vérité, *Georges Miloslavski* était en prose, mais que d'aventures, que de personnages intéressants, héroïnes, boïars, brigands à l'âme fière ! « Je le savais par cœur, écrit Tourguéniev, vingt ans plus tard, à Serge Aksakov... Je me souviens qu'un jour j'ai sauté à poings fermés sur un élève qui causait pendant la lecture. » Zagoskine devint son dieu, un dieu qu'il eut l'honneur, quelques mois plus tard, de connaître personnellement... Hélas! c'était un petit vieux à lunettes, qui se croyait un Lovelace et un Hercule, et s'obstinait, envers et contre tous, à parler le français. qu'il écorchait sans pitié. Ce fut une cruelle désillusion pour son jeune admirateur.

En 1831, Ivan quitta définitivement l'institut pour préparer à domicile l'examen d'admission à l'Université. Il eut des professeurs, parmi lesquels Doubenski, qui lui révéla les écrivains du commencement du siècle, Batiouchkov et Karamzine. Il prit aussi des leçons de l'étudiant Kliouchnikov, grand fervent de philosophie allemande et poète ultra-nébuleux. Du reste, s'il faut en croire ses confidences dans *Premier Amour*, il ouvrait rarement ses livres. « La sève bouillonnait en moi : j'attendais je ne sais quoi. je m'attristais. je pleurais même... mon imagination vagabondait. voltigeait sans cesse

autour des mêmes images, comme à l'aube les martinets autour d'un clocher... » Il faut croire que l'Université de Moscou n'était pas bien méchante, car, malgré ces rêveries, et malgré les sévérités nouvelles que venait d'introduire dans l'examen un ministre réformateur, le comte Ouvarov, Tourguéniev fut reçu en bonne place. L'allemand surtout lui donna de l'avance sur ses concurrents qui ne savaient en fait de langue étrangère que le français. L'examen de grec se réduisit à rien, fort heureusement, car tout ce qu'il en savait, c'était la langue des grenouilles : « *Bre ke ke kex, koax koax* » qu'il avait apprise dans Aristophane. Quant au latin, le temps n'était pas loin où le professeur de littérature latine, à l'examen de sortie, soufflait à ses élèves les cas des substantifs ou les formes des verbes en leur montrant négligemment tel ou tel bouton de son habit ou de son gilet.

Reçu, Tourguéniev entra dans la section qui correspond, dans les universités russes, à nos Facultés des lettres. En mai 1834, il y subit brillamment son examen de passage en seconde année. Fait surprenant, sa moins bonne note fut celle de littérature russe : faut-il croire que Pouchkine, qu'il venait enfin de découvrir, l'avait dégoûté des classiques, de Lomonossov et même de Khéraskov ? Il n'en fut pas moins classé le troisième de sa promotion. Tolstoï, qui subit le même examen dix-huit ans plus tard, à Kazan, y fut moins heureux et dut quitter l'Université avec une solide réputation de cancre. Assurément, tout ce qu'on peut conclure de cette différence, c'est que Tourguéniev a eu plus de curiosité, plus d'application et, par suite, plus de culture générale que son grand rival.

Cette culture, il la dut plus à son travail personnel qu'aux leçons de ses professeurs. De son temps, l'Université de Moscou était encore, en dépit d'Ouvarov, telle que l'avait connue Herzen cinq ans auparavant. Les professeurs se partageaient toujours en deux camps : celui des Allemands, reconnaissables à leur mise correcte, à leurs gros cigares, à leurs décorations qu'ils ne quittaient jamais ; celui des Russes, fils de popes, dépenaillés, moins amateurs de cigares que d'eau-de-vie. Ni les uns ni les autres n'étaient très forts. Le professeur de hautes mathématiques ne connaissait, en fait de livres spéciaux, que

les cours de Francœur : « il les étudia dix ans de suite, et telle était la modération de son caractère, dit Herzen, qu'arrivé à une certaine page, il ne la dépassait jamais. » Le bon Lovetski, professeur de sciences naturelles, était aussi moraliste et poète : il savait prêter des paroles attendrissantes à des moucherons qui, se promenant sur un arbre, par un beau soir d'été, s'étaient vus tout à coup emprisonnés dans une goutte de résine transparente, et jamais il ne manquait d'ajouter : « Messieurs, ceci est une prosopopée. » Parmi les Allemands, un des plus notables était Reuss, qu'on avait fait venir de Göttingue pour enseigner la chimie, parce que son oncle était un chimiste éminent. Quant à lui, il n'en savait guère que la composition de l'eau, mais il aurait été plus fort que ses élèves n'y auraient rien gagné, car, faute de connaître le russe, il professait en français, qu'il prononçait fort mal : quand il disait *poison*, on comprenait *boisson* ou *poisson*. Aussi tous les étudiants travaillaient-ils sur des manuels qu'ils apprenaient par cœur; c'était la méthode traditionnelle de l'Université, et l'administration, recteur en tête, veillait aussi jalousement à sa conservation qu'à la régularité des cours : le reste lui importait peu. En 1827, mécontente des fréquentes absences de quelques professeurs, elle avait voulu obliger leurs collègues à les remplacer, par ordre d'inscription sur le tableau des cours. « On aurait pu voir ainsi, remarque Herzen, le pope parler des accouchements, et le gynécologue de l'Immaculée-Conception. »

Pourtant, il y avait des symptômes d'amélioration. Las d'emprunter à l'Allemagne ses fruits secs, ou de faire professer des séminaristes qui n'avaient rien appris, le ministère de l'Instruction publique s'était avisé d'envoyer à l'étranger les meilleurs élèves des universités russes pour les y former au professorat. L'année même où Tourguéniev fut admis à l'Université, le jeune et éloquent Nadejdine revint de Berlin pour professer l'esthétique. Ses leçons, dit un ancien étudiant, M. Annenkov, rappelaient plutôt le Collège de France que l'ennuyeuse et froide Sorbonne ! Sans livre devant lui, les yeux mi-clos, il parlait deux heures de suite, sans que l'auditoire songeât à protester. Aux autres cours, on trépignait, on fumait, on lâchait des moineaux, on conspuait

parfois le professeur au cri de : « Pereat! pereat! ». A celui de Nadejdine, cette jeunesse turbulente, apaisée, s'abreuvait silencieusement de métaphysique allemande. On n'y reconnaissait plus les étudiants qui avaient inspiré à Lermontov, fils lui aussi de l'*Alma mater* moscovite, ses vers classiques :

Nous arrivons au cours... chahut! Le professeur
Apparaît, solennel, et s'incline à la ronde,
Il prend un livre et lit... Le chahut recommence.
Il sort... chahut! chahut! chahut!

Ces tapageurs avaient pourtant leurs bons côtés. Si Pirogov nous fait, dans ses Souvenirs, une peinture horrifiante de leur grossièreté, voire même de leur ivrognerie, les autres *mémoiristes*, de Herzen à Serge Aksakov, sont d'accord pour constater le souffle jeune et généreux qui passait par dessus ces misères. Alors que la Russie hiérarchique et gourmée de Nicolas ne mesurait les hommes qu'à leur *tchine*, à leur grade, et aussi à leur argent, l'opinion publique de l'Université de Moscou ne faisait pas de différence entre le pauvre diable qui, comme le futur critique Bielinski, ne pouvait aller au cours faute de vêtements, et le propriétaire de plusieurs milliers d'âmes, tel que Tourguéniev. La noblesse d'origine n'était pas estimée plus que l'argent : « Personne parmi nous, dit Herzen, n'aurait osé se vanter de ses *os blancs* ». A cet esprit démocratique, les étudiants joignaient un enthousiasme naïf et débordant pour les idées du siècle. En littérature ils étaient romantiques, admirateurs de Gogol, dont ils commencèrent la réputation, et de Pouchkine. Bielinski éclatait d'enthousiasme en lisant, dans *Boris Godounov*, la scène où le moine Grigori, pourchassé par les sbires de Boris, saute par la fenêtre : « Voilà la vie prise sur le fait, criait-il en tapant sur la table : vos perruques du XVIIIe siècle n'auraient jamais trouvé ça! » En politique, ils étaient libéraux, radicaux, révolutionnaires; ils apprenaient par cœur les poésies que la censure désignait à leur attention par ses sévérités, et Biélinski composait avec ses camarades un drame échevelé où les propriétaires de serfs étaient traités successivement de tigres, de crocodiles, de serpents. Ils auraient été

socialistes, si le socialisme, que l'Occident venait seulement d'inventer, avait déjà pu être connu en Russie.

Après 1830, la surveillance du gouvernement força ces aspirations à se dissimuler. Nos enthousiastes se rejetèrent alors sur la philosophie allemande. Du temps de Tourguéniev, tout étudiant sérieux se croyait tenu d'*hégélianiser*. La moindre brochure philosophique arrivée de Göttingue ou de Berlin passait par toutes les mains jusqu'à dislocation complète. On la commentait à perte de vue; on comprenait après, si l'on pouvait. La musique italienne était proscrite, faute de profondeur. A Mozart, trop clair, on préférait Schubert, supposé plus intellectuel. On passait la nuit, autour du samovar, à discuter l'objectivité subjective ou la subjectivité objective de Goethe. Tourguéniev a entendu de ces discussions; y a-t-il pris part, c'est peu probable. Il était bien jeune, à quinze ans, pour s'intéresser à l'être-en-soi: même plus tard, à Berlin, quand il se trouva aux sources de l'hégélianisme, il se préoccupa peu d'y puiser. Il était trop poète pour s'attacher à des abstractions.

Le trait qui l'a frappé le plus, dans ses camarades moscovites, c'est leur romantisme humanitaire. Il l'a mis en scène dans plusieurs nouvelles. Dans *Jacques Passynkov*, il nous dépeint un long et maigre adolescent qui lit Schiller, l'adore et fait partager sa passion à un ami plus jeune, — Tourguéniev lui-même. Ils se promènent la nuit, en répétant les vers fameux :

> Au-dessus de nous, les étoiles;
> Au-dessus d'elles, Dieu.

Et leur cœur se remplit d'une religieuse émotion : ils se prennent la main, se font de généreuses promesses pour la vie, qui ne tarde pas à les séparer. Quand ils se retrouvent, longtemps après, le bon Passynkov a réalisé tous les rêves de sa jeunesse. Il a été humain, généreux, désintéressé; il s'est sacrifié sans espoir de retour; il va mourir, mais en remerciant la Providence.

Dans le récit intitulé : *la Mort*, le pauvre étudiant Sorokooumov a dû se faire précepteur chez un propriétaire cam-

pagnard. Là, dans le silence et l'ennui des steppes, il s'éteint de consomption. Un jour, un de ses anciens condisciples vient le voir, et le trouve enfoncé dans un grand fauteuil Voltaire, les poésies de Koltsov sur les genoux, à demi mort, mais toujours enthousiaste. Son ami lui parle de l'université, de Pouchkine, de Hegel, des derniers commentaires éclos à Moscou. « J'y suis! je comprends! marmotte le moribond en balançant la tête et en haussant les sourcils; oh! les grandes, les belles idées! »

Cet esprit de Moscou, Tourguéniev n'eut pas le temps de s'en pénétrer. En juin 1834, il dut se rendre, avec sa famille, à Pétersbourg, où son frère Nicolas venait d'être reçu à l'École d'artillerie. Il s'y trouva dans un milieu tout à fait nouveau : Pétersbourg n'avait ni l'originalité ni la libre allure de Moscou. C'était la ville des casernes et des ministères; tout y était discipliné, les rues tirées au cordeau, les bâtisses réglementairement peintes en jaune, les promeneurs de la Perspective Nevski, militaires en moustaches, civils en favoris. Cinq ou six fois par jour l'Empereur passait, à cheval ou dans son landau bleu, chaque fois dans un uniforme nouveau; moustaches et favoris faisaient demi-tour et saluaient. Une autre distraction de la Perspective était de voir le grand-duc Michel Pavlovitch pourchasser les officiers dont la tenue n'était pas rigoureusement d'ordonnance. Il en résultait des scènes tragi-comiques dont le Tout-Pétersbourg parlait huit jours, autant que du début des comédiens français, ou de la dernière gaffe de la censure.

A l'université, le recteur Degourov passait sa vie dans les couloirs, à l'affût, comme un autre Michel Pavlovitch, des étudiants qui n'étaient pas boutonnés jusqu'aux oreilles. Sans doute, à Moscou, ces minuties existaient aussi; l'ex-étudiant Mourzakiévitch raconte qu'il monta au *karcer* pour avoir exhibé un pantalon noisette: mais, l'accès de zèle passé, on s'habillait comme on voulait ou comme on pouvait: à Pétersbourg, la vexation était continue. D'ailleurs, les étudiants y avaient des prétentions inconnues aux Moscovites; ils étaient d'un autre monde. Les uns, fils de dignitaires, venaient à l'université en voiture, avec leurs précepteurs français, qui

ronflaient pendant les cours ; les autres, Allemands des provinces baltiques, raides et pédants, se groupaient en corporations de diverses couleurs. Ils s'efforçaient de populariser parmi les Russes le duel à la rapière et les *Kommers*, où l'on chantait le *Gaudeamus igitur* en buvant du punch, suivant les rites, et jusqu'à l'ivresse prescrite par les codes de *Burschenschaft*.

Le personnel des professeurs n'était pas plus brillant qu'à Moscou. Dans la section des Lettres, à laquelle appartenait Tourguéniev, le philologue Grefe passait pour un puits de science, mais uniquement parce qu'il professait en latin, que les étudiants ne comprenaient pas. Le philosophe Fischer, autre Allemand, toujours en uniforme et cravate blanche, enseignait le droit naturel, avec la mission expresse de démontrer qu'il était « une abstraction chimérique, fruit des égarements métaphysiques du siècle passé ». L'historien Gogol Ianovski supprimait deux leçons sur trois : les jours d'examens, il faisait semblant d'avoir mal aux dents pour ne pas interroger. Il finit par donner sa démission, et alors seulement les étudiants apprirent que ce piteux Gogol Ianovski était l'auteur déjà illustre des *Soirées à la Ferme* et de *Tarass Boulba*. A côté de ces professeurs de rencontre, on commençait à voir figurer des *Docent* fraîchement revenus de Berlin, mais l'administration les traitait en suspects. L'un d'eux, Porochine, ne s'était-il pas avisé de faire son cours en col rabattu et cravate La Vallière !

Tourguéniev aimait à raconter plus tard qu'il n'avait rien fait à l'Université de Pétersbourg ; qu'il y était revenu, en 1852, après le succès des *Récits d'un chasseur*, et que le portier Savelitch — une célébrité — l'avait accueilli par ce compliment : « Il paraît que vous êtes écrivain, maintenant. Eh bien, monsieur Tourguéniev, je ne vous en aurais pas cru capable ! » Mais Tourguéniev mettait une sorte de coquetterie à s'accuser de l'indolence qui est, selon lui, le péché mignon des Slaves. Toujours est-il qu'avec le secours de force leçons particulières, il passa ses examens sans autre accroc que celui-ci : le professeur Choulguine l'interrogeait sur les épreuves judiciaires au moyen âge ; Tourguéniev les énuméra, et finit en mentionnant « l'épreuve par la queue

de veau ». Surpris, Choulguine demanda des détails, et Tourguéniev expliqua que, dans certains cas graves, on prenait un veau adulte (?), on lui graissait la queue, on la faisait empoigner par l'inculpé : si elle ne lui glissait pas de la main, au premier coup de cravache appliqué sur l'animal, l'accusation était fausse. Choulguine demanda des références : Tourguéniev cita des auteurs peu connus. Choulguine serra les lèvres et se rabattit sur une question de chronologie. Cette fois, l'ingénieux candidat resta muet. Si cette légende d'étudiant est vraie, elle démontre que Tourguéniev fut de bonne heure le mystificateur qui ménagea, quarante ans plus tard, de si pénibles surprises à ses amis et convives du restaurant Magny.

En somme, l'Université de Pétersbourg n'a pas eu sur lui d'influence appréciable : la ville n'en a guère eu davantage. Elle était pourtant le centre officiel de la littérature russe. On y pouvait rencontrer, sur la Perspective Nevski, Pouchkine, avec la légendaire redingote à laquelle il manquait invariablement un bouton dans le dos; le vieux fabuliste Krylov, s'en allant pesamment dîner au Café anglais ; Joukovski, le Uhland russe, en équipage de la cour : — il était précepteur du tsarévitch. — Tourguéniev les a tous connus, mais si peu ! Il a contemplé Pouchkine à un concert, appuyé contre le montant d'une porte, les bras croisés, le regard assombri et vague : c'était peu de temps avant sa fin tragique. Il a dîné avec Krylov et l'a vu manger avec majesté un cochon de lait au raifort. Quant à Joukovski, il lui a porté, au Palais d'Hiver, un coussin de soie brodé par madame Tourguéniev, qui le connaissait personnellement. Son coussin à la main, il fut promené par des laquais, à travers une longue enfilade de salons, jusqu'au cabinet de Joukovski. A la vue du poète qui s'avançait à sa rencontre, l'étudiant resta paralysé, muet ; par un effort héroïque, il réussit à lui tendre son coussin, puis s'enfuit à toutes jambes,

En somme, ni Joukovski, ni Krylov, ni Gogol, dont il vit *le Reviseur*, en 1836, à l'une de ses premières représentations, ne l'intéressaient beaucoup. Ses dieux étaient les vrais romantiques, un certain Benediktov, aujourd'hui profondément et justement oublié, et Pouchkine, qu'il aima et s'efforça

d'imiter aussitôt qu'il le connut. A Moscou déjà, il avait fait des vers; à Pétersbourg, il osa les montrer. Un de ses premiers confidents fut son professeur Pletniev. Il lui porta, un jour, un poème byronien intitulé *Stenio*. Pletniev en fit la matière d'une leçon et n'en laissa pas subsister grand'chose. Il engagea pourtant le jeune poète à lui apporter ses autres vers, et en publia quelques-uns, en particulier une pièce intitulée *Le Chêne*. Un peu plus tard, Tourguéniev donna à une revue le récit d'un pèlerinage aux monastères de la Mer Blanche. Ces œuvres de jeunesse, qu'il avait oubliées, ont été exhumées, il n'y a pas longtemps, et les critiques ont pu en louer la pureté de style. Elles ne sont, en tout cas, que de bons développements sur des thèmes connus. Elles renseignent moins sur les vraies tendances de Tourguéniev que son curieux récit d'une soirée passée avec Granovski, en ce temps-là étudiant de dernière année, et plus tard brillant professeur de l'Université de Moscou. C'était en été : dans sa grande chambre à peu près vide, appuyé sur une table vacillante, près de la fenêtre ouverte, Granovski lut à son conscrit un *Faust* qu'il avait composé d'après une légende allemande. Méphisto a enlevé Faust dans une cage en verre, et tous deux, à vol d'oiseau, regardent la terre. Méphisto est silencieux; Faust prononce un long monologue, nébuleux et triste, qui parut fort beau à Tourguéniev.

Nous retrouverons, dans ses œuvres, la trace de ce pessimisme romantique, et dans l'une d'elles une promenade à vol d'oiseau. Est-ce à dire qu'il a subi l'influence de Granovski? ce serait peut-être faire beaucoup d'honneur à cet esprit distingué, mais superficiel. Tout ce qu'on peut conclure de l'incident, c'est que, dès cette époque, Tourguéniev a les tendances de son âge mûr.

En 1837, il sortit de l'Université de Pétersbourg avec le titre de « candidat », qui correspond officiellement à notre licence et valait à peu près le baccalauréat. Il aurait pu se caser dans une administration, suivant l'usage. « Entrer au service, tout est là! », s'écrie Famoussov dans le *Malheur d'avoir de l'esprit*. Tourguéniev n'avait aucune envie d'en venir si vite à cette extrémité : la mort de son père.

survenue en 1835, lui laissait une certaine liberté : en mai 1838, il partit pour Berlin, afin d'y continuer ses études.

Plus tard, les ultra-patriotes lui ont amèrement reproché de s'être mis à l'école de l'étranger, et le pauvre Tourguéniev s'est donné beaucoup de mal pour se justifier. A l'en croire, s'il est allé à Berlin, ç'a été pour échapper au monde de Pétersbourg, pour ne plus vivre parmi des propriétaires de serfs, pour demander à l'Europe des armes contre eux. Comme jadis les Slaves avaient invoqué les Varègues, il serait allé demander aux Occidentaux, pour la Russie toujours barbare, le secret de l'ordre et de la liberté.

La vérité est qu'il a simplement accompli le pèlerinage obligatoire, depuis Pierre le Grand, pour tous les Russes qui se piquent de culture. Au XVIIIe siècle, Paris, Strasbourg, Leipzig, regorgeaient déjà d'étudiants russes ; deux Tourguéniev avaient fait leurs études à Göttingue. La réaction politique du XIXe siècle avait simplement centralisé le mouvement au profit de Berlin dont Nicolas croyait l'Université inoffensive pour les principes religieux et monarchiques de ses sujets ; il en jugeait d'après l'exercice à la prussienne. Grâce à son erreur, les Russes affluèrent sur les bords de la Sprée, quelques-uns simplement pour voir du pays, la plupart dans des sentiments que nous connaissons par la scène des adieux de Neviérov et de Granovski. L'étudiant Neviérov part pour Berlin ; son camarade Granovski le reconduit jusqu'à Kronstadt — en ce temps-là c'était par mer qu'on allait de Pétersbourg en Allemagne — et, sur le quai, l'adjure au nom de l'amitié, de l'humanité, de toujours marcher dans le droit chemin, de combler les lacunes de son instruction, de se préparer à l'activité libre et généreuse d'un homme et d'un citoyen ; puis ils s'embrassent et se quittent en pleurant.

Tourguéniev, lui, ne fut reconduit que par sa mère et par son *diadia*. Comment traduire ce mot, qui littéralement signifie « oncle » et veut dire ici un mentor doublé d'un valet de chambre? Ce *diadia* fut un serf de Spask, Porphyre Koudriachev, qui ressemblait à son jeune maître, mais en plus grand et plus gros. Certains témoignages en font un bâtard du défunt Serge Tourguéniev. En tout cas, Varvara Petrovna le choisit moins pour sa belle taille ou son origine supposée

que pour son intelligence. Elle espérait qu'il apprendrait à Berlin de la médecine autant qu'il en fallait pour Spask. Il y réussit d'ailleurs et c'est incompréhensible, car il passa le plus clair de son temps à stupéfier par sa voracité les hôteliers allemands, à dormir, à jouer de la guitare, et à courtiser diverses personnes auxquelles il envoyait des lettres que son maître rédigeait.

Après cet heureux choix, toutes recommandations faites et tous préparatifs terminés, Varvara Petrovna fit célébrer un service religieux pour son fils, conduisit les deux voyageurs à Kronstadt, les embarqua sur le *Nicolas Ier* en partance pour Lübeck, et revint chez elle pour y tomber malade d'émotion, ce qui fit trembler ses domestiques. Cependant son fils arpentait le pont du navire, observait passagers et passagères. Il y en avait de fort jolies, qui s'en allaient avec leurs maris, comme jadis les parents de Tourguéniev, faire leur tour d'Europe, en grand attirail d'équipages, de chevaux et de serfs. La traversée fut heureuse, à part un tragique intermède décrit dans la nouvelle : *Le feu en mer*. Un soir notre étudiant jouait aux cartes, malgré la défense de sa mère, quand on cria : « Au feu ! » Le *Nicolas Ier* était en flammes. S'il faut en croire certains bons amis de Tourguéniev, il se serait alors précipité sur le pont, bousculant sur son passage femmes et enfants, et criant, de cette voix aiguë si surprenante dans son grand corps : « Sauvez-moi ; je suis le fils unique d'une riche veuve : dix mille roubles à qui me sauvera ! » Il semble bien, d'après son propre récit, qu'il ait perdu la tête un moment. On le lui a longtemps reproché.

S'il a besoin d'une excuse, elle est facile à trouver dans ses dix-neuf ans. A cette époque, et malgré son titre de « candidat », il était encore un gamin. Il s'est décrit lui-même dans les *Eaux printanières*, sous les traits de Sanine, non sans quelque complaisance : une taille avantageuse, des yeux bleus, des traits agréables, et surtout « cet air ingénument joyeux, confiant, ouvert, un peu niais au premier abord, auquel on reconnaissait les enfants des nobles de la steppe, nés et engraissés en pleine nature..., une démarche un peu hésitante, un sourire d'enfant dès qu'on le regardait..., enfin bonne humeur, santé, mollesse et encore mollesse, voilà Sanine

tout entier ». Cette description correspond assez bien aux rares portraits de Tourguéniev jeune qui se soient conservés : nous y retrouvons les traits réguliers, la bouche fine, le front haut, l'expression un peu étonnée des yeux. Quant à sa maturité d'esprit, on peut en juger par ce fait que six mois plus tard, Granovski le trouvait jouant aux capucins de cartes avec son *diadia*. Il a raconté lui-même que sa plus grande joie, à Berlin, avait été de dresser un basset à la chasse au rat : un rat était-il signalé quelque part, le basset, son maître et son *diadia* s'élançaient à la curée. Ce sport l'a longtemps amusé : dans une lettre écrite dix ans plus tard, il racontera en détail les aventures d'un rat qui, de guerre lasse, s'est réfugié dans un corsage de madame Viardot.

Qu'apprit-il d'autre à Berlin ? En ces temps préhistoriques, la capitale de la Prusse n'était qu'une *Rezidenzstadt*, ni plus jolie, ni plus animée que les autres ; mais, pour un Russe du temps de Nicolas, n'importe quelle ville allemande était un Éden. On y pensait, on y respirait librement, ou à peu près : on y lisait les journaux dans les confiseries : chez Stehely, sous les Tilleuls, on trouvait jusqu'à deux exemplaires de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* ! Nous savons que Tourguéniev profitait largement de ces richesses; on le voyait souvent, suivi de son ami Bakounine et parfois du *diadia*, se diriger vers les *Konditorei*, où leur entrée soulevait un murmure flatteur : à eux trois ils avaient dix-huit pieds de haut. Il fréquentait aussi les théâtres, surtout ceux où l'on jouait du Schiller : en écoutant les *Brigands* ou *Don Carlos*, il devenait Karl Moor ou le marquis de Posa, et méprisait ses voisins, les placides Berlinois qui ne croyaient pas indispensable de rugir d'enthousiasme. En fait de comédie, il ne retrouvait pas à Berlin l'équivalent des nouveautés russes, du *Reviseur*, ou du *Malheur d'avoir de l'esprit*, mais un Russe de dix-huit ans est toujours « bon public ». L'ami de Tourguéniev, Annenkov, raconte avoir assisté à une pièce pleine de *Witz*, de sel berlinois. Un inspecteur de police s'y faisait jeter à l'eau par des voleurs : il en ressortait les poches pleines de poissons. Le public se roulait ; la jeune première était obligée de sortir de scène, tant elle riait ; Annenkov pleurait de joie... Qu'on était loin, alors, du théâtre de Sudermann !

Un autre agrément de Berlin était sa vie confortable et facilement hospitalière : les Russes en subissaient volontiers le charme, tout en s'en moquant. Tourguéniev fait raconter au Hamlet de Tchigrov, dans les *Récits d'un chasseur*, qu'il a vécu deux ans à Berlin sans y connaître d'autre famille que celle d'un professeur, père de deux filles rousses et fort distinguées, Minchen et Linchen. La seconde surtout était sympathique; elle faisait admirablement le café au lait. Notre Russe goûta le café de Linchen, se promena avec elle au clair de lune, et crut s'apercevoir, un certain jour, qu'il allait en être amoureux. De frayeur il s'enfuit jusqu'en Italie.

Cette fin de roman correspond à peu près à une aventure du *diadia*, qui avait filé le parfait amour avec une Berlinoise, et qui, le moment venu de s'exécuter devant les autels, préféra retourner à Spask, pour y reprendre l'état de serf de Varvara Petrovna, moins dur apparemment que de justes noces en Allemagne. Quant à Tourguéniev lui-même, on ne sait quelles Linchen et Minchen il a pu rencontrer dans les rares maisons qu'il fréquentait. Nous aurions voulu, pour l'honneur des Berlinoises, lui trouver quelque amour pareil à celui de Gœthe, étudiant à Strasbourg, pour Frédérique Brion. Malheureusement, dans les documents relatifs à cette période de sa vie, il n'est question que d'une couturière, et si l'histoire en est vraie, elle est sans intérêt. Le fait est qu'il n'a pas trouvé d'âme sœur à Berlin, et c'est peut-être pour cela que, dans ses œuvres, les Allemandes sont invariablement des caricatures.

Quant à l'Université, il y fut introduit par ses amis déjà installés à Berlin. Malgré la pointe de dédain dont un bon Allemand ne se prive jamais à l'égard des Russes, les professeurs berlinois recevaient aimablement ces élèves venus de si loin : « Ils comptent que notre gouvernement les décorera » écrit Granovski. De la même façon, quand Fone Vizine était à Paris, en 1776, il attribuait le bon accueil des littérateurs parisiens à leur désir de dîner chez lui, tant les Russes ont de défiante modestie ! L'aménité des Berlinois pouvait s'expliquer, du reste, autrement que par le désir de recevoir le Saint-Stanislas de troisième classe. Il leur était difficile de ne pas être émus en voyant accourir du fond de l'horizon, pour

s'instruire à leur école, ces nouveaux Anacharsis. Francœur pleurait d'attendrissement, raconte Herzen, en apprenant qu'il était un grand mathématicien à Moscou. Les Otto, les Rosenkranz, les Vatke, chargés de cours ou professeurs émérites, s'emplissaient d'un légitime orgueil à la pensée qu'ils avaient conquis la Russie. Seul, le professeur Werder échappait à ce genre d'attendrissement, mais il était un Allemand comme on n'en faisait déjà plus. Du haut de son rêve hégélien, il voyait le monde comme un théâtre curieusement machiné, où la bonne humanité s'ingéniait à lui ménager des surprises. Il était l'optimisme fait homme, à tel point qu'il reconnaissait à ses élèves russes de rares facultés intellectuelles ; ce qu'il s'expliquait, du reste, par un caprice de la nature qui les avait dotés de têtes allemandes.

En général, les Russes profitaient peu des leçons de ces savants professeurs. Ils arrivaient à Berlin trop mal dégrossis par leurs magisters de Pétersbourg ou de Moscou. « Que pouvait bien nous enseigner Fischer ? écrit Granovski à un ancien condisciple. A l'en croire, c'était de la philosophie. Du diable si je m'en rappelle un mot ! » Nos Russes passaient le meilleur de leur temps à rapprendre l'*a b c* : Tourguéniev lui-même, au sortir d'un cours de Ranke ou de Schelling, devait se remettre à ses grammaires grecque et latine. D'autre part, ils étaient trop enthousiastes pour travailler avec méthode. Granovski prétendait pousser de front l'étude de Hegel, des langues slaves, des littératures européennes, et faire en même temps un grand ouvrage sur le Phénicien Sanchoniathon. Presque toujours, après six mois d'efforts incohérents, ils laissaient de côté leurs cahiers de cours pour ne plus s'occuper que de poésie.

Au fond, c'était par ce côté seulement que la culture allemande agissait sur eux. Dans Gœthe et surtout dans Schiller, ils retrouvaient l'écho d'idées libérales qui les intéressaient bien plus, à leur insu, que les catégories de Hegel. Nous avons déjà dit que Tourguéniev avait été de bonne heure enthousiaste de Schiller ; ses contemporains ne l'étaient pas moins que lui. Il faut lire dans Herzen le récit de sa rencontre, alors qu'il a treize ans, avec le petit Ogarov, qui vient de perdre sa grand'mère : les deux enfants se mettent

à réciter du Schiller. Arrivés à Berlin, nos Russes le retrouvaient partout, au théâtre, à l'Université, où il n'était pas de bon cours sans vers de lui ; ils le mettaient où il n'avait que faire. On connaît l'aventure de Serge Aksakov avec la bouquetière à laquelle il offrit timidement, après des semaines de soupirs, une édition complète des œuvres du poète. Tourguéniev se contentait de le lire à domicile ; encore lui préférait-il Gœthe. En ce temps-là, il savait par cœur la première partie du *Faust*, qui l'a hanté toute sa vie. Il l'a introduit dans plusieurs nouvelles : il y en a même une dont le drame de Gœthe est le principal personnage. Dans un de ses premiers récits, *Khor et Kalinitch*, il avait imaginé de comparer ses deux héros, deux moujiks, à Gœthe et à Schiller : il fallut l'autorité de Biélinski pour le décider à supprimer cette comparaison inattendue. Trente ans plus tard, il émerveillait ses amis parisiens, en leur traduisant, avec une merveilleuse sûreté d'expression, de longs passages de son poète favori. En tout temps, quand il a voulu exprimer à ses amis ses états d'âme, ç'a été avec des vers de Gœthe. On pourrait presque dire que Gœthe a été le maître de sa vie morale, comme Pouchkine a été l'inspirateur et le modèle de sa forme artistique.

Leçons et lectures à part, le grand profit de Berlin, pour lui et pour ses camarades, était dans leur mise en contact avec un monde nouveau, dans l'effervescence d'idées qui en résultait, dans leurs interminables discussions sous les ombrages du *Thiergarten*, à la *Konditorei*, à la brasserie, surtout dans la chambre où ils se réunissaient le soir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour fumer des cigarettes russes et boire du thé. Dans le *Hamlet de Tchigrov*, Tourguéniev a beaucoup médit de ces réunions, des dispositions à la phrase, à l'enthousiasme factice, aux fausses confidences qu'elles développaient trop souvent. Il n'en est pas moins vrai que, dans ses dernières années, quand il rencontrait, à Pétersbourg ou à Paris, un ancien ami de Berlin, il se rappelait avec émotion les causeries et les camarades d'antan.

Celui qu'il avait le plus aimé, c'était ce Michel Bakounine, qui devait être l'apôtre de l'anarchie. Ex-lieutenant d'artillerie, il avait longtemps traîné, dans les garnisons de l'intérieur de la Russie, une vie désœuvrée. Un beau jour il s'aperçut qu'il

avait le droit de *demander* sa démission : il la demanda, l'obtint et s'en vint tomber à l'Université de Moscou, en pleine fièvre d'hégélianisme. Dialecticien subtil et parleur infatigable, il ne tarda pas à devenir l'oracle de la doctrine. Aucune obscurité ne l'arrêtait; aucune déduction ne l'effrayait. En vertu du principe hégélien que « tout ce qui est réel est rationnel », il était alors partisan de la soumission passive aux pouvoirs établis, condamnait toute tentative d'émancipation, expurgeait les bibliothèques de ses amis, et bataillait pour en éliminer Schiller. Tourguéniev a été son élève pendant près d'une année. C'est lui, peut-être, ce disciple qui, après une journée passée à entendre le maître discourir sur la nécessité de la souffrance, revenait la nuit, tout en pleurs, lui confesser son peu de vocation. Certainement c'est à Bakounine qu'il a songé en parlant, dans le *Hamlet de Tchigrov*, de ces doigts malpropres qui, sous prétexte d'amitié, s'arrogent le droit de vous fouiller le cœur. C'est encore lui qu'il a représenté dans Roudine, le rhéteur aux yeux enflammés, au cœur froid, cause d'amères désillusions pour les simples dont il surprend la confiance.

Tourguéniev a subi plus sérieusement l'influence de Stankiévitch, un ancien condisciple de Moscou, arrivé à Berlin un peu avant lui. Ils s'y rencontrèrent souvent, mais ne se connurent bien que dans un voyage fait ensemble en Italie, en 1840. Tourguéniev s'en est souvenu quand il a tracé, dans *Fantômes*, sa merveilleuse description de la campagne de Rome. Il a placé Stankiévitch lui-même dans plusieurs nouvelles, mais toujours dans la pénombre, avec une sorte de discrétion tendre et respectueuse. Le pauvre Stankiévitch est mort, en effet, au cours de son voyage en Italie, sans rien laisser que des lettres et quelques vers. Mais il s'est survécu dans ses amis. Ils sont restés imprégnés de ses idées, et tous ils ont tâché, jusqu'à la fin de leur vie, d'accomplir le programme qu'il leur avait légué.

Nev[illegible] raconte qu'après une soirée chez un compatriote, [illegible] à l'autre en [illegible] qui aurait [illegible] quelques [illegible], mais ne les rendait pas capables d'exercer des droits [illegible]. Il faut les [illegible] Stankiévitch un

patriote russe doit désirer avant tout de les arracher à leur nuit. Jurons tous, mes amis, d'y consacrer toutes nos forces ! » Le serment ainsi prêté fut tenu. Stankiévitch, mort deux ans plus tard, était déjà curateur des écoles de son district, auxquelles il laissa une partie de sa fortune. Neviérov et Granovski furent professeurs ; Tourguéniev a voulu l'être, n'y a pas réussi, mais toute sa vie il s'est occupé de fondations d'écoles, de secours aux étudiants et quelquefois à leurs maîtres. C'est dans cette foi commune au progrès lentement réalisé par l'instruction qu'il faut chercher l'unité morale, et de notre groupe d'étudiants, et de la génération russe dite « des années 40 ».

C'est six mois après la mort de Stankiévitch que Tourguéniev revint en Russie, mais par le chemin des écoliers, après avoir parcouru les bords du Rhin, la Suisse et l'Italie. Nous ne connaissons guère les incidents de ce voyage. Tel contemporain nous apprend qu'en Suisse Porphyre Koudriachef se refusa énergiquement à gravir des montagnes ; tel autre, que Tourguéniev, grisé par les trésors artistiques de Rome, rêva de s'y faire peintre. Le seul épisode qu'il en ait conté lui-même, c'est celui qui fait le sujet des *Eaux printanières*, mais quel biographe nous en dira toutes les circonstances ? Assurément Tourguéniev a vu « cette pièce à demi obscure, où, comme des points étincelants, brillaient çà et là de tranches roses, largement épanouies dans des verres de couleur verte » ; il a entendu Gemma lire, en les mimant, les [illegible] francfort[illegible] de Maltz ; il l'a vue au j[illegible] [illegible] sur les cerises qu'elle avait à trier. Mais [illegible] vraiment [illegible] puis [illegible] nous n'en [illegible] jamais rien [illegible] amours qu'il [illegible] Les [illegible] avait réuni[illegible] [illegible]

A la fin de 1841 il était [illegible] Pétersbourg [illegible] L[illegible] [illegible] Les [illegible] avait [illegible] *B*[illegible] [illegible]

solliciter une chaire de philosophie à Moscou. Herzen le trouva poseur; plus indulgent, Biélinski le compara à ce Lenski, chanté par Pouchkine, qui avait rapporté d'Allemagne, « avec des idées enflammées et bizarres, une âme purement göttingienne ». Il avait les goûts des Allemands; il adorait Gœthe et dédaignait Hugo : quand il ne rêvait pas des steppes natales, c'était de la Forêt Noire et du Rhin : Paris tumultueux et enfiévré ne lui inspirait que de l'aversion. Entre les deux partis qui s'offraient, dit Annenkov, à tout Russe étudiant à l'étranger : « être le frivole Français ou le généreux, le sincère Allemand », il semblait avoir choisi le second, en oubliant qu'il lui était possible, après tout, de rester Russe.

En fait, il n'était pas plus germanisé qu'il ne devait être francisé plus tard. Tout son placage allemand ne tarda pas à s'écailler. Il n'en resta bientôt que des vers de Gœthe, des souvenirs légers de musique et de paysages, mêlés, dans sa mémoire, à l'image toujours jeune des amis d'autrefois, de leurs enthousiasmes, des premières révélations de la poésie, de l'amour et de la souffrance. Son œuvre est remplie de ces souvenirs; de son premier vers à sa dernière œuvre, les *Poèmes en prose*, c'est sa jeunesse qu'il a chantée et regrettée. Ce n'est pas qu'il l'estimât particulièrement heureuse. « Il me semble toujours, écrit-il quelques semaines avant sa mort, que je n'ai pas su en user ». Mais elle était la jeunesse. En 1873, une revue américaine le qualifia inopinément de génie. « Cela est flatteur, sans doute, écrivit-il à Polonski; mais comme je donnerais toute ma gloire, si j'étais vraiment un génie, pour quelques semaines de jeunesse, fût-ce de la jeunesse la plus niaise ou la plus extravagante !... »

ÉMILE HAUMANT

UNE VISITE

A

L'ACROPOLE D'ATHÈNES

Au mois d'avril dernier, deux cents touristes français partaient pour la Grèce sur un paquebot des Messageries maritimes. Je faisais partie de ce voyage, organisé par le *Tour du Monde*, et je l'ai raconté dans une série de lettres publiées par le journal *le Temps*. L'initiative des organisateurs méritait d'être signalée et encouragée. Les Français, de tous les peuples d'Europe le plus imprégné d'hellénisme, ne voyagent pas assez et, surtout, ils n'apprécient pas à sa valeur l'œuvre que leur pays poursuit en Grèce. Après avoir, la première, pris les armes pour délivrer la Grèce, la France s'est mise, la première, à étudier sur place les monuments de l'histoire et de l'art grecs. Il ne faut pas laisser à nos rivaux, Anglais ou Allemands, le soin de continuer ce que nous avons commencé, c'est-à-dire de prendre paisiblement possession, là comme ailleurs, du terrain gagné par nos soldats et nos savants. Le besoin d'expansion qui travaille la France se porte vers des colonies lointaines et coûteuses. Il conviendrait d'en tourner une part vers des contrées plus voisines et où l'on peut faire beaucoup avec peu d'argent. Surtout, nous devrions compléter notre éducation par les voyages et, puisque nous

nous piquons de continuer l'œuvre gréco-romaine, fortifier les maigres connaissances acquises au collège par la vue directe des lieux où le génie antique s'est déployé. Le succès obtenu par la croisière du *Sénégal* permet d'espérer qu'elle se renouvellera. Je serais heureux d'avoir contribué, en racontant le premier de ces voyages, à répandre le goût de telles entreprises.

Depuis que mon récit a été publié, j'ai reçu de mes compagnons et de mes lecteurs une réclamation exprimée avec tant d'insistance qu'elle a fini par ébranler chez moi un parti pris. Volontairement, je n'avais rien dit de l'Acropole d'Athènes. Or, ils estiment que l'historien d'un pèlerinage manque à son devoir si la visite au sanctuaire n'est pas le principal objet de sa relation. Ils m'accusent de m'être dérobé devant la partie essentielle de ma tâche et d'avoir « escamoté le Parthénon ».

La cause de mon abstention était que les archéologues ont décrit l'Acropole avec un détail minutieux et que les plus grands écrivains du siècle ont exprimé en prose et en vers les sentiments qu'elle leur avait inspirés. Depuis *Childe Harold* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, chaque génération de lettrés a trouvé chez nos illustres contemporains le même acte d'adoration pour la pensée et la beauté grecques, la même prière à Pallas-Athéna, marquée du tour d'esprit propre à chacune d'elles. Tous les trente ans, de grandes âmes ont rendu sous le même choc des sons différents et semblables. Le début du siècle a entendu Chateaubriand, le milieu Lamartine, la fin Renan.

Je croyais donc qu'il m'était permis de passer respectueusement devant cette partie de mon sujet, en gardant mes impressions pour moi, et d'éviter ainsi le pire danger pour tout écrivain, qui est d'écrire des choses inutiles. On m'a objecté que s'il eût été ridicule de rédiger à nouveau la « prière sur l'Acropole », il pouvait être utile de décrire l'état présent de la colline sacrée, et de signaler les questions d'art qui se posent à son sujet, car elles se sont renouvelées depuis une vingtaine d'années. Je me rends à ces raisons et je m'exécute, dans la mesure que je viens d'indiquer.

I

De tous les points d'Athènes on aperçoit le rocher rougeâtre de l'Acropole. Il ressemble à une citadelle, à un piédestal et à un autel. Il était tout cela. Au centre de cette plaine entourée de montagnes, sur le flanc de cette ville, il rappelle encore avec une singulière évidence, chacune de ces destinations.

Le rocher de l'Acropole s'élève à cent cinquante-six mètres au milieu de la plaine comprise entre le Parnès, le Pentélique et l'Hymette. Il est isolé ; l'ancienne Athènes et la nouvelle l'ont également respecté, en lui laissant assez d'espace pour que, de tous côtés, l'œil puisse en embrasser l'ensemble et l'esprit le comprendre. Selon la distance et l'orientation, l'aspect change du tout au tout.

De loin, sur la route du Pirée, le rocher s'écrase et perd de son importance ; le Parthénon, au sommet, gagne d'autant. Ainsi aperçu, c'est un temple, sur un piédestal qui l'élève dans l'air et le baigne dans l'élément dont les yeux bleus d'Athéna reflétaient la couleur et la sérénité. Ce temple paraît à peu près intact : il se montre par l'un de ses frontons, et la grande mutilation qui l'a ruiné se devine à peine. Le rocher semble n'être qu'un soubassement grandiose, fourni par la nature, et choisi par l'architecte avec une sûre notion de son art.

Lorsque, après l'avoir perdue de vue, le long du boulevard de l'Université, entre les hautes maisons neuves, l'Acropole apparaît de nouveau, après le Palais-Royal et le boulevard d'Amélie, l'irréparable blessure du Parthénon se montre soudain dans toute son étendue. Le temple se découvre de flanc, et, entre les deux frontons, il n'y a que le ciel. L'impression religieuse s'affaiblit. On n'a plus devant les yeux qu'une ruine d'où le prestige divin a disparu. Exposée sur cette base majestueuse, elle procure le sentiment calme et purement humain d'une pièce de musée, de ce musée en plein air que forment les restes de l'ancienne Athènes.

A mesure que l'on se rapproche, le Parthénon s'abaisse, s'écrase et disparaît. Alors l'Acropole seule retient l'attention. C'est maintenant une citadelle antique, un de ces rochers fortifiés par la nature dont la rencontre par les hommes préhistoriques déterminait la naissance des villes. Ces hommes se hâtaient de l'occuper, s'efforçaient de le rendre inaccessible, l'entouraient de murs et, au sommet, ils bâtissaient le temple de la divinité poliade, le palais du roi et les demeures des chefs. Le peuple s'établissait au pied, et, à la première alerte, il se réfugiait au sommet.

Ici, la position était particulièrement forte et le travail de l'homme n'a cessé de la remanier que le jour où elle lui a semblé capable de son plus haut degré de résistance. Sur le côté méridional, celui par lequel les visiteurs l'abordent ordinairement, un énorme rempart la couronne. Ce sont les murs de Cimon. Leurs assises régulières, d'une teinte jaunissante, tranchent sur la masse brune de la roche, les débris blancs du théâtre de Bacchus, étagés le long de la pente, et les noires arcades de l'Odéon qui s'étendent au pied. Le temple est comme rentré dans le plateau, derrière la crête des murs. Il n'y a plus là qu'une forteresse dont l'histoire commence mille ans avant Jésus-Christ et ne finit qu'en 1827. L'Acropole a subi toutes les formes d'attaque depuis les armes de pierre jusqu'au boulet. Elle a soutenu la guerre civile et la guerre étrangère ; elle a vu fumer à ses pieds les camps des Perses et des Spartiates, des Vénitiens et des Turcs.

Chaque face du rocher présente de même sa ligne de remparts. Au nord, sur les « Longues roches », s'élèvent les murs de Thémistocle, ceux dont Thucydide raconte la construction. Il fallait, après la fuite des Perses, remettre au plus tôt la forteresse démantelée par eux en état de défense contre la jalousie de Sparte : « L'ouvrage, dit l'historien, porte encore aujourd'hui des traces de la précipitation avec laquelle il fut exécuté. Les fondements sont en pierres de toute espèce, non appareillées, telles que chacun les apportait. On y fit entrer jusqu'à des stèles funéraires et des marbres sculptés. » L'aspect est toujours le même ; on reconnaît, engagés dans la maçonnerie, des tambours de colonnes et un entablement.

Par une pente douce, le boulevard de Denys l'Aréopagite,

qui longe le flanc méridional du rocher, sous les murs de Cimon, le visiteur arrive devant l'un des petits côtés du quadrilatère formé par l'Acropole, le côté occidental, le seul accessible. Entre deux tours carrées et massives, s'ouvre une haute porte et s'élève un escalier monumental. C'est la porte Beulé. La découverte de cette porte, en 1853, fut un événement archéologique. Elle contribua pour beaucoup au maintien de l'École française, alors très discutée ; elle rendit célèbre, à vingt-sept ans, le jeune homme dont la science et la volonté l'avaient devinée et déblayée.

Après sa découverte, Beulé explorait minutieusement l'Acropole et la décrivait dans un beau livre. Il ramenait sur elle l'attention du monde savant et provoquait un vaste mouvement d'études. De retour en France, il entrait à l'Institut, obtenait la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale et devenait secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Malheureusement, la politique venait gâter cette rapide fortune et la terminer par une catastrophe. De l'archéologie, Beulé faisait un moyen d'opposition et, devenu ministre, il appliquait le langage de l'esthétique à la défense des petits moyens inspirés par l'esprit de parti : la déesse de la raison, Pallas-Athéna, qui l'avait largement récompensé de ses mérites, l'abandonnait dans ses erreurs. Lorsque, une nuit, il jeta sur son existence le suprême regard par lequel ceux qui vont quitter la vie s'examinent et se jugent, il dut revoir, avec une singulière mélancolie, cette Acropole dont l'escalier s'était déroulé devant lui comme une voie triomphale.

Avec son escalier et sa porte, Beulé avait cru découvrir l'entrée primitive de l'Acropole, une entrée conçue à la fois pour la défense, pour l'effet architectural et pour l'appareil religieux. Si les caractères de la construction dénotaient l'époque romaine, c'était, disait-il, le remaniement d'un édifice plus ancien, compris dans le plan de Mnésiclès, l'architecte des Propylées. Il se trompait et, à cette heure, sa théorie est complètement abandonnée. La porte et l'escalier sont une œuvre purement romaine, qui gâtait l'aspect de l'entrée, telle que l'avait voulue l'architecte grec. C'est ce que nous expliquaient sur place les guides de notre voyage, MM. Monceaux et Salomon Reinach, auxquels s'étaient joints leurs jeunes camarades, MM. Per-

drizet et Fournier, membres de l'École française. Nous en avions un autre, absent de sa personne, présent par son œuvre, M. Haussoullier, l'auteur d'*Athènes*, dans le guide Joanne; et cette œuvre, comme on le voit sur place, est un petit monument de science et de critique. Ainsi, puisque la vérité l'exige, les successeurs de Beulé détruisent le système de leur ancien, mais ils ajoutent avec raison que, par l'ensemble de ses travaux, cet ancien demeure un honneur pour l'École française. Il a été l'initiateur des fouilles reprises sur l'Acropole à partir de 1853; aujourd'hui encore, il est le plus complet historien français de ses monuments. Il a marqué sa place à côté d'Otfried Müller et de Curtius, inspirateurs de l'action archéologique des Allemands en Grèce. Il avait débuté comme eux; s'il avait continué de même, il aurait laissé un nom égal au leur.

Beulé voyait en imagination la procession des Panathénées s'étager majestueusement sur les soixante-quatre marches de son escalier monumental : « Alors je me figure la pompe sacrée se divisant en trois troupes... Elles se rencontrent sur le vaste palier qui forme le centre de l'escalier..... » Les Grecs n'ordonnaient pas ainsi leurs fêtes en cortège d'opéra. Non seulement leur goût y répugnait, mais leurs édifices religieux, entassés dans des espaces étroits et séparés par des voies tortueuses, s'y fussent mal prêtés. La procession que Phidias a sculptée là-haut, sur les murs de la *cella*, était formée en file étroite et longue. La véritable entrée de l'Acropole l'exigeait ainsi.

En effet, cette entrée était un simple sentier datant des temps pélasgiques. Il avait à peine un mètre de large et suivait les contours du rocher. Une partie de ce sentier est encore visible, avec ses entailles irrégulières, destinées à fournir au pied un point d'appui, et les trous creusés pendant des siècles par le sabot des montures. Sur le flanc abrupt du rocher, sinueuse comme le chemin qu'elle suivait, la procession se déroulait, autrement pittoresque et vivante que les étages symétriques du cortège imaginé par Beulé.

Sans l'écran d'une lourde maçonnerie, complètement découverts, se dressaient à mi-côte les Propylées de Mnésiclès. Comme leur nom l'indique, ils étaient simplement une entrée

décorative de l'Acropole, ni temple, ni forteresse. Ils comprennent une façade centrale et deux annexes en retour. La façade consiste en un grand mur, percé de cinq entrées. Un portique dorique la précède et un double vestibule dorique la flanque des deux côtés. Derrière le mur, un second portique, de même ordonnance, répète la décoration de la façade. L'annexe de gauche, précédée d'un portique dorique, formait une pinacothèque, c'est-à-dire un musée de tableaux sur chevalets; celle de droite répète le motif dorique et s'ouvre sur la plate-forme où s'élève le temple de la Victoire aptère.

Transformés en forteresse par les ducs d'Athènes et en arsenal par les Turcs, les Propylées subirent en 1656 une explosion provoquée par la foudre. La couverture fut emportée et deux colonnes ioniques renversées; des colonnes doriques, deux seulement conservèrent leur chapiteau. L'édifice n'est donc plus qu'une ruine à travers laquelle s'ouvre le bleu du ciel et, à mesure que l'on monte, se découvrent à droite le Parthénon, à gauche l'Erechtéion, ruinés eux aussi et tendus d'azur.

Tels quels, les Propylées sont un chef-d'œuvre et l'antiquité les égalait ou même les préférait au Parthénon. Purement décoratifs, sans autre destination que de donner accès dans une enceinte sacrée, ils réalisent déjà le principe essentiel de l'art grec, l'adaptation de l'œuvre à son objet. Par l'espace compris entre leurs annexes, ils fournissaient aux cortèges l'emplacement nécessaire pour se grouper, avant de pénétrer dans l'enceinte, après le long défilé au flanc de la colline. Leurs portiques servaient d'entrée aux édifices latéraux et annonçaient déjà la double ordonnance, dorique et ionique, des temples construits sur le plateau. Ainsi la conception de l'ensemble était déterminée par l'utilité. Dans le détail, aucune virtuosité d'exécution.

En revanche, cet ensemble est majestueux et parfait: dans ce détail, le soin est porté jusqu'au scrupule. Les joints des tambours et le travail des chapiteaux sont d'une précision et d'une perfection absolues. L'écartement des colonnes diminue de l'axe aux extrémités pour correspondre à la largeur diminuée des cinq portes. Enfin, il est aisé, aux Propylées, de vérifier deux principes de l'architecture grecque,

découverts par un architecte anglais, M. Penrose : les inclinaisons verticales et les courbes horizontales. Les lignes verticales des colonnes, au lieu d'être strictement perpendiculaires au sol, inclinent légèrement vers le centre de l'édifice ; les lignes horizontales des entablements et des soubassements au lieu d'être strictement droites, sont légèrement convexes. Ce double artifice corrigeait la sécheresse de la ligne droite, et, en faisant glisser le regard sur les surfaces planes, augmentait la longueur apparente de l'édifice. De là une double impression d'harmonie et de grandeur. Les moyens, si ingénieux et si simples, qui produisaient cette impression, ne sont pas pour étonner chez un peuple qui faisait de la géométrie, c'est-à-dire du plan même de la nature, le point de départ et le but de toute création humaine, intellectuelle ou physique, et, en tout, cherchait l'eurythmie.

Tous les effets de l'art grec sont obtenus par des calculs analogues : la raison y produit la beauté. Chaque détail étant subordonné à l'ensemble, le caractère général résulte de l'exacte concordance des parties vers un même objet. La simplicité se tourne en clarté et l'ordre en harmonie. Point de recherches ni de surcharges ; aucun désir de produire l'effet par l'étalage de la masse; rien de colossal, pour le plaisir unique de faire grand. Les dimensions de l'édifice sont déterminées par son objet, son emplacement, la nature des matériaux, le site, l'horizon.

En adoptant les éléments de l'architecture grecque, les Romains les ont dénaturés. Ils ont méconnu les principes rationnels et les rapports logiques qui réglaient la combinaison de ces éléments. Ils ont cru pouvoir les appliquer à toutes les grandeurs, élever les colonnes et étendre les frontons à toutes les échelles. Chez eux, la grandeur résultait de la masse. Aussi leurs édifices causent-ils plus d'étonnement que d'admiration.

La Renaissance et les temps modernes n'ont d'abord vu la Grèce qu'à travers Rome. Puis, à l'erreur qui leur faisait grandir arbitrairement les ordres grecs, ils en ont ajouté une autre. Alors que, dans l'édifice grec, tout ornement avait une raison d'utilité ou de convenance, ils ont multiplié les ornements sans autre but que le plaisir de l'œil. Des

trois ordres, ils ont employé de préférence le corinthien, le plus riche de tous, le plus éloigné de la simplicité primitive, le plus favorable aux purs caprices de l'imagination, le plus récent aussi et déjà marqué par la décadence. Ils ont fait un bien moindre usage de l'ionique, si gracieux, mais encore sobre. Ils n'ont presque pas employé le mâle et sobre dorique. De là cette surcharge qui, à partir du XVI[e] siècle, est allée toujours croissant, jusqu'aux lourdeurs fastueuses du style Louis XIV et aux caprices contournés du style Louis XV. Le charme d'une des plus heureuses époques de l'art, le style Louis XVI, résulte en grande partie d'un retour relatif à la simplicité grecque. L'art de la Renaissance a couvert l'Europe de monuments où se retrouve beaucoup de la pensée épanouie sur l'Acropole. Nous avons raison de les admirer, mais, devant les Propylées, combien le souvenir des plus célèbres édifices construits à l'imitation de la Rome impériale ou papale souffre de la comparaison qui s'offre en cet endroit!

L'illogisme de l'art romain, comparé avec l'art grec, éclate au pied même des Propylées, non seulement par les tours et l'escalier de la porte Beulé, mais encore et surtout par le gigantesque piédestal de la statue élevée, l'an 27 avant Jésus-Christ, au gendre d'Auguste, Agrippa, contre l'avant-corps gauche des Propylées. Cette masse a seize mètres soixante-quinze centimètres de haut, alors que les colonnes doriques de Mnésiclès n'ont que huit mètres cinquante-cinq. Isolée sur une place publique, elle offrirait quelque grandeur; contre les Propylées, elle est une insulte grossière à l'harmonie grecque.

II

Les Propylées franchis, aux premiers pas sur le plateau de l'Acropole, s'offre un autre exemple du parfait accord des édifices grecs avec le site et la destination. A droite, sur un soubassement haut de huit mètres, s'élève le temple de la Victoire Aptère. Vu d'en bas, il se détache sur le ciel comme un promontoire sur la mer; il paraît très élevé, et il n'a que sept

mètres. C'est que, de l'endroit où il apparaît, le spectateur n'a pas de recul pour choisir le point de vue. De près, isolé sur ses quatre faces, à pic au-dessus d'un abîme et dominant un vaste horizon, il est minuscule et charmant. A cet endroit, il ne pouvait ni ne devait être plus élevé. Il ne le pouvait pas, car la plate-forme sur laquelle il s'élève, vrai bastion de citadelle, est étroite et sa largeur commandait la hauteur de l'édicule. Il ne le devait pas, car, plus large, il aurait caché l'horizon.

Cet horizon de terre et de mer est un des plus beaux qu'il y ait au monde. A gauche, la côte de l'Attique se déroule jusqu'au cap Sounion ; au loin, par delà le golfe d'Égine, se dressent les montagnes de l'Argolide ; dans la courbe du golfe, Égine porte comme une couronne les ruines de son temple. A droite, le regard se heurte contre le haut massif de l'Acro-Corinthe, puis il se repose sur la rade d'Éleusis. Mais, l'espace parcouru, il revient toujours au spectacle voisin que lui offrent Salamine, le Pyrée et Phalère. En face, isolé sur le ciel, au sommet d'une colline, le monument de Philipappos, fort médiocre de près, fort décoratif de loin, ressemble à un navire sur la crête d'une vague, et jalonne la plaine qui se soulève et retombe en larges ondulations. Au pied du rocher, sur les bords du Céphise, s'étend un grand bois d'oliviers, la forêt sacrée de Colone. Et partout, brillant à travers les terres, ce qu'Eschyle appelait « le sourire innombrable des flots ».

A l'heure où nous sommes, le soleil, longtemps voilé, a dissipé les nuages et touche l'horizon. Il verse obliquement sur la terre et la mer une lumière dorée qui, en allongeant les ombres, donne à chaque détail du paysage toute sa valeur. L'air est d'une limpidité parfaite ; aucune brume n'estompe la nappe immobile du golfe Saronique ; des pentes violettes des montagnes au bord du Céphise, dont les méandres jettent sur la plaine les mailles d'un filet d'argent, les grands oliviers étendent une voûte d'un vert léger, piquée par le soleil de paillettes étincelantes.

Cette heure est exquise, d'une mélancolie et d'un charme infinis. Le passé évanoui et la gloire morte sèment à travers l'espace les souvenirs radieux ou sinistres, consacrés

par l'histoire et la poésie. Sur la terrasse où nous sommes, à l'endroit où s'élève le temple de la Victoire aptère, Égée attendait, selon la légende, le retour de son fils Thésée ; lorsque le navire parut vers Sounion, en apercevant les voiles noires, il se précipita. Du même observatoire, les Athéniens attendaient le retour de la galère sacrée qui portait la théorie de Délos, car, en son absence, aucune sentence de mort n'était exécutée. C'est d'ici que descendit le guetteur pour annoncer aux Onze que Socrate pouvait boire la ciguë. Là-bas, dans la baie de Salamine, l'immense flotte de Xerxès fut dispersée : le chœur triomphal d'Eschyle est monté vers le ciel, ici, au pied de l'Acropole, sur ce théâtre de Bacchus où les *Perses* furent représentés : « O roi Jupiter, tu viens donc de détruire l'armée des Perses... » Dans cette même rade, Alcibiade avait réuni la plus belle flotte qui soit sortie d'un port de la Grèce, celle qu'Athènes envoyait en Sicile et qu'elle ne devait plus revoir. Et ce souvenir évoque le récit de Thucydide, tragique dans sa simplicité voulue, impassible comme la vérité, quoique la main de l'historien ait dû trembler en l'écrivant : « L'embarquement terminé, la trompette commanda le silence... » La forêt d'oliviers est celle qu'a chantée Sophocle, et le chœur d'*Œdipe à Colone* a frappé ces mêmes murs de Cimon, qui avaient entendu le chœur des *Perses* : « Étranger, la terre blanche que tu foules est Colone, riche en chevaux, le plus beau séjour de la terre... »

Pour contempler ce spectacle, nous étions un groupe de Français, divers d'âge et de profession, mais en qui s'éveillaient les mêmes souvenirs, déposés en eux par la culture classique. Et tous, nous éprouvions pour elle une même reconnaissance. L'éducation du collège, malgré ses lenteurs, ses lacunes et ses ennuis, a peuplé notre mémoire de noms et de scènes qui n'en sortiront plus. Elle nous a munis d'un viatique, en nous forçant à retenir quelques phrases d'Hérodote et de Thucydide, quelques vers d'Eschyle et de Sophocle. Rien de plus capable d'inspirer le culte de l'héroïsme et de la beauté ne la remplacerait, car si la vie recommence et se renouvelle toujours, ses premières fleurs et les plus belles ont été cueillies par une race merveilleusement douée sur la terre qui s'étend à nos pieds. Au moment où nous quittons

avec regret la plate-forme, pour faire le tour de l'Acropole, avant le coucher du soleil, un de nous résume notre impression commune à la française, en égayant d'un sourire le sérieux de la pensée : « Nous sommes venus ici, parce que nous sommes bacheliers. »

Les souvenirs de la poésie et de l'histoire ne nuisent pas à la sincérité des impressions personnelles lorsqu'ils sont spontanés. Le panorama de l'Attique, vu du haut de l'Acropole, appartient à tous les spectateurs. Pour animer Colone et Salamine, il leur suffit des évocations classiques et chacun d'eux les admire à sa façon. Il n'en est pas de même devant quelques monuments consacrés par des admirations retentissantes. Ils éveillent dans la mémoire trop de pages célèbres et l'on craint, en leur présence, de sentir d'après autrui. Un effort est nécessaire pour être de son propre avis.

Nulle part cette impression n'est plus vive que sur le plateau de l'Acropole. Lorsque, après les Propylées, le Parthénon et l'Érechtéion surgissent à droite et à gauche, la première pensée est pour Chateaubriand et Renan. Byron est rempli de beaux vers sur l'Acropole; mais, disséminés à travers *Childe Harold*, ils ne font pas corps; Lamartine délaie son enthousiasme en pages si copieuses que, après avoir lu le *Voyage en Orient*, on ne se plonge plus guère dans cet océan de mots. La pensée reçoit une impression plus durable des tableaux vigoureux peints en quelques traits par Chateaubriand et du bercement dont la prière mystique de Renan l'a caressée. On a beau arriver sur le plateau de l'Acropole au déclin du jour et n'être pas Breton, ces deux débuts chantent aussitôt dans la mémoire : « J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette... » — « Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux... » Heureusement, cette bouffée livresque se dissipe bientôt ; la pensée libre de chacun se défend des deux enchanteurs ; l'effet du site, dominant tout, permet de sentir par soi-même.

Le regard va d'abord au Parthénon. Le temple se présente par le côté gauche de la *cella*. Il a conservé son fronton, mais ce côté n'est qu'une énorme brèche. La première impression est une déception navrante. Cette ruine, le Parthénon !

ces colonnes mutilées, le temple de la beauté suprême! Mais peu à peu la majesté auguste de cette ruine produit son action nécessaire. L'âme de ce temple se dégage; faite de raison et d'harmonie, elle vient au-devant de la réflexion. Comme tout dans cet édifice était clair et logique, le peu qui en reste offre un tel caractère d'évidence que chaque spectateur relève et complète la ruine. Les parties absentes sont évoquées par celles qui restent.

La hâte est grande de parcourir d'un seul coup tout le plateau. A gauche, l'Erechtéion nous attire par l'aspect de la tribune des Cariatides, qui se profile sur le ciel, et le portique ionique, qui, en contre-bas, surgit d'un amas de marbres brisés. On longe le flanc du Parthénon et, par la terrasse qui le supporte, on arrive au pied de la tribune. Cette ruine à droite et, à gauche, cette tribune à peu près intacte forment un contraste mélancolique. Ce qui n'est plus et ce qui dure encore se font mutuellement valoir.

Le Parthénon n'exprime que simplicité et grandeur. L'Erechtéion est un chef-d'œuvre de libre élégance. En cet endroit de l'Acropole, le sol offre une profonde dépression. L'architecte s'est bien gardé de la combler. Il en a profité pour donner à l'édifice toute la variété que permettait la différence des niveaux. Sur la partie haute, il a bâti un grand mur, aux larges assises, le mur de fond, et, pour en rompre la monotonie, il a placé contre une des extrémités la tribune des Cariatides. A l'autre extrémité, en retour, se présente un portique ionique, puis, à l'entrée de la partie basse, opposé au grand mur, un autre portique du même ordre. Ainsi, tandis que l'œil embrasse d'un seul coup la masse rectiligne du Parthénon, il doit tourner autour de l'Erechtéion, où la diversité des motifs l'arrête sur chaque face. Au Parthénon, tout était conçu pour l'ensemble; ici, chaque détail a son attrait.

La perfection du travail est la même dans les deux édifices, mais, au Parthénon, les diverses parties tendent à l'unité, tandis que, à l'Erechtéion, chacune vaut par elle-même. Ainsi, à quelques pas de distance, le génie grec a donné les deux plus parfaits modèles de la majesté et de la grâce. Le Parthénon, type de la beauté mâle, éveille un idéal de force; l'Erechtéion sourit comme une femme parée.

Jadis tout ce plateau, de trois cent dix mètres de long sur cent quarante de large, était couvert de temples et de monuments. Entre les Propylées et le Parthénon s'étendait une enceinte consacrée à Artémis et une chalcothèque ; contre l'Erechtéion s'élevait un ancien temple d'Athèna, précédé d'une statue de la déesse combattant, Athéna Promachos. Derrière le Parthénon et l'Erechtéion, entre les deux temples et l'extrémité du plateau, on trouvait un grand autel d'Athéna et, plus tard, un temple de Rome. Partout des statues et des édicules votifs, autour desquels serpentait la voie sacrée. Avant que l'Acropole fût tout entière consacrée à Pallas et aux divinités qu'elle admettait dans son enceinte, sur l'aire aplanie par les Pélasges s'était élevé le palais des rois d'Athènes. De tout cela, il ne reste plus, avec quelques bases, que le Parthénon et l'Erechtéion. Selon le point de vue, ils se dressent isolés, tantôt sur l'azur du ciel, tantôt sur l'horizon des montagnes et de la mer.

Je n'ai guère cessé, durant trois jours, d'aller et de venir entre le Parthénon et l'Erechtéion, regardant et comparant, laissant mes impressions s'ordonner et se préciser peu à peu. Le soir, à l'École française, tandis que, au bas du Lycabette, les retraites aux flambeaux sonnaient le long des boulevards et que les feux de bengale embrasaient l'Acropole, comme si l'incendie de Morosini se rallumait, je feuilletais quelques livres emportés au fond de ma valise. Avec Homère et Hérodote, fleur juvénile de l'esprit grec, j'avais sous la main Thucydide, Sophocle et Aristophane, épanouissement de sa force virile. Ils me suffisaient pour ressaisir ce que j'avais appris de l'ancienne Grèce.

L'historien et les deux poètes résument, à eux trois, le génie attique. En les parcourant, l'âme d'une race forte, fine et souple sort de ces pages, comme là-haut, sur l'Acropole, elle parle aux yeux avec les monuments. Parmi ceux en qui Athéna devait reconnaître son esprit, Thucydide est le mieux fait à l'image de la raison suprême. Il s'est débarrassé du merveilleux et du fantastique. Il interprète librement les vieux mythes ; il ne retient que ceux où l'énigme du monde se pose de manière acceptable pour la raison. Devant les choses humaines, il s'efforce de saisir la

logique apparente ou cachée qui les conduit. Nul n'a été moins dupe et plus clairvoyant. Il semble, en le lisant, voir le front impassible, le regard clair et la sérénité divine de la tête sculptée par Phidias. Patriote, il a jugé sa patrie; il en a dit le fort et le faible. Quelques lignes où tout porte lui ont suffi pour tracer le portrait complet d'un peuple. Il a montré les Athéniens, qualités et défauts, dans le discours des Corinthiens aux Lacédémoniens; il a dit toutes les raisons qu'ils avaient d'aimer leur ville et eux-mêmes dans le discours de Périclès sur les premières victimes de la guerre du Péloponèse.

Un sourire égaie parfois cette physionomie sérieuse, pour que rien ne manque à son charme. Il vient de définir le souple génie d'Athènes et sa force nourrie par la liberté. Il ajoute : « Libres dans notre vie publique, nous ne scrutons pas avec une curiosité soupçonneuse la conduite particulière de nos concitoyens; nous ne les blâmons pas de rechercher quelque plaisir... Nous avons ménagé à l'esprit des délassements sans nombre, soit par des jeux et des sacrifices périodiques; soit, dans l'intérieur de nos maisons, par une élégance dont le charme journalier dissipe les tristesses de la vie... Et quand il serait vrai que nous aimons mieux nous former à la vaillance par une vie facile que par un exercice pénible, à l'aide des mœurs plutôt que des lois, toujours est-il que nous avons l'avantage de ne pas nous tourmenter d'avance des peines à venir, et que, au moment de l'épreuve, nous ne nous montrons pas pour cela moins braves que ceux dont la vie est un travail sans fin. » C'est qu'Athéna n'était pas seulement la raison; c'était aussi la beauté. Cette physionomie sérieuse n'a rien de tendu ni de morose; elle est sage avec agrément.

Thucydide, c'est la raison sûre d'elle-même, ne niant pas le mystère, mais l'écartant. Sophocle, c'est le sens du divin, c'est-à-dire de la loi supérieure dont l'homme subit les arrêts sans en connaître toujours les considérants, mais dont il tempère la rigueur par le courage et la résignation. Les paroles les plus profondes qui aient été dites avant Pascal sur la destinée humaine, c'est lui qui les a prononcées. Il sait les causes et la marche des passions; il les explique en les faisant agir. La force qu'il porte en lui, le génie dramatique, il la discipline sans effort; il tire de tout sujet exactement ce que ce sujet



contient. Il s'élève jusqu'au sublime par une gradation aisée et majestueuse. Lorsqu'il atteint le dernier degré de la grandeur ou qu'il touche le fond de la pitié, il n'a pas cessé de dominer son émotion et de la régler sur le vrai. Ses œuvres sont ordonnées comme le plus lumineux des édifices. Sur l'Acropole, le dorique, le plus austère et le plus fort des ordres grecs, et l'ionique, le plus élégant et le plus gracieux, produisent par leur rapprochement la beauté complète. Thucydide et Sophocle, dans la même littérature, c'est le Parthénon et les Propylées se complétant.

Je dirais que voici l'Erechtéion avec Aristophane, si le grotesque et l'obscène n'étaient absents du charmant édifice et si, dans les chœurs de Sophocle, la grâce capricieuse de l'inspiration ne rappelait souvent le temple aux trois portiques. Mais un temple est une création de la raison épurée, un hommage de la vie à la cause supérieure qui la règle. La comédie d'Aristophane exprime la vie tout entière, avec ses sublimités et ses bassesses. Lui aussi représente la raison dorienne, dure et âpre, attachée aux vieux usages, défiante des nouveautés, détestant le mensonge et la chimère. A côté de l'ironie sophocléenne, faite d'intelligence et de pitié, d'observation qui choisit et épure, le comique ailé d'Aristophane traduit l'observation railleuse et lyrique de la nature complète. Mais il barbouille de lie la face d'Athéna, sans altérer la beauté pure de ses lignes.

III

La ville racontée par Thucydide, Sophocle et Aristophane, ornée par Phidias, Mnésiclès et Ictinos, Athènes, réalise le génie ionien, mêlant sa souplesse et son aisance à la force et à la solidité du génie dorien. Pour honorer sa divinité nationale, Athéna, la déesse des vertus réfléchies, — science, sagesse, courage, chasteté, — elle a choisi l'ordre dorique et combiné un édifice où tout est logique et simple. Il n'y a pas dans le Parthénon un détail qui ne soit déterminé par un calcul. Un petit nombre d'éléments y fournissent une surpre-

nante variété de combinaisons. Les dimensions de l'édifice, en hauteur, longueur et largeur, sont dans un rapport parfait avec celles de l'Acropole et les lignes de l'horizon.

Un soubassement lui donne une première assise, et un escalier de quatre grandes marches achève de lui procurer l'élévation sans laquelle il eût paru écrasé. Il suit en biais l'ovale du plateau, de manière à produire tout son effet, qu'il se découvre du plateau même ou des divers points de la plaine. Il va sans dire que l'on y retrouve l'application des deux lois que j'indiquais au sujet des Propylées, l'inclinaison des verticales et la courbure des horizontales. En vertu des mêmes principes, et, aussi, pour mieux répartir le poids, les colonnes sont légèrement renflées au milieu. Elles posent directement sur le stylobate et n'ont d'autres ornements, avec la perfection de l'assemblage et du travail, que les cannelures à arêtes vives du fût, qui donnent de la sveltesse à la masse, et les parties constitutives du chapiteau, qui est lui-même un évasement nécessaire pour soutenir l'architrave. Dans ces combinaisons régulières de lignes droites et courbes, toute autre décoration aurait altéré le caractère logique de l'ordonnance.

Le fronton de l'est n'existe plus. Celui de l'ouest, dépouillé de ses sculptures, et ses rampants aux trois quarts détruits, n'a conservé que la maçonnerie du tympan, mais sa forme est reconnaissable. On a voulu voir dans cette forme triangulaire une imitation du Pentélique, dont le sommet, en face de l'Acropole, s'étend, en effet, comme un fronton, ou le souvenir d'un aigle aux ailes largement déployées. Il est plus simple de constater qu'elle était imposée par la double inclinaison du toit. Les métopes et les triglyphes avaient commencé par être les points d'appui et les intervalles de la charpente, c'est-à-dire des nécessités de construction; puis, les surfaces qu'ils offraient avaient reçu des motifs de sculpture racontant les actions du dieu auquel le temple était consacré. La décoration du tympan avait le même objet. Ainsi, dans tout l'édifice, rien qui n'eût une utilité, rien qui ne répondît à une destination.

On sait trop que les sculptures des deux frontons, sauf quelques fragments, sont au Musée britannique, ainsi que la plus grande partie des métopes, — sauf celles des fron-



tons, — et les trois quarts de la frise arrachée de la *cella*. La partie de cette frise demeurée en place offre un exemple particulièrement frappant de la subordination de l'œuvre au sujet et à l'emplacement. Cette frise est placée à une hauteur de onze mètres et, pour la voir, il faut la regarder avec attention, la tête renversée de manière assez gênante. De nos jours, l'artiste qui recevrait une telle commande se plaindrait amèrement d'être sacrifié de parti pris. Phidias, maître de l'œuvre et libre de la distribuer à son gré, n'a pas cru pouvoir choisir un autre emplacement pour y représenter la procession des Panathénées. C'est que la *cella* était le but de cette procession, et la figurer ailleurs eût été un non sens. L'emplacement a réglé de même la nature du travail : les figures de la frise n'ont qu'un faible relief; sinon, éclairées par le bas, elles auraient donné des ombres trop fortes. Dans nos musées, nous les plaçons en pleine lumière et, sous cet éclairage, elles n'offrent plus l'aspect pour lequel elles ont été conçues. Ainsi, partout, la logique et le calcul, le rapport exact des parties entre elles, et l'ensemble dominant le détail, c'est-à-dire la souveraineté de la raison.

La raison se retrouve dans le délicieux Erechtéion, mais elle n'y règne pas seule ; elle a partagé la direction de l'œuvre avec la fantaisie. C'est la raison qui a prescrit à l'architecte d'utiliser les inégalités du terrain pour construire son temple sur deux niveaux ; de la sorte, elle a dirigé la fantaisie d'où est sorti le plus original des temples grecs. C'est elle encore qui, dans la tribune des Cariatides, a réglé tous les détails d'exécution. Les six figures de jeunes filles posent sur un stylobate très élevé, afin que la stature humaine ne semble pas trop petite, par rapport à la hauteur du temple. Légèrement inclinées vers l'intérieur, chacune d'elles plie une jambe comme si elle portait sans effort le poids de l'entablement et, pour chaque figure, la jambe pliée est celle qui se trouve vers l'intérieur de la tribune ; de là deux groupes symétriquement opposés. Pour diminuer l'impression de lourdeur qu'aurait causée un entablement complet, la frise a été supprimée : celui de l'Erechtéion se compose d'une corniche posant directement sur l'architrave. Entre la tête des figures et l'architrave est disposé un chapiteau, en forme de cous-

sinet, dont la base se perd dans la chevelure et cette disposition, achève d'écarter toute idée de surcharge.

Ainsi élevées dans l'air, l'allure aisée et dansante, portant sans effort un entablement sans lourdeur, la tête dégagée par le coussinet, ces figures exquises offrent un aspect unique de légèreté et de force. L'art du sculpteur a fait disparaître tout ce qui aurait pu éveiller une idée pénible dans l'office de support qu'il leur a imposé. Ces esclaves paraissent libres et dans ce temple, où tout est élégance facile et richesse luxueuse, elles contribuent, malgré leur rôle servile, à produire un effet riant.

La fantaisie a multiplié les ornements de détail sur les portiques de l'Erechtéion, mais c'est encore la raison qui en a réglé la nature et le choix. L'ordre adopté est l'ionique dont l'élégance et la sveltesse conviennent mieux que le sévère et robuste dorique aux édifices de moyennes dimensions; car, si l'Erechtéion occupe une assez vaste surface, chacune de ses parties est petite. Les chapiteaux des colonnes sont couverts de palmettes, d'oves et de perles; la porte est décorée des mêmes ornements. Colonnes et portes sont étonnantes de richesse et incomparables de finesse dans l'exécution. Mais cette richesse n'arrive jamais à la surcharge, ni cette finesse à la minutie. L'artiste a profité de tout ce que lui permettait la nature de l'ordre ionique; il n'a rien pris en dehors d'elle.

Les deux temples sont revêtus de la patine dorée qui, en Grèce, pare tous les édifices antiques. Leurs marbres ne choquent pas l'œil par la blancheur crue ou la saleté noirâtre d'où résulte tant de dureté ou de tristesse pour l'architecture d'Occident. Sous cette teinte chaude et douce, leurs profils mutilés gardent une jeunesse éternelle. Quelques parties des deux édifices sont informes: les métopes demeurées en place au Parthénon offrent un aspect lamentablement fruste et les Cariatides de l'Erechtéion sont criblées de coups; les figures vigoureuses de Phidias n'ont pas été plus épargnées que les sveltes images du sculpteur inconnu. Mais ces blessures sont comme voilées par les colorations que le temps a déposées sur elles; il semble que le soleil de Grèce ait voulu panser les plaies reçues à travers les âges par ces merveilles dont il avait illuminé la radieuse apparition.



Les traces de boulets qui étoilent les colonnes du Parthénon permettent d'apprécier, par leur blancheur mate, combien le marbre gagne à la vieille patine et ce qu'il perdrait à reprendre l'aspect de la carrière. Sous une lumière éclatante, qui met tout en valeur, dans une atmosphère limpide où aucune brume n'estompe les contours, le blanc pailleté du paros ou du pentélique blesserait l'œil par son éclat miroitant. Aussi, après les architectes et les sculpteurs, les peintres venaient-ils y joindre le charme et l'harmonie de la couleur. Aujourd'hui, la question n'est plus douteuse : dans l'art grec, les édifices et les statues étaient peints. Nous avons eu beaucoup de peine à reconnaître cette vérité révélée par Hittorf. L'architecture et la sculpture gréco-romaines nous apparaissaient comme uniformément blanches ou grises. Jusqu'à ces dernières années, « la pure blancheur des marbres à travers la verdure » était un lieu commun littéraire. Il a bien fallu se rendre à l'évidence, après un examen plus attentif des œuvres connues de tout temps et, surtout, la vue des œuvres nouvellement découvertes. Il reste des traces de peinture sur le Parthénon, mais les fouilles exécutées dans ces dernières années sur les divers points de la Grèce ont mis au jour des quantités d'œuvres où la couleur primitive avait conservé toute sa vivacité, depuis les statues archaïques exhumées sur l'Acropole par M. Cavvadias, jusqu'aux terres cuites de Béotie et d'Asie-Mineure. Nos peintres et nos sculpteurs ont dû confesser leur erreur plusieurs fois séculaire, mais, sauf rares exceptions, comme celle de M. Gérôme, qui a exposé de beaux marbres colorés avec une délicate franchise, ils laissent encore à leurs œuvres la blancheur du travail et s'en remettent sur la pluie et la poussière, sur les moisissures et les fumées, du soin d'atténuer cette crudité. Encore regrettent-ils que leurs figures ne puissent pas rester telles que le chantier et l'atelier les ont vu sortir.

Notre lumière, notre climat et les couleurs naturelles de notre sol expliquent ce parti pris ; mais, en Grèce, les mêmes causes produisaient des effets tout opposés. Je viens de parler de la lumière et du climat grecs. Chez nous, les couleurs vives de la terre sont l'exception ; seules, les fleurs revêtent le sol de teintes éclatantes pendant quelques mois de l'année, mais

notre verdure elle-même est pâle et, rarement, les terrains et les rochers se revêtent de teintes franches; la lumière est diffuse et, le plus souvent, elle tombe d'un ciel voilé, sous lequel tout s'estompe et se fond. Cette harmonie douce est un charme, mais la nature grecque avait le sien, entièrement opposé. Dans l'Attique surtout, les terrains et les rochers offrent souvent la couleur et l'éclat des pierres précieuses : ils sont rouge vif, bleu foncé, jaune clair, violet, lilas. Le ciel les couvre d'une voûte d'un bleu indigo et la mer les sertit d'émeraude. Et, malgré la vivacité propre de ces teintes, leur ensemble est plein d'harmonie, d'une harmonie vibrante et chaude.

Sur cette terre éclatante, l'art empruntait son caractère à la nature et les peintres décorateurs procédaient comme celle-ci. Eux aussi faisaient vibrant et harmonieux. A leurs édifices et à leurs statues, baignés de la même lumière, ils appliquaient les couleurs dont la nature leur offrait l'exemple. Au bord de cette mer et sous ce ciel, ils faisaient chanter sur la pierre les notes les plus vives, le rouge, le bleu et le jaune. Ils y joignaient les métaux : le vert du bronze, le fauve de l'or, le blanc de l'argent. Lorsque, du haut de l'Acropole, on a regardé le panorama de l'Attique, l'imagination, se tournant vers le Parthénon et l'Erechtéion, les revêt aussitôt des teintes vigoureuses que l'œil vient de voir répandues sur la terre, surtout lorsqu'elle ressuscite les costumes et les usages du peuple qui célébrait ses fêtes autour de ces monuments. Le blanc ne jouait qu'un rôle secondaire dans les vêtements teints et brodés de ce peuple ; lorsqu'il portait le péplos éclatant d'Athéna vers le temple, tendu de tapisseries, où brillait la statue chryséléphantine de la déesse, il gravissait le flanc du rocher comme un serpent aux écailles multicolores. Il n'y avait rien de froid ni de triste chez le peuple vif et gai dont Thucydide a peint le caractère ami du plaisir et de l'élégance. Son art était l'image de sa vie.

Ainsi, dans l'art grec, tout s'inspirait du principe de variété harmonieuse dont l'image d'ivoire et d'or enfermée dans le Parthénon était l'application la plus complète. Ainsi la déesse vénérée sur l'Acropole comme type de la raison, du courage



et de la beauté, résultant de l'ordre, était aussi le symbole de la nature et de la vie. Elle réglait l'art comme l'action et la pensée.

IV

La beauté et la raison étaient partout en Grèce et partout leurs traces se retrouvent, mais nulle part elles ne se sont réalisées au même degré que sur le coin de terre défendu et orné par l'Acropole. Partout ailleurs il y a du pas assez et du trop; on regrette ou l'on désire quelque chose. Delphes a trop d'âpreté, Olympie trop de douceur, Mycènes est trop voisine de la barbarie primitive, Délos était une création factice du sentiment religieux sur un écueil. Athènes seule est parfaite, à la fois vigoureuse et charmante. Elle n'étale jamais sa force, et ses excès même ont leur sagesse. Sa philosophie, sa poésie et sa poétique sont restées l'école du monde, comme son art. Même après le christianisme, le temple de Pallas Athéna est un but de pèlerinage.

Avant de quitter Athènes, une fois terminées mes dévotions personnelles au Parthénon et lorsque, dans la mesure de mes forces, j'eus dégagé mon « sens propre », alors seulement j'ai relu la *Prière sur l'Acropole*. Ce que Renan disait de lui-même est vrai de nous tous, barbares d'Occident : « L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts. » Pour chacun de nous, le progrès intellectuel consiste à se rapprocher de la raison attique. Il n'est pas possible de chercher la vérité ni « de faire quelque chose de bien » en dehors des règles qu'elle a tracées. La beauté vraie et durable n'est produite que par l'application de ses principes ; tout ce qui s'écarte d'Athéna renferme une part de laideur et un germe de destruction. Depuis bientôt deux mille ans, l'humanité pensante travaille à retrouver ces principes, et ses progrès ne sont que des étapes dans la voie marquée par Athéna. Toutes les lois et toutes les applications de la Science, qui mène le monde sous divers noms, sont la conséquence directe des règles qu'elle a proposées à l'esprit humain.



Pourtant, depuis qu'Athènes célébrait le culte de sa déesse dans le Parthénon intact, le monde s'est agrandi de tout le ciel. Un « laid petit juif » est venu prêcher une foi nouvelle sur la colline de l'Aréopage. Athéna s'est évanouie devant le « dieu inconnu ». Mais cette éclipse de la raison n'a-t-elle pas été plus apparente que réelle? La vérité, c'est que le « miracle juif », pour parler encore comme Renan, s'est superposé au « miracle grec », ou plutôt il s'est étroitement uni à lui et, depuis, les deux ne font plus qu'un. La morale chrétienne a pris la substance de la morale hellénique; elle a réuni en corps de doctrine ce qui était épars et fragmentaire dans la pensée grecque. Elle a mis à la portée de tous ce qui était le privilège d'une élite, mais, pour s'adapter à la vie normale des sociétés, le christianisme a dû mêler la pensée antique à sa propre pensée

Non seulement la morale et le culte chrétiens, mais la littérature, l'art et la science des sociétés nouvelles sont un prolongement de la pensée antique. Des sentiments nouveaux sont entrés dans le monde avec le christianisme, mais non de nouvelles façons de penser, ni même de nouvelles formes de beauté. La scolastique catholique ne s'exerçait que par le moyen de la logique grecque, et l'art du moyen âge se rattachait à l'art grec par l'art romain. Lorsque, dans la palinodie qui est la seconde partie de sa prière, Renan reprend ce qu'il vient d'accorder, les arguments dont il appuie ses réserves sont aussi faibles que les autres étaient forts. Rien de ce qu'il refuse à la pensée attique ne lui a manqué, même le mysticisme, dont Éleusis était le sanctuaire, même « la poésie du Strymon glacé et l'ivresse du Thrace », car elles sont dans Eschyle et Aristophane.

L'argument de la durée est peut-être celui auquel la déesse du Parthénon résiste le plus victorieusement. « Si une société, dit Renan, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. » Société, philosophie et religion grecques vivent encore par leurs principes essentiels; ils sont passés dans la société, la philosophie et la religion du monde moderne. Quant aux divers genres de beauté, le front d'Athéna les embrasse tous.



Aussi les barbares ont-ils pu s'acharner contre son temple, le mutiler à coups de canon et à coups de marteau. Ils ne l'ont pas détruit. Tous ces sacrilèges auraient pu rapprocher encore l'édifice de la ruine sans atteindre aucun des principes qu'il réalisait. Il suffirait, pour les retrouver, d'un tambour de colonne couché dans l'herbe et d'un fragment de statue exhumé. L'Occident a restauré le culte d'Athéna et le célèbre à côté de la révélation chrétienne. La déesse de l'Acropole n'est donc pas « roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ». Sa pensée vivante est partout et son temple s'élève encore aux confins de deux mondes, l'un qui lui appartient, l'autre qui lui appartiendra. Voilà pourquoi, de nos jours, tout homme pensant et sentant, outre la patrie où il est né, en a deux, l'une de son cœur, l'autre de sa raison, Jérusalem et Athènes ; pourquoi, depuis deux siècles, les pèlerinages ont recommencé vers le Parthénon ; pourquoi deux cents Français montaient naguère au rocher de l'Acropole avec la même pensée dans l'âme, et pourquoi d'autres les suivront.

GUSTAVE LARROUMET

de l'Académie des Beaux-Arts.

LA TÊTE DE CIRE

I

— Laissez-moi, laissez-moi tranquille, bougonna le docteur Maingot.

Et, posant son cigare dans une soucoupe à côté de lui, il prononça d'un ton grave :

— Quatrième majeure qui est parfaite, trois as, trois rois, trois dix... ça y est, je ne serai pas rubiconné.

Après quoi, il ajouta guilleret, en étalant ses richesses :

— Que demandez-vous, mon bon ami ?

— Docteur, répondit Lorillon le substitut, voici Chauvon qui prétend m'hypnotiser.

Maingot haussa les épaules. Il me dit :

— Continuons, c'est des bêtises... Vous jouez trèfle... ah, vous jouez trèfle ? tant pis pour vous.

Lorillon était tenace :

— Croyez-vous qu'on puisse m'hypnotiser malgré moi ?

Le docteur reprit son cigare et, tout en filant sa quatrième majeure, il ricana :

— Occupez-vous de vos dossiers, subtil magistrat, et laissez là l'hypnotisme, ça brûle...

— Mais je ne suis plus un gamin !

— Pas sûr, pas sûr... Voyons, vous me troublez, que diable !

Pendant que j'additionnais les points de nos quatre parties. Maingot se carra sur sa chaise en lançant de grosses bouffées.

— Ah! vous marchez dans les souliers de Charcot, de Bernheim et de Richet! C'est bien... vous vous détraquerez comme les camarades, vous prendrez des vessies pour des lanternes, et vous, le substitut, vous finirez dans un cabanon...

Puis, redevenant sérieux, il hocha la tête :

— C'est la bouche d'ombre, c'est l'abîme! Un temps viendra peut-être où le chaos se débrouillera... Pour le moment, si j'ai un conseil à vous donner, gardez-vous de ce sport-là. Quand on n'a pas un homme du métier avec soi, on patauge non sans péril.

Lorillon insista :

— Nous l'avons, l'homme du métier: c'est vous! Les sujets ne manquent pas. Montrez-nous un de ces soirs quelque bonne expérience de suggestion. Comme membre du Parquet, j'y trouverai probablement des clartés sur la simulation ; et personnellement, je ne serais pas fâché de connaître la résistance du libre arbitre.

— Eh! dites-donc l'ami, pour qui me prenez-vous? Les médecins, mon cher, retenez ça, n'aiment point à se jeter à l'eau quand ils n'ont pas pied : affaire d'attitude professionnelle! Car, ne l'oubliez pas, c'est notre attitude soigneusement surveillée qui guérit plutôt que le codex. Il convient qu'à notre aspect une crainte révérentielle, une certaine terreur sacrée étreignent le malade... et sa famille. Esculape était Dieu, mon ami. Il faut que l'homme le plus vigoureux et le plus raisonneur soit devant nous un petit enfant qui s'abandonne. Pour cela, rien ne doit nous amoindrir. Nous évitons les postures ridicules, les gestes faux et les situations équivoques. Ainsi le patient se suggestionne. Notre présence le soulage, parce que nous avons des côtés de mystère, et que nous détenons les secrets de la vie... Et vous voulez m'installer au milieu d'un salon, moi le médecin-légiste de la Cour de Mauves ; vous voulez me faire pétrir des globes oculaires, à moi, le médecin-chef de l'Hôtel-Dieu de Mauves ; vous voulez me faire souffler sur des paupières closes et tapoter des mains hystériques!... Allons donc, de ce jour-là, je ne guérirais plus personne...

Le sommelier du cercle vint parler à l'oreille de Maingot. Le docteur se leva, nous distribua des poignées de main hâtives, et, dans l'antichambre, tandis qu'il se battait avec les manches de son pardessus, nous l'entendions grommeler :

— Eh bien, j'y vais. Seulement ça n'a pas le sens commun d'accoucher à des heures pareilles !... Avez-vous une voiture? Il fait noir comme dans un four...

Le lendemain j'attendais le docteur à notre table habituelle de rubicon. Il arriva en retard, la mine moins épanouie qu'à l'ordinaire, et me rafla deux mille points sans presque desserrer les dents. Il ne parut se détendre que devant le total opime des additions et me proposa de marcher le long des quais. Je flairai quelque aubaine de confidence originale et nous partîmes. Toutefois, je me gardai de le pousser, sachant par expérience qu'il détestait les invites et parlait à son heure.

Nous suivions lentement les trottoirs déserts. Il sifflotait une antique rengaine d'étudiant. Les grands vapeurs amarrés dormaient sur l'eau paresseuse, et le cordon des becs de gaz aux bords du fleuve fuyait vers une campagne invisible. De l'autre côté de la Loire, un navire de charbon qu'on déchargeait emplissait la nuit de grincements, d'un tumulte rageur de pistons et d'écroulements sourds. A la lueur des grosses torches de pétrole à feu nu, nous distinguions les gestes brutaux et précis des grues, le balancement de leurs vastes godets.

Nos oreilles percevaient un rythme puissant de vie mécanique, traversé de cris aigus cadencés. Maingot m'interrogea soudain :

— Connaissez-vous le ménage Rosalba?

— Comme tout le monde et même un peu mieux ; je les ai réconciliés l'année dernière.

— Ah bah !

— Mais oui. Ils voulaient divorcer. La femme au moins. Elle est venue me consulter. Je l'ai chapitrée, tancée, attendrie. Vingt-quatre heures après, ils se sont embrassés dans mon cabinet... voilà. On n'en a jamais rien su et je compte que vous serez discret. Ils m'ont envoyé une jolie et à peu près unique reproduction de la Tête de cire du musée Wicar. Vous l'avez vue chez moi.

— Quoi ! la gredine de petite tête qui ressemble à la Sainte Vierge et à la Vénus d'Ille !

— Elle même, docteur.

— Bien ; comment vivent-ils, les Rosalba ? sont-ils Français ?

— Ils vivent largement, et de crédit, j'imagine, car on ne leur sait ni prés au soleil ni argent à l'ombre. N'importe, ils sont très chics, très fêtés, très choyés chez les ducs et pairs du cru. Quant à leur nationalité, elle est vague : je crois qu'ils viennent de Nice... ou de Bohême, ou d'ailleurs ; cependant, puisqu'ils se préparaient à divorcer devant le tribunal de Mauves, c'est qu'ils sont Français ou naturalisés.

— Ils sont très reçus ?

— Oui, à cause de leur nom.

— Leur nom ?

— Parbleu, c'est tout simple. Tel qui crache sur Dupont ou Durand, ouvre les portes du sanctuaire à Delponte ou à Durandoff. Ça vous a un tour exotique très goûté. Ça sent le grand seigneur qui voyage incognito et laisse, par discrétion, sa couronne au vestiaire, tandis que nous autres !... Parlez-moi des Rosalba, à la bonne heure ! Marquis, comtes, princes, à volonté et sans douleur. Un nom pareil porterait la tiare. Il fleure l'ambassade, la cour pontificale, il a des frou-frous de soutane cardinalice, des consonances de palais et de villa romaine, des allures de neveu du pape. C'est en marbre blanc, un nom comme ça, en marbre blanc, avec des écussons héraldiques gravés dessus.

— C'est bon, bavard ; pouvez-vous répondre à une demande très indiscrète ?

— Dame !...

— A-t-elle un amant, madame Rosalba ? Vous devez être renseigné.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ? Le devoir professionnel me ferme la bouche.

— Pardon, vous savez que je suis compliqué, moi, et que j'ai un tas de combinaisons de derrière la tête. Dites-moi carrément oui ou non, et soyez sans crainte, foi de docteur !

— Eh bien oui, elle a eu un amant, et peut-être l'a-t-elle encore.

— Il habite Mauves ?

— Oui, Mauves ou les environs.

— Vous le connaissez ?

— Oui.

— Merci. A propos, M. Rosalba est mort tantôt à sept heures. C'est même la raison de mon retard au cercle : j'ai dîné à huit heures.

Et il alluma philosophiquement un second cigare aux restes du premier. Je ne pus retenir une exclamation. Dieu sait ce qu'y découvrit le docteur, car il s'empressa d'ajouter :

— Il est mort de sa belle mort, je l'ai certifié et j'en témoignerais devant la justice. On ne l'a pas touché du bout du doigt et il ne s'est pas suicidé. Donc, pas le moindre roman. Ça vous ennuie ?

— Mais vous n'étiez pas leur médecin !

— Mon Dieu non : on m'a pêché dans la rue... une bonne en cheveux qui jargonnait et le concierge qui m'a reconnu au passage, parce que je l'ai soigné jadis à l'hôpital.

— Quelle histoire ! quel remue-ménage dans Landerneau ! De quoi est-il mort, ce malheureux ?

Maingot s'arrêta, et, me prenant par la manche :

— Hein, pas de bêtises ! Je vous jure qu'il a trépassé le plus naturellement du monde. Il devait être un peu poussif, et, l'influenza aidant, il a fini par une honnête et correcte crise de suffocation. Rien de plus simple. Je l'ai trouvé dans son fauteuil, son journal sur les genoux ; il ne soufflait plus, et sa femme s'arrachait congrûment les cheveux. Mâtin, la jolie fille ! Elle tremblait comme la Pythie, il lui sortait des éclairs par les yeux. Je l'ai bourrée de bromure... allons, à demain ; mon accouchée d'hier m'agace un peu, je rentre, on pourrait venir me chercher.

Pour un beau tapage, ce fut un beau tapage que la mort subite de M. Rosalba. Tout le gratin de Mauves défila chez sa veuve en cortège dolent et sympathique. Ses nobles amies ne la quittèrent pas. Elles rissolaient d'impatience, elles grillaient d'apprendre par le billet quelles étaient les alliances du défunt. Ce leur fut une satisfaction non pareille que de déguster son oncle le commandeur, et ses cousins les chambellans ; le défunt était Savoyard. On lui fit un service armorié, musical, embuissonné de roses et de chrysanthèmes : puis, un

parent venu de là-bas, l'y ramena et la vie reprit son cours ordinaire.

Cependant il m'arriva, bien souvent, de songer aux questions de Maingot, en travaillant sous ma lampe : alors je levais les yeux ; dans la pénombre j'apercevais l'énigmatique figure de cire. Je n'étais pas maître d'un certain malaise. Cette relique du ménage Rosalba prenait un aspect obsédant de chimère. A mesure que je la considérais fixement, son sourire noyé se précisait, ses narines pincées se détendaient, toute sa face s'aiguisait d'ironie. J'allais à elle, je l'éclairais en plein, à hauteur des yeux : le sphinx se métamorphosait en une fillette souffreteuse, baissant son front boudeur, clignant à la lumière trop vive ses paupières malades. A peine m'éloignais-je, que revenait l'expression de malice.

A la franche clarté du soleil, ces prestiges s'envolaient. Il ne demeurait plus qu'une image de douceur et de résignation, aux contours enveloppés, à l'attitude un peu lasse. Mais quand retombait la paix du crépuscule, quand s'allumait ma lampe, aussitôt la transformation s'opérait. Tapie en son coin, elle paraissait surveiller quelque œuvre inquiétante, accomplie dans les lointains de l'espace et du temps. Sa lassitude tournait au recueillement, ses sourcils à peine indiqués se contractaient, elle tendait l'oreille à des sons inappréciables. Plus d'une fois, l'épiant à la dérobée, j'eus l'intuition confuse d'une vie surnaturelle des choses. Je soupçonnai que le créateur inconnu qui naguère régla les proportions subtiles du modèle, pourrait bien rôder encore autour de la copie et l'animer d'un souffle imperceptible à nos organes rudimentaires. Oui, oui, Maingot avait deviné juste. elle était la sœur de cette autre amie des ténèbres, la sœur de cette Vénus d'Ille que l'imagination de Mérimée n'inventa pas de toutes pièces. la sœur de l'idole aux yeux obliques dont le socle portait : « *Cave amantem* — Méfie-toi de son amour ». En mon cerveau fumeux passaient les amoureuses héroïques et perverses, Callirrhoé, Jocaste. Hélène, ses sœurs aussi, la troupe malfaisante aux sourires cruels. Et un nouveau sens, net, évident. du « *Cave amantem* » se découvrit : « Méfie-toi de l'amant. »

Ma pensée se reportait à notre promenade sur les quais

déserts, à l'insistance de Maingot, à son enquête sur la liaison de madame Rosalba... jamais plus il ne m'en avait dit un mot. Nous continuions nos parties au cercle sans qu'il fît aucune allusion à ce passé encore tout proche. Il me sembla seulement, à deux ou trois paroles qui lui échappèrent, que l'hypnotisme et la suggestion chers au substitut le préoccupaient fort. Mais il était très fermé, et je m'en tins à la constatation du fait, laissant à l'avenir le soin de révéler les conséquences.

Je rencontrais souvent l'amant plus ou moins honoraire de ma cliente. Il me saluait d'un air déférent, avec un rien de complicité, comme le dépositaire de son secret. C'était un M. Le Herpeur, noblesse chouanne, disait-on, et gentilhomme chasseur des environs. Il passait pour peu sociable et fort dédaigneux. Sur lui couraient des bruits bizarres, nés probablement de la jalousie d'autres veneurs. Quoi qu'il en fût, on lui reprochait de faire tourner les tables, et ses collègues en vènerie, dans leur psychologie élémentaire, l'appelaient : « le Jeteux de sorts »... Quant à madame Rosalba, de plus en plus à la mode, elle n'étalait pas son deuil, sortait peu, recevait son intimité, laquelle, s'étendant fort loin, rachetait en superficie tout ce qui lui manquait en profondeur. Bref, elle préparait avec un tact infini sa rentrée dans le monde. Elle capitalisait la sympathie qu'il était de bon ton de lui témoigner et s'assurait, pour le jour de sa résurrection, une rente d'estime et de désir. Si mauvaise langue qu'on fût à Mauves, jamais la médisance ne l'effleura. Elle était, pour le vulgaire, « la belle madame Rosalba qui a l'air si comme il faut »; pour ses nobles amies, « cette pauvre mignonne Teresina »; pour tout le monde, un ange de convenance, de dignité et de savoir-vivre : Maingot, j'imagine, l'avait oubliée. A peine de loin en loin, l'entendant nommer, s'écriait-il : « Mâtin, la jolie fille! » ce qui détonnait outrageusement dans le murmure de respect élevé sur ses pas.

Quant à la tête de cire, j'ignore ce qu'elle en pensait. Aussitôt ma lampe allumée, et par un simple déplacement de mon fauteuil, j'interposais entre nous l'épaisseur d'un cartonnier. Je l'eusse bien mise derrière moi, sur la cheminée, mais outre que la chaleur ne lui valait rien, je ne me souciais pas de la sentir dans mon dos, tandis que j'écrivais.

II

Des jours et des mois ont fui. Maintenant les fidèles du cercle passent leurs soirées sur le balcon. Le billard et les cartes font faillite. Ce n'est plus l'existence engourdie de l'hiver, nos fibres se détendent, nos pores s'ouvrent plus largement. Des senteurs de verdure nouvelle et de sève nous viennent des forêts. Les jardins nous envoient le parfum des lilas. Nous emplissons nos yeux de soleils couchants, et les moins poétiques d'entre nous, les plus endurcis filateurs, Lorillon l'homme du code pénal, Maingot lui-même, hument ces haleines printanières. Ils émettent des pensées banales sur la joie de vivre, où transparaît le besoin de beauté qui gît au fond des plus positifs. Nous demeurons très tard à notre belvédère. L'eau lente qui coule à nos pieds entre ses berges de granit nous fascine, et le croissant qui monte au ciel de mai s'y réfléchit en coulée d'argent. Nous recueillons les bruits derniers de l'activité humaine avec cet empressement instinctif qu'explique chez l'homme l'instinctive incertitude du lendemain.

A cette heure trouble où les forces naturelles nous envahissent et noient petit à petit les êtres et les choses, nos sens, dont le domaine se rétrécit, s'attachent aux formes et aux sons qui survivent. Nous suivons du regard un navire qui vient de démarrer et descend vers la mer. Il va prudemment. son hélice clapote à petit bruit; son feu blanc de misaine, en haut d'un mât que nous ne distinguons point, glisse au flanc des collines; son feu vert de tribord scintille. Nous le suivons comme un ami qui nous quitte pour des voyages hasardeux et notre imagination lui donne un prix infini. C'est simplement un charbonnier de Newcastle. Et quand au coude de la rivière il disparaît, nous demeurons encore à épier la lueur incertaine de ses fanaux, à travers le rideau des peupliers... Maingot, la tête appuyée au mur, les pieds sur la balustrade, — à la yankee, — Maingot secoue notre engourdissement et nous parle des antiques sortilèges, du nœud de l'aiguillette, de l'envoûtement. Avec une complaisance rare

il s'étend sur le sujet et des rires d'incrédulité accueillent le récit de ces merveilles.

— Riez, riez, dit-il sans se fâcher. J'ai l'air de vous conter des contes de ma mère l'Oie : n'empêche que des siècles qui valaient bien le nôtre ont vécu sur ces croyances-là, sur la foi aux maléfices, aux sorts, aux conjurations et aux œuvres diaboliques. Ils en ont apprécié et noté les résultats, et, comme le témoignage des hommes est l'unique source de notre connaissance du passé, je ne vois pas pourquoi nous nierions de parti pris les phénomènes enregistrés par nos ancêtres, si ébouriffants qu'ils paraissent. Pour moi, je fais même crédit aux entreprises sataniques de Gilles de Rais qu'à l'existence de Charlemagne. Est-ce qu'hier encore le colonel de Rochas n'est pas parvenu à extérioriser la sensibilité ? N'a-t-il pas produit des marques de piqûres sur des sujets en appuyant la pointe d'une lancette sur leur photographie après transfert à celle-ci de la sensibilité du modèle ?...

Et, se tournant vers moi, il ajouta :

— Dites-donc, vous, il ne faudrait pas être surpris si l'original de la bonne femme en cire que vous aimez tant avait servi jadis à assassiner. Sa figure ne me revient pas, elle est du XVe siècle italien et, à cette époque-là, on était rudement virtuose en mort subite...

— Voilà le docteur qui se convertit, murmura Lorillon : j'aurai ma séance d'hypnotisme.

Quant à moi, ces mots de « mort subite » et l'allusion au cadeau de mes clients Rosalba avaient évoqué dans mon esprit un bizarre soupçon : mais je m'abstins de rien dire.

Maingot se souleva sur un coude, sans répondre au substitut, et continua son monologue :

— Que savons-nous ? Le surnaturel d'aujourd'hui n'est-il pas le scientifique de demain ? Nos thaumaturges s'appellent Richet ou Beaunis; on les encense au lieu de les brûler; c'est moins pénible pour les assistants. Au fond, nous ne sommes pas plus avancés. Le scientifique, c'est le merveilleux en habit d'académicien : ses origines n'en sont pas plus claires; seulement, on le salue et on compte avec lui. Du reste, on ne comprendra jamais rien à son essence intime...

Lorillon protesta.

— Non, reprit le docteur, jamais on n'y comprendra rien, pas plus qu'à la boussole. On s'en servira, par exemple, dans vos Parquets, dans vos Cabinets d'instruction, et il produira de jolis coups de théâtre. On retrouvera les envoûtements. Nous remontons d'un degré dans la pénétration des causes, sans, pour cela, parvenir jusqu'à la cause initiale, mais nous marchons... nous marchons, nous nous élevons de l'immédiat au médiat, nous pressentons des ramifications ignorées. Les arbitraires classifications s'effritent, les abîmes se comblent et se nivellent. Bien malin qui pourrait à cette heure tracer la frontière entre les faits psychiques ordonnés par le cerveau et les réflexes fatals commandés par la moelle. Oui, oui, ils savaient ça jadis, les mires, les magiciens. Ils ont été des précurseurs et il nous a fallu reconstituer, parmi les railleries officielles et le haro des religions offusquées, leur science perdue. D'abord, on a prouvé le pouvoir d'autrui sur nos actes psychiques, on a substitué une volonté étrangère à la nôtre dans le sommeil hypnotique et nous nous sommes éveillés, après la métamorphose, destitués de libre arbitre, dépouillés de personnalité, la conscience et la responsabilité abolies. Ensuite on s'est aventuré dans cette région de mystère où le réflexe et la volonté se confondent. On a suspendu des digestions, pressé ou arrêté des respirations. Sous nos yeux stupides de surprise, nous avons tenu, à notre gré, l'homme palpitant ainsi qu'un oiseau qui bat de l'aile dans la cloche pneumatique. Nous avons faussé les ressorts de la vie, nous avons fait des constipés et des suffocants, malgré les réactions enragées et les ruades de la volonté qui participe à ces fonctions dans une certaine mesure. Nous avons crispé des gorges et noué des entrailles par une simple projection cérébrale.

Il s'arrêta un moment, songeur, et dit très lentement, en cherchant ses mots :

— Peut-on aller plus loin ? Peut-on commander aux purs réflexes ?... Peut-on agir sur la circulation, par exemple, ralentir le cœur ou l'activer comme on baisse une lampe ou comme on la monte ? Peut-on l'arrêter complètement ?... Si oui, c'est la possession, c'est l'envoûtement restaurés dans leur splendeur diabolique, c'est l'*Eritis similes Deo*... puisque notre pensée aura la puissance de l'action comme celle de Dieu.

et qu'un seul de nos vouloirs, un désir, sans même un geste, suffira pour donner la mort...

Et Maingot se tut. Peu à peu son auditoire s'égrena, mal impressionné, j'imagine, par ces étranges propos. Lorillon semblait tout refroidi ; il nous quitta en faisant :

— Brrr... c'est à vous dégoûter de l'hypnotisme.

Quant à moi, je regagnais mon logis rêvassant d'occultes besognes, de transpositions des individualités, en proie à un pêle-mêle d'idées fuyantes et sournoises. Quand je traversai mon cabinet pour m'aller coucher, ma bougie éclaira au passage la tête de cire. Bêtement, je demeurai planté devant le fantôme, tandis que mes lèvres murmuraient : Tu dois en savoir long, toi, tu dois en savoir long. Et je disais cela machinalement, par besoin de confesser mon malaise, peut-être par besoin aussi d'entendre ma voix et de rassurer mes nerfs. Elle m'écoutait, tendant l'oreille ; son sourire pincé retenait une réponse... Et moi, je restais à la considérer, abaissant et élevant ma bougie pour suivre ses expressions fugitives. Tantôt, haussant le bras, je projetais des ombres portées, d'où les arêtes du visage émergeaient seules. La lueur s'accrochait aux arcades sourcilières, aux pommettes, à la pointe du menton, le reste fondait et se dissolvait. Tantôt, m'agenouillant, je l'éclairais d'en bas. Son sourire s'évanouissait alors, une gravité quasi divine sublimait sa face, une sérénité profonde la pacifiait, démentie par son regard paradoxal entre ses minces paupières...

Et j'aperçus distinctement la genèse de l'œuvre. Je vis le modeleur ignoré moulant le visage aimé d'une petite morte, moulant son nez effilé, ses narines comprimées, ses lèvres closes à la plainte et détendues par le repos que rien ne troublerait, puis je le vis ranimant cette figure endormie et du coin de son ébauchoir ouvrant les paupières jointes, y fixant ce regard, ce regard vivant d'émail noir dans cette face rigide avec laquelle il ne s'accordera jamais.Je le vis inquiet de la contradiction sacrilège née sous sa main et laissant là le buste inachevé, recueilli par Wicar et complété après quatre cents ans d'abandon... Mais quand je me relevai, elle avait repris un tel visage d'ironie que j'en vins à me demander si vraiment le docteur ne devinait pas juste, et si cette prétendue œuvre d'amour n'était pas une œuvre de

méchanceté, d'où le maléfice pouvait sourdre... D'autre part la loquacité inaccoutumée de Maingot m'avait frappé. Je savais de vieille date qu'il ne se livrait pas volontiers et qu'il ne parlait guère sans motif. Toujours il existait chez lui une relation entre la substance même du discours et quelque préoccupation ignorée. D'habitude, ses rares développements en public lui servaient soit à provoquer des remarques profitables, soit à contrôler la propriété des termes employés par l'effet produit sur les auditeurs. Cette fois, à n'en pas douter, il cherchait à émonder, à enchaîner les membres épars d'une proposition qui naissait péniblement à son esprit. Il débroussaillait sa pensée et passait en revue une foule de vocables d'idées et avec l'espoir de rencontrer la formule exacte. Il devait être en bonne voie. J'aurais gagé que déjà le travail continuait, qu'il s'évertuait à relier aux principes du merveilleux ou du scientifique un phénomène attrapé au vol, un souvenir taquin assoupi au fond de sa mémoire... Mais quel souvenir le hantait? Quel phénomène vaguement entrevu prenait corps et sollicitait son examen passionné? A coup sûr, l'hypnotisme, la suggestion y avaient part, et d'importance, pour qu'il se fût décidé à nous conduire sur ce terrain mouvant dont, hier encore, l'insécurité l'horripilait. Aussi bien, dois-je reconnaître que ma curiosité était moins excitée alors qu'elle ne le fut depuis par les singulières conséquences que l'avenir révéla. L'opération mentale à laquelle je me livrais était la propre cause de l'intérêt par moi ressenti. Je tâchais de démonter pièce à pièce l'échafaudage dressé devant moi par le docteur, et derrière lequel il bâtissait une de ces combinaisons imprévues où se plaisait sa manie fureteuse. Quant à la combinaison même, elle m'échappait et, tellement, que les yeux brouillés par le sommeil, le cerveau las, j'en vins à soupçonner qu'il s'agissait pour tout miracle d'offrir à Lorillon une de ces exhibitions classiques chez les internes de la Salpêtrière... Mais, le lendemain matin, je me reprochai cette faiblesse. Certes non, le docteur n'était pas homme à jouer les Pickmann et les Donato, pour le plaisir et l'édification d'un substitut. Je flairais là-dessous quelque dénouement à échéance incertaine, subtilement préparé, amoureusement conduit; mais l'action elle-même et le drame m'échappaient. Maingot adorait ce genre

d'entreprises auxquelles le conviaient ses fonctions de médecin légiste. Les machinations inavouables, les artifices louches et pervers, les perfidies le fascinaient. En psychologue délié il se plaisait aux bonnes fortunes des dossiers criminels, aux coins de rideaux soulevés par les hasards de la vie journalière, aux inductions lentes et pointilleuses. Il y mettait aussi de la coquetterie. Ainsi jadis avait-il procédé, lors d'une fameuse affaire Mathieu Michel, un assassinat par strangulation où les preuves défaillaient. Lui seul, et dès le début, découvrit que le lien de bourrées, instrument de mort, avait été tourné par un gaucher, qu'il formait une spirale sénestre. Lui seul avait observé l'accusé, dès avant son arrestation, dès la période initiale des tâtonnements. Le plus naturellement du monde, il lui avait fait battre le briquet : et tandis que M. Duplet, juge d'instruction, Lorillon, son acolyte, et Frost, le chef de la Sûreté, s'égaraient à qui mieux mieux, Maingot considérait placidement Mathieu Michel dont la main gauche, frappant la pierre, révélait l'auteur évident de la spirale sénestre. Puis à l'audience, quand l'accusation croulait malgré l'illégal et habituel appoint du président, le docteur, en trois mots, résolut la question et affola le criminel... Cette fois que nous ménageait-il ? En vain je rappelais mes souvenirs, m'efforçant d'en extraire des éléments tragiques où se pût exercer la faculté divinatoire de Maingot, la paisible ville de Mauves ne m'offrait que son lot coutumier de scandales patriarcaux et modestes. Rien n'y suait le crime. Une minute, mon attention se fixa sur la fin subite de M. Rosalba ; aussitôt je me rappelai la péremptoire affirmation du docteur : « On ne l'a pas seulement touché du bout du doigt, et il ne s'est pas suicidé. »

III

Les vacances du Palais nous dispersèrent ; je ne revis le docteur qu'à l'automne, vers la fin d'octobre, chez l'antique et hospitalière baronne Cochart. Elle était née Ismérie de Chalvin des Coudreaux et veuve de Florentin Cochart, en son vivant banquier très millionnaire. Le défunt ressortissait

à la catégorie que le *Phare de Loire et Charente* appelle : « les principales figures de notre industrieuse cité ». Il possédait même, quelque part vers la banlieue, des plaques à son nom aux quatre coins d'une rue mal pavée. Sa veuve tenait à Mauves l'état de mère noble en tous genres. Elle recevait volontiers le « gratin » local en son vaste château de Lampérière. Jadis elle y observait un sévère protocole. Les fournées « Cochart », composées de raffineurs cossus et d'armateurs bien rentés, alternaient avec les fournées « de Chalvin des Coudreaux » exclusivement recrutées chez le monde à blasons. Puis, un beau jour, une erreur de date produisit la confusion, laquelle amena la fusion. Il s'en suivit force mariages. La baronne souriait complaisamment à son triomphe. Sa seule horreur s'exerçait contre les écrivains. Livres et journaux étaient proscrits de Lampérière. Jamais on n'ouït dire qu'aucun de ses invités eût réclamé contre cet ostracisme, ou s'en fût même avisé... Or, cet automne-là, Lampérière était en liesse, car on y célébrait la résurrection au monde de madame Rosalba. Ses nobles amies l'étouffaient de tendresses, et chacune tâchait de la monopoliser, chacune la voulait pour soi seule et s'instituait sa confidente exclusive, poussées qu'elles étaient par ce besoin d'importance qui mène tant de femmes à s'engouer de la première venue pour peu qu'elle ait des particularités, par cette jalousie qui les conduit à des intimités souvent absurdes et fort désagréables dans leurs suites. Quelques hommes aussi, des vieux, assiégeaient « la pauvre mignonne ». Eux, au moins, avec leurs mines gourmandes y allaient franc jeu ; les préoccupations matrimoniales ne les obsédaient point... Maingot et moi, assez dépaysés dans ce milieu à prétentions enfantines et lourdes, nous observions en souriant sous nos moustaches. Le docteur cependant, depuis son arrivée, paraissait plus nerveux que d'habitude. Pour ma part, dès le premier dîner, j'éprouvai un ennui pesant et je me promis de ne pas vieillir en cette société engluée de chic. Autour de moi se donnaient carrière les vanités féminines, à mots plus ou moins couverts. Quant aux jeunes hommes, déshabitués héréditairement de la société des femmes, ils s'ankylosaient dans un silence gourmé. Ils aspiraient au moment du cigare, à l'heure des aperçus familiers



sur un coup de poker ou sur les pièges à blaireaux, incapables de cette chose ailée, agile et sinueuse qui fut jadis la conversation de nos aïeules et de nos grands-pères. Mon seul agrément, ce soir-là, était d'enregistrer les coups droits, parades et dégagements échangés par mes deux voisines. Il me plaisait d'entendre la vicomtesse recommander par-dessus ma tête sa couturière à la femme de l'armateur, et celle-ci répondre avec un sourire à la Junon : « Je la connais... elle habille mes Allemandes. » Ce petit monde, je le savais par cœur. Petit monde provincial à cervelles étroites, emmailloté dans ses prétentions cousues de fil blanc, ramas d'innocents truffés de pensées « convenables et rares », de braves mères de famille impeccables et maniérées, de vertus branlantes approvisionnées d'indulgences, conquérant le ciel à grand renfort de ventes de charité ou de pique-niques en forêt pour le rachat des jeunes Patagons, et elles bavardaient !... Au fond, tout cela était bien pauvre, et les vagues propos masculins sur les bottes de chasse imperméables ou les boulettes à tuer les renards ne suffisaient pas à me tenir éveillé. J'aperçus heureusement le docteur qui s'agitait. Il coulait des regards luisants vers madame Rosalba flanquée d'un ex-préfet de l'Empire et d'un petit marquis à conseil judiciaire. Deux ou trois fois il usa de transitions plus que hasardées pour glisser au vieux fonctionnaire décoratif des questions insidieuses sur sa croyance au merveilleux. Le bonhomme esquiva les réponses. En revanche, le marquis se déclara grand adepte des occultistes. Maingot le poussa. Avec une insaisissable habileté il dénatura et dévia la conversation jusqu'à l'amener sur l'hypnotisme. La vieille préoccupation reparaissait, et ses efforts, très visibles pour moi, tendaient à provoquer un mouvement de curiosité. Il y parvint, non sans quelques protestations clairsemées. Certains esprits religieux réclamèrent timidement, au nom des anathèmes pontificaux, contre ce sujet mal connu et entaché de diablerie. La plupart cependant prêtaient l'oreille, attirés comme des enfants par l'appât du fruit défendu. Un effroi et un avant-goût de péché assaisonnaient la tentation.

Je ressentais, pour ma part, une émotion singulière à voir Maingot, très maître de lui et si discret d'habitude, aiguillon-

ner cette assemblée de profanes. Sa combinaison mystérieuse était-elle donc arrivée à maturité ? Était-ce donc pour la baronne Cochart et ses fournées panachées qu'il avait, durant des mois, roulé dans sa tête les maléfices du passé ? Avait-il prévu de longue date cette réunion de gens légers et vides, rien que pour les glacer de quelque horreur soudaine ?

Il parlait, il parlait toujours. il sollicitait les questions, il entretenait le feu parmi son public de béjaunes, il faisait passer aux épaules des femmes des frissons brefs et dans leurs prunelles troubles des flammes rapides. Seule, madame Rosalba gardait son sang-froid, mais elle avait cessé de manger, et ses yeux, fixés obstinément sur une des orchidées du surtout, évitaient le regard du docteur. Le diapason montait. Maingot racontait des expériences de suggestion, rien que des expériences aimables et sans noirceur. Sa parole incisive, ses développements substantiels mordaient sur l'imagination de ses auditeurs, et les faits accumulés dans une nomenclature savamment graduée martelaient leur cerveau, fouettaient leur désir de voir et de savoir.

Enfin la baronne Cochart exprima le sentiment général en s'écriant :

— Eh ! cher ami, après nous avoir ainsi alléchés, en resterez-vous là ?

Les invités firent chorus. Leurs scrupules religieux s'envolaient du moment que la maîtresse de maison se chargeait du péché commun. Le docteur s'inclina et répondit :

— Je suis à vos ordres... mais... un sujet ?... Est-ce que parmi ces dames... ?

Il y eut des coquetteries de terreur et de petits cris de répugnance. Plusieurs maris essayèrent des télégraphies implorantes ou comminatoires. Le jeune marquis s'offrit. Maingot l'accepta et fit observer que l'organisme masculin, bien moins sensible que le féminin, donnerait des phénomènes peu intéressants. Une voix murmura :

— Si Teresina voulait !...

Et dix autres voix s'élevèrent :

— Oh ! oui, nous vous en prions, mignonne... !

Madame Rosalba secoua sa jolie tête :

— Grand merci, fit-elle, je ne m'en soucie pas.

— On pourrait aller chercher une fille de la ferme, proposa le préfet.

Cependant les amies de la Teresina insistaient. Elles insistaient âprement. Au fond, elles n'eussent pas été fâchées de tâter elles-mêmes du sortilège, et la petite mort courant sur leur peau les affriandait comme une promesse de délices équivoques et capiteuses; mais une crainte s'y mêlait de demeurer passives au pouvoir de l'homme, et le soupçon les chatouillait qu'il pût leur échapper quelque propos attentatoire à la respectabilité du ménage. Somme toute, elles reculaient et leur égoïsme poussait en avant la jeune veuve, ne fût-ce que pour essuyer les plâtres. Elles la sentaient sans protection, sans mari. Ce qu'elles savaient de son passé offrait une perspective de confidences et d'aveux intéressants. Elles se cramponnaient. La baronne Cochart leur apporta un secours inattendu.

— Mignonne, demanda-t-elle, pourquoi refuser? Ne m'avez-vous pas avoué jadis qu'avec votre mari et un ami, vous vous étiez amusée à ces... comment dirai-je?

— A ces enfantillages fort innocents, fit Maingot qui frottait son lorgnon.

Madame Rosalba se défendit. Mais le chœur des amies éclata en reproches :

— Quoi! vous savez ce que c'est, et vous refusez de nous instruire, vilaine cachottière!... Allons, un bon mouvement, si vous voulez qu'on vous pardonne...

— Charmant, ce sera charmant, grimaça le préfet.

Les veneurs s'esclaffèrent de confiance.

La Teresina, un peu pâle, serrait les lèvres. Ma voisine de gauche, la vicomtesse, se pencha vers moi et dit :

— Tenez, elle a peur que le médecin ne lui fasse lâcher quelque sottise quand elle dormira. Je comprends ça : on ignore d'où elle vient, après tout.

Puis, haussant le ton :

— Voyons, chérie, pourquoi cet entêtement? c'est de la pure bouderie. Que craignez-vous, mignonne?

— O Teresina, roucoulait la femme de l'armateur, ma voisine de droite, vous qui êtes si belle, vous aurez l'air d'un ange en extase... Pourquoi nous faire languir? C'est méchant, Teresina!

Et elle la menaçait du doigt.

La baronne se leva, le préfet lui offrit la main. Il y eut un brouhaha de chaises remuées, de traînes soyeuses qui se défripaient, et les couples processionnèrent vers le salon. La vicomtesse ricanait à mon oreille :

— Regardez-la, regardez-la donc au bras du marquis... croirait-on pas une veuve du Malabar qu'on mène au supplice?... Ah ! nous allons l'endoctriner tout à l'heure, pendant que vous fumerez. Elle finira bien par céder, ou j'y perdrai mon nom, soyez tranquille.

Je ne répondis rien. Il perçait sous ces paroles une incroyable dureté. Je songeais que ces amitiés exubérantes de femmes sont caresses de loups qui mordent si l'on bronche. Je sentais la Teresina déjà diminuée par son isolement, par son impuissance, par l'attente même où elles étaient toutes de la voir sans défense livrée aux questions indiscrètes, et transformée en poupée pour leur amusement. Elles comprenaient que pareille aventure ne les saurait menacer, leurs maris y veillant; elles composaient le public à l'abri derrière son rempart, tandis que l'autre, la solitaire, se trouvait indiquée pour les expériences d'où le ridicule, sinon pis, pouvait jaillir. Et elles la poussaient ardemment.

Ce spectacle n'allait pas pour moi sans quelque angoisse. Bien que madame Rosalba eût affecté de ne pas me connaître, — en quoi elle avait raison, — ma conscience me reprochait de ne la point aider. Au surplus, j'éprouvais une gêne et un malaise insupportables ainsi qu'à l'approche d'une catastrophe. En dépit du caquetage et des rires, il planait sur cette réunion bavarde et sans caractère je ne sais quelle morne fatalité.

Principalement le rôle du docteur m'intriguait. Il tirait les ficelles de ces pantins avec une préméditation évidente. Son air bon enfant et ses yeux qu'il essayait d'éteindre ne m'en imposaient pas. Ses doigts fébriles et la contraction des muscles de ses joues trahissaient un énervement mal contenu. Aussi tentai-je de l'entreprendre au fumoir, où les veneurs béats se confiaient leurs éternelles histoires de chiens primés. Il prit mon bras et me dit :

— Mettons nos manteaux et allons faire un tour de parc. Il faut que je respire.

Devant le château s'étalait une vaste percée, jusqu'à des

champs lointains. Deux allées de hêtres l'encadraient à droite et à gauche. Tout au bout, les barrières peintes en blanc se distinguaient, comme des phosphorescences, dans la nuit sans lune. Un grand calme couvrait la campagne endormie, et le docteur sifflotait sa rengaine d'étudiant comme le soir où il m'avait annoncé la fin inattendue de M. Rosalba. Les premières feuilles sèches récemment arrachées par le vent d'ouest craquaient sous nos pieds. Nous marchions dans le noir, parmi des senteurs d'humidité nouvelle, entre les fûts des hêtres, vers une trouée plus claire qui marquait le bout de l'avenue. C'était un pan de ciel brouillé où couraient des nuages. Il s'élargissait peu à peu à mesure que nous avancions. Puis nous quittâmes la voûte des arbres pour gagner l'autre avenue par le petit côté de la percée parallèle au château. Le docteur s'arrêta et, me montrant de son doigt étendu les fenêtres flambant au rez-de-chaussée, il me demanda :

— Avez-vous lu *la Chute de la maison Usher*? Ne pensez-vous pas, avec Poë, qu'il existe des combinaisons d'objets naturels très simples, douées d'insondables puissances mélancoliques, presque douloureuses? Quant à moi, j'en suis persuadé quand je considère cette rigide et maigre perspective de troncs pâles et cette bâtisse massive où de gros yeux de feu percent les murailles, sans qu'on entende aucun bruit de la vie qu'elle renferme.

— Ah çà! m'écriai-je, qu'est-ce qui vous prend?

Il secoua les épaules et répondit :

— J'ai bien mon sang-froid. Je ne tarderai pas à vous le prouver.

— Docteur, docteur, expliquez-vous, il est temps. Depuis des mois vous êtes bizarre, depuis tantôt vous devenez inquiétant, ma parole! Où nous conduisez-vous avec votre rage subite d'hypnotisme? Pourquoi vous plaire à détraquer ces tête de bois? Avez-vous encore découvert quelque étranglement par spirale sénestre?... une nouvelle affaire Mathieu Michel?

— Mieux que ça, peut-être...

— Mieux que ça?

— Eh! oui. Écoutez-moi, nous rentrerons dans cinq mi-

nutes. Avez-vous jamais vu mourir ?... Ne gesticulez pas, mon ami, c'est très sérieux et nous sommes pressés... Avez-vous jamais vu mourir ? Savez-vous que la mort est un effet étroitement lié à sa cause ? Elle est le dernier terme d'un processus logique et appréciable pour nous autres, presque à première inspection. Elle laisse sa signature, la mort, partout où elle passe, et nous devinons à l'examen de son œuvre les tares antérieures qui furent ses jalons. Non pas que la vie cesse de mille manières, si elle nous quitte pour mille causes ; au fond, c'est toujours l'asphyxie qui tue. Pourtant l'asphyxie résulte des phénomènes morbides les plus divers et garde leur caractère. Un paralytique ne saurait être confondu avec un phtisique, ni celui-ci avec un cardiaque. Or, écoutez ceci : M. Rosalba n'a jamais été ni cardiaque, ni phtisique, ni paralytique, et l'apoplexie ne l'a pas frappé, j'ai le droit de l'affirmer en l'absence de tout symptôme probant. Il n'était pas plus poussif que vous ou moi. En revanche, il était névrosé, mon enquête de près d'une année m'a certifié tout cela. Elle m'a même appris autre chose, mon enquête, elle m'a appris le nom de l'amant, le beau Le Herpeur, le « Jeteux de sorts ». Eh bien, on a asphyxié notre homme, tout simplement. Ça vous étonne, parbleu ! Moi-même je me débats toujours contre cette évidence, et aujourd'hui encore je n'en suis qu'à soupçonner la méthode employée pour obtenir ce résultat.

— Mais vous m'assuriez sur tous les tons « qu'on ne l'a pas touché du bout du doigt » !

— Et je vous le répète de nouveau : non, on ne l'a pas touché... Les envoûteurs non plus ne touchaient pas leurs victimes.

— Alors, quoi ?... On ne l'a pas éteint en soufflant dessus, et il n'est plus là pour vous donner la clef du problème... Tenez, rentrons.

— Minute !... S'il n'est plus là, sa femme y est, et ce que nous ignorons, elle le sait, la mâtine... et son amant aussi, le beau Le Herpeur, le « Jeteux de sorts ».

Il se fit en mon esprit de subites clartés. Un afflux de sang me bourdonnait aux oreilles et des démangeaisons rapides couraient à la racine de mes cheveux...

— Sa femme... — murmurai-je, et j'ajoutai machinalement : — *Cave amantem...*

Maingot reprit en parlant vite :

— Voici. Ses amies l'auront décidée, je le parierais, à force de cajoleries et de persécutions. Je vais tenter de l'endormir. Elle nous contera la chose en détail et les autres n'y verront que du feu... à condition qu'elle soit sensible aux ordres donnés mentalement, car vous pensez bien que je ne vais pas me mettre à l'interroger à haute voix. Comme la mémoire inconsciente, une fois sollicitée, a la fidélité d'un phonographe, elle nous rapportera les propres paroles de son amant qu'elle a enregistrées dans son cerveau. J'ai vu Luys se faire répéter de la sorte par un de ses élèves, la leçon du mois précédent, et mot pour mot, avec les hésitations et les redites... Oh ! ça marchera. Elle est entraînée, la Teresina, et hystérique à souhait : par conséquent sa résistance ou son consentement est indifférent. Je gagerais que son ménage était une académie d'hypnotisme. Elle, c'est un sujet rare, j'en suis persuadé. Ainsi, notez ses réponses à mon commandement muet et ne perdez pas de vue qu'il s'agit d'une manière d'asphyxie par persuasion... Maintenant, en route.

Tout à sa découverte, il se frotta les mains :

— Nous allons savoir comment on supprime un homme sans y toucher ; c'est curieux ! L'action toute-puissante de la volonté sur les purs réflexes, sur la circulation... ce serait énorme ! La suggestion mortelle, hein !

Et se plantant devant moi :

— Y êtes-vous à cette heure ? comprenez-vous pourquoi je donne dans l'hypnotisme depuis des mois ?

Au fumoir, nous retrouvâmes les veneurs qui se gargarisaient de leurs aventures de chasse ; ils versaient dans la lourde joyeuseté des aubaines derrière les haies et sur le foin des granges. Le vieux préfet haletait d'enthousiasme. Il bégayait, lui aussi, un commencement d'histoire polissonne et sans succès la colportait de l'un à l'autre, ce que voyant, il déclara la séance levée.

Je fus frappé des mines triomphales qui nous accueillirent dans le salon et du « ah ! » de soulagement qui salua notre

arrivée. La vicomtesse, ma voisine du dîner, abdiquant toute retenue, m'appela d'un signe pressant :

— Ça y est, me dit-elle. Nous l'avons chambrée, il a fallu qu'elle cédât. Du reste, pas facile de résister. Nous nous y sommes mises toutes, jusqu'à ce qu'elle en perdît l'esprit. Naturellement, ce qui l'a décidée, c'est notre air de supposer qu'elle eût quelque chose à cacher qu'elle craignait de laisser échapper pendant le sommeil... Avec les femmes c'est élémentaire, cette manœuvre-là. Il suffit de paraître les défier... les hommes le savent bien, ça réussit toujours... Asseyez-vous là, derrière moi. Du moment qu'elle s'est imaginé que nous doutions d'elle, hop! elle a sauté la barre... juste au moment où nous ne lui demandions plus rien... C'est vrai, par exemple, que nos figures parlaient pour nous et qu'elle était à bout de forces. Un peu plus, elle se mettait à pleurer, je sentais ça... Aussi, je suis sûre que si elle nous tenait, elle nous écorcherait vives... ce serait de bonne guerre, ma foi... regardez-la donc...

— Docteur, fit la baronne Cochart, nous sommes à vos ordres, et Teresina veut bien se rendre à nos prières... n'est-ce pas, chérie?

Le chœur des voix féminines reprit sur un mode apitoyé et très faux :

— Ne lui faites pas de mal! elle est si mignonne, notre petite amie!

La Teresina se leva et, s'adressant au docteur qui lorgnait la scène, les mains dans ses poches :

— Monsieur, quand il vous plaira, fit-elle d'une voix altérée.

Elle promena sur ses nobles amies un regard froid qui arrêta net les bavardages et courba quelques fronts. Les veneurs se tassèrent dans les encoignures, dans les portes, dans les fenêtres, avec des mines légèrement ahuries. Le spectacle attendu troublait la quiétude de leurs digestions. Il imposait à leur esprit émoussé la fatigue d'une tension hors de ses habitudes. Seul, le vieux préfet frétillait à l'aspect de madame Rosalba très blanche et très svelte. Un éveil de raffinement lui faisait démêler chez elle une anxiété maitrisée, une résignation qui la rendaient plus affriolante, qui animaient sa beauté froide d'une pointe de torture satanique et très précieuse.

Elle dit :

— Vous plaît-il de commencer, monsieur?

Maingot, sans répondre, installa un fauteuil sous le lustre et y conduisit son sujet. La Teresina, renversée sur le dossier, s'abandonnait. Elle respirait précipitamment, ses narines se gonflaient. Le préfet surveillait d'un regard fixe les dilatations de son corsage. Le docteur tira de son gousset un crayon d'ébène, il le tint près des yeux de la Teresina un peu haut, vers le front. Les yeux devinrent aussitôt humides et brillants. Un strabisme convergent et supérieur rompit le parallélisme des pupilles qui s'agrandirent. Madame Rosalba poussa un soupir profond.

A ce moment, je vis que plusieurs assistants pâlissaient, les veneurs ne paraissaient pas rassurés. Plusieurs, la bouche entr'ouverte, souriaient d'un sourire niais. La contraction de leurs sourcils attestait leur appréhension et démentait leur gaieté. D'autres avalaient fréquemment leur salive. Quant aux femmes, pétrifiées par l'attente et l'obscur désir du maléfice, elles tendaient le cou.

Madame Rosalba demeurait impassible. Le docteur posa un doigt sur le sommet de la tête de la jeune femme. Elle ferma ses paupières qu'agitaient des frémissements légers. Elle dormait.

Maingot recula, se croisa les bras. Je compris qu'il s'interrogeait mentalement. Elle bégaya :

— Pourquoi?... pourquoi? c'est absurde.

Puis d'un ton très dur :

— Eh bien, non!

Après une seconde, elle répéta :

— Non, non...

Cette fois, elle parlait avec moins de vigueur.

Enfin, très bas, elle balbutia :

— Oui.

Maingot, qui s'était courbé vers elle, se redressa. Derrière son lorgnon, ses regards brillaient étrangement. Elle parla encore. Sa voix était toute changée, ses intonations presque masculines. Elle dit ces mots bizarres :

— Crois-moi, et n'aie pas peur. Tu m'aimes?... C'est à la longue qu'on y arrivera... dix, quinze essais peut-être... que

sais-je? On le ralentit progressivement, puis on l'arrête... puis on le laisse repartir et on recommence en l'arrêtant chaque fois davantage. Alors la lampe baisse, baisse... Que crains-tu? Je n'ai pas besoin de toi, je n'ai pas même besoin d'être là... un ordre donné la veille... et le lendemain, à l'heure exacte que j'aurai choisie, elle baissera, la lampe!... Allons, sois ferme, m'aimes-tu?... Ah! sur la respiration, impossible, par exemple; la réaction s'y opposerait... tandis que là... on prolonge l'arrêt graduellement, par entraînement, et on finit par souffler la lampe. Quoi?... Souffler la lampe... Tu as peur! mais tous les médecins sont des ânes, ma chère...

Elle dit cela drôlement, avec une espèce de gaieté macabre, et l'assistance, soudain détendue, éclata de rire. Les veneurs se frappaient sur les cuisses et bredouillaient :

— A moi, touché!

Maingot riait plus fort que tout le monde et déclara :

— Ma parole, elle divague!

— Eh! eh! hennit le vieux préfet, c'est une femme qui a lu Molière.

— Tout ça ne signifie rien, répondit le docteur, je vais tâcher de vous montrer des choses intéressantes.

— Vous ne pourriez pas lui poser des questions? demanda la vicomtesse.

— Je ne me le permettrais pas, reprit le docteur plein d'onction; et puis c'est très hasardeux... Non, je ne veux vous montrer que des phénomènes aimables.

Il prit les mains de son sujet, les joignit, en lui allongeant les bras, dans l'attitude de la prière. Aussitôt, une expression d'extase surhumaine se répandit sur le visage de madame Rosalba. Sa personne entière se transfigurait et se soulevait.

— Un ange, affirma la baronne Cochart tout attendrie, un ange qui remonte au ciel!...

Et une rumeur d'émerveillement courut par l'assemblée. Les plus obtus des veneurs, les plus exclusifs admirateurs de « ma quienne Ravaude », restaient fascinés. Le vieux préfet frottait ardemment son monocle. Il savourait en gourmet sénile les lignes harmonieuses de l'étoffe tendue depuis le poignet jusqu'à l'épaule et depuis la hanche jusqu'à la pointe du genou.

J'avoue que le reste des expériences me laissa fort indifférent. Autant que je puis m'en souvenir, l'attitude de l'effroi suivit celle de la prière ; puis madame Rosalba, un écran de soie entre les mains, s'en servit comme d'un miroir pour y distinguer par réflexion des objets tenus en arrière et au-dessus de sa tête. Tout cela ne m'intéressait guère, non plus que les blanches épaules de la vicomtesse, non plus que son libéral décolletage d'où montait une odeur de violettes. A l'abri de cet aimable rempart, je me répétais les singulières paroles de la Teresina que Maingot et moi seuls pouvions comprendre. Et sur mes lèvres qui s'agitaient pour reproduire plus exactement les intonations masculines de l'hypnotisée, sur mes lèvres, parmi les phrases entendues, revenait le « *Cave amantem* — Méfie-toi de l'amant, » qui m'obsédait naguère devant la mystérieuse figure de cire. Petit à petit s'infiltrait dans ma raison rétive l'évidence abominable. Ils l'avaient ralenti... puis laissé repartir... puis ralenti encore... toujours... et la lampe s'était éteinte... Et ces mots si simples carillonnaient dans mon cerveau un branle de cloches à la volée. Ils prenaient des significations démesurées et perverses, le choc de leurs syllabes sonnait sourdement une musique suspecte. J'assistais en esprit à un ralentissement très surveillé, très lent, énigmatique et inexorable. La lampe baissait... Par un dédoublement incompréhensible, elle éclairait de sa clarté mourante les traits convulsés de M. Rosalba...

Soudain je perçus un grand bruit d'applaudissements. Je vis la Teresina debout, toujours très blanche, l'air assez égaré, devant le docteur qui la saluait le plus galamment du monde. La vicomtesse, ma voisine, se retournant, me dit :

— C'est donc vous qui souffliez comme ça derrière moi !

J'ignore absolument ce que je lui répondis : mes idées chaviraient, mes yeux écarquillés ne pouvaient se détacher de la belle veuve, que Maingot, avec un geste de menuet, reconduisait vers la baronne Cochart. Pendant que l'enthousiasme débordait, j'éprouvais une sorte de gêne et d'anxiété confuse ainsi que d'une imprudence, et d'un défi à quelque puissance malfaisante et menaçante. La femme de l'armateur tenait par la taille madame Rosalba. Celle-ci, d'une voix qui tremblait un peu, demanda :

— Ai-je parlé?... Que vous ai-je conté? Je ne me rappelle rien.

— Ah! mignonne, s'écria le chœur des amies désappointées, vous n'avez pas été amusante!... vous avez radoté sur votre lampe qui s'éteignait.

La Teresina, haussant les sourcils, parut réfléchir. Ses joues se teintèrent de rose, et d'un ton assez brusque elle déclara, en dévisageant ses auditeurs :

— Je ne comprends pas...

— Vous avez ajouté, reprit le préfet, que tous les médecins étaient des ânes.

— Vrai, je n'ai pas dit autre chose?...

— Ça suffit amplement, madame, fit Maingot qui s'inclina.

Sur quoi les rires fusèrent aux quatre coins du salon.

. . . .

A une heure du matin, j'étais assis chez le docteur, sur le pied de son lit. Lui, marchait de long en large, fumant et mâchant un gros cigare. J'attendais qu'il s'expliquât. Enfin, campé devant moi, les mains dans ses poches, les jambes écartées, les épaules hautes, d'un froncement du nez il déplanta son lorgnon :

— Eh bien, avais-je vu juste? Le voilà, le crime...

— Le voilà... le voilà... dame! je le crois aussi, ou du moins je le sens, mais quant à deviner la méthode...

— Comment ils s'y sont pris? Attendez...

Et il s'assura que le corridor était désert, que sa porte fermait hermétiquement; alors il prononça :

— C'est l'arrêt du cœur provoqué par suggestion... une effroyable entreprise entrevue jusqu'ici et que la science n'osait formuler... l'inhibition souveraine des mouvements du cœur!

— Comment?... comment?...

Maingot leva la main pour m'interrompre :

— Comment?... Elle vous l'a dit, ou plutôt l'amant vous l'a dit par la bouche de sa maîtresse : ils ont baissé progressivement la lampe jusqu'à ce qu'elle s'éteignît...

— Il a dû résister, le malheureux!

Le docteur secoua la tête :

— Non! pas de résistance possible, car le mouvement du cœur est un pur réflexe. La volonté personnelle demeure étrangère, et ne peut s'opposer à son arrêt.

— Mais alors, la volonté d'autrui, la suggestion ne saurait l'arrêter ni l'activer ?

— Détrompez-vous : la suggestion agit sur les purs réflexes où la volonté personnelle est impuissante. Le fait est constaté. On a ralenti des cœurs par suggestion. C'est même cette nouveauté qui m'a mis en éveil.

— Quoi ! on a commandé au cœur de ce malheureux de battre moins vite, de ne plus battre du tout ? et lui, il s'est laissé d'abord hypnotiser, il s'est laissé suggestionner, on lui a placé des choses noires ou brillantes près des yeux ?... allons donc, c'est absurde !

— Chut... pas besoin de tout ça. Notre homme était un névrosé dont on a joué très à l'aise. Le « Jeteux de sorts », sa femme et lui, s'amusaient, vous ne l'ignorez pas, à ce sport cher à Lorillon. Eh bien ! quand le mari était en somnambulisme, on ordonnait tout simplement, pour le lendemain ou le jour même, à telle heure que vous voudrez, le ralentissement du cœur, chaque fois plus long... Bernheim a démontré qu'on peut, chez les sujets entraînés, provoquer à l'état de veille des paralysies par suggestion : c'est encore mieux ! Bottey est allé plus loin : il a prouvé l'existence de ce pouvoir sur des sujets non entraînés... Et Rosalba, en lisant son journal ou en s'habillant éprouvait des vertiges, des étourdissements, des suffocations incompréhensibles... Notez — ceci est un point capital — que sa femme et l'autre n'avaient pas besoin d'être là : elle nous l'a déclaré, et c'est exact. Voilà le chef-d'œuvre ! Ils le tuaient à distance... Un beau soir, ils l'ont tellement ralenti qu'il en est demeuré coi pour l'éternité...

Et le docteur se tut.

— Qu'allez-vous faire ? lui demandai-je, abasourdi.

— Ma foi, rien. Je ne peux pourtant pas communiquer une pareille observation à l'Académie de médecine : c'est dommage, en vérité !... Je ne suis pas le procureur de la République pour défendre la société menacée par la science... Je ne ferai rien.. j'irai à la sacristie saluer les mariés le jour où madame Rosalba épousera son « Jeteux de sorts »...

. . . .

L'autre mois, ayant acheté une belle armoire normande et

vendu ma bibliothèque de sapin noirci, il me fallut modifier l'aménagement de mon cabinet, déplacer mon cartonnier et remettre juste en face de moi la Tête de cire. Elle me parut très pacifiée. Même à la lueur de ma lampe, elle conservait une expression douce et exempte de malice. Je remarquai seulement que deux fissures partaient du coin des lèvres et filaient dans les joues, comme si le support intérieur de la figure se fût dilaté. J'en accusai les brouillards de la Loire. D'un doigt prudent, chauffé par mon haleine, je tâchai, par friction légère, d'effacer la lézarde. J'espérais avoir réussi, quand se produisit un accident. Nous veillions tous deux, elle absorbée en son rêve séculaire, moi parcourant un article de revue sur la respiration artificielle, quand ces lignes flamboyèrent sous mes yeux : « L'arrêt du cœur même prolongé jusqu'à sembler définitif n'est pas et ne peut être un symptôme de mort convaincant. L'expérience bien connue des fakirs enterrés durant des mois et renaissant à la vie, le démontre assez ; puisqu'à l'exhumation, toute pulsation, si légère soit-elle, a cessé chez eux. Aussi l'électrocution, si vantée aux États-Unis, n'est-elle qu'un mode précaire et douteux de suppression de la vie. Si le médecin s'en tient à l'immobilité du cœur pour certifier la mort, il risque fort de murer un vivant dans le tombeau... »

Je sautai sur mes pieds, en proie à une horreur et à un dégoût indicibles. Le nom de M. Rosalba venait de surgir à mon esprit, celui de Maingot s'y associa et des cauchemars terrifiants me passèrent au cerveau... Je perçus un léger craquement et je vis devant moi la Tête de cire qui riait d'un rire macabre, jusqu'aux oreilles. La mâchoire inférieure, décollée, pendait.

HENRI ALLAIS

EDMOND DE GONCOURT

A Frantz Jourdain.

I

L'HOMME

Au physique, Edmond de Goncourt était un des plus beaux vieillards de notre temps : le trait martial et délicat tout ensemble, l'expression timide et courageuse, les beaux yeux d'une nuance brune singulière, le teint aussi net que celui d'un enfant. De merveilleux cheveux de soie et d'argent encadraient ce visage et, sans aucun apprêt, avec la coupe la plus ordinaire, réalisaient un idéal de grâce et d'éclat. Il avait encore un air d'aristocratie égal à tout ce qu'on imagine de plus parfait en ce genre, un mélange de langueur et de vivacité, de la candeur, une politesse instinctive, parfois un peu contrainte. Le corps était digne du visage, d'une vigoureuse élégance, d'une ferme et noble allure, avec des pieds que la moindre contrariété faisait se crisper dans la bottine, des mains vraiment adorables, petites, fines, robustes pourtant et adroites, et dont la fraîcheur était plutôt d'un jeune homme que d'un septuagénaire.

Au moral, Edmond de Goncourt pouvait apparaître, selon l'occasion, ou simple ou très complexe. Il était simple par une extraordinaire franchise et par la passion qu'il mettait à dé-

fendre et à déclarer ses goûts. Il était infiniment facile de pénétrer : il ouvrait lui-même. C'était candeur, loyauté, orgueil, mais véritablement ce n'était pas simplicité. Aussi, tel qui le croyait connaître ne savait de lui que ce qui correspondait à sa propre nature, mais n'avait rien compris au reste. Ç'a été le cas presque universel des journaux : on a raillé Goncourt parfois finement, parfois avec une goujaterie affreuse, et presque toujours avec justesse, mais on n'a dépeint qu'un très petit coin de l'être — le coin qui était à la portée du vulgaire.

Combien sont-ils — parmi les plus délicats — qui pourraient proprement discourir sur la sensitivité de Goncourt? A juste titre, il se donnait (et son frère) comme le plus sensitif des êtres. Et cela était vrai. Il sentait mieux que tous; il trouvait des éléments d'art, de beauté, là où les intellectuels et les purs anecdotiers ne voyaient absolument rien. Si d'autres ont des impressions analogues, ils ne savent pas les exprimer. En les formulant, les Goncourt ont enrichi la pensée humaine d'une foule de notions, en apparence *immédiates*, dont ce sera le rôle d'esprits plus généralisateurs de faire les synthèses. Ces impressions sont telles que, dans les pages choisies des Goncourt, les sensitifs inférieurs n'aperçoivent que du vague, du chatoiement, de la phrase : ils n'en peuvent pas plus parler que les daltoniques des nuances. Nos descendants comprendront sans peine, et déjà nous comprenons bien mieux qu'en 1863, — car les Goncourt ont raison de croire que nos races non seulement s'intellectualisent mais encore se sensibilisent, et qu'il est des précurseurs sensitifs comme il en est d'intellectuels.

Complexe par la sensitivité, Goncourt l'était par la diversité de ses goûts. Ce n'était pas seulement un écrivain varié, mais un dilettante très divers, un observateur immédiat très fidèle, et un pénétrant, un analyste exact qui voyait jusqu'au fond, — non pas tout, — mais les choses qui concordaient avec sa nature, et sur lesquelles il se trompait bien rarement.

Sa loyauté était proverbiale; il n'arrivait à cacher ses répulsions qu'en se murant dans le silence. Il n'y eut jamais un amoureux plus désintéressé de l'art.

Orgueilleux aussi, avide non seulement de gloire viagère,

mais plein du rêve de la postérité, capable de tout sacrifier à cette aspiration. De ses qualités venaient ses défauts. Il ne pouvait se lasser de plaider pour son œuvre et de récriminer contre l'injustice qui lui était faite ; il oubliait jusqu'à son urbanité dans l'ardeur à proclamer ses découvertes, dans le besoin de bien fixer ses droits d'antériorité sur des publications récentes, dans l'énoncé de toutes les petites ruses qu'il avait fuies et qui faisaient la fortune des autres, comme elles auraient pu faire la sienne. Maintes fois, il fit ainsi le procès presque direct à tel livre nouvellement paru et dont l'auteur était présent au *grenier;* maintes fois il blessa profondément des fidèles que la pauvreté avait pu condamner à quelque menue défaillance, et cela, sûrement, sans l'avoir prémédité ni même s'en apercevoir.

Mais en retour, pour ceux qu'il aimait et dont il estimait le talent, quelles tendresses inattendues et tout à fait charmantes ! C'était alors un vrai père intellectuel ; ses boutades pouvaient blesser, mais bien légèrement. Que de fois nous eûmes la joie de son accueil, de son éloge nerveux, franc et net, et aussi de ses affectueux reproches ! Il nous permettait la plus vive discussion et, irrité, intolérant, il allait à grands pas dans son salon, ou crispait sa main fine sur le bras d'un fauteuil, tout de suite rouge d'animation. Nous l'aimions alors, d'une tendresse infinie, nous eussions voulu lui prendre la main et lui demander pardon, mais le démon de la dispute nous poussait à marcher jusqu'au bout, et jamais, jamais cet homme, si prompt à s'offenser, ne nous a gardé cinq minutes de rancune.

Il aimait toutes les idées, même les plus lointaines, sauf, toutefois, les idées générales. La forme métaphysique l'exaspérait. Il la trouvait sèche, vide et sotte, et prétendait qu'on peut tout dire, tout exprimer par des phrases concrètes, et qu'au fond il n'existe pas de philosophie hors de l'observation et de l'assemblage des faits, le reste n'étant qu'une manière de déguiser le néant : « Un homme, disait-il, qui ne s'exprime que par formules est absolument incapable d'originalité, ne peut rien inventer, rien apporter de neuf à ses semblables. » Cette opinion est exagérée, sans doute ; mais il est très vrai que les intellectuels purs sont rarement créateurs.

M. de Goncourt n'en faisait pas moins un grand effort pour être impartial envers les « philosophards ». Il s'essayait à rendre justice à Taine et à Renan ; mais, tout de même, il leur déniait le rang de *grands* penseurs et ne leur attribuait qu'une certaine valeur littéraire, — infiniment à l'arrière des Saint-Simon, Chateaubriand, Balzac, Michelet.

Que faut-il penser de son affection fraternelle? La légende est elle entièrement exacte? — ou faut-il accorder quelque crédit à ceux qui ont émis tel doute, — parfois avec quelle immonde grossièreté! — Nous nous en tairions, si nous n'étions persuadés que cette tendresse fut des plus parfaites parmi les humaines tendresses. Tout indiquait chez Edmond de Goncourt un attachement absolu pour son frère ; aux plus venimeuses polémiques, il ne laissa jamais échapper un mot qui ne fût d'entière admiration pour le disparu. Lorsqu'il parlait de la grâce, de l'esprit, des qualités sociales, des dons littéraires et artistiques de l'autre, toujours nous aperçûmes chez cet homme, si facile à trahir le fond de son âme, une émotion inimitable, une sincérité pleine d'amour et de regret. On lui a reproché d'écrire fréquemment — et de dire — « je », en parlant de la collaboration. C'était, chez les deux frères, un mutuel usage. Dans les lettres de Jules, comme dans cette partie du journal qu'il a personnellement écrite, le même mot se reproduit tout naturellement. Et cela détruit une méchante et sotte imputation : il est inutile d'y insister davantage.

L'amitié des deux frères semble avoir été plus paternelle, parfois avec une pointe de sévérité, chez l'aîné, plus filiale, avec de petites malices, chez le jeune. Tout compte fait, il est à croire qu'Edmond aima plus profondément. [illegible]

donner tout entier à une affection ensemble paternelle et fraternelle, à être fier de son « petit », bien plutôt que de concevoir contre lui la moindre jalousie. Par là aussi, une loyauté absolue lui était plus facile : — toutes choses étant égales, les misogynes se trouvent moins exposés à rencontrer le mensonge et à s'y accoutumer que ceux qui s'enivrent à la fraude délicieuse de l'amour.

II

L'ŒUVRE

L'œuvre des frères de Goncourt est peut-être la plus nombreuse de notre temps, — du moins parmi les œuvres d'envergure. — Elle est aussi la plus variée. Les Goncourt furent journalistes, critiques, romanciers, historiens, *essayists*, auteurs de mémoires, auteurs dramatiques. Jules fut aquafortiste distingué, tous deux peignirent avec talent. Enfin, leurs collections constituent de véritables œuvres, des ensembles formés avec ténacité : l'art du dix-huitième siècle et l'art japonais ne sont redevables à nuls autres d'un effort plus synthétique et plus heureux.

La forte caractéristique des deux frères est l'originalité. Non seulement ils l'eurent de nature, mais ils la poursuivirent avec une âpre ferveur, éliminant de leur vie et de leurs travaux tout ce qu'ils imaginaient avoir été fait ou dit avant eux. Maintenant que, malgré tout, leur œuvre a été absorbée, assimilée par deux générations de littérateurs qui la mirent à portée du public et y trouvèrent une partie de leur fortune, il y paraît moins. On serait parfois tenté de trouver trop d'énergie chez les Goncourt à souligner ce qui *fut* nouveauté, mais depuis entra dans le fonds commun. Il en est ainsi de presque tous les écrivains créateurs, — Balzac, Chateaubriand, Beyle, — et cela n'empêche pas le roman et l'histoire des Goncourt de conserver une intense vitalité.

S'il faut choisir, c'est comme romanciers que leur action semblera prépondérante. Ils surent y faire vibrer cette sensi-

tivité qui créa de la psychologie encore inouïe. Leur analyse ne fut ni la puissante fouille de Balzac, ni le va-et-vient de Beyle, ni l'accumulation anglaise, ni la précision splendide de Flaubert. Ils employèrent la nervosité la plus fine, ils eurent une croyance naïve à leurs propres individus ; ils s'arrêtèrent à noter ce qui semble fugitif et transitoire dans la vie, mais se répète si souvent et influence tellement les destinées que c'est myopie de n'en pas apercevoir l'importance. Ils décomposèrent des gestes, des faits, des aspects de nature et de cité avec une agilité incomparable, et firent des instantanés merveilleux, dont la somme est une œuvre, et une belle œuvre.

Peu d'idées générales, mais, en somme, quelque chose qui valait toutes les idées générales : de nouveaux *éléments* de beauté. On a dit qu'ils avaient révélé des nuances, mais non créé des types. Cela est très faux. Il n'y a pas de types plus types que Renée Mauperin, Germinie, Jupillon, Manette, les Zemganno, la Fille Élisa. Si leurs caractères n'ont pas la violence balzacienne ou la fermeté de Flaubert, ils ont une vie très personnelle, cent particularités capables de les fixer dans la mémoire. Aussi bien les a-t-on maintes fois repris dans les générations suivantes.

Trois livres se détachent en vigueur dans l'œuvre, non peut-être parce qu'ils sont les meilleurs, mais parce qu'ils représentent plus complètement les trois genres des Goncourt : *Germinie Lacerteux*, *Madame Gervaisais*, *La Faustin*.

Grâce à la pièce que tira Edmond de Goncourt de *Germinie*, ce roman est le plus connu du public. Durant les représentations, cent mille spectateurs apprirent en partie cette mélancolique et profonde histoire de misère et de peuple, — la pièce étant un choix de tableaux presque littéralement tirés du livre, avec un goût très sûr. — *Germinie Lacerteux* est le premier roman réaliste français sur le peuple, et qui n'a pas été surpassé. Vérité, intensité de vie, dialogue, description, tout y est admirable. On l'a souvent mis en parallèle avec l'*Assommoir*. Les deux livres sont fort dissemblables. *Germinie* est à la fois plus artiste et moins romantique, mais il y a dans l'*Assommoir* une plus *grande continuité d'ambiance* populacière, ce que Zola nomme « l'odeur peuple ». Toutefois,

sans aucunement déprécier le haut mérite de l'*Assommoir*, il faut ici revendiquer pour les Goncourt le titre de précurseurs : nulle filiation ne saurait, dans ce cas particulier, être plus honorable pour les maîtres et l'élève.

Madame Gervaisais semble l'antithèse de *Germinie Lacerteux*. C'est le grand livre aristocratique des Goncourt : ils y mirent toutes les qualités hautaines et pures. Il y règne une sérénité singulière, une noble résignation, un culte solennel du beau. Jules était déjà malade, sa mort prochaine, et pourtant il ne se mêle ici aucune de ces révoltes amères qui crispent les autres livres des Goncourt. L'art antique et l'art chrétien y sont décrits en pages également merveilleuses; l'âme de madame Gervaisais, sa lente conquête par la *malaria* mystique, s'adapte avec une délicatesse harmonieuse à cette Rome éternelle dont nuls, avant les Goncourt, ni après, ne dirent aussi parfaitement la divine magie.

Et l'on peut cueillir au hasard, on ne trouvera que des fleurs de grâce :

Sa silhouette se dessina sur les cannelures cassées de l'Arc de Septime Sévère... Elle regardait le sublime décor de l'obscurité, l'immobilité des ruines, leur profondeur sombre, l'auguste sommeil de la nuit sur leur solennité solide, l'ombre d'ébène du Capitole sur le groupe des trois colonnes, la majesté grandie et la solitude déserte de ce portique sur le vide barrant le ciel et ses étoiles. Au loin, sous la courbe du grand arc triomphal, parmi la clarté nocturne, blanchissait une espèce de vallée des Mânes, une sorte de promenade élyséenne et virgilienne, où le rare passant du sentier devenait une apparence vaporeuse. Et tout eût dormi là, sans un grillon qui, avec le cri incisif d'un ciseau dur, coupait les secondes aux pieds de monuments ruineux, mais immortels et sourds aux heures...

Pendant ce chant où retentit la mort de l'auteur de toute bénédiction, l'Église ne demande pas la bénédiction; pendant ce chant qui dit la nuit de la véritable lumière du monde, l'Église n'a pas de cierges allumés; elle n'encense pas, elle ne répond pas : *Gloria tibi, Domine*.

Madame Gervaisais écoutait toujours la basse, la basse plus pénétrante, plus déchirée d'angoisse, et qui semblait la voix de Jésus disant : « Mon âme se sent plongée dans la tristesse jusqu'à la

mort » ; la voix de Jésus même, qui fit passer à travers les poitrines le frisson et la défaillance d'un Dieu !

Et le récitatif continuait, coupé par les reprises exultantes du chœur, toute cette tempête de clameurs, le bruit caricatural, comique et féroce du peuple homicide, la joie discordante et blasphémante des foules demandant le sang d'un juste, les éclats de voix aigres au *Crucifige!* et au *Barrabas!* qu'écrasait la douloureuse basse sous un grand dédain résigné...

Et déjà parlait une voix qui avait fait découvrir toutes les têtes et plier tous les genoux, une voix grandissante et qui remplissait la place, tant le silence de la place l'écoutait! Tout à coup la tiare d'or se leva, le Saint-Père sortit de ce qui le cachait, du livre qui le masquait; et surgissant dans toute la candeur magnifique de son costume, on le vit immobile dans sa gloire blanche...

Alors, avec une lenteur auguste, les mains du vieillard se levèrent: elles montèrent prendre au ciel la bénédiction qu'elles semblèrent, au mot *Descendat super vos*, — un moment arrêtées, tremblantes et planantes, — répandre et verser sur toute la terre.

La Faustin est une troisième incarnation de Goncourt. S'il n'y avait analysé que la comédienne, on aurait un pendant aux Charles Demailly, aux Coriolis, etc., de même que la Fille Élisa est, avec plns d'unité et moins de verve, une sœur de Germinie. Mais *La Faustin* étudie, avec un sang-froid scièntifique, des perversions qui se sont bien trouvées de notre temps et qui, sans être inconnues, attendaient un observateur capable de les éclairer. Par là, ce livre est neuf dans l'œuvre des Goncourt : il l'est aussi par des particularités de style, par des trouvailles très curieuses et inattendues, par une coloration plus froide et cependant aussi nerveuse. Livre destiné au petit nombre, cette fois, non seulement, à cause de l'acuité artiste, mais encore pour des hardiesses plus hardies que l'hystérie de Lacerteux et la misère d'Élisa, — d'ailleurs livre sain, fort, sévère, comme tout ce qui est fait pour la vérité et pour l'art.

L'œuvre historique des Goncourt balance leur œuvre de romanciers; si la seconde emporte généralement les suffrages, on peut très bien concevoir des préférences pour la première. Nous disions, dans une autre étude, que si les Goncourt avaient

pu faire la gageure — et la fermement tenir comme fit longtemps Walter Scott pour son anonymat — d'attribuer à l'un des frères le Roman, à l'autre l'Histoire, peut-être leur eût-on moins chicané le renom. Il y aurait eu un Goncourt célèbre comme romancier, un autre comme historien, celui-ci plus honoré par les Instituts, celui-là par les artistes. Il est dangereux de varier son travail : le public, aussi bien que l'élite, aime les choses très étiquetées, se fâche contre ceux qui lui refusent un classement simpliste. Les Goncourt l'apprirent à leurs dépens.

Comme historiens, les deux collaborateurs usèrent de qualités semblables à celles dont ils usèrent dans le roman. Ils mirent la même acuité à découvrir le détail rare, mais surtout ils furent des premiers à ne s'en rapporter qu'aux documents originaux, à rassembler les pièces, accumuler les témoignages authentiques de ce grand procès de l'histoire. Leur *Marie-Antoinette*, leur *Histoire de la Société française pendant la Révolution et le Directoire*, leurs *Portraits intimes*, leur *Madame de Pompadour*, sont des pages parfaitement documentées à des époques où les documenteurs étaient rares. Il en faut dire autant de *la Clairon*, de *Sophie Arnould*, d'*Outamaro*, et de dix autres livres. Ce n'est sans doute pas de la Grande Histoire, mais justement ils étaient parmi les précurseurs de la Petite Histoire, aujourd'hui bien plus cultivée que l'autre, étant plus propre à nous renseigner exactement et justement. Le Napoléon, de Taine, n'est-il pas de la Petite Histoire, quoique plus fourni d'idées générales que les biographies des Goncourt? Ceux-ci eurent d'ailleurs une intensité que l'autre n'atteignit jamais; ils eurent des chapitres aussi admirables que Michelet, Augustin Thierry, et, par exemple, dans *la Femme au XVIII[e] siècle*, l'*Amour* est un véritable chef-d'œuvre de psychologie sociale, où presque tout est parfait.

On trouverait vingt passages comme celui-ci :

Mais ce n'était point encore assez que la profanation du scandale. Il était réservé au XVIII[e] siècle de mettre dans la lutte de l'homme contre la femme le blasphème, la déloyauté, les plaisirs et les satisfactions sacrilèges d'une comédie. Il fallait que l'amour devînt une tactique, la passion un art, l'attendrissement un piège, le désir même un masque, afin que ce qui restait de conscience dans le cœur du

temps, de sincérité dans ses tendresses, s'éteignît sous la risée suprême de la parodie.

C'est dans cette guerre et ce jeu de l'amour, sur ce théâtre de la passion se donnant en spectacle à elle-même, que ce siècle révèle peut-être ses qualités les plus profondes, ses ressources les plus secrètes et comme un génie de duplicité tout inattendu du caractère français. Que de grands diplomates, que de grands politiques sans nom, plus habiles que Dubois, plus insinuants que Bernis, parmi cette petite bande d'hommes qui font de la séduction de la femme le but de leurs pensées et la grande affaire de leur vie, l'idée et la carrière auxquelles ils se sont voués ! Que d'études, d'application, de science, de réflexion ! Quel grand art de comédien ! Quel art de ces déguisements, de ces travestissements dont *Faublas* garde le souvenir, et qui cachent si bien M. de Custine, qu'il peut, habillé en coiffeuse, couper, sans être reconnu, les cheveux de la femme qu'il aime ! Que de combinaisons de romancier et de stratégiste ! Pas un n'attaque une femme sans avoir fait ce qu'on nomme un *plan*, sans avoir passé une nuit à se promener et à retourner la position comme un auteur qui noue son intrigue dans sa tête. Et l'attaque commencée, ils sont jusqu'au bout ces comédiens étonnants, pareils à ces livres du temps où il n'y a pas un sentiment exprimé qui ne soit feint ou dissimulé. Tous leurs effets, tous leurs pas sont réglés ; et s'il faut du pathétique, ils ont marqué d'avance le moment de s'évanouir. Ils savent passer, par des gradations de la plus singulière finesse, du respect à l'attendrissement, de la mélancolie au délire. Ils excellent à cacher un sourire sous un soupir, à écrire ce qu'ils ne sentent pas, à mettre de sang-froid le feu aux mots, à les déranger avec l'air de la passion. Ils ont des regards qui semblent leur échapper, des gestes, des cris amoureux qu'ils ont médité dans le cabinet. Ils parlent comme l'homme qui aime, et l'on dirait que leur cœur éclate dans ce qu'ils déclament, tant ils sont habiles à faire trembler l'émotion dans leur parole comme dans leur voix, tant leur organe ressemble à leur âme, tant à force d'être travaillé il a acquis de sensibilité factice. « N'omettre rien », c'est le précepte de l'un d'eux. Et véritablement, ils n'oublient rien de ce qui peut faire vibrer les sensibilités de la femme, captiver son intérêt, amener en elle un amollissement ou un énervement, toucher aux fibres les plus délicates de son être. Ils mettent avec eux et dans leur calcul, dans leurs chances, la température même, et la détente qu'apportent aux sens de la femme la douceur d'une atmosphère pluvieuse, la tristesse et l'alanguissement d'une soirée grise. Ils sont scrupuleux, exacts, appliqués. Ce n'est pas seulement vis-à-vis de la femme, c'est vis-à-vis d'eux-mêmes qu'ils tiennent à bien jouer depuis la première scène jusqu'à la dernière. Avant tout, ils veulent se satisfaire, s'applaudir, plus fiers de sortir de leur rôle contents d'eux que contents de

la femme ; car à la longue, ces virtuoses de la séduction ont fait entrer dans leur jeu un amour-propre d'artiste. Ils ont fait plus : ils y ont apporté la conscience de véritables comédiens.

Les Goncourt s'efforcèrent moins au théâtre qu'à l'histoire et au roman. Toutefois, ils composèrent des pièces remarquables par le réalisme du dialogue, par la hardiesse des situations, par une originalité constante. Sans partager leurs idées sur la réforme théâtrale, nous les admirons dans le détail, et de toute manière, nous estimons que *Henriette Maréchal*, *la Patrie en danger*, *Germinie Lacerteux* sont parmi les fortes créations théâtrales de notre époque.

III

CONCLUSION

Osons dire qu'Edmond de Goncourt fut un homme de génie. Il le fut par l'invention, par l'originalité, par les dons merveilleux du style. Ceux qui tiennent que le style ne peut être beau, en dehors de la tradition classique, et ceux qui prisent trop les idées générales, ne peuvent apercevoir les hautaines qualités de notre Maître. On ne saurait raisonner avec les premiers, non plus que parler de couleurs à un aveugle. Pour les autres, leur mépris des intelligences concrètes nous apparaît d'année en année plus inconcevable. Les esprits synthétiques devraient les premiers comprendre tout ce qu'il est de rare, d'admirable, dans la faculté de saisir directement des choses qui ne se rattacheront aux idées générales qu'après une ou deux générations. Sans doute, les grands généralisateurs ont parfois apporté des notions nouvelles, mais ce n'est pas la règle : la création est plus fréquemment due aux grands esprits concrets. Et quelle cécité singulière de ne pas apercevoir que de pareils cerveaux furent composés d'éléments aussi valables que les cerveaux des plus subtils philosophes !

Il ne faudrait d'ailleurs pas attribuer un sens absolu aux

catégorisations d'intelligences. Ce n'est que par comparaison à des hommes tels que Renan, Taine ou M. Anatole France, qu'Edmond de Goncourt sera un esprit concret. Mais par rapport à un être vulgaire, il pourra paraître métaphysique. Les milieux où nous évoluons sont tels que les idées particulières sont tout de même des idées générales, et l'observation *dite directe*, dans de pareils milieux, n'est que la faculté de percevoir instinctivement les liens qui relient des phénomènes fort complexes. Les sens les plus délicats ne permettraient pas à un sauvage de percevoir une seule des choses rares que les Goncourt ont partout découvertes autour d'eux.

Dès lors, comment nier l'importance d'instinctifs aussi raffinés ? Leurs facultés sont telles que, renonçant aux *idées générales*, qui troubleraient leurs recherches, ils acquièrent des *instincts généraux* qui leur permettent d'étudier directement le mystère du monde.

Nuls ne portèrent plus loin l'observation instinctive que les Goncourt. Aussi furent-ils partout des précurseurs. Précurseurs par leur réalisme si personnel, à l'avant-garde de la documentation historique, précurseurs dans le japonisme et dans l'amour des arts du XVIII[e] siècle, ils créèrent un style et une forme de roman. Leur lutte mélancolique contre la routine, leur généreux et fier amour de l'art, leur honorable foi dans la postérité, leur sincérité parfois trop agressive mais toujours noble, leur vaudront le respect constant des artistes, et leur grande œuvre croîtra sans cesse dans notre admiration et celle de nos successeurs.

J.-H. ROSNY

L'EXPOSITION HISTORIQUE

DU

MILLÉNAIRE HONGROIS

L'Exposition du millénaire hongrois est vraiment une exposition nationale.

L'élite des Magyars a voulu montrer à la masse du peuple, d'une part le tableau de la vie actuelle tout entière d'un peuple prodigieusement prospère depuis un quart de siècle, d'autre part la résurrection de la vie pendant dix siècles d'un royaume souvent malheureux. Pour organiser cette exposition historique, la seule dont nous voulons parler dans cette étude, les possesseurs de curiosités, Empereur-Roi, villes, grandes familles, dignitaires ecclésiastiques, sociétés savantes, ont rivalisé de zèle à ouvrir leurs trésors. Les objets qui ne pouvaient être déplacés ont été reproduits à grands frais. Les hommes les plus compétents travaillent depuis des années, et, depuis ce printemps, ils se surmènent pour présenter et expliquer toutes choses au public. Ce public lui-même, ce ne sont pas seulement des touristes et des savants ; c'est un flux régulier de paysans magyars qui viennent bandes après bandes, hommes et femmes, le teint brûlé par le soleil ; les

hommes avec leur bas chapeau noir, leurs chemises, leurs caleçons, leurs grands manteaux d'aspect asiatique, leurs moustaches et leurs bottes, les femmes revêtues aussi du brillant costume national, qui, à la campagne sinon dans les villes, résiste assez bien à l'invasion de la banale confection européenne.

Plus d'un patriote fait des sacrifices pour entretenir ces pèlerinages : un député, qui avait gagné un gros lot de cent mille florins, a voulu employer toute cette somme à ce qu'on pourrait appeler l'Œuvre des paysans visiteurs. On donne à ceux-ci des spectacles populaires où est célébrée la gloire des ancêtres : ils applaudissent, ils pleurent, ils cassent les bancs, paraît-il. Je les ai vus étudier avec une pieuse attention les salles les plus archéologiques. Chaque bande écoute les explications d'un mentor. Chemins de fer et bateaux les amènent à prix réduits. Ils couchent dans des baraquements. Ils retourneront chez eux, ravis ; et sur plusieurs points du territoire ils contempleront jusqu'à la fin de leurs jours, en se rappelant le voyage de 96, les monuments commémoratifs que l'on va ériger en l'honneur de la conquête de la Hongrie par le peuple d'Arpad.

I

Ce grand fait d'il y a mille ans, la conquête, est représenté dans un panorama. M. Feszty y a déployé un grand talent de dessinateur et de coloriste, et naturellement il a fait œuvre de patriote, en même temps que d'artiste. Je ne veux pas dire qu'il ait flatté le chauvinisme. Il ne dissimule rien des actes de violence qui ont signalé cette invasion, barbare comme toutes celles du même genre. Mais une poésie communicative descend d'un ciel nuageux, qui fait mieux valoir les couleurs éclatantes chères aux immigrants orientaux : Arpad sur son cheval blanc, ses compagnons historiques ou légendaires avec leurs attributs traditionnels, cors de chasse ou épées, les femmes sur les chars ou sur les chevaux, les fêtes célébrées en l'honneur du « Dieu des Magyars » — cette notion d'un

Dieu des Maygars a traversé sans rien perdre de sa force dix siècles de christianisme — tout cela saisit, émeut ignorants et lettrés. Après les scènes guerrières on assiste aux premiers établissements agricoles, et le peintre, par ce contraste habile, montre l'avenir de civilisation qui s'ouvre devant les conquérants.

Mais ces arrivants, qu'étaient-ils? Des Asiatiques assurément, et d'un type fort différent de ceux que présentaient les Européens d'alors. Si barbare et insuffisante que soit la littérature chrétienne du xe siècle, elle exprime clairement la surprise désagréable que ce type causait à nos ancêtres européens de France, d'Allemagne ou d'Italie. De nos jours encore le type magyar frappe, mais par sa beauté. C'est le type actuel que M. Feszty a représenté. Les épouses d'Arpad et de ses compagnons sont jolies comme des amazones hongroises d'aujourd'hui, et leurs maris ressemblent assez, sauf le costume, à des honvéds de bonne tournure de 1848. Il s'est toujours trouvé en Hongrie des personnes considérables par leur science et leur patriotisme, pour chercher à dégager le peuple d'Arpad de ses origines tartaro-finnoises et le rattacher aux races caucasiques. Le comte Zichy, qui a fait plusieurs voyages au Caucase, vient de réunir à grands frais, en une salle spéciale de l'Exposition, une superbe collection d'objets fabriqués dans les vallées de cette région, et dont la ressemblance avec les objets populaires hongrois est en effet surprenante. Mais on aura quelque peine à lutter contre les témoignages de la linguistique, qui rangent nettement les Magyars parmi les peuples finnois. Ce sont probablement les croisements successifs qui leur ont donné leur beauté justement célèbre.

Arrivons maintenant aux palais historiques, pittoresquement situés dans une île du Bois de la ville. Ce sont les époques de l'histoire de l'architecture qui ont donné les divisions de cette exposition rétrospective : les monuments de chaque époque servent de cadre aux armes, costumes, portraits, documents de toute sorte de cette époque même. Or, l'histoire artistique des Magyars présente les trois grandes périodes qui se retrouvent ailleurs, mais dans l'Europe orientale chacune d'elles s'achève un peu plus tard que chez nous. La période

romane va jusqu'en 1301, la période gothique jusqu'en 1526, la période de la Renaissance et de différents styles modernes depuis le XVI[e] siècle jusqu'au nôtre. Sans doute, l'histoire de l'art n'obéit pas à des limites chronologiques si précises : on s'est servi pour les fixer, un peu artificiellement, et non sans inconvénients, des événements politiques. Au début du XIV[e] siècle, la dynastie fondatrice des Arpad s'éteint et la maison d'Anjou lui succède; en 1526, le jeune roi Louis II, neveu de notre Gaston de Foix, succombe héroïquement dans les marais de Mohács, et l'occupation turque commence en même temps que la dynastie autrichienne. Donc trois grandes époques, pour lesquelles on a construit trois palais.

Le bijou de ce groupe architectural est l'édifice en style roman. Ici l'artiste n'avait pas beaucoup de curiosités authentiques à loger. Avant 1301, la Hongrie a certes déjà fait de grandes choses; mais les fléaux qui accablèrent plus tard le pays n'y ont presque rien laissé de cette première époque. Pour elle, beaucoup plus que pour les suivantes, on a dû imaginer, retrouver par la pensée, reconstruire un ensemble avec de faibles données. Le monument le mieux conservé était la façade de l'église de Jaak, construite par des bénédictins français. Reproduite et reconstituée avec beaucoup de goût, elle forme l'entrée d'une chapelle, à laquelle on a joint un petit cloître. Chapelle et cloître sont précédés d'un logis qu'un puissant abbé de ce temps-là est censé avoir donné au roi de Hongrie, son hôte, et qui nous représente avec quelque vraisemblance la demeure d'un saint Étienne ou d'un saint Ladislas. Chapelle, cloître, palais, la triple construction forme un ensemble tout petit, mais exquis.

Le contenant est supérieur au contenu. Pourtant de beaux chapiteaux romans, des armes et des trésors trouvés avec les ossements dans les tombeaux des guerriers, des diplômes et des sceaux, des manuscrits et des monnaies rappellent ce temps où les Hongrois passaient de l'état nomade à la résidence agricole, du paganisme à la chrétienté, du régime des clans au régime monarchique, et tempéraient ce régime lui-même par des institutions de liberté. Dès ce temps-là commence la série des grandes cartes historiques, qui suffirait à

la gloire de l'Exposition millénaire. Les deux premières qui représentent : l'une, l'arrivée et l'itinéraire des différentes tribus magyares jusqu'à l'occupation ; l'autre, l'organisation chrétienne du territoire par le roi Étienne, sont des chefs-d'œuvre. Parmi les manuscrits, deux surtout sont précieux pour l'historien : le diplôme confirmatif de la Constitution de 1222 et le Discours funèbre. Le premier établit un régime parlementaire fruste et incomplet, mais sérieux, assez analogue au régime contemporain de l'Angleterre sous la Grande Charte ; l'autre montre que les Magyars du XIIIe siècle se servaient d'une langue vulgaire qui est sensiblement la même que celle d'aujourd'hui. On voit donc clairement la grande ancienneté de ces deux choses que la Hongrie actuelle revendique avec une juste fierté, la langue nationale et la liberté politique.

II

A mesure que l'on avançait dans l'histoire, il fallait construire de plus grands palais pour des objets plus nombreux. L'époque gothique en Hongrie, c'est, avons-nous dit, le XIVe et le XVe siècles, qui virent des dynasties successives ou concurrentes, des crises et des secousses, mais aussi la puissance et la gloire de la nation. Les deux courtes dynasties des Anjou et des Corvins-Hunyade sont l'une et l'autre étrangères, l'une d'origine française, l'autre d'origine probablement roumaine, et toutes deux très nationales, car elles se naturalisèrent comme tant de milliers d'autres familles qui ont de siècle en siècle rajeuni la Hongrie. Le château de Vajda-Hunyad, en Transylvanie, — la maison féodale des Corvins, — a fourni à l'architecte, M. Alpar, le motif principal de son second palais, du palais gothique : il a reproduit la fameuse tour de « N'aie pas peur ». Deux autres châteaux transylvains et une église de la Haute-Hongrie ont fourni les autres tours de cet ensemble gothique où la multiplicité des emprunts n'a rien de choquant. Un vieux puits, quelques statues, le portrait en relief de Mathias Corvin encastré dans une muraille de

Bautzen en Lusace, que l'on a fort bien imité ici, ajoutent leur ornement à l'architecture extérieure.

L'intérieur est, avant tout, chevalerie et royauté, croisade et islam. Le sultan est le principal exposant historique de Budapest après l'empereur-roi et la famille Eszterházy. Ce que l'on voit ici des inabordables collections de Constantinople vaudrait la peine du voyage. Les selles turques les plus magnifiques, les tentes turques à fenêtres d'étoffe, les armures dorées, les armes, les boucliers, les costumes complets et authentiques de janissaires font pendant aux pièces chrétiennes des mêmes catégories ; celles-ci, d'une beauté différente, un peu moins éclatantes, évoquant le souvenir de Jean Hunyade, de son fils le roi Mathias, de Kinizsi, de combien d'autres héros ! Le siècle précédent est riche en souvenirs de Louis le Grand, le prince capétien qui réunit sous son sceptre la Pologne et la Hongrie, et qui faillit constituer ainsi une barrière chrétienne infranchissable à l'Osmanli. Les fresques italiennes et les bas-reliefs dalmates rappellent les expéditions de ce roi en Italie et ses tragiques parentés de Naples. Les plans de places fortes, les cartes historiques de la défense de Belgrade et des batailles turques, complètent cette résurrection militaire.

L'élément religieux et intellectuel n'a pas été négligé. Vers la fin du xv[e] siècle, Esztergom (Gran), la capitale primatiale, et Bude, la capitale royale, étaient les foyers d'une renaissance à moitié florentine, à moitié originale. L'archevêque actuel a confié à l'Exposition la perle de son trésor, le crucifix de Mathias, chef-d'œuvre d'orfèvrerie à deux étages, l'un cintré, l'autre ogival. Les musées de Vienne et de Pest exhibent, sous les vitrines de l'Exposition, leurs manuscrits de l'ancienne bibliothèque Corvina : le copiste et le miniaturiste arrivaient à la perfection d'un art que l'imprimerie allait bientôt éteindre, mais qui dédaignait les imprimeurs comme des barbares. Voici, à côté de ces œuvres latines, de vieux écrits magyars, des poésies, des prières, déjà des traductions de la Bible. Toute une civilisation éphémère s'épanouissait dans la ville de Bude ; les images qui la représentent, et qui sont dues à des artistes nurembergeois du xv[e] siècle, tapissent les murailles du Millénaire. On nous montre, dans de petites chambres spéciales, comment se conservaient, à l'abri des

souris et des voleurs, les diplômes d'archives et les livres si coûteux, les diplômes suspendus au plafond, les livres retenus par des chaînes.

Ailleurs, c'est la vie populaire qu'on remet en mouvement sous nos yeux : une chambre avec ses meubles de la fin du moyen âge, une maison de chasseurs, une maison de pêcheurs plongeant dans l'eau du lac, et communiquant avec l'« île historique » par une passerelle. Les anciens Magyars, comme tous les immigrants asiatiques, vivaient en grande partie de la chasse et de la pêche ; plusieurs procédés qu'ils employaient à l'origine pour subvenir à leur existence par l'un ou par l'autre de ces métiers, se sont conservés jusqu'à nos jours. L'ancien chasseur, l'ancien pêcheur figurent avec l'ancien berger et l'ancien éleveur de chevaux parmi les héros favoris des chansons populaires[1].

Une salle nous reste à visiter dans le palais gothique : la grande salle, aussi bien restituée que possible, de l'ancien hôtel de ville de Bartfa. Nous voilà dans la haute Hongrie, dans les vallées pittoresques des Karpathes du nord, dominées par les sommets neigeux du Tatra. Cette région figure abondamment dans l'exposition historique. Plus épargnée que d'autres par la guerre, elle a mieux conservé ses monuments, et, d'autre part, la vie municipale s'y est développée plus tôt et plus puissamment qu'ailleurs. La ville de Kassa possède une cathédrale qui nous intéresse particulièrement, puisqu'elle est l'œuvre d'un illustre architecte français, Villars de Honnecourt ; les plans et les détails de cet édifice, le plus important de toute l'ancienne Hongrie, figurent au premier rang dans la salle réservée à l'histoire monumentale. Mais la vie municipale, pourquoi s'est-elle développée d'abord et surtout de ces côtés, à Kassa, à Bartfa, à Lœcse, à Eperies ? Parce que ce sont des villes fondées et agrandies par des colons allemands, du XII[e] au XV[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque où les villes libres germaniques étaient de vraies républiques. Le vieux Magyar

1. De ces deux pavillons on a soigneusement exclu les outils qui n'appartenaient pas au vieux répertoire. Remarquons en passant que la même observation soigneuse, appliquée à la vie populaire actuelle, a inspiré l'idée du « village ethnographique » qui nous montre toutes les habitations et tous les costumes des diverses nationalités du royaume.

était peu citadin, profondément rural, au contraire, propriétaire noble ou paysan. C'est à l'imitation des communes germaniques que se sont formées des agglomérations purement magyares telles que la ville de Debreczin. La vie urbaine a donc été importée en Hongrie; les Arpad et les dynasties ultérieures, y compris la maison d'Autriche, lui ont fait une certaine part, assez restreinte, il est vrai, et qui déplaisait fort à la noblesse militaire, mais enfin une part dans la vie constitutionnelle du pays. Dans leur vie intérieure, les « villes libres royales » avaient une grande indépendance; et les collections des diplômes qui garantissaient leurs privilèges, de leurs règlements, des insignes et des armes de leurs magistrats, de leurs sceaux, de leurs glaives de justice, réunies cette fois en un ensemble exceptionnel, apportent une contribution considérable à l'histoire municipale de l'Europe. Le soin qui a présidé à cette exhibition prouve l'intérêt que ces questions inspirent aux historiens de la génération nouvelle, intérêt attesté d'ailleurs par de récentes publications.

III

Les hôtels en style Renaissance des villes de la haute Hongrie fournissent également plusieurs motifs au troisième palais. le plus vaste, celui qui contient l'histoire du pays de 1526 à 1867 : en tout deux périodes, chacune de plus d'un siècle et demi, que l'on pourrait appeler la période turque et la période autrichienne, et qui sont séparées par la croisade de Bude.

Quel mélange étonnant, quels éclatants contrastes dans la première de ces deux périodes, où coexistaient les trois Hongries, le « Transylvain, le Turc et le Hongrois », comme disait La Fontaine : tous les styles de l'Europe et de l'Asie se heurtant quand ils ne se combinent pas ; les firmans en lettres superbes, or, bleu, argent, qui apportent aux princes chrétiens les ordres orgueilleux de l'Infidèles ; la mosquée et le cimeterre au cœur du pays ; les magnifiques costumes asiatiques des chrétiens de Transylvanie et des grandes familles impérialistes, les Eszterházy, les Forgács, les Pállfy ; les por-

traits des prélats issus de ces dynasties seigneuriales, et qu'on prendrait plutôt pour des guerriers ou des diplomates; les jolis ornements de la Renaissance profane dans les maisons de ville et les châteaux; la Renaissance religieuse produisant la chapelle du cardinal Bakács dans la cathédrale primatiale; la Réforme construisant des temples en bois ou en pierre; l'imprimerie musulmane avec ses historiens et ses poètes; l'imprimerie protestante avec ses bibles et ses cantiques en magyar; l'imprimerie catholique avec ses livres de controverse, en magyar également, et toute une librairie latine.

La croisade, c'est-à-dire la reprise de Bude par les chrétiens en 1686, qui fut déjà, il y a dix ans, l'objet d'une exposition spéciale bi-centenaire, est un des événements historiques que l'on célèbre le plus en ce moment; non sans raison, car la possession de cette forteresse par les Turcs était regardée dans toute l'Europe chrétienne et dans toute l'Asie musulmane comme le signe de la suprématie de l'Islam. Et de la croisade qui a reconquis Bude date, à vrai dire, l'histoire de la Hongrie moderne. Aussi voyons-nous réunis les documents de toute sorte qui nous permettent de reconstituer cette grande victoire : portraits, armes, littérature, objets d'art. Un vaste plan en relief est très curieux à regarder de près, car les opérations militaires y sont reproduites dans le dernier détail. Les murs sont tapissés, les vitrines sont garnies de plans et d'ouvrages illustrés contemporains dans toutes les langues. Mais on avait pensé, il y a dix ans, que tout cela ne suffisait pas à faire comprendre l'importance d'un si grand fait; il fallait montrer dans un grand tableau les principaux personnages comme les principales idées. Il y a huit ans, j'avais vu l'ébauche du travail dans l'atelier de M. Benczur. Ce peintre éminent, le plus national de tous, a médité, simplifié, finalement produit un chef-d'œuvre de couleur, de perspective et de vie. Un savant système d'éclairage par le haut donne à l'œuvre toute sa valeur.

Historien de bonne foi autant que soigneux archéologue, M. Benczur s'est préservé de tout chauvinisme magyar. Il sait bien que les deux ou trois principaux chefs chrétiens n'étaient pas des Hongrois. Il met au premier rang de cette entrée solennelle dans la forteresse emportée, le duc Charles de

Lorraine, l'Électeur de Bavière, le prince Eugène de Savoie: mais la Hongrie est représentée par de brillants officiers, par des sonneurs de trompette qui y vont de toute leur âme, et surtout un excellent porte-drapeau plein de vie et d'ardeur.

Il fallait aussi figurer la lutte des deux religions, et ce n'était pas facile, car la religion vaincue, comme la race vaincue, devait être traitée avec honneur. Un chef musulman, qui offre son corps percé de coups au piétinement des chevaux de l'état-major impérial, représente la tenace résistance des moslims; un autre, vivant et prisonnier, leur résignation fataliste. Un moine enthousiaste, d'un geste dominateur, brandit devant les yeux de celui-ci le crucifix victorieux. Le général turc s'incline sans bassesse, non devant le signe détesté, mais devant la volonté d'Allah.

Une exposition qui ne donnerait que du sérieux et du sublime réussirait-elle? non sans doute; le sublime continu ennuie. D'ailleurs, dans leur diversité de mosaïque, les peuples de la monarchie austro-hongroise s'accordent dans trois sentiments: ils aiment la dynastie, ils aiment la musique, ils aiment à s'amuser. Ces deux derniers sentiments trouvent à se satisfaire, dans la visite de l'*Œsch Buda vara*, la restitution de Bude au moment où va finir l'occupation ottomane. La « vieille forteresse de Bude » s'élève à côté de l'exposition historique. Par elle-même, la restitution est fort intéressante, mais le lieu est aussi un lieu de plaisir: quiconque y passera une soirée, après la fermeture de l'exposition voisine, ne tardera pas à s'en convaincre. Et même les plaisirs y sont assez cosmopolites : dans cette ville turque vous verrez « Madame Duvernois statue vivante », « Parisiana avec tableaux vivants», le tout annoncé en français, danseuses écossaises, bière viennoise, que sais-je encore? Une bouquetière qui m'accostait l'autre soir, me disait dans ma propre langue : « Monsieur, mon grand-père était Français. » Mais l'on entend là de délicieuses mélodies nationales, fort différentes de l'ordinaire musique des tziganes; le milieu architectural où se promène cette foule est d'une archéologie assez savante. Portes, palais, hammam, bazars, mosquées, tout cela fait suffisamment illusion. D'abord, on poussait le réalisme jusqu'à faire monter dans le minaret de la mosquée un soi-disant muezzin qui

criait les prières musulmanes; mais récemment de justes réclamations venues de Turquie ont mis fin à cet excès de couleur locale.

IV

Dans le palais Renaissance, comme transition entre la croisade de Bude et le règne de Marie-Thérèse, voici des personnages qui ont l'air un peu turcs, un peu « Louis XIV ». Tels nous apparaissent, dans leurs portraits et dans leur entourage, les deux derniers grands chefs de rebelles, Tœkœli et Rákóczy. Ces vitrines nous ramènent à notre histoire, à notre langue, aux alliances du Grand Roi, qui, dans ses grandes guerres contre la maison d'Autriche, envoyait aux mécontents magyars de l'argent et des officiers. Elles offrent à nos regards surpris toute une littérature et toute une cartographie françaises, les plans de la forteresse de Munkács et d'autres places fortes dressés par nos ingénieurs. Cependant les dernières flammes de la guerre civile s'éteignent, et la Hongrie autrichienne commence.

La haute vie élégante du temps de Marie-Thérèse succède aux longues tragédies qui n'avaient permis qu'une sorte de luxe barbare. Pour en donner vraiment l'idée, on a voulu non seulement construire la façade du troisième palais dans le style imposant des monuments de ce règne, mais reproduire un appartement de grand seigneur; et naturellement on a choisi le château des Eszterházy. Le talent n'aurait pas suffi pour cette restitution, merveilleusement réussie : il fallait les trésors qu'une aristocratie riche, collectionneuse, peut mettre à la disposition des historiens de l'art et des architectes. Cette collaboration offre à nos regards une série de salons comparables seulement aux petits appartements de Versailles; on y voit le lit où dormait l'impératrice quand elle rendait visite aux Eszterházy, ces courtisans qui étaient presque des rois. Là et dans une autre salle, le règne de Marie-Thérèse étale ses soieries, son goût magnifique, ses costumes d'hommes et de femmes, ses portraits en costumes occidentaux ou magyars. Il

étale aussi les produits d'une prospérité renaissante, des mines mieux exploitées, d'une industrie commençante, d'une éducation populaire qui va grandir rapidement.

Cependant, la Hongrie autrichienne ne s'est pas affermie et pacifiée sans luttes. La nationalité a plusieurs fois couru le risque d'être noyée dans les États autrichiens, et chaque fois elle a fini par échapper au péril. Les vitrines exhibent malicieusement les documents authentiques des périls courus et ceux des délivrances. Par exemple, aux mesures arbitraires et centralistes de Joseph II répond son décret de 1790, sorte d'abdication morale. Elles sont placées en vedette, ces lignes écrites en français par l'intelligent Léopold II à son frère, palatin de Hongrie, c'est-à-dire lieutenant général de ce royaume : « Vous êtes dans le poste le plus important de toute la monarchie. Vous présidez à une nation respectable, généreuse et puissante.... fort vive, jalouse de ses privilèges et très méfiante. » Cependant, vingt-cinq ans de guerre commençaient entre la noblesse magyare, dévouée malgré tout à ses souverains, et la France révolutionnaire ou impériale. Il me semble que cette période n'est pas la plus richement représentée. Mes regards sont attirés pourtant par un exemplaire de la fameuse proclamation de Napoléon aux Hongrois en 1809 ; il est trilingue, en français, en magyar, en latin. Appel à l'indépendance qui ne trouva pas d'écho chez un peuple souvent mécontent, mais toujours loyaliste.

Le développement intérieur de la Hongrie depuis le milieu du siècle dernier jusqu'au milieu du nôtre est représenté par plusieurs séries complètes : la pédagogie avec les anciens costumes d'écoliers, les vieilles cloches d'école, les instruments de gymnastique, les primitifs appareils de physique, les manuels latins, allemands ou magyars ; la musique avec les instruments nationaux ou cosmopolites, les portraits de Liszt et des autres virtuoses hongrois des deux sexes, les vieilles partitions, les vieilles affiches de théâtre ; la littérature, avec sa série de livres et de portraits. Un coin spécial est réservé au grand comte Étienne Széchenyi, l'initiateur de la Hongrie libérale qui précéda la Hongrie démocratique, le fondateur de l'Académie et des travaux publics modernes. Son image est en face de ses œuvres et des nombreux écrits

en toute langue consacrés à sa gloire. Malheureusement, sa méthode politique prudente et progressive n'a pu contenir l'élan des impatients.

Ceux-ci arrivent à la gloire en 1848, et une dernière section de l'exposition historique leur est consacrée. Le meilleur portrait de Kossuth préside à cette génération, trop pressée et chimérique, mais qui a rendu des services immortels. Son œuvre a paru un moment étouffée par la réaction européenne, mais ce ne fut qu'une apparence. Tous les héros de cette lutte surhumaine sont là, avec leurs figures énergiques, les Meszaros, les Damjanics. Avec toute raison, l'on a mis dans cette galerie le généralissime Gœrgey. Réparation bien due au dernier survivant de l'état-major révolutionnaire, au brillant officier qui, après d'héroïques exploits, dut signer la capitulation de Vilagos. Pourquoi s'est-il mis ainsi à la discrétion de l'armée russe? Il me l'a dit lui-même autrefois : parce qu'il ne voulait pas livrer cette dernière poignée de braves à un massacre inutile. Et cette humanité, ce bon sens, ont exposé son nom à toutes les injures de l'Europe libérale! Aujourd'hui, ces reliques d'une insurrection malheureuse apparaissent comme des promesses et des espérances. Ces journaux qu'on a collectionnés avec soin, ces proclamations d'un gouvernement condamné d'avance, imprimées à la diable dans une capitale improvisée, cette pauvre presse haletante d'écrivains attendus par la corde ou par la prison, fait penser à la presse magyare d'aujourd'hui si répandue, si puissante. Et la lutte héroïque d'alors contre la maison d'Autriche préparait le glorieux couronnement de 1867, et la réconciliation définitive qui fut le gage d'un joyeux avenir.

Au fond, dans la pensée des Magyars, toute cette exposition historique n'est qu'une préface. Après un salut à ce grand passé, ils s'épanouissent dans un heureux présent. Le présent c'est ce dernier quart de siècle qui s'est écoulé depuis leur accord avec la dynastie, plus populaire aujourd'hui que jamais. Le présent, c'est tout le reste de cette vaste exposition qui montre les Magyars agriculteurs comme toujours, mais aussi commerçants et industriels, poètes et orateurs comme toujours, mais de plus publicistes, pédagogues et artistes. Tout cela est rassurant pour l'avenir. Cependant, une grande carte

qui figure dans le « Pavillon de la presse » peut suggérer quelques inquiétudes et provoquer quelques conseils. Elle montre, à côté des progrès acquis, les limites que rencontre la propagation de la langue magyare. Les Slaves, les Roumains, les Allemands mêmes, sur certains points, qui restent réfractaires à la langue officielle, ne forment guère moins de la moitié de la population. Les Magyars savent que leur langue est un instrument de conquête et d'assimilation ; celui qui l'a apprise est pour toujours un citoyen magyar ; mais cet idiome asiatique ne se prête à aucun compromis, ni par son vocabulaire, ni surtout par sa structure grammaticale : quand on le repousse, on le repousse entièrement et l'on se constitue un dissident de la nationalité dominante. Comment les Magyars sortiront-ils de cette difficulté ? En faisant un bon usage de ce grand succès du millénaire, en y trouvant des motifs de modération autant que de confiance. Surtout qu'ils se fassent aimer, ce qui ne peut pas être difficile à des gens aussi aimables. L'avenir de leur royaume est moins encore une question d'habileté, d'éloquence et de force, qu'une question de bon sens et de cœur.

ÉDOUARD SAYOUS.

L'Administrateur-Gérant : EMILE NORBERG.

ULTIMA

Pour les amis d'Edmond de Goncourt, et ceux-là seulement, — car aux autres ces pages sembleraient enfantines comme tout ce qui est tendre, — je relate ici le dernier séjour à Champrosay, autant dire les derniers moments de l'illustre écrivain. Ce séjour fut si rapide — du samedi soir au jeudi tout matin — que j'ai pu, en contrôlant mes souvenirs par ceux qui m'entouraient, donner à mon récit cette forme du journal, familière et vivante, qu'il aimait par-dessus toute autre, pour sa chaleur d'intimité, sa souplesse, parce qu'elle est plus près du vrai, qu'elle lui colle plus à la peau, la forme dont il s'est servi pour nous raconter la mort de son frère, un impérissable chef-d'œuvre de pitié et de clairvoyance. Non que j'aie la prétention de rien écrire de vibrant, de pénétrant comme ces feuillets du *Journal des Goncourt*, juin 1870, mais ce qu'il a fait pour son frère Jules, ma tendresse d'ami et de témoin veut essayer de le faire pour lui.



Samedi soir, 11 juillet.

Edmond de Goncourt est arrivé aujourd'hui à six heures du soir. Je suis allé l'attendre à la gare de Ris-Orangis — dix minutes de Champrosay, sur l'autre rive de la Seine — dans

le landau à deux chevaux que je garde à la campagne tout l'été, depuis que mes jambes sont paresseuses. Les fêtes du 14 juillet, l'encombrement des wagons et des gares ont retardé le train d'une demi-heure... Enfin la barrière s'ouvre, du monde à flots, toujours, et pas mon Grand... Qu'y a-t-il? Je commence à me tourmenter, lui connaissant des ennuis, de gros ennuis que vient de lui occasionner « son sacré Journal ». Pourvu qu'il ne soit pas malade ; cette menace de crise de foie dont nous parlait sa dernière lettre... Mais non. Le cocher s'est retourné joyeusement sur son siège : « Voilà monsieur de Goncourt! » Cordial et généreux, à la maison tous les serviteurs l'adorent.

Mon fils Lucien, qui l'a rencontré à la gare de Lyon, paraît le premier, portant un sac de cuir rouge que je connais bien et dont l'aspect me fait rire tendrement. En dehors, à côté de la figure humaine, et plus significative qu'elle peut-être, nous avons pour chacun de nous ce que j'appellerai nos petites effigies, cette empreinte que nous laissons de nous-mêmes, de nos gestes, de nos allures à tous les objets qui nous servent assidument. Si quelqu'un que nous aimons bien disparaît, nous quitte pour toujours, un chapeau de jardin pendu à une patère, un lorgnon cassé au fond d'un tiroir nous le rendent souvent mieux qu'un portrait, nous émeuvent surtout davantage. Pour moi, ce petit sac rouge que j'ai vu tant de fois sur la route de Champrosay, c'est Goncourt en voyage, Goncourt éperdu dans les gares, son horreur de la foule et des bousculades, l'inquiétude fébrile de ses mains, ses longues mains souples d'artiste né. En ce moment, libres et frémissantes, je les vois là-bas qui s'agitent, s'impatientent, ses pauvres chères mains.

— Que vous arrive-t-il donc, mon Goncourt?

Il me jette de loin :

— Mon petit, ils ont perdu ma malle... il y a des mois où l'on n'a pas de chance.

Et pendant qu'il continue à s'expliquer avec les gens de la gare, j'admire la verdeur intrépide, la sveltesse de ses soixante-quatorze ans qui n'en paraissent pas cinquante. Ferme et droit, en complet gris, petit chapeau de paille brune, jamais il ne m'a semblé jeune comme aujourd'hui.

Par bonheur la malle n'est pas perdue, seulement retardée

jusqu'à un train du soir où le cocher viendra la prendre. Rassuré, Goncourt monte en voiture ; on s'embrasse et le landau file. De près, notre ami n'a pas la mine aussi bonne. Je lui trouve l'œil aigu, préoccupé, la peau brûlante. Il parle nerveux :

— Ah ! oui, des embêtements, et d'une qualité supérieure... Geffroy vous a dit, n'est-ce pas ?... une ligne oubliée dans mon texte, le coq-à-l'âne que ça a fait... tous ces braves gens que j'ai blessés sans le vouloir. Et des menaces de procès, des volumes à retirer de la circulation ; et ce Fasquelle avec son air tranquille... Moi, j'ai passé deux nuits sans dormir, à me tourner, me retourner, à faire de ma chemise une corde à puits... J'ai bien cru que j'allais avoir ma crise. Et puis, non... je pense que je l'éviterai.

Déjà la fraîcheur de la rivière qu'on traverse, le grand coup d'éventail de l'allée de peupliers, toute cette atmosphère apaisée le détend et l'attendrit.

— Et vous, mon petit, comment ça va ici, tout le monde? Léon est toujours au bord de la mer, m'a dit Lucien... il m'a appris aussi la mort de votre vieux Tim : vous avez dû avoir beaucoup de chagrin.

— Beaucoup, Goncourt ; nous étions liés par le cœur depuis trente-cinq ans. Maintenant, comme amitié, dans le midi je n'ai plus que Mistral ; dans le nord il ne me reste que vous.

La voiture s'est arrêtée, nous sommes chez nous.

Mademoiselle Edmée, dix ans, fine et longue sous sa blouse anglaise, des paquets de cheveux d'or rose par les épaules, saute au cou de son parrain :

— Bonjour, parrain. Comment vas-tu ?... tu sais que la chatte de la jardinière a un petit... Oh ! si joli, avec des yeux tout bleus... Et puis les deux petits ânes, on leur a coupé les poils ; et nous avons une nouvelle vache qui a du bon lait, mais qui est très méchante...

Malgré tout l'intérêt qu'il prend à cette chronique locale, Goncourt est obligé de l'interrompre pour saluer la maîtresse de maison et sa mère madame A... qui viennent au devant de lui. Avant de monter dans sa chambre, il regarde désirément à travers mon cabinet de travail tout ce fond de verdure en pente jusqu'à la Seine.

— Dites donc, madame Daudet, — il me semble que je l'entends, mon Dieu ! — si nous allions faire un tour de jardin... voyons, patron, prenez mon bras...

Et nous voilà errant tous les trois par les allées encore lumineuses, nous arrêtant devant les corbeilles dont le parfum s'évapore dans l'ardeur de cette fin de jour. Madame Daudet lui montre ses roses, il nous parle des siennes, de ses espaliers, des portiques en treillages de sa maison d'Auteuil où il a les ouvriers en ce moment pour des réparations à la toiture. Heureusement Pélagie est là qui garde et veille, avec défense de s'éloigner sous aucun prétexte. Et, tout à coup, comme si l'inquiétude de son logis à découvert le ramenait à d'autres soucis, il revient à l'ennuyeuse aventure dont il m'entretenait tout à l'heure. Je le sens gêné pour nous raconter les nouvelles tracasseries que son journal lui cause. Sans doute qu'il prévoit une de ces discussions amies comme nous en avons eues ensemble sur le même sujet, et qui peuvent toutes se résumer ainsi :

MOI. — Vous ne contrôlez pas assez, mon Goncourt... vous prenez pour du bel argent tout ce qu'on vous passe.

GONCOURT. — Oh! vous, si l'on vous écoutait, il ne faudrait jamais rien croire...

Puis, après un échange de ripostes, ce coup droit qu'il m'allonge à fond pour en finir :

— D'abord, mon petit, à qui la faute?... N'est-ce pas vous qui m'avez fait publier mon journal?

— Oui, mais dans ma pensée vous ne deviez pas aller plus loin que l'année 71, la mort de Jules, le siège, la Commune... Il y a là, dans l'histoire contemporaine, comme une cassure, un grand mur de cimetière criblé de balles, où tout s'arrête. L'autre côté de ce mur est à cent lieues de nous ; ce côté-ci, à portée de la main, sans recul, sans perspective. J'avais le sentiment qu'à dater de là on vous accuserait de ne plus faire que de la chronique et des potins.

— Ne pourrait-on pas en dire autant de Saint-Simon ?

Presque toujours la même, cette discussion aujourd'hui n'aura pas lieu. Nous voyons notre ami trop malheureux, troublé surtout des haines, des colères que son journal soulève contre lui ; on va jusqu'à le menacer d'un procès en diffamation.

— Pourtant je ne dis jamais que la vérité ou ce que je crois la vérité... je la dis sur ceux que j'aime le mieux, sur moi comme sur les autres.

Et l'accent convaincu, ingénu même, le droit regard d'honnête homme qui accompagne ces paroles, seraient pour l'absoudre aux yeux de ses plus acharnés ennemis.

Mais on a *gongué* le dîner depuis longtemps.

— Quelle chance de n'être que nous!... fait Goncourt en se mettant à table.

Et quand il apprend que nous avons eu l'idée d'inviter deux ou trois amis de lettres pour lui faire la maison plus gaie, il proteste, préfère qu'on reste en famille; ce sera bien assez d'avoir du monde le jeudi.

Cependant personne n'aime plus que lui la causerie littéraire, ces parties de paume intellectuelles où le sourire d'une galerie allume les joueurs, fait se croiser les idées et les mots comme sur des raquettes. Pour lui donner ce goût de solitude et d'étroite tablée il faut que cette dernière histoire de son journal l'ait bien changé, bien assombri. Avec ce raffiné d'art, ce civilisé surexquis, je serais surpris que cette sauvagerie pût durer. Déjà le dîner l'égaie, il mange de bon appétit, ce qui ne lui est pas arrivé depuis longtemps: « tous ces jours, nous dit-il, il n'avait que soif, la langue sèche, la bouche amère, il a vécu au restaurant d'une tranche de melon et d'un potage à la bisque: par là-dessus, un verre de fine champagne... »

— Oh! monsieur de Goncourt... interrompt la grand'mère indignée. Pour un homme qui a des crises de foie!...

— Tant pis, madame... Ces médecins sont des farceurs. Dès que vous êtes malade, ils vous demandent en confidence ce que vous aimez le mieux et tout de suite vous le suppriment lâchement. C'est ce qu'ils appellent un régime à suivre.

La dispute s'allume, prend à d'autres sujets. Nous retrouvons notre Goncourt des belles heures, celui que les intimes seuls ont connu, naïf et tendre, sans morosité, sans méfiance, et tout de même d'une subtilité de vision déconcertante, d'une candeur armée, que je n'ai vue qu'à lui. Les faits divers d'Auteuil et de la villa, le banquet de l'éditeur Fasquelle, une après-midi à la campagne chez son cher Mirbeau en compa-

gnie du poète Robert de Montesquiou, sa rencontre à la table de Jean Lorrain avec le très savant écrivain d'*Aphrodite*, sur ces thèmes variés a joué son esprit jusqu'à la fin du repas qui nous a semblé très court. La nuit était venue quand on a passé sur la terrasse, on y est resté quelques instants. Il faisait lourd. Des éclairs silencieux ouvraient le ciel jusqu'au fond. Au bord des bassins, les crapauds piquaient leurs notes de cristal. Je ne sais comment, à propos d'un littérateur ami dont le caractère, les mœurs, le talent, se sont brusquement modifiés d'une façon singulière, nous avons parlé de ces transformations que la vie impose à certains êtres, par les contacts divers, les coups de bas de la destinée, et Goncourt s'est écrié, sortant la tête de la « maison de campagne » où il se blottissait frileusement malgré la *touffeur* de l'air :

— Hé ! là-bas, mon petit, que devient-elle alors votre théorie que *nous sommes tous achevés d'imprimer de très bonne heure*, et que, passé trente ans, les impressions que nous laisse la vie ne sont que des retirages.

MADAME DAUDET. — Elle est désolante, elle est abominable, sa théorie ; il faut voir de quels coups d'ongle je l'ai sabrée sur son petit cahier !

GONCOURT. — Et c'est justice, madame, parce qu'elle n'est pas vraie. Je crois, au contraire, que l'homme se modifie jusqu'à la fin de l'existence et que nous changeons de peau un nombre infini de fois, comme les serpents.

MOI. — Vous avez probablement raison, Goncourt, et ceci prouve combien toute formule est dangereuse à manier. Nos idées les meilleures meurent par leur formule qui se fane avant elles. En soi, l'opportunisme, le naturalisme ne sont pas de mauvaises choses; mais c'est l'étiquette qui ne vaut plus rien. Vous rappelez-vous comme nous l'avons dit à Zola, un soir ?

GONCOURT. — A un certain dîner avec Flaubert, place de l'Opéra-Comique... Il y a fichtrement longtemps de cela ! »

Les éclairs se succédaient, de larges gouttes tintaient sur la véranda. Nous sommes rentrés dans le salon prendre le thé, servi par mademoiselle Edmée; un grand salon de campagne tendu de toile de Gênes, où Goncourt a retrouvé son fauteuil à la même place que les autres années, entre la cheminée et

le divan. Par instants, quand une idée l'impressionne, il se lève, fait deux ou trois tours, jette sa phrase ou la rumine, puis se rassied, toujours au même coin. Ce soir, quoique très causeur, il n'a pas l'occasion de s'animer, on ne discute pas. Un volume de vers récemment paru pose sur la table sa couverture fleurie. Goncourt fait la grimace en l'apercevant. On sait qu'il a les vers en horreur presque autant que la musique. Ma femme, pour le punir, l'oblige à écouter quelques pièces feuilletées au hasard ; et comme nous étions unanimes dans notre admiration :

— Ce serait bien plus beau en prose, dit notre ami, pour qui la plus belle poésie du monde ne vaut pas une page des *Mémoires d'Outre-Tombe*, des *Choses vues* de Victor Hugo, dix lignes de Joubert, de Labruyère, de Veuillot, de Vallès.

Ce nom de Vallès, jeté dans la conversation, amène celui d'un collaborateur de *la Rue*, un pauvre diable disparu depuis longtemps et dont j'ai reçu, le matin même, une lettre navrante à faire sangloter le policier Javert.

— Mon frère et moi l'avons connu à Vichy, vers la fin de l'Empire, songe Goncourt tout haut... C'est Vallès qui nous l'a présenté... Plus tard j'ai dû écrire une préface pour un livre qu'allait lui publier Charpentier, quand nous avons appris le joli métier qu'il faisait, à côté de celui d'homme de lettres.

Il ajoute après un silence :

— Tout de même, il avait de la patte, l'animal ! Si vous faites quelque chose, j'en suis.

Quand de vieux amis comme nous se mettent à tisonner leurs souvenirs, ils n'en finissent plus. Dix heures sonnent à la petite paroisse, toute voisine. Depuis longtemps mademoiselle Edmée a quitté le salon, maintenant c'est le tour de grand'mère, puis de Lucien qui tous les jours prend le premier train à cause de son atelier. Goncourt, en embrassant ce grand garçon qu'il a vu naître, lui demande ce qu'on fait à l'atelier, s'ils ont le modèle en ce moment.

— Oui, monsieur, modèle de femme jusqu'à la fin de la semaine.

Nous nous regardons en riant. N'était-ce pas hier que, pour un petit bonhomme de cinq ans déjà fou de couleur et de

barbouillage, Goncourt fabriquait, comme au temps du bien-aimé roi Louis XV, un brevet sur parchemin, scellé de grands cachets rouges, contresigné Blanche Denis, fille de Pélagie Denis, la bonne servante d'Auteuil, brevet qui nomme Lucien Daudet son petit pastelliste?... Et maintenant, le modèle de femme!... quelle lanterne magique, la vie!... Nous ne sommes plus que trois dans le salon. Encore une heure d'intimité, de tisonnage. Parlé de la visite de Georges Brandès à Champrosay, de ses vives remarques sur Ibsen, Tolstoï, Tourgueneff.

MOI. — Vous savez que, pour Brandès, les mauvais propos attribués à Tourguéneff sur nous deux sont de pure invention.

GONCOURT. — Mon petit, il ne nous aimait pas, j'en ai toujours eu la conviction, malgré ses câlineries slaves...

MADAME DAUDET. — Je me méfiais aussi.

MOI. — Je crois qu'il m'en a voulu de n'être pas allé aux jeudis de madame Viardot.

GONCOURT. — L'antipathie de Tourgueneff venait de ce qu'il n'a jamais rien compris à votre ironie, pas plus qu'à celle de mon frère. Vous le déconcertiez. Tous les étrangers sont les mêmes. L'ironie française leur fait peur, ils croient qu'on se moque d'eux...

MOI. — Comme les ouvriers, les femmes, les enfants... Ah çà! mais qu'est-ce qu'il a, ce soir, ce Goncourt, à nous faire veiller si tard au salon? on ne va donc pas se coucher?...

Les bougeoirs allumés attendent au bas de l'escalier. Shake-hands, baise-mains; et chacun monte dans sa chambre. Celle de Goncourt est au-dessus de la nôtre qu'elle reproduit exactement, une fenêtre sur les vergers et la petite église, une autre sur le parc, deux enfin sur la cour, dans un grand cabinet de toilette. Quand il marche, j'entends le bruit de son pas, la seule chose de lui qui ait bien son âge, parcè qu'elle ne se croit pas surveillée. Je lui ai dit qu'on n'entendait rien, au-dessous. C'est un pas lourd et las, comme à la fin d'une journée de grand labeur.

Dimanche, 12 juillet.

A ma table de travail depuis une heure, quand Goncourt, descendu de sa chambre, vient me prendre pour un tour de

jardin. Il a dormi assez bien pour une première nuit, mais se plaint de la chaleur, d'une soif continuelle qu'il attribue au temps d'orage, à ce diabolique mois de juillet qui lui ramène ses crises de foie. L'odeur des deux grands tilleuls argentés près de la basse-cour le migrainise. On prend une autre allée, tout en causant du livre auquel je travaille et qui paraît l'intéresser.

— Ah! mon petit, vous êtes heureux d'inventer encore.

— Qui vous empêche d'en faire autant, Goncourt?

— L'âge, me dit-il gravement... on n'imagine plus rien, à l'âge que j'ai.

Je lui rappelle le mot de Royer-Collard : « M. de Talleyrand n'invente plus, il se raconte... » Mais il semble ne pas m'entendre, regarde autour de lui, préoccupé.

— Que cherchez-vous, Goncourt?

— Le banc, vous savez, le banc où nous allions nous asseoir pour écouter les vers de votre ami Mistral... J'ai remarqué que, par les chaleurs les plus écrasantes, il y avait toujours là un petit souffle d'air.

Je le conduis à ce banc, et nous y trouvons en effet un délicieux *ventoulet*, dirait Mistral, qui monte de la rivière et remue les feuilles d'un plant de jeunes platanes en pente devant nous. Les deux ou trois fois que Mistral est venu nous voir à Champrosay, c'est toujours ici que nous nous sommes mis pour l'entendre, et je reconnais le tronc, lisse comme un mât, de l'arbre où il accoudait sa haute taille, en nous disant la chanson des galériens de la reine Jeanne :

Lan lire lan laire
Et vogue la galère!

Je ne crois pas que Goncourt retrouve comme moi dans la fraîche brise qui passe un écho de l'exquis refrain provençal, mais tout de même il la savoure et l'aspire, cette fraîcheur, avec une joie bien singulière chez un frileux qui, en plein mois de juillet, se couvre et se garantit comme en hiver. Il soupire au bout d'un instant :

— Oui, M. de Talleyrand se raconte et j'aurais bien voulu faire comme lui, continuer à me raconter dans mon journal; mais on me jette vraiment trop d'épluchures sur la tête. Ce

que je reçois de lettres anonymes, sans parler des autres. Jusqu'à du... oui, comme vous, mon petit, au moment de l'*Évangéliste*. J'ouvre des billets doux tout barbouillés de... Qu'ai-je fait pour m'attirer toutes ces haines?... Essayé d'éclairer d'un peu de vérité le mensonge universel. Pour cela je passe diffamateur, on m'accuse d'avoir rompu le pacte mondain et social, on me menace de la correctionnelle... Non, décidément, j'en ai assez de mon journal, je m'arrête.

Madame Daudet, qui vient s'asseoir auprès de nous, jette à Goncourt, en entrant dans l'allée :

— J'en suis contente pour vous. Je ne l'aimais plus, votre journal ; il vous faisait trop d'ennemis.

Moi, j'aurais mauvaise grâce à critiquer le *Journal des Goncourt;* mes romans, tous écrits d'après nature, m'ont valu tant de colères! J'avoue cependant à notre ami que, depuis quelques années, je me sentais moins libre avec lui. Je ne savais plus me confier, me répandre comme autrefois. L'idée que toutes mes paroles figureraient dans le journal me gênait, me rendait gauche; je parlais face au public. Il avait pu croire que je baissais; en voilà la raison.

Goncourt pose sa main doucement sur la mienne :

— Mon petit, redevenez vous-même ; le *Journal des Goncourt* est fini.

Longtemps nous demeurons immobiles sur notre banc, dans le vaste silence d'un dimanche de campagne. Un clocher sonne au lointain : une trompe de bicyclette, un cri d'oiseau traversent l'air. Je remonte travailler; lui va marcher encore dans l'allée du bas, qu'il appelle l'allée du curé, ou faire quelques points tout seul au billard. Il aimait jouer avec moi; mais, depuis deux ans, je ne peux plus.

On s'est retrouvé au déjeuner. Goncourt n'a pas son bel appétit de l'arrivée; il a trop soif. Une double brûlure au creux des mains et de l'estomac l'avertit que sa crise n'est pas loin. Le docteur Barié lui commande en ce cas un verre de Vichy Hauterive le matin. Une promenade indiquée pour l'après-midi; nous irons chercher cela en famille à Corbeil et nous reviendrons par les moissons de Tigery, splendides en ce moment. Il y a surtout un champ de pommes de terre en fleurs, une houle de fleurs mauves d'une lieue, une merveille.

Toute la fin du déjeuner et au salon pendant le café, il n'est question que du festival organisé par Montesquiou en l'honneur de Marceline Desbordes-Valmore et qui aura lieu demain à Douai. Lucien voudrait y entraîner sa mère qu'épouvantent les fatigues du voyage, le banquet, l'estrade, une exhibition. Mais Marceline est une ancienne amie de la famille; ma femme se souvient d'être allée chez elle tout enfant avec sa mère. Bien qu'il n'ait qu'une vague admiration pour le poète de *Fleurs et Pleurs* et confonde souvent Desbordes-Valmore avec Mélanie Waldor, Goncourt intercède en faveur de Lucien ; et la mère se décide à partir le lendemain matin, à six heures, pour rentrer par un train de nuit. Seulement, l'expédition de Corbeil se fera sans elle, et, dans le landau qui l'attend à la porte, Edmond, lorsqu'il descend de sa sieste, ne trouve que sa filleule et moi.

Sur cette route en corniche, entre la forêt de Sénart et la rivière, cette route qui traverse la plupart de mes livres, nous roulons une demi-heure. Une discussion, très ancienne entre nous, prend à un tournant de forêt et nous accompagne presque jusqu'à Corbeil. Goncourt croit fermement à la postérité, il a travaillé toute sa vie pour elle ; moi, je n'y pense jamais, je ne me la figure pas, je ne sais vraiment pas ce que c'est.

GONCOURT. — Mais enfin pourquoi écrivez-vous? Je vous connais, l'argent n'est pas votre mobile...

MOI. — La gloire non plus... Certes, le succès m'a fait plaisir, bien que toujours payé trop cher. Mais à aucune époque de ma vie le vert laurier ne m'a tenté. Être un maître, un chef d'école, académicien, président de n'importe quoi, sont des choses sans signification à mes yeux... J'écris uniquement pour le plaisir, pour le besoin de m'exprimer, parce que je suis un sensitif et un bavard.

GONCOURT. — Jules était un peu comme cela.

MOI. — Vous souvenez-vous, à une soirée de Charpentier, dans le petit salon... une querelle là-dessus avec Flaubert et Zola? J'étais seul de mon avis contre vous trois, quoiqu'au fond le vieux Flaubert...

GONCOURT. — C'est du reste un thème très ancien de querelle artistique. Il y a toute une correspondance à ce sujet entre le sculpteur Falconnet et Diderot.

Pendant que nous causons, mademoiselle Edmée assise en face de nous, en chapeau papillon, petite ombrelle et robe blanches, se dispute avec le soleil qui en veut à son teint d'aubépine. A chaque détour de route le soleil change de place, et de quelque façon qu'elle s'arrange l'enfant a toujours un rayon dans l'œil ou sur le bout de son petit nez. Avec une ombrelle deux fois plus grande, qu'un geste impatient change d'une épaule sur l'autre à tout moment, Goncourt ne sait pas mieux s'abriter que sa filleule, le sentiment de l'orientation lui manque autant qu'à la petite, et je songe à ce qu'il y a d'ingénu, d'innocent, dans ce grand regardeur d'hommes et de choses, ce subtil que tant de gens accusent de sécheresse et d'inhumanité. Ah ! qu'il est peu le Goncourt qu'on imagine, l'excellent homme que je vois chercher des sous pour les pauvres de Corbeil, entrant chez le pâtissier, dans le bazar de la rue Saint-Spire, acheter un porte-monnaie, un panier que mademoiselle Edmée veut offrir à sa gouvernante. Sur les cailloux des petites rues que le dimanche élargit et mélancolise, le landau saute avec fracas, amène du monde aux fenêtres, au pas des portes. On s'arrête devant le pharmacien pour l'eau de Vichy ; au coin d'un café, sur la place, pour Goncourt qui meurt de soif. Et tandis qu'on nous sert dans la voiture, il songe avec terreur, en regardant tout autour ces maisons endormies, cette place muette :

— Nous voyez-vous obligés de vivre ici ?... On mourrait.

MOI. — Vous peut-être, parce que vous êtes Parisien ; moi, je suis né en province. Avec un foyer, de la tendresse autour de ma table, je m'y ferais très bien.

GONCOURT. — Comment trouver le courage d'écrire ?

MOI. — Une œuvre comme la vôtre, non, certainement ; l'outillage manquerait trop. Mais Kant, mais Descartes auraient très bien écrit leurs livres à Corbeil.

Retraversé le pont, la Seine enflammée ; monté vers la droite dans les plaines de Tigery, dont les molles ondulations sous l'incarnat du couchant descendent jusqu'à la forêt. La féerie est encore plus belle que ce que j'avais promis ; mais je sens que Goncourt admire sans conviction, seulement pour m'être agréable. Ce raffiné de toute civilisation préfère les jardins à la campagne : et il m'en fait l'aveu, dans la descente

d'Étiolles, devant cet exquis paysage où vécut sa chère madame de Pompadour, ces vignes en pente, d'un vert tendre, et le vieux clocher qui se dresse au milieu.

Nous rentrons au crépuscule, juste à temps pour entendre le second coup du dîner. Beaucoup d'animation autour de la table. Lucien triomphe en songeant au voyage et à l'inauguration du lendemain. La mère, de plus en plus épouvantée, voudrait reprendre sa parole; mais c'est promis, juré, elle inaugurera.

— Ah! vous aimez les vers, madame Daudet, grince Goncourt avec un bon rire, eh bien! vous allez en entendre...

Elle ne s'en plaint pas, mais l'idée de laisser son hôte tout un jour la chagrine.

— N'aie pas peur, j'aurai soin de lui comme d'Edmée..., dit grand'mère.

Moi, je lui donne ma journée. Allons-nous en dire du mal des pauvres femmes! Goncourt s'en fait une fête. En attendant, je remarque qu'il ne mange pas: à peine du potage et des fraises. Nous n'éviterons pas la crise. Depuis que sa maladie de foie s'est déclarée, c'est du reste à peu près ainsi tous les étés. Veillée au salon comme d'habitude, un peu écourtée à cause du départ matinal. Goncourt me demande un livre à monter dans sa chambre. Je lui propose *Moscou en flammes*, roman russe assez médiocre mais plein de détails typiques et qui, avec *Guerre et Paix*, les *Lettres de Stendhal*, le *Journal de Castellane*, complète la physionomie de cet extraordinaire épisode de l'épopée impériale dont je rêve une pièce pour le Châtelet.

— Peut-on s'intéresser à des pays si loin! dit la maîtresse de maison, de son petit air révolutionnaire à forme tranquille... Il me semble que ces choses se sont passées il y a deux mille ans.

— Madame Daudet confond la durée et la distance. Oh! ces poètes, dit Goncourt.

Le mari ajoute :

— Elle a raison pour l'inauguration de demain. C'est très loin et ça durera...

On s'est levé sur ce mot cruel et l'on a quitté le salon.

Lundi, 13 juillet.

Ce matin quand je descends, on m'apprend que Goncourt a mal dormi ; il a pris son verre d'Hauterive et demande qu'on n'entre pas chez lui. Il ne descendra que pour déjeuner.

Comme il n'est pas gravement malade, je n'ai pensé qu'à moi et à ma petite déception. Je me promettais une vraie débauche de flâne et de causerie au bras de mon Grand. Il fait beau. Une buée chaude et rose monte des terrasses, des pelouses. On serait bien dans le petit bois. Heureusement les journaux arrivent, ces mangeurs, ces tueurs de temps ; au lieu de les repousser comme aux jours de travail, je m'y engloutis tout entier ; mes yeux, mon cerveau se remplissent de leur grise poussière. Soudain la porte s'ouvre, la grande taille de Goncourt montant jusqu'au linteau. Il ne peut dormir, il a mieux aimé se lever, descendre. Je le regarde pendant qu'il lit les journaux, assis sur le divan, de l'autre côté de ma table ; il a les traits tirés, le tour des yeux jaune. D'habitude la feuille qu'il vient de lire, de *balayer de l'œil*, comme il dit, il la jette par terre, ou sur le divan, près de lui, large ouverte. Aujourd'hui je suis frappé du soin qu'il met à plier chaque journal, à le poser sur la table. Je lui en fais la remarque.

— J'ai vu que ça vous agaçait, mon petit, me dit-il avec un bon sourire qui me rend tout confus.

Ah ! misère de nous, comme la bêtise est subtile, comme elle se glisse dans les plus étroits, les plus tendres contacts ! C'est vrai que tout ce papier étalé sur le tapis, autour de ma table, me retournait les nerfs ; mais que je n'aie pas pu lui cacher mon impatience, à lui !...

— Allons nous promener, voulez-vous ?... Il n'y a rien dans les feuilles ce matin.

Il s'est levé, a pris mon bras sous le sien et tout de suite, à sa marche, au timbre de sa voix, j'ai compris que si, *il y avait quelque chose dans les feuilles*. Une ligne sans doute, un mot au sujet de l'Académie.

GONCOURT. — Savez-vous pour quand l'élection au fauteuil de Dumas ?

— Octobre, m'a-t-on dit, ou novembre... Même plus tard.

Au bout de quelques pas il reprend avec effort :

— Est-ce que... vous vous présentez, mon petit ?

— Si je me présentais, Goncourt, vous seriez le premier à le savoir.

— Quel plaisir vous me faites ! me dit-il en me serrant le bras.

Nous arrivions à son banc, celui qu'il préfère cette année, et s'asseyant il continue :

— Que voulez-vous... A la fin tous ces racontars des journaux vous impressionnent. On a beau s'en défendre... Ils m'affirmaient que vous aviez écrit votre lettre à l'Académie, en demandant qu'on la tînt secrète jusqu'à l'élection.

— Et vous ne m'en vouliez pas plus ?

Goncourt, qui cherche un filet d'air où mettre ses mains brûlantes, se tourne affectueusement de mon côté :

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit, il y a dix ou douze ans, quand il fut question de votre entrée là-bas. Vous faisiez déjà partie de mon Académie, à cette époque ; pourtant je vous ai engagé, bien sincèrement, à suivre votre bon plaisir. Je m'en tiens toujours là... Quand on m'a assuré que vous vous présentiez pour le fauteuil de Dumas, j'ai eu un vif chagrin, mais je suis resté votre ami, même j'ai mieux compris combien je l'étais.

— Vous pensiez bien cependant, m'ayant nommé votre exécuteur testamentaire et chargé de fonder votre Académie, que je ne quitterais pas mon poste sans vous avertir ?

Goncourt, en effet, un jour qu'il se sentait malade, voilà quatre ou cinq ans, m'appelait à Auteuil près de son lit et me donnait la cruelle émotion de lui lire, à haute voix, un testament qui me faisait son exécuteur testamentaire conjointement avec Henri Céard. Depuis, la maladresse d'un reportage ayant éloigné Céard de la maison d'Auteuil, mon fils Léon l'avait remplacé comme co-exécuteur des suprêmes volontés de notre ami. C'est dans ce testament, connu du seul notaire et de moi, que j'ai vu pour la première fois les statuts et règlements de l'Académie des Goncourt. Est-ce à cause des objections que je lui ai faites sur cette Académie, dont le nom surtout me semble une grosse erreur, il n'aime pas beaucoup à m'en parler. Moi-même je n'y tiens guère,

certain que je n'aurai pas à m'en occuper et que je mourrai bien avant Goncourt. Ce doit être sa conviction à lui aussi, puisqu'il m'a associé Henri Céard, mon fils Léon ensuite, et dernièrement — m'a-t-on dit — Léon Hennique à la place de mon fils. Pourquoi cette mutation? Je l'ignore. Il a toujours montré pour Léon une vive tendresse, et l'estime où il tient son talent, le dernier volume du journal en fait foi. Il me disait, il y a deux ans déjà, que Léon était un des dix. D'où est venu le changement? Je le saurai un jour ou l'autre. Aujourd'hui, voici très exactement ce qu'il m'a dit de son Académie. Comme je m'informais s'il lui laissait toujours le même titre, Goncourt m'a répondu vivement :

— Oui, mon petit... sans doute le mot est trop solennel pour nous et ne va guère à des écrivains indépendants, quelques-uns même soldats d'avant-garde, l'arme à volonté et la tunique sur l'épaule. J'ai songé à modifier notre titre, comme vous le désiriez, dans un sens de simplicité, de bonne enfance, j'ai pensé à la *table des Goncourt*, au *prix des Goncourt ;* mais un scrupule m'a toujours retenu. Mon frère et moi nous avons eu cette idée ensemble ; nous avons travaillé tous les deux pour fonder l'Académie des Goncourt ; et les décisions prises à nous deux, je ne me crois pas le droit de les changer à moi tout seul... Ah ! si Jules vivait encore, nous aurions à modifier bien des articles. L'allure de l'autre Académie n'est plus la même depuis des années ; elle est allée davantage à la jeunesse, à la LITTÉRATURE, comme disait Flaubert; la preuve, c'est que Bourget, Loti et bien d'autres ont figuré sur les cadres de notre fondation avant d'appartenir à l'autre, quelques-uns même sans le savoir. N'empêche que la plupart des prix distribués au palais Mazarin n'ont pas de raison d'être. Leur Académie ne sait pas découvrir le talent ou ne s'en donne pas la peine, souvent aussi elle ne le peut pas, et notre prix de cinq mille francs rendra de fameux services. Voilà !... Maintenant, marchons un peu, dites.

Nous sommes descendus à l'allée du curé, remontés par le petit bois, et tout le temps il m'a parlé de son frère :

— C'est singulier. Jules est mort en 1870 ; eh bien, pendant quinze ans, jusqu'en 1885, moi qui rêve beaucoup, jamais je n'ai fait un rêve où il ne fût pas. Tout à coup il a disparu de

mes songes. Dans la journée je pensais à lui, son souvenir me hantait autant qu'auparavant, mais dans mes rêves, dans ma vie nocturne, il n'existait plus. Et cela pendant dix ans... Une nuit, l'année dernière, mon frère est revenu. Je rêvais je ne sais quoi, une bêtise ; seulement Jules était là, et depuis il n'a jamais cessé d'y être. Cette nuit encore, il était de mon rêve avec moi.

Goncourt s'est tu. Nos pas criaient sur le sable chaud de midi. Devant la maison, dans le haut sycomore qui dépasse le toit du côté de sa chambre et de la mienne, un chant de pinson ou de fauvette chuchotait comme assoupi.

— Quel est cet oiseau ? m'a-t-il demandé... Le matin, je l'entends contre ma fenêtre. C'est lui qui m'éveille en gonflant son petit gosier qui a l'air rempli d'eau fraîche.

— Le matin, vers quatre heures... Je l'entends, moi aussi, dans mes rideaux...

Et je lui raconte l'histoire de ce forgeron de la caserne Bellechasse que mon voisin le docteur Charcot et moi nous entendions le matin, chacun de notre cabinet de travail, et dont le marteau d'enclume, courroie de transmission entre nos deux cerveaux, rythmait notre double besogne et nous faisait penser l'un à l'autre. « Qui de nous deux l'entendra le dernier, le marteau du forgeron ? » me disait souvent Charcot avec son œil dur et son tendre sourire.

— Il croyait bien que ce serait lui..., reprend Goncourt, à qui j'ai dû faire ce petit récit bien des fois, mais qui n'en laisse rien paraître.

Quand on se voit souvent et depuis si longtemps, on est exposé à ces redites. Aussi, lui, le cher vieux, il commence toutes ses histoires par : « Vous direz que je rabâche... »

Au déjeuner personne n'a rabâché, ce matin. Petite table, mais très animée. On a causé des voyageurs partis de Champrosay au petit jour. Où sont-ils à présent ? A se nourrir dans quelque sous-préfecture, aux sons de la fanfare locale. Le nom de madame Desbordes-Valmore nous a conduits à celui de Verlaine et à l'influence qu'a eu le génie de la tendre Marceline sur ce délicat satanique. Madame A..., qui les a connus tous deux à des années de distance, évoque pour nous la silhouette du pauvre Lélian tout jeune encore, alors qu'il réci-

tait dans les salons de la générale de Ricard ses jolis vers saturniens :

Et nous n'aurons jamais de Béatrice.

Elle était morte déjà depuis longtemps, celle qui devait être sa Béatrice posthume.

MOI, *brusquement*. — Goncourt, qu'avez-vous? Vous ne mangez pas?

GONCOURT. — Mon petit, je n'ai pas faim... Est-ce qu'avec beaucoup de protection je ne pourrais pas avoir un peu de lait de cette vache que ma filleule dit si méchante?... Du lait pas bouilli, dégourdi seulement.

On lui en apporte un grand bol, mais il le trouve trop chaud, finit par le laisser et sort de table en se demandant ce qu'il pourrait bien boire. Après la sieste il est descendu, les yeux moins jaunes, très reposé. Je lui propose de faire atteler, pour une grande course en forêt, ou dans la plaine. Nous pourrions aller dire bonjour à Coppée, par les champs de roses de Mandres, ou au bout des plaines de Lisses et de Courcouronne chercher les savoureux biscuits de Mennecy. Rien de tout cela ne le tente. Ce serait trop longtemps de voiture ; il ne peut plus supporter ces courses de quatre ou cinq heures, comme le jour où madame Daudet, un exemplaire des *Mémoires d'Outre-Tombe* sous le bras, nous menait dans les rues de Savigny, à la recherche du chemin d'Henri IV et de la maison de madame de Beaumont, l'amie de Chateaubriand.

— Si nous allions tout simplement nous asseoir au bord de l'eau?... Qu'est-ce que vous en dites, patron?

A Champrosay il m'appelle volontiers « patron », partout ailleurs « Daudet » ou « mon petit », quelquefois « Alphonse », mais seulement lorsqu'il parle de moi.

— Va pour le bord de l'eau...

Mais une clé de grille oubliée nous empêche de gagner la Seine et nous restons dans l'allée du curé que le soleil couchant, tamisé par d'épais tilleuls, crible de taches de lumière.

MOI. — Alors c'est vrai que vous ne travaillerez plus, Goncourt?... Vous croyez que cela vous sera possible?

GONCOURT. — Je compte finir mon histoire de la Camargo,

puis faire un catalogue très poussé des collections qui ne sont pas dans *la Maison d'un artiste*... Si Antoine me joue *la Faustin*, je reverrai quelques scènes. Après... après, c'est tout. Il n'y a plus que mon journal qui m'aurait amusé à faire. Cette notation de la vie, si variée et si simple, m'intéresse plus que le roman. Vous, pas : je le sais...

MOI. — Je suis trop latin, j'aime les choses plus construites. Ainsi la plupart des livres de Dostoiewski, même *les Frères Karamazoff* et *la Maison des morts*, j'ai à peine pu les finir ; ils ne sont pas assez en place... Ce n'est pas ma faute, mon ami. Tout petit, je jouais à la marelle sous la porte d'Auguste, aux osselets dans les Arènes ou sur les marches du temple de Diane.

Ici une charrette chargée de foin passe dans le chemin communal qui sépare du second parc l'allée où nous nous promenons. Un vieux paysan à tête nue, blanche et toute ronde, qui conduit cette charrette, m'ayant salué à travers la grille, je lui crie :

— Bonjour, père Jean !

Quand Eugène Delacroix habitait Champrosay, cet homme a été à son service. Il faut l'entendre dire avec orgueil : « C'est moi qui faisais la palette à *monsieur Lacroué*. » Et sur cette palette d'Eugène Delacroix, Goncourt s'est mis à me parler avec une science, une verve... A quelle originale et rare conférence sur l'art romantique je viens d'assister ! comme je bénis le père Jean dont la rencontre m'a valu cette aubaine !... Restés dans le fond à causer délicieusement de la couleur et de la lumière jusqu'à l'heure du gong. Remontés par le petit bois et le potager où les fleurs se pâment dans le crépuscule odorant et brûlant.

Dîner assez mélancolique. Mademoiselle Edmée n'est pas habituée à passer toute une journée loin de sa mère. Moi-même, je pense que c'est beaucoup, trois places vides à la table. Nous restons un moment sous la véranda. Le ciel est noir ; un reste de lumière monte du sable des allées. Du côté de Versailles, par ce qu'on appelle la trouée de Savigny, il vient des souffles d'orage, de sourds roulements. Je me sens d'une tristesse...

— Eh bien ! mon petit, me dit Goncourt en prenant sa

place au coin de la cheminée, ce que vous éprouvez ce soir, je l'ai souvent ressenti en me promenant dans mon jardin d'Auteuil. Encore, vous, ici, vous n'êtes pas seul, et ce n'est que pour un soir, tandis que moi, d'un bout à l'autre de l'année, je n'ai que mes collections pour compagnie. C'est froid, si vous saviez, et ça ne vous parle pas tous les jours.

Le ton sincère et navré dont il me confie sa détresse de vieux garçon me fait beaucoup de peine. Je m'en veux de m'être laissé aller à cet accès de mélancolie et je passe ma soirée à le faire parler de son frère, des pervenches de Jean-d'heurs, des anciennes soirées de Saint-Gratien, avec Théophile Gautier et les Giraud, et aussi de nos parties de fou rire en Provence, chez les Parrocel. A dix heures, quand nous quittons le salon, nous ne sommes plus tristes, ni l'un ni l'autre, je me suis réchauffé en le frictionnant.

Avant de monter, Goncourt, sa bougie à la main, est venu s'appuyer à ma table, où je m'installais pour attendre, en travaillant, le train de nuit de nos voyageurs, et avec son sourire de grand frère :

— Ça m'ennuie de vous laisser seul... J'aurais voulu veiller avec vous ; mais je me sens si fatigué...

Il s'en est allé traînant les pieds, et je l'ai entendu monter lentement...

Mardi, 14 juillet.

— Dites donc, mon petit...

C'est lui qui m'appelle à mi-voix, comme je sors de ma chambre, et me parle penché sur la rampe en haut de ce terrible escalier du second, que je ne monte plus que très péniblement.

— ... Mon petit, j'ai mal dormi. Je vais passer ma journée au lit à faire une cure de lait. Un bain par là-dessus, demain matin, et je serai tout à fait sur pied, j'en suis convaincu...

Je n'ai pas la même conviction que lui. Le lait lui serait bon pris assidument et pendant longtemps ; mais ce qui nous peine surtout, ma femme et moi, c'est ce bain qu'il nous demande pour demain matin. Chez lui, à Auteuil, Goncourt n'a pas de salle de bains : ou du moins elle est comme toute la maison envahie par les kakémonos, les vitrines. On installe

une baignoire dans la cuisine, on vide les seaux par la fenêtre, c'est du dérangement et de la fatigue pour tout son monde. Et devant l'idée que ses domestiques peuvent prendre de la peine, de quoi ne se priverait-il pas, ce Goncourt à mine hautaine, qui passe pour un égoïste, et qui, le matin, en plein hiver, descend à peine vêtu chercher ses journaux dans la boîte, lui-même, à soixante-quatorze ans, ne voulant réveiller personne?...

Tous les étés, quand il arrive à Champrosay, c'est son régal, la salle de bains. Tout le ravit, l'étuve, la douche. Malheureusement, un jour, il y a deux ou trois ans, il s'y refroidit, prit la fièvre, et depuis nous avons très peur. Comment faire, cependant? L'an dernier, déjà, nous l'avons chagriné en ajournant ce malheureux bain... Après tout, qui sait? D'ici à demain il aura peut-être changé d'idée, se trouvera mieux. Ma femme et Lucien, qui sont montés près de lui, l'ont trouvé de belle humeur; il s'est fait raconter l'inauguration de Douai, la fête *des Gayants*, les jolis discours de Montesquiou et d'Anatole France. Dans la journée, à plusieurs reprises, il m'a envoyé de ses nouvelles.

A dîner nous avons un Parisien qui fuit la fête nationale. Passé la soirée sur la terrasse. Temps lourd et venteux. De tous les côtés de l'horizon, musiques lointaines, feux d'artifice. De son lit, là-haut, Goncourt doit les entendre apportés par ce vent d'orage qu'il abhorre.

Mercredi, 15 juillet.

Ebner, mon secrétaire, très pris à l'*Officiel* et ne pouvant plus me donner qu'un jour par semaine, est venu travailler. On se met à la pioche de bonne heure. Le temps y est, du reste : un ciel bas, orageux, des tourbillons de feuilles comme en automne... Mauvais temps pour le bain de Goncourt. Cette idée me passe brusquement. Le domestique interrogé m'assure que tout a été préparé avec le plus grand soin, sous la surveillance de Madame : température moyenne, le linge dans l'étuve bien chauffée. Monsieur de Goncourt est descendu depuis vingt minutes environ, ayant passé une assez bonne nuit. Il compte rester une heure dans l'eau. Une heure, c'est trop. Je vais jusqu'à la salle de bains.

— C'est vous, mon petit?

Il me répond à travers la porte, du fond de sa baignoire :

— Comment vous va? Je compte aller vous voir en sortant de l'eau.

— Non, mon Goncourt, ne venez pas. Vous risqueriez de vous refroidir, dans les couloirs... Entendez-vous comme le vent souffle?... Montez vous fourrer dans votre lit un moment. J'irai vous dire bonjour tout à l'heure... J'ai le bras d'Ebner, aujourd'hui, l'escalier ne me fait pas peur.

— Ma foi, je ne demande pas mieux que de me recoucher quelques instants. Je me trouve d'une faiblesse... Pas même le courage de regarder l'heure à ma montre qui est sur une chaise à côté de moi. Quelle heure avez-vous, Ebner?... Je vais rester encore un quart d'heure... Vous trouvez que c'est trop?... Bien. Vous avez peut-être raison. Envoyez-moi le domestique, je vais monter.

Une demi-heure après, je frappais à la porte de sa chambre.

— Entrez! me dit sa voix, toute changée, comme lointaine.

Nous l'avons trouvé étendu, jeté plutôt en travers de son lit, à demi vêtu, comme si en remontant du bain il n'avait pas eu la force de se coucher. Les rideaux relevés de ses deux fenêtres laissaient pénétrer un jour crû, le jour qu'il déteste. Il se plaint d'une douleur au côté droit, accompagnée de grands frissons, de froid aux pieds. C'est sa crise de foie. Oh! il la reconnaît bien... Et pour que je ne m'alarme pas, il s'efforce de sourire, en claquant des dents. Ebner l'aide à se mettre sous ses couvertures. Il a demandé qu'on lui verse un verre d'Hauterive, et deux ou trois fois les mots lui ont manqué : la « Fasquelle » pour la bouteille... mais il s'en apercevait aussitôt et riait le premier de ses méprises. Nous avons même remarqué que dans « fasquelle » il y a fiasque, fiasquette, la bouteille en osier du midi. Une fois dans son lit, sous l'édredon, les rideaux de ses fenêtres bien clos, il s'est senti mieux; le frisson diminué, les mains moins chaudes.

— Et votre douleur de côté, Goncourt?

— Très supportable. Si elle augmentait, je vous ferais demander une piqûre.

Il y a deux ans, dans une crise de foie, très douloureuse,

quelques injections de morphine l'avaient beaucoup soulagé, mais il ne s'en était pas fait depuis, et jamais lui-même.

— Quelle déveine, mon petit, me dit-il en me prenant tendrement la main, quelle déveine de vous apporter toujours la maladie, comme si vous n'aviez pas assez de vos souffrances!... Enfin, il faut bien que vous m'acceptiez avec toutes mes tares, puisque je n'ai que vous, que vous êtes ma famille, ma vraie famille.

— Cher ami!...

Nous causons un moment, près de son lit; après, il nous a demandé de le laisser dormir. Il ne croyait pas pouvoir descendre pour le déjeuner, mais dînerait certainement avec nous.

Vers une heure, une heure et demie, comme je venais de me mettre au travail, Goncourt me fait dire de monter, qu'il avait besoin de moi. En me voyant, il s'est mis à rire.

— L'antichambre du dentiste... Au moment de me faire arracher ma dent, voilà que je n'y ai plus mal. Je croyais qu'il me faudrait une piqûre, et rien que de vous voir paraître...

— Je vais attendre, mon ami, je ne suis pas pressé.

Assis sur le canapé, en face de son lit, dans la blonde pénombre qui baigne sa chambre ainsi qu'aux heures de la sieste, nous causons de la fête de Douai dont Lucien lui a conté tous les détails, aussi de notre dîner du lendemain jeudi. Ces jeudis de Champrosay, à table ouverte, ces dîners où l'on est quelquefois vingt-cinq autour d'un gigot et d'une matelote, l'imprévu des arrivées, l'effarement du service en face du sang-froid et de l'ingéniosité de la maîtresse de maison, l'amusent infiniment. Sa joie, c'est de rester au salon, le soir, quand tous nos Parisiens sont partis, de humer un petit verre d'eau-de-vie de marc en se remémorant des mots, des mines, un tournement de bouche, autant de notes pour son journal.

— Dommage qu'il soit fini, votre journal, mon Goncourt. Demain nous serons des foules, vous auriez eu de la copie...

— En tout cas, patron, je vous promets d'être là et de vous faire honneur. Je me sens plus fort, je n'aurai pas même besoin de piqûre.

Ce sont les dernières paroles qu'il m'a dites.

Une heure après, madame Daudet frappait à sa porte. Inquiète de son silence, elle entre. Il semblait assoupi, mais

ses mains s'agitaient, les doigts déliés, comme il en avait l'habitude dans une conversation animée, une discussion d'art.

Elle lui parle :

— Comment êtes-vous, monsieur de Goncourt?

— Mieux, mieux.

Il répond par saccades, le regard absent. Épouvantée, ma femme va chercher sa mère, remonte avec elle près de notre ami, qui maintenant a les yeux clos, la face empourprée, la respiration oppressée et forte.

Que ce soit quelque chose de grave, longtemps je n'ai pas voulu le croire :

— C'est sa crise, voyons... Il le sait bien, il vient de nous le dire.

Ebner, que j'ai prié de monter encore, m'entretient dans mon illusion :

— Ces dames se trompent, monsieur, je vous assure. M. de Goncourt est tel que nous l'avons vu tout à l'heure, pas plus mal.

Mais ma femme insiste, s'anime :

— Je te dis que ton ami est très mal. Tu ne l'as pas vu comme je viens de le voir, tu aurais eu peur autant que nous... Je vous en prie, Ebner, vite une dépêche au docteur Barié.

Parmi les nombreux médecins qui ont soigné Edmond de Goncourt en ces dernières années, les docteurs Millard, Rendu, Martin, Vaquez, Barié, c'est en celui-ci qu'il a toujours eu le plus de confiance; il nous l'a dit souvent, l'a écrit dans son journal. Aussi, quand vers six heures la voiture est arrivée avec Lucien et le docteur, nous avons éprouvé un vrai soulagement.

. . . .

— Eh bien, monsieur Barié?

— Congestion pulmonaire... A son âge, le cas est très grave.

Même devant cette affirmation, cette certitude, je n'ai pas eu peur. Cela ne me paraît pas possible. Car enfin, ce frisson qu'il reconnaît...

— ... Est un frisson de fièvre... cent vingt pulsations à la minute. Mais cette fièvre ne vient pas du foie, c'est le poumon qui est pris.

— Il se sera donc refroidi en sortant du bain?

— Oui, peut-être le bain... ou peut-être un mal qui couvait. Vous me dites qu'il était fiévreux, tous ces jours-ci. Il a toussé, le mois dernier, se plaignait en riant d'avoir une armoire sur la poitrine, une portée de petits chats qui lui miaulaient dans les bronches... Il devait être malade depuis quelque temps.

N'empêche qu'il y a dans cette éclosion du danger une instantanéité qui me passe. Dire que tout à l'heure il me parlait, qu'il riait avec moi... A présent ses yeux regardent sans voir, il ne reconnaît personne, et lorsque, à force de sinapismes promenés par tout le corps, de piqûres d'éther, de caféine, de tous les plus violents réactifs, on arrive à lui rendre un peu de vie, sa voix n'est plus qu'un balbutiement lointain, douloureux à entendre. Un moment, Barié l'a soulevé, assis sur son lit :

— Voyons, monsieur de Goncourt, lui dit le bon docteur en le secouant doucement, parlez-nous un peu. Vous savez bien où vous êtes? A Champrosay, chez vos amis Daudet, vous les reconnaissez bien?

Le pauvre ami a souri pour la dernière fois, avec un hochement de tête qui semblait dire : « Je crois bien, que je les reconnais. » Presque aussitôt il retombait épuisé sur l'oreiller en bégayant :

— Bien fatigué... Bien fatigué.

Que s'est-il passé ensuite? J'ai là un trou noir dans le souvenir, ce noir lugubre qui envahit les maisons avec le malheur, et qu'aucune lumière ne dissipe. Ces soirs-là, les lampes n'éclairent plus. On parle, on agit à tâtons... Faut-il appeler Pélagie qui a l'habitude de le soigner? Mais non. Il lui a bien défendu de quitter la maison d'Auteuil, il n'a confiance qu'en elle pour garder ses papiers, ses collections. En ce moment, surtout, où le toit est ouvert, le logis rempli d'ouvriers. Quelle émotion pour lui si elle était là, quand il reprendra connaissance; car aucun de nous, pas même le médecin, n'a songé à une catastrophe. Barié, qui voit notre chagrin, nous rassure :

— On l'en tirera... surtout s'il ne nous fait pas de congestion cérébrale.

Mais madame Daudet a raison, par prudence il faut prévenir la famille.

Où est-elle, cette famille? Nous ne la connaissons pas : il nous en parlait si peu. Ses cousins Ratier, au château de Jeand'heurs, Lefebvre de Béhaine, beau-frère de notre ami Frédéric Masson, sont les seuls dont nous ayons présents les noms et les adresses. On leur envoie des dépêches; un exprès au docteur Fort, le médecin de Draveil, excellent homme et praticien soigneux, qui viendra prendre la relève et les instructions de Barié jusqu'à demain matin.

Dans le silence et la nuit de la campagne, ce sont des allées et venues, des roulements de landau comme aux jeudis les plus vivants de Champrosay. A onze heures le médecin de Paris s'en va, promettant d'être ici demain, sitôt la visite à son hôpital. Il a installé son collègue là-haut, près du malade, que ma femme vient de voir, toujours assoupi et fiévreux, mais assez calme. Il a bu deux fois, essayant de sourire pour nous rassurer et murmurant toujours qu'il était mieux, bien mieux. Rien à faire maintenant qu'à nous coucher, pendant que le docteur veille au-dessus de nous prêt à nous avertir à la moindre alarme... Sorti un moment sur la terrasse. Le vent souffle, balaye un ciel nuageux saturé d'orage. Les arbres du parc se massent en ombre veloutée comme sur les eaux-fortes de ce Seymour Haden que Goncourt m'a fait aimer... Pauvre ami! Est-ce une longue maladie qu'il nous commence? A peine sortis de tant d'angoisses pour notre enfant, allons-nous vivre encore des semaines d'attente et de tremblement? Quelle année, que d'épreuves!... Enfin, ne protestons pas, ne nous plaignons pas, qu'*on ne sache pas surtout que nous y sommes*. C'est la meilleure façon de tromper le mauvais sort.

Jeudi, 16 juillet.

Le petit clocher de Champrosay a sonné les douze coups de la nuit. Dans la maison tout le monde dort excepté le médecin de garde et moi. Comme Macbeth j'ai tué le sommeil depuis des années et je prends tous les soirs une potion de chloral. Cette nuit j'attends encore un peu avant de la boire, non que j'aie de mauvais pressentiments, mais les pas du médecin au-dessus de ma tête me préoccupent, je le suis,

je le vois s'approcher du lit, se pencher sur le malade, revenir vers le canapé où il s'allonge et qu'il quitte brusquement... Qu'y a-t-il ?... Non, rien... Si, pourtant. Quelqu'un descend l'escalier. Oh ! l'angoisse de cette marche furtive qui approche... On frappe, et tout bas :

— Le docteur prie Madame de monter bien vite.

La voix chuchote encore plus bas :

— Que monsieur vienne aussi... Monsieur de Goncourt au plus mal...

Quel mystère de force nerveuse m'a mis debout, vêtu en une minute, porté tout en haut de cet escalier dont l'ascension m'est presque impossible d'habitude ? Sa chambre était entr'ouverte et dès le corridor, un souffle, un grand souffle horrible, déjà entendu en d'autres nuits, hélas ! arrive jusqu'à moi... Est-ce possible ? c'est lui que j'entends ?... C'était lui... Il râlait, les traits immobiles, la face vultuée, agrandie, ses beaux cheveux blancs répandus comme une soie humide sur l'oreiller... Minutes d'affolement et de terreur. J'interroge le médecin. Que s'est-il donc passé ?... Rien. La nuit ne s'annonçait pas mauvaise, puis brusquement le pouls s'est précipité, la chaleur accrue, la figure encore plus enflammée... Jusqu'alors on avait pu lui donner à boire, maintenant plus moyen, rien ne passe. C'est la fin... Le docteur essaie encore une piqûre d'éther pour nous contenter. Non, tout soin est devenu inutile, presque profanatoire ; l'agonie est commencée. Autour de nous, dans sa chambre où tout d'habitude est si net, si bien en place, le désordre de la mort se sent déjà. Ce médecin, qui parle involontairement tout haut, ces tiroirs ouverts, ces fioles, ces tasses sur la table où s'étalent encore les feuillets de sa belle écriture régulière... Et toujours ce grand souffle par instants interrompu, puis repris, mais plus court chaque fois et plus lointain, à mesure que ce noble esprit, cette âme de lumière s'enfonce dans la nuit... Ma femme prie et pleure, à genoux au pied du lit : moi, qui ne sais pas de prières, j'ai pris sa main entre les miennes, — de l'eau et du feu, cette pauvre main, — et, penché sur lui, mes pleurs mêlés à sa sueur de mort, je lui parle tout bas, de tout près :

— Goncourt, mon ami, c'est moi... Je suis là, tout contre vous...

Je ne sais s'il peut m'entendre, j'en ai par moments l'illusion, surtout quand le souffle s'arrête et que sa belle figure aux paupières appesanties semble écouter ce que je lui dis de son frère, son frère Jules qu'il a aimé par-dessus tout. Soudainement sa main, dont la brûlure s'apaisait depuis quelques instants, sa main s'est retirée des miennes, en hâte, presque durement. L'agonie, paraît-il, a de ces mouvements spasmodiques. Pour moi, ç'a été comme un départ qu'on précipite, l'ami que l'heure presse et qui s'arrache brusquement à vos adieux. Ah! Goncourt, compagnon loyal et fidèle...

Combien de temps avons-nous veillé près de ce lit de mort? Quelle heure était-ce quand, les flambeaux allumés, un chapelet noué par son amie dans ses belles mains inertes, nous sommes redescendus écrasés de stupeur et de douleur? Je ne pourrais le dire. Je sais qu'un peu de jour blanchissait les vitres, que je me suis lâchement jeté sur mon chloral et qu'en m'endormant j'entendais Lucien sangloter tout bas dans sa chambre. Deux heures après, j'étais réveillé par le petit oiseau de l'arbre voisin, l'oiseau de Goncourt au gosier gonflé d'eau fraîche, et dont les roulades innocentes montaient joyeusement dans le soleil. Je suis resté une minute sans penser, sans comprendre; et le sentiment ne m'est revenu avec le souvenir, le cruel souvenir, qu'en entendant ma femme tout en larmes donner l'ordre au jardinier de « couper de grandes palmes vertes et des roses, des brassées de roses, toutes les roses du jardin ».

ALPHONSE DAUDET

Champrosay, mercredi 5 août, jour de l'inhumation.

ALFRED DE MUSSET

ET

GEORGE SAND

— NOTES ET DOCUMENTS INÉDITS —

La *Véritable histoire de « Elle et Lui »*, récemment publiée par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul[1], a rouvert de la façon la plus curieuse, entre Alfred de Musset et George Sand, un débat qui ne sera pas décidément clos, ni l'équitable jugement prononcé, avant la mise au plein jour des lettres échangées par ces amants illustres. A notre tour, en attendant, nous ne voulons que joindre au dossier commun quelques pièces authentiques. La « véritable histoire » de cette liaison, apparemment, ce n'est pas *Elle et Lui*, ce n'est pas davantage *Lui et Elle;* — et nous ne disons rien de *Lui*, qui fut l'œuvre d'une personne étrangère au débat et l'exercice de rancunes particulières : — on ne saurait préparer avec trop de soin le difficile triomphe de la vérité.

Mais, d'abord, adressons l'hommage de notre plus respectueuse gratitude à madame Lardin de Musset, la sœur du poète : elle a mis à notre disposition tous les documents qu'elle possède. Il nous faut remercier aussi M. Alexandre Tattet, qui nous a communiqué les lettres adressées à son frère.

1. *Cosmopolis*, revue internationale, des 1er mai et 1er juin 1896.



Alfred de Musset et George Sand se virent, pour la première fois, au mois d'avril ou de mai 1833. Écrivant l'un et l'autre à la *Revue des Deux Mondes*, ils avaient naturellement l'occasion de se rencontrer ; des amis communs, Sainte-Beuve surtout, firent le reste. Relations de courtoisie littéraire, d'abord : Alfred de Musset envoyait des vers à George Sand, *Après la lecture d'Indiana*, datés du 24 juin 1833[1]; puis, des fragments de son poème *Rolla*, qu'il écrivait en ce moment. Peu à peu, leur intimité devient plus grande, et George Sand adresse à Musset un exemplaire de *Lélia* portant ces dédicaces :

— Tome I — : « A monsieur mon gamin d'Alfred, GEORGE. »

— Tome II — : « A monsieur le vicomte Alfred de Musset, hommage respectueux de son dévoué serviteur, GEORGE SAND. »

Dans une pièce de vers demeurée inédite, Alfred décrit familièrement les soirées intimes de son amie :

George est dans sa chambrette
Entre deux pots de fleurs,
Fumant sa cigarette,
Les yeux baignés de pleurs.

Buloz, assis par terre,
Lui fait de doux serments ;
Solange, par derrière,
Gribouille ses romans.

Planté comme une borne,
Boucoiran[2] tout crotté
Contemple d'une œil morne
Musset tout débraillé.

Dans le plus grand silence
Paul, se versant du thé,
Écoute l'éloquence
De Menard tout crotté.

1. Cette poésie ne se trouve pas dans les *Œuvres d'Alfred de Musset*, mais Paul de Musset l'a publiée dans le *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1878.

2. Précepteur de Maurice Sand.

Planche, saoul de la veille,
Est assis dans un coin
Et se cure l'oreille
Avec le plus grand soin...

Débraillé ou non, Musset dessine sur un album la charge des habitués de la maison et prend la liberté « d'outrager les « beaux yeux noirs » en de nombreux croquis : « Je vous envoie cette ébauche pour voir si vos amis la reconnaîtront et si vous la reconnaîtrez vous-même... »

A la fin du mois d'août, ils sont amants[1]. Leur vie, durant cette période, est semblable à celle des peuples heureux et n'a pas d'histoire. Il suffit, à la rigueur, de lire ce qui est publié de la correspondance de George Sand et de Sainte-Beuve dans le tome Ier des *Portraits contemporains*, édition de 1888, et ce que Paul de Musset raconte dans la *Biographie* de son frère : on devine le reste. On nous permettra de ne pas les suivre avant leur voyage en Italie.

I

VOYAGE EN ITALIE

Le 12 décembre 1833, dans la soirée, Paul de Musset conduisit les deux voyageurs jusqu'à la malle-poste. Ils s'arrêtèrent à Lyon, — où ils rencontrèrent Stendhal, — à Avignon, Marseille[2], Gênes, et le 28 ils se trouvaient à Florence. De cette ville, les dates précises nous sont fournies par le passeport d'Alfred de Musset :

Firenze, 28 Dic. 1833. Visto alla Legazione d'Austria per Venezia.

1. Voir un fragment de lettre de George Sand à Sainte-Beuve publié par celui-ci dans les *Portraits contemporains*, nouvelle édition, Paris, 1869, in-12, tome I, page 516.

2. Dans la *Correspondance* de George Sand, tome I, pages 256 et 258, deux lettres d'elle sont publiées, écrites de cette ville et datées l'une du 18, l'autre du 20 décembre.

Firenze, 28 Dic. 1833. Visto, buono per Bologna et Venezia. — G. MOLINARI.

Visto, buono per Bologna. — DELLACÀ, *29 Dicembre 1833.*

Bologna, 29 Dic. 1833. Per la continuazione del suo viaggio, via di Ferrara.

Francolino, 30 Dic. 1833. Visto sortire.

Rovigo, 30 Dic. 1833. Buono per Padova.

Vu au Consulat de France à Venise. Bon pour séjour. Venise, le 19 janvier 1834. — Le consul de France : SILVESTRE DE SACY.

Les divers incidents du voyage, qui du reste n'ont rien de particulier, sont racontés par George Sand dans son *Histoire de ma Vie* et par Paul de Musset dans la *Biographie* de son frère.

A Gênes, George Sand avait senti les premières atteintes des fièvres du pays ; son état ne fit que s'aggraver dans la suite du voyage, elle arriva malade à Venise.

Les deux amants s'installèrent sur le quai des Esclavons, à l'hôtel Danieli, que tenait « *il signor Mocenigo* ». Jadis, lord Byron avait habité un palais sur le Grand Canal : « *Aveva tutto il palazzo, lord Byron* », leur dit leur hôte. Ce souvenir du poète anglais est demeuré si vivace chez Alfred de Musset que, huit ans plus tard, on le retrouve dans son *Histoire d'un Merle blanc*[1] : « J'irai à Venise et je louerai sur les bords du Grand Canal, au milieu de cette cité féerique, le beau palais Mocenigo, qui coûte quatre livres dix sous par jour ; là, je m'inspirerai de tous les souvenirs que l'auteur de *Lara* doit y avoir laissés. »

Les premiers temps de leur séjour furent calmes ; malgré son état maladif, George Sand accompagnait Musset, qui, tout en visitant la ville, prenait des notes sur les usages, sur les dénominations des lieux : nous avons plusieurs pages d'adresses, de recettes culinaires, mots du dialecte vénitien, courtes notices sur des familles ou des noms célèbres

1. *Scènes de la Vie privée et publique des Animaux.* Paris, Hetzel, 1842, t. II, p. 362.

à Venise, inscriptions copiées sur les monuments, tout cela pêle-mêle, au hasard des rencontres. Nous voyons là qu'ensemble ils visitèrent Chioggia, le Lido, déjeunèrent au restaurant du Sauvage à Venise et se promenèrent dans les jardins de Saint-Blaise, à la Zuecca... Mais bientôt George Sand dut garder la chambre et son ami continua seul ses excursions.

Alfred de Musset avait écrit plusieurs fois à sa mère depuis son départ : de Marseille, de Gênes, de Florence, puis de Venise. Les premières lettres parvinrent à leur adresse[1] ; mais vers la fin de janvier les nouvelles cessèrent brusquement. Madame de Musset s'en plaignit à son fils :

« Paris, ce jeudi 13 février 1834.

» Il m'est impossible, mon cher enfant, de me rendre compte des motifs que tu peux avoir pour me laisser si longtemps sans nouvelles, après la promesse que tu m'avais faite de m'éviter au moins ce chagrin-là. Tu connais ma facilité malheureuse à m'inquiéter; si tu lui laisses un libre cours, je ne puis pas prévoir où elle me conduira. Ces jours derniers, Hermine[2] était malade, elle a pris un rhume en sortant d'un bal chez madame Hennequin, qui nous avait invitées. Je veillais près d'elle et passais de longues nuits, que l'incertitude de ta position, de ta santé, rendaient bien tristes. Le matin, j'avais une fièvre nerveuse, la tête me tournait, il me semblait que j'allais devenir folle; je pleurais, je marchais à grands pas dans ma chambre, cherchais quel moyen je pourrais imaginer pour me procurer de tes nouvelles. Enfin, j'ai supplié Paul[3], après plusieurs jours de cet état intolérable, d'aller voir Buloz et de savoir de lui si quelqu'un des amis de madame Sand avait eu de ses nouvelles. Heureusement Buloz avait reçu une lettre de toi, datée du 27 janvier; Paul m'a calmé le sang en me rapportant cette

1. Ces lettres, qui étaient entre les mains de Paul de Musset, ont disparu et ne se sont pas retrouvées parmi les papiers laissés par madame Paul de Musset.

2. La sœur d'Alfred de Musset.

3. Son frère.

nouvelle. Je ne suis plus malade, mais je suis bien triste; car il faut que tu aies des raisons pour me laisser dans une pareille inquiétude, si tu n'es pas malade, ce que cette lettre à Buloz ne prouve nullement, puisque je ne l'ai pas lue; au moins tu es ennuyé, lui-même l'a dit à Paul; tu ne te plais plus à Venise, peut-être en es-tu parti; je t'écris à tout hasard; ma lettre ne te parviendra probablement pas, mais c'est le moindre de mes soucis. Je me soulage en t'écrivant; il me semble au moins, pendant que je promène ma plume sur ce papier, que tu m'entends et que tu vas te hâter de soulager mon ennui en m'écrivant bien vite. Fais-le, mon bon fils, si cette lettre arrive jusqu'à toi, et surmonte la paresse ou le malaise qui t'en a empêché depuis six semaines, car il y a réellement tout ce temps que je n'ai reçu un mot de toi. La dernière qui m'a fait tant de plaisir est datée du 6 janvier; je l'ai relue bien des fois, mais maintenant je ne puis plus la relire, elle me fait mal, car cette phrase par laquelle tu la termines : « Ne crains pas, ma chère mère, que je » te laisse sans nouvelles, il t'en coûtera des ports de » lettres... » etc... n'y a-t-il pas, dans cette assurance de quoi faire naître les plus vives inquiétudes? Car, qui peut te détourner d'une si bonne et si chère résolution, que des accidents graves ou un état d'abattement causé par la maladie? Je sens, mon cher enfant, que si rien de tout cela n'existe, je vais t'ennuyer par mes doléances; mais figure-toi un peu ce que c'est que d'être à trois cents lieues de son fils chéri, et de ne savoir à quels saints se vouer pour savoir s'il existe ou s'il est mort, assassiné, noyé, que sais-je? Il y a de quoi en perdre l'esprit et c'est ce que je fais...

» Nous avons passé un triste carnaval. . . . . . .

(Détails sur les bals où elle était invitée avec sa fille.)

» Je ne sais pas si tu as reçu les deux lettres que je t'ai adressées à Venise? La première était adressée poste restante, à Venise; la seconde, quai des Esclavons ou bureau restant. Mais j'avais mis sur l'adresse: *Monsieur de Musset*, sans le prénom d'*Alfred;* je crains que si tu l'as été chercher, on ne te l'ait pas donnée. Enfin, je me persuade que tu n'as pas reçu mes lettres, puisque tu n'as répondu à aucune. Celle-ci sera-t-elle plus heureuse? Cela est fort douteux. Fais réclamer

les autres si on ne te les as pas encore données. Il faudrait y aller toi-même, car on ne les donne pas à d'autres qu'à la personne même à laquelle elles sont adressées.

» Mais cela n'est que du bavardage : tu le sais aussi bien que moi.

» Je te quitte en t'embrassant bien tendrement : ton frère et ta sœur en font autant, mais personne au monde ne t'aime comme

» Ta mère. »

Ce n'était ni la paresse ni la maladie qui empêchaient Alfred de Musset de donner de ses nouvelles : il écrivait régulièrement et confiait ses lettres à un gondolier, nommé Francesco, pour les porter à la poste avec l'argent nécessaire à leur affranchissement ; mais Francesco dépensait l'argent au cabaret et jetait la lettre à l'eau.

II

A VENISE

Il y avait un peu plus d'un mois que les deux amants étaient à Venise, quand éclata la crise terrible dont s'est ressentie leur vie entière : fatigué au physique et au moral par le voyage, affaibli par le climat, ennuyé de cette compagne toujours malade qui lui faisait si triste figure, Alfred de Musset devint nerveux, irritable, s'emportant à la moindre contradiction, au moindre obstacle ; George Sand, que la fièvre rendait non moins irascible et maussade, reçut mal ses observations ou ses doléances : de là ces querelles qui firent de leur chambre d'hôtel un enfer. Ce ne fut pas leur faute, il ne faut les accuser ni l'un ni l'autre : le milieu seul fut coupable. Et puis, sans vouloir en convenir avec eux-mêmes, ils commençaient malgré eux à sentir que leur beau rêve était irréalisable et que l'amour idéal ne se trouvait pas sur la terre. C'est alors, justement, qu'Alfred de Musset fut à son tour atteint par la fièvre ; et, dans l'état d'excitation

où il vivait, le mal ne fit pas de lents progrès chez lui comme chez George Sand : il l'abattit d'un seul coup. George Sand éperdue, ne sachant où donner de la tête, manda le premier médecin qu'on lui indiqua, le docteur Pagello[1].

Pagello vint et remplaça avantageusement un vieux médecin qui, nous ne savons comment, se trouvait au chevet de Musset dès le debut de sa maladie, le docteur Rebizzo.

Pagello ordonna des compresses d'eau glacée et une potion calmante :

Aq. ceras. nigr	℥ij.
Laud. liquid. Sydn., gutt.	XX.
Aq. coob. laur. ceras., gutt. . . .	XV.

» Dr PAGELLO. »

(Nous copions sur l'original, conservé par Musset); autrement dit :

Eau de cerises noires	*1 once, 2 gros.*
Laudanum liquide de Sydenham. . . .	*20 gouttes.*
Eau distillée de laurier cerise	*15 gouttes.*

Pendant plus de huit jours, le poète fut soigné avec un admirable dévouement par George Sand et Pagello qui ne quittèrent pas son chevet : « Par instants, les sons de leurs voix me paraissaient faibles et lointains; par instants, ils résonnaient dans ma tête avec un bruit insupportable. Je sentais des bouffées de froid monter du fond de mon lit, une vapeur glacée, comme il en sort d'une cave ou d'un tombeau, me pénétrer jusqu'à la moelle des os. Je conçus la pensée d'appeler, mais je ne l'essayai même pas, tant il y avait loin du siège de ma pensée aux organes qui auraient dû l'exprimer. A l'idée qu'on pouvait me croire mort et m'enterrer avec ce reste de vie réfugié dans mon cerveau, j'eus peur, et il me fut impossible d'en donner aucun signe. Par bonheur, une main, je ne sais laquelle, ôta de mon front une compresse

1. Sa lettre a été publiée par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (*Cosmopolis*). — M. le docteur Cabanès vient de publier, dans la *Revue hebdomadaire*, une très curieuse étude sur les relations de George Sand, Pagello et Alfred de Musset; son récit diffère quelque peu du nôtre dans les détails, mais le fond de l'histoire est le même.

d'eau froide que j'avais depuis plusieurs jours et je sentis un peu de chaleur. J'entendis mes deux gardiens se consulter sur mon état : ils n'espéraient plus me sauver[1]... »

A des crises nerveuses d'une violence extrême succédait cette léthargie qui ressemblait à la mort. Le neuvième ou le dixième jour, Musset, comme s'il sortait d'un rêve, ouvrit les yeux en poussant un léger cri, et reconnut les deux personnes présentes : « J'essayai alors de tourner ma tête sur l'oreiller et elle tourna. Pagello s'approcha de moi, me tâta le pouls et dit : Il va mieux : s'il continue ainsi, il est sauvé[2]... » Musset était hors de danger, en effet, mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût guéri : dans une lettre adressée à George Sand, datée du 4 avril 1834, il dit que cette crise a duré dix-huit jours.

Ici, nous sommes obligé de toucher un point délicat : pendant cette période aiguë de sa maladie, Alfred de Musset a-t-il réellement vu ou s'est-il imaginé voir George Sand entre les bras de Pagello ?

Dans une relation datée de décembre 1852, écrite entièrement de sa main, Paul de Musset déclare que son frère lui a toujours dit l'avoir *vue*, pendant qu'il était étendu sur son lit de douleur, mais sans pouvoir préciser le moment : « En face de moi, je voyais une femme assise sur les genoux d'un homme, elle avait la tête renversée en arrière... Je vis les deux personnes s'embrasser. » Et plus loin : « Le soir même ou le lendemain, Pagello s'apprêtait à sortir, lorsque George Sand lui dit de rester et lui offrit de prendre le thé avec elle... En les regardant prendre leur thé, je m'aperçus qu'ils buvaient l'un après l'autre dans la même tasse. » Mais c'est Paul qui a écrit cela, et non Alfred, et pas une ligne d'Alfred ne fait allusion à ce fait ; il reproche bien des choses à sa maîtresse, mais jamais cela. Il ne nous paraît guère possible d'admettre que George Sand, épuisée par les veilles, malade elle-même, se soit donnée à un autre homme sous les yeux de celui qu'elle soignait avec un dévouement sans bornes. Toute sa vie, elle a protesté

1. Relation de ce qui s'est passé à Venise, par Paul de Musset (manuscrit inédit) ; — voir un peu plus loin.

2. Extrait de la même relation.

là contre, elle s'est défendue, non pas d'avoir été la maîtresse de Pagello, mais de l'être devenue dans les circonstances que voilà. — Je parle du fait matériel, et non de la « déclaration » adressée par elle à Pagello et signalée récemment par le docteur Cabanès. — Le meilleur moyen de détruire cette légende ne serait-il pas de publier sa correspondance avec Musset? Mais une correspondance complète des deux amants, et non des lettres tronquées comme celles qui circulent sous main.

Cette même relation de Paul de Musset parle aussi d'une querelle survenue pendant la convalescence d'Alfred. Une nuit, Alfred surprit George Sand écrivant sur ses genoux; il voulut savoir ce qu'elle disait dans cette lettre et à qui elle l'adressait. George Sand refusa toute explication et, plutôt que de lui remettre son papier, elle le lança par la fenêtre. Musset fut convaincu par cela seul qu'elle écrivait à Pagello pour lui donner un rendez-vous. — Nous parlons toujours d'après Paul de Musset.

Dans une note de sa correspondance inédite, George Sand affirme qu'elle donnait simplement des nouvelles d'Alfred à Pagello, et qu'elle ne voulut pas lui faire voir le billet parce qu'elle y parlait de folie. « Plus tard, *elle* consentit, à Paris, à *lui* remettre cette fameuse lettre. » Car, Alfred de Musset parti, elle descendit aussitôt dans la rue où elle la retrouva.

Or il y a, dans les papiers d'Alfred de Musset, une *Canzonetta nuova supra l'Elisire d'Amore*, qui répond en tous points à la pièce décrite par George Sand dans la note citée plus haut; c'est une sorte de placard, de quatre pages, imprimé à Venise, sur mauvais papier, et qui se vendait quelques sous dans la rue. Au dos de cette romance, on lit cette phrase manuscrite, au crayon, de George Sand : « *Egli è stato molto male questa notte, poveretto! credeva si vedere fantasmi intorno al suo letto, e gridava sempre : Son matto,* je deviens fou. *Temo molto per la sua ragione. Bisogna sapere dal gondoliere se non ha bevuto vino di Cipro, nella gondola, ieri. Se forse ubri...* — C'est-à-dire : « Il s'est trouvé très mal cette nuit, le pauvre. Il croyait voir des fantômes autour de son lit et criait sans cesse : *Je suis fou, je deviens fou*. Je crains beaucoup pour sa raison. Il faut savoir du gondolier s'il n'a pas bu du vin de Chypre, en gondole, hier. Si peut-être il était gris... » George Sand

ajoute : « La phrase devait probablement être terminée ainsi : *S'il n'était que gris, cela ne serait pas si inquiétant*. Il éprouvait un insurmontable besoin de relever ses forces par des excitants, et, deux ou trois fois, malgré toutes les précautions, il réussit à boire en s'échappant, sous prétexte de promenade en gondole. Chaque fois, il eut des crises épouvantables, et il ne fallait pas en parler au médecin devant lui, car il s'emportait sérieusement contre ces révélations. »

On était alors aux premiers jours de mars ; un secours inattendu arriva aux malheureux voyageurs. M. Alfred Tattet visitait l'Italie, en compagnie d'une personne dont le nom fut célèbre au théâtre : il fit un détour pour venir voir à Venise son ami Alfred de Musset, qu'il croyait en bonne santé. Il le trouva revenant à la vie ; lui aussi se fit garde-malade, et ils furent trois au lieu de deux : « J'ai tâché, pendant mon séjour à Venise, écrivait-il à Sainte-Beuve, de procurer quelques distractions à madame Dudevant, qui n'en pouvait plus ; la maladie d'Alfred l'avait beaucoup fatiguée. Je ne les ai quittés que lorsqu'il m'a été bien prouvé que l'un était tout à fait hors de danger et que l'autre était entièrement remise de ses longues veilles[1]. » — Un billet de George Sand vient confirmer cette lettre :

A MONSIEUR ALFRED TATTET

Hôtel de l'Europe.

« Alfred ne va pas mal ; nous irons au spectacle si vous voulez. Mais guérissez-vous de votre rhume et soignez-vous.

» Tout à vous.

» GEORGE. »

Dès qu'il avait pu le faire, Alfred de Musset avait écrit à sa mère pour lui dire son état et lui annoncer son retour : « Je vous apporterai un corps malade, une âme abattue, un cœur en sang, mais qui vous aime encore[2]. »

1. Cette lettre, datée de Florence, 17 mars 1834, a été publiée par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (*Cosmopolis*).

2. *Biographie*, p. 129.

Voici la réponse de madame de Musset :

« Paris, 17 mars 1834.

» Oh! mon pauvre fils! mon pauvre fils! Quel fatal voyage tu as fait là! Et quelle affreuse maladie! Ta lettre m'a bouleversée; j'en suis restée trois heures sans pouvoir parler. D'après le traitement qu'on t'a fait subir, ton frère conclut que tu as une fièvre cérébrale. Pour moi, je me perds dans les conjectures les plus sinistres pour deviner quelle complication de maladies a pu t'assaillir, toi si sain, si fort jusque-là, et qui n'as jamais fait sous mes yeux ce qu'on peut appeler une maladie. Je suis persuadée que le malsain climat dans lequel vous êtes allés vous fixer a contribué à ton malheur. Venise est inhabitable une grande partie de l'année; je voudrais à tout prix t'en savoir dehors. Il ne faut pas cependant que tu te remettes en route pour la France avant que ta pauvre santé soit consolidée; tu n'aurais pas la force de supporter le voyage, et une rechute serait plus dangereuse encore. Mais si tu t'en sens la force, tâche d'aller passer ta convalescence loin de Venise; elle en sera plus courte et plus sûre. J'ai une bien grande reconnaissance pour madame Sand et pour tous les soins qu'elle t'a donnés. Que serais-tu devenu sans elle? C'est affreux à penser. J'étais, lorsque j'ai reçu ta lettre, dans une inquiétude impossible à exprimer. J'avais été jeudi chez Buloz, qui venait de recevoir une lettre de madame Sand; il ne voulait pas me la montrer et il feignait de l'avoir perdue. Il avait imprudemment lâché le mot d'indisposition : Alfred a une indisposition! Il n'en fallait pas tant pour me faire deviner la vérité, l'horrible vérité; et je suis sortie de chez lui plus morte que vive.

» Je n'ai pas besoin de te dire, mon bien cher enfant, que tout ce que tu désires de changements dans notre appartement sera fait de suite... (Description des modifications à opérer.) Si ce projet te convient, écris-le-moi, je le ferai exécuter avant ton retour, pour t'éviter l'ennui des ouvriers; autrement, nous attendrons ton retour, et je me bornerai à faire ce que tu me demandes.

» Je te supplie de m'écrire lettres sur lettres, mon cher enfant; tu comprends combien cela m'est nécessaire en ce

moment. Je suis si malheureuse, si tourmentée! Ton frère et ta sœur sont bien inquiets aussi. J'ai appris avec plaisir que M. Tattet est avec vous : ce te sera une distraction agréable : un ami est bien précieux à trois cents lieues de tous les siens.

» Nous nous portons tous bien, à l'inquiétude près, qui est un mal insupportable pour moi. Je t'embrasse, mon cher fils, de toute mon âme et t'aime plus que ma vie.

» Ta mère,

» EDMÉE. »

« Tu ne m'as pas donné d'adresse positive et pas dit si tu as reçu une seule de mes lettres ; de sorte que je crains toujours qu'elles ne te soient pas parvenues. »

Le timbre d'arrivée à Venise porte la date du 25 mars. A cette époque Alfred de Musset était donc suffisamment rétabli pour sortir et aller lui-même chercher ses lettres à la poste.

D'autre part, George Sand écrivait à Alfred Tattet qui lui demandait des nouvelles :

« Votre lettre me fait beaucoup de plaisir, mon cher monsieur Alfred, et je suis charmé que vous me fournissiez l'occasion de deux choses. D'abord de vous dire qu'Alfred, sauf un peu moins de force dans les jambes et de gaieté dans l'esprit, est presque aussi bien portant que dans l'état naturel. Ensuite de vous remercier de l'amitié que vous m'avez témoignée et des moments agréables que vous m'avez fait passer en dépit de toutes mes peines. Je vous dois les seules heures de gaieté et d'expansion que j'aie goûtées dans le cours de ce mois si malheureux et si accablant. Vous en retrouverez de meilleures dans votre vie ; quant à moi, Dieu sait si j'en rencontrerai jamais de supportables. Je suis toujours dans l'incertitude où vous m'avez vue, et j'ignore absolument si ma vieille barque ira échouer en Chine, ou à toute autre morgue, *questo non importa*, comme dirait notre ami Pagello, et je vous engage à vous en soucier fort peu. Gardez-moi seulement un bon souvenir du peu de temps que nous avons passé à bavarder au coin de mon feu, dans les

loges de la Fenice, et sur les ponts de *Venezia la Bella*, comme vous dites si élégamment. Si quelqu'un vous demande ce que vous pensez de la féroce Lelia, répondez seulement qu'elle ne vit pas de l'eau des mers et du sang des hommes, en quoi elle est très inférieure à Han d'Islande : dites qu'elle vit de poulet bouilli, qu'elle porte des pantoufles le matin et qu'elle fume des cigarettes de Maryland. Souvenez-vous tout seul de l'avoir vue souffrir et de l'avoir entendue se plaindre, comme une personne naturelle. — Vous m'avez dit que cet instant de confiance et de sincérité était l'effet du hasard et du désœuvrement. Je n'en sais rien, mais je sais que je n'ai pas eu l'idée de m'en repentir et qu'après avoir parlé avec franchise pour répondre à vos questions, j'ai été touchée de l'intérêt avec lequel vous m'avez écoutée. Il y a certainenement un point par lequel nous nous comprenons : c'est l'affection et le dévouement que nous avons pour la même personne. Qu'elle soit heureuse, c'est tout ce que je désire désormais. Vous êtes sûr de pouvoir contribuer à son bonheur, et moi, j'en doute pour ma part. C'est en quoi nous différons et c'est en quoi je vous envie. Mais je sais que les hommes de cette trempe ont un avenir et une providence. Il retrouvera en lui-même plus qu'il ne perdra en moi ; il trouvera la fortune et la gloire, moi je chercherai Dieu et la solitude.

» En attendant, nous partons pour Paris dans huit ou dix jours, et nous n'aurons pas, par conséquent, le plaisir de vous avoir pour compagnon de voyage. Alfred s'en afflige beaucoup, et moi je le regrette réellement. Nous aurions été tranquilles et *allegri* avec vous, au lieu que nous allons être inquiets et tristes. Nous ne savons pas encore à quoi nous forcera l'état de sa santé physique et morale. Il croit désirer beaucoup que nous ne nous séparions pas et il me témoigne beaucoup d'affection. Mais il y a bien des jours où il a aussi peu de foi en son désir que moi en ma puissance, et alors, je suis près de lui entre deux écueils : celui d'être trop aimée et de lui être dangereuse sous un rapport, et celui de ne l'être pas assez, sous un autre rapport, pour suffire à son bonheur. La raison et le courage me disent donc qu'il faut que je m'en aille à Constantinople, à Calcutta ou à tous les diables. Si quelque jour il vous parle de moi et qu'il m'accuse

d'avoir eu trop de force ou d'orgueil, dites-lui que le hasard vous a amené auprès de son lit dans un temps où il avait la tête encore faible, et qu'alors n'étant séparé des secrets de notre cœur que par un paravent, vous avez entendu et compris bien des souffrances auxquelles vous avez compati. Dites-lui que vous avez vu la vieille femme répandre sur ses tisons deux ou trois larmes silencieuses, que son orgueil n'a pas pu cacher. Dites-lui qu'au milieu des rires que votre compassion ou votre bienveillance cherchait à exciter en elle, un cri de douleur s'est échappé une ou deux fois du fond de son âme pour appeler la mort.

» Mais je vous ennuie avec mes bavardages et peut-être vous aussi vous pensez que, par habitude, j'écris des phrases sur mon chagrin. Cette crainte-là est ce qui me donne ordinairement de la force et une apparence de dédain. Je sais que je suis entachée de la désignation de *femme de lettres* et, plutôt que d'avoir l'air de consommer ma marchandise littéraire par économie dans la vie réelle, je tâche de dépenser et de soulager mon cœur dans les fictions de mes romans : mais il m'en reste encore trop et je n'ai pas le droit de le montrer sans qu'on en rie. C'est pourquoi je le cache ; c'est pourquoi je me consume et mourrai seule, comme j'ai vécu. C'est pourquoi j'espère qu'il y a un Dieu qui me voit et qui me sait, car nul homme ne m'a comprise et Dieu ne peut pas avoir mis en moi un feu si intense pour ne produire qu'un peu de cendres.

» Ensuite, il y a des gens qui prennent tout au sérieux, même la Mort, et qui vous disent : « Cela ne peut pas être » vrai ; on ne peut pas plaisanter et souffrir, on ne peut pas » mourir sans frayeur, on ne peut pas déjeuner la veille de son » enterrement. » Heureux ceux qui parlent ainsi. Ils ne meurent qu'une fois et ne perdent pas le temps de vivre à faire sur eux-mêmes l'éternel travail de renoncement, ce qui est, après tout, la plus stupide et la plus douloureuse des opérations.

» A propos d'opérations, l'*illustrissimo professore Pagello* vous adresse mille compliments et amitiés. Je lui ai traduit servilement le passage sombre et mystérieux de votre lettre où il est question de lui et de mademoiselle Antonietta, sans

y ajouter le moindre point d'interrogation, sans chercher à soulever le voile qui recouvre peut-être un abîme d'iniquités. Le docteur Pagello a souri, rougi, pâli; les veines colossales de son front se sont gonflées, il a fumé trois pipes; ensuite il a été voir jouer un opéra nouveau de Mercadante à la Fenice, puis il est revenu, et, après avoir pris quinze tasses de thé, il a poussé un grand soupir et il a prononcé ce mot mémorable que je vous transmets aveuglément pour que vous l'appliquiez à telle question qu'il vous plaira : *Forse!*

» Ensuite, je lui ai dit que vous pensiez beaucoup de bien de lui, et il m'a répondu qu'il en pensait au moins autant de vous, que vous lui plaisiez *immensamente* et qu'il était bien fâché que vous ne vous fussiez pas cassé une jambe à Venise parce qu'il aurait eu le plaisir de vous la remettre et de vous voir plus longtemps. J'ai trouvé que son amitié allait trop loin, mais j'ai partagé son regret de vous avoir si tôt perdu.

» Je n'écris pas à Sainte-Beuve parce que je ne me sens pas le courage de parler davantage de mes chagrins et qu'il m'est impossible de feindre avec lui une autre disposition que celle où je suis. Mais si vous lui écrivez, remerciez-le pour moi de l'intérêt qu'il nous porte. Sainte-Beuve est l'homme que j'estime le plus : son âme a quelque chose d'angélique et son caractère est naïf et obstiné comme celui d'un enfant. Dites-lui que je l'aime bien; je ne sais pas si je le verrai à Paris; je ne sais pas si je le reverrai jamais.

» Ni vous non plus, mon cher; mais pensez à moi quelquefois et tâchez d'en penser un peu de bien avec ceux qui n'en penseront pas trop de mal. Je ne vous dis rien de la part d'Alfred, je crois qu'il vous écrira de son côté. Amusez-vous bien, courez, admirez et surtout ne tombez pas malade.

» T. à v.,

» GEORGE SAND. »

22 mars [1834].

« Écrivez-moi à Paris, quai Malaquais, 19, si vous avez quelque chose à me dire. »

III

RETOUR D'ITALIE

Le 22 mars 1834, il était donc décidé que George Sand et Alfred de Musset revenaient ensemble à Paris ; mais le 28, tout était changé. Les troisième, quatrième et cinquième chapitres de la dernière partie de la *Confession d'un enfant du siècle* donnent une idée de ce qui a dû se passer durant ces quelques jours. Musset, apparemment, crut faire acte de grandeur d'âme et de générosité en partant seul, laissant George Sand en compagnie de Pagello.

Avant de le quitter, ses « deux grands amis » remirent au voyageur un petit portefeuille portant ces deux dédicaces autographes [1]. Sur la première page :

A son bon camarade, frère et ami,
Sa maîtresse,

GEORGE.

Venise, 28 mars 1834.

Sur la dernière :

Pietro Pagello
raccomanda
M. Alfred de Musset
a Pietro Pinzio
a Vicenzo Stefanelli } *Ingegneri.*
a M. J. R. Aggiunta.

1. Ce carnet a 72 feuillets.

Sur le premier, envoi de George Sand.

Les feuillets 3 à 12 portent des notes manuscrites d'Alfred de Musset : — maximes, extraits de divers auteurs : Sénèque, Pindare, Marc-Aurèle, Homère, Byron, etc. ; d'autres encore, français, anglais, italiens.

Les feuillets 2, 15 — 48, 57 — 71 sont restés blancs.

Les feuillets 13, 14, 49 — 56 sont arrachés. Sur les fragments qui en restent, on distingue des traces d'écriture au crayon.

Sur le feuillet 72 et dernier, envoi de Pagello, écrit en sens inverse des autres pages.

C'est de ce carnet qu'il s'agit dans la lettre d'Alfred de Musset à George Sand datée du 15 juin 1834.

Alfred de Musset quitta Venise dans la journée ou dans la soirée du 29 mars 1834; son passeport nous fournit encore des indications précises :

Venezia, 28 marzo 1834. Dir. Gen. di Poli. Buono per Milano.

Vu au consulat de France à Venise. Bon pour se rendre à Paris. Venise, 29 mars 1834. — Le consul de France : SILVESTRE DE SACY.

Visto al Comando. Arona, 1 aprile 1834.

Vu au Pont Saint-Maurice, le 3 avril 1834, allant en France.

Vu à Genève, le 5 avril 1834. Bon pour Paris.

Vu à Bellegarde, le 6 avril 1834.

Il était accompagné par une sorte de domestique, nommé Antonio, que George Sand avait chargé de veiller sur son maître pendant le voyage et qui devait la tenir au courant des incidents de la route. Elle-même reconduisit Musset jusqu'à Mestre, dit-elle dans son *Histoire de ma Vie*, — jusqu'à Vicence, d'après une lettre d'elle à Boucoiran[1]. — Il lui écrivit de Padoue et de Genève; elle, de son côté, lui adressa une lettre à Milan.

Le 12 avril, Alfred de Musset arriva à Paris (le 10, dit Paul dans la *Biographie*), exténué au physique et au moral. Il s'enferma dans sa chambre et, pendant plus d'un mois, il ne voulut voir personne.

« Je fus saisi d'une souffrance inattendue, raconte-t-il plus tard dans son *Poète déchu*[2]; il me semblait que toutes mes idées tombaient comme des feuilles sèches, tandis que je ne sais quel sentiment inconnu, horriblement triste et tendre, s'élevait dans mon âme. Dès que je vis que je ne pouvais lutter, je m'abandonnai à la douleur, en désespéré... La dou-

1. Datée du 6 avril 1834 et publiée dans sa *Correspondance*, tome I, p. 265. — D'après une lettre qu'elle écrit le 15 avril 1834 à Musset lui-même, c'est le lendemain de son départ qu'elle est allée à Vicence pour savoir comment il avait passé sa première nuit de voyage (lettre inédite).

2. En 1839. — Paul de Musset en cite des fragments dans la *Biographie*.

leur se calma peu à peu, les larmes tarirent, les insomnies cessèrent, je connus et j'aimai la mélancolie. »

Ce qui entretenait encore le poète en ce malheureux état, c'était la correspondance établie entre lui et elle : n'étant plus en contact, ils renouvelaient leur rêve et poétisaient jusqu'à leurs querelles passées. En outre des lettres qu'ils s'adressaient tous les trois ou quatre jours, George Sand lui envoyait ses *Lettres d'un Voyageur* : la première, le 29 avril : la deuxième, dans les premiers jours de juin (par l'entremise de Buloz) ; puis, le 17 juin, « la seconde moitié du second volume de *Jacques* », avec mission de la lire et d'y faire les coupures qu'il jugerait nécessaires[1]. C'est Musset qui s'occupait à Paris des affaires de George Sand, restée à Venise, voyait ses fournisseurs, s'entendait pour elle avec Buloz et lui faisait expédier par ses éditeurs les sommes dont ils lui étaient redevables.

D'autre part, il mandait ceci, dès le 30 avril, à son amie : « J'ai bien envie d'écrire notre histoire ; il me semble que cela me guérirait et m'élèverait le cœur. Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os : mais j'attendrai ta permission formelle. » Et, le 12 mai, George Sand lui répondait : « Il m'est impossible de parler de moi dans un livre, dans la disposition d'esprit où je suis ; pour toi, fais ce que tu voudras, romans, sonnets, poèmes ; parle de moi comme tu l'entendras, je me livre à toi les yeux bandés. » Ce projet, on le sait, est devenu *la Confession d'un Enfant du siècle*. On a donc eu tort de prétendre que George Sand avait imaginé *Elle et Lui* pour répliquer à cette confession[2]. Non seulement elle était prévenue des intentions d'Alfred de Musset, mais elle l'autorisait à écrire. Bien plus, la rupture définitive s'étant consommée dans les premiers jours de mars 1835, et *la Revue des Deux Mondes* publiant dès le 15 septembre le deuxième chapitre de la première partie de *la Confession*, celle-ci fut commencée probablement avant cette rupture.

Pagello, emporté dans le même tourbillon, écrivait des

1. En tête de l'exemplaire de *Jacques* que possédait Alfred de Musset, se trouve cet envoi autographe : « George à Alfred. »

2. L'exemplaire de *la Confession d'un Enfant du siècle* appartenant à George Sand porte cette dédicace manuscrite : « A George Sand — Alf[d] M[t]. »

lettres, lui aussi; mais il n'osait s'adresser directement à Musset, il s'adressait à son ami Tattet. Voici la première de ces lettres que nous avons retrouvées :

« *7 giugno 1834, Venezia.*

» *Mio caro amico,*

» *Mi sono affrettato di eseguire la vostra commissione, son assicurato che le due casse di bottiglie sono già sulla strada della Francia. — Se niente arrivasse al contrario, scrivetemi, e vi servirò. — Madame G. vi saluta cordialmente, sta bene e si diverte abbastanza per questo poco che può offrire Venezia in confronto di Parigi. — Addio, buon amico. La nostra amicizia di un giorno sembra quella di due anni; forse ci vedremo a Parigi. — Non vi so dire nè il quando nè il come, so che ci rivedrèmo. — Se vedete Alfred de Musset, baciatelo per me.*

» *Addio, addio, vostro sincero*

» PIETRO PAGELLO. »

TRADUCTION

« Venise, 7 juin 1834.

» Mon cher ami,

» Je me suis hâté de faire votre commission et je me suis assuré que les deux caisses de bouteilles sont déjà sur la route de France. — S'il n'arrivait rien au contraire, écrivez-moi et je vous servirai. — Madame G. (George) vous salue cordialement; elle va bien de santé et se divertit suffisamment, pour le peu qu'offre Venise en comparaison de Paris. — Adieu, bon ami; notre amitié d'un jour semble celle de deux années; peut-être nous verrons-nous à Paris. — Je ne sais vous dire ni quand ni comment, je sais que nous nous reverrons. — Si vous voyez Alfred de Musset, embrassez-le pour moi.

» Adieu, adieu, votre sincère

» PIERRE PAGELLO. »

Pendant que s'échangeaient toutes ces lettres, on s'occupait d'Alfred de Musset et de George Sand à Paris beaucoup plus qu'ils ne l'auraient désiré. Le brusque retour du poète sans sa compagne avait prêté à des récits fort éloignés de la vérité :

ne sachant rien, on inventait. Les premières semaines, confiné dans sa solitude volontaire, Musset ignora ce qui se disait : mais, dès sa rentrée dans le monde, ces méchants propos parvinrent à ses oreilles. Ce fut Buloz qui, sans le savoir, éveilla ses soupçons. Alfred de Musset donna le démenti le plus formel à tous ces mensonges et défendit énergiquement George Sand. Mais les insinuations malveillantes de Gustave Planche avaient fait leur chemin ; malgré ses efforts, Musset ne put imposer silence aux calomniateurs. De leur côté, les amis de George Sand avaient jasé à tort et à travers, et quand on sut qu'elle allait revenir avec le troisième complice, avec Pagello, ce fut un véritable scandale.

IV

VOYAGE DE MUSSET A BADE

George Sand, à son tour, avait quitté Venise ; le 29 juillet, elle était à Milan, puis elle traversait la Suisse ; elle arrivait à Paris vers le 10 août, — avec Pagello. — Alfred de Musset, qu'elle avait prévenu depuis longtemps, l'attendait et leur premier soin fut de se revoir. C'est par le livre de madame Arvède Barine[1] qu'il faut connaître cette période de leur existence : brouilles et raccommodements se succèdent sans interruption, compliqués par la présence de Pagello devenu jaloux. Joignez enfin que tout le bruit fait autour d'eux déchire le bandeau brutalement : ils comprennent combien leur situation est fausse et ridicule.

Après un de ces orages, Alfred de Musset, n'y pouvant plus tenir, envoie ce billet à George Sand : « Je vais mettre une seconde fois la mer et la montagne entre nous ; si Dieu le permet, je reverrai ma mère, mais je ne reverrai jamais la France. »

1. *Alfred de Musset*, par Arvède Barine. Paris, Hachette, 1893, 1 vol. in-12 — L'auteur a consacré un long chapitre aux relations d'Alfred de Musset et de George Sand. Des documents précis habilement groupés, des extraits de lettres, en font un ensemble psychologique des plus attrayants.

En même temps, il écrivait à Buloz :

« Lundi, 18 [août 1834].

» Mon ami, ma mère me donne de quoi aller aux Pyrénées, et je vais partir. Dites-moi si vous croyez pouvoir, quand je serai là-bas, m'envoyer quelque argent. J'y vais pour travailler; je vous donnerai d'abord les vers que je vous ai promis, vous aurez ensuite et bientôt mon roman. Je m'engagerai, si vous voulez, à un dédit pour une époque que vous fixerez, et à laquelle vous recevrez le manuscrit entier, à moins de maladie grave, auquel cas, tout vous sera fidèlement rendu. Répondez-moi un mot ou venez me voir si vous avez le temps. Mais tout de suite, car je ne serai pas ici vendredi.

» T. à v.

» ALFRd DE MUSSET. »

Il devait aller à Toulouse pour voir son oncle, M. Desherbiers, alors sous-préfet à Lavaur ; de là aux Pyrénées, puis à Cadix. En conséquence de quoi, il partit pour... Bade. Nous avons de nouveau recours au passeport :

Vu au Ministère des affaires étrangères. Paris, 20 août 1834.

Vu pour Francfort et les bords du Rhin. Paris, 20 août 1834. Préfecture de police.

Vu à la légation de Bade. Paris, 21 août 1834.

Vu à la légation des villes libres d'Allemagne. Paris, 21 août 1834.

Vu pour les eaux de Bade. Strasbourg, 28 août 1834.

Baden, 30 August 1834. — (ILLISIBLE.)

D'autre part, George Sand s'était réfugiée à Nohant : elle y était déjà installée le 31 août, seule, ayant eu la sagesse de laisser Pagello à Paris. Et entre Nohant et Bade recommença une nouvelle correspondance encore plus passionnée que celle entre Paris et Venise[1]; et pendant ce temps-là Pagello, resté seul à Paris, inconnu, se lamentait de son isolement. — Voici ce qu'il écrivait à Alfred Tattet :

1. L'une de ces lettres a été publiée dans *l'Homme Libre* du 14 avril 1877 et dans le *Figaro* du 28 avril 1882.

» *Parigi, 6 settembre 1834.*

» *Mio caro Alfredo,*

» *Il vostro povero amico è a Parigi. — Ho domandato di voi alla vostra casa, mi fu detto che siete alla campagna. Se avessi tempo, sarei venuto a darvi un bacio, ma come sono qui per poco ve lo mando in questo foglio. Non so quanti giorni ancora resterò a Parigi. — Voi sapete che io son obbligato di obbedire alla mia piccola borsa, e questa mi comanda di già la partenza. — Addio. — Se potrò vedervi a Parigi, sarò fortunato; se non potrò, mandatemi un bacio anche voi in un pezzetto di carta.* Hôtel d'Orléans, n° 17, rue des Petits-Augustins. — *Addio, mio buono, mio sincero amico, addio.*

» *V° aff^mo amico,*

» PIETRO PAGELLO. »

TRADUCTION

« Paris, 6 septembre 1834.

» Mon cher Alfred,

» Votre pauvre ami est à Paris. — Je suis allé chez vous demander de vos nouvelles; on m'a dit que vous étiez à la campagne. Si j'avais eu le temps, je serais allé vous embrasser, mais comme je suis ici pour peu, je vous embrasse par cette feuille. Je ne sais combien de jours encore je resterai à Paris; vous savez que je suis obligé d'obéir à ma petite bourse, et celle-ci me commande déjà le départ. — Adieu. — Si je puis vous voir à Paris, je serai heureux; si je ne puis, envoyez-moi un baiser, vous aussi, sur un petit bout de papier. Hôtel d'Orléans, n° 17, rue des Petits-Augustins. — Adieu, mon bon, mon sincère ami, adieu.

» Votre très affectionné ami,

» PIERRE PAGELLO. »

Alfred de Musset, dans *Une Bonne Fortune*, raconte un des incidents de son séjour à Bade[1]. Après un mois de promenades et

1. On trouvera d'autres détails dans : 1° *Alfred de Musset à Bade*, par Émile Krantz; — extrait des *Annales de l'Est*; in-8°, Nancy, Imprimerie Berger-Levrault et Cie, 1888; — 2° *Kleine beiträge zur Würdigung Alfred de Musset (Poésies Nouvelles)*, von Dr Moritz Werner; in-8°, Berlin, C. Vogt, 1896.

de distractions variées, entremêlées de travail, Alfred de Musset songea au retour; son amour, qu'il pensait calmer par l'absence, n'avait fait que s'exalter. Le 10 octobre, il passe à Strasbourg, et dès son arrivée à Paris, le 13, il écrit à George Sand, encore à Nohant : « Mon amour, me voilà ici; tu m'as écrit une lettre bien triste, mon pauvre ange, et j'arrive bien triste aussi. Tu veux bien que nous nous voyions! Et moi, si je le veux!... » Quelques jours après, George Sand venait le rejoindre.

Pagello n'était pas encore parti, mais ce double retour le décida bien vite à reprendre le chemin de Venise, non sans avoir adressé une lettre d'adieu à son ami Alfred Tattet, en lui recommandant le silence :

MONSIEUR ALFRED TATTET

Rue Grange-Batelière, n° 13, Paris.

« *Parigi, 23 ottobre 1834.*

» *Mio buon amico,*

» *Prima di partire vi mando un bacio ancora. Vi congiuro di non dar parola giammai del mio amore con la George. — Non voglio vendette. — Parto colla sicurezza d'aver agito in uomo onesto. — Questo mi fa dimenticare la mia sofferenza e la mia povertà. — Addio, mio angelo. — Vi scriverò da Venezia. — Addio, addio.*

» PIETRO PAGELLO. »

TRADUCTION

« Paris, 23 actobre 1834.

» Mon bon ami,

» Avant de partir, je vous envoie encore un baiser. Je vous conjure de ne souffler jamais mot de mon amour avec la George. — Je ne veux pas de vengeances[1]. — Je pars avec la certitude d'avoir agi en honnête homme. — Ceci me

1. De plusieurs lettres de George Sand il ressort qu'au moment où elle est devenue la maîtresse de Pagello, « il s'est trouvé, dans sa vie à lui, de ces liens mal rompus avec ses anciennes maîtresses, des situations ridicules et désagréables » : au moment de la quitter, il semble craindre de voir se renouveler ces ennuis.

fait oublier ma souffrance et ma pauvreté. — Adieu, mon ange. — Je vous écrirai de Venise. — Adieu, adieu.

» PIERRE PAGELLO. »

V

A PARIS

Alfred Tattet avait dissuadé Musset de revoir George Sand; d'où, brouille entre les deux amis : Musset convenait bien, en son for intérieur, qu'il avait tort, mais ne voulait pas qu'on le lui dît. George Sand, ne connaissant pas encore les raisons invoquées par Tattet, voulut dissiper ce nuage :

« Mardi, 28 octobre 1834.

» Mon cher Tattet,

» J'apprends que j'ai été la cause indirecte et très involontaire d'un différend entre vous et Alfred. Je serais bien fâchée de savoir deux vieux amis désunis par rapport à moi. J'espère bien que cela ne sera pas.

» Dans tous les cas, je vous prie de venir me voir; après l'intérêt que vous m'avez témoigné, j'ai lieu d'être surprise et affligée de votre oubli. Je désire causer avec vous et vous attends à votre premier retour à Paris. Toujours quai Malaquais, 19.

» GEORGE SAND. »

« Quand vous serez ici[1], écrivez-moi un mot, je vous donnerai rendez-vous, car je suis souvent dehors ou enfermée. »

Mais à peine les deux amants se sont-ils revus qu'ils ne peuvent plus eux-mêmes s'entendre :

1. Alfred Tattet avait un domicile à Paris, 15 (et non 13), rue Grange-Batelière, mais il habitait le plus souvent une grande propriété qu'il possédait à Bury, près Margency, dans la vallée de Montmorency.

GEORGE SAND A ALFRED DE MUSSET

« N'ai-je pas prévu que tu souffrirais de ce passé qui t'exaltait comme un beau poème tant que je me refusais à toi et qui ne te paraît plus qu'un cauchemar à présent que tu me ressaisis? »

ALFRED DE MUSSET A GEORGE SAND

« Ne pense pas au passé! Non, non! Ne compare pas! Ne réfléchis pas! Je t'aime comme on n'a jamais aimé! »

Les crises se succèdent avec rapidité : ils s'adorent le matin et se disent des injures le soir, pour retomber le lendemain dans les bras l'un de l'autre. C'est la phase de leurs amours la plus tourmentée, la plus poignante : à la lecture de ce que madame Arvède Barine publie de leurs lettres, on se demande comment ils n'y ont pas laissé tous deux leur raison.

Alfred de Musset a la fièvre et George Sand veut prendre un déguisement pour venir le soigner chez sa mère : « Si je peux me lever, j'irai te voir », lui répond-il.

Le 8 novembre, Alfred de Musset provoque en duel Gustave Planche qui a mal parlé de George Sand; Planche lui fait des excuses, et, le 12 novembre, Musset écrit à son ami Tattet :

« Mon cher ami,

» Tout est fini. — Si par hasard on vous faisait quelques questions (comme il est possible qu'on vous soupçonne de m'avoir parlé); si enfin peut-être on allait vous voir, pour vous demander à vous-même si vous ne m'avez pas vu, répondez purement que non, que vous ne m'avez pas vu et soyez sûr que notre secret commun est bien gardé de ma part. — J'irai vous voir bientôt.

» A vous de cœur.

» ALFRED DE MUSSET. »

Puis il va dans la Côte-d'Or, à Montbard, chez l'un de ses parents. Quelques jours après, le « pauvre vieux lierre » est revenu où il s'attache.

Le 25 novembre, George Sand écrit à Sainte-Beuve que Musset ne veut plus la voir[1]; son exaltation touche à la folie: la rupture paraît complète. Le 15 décembre, George Sand est à Nohant; et le 13 janvier 1835, elle adresse cette lettre à Alfred Tattet :

« Monsieur,

» Il y a des opérations qui sont fort bien faites et qui font honneur à l'habileté du chirurgien, mais qui n'empêchent pas la maladie de revenir. En raison de cette possibilité, Alfred est redevenu mon amant; comme je présume qu'il sera bien aise de vous voir chez moi, je vous engage à venir dîner avec nous au premier jour de liberté que vous aurez. Puisse l'oubli que je fais de mon offense ramener l'amitié entre nous.

» Adieu, mon cher Tattet.

» Tout à vous,

» GEORGE SAND. »

Combien le ton de ce billet diffère de celui du 28 octobre 1834!... C'est que Musset avait parlé et raconté à George Sand, dans un moment d'expansion, que son ami Tattet avait fait de son mieux pour empêcher leur rapprochement : de là, colère de la maîtresse contre le gêneur, et, charmée de prendre sa revanche, elle tient à la lui faire savoir.

Peu après, se produit un incident qui remet Pagello en scène, et sur lequel nous n'avons pas d'autre renseignement que cette lettre écrite par George Sand à Alfred Tattet :

« 14 février 1835.

» Monsieur,

» J'ai une affaire indispensable à terminer avec vous. Il s'agit d'une affaire d'argent, dans laquelle je suis compromise d'honneur aux yeux de Pierre Pagello. J'ai besoin d'une attestation de vous, et vous êtes trop galant homme pour me la refuser. Je sais que vous m'êtes extrêmement hostile et j'ai peu sujet de vous bénir. Mais soyez sûr que j'ai trop le sentiment des

1. Lettre publiée par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, ainsi que celle d'Alfred de Musset au même (Cosmopolis).

convenances pour vous en faire des reproches et que jamais aucune vengeance de ma part ne cherchera à vous atteindre. Ayez donc, monsieur, la bonté de recevoir chez vous quatre tableaux qui appartiennent à Pierre Pagello et que je m'étais chargé de vendre. Voyant qu'il avait besoin d'argent et sachant, par l'avis d'un expert, que les tableaux ne valaient rien, je lui en donnai la somme de deux mille francs et j'y ajoutai le procédé de lui cacher le secours que [je] lui apportais. Je lui ai remis mille francs en argent et le tins quitte d'une somme plus forte qu'il me devait. Je crus devoir ces ménagements à sa position fâcheuse et délicate à Paris. Aujourd'hui, Pierre Pagello, averti par un de mes amis, me fait un grand crime de cette action et pense que je l'ai faite à dessein de la divulguer et d'avilir son nom ; d'abord, en racontant l'histoire telle qu'elle est, je n'ai point sujet de l'avilir ; ensuite, je ne l'ai racontée qu'à Alfred qui vous l'a redite, à vous seul. Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, de rendre témoignage de ma discrétion, lorsque vous écrirez à Pierre Pagello ?

» En second lieu, cette personne insinue que je pourrais bien m'être défaite des tableaux à mon avantage, afin de me donner en même temps les gants d'une générosité singulière. Elle ajoute que, s'ils sont entre mes mains *en effet,* elle espère que vous voudrez bien les recevoir, afin de les lui renvoyer ou de les lui faire vendre. Je fais porter les tableaux chez vous ; voulez-vous bien en accuser réception à Pierre Pagello ? J'espère que oui. Vous avez pensé que le sentiment d'équité vous forçait à vous faire le bourreau d'une âme criminelle. Je ne savais pas que vous eussiez l'âme aussi austère et le bras aussi ferme. J'en souffre, mais je vous en estime d'autant plus, monsieur, et à cause de cela, je pense que vous me laverez de l'accusation de friponnerie, car, si votre amour de la vérité vous a commandé de me nuire, il doit vous commander de me réhabiliter sous les rapports par où je le mérite.

» Veuillez m'honorer d'un mot de réponse. J'ai l'honneur de vous saluer.

» GEORGE SAND. »

Cependant tous deux sont moralement à bout de forces; ils ne peuvent plus se voir sans se quereller et n'ont pas le courage de se quitter. C'est George Sand qui se reprend la première; le 6 mars, elle écrit à Boucoiran : « Aidez-moi à partir aujourd'hui. » Et le lendemain, Musset, venant au rendez-vous, trouve la maison vide:

A MONSIEUR BOUCOIRAN

Passage Choiseul, 28.

« Monsieur,

» Je sors de chez madame Sand et on m'apprend qu'elle est à Nohant. Avez la bonté de me dire si cette nouvelle est vraie. Comme vous avez vu madame Sand ce matin, vous avez pu savoir quelles étaient ses intentions, et, si elle ne devait partir que demain, vous pourriez peut-être me dire si vous croyez qu'elle ait quelques raisons pour désirer de ne point me voir avant son départ. Je n'ai pas besoin d'ajouter que dans le cas où cela serait, je respecterais ses volontés.

» ALFRED DE MUSSET. »

Cette fois, c'était fini et bien fini. Ce fut une détente, un soulagement :

GEORGE SAND A SAINTE-BEUVE

« 9 mars 1835.

» Je suis très calme, j'ai fait ce que je devais faire. La seule chose qui me tourmente, c'est la santé d'Alfred. »

Pendant un mois environ, elle fut en proie à une sorte de maladie de langueur, puis le calme vint réellement, et bientôt l'indifférence.

Chez Musset, au contraire, l'apaisement parut se faire tout de suite, mais ce n'était qu'une apparence trompeuse :

J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse

Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyre
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre
La briserait comme un roseau[1]...

Le 21 juillet, il écrivait à son fidèle ami :

MONSIEUR ALFRED TATTET

A Baden, poste restante.

« Votre lettre, mon cher Alfred, est arrivée comme je n'étais pas à Paris, ce qui fait que ma réponse est en retard de quelques jours. Pour répondre d'abord à votre question sur ce qui regarde madame... (Affaire personnelle à Alfred Tattet)... je crois que ce que je puis vous dire de mieux, c'est qu'il y a tantôt huit ou neuf mois, j'étais où vous êtes, aussi triste que vous, logé peut-être dans la chambre où vous êtes, passant la journée à maudire le plus beau, le plus bleu ciel du monde et toutes les verdures possibles. Je dessinais de mémoire le portrait de mon infidèle; je vivais d'ennuis, de cigares et de pertes à la roulette. Je croyais que c'en était fait de moi pour toujours, que je n'en reviendrais jamais. Hélas! hélas! comme j'en suis revenu! Comme les cheveux m'ont repoussé sur la tête, le courage dans le ventre, l'indifférence dans le cœur, par-dessus le marché! Hélas! à mon retour, je me portais on ne peut mieux; et si je vous disais que le bon temps, c'est peut-être celui où on est chauve, désolé et pleurant!... Vous en viendrez là, mon ami. Je vous plains aujourd'hui bien sincèrement parce que vous souffrez. Quand vous serez guéri, vous n'en serez pas fâché, soyez-en sûr. Tout ce qui fait vivre est bon et sain. Je vous promets de vous tenir au courant de tout ce que je pourrai savoir.

» Je travaille à force. Combien de temps comptez-vous rester à Baden? Adieu, je suis à vous.

» ALFRED DE MUSSET. »

Hélas! non, Alfred de Musset « n'en était pas revenu... »

1. *La Nuit de mai*. Écrite en mai 1835.

Quelque chose s'était brisé en lui, laissant une plaie qui saigna jusqu'à sa mort.

VI

DEUX LIVRES

Le 15 janvier 1859, commençait dans la *Revue des Deux Mondes* la publication de *Elle et Lui*. Comment expliquer cet ouvrage?

Ce n'est pas une réponse à la *Confession d'un Enfant du siècle* : nous avons donné la preuve que Musset, avant de l'écrire, avait l'autorisation de George Sand. Pourquoi ce silence de vingt-trois années si la *Confession* était une accusation mensongère? Pourquoi n'avoir parlé que si tard, quand Musset n'était plus là pour la réplique?

Après leur rupture, Musset avait continué d'écrire à George Sand, à des intervalles plus ou moins longs ; une correspondance d'un nouveau genre, toute amicale, s'était établie entre eux.

GEORGE SAND A ALFRED DE MUSSET[1]

(1836.

« Avec les gens qu'on n'aime ni n'estime, on peut avoir des exigences et ne pas se donner la peine de les motiver. De moi à toi, il n'en sera jamais ainsi, et je ne te demanderai jamais rien sans savoir de toi-même à quel point tu approuves ma demande. »

Pendant l'hiver de 1837, George Sand vient passer quelques jours à Paris ; ils se retrouvent et ont « six heures d'intimité fraternelle, après lesquelles il ne faudra jamais se mettre à douter l'un de l'autre, fût-on dix ans sans se voir et sans s'écrire ».

1. Publié par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (*Cosmopolis*).

« Tu peux disposer de moi comme d'un ami et compter que je ferai avec joie tout ce qui te sera agréable », répond-elle, le 19 avril 1838, à Musset qui lui avait recommandé quelqu'un.

La même année ou l'année suivante, Musset impose silence à Alfred Tattet, qui avait raconté divers incidents du voyage à Venise :

« J'apprends, mon cher Alfred, que vous avez manqué plusieurs fois à la parole que vous m'aviez donnée de garder le silence sur tout ce qui s'est passé en Italie. Cela m'a fait beaucoup de peine, d'abord pour vous, qui manquez ainsi à votre promesse, et ensuite pour moi, qui ai cru, pendant plus de quatre ans, avoir un véritable ami.

» T. à v.

» ALF^d DE MUSSET. »

M. de Spoelberch de Lovenjoul, dans son récent travail, cite les lettres qu'« Elle » et « Lui » échangèrent en 1840 à propos de leur correspondance passée.

Dans les premiers jours de 1841, nouvelle rencontre des deux anciens amants, qui inspire à Alfred de Musset son *Souvenir*[1].

En 1854, George Sand, pour repousser les attaques de la *Biographie* de Mirecourt, adresse une lettre au journal *le Mousquetaire*[2] : « Je ne défendrai pas ici M. de Musset des offenses que vous lui faites. Il est de force à se défendre lui-même, et il ne s'agit que de moi pour le moment. C'est pourquoi je me borne à vous dire que je n'ai jamais confié à personne ce que vous croyez savoir de sa conduite à mon égard et que, par conséquent, vous avez été induit en erreur par quelqu'un qui a inventé ces faits. Vous dites qu'après le voyage en Italie, je n'ai jamais revu M. de Musset. Vous vous trompez, je l'ai beaucoup revu et je ne l'ai jamais revu sans lui serrer la main... »

Donc, malgré toutes ces bonnes relations d'amitié, vingt

1. Publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1841.

2. Insérée dans le n° du 15 février 1854.

mois après la mort d'Alfred de Musset, *Elle et Lui* parut, d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, puis en volume. Grand tapage au profit de Buloz, mais scandale énorme et qui retomba sur l'auteur. Quelques amis de George Sand, qui détestaient Alfred de Musset et avaient toujours essayé de lui nuire, furent seuls à approuver, avec les ennemis personnels du poète; le blâme fut général et il suffit de lire les journaux de l'époque pour s'en assurer.

Paul de Musset prit, comme il le devait, la défense d'Alfred. Sans rien dire à personne, il envoya *Lui et Elle* au *Magasin de Librairie*, dirigé par Charpentier, l'éditeur de son frère[1]; ce fut par cette revue que madame de Musset mère apprit l'existence d'une réponse :

A MONSIEUR PAUL DE MUSSET

« Dimanche, 10 avril 1859.

» Si tu avais pris la peine, mon cher Paul, de m'écrire pour me donner tes raisons, comme tu l'as fait dans ta lettre d'hier, je n'aurais pas été si vivement impressionnée de cette nouvelle inattendue et je m'y serais probablement rendue comme je le fais aujourd'hui. Puisque la chose est faite, et sans remède, je m'y soumets, tout en regrettant amèrement de n'en avoir rien su d'avance. Je trouve ta première partie brillante de style, d'intérêt et d'esprit; on ne dira toujours pas de ceci que c'est ennuyeux, comme on l'a dit de l'autre. Les portraits sont de main de maître et d'une ressemblance vivante.

» Mais j'en reviens à mes inquiétudes. Je crois que tu te fais une foule d'ennemis irréconciliables. Tous ces personnages existent encore; sous leurs sobriquets, ils ne pourront manquer de se reconnaître. D'ailleurs, la dame les y aidera. C'est là vraiment la plus forte objection que j'ai toujours eue pour cette publication qui, dans ma prévision, t'attirera une foule de désagréments. Si ce n'était cette crainte, je ne pourrais m'empêcher d'être électrisée par des pages si belles et si bien écrites. Il y en a plusieurs d'étonnantes; mais si j'avais été consultée, je t'aurais engagé à ne pas oublier la scène

1. *Lui et Elle* est publié dans les nos des 10, 25 avril et 10 mai 1859.

étrange qui s'est passée entre elle et moi à l'occasion du départ pour l'Italie.

» Je t'ai raconté cent fois qu'avant de partir, ton frère m'avait demandé mon consentement à ce triste voyage et que je l'avais obstinément refusé; enfin, voyant mon désespoir, il s'était jeté à mes genoux en me disant : « Ne pleure pas, ma » mère. Si l'un de nous deux doit pleurer, ce ne sera pas » toi. » Ce sont ses propres paroles. Tu comprends que je ne les ai jamais oubliées; il s'en alla, après m'avoir rassurée, et déclara à la dame qu'il ne pouvait pas partir, qu'il ne pouvait affliger sa mère. Le bon fils! Que fit cette femme? A neuf heures du soir, elle prit un fiacre et se fit conduire à ma porte. On vint m'avertir que quelqu'un me demandait en bas; je descendis, me faisant suivre d'un domestique et n'y comprenant rien. Je montai dans cette voiture, voyant une femme seule. C'était elle. Alors elle employa toute l'éloquence dont elle était maîtresse à me décider à lui confier mon fils, me répétant qu'elle l'aimerait comme une mère, qu'elle le soignerait mieux que moi. Que sais-je? La sirène m'arracha mon consentement. Je lui cédai, tout en larmes et à contre-cœur, car *il avait une mère prudente*, bien qu'elle ait osé dire le contraire dans *Elle et Lui*.

» Cette scène a son prix, et je suis fâchée qu'elle ne se trouve pas dans ton récit véridique. Vois si tu peux l'introduire en parlant des regrets qu'il laissa derrière lui dans sa famille.

» Adieu, mon cher fils. Je suis peinée de t'avoir affligé par ma lettre. Le sort en est jeté, nous verrons ce que l'avenir nous garde.

» Je t'embrasse et t'aime tendrement.

» EDMÉE. »

Certes, Paul de Musset eut raison de répondre; nous blâmons seulement la manière. On ne riposte pas à un pamphlet par un autre pamphlet; on ne réfute pas des faits dénaturés dans un sens en les dénaturant dans le sens contraire. Selon nous, le mieux eût été d'opposer des documents certains à ces histoires plus ou moins travesties; de publier, en un mot, la correspondance même des deux amants : —

nous en revenons toujours là! — Paul de Musset pouvait le faire. George Sand, ayant les originaux, se croyait à l'abri de cette réplique : elle ignorait qu'Alfred de Musset, aussitôt après leur rupture définitive, avait confié ses lettres à madame Caroline Jaubert, et que celle-ci en avait pris la copie exacte[1].

Lui et Elle ne fit qu'augmenter le tapage: deux camps se formèrent et l'encre coula à flots. Nous ne prétendons pas écrire l'histoire de cette guerre: nous ne voulons plus que citer deux lettres inédites, la première et la dernière de celles que Paul de Musset recueillit en cette occasion et dont il forma tout un dossier.

AUGUSTINE BROHAN A PAUL DE MUSSET

« Avenue de Saint-Cloud, 28 mai 1859.

» Je viens de lire *Lui et Elle*, puis *Elle et Lui*. Cela, monsieur, vous sera sans doute fort indifférent d'avoir mon avis; mais votre esprit généreux comprendra que j'aie voulu vous le donner.

» Si vous vous souvenez de mon nom, vous vous souviendrez aussi que, pendant de longues années, notre grand poète, votre frère, m'appelait son *amie*, et ami, véritablement, je l'étais. Simplement, sans que cela fût la suite ou le commencement d'un autre voyage du cœur, il lui avait plu de se plaindre à moi de ces horribles souffrances qui avaient aigri et changé sa nature première, parce qu'il avait compris quelle sympathie il y avait dans mon âme pour sa pauvre âme brisée. Souvent il m'a dit que s'il y avait un remède pour le sauver de cette incurable maladie qui le minait, c'est moi qui le saurais trouver. Mais hélas! quels que fussent mes efforts, le besoin d'oublier le replongeait dans les étourdissements qu'il recherchait. D'ailleurs, là où votre affection échouait, il n'y avait plus de remède.

» Quand la mort, cruelle pour nous qui le perdions, est venue le délivrer, le seul regret qu'on peut raisonnablement avoir était de ne plus rien pouvoir pour lui; qui donc aurait pu jamais supposer qu'on eût à le venger? Il n'est pas besoin de

1. C'est du moins ce qu'affirme Paul de Musset dans une note manuscrite.

vous dire quel dégoût (il n'est pas non plus besoin d'être femme pour l'éprouver) quel dégoût, dis-je, prend à la gorge en lisant ce pamphlet d'*Elle et Lui !*...

» Assurément, mon intention n'est point de faire de grandes phrases, mais comment parler posément de cette audacieuse calomnie qui a tenté de ternir la mémoire illustre d'un génie et d'un cœur comme celui que nous pleurons !

» Je ne voulais, monsieur, que vous dire bonnement que votre réponse a déchargé ma colère, dont j'étouffais. Je voulais vous remercier d'avoir remis dans mon cœur, fidèle au souvenir, les mots, les idées, les *airs ressemblants* du cher mort. Vous m'avez donné de profondes joies et je vous devais de vous en dire ma reconnaissance.

» Alfred de Musset, vous l'avez bien voulu dire vous-même, appartient à la jeunesse, à ce qui souffre, à ce qui aime, et j'ai été jeune en son temps. J'ai souffert, — qui n'a pas souffert ? — et j'aime un bel enfant qui est le mien, à qui j'apprends à épeler dans ces belles poésies sorties du cœur du poète et qui devaient le protéger contre tous, quand encore on n'aurait pas eu l'honneur d'être aimée de lui.

» Recevez, monsieur, mes compliments les meilleurs et les plus empressés sur la noble façon dont vous avez rempli la tâche que tout esprit honnête voudrait avoir à remplir.

» BROHAN. »

Si véhémente que puisse paraître cette lettre, aujourd'hui que les esprits sont calmés, elle n'égale pas en violence *la Correspondance littéraire, le Journal des Débats, la Revue contemporaine*, etc.

PHILARÈTE CHASLES A MADAME CHODZKO

« 29 avril 1861.

» Vous devinez avec la grâce et la sûreté du coup d'œil les plus charmantes, chère madame, tout ce qui peut m'être cher et précieux. Il n'y a pas d'être plus noblement doué ni que je vénère plus que madame Dudevant. C'est le premier écrivain de cette époque, et si Dieu lui avait donné un peu plus

de faiblesse, c'est-à-dire un peu plus d'amour, et avec ce don un peu plus d'indulgence (l'amour n'est que pardon), elle ne serait peut-être pas un peintre aussi incomparable. Elle n'aurait pas non plus commis les deux seules erreurs graves de sa vie, de parler de ses ancêtres féminins dans ses Mémoires et d'Alfred de Musset dans son livre. Deux malheurs que l'honnête homme a pu se permettre, mais que *la femme*, si elle eût été plus terriblement femme, n'aurait pas admises, alors même que le vilain monstre pécuniaire et corrupteur qui lui a soufflé ces crimes contre la délicatesse d'âme, l'eût encore plus violemment entraînée à les commettre.

» Mais il faut accepter ce que Dieu nous donne, la cerise avec son poison et l'ananas avec son ivresse et le soleil de l'Inde avec la fièvre. Il y a chez George Sand un génie de peinture, une grandeur de sentiment, une largeur chaude de style artistique, rares chez les génies les plus rares, qui mêlés à une probité et à une équité superbes, en font un des plus beaux honneurs de notre France actuelle.

» Je serai très heureux qu'elle veuille bien agréer mon humble hommage et je vous remercie bien cordialement d'une entremise qui me rend, certes, notre grand homme plus favorable...

» Mille tendres et très respectueux remerciements.

» PHILARÈTE CHASLES. »

Et maintenant que nous avons apporté notre part de témoignages, quand donnera-t-on la parole aux deux héros eux-mêmes pour confesser toute la vérité?

MAURICE CLOUARD

L'INDESTRUCTIBLE PASSÉ[1]

— *ES WAR* —

XXII

Avec les premiers jours de décembre, l'hiver était venu subitement. La neige couvrait la campagne et sur la grande plaine blanche les routes traçaient un réseau noir. Le ciel bas enserrait la terre d'une enveloppe grise et la nuit arrivait avant qu'il eût réellement fait jour.

Pour les grands propriétaires terriens, ce sont les mois de repos; c'est alors que leur vie de société commence et qu'ils songent à leurs plaisirs. Ils entreprennent des voyages, vont passer quelques semaines dans la capitale ou même en Italie; ou bien ils boivent et jouent à leur gré: ceux qui éprouvent quelque velléité de culture intellectuelle écrivent à leur libraire de leur envoyer les nouveautés les plus marquantes.

Léo n'avait de plaisir à rien. Il évitait toute relation avec les familles voisines, car il savait que les mères le guettaient pour leurs filles à marier; les voyages ne le tentaient plus; se griser était pour lui un travail d'Hercule, tant il lui fallait

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er, 15 juillet et 1er août.

absorber pour y arriver. Il avait jadis joué si gros jeu à Monte-Carlo que le vide de son coffre-fort lui interdisait de recommencer. Quant à la lecture, il n'en avait ni le goût ni l'envie, dans l'impossibilité où il était de fixer son attention.

La chasse même ne lui offrait plus d'attraits depuis qu'il avait été gâté par les sauvages prairies de « là-bas ». Il ne lui restait donc qu'à flâner de côté et d'autre suivant le caprice du moment.

Et, malgré tout, il était rongé par un désir... Oui, il n'y avait pas à le nier, il désirait la voir.

La dernière fois qu'il l'avait rencontrée, c'était à la sainte table ; et, sans même serrer la main d'Ulrich, il s'était enfui, sans attendre sa famille, sans s'inquiéter des regards étonnés et blessés qui le suivaient.

Fuir !... fuir !... loin de ce parfum qui le grisait, loin des yeux interrogateurs de son ami, loin de la maison de Dieu, — car Dieu l'avait repoussé et sa grâce s'était changée en malédiction.

« Qui boit et mange, sans en être digne, le corps du Sauveur, boit et mange sa propre condamnation », dit un verset de la Bible qu'il avait appris jadis à l'école et dont le sens se révélait maintenant à lui avec une clarté terrifiante...

Peu à peu, cependant, il avait retrouvé plus de calme et réussi à secouer l'idée obsédante de sa damnation. Depuis un mois Ulrich était à Berlin, et depuis un mois Léo n'avait pas mis les pieds à Uhlenfeld. « Évite-la », telle était alors, comme naguère, après son retour au pays, la conclusion de toutes ses réflexions ; seulement cette résolution, qui venait jadis dans une âme vigoureuse et prête à la lutte, lui était inspirée aujourd'hui par l'angoisse et la lâcheté. Il s'isolait, autant que possible, et voyait bien qu'il devenait de plus en plus étranger à tous les siens. A peine s'apercevait-il de l'existence de Jeanne : Elly, intimidée, le fuyait et Hertha boudait. Sa bonne mère elle-même ne trouvait plus l'occasion de lui parler à cœur ouvert... Jamais encore on n'avait vu de si tristes jours à Halewitz.

Le 16 décembre était depuis longtemps jour de fête pour tous les propriétaires du pays : la baronne de Stolt célébrait

son anniversaire de naissance. Elle ne faisait pas d'invitations, mais malheur à celui qui eût oublié, ce jour-là, de se présenter à Stoltenhof! A moins de rompre toutes relations, Léo ne pouvait se dispenser d'y paraître. « Lizzie n'y sera pas, puisque Ulrich est absent », se dit-il; mais, à l'idée qu'elle pourrait y être, son cœur se mit à battre avec violence.

Dans les corridors de Halewitz, c'était un va-et-vient continuel : les deux petites allaient faire leur début dans le monde. la fièvre des préparatifs emplissait la maison. Vers le soir, grand'mère entra dans la chambre de Léo, le teint animé, la poitrine cuirassée d'épingles.

— Voudras-tu faire une exception aujourd'hui, mon fils, et venir avec nous dans la voiture? demanda-t-elle.

— Non.

— Jeanne reste à la maison.

— Cela ne fait rien.

— Léo...

Les mains jointes, étouffant ses larmes prêtes à couler, elle vint à lui.

— Que veux-tu, maman?

— Es-tu malade?

— Non.

Et son regard fixé sur elle devenait de plus en plus sombre.

— T'avons-nous fait quelque chose?

— Non.

— Tu ne m'aimes donc plus du tout?

Il vit ses yeux suppliants, ses lèvres tremblantes. Une douleur aiguë jaillit en lui pour s'éteindre aussitôt comme une flamme plongée dans l'eau.

— Ne me tourmente pas, dit-il. Je ne demande qu'à vivre en paix... je n'importune personne.

Et il se détourna. D'un geste humble, elle caressa deux ou trois fois la manche de son habit, puis elle se glissa hors de la chambre.

L'instant d'après, il l'entendit qui grondait la couturière pour un pli mal fait. « Heureusement, elle ne prend pas les choses trop à cœur! » se dit-il avec un rire amer. Mais son propre cynisme l'effraya. Allait-il sacrifier même sa mère au fantôme de sa pensée?

Vers sept heures, le grand traîneau couvert s'avança. Léo suivit dans son traîneau à un cheval, qu'il menait lui-même comme d'habitude. Un clair de lune trouble s'étendait sur la plaine neigeuse où les fermes et les bosquets jetaient de larges taches sombres. L'horizon était voilé d'un brouillard laiteux qui ouatait les arbres.

En arrivant au bac, Léo entendit les grelots de deux traîneaux de maître qui venaient de passer à l'instant. Ce n'était pas le son des clochettes d'Uhlenfeld; il les eût reconnues entre mille.

« Va-t-elle être là?... Va-t-elle être là?... » Brisé par l'incertitude, il fit un effort pour se remettre.

Dans la cour de Stoltenhof, il sut à quoi s'en tenir. Le cocher d'Uhlenfeld venait à lui, sa casquette à la main, avec la mine obséquieuse et familière que se permettent les serviteurs des maisons amies.

« Après tout, peut-être Ulrich est-il là aussi? » pensa-t-il avec plus d'inquiétude que de joie. Il voulut s'en informer, mais une sorte de pudeur étranglait les paroles dans sa gorge... Il monta lentement l'escalier.

Le château de Stoltenhof ressemblait à un champ de foire. On avait installé dans le grand hall des baraques et des comptoirs devant lesquels se pressait une foule bigarrée d'habits noirs et d'uniformes : il y avait là la majeure partie des officiers en garnison à Munsterberg; dans ces occasions, on faisait appel à leurs jambes qui venaient en aide aux hobereaux trop paresseux pour danser.

Léo rencontra le maître du logis, dont la figure cuivrée et ravagée rayonnait de suffisance.

— Hé! hé! vous voilà donc sorti de votre terrier? cria le baron; venez... venez... on soupire après vous!

— Vos fils sont-ils là? demanda Léo sans oser faire allusion à Ulrich.

— Naturellement... naturellement... la bande joyeuse est au complet et assiège votre belle cousine.

— Ma cousine?... Quelle cousine?

— Eh! oui! votre cousine Lizzie, veinard!...

Léo n'oubliait que trop volontiers cette parenté dont le souvenir s'enfonçait dans sa chair comme une épine.

— Et ce qu'elle est en beauté! continua le vieux Stolt. Un

moment, elle paraissait se faner : elle s'ennuyait, sans doute... peut-être avait-elle des soucis... mais depuis votre réconciliation...

Léo se mordit les lèvres. Est-ce qu'on bavardait déjà ?

Tout en échangeant des poignées de main à droite et à gauche, il arriva à la porte du salon. Là, on dansait à cœur joie aux sons d'un modeste orchestre : un piano et un violon. Léo vit passer devant lui sa petite sœur, les joues animées, timide et radieuse aux bras d'un danseur, et, tandis qu'il fouillait la salle d'un regard avide pour y découvrir Lizzie, il rencontra les yeux passionnés de Hertha qui se détournèrent aussitôt.

Sa petite tête, fine et hautaine, était coiffée à son désavantage ; son cou, mince et délicat, se dressait sur ses épaules maigres. Nul ne s'occupait de la jeune fille ; et quand, par hasard, on venait l'inviter, elle refusait sans un sourire.

Léo allait l'aborder, pour le monde, quand il aperçut dans un groupe madame de Stolt, dont la stature majestueuse dépassait les autres de la tête ; il alla lui présenter ses vœux et ses respects.

— Vous devriez vous occuper un peu de notre belle Lizzie, mon cher Sellenthin, lui dit-elle après avoir reçu ses hommages avec condescendance.

Il fut surpris, car il croyait deviner dans sa voix un certain mécontentement.

— Votre ami n'est pas encore de retour, poursuivit-elle, et il me semble que vous êtes plus que personne à même de... pardonnez-moi ma franchise, mais depuis que j'ai été cause de votre réconciliation, je me figure avoir quelque droit...

— Je vous en prie, chère madame, expliquez-vous plus clairement.

— Je n'ai rien à expliquer, mon cher ami ; je crois simplement qu'il lui manque quelqu'un pour... enfin, elle est un peu coquette... oh ! en tout bien, tout honneur... elle se laisse aller à des inconséquences et je ne voudrais pas que, justement chez moi, elle donnât de nouveau prise aux bavardages.

Une frayeur le saisit, suivie aussitôt d'un grand soulagement : on ne se doutait de rien, on avait oublié et pardonné ce qu'on soupçonnait jadis.

— Au nom du ciel ! que se passe-t-il donc, chère madame?

— Rien de grave... mais voyez vous-même...

Elle l'entraîna, à travers les couples de danseurs, vers un petit salon que des abat-jour roses plongeaient dans une demi-clarté reposante et dont les fenêtres étaient largement ouvertes pour rafraîchir la pièce voisine.

Lizzie était assise là, dans le courant d'air glacé, au milieu d'une bande de jeunes gens qui parlaient bruyamment et riaient aux éclats.

Léo la vit et crut qu'il allait étouffer, tant son cœur se serrait.

— Je vous amène encore un ami, ma toute belle, — fit madame de Stolt ; et avant de s'en retourner, elle ajouta : — je crois qu'à présent il ne vous manquera plus personne pour vous consoler de votre veuvage.

La perfidie de la phrase atteignit aussi Léo, dont la colère s'accrut encore.

— Te voilà donc, ami, frère et cousin ! — s'écria Lizzie en lui tendant sa main gauche dégantée ; — pourquoi donc Votre Grâce n'a-t-elle plus daigné se montrer depuis si longtemps?

— Tu vas prendre froid, Lizzie, répondit-il.

— Oh ! pas de morale, mon ami !... Tends ta griffe de lion à ces jouvenceaux, et sois bon garçon.

Ils étaient tous autour d'elle, ceux qui s'intitulaient avec orgueil « la meute enragée de Lizzie » : Olzen et Krassow, Sesslingen, Neuhaus, enfin les deux cuirassiers, naturellement.

Léo tremblait de fureur. Voilà donc ce qu'il avait gagné ! voilà où avaient abouti le sacrifice de sa volonté, son renoncement, ses peurs et ses mensonges? Tout avait été inutile... Elle reprenait comme auparavant ses jeux frivoles avec ces jeunes gens, sans s'inquiéter de lui. Ah ! il aurait pu s'épargner le long chemin de douleurs qu'il avait parcouru depuis leur première rencontre à l'île de l'Amitié !

Un nuage rouge passa devant ses yeux ; la colère s'allumait en lui... « Maîtrise-toi ! » lui criait sa raison : il eût été absurde, il le sentait bien, de chercher querelle, sans aucun motif plausible, à cette bande joyeuse. Il serra donc les mains qui se tendaient vers lui ; puis, d'un ton décidé :

— Tu sais, Lizzie, combien Ulrich est soucieux de ta

santé. Je ne puis supporter de te voir faire des imprudences. Donne-moi le bras.

Elle n'osa pas résister ouvertement, car toute manifestation d'autorité l'intimidait, mais elle lui échappa. Elle se leva et prit le bras du cadet des Stolt :

— Pour être mon cavalier, il ne faut pas prendre des airs de maître, mon cher Léo... Venez, Fritz, allons danser.

Et, après avoir esquissé une révérence moqueuse, elle glissa devant son cousin avec un pas de valse.

— Consolez-vous, Sellenthin, fit naïvement le jeune Sesslingen : elle ne nous traite pas mieux.

Puis, au grand scandale des mères et des sœurs, toute la bande se posta dans l'embrasure de la porte, épiant le moment où l'un ou l'autre d'entre eux pourrait s'élancer vers Lizzie.

Léo rentra dans le hall. Il avait conscience d'être inutile et étranger dans cette société. Il était honteux, abattu, et son cœur frémissait d'une rage sourde qui changeait de caractère à toute minute; il lui venait des envies de battre, de tuer quelqu'un, puis il retombait dans la tristesse et le découragement. Tout à coup il comprit quel poison lui brûlait le sang : ce poison, c'était la jalousie.

Il eut un violent éclat de rire, qui résonna par hasard dans un moment de silence. Il s'arrêta effrayé, regardant autour de lui, et il vit toute une galerie de figures étonnées qui le considéraient. Alors seulement il se rendit compte du lieu où il se trouvait... Il était dans le hall, attablé au milieu de ses anciens amis et voisins de campagne, qu'il avait à peine revus deux ou trois fois depuis son retour. Tous le prenaient à partie : « Cela ne pouvait plus continuer ainsi... il devenait sauvage, misanthrope... Quel souci avait-il donc rapporté de là-bas?... »

Et tandis qu'ils parlaient, lui, laissait glisser son regard curieux de l'un à l'autre. Voilà donc quels avaient été ses amis d'enfance, ses compagnons de jeunesse?... De ce qu'ils avaient été assis ensemble sur les bancs du collège, ils se croyaient le droit de s'intéresser à lui et de lui dire en face leur façon de penser; mais comme ils lui étaient devenus indifférents! Le destin avait creusé un abîme entre eux, et il les contemplait sur l'autre rive à travers un brouillard épais...

Ils continuaient cependant leurs reproches.

— Non, il ne devait pas s'enterrer... Qu'il envoie au diable ses papillons noirs! qu'il se mêle au monde... et, si possible, qu'il se cherche une femme!

— Ne me parlez pas des femmes!

Alors Jean de Sembritzky, le bon gros Jean, pour lequel de tout temps il avait eu de la sympathie, fit une proposition amicale. A la *Couronne Royale*, de joyeuses réunions se tenaient plusieurs fois la semaine : propriétaires, officiers et magistrats s'y retrouvaient; on y buvait tout en bavardant et en se racontant des histoires salées : « Que Léo vienne donc se retremper parmi eux! »

Il promit de se rappeler l'invitation, et, tout aussitôt, pour détruire l'effet de son rire intempestif, il secoua son apathie; prenant le dé de la conversation, il se mit à conter quelques épisodes de son existence de chasseur, là-bas... son existence qui se ranimait en passant devant ses yeux comme un rêve incohérent.

Un véritable cercle se forma autour de lui; des dames s'y joignirent; on était suspendu à ses lèvres... Le succès le grisait. Son imagination l'emportait maintenant; à mesure que ses paroles joyeuses partaient en feu de file, le son de sa propre voix l'étonnait et le remplissait d'admiration pour lui-même. Les visages qui l'entouraient lui faisaient l'effet de taches blanchâtres dans lesquelles roulaient deux globes brillants; il voyait un morceau de tapisserie à fleurs, une suspension de cuivre, des carafes de vin rouge et de vin blanc, et, comme dans un cauchemar, une voix intérieure lui criait sans relâche: « Inutile, tout a été inutile! »

Car *elle* l'oubliait, *elle* le trompait, *elle* se jouait de lui... de lui qui avait tout sacrifié pour elle, l'honneur, l'amitié, l'espérance et la joie de vivre.

Il parlait comme un automate, au gré de ses souvenirs, se vantant d'aventures plus ou moins authentiques; les images se déroulaient en lui, tandis que son âme était déchirée d'angoisse. Et tout à coup il aperçut, dissimulés au dernier rang des visages, deux yeux sombres, tantôt rayonnant d'orgueil, tantôt pleins d'effroi, qui se fixaient fascinés sur les siens... Hertha! Il y avait là un cœur jeune, qui lui appartenait jus-

qu'en ses replis les plus intimes, qui répercutait ses joies et souffrait de ses chagrins, et qu'en reconnaissance il meurtrissait de ses gros doigts rudes.

Et le malheur de son existence l'accabla... Ses souvenirs se troublèrent, ses paroles devinrent confuses.

— Je ne sais plus rien, dit-il en se levant; à une autre fois!...

Ses auditeurs se dispersèrent, déçus, avec l'impression qu'il s'était moqué d'eux. Il retomba dans ses idées noires.

Vers minuit, on soupa. De petites tables avaient été dressées ; chaque cavalier devait y conduire une dame. Léo avait choisi la petite Meta de Sembritzky, dont la figure amincie et mélancolique l'avait frappé ; à cause de sa position intéressante, elle était enveloppée d'une ample robe de soie grise comme d'un sac.

Leur conversation se traînait, languissante. Ils se sentaient amis, et pourtant ils n'osaient s'ouvrir leur cœur. Meta avoua seulement que Jean rentrait bien tard le soir et que sa belle-mère était bien sévère.

On entendait cependant à une table éloignée un rire éclatant, qui couvrait les conversations et attirait l'attention générale.

C'était Lizzie au milieu de ses adorateurs. Ils n'avaient pu se dispenser de mener quelques jeunes filles à table, mais ils se vengeaient sur elles en les délaissant et ne s'occupaient que de la belle châtelaine. Les pauvres petites se lançaient des regards éplorés.

En dépit des convenances, qui lui assignaient un homme marié, Lizzie avait pris pour cavalier le jeune Sesslingen ; les deux cuirassiers, par ordre de leur mère, avaient dû se contenter d'autres tables, à l'extrémité du hall.

Vers la fin du souper, madame de Sellenthin, en robe de soie aubergine, traversa la salle avec une majesté souriante ; d'un signe elle appela Léo à l'écart.

— Je t'en prie, murmura-t-elle anxieusement, dis-moi ce qu'a Lizzie ce soir pour se conduire ainsi!... Tout le monde en parle...

— Pourquoi me le demandes-tu à moi, mère? dit-il.

— Je pensais que tu pourrais...

— Je ne peux rien. Lizzie est maîtresse de ses actes ; s'il lui plaît de se rendre ridicule, c'est son affaire.

Et il reconduisit madame de Sellenthin à sa place.

Après le souper, Lizzie vint droit à lui, les yeux brillants, les joues animées par le champagne et par le rire ; elle donnait le bras à son heureux cavalier ; deux autres les suivaient.

— Bonsoir, ours mal léché ! cria-t-elle, en posant sa petite main blanche dans celle de Léo avec un enjouement cordial.

Aucun battement des paupières, aucun frémissement des lèvres ne dénonçait qu'un secret pût exister entre eux. Tout ce qui s'était passé jadis et récemment semblait s'être effacé de sa mémoire.

Il balbutia un bonsoir contraint.

— Mon cher, reprit-elle, es-tu disposé à faire des folies ?

— Peut-être... mais je voudrais savoir...

— Oh ! que d'affaires !... eh bien, écoute ! mais, chut ! pas un mot !... nous voulons entreprendre une partie de traîneaux extraordinaire.

— Qui... « nous » ?

— Nous... ces jeunes gens que voilà et d'autres encore de la même trempe... Une partie de traîneaux à l'instar du roi de Bavière, tu sais... avec des torches, des hérauts, des costumes rococo... Nous n'avons malheureusement pas de montagnes où l'on puisse risquer de se casser le cou, mais il paraît que ce sera pourtant très risqué !... surtout pour moi qui serai la seule femme de la bande... C'est pourquoi il me faudrait un homme posé, un parent, qui pût jouer à peu près le rôle de duègne ; et alors, j'ai pensé que toi... peut-être...

— Ta confiance m'honore, chère Lizzie, répliqua-t-il brusquement, mais je ne te tiens pas d'assez près pour accepter ce rôle sans avoir peur de nuire à ta réputation... Par contre, je tiens d'assez près à Ulrich pour avoir le droit de demander raison à quiconque te compromettrait en te faisant prendre part à une telle folie.

Les trois visages s'allongèrent aussitôt. Lizzie elle-même pâlit visiblement ; ses yeux, qui tout à l'heure lançaient des éclairs moqueurs, se voilèrent d'une langueur attendrie, défaillante. Et lui, secoué d'un long frisson, se détourna et quitta le groupe pour rentrer dans le hall.

Il resta là deux heures encore, voulant toujours partir et ne trouvant pas la force de s'arracher au voisinage de Lizzie. Abrité derrière le large dos d'un joueur de whist, il semblait absorbé par la partie, heureux qu'on le laissât en repos.

Vers trois heures du matin, il entendit le plus jeune des cuirassiers crier à un domestique de faire atteler le traîneau d'Uhlenfeld. Alors, tout à coup décidé, il se leva, prit congé rapidement et se dirigea vers les écuries pour faire lui-même préparer son traîneau en toute hâte.

Une nuit de lune, claire et froide, enveloppait la campagne ensevelie sous la neige ; de petits cristaux de glace scintillaient dans l'atmosphère, comme si une poussière d'étoiles était tombée du ciel... L'ombre des arbres semait çà et là des taches sombres... Pas la moindre lumière nulle part... Dans la lueur argentée qui baignait les lointains, des toits blancs étincelaient sur la ligne noire des murs.

Léo retenait à grand peine son cheval excité par une bonne ration d'avoine... Les grelots du traîneau tintaient paresseusement sur la plaine endormie... Un sentiment de bien-être, de calme semblait descendre sur la terre... C'était la grande paix de la mort dans tout son charme.

« Pourquoi le retenir? se demandait Léo. Pourquoi ne pas te hâter de rentrer à Halewitz?... Que veux-tu faire?... Ne tourne pas la tête... n'écoute pas en arrière.

Cependant son oreille épiait le moindre bruit ; il arrêtait parfois son cheval pour s'assurer qu'aucune clochette ne tintait au loin dans le silence de la nuit... Mais on n'entendait rien.

Il guettait Lizzie pour lui demander compte de sa tenue, se disait-il ; au fond, il sentait bien qu'il était uniquement poussé par le désir misérable, invincible de la voir.

Il passa devant la cure de Wengern. « Le vieux prophète dort tranquille, pensa-t-il, tandis que son pauvre roi David erre douloureusement dans la nuit. »

Il se dirigea vers le bac, où il pouvait attendre Lizzie sans crainte d'éveiller des soupçons. Le passage dépendait de son domaine : il était bien naturel qu'il s'assurât que tout était en bon état.

La vaste surface noire du fleuve était striée d'argent, les

vagues se brisaient écumantes contre la digue. Au son des grelots, le vieux Jürgens se traîna hors de sa cabane, en balançant une lanterne.

— Arrive donc ! que diable attends-tu? — cria-t-il irrespectueusement, car la vue du modeste attelage ne lui en imposait guère.

— Du calme, Jürgens ! répondit Léo, prenant le pauvre vieux en pitié.

— Jésus ! c'est not' maître ! s'écria Jurgens effaré.

Tout en s'excusant, très humble, il s'approcha pour prendre la bride du cheval et le mener au bac. Léo l'arrêta. « Il venait, dit-il, pour voir où en étaient les glaçons du fleuve. »

Un son léger s'éleva dans le lointain... Le cœur de Léo sursauta. Elle arrivait. Elle arrivait seule !... Il se débarrassa rapidement de sa couverture fourrée et, descendant du traîneau, il attacha son cheval aux buissons qui entouraient la cabane du passeur.

Jürgens s'était mis à bavarder avec la loquacité des vieux serviteurs : « Le fleuve n'était pas pris encore, mais une autre nuit comme celle-ci et l'on pourrait passer le fleuve avec des canons... Et il venait de faire sa meilleure journée : les invités de Stoltenhof avaient été généreux... »

Maintenant elle traversait le village : le son était assourdi par les maisons... Tout à coup, on l'entendit de nouveau plus clair. On aperçut une ombre sur le mur du cimetière, puis le traîneau descendit vers le fleuve... Une forme emmitouflée s'appuyait fatiguée dans un coin. C'était elle.

Il s'avança tout près, tandis que le cocher, étonné, retenait ses chevaux. Elle ne bougea pas. Elle dormait et ne se réveilla qu'à la secousse de l'attelage qui s'arrêtait.

— Bonjour, Lizzie.

Un léger cri lui répondit. A demi engourdie encore, effrayée, et pourtant heureuse, elle lui tendit les mains. Elle avait l'air d'un enfant qui ne sait pas s'il va être puni ou caressé.

— N'aie pas peur ! — lui dit-il ; et, désignant le cocher d'un regard pour la mettre sur ses gardes : — Je suis descendu ici pour surveiller le passage du bac ; le fleuve charrie des glaçons énormes et je me sens responsable des invités de Stoltenhof.

Elle sourit avec reconnaissance ; elle l'avait compris.

— Je t'accompagnerai jusqu'à l'autre bord, ajouta-t-il, et nous causerons mieux si tu mettais pied à terre.

Elle se laissa faire et il la souleva dans ses bras : un instant, elle reposa contre sa poitrine ; il lui semblait que ce doux fardeau pesait un monde et l'entraînait sous terre. Les chevaux descendirent vers le bac. Tous deux suivirent en silence.

— Léo ! murmura-t-elle suppliante.

— Tais-toi et viens, dit-il en s'efforçant d'être rude.

Il poussa la barrière et ils s'engagèrent sur la passerelle, qu'un pied d'intervalle à peine séparait de la profondeur noire. Les blocs de glace émergeaient de l'eau çà et là, pareils à des animaux fantastiques ; ils heurtaient les bords du bateau de leur croupe blanche et glissaient plus loin, emportés par le courant. Le câble, couvert de givre, luisait d'un éclat métallique et s'enroulait en craquant autour du dévidoir.

— Léo, souffla-t-elle encore en pressant tendrement sa tête contre lui.

— Écoute... écoute... A présent, tu vas me répondre...

Il bégayait, retenant avec peine les mots violents qui allaient lui échapper.

— Léo, je désespère sans toi, gémit-elle doucement ; pourquoi m'as-tu abandonnée ?

— Que parles-tu d'abandon ? cria-t-il. Je ne dois pas aller te voir tant qu'Ulrich est absent, voilà tout.

— Pourquoi ?

— Tu le demandes ?

— Oui, je le demande... car nous nous sommes repentis ensemble, nous avons reçu l'absolution devant Dieu et devant les hommes... notre voie est toute tracée.

— Vraiment ! c'est ton sentiment ?

— N'est-ce pas le tien aussi ? demanda-t-elle, son pur regard levé vers lui.

Il se tut, hésitant. Il était donc seul damné ? Dieu avait accepté l'offrande de ce cœur de femme, et refusé la sienne ?

— Nous sommes allés à la sainte table, poursuivait-elle, et nous avons remis notre salut entre les mains de Dieu : nous devrions nous sentir rassurés.

— Nous devrions... sans doute... nous devrions...

— Léo, ne sois pas si méfiant! Que pouvons-nous faire de mal, si nous restons fidèlement unis par notre bonne volonté? Mais si tu me laisses seule, alors je ne réponds de rien... Vois-tu, tous les matins en me réveillant, je me demandais : « Viendra-t-il? » Et après une journée de déception, j'espérais pour le lendemain... et toujours pour le lendemain. Dieu! que le temps m'a paru long! Que la vie était grise et uniforme!... A la fin, le désespoir m'a gagnée. « Puisqu'il t'abandonne, me disais-je, tu n'as plus qu'à t'abandonner aussi... » Et j'ai repris mes anciennes manières avec tous ces imbéciles... je leur ai tourné la tête, je me suis laissé faire la cour; et ce soir, j'étais possédée du diable. Je pensais : « Je vais lui montrer que je peux me passer de lui!... » Mon cœur saignait pourtant et mon âme implorait la tienne. Mais tu étais si dur et si froid que je m'entêtais dans mon orgueil.

Un sentiment de bien-être pénétrait en lui, comme si on le délivrait du poids énorme qui l'avait accablé. Saisi de lassitude, il aurait voulu se coucher par terre et dormir.

— Et tu vas m'envoyer promener ces jeunes gens? demanda-t-il.

— Mais, Léo...

— Oui, ou non?

— Ah! avec bonheur!... seulement, il faut que tu viennes.

— Et si je ne venais pas?

Elle laissa tomber la tête avec découragement :

— Alors, je ne sais pas, balbutia-t-elle.

— Quand est-ce que tu attends Ulrich?

— A propos d'Ulrich, dit-elle vivement, dans chacune de ses lettres il me demande de tes nouvelles et il t'envoie ses amitiés... plus d'une fois même, il s'adresse à nous deux. Jamais je n'ai osé lui écrire que tu n'étais pas revenu : qu'aurait-il pensé de ton abstention?

— C'est vrai, tu as raison! murmura-t-il, se disant qu'en effet la personne la plus confiante aurait été frappée de sa conduite. Puis il répéta sa question.

— Les Chambres entrent en vacances demain ou après, dit-elle, mais je ne suis pas sûre qu'il revienne pour Noël. On l'a nommé président d'un comité... pour une exposition

agricole, je crois... et il voudrait savoir s'il doit te réserver une place dans ce comité. Tu devrais accepter, pense-t-il : cela ne pourrait faire que du bien à ta réputation.

Il ne répondit pas, confus. De loin comme de près, l'amitié fidèle d'Ulrich veillait sur lui. C'était folie de se défier de lui-même et de ses forces : Léo de Sellenthin ne commettrait jamais l'infamie dont l'idée seule lui faisait horreur.

— Tu viendras, n'est-ce pas ? implora-t-elle.

— Oui, dit-il d'un ton bref et décidé.

— Bientôt ?

— Oui, bientôt.

— Demain ?

Il hésita. Dans cette hâte, il devinait trop un désir passionné.

— J'ai, demain et après, à faire la revision des comptes à Knutzendorf.

— Remets-la.

— Non.

— Léo ! murmura-t-elle avec un air de doux reproche.

— Tu veux m'empêcher de remplir mes devoirs ?

— Dieu m'en garde ! mais songe bien à ceci : jusqu'au moment où tu paraîtras sur le seuil de ma porte, il ne se passera pas une minute où je ne t'attende.

La passerelle heurta l'autre rive et se souleva en grinçant dans ses gonds gelés.

— Adieu !

— Adieu !

Leurs mains s'étreignirent, à croire qu'elles ne pourraient plus être séparées que par la force ; un moment après, cependant, ils s'écartèrent l'un de l'autre, effrayés.

Elle remonta dans son traîneau et il l'enveloppa des couvertures. Les chevaux partirent, les clochettes sonnèrent... l'équipage disparut comme une ombre argentée.

Le bac retourna à l'autre rive. Le vieux Jürgens manœuvrait avec effort et le câble sifflait dans l'air comme un fouet menaçant. Léo, assis à l'arrière, écoutait se perdre dans le lointain le tintement des clochettes... La lune était sur le point de disparaître. Les glaçons se heurtaient en gémissant contre la large quille du bac.

XXIII

« Chère maman,

» Tous les garçons vont à la maison. Froben reste ici parce qu'il n'a pas de maman, et aussi If qui est de l'Inde et qui est jaune comme un fromage de Gruyère. Tous les autres vont à la maison. Pourquoi est-ce que je ne peux pas revenir? Il y en a qui ont plus loin à aller, et ils y retournent tout de même. Je voudrais tellement aller à la maison; et tous les matins et tous les soirs, je pleure parce que je ne peux pas rentrer à la maison. Et il y a encore six jours jusqu'à Noël; on va faire une fête et chaque garçon recevra son paquet avec des cadeaux. Et je me réjouis tellement de mon paquet! On arrange tout sous l'arbre de Noël et on sonne la cloche. If aura aussi des cadeaux. M. le directeur a écrit à son papa parce que là-bas on ne sait rien de Noël; et son papa a répondu qu'il enverra quelque chose et ça viendra par le bateau. As-tu reçu ma liste de ce que je demande? peut-être elle est perdue? ce serait terrible. — Alors, je veux vite en écrire une autre.

» Je demande :

» 1° Des soldats de plomb. Beaucoup et des solides, pas des tout plats qui ne valent rien.

» 2° Une forteresse. Une vraie forteresse avec un pont-levis et dans le fossé qu'on peut mettre de l'eau.

» 3° Un canon.

» 4° Encore un canon. Ça fait deux canons; et aussi des canons pour l'ennemi : sans ça, on ne peut pas faire la bataille.

» 5° Encore beaucoup de petits canons. Une armée doit avoir de l'artillerie, et celle qui a la plus grande artillerie gagne.

» 6° Une ménagerie. If a aussi une ménagerie.

» 7° Un essuie-plumes. Avec une tête de chouette, c'est les plus jolis.

» 8° Ça, il faut l'effacer, parce que M. le directeur a dit qu'on ne doit pas avoir de canifs. On les confisquerait.

» 9° Un encrier de poche. Kleist en a un comme une boîte, et quand on presse un ressort, ça s'ouvre. C'est tellement joli et ça ne salit pas les pantalons.

» 10° C'est tout. Encore beaucoup de bonbons et de gâteaux. Ah! et à la maison ce serait bien plus beau. Ah! chère maman, si je pouvais seulement rentrer à la maison! Mais, puisque je ne peux pas, je veux être raisonnable et pas trop pleurer. Les garçons me laissent tranquille à présent. If m'a défendu. Une fois, ils m'ont tellement battu que j'ai saigné : et alors, If a tiré son couteau, car il est petit aussi, et il a piqué les grands. On lui a pris le couteau, mais les autres ont eu peur et ils me laissent tranquille. Et envoie-moi beaucoup de soldats parce que je donne la moitié à If, n'est-ce pas? et je partage tout avec lui. Et maintenant j'ai fini.

» Ton fils,

» PAUL. »

« *Post-scriptum.* — Je me réjouis tellement du paquet! »

Cette lettre était arrivée à Munsterberg, à l'adresse de Mina Huck le dimanche avant Noël. Lizzie, les larmes aux yeux, la lisait et la relisait, mais sans parvenir à prendre sur elle de télégraphier à Ulrich qu'il pouvait aller, comme il le désirait, chercher l'enfant à Wiesbaden.

Afin de consoler le petit Paul, et de réparer ses torts envers lui, elle avait fait une masse d'achats insensée pour garnir la table de Noël. Deux grandes caisses de jouets étaient arrivées de Berlin, et elle choisissait et emballait ce qu'elle voulait envoyer à son fils : elle voulait que tout lui passât par les mains.

La chambre était encombrée de cartons, de boîtes; des monceaux de papiers et de copeaux couvraient le tapis; un parfum de pain d'épice et de gâteaux qu'elle avait faits elle-même embaumait l'air. Lizzie remplissait les caisses qui devaient, pour plus de sûreté, être expédiées par le train du soir. Vêtue d'un grand sarrau, elle avait relevé ses manches jusqu'au-dessus de ses coudes roses, et, tout animée par sa joyeuse besogne, les bouclettes folles voltigeant autour de sa figure ronde, elle allait d'un joujou à l'autre. Elle s'amusait à ranger les soldats de plomb en ordre de bataille, elle don-

nait un baiser à un polichinelle pour qu'il le rendît à son cher enfant, elle poursuivait en riant un ballon qui entraînait un gymnaste dans les airs.

Elle semblait toute à son ouvrage. Cependant Mina, qui l'aidait, remarquait bien que de temps à autre sa chère maîtresse laissait tomber les mains sur ses genoux avec lassitude et regardait par la fenêtre d'un air rêveur.

— Vous attendez quelqu'un, chère petite madame? demanda-t-elle enfin.

Tout son petit visage ridé pétillait de curiosité. Lizzie soupira et secoua la tête. Trois jours s'étaient écoulés depuis la soirée de Stoltenhof, et Léo ne s'était pas montré.

— Oui, voilà les hommes, fit observer la vieille lingère avec philosophie : ils promettent et ils ne viennent pas.

Quoique Lizzie ne lui eût rien dit de la rencontre auprès du bac, elle avait deviné que les choses prenaient un nouveau tour, en voyant ce matin-là rentrer sa maîtresse avec des yeux brillants qui la trahissaient.

Vers trois heures et demie, la cloche d'entrée résonna. Lizzie s'élança vers la porte.

— Laissez donc, petite madame! fit la vieille. En admettant que ce soit lui, il vaut bien mieux ne pas lui sauter au cou tout de suite.

Et elle sortit en toussaillant pour aller au-devant du visiteur. Lizzie tendit l'oreille; aux premières paroles de la voix étrangère dans le vestibule, elle appuya la main sur son cœur et tomba haletante dans un fauteuil.

C'était lui!... La vieille revint et, laissant la porte entr'ouverte, elle dit d'un air innocent :

— Monsieur le baron de Sellenthin est là; mais j'ai pensé que, sans doute, madame ne voudrait pas...

Léo était déjà derrière Mina. Il l'écarta et parut devant Lizzie.

— Enfin!... enfin!... fit celle-ci en lui tendant la main, avec un sourire attristé.

— Oui, enfin!... répondit-il avec un rire brusque et essoufflé qu'elle ne lui connaissait pas.

Au premier coup d'œil, elle vit qu'un changement s'était opéré en lui : ses regards erraient inquiets de côté et d'autre et la colère gonflait les veines de son front. La conscience de

Lizzie n'était jamais tranquille, même lorsqu'elle n'avait rien à se reprocher; elle bégaya :

— Tu as encore quelque chose contre moi?

— Je n'ai rien... absolument rien, fit-il avec effort, appuyant sa tête en arrière contre le mur.

Il ferma les yeux, un instant, puis il demanda :

— Quand revient Ulrich?

Et il attendait anxieusement la réponse.

— Pas avant la veille de Noël, sûrement, et peut-être tard. dans la soirée : ici, nous ne distribuons jamais les cadeaux que le matin de Noël.

Il respira fortement.

— Que te faut-il encore? demanda-t-elle un peu inquiète.

Il ricana :

— Eh ! que veux-tu que j'aille demander de plus, ma chère?... En tête à tête avec la plus séduisante des cousines! Le mari absent! Tous les scrupules vaincus! Le bon Dieu pour complice!... Que désirer de mieux?

— Léo, tu me fais peur! dit-elle en se blottissant dans son fauteuil.

— Pourquoi avoir peur, enfant? dit-il en lui prenant la main. Je suis devenu un peu plus rude encore pendant ces trois jours... voilà tout... Ou bien j'ai dû lutter pour venir ici. comme un honnête homme que... j'étais... Voilà!... Quant à la promesse faite sur le bac, mon cœur... je t'appelais toujours mon cœur, autrefois... je puis bien continuer, car je te tiens toujours d'aussi près, n'est-ce pas?... La promesse. c'est une bêtise, et tu m'as roulé, car tu es une fine mouche...

— Léo, tu me fais mal! gémit-elle, la main sur ses yeux gonflés de larmes.

Il lui saisit le bras et lui arracha la main du visage.

— Ne pleure pas! dit-il en serrant les dents. Je ne veux pas te voir pleurer... Je sais que tes larmes ne sont que comédie, aussi bien que tes sourires; mais je ne veux pas te voir pleurer... Ris, plutôt! cela revient au même.

— Oh! si quelqu'un t'entendait! s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Il ne manquerait plus que cela! railla-t-il; — mais son regard troublé glissa vers la porte entr'ouverte.

— Je ne puis pas te recevoir ici, dit-elle avec un coup d'œil à tous ses paquets.

Un moment, l'image de l'enfant qui attendait ses cadeaux flotta devant elle ; mais bientôt elle disparut, effacée par l'agitation de l'heure présente.

— Nous pourrions aller dans ma chambre...

Il fit un geste d'horreur.

— Tu ne me feras pas entrer vivant là dedans ! s'écria-t-il : les parfums que tu y répands m'ont toujours rendu à moitié fou ; que serait-ce, aujourd'hui ?... Mais, sais-tu ?... — Et son regard se porta vers la fenêtre dont les vitres givrées reluisaient sous les derniers rayons du soleil. — Allons dehors : il fait clair et froid... cela donne des idées claires aussi... Et puis, on est seul, on peut parler, crier même... Mets ton manteau, viens...

Elle consentit joyeusement. Après avoir noué une écharpe de dentelle sur sa tête, elle jeta sur ses épaules une grande mante fourrée, puis elle le précéda vers la cour, où ils arrivèrent sans que personne se fût aperçu de leur sortie. Elle ne put s'empêcher de lui en faire la remarque. Il ne répondit rien : il y avait pensé, lui aussi.

Cette journée d'hiver finissante frappait leurs visages brûlants de son souffle glacé ; le soleil allait disparaître au-dessus des écuries dont les toits coupaient d'une ligne rigide l'air pur et sans brume : le disque blafard de la lune montait dans le ciel d'un bleu métallique.

La cour était déserte et silencieuse, on entendait seulement au loin la voix des journaliers dans la grange. Ils contournèrent le château et ouvrirent la porte à claire-voie qui menait au parc. Il s'étendait devant eux sous sa parure de neige : les urnes des piliers portaient des capuchons blancs et les rosiers enveloppés de paille et de chiffons ressemblaient à des enfants frileux.

Lorsqu'ils traversèrent la pelouse, Lizzie voulut donner le bras à Léo : elle dut y renoncer : sa lourde fourrure entravait ses mouvements. A l'entrée des bosquets, le sentier cessait d'être frayé dans la neige ; ils ne le remarquèrent pas et ne songèrent pas à rentrer.

Ils avançaient en silence, l'un derrière l'autre ; elle s'effor-

çait de mettre ses pieds dans les traces que les bottes pesantes de Léo creusaient dans la neige.

— Où allons-nous? demanda-t-il une fois en se retournant.

— Je ne sais pas, dit-elle; plus loin encore...

Ils erraient sans but sous les arbres, avec le vague désir de trouver un abri où ils pussent se blottir sans y être troublés par aucun regard... Il entendit qu'elle claquait des dents.

— Tu as froid, dit-il: rentrons.

— Non, non, je n'ai pas froid, bégaya-t-elle en frissonnant; j'ai seulement des chaussures un peu minces.

Et, avec un faible sourire, elle lui montra ses petites sandales brodées que, dans sa hâte de sortir, elle avait gardées aux pieds.

— Viens immédiatement! cria-t-il.

Elle essaya de faire la moue; et lui, pour la contraindre à obéir, ajouta :

— Ou bien je vais te porter à la maison!

Alors, elle étendit les bras en disant d'un air candide:

— Eh bien! porte-moi.

Il pâlit et n'osa point exécuter sa menace.

— Il vaut mieux que tu marches, répondit-il: on pourrait nous voir des fenêtres et on jaserait.

Elle haussa les épaules et reprit le chemin du château.

Il faisait déjà presque nuit; entre les branches dépouillées une large bande rouge traversait le ciel, et jetait une clarté rose sur l'étendue blanche. Rien ne bougeait; parfois seulement un petit paquet de neige se détachait d'un arbre et s'aplatissait en tombant.

Lorsqu'ils passèrent devant la serre, Lizzie montra la lueur du fourneau que l'on voyait par les vitres opaques.

— On pourrait se réchauffer là, murmura-t-elle.

— Ne vaut-il pas mieux rentrer au château? demanda-t-il d'un ton hésitant, avec un regard vers le feu.

— Viens! cria-t-elle en riant d'un air de bravade.

Et elle le devança dans la serre.

Il la suivit, sans volonté. L'appareil de chauffage se trouvait dans un étroit espace qui précédait la serre; l'énorme bouche du fourneau s'ouvrait plus bas que le sol, on y descendait par trois marches: et la plaque de tôle rougie, qui ne

la fermait pas hermétiquement, laissait par instants échapper des flammes.

Lizzie s'élança tout de suite vers le fourneau pour y réchauffer ses pieds glacés; mais elle se ravisa, remonta les marches, et, ouvrant la porte qui menait à la serre, cria le nom du jardinier dans l'obscurité... Pas de réponse : on n'entendait que le bruit des gouttes d'eau tombant de feuille en feuille dans l'atmosphère humide.

— Nous voilà tranquilles ! fit-elle avec gaieté.

Puis elle redescendit vers le feu et présenta voluptueusement à la chaleur ses membres engourdis.

La mante avait glissé de ses épaules. A demi étendue sur les marches, dans son peignoir bleu, elle dessinait une ligne souple et molle sur la fourrure blanche.

L'éclat du feu mettait une flamme dans ses cheveux blonds et jetait un reflet rose sur son visage : il avait pris l'expression enfantine et triste qu'il avait parfois lorsqu'elle restait silencieuse.

— Pourquoi te tiens-tu là, tout droit, à me regarder avec des yeux de hibou ? dit-elle en renversant vers Léo sa tête souriante.

Celui-ci, appuyé contre un tas de fagots, était perdu dans sa contemplation.

— C'est dommage, dit-il, que tu ne portes pas cette fourrure sur le corps : tu ressemblerais à la chatte blanche d'Elly.

Elle devint sérieuse.

— Tu ne cesseras donc pas de me dire des choses désagréables ? Je m'efforce d'être bonne pour toi et de ne te témoigner que de l'affection... et toi, tu es comme un chien hargneux.

— Chien et chat, en effet !

— Trêve de mauvaises plaisanteries, et viens te mettre auprès de moi.

Il obéit et s'assit sur la marche supérieure, de façon à voir de haut en bas Lizzie presque étendue.

— Ne dirait-on pas Hänsel et Gretel ? fit-elle, frappée de la poésie étrange de leur situation. Raconte-moi une belle histoire, et nous aurons quinze ans !

— Tu te sens donc bien innocente?

— Mais oui... et tout aussi amoureuse... pas de toi, naturellement, mais du chevalier idéal que tu me représentes. Autrefois déjà, c'était la même chose... et cela agaçait Jeanne... oh! que cela l'agaçait!

La sombre image de sa sœur se dressa comme un fantôme devant Léo. Écrasé sous les tristes pensées qu'il agitait, il se replia en lui-même, tandis que Lizzie poursuivait :

— Cependant, il faut être franche, je dois avouer que j'avais un sentiment pour toi. Et Dieu sait quel lourdaud tu faisais! Timide, gauche... chaque soir, je t'envoyais des baisers de ma fenêtre... Croirait-on que tu ne t'apercevais de rien?... Pourtant tu étais amoureux comme un fou. Et cela agaçait Jeanne!... oh! que cela l'agaçait!... car son cher Ulrich faisait comme toi...

Ce nom d'Ulrich, qu'elle laissait échapper en jouant, la fit tressaillir; elle jeta un regard inquiet vers Léo, puis elle prit un air pensif et considéra le feu d'un œil fixe.

— Ah! soupira-t-elle au bout d'un moment, qu'est-ce que tout cela est devenu?

— Et qu'est-ce que cela deviendra? gronda-t-il tout secoué d'une colère impuissante.

— Que veux-tu dire? demanda-t-elle naïvement.

— Tu ne soupçonnes donc pas dans quel abîme nous roulons? fit-il en étendant les mains vers elle.

— Ne te tourmente pas, supplia-t-elle à demi tournée et cachant son visage dans la fourrure.

— Réponds-moi! que je sache si, du moins, tu te rends compte du jeu que tu joues.

— Ah! Léo, murmura-t-elle, je ne veux penser à rien. Laisse-moi jouir du bonheur de t'avoir auprès de moi : je ne souhaite rien de plus..., je ne veux rien savoir de plus.

— D'abord, il n'a été question que de repentir, fit-il avec amertume. Nous devions nous couvrir de cendres et nous mortifier... Ma foi! je me suis si bien laissé déchirer par mes remords, qu'il ne me reste plus une place intacte. Je me sens corrompu, pourri, et j'ai toujours envie de dire à ceux qui me tendent la main : « Prenez garde de vous salir!... » Si c'était là le but, il est bien atteint; mais ce que nous faisons

à présent, est-ce encore du remords? ou bien est-ce une nouvelle infamie que nous commettons?

— Je ne sais pas, fit-elle tout bas, c'est si doux!...

— Et cela te suffit, n'est-ce pas?

Elle inclina deux ou trois fois la tête, avec une expression de béatitude :

— Tu es là, cela me suffit.

— Mais tu ne t'inquiètes guère de ce que, moi, j'ai enduré avant de venir! Soupçonnes-tu les souffrances d'un être qui s'accroche désespérément au dernier brin d'énergie qui lui reste?... J'ai passé des nuits à errer par les bois jusqu'à ce que mes pieds ne pussent plus me porter, j'ai voulu m'épuiser jusqu'à n'avoir plus la force de venir ici, et pourtant, me voilà!

Suppliant, pitoyable, comme un enfant abandonné, affamé, il tendait les bras vers elle. Les yeux brûlants, elle buvait ses paroles.

— Mon pauvre, pauvre ami! dit-elle tout bas.

Et, se soulevant un peu, elle le caressa doucement. Il se cacha le visage dans les mains et se mit à sangloter. Elle le regardait avec épouvante. Depuis seize ans qu'elle le connaissait, jamais elle n'avait vu de larmes dans ses yeux. Elle s'élança vers lui et lui prit la tête dans ses deux mains :

— Léo! mon cher, cher Léo!

Elle cherchait à écarter ses doigts de sa figure; et comme elle n'y parvenait pas, elle y appuya les lèvres. Il ne remuait pas et continuait à pleurer. De plus en plus inquiète, elle grimpa les marches et s'agenouilla derrière lui en lui entourant le cou de ses bras.

Elle soupçonnait enfin toute l'étendue de sa faute envers ce géant qui gisait devant elle, anéanti corps et âme; et, ne sachant comment lui témoigner ses regrets et son chagrin, elle ne trouvait rien de mieux que de le couvrir de baisers. Elle baisait toutes les places de son visage qu'elle pouvait atteindre, elle baisait ses cheveux, ses mains, son cou. Puis elle attira la tête de Léo sur ses genoux, et, de ses doigts caressants, elle lui enleva les mains de la figure.

Il restait étendu comme endormi, les yeux fermés, les membres rompus; sa respiration était courte et haletante.

Brusquement, elle appuya avec passion ses lèvres sur celles de Léo. Il tressaillit et leva sur elle des yeux égarés, puis les referma.

— Il faut partir, murmura-t-elle en lui soulevant doucement la tête : le jardinier pourrait nous surprendre.

Il se frotta le front et se mit debout en se secouant. Tout chancelant, il s'appuya au mur.

— Viens, viens, répéta-t-elle, tandis qu'elle s'enveloppait dans sa fourrure.

— Oui, je viens.

Et, docilement, il la suivit hors de la serre; mais devant le château, il s'arrêta.

— Tu ne veux pourtant pas rentrer à Halewitz à présent? demanda-t-elle avec désappointement.

— Si, je veux rentrer, répondit-il d'un air tellement égaré qu'elle fut effrayée et n'osa plus insister.

— C'était si doux ! murmura-t-elle en lui prenant la main, qu'elle appuya sur son cœur.

Sans répondre, il se détourna et disparut d'un pas incertain dans l'obscurité.

Elle entendit encore sa voix dans les écuries ; puis les grelots de son traîneau tintèrent... tout devint silencieux.

Quand la vieille Mina ouvrit la porte à sa maîtresse, elle vit que ses yeux étaient rayonnants d'ivresse et qu'un sourire radieux entr'ouvrait ses lèvres.

— Dieu merci ! dit-elle, tout va bien !

Lizzie passa devant elle sans rien dire et alla s'enfermer dans sa chambre à coucher.

Il ne fut plus question des caisses du petit Paul, ce soir-là.

XXIV

C'est le lendemain de Noël, dans l'après-midi, que les deux amis se trouvèrent de nouveau réunis après une séparation de six semaines.

Ulrich était arrivé de Berlin l'avant-veille ; il avait passé toute la journée de Noël à attendre la visite de Léo. Celui-ci

n'ayant point paru, n'ayant même pas donné de ses nouvelles, il s'était mis en route pour aller le voir.

Il trouva Léo dans son cabinet de travail, encore vêtu de sa robe de chambre, étendu sur sa chaise longue dans un nuage de tabac.

— Quel fainéant tu es devenu! lui cria-t-il en riant; mais son cœur se serrait à voir de tant de vigueur inactive.

A l'entrée de son ami, Léo avait senti un petit frémissement d'inquiétude; il se ressaisit promptement et alla au devant de lui.

— Qu'as-tu? Tu es malade? demanda Ulrich, péniblement affecté en remarquant les yeux bouffis et le visage congestionné de Léo.

Il répondit par un éclat de rire:

— C'est la paresse!... la maladie de la paresse, voilà ce que j'ai!

Et comme Ulrich lui tendait la main, il la serra d'une pression brève et molle. Ulrich, sans rien dire, examinait d'un air soucieux les traits de son ami.

— Assieds-toi, mets-toi à ton aise. Veux-tu boire quelque chose de chaud? thé, café, grog, vin chaud? Il y a de tout... Quel satané froid aujourd'hui! j'aimais mieux l'ouragan... As-tu fait bon voyage?... Qu'as-tu à me regarder ainsi? Tu me connais, j'imagine.

— Pardon. Je regarderai ailleurs, si cela t'est désagréable.

— Diantre! tu es susceptible! Il faut prendre des gants pour te parler... Fais-moi le plaisir d'accepter un petit verre d'eau-de-vie: j'ai là un cognac qui réveillerait les morts.

— Tu sais bien que je ne bois jamais d'alcool.

— Tu as tort, grand tort, mon cher Ulrich. Il faut céder parfois à la chair... Alors, permets que je me serve.

Et, tirant un flacon de son armoire, il se versa coup sur coup deux, trois petits verres, qu'il avala rapidement; puis, comme calmé, il continua en riant:

— Tu es étonné que je boive? mais que peut faire de mieux un pauvre diable de gentilhomme campagnard, qui vit seul, pour se donner du...

— C'est ta faute, si tu vis dans l'isolement, interrompit Ulrich.

— Comment, ma faute?

— Tu évites tous tes voisins. Tu sembles même avoir oublié le chemin d'Uhlenfeld!

— Oh! oh!

— C'était une vieille habitude entre nous: tu venais toujours passer chez moi la journée de Noël.

— Tu pouvais tout aussi bien venir chez moi.

Stupéfait, Ulrich ouvrit de grands yeux. Pour la première fois, il eut le sentiment qu'il pourrait y avoir un froid entre eux, comme entre des amis ordinaires. Il n'en prit qu'un ton plus doux, plus conciliant pour répliquer :

— Il a bien fallu que je vienne, puisque tu ne te montrais pas... Hier, je considérais comme mon devoir de ne pas quitter Lizzie, le premier jour de mon retour. Elle m'a dit qu'en mon absence tu n'étais venu qu'une fois à Uhlenfeld, et cela tout dernièrement.

« L'hypocrite! » pensa Léo qui, en même temps, éprouva une sorte d'admiration pour l'habileté de cette femme à dissimuler.

Faisant un vain effort pour être à sa hauteur, il répondit:

— Ta femme n'est pas toi.

— Mais c'est une partie de moi-même, et j'aurais été heureux, à présent que tout est arrangé entre vous...

« Tout est arrangé, merveilleusement arrangé! » se dit Léo avec ironie.

Un ricanement involontaire plissa ses lèvres : Ulrich s'arrêta, surpris, et le contempla en silence.

— Pour Dieu! cesse de me dévisager ainsi! s'écria Léo, qui voyait un soupçon dans chaque regard de son ami. Que je te plaise ou non, il faut me prendre comme je suis. D'ailleurs, je te l'ai déjà dit autrefois, avec ton tempérament anémique et ta poitrine étroite, tu ne peux concevoir les passions qui travaillent un coffre comme le mien.

Et, de son poing fermé, il frappa sa large poitrine :

« Quel hâbleur dégoûtant je fais! » pensait-il.

Ulrich ne répondit rien; il semblait ne pas comprendre. Léo lisait dans ses yeux étonnés ce qui se passait en lui : sentant qu'il perdait pied, ne sachant comment sortir de l'impasse où il était engagé, il exagéra encore la comédie ridicule qu'il s'était mis à jouer. Mais, à mesure qu'il les entendait lui-même, ses paroles lui faisaient honte :

— Est-ce une vie pour un gaillard comme moi? Pendant huit jours, quelquefois, je ne descendais pas de cheval là-bas, en Amérique; mon bonheur était de lutter contre les hommes et les animaux... tandis qu'ici, qu'ai-je à faire? qu'est-ce qui m'intéresse?... Faut-il me tirer une balle dans la tête pour ne pas rouler à la débauche? Je n'imagine pas d'autre issue. Tel que tu me vois, je n'ai pas quitté ma chambre depuis hier matin : je me fais apporter mes repas ici et, le soir, je rampe jusqu'à mon lit. J'attends la fin de ces maudits jours de fête. Alors, au moins, je pourrai travailler, s'il est permis d'appeler travail ces courses inutiles à travers le domaine pour rudoyer d'un air important des gens qui n'ont commis aucun crime... Car, au fond, il n'y a rien à faire, qu'à s'en rapporter au bon Dieu. Mais on veut agir, on cherche à s'étourdir, à chasser les maudites pensées qui vous assiègent, et l'on tourne en cercle ou l'on se vautre comme une panthère dans sa cage; et, malgré tout, le fardeau des pensées revient, plus pesant chaque jour.

— De quelles pensées parles-tu, au nom du ciel? s'écria Ulrich, incapable de maîtriser son inquiétude.

Léo éclata d'un rire rauque.

— Cela t'intéresserait de les connaître?

Et il plongea son regard perçant dans les yeux de son ami.

Celui-ci se dressa brusquement et se mit à parcourir la chambre à grands pas pour retrouver son calme; sa poitrine haletait, une rougeur passagère couvrait ses joues creuses.

— Laisse-moi te parler sérieusement, mon vieux! dit-il, en s'arrêtant devant Léo, un air de décision impérieuse dans ses regards fiévreux. Moi aussi, vois-tu, j'ai mon fardeau à porter. Jamais je n'ai senti si vivement la solitude de mon foyer qu'en cette veillée de Noël où le pauvre petit ne jouait pas autour du sapin traditionnel. Il aurait pu facilement revenir pour Noël... ma femme ne l'a pas voulu... Et je sens qu'une gêne sourde règne entre nous deux. Comprends-moi bien : on dirait qu'il se prépare quelque chose; quoi? personne ne le sait... mais cela flotte dans l'air... Je suis comme un étranger dans ma propre maison.

Il appuya sa main amaigrie sur l'épaule de Léo, qui s'affaissa dans un fauteuil, et il poursuivit :

— Le seul bonheur qui me reste, c'est mon activité politique. J'ai la conscience d'être utile à mon pays et de faire du bien ; mais le grain que j'ai semé n'est encore qu'en herbe et nous ne pourrons récolter qu'à Pâques... Enfin, si mes espérances se réalisent, je serai plus utile là-bas que n'importe où : il faudra donc que je retourne à Berlin... Maintenant, écoute : quand je suis parti, il y a six semaines, tu me paraissais en bonne voie et, si ton humeur était parfois sombre, tes regards étaient assurés, tes paroles claires... et voilà qu'en te retrouvant aujourd'hui je ne puis m'empêcher de me dire : « Il marche à sa perte... »

— Si cela me plaît ! je suis libre, ricana Léo.

— Je ne t'envie pas ce mot-là, mon vieux ! — fit Ulrich sérieusement ; puis il continua : — Mais j'en suis arrivé à me demander si je n'aurais pas pu, en restant ici, t'arrêter sur cette pente du désespoir.

— Que vas-tu te figurer là ? dit Léo qui s'entêtait ; ne suis-je pas plein d'entrain ?

— Je repartirai après le jour de l'an, poursuivit Ulrich sans répondre ; Dieu sait ce que tu seras à mon retour !

— Fichu ! s'écria l'autre avec un mauvais rire.

Ulrich ferma les yeux, dominé par son émotion, tandis que Léo s'énervait de plus en plus.

Au bout d'un instant, Ulrich reprit :

— Que voudrais-tu faire ? t'éloigner encore ?

— Non.

— Écoute ! Faut-il que je reste auprès de toi ? puis-je t'être bon à quelque chose ? Sens-tu que ma présence te ferait du bien ?

Léo fixa sur lui un regard farouche d'où jaillit, une seconde, un espoir ardent, mêlé d'angoisse, puis il se retourna :

— Je n'ai pas besoin de tuteur.

Ulrich pâlit.

— J'espère, fit-il en s'exprimant avec effort, que tu ne comprends pas la portée de ce que tu viens de dire. Je t'offre ce que j'ai de plus précieux au monde, je t'offre le sacrifice de mon ambition, de mon travail, de ce qui est le but de mes efforts, de ce qui est ma raison de vivre, et tu me réponds par une parole qui est une insulte pour moi, pour notre amitié.

Je ne sais plus si je dois te traiter en malade ou en étranger.

Il y eut un silence.

Léo s'était levé, s'appuyant de ses deux poings sur la table. Le sentiment d'indécision, d'impuissance, qui l'accablait si souvent tournait cette fois à la torture physique. Il se sentait bien près de céder à l'attendrissement ; la nécessité de tromper son ami l'en empêchait : toute hésitation était déjà presque un aveu, et il fallait le rassurer avant tout.

— Voilà encore que tu prends tout au tragique ! fit-il en plaisantant. La paresse ne me vaut rien je suis habitué au mouvement, à la vie active, et je m'ennuie maintenant : l'inaction m'épaissit le sang et me rend irascible. Attends que le printemps revienne, et tu retrouveras ton vieux Léo...

Et timidement il saisit dans la sienne la main d'Ulrich. Celui-ci lui rendit son étreinte, mais sans assurance, comme s'il avait senti que jusqu'au bout des doigts son ami n'était plus le même.

Ensuite ils causèrent des événements du jour, agriculture, politique ; mais Léo cherchait en vain à reprendre son équilibre, et ses réflexions contradictoires, ses plaisanteries forcées trahissaient l'agitation.

Ils se séparèrent. Léo poussa un soupir de délivrance ; Ulrich s'en alla, triste et préoccupé.

Il s'en apercevait avec épouvante : cette amitié qui, du plus loin qu'il se souvînt, avait constitué une partie de son être, cette amitié que n'avaient pu entamer ni la séparation ni son mariage avec la belle veuve de Rhaden, commençait à se dénouer.

Il envisageait l'avenir avec inquiétude, sans se douter qu'il allait être frappé d'un coup si affreux que tout autre souci n serait effacé.

En rentrant, il trouva Lizzie en proie à une crise de nerfs et soignée par la vieille Mina qui se lamentait. Une demi-heure auparavant, était arrivé de Wiesbaden un télégramme que sa femme avait ouvert en son absence. Il lut :

« Votre fils Paul gravement malade. S'est enfui de la pension soir de Noël. Retrouvé aujourd'hui chez paysans qui l'avaient recueilli. Forte fièvre. Prière venir immédiatement. »



XXV

Léo apprit la triste nouvelle par un billet qu'Ulrich lui écrivit le soir même, de la gare de Munsterberg.

« Lizzie est trop souffrante pour que je l'emmène, disait-il ; d'ailleurs, je craindrais que son agitation ne fît qu'aggraver l'état de l'enfant. Occupe-toi d'elle si tu le veux bien. »

« Si tu le veux bien ! » c'était dur, mais, qui pis est, mérité. Léo éprouvait une sensation pénible : il se sentait vaguement responsable de cette fuite si funeste à l'enfant. Il s'efforça d'écrire à Lizzie une longue lettre : sous les dehors d'une franche sympathie, il lui offrait son aide et celle des siens, il la priait de le laisser prendre part à sa douleur comme un ami ou comme un frère.

Tout rempli de crainte à l'idée qu'elle accepterait, il attendit la réponse ; elle était courte : « Au nom du ciel, ne viens pas ! J'implore Dieu nuit et jour... Tu es le dernier dont je pourrais supporter la présence... »

Alors il pria sa mère d'aller auprès de la malheureuse. La vieille dame, désolée, se mit en route ; elle revint sans avoir été reçue.

Quatre jours passèrent ainsi, quatre jours d'attente et d'angoisse. Léo envoyait deux fois par jour à Uhlenfeld pour avoir des nouvelles. Les télégrammes de Wiesbaden, tout en laissant quelque espoir, indiquaient cependant la gravité de la situation. Quant à Lizzie, elle restait presque toujours au lit, à pleurer, à prier, et le médecin de Munsterberg lui faisait une visite tous les matins.

Les heures qui s'écoulaient, chaque fois, entre les nouvelles paraissaient une éternité à Léo. Pour tuer le temps, il ne trouvait d'autre moyen que de courir à travers champs, le fusil sur l'épaule. Obsédé par une pensée unique, il se surprenait à consulter des oracles : l'enfant vivrait-il ou mourrait-il ? Il comptait les tas de bois le long de la route, les lièvres qui se sauvaient dans les taillis, ou les cris des corbeaux qui tra-

versaient le silence des bois, ou les boutons de sa veste ; il faisait des vœux qu'il oubliait l'instant d'après.

Parfois une gaieté diabolique s'emparait de lui : il lançait une roulade joyeuse à travers les arbres et s'interrompait, effrayé au son de sa propre voix.

Le soir, il allait à la *Couronne Royale* et buvait en compagnie de ses anciens amis. Il retrouvait là Jean de Sembritzky, le gros Jean, qui, depuis son mariage, était devenu un pilier de café, le vieux Stolt, toujours en quête de cotillons, et quelques autres. On ignorait encore la mauvaise nouvelle arrivée à Uhlenfeld ; le départ précipité d'Ulrich n'avait étonné personne : il s'absentait si souvent !

Le seul à qui Léo aurait pu s'adresser, c'était le médecin, un vieux garçon original et sarcastique. Il avait l'habitude de souper dans un coin et s'en allait sans même dire bonsoir. Léo lui demanda de quoi souffrait Lizzie.

— De rien, répondit le docteur en prenant son chapeau.

— Mais elle est alitée, et vous allez la voir tous les jours !

— Elle a la fièvre de l'inquiétude, monsieur de Sellenthin. On lui fait prendre de la morphine et du sirop de framboises... beaucoup de sirop... mais, pour Dieu, pas de bromure !... cela donne des boutons. Votre serviteur, monsieur de Sellenthin.

Le matin du cinquième jour, Léo était dans sa chambre, à s'habiller, quand la vieille Mina fit irruption tout à coup, pleurant et se tordant les mains.

— Qu'y a-t-il, Mina ?

Malheur sur malheur !... Le petit Paul était mort et, dans son désespoir, madame la baronne avait voulu s'empoisonner. Elle vivait encore, mais elle n'avait pas repris ses sens ; on avait couru chez le médecin... et Mina suppliait Léo d'avoir pitié, de venir aussi.

Un frisson glacé lui courut de la nuque au bout des doigts. Il s'appuya en chancelant contre le mur.

« C'est impossible, cela ne peut pas être », fut sa première pensée.

Puis il se dit : « Il faut me chausser » ; et il tourna autour de ses bottines avec le sentiment que jamais il n'aurait la

force d'accomplir cet acte. Et, soudain, il éclata d'un rire strident qui fit reculer la vieille, épouvantée.

« C'était bien cela. Il fallait que cela finît ainsi. L'enfant mort... Lizzie mourante... Ulrich, avec sa maladie de cœur, ne supporterait pas de pareilles secousses, il mourrait aussi, et alors... ce serait son tour à lui ».

Son regard se dirigea vers le mur, où pendaient ses pistolets. La balle qui le tuerait était déjà dans le canon.

Il se secoua, s'habilla précipitamment et, laissant en arrière la vieille qui s'essoufflait, il courut par les champs de neige et par-dessus le fleuve glacé jusqu'à Uhlenfeld. Et, tout en courant, il se demandait : « Est-ce que je l'aime, décidément?... »

« Non... je ne l'aime pas... ce n'est pas de l'amour que je ressens... je ne suis pas même triste et sa mort me tourmente moins que la possibilité d'en être responsable... Mais l'enfant... mais Ulrich... »

Et c'était toujours le spectre grimaçant de sa propre faute qui se dressait devant lui.

Arrivé dans la cour d'Uhlenfeld, il lui parut étrange que rien n'y fût changé. Il n'aurait pas été étonné de voir flamber les granges.

Un traîneau attendait devant la porte.

— Qui est-ce? demanda-t-il au cocher qui grelottait sous sa fourrure.

— C'est le docteur, monsieur le baron.

Sur le seuil, il croisa le vieil original, qui repartait avec la hâte habituelle aux médecins très occupés.

— Comment cela va-t-il? interrogea Léo.

— Mais... comme cela peut aller, répondit l'autre avec une grimace.

— Que voulez-vous dire? est-elle sauvée?

— Je veux dire que madame la baronne a un fort mal de tête, ricana le docteur.

— Est-ce qu'elle n'a pas pris du poison?

— Du poison? heu!... voyez-vous? le poison, c'est chose relative... Je veux bien croire que madame la baronne a eu l'intention de s'empoisonner ; seulement, elle s'est trompée de fiole et elle a avalé ses gouttes contre le mal de dents... un mélange d'alcool, d'éther, de clou de girofle. Ce n'est pas

précisément mauvais à boire, mais il faudrait avoir la tête solide pour ne pas en être un peu grisé... A présent, elle s'est endormie, je crois, et son estomac s'en ressentira pendant quelques jours... Votre serviteur, monsieur de Sellenthin.

Il salua profondément et monta dans le traîneau qui repartit.

Léo restait debout, ahuri et presque désappointé. Il lui semblait qu'on venait de souiller le coin le plus sacré de son cœur.

La tragédie tournait à la farce ridicule. Mais l'enfant... le pauvre enfant était mort. Nul ne pouvait le rappeler à la vie.

La colère que lui inspirait parfois cette femme, dans les moments où il se sentait le plus impuissant à lui résister, se changeait en haine froide. Il l'aurait volontiers étranglée pour ces malheureuses gouttes.

Tout, même le désir de mourir, devenait un jeu trompeur entre ses mains!

Mais l'enfant était mort...

Une servante, encore toute troublée par la peur, descendait l'escalier. Il lui demanda si sa maîtresse était visible; elle répondit évasivement et se hâta de remonter.

Cependant la vieille Mina arrivait à son tour, poussive et sanglotante; elle suppliait qu'on lui dît si sa chère madame vivait encore... Il se détourna sans daigner répondre et la vieille gagna l'escalier.

Il resta seul dans le vestibule.

Longtemps il attendit. Il allait et venait entre les piliers derrière lesquels il avait autrefois joué à cache-cache avec Ulrich, et il pensait : « Qu'avons-nous fait de ton foyer? »

Il aurait éprouvé un véritable soulagement si quelqu'un était venu le chasser à coups de cravache de cette maison que sa présence profanait.

Ce fut Mina qui reparut enfin; elle lui annonça, le visage rayonnant, que sa chère madame allait mieux et le priait de monter. Serrant les dents, il suivit la vieille. Ce qu'il voulait, ce qu'il allait dire, il l'ignorait. Il ne ressentait qu'un vague désir de prendre le cou blanc de Lizzie entre ses doigts et de serrer... Il la haïssait tellement! Mina l'introduisit dans la chambre de Lizzie.

Il n'était jamais entré dans sa chambre à coucher... depuis Felskampen...

Une bouffée de parfum le prit à la gorge et il se trouva dans une pénombre rosée que traversaient par places les rayons blafards du jour froid. Il crut qu'on le jetait dans un bain tiède et odorant et qu'on refermait un couvercle sur lui. Respirant avec peine, il resta sur le seuil... La vieille Mina le tira discrètement par la manche et lui dit d'avancer.

Lizzie était étendue dans son lit. La lumière de la fenêtre frappait en plein son visage et la blancheur de l'oreiller lui formait une auréole, tandis que le reste du lit était plongé dans une ombre pourprée.

« Est-ce qu'elle aurait préparé une mise en scène? » se demanda-t-il.

Elle était d'une pâleur de cire, ses yeux étaient profondément cernés; son regard vitreux, passant à travers les paupières mi-closes, s'arrêta sur lui sans expression... On aurait pu croire qu'elle était encore sous l'empire de l'ivresse.

Il s'approcha sur la pointe des pieds; la neige, se détachant de ses bottes, fondait sur le tapis en larges taches grises.

— Lizzie!

Elle souleva un peu la main, lui faisant signe de venir à côté d'elle. Il attira une chaise tout près du lit... Devant lui se trouvait la table couverte de fioles et de flacons; l'un d'eux, complètement vide, portait l'inscription : *Contre les maux de dents*, surmontée de la tête de mort, qui indique un poison... C'était ce signe-là, évidemment, qui l'avait trompée.

— Lizzie, dit-il encore.

Elle ouvrit ses yeux éteints et inclina un peu la tête; un sourire morne lui tordit la bouche.

— Lizzie, reviens à toi! murmura-t-il, troublé.

Elle balbutia le nom du petit Paul et son regard erra dans le vague.

Il y avait comme un reflet de la mort sur ce visage livide et pétrifié par la douleur. Léo, ébranlé, se fût agenouillé devant elle si les paroles du médecin ne l'avaient rendu méfiant et dur.

— Léo! murmura-t-elle sans le regarder.

— Que veux-tu?

— Es-tu mon ami?

— Tu le sais bien.

— Il est impossible que je continue à vivre... procure-moi du poison.

Une terreur sourde, qui lui apportait une sorte de soulagement, lui fit passer par tout le corps un léger frisson. Ce désir de mourir était donc sérieux! il l'en remercia dans le fond de son cœur.

— Ne pèche pas contre toi-même, Lizzie! répondit-il pour dire quelque chose.

Une crispation douloureuse tira le visage de la jeune femme; des plis d'ombre s'y creusaient; les souffrances de ces derniers jours l'avait allongé, aminci : elle semblait plus âgée, avec quelque chose de plus énergique. Ce n'était plus le masque rosé qui l'attirait en souriant dans l'abîme; c'était la face ravagée, torturée d'une Madone des Sept douleurs. Et c'était bien ainsi que devait être la compagne de sa faute.

Sa haine pour elle fondait peu à peu; il sentait, pour la première fois, combien elle lui appartenait.

Et elle commença à parler dans le vide, d'une voix basse et monotone :

— « Ne pèche pas », m'a-t-il dit?... Mon Dieu! comme s'il pouvait encore être pour moi question de pécher!... Mon petit Paul est mort, et moi je vis... j'ai tué mon enfant, et je vis... et il me parle de péché!... Le meurtre d'un enfant... le plus abominable des crimes... voilà ce que j'ai commis, et il faudrait que je vive en traînant ce crime derrière moi?... Comment peut-il exiger cela de moi, s'il m'aime?

— « Tué ton enfant? » s'écria-t-il, effaré. Que veux-tu dire?

— Je sais ce que je veux dire, répondit-elle avec un sourire vague.

Il se sentit glacé. Cette femme devenait folle, la douleur lui avait troublé l'esprit.

Elle tâtonna sur la couverture :

— Où est ta main? murmura-t-elle; donne-moi ta main, je t'en conjure, donne-moi ta main.

Il tendit machinalement la main, elle la saisit entre ses doigts chauds et moites.

— Penche-toi, murmura-t-elle encore, je veux te dire à l'oreille comment c'est arrivé.



Il inclina la tête vers sa bouche ainsi qu'elle le demandait. Elle murmura si bas qu'il l'entendait à peine :

— Te rappelles-tu ce soir où tu es venu... avant Noël?... Eh bien, ce soir-là, je t'ai vendu mon enfant!... C'est pendant cette heure-là... quand nous étions devant le feu... tu sais... c'est pendant cette heure-là qu'il est mort.

— Tu as le délire, Lizzie! s'écria-t-il en se redressant brusquement.

— Chut! fit-elle en l'attirant de nouveau. On écoute à la porte, et personne ne doit savoir... personne que nous deux. C'était trois jours avant Noël, te souviens-tu? J'emballais les cadeaux pour lui... il était grand temps. Je l'avais exilé... à cause de toi... et j'avais caché à Ulrich... toujours à cause de toi... combien il se trouvait malheureux là-bas, mais je n'avais pourtant pas le cœur si endurci... je voulais qu'il eût sa joie pour Noël, mon petit Paul... Mais alors tu es venu et j'ai tout oublié... j'ai oublié Noël et mon enfant... Tout mon être s'élançait vers toi d'une soudaine allégresse, je n'avais plus qu'une pensée : me blottir avec toi dans un coin où nul ne pût nous voir, nous entendre... Et quand tu as été parti, j'ai été prise d'une sorte d'ivresse... je montais et descendais l'escalier, je regardais par la fenêtre dans la direction de Halewitz... Et puis, je me suis accroupie devant le poêle et j'ai fixé mes yeux sur le feu en me disant : « C'est ainsi que nous étions tout à l'heure dans la serre... » Et quand je suis revenue à moi..., il était trop tard.

— Pourquoi trop tard? articula-t-il péniblement, redressé encore une fois.

— La dépêche d'Ulrich est arrivée hier matin, reprit-elle; et le soir, j'ai reçu la lettre qui expliquait tout... les détails sont dans la lettre... tu peux la lire toi-même... elle doit être par là... cherche...

Il se leva, chancelant... Il promenait une main hésitante sur la table sans rien trouver. Il fouilla du regard toute la pièce qui, avec ses tentures de soie, ses miroirs garnis de dentelles, ses objets de toilette en argent et en ivoire, était plongée dans un demi-jour mystérieux. Il alla d'un meuble à l'autre et, tandis qu'il explorait tous les recoins dans une morne stupeur, il se demandait : « Qu'est-ce que je cherche? »

Alors, il entendit une voix qui venait du lit :

— Va dans le cabinet de toilette, elle y est peut-être...

« Ah ! la lettre !... C'est vrai... la lettre !... » Il ouvrit la porte ; et la lumière crue, reflétée aux revêtements de faïence, lui fit mal aux yeux. A droite, il vit une baignoire de marbre où l'on descendait par quelques marches ; à gauche, une table en marbre aussi, encadrée de trois grands miroirs et surchargée de boîtes, de flacons, d'instruments de toilette de toute espèce.

« Comme il doit se sentir mal à l'aise au milieu d'un pareil luxe ! » pensa Léo ; et son regard glissa vers la porte ouverte sur la chambre voisine. Il apercevait un modeste lit de fer, un couvre-pied blanc, une simple peau de cerf en guise de tapis ; des photographies, dans leurs cadres sombres, garnissaient les murs et, juste en face de lui, il reconnut une figure joyeuse et hardie, aux yeux rieurs, aux joues pleines... son propre portrait !... Avec un gémissement rauque, il se cacha le visage entre les mains et revint précipitamment dans la chambre de Lizzie comme pour chercher un refuge dans cette prison tiède et parfumée.

— As-tu la lettre ?

— Non.

— As-tu regardé partout ?

— Je ne sais pas... je crois que oui.

— Léo, qu'est-ce que tu as ?

Une angoisse faisait trembler sa voix.

— Moi... ce que j'ai ? cria-t-il. J'ai honte... j'ai honte !

Et de toute sa hauteur, il s'effondra devant elle à genoux, le front sur le lit.

Elle se souleva dans ses oreillers et posa sa main sur la tête de Léo, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Mon pauvre ami, gémit-elle, tu te désespères déjà... et tu ne sais pas tout.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il secoué de terreur.

— La lettre le disait... Tous les enfants avaient reçu leurs cadeaux, tous les parents les avaient expédiés... à temps ; seule, sa place restait vide. Alors, il n'a pas pu y croire... il n'a pas pu croire que sa mère l'avait oublié... à cause de toi, Léo... et pendant que les autres s'amusaient autour de

l'arbre, il s'est glissé dehors en cachette, sans manteau, sans casquette... il voulait aller à la poste demander si sa maman ne lui avait pas envoyé les canons, les soldats, la forteresse, tout ce qu'il désirait et que je lui avais promis... Il n'a pas trouvé la poste... il a couru plus loin... plus loin... dans la campagne... sous la bourrasque de neige, sans manteau, nu-tête... Et parce qu'il n'avait pas pu croire que sa mère l'avait oublié... à cause de toi, Léo... il est mort... voilà pourquoi... il est mort.

Sanglotant, elle appuya son front contre la joue de Léo et lui prit les épaules de ses deux mains.

Longtemps ils pleurèrent ainsi, sans pouvoir se séparer. Lorsqu'ils se redressèrent enfin, ils se regardèrent, étonnés, une question dans les yeux... Était-ce bien lui, était-ce bien elle, ces deux êtres que la faute et la douleur venaient de river encore une fois l'un à l'autre?

Elle lui sourit, désolée, et pourtant presque heureuse.

— Lizzie, nous sommes perdus! bégaya-t-il.

— Oui, nous sommes perdus! répéta-t-elle, toujours souriante.

Et il s'en alla.

XXVI

Le premier dimanche de la nouvelle année, à sept heures du soir, Ulrich, revenant de la tombe encore fraîche de l'enfant, descendit à la gare de Munsterberg.

Après bien des hésitations, il s'était décidé à laisser provisoirement la dépouille du petit Paul à Wiesbaden pour la faire transporter plus tard seulement dans le caveau des Rhaden, à Felskampen, lorsque sa femme serait en état de supporter de pareilles émotions.

Lizzie n'avait rien épargné pour lui représenter sous les couleurs les plus dramatiques tout ce qu'elle avait souffert, sa tentative de suicide, sa maladie et son désespoir.

Elle avait trop à cacher pour ne pas exagérer encore le chagrin véritable qu'elle éprouvait ; elle s'entourait d'une sorte de légende romanesque afin de dissimuler à Ulrich, au monde.

et surtout peut-être à elle-même, la part qu'elle avait dans la mort de l'enfant.

La seule chose qui ne lui vint pas à l'idée, c'était de ménager son mari. Poussée par l'instinct de la conservation, elle cherchait à rejeter, au moins en partie, le fardeau de la responsabilité sur les épaules d'Ulrich, à faire de lui — comme de Léo, d'ailleurs — son complice. Dans toutes les lettres qu'elle lui écrivait de son lit, d'une main fiévreuse, elle se répandait en plaintes infinies sur ce thème : « Pourquoi l'avons-nous laissé partir ? » Si bien qu'Ulrich, avec sa nature inquiète, sa conscience d'une susceptibilité maladive, avait fini par s'accuser d'être la principale cause de tout ce malheur.

« Ce n'est qu'une enfant, se disait-il ; elle obéit aux caprices, aux impressions du moment : c'est moi qui aurais dû prévoir l'avenir, ne pas lui céder, bien que ce fût son enfant dont il s'agît. » Et ce qui le tourmentait par-dessus tout, c'est que l'enfant avait dû partir à cause de lui, Ulrich, et de lui seul !... Afin qu'il pût continuer à recevoir celui qui avait la mort du père sur la conscience, il avait fallu exiler le fils... Sacrifice barbare, dont la nature devait se venger tôt ou tard ; et, de plus, sacrifice inutile : car, il n'y avait plus à s'y tromper, son ami, son compagnon de jeunesse, l'être adoré pour lequel il avait tremblé et espéré du plus loin qu'il pût se souvenir, celui qui avait été son orgueil, sa confiance et sa force, en qui s'incarnait tout ce que le sort lui avait refusé, Léo se détachait de lui.

Ils ne se comprenaient plus ; à l'ancien accord de leurs pensées avait succédé une dissonance criarde. Avait-il changé, lui aussi, comme Léo ? Il l'ignorait. Une seule chose était évidente : maintenant, toutes les manifestations du caractère de Léo lui paraissaient étranges et lui faisaient mal. Nul mieux que Léo ne savait la tendresse d'Ulrich pour l'enfant : eh bien, la lettre qu'il lui avait adressée le jour de l'enterrement était raide et compassée ; il semblait qu'un étranger eût péniblement cherché ces quelques phrases de condoléance.

Ah ! le triste retour... Personne, au chemin de fer, pour recevoir Ulrich ; le chef de gare seul, qui le reconnut à la lueur d'une lanterne, s'approcha du wagon pour lui exprimer sa respectueuse sympathie. Le vieux cocher, sur son siège,

étouffa ses larmes à son approche ; il laissa presque échapper les rênes lorsqu'Ulrich lui mit la main sur le bras en disant :

— C'est fini, Guillaume, nous ne le reverrons plus !

Ulrich avait rapporté toutes sortes de caisses et de boîtes renfermant les objets qui avaient appartenu au petit Paul ; on les ficela au coffre du traîneau. Il y avait là les deux paquets de joujoux que l'enfant était allé chercher le soir de Noël : le facteur les avait livrés le lendemain.

Le traîneau glissa dans l'obscurité d'une nuit sans lune. La lueur paisible de la neige couvrait la plaine, les peupliers bordaient la route indéfiniment, tous pareils ; il semblait à Ulrich que, derrière chaque arbre, le petit Paul allait apparaître en criant : « Emmène-moi à la maison !... Je m'ennuie... Je veux aller à la maison ! »

On passa le grand pont qui avait toujours fait le bonheur de l'enfant ; il était long de cent cinquante pas, avec un parapet à balustres noirs sur lequel il voulait toujours grimper. En temps de sécheresse, on pouvait se promener dessous et y faire résonner l'écho ; lorsqu'une voiture roulait dessus, on aurait dit le tonnerre.

Puis venait la merveille la plus étonnante de la route : le moulin à vent qui se dressait sur un toit. Songez donc : un moulin à vent sur un toit !... Ses ailes couvertes de neige se tendaient tristement dans la nuit comme les bras grands ouverts de quelque fantôme géant.

La route continuait. On approchait d'Uhlenfeld, et le souvenir du mort consacrait chaque arbre, chaque buisson. Les champs étaient sombres et déserts ; il semblait que plus jamais le soleil ne viendrait les baigner de ses rayons et que la terre resterait désormais figée dans un hiver éternel.

Un effroi saisissait Ulrich quand il songeait à ce qu'allait être sa vie ; le travail lui faisait peur, et le loisir plus encore. Mais il pensa à Lizzie, et il eut honte de lui-même.

Une femme désespérée l'attendait ; c'était à lui de la rappeler à la vie à force d'attentions et de tendresse patiente. Toute la pitié de son âme vola vers elle. Il se sentit plein d'affection pour Lizzie, pour Léo, pour tout l'univers, comme si le pauvre petit mort lui eût légué le soin de les aimer... Il se promit de tirer au clair le malentendu qui existait entre son

ami et lui. Il irait trouver Léo et, la main dans la main, les yeux dans les yeux, il lui dirait : « Qu'y a-t-il entre nous? parle. Réponds, au nom du mort dont l'ombre plane encore sur nous. Qu'as-tu et qu'est-ce qui se dresse entre nous?... »

Le traîneau entra dans la cour. A droite et à gauche, dans l'obscurité, des groupes de gens saluaient en silence. Pas un n'était allé boire, pas un n'était resté chez lui pour goûter auprès de la femme et des enfants les quelques heures du repos dominical. Tous voulaient, par leur présence, lui prouver la part qu'ils prenaient à son deuil.

Le traîneau s'arrêta. Ulrich eut un battement de cœur : il craignait qu'elle ne vînt à sa rencontre ; mais elle ne parut pas.

Elle l'attendait dans son boudoir, droite et immobile près du secrétaire. Ses vêtements noirs la grandissaient : elle lui parut presque majestueuse. Ou bien était-ce la douleur qui l'enveloppait de majesté aux yeux de son mari? Et pourtant, ce n'était pas la douleur qu'exprimaient ces grands yeux hagards : c'était l'anxiété, l'épouvante devant celui auquel on se voit livré, sans défense.

— Lizzie ! balbutia-t-il en ouvrant les yeux.

Elle s'appuya contre le mur, les paupières baissées. Il l'attira à lui et la conduisit à la chaise longue, tout en lui parlant d'une voix tendre et consolante. Il lui exprima ce que son cœur débordant d'affection éprouvait pour elle ; il lui fit voir leur union plus intime et leur vie sanctifiée par le souvenir de cet innocent. Il lui promit d'avoir en elle une confiance illimitée, il lui promit un dévouement sans bornes et la déférence la plus passionnée. Il lui offrit enfin tout ce qu'il lui donnait depuis des années déjà, tout ce qu'elle avait accepté en souriant, avec indifférence.

Lorsqu'elle s'aperçut qu'il ne lui demandait pas de comptes, une détente se fit dans tout son être. Elle se laissa glisser sur le tapis. La tête posée sur les genoux de son mari, elle commença de sangloter amèrement. Il continuait à lui parler comme on fait à un malade. Elle se tordait les mains et se frappait le front de ses poings fermés. Pendant quelques instants, elle fut toute à la douleur maternelle qui, malgré tout, lui déchirait le cœur ; elle s'y abandonna sans frein et sans

arrière-pensée. Seulement, elle se méprenait dans l'expression de cette douleur : elle faussait, par ses exagérations, ce qui pouvait rester en elle de bon et de sincère.

Peu à peu elle se calma ; ses bras tombèrent le long de son corps ; elle fut envahie d'une sorte de lassitude qui avait quelque chose d'apaisant : elle se sentait rachetée. Elle se laissa soulever par lui et s'étendit sur la chaise longue. Alors elle fut prise d'un besoin enfantin d'être consolée, d'être plainte.

— Ah ! Ulrich ! gémit-elle, tout ce que j'ai souffert !...

Il fut surpris, mal à l'aise : ce n'était guère le moment de s'attendrir sur soi-même ; ce n'était pas là le premier mot qu'auraient dû prononcer les lèvres d'une mère. Il ne dit rien, mais ses yeux s'agrandirent d'étonnement comme à l'annonce d'une nouvelle inattendue.

Ils allèrent souper. La bouilloire chantait ; la suspension jetait sa clarté douce sur la nappe damassée et sur l'argenterie mate. Lizzie s'occupait activement de le servir : elle éprouvait le besoin de lui faire plaisir et de lui payer en menus soins la lourde dette dont elle était accablée.

Elle lui offrit des sardines, préparées suivant son goût. Elle versa dans son thé les trois cuillerées de rhum qui devaient le réconforter. Elle lui mit un coussin dans le dos et elle abaissa la suspension afin que « ses pauvres yeux fatigués » ne fussent pas éblouis.

Une gêne envahissait Ulrich. Il voulait bien apaiser sa faim en silence, comme un animal, mais non se rappeler qu'il existait encore en ce monde des mets délicats et des gâteries.

— Comment peut-elle songer à tout cela? se demandait-il : il y a un instant elle se roulait par terre de désespoir.

Un instinct subtil avertit Lizzie du mécontentement de son mari et l'inquiéta. Ne sachant comment le forcer à s'occuper d'elle et à la plaindre, elle voulut se faire valoir :

— Non, Ulrich, dit-elle, tu ne peux te figurer ce que j'ai souffert de te savoir seul là-bas... près de son cercueil... sans pouvoir t'assister... Mais il m'était impossible de partir... le médecin l'avait expressément défendu... j'étais moi-même si malade ! Il s'en est fallu de peu que tu ne me retrouves pas vivante...

Elle s'arrêta, croyant qu'il allait la questionner sur sa ten-

tative de suicide; mais comme il se taisait, elle tâcha de l'y amener :

— Est-ce que tu m'en veux-tu toujours, cher Uli?

— De quoi t'en voudrais-je?

— De ce que j'ai si mal agi!... de ce que, dans la première minute d'affolement, j'ai oublié Dieu et sa clémence et j'ai cru ne plus pouvoir supporter la vie... Ah! Ulrich! si tu m'avais vue alors, tu me pardonnerais.

— Je n'ai rien à te pardonner, Lizzie.

— De quel ton sévère tu me dis cela, Ulrich!... Je le sais bien, j'ai été coupable. Si grande que soit la misère, on doit la supporter; mais j'étais si seule!... si abandonnée! Tu n'étais pas auprès de moi... je n'avais personne auprès de moi! D'abord, j'ai songé à me jeter à l'eau... mais le fleuve est gelé; puis j'ai erré par les champs la moitié de la nuit, espérant mourir de froid... Hélas! la mort ne venait pas. Je suis rentrée et j'ai pris du poison. Je ne savais pas ce que je faisais... j'ai bu... j'ai bu... c'était comme du feu qui coulait en moi... j'avais des éblouissements... et puis, je ne sais plus... je n'ai plus rien senti. Tu vois, Uli, tout ce qu'a souffert ta pauvre femme.

Et, dans l'attente d'une parole de consolation qui ne vint pas, elle se remit à pleurer.

— Ah! continua-t-elle, qu'il eût mieux valu ne jamais me réveiller!... A quoi bon vivre? Rien que douleurs et déception; et comme on se sent toujours isolé, même le cœur plein de tendresse!... Ah! Ulrich! pour toi aussi ma mort eût été un bienfait... M'aurais-tu un peu pleurée, dis, Uli?

Il ne répondit pas; il ne cessait de l'examiner : elle le glaçait.

Elle ne parlait que d'elle, rien que d'elle-même, alors qu'il attendait le cri maternel de son cœur blessé.

Il la regardait se mouvoir sur sa chaise, dans tout le charme de sa beauté blonde; sa poitrine ferme tendait la mince étoffe de deuil, ses cheveux légers éclairaient d'une auréole son front pâli; dans son sourire mélancolique, dans son visage plus mince, il y avait une expression alanguie qui lui était nouvelle.

A la considérer, il éprouva une légère répulsion qu'il se reprocha aussitôt... Il le savait pourtant bien, qu'il fallait être indulgent avec elle! En guise de rappel, plutôt que de blâme, il lui dit :

— Et de Paul, tu ne demandes rien, Lizzie?

Elle étendit les mains devant elle avec horreur.

— Pas ce soir, gémit-elle, pas ce soir... cela nous ferait trop mal, à toi aussi bien qu'à moi!... J'y ai pensé cent fois... des images affreuses me poursuivent partout... et je suis lasse... ah! si lasse!... je voudrais dormir... dormir profondément, sans me réveiller... Ce serait si bon!... si bon!

Et, fermant les yeux, elle se renversa contre le dossier de son siège, et son cou plein se détachait, d'un blanc rosé, sur la ruche de crêpe noir.

Il dut réprimer un nouveau mouvement de répulsion; mais, avec la tranquillité méthodique qui était le fond de sa nature, il s'entêta à lui parler des derniers jours de l'enfant.

— Il ne faut pas nous dérober à nos sentiments, Lizzie: ce serait une lâcheté. Je comprends ce que tu as souffert sans que tu aies besoin de me le dire, mais c'est en vain que tu chercherais à ne plus songer à lui. Toutes nos pensées y reviennent... Tu ne peux espérer le repos qu'après avoir bu le calice jusqu'à la lie.

Elle se pelotonna craintivement sur elle-même.

— Eh bien, parle! répondit-elle en s'abandonnant à son destin, raconte ce que tu veux.

Quand il vit avec quelle épouvante elle attendait ce qui allait venir, il sentit que jamais il ne pourrait lui confier les souvenirs douloureux et chers qu'il portait en son cœur. Il avait cru qu'elle boirait ses paroles avec une avidité jalouse, qu'elle le questionnerait fiévreusement sur toutes les minutes passées au chevet du mourant, jusqu'à ce qu'elle eût fait sienne chaque seconde... Mais non : elle préférait ne rien savoir, une peur nerveuse la faisait reculer. Il lui sembla qu'elle n'était pas mère, qu'elle n'était pas humaine presque. Son cœur se replia sur lui-même. Il eut, tout à coup, l'impression que la mort si douloureusement paisible de l'enfant serait profanée, s'il la racontait à sa mère.

Lui, à qui le sang ne donnait aucun droit, se sentait uni à Paul dans la mort comme dans la vie; et cette femme-là, qui l'avait porté dans son sein, cette femme souriante au milieu de son affliction, qui ne songeait qu'à ses propres souffrances, qui voulait être seule plainte, n'était qu'une étrangère.

Elle était devenue étrangère à l'enfant : à lui aussi elle était étrangère ; il voyait avec effroi l'abîme qui se creusait entre eux et que rien au monde ne pourrait plus combler.

— Tu as raison, Lizzie, dit-il, n'en parlons pas. Cela nous ferait trop mal !

— Que tu es bon ! murmura-t-elle avec reconnaissance ; tu as pitié de ta pauvre femme, si lasse...

Et, comme elle faisait lorsqu'elle voulait, par une caresse facile, attendrir son mari, elle se pencha vers lui et, les yeux fermés, appuya la tête contre son épaule.

Il la laissa faire, et regarda avec une froideur étonnée ce visage blanc dont le sourire triste avait encore une sorte de coquetterie... Et soudain, il vit clair dans toutes les fausses tendresses dont elle le captivait depuis des années ; les séductions par où elle allumait en lui, sans jamais les satisfaire, des désirs troubles, les caprices indolents par où elle avait faussé sa volonté, amoindri son intelligence : le réseau, tissé d'égoïsme, d'hypocrisie et de naïveté voulue, dont elle l'avait enveloppé, se déchira. Il ne pouvait se rendre compte, à vrai dire, que tout ce qu'elle faisait et disait en ce moment avait pour mobile unique le désir de se faire pardonner ; mais, précisément parce qu'elle voulait cacher ses fautes passées, elle avait mis à nu son véritable caractère. Ulrich voyait la vanité et le mensonge de cette femme sans deviner pourquoi elle était vaine et pourquoi elle mentait.

Ils restèrent encore près d'une heure ensemble. La bouilloire continuait de chanter doucement ; la vieille horloge, dans le coin, faisait entendre son tic-tac régulier ; par moments, de légers flocons de neige s'aplatissaient contre les vitres. Une paix profonde descendait sur eux, une paix qui semblait faite pour réunir plus étroitement leurs cœurs blessés.

Lizzie, sans rien soupçonner des pensées d'Ulrich, soucieuse pourtant, ne cessait pas de se montrer empressée et charmeuse. Elle lui parla de la sympathie affectueuse des voisins, elle lui raconta la quantité innombrable de lettres et de cartes qui étaient arrivées, combien de visites elle n'avait pu recevoir. Elle fit des plans d'avenir et lui promit monts et merveilles pour le consoler et le rendre heureux.

Il l'écoutait avec le sérieux d'un juge, et dans chaque



parole il trouvait la confirmation de ses idées. Les yeux grands ouverts, il regardait autour de lui ; il regardait ces meubles qu'il aimait, au milieu desquels il avait grandi et qu'il avait voulu léguer à l'enfant dès que la loi lui aurait permis de l'adopter, il écoutait le balancement de la pendule et les bruits familiers des soirées calmes.... Il était chez lui, et tout lui paraissait différent, étrange, presque inquiétant.

Une voix criait en lui : « Va-t'en ! fuis cette maison qui n'est plus la tienne ! »

Lorsque dix heures sonnèrent, il se leva : la torture avait assez duré.

Elle lui tendit son front d'un geste las et tendre, mais il s'inclina profondément et lui baisa la main.

— Vraiment, tu ne m'en veux pas ? demanda-t-elle, reprise d'anxiété.

Il fit signe que non, avec un sourire. Le mépris le rendait froid et dur. Il sortit... Et elle, derrière lui, leva les bras au ciel en soupirant :

— Dieu soit loué !

Le lendemain, Ulrich déclara à sa femme que des affaires urgentes le forçaient à partir immédiatement pour Königsberg. Il devait assister aux séances du comité de l'exposition agricole : il ne savait pas encore s'il lui serait possible de revenir à Uhlenfeld avant l'ouverture des Chambres.

Un peu effarée au premier moment, Lizzie se remit bien vite.

Les adieux des deux époux furent tranquilles et amicaux. Elle éprouvait un tel soulagement à le voir partir qu'elle oublia de jouer la comédie.

Quand le traîneau fut sur la hauteur d'où l'on distinguait Halewitz, Ulrich jeta de ce côté un long regard. Si violent que fût son désir de revoir son ami, il redoutait de le rencontrer... Il avait trop peur de voir s'évanouir entre ses mains le dernier bien qu'il possédât encore ici-bas — peut-être !

H. SUDERMANN

(Traduction de N. VALENTIN et M. RÉMON.)

(La fin au prochain numéro.)

JOURNAL

D'UN FRANÇAIS A MOSCOU

(MAI-JUIN 1896)

9/21 mai. — Depuis minuit, à travers la ville spendidement pavoisée, aux maisons décorées de guirlandes et d'emblèmes, la foule, à pas pressés, défile. Hommes, femmes, enfants se dirigent silencieux, recueillis, vers la grand'rue, la Tverskaia, par laquelle les souverains vont faire leur entrée. On a l'impression que cette foule se rend à une cérémonie où le sentiment religieux occupe une place importante. Le temps, humide et froid la veille encore, a changé; l'hiver a pris fin subitement et le soleil s'est levé radieux.

Il est midi et, pour arriver à l'état-major général de l'armée où le général Obroutchev a bien voulu nous offrir place à une fenêtre, la cocarde aux couleurs françaises du cocher de notre voiture nous est singulièrement utile. Devant cette cocarde, les rangs s'ouvrent sans peine.

C'est chez le grand-duc Serge, gouverneur général, qu'ont été conviés l'ambassadeur de France et madame de Montebello ainsi que l'ambassadeur extraordinaire, le général de Boisdeffre, accompagnés de quelques membres de l'ambassade et de la mission militaire envoyée pour le couronnement.

L'éminent diplomate qui représente la France, et sa gracieuse femme, sont *personæ gratissimæ* à la cour et à la ville ; quant au chef d'état-major général de notre armée, il est hautement apprécié en Russie depuis longtemps déjà, et la réception qui lui a été faite dès le passage de la frontière est un gage de la sympathie qui unit les deux armées. A Varsovie, un train spécial attendait le général et la mission ; à la gare, où ils avaient été reçus par une députation des officiers de la circonscription, des toasts chaleureux ont été échangés et, en sortant de la ville, le train a été acclamé par les troupes rangées avec leurs officiers le long de la voie ferrée. Cet accueil s'est répété à toutes les stations jusqu'à Moscou.

Dans la rue, sur les trottoirs bordés par la troupe, les spectateurs se pressent en rangs serrés ; les fenêtres regorgent de monde ; mais l'ordre le plus parfait ne cesse de régner. Jamais un cri, et à aucun instant l'intervention des agents de l'autorité ne se trouve nécessaire. La haie est faite sous nos fenêtres par le régiment de Finlande, d'un côté, par le régiment Pavlovski, de l'autre. Tous deux sont admirables de tenue, mais ce sont les hommes du régiment de l'empereur Paul qui attirent le plus les regards, avec leur coiffure en forme de mitre, du plus curieux effet. Ces mitres, coiffure de grande tenue de ce régiment, sont ornées de plaques en cuivre dont quelques-unes sont percées de balles reçues à quelque bataille, jadis. Le port de ces plaques est réservé aux hommes les plus méritants ; c'est une sorte de distinction très enviée.

Un vieux sous-officier, tout chevronné, la poitrine constellée de médailles et qui fait partie de la garde du drapeau, excite particulièrement, par sa belle prestance et sa longue barbe blanche, l'admiration de l'une des invitées de madame Obroutchev. Un général attaché à l'état-major général offre à madame H. V... d'aller demander à cet homme de poser devant son appareil photographique. Le vieux soldat y consent avec une satisfaction non déguisée, et chacun s'inscrit pour une épreuve.

Mais le temps s'écoule ; un peu avant trois heures, les troupes rompent les faisceaux, reforment les rangs, et le grand-duc Vladimir Alexandrovitch, entouré d'un brillant état-major dans lequel on distingue ses fils, charmants cavaliers entre tous.

parcourt le front. Puis un coup de canon se fait entendre; il annonce l'approche du cortège. Toutes les cloches du Kremlin et de la ville se mettent en branle. A cet instant, les spectateurs, simultanément, se découvrent et se signent, touchant témoignage de l'unanimité de sentiment qui anime ce peuple.

Quelques minutes encore, et on entend de sourdes rumeurs; la foule s'émeut; un long frémissement l'agite; la tête du cortège fait son apparition. Voici les gendarmes de l'Empereur; les cosaques particuliers de Sa Majesté, vêtus d'une longue robe rouge, le fusil au poing; les cosaques de la garde impériale, en rouge également, mais avec la lance; les représentants des populations de l'Asie soumises à la Russie, tous en costume d'une richesse prodigieuse. Ils sont suivis par l'émir de Boukhara, dont la robe provoque l'enthousiasme de mes voisines. Derrière l'émir marchent les représentants de la noblesse. Puis viennent : un maître des cérémonies en voiture découverte dorée, les valets de la cour, les coureurs empanachés aux couleurs impériales, les nègres de la chambre, les veneurs, les gentilshommes de la chambre, les chambellans, tous à cheval; dans de grands carrosses dorés, traînés par six chevaux magnifiquement harnachés, les grands dignitaires de l'État et de la cour.

Une immense clameur s'élève, des hurrahs frénétiques s'échappent de toutes les poitrines, les chapeaux volent en l'air, à toutes les fenêtres les mouchoirs s'agitent. A la suite de deux détachements de chevaliers-gardes et de gardes à cheval, superbes dans leur magnifique uniforme, s'avance au pas, sur sa jument grise, l'Empereur en uniforme de colonel. C'est, paraît-il, le dernier grade auquel il ait été promu par son père; il a tenu à en porter l'uniforme en ce grand jour. Le jeune souverain, un peu pâle, salue la foule. Derrière lui, vient un groupe nombreux de princes de la famille impériale et de princes étrangers, suivi d'un état-major composé d'officiers attachés à la personne de ces princes.

Les acclamations qui ont cessé après le passage de l'Empereur reprennent avec une nuance sensible de discrète et respectueuse sympathie. Dans un magnifique carrosse surmonté de la couronne impériale, attelé de huit chevaux, paraît l'Impératrice douairière, Marie Féodorovna, avec sa fille, la

grande-duchesse Olga Alexandrovna. Le carrosse est accompagné des cosaques de la chambre en uniforme bleu et or; deux pages sont placés aux soupentes de la voiture. L'Impératrice paraît très émue. Il y a si peu d'années qu'elle faisait le même trajet triomphal! Comment cette fête ne renouvellerait-elle pas sa douleur?

Mais les hurrahs reprennent de plus belle; les mouchoirs s'agitent de nouveau et de nouveau les chapeaux volent en l'air. C'est l'Impératrice régnante, Alexandra Féodorovna, que son peuple acclame. Éblouissante sous les bijoux qui la parent, radieuse de beauté et de jeunesse, elle salue cette foule toute vibrante de respectueuse admiration et d'amour.

A leur tour, les grandes-duchesses et les princesses étrangères ont leur part des acclamations populaires, qui se font plus nourries lorsqu'elles s'adressent à celles qui, comme la grande-duchesse Marie Pavlovna et la grande-duchesse Élisabeth Féodorovna, savent, par leur grâce exquise, gagner les cœurs. Enfin, les carrosses des dames de la cour, suivis de détachements des divers régiments de cavalerie de la garde, viennent clore le cortège. Derrière eux, la foule se met en mouvement et, bientôt, un océan de têtes s'agite sous nos yeux. De temps à autre, un régiment qui regagne soit le camp, soit sa caserne, ou encore une voiture ramenant à son domicile quelque dignitaire étranger ou appartenant à la cour, fendent cette mer humaine; mais cela se fait sans résistance, sans cris, avec un calme fait pour surprendre.

Après une courte attente nécessitée par le défilé des régiments qui ont fait la haie depuis l'hôtel occupé par le général Obroutchev jusqu'au Kremlin, — ce qui nous permet de saluer les drapeaux et les étendards presque tous glorieusement déchiquetés et dont quelques-uns portent fièrement à la hampe la croix de Saint-Georges, — nous reprenons, mes compagnons et moi, le chemin de notre logis. Nous sommes très pénétrés du grand spectacle qui s'est déroulé devant nos yeux, un peu égayés aussi par l'indignation d'une très aimable femme de notre petite bande qui proteste contre la trop primitive façon de se moucher d'un très haut dignitaire de la mission chinoise, dont l'équipage vient de croiser notre voiture.

10/22 mai. — Moscou est en tout temps une ville où il est difficile, pour un étranger, de se diriger. Ajoutez à cela l'habitude de ne désigner les maisons que par le nom du propriétaire et, pour le moment actuel, l'obligation d'avoir recours à des cochers venant de Pétersbourg, de Smolensk ou de quelque autre ville, lesquels ignorent la topographie et les noms des propriétaires des maisons, et vous vous ferez une idée des tribulations auxquelles sont soumis les gens qui ont le devoir de faire des visites. Ces personnes sont légion; venues de tous les points de l'Empire et du monde entier, elles se trouvent dans un égal embarras. A certaines heures, rien n'est curieux comme l'aspect des rues; on n'y voit que gens en détresse errant à la recherche du domicile de telle ou telle personne. Mais rien aussi n'est plus propre à faire connaître l'extrême politesse des Moscovites de toutes les classes. Vingt fois dans la journée, ils peuvent être arrêtés pour donner un renseignement et, sans jamais marquer la moindre impatience, ils s'empressent de satisfaire à la demande qui leur est adressée, ou s'excusent de ne pouvoir le faire de la plus charmante façon du monde.

Cette bonne grâce, on la retrouve en toute circonstance: la joie générale a singulièrement adouci les angles de tous les caractères et, au moins pour l'instant, même parmi les étrangers, chacun rivalise de belle humeur. Certaine princesse, à demi française par sa naissance, se plaignait à moi de l'ameublement un peu sommaire de son appartement; elle me disait qu'habituée à l'obscurité pour dormir, elle n'avait pu réussir à trouver le sommeil qu'en s'abritant dans son lit sous un parapluie, et elle ajoutait en riant que je devrais communiquer son procédé à mes amies, dont la reconnaissance serait certainement infinie.

11/23 mai. — Avisé par un des grands maîtres des cérémonies que le cortège accompagnant les hérauts chargés de proclamer la date fixée pour le couronnement, partirait du Kremlin à neuf heures, j'avais pris rendez-vous avec madame F. de M... et son mari, pour assister à ce départ. Arrivés un peu en retard, nous nous dirigeons immédiatement vers la « Place Rouge ». Le cortège faisait précisément son apparition.

En tête, deux détachements des chevaliers-gardes et des gardes à cheval précédaient les fanfares des deux régiments dont les timbaliers, chamarrés d'or, faisaient le plus bel effet. Derrière venaient deux aides de camp généraux, quatre grands maîtres des cérémonies, leurs bâtons de commandement à la main, et deux secrétaires du Sénat, tous à cheval, accompagnant les hérauts vêtus de drap d'or. Ceux-ci portaient sur le dos et la poitrine les aigles impériales brodées ; ils étaient coiffés de grands chapeaux de velours rouge garnis de longues plumes, et montés sur des chevaux superbement caparaçonnés de drap d'or ; ils tenaient à la main des masses surmontées de l'aigle impériale et portaient en sautoir des écharpes de soie blanc, jaune et noir, frangées d'or. Deux voitures remplies d'exemplaires de la proclamation suivaient.

Arrivé au milieu de la place, le cortège s'étant arrêté, la proclamation est lue et aussitôt éclatent de formidables hurrahs, pendant que la musique militaire joue l'hymne national. A ce moment la foule se précipite vers les voitures qui contiennent les exemplaires de la proclamation et leur livre un furieux assaut que rien n'arrête, pas même la mise en marche des voitures ; hommes, femmes, enfants roulent sous les pieds des chevaux et c'est miracle qu'aucun accident ne se produise. Madame de M... manifestant le désir d'avoir une de ces proclamations, nous faisons signe à un homme sorti victorieusement de la bagarre avec un exemplaire et qu'entourent une dizaine de ses camarades jaloux de sa bonne fortune. Il s'approche et nous permet d'examiner la proclamation, mais refuse de nous la vendre. Je lui fais dire par notre interprète que la dame est française ; aussitôt, sans hésiter, encouragé d'ailleurs par ses voisins, il offre à madame de M... le précieux document. Ajoutons qu'il ne refusa pas une légère rémunération, mais nous ne fûmes pas moins touchés de la spontanéité de son offre.

A l'ambassade de France où nous avions l'honneur d'être conviés à déjeuner avec Leurs Altesses Impériales le grand-duc Alexis Alexandrovitch et le duc Eugène de Leuchtenberg, on complimenta fort madame de M... sur le succès qu'elle avait obtenu en se faisant offrir la proclamation qu'elle rapportait triomphante.

12/24 mai. — Hier soir, réception très brillante chez le général de Boisdeffre. Ce soir, M. et madame de Montebello ont ouvert leurs salons dont on ne s'est pas lassé de louer la magnifique ordonnance à laquelle a présidé le goût parfait de la maîtresse de maison aidée par le comte de Vauvineux, ministre plénipotentiaire faisant fonctions de conseiller. Le gouvernement a mis à la disposition de l'ambassadeur plusieurs suites de magnifiques tapisseries des Gobelins qui font l'admiration de tous ; une fontaine lumineuse entretient une bienfaisante fraîcheur dans le grand salon ; des fleurs sont partout disposées avec un art accompli.

13/25 mai.—Assisté aujourd'hui à la translation des insignes impériaux, de la salle des Armes (Oroujeinaia Palata) dans la salle du Trône (Grand Palais). Lorsque j'arrive, à deux heures et demie, je trouve déjà rassemblés un certain nombre des dignitaires de l'Empire appelés à porter les insignes. L'un d'eux a l'extrême complaisance, en attendant que le cortège soit formé, de m'indiquer les plus curieux parmi les nombreux joyaux historiques réunis dans la salle où nous nous trouvons. Quelques instants plus tard, le général N. D... vient à nous ; je lui montre la compagnie des grenadiers du Palais qui, devant escorter le cortège, se trouve là l'arme au pied, je lui dis combien je suis frappé de voir la ressemblance de l'uniforme de ces grenadiers avec celui des grenadiers de la garde du premier Empire. J'apprends alors qu'en effet, sauf les grandes guêtres et les culottes, l'uniforme de cette troupe d'élite est celui des grenadiers de Napoléon. En 1807, à Tilsitt, Napoléon et Alexandre, par un raffinement de courtoisie, avaient chacun fait prendre à la troupe de garde devant sa tente, la tenue du régiment favori de son allié : depuis, les vieux soldats chargés de la garde du Palais, à Moscou, ont conservé l'uniforme français. Un de ces braves porte la croix de Saint-Georges, gagnée à la défense de Sébastopol et, le général me servant d'interprète, je cause une minute avec lui. Il me dit que l'amitié des soldats russes pour l'armée française ne date pas d'hier, que lors de la guerre, pendant les armistices, lui et ses camarades avaient grand plaisir à fraterniser avec nos soldats, en avant des tranchées,



et à échanger avec eux leurs mauvais vivres et leur tabac.

Mais le moment est venu, pour le cortège, de se former. L'archi-grand maréchal du couronnement, le comte Pahlen, remet les insignes sur des coussins de drap d'or aux grands dignitaires : le comte Schouvalov, aide de camp général, est porteur de l'étendard de l'Empire; le secrétaire d'État Ostrovski, du collier de Saint-André; le prince Lobanov-Rostovski, du sceau; d'autres portent le glaive de l'Empire, le manteau de l'Empereur, celui de l'Impératrice, le globe, le sceptre, la couronne de l'Impératrice, celle de l'Empereur. Les Assistants se placent auprès de chacun des porteurs des insignes; puis les grenadiers du Palais se rangent de chaque côté du cortège qui se met en marche vers la salle du Trône, par le perron conduisant à la place des Boyards. Les insignes sont reçus sur la place des Boyards par des fourriers de la chambre et de la cour; puis, en haut du perron, par des maîtres de cérémonies, des chambellans et des gentilshommes de la chambre; dans la salle Vladimir, par le comte de Benckendorff, maréchal de la cour; enfin dans la salle du Trône, par le grand maréchal de la cour, prince Troubetskoi : ils sont placés à droite du trône et, pour les garder, sont établis un service fourni par des personnages pourvus de charges de cour, et une garde prise parmi les grenadiers du Palais.

Après quoi, chacun de ceux qui doivent participer à la cérémonie du couronnement se rend à la répétition qui va avoir lieu, tandis que je reprends le chemin de mon logis, me disant que Saint-Simon eût certainement aimé à préciser davantage les détails que j'ai notés ici, mais ils suffisent pour donner une idée assez exacte de la rigueur avec laquelle toutes les traditions du cérémonial sont observées à la cour de Russie.

14/16 mai. — Hier, à quatre heures, un *Te Deum* a été célébré dans toutes les églises de Moscou au son de toutes les cloches et, le soir, l'Empereur et l'Impératrice ont assisté avec les membres de la famille impériale aux vêpres dites à l'église du Sauveur. Déjà le jour de leur entrée, les souverains, après avoir pénétré dans l'enceinte du Kremlin, avaient été en grande pompe prier successivement à la cathédrale de

l'Assomption, à la cathédrale de l'Archange-Michel, à la cathédrale de l'Annonciation, et samedi, dimanche et lundi ont été des jours de retraite pour eux. Il y a là un témoignage irrécusable de l'union profonde qui existe, en Russie, entre les choses de l'ordre politique et la religion. Celle-ci est bien la base même de l'ordre dans ce pays ; Dieu y est encore considéré comme la source de tout pouvoir et, pour le plus grand nombre, l'Empereur ne sera véritablement l'Empereur que lorsque ayant reçu les saintes onctions, il sera devenu l'oint du Seigneur.

Il y a une véritable allégresse dans cette foule qui, dès la première heure, se dirige vers la Tverskaia et le Kremlin. Le temps s'annonce splendide, une véritable journée de printemps. Une brise légère agite gaiement les drapeaux et les étendards dont la ville est pavoisée. Je vais d'abord à l'ambassade assister, en curieux, au départ de monsieur et de madame de Montebello et à celui du général de Boisdeffre. Leurs équipages de gala sont d'une correction qui défie toute critique et témoigne des connaissances approfondies en ces matières délicates du comte de Vauvineux et du commandant Pauffin de Saint-Morel. Pas un équipage n'a pu être mis en ligne de comparaison avec ceux des représentants de la France, — ceci dit pour répondre à certaines appréciations qui ont fait sourire tous les gens réputés les juges les meilleurs.

Vers huit heures et demie, j'arrive au Kremlin avec quelques autres invités ; nous sommes légèrement en retard, ce qui nous donne l'occasion de rencontrer dans l'une des galeries du Palais la grande-duchesse Anastasie Mikhailovna, la grande-duchesse Marie Pavlovna et la fille de celle-ci, la grande-duchesse Hélène Vladimirovna, dans tout l'éclat de ses quinze ans, délicieusement jolie dans sa toilette de cour, avec sa longue traîne, et coiffée du kakochnik national.

Dans la tribune des dames de la cour, ces dames portent toutes la robe russe de cour. Les tribunes sont déjà presque pleines. Dans la tribune diplomatique ont pris place, superbement vêtus, l'émir de Boukhara et le khan de Khiva avec leur suite ; près d'eux, on remarque les délégués des prêtres des différents cultes non chrétiens pratiqués dans l'Empire, et dont quelques-uns ont des costumes extrêmement curieux.

A côté d'un mollah au large turban, est assis un personnage dont la coiffure en bois laqué d'or a la forme d'une large assiette renversée; un autre porte une sorte de bonnet en soie jaune or, dont les bords retroussés sont garnis d'un velours nacarat du plus bel effet ; un troisième est coiffé d'un véritable édifice à plusieurs étages, en une étoffe très légère, noire, montée sur des fils rigides. Mais la partie féminine de l'assistance ne tarde pas à absorber toute l'attention. Les dames invitées à se rendre au Palais pour luncher après le couronnement, sont en toilette de cour. Le teint éblouissant, au grand jour du matin, et les belles épaules de Mrs C..., de l'ambassade d'Angleterre, excitent une admiration générale.

Cependant, la plupart des personnages qui doivent assister à la cérémonie même du couronnement ont pris place dans la cathédrale de l'Assomption. Nous avons visité cette cathédrale hier matin, en grand détail, sous l'aimable conduite de madame la générale Obroutchev. Cette église, bâtie à la fin du xve siècle, a subi à maintes reprises des restaurations ; elle est petite et ne peut contenir guère plus de douze cents personnes, mais elle est infiniment curieuse par les souvenirs qu'elle rappelle et les richesses religieuses et artistiques qu'elle renferme. Les abords en sont gardés par des détachements des divers régiments dont l'Empereur est colonel et qui, avec des détachements de chevaliers-gardes et des gardes à cheval, forment la haie depuis l'escalier rouge. Cette haie se prolonge de la porte sud de la cathédrale de l'Assomption aux cathédrales de l'Archange-Michel et de l'Annonciation. Tout le reste de la place est couvert de monde,

A neuf heures, paraît en haut de l'escalier rouge l'Impératrice Marie Féodorovna, portant la couronne et le manteau impérial, accompagnée d'un brillant cortège. Elle est accueillie par des acclamations enthousiastes. Au bas de la dernière marche, elle prend place sous un dais porté par huit dignitaires : huit autres dignitaires tiennent les cordons. Le manteau impérial est soutenu aux épaules par deux secondes charges de cour; la traîne est portée par quatre chambellans. Précédée de deux coureurs, de quatre fourriers de la cour, d'un fourrier de la chambre, de maitres des cérémonies, des gentilshommes de la chambre, de chambellans, de grands dignitaires

de divers ordres, l'Impératrice se dirige vers la cathédrale de l'Assomption où elle est reçue sur le parvis par le métropolite de Moscou qui lui présente la croix et l'eau bénite; puis elle va s'asseoir sur le trône du tzar Alexis Mikhailovitch ; les personnages qui ont fait partie de son cortège et qui ont droit de rester dans l'église, gagnent les places qui leur sont attribuées.

Un dignitaire du clergé, accompagné de deux acolytes, asperge le chemin que l'Empereur et l'Impératrice vont parcourir. Au même instant, on entend une sonnerie de trompettes du régiment des chevaliers-gardes placés, avec le timbalier de ce régiment, sur une des terrasses du palais; cette sonnerie est répétée par les trompettes du régiment de la garde à cheval placés au haut de l'escalier rouge. C'est le signal du départ du cortège impérial.

Un peloton du régiment des chevaliers-gardes ; les pages; les maîtres des cérémonies; les syndics des communes; les maires: les délégués des provinces, des corporations, des administrations; les représentants de tous les services publics; des fonctionnaires de tous genres; les atamans des Cosaques; les délégués et maréchaux de la noblesse; les sénateurs; les ministres; les membres du conseil de l'Empire, paraissent successivement. Puis viennent deux grands maîtres des cérémonies, l'archi-grand maître, deux hérauts d'armes, le drapeau de la compagnie des grenadiers du palais, les insignes impériaux accompagnés d'aides de camp de l'Empereur et de généraux à la suite, un peloton du régiment des chevaliers-gardes, le maréchal de la cour, le grand maréchal de la cour, l'archi-grand maréchal du couronnement, tous ces dignitaires portant les insignes de leur charge.

Enfin paraissent l'Empereur et l'Impératrice. Ils descendent le grand escalier rouge accompagnés de leurs augustes assistants, les grands-ducs Alexandre Mikhailovitch et Vladimir Alexandrovitch pour l'Empereur, les grands-ducs Serge et Paul Alexandrovitch pour l'Impératrice : l'Empereur est suivi d'un brillant état-major militaire, l'Impératrice de ses dames et demoiselles d'honneur. A ce moment le spectacle est grandiose vraiment; les hurrahs de la foule dominent le son des cloches et le bruit du canon; dans l'imposant cortège, aux

uniformes éclatants se mêlent les longues robes de velours et de soie couvertes de bijoux, étincelants sous les rayons du soleil qui illumine les coupoles multicolores du Kremlin et de ses églises.

Au bas de l'escalier attend le dais impérial porté par seize aides de camp généraux et dont les cordons sont tenus par seize autres aides de camp, les plus anciens en grade. Sous ce dais les souverains marchent jusqu'à l'Assomption, sur le parvis de laquelle ils sont reçus par les métropolites de Moscou, de Saint-Pétersbourg et de Kiev. L'Empereur porte l'uniforme du régiment de Préobrajensky avec le collier de l'ordre de Saint-André ; l'Impératrice, une robe de drap d'argent avec le grand cordon de l'ordre de Sainte-Catherine. Elle a aux oreilles deux brillants qui, au moment où elle entre dans l'église, frappés par un rayon de soleil, scintillent comme le feraient deux étoiles dans la nuit.

Les portes de la cathédrale fermées, pendant qu'il est procédé au couronnement puis au sacre, le peuple rassemblé sur la place, prévenu au fur et à mesure du point où en est la cérémonie, unit ses prières à celles qui se font dans l'église. Tour à tour il s'agenouille ou se tient debout, suivant le rituel, quand l'empereur, au métropolite qui lui demande quelle est sa foi, répond en récitant à voix haute le symbole de Nicée ; quand l'Empereur, après s'être couronné lui-même, couronne l'Impératrice ; quand les souverains reçoivent l'onction du saint chrême ou communient.

La cérémonie achevée, l'Impératrice Marie Féodorovna quitte la cathédrale du sacre et rentre au Kremlin avec le cortège qui l'avait accompagnée à l'arrivée. L'Empereur et l'Impératrice Alexandra Féodorovna se dirigent vers la porte sud de la cathédrale de l'Assomption. L'Empereur, couronne en tête, revêtu du manteau impérial, tient en main le sceptre et le globe ; derrière lui marche la jeune Impératrice avec la couronne, le manteau impérial et le collier en diamants de l'ordre de Saint-André qu'elle vient de recevoir ; puis les souverains se placent sous le dais, le cortège se reforme et s'ébranle bientôt ; les cloches sonnent à toute volée, et une salve de cent un coups de canons est tirée.

Après avoir visité successivement les cathédrales de

l'Archange-Michel et de l'Annonciation, les souverains reprennent enfin le chemin du grand palais : les acclamations deviennent encore plus nourries et semblent littéralement ébranler l'air quand, arrivé au haut de l'escalier rouge, l'empereur, se retournant, salue trois fois la foule transportée. Nul ne peut se dérober à cet enthousiasme, et je pourrais citer tel citoyen d'une grande République, membre de l'une des Chambres de son pays, dont les cris de « Vive l'Empereur! » dominaient à cet instant les hurrahs de ses voisins.

Mais la faim commence à se faire sentir, et c'est avec plaisir que les personnes qui y sont conviées, se rendent au lunch préparé dans la Zolotaia Palata ; c'est presque un dîner ; auprès de chaque couvert se trouve, à titre de souvenir, un très joli menu décoré de riches arabesques et de figures de style byzantin. Pendant ce repas, Leurs Majestés prennent quelques instants de repos, puis le cortège impérial se forme pour se rendre au banquet solennel à la Granovitaia Palata.

J'ai fait, dans deux séjours antérieurs en Russie, la connaissance de beaucoup de gens appartenant aux diverses classes de la société ; je suis resté en relations avec quelques-uns ; je me suis même lié, parfois assez intimement, avec des personnes qui occupent des situations élevées à la cour, dans le monde officiel, ou simplement dans le monde ou dans l'armée et la marine. Depuis mon arrivée, j'ai eu le plaisir de revoir plusieurs de ces connaissances et de ces amis ; plus ou moins ouvertement, les uns font profession de sympathie pour la France et prônent une action politique commune avec elle, les autres témoignent des sentiments absolument opposés. Il m'a été fait le reproche de fréquenter avec les personnes qui ne sont pas favorablement disposées pour nous ; or, si elles jugent que les intérêts de leur pays ne s'accordent pas avec les nôtres, il n'y a pas lieu pour cela de leur faire grise mine. Le devoir de tout bon Français, à l'étranger, est de s'efforcer de combattre les préventions quelquefois fondées, il faut l'avouer, qui existent contre notre pays, et d'essayer de détruire les inimitiés nourries contre lui.

C'est précisément chez un personnage qui, sans être absolument hostile à l'alliance française, n'en est pas un partisan



quand même, que, profitant de quelques instants de loisir, après avoir quitté le Kremlin, je vais prendre une tasse de thé. M. X... vient de rentrer du banquet à la Granovitaia et, naturellement, notre conversation porte tout d'abord sur la cérémonie du jour : puis, revenant à diverses questions dont nous nous étions entretenus peu de jours avant, M. X... me fait remarquer que la Russie, dans les vastes régions continentales qu'elle possède, a un champ largement suffisant pour y employer et y déployer ses forces; au contraire, me dit-il, les autres États de l'Europe, obligés à disperser leurs efforts dans des régions lointaines, au delà des mers, deviennent plus vulnérables à mesure que leur sphère d'action s'étend. La Russie, dont l'immensité massive ne redoute aucune atteinte sérieuse, est donc appelée à une puissance formidable, et la France et l'Allemagne, tôt ou tard, devront fatalement trouver un terrain d'entente pour s'allier et servir de contrepoids à cette puissance. Actuellement, continue mon interlocuteur, l'Allemagne, par sa politique, par la conquête de l'Alsace-Lorraine, a provoqué d'autres groupements, mais il faut prévoir les événements, même les plus lointains, et c'est là une des raisons pour lesquelles, malgré l'admiration qu'ont presque tous les Russes pour la France et son développement artistique, littéraire, scientifique, industriel et financier, beaucoup sont opposés à une politique trop exclusivement française. Enfin, conclut M. X..., si l'on joint à ces considérations l'instabilité des cabinets qui se succèdent à Paris avec une prodigieuse rapidité, il faut bien reconnaître que des engagements à longues échéances sont difficiles avec la France, et les Français doivent une très grande reconnaissance à leur ambassadeur pour le tact et l'habileté avec lesquels, comme son prédécesseur, il maintient sur un pied plus qu'amical les relations entre les deux pays.

Je réponds à M. X... que, tout en admettant comme possible l'éventualité d'une entente de la France avec l'Allemagne, cette éventualité ne paraît pas devoir se réaliser de longtemps : en tout cas, il ne semble pas qu'elle doive jamais être dirigée contre la Russie, dont les intérêts ont toujours ou presque toujours été d'accord avec ceux de la France, tandis qu'il existe toujours des causes de rupture politique entre l'An-

gleterre ou l'Allemagne, d'une part, et la Russie, d'autre part, de même qu'entre ces deux puissances et la France. Nous avons gardé, ajouté-je, un souvenir reconnaissant de la conduite si modérée d'Alexandre Ier en 1814 et en 1815, ainsi que de l'intervention pacifique d'Alexandre II à une époque plus récente ; mais ces souverains savaient qu'une France forte et respectée est nécessaire à la Russie. C'était le sentiment d'Alexandre III ; c'est celui de l'empereur Nicolas II et de ses fidèles sujets. D'ailleurs, il existe entre les deux pays, une sorte de sympathie que n'ont pu rompre les dissentiments passagers survenus entre leurs gouvernements ; et, si les sentiments hostiles à la France de certaines personnalités haut placées en Russie sont à considérer, il faut compter avec le sentiment national contre lequel ne saurait prévaloir rien de durable. Sur cette péroraison, je prends en hâte congé de M. X... pour aller dîner et voir les illuminations.

Après un repas vite dépêché, je constate que la réalité dépasse toutes mes prévisions. L'illumination du Kremlin, où se mêlent tous les styles d'architecture, le gothique, le byzantin, l'arabe, le chinois, l'hindou est absolument féerique. A neuf heures, la Tour d'Ivan instantanément s'éclaire : la jeune Impératrice, à qui vient d'être remis sur la terrasse du Palais un bouquet de fleurs formées de petites lampes électriques, a pressé un bouton et donné passage au courant. Successivement, s'illuminent tous les autres édifices décorés de plusieurs centaines de milliers de petites lampes à incandescence. La coupole et la croix qui dominent la Tour d'Ivan sont garnies d'ampoules blanches qui rayonnent comme des perles ; d'autres monuments semblent bâtis de rubis, de diamants, d'émeraudes, d'améthystes. Tout le quai de la Moskova qui fait face au Kremlin, flamboie de feux de toutes couleurs.

Avec quelques personnes de l'ambassade, nous prenons une voiture pour parcourir les rues. Nous nous arrêtons un instant sur le Pont de pierre, et de là nous avons une vue d'autant plus admirable de l'illumination du Kremlin, qu'on a laissé dans l'ombre toute la base des remparts. Une foule énorme circule autour de nous, mais comme toujours très calme et plutôt silencieuse. Nous entendant parler français,

quelques-uns des passants nous saluent des rares mots qu'ils savent dans notre langue : « Bonjour, monsieur ; Bonjour, madame », puis, tout d'un coup, lorsqu'on reconnaît les couleurs de la cocarde française, partout des hurrahs, répétés trois fois. Cette petite ovation nous suit jusqu'à ce que, la foule devenant plus clairsemée, nos chevaux peuvent prendre le trot.

15/27 mai. — Jour de repos pour les étrangers. La matinée, au Kremlin, est consacrée à la réception, par Leurs Majestés, de certaines députations désignées, qui sont venues féliciter l'Empereur et l'Impératrice, et, le soir, doit avoir lieu à la Granovitaia Palata, le grand banquet offert au haut clergé et aux grands dignitaires.

Profitant de mes loisirs, je fais quelques visites où je m'aperçois que les esprits commencent à s'aigrir. De petites rivalités ont surgi ; il y a eu des amours-propres blessés et, comme toujours en pareille occurrence, la distribution des récompenses, les promotions ont été suivies de quelques déceptions. Puis, la mort de l'archiduc Charles-Louis, survenue inopinément, ne permet plus de compter sur le bal de l'ambassade d'Autriche-Hongrie pour atténuer l'effet qu'on redoute, dans certains cercles, du bal et des fêtes annoncés à l'ambassade de France !

Le bal autrichien eût certainement été splendide, et c'est grand dommage qu'il ne puisse avoir lieu. J'ai été invité, il y a quelques jours, à déjeuner par le prince François de Lichtenstein, l'ambassadeur d'Autriche; le prince m'a montré les immenses préparatifs exécutés sous la haute surveillance du conseiller d'ambassade, le comte de Mensdorff. Il n'y a pas, sur les murs de la maison Miatlev, des gobelins comme ceux que l'ambassade de France a reçus du Garde-Meuble, mais on y voit la plus admirable série de tapisseries de Bruxelles qu'on puisse rêver, des tapisseries faites pour Charles-Quint et le cardinal de Lorraine, propriété de l'empereur François-Joseph, et que Sa Majesté a prêtées. Tout est à l'avenant.

Au cours de mes visites, j'ai eu la confirmation, par une bouche autorisée, de l'importance du sacre aux yeux

de la majorité des Russes. Je suis allé voir M. Z..., professeur à l'Université de Moscou, et l'ai interrogé sur la conviction, enracinée, m'a-t-on dit, dans une partie de la nation, que la cérémonie d'hier est une consécration non seulement *définitive*, mais *nécessaire* de l'autorité de l'Empereur. Il m'a répondu que cela est incontestable, que pour le plus grand nombre de ses compatriotes, la Sainte Onction est indispensable, que d'ailleurs l'Église l'entend bien ainsi. Pour m'en donner la preuve, prenant le texte du discours adressé par le métropolite de Moscou au souverain, quand celui-ci est arrivé sur le parvis de la cathédrale de l'Assomption, il m'en a traduit un passage : « De tout temps, y est-il dit, l'Église a jugé que, pour porter la lourde charge du pouvoir, il faut à celui qui en est investi un secours mystique, extraordinaire et divin et, comme les Tribus et les Anciens d'Israël étaient venus à Hébron, auprès du roi David, et l'avaient oint pour régner, les Anciens de la Terre Russe se sont, en ce jour, réunis pour la cérémonie du sacre du nouvel Empereur. »

Le soir, l'ambassadeur et madame de Montebello donnent un dîner suivi d'une réception à la colonie française de Moscou. Cette colonie est considérable ; elle est représentée par un certain nombre de maisons importantes dont les chefs, tels que les Depret, les Brocart et d'autres encore, secondés par leurs familles, ont su et savent faire honneur à la France.

16/28 mai. — Aujourd'hui, au palais, présentation des félicitations par les députés des populations de l'Asie, des clergés non chrétiens, des cosaques; puis, par les représentants de l'armée, les dignitaires de la cour, les ambassadeurs de Russie à l'étranger, les membres du corps diplomatique et les suites des princes étrangers. Je m'arrange de façon à assister à l'entrée au palais des députés kirghises, tarantchis et autres asiatiques, la plupart dans des costumes éclatants brodés d'or; des mollahs en robes blanches et turbans blancs; des lamas en robes multicolores, brodées d'or aussi. Puis je rejoins quelques amis qui m'ont prié de commander un déjeuner composé uniquement de plats russes, au traktir ou restaurant Tiestoff. Je dois à la vérité de reconnaître que

ni l'*okrochka* (sorte de soupe glacée faite avec du kvass, des morceaux de viande, de hareng et de concombre), ni les *rastegai* (petits pâtés faits avec de la gelée de poisson et de l'esturgeon), n'obtiennent les suffrages des convives. Ils finissent par se contenter d'un cochon de lait bouilli, froid, et de côtelettes de poulet à la Pojarski, deux plats assez semblables à ce que l'on mange, en ce genre, en Occident; mais les Anglais, plus que les Français, se montrent réfractaires à toute admiration pour la cuisine moscovite et, en se levant de table, la jolie lady C..., lord et lady I... et lord R..., déclarent hautement que jamais ils ne céderont à la tentation de faire venir à Londres un cuisinier russe, quelque réputation qu'il puisse avoir.

Le soir, bal de cour de gala à la Granovitaia Palata. Les salles du palais commencent dès huit heures à se remplir, et vers neuf heures, l'empereur et l'impératrice, précédés et suivis des dignitaires de la cour, de la famille impériale, des princes et princesses étrangers, font leur entrée dans la salle du Trône; la haie est formée par les grenadiers du Palais; le fifre minuscule qui se tient à côté du tambour à longue barbe blanche mérite, par son impassibilité et la correction de sa tenue, une mention spéciale.

La *polonaise* commence sans tarder. L'Empereur, après avoir, au premier tour, donné la main à l'Impératrice, au second à la reine des Hellènes, au troisième à la princesse héritière de Roumanie, la donne au quatrième à la comtesse de Montebello, puis successivement aux autres ambassadrices, tandis que l'impératrice donne au second tour la main à l'ambassadeur de Turquie, au troisième à l'ambassadeur de France, puis à l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, à l'ambassadeur d'Allemagne, à l'ambassadeur d'Italie, à l'ambassadeur d'Angleterre. La chaleur est intense: heureusement on peut, par les portes-fenêtres, avoir accès sur la terrasse du palais d'où l'on domine la ville illuminée : cette terrasse est bientôt encombrée. Dans les salles du palais, parmi les moins sensibles à l'excessive température se distinguent — guère n'est besoin de le dire — les demoiselles d'honneur nommées à l'occasion du couronnement et qui, pour la première fois, ont revêtu leurs insignes. Parmi ces élues, coquettement coiffées du ka-

kochnick et charmantes dans leur robe de velours rouge à longue traîne, brodée d'or, j'ai la bonne fortune de pouvoir complimenter la princesse Daria C... et la comtesse Sophie B...

A onze heures, la soirée étant finie, les souverains rentrent dans leurs appartements, et les invités redescendent l'escalier d'honneur sur chacune des marches duquel se tiennent les veneurs et piqueurs des chasses impériales, en grande livrée.

17/29 mai. — Encore une après-midi de loisir relatif : au palais, les grandes-duchesses, les princesses étrangères, les dames de la cour et les dames ou demoiselles des princesses étrangères sont admises à présenter leurs félicitations à l'Empereur et à l'Impératrice : les insignes impériaux sont transportés de la salle du Trône à l'Oroujeinaia Palata, avec le même cérémonial que j'ai noté déjà. Pour moi, j'accepte l'offre de l'amiral Sallandrouze de Lamornaix, le représentant si bien choisi de notre marine dans la mission dont le général de Boisdeffre est le chef, et nous allons ensemble à la Montagne aux Moineaux. On a une très belle vue de la ville Sainte du haut de cette colline d'où Napoléon a, pour la première fois, aperçu Moscou, et nous sommes amplement récompensés de notre course par le panorama lumineux qui s'étend à nos pieds. Mais nous ne pouvons nous attarder ; il faut rentrer pour dîner avant de nous rendre au grand théâtre impérial où il y a spectacle de gala.

Quand nous arrivons, à huit heures, l'immense salle est déjà presque pleine jusqu'au cintre. Dans la loge impériale et dans les deux loges attenantes, se trouvent réunis les membres de la famille de l'Empereur et les princes étrangers. Les fauteuils à l'orchestre sont occupés par les ministres, les chevaliers de Saint-André, les généraux ; les grands dignitaires de la cour, le corps diplomatique, l'émir de Boukhara, le khan de Khiva, occupent les loges de rez-de-chaussée et de premier rang ; les autres loges sont remplies par les maréchaux de la noblesse, les officiers des armées de terre et de mer, les délégations, etc. A chaque spectateur il est remis un programme de spectacle illustré, chef-d'œuvre de typographie sorti des ateliers de la maison Levenson.

Bien que j'aie assisté à un certain nombre de spectacles de gala, je dois avouer que je n'ai rien vu qui puisse être comparé, comme faste et magnificence, à l'aspect de cette salle. Du premier étage surtout, la vue est superbe, à cause de la richesse et de l'éclat des uniformes qui garnissent l'orchestre. A noter que le haut personnage chargé de placer les invités n'a pas cru devoir imiter ce prédécesseur qui, dit la chronique, dans une fête semblable, avait disposé les occupants de certains fauteuils de façon que leurs têtes chauves reproduisissent le chiffre des souverains dont on célébrait le couronnement : le duc d'Antin, dans sa tombe, a certainement été jaloux de cette idée de courtisan, si elle a été vraiment réalisée.

A huit heures et demie, les souverains font leur entrée aux sons de l'hymne national. Tout le monde, debout, est tourné vers la loge impériale ; quand l'hymne est achevé, à deux reprises des hurrahs frénétiques acclament l'Empereur et l'Impératrice. L'apparition sur le devant de la loge de la jeune souveraine, en robe lamée d'argent avec un splendide collier et un diadème non moins admirable, laissera à chacun un radieux et inoubliable souvenir. Puis le rideau se lève pour le premier acte de l'opéra célèbre de Glinka, *la Vie pour le Tsar*. A ce premier acte, succède l'épilogue, avec un changement de décors. C'est la *Place Rouge* qui se trouve maintenant représentée sur la scène, avec le cortège impérial et le peuple, figurés par tous les artistes du théâtre et un nombre considérable de choristes. L'hymne russe terminant l'épilogue est, après des acclamations prolongées, repris par les chœurs une seconde, puis une troisième fois.

Pendant l'entr'acte, les souverains se retirent dans leur salon particulier ; les invités se dispersent et vont faire des visites dans les loges ou se rendent au foyer, qui a été transformé en jardin, comme les escaliers et le péristyle, et où se trouve un buffet luxueusement servi. Au bout d'une demi-heure environ, le signal est donné de rentrer dans la salle pour assister à un fort joli ballet en un acte, *la Perle*, par Petipa, musique de R. Diego : un solo de violon par un artiste très apprécié, soliste de la cour, M. Auer, est justement applaudi. Enfin, à onze heures et demie, après l'apothéose finale, le

rideau est baissé, puis il est relevé quelques secondes après et les chœurs, revenus sur la scène, chantent une dernière fois, accompagnés par l'orchestre, l'hymne national. Des ovations sans fin sont faites aux souverains, qui se retirent après avoir gracieusement salué la foule.

Cette représentation fait le plus grand honneur au directeur des théâtres impériaux, M. Wsévolojski, qui a toujours montré un goût raffiné et une habileté incomparable dans l'exercice de ses fonctions difficiles; il vient, tout en les conservant, d'être nommé grand maître de la cour, et c'est justice : mais dans l'organisation de la représentation d'aujourd'hui il s'est surpassé.

Je sors du théâtre en compagnie d'un très aimable aide de camp de l'Empereur; nous rencontrons au coin de la Dmitrevka Bolchaïa un homme et une femme, vêtus comme des paysans, et marchant d'une allure un peu bizarre. Mon compagnon leur demande où ils vont ainsi. Ils nous répondent qu'ils viennent d'arriver à Moscou et se rendent au Khodinskoé Polé. C'est là que, demain, doit avoir lieu la fête populaire. Nous nous apercevons alors que l'homme est aveugle et que sa femme le conduit. Je dis au général A... : « Mais demandez donc à ce malheureux ce qu'il compte faire là-bas avec une pareille infirmité. » A la question posée par le général, l'homme répond avec une simplicité admirable et une voix vibrante : « C'est vrai, je ne verrai pas l'Empereur ; mais il me verra et entendra mes hurrahs. » Cela n'est-il pas sublime? Je regarde avec émotion ce couple disparaître dans la rue : quant à mon compagnon, il paraît surpris de mon étonnement et me dit seulement :

— Ça, c'est le vrai peuple russe !

18/30 mai. — Après avoir déjeuné à l'Ermitage, nous partons, quelques amis et moi, pour la fête populaire au Khodinskoé Polé.

Sur la route, et comme nous approchons du but de notre expédition, nous avons soudain le sentiment de quelque chose d'anormal ; les figures n'ont plus cet air de réjouissance que nous leur connaissons depuis l'entrée des souverains à Moscou. Nous rencontrons deux prolonges d'artillerie recouvertes

de bâches, dont les conducteurs ont le visage empreint d'une gravité inusitée. A peine sommes-nous descendus de voiture, qu'un des officiers russes attachés au général de Boisdeffre nous conte rapidement le malheur affreux survenu dans la matinée. Chose presque incroyable, la nouvelle en est encore ignorée en ville, même des personnes les plus en mesure d'être informées, puisque l'ambassadeur d'Espagne, le comte de Villagonzalo, qui a déjeuné avec nous, ne savait rien. Le colonel Zouiev nous dit donc que, pendant toute la nuit, soit isolément, soit par groupes plus ou moins considérables, le peuple, au nombre de cinq ou six cent mille individus, plus peut-être, s'est rendu au Khodinskoé Polé. Vers six heures et demie du matin, une poussée s'est produite sur les baraques où devaient être distribués des vivres et des gobelets émaillés, décorés aux chiffres des souverains et de l'aigle impériale. Cette poussée a précipité dans des trous à sable et dans un puits mal fermé qui se trouvaient devant les baraques les premiers rangs de ces malheureux; ceux qui suivaient, poussés eux-mêmes, ont continué sur les corps de ceux qui étaient tombés leur marche vers les baraques. Quand l'ordre a été rétabli, quand la foule a été ramenée en arrière, un horrible spectacle s'est présenté aux regards. Plusieurs centaines de cadavres gisaient dans les trous à sable, remplissaient le puits, sans parler des contusionnés et des blessés! Ceux-ci ont été conduits dans les hôpitaux; les morts ont été portés aux divers bureaux de police ou abrités provisoirement comme on a pu.

Ce sont donc deux prolonges d'artillerie chargées de ces cadavres que nous avons rencontrées, et je me demande si les pauvres gens avec qui nous avons causé hier soir, le général aide de camp de l'empereur et moi, ne sont pas au nombre de ces victimes! Nous gagnons notre tribune, où tout le monde s'entretient de la catastrophe. Dehors, on aperçoit une véritable mer humaine, immense et telle que jamais je n'ai rien vu de pareil, mais il ne me paraît pas que le funeste événement ait fait sur elle l'impression qu'il eût produite en France. C'est qu'ici les classes inférieures ont un peu du fatalisme des peuples d'Orient et de leur mépris de la mort; devant des malheurs comme celui-ci, elles courbent simple-

ment la tête comme devant un cataclysme de la nature, sur lequel ce serait vanité de gémir ; le peuple réuni au Khodinskoé Polé est tout entier à l'heure présente : il se rue vers les tréteaux où, pour son amusement, ont été organisés les spectacles les plus divers.

Successivement, sont arrivés dans le pavillon impérial les grands ducs et les grandes-duchesses, les princes étrangers, les princesses, les ambassadeurs, les hauts dignitaires, les généraux. Vers deux heures, le canon tonne : en même temps, l'orchestre et les chœurs, placés à l'entrée, exécutent le finale de *la Vie pour le Tzar*, et l'on entend les acclamations des masses populaires, réunies derrière les tribunes. On voit sur la figure des souverains, combien ils ont été douloureusement affectés par la catastrophe de la matinée. Ils descendent de la victoria légère dans laquelle ils sont venus, suivis seulement de quelques officiers à cheval. Un instant après, ils paraissent au balcon du pavillon. Alors, de la vaste plaine s'élève, poussé par six ou sept cent mille poitrines, un hurrah formidable auquel se mêlent les accents de l'hymne national et les salves d'artillerie : comme les lames de la mer déferlant sur la plage, ce sont de véritables vagues humaines qui viennent en masses profondes au pied de la tribune impériale acclamer l'Empereur et l'Impératrice.

Ces messieurs de l'ambassade de France n'ont pu assister à la manifestation populaire. C'est ce soir que doit avoir lieu le bal offert par monsieur et madame de Montebello. Toute la journée, ces messieurs ont eu à parer non seulement aux difficultés ordinaires qui, en pareille circonstance, surgissent toujours au dernier moment, mais encore à d'autres qui paraissent inexplicables — quoique, probablement, elles ne le soient pas pour tout le monde — telles que : invitations envoyées et non reçues par les destinataires ; défaillances de l'électricité qui, il y a trois jours, fonctionnait admirablement, etc., etc.

A neuf heures, rien ne peut faire soupçonner les difficultés vaincues. La brigade d'électriciens de la marine, commandée par M. Posselkov, lieutenant de vaisseau, a prêté son concours ; grâce à l'activité de M. Bapst, de M. Prévost, de M. de Seynes, les invitations perdues ont été renouvelées. M. de Vauvineux

a donné un dernier coup d'œil ; à leur tour, l'ambassadeur et l'ambassadrice s'assurent que toutes choses ont été réglées comme ils l'entendent. Les invités ne tardent pas à affluer; ils entrent par la Vozdvijenka dans la cour du palais Cheremetev. Le parterre dessiné au milieu de cette cour est éclairé par des centaines de lanternes vénitiennes de couleur orange, qui font le plus joli effet. Au haut du perron se tiennent le suisse, les chasseurs de M. de Montebello et du général de Boisdeffre, ainsi qu'une haie de valets de pied. Les arrivants sont introduits dans la première pièce où se trouvent l'ambassadeur et l'ambassadrice.

Bientôt les divers salons regorgent de monde ; c'est un mélange chatoyant de soies, de velours, d'uniformes, de broderies, de bijoux, d'épaules nues. Vers dix heures, arrivent les grands-ducs, les grandes-duchesses, les princes étrangers. Chacun veut voir les admirables gobelins et les fauteuils destinés à l'Empereur et à l'Impératrice. Je fais fonction de cicérone auprès de M. Witte, le ministre des finances, avec lequel j'ai eu le plaisir de déjeuner il y a quelques jours chez le prince Lobanov, et auprès de quelques grands de la terre, tels que le prince Louis de Bavière, madame la princesse Hélène de Saxe-Altenbourg, le grand-duc Maximilien de Bade. A dix heures et demie, l'Empereur et l'Impératrice, que l'ambassadeur et l'ambassadrice ont été recevoir au bas du perron, font leur entrée ; l'Empereur, en uniforme de colonel des lanciers de l'Impératrice, porte le grand cordon de la Légion d'honneur ; Sa Majesté Alexandra Féodorovna, en robe blanche, est étincelante de diamants. Ils traversent la foule qui s'incline respectueusement.

Dans la vaste salle de bal il y a un orchestre et un chœur de chanteurs et chanteuses russes qui alternent. Les danses commencent par le quadrille d'honneur que l'Empereur danse avec l'ambassadrice, et l'Impératrice avec l'ambassadeur. Elles se poursuivent jusqu'à onze heures et demie, puis les souverains, conduits par monsieur et madame de Montebello et accompagnés par les hauts personnages désignés, se rendent dans le salon réservé où le thé a été servi. A minuit, les souverains rentrent dans la salle de bal ; aussitôt l'orchestre attaque les premières mesures de la mazurka qui ne prend fin qu'à l'annonce du souper.

Dans les deux salons où sont dressées les tables destinées à l'Empereur, à l'Impératrice, aux grands-ducs, grandes-duchesses, princes, princesses et grands personnages, le service est fait par trente valets de pied à la livrée du comte de Montebello et trente maîtres d'hôtel correctement habillés à la française. Parallèlement à ces deux salons et à la salle de bal, a été construite, pour la circonstance, une vaste salle où deux cent quarante serviteurs sont affectés au service des soupers. Tout est si bien réglé qu'en moins de trois quarts d'heure sept cent cinquante personnes assises et trois cents personnes debout peuvent satisfaire leur faim. A l'Empereur est offert, comme souvenir, un joli menu peint par Gervex dans un cadre finement ciselé. L'Impératrice avait, à la fin de la mazurka, daigné accepter un éventail de Leloir dont elle avait été si ravie qu'elle s'était hâtée de le confier à son page, de crainte qu'en passant de main en main il ne fût abîmé.

Tous ceux que leur rang appelle à prendre place dans l'un des salons réservés n'usent pas de ce droit. Le grand-duc Alexis et le prince Maximilien de Bade ont manifesté le désir de s'asseoir à une table organisée dans la salle annexe par quelques personnes qu'ils veulent bien honorer d'une sympathie particulière, telles que la jeune princesse D..., la princesse P. O..., la marquise de P... et trois ou quatre hommes. Cette table n'est ni la moins agréable, ni la moins gaie et c'est grande satisfaction pour une oreille française d'y entendre sur la fête de ce soir l'appréciation de convives aussi versés dans les choses du goût et de l'esprit.

Vers une heure et demie, les souverains se lèvent et se retirent en traversant les salons avec le même cérémonial qui a présidé à leur entrée. Après le départ de Leurs Majestés, les premières mesures du cotillon se font entendre. Ce n'est que vers trois heures du matin que l'on commence à se retirer; mais pendant que les autres salons se vident peu à peu, les chœurs russes viennent dans le grand salon chanter quelques morceaux en présence de plusieurs grands-ducs, princes ou amis des maîtres du logis, comme le comte de Ficalho, ambassadeur extraordinaire du roi de Portugal. Il est grand jour lorsque les portes de l'ambassade se ferment derrière les derniers invités.

19/31 mai. — Ce matin, après la messe à l'église catholique de Saint-Louis-des-Français, a été chanté, en présence des archevêques de Mohilev et de Varsovie, un *Te Deum* auquel assistaient les membres des diverses ambassades des pays catholiques représentés aux fêtes du couronnement ainsi que la majorité de la colonie française.

Dans l'après-midi, après une heure passée sur le terrain de courses de Moscou, je rentre en ville voir quelques personnes de connaissance. Je vais frapper à la porte d'une charmante vieille femme, mère d'un général très connu, madame A... Elle a, malgré son grand âge, conservé toute cette amabilité, cette vivacité d'esprit qui lui ont mérité tant d'amitiés fidèles parmi les hommes marquants non seulement en Russie, mais en Europe, depuis cinquante ans. C'est une véritable bonne fortune pour moi de la trouver chez elle.

Naturellement, au moment où j'entre dans son salon, c'est des événements des jours passés qu'elle s'entretient, et la catastrophe de Khodinskoé Polé est l'objet de nombreux commentaires. Les responsabilités paraissent difficiles à établir; ce qui est certain, c'est qu'on ne s'attendait pas à une affluence pareille, quintuple peut-être de celle qui jusqu'ici s'était produites dans des occasions analogues. Le nombre des victimes est plus considérable qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Parmi les morts, beaucoup n'ont pas été foulés aux pieds, mais ont succombé à l'asphyxie; la plupart des blessés souffrent d'avoir été effroyablement comprimés. Trois enfants, ce samedi matin, se trouvaient dans les premiers rangs de la multitude qui se dirigeait vers les baraques; sentant que la pression devenait irrésistible, leurs parents eurent l'idée de les jucher sur leurs épaules, et les pauvres êtres, cédant probablement à un instinct de conservation analogue à celui qui incite l'homme sur le point de se noyer à lutter contre le courant qui l'emporte au large, se mirent tous trois à marcher sur le sol mouvant formé des têtes et des épaules de la foule, en sens contraire de la direction suivie par celle-ci. Ramenés en arrière, ils échappèrent au péril.

Pour ce qui est de l'indifférence devant la mort, fréquente chez le peuple russe, madame A... ne veut pas admettre l'influence du fatalisme oriental. Elle affirme que la soumission à

la volonté divine, et aussi la voix toujours écoutée du devoir, produit ce stoïcisme. Elle nous cite l'action héroïque d'une compagnie du régiment de Kourinski, commandé par Kotliarevski, qui, en 1812, pendant la retraite de l'armée russe de Bakou sur Tiflis, se serait, sur l'ordre d'un simple sous-officier, couchée dans un fossé profond pour assurer le passage d'une batterie d'artillerie menacée par les Turcs. L'un de nous fait alors observer à madame A... qu'un acte pareil est inadmissible de sang-froid, et qu'il évoque le souvenir du fanatisme de ces Hindous qui, aux fêtes de Jaguernaut, jadis, se jetaient sous les roues du char portant la statue de Vichnou, mais madame A... répond fièrement, en relevant la tête de la plus charmante façon du monde, que les soldats russes ont donné maintes preuves d'un fanatisme de ce genre-là; aussi, dit-elle, ils peuvent rivaliser avec les premiers soldats du monde. Je me dis en m'en allant qu'il y a bien des cœurs de Françaises au diapason de celui de madame A..., et que c'est peut-être un des secrets motifs de la sympathie qui existe entre les deux pays.

Le programme officiel des fêtes annonce pour ce soir au Kremlin, dans la salle Saint-Alexandre, un grand banquet pour les maréchaux de noblesse des gouvernements, pour les représentants des provinces et pour les députations des populations de l'Empire. Je n'ai aucune qualité pour y assister, et je me contente de me rendre à l'aimable invitation à dîner de Sir Nicholas et de lady O'Connor.

L'ambassade d'Angleterre est installée dans la maison Morozow, près de la Tverskaia : cette maison n'est pas grande, mais elle est très convenable, et la salle de bal transformée, ce soir, en salle à manger, est fort belle. J'ai l'honneur de conduire à table une jeune femme d'origine écossaise, Mrs J... ; je suis sûr que je suis un objet d'envie pour bon nombre des convives. Impossible, en effet, de montrer plus d'esprit que ma très jolie voisine. Après dîner, je prie l'ambassadeur de me nommer au prince Miersky, « le héros de Kars ». Sachant que j'ai été au service, le prince me demande si j'ai connu le général de Courcy, et sur ma réponse affirmative, il me parle de lui avec enthousiasme, ne tarissant pas sur l'héroïque bravoure devenue légendaire dans l'armée russe, qui avait mérité

au général cette croix de Saint-Georges accordée seulement pour action d'éclat.

Je vais finir la soirée chez la princesse Dolgorouki, où je trouve quelques personnes seulement. Le prince rentre peu d'instants après mon arrivée ; il est heureux de trouver un instant de repos après tous les soucis et les fatigues résultant de l'exercice de ses hautes fonctions. On parle d'abord de la magnificence du bal de l'ambassade de France, de l'extrême amabilité témoignée par les souverains à monsieur et madame de Montebello, du goût qui a présidé à l'ameublement et à la décoration des vastes pièces du palais Cheremetev. On parle aussi de la superbe tapisserie offerte à l'empereur par le gouvernement français, tapisserie exécutée sur les cartons de Mazerolles ; mais on déplore, non sans raison, la fâcheuse idée que l'on a eue de faire tisser après coup, dans le haut, les armes impériales, sans motif pour les appuyer, de sorte qu'elles coupent la bordure brutalement. Puis on s'entretient du service célébré dans la matinée au Kremlin pour les victimes de la catastrophe d'hier matin, en présence de l'empereur, de l'impératrice et de la famille impériale, ainsi que de la visite des souverains aux blessés et des paroles pleines de charité chrétienne dites par la jeune souveraine à chacun de ces malheureux. M. de D... rapporte deux faits qui méritent d'être retenus. On a trouvé hier soir, à quelque distance du lieu de la catastrophe, sur le bord d'un chemin, le corps d'un pauvre homme qui avait évidemment succombé aux suites de la compression qu'il avait subie ; à côté du mort était placée sa casquette toute pleine de kopecks laissés par les passants, et destinés à payer les cierges pour l'enterrement. Un autre malheureux, relevé mourant, avait exigé la promesse que la timbale, « le don du tzar », qu'il tenait dans ses mains crispées, serait ensevelie avec lui.

20 mai/1er juin. — Sorti de bonne heure pour visiter quelques monuments, en rentrant déjeuner je passe devant l'hôtel où habite un de mes amis, le général ***, aide de camp de l'un des grands-ducs. Je monte lui serrer la main. Je trouve le prince B. M... chez lui. A peine suis-je assis que le général me dit en souriant :

— Eh bien! vous êtes sans doute au courant de ce qu'on appelle « l'his-toi-re Mon-te-bel-lo » et du discrédit dans lequel l'ambassadeur serait tombé auprès du souverain?

Je le regarde, et j'avoue mon ignorance, que partage, d'ailleurs, le prince B. M...

— Oh! me dit alors ***, c'est la suite d'un complot ourdi depuis un certain temps, qui a pris naissance à Pétersbourg. J'en avais entendu parler vaguement; on disait qu'il était convenu entre quelques bons amis qu'on lancerait à un moment propice un « pétard » destiné à faire grand effet, mais je n'y croyais guère. En tout cas, il faut convenir que l'histoire colportée prouve en faveur de l'imagination de celui qui l'a mise en circulation, mais non de son esprit, car le succès de la fête donnée avant-hier soir à l'ambassade a été complet, et les souverains n'ont pas déguisé le plaisir qu'il y ont pris.

Regardant ma montre, je m'aperçois que je n'ai pas le temps d'en entendre davantage, et nous prenons, le prince B... et moi, congé du général, sans attacher plus d'importance qu'il n'en attache lui-même à « l'his-toi-re Mon-te-bel-lo », sans même nous enquérir de ce qu'elle est. Sur le pas de la porte, en lui serrant la main, je lui dis seulement :

— Le « pétardier » a sans doute eu la prudence de garder l'anonyme, et l'ambassadeur ne pourra même pas lui crier, comme le poète :

Quid immerentes hospites vexas, canis,
Ignavus adversum lupos?

Sur cette citation, dont le général me réclame la traduction[1], le prince B. M... et lui partent d'un éclat de rire.

Après déjeuner, au cours de mes visites, je n'entends plus parler du « racontar » auquel le général a fait allusion ce matin, mais les conversations deviennent de moins en moins charitables, et, si les fêtes se prolongeaient quelques semaines, évidemment il ne resterait plus ni réputation intacte ni personnage, si grand ou petit qu'il soit, absolument indemne de critique plus ou moins bienveillante. Ainsi, chez une très

1. « Lâche mâtin, qui n'oses attaquer les loups, pourquoi te prends-tu à des étrangers qui ne t'ont rien fait? »



grande dame où je suis convié à prendre le thé, j'entends dire par diverses personnes qu'il n'y a pas de terme pour qualifier la conduite du prince Ferdinand de Bulgarie. Avant-hier, le prince a célébré le jour de sa fête, qui tombe effectivement le 30 mai, suivant le calendrier grégorien, en assistant à la messe et à un *Te Deum* dans la petite église de l'Assomption; on y avait apporté l'image de la Vierge d'Ibérie, très vénérée parmi les Russes et renfermée d'ordinaire dans la chapelle qui est sous son vocable. Il faut l'avouer, le moins qu'on puisse dire, c'est que cette manifestation n'était pas indispensable.

Vers neuf heures et demie je me rends au bal donné par le gouverneur général de Moscou, S. A. I. le grand-duc Serge Alexandrovitch, dans son palais, dont la décoration sobre est très réussie. A dix heures et demie, l'Empereur et l'Impératrice font leur entrée. Presque immédiatement commence le quadrille d'honneur, et il n'est pas de spectacle plus exquis que cette danse où se font vis-à-vis l'impératrice et la grande-duchesse Elisabeth Féodorovna. Sœurs par le sang, sœurs par la grâce et la beauté, elles ont toutes deux un regard dont le charme indéfinissable pénètre les cœurs lorsqu'elles relèvent, comme avec un frémissement d'ailes, leurs paupières ordinairement baissées.

A une heure du matin, les danses font place au souper. Une annexe extrêmement élégante a été construite pour parer à l'insuffisance de la salle à manger et des salons où sont disposées les tables. C'est dans cette annexe que le grand-duc Vladimir Alexandrovitch s'assied avec la princesse R..., madame H. V..., mademoiselle V..., et quelques hommes auxquels il a bien voulu faire signe et au nombre desquels j'ai l'honneur de me trouver. Pendant le souper, suivant une coutume que je trouve charmante, — je l'ai vu pratiquer par l'Empereur Alexandre III aux bals de la cour, et, sans doute, elle est suivie par l'Empereur Nicolas II, — le grand-duc Serge Alexandrovitch passe au milieu des tables pour s'assurer que ses convives ne manquent de rien; il adresse de ci de là un mot à telle ou telle personne qu'il connaît plus particulièrement. Naturellement il s'arrête à la table du grand-duc Vladimir Alexandrovitch qu'il trouve fort gaie; elle l'était.

en effet, à telle enseigne que l'on n'avait pas fini de souper quand le signal de se lever fut donné.

21 mai 2 juin. — Dans la journée a eu lieu, au Khodinskoé Polé, une revue des troupes à l'occasion de leurs fêtes patronales. Je n'y ai pas assisté, mais j'ai été présent à des revues analogues durant mon séjour antérieur en Russie ; le spectacle en est singulièrement impressionnant. Le salut paternel du souverain en passant devant le front, les félicitations qu'il adresse aux soldats à l'occasion de la fête du régiment, les hurrahs des officiers et des hommes, le *Te Deum*, la bénédiction des drapeaux et celle de la troupe, le défilé, puis la visite faite par l'Empereur dans le quartier ou la caserne, le toast qu'il porte au régiment et la réponse du chef de corps, tout cela est d'un grand effet. Je pense que tel aura été l'avis des membres de l'ambassade extraordinaire française qui ont dû se rendre au Khodinskoé Polé aujourd'hui.

Le soir, bal offert à Leurs Majestés Impériales par la noblesse de Moscou, dans le palais de l'Assemblée de la noblesse, dont la disposition intérieure est certainement une des mieux comprises qu'il m'ait été donné de voir, pour une fête de ce genre. Sur les marches de l'escalier se tiennent les laquais en grande livrée et, en haut, se trouvent le prince et la princesse Troubetskoi, qui font les honneurs du bal avec quelques autres dames et membres de la noblesse. Dès neuf heures et demie, tous les salons regorgent de monde, mais les souverains ne viennent que vers onze heures et demie. Ils ont été retenus par un dîner à l'ambassade d'Autriche-Hongrie. Malheureusement, et au grand regret du prince Lichtenstein, ce dîner n'a pu être servi dans la magnifique salle qu'il avait fait préparer à cet effet. Un prince étranger avait tenu à amener toute sa suite, ce qui avait entraîné l'obligation de prendre une autre salle beaucoup moins bien disposée pour la magnificence de la mise en scène.

L'Empereur et l'Impératrice, à leur arrivée à l'assemblée de la Noblesse, sont accueillis par les hurrahs du peuple massé sur la place et reçus, à l'entrée, par le maréchal de noblesse de la province et les maréchaux de noblesse des districts, puis, au haut de l'escalier, par la princesse Troubetskoi.



Conduits dans le salon où sont réunis les membres de la famille impériale, les princes étrangers, les ambassadeurs, les hauts dignitaires, les souverains font leur apparition dans la salle de bal aux accents de l'hymne national. Puis, aussitôt, commence une polonaise pour laquelle l'Impératrice donne la main au prince Troubetskoi et l'Empereur à la princesse Troubetskoi. Cette polonaise est suivie de valses, de contre-danses auxquelles prennent part les souverains et tous les grands personnages. Mais, dès minuit, l'Empereur et l'Impératrice saluent la foule qui répond par des acclamations enthousiastes, et se retirent.

22 mai/3 juin. — Leurs Majestés, accompagnées de presque tous les membres de la famille impériale et de quelques hauts dignitaires, se rendent aujourd'hui au couvent de Saint Serge, situé à deux heures de chemin de fer environ, par la ligne de Iaroslavl.

Le soir, à l'ambassade de France, grand dîner offert aux princes étrangers actuellement à Moscou. Dans la salle de bal brillamment éclairée par l'électricité, dix tables, de dix couverts chacune, sont dressées avec une profusion de fleurs. L'effet est tel qu'au moment de l'entrée des convives, il n'y a qu'un murmure d'approbation. Autant qu'il m'en souvient, ce sont les deux filles du duc régnant de Saxe-Cobourg et Gotha, Son Altesse Royale madame la princesse Marie de Roumanie, très remarquablement belle, et Son Altesse Royale madame la grande-duchesse de Hesse et du Rhin, non moins jolie, qui s'assoient à la droite et à la gauche de l'ambassadeur, et Leurs Altesses Royales le prince de Naples et le duc de Connaught, à la droite et à la gauche de madame de Montebello. Madame F. de M... fait les honneurs de la table à laquelle je suis assis ; elle s'acquitte de sa tâche de façon si charmante que le comte Li-Hong-Tchang déclare, à la fin du repas, ne s'être pas autant amusé depuis longtemps. Il accepte de la meilleure humeur du monde un dîner à Paris, auquel le futur amphitryon s'engage à n'inviter que des gens d'esprit, sans situation officielle ou qui, du moins, feront serment, en arrivant pour dîner, de laisser à la porte tout ce qui pourrait rappeler le caractère dont ils sont revêtus. En rentrant dans

les salons, chacun fait compliment à l'ambassadrice de l'idée excellente qu'elle a eue. Je n'entends qu'un concert d'éloges sur l'organisation si parfaite de ce dîner. Son Altesse Royale le prince Henri de Prusse m'en fait personnellement la remarque.

23 mai 4 juin. — Dans mes courses matinales à travers Moscou, je ne rencontre que des enfants en longues files, se dirigeant vers l'hôtel de ville que Leurs Majestés Impériales doivent aujourd'hui aller visiter. Il entre dans le programme de la fête que les écoles municipales y soient représentées. Les souverains! Quelle terrible vie est la leur pour l'instant! Aujourd'hui, après leur visite à l'hôtel de ville, ne vont-ils pas dîner à l'ambassade d'Angleterre et ne donnent-ils pas un grand bal au Kremlin? Il faut une grâce d'État pour résister à de pareilles fatigues.

Le dîner à l'ambassade, d'après ce que m'a dit Sir Nicholas O'Connor, doit être de cinquante couverts et servi dans la belle salle où j'ai dîné il y a quelques jours. En dehors de l'Empereur, de l'Impératrice, de la plupart des membres de la famille impériale, un certain nombre des princes étrangers qui dînaient hier à l'ambassade de France, quelques grands dignitaires comme le ministre des affaires étrangères, le ministre de la cour et la comtesse Vorontsov-Dachkov, l'ambassadeur de Russie à Londres, et madame de Staal, sont au nombre des convives.

C'est à neuf heures que les invités au grand bal du Kremlin se rendent au palais. Comme dans les fêtes précédentes, on entre par les portes donnant sur l'escalier d'honneur, et, par la salle Saint-Alexandre Nevsky, j'arrive à la salle Saint-André où se trouve le triple trône. Les portes-fenêtres de la salle Saint-André, sur la terrasse, procurent heureusement beaucoup d'air et de fraîcheur. En face est rangé un peloton des grenadiers du palais, et par l'huis entr'ouvert, qui donne accès aux appartements particuliers, on aperçoit une haie de gardes à cheval. La salle Saint-Alexandre, brillamment éclairée, richement décorée, est bien le cadre qui convient à cette foule de femmes aux bijoux étincelants, aux toilettes de soie, de gaze, de velours, à ces cavaliers aux uniformes multicolores, chamarrés de broderies d'or et d'argent, de rubans, de plaques,

de croix de tous les ordres connus. Dans la salle Saint-An... tiennent les dames et demoiselles d'honneur, les grands d... taires, le corps diplomatique, les étrangers de distinction.

Vers dix heures, l'Empereur et l'Impératrice font leur en... Le cortège impérial, semblable à celui du 16/28 mai ... bal de cour de gala, est précédé des grands maîtres et ... l'archi-grand maître des cérémonies. L'Empereur, qui por... à ce dernier bal de cour l'uniforme rouge de bal des che... liers-gardes, a revêtu aujourd'hui l'uniforme de colonel ... hussards de la garde: l'Impératrice, au lieu du costume ru... et du kakochnik couverts de pierreries qui lui allaient ... ravir, est habillée d'une robe de drap d'or et coiffée d... splendide diadème qui ne sont pas moins seyants à la bea... de Sa Majesté. Conformément aux règles ordinaires du cér... monial, la polonaise commence aussitôt : l'Impératrice donn... au premier tour, la main au prince royal de Naples, et l'Em... pereur, à la princesse Marie de Roumanie. Après avoir p... sieurs fois traversé les salles Saint-Alexandre et Saint-An... les souverains vont prendre quelques instants de repos d... leurs appartements particuliers, et danseurs et danseuses peuv... se livrer à cœur joie à leur plaisir favori, dans la salle Saint-Alexandre. A une heure le souper est annoncé : des tables ... été disposées dans la salle Saint-Georges, la Zolotaia Palat... la Granovitaia Palata. C'est dans celle-ci que, guidés par l'... mable comte de Benckendorff, nous allons nous asseoir. ... princesse K. R..., la comtesse K..., cette charmante mada... P. K T... qu'on a tant fêtée à Paris et quelques personn... entre autres, M. de D..., et moi.

La Granovitaia Palata (palais à facettes) date du XVe si... extrêmement originale par son architecture, elle se comp... d'une salle dont les voûtes, appuyées sur un pilier centr... sont consolidées par d'épaisses barres de fer et décorées, ai... que les murs, de peintures byzantines. A mi-hauteur, ... remarque une ouverture dans la muraille donnant dans ... réduit où jadis se tenait la famille impériale pendant le banquet du couronnement.

Souper en un pareil endroit eût été intéressant en toute c... constance; pour moi l'intérêt se trouve doublé d'un vrai plais... Mes voisines, madame la princesse K. R... et la comtesse K.

sont, nul n'en ignore, au courant des grandes et petites intrigues ourdies à la ville comme dans les différentes cours ; elles connaissent les dessous de bien des choses ; elles ont infiniment d'esprit ; aussi sont-elles, comme les personnes qui sortent de l'ordinaire, ou très aimées ou point du tout. Je ne regrette pas le temps que nous passons à « bavarder ». Chacun de nous a trouvé à sa place un menu décoré, dans le haut, d'une vue d'ensemble du Kremlin, et, sur le côté, d'un dessin représentant très exactement un des hérauts qui ont fait la proclamation de la date fixée du couronnement.

Quand arrive le moment de nous lever de table, quelqu'un propose que nous nous rencontrions encore une fois avant la séparation définitive qui s'effectuera dimanche, et offre de nous donner à déjeuner demain. A mon regret, il m'est impossible d'accepter, ayant été convié à l'ambassade de France pour déjeuner avec le grand-duc Vladimir Alexandrovitch, la grande-duchesse Marie Pavlovna, le grand-duc Alexis Alexandrovitch, le prince et la princesse d'Oldenbourg.

— Mais, dit alors la princesse K. R..., faisant allusion au « pétard » dont le général*** m'a entretenu il y a trois jours et dont nous venons de dire deux mots, — voilà un nouveau démenti à l'histoire ridicule que certaines gens s'efforcent de répandre.

— Parfaitement, répond la comtesse K..., mais vous oubliez, princesse, que les intéressés connaissent le fameux conseil de Beaumarchais. Croyez-moi, ce qui produira le plus d'effet, c'est qu'il n'en chaut à l'ambassadeur de France que le canard prenne l'essor ou qu'il ait les ailes cassées.

Ainsi causant, nous arrivons à la sortie et je dis adieu à ces dames après avoir pris rendez-vous pour dîner samedi avec la princesse et madame P. K. T...

24 mai 5 juin. — A l'ambassade de France, le déjeuner est pour midi et demi ; avant midi, le prince Ferdinand de Bulgarie fait son entrée dans les salons du palais Cheremetev. Il est reçu par deux membres de l'ambassade et c'est au bout de quelques minutes seulement que, prévenus, arrivent monsieur et madame de Montebello. Successivement arrivent le général de Boisdeffre et les officiers venus avec lui de Paris,

le contre-amiral Sallandrouze de Lamornaix, les généraux Tournier et Jeannerod, le lieutenant-colonel Ménétrez, le commandant Pauffin de Saint-Morel, le capitaine Hély d'Oissel, les capitaines Carnot et de Labry, M. Mollard et les officiers russes attachés à l'ambassade extraordinaire, le général comte Koutaissov, le colonel Zouiev, les capitaines princes Orloff et Gagarine, le lieutenant de vaisseau Richter. Presque tous les convives se trouvent réunis dans le grand salon, quand, avec une exactitude toute militaire, arrivent le prince Alexandre et la princesse Eugénie d'Oldenbourg, précédant de peu Leurs Altesses Impériales le grand-duc Alexis Alexandrovitch, le grand-duc Vladimir Alexandrovitch et la grande-duchesse Marie Pavlovna, la personnification de l'élégance et de la bonne grâce affable et bienveillante.

La table est dressée dans la salle de bal et presque aussitôt après l'entrée des grands-ducs, le déjeuner est annoncé. Malgré le nombre des convives, il est servi avec cette célérité que j'ai déjà remarquée à l'ambassade, célérité qui fait honneur au maître-d'hôtel et au cuisinier dont le talent ne s'est jamais démenti.

Pour voisin, j'ai le général-major prince Vassiltchikov, qui commande le régiment des hussards de la garde ; c'est aux hussards aussi que j'ai servi : nous ne tardons pas à causer comme de vieux camarades ; le reste de la table n'existe plus pour nous. Cela ne va pas sans étonner la voisine de gauche du général ; Mrs H. V... n'est pas accoutumée à ce qu'un homme qui vient d'avoir la bonne fortune de lui être présenté ne se consacre pas à elle uniquement ; elle annonce au prince qu'elle va entamer les hostilités, mais comme elle est non moins bonne amie que femme charmante, je me hasarde à lui demander grâce pour mon interlocuteur et elle consent à nous laisser poursuivre notre entretien. Le général a fait une partie de sa carrière au régiment de Nijni-Novgorod où Son Altesse Impériale le colonel prince Louis-Napoléon, grandement apprécié dans l'armée russe, est « en fonctions d'aide du colonel commandant le régiment ». Les annales de ce régiment sont des plus glorieuses et le prince Vassiltchikov m'en raconte quelques épisodes héroïques. Puis, nous parlons de divers détails d'organisation. Me montrant, de l'autre côté de la table, notre

attaché militaire, le général me dit que nul n'est plus au courant de ces questions que le lieutenant-colonel Moulin ; il me répète ce que déjà j'ai entendu de la bouche du général Dragomirov, à savoir qu'ici on a la plus grande considération pour son mérite. M. Moulin est en Russie depuis longtemps, il s'y est marié, il parle la langue russe admirablement et l'écrit de façon à satisfaire les plus difficiles.

Il est près de trois heures quand les grands personnages qui ont honoré l'ambassade de leur visite se retirent. Comme je me prépare à suivre leur exemple, madame de Montebello a l'amabilité de me proposer de me joindre à quelques personnes conviées à visiter avec elle la Maison impériale des Enfants trouvés. Cette maison, fondée en 1762, sous le règne de l'impératrice Catherine, a une grande réputation ; elle est citée comme la première parmi les institutions de ce genre.

Nous sommes reçus à notre arrivée par le général comte Protassov-Bachmétiev, directeur général de la chancellerie particulière de l'Empereur pour les institutions de l'Impératrice Marie, ainsi que par le personnel de l'hospice. L'hospice est un immense bâtiment sans architecture, mais dont la masse s'impose à l'attention. Nous en visitons les diverses parties, dans le plus grand détail. Tout est admirablement organisé et dans des proportions dont il est difficile de se faire idée si l'on n'a pas été sur les lieux. La Maison des Enfants trouvés de Moscou donne annuellement abri à dix-sept mille enfants abandonnés par leurs mères ; les bâtiments occupent une superficie de 82 800 mètres carrés et sont habités par une population totale de sept mille âmes. Le chiffre moyen des admissions quotidiennes est de quarante-cinq. L'immatriculation se fait avec des précautions méticuleuses et l'on me fait lire sur l'un des registres les noms de trois enfants immatriculés en 1812, par ordre de Napoléon.

25 mai 6 juin. — C'est le jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté l'Impératrice Alexandra Féodorovna ; à l'église du palais, une messe est célébrée, à laquelle assistent les souverains et les membres de la famille impériale, et une autre à l'église du Sauveur, où sont présents les dames de la cour,

[illegible]

[illegible] endroit. [illegible] monde : mais si le [illegible] Il faut reconnaît[illegible] pas aussi sévère pour lui. [illegible] prédécesseur, le général de [illegible] Empereur et de l'entourage du souver[illegible] nouvel ambassadeur n'a pu parvenir à faire [illegible]

A huit heures, les ambassadeurs, les ambassadeurs [illegible] ambassadrices, les chefs de mission [illegible] femmes sont réunis au grand banquet qui leur est offe[illegible] la salle Saint-Georges et auquel doivent prendre [illegible] membres du conseil de l'Empire, les sénateurs, les se[illegible] d'État, etc. Je vais, ainsi qu'il était convenu, dîner [illegible] taurant de l'Ermitage avec la princesse K. R.... [illegible] P. K. T... et quelques amis. Le restaurant est plei[illegible] rencontre que personnes de connaissance et le sujet [illegible] des conversations est l'incident survenu aujourd'h[illegible]

réunion qui a eu lieu dans le jardin de la Société évangélique. Y assistaient : le prince Henri de Prusse, le grand-duc de Hesse, le prince Louis de Bavière, l'ambassadeur d'Allemagne et la princesse de Radolin, le baron de Gasser, ministre de Bavière et madame de Gasser. Un toast porté par le vice-président de la Société a amené une rectification vertement formulée par le prince Louis de Bavière, à la suite de laquelle la réunion a été très abrégée.

Après dîner, nous nous rendons au parc de Pétrovski, à l'un des restaurants où se font entendre ces Bohémiennes aux chants si bizarres, mais d'un charme infini et dont il esi impossible de ne pas raffoler quand on les a entendues une fois. Nous retrouvons là tout un groupe d'amis et il fait grand jour quand nous nous décidons à nous séparer.

26 mai 7 juin. — C'est aujourd'hui le jour de la revue des troupes réunies à Moscou, en quelque sorte le dernier acte des fêtes du couronnement.

Dès neuf heures et demie, je me mets en route avec le prince Orloff qui a bien voulu m'offrir place dans sa victoria. Quand nous arrivons à la tribune où j'ai accès, celle où je me trouvais le jour de la fête populaire, elle est déjà presque remplie par les membres du corps diplomatique et les personnes qui n'ont pas qualité pour pénétrer dans la tribune de l'Empereur, réservée aux membres de la famille impériale, aux princes étrangers, aux ambassadeurs et grands dignitaires.

A onze heures, le cortège impérial, sortant du palais Pétrovsky, se dirige vers le champ de la revue, précédé par un piqueur en livrée blanc et or. Dans la calèche de l'Impératrice, attelée en daumont de quatre chevaux blancs, se trouvent Son Altesse Royale la princesse Marie de Roumanie et la grande duchesse de Hesse et du Rhin ; à la portière de gauche l'Empereur à cheval : derrière l'Empereur les princes étrangers et les ambassadeurs extraordinaires qui, comme le général de Boisdeffre, ne sont pas les représentants des familles régnantes. Les troupes sont rangées faisant front aux tribunes, sur huit lignes parallèles ; les cinq premières sont formées d'infanterie, les autres successivement d'artillerie montée, puis de cavalerie et enfin d'artillerie à cheval ; un peu en avant, sur

le flanc droit, on distingue les cosaques de l'Empereur et un nombreux état-major.

Entre les tribunes de l'Empereur et celle où je me trouve, derrière le grand-duc Alexis Alexandrovitch et quelques autres membres de la famille impériale, sont les officiers faisant partie de l'état-major de ces princes, les officiers sans troupes, les représentants des puissances étrangères portant l'uniforme militaire et les officiers délégués par les régiments autrichiens: d'infanterie de l'empereur Alexandre Ier, n° 2 ; de lanciers de l'empereur Nicolas II, n° 5 ; anglais : des dragons de la garde (Royal Scots Greys) ; prussiens : des grenadiers de la garde « Empereur Alexandre » n° 1 ; des hussards « Empereur Nicolas II » n° 2. La belle tenue des officiers des députations militaires est à noter ; une jeune femme derrière moi attire l'attention de son voisin, non sans raison, sur le colonel Velby, du Royal Scots Greys et sur le prince Henri XIX de Reuss, colonel du régiment prussien des dragons de la garde n° 2.

Quand le cortège impérial débouche sur le Khodinskoé Polé, un formidable hurrah se fait entendre ; les musiques jouent l'hymne national, les drapeaux et les étendards saluent ; le grand-duc Vladimir Alexandrovitch, commandant en chef des troupes, présente le rapport, et le cortège impérial passe lentement devant le front, l'Empereur saluant de la voix tour à tour chaque régiment.

Cela fait, l'Impératrice, la princesse Marie de Roumanie et la grande-duchesse de Hesse sont conduites au pavillon impérial et se mettent au balcon, tandis que l'Empereur, entouré de l'état-major qui l'accompagne, se place au pied du pavillon. Alors, au signal donné par le grand-duc Vladimir Alexandrovitch, le défilé commence. Les cosaques de l'escorte particulière de l'Empereur passent les premiers. L'infanterie vient ensuite : très allégée, elle ne porte pas le sac, elle marche d'un pas alerte et dégagé. Elle est suivie par l'artillerie montée de la garde et de la ligne. Puis ce sont les troupes de cavalerie qui arrivent. Deux trompettes de l'escorte particulière de l'Empereur, placés derrière Sa Majesté, indiquent suivant ses ordres, par leurs sonneries, l'allure à laquelle doit s'effectuer le défilé. Les escadrons des régiments des chevaliers-gardes, des gardes à cheval, des cuirassiers de l'Empereur et les cuirassiers de l'Impératrice

Marie Féodorovna défilent à un galop extrêmement ralenti, qui prouve combien les hommes sont maîtres de leurs chevaux et combien ceux-ci sont mis. Mais cette allure est plutôt, à mon gré, un air de manège. Les grenadiers à cheval avec leurs casques à chenilles et à flamme jaune et rouge, d'un si curieux aspect, méritent par leur belle tenue le succès qui leur est fait. Derrière les grenadiers à cheval défilent deux escadrons des hussards de la garde, un escadron des dragons de la garde et un escadron des hussards de Grodno ; ces quatre magnifiques escadrons sont sous les ordres du général Vassiltchikov, monté sur un superbe cheval arabe. Puis viennent les lanciers de la garde, divers régiments de dragons de la ligne, les sotnias des cosaques de la garde, des Cosaques de la ligne et enfin l'artillerie montée.

Le défilé, qui a duré une heure un quart, a été excellent ; cinquante-cinq mille hommes environ étaient présents. Une erreur, la seule, — sans conséquence du reste, — a été commise. Un officier s'est mépris sur l'allure indiquée par la sonnerie, ce qui a amené une perte de distance et une légère confusion vite réparée. La revue terminée, les souverains rentrent au palais Pétrovsky où est servi un déjeuner auquel sont conviés les commandants des troupes présentes et les officiers étrangers. Les fêtes du couronnement sont closes. La plupart des princes et princesses étrangers, après avoir déjeuné à la table des souverains, prennent congé et, ce soir, après le banquet offert aux autorités, aux représentants du gouvernement et de la ville, l'Empereur et l'Impératrice quitteront Moscou pour Iliinskoé, où ils passeront quelques jours avec le grand-duc Serge Alexandrovitch et la grande-duchesse Élisabeth Féodorovna.

27 mai 8 juin. — La circulation a diminué dans les rues d'une façon très sensible et la ville a pris un air calme qui surprend. Déjà, ce matin, beaucoup de maisons sont dépouillées des drapeaux dont elles étaient pavoisées et des guirlandes dont elles étaient parées ; des ouvriers démolissent les arcs de triomphe et les pylônes qui décoraient les grandes voies. Et, comme de toutes les choses qu'on voit disparaître, de ce spectacle émane une impression de mélancolie que je garde

jusqu'à ce que j'arrive au rendez-vous fixé par le grand-duc Vladimir Alexandrovitch et madame la grande-duchesse Marie Pavlovna, qui ont bien voulu m'inviter à déjeuner. Nous sommes assez nombreux, et le grand-duc ne tarde pas à communiquer à chacun des convives son aimable entrain. Il a toute raison, d'ailleurs, d'être pleinement satisfait : il a une âme de soldat, et la belle apparence à la revue des troupes sous son commandement a mérité les suffrages de tous les hommes compétents. Rentré chez moi, je profite d'un instant de loisir pour jeter un coup d'œil sur mon journal. Ce que j'y ai consigné n'a pas grande importance peut-être au point de vue de l'histoire, mais il en ressort une nouvelle et éclatante confirmation de l'attachement inébranlable des Russes à leur souverain et de la grande majorité d'entre eux à la forme du gouvernement qui les régit. Dans ses *Annales*, Tacite émet comme un axiome que « chez toutes les nations, c'est ou le peuple, ou les grands, ou un seul qui gouverne », et il ajoute : « car une forme de gouvernement qui se composerait à la fois des trois autres n'est qu'une fiction plus louable que possible et qui, même réalisée, ne pourrait subsister longtemps ». La nation russe semble être de l'avis de Tacite. Qui pourrait l'en blâmer? La Russie progresse lentement, mais sûrement, et ce qu'elle a accompli dans ces quarante dernières années est bien fait pour lui assurer l'admiration de tout esprit impartial.

COMTE LOUIS DE TURENNE

SOUS LE SOLEIL

I

L'HEURE DIVINE

Ivresse du galop jusqu'à perte d'haleine,
Ivresse du galop avec le sang aux joues,
Dans le matin, et dans le vent, et dans la plaine ;

Besoin de mordre, et de crier, à demi fou ;
Sentir filer, le cou tendu, la bonne bête
Et son flanc tressaillir à l'étau des genoux ;

Précipiter encor l'élan que rien n'arrête,
Traîner comme un fétu derrière soi le monde
Et suffoquer d'orgueil, de vie et de conquête !...

Désert où s'en allaient mes courses vagabondes !
Odeur tiède du sol et des plantes sauvages !
Matins d'azur baignés d'une lumière blonde !

Horizons diaprés de mobiles mirages,
Aux lointains de cités verdoyantes et d'eaux ;
Sables clairs que tigraient des ombres de nuages ;

Décors où nous passons comme des passereaux ;
Grand filet d'ombre où nous tournons comme des mouches,
Trépidants à travers l'invisible réseau !

Mais le fruit d'or qui crève en cendre dans la bouche,
Le décor insensible et le mouvement vain,
Comme elle y songeait peu, cette ivresse farouche !

Frénétique galop dans le libre matin !
Minute où, haletant de fièvre conquérante,
Je me sentais le cœur des ancêtres lointains !

Au plus obscur de l'âme, éternelle émigrante,
Atavisme profond d'espace et de combat !
Barbares aux pieds nus des peuplades errantes !

Et l'air pur du matin flottant sur tout cela !...

***

Et le départ léger pour la nouvelle étape,
Les champs d'alfa semés d'arbustes rabougris,
L'aube tiède, et la plaine étale en longues nappes...

Parfois des cavaliers armés de grands fusils,
Graves, passaient au pas de leurs maigres montures,
Avec de bondissants et de sveltes slouguis.

Et comme eux altéré d'une soif d'aventures,
Je regardais dans l'air brumeux de l'horizon
Diminuer au loin leurs hautaines statures...

Puis le soleil, d'abord rouge comme un tison,
Au ras du ciel de nacre éclatait en fusée,
Et l'odeur de la terre en brusque exhalaison :

Divine heure, trempée encore de rosée,
Où l'âme, débordant d'énergie et d'orgueil,
Flottait, dans la splendeur du matin transfusée !

Heure où le ciel profond semble vous faire accueil,
Où la vie apparaît comme une large route
Vers des palais ouverts dans les roses du seuil !

Morne route où fuiront les rêves en déroute...
Mais le soleil se lève, et droite sous l'azur
On croit d'un seul regard qu'on la découvre toute !

Le matin est empli d'un grand souffle d'air pur,
Et des tribus en marche avancent pêle-mêle,
Enfants nus et bronzés et vieillards au front dur.

Des chameaux balançant leurs têtes solennelles,
Ânes trottant d'un air résigné sous les coups,
Et des brebis traînant leurs pesantes mamelles.

L'arme haute, d'abord, et les premiers de tous,
S'en vont, bannière verte, au son des flûtes aigres,
Les cavaliers drapés dans leurs rouges burnous.

Et dans mon cœur aussi sonne le rythme allègre,
Chassant toute pitié pour votre obscur travail,
Serves aux pieds poudreux, spectres hâves et maigres,

O femmes qui suiviez en poussant le bétail !

II

SONNERIES

Éclat des brusques sonneries
Dans les cours vides des casernes
Comme dans l'âme endolorie !

Voix de l'heure brumeuse et terne,
Voix de l'heure gaie et chantante,
Qui réjouis ou qui consternes :

Voix inflexible, voix constante,
Qui promulgues la route à suivre,
Sœur des cloches toujours battantes,

O voix des trompettes de cuivre !

*
* *

O voix dont l'appel aide à vivre
Le dur servage militaire;
Voix dont le chant brutal enivre;

Pernicieuse ou salutaire,
Voix qui plus tard est douce même
A ceux que ta règle exaspère;

Voix qu'on déteste et voix qu'on aime!

*
* *

La morne vie a pour emblème
Ton cri farouche qui sans trêve,
Par le soir pourpre et l'aube blême,

Harcèle et pourchasse le rêve.

*
* *

Bonne fanfare du réveil
Où fument des brumes légères;
Diane aux gaîtés mensongères
Qui vibre en notes de soleil!

Sursauts dans l'ombre, et la lumière
Où l'on voudrait dormir encor...
Lâcheté de l'âme et du corps
Devant la tâche coutumière...

Puis le départ en plein matin
Où l'herbe mouillée étincelle,
Au rythme clair du boute-selle
Soufflant son vent frais et lointain!

Ce que sonne le rythme alerte,
C'est l'aventure et le départ,
Au claquement des étendards,
Et le galop dans l'herbe verte!

Mais le cercle de l'horizon,
Qui se déplace avec la route,
Ne fait qu'élargir, somme toute,
Et n'ouvre pas notre prison...

Alors tu chantes dans les cuivres,
Chanson de marche au cri vainqueur,
Et le rouge troupeau des cœurs,
Ragaillardi, se met à suivre!

C'est un doux refrain du pays,
Le coup de fouet des brusques gloires :
Y a là-haut la goutte à boire!
Et l'espérance refleurit!

Mais rien ne vaut l'heure sereine
Où, calmant tout le vieil ennui,
Dans l'âme triste et dans la nuit,
L'extinction des feux se traîne.

Cristal qui tinte et qui s'éteint;
Gerbe de sons qui s'éparpille;
Faufilage de points d'aiguille
Aux draps du soir quotidien;

Fusée oblique qui s'élance,
Éclate et tombe d'un ciel froid;
Plainte en soi-même qui décroît;
Neige de flocons de silence...

III

MIRAGES

Rien que la route nue et l'horizon désert!
Tu sais que vainement s'ébauchent dans la brume
Cette eau claire d'étang qui frissonne et qui fume
Et ces palais dormant sur le rivage vert.

Au gré de ton désir cependant se déroule
Le mirage toujours évanoui de près :
Tantôt les noirs massifs de profondes forêts,
Ou le glauque Océan balancé par la houle.

Ta chimère s'efface et change à chaque pas,
Et tu marches ainsi de mirage en mirage...
Heureux qui poursuivant une ombre de nuage,
Court au gouffre mortel, s'il ne s'en doute pas !

Mais tu portes en toi le gouffre et sa nausée,
Et tour à tour, là-bas, se dissipent dans l'air
L'eau dormante, les bois, les palais et la mer,
Aux lambeaux tournoyants de la brume irisée !...

Puisque le songe est doux, que t'importe s'il ment ?
Regarde s'étaler dans l'heureuse lumière
Des canaux et des champs, des prés et des rivières.
A travers l'or diffus ils flottent un moment ;

La route s'en abrège et les yeux s'illuminent,
Et lentement descend dans le cœur oublieux
La confuse douceur des pays merveilleux
Qu'en lui-même a créés l'illusion divine.

IV

FANTASIA

Voltes subites, cris aigus et mousquetades !
L'ivresse du désert, ô cavaliers nomades,
Cœurs sombres que jamais rien ne rassasia,
Tourbillonne au galop de vos fantasias !
Le goum, parmi d'aigres musiques, près des tentes
Se range, l'arme haute et bannières flottantes.
Deux par deux, les coureurs filent, burnous au vent :
Serrés l'un contre l'autre et le buste en avant,

Avec de longs fusils au-dessus de leurs têtes,
Ils volent, stimulant à voix basse leurs bêtes,
Comme des aigles blancs sous le profond ciel bleu !
Puis ils s'arrêtent sur les jarrets, et font feu,
Et repartent aux cris des vieillards et des femmes.
D'autres passent, en secouant des oriflammes...
Le soleil tombe à pic, et toute la tribu,
Frénétique du sang qu'au vent tiède elle a bu,
Se mêle dans la rouge ivresse de la lutte,
Au rythme furieux des tambours et des flûtes !

Et j'enviais alors, cavaliers éperdus,
Vos fronts par le baiser de la course mordus,
Vos yeux illuminés de carnage et de fièvre
Et l'oubli s'exhalant en cri rauque à vos lèvres !
Mais peut-être, vous poursuiviez votre destin,
Sanguinaires enfants en proie au vieil instinct,
Sans goûter seulement quelle ivresse profonde
Tient dans cette minute où s'abolit le monde !

V

DANSEUSE

Sol de terre battue où, les jambes croisées,
Les uns fument, d'autres rêvent silencieux ;
Murs blanchis à la chaux et qui, vaguement bleus,
Semblent de la fumée opaque condensée ;
Les piliers, le fourneau de briques où s'éteint
Parmi la cendre blanche une rose de braise ;
L'heure lourde pareille à l'horizon lointain
Où dans la brume d'or toute rumeur s'apaise,
Et les lampes où flotte encore du soleil :
C'est du néant dont l'ombre tiède se veloute,
Une mort consciente en le demi-sommeil,
Et la torpeur où l'âme heureuse s'est dissoute.

Quatre musiciens étranges sont assis
Sur une estrade basse, un arabe et trois nègres :
Flûte et tambours, le chant rageur reste imprécis,
Et les tambours ont beau ronfler, et la plainte aigre
De la flûte gémir, ils ont l'air d'ombres qui
Gesticulent, tandis qu'à travers la fumée
Et la langueur de l'air lourd de songe et d'oubli
Se dissipent les sons en sonore fumée.
La vaine notion de l'espace et du temps
Est parmi l'heure éparse à ce point confondue
Que, dans un cercle d'yeux avides, à pas lents,
Cette danseuse qui solennelle évolue
Semble, avec son grave visage souriant,
Apparaître du fond des siècles, et lointaine
A sa jupe traîner tout l'antique Orient !
Les souples mouvements de sa marche hautaine
Évoquent, par delà l'animal gracieux
Et le moite parfum des chairs brunes et nues,
Celles dont tournoyait, jadis, sous d'autres cieux,
Palpitante à travers l'or des gazes ténues,
Sur les porphyres verts poudrés de sable jaune,
Au rythme du cistre et des crotales, devant
Les Hérodes levés en sursaut de leur trône,
La danse aux pas mouillés de luxure et de sang.

Hiératique, avec sa coiffure de nattes,
Où des bijoux d'argent barbares sont piqués,
Elle glisse, laissant une odeur d'aromates
Derrière elle ondoyante en sillage musqué ;
Ses pieds nus alternant comme un vol de colombes
Courent l'un après l'autre ou se posent, tandis
Qu'absente, les yeux clos, ventre qui houle et bombe,
En spasmes convulsifs toute elle se roidit,
Et d'un geste, dans la fumée et la musique,
Qui frénétique suit ses brusques mouvements,
Elle ouvre un ciel nocturne et de profonds portiques,
— Très loin, hors du lieu morne et du vague moment
Où sur son buste de danseuse millénaire
Se concentrent avec avidité les yeux,

Les yeux fous injectés d'un désir sanguinaire;
— Un ciel nocturne et des palais silencieux,
Où dans le clair de lune à pas lents évolue
Un fantôme divin qui frôle doucement
L'âme éparse au néant des choses révolues,
L'âme et le ciel nocturne et le palais dormant...

VI

DIANA VETERANORUM[1]

Ville en ruine au fond de la plaine déserte,
Telle que dans le soir tombant tu m'apparus,
Avec ton morne amas de socles et de fûts
Et tes temples épars à même l'herbe verte,
O fabuleuse Diane des Vétérans!
Qui peu à peu retournes à la terre,
Ville des anciens jours, je te verrai longtemps
Surgir dans l'herbe épaisse et l'heure solitaire,
Que tu jonchais au loin de ton écroulement.

Le soir à l'horizon vert et rose tombait,
Et près de la source on eut vite fait
D'entraver les chevaux et de dresser les tentes.

Au loin sur la nue éclatante
L'immobile chaos se découpait en noir,
Et le soir qui tombait était pareil aux soirs
Où le bruit des métiers et la flamme des torches
Bourdonnait sur les seuils et fumait sous les porches,
Tout un peuple roulant son flot d'hommes épars
Avec leurs passions, leurs larmes et leurs joies,
Des carrefours emplis d'un tumulte de chars
Au cintre d'or lointain des portes qui poudroie.

1. Ruine de ville romaine perdue dans les Hauts-Plateaux.

Une fumée alors flottait sur les autels.
Et les prêtres dans la blancheur des robes amples,
Sanglants des boucs offerts à leurs Dieux immortels,
Évoluaient sous la colonnade des temples.
De petits enfants nus, les pieds blancs de poussière,
Avec de brusques chiens jappant à leurs talons,
Flûte aux lèvres, dansaient au devant des litières.
Des roses à la main et des roses au front,
Joyeuses d'être aimées et de se sentir belles,
Les femmes qui passaient souriaient vaguement.
Sur les toits tournoyaient des rondes d'hirondelles,
Et les vélums de pourpre ondulaient dans le vent...
C'était l'heure où chacun sent la douceur de vivre,
Où les adolescents, les vieillards et les mères,
Sursautant à l'appel des trompettes de cuivre,
Couraient pour voir rentrer les durs légionnaires,
Et joyeux se mêlaient un moment pour les suivre,
Dans la rumeur volante au-dessus des héros,
Aux laboureurs portant une gerbe de seigle
Avec le rouge éclat du soleil sur leurs faux.
Sur les hampes d'argent s'éployait l'or des aigles
Et les buccins sonnaient sous les arcs triomphaux.

Les arcs jonchent la terre et la rumeur s'est tue,
Et le soir tombe et l'herbe pousse.

Sur les temples croulés, les portes abattues,
Un mur encor debout s'effrite dans la mousse
Et le lierre court aux tronçons des statues.
Quinze siècles à peine ont fait cette besogne :
De l'éclatante ville une étendue inerte,
Niveau d'herbe poudreuse et de pierres désertes
Où le fût le plus haut n'est qu'un nid de cigogne.
Sur les socles disjoints et les dalles brisées,
Des lettres par la pluie et le soleil usées,
Et que frôle en passant la fuite d'un lézard,
Vaines inscriptions, attestent au hasard
L'ironique durée et la courte mémoire
D'événements obscurs et d'anonymes gloires.

La guirlande enroulée au cippe mortuaire
Tord le vague feston de ses roses de pierre ;
A la place de l'urne un arbuste a poussé,
Et le cippe est rompu, l'autel est renversé...
Et les heures, qui, une à une, sous les cieux,
Coulent du sablier du temps inépuisable
Et s'étalent en grand linceul silencieux,
— Sur le cirque envahi peu à peu par le sable,
Sur le prétoire, sur les temples dont les marches
D'herbe ne portent plus qu'une aire de néant,
Sur le seuil dispersé, sur le porche béant
Et les arcs de triomphe émiettant leurs arches,
— Les heures, grains de sable invisibles du Temps,
A force de tomber lentes et solitaires,
Rongeant le bronze dur et le marbre éclatant
Et la ville bientôt retournée à la terre,
Enveloppent de leur linceul silencieux
Le cadavre de pierre étendu sous les cieux...

Cependant l'herbe pousse ;
Et le même soir tombe à la même heure douce
Qui conviait jadis à la langueur de vivre ;
Et le soleil qui baisse à l'horizon de cuivre
S'éteint comme jadis dans la cendre et le sang.

C'est ainsi que mon rêve en moi-même descend.

De tout ce qui vécut à cette place même,
Du front de l'enfant rose au front du vieillard blême,
De tant de cœurs battant avec leurs passions,
Colères, haines, fois, désirs, ambitions,
Du murmure des chants, du cliquetis des armes,
Et du divin amour et du rire et des larmes,
Il ne reste qu'un tas de pierres s'effaçant,
Avec la songerie obscure d'un passant...
Cette race pourtant portait une âme fière,
Dont témoignent encore, aux tombes en poussière,
Les lettres sur la dalle en travers du chemin
Où va s'oblitérant l'orgueil du nom romain !

Nous, glaneurs attardés, traînant notre humble gerbe,
Dont le destin est morne et dont nulle cité,
Par des frontons épars dans le silence et l'herbe,
Un jour n'attestera la juste vanité ;

Puisque tout n'est que songe, à moins d'être oubliance,
Que l'ennui d'être vaut l'horreur d'avoir été,
Savourons-en du moins l'amère conscience
Par ce clair et profond crépuscule d'été.

Sachons jouir de l'heure immuable et changeante :
L'air du soir qu'on respire est lourd de volupté,
Vénus va scintiller dans le ciel qui s'argente,
La nuit tiède palpite à l'horizon lacté.

VII

FEMME ARABE

Enfant, comme une bête accroupie à ton seuil,
Je veux, malgré ton front stupide, et cette fange
Où tu gardes à tous l'horreur du même accueil,
Célébrer ce que j'aime en ta beauté d'étrange.

Ce n'est, levant un coin de ton haïck rayé,
Ni tes petites mains qu'orange le henné,
Ton front bas tatoué de bleu, ni ta peau d'ambre
Que la crasse et le fard rendent plus mate encor,
Les seins menus, le torse souple qui se cambre,
Le visage qu'entoure un voile lamé d'or,
Ni ton silence, ni ta grâce simiesque...

C'est, dans tes larges yeux qui se rejoignent presque.
Ton regard à la fois humide et lumineux.
Il me poursuit toujours de sa plainte braquée,
Ce regard pénétrant d'inoubliables yeux,
Triste comme celui d'une bête traquée.

VIII

APPARITION

Ordures du ruisseau puant ; vagues décombres :
Une ruelle tortueuse, où brusquement
D'une porte jaillit, comme d'un cadre d'ombre,
Une petite Juive au corps souple et charmant.
Immobile, sur le mur blanc, dans la lumière
Elle resta campée et me dévisagea...
Regards d'enfants ! Éclairs portant la vie entière !
Regards profonds ! Toute la femme y tient déjà...
Jupe courte et trouée, avec des jambes nues
Où pâles fleurissaient les roses des genoux,
Et sa gorge naissante et sa grâce ingénue,
Son teint de nacre humide et ses lourds cheveux roux,
Elle semblait une princesse légendaire,
Et par moments erraient dans ses yeux de métal
La Luxure et le Meurtre à jamais solidaires.
Fleur vénéneuse, hors de son fumier natal,
S'ouvrant dans le parfum de sa beauté mortelle,
Elle joignait le songe immense du passé
A l'avenir sanglant qui sommeillait en elle...
Il manquait à son poing le chef pâle et glacé ;
Mais ses pieds blancs, selon de lointaines cadences,
Frémissaient sur le sol, comme si, tout à coup,
Ils allaient tournoyer dans la langueur des danses,
Parmi les soleils morts à ses lourds cheveux roux.

IX

CHEMIN FAISANT

Les portes ont roulé, muettes, sur leurs gonds.
Tu vois : l'eau du bassin est morte ; les dragons

Qui gardaient le Jardin désert des Hespérides
Jonchent l'eau morte dont s'élargissent les rides.
Temps du jeune Bonheur ! O lointains temps d'orgueil !
Le vent courbe, glacé, l'herbe haute du seuil ;
Dans les larges ronds-points où croulent les statues,
Les voix, toutes les voix d'autrefois se sont tues...
Tu t'en souviens..., les voix joyeuses du départ !
Et plus rien, sous la brume et le silence épars,
Que les feuilles tombant et les feuilles tombées,
Qui tourbillonnent dans la fuite des allées...

Lorsqu'au temps de la force et des rires soudains,
Ivres du sang vermeil des victoires futures,
Nous partîmes pour la conquête du Jardin,
Qui l'eût dit..., cette fin brusque de l'aventure?
Fiers, nous allions ! Sitôt franchi les portes d'or,
Tout s'est évanoui du féerique décor ;
Au lieu du jardin clair et des belles verdures,
La boue, et le soufflet du vent à la figure...
Par les larges ronds-points dévastés où tournoient
Les feuilles, dans le soir se fige par endroits
Le sang des rêves morts, le sang des heures mortes,
Et le vent lamentable hurle à travers les portes.



Et pourtant le soleil se levait dans l'or pâle,
Dans l'or pâle et l'air pur de nos jeunes matins !
Mais voilà que les feux de l'aube sont éteints ;
Midi, voilà midi, la sueur et le hâle.

Le soleil se levait sur un large horizon.
De rires, de santé, de force toujours ivres,
C'était un merveilleux contentement de vivre ;
Nous avions l'avenir immense pour prison.

Joyeux, on abordait des terres inconnues ;
Et par ces beaux matins que le rêve dorait,
Nous suivions le chemin charmant de la forêt,
Les pieds dans la rosée et le front dans la nue.

Devant nous la Jeunesse adorable marchait :
Elle marchait, tu t'en souviens, dans la lumière.
O chants d'oiseaux, parfums légers dans la clairière...
Cœurs frémissants sous d'invisibles coups d'archet !

On devait conquérir la gloire qui demeure :
Amour, ambition, frissonnants au départ,
Vous flottiez sur nos cœurs comme des étendards
Altiers, maîtres des jours sans fin, maîtres de l'heure !

La bataille est finie et le clairon s'est tu.
Bien des rêves chantaient qui sont couchés dans l'herbe !
Dire qu'hier encore était le temps superbe
Où l'on était vainqueurs sans avoir combattu !

La brume violette au tournant des allées
S'évapore dans la lumière crue, et vois,
A l'horizon précis et tout sanglant des bois,
Comme elle, la Jeunesse adorable en allée...



Sans amertume, cœur maintenant déserté,
Sache oublier ces jours de rire et de clarté !
O mon cœur d'autrefois tout éclatant de sève,
C'est bien fini, le gai tumulte de tes rêves...
Va, sans amertume, goûte la calme nuit,
Le froid scintillement des astres. Pas un bruit :
Et jusqu'au lointain bleu de la plaine endormie,
Partout le grand silence avec la lune amie.
Drapé de cet orgueil qui sera ton linceul,
Goûte la volupté profonde d'être seul,
Et savoure cette heure où ta foi se recueille...
Tourbillons de l'automne, ô tourbillons de feuilles,
Doux souvenirs tombés qui retombez en moi !
Amours fougueux, élans sans borne d'autrefois,
Beau feu de paille dont s'éparpille la cendre !
Je sens les battements de mon cœur se répandre
A travers la nuit vierge et sa froide clarté
Et le désert pareil à mon cœur déserté.







*
* *

Nuit douce. Prends conseil de l'heure que voici ;
Résigne-toi, mon cœur, après cette défaite :
Les pires soirs auront des lendemains de fête.
Ah ! ne désarme pas encor cette fois-ci.

Ayant compté les morts dont ta douleur est faite,
Donne-leur un dernier regret, cœur indécis...
Car, fleurissant la tour close à tout vain souci,
Mille songes nouveaux éclatent sur le faîte.

Au loin le grand silence et la féerique nuit.
Une neige d'argent bruissante reluit
Sur les sveltes palmiers dont retombent les palmes.

Prends courage et debout ! Les astres sont témoins :
Leurs tristes diamants scintillent dans l'air calme.
Et dans ton ciel intact pas un rêve de moins !

VICTOR MARGUERITTE.

LA PRÉSENTATION

DE

MADAME DU BARRY[1]

Pendant le mois de juillet 1768, la Cour étant allée à Compiègne après la mort de Marie Leczinska, le bruit se répandit que le Roi avait une liaison un peu plus sérieuse que celles dont il avait coutume. La dame occupait dans la ville une maison particulière où elle restait enfermée toute la journée : à minuit elle arrivait au château, et on la voyait sortir chaque matin des cabinets du Roi, sa chaise suivie de deux domestiques en livrée. Peu de personnes surent le nom de cette femme mystérieuse, qui se faisait passer pour mariée. La plupart supposèrent que le premier valet de chambre Lebel,

1. Ce récit a été construit avec des matériaux inconnus aux anciens biographes de madame Du Barry ; on ne devra donc pas s'étonner des fréquentes divergences qu'il présente notamment avec la narration de MM. de Goncourt. Les sources principales sont les lettres de M. de Mercy à M. de Kaunitz, publiées au tome II de la correspondance éditée par MM. d'Arneth et Flammermont, et les fragments de Mémoires de M. de Choiseul imprimés aux appendices du tome I de l'ouvrage de Vatel, que je considère comme aussi importants qu'authentiques. J'ai utilisé les papiers des premiers gentilshommes de la Chambre (Archives nationales), et fixé le lieu des « présentations » à Versailles, partout inexactement indiqué, bien que le cabinet du Roi soit encore conservé tel qu'il était alors. Le dépouillement des pamphlets a fourni peu de détails sur l'épisode.

pourvoyeur ordinaire de Sa Majesté, avait débusqué quelque bourgeoise vicieuse en quête d'argent, comme il en avait passé plus d'une au Parc-aux-Cerfs. C'était d'ailleurs le dernier service que rendait à son maître ce fidèle personnage : il mourait assez brusquement, pendant ce voyage de Compiègne, laissant, à ce qu'il semblait, au duc de Richelieu le soin de s'occuper de la belle. Mais le vieux galantin, si souvent le complaisant des débauches royales, se montrait cette fois assez réservé et peu porté à donner des détails sur cette aventure.

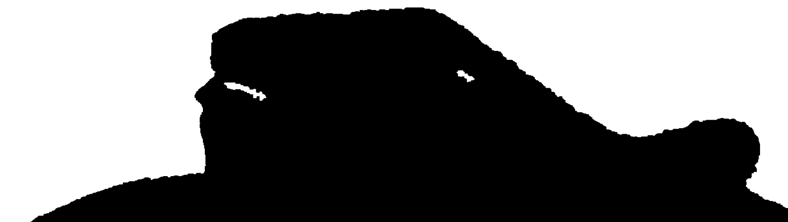
Quand M. de Choiseul arriva, huit jours après l'installation de la Cour, M. de Saint-Florentin lui raconta la nouvelle, ajoutant certains détails, qu'il avait eus par ses rapports de police, sur les origines de la personne en question. « Nous déplorâmes, dit Choiseul, la crapule à laquelle le Roi se livrait, mais d'ailleurs nous ne pensâmes point qu'une intrigue aussi basse pût avoir d'autres suites que celles de la fantaisie du moment ; nous souhaitâmes entre nous que le Roi s'en portât bien, et que ce fût le dernier trait dont nous fussions témoins de son goût pour la mauvaise compagnie. » Le tout-puissant ministre s'inquiéta d'autant moins de la durée de cette passade qu'il se rappela avoir eu, quelques semaines auparavant, la dame en solliciteuse dans son cabinet et l'avoir trouvée « médiocrement jolie ».

On avait su gré à Louis XV d'avoir montré quelque discrétion extérieure pendant le deuil de la famille royale et de la Cour, et on supposa qu'il en serait de même dans le voyage suivant de Fontainebleau ; d'ailleurs la lassitude, qui venait vite, pouvait avoir déjà renvoyé la dame à son mari, avec le « bon du Roi » ou « l'acquit au comptant » ordinaire. Mais le Roi n'avait décidément pas, en cette matière, les mêmes goûts que son ministre ; sa passion était même devenue assez forte pour qu'il éprouvât le besoin de la montrer. Le courrier de Vienne, qui partait de Fontainebleau le 1er novembre, emportait pour M. de Kaunitz, assez curieux de ces anecdotes, toute une chronique scandaleuse, peu faite pour réjouir l'impératrice Marie-Thérèse, sur les mœurs persistantes de l'allié royal. La dame de Compiègne, écrivait M. de Mercy, « est logée au château, dans la cour dite des Fontaines, à côté de l'apparte-

ment qu'occupait madame de Pompadour ; elle a un nombre de domestiques ; ses livrées sont brillantes et, les jours de fêtes et de dimanches, on la voit à la messe du Roi, dans une des chapelles au rez-de-chaussée qui lui est réservée ».

C'était bien une favorite qui s'annonçait. Les carrosses et la pimpante chaise à porteurs dont elle se servait au château portaient, tout fraîchement peint, le double écusson des femmes mariées. Elle s'était procuré un titre entre les deux voyages : elle était maintenant comtesse Du Barry, femme d'un comte Guillaume, qui ne paraissait pas et qu'on avait fait venir, disait-on, de Toulouse pour y retourner aussitôt, après avoir épousé. Ce nom de Du Barry, rattaché pour la circonstance aux Bary-More d'Irlande, de qui avaient été prises les armes et la devise, était un nom obscur de noblesse de province, qui avait auprès de certaines gens une notoriété assez fâcheuse. Tout ce qui fréquentait les sociétés libres de Paris, les tripots de jeu et les « boucans », connaissait Jean Du Barry, qu'on voyait même quelquefois à Versailles, dans les bureaux de la Guerre ; il était, en effet, intéressé aux fournitures de vivres de l'armée de Corse. Il justifiait son surnom de « Roué » par son habileté à explorer les boutiques où trônent les filles de modes et à faire un sort aux plus jolies ; au reste, gentilhomme aussi dépourvu de scrupules que d'argent et qui, obligé de vivre de son industrie, faisait en somme un commerce qui ne dérogeait point. L'histoire de la nouvelle comtesse se précisait tout à coup, et le nom du Roué l'éclairait d'une parfaite lumière. Elle s'était appelée chez lui Jeanne Vaubernier ; depuis quatre ans, elle tenait sa maison, rue de la Jussienne, et faisait les honneurs de son salon de jeu, suivant ce genre de conventions qu'on appelait alors « mariage à la détrempe ». Le Roué était un maître peu jaloux ; beaucoup de gens de la Cour, M. de Fitz-James entre bien d'autres, pouvaient témoigner qu'il suffisait de payer son écot pour souper dans le ménage.

Jamais le Roi n'était tombé aussi bas. Et cependant jamais les espérances qu'éveille en une cour toute apparence d'intrigue sérieuse n'avaient été plus cyniques, ni plus affichées. Le véritable organisateur se découvrait, mettant au second plan Du Barry et ses complices : comme mentor et protec-



teur de la favorite, apparaissait le maréchal duc de Richelieu. Le héros de la galanterie du siècle, devenu vieux et laid sans cesser d'être libertin, capricieux et violent chez lui, se faisait aimable et souple auprès du Roi, à qui la conduite crapuleuse de ce compagnon septuagénaire apportait la flatterie d'une excuse. Mais il y avait en lui un ambitieux avorté qui, pour quelques campagnes heureuses et braves et une médiocre ambassade, s'était cru les talents d'un homme d'État. Dans cet emploi de premier gentilhomme de la chambre, qui le plaçait sans cesse aux côtés du Roi, mais dont les plus sérieuses fonctions consistaient à gouverner l'Opéra, Richelieu souffrait de n'avoir jamais pu exercer largement cette activité brouillonne qu'il prenait pour du génie. Il accusait Choiseul de ses mécomptes. « M. de Richelieu, écrit celui-ci, m'a cru jaloux de lui, et je ne lui ai pas fait l'honneur de l'être. » Avec moins de dédain pour les petites causes, le ministre eût deviné que, sous l'affaire galante menée avec tant de zèle, se cachait une obstinée pensée de revanche, décidée à se satisfaire, cette fois, et à tout prix.

Richelieu avait senti que l'occasion était venue, et la seule sans doute que l'âge du Roi lui permît d'espérer. Les circonstances lui donnaient une clairvoyance impossible chez ses adversaires et dont il sut profiter. Il connaissait depuis longtemps Jeanne Vaubernier, et les faiblesses de son maître, et ce qui pouvait, dans les qualités de l'une, attacher et retenir les vices de l'autre. Dès le début, il mit sur cette liaison l'enjeu de sa fortune politique. Il eut un plan et ne le dissimula point. Ce plan était d'accord avec celui de Jean Du Barry, qui ne voulait que de l'argent, mais s'était juré d'exploiter jusqu'au bout la chance extraordinaire qui avait amené un roi dans sa clientèle. Une de leurs forces venait de ce qu'on connaissait mal au dehors les ressources dont ils se servaient. Madame Du Barry n'était point la « caillette » sans manières et sans esprit, que les femmes de la Cour décrivaient malignement, n'ayant pour elle que son effronterie et sa beauté. Elle avait l'intelligence avisée et quelque culture : elle s'était affinée à voir chaque jour, et pendant des années, ces gentilshommes, ces gens de lettres, ces académiciens de belle humeur qui fréquentaient chez Du Barry. Avec l'intuition

juste de sa situation, elle se mit à répéter les leçons de ses deux maîtres, qui l'engageaient à payer d'audace; elle annonça qu'elle remplacerait madame de Pompadour et se crut une puissance, ce qui est une façon de le devenir. « J'appris, écrivait Mercy, qu'elle commençait à se donner de l'importance, qu'elle parlait du gouvernement, des ministres et des grands services que rendrait à l'État une favorite à portée d'éclairer le Roi sur les vices de l'administration actuelle; j'appris, de plus, que cette femme s'attendait à être présentée publiquement à la Cour et qu'une cabale en sous ordre, étayée de quelques personnages plus relevés, favorisait ce projet. »

Le duc de Richelieu, que Mercy ne nomme pas encore, est le seul personnage à qui ait pu venir la pensée d'une présentation aussi indécente. Quelque excès d'imagination qu'on prête à Jean Du Barry, il savait l'existence et l'usage des rapports de police, et n'a pas tout d'abord élevé aussi haut les espérances de Jeanne Vaubernier. Richelieu, au contraire, avait réalisé en sa vie les romans les plus extravagants et ne croyait rien d'impossible à son étoile; il allait, de plus, prendre son tour de service comme premier gentilhomme et avoir dès lors, pendant une année, la charge des présentations. De là s'explique qu'il ait été le conseiller du mariage avec Guillaume Du Barry. Après le contrat, dressé le 23 juillet 1768, et surtout la cérémonie religieuse célébrée à cinq heures du matin, le 1er septembre, dans l'église Saint-Laurent de Paris, une grande sauvegarde était acquise. Celle qu'aimait le Roi était à présent une femme de qualité, dont le renvoi devenait plus difficile, et qui pouvait désormais servir d'appui à une coterie politique. Il avait fallu, pour en arriver là, surmonter d'énormes obstacles, et faire une série de faux en écritures publiques, telle qu'on en a rarement réuni sur la même affaire. Les erreurs regardant l'époux ne sont que vantardise gasconne; mais ce qui touche à l'épouse, son nom, sa naissance, sa famille, jusqu'à son âge, tout est mensonge, appuyé d'actes fabriqués de toutes pièces ou brutalement falsifiés. Jamais les complices n'auraient risqué les galères ou même, comme il s'agissait de matières royales, la potence, si un grand et inattaquable personnage n'en eût pris la responsabilité. On peut même se

demander si une autorité plus haute encore que celle du duc de Richelieu n'avait pas donné tout pouvoir pour agir au plus vite et au mieux des formes extérieures. Aucun papier, en effet, ne nous manque aujourd'hui sur ce scandaleux mariage; tous ont été imprimés, discutés, contrôlés; mais le seul point vraiment intéressant pour le psychologue restera sans doute à jamais obscur.

Doit-on supposer que le Roi lui-même pensait dès cette époque à se faire « présenter » sa maîtresse? Cela semble probable. Le caractère de sa passion sénile était d'en avoir sans cesse l'objet auprès de lui. Or, sans que madame Du Barry eût été présentée, il était impossible au Roi de la faire monter dans ses carrosses, de manger avec elle en public, de la voir chez le Dauphin ou chez Mesdames, de lui donner place aux cérémonies. La tenir à Versailles ou dans les autres châteaux sans l'avouer, c'était humilier sa fantaisie, reconnaître des bornes à son pouvoir, et Louis XV avait toujours cru, suivant le témoin qui l'a observé de plus près (Choiseul), « que l'éclat qu'il mettait dans ses amours était une preuve de son autorité ». Mais des barrières semblaient se dresser, qu'il avait lui-même rendues infranchissables. La présentation, sollicitée par tant de dames, n'était accordée qu'à un petit nombre. Par une décision du 17 avril 1760, Louis XV avait réglé les conditions dans lesquelles cette faveur pouvait être demandée : « Voulant, disait-il, à l'exemple des rois nos prédécesseurs, n'accorder qu'aux seules femmes de ceux qui sont issus d'une noblesse de race de nous être présentées », il exigeait la production devant le généalogiste de ses ordres des titres originaux, ou en expéditions par-devant notaire, par lesquels la situation de l'époux serait établie clairement depuis 1400 sans robe ni anoblissement; il se réservait seulement d'exempter de cette règle ceux qui seraient pourvus de charges de la couronne ou de la maison du Roi. On peut voir, aux Archives nationales, des listes de demande transmises à Louis XV par les premiers gentilshommes de la Chambre ou le premier écuyer; ce sont des femmes d'officiers de mérite, de nobles anciens; elles sont recommandées par un ministre, un aumônier du Roi ou telle autre autorité de la Cour. Le Roi renvoie les noms à Clairambault, son généalo-

giste, et très souvent les raie lui-même impitoyablement d'un « Non » cruel ou d'un « Qu'on ne m'en parle plus », qui a dû jeter bien des désespoirs dans les vanités féminines.

Si rigoureux sur le chapitre de la naissance, croyant racheter sa licence privée par une ferme observation des étiquettes, l'amant de madame Du Barry, avec son habitude de calculer à l'avance les suites lointaines de ses actions, semble avoir tout prévu, en consentant à son mariage, pour le jour où il serait tenté de la recevoir à la Cour. La famille dans laquelle elle est entrée est dans les conditions requises pour que les femmes en soient présentées : le titre de comte reste douteux, mais les preuves de trois cents ans de noblesse ont été faites en divers cas récents, pour l'École militaire, par exemple, et pour les pages de la chambre. L'incorruptible Clairambault n'aurait, sur le nom de Du Barry, aucune objection à faire, et nul règlement, par ailleurs, ne s'est avisé de prévoir le cas d'indignité de la femme.

Voyant son ennemi Richelieu dans cette intrigue, M. de Choiseul avait affecté de la traiter avec mépris et de n'y attacher nulle importance. Mais des esprits plus sérieux y sentaient une menace redoutable et devinaient, par derrière, le duc d'Aiguillon, neveu de Richelieu et désigné déjà par la cabale dévote comme le successeur nécessaire de Choiseul. Ainsi s'inquiétèrent notamment les ambassadeurs du roi d'Espagne et de l'Impératrice-Reine, MM. de Fuentes et de Mercy, plus intéressés que personne à ce qu'aucun changement politique ne se produisît à la Cour de France. M. de Mercy, d'ailleurs, croyait avoir en mains un moyen de parer aux événements dans un projet de marier le roi, dont lui avait précédemment parlé Choiseul : celui-ci avait même prononcé le nom de l'archiduchesse Élisabeth, une des sœurs aînées de Marie-Antoinette déjà promise au Dauphin. Pendant la dernière maladie de Marie Leczinska, écrivait alors Mercy à Kaunitz, « chacun conjectura que le Roi, porté à une réforme dans ses mœurs, songerait peut-être, en cas de veuvage, à s'unir à une épouse jeune et aimable, qui pût lui procurer le repos de la conscience et le bonheur du reste de ses jours. Cette idée s'établit dans le public ; le Roi en fut informé, et je sais de M. de Choiseul que le monarque, en le questionnant

un jour relativement à ce propos du public, ne donna cependant point à connaître à son ministre ce qu'il en pensait lui-même ». Louis XV avait bien mal répondu à ces honnêtes espérances, mais on pouvait essayer de les lui représenter encore, pour peu que le ministre s'y prêtât. Mercy y travailla dès Fontainebleau, non directement, mais par Fuentes, tout dévoué à la politique autrichienne et représentant autorisé du Pacte de famille.

Au grand étonnement des ambassadeurs, Choiseul fut très froid, parut ignorer une grande partie des circonstances de l'intrigue Du Barry, et se montra uniquement occupé du roi de Danemark, qu'on recevait à la Cour dans le moment même. Fuentes eut beaucoup de peine à fixer son attention et à obtenir de lui qu'il daignât considérer comme dangereux le rétablissement d'une maîtresse en titre, surtout en la personne d'une femme, « qui ne pouvait raisonnablement servir qu'aux plaisirs les plus cachés ». Nous avons sur ce moment même le témoignage concordant de Choiseul : « Comme la dame Du Barry, selon son premier état, avait beaucoup de connaissances parmi les filles, le peuple et la valetaille, les ambassadeurs avaient des avis de ce qui se passait dans l'intérieur de cette femme par leurs espions particuliers. Ils me disaient les propos qui leur revenaient ; j'éloignais autant que je pouvais des conversations embarrassantes pour le ministre d'un roi de soixante ans. Plus je sentais que le maître que je servais manquait à sa dignité et à la décence, plus je répugnais à recevoir des confidences qui constataient le mauvais effet de sa conduite. » Choiseul ne dit pas tout, et se donne le rôle noble et discret qui sied aux écrivains de Mémoires. La vérité est que l'idée de ce mariage du Roi, mise en avant comme remède à un mal encore à venir, ne lui souriait aucunement. Une nouvelle reine eût promptement pris sur Louis XV son influence aux dépens de celle du ministre. Il avait tenu conseil chez lui plus d'une fois, au sujet de madame Du Barry, avec les femmes de son entourage. La duchesse de Choiseul, fière de son mari, avait dû repousser du pied cette histoire, avec l'horreur des honnêtes femmes pour le vice qui n'est pas de leur rang ; la duchesse de Gramont, sûre de la force de son frère, son énergique et dure Egérie, avait été

plus hautaine encore. Comment s'inquiéter d'une pareille créature! Il avait suffi d'un souffle d'ironie pour se débarrasser de madame d'Esparbès, qui était de la Cour, et ambitieuse, et décidée à tout pour se faire « déclarer »; il n'y avait, pour cette nouvelle candidature, venue de si bas, qu'à attendre la satiété prochaine. Il importait surtout de ne faire aucun sacrifice de la situation prépondérante acquise par la famille, ni de ses intérêts particuliers. M. de Mercy n'a pas été dupe ici de l'attitude inspirée à Choiseul par sa sœur : « Les personnes en place imaginèrent qu'une reine judicieuse, aimable et qui parviendrait à se faire aimer de son époux, pourrait lui ouvrir les yeux sur le désordre et les abus énormes qui subsistent ici dans tous les départements et causer par là bien des embarras à ceux qui les dirigent; ils conclurent ainsi qu'il importait à leur sûreté d'éloigner de l'esprit du Roi les idées de mariage, et j'ai des indices très forts que madame de Gramont, plus intéressée que personne au maintien des abus présents, est parvenue à entraîner M. de Choiseul contre son propre penchant dans ce calcul politique. » Ainsi, aveuglés par un orgueil et une cupidité de femme, les Choiseul préparaient eux-mêmes leur ruine, en repoussant ce qui pouvait encore les sauver.

Il y avait chez madame de Gramont un autre sentiment qu'il eût été difficile d'indiquer dans une dépêche à Vienne. On racontait à Paris que la duchesse, malgré l'intimité quotidienne des cabinets du Roi et ses tentatives répétées, avait dû renoncer à tout espoir de succéder à son amie, la marquise de Pompadour. D'aspect viril, osseuse et sans grâce, elle avait su qu'on chansonnait les leçons d'ostéologie qu'elle voulait donner à Louis XV. De là sa haine contre la jolie d'Esparbès, qui avait un instant semblé plus heureuse; de là la rage qui ne tarda pas à s'emparer d'elle au retour de la Cour à Versailles. La « créature » affichait cette fois une faveur vraiment outrageante. Ne venait-on pas de la loger au Château, tout près du Roi, au rez-de-chaussée de la Cour royale, dans l'ancien appartement de Lebel, là même où, disait-on, Louis XV l'avait vue pour la première fois? C'était un pas vers l'appartement des maîtresses, qu'elle ne pouvait occuper sans être présentée, mais qui lui semblait

destiné sûrement avec toutes les autres prérogatives de la charge. Elle avait déjà une petite cour ; quelques jeunes seigneurs ambitieux, quelques anciens amis de Paris, qui y retrouvaient le comte Jean, le beau-frère, devenu soudain digne et sérieux, et d'une parfaite réserve avec celle qu'il appelait cérémonieusement « sa chère sœur ». C'étaient, dans l'après-midi, des allées et venues, un mouvement de visiteurs empressés, que madame de Gramont pouvait suivre de ses fenêtres, et qui étaient pour elle le pire supplice. Le contentement silencieux de cette vilaine figure de Richelieu, aux soupers du Roi, lui semblait d'une ironie mortelle. Il annonçait d'ailleurs, avec des mines secrètes, la présentation comme certaine. Madame de Gramont s'échauffait la tête : il faut agir enfin, faire cesser ce scandale, arracher le Roi à ces vilenies qui vont le déshonorer.

D'ailleurs, les Choiseul sont renseignés à présent ou croient l'être. Ils acceptent de toutes mains et avec joie ce qui peut servir leur rancune. Une histoire complète de la nouvelle comtesse est mise en circulation. Son ignoble ménage avec le Roué était encore, — l'eût-on cru ? — le plus avouable moment de sa vie. Cette fille, qui s'appelle Bécu, du nom de sa mère, le seul qu'elle puisse porter, a fait les pires métiers. Elle sort du ruisseau ; le roi l'y rejettera avec dégoût quand il saura ce qu'affirment au ministre les rapports de police, dans le grossier langage des argousins[1].

M. de Choiseul veut tout dire au Roi, faire un éclat ; sa sœur, non moins imaginative et violente, pousse aux démarches extrêmes. Heureusement Mercy, admis à présent dans l'intimité de la famille au même titre que Fuentes, apporte un sens plus rassis, une connaissance plus juste de la situation. Une explication qui humilierait le Roi perdrait le ministre ; que ferait-il si Louis XV, devant les preuves étalées de sa honte, répondait qu'il n'ignore rien et que tel est son

1. Puisqu'il semble ici nécessaire d'indiquer une opinion, je déclare ne point admettre la série de faits auxquels madame du Deffand fait allusion, quand elle écrit que « la divinité en question est une nymphe tirée des plus fameux monastères de Cythère et de Paphos. » L'aimable aveugle, comme tant d'autres contemporains, est l'écho du parti Choiseul ; l'obligation de l'historien est de « mettre au point » des calomnies trop intéressées et dont aucune preuve sérieuse n'a été fournie.

bon plaisir? Il faut s'y prendre autrement. Le scandale est public, toute la France en parle: c'est l'écho de cette rumeur qu'il faut faire entendre au Roi; un ministre comme Choiseul a bien des moyens d'obtenir de la voix populaire ce qui doit servir ses desseins.

La guerre des chansons et des pamphlets est engagée. Une complainte bouffonne à la mode, *la Bourbonnoise*, reçoit des couplets nouveaux, où l'on chansonne « la fille de rien » venue un beau jour à la Cour et amourachant le Roi. Une farce-vaudeville, *la Bourbonnoise à la guinguette*, livre, par des allusions claires, la liaison du Roi aux gorges chaudes du spectacle de la foire. D'autres pièces du même genre ont, sur les brochures mises en vente, le visa du lieutenant de police. On répand des pièces manuscrites, comme *l'Apprentissage d'une Fille de modes*, où Jeanne Bécu est facile à reconnaître sous le nom d'Agnès Pompon, ou encore *l'Apothéose du roi Pétaud*, satire sanglante où les noms sont en toutes lettres et qu'il plaît à la coterie Choiseul de laisser attribuer à Voltaire. Les nouvelles à la main qui circulent sous le manteau, et qu'on intercepte souvent pour amuser la curiosité du Roi, racontent cent anecdotes, vraies ou fausses, de la biographie de madame Du Barry, sous les divers noms qu'elle aurait portés, Rançon, Lange, Beauvernier... Enfin, rappelant à Louis XV les passions dangereuses qui rôdent dans un peuple affolé par la cherté du pain, des placards sont affichés dans la capitale, où l'on déclare que la France indignée peut encore produire des Jacques Clément et des Damiens.

Cette tactique ne réussit point, non plus que l'essai d'offrir une autre maîtresse, la femme d'un médecin lié avec M. de Choiseul. Le contemporain qui note ces détails, à la date du 10 janvier 1769, déclare déjà que rien ne servira, que « le Roi est trop pris ». Il y a eu d'ailleurs de la maladresse dans les attaques. La mesure a été dépassée; la haine a remué des immondices où tout contrôle est impossible, jeté des accusations qu'elle ne pourra jamais prouver. Ce qui reste de chevaleresque en Louis XV s'indigne d'outrages anonymes faits à une femme, et s'ingénie à les consoler. Il multiplie les galanteries, les cadeaux d'argent, dont une part passe dans les poches du Roué, une autre en fantaisies féminines, en por-

celaines, meubles d'art, où paraît déjà le goût aimable qui meublera Louveciennes ; un hôtel est loué rue de l'Orangerie pour le service et les équipages de la favorite. Le vieux Roi se montre plus épris que jamais. Il écrit à Choiseul lui-même, ignorant ou affectant d'ignorer d'où partent les coups : « Le déchaînement contre elle a été affreux, *à tort pour la plus grande partie*. On serait à ses pieds si... Ainsi va le monde. Elle est très jolie, elle me plaît, cela doit suffire. Veut-on que je prenne une fille de condition ? » En lisant cette lettre, où la réticence révèle un grand aveuglement amoureux, madame de Gramont a dû comprendre que désormais la calomnie même serait inutile[1].

Il faut gagner des alliées nouvelles, Mesdames de France. Les quatre filles de Louis XV, qui vivent à la Cour renfermées et moroses, ont porté avec piété le deuil de leur mère et ignoré les derniers scandales. Elles n'ont guère de puissance ni de crédit; mais elles voient le roi tous les jours et, si elles lui demandent peu, il ne leur refuse guère. Par une vieille habitude, qui vient du temps où ces princesses étaient de jeunes et agréables compagnes, florissants modèles de Nattier, Louis XV descend chez elles chaque matin et va les embrasser au retour des chasses. Elles ont en main, à l'heure présente, le seul lien qui le rattache à la vie de famille. Ce lien, très flottant, ne leur a pas permis de s'apercevoir que le Roi, qui semblait leur revenir, était retombé à sa conduite d'autrefois; la discrétion et la pudeur ont retenu autour d'elles la médisance de leurs dames, et elles se sont trouvées les dernières personnes de la Cour à savoir ce qu'était madame Du Barry. Mais Choiseul a fait passer habilement sous leurs yeux ce qu'il importait le plus de leur faire connaître. On a com-

1. Je n'hésite pas à placer avant la présentation de madame Du Barry cette importante lettre du Roi publiée en fac-similé dans l'ancienne *Revue de Paris* (1829, IV, p. 64) par le duc de Choiseul, neveu du ministre, qui l'attribue à l'année 1770. Certains passages contredisent l'hypothèse du noble collaborateur de la *Revue*, et restent inexplicables à la date qu'il leur donne : « Vous connaissez madame Du Barry ; ce n'est assurément point M. de Richelieu qui me l'a fait connaître, quoiqu'il la connût, et il n'ose pas la voir ; et la seule fois qu'il l'a vue un moment, c'est par mon ordre exprès. J'ai pensé *(sic)* la connaître avant son mariage. Elle est jolie, j'en suis content, et je lui recommande tous les jours de prendre garde à ses entours et donneurs d'avis, car vous croyez bien qu'elle n'en manque pas... » Tout cela devient très clair à une autre date.

posé spécialement à leur intention des vers moins crus que les autres, qui chansonnent la maîtresse sans ordures et suffisent à renseigner des filles de trente-cinq ans.

Mesdames détestent Choiseul. L'aînée, Madame Adélaïde, pétrie de vanité et de rancune, ne voit en lui que le soutien de l'Autriche et la créature de la marquise; la cadette, Madame Louise, la plus intelligente de la famille, ne lui pardonne pas d'avoir chassé les Jésuites et de travailler à ce qu'elle croit être la ruine de la foi dans le royaume. Dans ces dispositions, Mesdames écouteront-elles certains conseils qui les entourent? Ne murmure-t-on pas dans leur cercle que madame Du Barry est destinée à réparer le mal qu'a fait à l'Église madame de Pompadour? Le précepteur du Dauphin et des princes, le duc de La Vauguyon, madame de Marsan, gouvernante des princesses, déclarent volontiers, avec des airs dévots, que la Providence semble avoir choisi cet instrument, peut-être indigne, pour châtier l'orgueilleux ministre et préparer sa chute.

Il faut ici rendre justice à Mesdames : elles ne se laissent pas prendre à ces hypocrisies. Dès qu'elles apprennent le détail de l'intrigue qui va souiller la vieillesse de leur père, elles font taire leur ressentiment contre Choiseul et consentent à appuyer sa campagne. L'Autriche se glisse aussitôt auprès d'elles : madame de Durfort, dame d'atours de Madame Adélaïde, circonvenue par Mercy, leur suggère le projet du mariage. Une de Mesdames avait déclaré d'abord préférer une maîtresse à une reine; c'est bien là un trait de Madame Adélaïde, jalouse de garder son premier rang à la Cour; mais ses sœurs lui ont donné tort, et elle veut bien se prêter à l'unique moyen qui reste de ramener la tranquillité dans la famille. Mercy apprend ces nouvelles par madame de Durfort et, plein d'espoir pour la réussite, l'endoctrine à nouveau : « J'entrai en détail, écrit-il à Kaunitz, sur les avantages personnels que trouveraient Mesdames à se procurer dans la personne de l'archiduchesse une amie sûre et qui, constamment unie à elles, se verrait à même d'assurer le bonheur de la famille royale par l'influence naturelle qu'elle aurait sur l'esprit du Roi et sur celui du Dauphin et de la future Dauphine; je n'oubliai pas ce qu'il y avait à dire d'intéressant à madame de Durfort sur son propre compte, et je la quittai persuadée, à ce qu'il

me parut. » Mesdames aussi sont conquises et, un matin, réunissant à quatre leur courage, elles entourent le Roi, lui demandent de leur donner une reine et que cette reine soit l'archiduchesse Élisabeth. Le Roi, pris de court, embarrassé, tergiverse, parle des inconvénients de secondes noces à son âge; puis il semble prendre son parti et dit affectueusement qu'il y pensera. Depuis, raconte la dame d'atours, Mesdames ont réitéré chaque jour leurs prières, et le Roi a fini par leur promettre positivement qu'il demanderait l'archiduchesse en mariage, pourvu que sa figure ne lui déplût pas. Sur-le-champ, Mesdames ont proposé d'envoyer faire son portrait à Vienne; le Roi a consenti, et c'est le peintre de la famille royale, Drouais, qui doit partir.

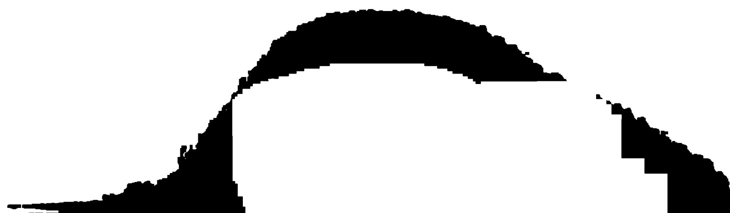
Les choses semblent bien avancées. Madame Adélaïde n'hésite pas à faire part de ses espérances à M. de Choiseul en personne. Le Roi cause sans cesse de son mariage avec ses filles. Décidément on n'enverra pas Drouais, qui demande quatre-vingt mille livres pour le voyage, et qui ne tient pas à partir, sans doute parce qu'il est occupé, ce qu'ignorent Mesdames, à peindre et à repeindre madame Du Barry, la Flore et la Chasseresse qu'on verra au prochain Salon. On cherchera un peintre moins exigeant et qui fera, par la même occasion, les portraits de toute la famille impériale. Mesdames s'occupent de trouver un bon artiste et finissent par proposer Ducreux. Pendant plusieurs semaines, c'est un sujet de conversation qui paraît amuser le Roi et que Mesdames prennent au sérieux.

Ne serait-ce pourtant là qu'un manège pour jouer les princesses et obtenir qu'elles ne s'opposent pas à la présentation de la favorite? Mercy le soupçonne bien vite, et aussi madame de Durfort, qui fait peu de fond sur la perspicacité de sa maîtresse et sur la parole du Roi. Louis XV donnerait ici une preuve particulièrement fâcheuse de cette dissimulation dans le mal que tous les contemporains indépendants notent chez lui; et de tous les actes qu'on peut lui reprocher dans la triste aventure que nous racontons, celui-là paraîtrait le plus vil qui aurait consisté à abuser de la crédulité de ses filles et de l'honnêteté de leur affection. Le projet de mariage existe cependant réellement dans sa pensée; il en reparlera au lendemain

de la présentation, à un moment où l'ambassadeur froissé n'y voudra plus voir « qu'un persiflage déplacé » ; bien plus, en juin 1770, après le mariage de Marie-Antoinette, il recommandera encore à son agent de Vienne « d'examiner bien l'archiduchesse Elisabeth de la tête aux pieds et de s'informer de son caractère, le tout sous le plus grand secret ». Il y a plutôt en cette affaire, qui mêle si étrangement Mesdames, l'archiduchesse et madame Du Barry, et qui montre assez clairement chez Louis XV l'intention d'amener à Versailles une jeune reine sans en chasser sa favorite, une de ces crises d'inconscience et d'affaissement de moralité que produisait en lui l'ivresse du pouvoir suprême et qui, suivant un mot de M. de Choiseul, l'empêchait de connaître « ni décence, ni rang, ni considération, ni honnêteté », quand ses sens étaient en jeu.

Quoi qu'il en soit du degré de sincérité du Roi avec Mesdames, il ne les quitte que pour aller chez madame Du Barry, et c'est auprès d'elle qu'il passe la plus grande partie de ses journées. Certains soirs a lieu, comme d'ordinaire, le souper des cabinets, après lequel on dresse les tables de jeu. Le Roi y voit les femmes de sa société habituelle : mesdames de Choiseul et de Gramont, la princesse de Beauvau, la maréchale de Mirepoix. Ces dames tremblent, à chaque invitation, de se trouver à souper avec la fameuse comtesse. Le Roi leur épargne jusqu'à présent ce voisinage, mais on sent qu'il est impatient de le leur infliger ; il attend seulement, pour que les choses soient dans les règles, que madame Du Barry soit présentée.

Cette présentation ne va pas sans difficultés. Richelieu, qui s'en est chargé, ne trouve pas aisément de marraines. Celles même qui souhaitent le plus vivement l'humiliation des Choiseul, la grosse duchesse d'Aiguillon, par exemple, qui en attend le triomphe de son fils, ne voudraient à aucun prix se charger de chaperonner la « créature ». On découvre enfin l'oiseau rare, la femme titrée qui consentira à complaire à Sa Majesté. C'est la veuve d'un comte de Béarn, mort garde du corps, d'une grande famille déchue du côté de la fortune; elle est venue à Paris, depuis quelques années, pour soutenir



un procès de cent mille écus. Le procès vient d'être gagné, mais, en attendant le règlement des comptes, elle a mené trop grand train et s'est endettée. Madame de Béarn a cinq enfants, de grands besoins d'argent, peu d'attaches avec la Cour : sa liaison de parenté avec les Richelieu et les d'Aiguillon l'a jetée, dès son arrivée, dans leur coterie qui l'a aidée pour son procès. Elle promet tout ce qu'on veut, et le duc, à peine entré en fonctions comme premier gentilhomme, presse l'achèvement de l'habit de cour et fait fixer la présentation au 25 janvier. « On prétend, écrit madame Du Deffand à Walpole, que demain est le grand jour, jour où une toilette décidera peut-être du destin de l'Europe, de la destinée des ministres, etc. Il y a des paris; le petit nombre est pour la robe de chambre, je suis de ceux-là. Le grand nombre est pour le grand habit : on s'appuie sur les témoignages des tailleurs, des couturières, des maîtres à danser. Non, non, je ne puis croire tout ce que l'on prévoit; on peut surmonter les plus grands obstacles et être arrêté par la honte, par les bienséances. Enfin nous verrons. Je vous écrirai si j'ai perdu ou gagné. » La vieille amie des Choiseul gagne son pari : madame de Béarn a compté les portes qui lui seront fermées au lendemain de sa complaisance; la peur lui a donné une entorse, et elle reste chez elle, le pied sur la chaise longue.

Un point, du moins, était acquis : la présentation était devenue certaine. M. de La Vauguyon, qui devait l'apprendre à Madame Adélaïde, avait été fort mal reçu :

— Est-ce de la part du Roi ?

— Non, Madame, c'est M. le duc de Richelieu qui m'a chargé de le dire à Votre Altesse Royale.

La princesse avait déjà tourné le dos. On racontait chez madame Du Deffand que M. de La Vauguyon était revenu à la charge : « Il a eu une conduite abominable; il est certain qu'il a voulu persuader à Madame Adélaïde qu'il était de son intérêt et de son devoir de se soumettre de bonne grâce à la volonté du Roi, et il a joint à ses beaux propos toute la gaucherie qui en pouvait augmenter l'infamie. Madame Adélaïde en a été indignée ; elle a écrit au Roi. On juge que cette lettre a retardé la présentation, mais on ne croit pas qu'elle en ait fait perdre le dessein. » Et madame Du Deffand s'inquiète de

voir ses amis si gais, Choiseul d'une impertinence si tranquille, alors qu'en toute cette affaire, menée ostensiblement par Richelieu, le duc d'Aiguillon est « si visiblement caché ». Mercy est du même avis, trouvant Choiseul froid pour le mariage ou favorable, suivant qu'il y a, ce jour-là, plus ou moins de chances contre la présentation. L'ambassadeur n'en doute plus, pour son compte, depuis qu'il sait le Roi informé de la vie antérieure de sa maîtresse : « Sa passion l'emporte sur la honte, écrit-il... Cette crise ne tardera pas longtemps à se décider ; elle est certainement très menaçante pour M. de Choiseul ; elle ne l'est pas moins pour l'État, par le dégoût et le découragement qu'elle répand dans les esprits. » Mercy fait ainsi une part à madame Du Barry dans la diminution du crédit public, dans l'échec des nouveaux emprunts, dans l'inquiétude qu'on a de voir suspendre les paiements de la caisse d'escompte et du Trésor royal.

Le jour même où cette lettre disait tout perdu, le 4 février, un événement imprévu retourna les chances et rendit leur espoir aux adversaires de madame Du Barry. Chassant dans la forêt de Saint-Germain, le Roi fit une chute de cheval, tomba sur le bras, le crut cassé, se montra d'une faiblesse extrême et se fit rapporter sur un brancard improvisé jusqu'à ses voitures. On rentra à Versailles à la tombée de la nuit, au milieu d'une cour incertaine et agitée. Dès le lendemain, l'inquiétude se dissipait, pour ce qui était de la prétendue fracture, mais reparaissait les jours suivants sur l'état général du Roi, qui, se croyant malade, le devint. Privé d'exercice, du cheval qu'il aimait beaucoup, gardant la chambre, il fut pris de son humeur sombre. Le premier médecin, Sénac, devint fort en peine : « Si le Roi, disait-il à Mercy, ne reprend pas ses exercices violents, il risque de tomber dans l'affaiblissement d'esprit dont il est menacé depuis longtemps. » La maladie avait l'habitude de détacher le Roi de ses maîtresses ; madame Du Barry cessa de le voir pendant quelques jours. Richelieu recevait des railleries, et quand La Vauguyon amenait à leur grand-père le Dauphin et ses frères, il avait l'air doublement gêné des gens qui font profession de vertu et se trouvent avoir spéculé sans succès sur le vice. Mesdames venaient faire compagnie au Roi et, bien que les dames d'hon-

neur et d'atours entrassent dans la chambre, la causerie paternelle prenait plus d'intimité en cette alcôve de malade. On faisait monter aussi, pour le distraire, madame Clotilde et la petite Elisabeth. Ce retour forcé à la vie de famille le rappelait à des pensées sérieuses. Il donnait l'ordre d'aménager à nouveau l'appartement de Madame Adélaïde, qui touchait le sien; c'était, disait-il, afin de le préparer pour la reine future. Personne ne savait si le Roi disait vrai, ni ce qu'il voulait faire au juste de l'appartement ainsi rendu libre. Cependant les appréhensions du scandale s'éloignaient. D'autres idées les remplaçaient : on parlait déjà des achats à faire pour la corbeille de la Dauphine, des projets de fêtes pour l'époque du mariage, de l'achèvement prochain de la grande salle de l'Opéra de Versailles. Il semblait de plus en plus impossible que le Roi, sur le point de marier son petit-fils, songeât encore à produire à la Cour la « Bourbonnoise ».

Ce fut donc une surprise quand Louis XV, complètement rétabli, annonça dans son cabinet, le 21 avril au soir, qu'il y aurait le lendemain une présentation, une seule, et que ce serait « celle dont il était question depuis longtemps, celle de madame Du Barry ». Les influences secrètes l'avaient ressaisi dès qu'il avait repris sa vie ordinaire, et Richelieu, autorisé par son service de premier gentilhomme, n'avait pas un instant cessé de l'approcher. Le duc, dont la situation devenait ridicule, et Jean Du Barry, qui sentait sa fortune compromise, avaient conseillé la favorite. Celle-ci, impatiente, se sachant moquée des femmes de la Cour, blessée dans le rôle de vanité qu'elle remplissait depuis plusieurs mois, avait joué au naturel la scène de larmes qu'on lui avait demandée. Il n'en fallait pas tant pour décider le maître. Il préparait en secret avec Richelieu un de ces coups de théâtre qu'il aimait. Le soir même où ce coup était frappé, on apprenait que les joailliers royaux venaient d'apporter à madame Du Barry pour cent mille livres de diamants, le présent de l'amant heureux, les armes de la beauté pour la bataille qu'elle allait livrer.

L'heure était arrivée depuis longtemps. Le Roi attendait après le débotté, dans le cabinet du Conseil rempli par tout son service. Gêné, soucieux, son bras droit porté en écharpe

dans l'habit, il allait d'une fenêtre à l'autre, regardant la cour royale encombrée de curieux et la grille où rien n'apparaissait encore. Choiseul n'était pas là; mais ses amis triomphaient, se mordant les lèvres et dissimulant leur joie. Richelieu commençait à être inquiet et allait recevoir l'ordre de renvoyer la présentation, quand une grande rumeur se produisit dans la foule; un carrosse s'arrêtait au bas de l'escalier d'honneur. Quelques instants après, l'huissier ouvrait les portes du cabinet, le premier gentilhomme demandait la volonté du Roi, et madame de Béarn, en grande toilette, s'avançait, puis madame Du Barry, vers laquelle allaient tous les yeux, aussitôt surpris et charmés. Sous le somptueux habit et la coiffure étincelante apparurent ces belles épaules, cette gorge incomparable, ce teint de roses avivé de rouge, cette grâce des révérences et du sourire, et surtout, dans cette femme de cour improvisée, une aisance de gestes que n'apprend point le maître à danser. Le murmure de l'admiration fut un instant l'excuse du Roi; et lui-même eut son regard, d'ordinaire alourdi, tout illuminé de ce triomphe, pendant qu'il rentrait dans son intérieur, et que la comtesse Du Barry, moins gênée que sa marraine, descendait chez la famille royale et traversait, saluée de tous les hommes sur son passage, les salons et les escaliers du château remplis de ses sujets de demain.

La nouvelle se répandait le soir dans les cercles de Paris et causait une émotion extrême. La nuit même, partaient des courriers de cabinet pour toutes les cours d'Europe, annonçant l'important événement, qui allait changer entièrement, pendant la fin du règne, l'aspect de la Cour de France.

PIERRE DE NOLHAC

LE TABLIER VERT

Du diable si je songeais à devenir alpiniste quand j'arrivai pour la première fois à Chamounix !... En ce temps-là, je n'aimais que la mer et ne me souciais pas de la montagne... Il y a longtemps, ma foi !... j'avais vingt-sept ans !...

C'était le 11 juillet 187... Un temps radieux. Chamounix peuplé, vivant, tout en joie. Les montagnes sereines, éclatantes... Et, dans mon cœur, un émoi tremblant, l'espoir qu'*elle* était là, qu'*elle* avait tenu sa promesse... J'étais descendu à l'hôtel du Mont-Blanc. Tout de suite je me rendis à l'hôtel d'Angleterre.

— Mme L... ? demandai-je.

— Au premier, à droite...

Je montai. Je la rencontrai sur le seuil de sa porte.

— Ah ! bonjour, me dit-elle. Je sortais. Venez avec moi. J'ai décidé de grimper après-demain au mont Blanc. Le gérant de l'hôtel s'est chargé d'organiser l'expédition. Trois hommes pour moi seule ! Deux guides et un porteur... Et il paraît que je m'en tire à bon compte. J'ai dit que j'étais une fière marcheuse, que j'avais fait « des ascensions à l'étranger »... « A l'étranger » n'est pas mal, avouez ! On m'a crue. Venez, on va me présenter mon guide-chef, le premier ténor, un nommé Ballot.

En effet, dans la cour, un homme attendait que le gérant appela. C'était Ballot... Rappelez-vous ce nom.

Il s'approcha et se découvrit, puis resta immobile, dans un respect fier d'homme qui se fait payer un service rare et noble.

Ballot avait alors de trente à trente-deux ans. C'était un grand garçon, un peu maigre, avec des yeux bleu clair qui avaient souvent contemplé la blancheur des neiges et l'infini des abîmes : un regard intrépide, calme et bon, qui éclairait sa figure simple, sans sourires de valet. Le front haut et large, une petite moustache brune qui ne cachait pas le dessin net et ferme de la bouche. De corps, il était solide sans épaisseurs de carrure ; des membres secs, des membres de marcheur, musclés de cordes, sous la peau hâlée. Il portait la bure brune du pays et un chapeau mou, avec une fleur d'edelweiss passée dans le cordonnet de laine. J'avais vu tout cela pendant le court silence qui avait suivi la présentation. Presque aussitôt, madame L... le questionna :

— Ainsi, c'est vous que monsieur le gérant a choisi pour me conduire au mont Blanc?...

— Non, madame, on ne m'a pas choisi : il y a un roulement pour les guides et les porteurs comme pour les mulets. C'est la Société des guides qui arrange ça. On nous appelle chacun à son tour : c'était le mien : on m'a pris.

Sans doute, Marie — qu'on me laisse désigner madame L... de ce petit nom banal, commode et discret — Marie aurait préféré qu'on eût choisi quelqu'un spécialement pour elle. Cette sorte d'anonymat lui déplaisait. D'ailleurs, elle ne pouvait pas se plaindre du sort : Ballot était déjà un guide très renommé, — comme le gérant le fit observer en termes élogieux pour notre homme, qui ne sourcilla pas.

— Êtes-vous monté souvent au mont Blanc? reprit madame L..., qui le regardait en plein avec une fixité de hardiesse et de grâce bien plus slave que française.

— Trente et une fois.

— Et pensez-vous que j'arriverai jusqu'en haut?

— Oui, à moins de mauvais temps.

— Et si je suis fatiguée?

— Nous irons lentement ; et puis, on s'arrête, on souffle un moment, on mange un morceau.

— Mais enfin, si je n'en peux plus?

— On vous tirera. On se passe la corde sur l'épaule et on traîne les voyageurs... S'il le faut, on vous portera. On en a monté bien d'autres.

Il sourit, comme dédaignant un peu les essoufflés qu'il avait hissés de gré ou de force au sommet des pics... Et ses yeux, qui rapidement enveloppèrent les formes sveltes de sa cliente, avaient l'air de dire : « Moi, Ballot, je me charge de vous y monter tout seul ».

Une femme n'est jamais insensible à une manifestation, faite en douceur, de force et d'énergie masculines. Marie sourit à son tour; puis, honteuse de paraître manquer de confiance en soi, elle repartit :

— Soyez tranquille, je ne me ferai pas « tirer ».

Tout en devisant, nous étions allés nous asseoir près d'une petite table, devant l'hôtel. Marie continuait de questionner Ballot, qui répondait avec un peu de nonchalance. Il avait probablement subi plus de cent fois de tels interrogatoires... Et toujours elle nous apparaît fastidieuse, ridicule même, cette curiosité d'autrui se tendant vers les choses qui nous sont le plus connues et familières. Tout à coup elle demanda, avec une sorte d'espoir qu'on lui répondrait oui :

— Y a-t-il vraiment du danger?

— On court bien une petite chance, fit Ballot, à cause du temps... Les nuages qui arrivent; la neige qui tombe ou le vent qui se lève : cela efface les pas...

— Et alors?

— Alors les plus malins se perdent, et ordinairement on y reste.

— On meurt ?

— Ma foi, oui. On gèle sur place.

Il avait dit cela en toute simplicité, envisageant comme chose possible et prévue ce naufrage du montagnard dans la tourmente de neige, cette mort dans l'abandon glacé de l'Alpe.

— Vous êtes-vous jamais trouvé en détresse?

— Non. Mais, il y a deux ans, une caravane tout entière « y a passé ».

— On a retrouvé les corps?

— Pas tous. Nous sommes montés, une douzaine de guides,

pour les chercher. C'est moi qui ai retrouvé le premier corps. C'était celui d'un de mes amis. Il était à plat ventre, à moitié recouvert de neige : il avait dû mourir en se cachant la figure dans son bras replié, comme un enfant qui dort. Je l'ai retourné... La figure était laide à voir, toute jaune ; on aurait dit un masque. J'ai voulu le soulever. Il m'a échappé ; il est retombé dans une espèce de contre-bas, à deux mètres au-dessous. Et, comme il est retombé à faux sur son autre bras qui était étendu tout droit, à l'équerre avec le corps, le bras s'est cassé tout net, comme un bâton ; cela m'a fait de la peine, j'ai vite pris le bras et l'ai fourré dans mon sac...

Il se tut, un moment, songeur devant la sinistre évocation. Puis, déridant son front :

— Il n'y a pas de danger, madame, ça ira très bien. Une promenade, quoi !... Il faudra prendre un mulet jusqu'à Pierre-Pointue. De là, nous traverserons le glacier et nous irons dîner et dormir un peu à la cabane des Grands-Mulets... Et à une heure du matin, en route pour le sommet ! S'il ne fait pas de vent, nous passerons par les Bosses. A huit ou neuf heures nous serons en haut, sans nous presser, et la descente ira vite...

Il se leva.

— Ainsi, demain matin je serai ici, à dix heures. C'est assez tôt... Monsieur ne viendra pas ? ajouta-t-il en me regardant. Nous prendrions un guide de plus. C'est bien facile.

Mon amie répondit pour moi :

— Non, monsieur n'aime pas la montagne.

Je n'osai pas répliquer. Un regard bref de Marie me l'avait interdit. Je pris congé, deux minutes après Ballot, et m'en fus rôder par le village.

Cette flânerie avait du bon. Elle me distrayait de mon idée fixe, mes yeux ayant fort à faire... Car, pour la première fois, je contemplais là-haut l'éternelle impassibilité des neiges ; j'admirais, à la pointe des aiguilles, au tranchant des arêtes, sur les névés, aux flancs des roches, l'étincelante fantaisie des jeux de l'ombre avec la lumière, la lutte du violet, du noir et de l'azur, les reflets d'or et de rose, de pourpre et d'argent... Et quand je ramenais vers la terre habitable mes regards éblouis, après cette lointaine contemplation des cimes,

je m'amusais à examiner le va-et-vient des petites alpinistes de tout pays qui circulaient dans le village... Exercice d'ironie. hélas! plutôt que d'esthétique, je l'avoue! Les jolies femmes étaient rarissimes et les très laides pullulaient! Comme si les émotions alpestres n'attiraient guère que les déçues et les dédaignées d'ici-bas, alors que les autres, les belles et les adorées, préfèrent au contact des rochers et des glaces les molles rêveries et les ardentes pensées... Et ainsi philosophant, les mains derrière le dos, je m'arrêtais çà et là aux devantures des magasins, je passais en revue les objets en bois sculpté originaires de Provence et les bijoux en pierre des Alpes fabriqués en Allemagne.

Arrivé à la grande place, je fis halte un instant. Une vingtaine de guides et de porteurs devisaient au soleil, la pipe à la bouche. Ils avaient tous l'air indolent, paresseux, presque lourd, comme souvent les chevaux de sang à l'écurie... Or, tout en m'étonnant de ces apparences, que je savais trompeuses, saisi de respect pour ces héros simples dont j'ignorais les noms, je sentais en moi le très vague désir de mériter l'éloge de quelques-uns de ces hommes, bons connaisseurs en énergies... Et certes elle n'était pas innée en moi cette convoitise de la montagne, cette recherche d'un danger très spécial dans un décor de neige... Il y fallait déjà... Mais, laissons!...

J'avais poursuivi ma flânerie, le long de la grande rue... Soudain, à la porte d'une boutique, je lus cette enseigne: *Pierre Ballot, cordonnier.*

— Tiens! tiens! pensai-je.

Et je poussai la porte. Une femme me reçut.

— Pardon, madame, est-ce que M. Ballot, cordonnier, est parent du M. Ballot qui est guide?

La femme sourit.

— Non, monsieur; pas parent... C'est le même.

— Ah! c'est le même...

J'étais un peu étonné. Je repris :

— Et il n'y est pas?

— Non, il est parti pour acheter des cuirs.

— Mais il doit monter demain au mont Blanc?

— Je sais bien; avec une dame... la vôtre, peut-être?

— Non...

— Eh bien, il reviendra cette nuit... ou demain, de bonne heure...

— Parfait !... Ainsi, il est cordonnier !...

— Mais oui ! C'est-à-dire... il ne peut pas travailler comme il voudrait. Les ascensions, ça lui prend bien du temps. C'est dommage... Il en a fait, des pas et des pas, dans la montagne. Toutes les belles aiguilles, quoi !... C'est égal, c'est pas un gentil métier comme la chaussure...

Et, d'un regard doux et mélancolique, madame Ballot parcourut la petite échoppe. Il y avait là des cuirs, jonchant le sol ; des outils, des formes, le tabouret bas où le maître s'asseyait pour manier l'alène et tirer le ligneul... Puis, pendue à un clou, une casquette de soie noire, — la casquette de travail, sans doute, — et un tablier vert... en serge, — pourquoi pas en cuir ? je ne sais, — bref, un tablier en serge verte, comme celui des « portiers d'étage » dans les hôtels suisses.

Oh ! ce tablier vert ! Quel souvenir pour moi, aujourd'hui !... Et quel symbole !...

Mais la bonne femme recommençait de bavarder. J'avais peur d'un fort monologue : je m'esquivai et je repris le chemin de mon hôtel.



J'étais condamné à dîner seul. J'ai oublié le menu que l'on m'offrit. Je me rappelle, en revanche, que je songeai longuement à Marie et à moi ! Pour la vingtième fois, je me refis l'histoire de ma sympathie. Et ces souvenirs, ces réflexions d'alors, suffiront à vous renseigner sur la très charmante et singulière amie que je venais de suivre jusqu'aux pieds des Alpes.

A cette époque, j'étais libre, fort et pas mal têtu... J'avais fait à Paris, au printemps, la connaissance de madame L... Dès le premier regard elle m'avait paru la plus désirable des créatures... Quoique Française de naissance, elle portait un nom étranger. Elle avait même un peu de sang oriental dans les veines... et cela se devinait à la tendresse fatiguée de ses yeux, à leur douceur brune, aux longs battements des paupières qui semblaient des appels d'amour, aux éclairs soudains du regard qui disaient « halte-là ! »... Et la voix aussi avait.

parmi les caresses chantantes, de brusques sonorités graves qui vous arrêtaient net... Des traits quelconques, peut-être fins, peut-être épais, je ne sais trop ; ils avaient la vie, l'intelligence et la passion... Le sourire éclatant, mais rare... Un détail encore : les mains... très petites, sèches et blanches, volontaires et nerveuses... Les mains des femmes sont plus révélatrices que leurs yeux ; elles ne peuvent pas mentir.

Donc, je devins tout de suite le plus amoureux des hommes ; et j'eus la sottise de croire à un bonheur possible et même prochain. Tout excusait ma naïveté. Madame L... vivait seule : elle avait repris sa liberté, un beau soir, ayant pour elle, après tous les outrages reçus, tous les droits d'agir de la sorte ; et son mari, le plus cynique des viveurs, n'avait pas osé protester. Depuis lors, elle voyageait. Pas d'enfants, donc pas de remords ; pas d'amour, donc pas de regrets... Elle passait ici ou là quelques semaines, quelques mois ; les automnes et les hivers en Italie ; très peu de temps en France. Paris la fatiguait. Elle m'avait elle-même donné peu à peu ces renseignements. Car je la rencontrais souvent dans la maison amie où je lui avais été présenté ; puis, comme elle avait fort bien accueilli ma première visite, j'avais récidivé... De sorte que j'étais devenu, sans apparente surprise de sa part, un de ses rares familiers. Une ou deux fois par semaine, j'allais prendre le thé et fumer une cigarette dans son petit salon de l'hôtel Chatham. La conversation allait, aimable, vive et simple, avec des galanteries qui faisaient sourire Marie d'incrédulité... Un jour, mes paroles devinrent pressantes. Elle me regarda d'un air si sérieux que je lui dis :

— Cela vous rend donc triste d'être aimée ?

Elle me répondit :

— C'est toujours triste qu'un homme nous parle d'amour... Triste, s'il est sincère, parce que nous perdrons probablement son amitié ; plus triste encore s'il a menti, parce qu'il perdra notre estime... et c'est nous qui nous éloignerons de lui !...

— C'est bien, dis-je simplement. Je n'aurai plus l'air de vous aimer, je vous le promets !...

J'étais affligé, vraiment. J'allais me lever et partir. Mais à ce moment une main, cette petite main nerveuse et volontaire que vous savez, se posa sur la mienne et me la serra. Et j'eus

un de ces très légers et délicats frissons de joie, en même temps qu'une rosée aux yeux, — moins qu'une larme, — en entendant ces mots :

— Vrai, vous avez du bon, vous, et je vous aime bien... là !...

Puis, comme je haussais lentement les épaules, en découragé à qui cela ne profite guère « qu'on l'aime bien », elle reprit :

— Si les hommes voulaient se laisser vivre et... attendre, la reconnaissance des femmes serait infinie.

J'avais beau jeu, n'est-ce pas? je me hâtai de me déclarer l'être le plus patient du monde, le mendiant qui reçoit l'aumône sans avancer la main, le toutou fidèle et désintéressé ; bref, tout ce que pouvait souhaiter de plus rassurant mon effarouchable amie... Elle finit par me croire et n'eut pas tort, en somme : je ne mentais pas, ou du moins je mentais sans le savoir, — ce que les psychologues appellent de la sincérité.

A quelques jours de là, je revins. Dès l'accueil, je la devinai tout attendrie de gratitude. Elle parlait, songeant tout haut, et sa confiance était charmante. Elle avait des regards indulgents et des sourires familiers. Sans étaler les faits de son triste passé, elle me découvrait quelques-unes des impressions qu'elle en gardait... Elle m'avouait peu à peu ce qu'elle aurait pu être et devenir. N'ayant pas d'espoirs définis, ou les cachant comme des faiblesses, elle me contait du moins les projets de son inquiète imagination, ses tentatives pour animer et distraire une vie morne et désœuvrée.

— Oui, je m'ennuie, me disait-elle, et j'ai peur de moi quand je m'ennuie... parce que je pense à perte de vue... Or les longues pensées créent de sottes mélancolies ou de vilaines tentations... je ne suis pas un ange, après tout ! Une femme n'est pas maîtrssse de ses rêveries ; elle est souvent impuissante à ne pas souhaiter ce qu'elle réprouve. La plus honnête de nous a été criminelle, pendant la durée d'un éclair. Il ne faut pas laisser les femmes regarder trop en soi-même : elles y trouvent toujours de quoi se plaindre, et qui se plaint veut être consolé. Moi, je vais, je viens, et mon activité m'est une garantie de paix. Le repos serait pour moi de l'agitation.

Je lui demandai ce qu'elle ferait pendant l'été. Elle répondit aussitôt :

— J'irai à Chamounix. J'ai envie de grimper au mont Blanc.

Je payai d'aplomb et lui dis que cela tombait à merveille, puisque j'avais la même intention. J'ajoutai :

— Quand y allez-vous?

— En juillet.

Elle m'avait jeté un petit coup d'œil clair et malin. Elle reprit :

— Je vous préviens que je voyage seule, que je fais mes ascensions seule, — c'est-à-dire avec des guides choisis par moi, — et que là-bas je ne vous connais que juste ce qu'il me conviendra de vous connaître.

— Entendu.

Il va de soi qu'elle avait deviné mon galant mensonge, mais elle ne pouvait m'interdire le séjour de Chamounix sous peine de s'avouer mise en péril par ma présence.

J'achevai de la rassurer en lui affirmant que je n'étais pas alpiniste : je n'avais jamais compris que l'on courût la montagne sans un fusil; tous ces grimpeurs à lunettes bleues et à voiles verts me semblaient du dernier ridicule. Elle me répliqua que c'était tant mieux, attendu qu'elle aurait ce prétexte de ne pas se montrer à moi dans l'accoutrement demi-masculin qu'il lui fallait pour les glaciers.

— C'est là, disait-elle, de la simple coquetterie d'amitié. Les hommes nous reflètent, en quelque sorte, et cela nous choque de nous exhiber à eux sous un aspect où il ne nous plaît pas de nous voir nous-mêmes... Cela ne signifie point que je tienne à vos illusions sur moi : c'est affaire de sensation, comme certains frissons de chair ou d'épiderme. Je n'aime pas à être regardée « à faux ». Il y a une harmonie de la beauté : le regard autant que l'ouïe perçoit les notes fausses, et j'ai bien le droit de ne donner que des notes justes...

Il n'y avait rien à répondre, et je promis tout ce qu'elle voulut. Je ne l'accompagnerais pas sur les neiges éternelles; je resterais le respectueux admirateur de ses charmes reposés et très élégamment vêtus. Je ne tenterais pas la dangereuse aventure des camaraderies forcées, dans les huttes, à trois mille mètres; je ne me servirais même, pour observer de loin ses ascensions, que d'un télescope de moyenne force, discret sur les détails du costume... Bref, moitié moqueur,

moitié sérieux, je lui fis jurer, en revanche, d'être exacte au rendez-vous, à Chamounix, le 11 juillet suivant. D'ici là, nous n'en parlerions à âme qui vive et nous aurions l'air nous-mêmes de l'avoir oublié.



Ainsi nous avions été exacts, elle et moi, ce 11 juillet, à Chamounix! Ainsi, nous y étions, tous les deux ! Je ne rêvais pas!... Qu'en adviendrait-il, de cette exactitude? Je n'osais rien me répondre, ayant peur de trop espérer... Avec un soupir de doute, je me levai de table, heureux d'avoir terminé mon dîner solitaire et méditatif, et je sortis pour rejoindre Marie. Elle m'avait dit : « Venez me chercher vers huit heures et demie ; nous marcherons... »

En effet, nous nous en allâmes seul à seule, par la grande route qui file vers Sallanches, en passant au pied des Bossons. Une nuit paisible, étoilée, superbe. La lune jetait sur certaines parties de la chaîne sa clarté de métal. Des sommets apparaissaient, seuls éclairés au-dessus de pentes et de glaciers encore sombres ; et ce contraste augmentait la sensation d'impitoyable froid et de mortelle solitude qui vous saisissait à contempler ces aiguilles et ces crêtes de neige, élevant dans le calme infini du ciel leur diadème lumineux, fières de dominer l'ombre et semblant sourire dans leur inattaquable et nocturne souveraineté.

On dit que les grands spectacles de la nature disposent la femme à l'indulgence autant que l'homme à l'audace. Possible. Toujours est-il que je fus rembarré de la belle façon chaque fois que, sous le rusé prétexte de faire admirer à ma compagne un pic argenté ou une étoile d'or, je risquais un rapprochement de tête, une prise de main, une manifestation quelconque de sympathie.

— Laissez-moi donc, mon cher. C'est si beau! Vous me dérangez : vous êtes insupportable!...

Au son de la voix, au brusque dégagement de l'étreinte essayée, je sentais bien que la mauvaise humeur n'était pas de comédie. Mais quoi! je finis par me faire une raison : je consolais mon amour-propre en lui représentant que les défaites ne sont pas honteuses quand le rival est hors de

pair... Le mien, c'était le géant des Alpes, et il se dressait là, si majestueusement royal dans son manteau de blancheur éternelle que je n'étais pas trop confus de mon écrasement...

Je passai la journée du lendemain en fiévreuse colère. J'avais le sentiment d'avoir commis une lourde faute. J'aurais dû grimper là-haut, moi aussi, — ou prendre la diligence, m'enfuir crânement... Mais rester dans la vallée, l'œil au télescope, c'était jouer le rôle d'un poltron et d'un grotesque. Je n'avais, d'ailleurs, pas même le plaisir de suivre la marche de la caravane qui ne devait pas, dans sa première étape, dépasser la cabane des Grands-Mulets : l'ascension ne se ferait que le jour suivant; c'est alors que je pourrais en observer les lointaines péripéties.

Je n'y manquai pas. Dès la première heure, ayant mal dormi, je m'installai au télescope, dans la cour de l'hôtel, et n'en démarrai plus. Mon dépit augmentait à mesure... Mon rôle de grotesque se corsait. Je m'en voulais de me morfondre à rester le nez en l'air pour regarder là-haut, taches mouvantes et à peine visibles, ces bonnes gens sur la neige, comme un écolier contemple, crevant d'ennui, les mouches accrochées au mur blanc de la salle d'étude. — Mais une fascination me clouait là. J'aperçus, ou je crus apercevoir, dans le premier crépuscule, la chaîne humaine qui arrivait au Grand Plateau, je la retrouvai ensuite au Dôme du Goûter, enfin je la vis s'engager sur l'arête des Bosses et faire halte au sommet... Alors, je quittai rageusement le télescope. J'avais toujours espéré qu'un incident — je ne dis pas un accident — surviendrait; que la fatigue mettrait son veto, que j'assisterais, vengé, à une retraite qui serait une déroute, et me fournirait une revanche de railleries. Vain espoir, maintenant! Marie, victorieuse, serait plus inabordable que jamais. Je n'étais plus pour elle qu'un inférieur inutile, au lieu du consolateur que j'aurais pu devenir, magnanime après la revanche... Je rentrai donc à l'hôtel et me mis à table — toujours des repas mélancoliques! — Il était neuf heures environ. Le garçon qui me servait eut la malencontreuse idée de me dire :

— Il y a une ascension au mont Blanc, ce matin... Monsieur a vu?

Je répondis :

— Allez me chercher ma côtelette, c'est beaucoup plus important.

Peu après, convenablement restauré, je filai d'un pas rapide sur la grand'route d'Argentière, tournant le dos au mont Blanc, avec la dédaigneuse résolution de ne rentrer à Chamounix qu'à l'heure où l'insolente caravane ne serait plus en vue... Je me tins parole. Vers midi, après une longue promenade à travers monts et forêts, je revins sur mes pas. Alors, pour la première fois, je levai les yeux vers le sommet détesté qui m'avait ravi mon amie... Lumineux, étincelant, il pointait dans le ciel pur. Mais tout à coup, mon regard, descendant sur les flancs du colosse, aperçut une bande nébuleuse qui le ceinturait à la hauteur du Grand Plateau : c'était une traînée grise, un sinistre brouillard d'inconnu et de mort qui planait là-haut et dont je crus sentir l'ombre et le froid m'envelopper. Un frisson me saisit et je précipitai ma course vers le village... Tout en marchant, courant même, je continuai de regarder l'immobile et implacable nuage et ma peur me rappelait cette phrase de Ballot : « Si les nuages arrivent..., alors les plus malins se perdent. »

Seulement, par une assez naturelle réaction, en approchant de Chamounix, je me rassurais, je riais de mes craintes ; je me disais : « Il est deux heures ; ils sont depuis longtemps redescendus aux Grands-Mulets... Peut-être ont-ils déjà traversé le glacier et ne soupçonnent-ils même pas qu'au-dessus d'eux la montagne s'est couverte... » Ainsi raisonnant, j'arrivai sur la place. Les guides causaient comme à l'ordinaire : dans les groupes, pas un mot révélant une inquiétude. A l'hôtel, même insouciance. La caravane n'était pas encore de retour, ce qui semblait fort naturel... Mais, dans une heure ou deux, on entendrait le canon sonner la bienvenue... Une heure passa, puis une heure encore. Je pris un homme et je partis avec lui pour Pierre-Pointue. En route, je lui fis part de mes anxiétés. Au premier mot, il s'arrêta, inspecta la montagne, hocha la tête, puis me dit :

— Il ne faut pas avoir peur... Voyez-vous, le nuage s'en est allé... Le vent a dû se lever. Et il y a encore du temps avant que la nuit vienne... C'est égal, c'est ennuyeux tout de même.

A partir de ce moment, il se tut et marcha d'un tel pas que je n'avais plus de souffle à perdre en paroles.

Il était six heures quand nous arrivâmes en vue du Pavillon de Pierre Pointue. D'après le calcul de mon guide, les voyageurs étaient là... Devant l'auberge, personne. Je pousse la porte; que vois-je? Marie, buvant un immense bol de thé.

— Tiens, dit-elle sans se déranger, c'est vous?... Vous étiez inquiet?

— Non, je suis simplement venu à votre rencontre.

Je ne voulais pas me compromettre, avoir l'air d'un trembleur, pour qu'elle me rie au nez... Mais tel ne fut pas le cas.

— Vous auriez pu être inquiet, dit-elle. Cela n'a pas été tout seul. Il y a une demi-heure à peine que nous sommes ici.

Et elle se mit à me raconter qu'ils s'étaient perdus dans le brouillard et avaient longtemps erré à l'aveuglette. Son récit, assez confus, me semblait exagérer fort l'intensité et la durée des périls, la profondeur des abîmes et l'énergie même que les guides avaient dû déployer. Je jugeai qu'il y avait là un peu d'excitation féminine, bien naturelle d'ailleurs, après la lutte soutenue et dans l'orgueil joyeux du triomphe. Je me gardai de contredire Marie. J'approuvai tout. Je me confondis en éloges. Seulement, à la fin, je fis cette question :

— Et Ballot?

Elle répondit :

— Admirable!

— Où est-il?

— Ici à côté, dans la salle des guides.

J'entrai dans la salle enfumée. Quelques hommes étaient attablés devant des bouteilles de vin rouge. Ballot, assis sur le banc, le dos au mur, le feutre en arrière, mordillait, tout en le pétrissant entre ses doigts, un cigare qui tirait mal.

En m'apercevant il se souleva. Je lui fis signe de ne pas se déranger, je lui tendis la main et m'assis en face de lui.

— Ainsi, lui dis-je, vous avez eu vilain temps pour redescendre.

— Oui, monsieur, un tout sale temps! Le brouillard nous a pris au Grand Plateau. La neige avait un peu fondu: nous ne trouvions plus nos pas du matin.

— Alors?

Il tira péniblement, coup sur coup, deux ou trois bouffées.

— Alors nous avons marché, marché, espérant arriver au Mur de la Côte et au Corridor... Puis, ne le trouvant pas, j'ai cherché le troisième chemin, qui ne devait pas être loin.

— Quel chemin ?

— Celui qu'avait découvert Balmat... Ça nous est défendu d'y passer, mais nous nous en fichions un peu, je vous en réponds !... Nous avons pataugé comme ça pendant trois heures, et puis nous nous sommes retrouvés à la place d'où nous étions partis... Nous étions tout mouillés de sueur, à cause de la marche, et aussi, je crois, à cause du mauvais sang que nous nous faisions... Et pourtant, le froid pinçait dur. Nous avions des glaçons qui nous pendaient aux cheveux... J'ai cru que c'était fini, que la nuit viendrait et que nous y resterions... Heureusement, il y a eu un coup de vent, le nuage est parti et nous avons vu clair.

— Étiez-vous loin de la bonne route ?

— Pas seulement à un quart d'heure. Dès que les nuages se sont levés, nous avons vu, tout près, le mont Maudit. Le Corridor est droit en dessous. Nous étions sauvés.

Sur ce, il but un coup de vin et alluma le cigare que je lui donnais.

— A la bonne heure, il tire, celui-là !

Je repris :

— Et madame, a-t-elle eu peur ?

— Rien du tout, monsieur ; un peu fatiguée, voilà tout.

— Elle a pu vous suivre tout le temps ?

— Le plus possible. Je ne voulais pas la laisser prendre par le froid... Quand elle n'en pouvait plus, je la portais un bout de route. Elle ne remuait pas. Elle me disait seulement comme ça : « Merci, Ballot, c'est assez, je vais marcher maintenant... » Oui ! c'est une bien brave dame, pas poltronne, bien polie, et puis qui ne marche pas mal... Mais ça n'est pas tout ça..., — fit-il en se levant brusquement comme s'il rentrait dans la réalité : — il faut partir. L'air est vif, ce soir. Madame n'aurait qu'à attraper froid !... Il y a là un mulet pour elle. Elle s'enveloppera bien dans ses châles... En route !

Le retour fut silencieux... Nous suivions lestement les lacets du sentier. Deux fois Marie voulut mettre pied à terre

et marcher. Je lui offris mon bras. Elle me dit un merci indulgent, un peu dédaigneux même, et réclama Ballot. En la voyant ainsi, devant moi, s'appuyant sur cet homme, je sentais qu'un attrait toute de reconnaissance et d'admiration la liait à lui, que je n'étais plus rien dans sa vie, à cette minute; et j'en voulais à ce rival inattendu... Je lui en voulais d'avoir eu à protéger celle que j'aimais, de l'avoir sauvée, de l'avoir tenue contre sa chaude et robuste poitrine, d'avoir calmé par sa force et changé en douce confiance l'émoi palpitant des heures périlleuses... Je devins injuste et mauvais, et, en arrivant à l'hôtel, une vilaine pensée me prit. Avant de nous séparer, je mis ostensiblement deux ou trois louis dans la main de Ballot en lui disant d'un air protecteur :

— Tenez, mon brave; ceci, c'est de ma part, pour que vous buviez une bonne bouteille avec vos camarades.

Sans doute, Ballot goûta fort le procédé, mais Marie comprit ma perfide intention d'insolence et de raillerie... Et, furieuse que j'eusse voulu lui rappeler qui était son Ruy Blas, doña Maria, après un regard de colère et un bref signe de tête, me tourna le dos et rentra dans l'hôtel.

Cet acte de dépit devait amener une explication, dès le lendemain. Elle fut vive, et je ne crois pas que jamais femme ait plus impudemment montré son âme toute nue à l'homme qui l'aimait.

— Vous avez essayé de m'humilier, me dit-elle, parce que j'avais de la reconnaissance et de la sympathie pour un homme qui venait de me sauver ou à peu près. C'était mesquin, vraiment, et vous alliez à fin contraire de votre intention. Ballot gagne sa vie en... en la risquant, et je trouve ma foi que cette façon-là de travailler ennoblit l'or des salaires... Et puis, voulez-vous tout savoir?... Eh bien, oui! je l'ai admiré hier, cet homme: je l'ai trouvé beau, fort et fier dans le danger. Vous riez! Je parle comme dans les mélodrames,.. Tant pis! je dis la vérité. Oui, j'étais bien à lui pendant qu'il me portait dans ses bras et que la neige criait sous ses pieds; quelquefois il glissait, dégringolait d'un mètre, mais son torse ne bronchait pas. Il continuait de me tenir ferme et doucement, sûr de lui-même. Et quand un camarade lui disait :

« Ballot, tu vas te crever; laisse-nous-la porter un moment », il répondait : « Allez, allez toujours, vous autres; pas besoin qu'on m'aide... » Il faudrait n'être pas une femme pour n'avoir pas fait alors le rêve étrange que vous me reprochez... Être enlevée ainsi à travers la brume glacée, sur les pentes infinies de neige, avec l'abîme et l'inconnu tout près de soi, et la mort possible, mais avec le dévouement aussi et la force d'un être simple et superbe qui lutte pour deux!... Voyons, est-ce une sensation, cela?... Je ne suis pas une bégueule, moi; je suis une honnête femme sachant me garder, mais capable aussi de juger les hommes et de savoir choisir à qui je me donnerais... si je me donnais. J'ai tort, peut-être, de vous préférer ce montagnard que vous avez payé hier soir avec un peu d'or, pour me bien marquer que c'était un inférieur. Soit!... Mais il vous domine maintenant et dans ma pensée, dans mon cœur de femme, je le vénère et je le choie... Ainsi, vous n'empêcherez pas que ce rude héros, en veste de bure, aux poignets noueux saillant des manches trop courtes, beau sans l'être parce qu'il est fort, calme et brave et qu'il n'en sait rien, — vous n'empêcherez pas que je le compare aujourd'hui à ce gentleman aimable, correct et ganté que vous êtes et qui me fait les yeux doux, entre deux cigarettes, comme pour me dire : « Mais tombez donc dans mes bras, vous ne vous ennuierez pas! »

A cette tirade, il me fallut bien sourire; et j'aurais même ri, si je n'eusse éprouvé un mortel désappointement. J'avais suivi Marie à Chamounix, avec l'espoir de trouver l'occasion attendue où, avec un peu d'adresse, je l'obligerais à récompenser ma constance... et voilà que surgissait entre nous un obstacle nouveau et des plus sérieux, étant de ceux que l'imagination même de la femme se plaît à créer et s'obstine à défendre. Je savais bien que tout raisonnement serait vain, qu'aux sensations il convient d'opposer des sensations et que je n'étais pas près de voir s'opérer en ma faveur, dans l'âme de Marie, un miracle d'oubli et d'évolution amoureuse... Je dédaignai donc de répondre à ses dernières phrases et d'entreprendre la justification de mes sentiments... Je ne me rappelais que sa façon impertinente de vanter le courage de Ballot pour réduire le mien à néant. Je crois que je devins assez

pâle, de colère et de chagrin tout ensemble, et je lui dis :

— Un homme en vaut un autre... Je ne connais pas la montagne, mais j'ai vu le feu... et l'eau quelquefois! Envoyez-moi donc votre Ballot à bord par un bon coup de tabac, et nous verrons la mine qu'il fera.

Elle s'emporta en m'entendant douter de son demi-dieu.

— Commencez par le suivre et le voir à l'œuvre, dit-elle en ricanant.

Alors je sentis en moi quelque chose comme une montée chaude et rouge de colère... Je bondis, serrant les poings dans mes poches pour ne pas les lever sur elle, et m'écriai :

— Je vous aimais, je vous adorais... peut-être même que je vous aime encore. Mais il ne s'agit plus d'amour. Il s'agit d'un défi que vous me portez. Eh bien, oui! je suivrai Ballot... J'irai partout avec lui... et, si je me casse la tête, ce sera en sa compagnie et à cause de vous!... ne fût-ce que pour vous prouver qu'un gentleman ganté sait avoir du cœur et des muscles!...

Elle pâlit, mais fièrement, sans parole de regret :

— A votre aise! fit-elle; si cela vous amuse, vous êtes libre.

— Parfaitement!

— Seulement, je pars demain. Je ne veux pas assister à vos folies.

— Merci. Moi, je reste... quand même.

— Longtemps? demanda-t-elle avec une sorte d'ironie.

— Le temps qu'il faudra.

— Pour quoi faire? Pour devenir guide, à votre tour, comme Jean de la Roche? N'espérez pas un dénouement à la Sand...

— Je ne demande plus rien.

— Alors, c'est adieu?

— Décidez-en.

Elle sourit, mais d'une bonne malice, cette fois, et, haussant les épaules :

— Il n'y a, dit-on, que les montagnes qui ne se rencontrent pas... Et vous n'êtes encore qu'un montagnard futur...

— Ainsi... vous reviendrez?... Quand? Dans un mois?...

L'espoir et le désir me reprenaient, chassant ma colère. Elle sourit encore et dit :

— Je ne sais pas; peut-être... dans quelques semaines!...
— Et où pourrai-je vous écrire?
— A Paris, toujours.
— Au fait, pourquoi partez-vous?
— Je vous l'ai dit... Et vous, pourquoi rester?
— Pour avoir le dernier mot.
— Têtu!
— Oui, têtu!

Elle me tendit sa main, qu'elle retira à mon baiser, vexée que ma fierté l'emportât sur mon amour et que je ne commisse pas la faute irréparable de repartir avec elle.

Le triste adieu fut prononcé.

Je tins bon, je ne la revis pas. Le lendemain, elle avait quitté Chamounix. Un pressentiment me disait que je saurais bien l'y ramener.



Ai-je beaucoup pensé à elle pendant les semaines qui suivirent? Je ne sais trop. Ce fut une période d'ivresse physique, en pleine nature, en pleine montagne, roc, neige et glace: car, tout de suite, j'avais relancé Ballot et, comme il est avec le ciel des accommodements, j'avais obtenu d'en faire mon guide attitré. Deux ou trois jours de glaciers pour me dégourdir les jambes, puis, comme course d'essai, le mont Blanc. Nous fîmes l'ascension la plus rapide de l'année et je sifflai un bien-aller en passant l'arête des Bosses. Ballot m'avait dit avant : « Si l'homme qui marche devant vous tombe d'un côté de l'arête, laissez-vous tomber de l'autre, pour faire contre-poids. » Cette recommandation m'amusa et j'eus la bonne chance d'avoir à la mettre en pratique. Tout se termina pour le mieux. Cette épreuve fit la joie de Ballot et trois jours après nous escaladions l'aiguille du Midi. Ballot me guettait à la *plaque* qui est au sommet : un plan de rocher lisse où il semble qu'on n'aura prise ni des pieds ni des mains. J'y grimpai comme un chat... Je n'avais aucun mérite : le vertige m'était inconnu; mon souffle avait la régularité d'un métronome; bon pied, bon bras, bon œil: bref, j'étais doué... Nous fîmes l'aiguille Verte. La descente fut dure: brouillard,

verglas et le reste. A dix heures du soir nous arrivions au Jardin, où nous couchâmes, sous un gros rocher, après un souper d'œufs durs, arrosé de neige fondue dans un peu de café noir.

On commençait à me connaître à Chamounix. Les guides me trouvaient résistant. Mais, pour me classer, il fallait mieux. Je fis, dans les quinze jours qui suivirent, trois ascensions de marque : l'aiguille de Blaitière, celle du Druz et la traversée des Grêpons. Il n'y avait pas alors cinq alpinistes en Europe qui pussent en dire autant.

Depuis lors, un de mes amis, Auguste Remarc, a fait ces deux dernières ascensions et en a raconté les péripéties avec le sang-froid d'un vieux guide et la verve d'un artiste. Demandez-lui si c'est commode, et quelle figure fait une culotte quand on a chevauché pendant vingt-cinq minutes sur une arête de rocher comme une guenon sur une branche de cocotier... Je n'ai pas besoin de vous dire que dans ces deux expéditions-là on risque sa peau; le danger existe presque partout : on est à la merci d'un faux pas, d'un malaise, d'un éternument; mais on n'y pense guère. Les facultés morales et physiques sont trop tendues pour que la peur puisse les amollir. C'est une excitation à la fois joyeuse et féroce qui vous prend tout entier ; c'est l'homme luttant avec la nature et la dominant, c'est... Mais je ne suis pas là pour développer ce lieu commun. Le péril, en montagne, cause les mêmes émotions sauvages qu'ailleurs ; seulement, plus que n'importe où, il est défendu de s'y abandonner... A part ça, côtoyer un précipice sur une corniche de trois pouces de large, c'est la satisfaction d'être le plus fort et le plus adroit, de commander à ses muscles en domptant ses nerfs; c'est une victoire sur soi-même, comme d'affronter un fauve, de franchir la banquette irlandaise, de sortir en mer par un gros temps, de marcher au feu, de boxer en champ clos. Le désir de gloire n'est pas un mobile nécessaire. Je crois même que les vrais intrépides n'y pensent pas.

Et, franchement, je ne me sentais pas trop cabotin en cette affaire. Je ne cherchais pas à gagner l'estime des connaisseurs, mais à forcer l'estime d'une femme, ce qui est autrement excusable.

Au cours de cette entreprise, je m'étais passionné à tel point que j'en oubliais parfois le but. Si ma seule intention eût été de me distraire d'un amour obsédant, je n'aurais eu qu'à me féliciter de mon succès. Encore un peu, et la montagne serait devenue ma consolatrice et ma maîtresse. Mais la logique des événements ne le permit pas... En effet, la chronique alpestre commençait à s'occuper de moi. Le *Figaro* et le *Clairon*, qui paraissait alors, avaient souvent cité mon nom. Le *Clairon* venait même de consacrer au « grimpeur français » un article triomphant de chauvinisme, avec sarcasmes contre mes glorieux rivaux du Royaume-Uni. Le *Times* en daigna citer quelques passages.

De toute cette publicité qui m'était faite, il résulta, vous le devinez, une lettre de Marie, la première depuis son départ. Elle me disait, en dix lignes, qu'ayant dû abréger son séjour à Chamounix pour les raisons que je savais, elle s'était arrangée de façon à pouvoir y revenir et qu'elle arriverait très prochainement.

De mes ascensions, pas un mot. Mais ce silence était un excès de ruse. Il devait cacher une émotion. L'espoir me reprit, pour le coup, et, avec l'espoir, l'amour...

Que diable! on a beau être montagnard!... Ou plutôt, justement, après cinq semaines et plus d'une existence de sauvage, des nuits passées à la dure, dans des huttes ; n'ayant guère qu'une pensée : l'effort de demain ; qu'une sensation : la fatigue d'hier ; sans autre désir que boire, manger, dormir, sans autre compagnie que les rudes gaillards qui partagent votre vie périlleuse, grossière et violente, — alors, croyez-moi, l'imagination est admirablement préparée à goûter les délices infinies d'un contraste.

Et le soir où un de nos hommes m'apporta de Chamounix le billet de Marie, une révolution soudaine se fit en moi. J'étais dans une cabane, au pied des Aiguilles Rouges, au-dessus d'Argentière ; j'y chassais le coq depuis deux jours avec Ballot, en amateur, par manière de passe-temps... Il n'y avait là pour tout mobilier qu'une table, des morceaux de troncs d'arbres comme sièges, une marmite sur la plaque de l'âtre, et, pour nous éclairer, une bougie dans le col d'une bouteille vide... Une minute avant, j'étais heureux, d'un

bonheur d'animal repu dans sa tanière ; mais voilà que je déchirai cette enveloppe, que je dépliai ce papier d'où montait jusqu'à moi encore un peu d'un parfum connu, ardent et subtil... Voilà que je la revis, elle, avec toutes ses élégances, ses délicatesses, l'ondoiement léger des cheveux sur la petite et discrète oreille, la tendresse et l'éclat des lèvres, le charme et la volonté du regard, et les turquoises sur les mains blanches, et le pied minuscule et rosé à travers les jours du bas noir, et le froufrou complexe des dessous dans la marche, — bref, toutes ces diableries de femme, toujours tentatrices, mais presque impérieuses quand le diable est aimé, que depuis longtemps vous ne vous êtes pas prosterné devant lui ni rien de pareil et que s'est renouvelée en vous la faculté d'extase !

Aussi, dès l'aube suivante, je pliai bagage et redescendis dans la plaine. Je ne pris même pas le temps de rentrer chez moi, et, tel quel, en chasseur poussiéreux et fripé, je me rendis droit à l'hôtel d'Angleterre. Marie était arrivée. Je montai chez elle, et je frappai bravement.

— Qui est là ? fit une voix que je connaissais bien.

Et, trouvant que rien n'est bête comme de répondre : « C'est moi » ou « C'est un tel », en se nommant, je dis, non moins bêtement peut-être :

— C'est Ballot, madame.

Puis j'entre-bâillai la porte. Marie ne pouvait me voir, mais je la voyais, moi. Elle venait de poser son livre. Son visage exprimait une surprise et une attente que je prolongeai malignement. Tout à coup, j'apparus. Elle me considéra, effarée, pendant quelques secondes ; puis, avec une exclamation de plaisir et de gaieté :

— Ah ! c'est vous !... Par exemple !... C'est que j'avais eu la naïveté de croire...

— Que c'était l'autre !... Eh bien, non ! il faut en rabattre.

Elle me considérait sans avoir l'air de m'entendre... Ses yeux me parcouraient, pour ainsi dire... Et, comme il y avait une glace en face de moi, instinctivement je me jetai un regard à moi-même. Certes j'avais changé : je n'étais plus le « gentleman correct » de naguère, avec mes gros habits, mon col de flanelle entr'ouvert, ma figure tannée et mes mains presque aussi noueuses et hâlées que celles de Ballot. De tous ces

détails sans valeur esthétique se dégageait pourtant une impression morale de santé, de force, de virilité qui m'étonna. Je ne m'étais jamais tant examiné dans un miroir depuis mon avatar. Mon premier mouvement fut un geste de pudeur mondaine : je portai la main à mon col sans cravate, puis à mes cheveux sans raie, balbutiant :

— Je vous demande pardon, vraiment...

— Laissez donc! dit-elle. On est toujours bien dans le costume de ce que l'on aime faire... Mais asseyez-vous, et causons... Ou plutôt, racontez-moi un peu vos équipées.

Je me prêtai à son désir. Je parlai du ton simple d'un homme qui a vu de près le danger et n'en ressent nul orgueil... Elle m'écoutait, visiblement intéressée, même séduite, et je devinais parfois, au soulèvement une seconde arrêté de sa poitrine, l'émotion que lui donnait mon récit... Mais les femmes!... Savez-vous ce qu'elle me dit, à la fin, par manière de conclusion, en reprenant toute l'aisance de son sourire et le calme de sa voix :

— Avouez, mon cher, que je vous ai rendu un fier service; je vous ai aidé à découvrir en vous-même cette passion de la montagne! Vous voilà sûr à présent de ne jamais vous ennuyer pendant la belle saison, même en l'absence de la femme que vous croirez aimer.

Pour la seconde fois, la colère me prit. Elle avait douté de mon courage, elle doutait maintenant de mon amour. Je lui répondis sèchement :

— Vous désirez, sans doute, que je me vante d'avoir risqué ma vie à cause de vous. Soyez tranquille! je ne vous procurerai pas ce plaisir de vous moquer de moi.

— Bah! vous n'avez pas risqué votre vie par amour, mais par vanité et par entêtement.

— De sorte que je n'ai aucun mérite à vos yeux?

— Si fait!... le mérite d'avoir fait preuve de volonté et d'énergie. C'est déjà quelque chose.

— Mais c'était à cause de vous, pour vous... et c'est là toute la reconnaissance que vous m'en avez?...

— Vous voyez bien que vous vous vantez!... D'ailleurs, c'est vous l'obligé... je vous l'ai dit.

Je lui faisais décidément la partie trop belle. Chacune de

mes phrases était une maladresse dont elle profitait ; à ce jeu, j'aurais bientôt perdu. Je risquai donc le tout pour le tout.

— Écoutez, lui dis-je. Vous n'êtes pas de ces femmes qui cèdent vulgairement. Ce serait vous insulter que de compter sur une surprise, sur votre lassitude ou votre désœuvrement. D'autre part, je ne veux pas de votre pitié. C'est votre sympathie, votre amour que je veux... Si donc vous vous amusez de moi, si je ne dois être jamais pour vous qu'un passe-temps, en ce cas, dites-le ; j'ai assez souffert. Je vous dis adieu pour toujours... Mais si, dans le fond de votre âme, vous doutez un peu de vous-même ; si ce doute peut être une espérance pour moi, même lointaine, alors, avouez-le. Ce sera mieux que de la franchise, ce sera de la noblesse... Et j'attendrai, heureux, aimant, tendre et soumis... Voulez-vous ?...

Elle me regarda gravement, comme pour se donner le temps de bien mesurer sa pensée, et me dit :

— Je verrai, je ne puis vous répondre tout de suite.

— Pourquoi ?

— Vous tenez à le savoir ?

— J'y tiens.

— Sachez donc que j'approuve fort votre petit discours de tout à l'heure. Vous m'avez bien jugée. Vous m'avez parlé nettement. J'aime ça... Alors, à mon tour, je vous dis : Oui, je suis une femme qui ne se détaille pas et je vous estime de me vouloir tout entière, âme et corps. Seulement, voilà !... vous avez fait votre possible pour effacer de mon imagination de femme une impression, un rêve, appelez cela du nom qu'il vous plaira ; vous n'y avez pas réussi. Je vous préfère, c'est vrai, tel que vous êtes maintenant à ce que vous étiez il y a cinq semaines ; mais j'ai toujours en moi le vivant souvenir de certaine heure de péril, la frissonnante sensation d'avoir été sauvée, emportée, moi faible et peureuse, par ce montagnard audacieux et fort. Vous avez le droit d'être jaloux de lui... Oui, le droit, parce qu'il se dresse entre vous et moi, non pas en chair et en os, mais comme une ombre, un fantôme...

Je l'interrompis :

— Alors ?...

— Alors attendez, dit-elle, que l'ombre se dissipe, que le fantôme s'évanouisse.

Je m'étais levé. Je lui tendis la main.

— Vous sortez? fit-elle.

— Oui! répondis-je, sans avoir le courage d'un adieu ni la lâcheté d'un au revoir.

— C'est bien... je sors aussi, je vous reconduirai quelques pas.

Nous marchions sans rien dire dans la rue. J'allais, les yeux baissés, songeur et chagrin. Tout à coup, la voix de Marie me fit relever la tête.

— Bonjour, Ballot.

C'était lui, le sac au dos, le piolet à la main, le rouleau de cordes à l'épaule.

— Vous repartez déjà? lui dis-je.

— Oui, monsieur : des Anglais qui veulent aller coucher aux Grands-Mulets ce soir et qui m'attendaient... Il y a une jeune demoiselle... Nous sommes quatre guides...

Puis, se tournant vers Marie :

— Et madame va toujours bien?

— Très bien, merci, répondit-elle sèchement.

L'autre n'y prit pas garde.

— Excusez, monsieur, madame... il faut que j'aille chercher mes voyageurs.

Il souleva son chapeau et partit. Marie le regarda s'éloigner.

— Vous voilà jalouse de la petite Anglaise!

— Quelle stupidité !

— Parfaitement!... C'est son métier, à lui, de porter les femmes dans ses bras, sur la neige, dans la brume glacée, comme vous dites, et de leur procurer — oh! bien sans le vouloir! — de frissonnantes sensations.

— C'est possible! reprit-elle, bougonne. Oui, c'est son métier... ou, plutôt, c'est naturel en lui, la force, l'adresse et la bravoure. C'est justement pour ce motif que vous ne l'égalerez jamais, malgré vos hauts faits d'occasion... Tenez, quand je vous compare l'un à l'autre, il est, lui, le chanteur napolitain qui ne sait pas ses notes et qui chante de race; vous, vous avez appris vos romances et vous calculez vos effets!... Voilà, mon cher, la réponse que vous me demandiez tout à l'heure.

C'était presque un congé. Je ne voulus pas attendre qu'elle me le donnât plus clairement :

— Me voilà devant chez moi, lui dis-je. J'ai à écrire... Vous permettez, n'est-ce pas ?

Et je la plantai là !...

J'étais bien décidé à en finir. La coquette m'agaçait, et il faut toujours profiter du courage passager de la colère pour consommer un douloureux sacrifice d'amour. Le soir même, j'écrivis quelques lignes à Marie lui annonçant mon départ. Je lui répétais que, sans espoir, je préférais m'éloigner d'elle. Le lendemain, très fier de moi, j'envoyai, dès la première heure, le billet à l'hôtel d'Angleterre. On me rapporta une réponse à peu près ainsi conçue :

« Je voudrais me séparer de vous en amie. Je dois être absente jusqu'à six heures. Faites-moi l'amitié de ne partir que demain et venez ce soir après dîner prendre une tasse de thé chez moi, comme au bon vieux temps où cela suffisait à votre bonheur. »

Ma foi, je fus lâche ! Je restai. La journée me parut interminable.

A l'hôtel d'Angleterre, où j'étais allé m'informer de Marie, on me dit qu'elle était partie en voiture pour une longue course du côté d'Argentière avec des amis à elle, une famille russe arrivée depuis peu. Résigné, je tuai le temps comme je pus. Même je fis mes malles, avec le secret espoir qu'un miracle m'obligerait à les défaire le lendemain. Puis, ayant dîné plus tôt que de coutume, je me mis à rôder dans la rue, attendant l'heure où l'on peut raisonnablement aller demander une tasse de thé à une femme... Or, comme je passais devant la demeure de Ballot, je l'aperçus, assis sous la lampe. J'entrai. Il avait mis son tablier vert, chaussé des pantoufles de tapisserie, et enfonçait des clous à grosse tête dans les épaisses semelles d'une paire de bottines. Il me conta qu'il était rentré de bonne heure, ses « voyageurs » ayant renoncé à monter jusqu'aux Grands-Mulets. Et il conclut en riant :

— Vous voyez, monsieur, j'en profite pour travailler. Rien ne m'amuse tant.

— Vraiment ?

— Oh oui ! monsieur. Je me consolerai vite d'être mis à la retraite comme guide, et de n'être plus que cordonnier...

— Eh bien, mon cher Ballot, venez vite avec moi. J'ai justement un ami qui a besoin de vous.

Il voulait ôter son tablier.

— A quoi bon? lui dis-je. Restez comme vous êtes.

— Y aura-t-il des mesures à prendre?

— Oui.

— Bien.

Il fourra dans la poche de son tablier un calepin graisseux, un centimètre et un crayon, se coiffa de sa casquette de soie et sortit avec moi...

Il demanda :

— Où allons-nous, comme ça ?

— A deux pas d'ici.

Un instant après, je heurtai à la porte... vous devinez de qui... Notre entrée fit sensation. Marie, ébaubie, n'y comprenait rien. Je pris la parole.

— Chère madame, voici notre ami Ballot qui vient vous prendre mesure, ainsi qu'il est convenu, pour les bottines que vous désirez.

Elle tombait des nues, n'ayant jamais soupçonné que son héros fût savetier, à ses heures. Je ne lui laissai pas le temps de la discussion :

— Allons, Ballot! et tâchez de vous distinguer.

— Soyez tranquille, monsieur.

Déjà il s'était agenouillé devant Marie, l'avait déchaussée avec respect et prenait allègrement ses mesures, en cerclant le pied mignon de son centimètre, se dictant à lui-même des chiffres qu'il notait sur son calepin et monologuant entre chaque inscription :

— Longueur : 23... Vous voulez des bottines en cuir de Russie?... ou bien de la bonne vache? Entendu!... Cou-de-pied : 24... Lacées, il les faut lacées ; avec des œillets et des talons très bas... 20. Oh ! mettons 19 et demi ; ce sera assez... Et le bout, bien carré... Pardon, madame. Je voudrais encore dessiner votre pied sur un papier... Là !... Pas de cors ? Pas d'oignons ? n'est-ce pas ? J'aurais laissé un peu de jeu... Là, c'est tout... En vous remerciant, madame...

Marie était consternée. Je suffoquais de joie... Je dis :

— Et quand madame pourra-t-elle avoir ses bottines?

— Dans cinq ou six jours. Je vais m'y mettre tout de suite... Je vous l'ai dit, monsieur, il n'y a rien que j'aime tant que ce travail-là. Ça vaut mieux que de courir la montagne...

Il s'était relevé. Il reprit sa casquette, rempocha son calepin et salua de la tête. Le demi-dieu d'antan, le héros des neiges était là, en pleine lumière, avec son tablier vert et ses pantoufles de tapisserie laissant voir les chaussettes de coton blanc... Ce fut comme une apothéose! une apothéose d'ironie... un écroulement d'illusions!...

Il sortit. Marie regarda la porte qui venait de se refermer, puis moi. Elle n'avait pas encore souri, pas encore désarmé.

Alors, à mon tour, je pliai le genou devant elle et je lui dis :

— Ne trouvez-vous pas que l'on est toujours bien dans le costume de ce que l'on aime faire?... C'est vous qui avez trouvé cette formule.

— Que voulez-vous dire?

— Eh! oui... Ainsi, Ballot aime la cordonnerie par-dessus tout...

— Taisez-vous, fit-elle, en riant, de bon cœur cette fois; taisez-vous, n'abusez pas.

Elle resta, un moment, à songer. J'étais toujours devant elle, un genou en terre. Tout à coup elle me dit :

— C'est égal, vous êtes plus malin que je n'aurais cru, vous!

Puis, comme hésitante et avec un sourire que je n'oublierai jamais, elle souleva lentement son petit pied encore déchaussé et le posa sur mon genou...

ADOLPHE CHENEVIÈRE

EN CHINE

I

PAGODE

Je descends de la *ricksha* et un épouvantable mendiant marque le commencement de la route. D'un œil unique, plein de sang et d'eau, d'une bouche dont la lèpre, la dépouillant de ses lèvres, a découvert jusqu'aux racines les dents jaunes comme des os et longues comme des incisives de lapin, il regarde ; et le reste de sa figure n'est plus rien. Des rangées de misérables, d'ailleurs, garnissent les deux côtés du chemin, à cette sortie de ville qu'encombrent la foule et les brouettes à une roue chargées de ballots et de femmes aux pieds pointus. Le plus vieux et le plus gros est appelé le Roi des Mendiants ; devenu fou, de la mort de sa mère, on dit qu'il en porte la tête avec lui sous ses vêtements. Les dernières, deux vieilles, ficelées dans des paquets de loques, la face grise de la poussière de la route où elles l'ont enfoncée, chantent une de ces étranges plaintes entrecoupées de longues aspirations et de hoquets, par lesquelles est exprimé le désespoir selon le rite des pauvres.

Je vois la Pagode au loin entre les bosquets de bambous, et, prenant à travers champs, je coupe au court.

La campagne est un vaste cimetière. Partout, des cercueils ; des monticules couverts de roseaux et, dans l'herbe sèche, des rangées de petits pieux en pierre, des statues mitrées, des lions

de granit indiquent les sépultures antiques. Les corporations, les riches ont bâti des édifices entourés d'arbres et de haies. Je passe entre un hospice pour les animaux et un puits rempli de cadavres de petites filles dont leurs parents se sont débarrassés. On l'a bouché, une fois comble : il faudra en faire un autre.

Il fait chaud ; le ciel est pur ; je marche dans la lumière de décembre.

Les chiens me voient, aboient, s'enfuient ; j'atteins, je dépasse les villages aux toits noirs, je traverse les champs de cotonniers et de fèves, les ruisseaux, sur de vieux ponts usés, et, laissant à ma droite de grands bâtiments déserts (c'est une usine à poudre), j'arrive. On entend un bruit de sonnettes et de tambour.

J'ai devant moi la tour à sept étages. Un Parsi à turban doré, un autre coiffé d'un coude de poêle en soie prune y entrent ; deux autres messieurs circulent sur le dernier balcon.

Je parlerai d'abord de la Pagode proprement dite.

Elle se compose de trois cours et de trois temples, flanqués de chapelles accessoires et de bâtiments tributaires. Le lieu religieux, ici — comme en Europe — unique et clos, n'enferme pas le mystère d'une foi et d'un dogme circonscrit. Sa fonction n'est pas de défendre contre les apparences extérieures l'absolu : il établit un certain milieu, et, suspendu en quelque sorte au ciel, l'édifice mêle toute la nature à l'offrande qu'il constitue. Multiple, de plain-pied avec le sol, il exprime, par les relations d'élévations et de distances des trois arcs de triomphe ou temples qu'il lui consacre, l'Espace ; et Bouddha, prince de la Paix, y habite avec tous les dieux. L'architecture chinoise supprime pour ainsi dire les murs, elle amplifie et multiplie les toits, et, en exagérant les cornes qui se relèvent d'un élégant élan, elle en retourne vers le ciel le mouvement et la courbure ; ils demeurent comme suspendus, et plus la fabrique du toit sera ample et chargée, plus, par sa lourdeur même, s'en accroîtra la légèreté, de toute l'ombre que projette au-dessous de lui son envergure. De là l'emploi des tuiles noires formant des rainures profondes et de fortes côtes, qui, en haut, laissant entre elles des jours, détachent en quelque sorte le faîte ; sculpté, fleuri, il se découpe dans l'air lucide comme une frise. Le temple est donc un portique, un dais, une tente,

dont les coins relevés sont attachés à la nue, et les idoles de la terre sont installées dans son ombre.

Un gros Bouddha doré habite sous le premier portique. Son pied droit, retiré de dessous lui, indique la troisième attitude de la méditation, où subsiste la conscience. Ses yeux sont fermés, mais, sous l'or de la peau laissant voir la chair rouge, d'une bouche distendue dont l'ouverture longue comme un soupirail s'élargit aux coins comme un 8, il rit, de ce rire d'une face qui dort. De quoi jouit le gros ascète? Que voit-il de ses yeux fermés? — De chaque côté de la salle, deux à droite, deux à gauche, quatre colosses peints et vernis, aux jambes courtes, à torses énormes, sont les Quatre Démons, les gardiens des quatre plages du Ciel. Imberbes comme des enfants, l'un agite des serpents, un autre joue de la viole, un autre brandit un engin cylindrique pareil à un parasol fermé ou à un pétard. — Je pénètre dans la seconde cour : un grand brûle-parfums, tout couvert d'écriture, se dresse au milieu.

Je suis en face du pavillon principal. Sur les arêtes du toit, des personnages de pierre se tiennent debout comme s'ils passaient d'un côté à l'autre ou montaient en conversant. Sur le faîte, aux angles, deux poissons roses, dont les longues palpes de cuivre tremblotent, se recourbent, la queue en l'air: au centre, les deux dragons se disputent le joyau mystique. J'entends des chants et des batteries de timbres, et par la porte ouverte je vois évoluer les bonzes.

La salle est haute et spacieuse, et cinq ou six Bouddhas colossaux et dorés occupent le fond. Le plus grand est assis au milieu, sur un trône. Ses yeux et sa bouche sont clos, ses pieds retirés sous lui, et sa main qui pend, dans le « geste du témoignage », indique la terre. Tel, sous l'arbre sacré, se conçut le parfait Bouddha : échappé à la Roue de la vie, il participe à sa propre immobilité. D'autres sont suspendus au plafond. Assis sur cette sorte de table qui est le milieu du lotus et entourés par les pétales, ce sont les Bouddhas célestes, Avalokhita, Amitabha, le Bouddha de la lumière sans mesure, le Bouddha du Paradis de l'Ouest. On voit comme des œufs les ventres de la compagnie. A leurs pieds, les bonzes accomplissent les rites. Ils ont une robe grise, un grand manteau d'un ton léger de rouille attaché sur l'épaule comme

une toge, des houseaux de toile blanche, et quelques-uns, sur la tête, une sorte de bonnet de police à double convexité. Les autres montrent leurs crânes rasés où des marques blanches imprimées au fer chaud indiquent le nombre des vœux. Les uns derrière les autres, en file, ils évoluent, marmottant. Le dernier qui passe est un garçon de douze ans. — Je gagne, passant par le côté, la troisième cour, et voici le troisième temple.

Quatre bonzes, juchés sur des escabeaux, méditent à l'intérieur de la porte. Séparés de leurs chaussures qui sont sur le sol devant eux, retirant leurs pieds et, par là, tels que des fleurs sans tige, ils se sont détachés de la terre. Ils s'occupent à imaginer la renaissance qu'ils renaîtront, assis sur le nénuphar mystique, dans le jardin céleste. Ils ne font pas un mouvement ; leur bouche, leurs yeux fermés n'apparaissent plus que comme des plis et des mèches de rides dans la chair macérée de leurs visages, pareils à la cicatrice de l'ombilic. Sous une niche, dans le milieu de la salle, je distingue les membres nus d'un autre Bouddha. Une trentaine d'idoles sont rangées de chaque côté, le long des murs.

Me retournant, je vois le temple central par derrière. Dans le milieu du mur, un tympan colorié représente quelque légende. Je rentre. Le derrière du reposoir où les coloses sont exposés est une grande sculpture peinte : Çakya-Mouni monte au ciel au milieu des flammes et des démons. On entend toujours le bruit des timbres et des tambours. Le soleil latéral passant par les ouvertures treillissées qu'on a ménagées au haut de la paroi balaie de ses rayons horizontaux la salle vaste et vide.

Les bonzes continuent la cérémonie. Agenouillés maintenant devant les colosses, ils psalmodient un chant dont le coryphée, debout devant une cloche en forme de tonne, mène le train scandé de batteries de tambours et de coups de sonnette : il choque à chaque verset la jarre, tirant de sa panse d'airain une voix volumineuse. Puis, debout en face l'un de l'autre sur deux lignes, ils récitent quelque litanie.

Les bâtiments latéraux sont destinés à l'habitation des bonzes. L'un d'eux entre, portant un seau d'eau. Je regarde le réfectoire où les bols à riz sont disposés deux par deux sur les tables vides.

Me voici de nouveau devant la Tour.

De même que la Pagode exprime par son système de cours et d'édifices l'étendue et les dimensions de l'espace, la Tour en est la hauteur. Juxtaposée au ciel, elle lui confère une mesure. Ses sept étages octogonaux sont une coupe des sept cieux mystiques. L'architecte en a pincé les cornes et relevé les bords avec art ; chaque étage produit au-dessous de lui son ombre ; à chaque angle de chaque toit il a attaché une sonnette, et le globule du battant pend au dehors. Syllabe liée, elle est de chaque ciel la voix imperceptible, et le son inentendu y est suspendu comme une goutte.

Je n'ai pas autre chose à dire de la Pagode. J'ignore comment elle est appelée.

II

VILLE, LA NUIT

Il pleut doucement, la nuit est venue. Le *sian pao* prend la tête et, cessant de parler de l'époque où, marmiton lui-même dans le corps d'occupation, il vit le chef de bataillon installé dans le *yâmen* du Génie de la Longévité, il tourne à gauche. Le chemin que nous suivons est singulier : par une série de venelles, de passages, d'escaliers et de poternes, nous débouchons dans la cour du temple, qui, de ses bâtiments au faîtes onglés, aux angles recourbés comme des cornes de bœufs, fait au ciel nocturne un cadre noir.

Un feu sourd émane du portique obscur. Nous pénétrons dans la salle.

L'antre est rempli d'encens, embrasé d'une clarté rouge ; on ne voit point le plafond. Une grille de bois sépare l'idole de ses clients et de la table des offrandes où sont disposés des guirlandes de fruits et des bols de nourriture : on distingue vaguement le visage barbu du Géant. Les prêtres, assis autour d'une table ronde, dînent. Contre le mur, un tambour énorme comme un foudre, un grand gong en forme d'as de pique. Deux cierges rouges, pareils à des piliers carrés, se perdent dans la fumée et la nuit où flottent vaguement des banderoles.

En marche !

L'étroit boyau des rues où nous sommes engagés au milieu d'une foule obscure n'est éclairé que par les boutiques qui le bordent, ouvertes tout entières comme de profonds hangars. Ce sont des ateliers de menuiserie et de chaudronnerie, des échoppes de tailleurs, de cordonniers et de marchands de fourrures; d'innombrables cuisines d'où, derrière l'étalage des bols pleins de hachis et de nouilles, s'échappe un cri de friture; des trous noirs, au fond desquels luit une flamme étrange; parmi des empilements de cercueils, un feu de pipe; une lampe, d'un jet latéral, éclaire d'étranges fouillis. Aux coins des rues, au tournant des massifs petits ponts de pierre, derrière des barreaux de fer, dans une niche, on distingue entre deux chandelles rouges des idoles naines. Après un long chemin sous la pluie, dans la nuit, dans la boue, nous nous trouvons soudain dans un cul-de-sac jaune qu'une grosse lanterne éclaire d'un feu brutal. Couleur de sang, couleur de peste, les hauts murs de la fosse où nous sommes sont badigeonnés d'une ocre si rouge qu'ils paraissent dégager de la lumière. Une porte fait sur notre droite un trou rond.

Une cour. Il y a encore là un temple.

C'est une salle ténébreuse d'où s'exhale une odeur de terre. Elle est pleine d'idoles, disposées sur deux files, brandissant des épées, des luths, des roses et des branches de corail: on nous dit que ce sont « les années de la vie humaine ». Je suis resté le dernier et, avant de partir, j'ai l'idée de regarder dans le recoin qui se trouve de l'autre côté de la porte. Une statue hideuse, à tête de cochon, à six paires de bras, s'y tient debout, comme un assassin.

En marche! Les rues deviennent de plus en plus misérables, nous longeons de hautes palissades de bambous, et, enfin, franchissant la porte du Sud, nous tournons vers l'Est. Le chemin suit la base de la haute muraille crénelée. A l'autre main, se creuse la profonde tranchée d'un arroyo. Nous voyons au fond les feux des sampans: on cuit le riz du soir.

Nous rentrons. Cité des lanternes, nous voici de nouveau parmi le chaos de tes dix mille visages!

Si l'on cherche l'explication, la raison qui si complètement distingue des autres villes la ville où nous cheminons, on est bientôt frappé de ce fait: il n'y a pas de chevaux dans les

rues. La cité est purement humaine. Les Chinois observent ceci d'analogue à un principe de ne pas employer un auxiliaire animal ou mécanique à la tâche qui peut faire vivre un homme. Cela explique l'étroitesse des rues, les escaliers, les ponts courbes, la construction des maisons, les cheminements sinueux des venelles et des couloirs. La ville forme un tout cohérent, un gâteau industrieux communiquant avec lui-même dans toutes ses parties, foré comme une fourmilière. Quand la nuit vient, chacun se barricade. Le jour, il n'y a pas de portes, je veux dire pas de portes qu'on ferme. La porte n'a point ici de fonction officielle : ce n'est qu'une ouverture façonnée; pas de mur qui, par quelque fissure, ne puisse livrer passage à un être leste et mince. Les larges rues nécessaires aux mouvements généraux et sommaires d'une vie simplifiée et automatique ne sauraient se retrouver ici : ce ne sont que des *couloirs* collecteurs, des passages ménagés.

Une fumerie d'opium, le marché des prostituées, les derniers, remplissent le cadre de mon souvenir. La fumerie est un vaste vaisseau, vide de toute la hauteur de ses deux étages qui superposent leurs terrasses intérieures. La demeure est remplie d'une fumée bleue, on aspire une odeur de marron brûlé. C'est un parfum profond, puissant, macéré, chargé comme un coup de gong. Fumigation sépulcrale, elle établit entre notre air et le songe une atmosphère moyenne que le client de ces mystères inhale. On voit à travers le brouillard les feux des petites lampes à opium, telles que les âmes des fumeurs qui vont arriver plus nombreux. Maintenant, il est trop tôt.

Sur des bancs de bois, la tête casquée de perles, vêtues d'amples blouses de soie et de larges pantalons brodés, immobiles et les mains sur les genoux, les prostituées, telles que des animaux, attendent dans la rue, dans le pêle-mêle et la poussée des passants. A côté des femmes faites et vêtues comme elles, aussi immobiles, des petites filles sont assises sur le même banc, l'enfant sans doute à côté de la mère. Derrière, un brûloi de pétrole éclaire l'ouverture de l'escalier.

Je passe et j'emporte le souvenir d'une vie touffue, naïve, désordonnée, d'une cité, pour ainsi dire, ouverte, maison unique d'une famille multipliée. Maintenant j'ai vu la ville d'autrefois, alors que libre de la conception moderne d'un but

vain, en qui tous les efforts se coordonnent, l'homme habitait sur la terre dans la double force de l'instinct et de la tradition. Et c'est, en effet, de tout le passé que j'eus l'éblouissement de sortir, quand, dans le tohu-bohu des brouettes et des chaises à porteur, au milieu des lépreux et des convulsionnaires franchissant la double poterne, je vis éclater les lampes électriques de la Concession.

III

JARDINS

Il est quatre heures. Le ciel blanc charrie une triste nue.

J'entre dans la cité. Je cherche où sont les jardins.

Je marche dans un jus noir. Le long de la tranchée dont je suis le bord croulant, l'odeur est si forte qu'elle est comme explosive. Cela sent l'huile, l'ail, la graisse, la crasse, le chou, l'opium, l'urine, l'excrément et la tripaille. Chaussés d'épais cothurnes ou de sandales de paille, coiffés du long capuce du *fou mao* ou de la calotte de feutre, emmanchés de caleçons et de jambières de toile ou de soie, je marche au milieu de gens à l'air hilare et naïf.

Le mur serpente et ondule, et sa crête, avec son arrangement de briques et de tuiles à jour, imite le dos et le corps d'un dragon qui rampe; au bout, un flot de fumée qui boucle imite la tête. — C'est ici. Je heurte mystérieusement à une petite porte noire : on ouvre. Sous des toits surplombants je traverse une suite de vestibules et d'étroits corridors. Me voici dans le lieu étrange.

C'est un jardin de pierres. — Comme les anciens dessinateurs italiens et français, les Chinois ont compris qu'un jardin, du fait de sa clôture, devait se suffire à lui-même, se composer dans toutes ses parties. Ainsi la nature s'accommode étrangement à notre esprit et, par un accord subtil, le maître se sent, où qu'il porte son œil, chez lui. De même qu'un paysage n'est pas constitué par de l'herbe et par la couleur des feuillages, mais par l'accord de ses lignes et le mouvement de ses terrains, les Chinois *construisent* leurs jardins, à

la lettre, avec des pierres. Ils sculptent au lieu de peindre. Susceptible d'élévations et de profondeurs, de contours et de relief, par la variété de ses plans et de ses aspects, la pierre leur a semblé plus docile et plus propre que le végétal, réduit à son rôle naturel de décoration et d'ornement, à créer le site humain. La nature elle-même a préparé les matériaux, suivant que la main du temps, la gelée, la pluie, use, travaille la roche, la fore, l'entaille, la fouille d'un doigt profond. Visages, animaux, ossatures, mains, conques, instruments, torses sans tête, pétrifications comme d'un morceau de foule figée mélangée de feuillages et de poissons, l'art chinois se saisit de ces objets étranges, les imite, les dispose avec une subtile industrie.

Le lieu représente un mont fendu par un précipice et auquel des rampes abruptes donnent accès. Son pied baigne dans un petit lac que recouvre à demi une peau verte et dont un pont en zigzag complète le cadre biais. Assis sur des pilotis de granit rose, un long pavillon mire dans le vert noir du bassin ses doubles toits triomphaux, qui, comme des ailes qui s'ouvrent, paraissent l'enlever de terre. Là-bas, fichés tout droit dans le sol comme des chandeliers de fer, des arbres dépouillés barrent le ciel, dominent le jardin de leur stature géante. Je m'engage parmi les pierres et, par un long labyrinthe dont les lacets et les retours, les montées et les évasions amplifient, multiplient la scène, imitent autour du lac et de la montagne le long voyage de la rêverie, j'atteins le kiosque du sommet. Le jardin paraît creux au-dessous de moi comme une vallée, plein de temples et de pavillons, et au milieu des arbres apparaît le poème des toits.

Il en est de hauts et de bas, de simples et de multiples, d'allongés comme des frontons, de turgides comme des sonnettes. Ils sont surmontés de longues frises historiées, décorés de scolopendres et de poissons; la cime, de l'emblème qu'elle arbore à l'intersection ultime de ses arêtes, cerf, cigogne, autel, vase ou grenade ailée, est comme personnifiée. Les toitures dont les coins remontent, comme du bras on relève une robe trop ample, ont des blancheurs grasses de craie, des noirs mats et jaunâtres de suie. L'air est vert, comme lorsqu'on regarde au travers d'une vieille vitre.

L'autre versant nous met face au grand Pavillon, et la des-

cente, qui par des marches inégales me ramène lentement vers le lac, gradue d'autres surprises. A l'issue d'un couloir, je vois les cinq ou six cornes du toit dont le corps m'est dérobé pointer en désordre contre le ciel. Rien ne peint le jet ivre de ces proues fées, la fière élégance de ces pédoncules fleuris qui dirigent obliquement vers la nue chagrine un lys. Pourvue de cette fleur, la forte nervure se relève comme une branche qu'on lâche.

J'ai atteint le bord de l'étang, dont les tiges des lotus morts traversent l'eau immobile. Le silence est profond comme dans un carrefour de forêt, l'hiver.

Ce lieu harmonieux fut construit pour le plaisir des membres du « Syndicat du Commerce des haricots et du riz », qui, par les nuits d'automne, y viennent boire du thé en regardant briller le bord inférieur de la lune.

L'autre jardin est plus singulier.

Il faisait presque nuit quand je pénétrai dans l'enclos carré, je le vis rempli jusqu'à ses murs par un vaste paysage. Qu'on se figure un charriement de rochers, un chaos, une mêlée de blocs culbutés, entassés là par une mer en débâcle, une vue sur une région de colère, campagne blême telle qu'une cervelle divisée de fissures entrecroisées. Les Chinois font des *écorchés* de paysages. Inexplicable comme la nature, ce petit coin paraissait vaste et complexe comme elle. Du milieu des rocailles s'élevait un pin noir et tors ; la minceur de sa tige, la couleur de ses houppes hérissées, la violente dislocation de ses axes, la disproportion de cet arbre unique avec le pays fictif qu'il domine, — tel un Dragon fusant de la terre comme une fumée pour se battre dans le vent et la nuée, — mettaient ce lieu hors de tout, le faisaient grotesque et fantastique. Des feuillages funéraires, çà et là, ifs, thuyas, de leurs noirs vigoureux animaient ce bouleversement. Saisi, étonné, je considérais ce document de mélancolie. Et du milieu de l'enclos, comme un monstre, un grand rocher se dressait dans la basse ombre du crépuscule, — thème de rêverie et d'énigme.

PAUL CLAUDEL

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1896

LIVRAISON DU 1ER JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1ER AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT



LA

REVUE DE PARIS

La *Revue de Paris* est dans sa troisième année seulement; sous la direction de Ernest Lavisse, de l'Académie française, et Louis Ganderax, elle occupe dès maintenant une place particulière au premier rang des Revues françaises et étrangères. C'est volontiers à elle que l'on s'adresse pour parler à ce grand public qui est celui des revues; et de son côté, ce public d'élite vient à elle toujours plus nombreux : il sait, en ouvrant un de ses numéros, qu'il y trouvera une lecture excellente, roman, mémoires, théâtre, histoire, politique, vers ou critique. Les noms les plus glorieux figurent dans ses sommaires. Elle a fait beaucoup pour la diffusion des romans étrangers contemporains : s'il est vrai, comme on l'affirmait récemment, qu'il se crée de nos jours une littérature européenne, la *Revue de Paris* aura été des premières à comprendre et à diriger ce mouvement. Elle est le rendez-vous des écrivains les plus divers; son éclectisme n'a de limites que celles mêmes du bon goût. Les « jeunes » sont assurés d'y trouver de vives sympathies.

Si l'on mesure le temps écoulé à l'emploi qui en a été fait, le passé de la *Revue de Paris* est déjà fort long, si long que la place manquerait ici pour le résumer. Sans même essayer de raconter toute cette histoire, examinons le bilan de l'année qui est en cours. Voici *une partie* de ce que la *Revue de Paris* a publié depuis janvier 1896 :

ROMANS ET NOUVELLES

Une Idylle tragique, par **PAUL BOURGET**; — **Bijou**, par **GYP**; — **Le Pacte**, par **PAUL MARGUERITTE**; — **Cow-Boy**, par **AUZIAS-TURENNE**; — **Kyrie Eleison**, par **D. MELEGARI**; — **Vaine Rencontre**, par **HENRY RABUSSON**; — **Pâques d'Islande**, par **A. LE BRAZ**; — **L'Indestructible Passé**, par **H. SUDERMANN**.

THÉATRE

La Bonne Hélène, par **JULES LEMAITRE**.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

Conversations avec M. de Bismarck, par le duc **DE PERSIGNY**; — **Le Combat pour le Roi (Juillet 1830)**, par le général **DE SAINT-CHAMANS**; — **Lettres de 1870-1871**, par **CH. GOUNOD**; — **Le Siège d'Anvers**, par le maréchal **DE CASTELLANE**; — **Lettres à Ernest Feydeau**, par **GEORGE SAND**; — **les Préliminaires du 18 Brumaire**, par **BARRAS**; — **Lettres de 1848**, par **ERNEST RENAN**; — **Portraits (1815-1816)**, par le Baron **D'HAUSSEZ**; — **Souvenirs (1848-1851)**, par le général **FLEURY**; — **Souvenirs de Jeunesse**, par **MUNKACSY**; — **Lettres à George Sand**, par **BARBÈS**; — **L'Emigration à Turin**, par le comte **D'ESPINCHAL**; — **Lettres**, par **MARCELINE DESBORDES-VALMORE**; — **« Ultima »**, par **ALPHONSE DAUDET**; — **Journal d'un Français à Moscou (mai-juin 1896)**, par le comte **LOUIS DE TURENNE**.

A.

ÉTUDES HISTORIQUES

Napoléon à Dresde, par ALBERT VANDAL; — Les Derniers Conventionnels (1814-1854), par LÉONCE PINGAUD; — Les Universités du Moyen Age, par CH.-V. LANGLOIS; — Babeuf et Barras, par PAUL ROBIQUET; — Barras et le 18 Brumaire, par GEORGE DURUY; — Le Lendemain du 18 Brumaire, par F.-A. AULARD; — Une Patricienne de la Renaissance, par MAURICE PAL LOGUE; — Constantinople (1854-1855), par L. THOUVENEL; — La Présent· de madame Du Barry, par P. DE NOLHAC.

ÉTUDES POLITIQUES

Le Traité de Tananarive; le Partage de l'Afrique; Madagascar et le Régime du Protectorat, par G. HANOTAUX; — Le Différend anglo-américain, par ***. la Politique de Léon XIII a-t-elle échoué? par E. SPULLER; — La Crise italienne par G. GIACOMETTI; — Le Parti modéré, par JEAN-PAUL LAFFITTE. — Ménélick et son Empire, par MAURICE MAINDRON; — Le Monde jaune, par E. SCHRADER; — Quirinal, Vatican, République, par ERNEST LAVISSE; — La Vie politique en province, par LÉOPOLD MABILLEAU; — L'Insurrection cubaine et le Droit des gens, par ARTHUR DESJARDINS; — Ly-Hong-Tchang. par le Père COLDRE.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Sully-Prudhomme, par GASTON PARIS; — Préface générale, par GEORGE SAND; — Paul Verlaine, par FERNAND GREGH; — Quelques Littérateurs italiens, par UGO OJETTI; — George Sand avant George Sand, par S. ROCHEBLAVE; — A propos de Manette Salomon, par GEORGES RODENBACH; — Les Dernières Années de madame Geoffrin, par PIERRE DE SÉGUR; — De la Mode en Art et en Littérature, par ANDRÉ HALLAYS; — Proudhon, par ÉMILE FAGUET; — Dante-Gabriel Rossetti, par madame MARY DARMESTETER; — Au tombeau de Pétrarque, par J.-J. JUSSERAND; — La Jeunesse de Tourguéniev, par ÉMILE HAUMANT; — Edmond de Goncourt, par J.-H. ROSNY; — Alfred de Musset et George Sand, par MAURICE CLOUARD.

CRITIQUE D'ART

La Décadence de la Peinture italienne, par ROMAIN ROLLAND; — La Peinture italienne à Chantilly, par ANDRÉ MICHEL; — Ambroise Thomas, par JULES SIMON; — Le Salon du Champ-de-Mars, par ARY RENAN; — Le Salon des Champs-Elysées, par ANDRÉ HALLAYS; — Orphée, par CAMILLE SAINT-SAENS; — Une Visite à l'Acropole d'Athènes, par GUSTAVE LARROUMET.

QUESTIONS DIVERSES

La Loi militaire et les Carrières civiles, par ***; — Les Sans-Travail, par LÉON LEFEBURE; — L'Exposition de 1900, par H. CHARDON; — Le Trésor de Guerre, par RENÉ STOURM; — La "Fabian Society", par SIDNEY WEBB — L'Examen de Saint-Cyr, par ERNEST LAVISSE; — L'Ame du Voyageur, par le Prince HENRI D'ORLÉANS; — Les Rayons X et la Chirurgie, par PIERRE DELBET; — L'Armée coloniale, par le Lieutenant-colonel K.; — L'Alcool par E. DUCLAUX.

POÉSIE

Des vers de VICTOR HUGO, du Vicomte DE BORRELLI, de LÉON DIERX, du comte R. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC, de GEORGES RODENBACH, de VICTOR MARGUERITTE

Dans la REVUE DE PARIS paraîtront :

ROMANS

Le Feu
PAR GABRIEL D'ANNUNZIO

Quinze ans de Mariage
PAR ALPHONSE DAUDET

L'Ile d'Amour
PAR ANATOLE FRANCE

Deux Jeunes Filles
PAR LUDOVIC HALÉVY

Ramontcho
PAR PIERRE LOTI

Randal
PAR MAURICE PALÉOLOGUE

Le Jardin secret
PAR MARCEL PRÉVOST

L'Ange et la Sphinge
PAR ÉDOUARD SCHURÉ

Les Deux Rives
PAR FERNAND VANDÉREM

NOUVELLES

Le Procès Larroque
PAR HENRY BECQUE

Le Nostalgique
PAR GUSTAVE GEFFROY

Éric
PAR ABEL HERMANT

Ivraie humaine
PAR PAUL HERVIEU

Le Carnaval de Nice
PAR PAUL MARGUERITTE

M. de Boistulbé
PAR HENRY MEILHAC

Le Passé
PAR GEORGES DE PORTO-RICHE

La Tentatrice
PAR J.-H. ROSNY

Le Sacristain de Ronoë
PAR AUGUSTE STRINDBERG

BULLETIN D'ABONNEMENT A « LA REVUE DE PARIS »

Je déclare souscrire à un abonnement de ______________________ ,

à dater du ______________ *pour la somme de* ______________ ,

que je joins ci-inclus.

SIGNATURE :

Nom ____________________________________ ,

Adresse __________________________________ ,

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48. »	24. »	12. »
SEINE ET SEINE-ET-OISE .	51. »	25.50	12.75
DÉPARTEMENTS.	54. »	27. »	13.50
ETRANGER (UNION POSTALE)	60. »	30. »	15. »

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de
M. le Gérant de la Revue de Paris, 85 *bis*, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

3e Année. N° 16 15 Août 1896.

LA

REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

LIVRES NOUVEAUX

MÉNAGES DE PARIS, par **J. Ricard.**

M. J. Ricard, l'excellent romancier du *Chemin de la Paix*, donne pour épigraphe à ce nouveau roman : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux. » Tout le livre est le développement et la mise en action de cette profonde maxime. Le talent de M. Ricard grandit, s'élargit à chaque nouvelle œuvre ; et ses livres, qui n'étaient d'abord que des constatations, s'amplifient peu à peu en conceptions de la destinée, en méthodes de vivre. On retrouvera dans celui-ci tout le dramatique, toute la passion et toute la tristesse résignée du *Chemin de la Paix*, en même temps qu'on y verra l'exact et brillant tableau de certains ménages qui, pour être une partie essentielle du « Tout-Paris », ne sont heureusement pas tout Paris.

LES DERNIÈRES POÉSIES DE MARGUERITE DE NAVARRE.

On sait l'histoire de ces *Dernières Poésies :* le manuscrit en était dûment catalogué à la Bibliothèque nationale, sous son véritable titre, avec la mention *lesquelles n'ont encore esté imprimées...* Et, pendant trois siècles et demi, par le plus étrange des hasards, personne ne l'avait tiré de la poussière avant M. Abel Lefranc, qui eut la bonne fortune de le découvrir et qui l'édite aujourd'hui avec une introduction et des notes. Tous les genres y sont représentés : comédies, épîtres en vers, poésies lyriques, dont beaucoup sont d'une belle ampleur, chansons, dialogues et, enfin, deux longs poèmes, *le Navire* et *les Prisons ;* ce dernier en manière d'autobiographie poétique. La figure, si énigmatique parfois et si séduisante, de la reine de Navarre apparaît en ces poésies comme elle fut vraiment ; et l'on trouve là de précieux renseignements sur la Renaissance française, que cette femme supérieure a, en grande partie, inspirée et dirigée.

LA FAUTE D'AVANT, par **Jean Pommerol.**

Il y a de l'esprit, de l'observation dans ce petit roman, *sous-titré* « roman d'un mal de notre temps » ; et la préface en est curieuse. Le mal de notre temps, c'est d'hésiter entre le passé et l'avenir. La question qui domine le livre est celle du mariage. « Question complexe », dit l'auteur, et qu'il n'a pas résolue. Il n'a pas revendiqué pour la femme le *droit à la faute*, pas même le *droit au silence* envers le fiancé à qui elle ne doit rien logiquement que la fidélité présente et future. Mais le mariage actuel, de forme unique, lui a paru provoquer chez tous, et jusque chez les paysans, un souhait d'émancipation, d'accommodation à notre individualisme croissant. Il nous faut choisir entre le mariage d'autrefois et l'union plus libre de

PAPA, par **Louis de Robert.**

M. de Robert est jeune et a du talent. Il a déjà donné au public un livre plein de tendresse et de grâce et qui s'appelait, d'ailleurs, *Un Tendre*. Ce jour-là, M. de Robert s'est défini lui-même. D'autres écrivains sont des intellectuels, des amoureux, des ironistes : il est un tendre. Il aime les êtres faibles, les femmes, les enfants. il leur a dévoué son cœur. Ses livres sont les aventures d'un tendre à travers la vie. Dans celui-ci, il conte l'histoire mélancolique et touchante d'un père et d'un petit enfant. La mère est morte ; le cœur brisé, « Papa » seul élève l'enfant, dont la douce âme candide et gaie le console d'abord de la vie, et peu à peu lui fait reprendre goût à cette vie... Cela est simple et charmant.

LES AURORES LOINTAINES, par **Armand Silvestre.**

Ad gloriam Tolosæ, *Anniversaires*, *Vers pour être chantés*, *Au fil des Heures*, telles sont les diverses parties de ce volume. Ces titres définissent très heureusement les principaux motifs d'inspiration du poète. Parnassien des temps héroïques, l'auteur a gardé toute la plasticité, toute la sonorité qui distinguaient ses premières œuvres : *la Chanson des Heures*, *les Ailes d'or*, *le Pays des Roses*. Aurores, roses, étoiles, il est toujours l'amant de ces choses éternelles, vieilles comme le monde, et toujours nouvelles quand elles sont chantées par un amant sincère. Mais, en outre, M. Armand Silvestre est devenu peu à peu une sorte de chantre officiel, à qui l'on demande volontiers des *Adieux à Febvre*, un *Hommage au docteur Roux*, un *Salut aux marins russes*. Et l'on trouvera dans ce volume quelques-unes des meilleures pièces qu'aient imaginées dans l'exercice de cette fonction — de ce sacerdoce — l'excellent poète.

LA SAISON AU BOIS DE BOULOGNE, par **Maurice Beaubourg.**

La Môme-Taciturne, la Fille-en-Filoselle, le Gosse-Girond, Rosa-la-Créole, tels sont les personnages de ce nouveau *Peints par Eux-Mêmes*, d'un *Peints par Eux-Mêmes* dont les héros, au lieu du château de Pontarmé, ont choisi pour villégiature les fourrés du Bois de Boulogne, tout simplement. Leur style est, par un contraste plaisant avec leur condition, très élégant, très *distingué*, plus *distingué*, certes, que celui de Françoise de Trémeur et de Glé-Glé et de Vanoche, les délicieux épistoliers de Paul Hervieu. Il n'y a rien d'étonnant, d'ailleurs, quand les gens du monde parlent argot, que les gens des boulevards extérieurs s'expriment dans le français le plus choisi. M. Maurice Beaubourg a soutenu froidement et gagné la drôle et difficile gageure.

LIVRES NOUVEAUX

L'HOMME-ORCHESTRE, par **Catulle Mendès**.

Que de choses il y aurait à dire sur l'auteur de ces nouvelles! Non pas tant parce qu'il a beaucoup écrit, que pour sa complexité, la richesse prodigieuse de son imagination, la rare souplesse de son intelligence, la multiplicité inouïe de ses dons d'écrivain. Est-ce parce qu'il a pour prénom le nom d'un poète latin? Il nous fait toujours penser à Ovide. *Quidquid tentabam scribere versus erat!* Il pourrait le reprendre, le cri superbe du poète-né : *Quidquid tentabam scribere jucundum, lepidum, nitidum et pulchrum erat!* Il nous pardonnera de parler de lui en latin, lui qui a écrit des vers latins si faciles et si élégants. Le symbole de *l'Homme-Orchestre*, par quoi s'ouvre ce volume de délicieux contes, est fort joli. M. Mendès dit que c'est le poète. N'est-ce pas lui surtout l'homme-orchestre, l'omni-musicien, qui, flûte de Pan parnassienne, chapeau-chinois du conte léger, grosse caisse du roman, viole d'amour, a joué de tout ensemble, et toujours bien?

LES NUITS, LES ENNUIS ET LES AMES DE NOS PLUS NOTOIRES CONTEMPORAINS, par **Ernest La Jeunesse**.

M. Ernest La Jeunesse a une signature heureuse. Jamais on ne s'était plus occupé de la jeunesse qu'en ces derniers temps. Par la vertu de son nom, qui n'est pas un pseudonyme, il a l'air de l'incarner : on ne pourra plus parler d'elle sans parler de lui. Mais à la chance de porter un si beau nom et si piquant, le jeune auteur joint un réel talent d'analyse littéraire et psychologique. Il a quelquefois la dent dure — cet âge est sans pitié ; — mais il est impossible, même à ceux qu'il aura le plus cruellement mordus, de ne pas reconnaître qu'il mord aux bons endroits. On trouvera dans ce livre de début, qui promet un original fantaisiste et dont le style souple et vivant est d'un écrivain très doué, des études fort spirituelles sur MM. Anatole France, Zola, Daudet, Bourget, Hervieu, etc., bref, comme le dit le titre, « *sur nos plus notoires contemporains* ».

VOYAGE EN FRANCE, par **Ardouin-Dumazet**.

M. Ardouin-Dumazet publie quatre nouvelles séries de son *Voyage en France*. On sait l'intérêt de cette publication. L'auteur parcourt notre pays en tous sens, à pied, en chemin de fer, à bicyclette, visite les cathédrales, les musées, les monuments historiques, et aussi les usines, les mines ; entre dans les maisons des paysans, communie avec l'âme des habitants et l'âme des paysages ; — et prend des notes. Et ces notes, mises au net, rédigées avec vivacité et conscience, il les réunit en volume sous ce titre : *Voyage en France*. Ces quatre séries comprennent les îles de la Manche et la Bretagne, le Cotentin, la Normandie, le Lyonnais, le Forez, le Rhône du Léman à la mer.

AMES SIMPLES, par **Eugène Delard**.

Ce sont des contes à la Maupassant, des contes rustiques exhalant une bonne odeur de terre et de foins, tout un chapelet d'histoires dont le charme est la simplicité, la vérité. La première, *le Grand Germain*, ne se lira pas sans émotion. D'autres sont plaisantes, et très plaisantes : telle la dernière, *Diplômée*, qui est la plus longue et peut-être la meilleure. M. Delard nous dit ces paysanneries mélancoliques ou joyeuses d'un style très vif, très facile, plein de clarté et plein de grâce.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE ALLEMANDE, par **Albert Soubies**.

Dans la bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, fondée par M. Jules Comte, et qui atteint son cinquante-deuxième volume, vient de paraître *l'Histoire de la Musique allemande*, par M. Albert Soubies, de qui l'on connaît déjà beaucoup d'études fort distinguées sur la musique. L'auteur montre l'évolution de l'art essentiellement germanique, depuis les lointaines origines jusqu'à Richard Wagner, que M. Soubies a bien su présenter sous son véritable aspect : continuateur et interprète d'une tradition séculaire, réformateur plein d'audace et d'originalité. Les théoriciens, les virtuoses du chant, les instrumentistes qui, pour être moins importants que les compositeurs, n'en collaborent pas moins au développement de la musique, n'ont pas été oubliés. Le livre est écrit avec une précision qui n'exclut pas l'agrément littéraire. De nombreuses illustrations l'enrichissent, — portraits, reproductions d'instruments, etc., — d'après les manuscrits et les tableaux des diverses époques.

LES ÉTATS-UNIS EN 1900, par le docteur **Auguste Lutaud**.

L'auteur, qui a fait plusieurs voyages aux États-Unis, a réuni dans ce volume des documents intéressants sur le Nouveau-Monde et principalement sur les grandes cités dont le prodigieux développement fait l'admiration de la vieille Europe. Les moyens de locomotion, les chemins de fer, les hôtels, les habitations, les grandes industries sont étudiés et décrits avec soin. Le lecteur trouvera de curieux détails sur les *Shakers*, les *Mormons*, les *Perfectionnistes* et autres sectes excentriques qui ont de profondes racines dans le Nouveau-Monde. L'auteur, enfin, a expliqué le mécanisme politique par lequel se meut la grande nation ; à cet effet, il résume la Constitution américaine et en expose le fonctionnement. Son livre, utile et documenté, où les matières sont classées avec méthode, est un véritable guide pour le touriste, en même temps qu'une étude d'un caractère très scientifique sur l'Amérique à la fin du XIXe siècle.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	**48** »	**24** »	**12** »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	**51** »	**25 50**	**12 75**
DÉPARTEMENTS	**54** »	**27** »	**13 50**
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	**60** »	**30** »	**15** »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — [illegible]-8-91. — (Encre Lorilleux).

